Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1924unse_1

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME XXI. — 1er MAI 1924. 3

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCIVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME VINGT ET UNIÈME

SCOLASTICAT — SOC. DE MARIE

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1924

THE GETTY CENTER
LIBRARY

LE LABYRINTHE

TROISIÈME PARTIE (1)

IX

J'ai retenu la minute précise où ce rien reparut.

Le soir du même jour, Alice et moi étions en tête-à-tête et nous taisions. Tout à coup je m'aperçus du silence, puisque je surveillais mon âme pour arrêter au passage des pensées qui voulaient venir. Je tirai enfin ma montre et regardai l'heure : 10 h. 20... C'est là un geste insignifiant ; il marquait la catastrophe; dès que la notion du temps reparaît, le bonheur total a cessé d'être.

Qu'y avait-il eu au juste pour amener pareille révolution? Exactement une clé déplacée : accident banal dans un ménage. Mais il suffit souvent d'un heurt léger pour réveiller la douleur d'une blessure ancienne. Ce que je nommais un rien, en attirant mon attention sur des possibilités, venait de détruire ma sécurité triomphante. Je cessais d'appartenir entièrement à ma bien aimée; désormais une part de mes soucis demeurait pour moi seul.

Prétextant un peu de fatigue, je me levai. Alice s'étonna :

— Serais-tu souffrant?

Je m'efforçai de la rassurer : à mesure que je parlais, j'avais conscience que son étonnement avait je ne sais quoi de disproportionné avec l'incident. De telles impressions ne trompent guère; si on dédaigne de s'y arrêter, c'est qu'on redoute de

Copyright by Édouard Estaunié, 1924.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril.

leur donner une existence concrète, à défaut de laquelle il est plus facile de les négliger.

La nuit s'écoula, remplie d'un sommeil lourd. Au réveil, l'imperceptible gêne de la veille était devenue un tel malaise que je ne me reconnus plus. On eût dit que, placé en équilibre instable à l'extrémité d'une branche, j'appréhendais d'être jeté bas par un coup de vent. Pour me défendre, je tentai de raisonner ma peur ; car c'était bien de la peur que j'éprouvais : une peur à la limite de ma conscience, qui, installée au seuil de l'âme, happait au passage mes pensées pour les ramener toutes vers un passé que j'avais cru aboli quand il n'était que momentanément voilé.

Raisonner une peur revient toujours à en scruter l'origine : je m'obligeai donc à regarder la cause de la mienne, c'est-à-dire le rien.

Quelqu'un récemment avait pénétré dans le débarras : la belle affaire! avais-je interdit qu'on y entrât? Mille prétextes d'ailleurs, tous étrangers à mon inquiétude, pouvaient justifier pareille obligation. Allons plus loin : supposons qu'Alice ait désiré prendre un livre, il est clair qu'il ne s'agissait point d'un paroissien. Quant à Rosa...

Subitement, je tournai court. Je me moquais bien de Rosa! Une seule chose comptait : il ne fallait pas que, par une voie ou une autre, Alice eût découvert que je lui avais menti. Mon mensonge était d'ailleurs une chose morte, je n'en éprouvais aucun remords : en revanche, je n'admettais pas qu'il risquât d'atteindre mon bonheur. Or, tandis que je m'étais cru jusqu'alors en parfaite sécurité, je m'apercevais que j'étais à la merci d'une rencontre fortuite. Je demeurais persuadé que cette rencontre n'avait pas eu lieu, mais la chaîne était renouée : je rentrais dans la crainte.

Étourdi, je me rendis à mon bureau. J'éprouvais à la fois le désir de rester seul et de m'occuper, afin de lutter contre la hantise commençante. Justement, des lettres en retard traînaient sur la table. Résolu à mettre ma correspondance à jour, j'en pris une au hasard, la première qui se trouva sous ma main.

Elle était de Bourdoin et annonçait que l'instance en réhabilitation de mon père venait de s'ouvrir.

Depuis quarante-huit heures, le but de ma vie semblait

atteint et je n'avais même pas songé à m'en réjouir! Je courbai la tête : j'aurais voulu demander pardon à mon père. On peut donc sacrifier jusqu'à l'honneur pour un idéal, et cet idéal réalisé, n'y plus tenir? Par une incroyable inconséquence, je n'étais tenté que de mesurer le prix dont je risquais de payer ma réussite. De nouveau, une telle onde de peur me détourna de celle-ci que je laissai tomber ma plume et renonçai à féliciter Bourdoin. Puis, sans m'apercevoir que je venais à peine de m'asseoir, je quittai la place, rejoignis Alice qui travaillait au salon. Mais à peine auprès d'elle, j'eus l'impression qu'elle-même avait un air préoccupé que je ne lui avais pas encore vu.

— Qu'y a-t-il? demandai-je, pris d'une inquiétude indéfinissable.

Elle parut sortir d'un rêve :

— Rien... c'est mon tour, ce matin, d'être un peu lasse... à peine... comme toi hier soir...

Sans répliquer, j'approchai d'une fenêtre et regardai le parc en battant la vitre d'un doigt impatient. Nous nous retrouvions dans le tête-à-tête coutumier, et lui aussi était changé!

Alice reprit au bout d'un instant :

— Depuis combien de temps ton frère ne t'a-t-il plus écrit?

Je répondis sans tourner la tête :

— Une quinzaine, environ. Espérons qu'il nous avisera de son retour... s'il pense encore à nous.

— N'en doute pas!

— Je crains qu'il n'en soit rien.

— Alors c'est moi qui songe beaucoup à lui.

Je me retournai aussitôt, cherchant à comprendre ce que cachait cette phrase imprévue. Alice, de son côté, leva la tête, comme si elle avait attendu mon geste pour s'expliquer.

— Je me demande depuis quelque temps, poursuivit-elle, s'il me déteste ou s'il a pris le parti plus simple de m'ignorer. De toutes manières il y a des choses qu'il ne me pardonnera pas.

— Lesquelles?

— Ne crois-tu pas, par exemple, qu'il serait désirable de lui expliquer que je ne suis pour rien dans tes... décisions financières?

Je haussai les épaules.

— Si changé soit-il, André est le désintéressement même.

Alice soupira :

— Précisément : cela donne le droit d'être exigeant pour les autres.

Puis, se replongeant dans son ouvrage :

— Crois-moi; tu ferais sagement de lui donner tes raisons... les vraies...

Les deux derniers mots, si bas qu'ils eussent été prononcés, venaient de tomber sur moi comme une pierre lourde. Quels soupçons ou quelles certitudes recouvraient-ils? Une seconde, je scrutai le visage d'Alice : il avait repris son calme habituel : à peine marquait-il le soulagement qui suit une confidence devant laquelle on a un peu hésité avant de la faire. Non, ma frayeur était sans cause, notre amour toujours sans fissure. Alors je m'approchai, obligeai le visage adoré à regarder le mien. Elle murmura, étonnée de ma violence :

— T'aurais-je blessé en disant cela?

Je balbutiai :

— Des raisons vraies, ne sais-tu pas qu'il n'y en a qu'une... je t'aime!

Et appliquant mes lèvres sur les siennes, il me sembla que j'écartais de nous deux l'impondérable qui nous menaçait. Une fois de plus, la vie allait reprendre, et le bonheur rester!

La journée s'écoula, puis une autre. J'étais convaincu d'avoir jugulé ma peur. Cependant le seul fait de surveiller mes pensées prouvait la fragilité de ma quiétude. Tour à tour anxieux et rassuré, j'étais en réalité dans une période incertaine où se confondaient trop d'émotions contradictoires, et dont il fallait sortir, car très vite elle fût devenue intolérable. Le matin du troisième jour, lorsque pour chercher je ne sais quel objet, j'ouvris le tiroir où reposait la clé du débarras, me serais-je d'ailleurs attardé à interroger des yeux ce morceau de métal si, depuis l'apparition du rien, mon cœur avait cessé de se poser des questions muettes?

Un long moment je restai ainsi agité par le pressentiment que là sans doute gisait la réponse à mes tourments. Je me disais : « Fermer une porte est bien; vérifier auparavant qu'on n'enferme personne, rien de mieux : pourquoi n'avoir pas aussi recherché quelles traces a laissées le passage de celui ou de celle qui est entré? » Je me disais encore : « Qui m'empêche de faire maintenant ce que je regrette de n'avoir pas fait plus tôt? Aujourd'hui, les mêmes choses sont aux mêmes places. »

Sans m'en rendre compte, et d'un geste machinal, ma main approcha enfin de la clé pour la caresser d'abord, la quitter, ensuite la reprendre. Soudain je cessai de réfléchir. J'étais devenu la proie d'un désir de lumière : j'étais sûr d'aller vers la libération. Mes doigts se fermèrent. J'avais cessé de résister à l'appel du destin.

Qu'allais-je chercher dans le débarras? A défaut de mieux, la conviction que rien n'avait été touché, — pas même le paroissien. Désir absurde et dangereux : toutefois, qui s'avise de peser les conséquences, quand la passion le mène?

La clé tourna dans la serrure, la porte céda sous ma poussée; je parcourus la pièce d'un regard circulaire, et m'arrêtai aussitôt, soulagé. A l'évidence, il n'y avait nul changement. L'ordre régnait. Livres, bibelots et caisses se retrouvaient où je les avais laissés : tout au plus, à coups de plumeau, avaient-ils été débarrassés de la poussière.

Pourtant, ceci ne me suffit pas encore. J'approchai des livres, et saisis le paroissien pour vérifier que le testament était toujours en place.

Lui, non plus, n'avait pas quitté son abri. Parfait. Après cela, que faire, sinon repartir? Logique, bon sens, sagesse, tout le commande : cependant je reste... et j'additionne les chiffres de pagination qui paraissent juste au-dessus du feuillet replié.

— Deux, plus cinq, plus un...

La dernière fois que j'ai tenté ce jeu, je me souviens d'avoir trouvé dix : j'ai dû mal compter; recommençons... Huit toujours, au lieu de dix.

A mesure, le sang afflue à mon cerveau, mes oreilles tintent. Il est impossible que deux plus cinq, plus un... Puis la lumière que je prétendais souhaiter : puisque l'insertion est modifiée, quelqu'un a manié le testament! Blême, je prononçai, tout haut :

— Alice, Rosa ou moi : lequel des trois?

En même temps et avant de tenter une réponse, une fureur me souleva contre mon imprudence imbécile. Dire que, à deux reprises, j'avais reculé devant la suppression de ce papier! Quel prestige l'avait donc protégé? Comment au moins n'avoir pas tenté de le cacher mieux, dans une armoire bien close, dans un coffre de banque, n'importe où enfin, pourvu qu'il fût garé des indiscrets? Par un geste irraisonné, je m'apprêtais à le

détruire enfin, quand la question de nouveau m'arrêta net :

— Alice ou Rosa ?...

Plus que deux noms; car il est bien clair, n'est-ce pas? que je devais me considérer hors de cause, aucun accident n'étant survenu au paroissien lors du transfert des livres.

Je poursuivais :

— Supposons qu'Alice..., — on doit tout envisager! — supposons qu'Alice ait trouvé cela, qu'elle l'ait lu : puisqu'elle l'a remis en place sans en parler, c'est donc qu'elle s'est crue la première à en faire la découverte. Et, en effet, quelle probabilité y a-t-il qu'avant tout le monde j'aie feuilleté le paroissien? Si même le soupçon en venait, le fait que la pièce est demeurée là, à portée de quiconque, suffirait à me défendre. Seulement, pour que cette défense reste possible, ne faut-il pas aussi que je *laisse les choses exactement comme elles sont*... et alors ?

Alors, voici que n'ayant pas osé jadis supprimer le testament, je perds jusqu'au pouvoir de le changer de place ! Bien mieux : que fais-je ici? Si j'allais être surpris? Hâtons-nous de déposer livre et papier. Quoi que je tente, ils sont les plus forts! Et puis, maintenant réfléchissons...

— Alice ou Rosa ?

Impossible de décider. Une enquête? Au premier mot, je risquerais d'éveiller des soupçons chez celle qui n'en a pas. S'en remettre à l'imprévu, au geste qui passe, à l'incident que souligne une nuance du visage? Mais que verrai-je d'assuré, et comment accepter une attente exposée à n'avoir ni fin ni récompense? Restait, à défaut de certitude, la discussion du probable. Et tout de suite la réponse apparut :

— Rosa !

Rosa seule avait pu, au cours d'un nettoyage, toucher au paroissien. Ne l'avais-je pas vue maintes fois prendre des livres un par un pour en torchonner la tranche ?

— Rosa, oui, c'est la solution.

Combien rassurante, d'ailleurs ! Car à supposer qu'elle ait eu la curiosité, bien invraisemblable ! de lire un feuillet échappé par mégarde, détestant Alice, irait-elle lui parler d'héritage?

Cependant, si Alice ?...

Je ramassai mes forces. A la pensée qu'à cette minute peut-être, Alice se demandait : « Suis-je ou non victime

d'un odieux calcul d'intérêt? » j'aurais crié de détresse; mais je prétendais aussi demeurer une raison raisonnante et je songeais en même temps : « Si elle doutait de moi, aurait-elle gardé une apparence paisible, des propos unis? » Admirons l'aveuglement de la bête humaine à l'heure où elle tend de tout son effort à être lucide! J'oubliais que, trois jours auparavant, elle avait dit à propos de mon frère : « Il faudra lui donner tes raisons... les vraies... » J'ajoutais au contraire : « Admettons qu'elle sache, dès lors qu'elle s'est tue, n'est-ce pas que, sûre de moi, elle a résolu d'agir comme si *cela* n'existait pas? » Et cette pensée amena la détente. Trève de démence : ou Alice ignorait tout, ou la révélation l'avait laissée indifférente! Ah! l'allègement qui suivit! J'étais toujours debout au milieu du débarras, et tout à coup je m'étonnais d'y être : « Que fais-je ici au lieu de me trouver près d'elle comme d'habitude? » J'aspirai ensuite l'air comme un buveur se désaltère à une source. J'avais cessé de haleter. Je m'imaginais surtout redevenu maître de mon cerveau, alors qu'il n'était qu'un ressort obéissant aux heurts extérieurs et qui se dévide sans contrôle. Puis je ne vis qu'une chose : Alice en bas devait m'attendre. Je regagnai la porte, fermai à double tour, et descendis...

En approchant d'Alice, je n'étais capable que de percevoir la tendresse qui me projetait vers elle. Je la regardai sans la voir, et tel un coureur harassé, murmurai :

— Se réfugier près de toi! J'étais fou de rester ailleurs.

Elle répéta :

— Ailleurs?... d'où viens-tu donc?

J'aurais dû être frappé par son accent : je ne percevais que mon bonheur à trouver près d'elle une paix inespérée.

— De grâce! n'interroge pas, que d'abord je me repose là... A la lumière de tes yeux, tout redevient si paisible... comme il faut que ce soit.

Paroles imprudentes dont, à peine prononcées, je pressentis le danger, que je ne m'inquiétai pas non plus de voir rester sans commentaires. Tandis que simplement Alice reprenait son ouvrage, je fis ensuite ce que j'avais dit et m'absorbai dans la contemplation des traits adorés, dont l'apaisement devait achever le mien.

Soudain, je recommençai de frémir : je venais de m'apercevoir qu'au lieu de me plonger dans leur calme rayonnement,

je me demandais s'ils étaient vraiment les mêmes et les trouvais changés! Effet de lumière, probablement. Dehors le temps était devenu bas et maussade. Les arbres semblaient vêtus de noir. Un jour blafard entrait par les croisées... N'importe! quelque chose était sur le visage que je n'aurais pu définir et qui pourtant le rendait autre. J'attendis ensuite, je ne savais quoi, peut-être que l'éclairement changeât, à moins que ce ne fût le passage furtif d'une expression révélatrice J'avais l'air de ne goûter que ma quiétude reconquise : je n'étais qu'un malheureux dont la peur altère les moindres perceptions!

Pressentant, — qui le sait! — qu'un trouble m'agitait, Alice laissa retomber son ouvrage.

— Je n'y vois plus : il va sans doute pleuvoir...

Je ne bougeai pas, m'obstinant à suivre le reflet de ses pensées plutôt que ses paroles.

Elle reprit au bout d'un instant :

— Pourquoi y a-t-il des moments où l'on souffre du manque de lumière comme d'une absence?

Cette fois, je laissai paraître un tressaillement douloureux.

— A quoi songes-tu en disant cela?

— Oh! soupira-t-elle, ne t'effraye pas! Seulement, quand je me vois, par exemple, installée dans ce salon où tant de fois je suis entrée le cœur serré, je ne puis me défendre de devenir inquiète : je ne parviens pas à m'expliquer mon bonheur présent, je me demande quel chagrin va interrompre ce qui doit être un songe... Le bonheur est un présent qui fait peur. Quand je lève les yeux, je me sens planer au-dessus de toute souffrance possible : dès que je les baisse, je m'aperçois sur la corniche d'un toit, j'ai le vertige, et j'appréhende la chute.

Elle avait parlé, le regard tourné vers la fenêtre, ayant l'air de contempler uniquement le ciel décoloré. Ses mots tombaient espacés et hésitants, comme au gré d'une rêverie. S'ils semblaient recouvrir une angoisse mal dissimulée, ce devait être moi qui les éclairais à la lumière de ma propre anxiété. Et sans doute n'y avait-il là que le reflet mélancolique d'un matin sans soleil. Aussi, m'obligeant à accepter simplement ce qu'elle avait dû dire également avec simplicité, je répliquai à mi-voix :

— Quelle chute pourrions-nous redouter? Je t'aime...

— Justement, cet amour m'effraye...

— Je ne saisis pas, vraiment...

Elle esquissa un geste vague, puis toujours sans me regarder :

— Qui me révélera pourquoi tu m'as aimée ?...

Dieu merci ! j'étais assis près d'elle : elle ne dut pas s'apercevoir de l'effroi que me jetait soudain sa question. D'ailleurs, elle continuait :

— Tu arrivais sans me connaître... Tu aurais pu même ne pas venir... Et tout de suite, — ah ! voilà ce qui me déroute ! — tout de suite tu as décidé de rester. Dès ton premier mot, on aurait cru que tu savais déjà que nos destinées devaient n'en faire qu'une. Moi-même, je ne comprends pas encore quelle force obscure m'obligeait à me soumettre en me taisant. Il m'était agréable de ne pas résister, et j'avais conscience que si je le tentais, tu m'emporterais ainsi qu'une proie... Comment pareille aventure est-elle possible ? Pourquoi ?... Tu te tais... Naturellement on ne peut pas répondre à certaines questions, je le sais bien : raison de plus pour avoir peur. Dès lors qu'une cause inconnue a réalisé notre union miraculeuse, ne faut-il pas craindre qu'il lui prenne ensuite fantaisie de la briser, toujours pour son plaisir ?...

Je persistais à écouter rigide, tout entier tendu par le désir de ne rien trahir de l'épouvante qui grandissait en moi. Ainsi j'étais accouru pour retrouver près d'elle la certitude que sa confiance et sa tendresse ne cessaient point d'illuminer ma vie : et voici que son langage aussi changeait. Pas une phrase dont je ne me demandasse : « Si elle *savait*, parlerait-elle autrement ? » Pas une qui ne me rejetât dans la nuit, avec l'impossibilité de savoir s'il s'agissait là de doutes venus d'eux-mêmes ou au contraire du besoin d'éclaircir un problème précis posé par une découverte !

M'apercevant enfin qu'elle s'était tournée vers moi, probablement dans l'espoir d'une réponse, je me penchai vers elle, saisis ses mains :

— Je ne conçois pas très bien ce que tu cherches, répliquai-je d'une voix à peine distincte. Si tu souhaites pourtant me demander quelque chose, pourquoi de tels détours ? Interroge...

En même temps, mes yeux quêtèrent les siens. Seconde tragique : jusqu'alors nous étions de cristal l'un pour l'autre : pour la première fois, je sentais, nous sentions la venue d'un silence entre nous et que l'amour était impuissant à chasser.

— Comme tu me regardes!... Je ne désirais rien..., balbutia Alice incapable de supporter plus longtemps ma muette supplication.

— Tu préfères ne rien dire?... Soit : tu dois avoir raison. Restons sur la corniche.

Et lâchant ses mains, j'approchai de la fenêtre. J'avais peine à retrouver le calme nécessaire. Tant d'émotions diverses se succédaient depuis le matin que leurs valeurs se mêlaient.

— Tiens, repris-je, une voiture... Qui peut venir?...

Alice tressaillit.

— Es-tu sûr que ce soit pour ici?

Je haussai les épaules.

— Le boulanger, peut-être.

Mais déjà, Alice, accourue vers moi, s'efforçait de reconnaître l'arrivant. Soudain, son visage se crispa.

— Là-bas... vois donc!... Ah! ce matin, j'avais raison de tout craindre!

En même temps, la voiture tournant devant la maison me découvrit à côté du cocher une silhouette tordue qui s'efforçait de se dresser. La naine arrivait sans s'annoncer.

J'aurais dû être exaspéré par une invasion dont tout prédisait qu'elle deviendrait rapidement intolérable ou nuisible : j'éprouvai au contraire un soulagement momentané.

— Espérons qu'elle ne s'éternisera pas! dis-je paisiblement. Au besoin, nous l'aiderons à repartir.

Alice répondit, nerveuse :

— Il me semble que je te perds!

Une heure plus tôt, ces mots auraient suffi pour enchanter mon cœur : je ne songeai qu'à douter d'eux :

— Dirait-elle cela, si elle savait?

Misère! une seule chose était sûre : comme je souffrais!

X

Avant d'aborder le récit des vingt-quatre heures qui allaient suivre et précipiter la marche de mon destin, qu'on veuille bien en effet peser ce que ce matin avait fait de moi.

Hier encore, quelle sécurité merveilleuse, et quelle ivresse à lire dans nos yeux les moindres mouvements d'un amour qui dépassait toute parole! Il y a au delà de la volupté de la

chair une volupté supérieure qui consiste à oser parler ses moindres pensées devant un autre soi-même : ce miracle, hier encore, Alice m'en livrait l'illusion... Tout à coup, en moi l'effroi que son regard n'ait menti à l'abri d'abandons qui avaient l'air de tout livrer, en elle peut-être la conviction d'avoir été trahie de la manière la plus avilissante, la plus basse, — pour de l'argent! Désormais, aucune détente possible, mais sans cesse, sous le vague des propos, appréhender l'expression d'un doute. Et comment nous protéger contre lui? Il se pouvait, en vérité, que je fusse la victime d'un rêve absurde. Il se pouvait aussi qu'il n'en fût rien et qu'Alice ait lu le testament. Dans les deux cas, prisonnier de mon œuvre, j'étais obligé de me taire. Aborder le sujet aurait été reconnaître que je *savais*, moi aussi, et me proclamer coupable. Ah! le mensonge que j'avais cru mort, comme déjà il me tenait, ne me laissant pour alternative que d'assister au rongement progressif de mon bonheur ou de le tuer tout à fait si je prétendais résister!

Que dans ces conditions l'apparition de la naine m'ait paru presque bienfaisante n'étonnera point. Elle était celle du tiers qui s'installe en écran pour suspendre l'échange de soupçons qui s'affrontent. J'avais oublié qui venait : je ne voyais que le répit. Ce qu'il fut, on va l'apprendre. Je n'en omettrai même pas les débuts, si remplis qu'ils paraissent de propos insignifiants et de seuls mouvements d'âme. L'inattendu est toujours l'œuvre de petites causes; sans ces propos et ces mouvements, aurions-nous eu la fin?

Arrivée claironnante, pathétique à souhait. Tandis que Rosa et moi nous précipitions au dehors, Anna se jetait au cou d'Alice :

— Enfin! je te revois!

Puis, un torrent de paroles entrecoupé de baisers.

— Je ne vous ai pas prévenus, tant pis! J'avais fait des projets pour plus tard, mais tout à coup je me suis sentie si seule! Je n'y ai pas tenu, je suis partie... Et c'est ici, le château?... Pas beaucoup plus beau que le nôtre, et aussi jaune... D'ailleurs, je m'en moque : pour te retrouver, j'aurais été dans l'Alaska... Dieu! que j'avais envie de toi! Encore, embrasse-moi... et maintenant, mes bagages!

Probablement exaspérée par cette invasion nouvelle, Rosa impassible voit tomber à ses pieds des cartons, une valise, que

le cocher, alléché par le pourboire proche, recueille des mains de la naine.

Alice cependant demandait :

— Comment va mon père?

— Papa? Je suppose qu'il va bien. Il est à Paris.

— Absent pour longtemps?

— Une semaine... le temps de croquer son premier quartier de la pension que tu lui fais. Il n'y a que moi qui ne reçois jamais rien. J'ai juste le bonheur des autres à me mettre sous la dent.

Interruption de Rosa qui s'obstine à contempler les paquets d'un air rogue.

— Où faut-il porter cela?

— Au fait, reprend Alice, où mettrons-nous Anna?

— Il y aurait bien l'ancienne chambre de mademoiselle, de madame, veux-je dire, souffle Rosa.

Je me retourne, énervé par cette sottise.

— Toutes sont bonnes à prendre, sauf celle-là. Le débarras n'est pas une chambre.

— Montons, dit Alice, nous choisirons sur place.

Ensuite, la voix de la naine qui, au cours de l'ascension, s'atténue peu à peu :

— Comment! aussi un escalier à vis? Moi qui me figurais trouver un vrai nid d'amoureux! Enfin! si la première fois que tu es venue, on t'avait annoncé...

La fin de la phrase s'éteignit. Un coup de vent glacial passa en galopade, faisant crier les arbres. Je frissonnai.

— La Sibère qui commence, dit le voiturier en ramassant les rènes. Je n'ai que le temps si je veux rentrer avant l'averse.

— Oui, c'est l'automne, répliquai-je machinalement.

Jusque-là, je ne m'étais pas aperçu que les branches se dépouillaient autour de nous. Parce que l'été demeurait en moi, je l'imaginais partout. Soudain je me sentais aussi chassé par une odeur fade de feuilles mortes. Je rentrai au salon où dix minutes plus tard Alice et notre hôte me rejoignirent.

— Eh bien? cette installation... qu'avez-vous décidé?

— Anna consent à coucher au second, dans la chambre contiguë à celle de Rosa.

— Parfait.

Là ou ailleurs, peu importait!

— Oh ! moi ! soupira la naine d'une voix en sucre, pour être ici, j'aurais subi le grenier !

— Tout dépend du temps que vous comptiez y rester.

— Rassurez-vous ; j'ai un billet d'aller et retour.

— Nous n'avons pas peur, dit Alice.

— Juste les trois jours nécessaires pour juger de votre bonheur et du cadre... bien que celui-ci déjà...

Les yeux perçants parcoururent la pièce qu'assombrissait plus que de coutume l'averse décidément déclenchée au dehors.

— Pas gai du tout : j'attendais mieux. Vous aurez de la chance si, tôt ou tard, il ne déteint pas sur l'habitant !

— Le déjeuner est servi, coupa Rosa entrebâillant la porte.

— Pas aimable non plus, la vieille...

— Dévouée, ce qui est rare aujourd'hui, interrompit Alice : elle servait jadis Mme de Castérac.

— Un héritage ? Je m'en doutais... A ta place, je l'aurais balancée.

— Pourquoi ?

— Pour changer l'air. Vous me produisez l'effet d'aveugles dans une cave.

La réponse d'Alice cette fois ne vint pas tout de suite :

— Attends le soleil pour juger Cambaleyres : il est toujours dangereux de se fier aux apparences d'un début.

A qui s'adressaient ces paroles ? A sa sœur ou à moi ? Mais j'avais décidé que l'heure présente serait une trêve. Je secouai les épaules, et montrant le chemin, partis pour la salle à manger.

Au cours du repas qui me parut s'éterniser, nouvelle cause de malaise due au personnage imprévu que révélait la naine. Plus de saillies ni de curiosités intempestives. A leur place des attitudes modestes, des sourires suaves, une bienveillance aussi universelle que déconcertante. Elle se répandait en compliments sur la cuisine. Le bonheur d'être en famille paraissait l'enivrer. Tout au plus risqua-t-elle une ou deux allusions attristées à son isolement dans Brioude. Surprise au début, Alice désarmait, devenait, elle aussi, moins contrainte, cédait enfin à la séduction d'allures inespérées. Il y avait là, d'un côté, un dessein évident de conquête, et de l'autre, un soulagement qui tous deux concouraient au même résultat : si bien que vers la fin, sans qu'on ait paru seulement y songer, et

moins encore le désirer, je dus comprendre que ma présence gênait et me levai.

— Où vas-tu?

— Dehors.

— Par ce temps!

— La pluie cesse Vous devez avoir des confidences à échanger ..

La naine battit des mains :

— Si j'en ai!

Autrefois, Alice ne m'aurait pas laissé partir. Elle dit seulement :

— Reviens bientôt : nous t'attendrons ici.

A de telles nuances on dépiste les changements profonds. Ainsi l'accalmie qu'aurait dû m'apporter la présence étrangère n'était qu'un leurre.

Retombé dans ma détresse, je sortis. Mes pas me portaient au hasard. Mon âme seule marchait, tout entière revenue au passé, non pour se défendre contre lui, mais pour en mesurer la sottise.

— Pourquoi en sommes-nous là? se demandait-elle inlassablement.

Et, — tant pis si je scandalise, — la réponse venait, toujours identique :

— Parce que tu as tenté de rester honnête.

Supposons un instant que, *m'abstenant de faire aucune donation*, je fusse demeuré le voleur théorique devant lequel ma conscience avait reculé : la découverte du testament par Alice eût été sans conséquences. Au lieu de cela, imbécile, j'avais obéi à mes scrupules, accommodé tant bien que mal la justice idéale avec mon intérêt, et pour réparer un préjudice douteux, créé un rapprochement possible entre le legs et ma générosité intempestive. Admirons une fois de plus comment, entré dans le mensonge, on devient son prisonnier. Si j'éprouvais des remords, ce n'était donc pas pour avoir menti à demi, mais au contraire parce que je n'avais pas menti tout à fait!

Soudain je m'arrêtai. Je venais de m'apercevoir que, sans y penser, j'étais arrivé à l'endroit même où Alice et moi avions, un jour, murmuré dans un commun élan :

— Être ensemble... toute la vie...

Approchant du talus, je tentai de retrouver l'horizon qui

nous avait servi de témoin. La minute féerique abolie revivait en moi. Comme alors nous nous détachions sur le ciel, les mains unies! Tragique revirement : j'étais seul. Des paquets de nuées voilaient la terre proche ; l'immensité semblait réduite à un préau. Sans me soucier de l'humidité, je me laissai tomber sur le sol, et pareil à un chemineau, j'eus envie de sangloter.

Parmi les mauvaises heures que j'ai connues, celle-ci a été sans doute la pire. Brusquement, un doute venait de paralyser mon âme. On peut adorer un être, se donner éperdument à lui : à quels signes reconnaître sous la caresse des paroles l'émoi d'une réponse vraie ? La tendresse dont j'avais joui avait-elle été un présent spontané ou l'effort d'une bonne volonté traduit par mes propres illusions? Alice m'avait-elle jamais aimé ?

Je ne sais au juste ce qui suivit. Je me suis enfui, je crois. De tels mots vous poursuivent et on les écarte comme un blasphème. Quand je rentrai, j'étais persuadé que je les avais chassés. En réalité, installés désormais à l'arrière-plan de ma conscience, ils allaient instituer en moi une défiance mille fois plus douloureuse que celle du matin. Quel chemin en quelques heures!

Tout de suite, en effet, cette défiance parut. Je franchissais à peine la porte du parc, qu'une forme se détacha d'un taillis pour venir à moi. Je reconnus Anna.

— Eh bien! demanda-t-elle, revenez-vous assez transi ? Bizarre idée de courir au loin quand il pleut!

— Moins mauvaise que celle de s'installer, comme vous faites, à l'affût sous des branches, répliquai-je me demandant si elle se trouvait là par hasard ou épiait mon retour.

Je poursuivis :

— Où est Alice ?

Un sourire ambigu plissa les lèvres rouges.

— Je l'ai laissée avec le dragon, en train de régler la question du dîner.

— Qu'est-ce que le dragon ?

— La vieille bonne, naturellement... En voilà une, par exemple, que je persiste à ne pas digérer !

Je haussai les épaules :

— Espérons que le supplice de son voisinage ne tuera pas tout l'agrément que vous escomptiez du séjour.

— S'il ne s'agissait que de moi ! Croyez-vous qu'Alice la tolère plus aisément ?

— Alice vous en a parlé ?

— Non.

— Alors ?...

Nous avions d'instinct cessé de marcher et nous regardions.

— Il va de soi que ma sœur se taira toujours, reprit-elle après avoir marqué un temps, destiné à faire valoir son embarras à parler clairement ; elle sait combien vous tenez à cette fille.

— Elle sait aussi qu'il lui suffirait d'exprimer un désir...

— Justement : voilà pourquoi elle ne l'exprimera pas... Elle vous est bien trop reconnaissante.

Le mot glissé sur le mode suave tomba comme un corrosif sur ma plaie nouvelle. Je dus blêmir.

— Reconnaissante ? répétai-je sourdement : c'est trop dire... ou trop peu.

La naine se mit à rire :

— A votre place, pourtant, je serais satisfait. La reconnaissance ne court pas les rues : il est même rare qu'on la supporte.

— Vous ignorez que lorsqu'on s'aime...

— Supposeriez-vous par hasard que votre lune de miel soit destinée à durer plus que les autres ?

Et tournée vers la maison :

— Regardez donc ces murs ! Leur seule humidité éteindrait un brasier ! Si vous croyez, d'ailleurs, que vous avez encore, l'un ou l'autre, des têtes d'amoureux !

Elle disait vrai. Alice, au même instant, venait de se montrer nous cherchant. Comment n'avais-je pas remarqué plus tôt sa démarche lassée, cet air à la fois absent et volontaire, qui apparaissaient ici en pleine lumière ? Je courus au-devant d'elle.

— Qu'as-tu ? jetai-je, incapable de maîtriser l'égarement qui s'emparait de moi. Lorsque je t'ai quittée, tu ne semblais pas souffrante : et maintenant...

— Maintenant, non plus, je ne le suis pas.

— Serait-ce que ta sœur ?...

— Détrompe-toi : changée, presque affectueuse..., une surprise heureuse.

Je ne pus insister : la naine nous rejoignait. Alice aussi avait détourné les yeux. Au-dessus de nous, agitées par des

remous, les branches faisaient pleuvoir des gouttes froides. La désolation des choses et la mienne s'unissaient pour inviter à fuir ce qui avait été pourtant le décor d'une adorable tendresse.

— Ah ! murmurai-je malgré moi, nous avons eu tort de rester si longtemps à Cambaleyres : Le Puy vaut mieux et sera moins triste !

Sans répondre, Alice prit le bras de sa sœur pour regagner la maison. Je suivais, cependant qu'à les regarder toutes deux rapprochées, une gêne supplémentaire s'ajoutait à tant d'autres. Il me semblait soudain que, durant mon absence, un incident avait dû survenir auquel se liaient le désarroi visible de l'une, les propos ambigus de l'autre : mais lequel ? Je ne l'imaginais pas, ou plutôt, d'un hôte avide de pénétrer nos peines secrètes, heureux d'y contribuer au besoin, j'attendais tout. J'aurais mendié pour entendre à ce moment une voix humaine différente des nôtres. Hélas ! jusqu'au soir ce fut la Sibère seule qui battit les carreaux. Des déchirements animaient la boiserie le long des murs. Et la tempête du dehors n'était vraiment qu'une image affaiblie de celle où je nous sentais entrer...

Le lendemain, au matin, tandis qu'Alice dormait encore, je descendis sans bruit. J'éprouvais un désir animal de respirer l'air du dehors, parce qu'il semble toujours qu'au contact de la nature on lavera son âme des tourments factices qui empêchent de percevoir la simple vérité.

Ainsi qu'il est fréquent chez nous, la Sibère avait fait place au Maître, c'est-à-dire au vent du Sud, et par-dessus la terre détrempée, un ciel céruléen souriait au regard des hommes. C'était l'automne toujours, mais sans la tristesse mortelle que je lui avais vue la veille, celui qui étoile de flammes rouges les cerisiers sauvages et drape dans la pourpre la beauté des vies réalisées.

M'efforçant d'écarter les souvenirs qui me hantaient, je m'obligeai à errer longuement dans le parc. Puis je me rappelai que la naine était encore là pour quarante-huit heures, et décidai de revenir avant qu'Alice ne fût levée. Je me flattais de ne vouloir qu'épargner à celle-ci la fatigue d'un tête-à-tête trop matinal avec sa sœur. En réalité, repris d'appréhensions irraisonnées, je souhaitais surtout m'opposer à des entretiens sans témoin, dont je soupçonnais le danger sans parvenir à le préciser.

Quelques détails sur les lieux sont ici nécessaires pour éclairer la suite.

Lorsqu'on regarde Cambaleyres, on a devant soi trois tours. Celle du milieu, arrondie, renferme l'escalier. Les deux autres, carrées et de dimensions diverses, forment aux extrémités du bâtiment de véritables ailes. C'est dans celle de gauche, au rez-de-chaussée, qu'est établie la cuisine. L'éclairement de celle-ci se fait par deux fenêtres latérales, et une imposte placée au-dessus de l'évier, seule visible sur la façade. Au pied de cette imposte, dehors, se trouve un banc. Qui l'occupe peut donc entendre ce qui se dit à l'intérieur. En revanche, les gens de la cuisine ne voient pas si le banc est occupé.

Or, les volets d'Alice étant encore fermés, ma rentrée précipitée se trouva inutile, et le hasard fit que j'allai précisément m'asseoir à cette place. Pourquoi là plutôt qu'ailleurs? Je l'ignore. Aucune velléité d'espionnage ne m'effleurait. Au surplus, que servirait d'épiloguer, puisque ce fut ainsi?

A peine installé, j'eus la surprise de percevoir dans la cuisine un bruit de voix. D'abord chuchotantes et confuses, elles devinrent bientôt assez distinctes pour être reconnues : la naine causait avec Rosa.

De tous les conciliabules auxquels je me serais attendu, celui-ci était bien le dernier. Il est vrai qu'avec un être toujours en goût de comédie, une inconséquence de plus compte si peu! Je manquai d'ailleurs de loisir pour m'étonner : une autre énigme, combien plus pressante, allait surgir des propos qui m'arrivaient.

— Ainsi, demandait Anna, vous ne soupçonnez pas ce qui l'a mis sur la piste?

— Non, mademoiselle; monsieur est comme autrefois madame : muet sur ses affaires autant que carpe dans un vivier.

— Il y a pourtant une raison! Je vous assure qu'au début il n'avait pas l'air plus emballé que cela... Passe encore d'épouser, mais tout de suite, offrir la maison du Puy, Cambaleyres...

— Pas possible, Cambaleyres aussi?

— Comment, Rosa, vous l'ignoriez? Je vous jure que, dès le premier soir, cet héritier avait l'air de nous jeter son héritage à la tête.

Ici, heurt violent des pincettes contre le foyer.

— Cambaleyres ! moi qui croyais que monsieur parlait pour rire à la manière des amoureux...

— Et moi, Rosa, je suis sûre que vous faites la bête : seulement, ça ne prend pas.

Un court silence.

— Rosa, vous hésitez : donc vous êtes au courant.

— Faudrait peut-être chercher du côté de madame...

— Allons donc ! puisque ma sœur ne demandait rien !...

— Quand je dis madame, il s'agit de ma maîtresse, la vraie...

Parvenu là, je n'en pus entendre plus :

— Rosa !

— Monsieur !

— J'ai à vous parler. Voulez-vous venir ?

Je m'étais dressé frémissant. Tout à coup une lueur foudroyante venait d'anéantir ma certitude d'hier. Ce n'était pas Alice qui avait touché au testament : Alice ignorait tout. Rosa seule était au courant, Rosa dont je ne m'occupais pas et devenue, grâce à la naine, le pire des dangers !

A de telles minutes la pensée prend un rythme vertigineux. Durant le court intervalle qu'il fallut à Rosa pour venir, j'eus le temps d'éprouver un indicible soulagement parce qu'Alice était hors de cause, et de mesurer exactement le plan d'Anna, résolue coûte que coûte à s'informer.

— Monsieur désire ?...

Sournoise, les yeux baissés, Rosa parut.

— Avec qui parliez-vous dans la cuisine ?

— Ah !... Monsieur écoutait ?

— D'abord, et quoi qu'elle demande, je vous interdis de rien répondre à la sœur de madame !

— Bien, monsieur.

— De plus, quoi que vous vous imaginiez savoir sur la maison ou sur moi, vous devez... je vous ordonne aussi de l'ignorer.

Je parlais, soulevé par une colère froide qui m'empêchait de calculer les termes : je ne m'apercevais de leur maladresse qu'en les écoutant sonner, — trop tard pour les rectifier.

— Qu'est-ce que Rosa doit ignorer ? interrompit la naine, accourue à son tour.

Le torrent m'emportait. Je me tournai vers elle :

— Vous aussi ? Autant nous expliquer sur l'heure.

Et laissant là Rosa stupéfaite :

— Venez !

J'avais saisi le bras d'Anna, je l'entraînais vers l'allée, me défiant des éclats de sa voix. Elle tenta de ricaner :

— Peste ! Vous ne semblez pas de belle humeur, ce matin !

Mais je me contentai de répéter :

— Venez !

— Oh ! reprit-elle, vous me faites mal.

— Alors, suivez !

— Je ne puis non plus marcher si vite.

— En ce cas, il suffit ! arrêtons-nous.

Et certain qu'au point où nous étions, Alice ne pourrait ni nous apercevoir ni nous entendre :

— Mes compliments ! Il paraît que, depuis hier, les actions de Rosa ont singulièrement monté.

Hardie et décidée à faire front, la naine darda sur moi un regard agressif :

— En effet : le voisinage des chambres aide à lier connaissance. C'est vous qui aviez raison : je la trouve très bien, cette femme !

— Si bien qu'aussitôt je vous prends à en user, pour continuer ici le jeu de Brioude.

— Quel jeu ?

Plantant là les mots suaves, elle me défiait. Moi-même, où en étais-je ? La pensée que cette fille avait approché de mon secret me rendait fou. Perdant le peu qui me restait de maîtrise, j'approchai d'un pas :

— Inutile de biaiser : j'ai entendu tout à l'heure. Ni Rosa ni vous ne recommencerez. Rosa se le tient déjà pour dit, et vous, vous partirez ce soir !

Résolue, elle haussa les épaules :

— Mon aller et retour me donne encore quarante-huit heures : je partirai après-demain. Vous oubliez par trop que je suis chez ma sœur !

Sans doute avait-elle compté me jeter hors des gonds avec cette allusion directe : elle ne servit qu'à fortifier ma volonté.

— Vous partirez aujourd'hui parce que je l'ai décidé. Il y a un train à trois heures : une auto viendra vous prendre.

— Vous irez la chercher ?

— Le téléphone suffit.

Ma voix avait un tel accent irrévocable qu'elle sentit cette fois la partie perdue et se mordit les lèvres. Puis, affectant de se résigner :

— Quel prétexte donnerez-vous à Alice ? car vous ne comptez pas, je pense, me charger de lui expliquer...

— Ne vous inquiétez pas !

— Et moi, qu'en dois-je penser ?

— Rien. Ma décision suffit.

Brusquement, les yeux qui avaient affecté d'errer aux alentours, se posèrent sur les miens :

— Elle suffit, en effet, à m'assurer que certains sujets vous déplaisent au point de perdre toute mesure. Si vous croyez que ce soit le moyen d'arrêter ma curiosité...

Je dus pâlir : mais j'eus assez de bon sens pour ne pas suivre :

— Je tiens à préserver le bonheur d'Alice autant que vous à le détruire !

— Oh ! soupira-t-elle, on ne préserve guère ce qui n'est plus.

— Vous ne prétendez pas...

— Qu'Alice est malheureuse ? Certes non ! seulement...

Elle eut un rire mince qui me parut déchirer l'air.

— Seulement, il arrive parfois qu'on ne sait pas tout... et même que l'essentiel échappe. Voyez comme je suis bonne, puisque je vous en préviens ! Pas d'autre ukase à sortir ? Très bien. En ce cas, j'ai à jouir de mon reste. Au plaisir de vous revoir.

Je ne l'écoutais plus. Je ne m'apercevais même pas qu'elle s'éloignait. Elle avait dit : « L'essentiel échappe. » Ces mots maintenant existaient seuls, mettant à la place de ma colère un immense désarroi. Qui mentait ? La naine quand elle affirmait le tourment secret d'Alice, ou Rosa quand elle se donnait l'air d'avoir lu le testament ? Moi-même, depuis la veille, avais-je jamais exprimé des pensées véritables ? Tout, autour de nous, devenait contradictoire ou faux. Je me sentais happé, comme sur une grève, par un mensonge mouvant que chaque révolte rendait pire. Ah ! échapper à l'incertain, sortir des basses tromperies où notre bonheur sombrait, ne plus trembler, parler !...

Et tout à coup, ce fut un jet impérieux, souverain. Je m'étais cru jusqu'alors condamné à me taire : méthode absurde : à s'y tenir, nous risquions d'étouffer dans la boue. Je parlerais ; il fallait parler ! Après cela, quitte ou double : mais que du

moins Alice cessât d'interroger, et que tous deux nous cessions d'errer!

XI

Les volontés qui orientent la destinée ont un caractère fatal qui les rend de réalisation aisée. Une seconde avait suffi pour substituer à mon affolement la sécurité de la résolution la plus imprévue : ceci m'étonne plus encore que j'aie aperçu au même instant combien cette résolution était, entre toutes, d'exécution facile. Jusque-là, comme un aveugle, j'avais palpé les murs de ma prison, pour trouver une issue : soudain, la vue m'était rendue, devant moi s'ouvrait la route libre.

Un bien-être mental indicible suivit. Je me reposais au sein d'une certitude qui atteignait aussi bien le but vers lequel je comptais me diriger, que les moyens à prendre. Quand on a longtemps rêvé d'évasion et que l'occasion s'offre, on s'aperçoit qu'en fait on avait tout prévu. De même, avant que d'atteindre la maison, presque sur les pas de la naine, mon plan de conduite fut décidé. J'allais d'ailleurs m'y conformer avec une aisance déconcertante.

Et d'abord, je montai chez Alice. Par bonheur, elle était seule, sa sœur n'ayant pas encore eu le temps de la rejoindre. Aussitôt, je déclarai d'un air tranquille :

— Je viens de causer avec Anna. Décidément, elle partira ce soir.

— Elle a donc changé d'avis?

— Oui, sur ma demande...

Prévenant l'inquiétude des yeux, je me hâtai de poursuivre :

— Oh! point d'incidents! Simplement, la tempête de la nuit m'a donné à réfléchir. Il est temps de nous installer au Puy. Cambaleyres sans soleil ne te vaut rien. J'aimerais le quitter, s'il est possible, dès demain.

— Nous n'en sommes pas à vingt-quatre heures près.

— Avouerai-je, si tu le préfères, que j'ai hâte de retrouver nos tête-à-tête? comme toi, hier matin, il me semble que je te perds.

Alice soupira :

— Espérons qu'Anna ne nous fera pas payer...

— Elle a compris et n'insistera pas.

Je parlai aussi du Puy et des souvenirs qui m'y attendaient.

— Ne sera-ce pas l'occasion de ramener à la maison les épaves de l'ancien mobilier recueillies jadis par ma tante ?

— Il en existe donc ? fit Alice avec un étonnement qui ne semblait pas joué.

— J'en ai découvert au grenier. Il y a aussi des livres... rappelle-toi... des livres dans le débarras...

Je surveillais son visage : elle continuait d'écouter d'un air distrait plutôt qu'intéressé.

— Dès ce matin, je compte en faire le tri : veux-tu m'aider ?

Ostensiblement, je prenais dans le tiroir la clé du débarras. Je savais d'avance quelle réponse me serait donnée.

— Je ne puis abandonner Anna, surtout maintenant qu'elle va nous quitter.

— Alors je devrai m'en tirer seul. Que les joies de la famille te soient légères !

Et je repartis, ayant obtenu précisément ce que je souhaitais, c'est-à-dire le prétexte de *trouver par hasard* le testament.

J'entends qu'on m'arrête. Quoi ! tout à l'heure ne s'agissait-il pas de découvrir la vérité entière ? au lieu de cela, une comédie nouvelle et le mensonge encore ? Parfaitement. La vérité, à mes yeux et en ce moment, consistait à tenir pour inexistant tout ce que la vie avait réalisé depuis quatre mois : je prétendais remonter à l'acte initial et, sans m'occuper des suites de jadis, recommencer d'agir comme si vraiment ma découverte feinte eût été la première. Retrouver par hasard le testament, le porter aussitôt à Bourdoin, revenir ensuite auprès d'Alice avec la sérénité du devoir accompli dès qu'il paraît, tel était mon projet : s'il bâtissait encore une nouvelle fiction, les choses du moins, grâce à lui, redevenaient ce qu'elles auraient toujours dû être. Telle est d'ailleurs l'emprise du mensonge, que le moindre effort pour y échapper donne l'illusion d'une montée vers la lumière. Pour une fois, en imaginant rentrer de cette manière dans la vérité, j'étais sincère. Tant pis si l'on refuse de croire à ma bonne foi !

Ce que furent les heures jusqu'au départ d'Anna importe peu. Comme je l'avais projeté, je m'enfermai un certain temps dans le débarras, glissai dans mon portefeuille le papier redoutable, puis regagnai le salon pour y rester en tiers entre Alice et sa sœur. Je ne songeais à rien. J'avais cessé de me demander

qui avait touché au paroissien. Que ce fût Alice, Rosa, ou même toutes les deux, quelle importance cela aurait-il le soir? Ne comptait pour moi que la venue de la minute libératrice où, tendant à Bourdoin la pièce, je dirais : « Prends et tâche de rétablir des droits innocemment violés! »

Enfin, voici l'auto commandée. Il est temps de partir. Je demande à Alice :

— Viendras-tu avec nous?

Elle hésite. Je devrais m'inquiéter de la voir aussi lasse qu'hier dans le parc : je me hâte au contraire d'y trouver un prétexte pour la laisser à Cambaleyres.

— Reste plutôt : les adieux sur un quai de gare sont des adieux perdus. D'autre part, je devrais te quitter, ayant à monter chez Bourdoin pour une affaire urgente.

De son côté, la naine insiste :

— Surtout, pas de fatigue pour moi! Reste... tu n'es pas bien.

— Puisque vous l'exigez tous deux..., murmure Alice, détournant son regard.

— Hâtons-nous : on est un peu en retard...

Des embrassades sonnent, Rosa agite son mouchoir, la portière claque : et, Dieu merci, c'est le départ qui, après un dernier tête-à-tête indifférent, doit me conduire à l'ivresse du retour les yeux clairs. Tendu vers l'avenir auquel je touche, j'en oublie la présence de ma compagne et ce qu'un entretien, après la scène du matin, doit comporter de gêne.

Une voix gaie me tira soudain de ma rêverie.

— Convenez, mon cher beau-frère, que je suis de belle composition. Je n'ai même pas dit à Alice que vous m'aviez chassée.

Je répondis sans grâce :

— Peut-être avez-vous supposé que je prendrais les devants.

— Non, vraiment. Reconnaissons plutôt que la giboulée de la nuit ne nous avait rien valu. Maintenant que l'atmosphère est au calme, je propose une amnistie générale.

Elle m'avait pris la main. Elle souriait avec mansuétude. Volontiers, comme Alice, j'aurais désarmé, dès lors qu'elle nous quittait.

— Et votre frère? poursuivit-elle, quand vient-il?

— Alice vous a dit...?

Elle fit oui d'un signe de tête entendu, puis reprenant l'air suave :

— Je cherche à me le représenter. Beau...? jeune...? ou dans mon goût?

— Je vous avouerai, si vous y tenez, ne l'avoir jamais examiné à ce point de vue.

— Ah! s'écria-t-elle, pure curiosité! Je ne songe pas à l'épouser, croyez-le bien. J'aimerais seulement savoir..

Elle laissa passer un temps avant de risquer :

— ... Savoir, s'il pourra rester, lui, à Cambaleyres plus de vingt-quatre heures.

Je sentis la pointe, et haussant les épaules :

— Cette fois cela dépendra d'Alice.

— Très juste. Ce sera en effet le tour de ma sœur de supposer qu'on veut détraquer le ménage. Peut-être même prendra-t-elle votre place pour la reconduite à la gare?

— Que diriez-vous, répliquai-je interloqué, si nous n'avions conclu la paix?

— Je jurerais de ne plus revenir, tandis que...

— Vous comptez reparaître?

— Quand on me fera signe.

— Entendu : Alice vous préviendra.

— Ou vous, pourquoi pas? J'ai toujours compté sur le temps pour obtenir justice; rien ne dit que plus tard vous n'aurez pas envie de ce qui vous gêne aujourd'hui... Mon Dieu! déjà la gare? Vous me manquerez dans le train : j'adore la compagnie. Je vous dispense pourtant du quai. Les adieux sur le quai... comment était la phrase si bien de tout à l'heure? Dommage, je l'ai oubliée...

Il y avait dans l'aisance de ses propos un accent de triomphe : j'aurais dû comprendre qu'on ne part ainsi que lorsqu'on se sent vainqueur. Mais à peine eut-elle disparu, que j'oubliai même qu'elle avait passé.

Sensation à la fois douloureuse et réconfortante. Tout à coup je me revoyais dans cette cour de la gare, ayant quitté Paris la veille et demandant le chemin pour aller chez Bourdoin. Quelle détresse alors! L'amant désemparé que j'étais aujourd'hui avait eu beau rétablir l'honneur du nom, allait-il gravir les rues en pente, avec une détresse moindre?

Cependant, parvenu place du Greffe, j'aperçus les deux lumières de l'étude qui, telles des yeux vivants, perçaient la brume commençante en ayant l'air de m'appeler. L'espoir

qu'avant peu elles éclaireraient mon visage apaisé, fit sourdre en moi une première impression de délivrance. Non seulement la volonté qui m'amenait s'en trouva raffermie, mais je cessai de craindre. Je ne me rappelais plus par quels sentiers obliques j'avais erré auparavant : je tenais déjà pour véritable la route que mes prochains mensonges allaient imaginer !

Un contretemps m'attendait à l'arrivée. Bourdoin était en conférence avec un client. Je refusai le siège qu'offrait le clerc et déambulai dans la pièce avec l'illusion que le bruit de mon pas hâterait le départ de l'importun.

Le clerc, témoin de mon impatience, voulut me rassurer.

— Croyez-moi, ce ne sera pas long. Les remboursements pour votre affaire ne traînent jamais.

Il disait désormais : votre affaire. Ah ! le krach Pesnel était loin !

Je me retournai, indifférent :

— Un gros créancier ?

— Important.

— Qui est-ce ?

— Oh ! vous ne connaissez pas. Il a cela par héritage.

— Tant mieux pour lui.

Et je repris ma faction, sans m'étonner de mon impuissance à m'intéresser au passé.

De même, quand la porte de Bourdoin s'ouvrit, à peine regardai-je l'homme qui sortait. Sa voix seule me frappa ; elle disait :

— Toujours bon à prendre, naturellement... Toutefois, on ne m'ôtera pas de l'idée que le fils, en matière d'affaires, ne vaut pas mieux que le père.

Bourdoin, encore dans le cabinet, répliquait :

— Possible : mais si le fils eût été un homme d'affaires, vous n'auriez probablement jamais touché.

Il m'aperçut au même instant :

— Comment ! tu es là ?... une minute, je suis à toi.

L'homme passa. Il avait la main chargée de bagues, le pas puissant des mercantis que la fortune de guerre a comblés. Bourdoin suivait, l'échine ployée à la mesure des clients d'importance.

Je ne pus m'empêcher de sourire des saluts qui s'échangeaient : coup de tête protecteur et sans lever le chapeau, chez

l'un, courbure molle suivie d'un relèvement soulagé chez Bourdoin. Puis celui-ci revint à moi, et se doutant que j'avais dû l'entendre :

— Eh bien ! dit-il gaiement, tu viens de voir une de tes victimes? une de plus, aussi, qui empoche avec sérénité et se garderait d'admirer, faute de comprendre...

Je répliquai, un peu agacé :

— Il me semble que toi-même, tout à l'heure. .

— Moi, mon cher, j'ai pour principe de parler avec chacun sa langue.

Il ferma ensuite sur nous la porte du cabinet, tout en achevant :

— Cela ne m'empêche pas d'ailleurs d'avoir mon opinion. Tant pis si elle manque un peu d'idéal ! La vie n'est pas un théorème : c'est une série d'accommodements.

— Au besoin avec l'honneur ?

— Oui, s'il consiste par exemple à sacrifier l'existence d'un homme au bénéfice de coquins qui, pour le remercier, le traiteront d'imbécile : ceci dit, je déclare volontiers avec toi que l'honneur est une belle chose... Assieds-toi donc.

Il prenait place en même temps derrière sa table.

— L'amour aussi en est une autre, bien qu'assez différente et parfois troublant la première, si j'en juge par ton exemple...

— Que veux-tu dire ?

— Pas de réponses à mes lettres et trois semaines au moins que tu n'as paru ! Dans l'intervalle pourtant, l'instance a été introduite, j'ai apuré des comptes, fait signifier...

Je m'assis à mon tour, l'interrompant :

— Oh ! pas de détails ! je te fais confiance.

— Une confiance qui m'enchante : cependant je tiendrais à l'étayer de quelques précisions.

— Inutile. Je ne suis pas venu pour cela.

— Alors, qu'est-ce qui t'amène ?

Et paisible, il appuya sur moi un regard qui n'était sans doute qu'amusé, mais où je crus demêler une ironie qui m'inquiéta.

Je ne répondis pas tout de suite. Non pas que j'hésitasse ! Seulement, tout à coup, j'appréhendais la clairvoyance de ce petit homme accoutumé à se promener sans surprise à travers les louches combinaisons et qui jugeait le monde par elles. Presque toujours, aussi, avant de sauter l'obstacle, on souhaite

faire halte, fût-ce le temps utile pour comparer la hauteur réelle avec celle de notre prévision.

Je murmurai enfin :

— Il m'est arrivé aujourd'hui une aventure... délicate, sinon gênante... au sujet de laquelle je souhaite ton avis... ou plutôt non, pour laquelle ma décision prise exigera encore, je le crains, ton intervention...

Bourdoin, devenu très attentif, me laissait aller. Je sentais qu'il était nécessaire de se hâter et, bien que rien au monde ne pût désormais m'arrêter, je ne parvenais pas à ordonner mes mots.

Pour me donner contenance, j'ouvris mon portefeuille. Affectant d'y chercher un papier que je voyais très bien, je poursuivis :

— Comme je classais de vieux livres que je compte ramener ici... Au fait, tu ne le sais pas encore et je t'en avise en passant, nous quittons Cambaleyres demain ou après-demain. Le froid nous chasse... Donc, en classant de vieux livres, j'ai heurté par hasard un paroissien qui dut appartenir à Mme de Castérac, et parmi le lot d'images pieuses qui s'en est échappé, j'ai eu la surprise de trouver un document...

Je continuais de fouiller sans résultat les poches du portefeuille. J'avais ainsi la tête basse, avantage précieux quand on ne se soucie pas de laisser contrôler l'expression de son visage.

— Un document ? répéta Bourdoin.

— ... que voici.

Cette fois, sans hésiter, je venais de tirer le testament et le tendais. Maintenant qu'il était là, au bout de mes doigts, exposé à la lumière commune, il semblait devenu une chose tout à fait quelconque, une pauvre petite chose piteuse qui ne peut se défendre, remarquable uniquement par son aspect anachronique. Jamais la triste qualité du papier ni sa couleur ne m'avaient frappé à ce point.

La main de Bourdoin s'avança comme la mienne par-dessus la table pour prendre ce que j'offrais. Nos doigts se rencontrèrent. Les siens me parurent brûlants, preuve qu'en dépit de mon calme apparent, j'étais moi-même glacé.

Après avoir déplié soigneusement le feuillet, Bourdoin le déposa devant lui, et les bras croisés sur ses genoux, tête basse à son tour, se mit à lire.

Il y eut un premier intervalle de silence qui ne me surprit pas. Je me disais pendant ce temps :

« Désormais, quoi que je fasse, il y aura eu cet instant où un autre que moi aura pris connaissance de cela. »

J'en éprouvais à la fois du soulagement, un orgueil tardif, et un peu de vertige. L'impossibilité totale de revenir sur un acte lui communique un caractère redoutable. On s'effraye toujours à se sentir entraîné vers l'inconnu sans chances de retour.

Le silence pourtant se prolongeait. Visiblement, Bourdoin, après sa lecture, avait dû relire encore. Maintenant, les yeux levés, il m'examinait sans parler. Son visage ne manifestait aucun étonnement. Il n'avait pas l'air non plus désireux de formuler une opinion ou de connaître la mienne. Je répète qu'il se contentait de me regarder, d'une manière entendue qui pouvait signifier aussi bien : « Je m'y attendais » que « Voilà du bon travail pour mon étude et tu es gentil de me l'apporter. »

Bientôt il me parut singulier d'être ainsi le point de mire de son attention ; d'un mouvement que je m'efforçai de rendre machinal, je fis reculer le fauteuil dans lequel j'étais, de manière à sortir du champ de la lampe ; puis, las d'attendre, je prononçai :

— Tu as lu ?

Bourdoin inclina la tête en signe d'assentiment. Je repris, très vite :

— Devant cela, tu le comprends, mon devoir est tracé et...

Il m'interrompit, achevant :

— ... Et une fois de plus, nous aurons la joie de commettre une sottise.

Je le considérais, effaré :

— Tu ne prétends pas...

Il m'interrompit encore :

— Oh ! non, je n'ai aucune prétention : je me contente de constater.

Il laissa ensuite passer un temps à peine perceptible.

— ... Et c'est ce matin, dis-tu, que tu as trouvé cela ?

Avait-il un doute ? Je répondis, sans répondre :

— Avouerai-je que la découverte m'a paru désagréable ? Elle amène, pour le moins, des complications... ennuyeuses.

— Je ne le crois pas, soupira Bourdoin du bout des lèvres.

Et, je ne sais pourquoi, j'eus l'intuition que ce « Je ne le

crois pas » s'adressait plus à ma première déclaration qu'à l'existence d'ennuis nouveaux. Résolu de m'en assurer, je poursuivis :

— Aurais-tu par hasard un doute sur l'écriture, et ne serait-ce pas celle de Mme de Castérac ?

— Aucune hésitation à ce sujet.

— Alors ?

— Alors, permets-moi de penser qu'il est bien regrettable que tu ne m'aies pas apporté cela plus tôt.

Je ne pus réprimer un geste violent.

— Pour cela, il aurait fallu l'avoir !

— ... Et l'ayant, nous aurions réglé le contrat tout autrement : c'est là juste ce que je voulais dire, acheva-t-il d'un air détaché.

Un voile passa devant mes yeux. Ainsi, lui, dès la première minute, n'avait pas hésité à établir le rapprochement ! Obligé de faire front, je ripostai :

— Tu te trompes : rien n'aurait été changé, puisque, par bonheur, il se trouve que j'ai accompli d'avance une partie des volontés exprimées là. Reste à exécuter les autres. Je te demanderai donc d'avertir ma femme, et de traiter avec elle des moyens de m'acquitter, auxquels je souscris d'avance, quels qu'ils soient.

— Oh ! dit Bourdoin, pas si vite ! procédons par ordre...

Et penché de nouveau sur le papier qui était étalé devant lui :

— L'as-tu lu seulement ?... Oui ?... Il faut croire que la surprise troublait fort tes moyens ; ou bien encore, pour un homme d'affaires, tu es impardonnablement distrait. A peine de nullité, un testament olographe doit porter une date comprenant l'année, le mois, et le jour de sa confection. Faute de ces précisions, le contexte est tenu de fournir au moins des éléments permettant de suppléer aux lacunes constatées. Or, la date, ici, — 26 novembre, — est inexistante. Rien d'autre part dans ce qui la suit ne permet de définir l'année manquante. Ce que tu as pris pour un testament est un acte sans valeur. Je me garderai donc de prévenir ta femme ni personne, et si grand que soit ton goût pour les gestes héroïques, je te conseille de reprendre en paix le chemin de Cambaleyres.

Ayant ainsi parlé, il se redressa, fixa de nouveau sur moi

son regard moqueur et, cette fois carré contre le dossier du siège :

— Hein, mon vieux, voilà qui soulage ?

Brusquement, je venais de me lever :

— Tu affirmes... Tu assures que ce testament...

— ... Est dépourvu de date et nul.

— Impossible !

— Regarde.

Je n'avais pas attendu d'y être invité : penché vers l'écriture, je contemplais l'en-tête. Bourdoin n'inventait rien. Je répétai ensuite, comme un écho :

— Nul... évidemment...

Et tout à coup, je cessai de voir la table, le bureau de Bourdoin, Bourdoin lui-même. Mes déchirements de conscience, le suppliciant débat entre mon devoir et le droit strict, mes angoisses d'hier, mes craintes, mes doutes, devenus soudain le fantôme décevant de la plus gratuite des tortures, fuyaient dans une trombe. J'avais donc vécu cela pour rien ! Tout cela, jeu de prince et illusions ! Le papier était nul !

Une seconde j'oscillai entre une joie démente et l'épouvante de nouvelles duperies. Si Bourdoin me trompait encore ! Tant de fois j'avais cru ce papier définitivement mort, pour le retrouver vivant !

— Ainsi, tu es sûr... absolument sûr... ?

Se méprenant à mon émoi, Bourdoin sursauta :

— Ah ! mon cher ! s'il ne s'agit que de te rassurer sur l'avenir, le moyen est simple et je vais finir par où tu aurais pu commencer.

D'un geste rapide, il venait de saisir le testament. J'entendis le crissement du papier qui résistait à la déchirure.

— Que fais-tu ? m'écriai-je.

— Tu le vois bien : je classe.

Ce qui suivit fut moins l'œuvre de la raison que de mon instinct. Rudement, je me jetai sur ses mains :

— Rends-le moi, tout de suite !

— Pourquoi ?

— Supposons qu'un autre, avant moi, ait lu ces lignes sans s'apercevoir plus que moi qu'elles ne signifient rien...

— Un autre ? Ta femme seule, par un hasard bien curieux, se trouve en jeu et tout à l'heure ne me demandais-tu pas de la

mettre au courant? Non, mon vieux, assez de complications : pour une fois, si ce n'était le notaire, l'ami que je suis te défendrait contre elles, autant dire contre toi-même!

Un coup sec acheva de mettre la feuille en morceaux. Inconscient de ce que m'apportait un pareil dénoûment, je vis ensuite les débris voler vers le panier; un ou deux, plus légers, tournoyèrent, pareils à des insectes jaunes; ils disparurent à leur tour.

— Eh bien, reprit Bourdoin, tu ne me remercies même pas? A quoi rêves-tu? Il suffisait d'avoir commis autrefois une... sottise que la loi n'exigeait pas; vas-tu regretter maintenant d'être dispensé de la compléter?

Mais il ne parvenait pas à dissiper mon étrange malaise. J'éprouvais une involontaire allégresse parce que le testament n'existait plus matériellement et je sentais confusément que son pouvoir malfaisant demeurait intact. Tout aurait dû redevenir clair : jamais, au contraire, ma nuit intérieure n'avait été plus dense.

Puis, subitement, une lueur filtra dans ces ténèbres. Je murmurai, hésitant :

— Au-dessus de la loi, il y a peut-être...

— L'amour ? rayon dangereux !

— Non, autre chose.

— Ose donc me dire laquelle !

Mais la lueur déjà devenait grand jour, m'éblouissait. Plutôt que de répondre, je me dirigeai vers la porte :

— Adieu, fis-je : à un de ces jours... je ne sais quand...

Je venais de découvrir que mon acte, lui, n'avait pas changé : Bourdoin avait bien pu détruire un papier, et le code passer de mon côté : entre Alice et moi le mensonge restait!

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

(La quatrième partie au prochain numéro.)

LE
DANGER AÉRIEN ALLEMAND

Dans son traité *De la Guerre*, le Prussien Clausewitz a écrit : « On ne saurait introduire dans la philosophie de la guerre un principe de modération sans commettre une absurdité. »

Cette pensée du plus sophistique des écrivains militaires allemands fut et demeure, — tout nous le prouve actuellement, — l'axiome des agressions germaniques. Un tel axiome doit être médité. Car, à le bien considérer, on aperçoit qu'il n'est pas autre chose qu'un refus d'extension du « droit des gens » au domaine de la guerre. Il explique que nos ennemis d'outre-Rhin n'aient jamais pu signer de bonne foi un traité limitatif, qu'ils aient toujours considéré cette sorte de « chiffon de papier » comme une ruse avantageuse, propre à restreindre la seule action de leurs naïfs adversaires. Il ouvre proprement la voie à des violences sans limites.

Voilà l'idée directrice des horreurs préméditées de la grande guerre.

Voilà pareillement la raison des futures férocités allemandes.

Je ne fais que traduire, par ce court raisonnement, l'essentiel de notre état d'âme vis-à-vis de l'Allemagne prussienne. Dès la fin des hostilités, les doutes de notre pays s'étaient traduits par une volonté ferme d'assurer la garde du Rhin. Cette disposition morale entraîna la recherche de pactes de garantie. Nous pûmes voir alors qu'à l'étranger on ne jugeait pas comme nous ce côté du problème allemand. Le Président Wilson, M. Lloyd George eurent, on se le rappelle, certains mots nuancés de dédain, sur la nervosité française. On semblait

penser que le souvenir et la fatigue nous livraient communément à des terreurs chimériques. Depuis lors, nombreux sont les indices qui ont réhabilité cette méfiance française, aux yeux de nos anciens alliés. Puisse l'avenir ne pas donner une éclatante confirmation aux sages avis de M. le président Poincaré et de M. le maréchal Foch !

Ayons le courage de le dire : une certaine légèreté politique pouvait seule autoriser ces sourires de nos puissants amis. Historiquement, le duel franco-allemand comporte d'indiscutables présomptions de pérennité. Il apparaît comme une loi de la cohabitation européenne de ces deux grands peuples, fatalement opposés dans leurs principes supérieurs autant que par les idées et les mœurs. Et pour avoir été monstrueuse, la dernière manifestation de cet antagonisme doit précisément recommander de nouvelles mesures de prudence.

Déclenché avec une violence extrême et avec l'appui pernicieux de toutes les sciences, le dernier conflit est un terrible enseignement. Il modernise notre grand sentiment de méfiance nationale. Il nous fait songer avec angoisse jusqu'où peut aller la guerre, parce qu'il nous a instruits des pouvoirs terribles d'une barbarie qui possède licence d'être une barbarie scientifique. Effectivement, les moyens nouveaux mis en œuvre par les Allemands ont donné leur caractère aux batailles de la grande guerre. Et c'est parce que l'Allemagne avait prévu, avec autant d'audace que d'imagination technique, la création et l'emploi des forces les plus modernes de guerre qu'elle a eu le pas sur nous et que nous avons dû sans cesse la fixer des yeux pour nous adapter, non sans perdre, de ce fait, l'énorme avantage dévolu à l'initiateur.

Mais, c'est là un principe à retenir : l'avantage tactique que s'arroge au début d'une lutte un combattant vient toujours d'une compréhension théorique supérieure qu'il avait atteinte antérieurement.

Les Allemands, tout l'a révélé depuis, étaient avant le grand conflit parfaitement conscients de la valeur de leurs méthodes. Ils avaient profondément médité sur la conduite moderne de la guerre. Et ce n'est que dans la mesure où la perfection de leur industrie n'a pu s'égaler à temps aux exigences de leur doctrine, qu'ils ont remis à plus tard la réalisation des vues les plus audacieuses de cette dernière. C'est dire qu'avec la renaissance

économique des Allemands, nous devons logiquement voir apparaître les toutes dernières créations de la funeste science mise au service de la foi pangermaniste.

Déjà certains faits viennent confirmer cette vue rationnelle. Comme nous allons le voir, en effet, les deux principales directions qu'adopte déjà l'effort militaire allemand, permettent dès maintenant de juger que Berlin possède sur nous la même avance de conceptions qu'en 1914.

On sait que toute la dynamique des guerres se ramène aux combinaisons de deux éléments, en quelque sorte antagonistes : la masse et la vitesse. L'un ne se développe guère sans nuire à l'autre, et l'orientation des inventions militaires est telle qu'elles aboutissent aux moyens capables de concilier toujours davantage ces éléments. Les armées modernes ne sont plus constituées de quelques milliers d'hommes, mais de millions de combattants : les troupes ne vont plus à pied, on les transporte par chemin de fer ou automobile. En même temps, l'arme, cet instrument destiné à augmenter le faible pouvoir de la force humaine, tend à accroître sans cesse sa portée et son rendement. Les probabilités d'atteinte de l'obus sont très supérieures à celles de la balle et cette dernière est plus maîtresse de ses coups que l'épée ou la masse. En somme, l'arme tend à devenir au maximum souple, agile, insinuante, afin d'atteindre jusqu'aux recoins les plus secrets du champ de bataille.

Or, deux sciences modernes sont venues, ces dernières années, d'une part favoriser la conciliation avantageuse de la masse et de la vitesse, d'autre part donner à l'arme cette subtilité dont elle a besoin pour atteindre immanquablement le plus grand nombre possible d'adversaires.

On a reconnu l'Aviation et la Chimie.

Ces deux sciences, convenablement réunies, doivent permettre une guerre aéro-chimique dont bien peu soupçonnent les terribles pouvoirs. Guerre atroce en vérité. Ainsi que nous le verrons plus loin, tout ce qui se passe actuellement en Allemagne montre que l'on a remarquablement prévu l'avenir dans cette voie.

***

Pour bien saisir l'importance de ces vues générales, on doit s'arrêter à quelques particularités suggestives. Dans la guerre

moderne, l'élément essentiel, c'est la puissance du feu et, à ce titre, l'aviation apparaît comme le feu qui vole. Mais, avec ce mode de déplacement dont la route universelle est l'atmosphère, le feu peut atteindre n'importe quel point du globe. Ainsi, l'arme nouvelle exerce fatalement sa domination sur toutes les autres.

On voit l'intérêt militaire présenté par la puissance aérienne, en même temps que son influence dans les calculs politiques futurs.

Ce n'est pas tout. A chaque moment de l'histoire, le « temps » a été le grand critérium en matière de bataille. La surprise, qu'il est si précieux de s'assurer, demande que l'on soit le premier prêt à porter les coups. Aussi voyons-nous que, dans l'évolution de la guerre, les combats comportent des passes de plus en plus savantes, mais aussi de plus en plus promptes. Ce phénomène aboutit à la mobilisation foudroyante.

C'est donc l'arme la plus rapidement mobilisée, et la plus prompte à frapper qui est la plus intéressante dans les tout premiers moments du conflit.

L'aviation est cette arme.

Que d'autres avantages ne possède-t-elle pas? Non seulement elle possède en propre cette rapidité qui est, ainsi que je l'ai montré, essentielle pour une arme moderne, mais elle est susceptible d'être produite industriellement avec une grande célérité. C'est dire qu'elle peut être remplacée sans à-coups au fur et à mesure de sa destruction. Enfin, et surtout, on peut la créer sans troubler la vie économique de la nation.

Nous voilà, avec cette dernière vue, au nœud du problème. Ce qui est désastreux, en effet, pour un pays, ce qui le désorganise, c'est le passage de l'état de paix à l'état de guerre. Les grandes nations modernes, dont les rouages complexes sont si délicats, en reçoivent un choc qui peut être mortel. Il faut donc, autant que possible, n'employer que des armes dont les bases de production existent antérieurement à la guerre comme étant indispensables à la vie économique normale. Ce doit être le cas pour l'aviation, qui est entrée dans les mœurs en tant que transports civils; c'est surtout le cas pour la chimie des gaz dont les produits peuvent être créés en partant des colorants les plus usuels.

Qu'il me suffise de dire, pour l'instant, que le problème de

la production intensive et sans heurts d'une aviation pratiquement illimitée, est déjà envisagé et regardé comme possible par les spécialistes. Mais une aéronautique, déjà existante en temps de paix sous forme d'aviation civile, peut s'élever subitement et frapper l'ennemi avec une soudaineté parfaite. De plus, cette flotte aérienne peut être très rapidement renouvelée.

Dans l'ordre politique, un peuple actif et ambitieux ne peut manquer d'apercevoir qu'il lui suffit de posséder une aviation puissante pour acquérir une valeur d'alliance exceptionnelle. Avec une forte marine aérienne on commande la mer et la terre, et ce pouvoir peut vous faire l'allié de toute nation, puisque, en matière d'aéronautique, la carte des alliances est la carte du monde.

Voilà donc ce qu'est l'aviation par elle-même. Que sera-ce si elle trouve comme auxiliaire la Chimie ?

Cette science, on le sait, met aux mains de l'homme la plus terrible, la plus subtile arme destructrice : les gaz nocifs. Non seulement ils se transportent facilement ; non seulement ils peuvent rester invisibles, tout en s'étendant jusqu'aux moindres recoins du champ de bataille, mais encore il est plus facile de les produire clandestinement que n'importe quel autre moyen de destruction. Invisible et perfide, l'atome de gaz peut se glisser partout, autour des combattants ou dans les cités mêmes, plonger dans la mort en quelques minutes des bataillons entiers et toute une population.

Telle est la vérité.

La mobilisation instantanée de l'usine d'aviation et de l'usine chimique entraînera l'apparition immédiate dans le ciel du plus terrible fléau qu'ait jamais eu à subir l'humanité. Alors, l'aile de l'avion géant qui passe en sifflant au-dessus du sol sera comme la faux impitoyable de l'archange exterminateur par laquelle seront couchés des milliers et des milliers d'hommes. Ceci n'est pas un rêve, c'est la réalité désormais certaine, c'est la guerre de demain, dont les Allemands se montrent particulièrement conscients. Ils se préparent à la lutte moderne, je veux dire à la guerre aérochimique, par la réalisation, dès le temps de paix, d'une véritable hégémonie aérienne. L'état d'esprit des Allemands constitue donc pour la France une lourde menace potentielle.

De quels moyens dispose actuellement l'Allemagne pour passer de cette menace à une action effective?

*
* *

« Guidé par la vengeance et la crainte, l'ennemi a voulu garrotter étroitement nos moyens d'action sur terre et sur mer. Quant à notre arme aérienne, il la redoutait à tel point qu'il l'a entièrement anéantie.

« Pourtant, si l'arbre est abattu, ses fortes racines vivent encore et le jour viendra où ces racines pousseront vers le ciel des tiges nouvelles qui se chargeront de fleurs et de fruits. Ce jour-là, la puissance aérienne allemande ressuscitera à son tour, pour l'honneur et le salut du grand peuple allemand tout entier. »

Ainsi livre ses espoirs à la jeunesse germanique, et sous une forme fleurie, le général von Hœppner (1), ancien commandant en chef des forces aériennes allemandes. Vœu et aveu : l'auteur de *l'Allemagne et la guerre de l'air* ne reconnaît pas seulement que l'aviation allemande a gardé intactes ses forces virtuelles, il formule en outre des espérances très nettes qui doivent attirer notre attention.

Que sont ces forces virtuelles, quelles chances d'aboutir se trouvent réservées à ces espoirs, en un mot quels sont ou peuvent être les moyens de l'Allemagne pour l'hégémonie aérienne?

Il y a lieu de distinguer les ressources de création et les méthodes de mise en œuvre.

A cette fin, il convient de jeter tout d'abord un coup d'œil sur les laboratoires et les usines. C'est cet ensemble qui constitue la base scientifique et industrielle, sans laquelle l'aviation allemande ne pourrait vivre que par l'importation.

A vrai dire, la situation actuelle des laboratoires aérodynamiques allemands nous est peu connue. On ne peut les juger que par le passé ou par les résultats qu'obtiennent actuellement certains types d'appareils, aux essais en vraie grandeur. Plusieurs professeurs célèbres, dont les travaux nous sont en partie connus, assurent à la science de nos adversaires un développement sûr et continu. Qu'il s'agisse de Prandlt ou de Junker, les savants Allemands, soit dans la théorie, soit dans la pratique, ont une vue très nette de ce que doit être l'avion de

(1) Général von Hœppner, *l'Allemagne et la guerre de l'air*. Dédicace de l'auteur. Payot, Paris, 1924.

l'avenir. L'intérêt de ces études de laboratoire est d'engendrer des théories sans lesquelles les expériences seraient aveugles. Inversement, tout système abstrait doit aux résultats de l'expérience une correction de ce qu'il peut avoir d'artificiel.

Les conceptions théoriques des laboratoires allemands trouvent un champ de réalisation exceptionnel dans la vaste organisation de deux sociétés principales : *L'Aéro-Lloyd* et la *Société Junkers*. La première est née d'une entente entre l'*Aéro-Union* et un consortium créé par la Compagnie de navigation : *Norddeutscher Lloyd*. L'*Aéro-Union*, fondée par la maison Zeppelin, l'*Allgemeine Electricität Gessellschaft*, la *Metal-Bank* de Francfort et la *Hamburg Amerika Linie*, réunissent les constructeurs Zeppelin et les filiales d'Italie, de Suisse, de Hollande et de Danemark et des Compagnies de navigation aérienne dont les plus importantes sont la *Compagnie Germano-Russe de Navigation* et la *Luft-Reederei*. Quant à la *Société Junkers*, elle comprend l'*Osteuropea-Union* et la *Transeuropea-Union*. L'une groupe la Junkers et ses succursales de Léninegrad et de Moscou, la *Compagnie Lithuanienne de transports aériens*, la *Dantziger Luftpost*, la *Compagnie Esthonienne;* l'autre englobe Junkers, Rumpler et trois sociétés : autrichienne, hongroise et suisse.

Pour se faire une idée de la puissance de ces consortiums, il faut savoir que l'un d'eux a fondé en Amérique une société au capital de 30 000 000 de dollars. Déjà ont été introduits en Amérique des avions Dornier, Junkers et Fokker.

Deux choses doivent retenir notre attention à propos de ces énormes organisations. D'abord leurs attaches à l'étranger qui assurent à l'aviation allemande un secours certainement très efficace. En temps de guerre, les grands firmes allemandes pourraient recevoir de leurs filiales en pays neutre des matières premières, sinon des pièces usinées. Ensuite, ces grandes Sociétés qui, d'ailleurs, sont puissamment appuyées par les Compagnies de navigation maritime, appliquent le système de la concentration verticale ou des « konzern. » Elles construisent les avions, les moteurs et, de plus, exploitent les lignes aériennes où circulent leurs appareils. Elles sont donc à la fois fournisseurs et clientes.

Si la capacité de production des usines aéronautiques allemandes peut devenir rapidement énorme, il faut remarquer également que celles d'entre elles qui se trouvent dans la Ruhr

et la Rhénanie n'en sont nullement gênées. Le camouflage traditionnel y opère ses fameux miracles. Le capitaine belge du génie Boschmans écrivait déjà en 1920, à titre de membre de la Commission interalliée de navigation aérienne : « J'ai visité plusieurs grandes usines d'aviation : Albatros, L. W. G., Linke, Hoffmann, Rumpler. Comme je vous l'ai dit plus haut, ces usines ont cessé leur fabrication de guerre. Mais, partout, nous avons constaté ceci : aucune des machines-outils n'a été changée, c'est-à-dire que les fabrications actuelles, meubles, carrosseries, canots, nécessitent le même outillage et aussi le même genre d'ouvriers que la construction des avions. En ce qui concerne les usines de moteurs, c'est plus simple encore; il ne fallut faire aucun changement pour les muer en fabriques d'automobiles ou de moteurs industriels. Et comme le nombre des fabriques d'automobiles ou de moteurs va en augmentant chaque jour, il est aisé de conclure que les moteurs ne feront jamais défaut. » La conclusion de l'auteur, formulée il y a trois ans, était nette : « Quand le moment sera venu, les Allemands seront en état de reconstituer une flotte aérienne; dès maintenant ils y songent et s'y préparent (1). »

Voilà un avis qui nous ramène aux espérances du général von Hœppner. D'ailleurs, les observations du capitaine Boschmans ont été renouvelées depuis. L'année dernière, en un moment où le contrôle n'était pas encore virtuellement supprimé, des contrôleurs alliés qui visitaient une fabrique de petites coques de navires en métal ont pu se rendre compte que cette fabrication n'était qu'un prétexte pour camoufler une vaste usine d'avions de bombardement. Le *Daily Mail* qui, en août dernier, rapportait ces choses concluait que l'Europe pourrait bien un jour se réveiller avec, en face d'elle, une puissante force aérienne allemande.

Il est donc certain qu'en dépit de l'article 198 du traité de Versailles, qui interdit à l'Allemagne la possession d'une aviation militaire, celle-ci peut créer facilement une flotte aérienne de premier ordre.

Sans doute, elle ne la possède pas à l'heure actuelle sous forme d'escadres ou d'escadrilles, visibles et tangibles, mais elle est capable de la faire surgir en quelques semaines. On sait en

(1) *Les ailes allemandes repoussent*, par le capitaine Boschmans. Charles Lavauzelle et Cie, éditeurs. Cité par la *France militaire*, 11 décembre 1923.

effet que la construction métallique, qui tend aujourd'hui à se généraliser dans l'aviation, possède, entre autres avantages, celui de se prêter à une production de série extrêmement rapide et intense. Il suffit que des prototypes, ayant fait leurs preuves en vol, soient étudiés en vue d'une multiplication convenable, c'est-à-dire qu'on ait prévu les tables de fabrication, le stockage, la main d'œuvre, etc...

Mais, voici un autre côté du problème et qui n'est pas le moins troublant.

Si le traité de Versailles interdit l'aviation militaire allemande, il n'empêche pas la création de l'aviation civile. Et c'est là un très grave danger, car, on le sait, la plupart des avions civils peuvent être utilisés comme avions de guerre. Même, dans cet ordre d'idées, l'appareil de transport civil est surtout désigné comme appareil de bombardement, spécialité de guerre que l'emploi concomitant des gaz rend la plus redoutable.

Devant les progrès accomplis par l'aviation civile allemande, au cours des deux années qui suivirent l'armistice, les Alliés s'émurent et l'ultimatum de Londres, lancé en juin 1921, essaya de pallier au danger. Mais il n'a fait régner qu'une interdiction temporaire et, depuis le mois de mai 1922, les Allemands sont libres de leurs actions aéronautiques.

Le résultat ne s'est pas fait attendre. La flotte civile allemande croît tous les jours et, à l'heure actuelle, ses appareils circulent quotidiennement sur douze ou quinze grandes lignes représentant plus de 5 000 kilomètres. On peut imaginer quelles conséquences entraîne un pareil état de choses. Non seulement il suppose l'organisation de la production proprement dite, mais encore il exige la création d'aérodromes, l'entraînement d'un nombreux personnel, pilotes et mécaniciens, et la mise au point de certains services essentiels tels que la radiotélégraphie et la météorologie. N'oublions pas qu'au moment de l'armistice, l'Allemagne possédait plus de 150 000 ouvriers spécialistes des constructions aéronautiques et qu'elle a surtout donné son effort dans les derniers mois de la guerre, aboutissant à la réalisation de plus de 47 000 avions et 48 000 moteurs.

Toutes ces observations réunies nous amènent à conclure que l'Allemagne est en train de préparer les bases de sa future mobilisation aérienne.

C'est en ce sens qu'il faut interpréter les relations de l'aéro-

nautique allemande avec certaines usines de l'étranger. J'y ai fait allusion plus haut. Mais il est nécessaire de marquer davantage le caractère de ce procédé. Il semble, avec lui, que les usines en pays étranger soient comme bénéficiaires d'une sorte de loi Delbrück. Ces succursales du pangermanisme aérien sont naturalisées dans leur pays de séjour, mais elles restent allemandes en droit et en fait. Les Allemands ne viennent-ils pas de commander à l'une de ces puissantes usines 1 500 appareils : chiffre qui équivaut à la presque totalité de l'aviation française, laquelle comprend 1 620 appareils.

Il serait intéressant de mener une enquête sur l'effort de Dornier en Suisse et en Italie, sur celui de Zeppelin en Espagne. Ici et là, quelles études poursuit-on exactement?... Est-ce qu'une fois le prototype étudié et mis au point, il est si difficile de faire passer aux plans une frontière et de prévoir la fabrication en série? Il y a là, sans doute, tous les éléments d'une véritable conspiration aérienne, aussi profonde que vaste, et dont le terme le plus inquiétant reste l'action en Russie.

Ce pays a, par le traité de Rapallo, conclu une alliance avec l'Allemagne. Il est certain qu'en cas de guerre les deux nations réuniraient leurs forces aériennes. Celles qu'entretiennent les Soviets sont presque toutes tributaires de capitaux et d'ingénieurs allemands. Les Russes ont déjà acheté des avions en Italie, des moteurs en Angleterre, sans compter un certain nombre d'appareils Fokker et Junkers. Des pilotes, des techniciens, des mécaniciens allemands sont en Russie et y poursuivent un labeur acharné dans plusieurs usines, notamment à Moscou. A l'heure actuelle, sous leur inspiration, un programme a été élaboré qui comprend la création de douze grandes lignes d'aviation et dont la réalisation se poursuit patiemment et sûrement.

Voilà les faits. Tous concourent à créer en nous cette certitude que l'Allemagne possède déjà et, en tout cas, possédera sous peu les éléments d'une puissance aérienne exceptionnelle. Ainsi qu'on l'a dit justement, ses konzern sont les artisans du nouvel armement aérien, comme ses organisations industrielles d'avant-guerre l'ont été des 420 et des Berthas. Lorsque nos ennemis d'outre-Rhin se seront affranchis des dernières clauses limitatives du traité de Versailles, notamment de celles qui sont relatives à la puissance des moteurs, ils seront capables de

mobiliser brusquement une formidable flotte aérienne. Et ce que nous savons de leur mentalité nous fait craindre qu'ils n'emploient brusquement cette arme moderne à quelque soudaine attaque nocturne, qu'aucune déclaration préalable de guerre n'aura laissé prévoir.

Quel sera l'effet d'une telle armée aérienne opérant sur Paris? Très certainement terrible. Torpilles, bombes incendiaires, gaz délétères, bouleverseraient, embraseraient et empoisonneraient des quartiers entiers.

*
* *

Certains, lisant ces lignes, les accueilleront en sceptiques. Afin que nul ne puisse conserver sur un si grave sujet un si dangereux optimisme, j'exposerai rapidement la seule question des possibilités chimiques de l'Allemagne.

C'est le 22 avril 1915, entre Langemark et Bixschoote, que les Allemands employèrent pour la première fois les gaz asphyxiants. L'effet de surprise fut énorme : dans l'espace d'une heure, toute la position attaquée dut être abandonnée avec cinquante pièces d'artillerie.

L'Allemagne venait une fois de plus de violer sa signature en méprisant cet article de la Convention de la Haye auquel elle avait souscrit : « Les puissances contractantes conviennent de s'interdire l'emploi de projectiles destinés à répandre des gaz axphyxiants ou délétères. » Quoi qu'il en fût, la guerre chimique était créée. La constitution de Commissions scientifiques anglaises et françaises devait en être la reconnaissance tacite. Cinq mois plus tard eut lieu la riposte alliée. Mais l'avance était prise par nos ennemis : ils avaient l'avantage de l'initiative et, à chaque emploi par eux d'un gaz nouveau, il nous fallait rechercher, tâtonner, pour trouver le moyen de protection correspondant.

Dans son remarquable ouvrage *l'Énigme du Rhin*, le major Lefebure, auquel nous empruntons de précieux renseignements sur ce sujet, a pu écrire : « En règle générale, l'intervalle qui s'écoulait du côté allemand entre le choix d'une substance et son emploi sur le front ne dépassait pas quelques semaines, tandis que, du côté allié, il durait souvent plusieurs mois. » Et il ajoute un peu plus loin : « La production alliée, malgré toute l'adresse et l'énergie déployées, fut incomparablement plus

lente et plus coûteuse. Les Allemands se servirent du gaz moutarde en 1917, et nous pûmes l'identifier quelques jours après. Cependant, ce ne fut que onze mois plus tard que les Alliés furent en mesure d'en faire usage à leur tour. » Quant à l'efficacité de ces gaz, leur réputation est établie. Dans certains cas, les seuls effets de la nappe gazeuse ont été ressentis jusqu'à douze kilomètres à l'arrière et toute végétation a été brûlée sur de pareilles étendues.

Telle est la leçon du passé. Non seulement elle nous démontre la terrible efficacité du procédé, mais encore elle attire notre attention sur le danger de ces surprises. En attendant que la science ait trouvé le moyen d'y parer, des millions d'hommes peuvent être frappés. L'auteur que nous citions tou-à l'heure l'a excellemment exprimé : « Entre la phase invention et la phase application sur le champ de bataille, prend place la période de production dont les résultats sont intimement liés au sort de la lutte. »

Cet avis nous conduit à l'étude des moyens actuels de production chimique des Allemands. En connaître l'étendue et la valeur nous fixera sur l'un des deux éléments de la future guerre aéro-chimique.

On a fait ressortir qu'une des raisons essentielles qui avaient déterminé les Allemands à déclencher les attaques par gaz, résidait dans leur certitude de posséder le monopole de la fabrication et par suite une avance exceptionnelle. Ils savaient que les Alliés seraient arrêtés longtemps par les difficultés de la production. D'où venait cet avantage germanique ? Tout simplement de l'importance prise outre-Rhin par les usines de colorants.

Elles étaient toutes groupées selon un cartel kolossal, l'*Interessen Gemeinschaft*.

Cette vaste organisation possédait et possède encore des services techniques d'une admirable perfection. Pendant la guerre, la transformation d'une installation produisant des colorants en atelier produisant des explosifs, se faisait très rapidement. Exemple : une usine de trinitrotoluène de Liverkusen produisant 250 tonnes par mois fut transformée en six semaines. C'est ainsi que les usines de l'*Interessen Gemeinschaft* fournirent peu à peu la plus grande partie des explosifs allemands. Dans l'esprit de l'état-major allemand, ces derniers devaient être produits proportionnellement au gaz, car, très vite, on abandonna

l'emploi par déchargement sur place de cylindres de gaz pour y substituer celui d'obus à gaz.

En ce qui concerne ceux-ci, d'ailleurs, le rapport entre la production de paix et celle de guerre était encore plus étroit. Le major Lefebure nous donne à ce sujet les indications suivantes : « Pour ce qui est des gaz, les substances nécessaires à la guerre chimique sont très voisines des produits organiques et intermédiaires de l'industrie des colorants, quelquefois complètement identiques. Aussi, même si la suggestion provient d'un centre de recherches indépendant, le produit demandé rentre presque toujours dans la classe de ceux qui sont traités, manipulés ou fabriqués par l'industrie des colorants. L'*Interessen Gemeinschaft* constituait donc en définitive un terrible arsenal d'explosifs et de gaz toxiques. » Une dizaine seulement des usines de l'*Interessen Gemeinschaft*, réunissaient plus de 100 000 ouvriers, 500 contremaîtres, 400 chimistes. A l'heure actuelle, la totalité des fabriques peut livrer plus de 600 000 tonnes d'azote synthétique par an. Le procédé Haber, qui permet de fixer l'azote de l'air et de fabriquer l'ammoniaque, donne aux Allemands la faculté de se passer de tous nitrates étrangers. » Et, à l'heure actuelle, l'I. G. n'est pas diminuée, au contraire. Les usines n'ont à acquitter aucun impôt d'État direct. Les deux grandes firmes Haber, d'Oppau et de Merseburg, se sont unies à l'I. G. La seule *Badische Anilin* produit pour sa part, annuellement, 300 000 tonnes de produits azotés.

Lorsqu'à la suite des précisions qui nous sont données sur la mentalité guerrière de l'I. G. on porte les yeux avec attention sur ces formidables organisations de l'industrie allemande, une notion se dégage. Ces associations, ces cartels, ces konzern, s'étendent peu à peu sur toute la vie économique de l'Allemagne ; elles la pénètrent, lui donnent de la cohésion, la tiennent pour ainsi dire en haleine. Refaisant peu à peu l'unité du Reich, elles tendent à mettre toutes ses puissances en état de mobilisation permanente. Cartel d'aviation, cartel chimique, voilà notamment deux sources d'énergie colossales qui, intelligemment balancées dans leurs efforts, absorbent une grande partie des ressources du pays pour les utiliser demain dans le ciel à la plus atroce des guerres, la guerre aéro-chimique. Je ne veux pas transposer ici le lyrisme échevelé de certains conférenciers. Je demande seulement à ceux qui se souviennent d'évoquer les bombarde-

ments meurtriers des Gothas sur Paris, et de réfléchir impartialement d'après les données que j'apporte.

* * *

Un de ces irréductibles sceptiques, à qui j'exposais dernièrement ce problème angoissant, me répondit :

— Je ne doute pas de la valeur des faits que vous me signalez : sans doute je crois à ces flottes aériennes, à ces nappes de gaz qui, après vos paroles, s'étendent à perte de vue devant les yeux de mon imagination; toutefois, où pensez-vous que l'Allemagne puisse trouver les effectifs pour les manier? Son armée est détruite, son personnel d'aviation militaire dispersé, ses cadres brisés, ses services évanouis. Si je crois à la puissance industrielle allemande, je ne crois plus à ses ressources militaires.

J'ai dû reprendre la question par le commencement pour faire comprendre à mon honorable interlocuteur qu'il était, sur ce sujet, victime des apparences : je résume ici l'essentiel de mes observations.

Je le répète : la première chose qui frappe, lorsqu'on regarde l'Allemagne actuelle, c'est l'existence de ces grands organismes civils qui, sous le nom de cartels, de konzern, d'associations, s'étendent à toutes les parties de la vie économique et groupent, sous une même discipline, dans une même mentalité et par les liens d'une même méthode, des masses d'hommes parfaitement stylés. Qu'on y prenne garde : ces vastes associations constituent la base et recèlent les cadres et le personnel d'autant d'armes spéciales. Le konzern métallurgique, c'est l'artillerie de demain; le cartel aéronautique, c'est l'arme aérienne; les associations chimiques, ce sont les « gaz-régiment » de l'avenir, etc. Dans un petit nombre d'années, dans quelques mois peut-être, la baguette magique d'un mystérieux chef d'orchestre peut toucher ces organismes et les muer en armées qui, opérant en concordance, ressusciteront brusquement l'Allemagne militaire, et joueront une symphonie infernale conduite par la déesse de la guerre « fraîche et joyeuse. »

Considérons le cas de l'aviation.

Le schéma du procédé est, pour cette arme, ce qu'il est pour toutes les autres, c'est-à-dire : fédération puissante des forces civiles (en l'espèce, usines, compagnies de navigation aérienne) ; organisation correspondante dans les cercles militaires de cadres

destinés à prendre le commandement des forces civiles spontanément mobilisées. Ainsi chaque arme apparaît comme un corps vigoureux, muni du tablier de l'ouvrier ou du veston de l'ingénieur, mais surmonté d'une tête casquée, riche de toute l'expérience et des traditions du Reich militaire.

La puissance de l'aviation civile allemande, on la connaît. Je n'en reparle ici qu'au point de vue de son personnel. Le *Militar Wochenblatt* de 1923 a donné des relevés de vols accomplis par certains pilotes des grandes lignes allemandes. Ils sont édifiants : un nommé Thieb s'aligne avec 130 vols et 30 165 kilomètres parcourus dans l'année ; un autre prend rang avec 118 vols et 27 609 kilomètres ; et le palmarès s'allonge à perte de vue. Ajoutons-y la nuée d'étudiants qui, un peu partout à travers l'Allemagne, s'entraînent sur de petits avions de sport, comptons les pilotes qui se forment journellement sur des aérodromes clandestins, nous arrivons à quelques milliers de pilotes qui déjà, soyez en sûrs, se forgent une félicité à la perspective enchanteresse de torpiller nos troupes ou de gazer nos villes.

Voyons ce que vaut la tête militaire prévue pour diriger cette masse.

Dernièrement, les *Chicago Daily News* ont chargé M. Constantin Brown de mener pour elles une enquête sur la véritable situation militaire de l'Allemagne. Les conclusions du distingué Américain sont pour nous de la plus haute valeur. Outre qu'elles fournissent un argument moral en faveur de la méfiance française, elles nous apportent des chiffres extrêmement précieux. M. Brown nous révèle, notamment, que chaque régiment allemand a au moins dans ses cadres deux ou trois officiers-aviateurs. Voilà les futurs chefs d'escadrille tout trouvés, et quand ils appelleront à eux les pilotes civils que nous venons de voir si brillamment entraînés, ils seront tout à fait compétents sur la question des rapports de l'aviation avec telle ou telle arme de terre. Et, sachons-le, cela ne portera aucun préjudice à l'enthousiasme avec lequel ils bombarderont, de nuit, notre territoire. Pour se faire une idée de l'exactitude de ces vues, on doit savoir que tous les règlements militaires allemands récemment parus prévoient minutieusement l'emploi de l'arme aérienne. L'aviation de bombardement, l'aviation d'observation, l'aviation de chasse y ont leur rôle étudié en détail. Rien n'est oublié.

On peut maintenant dessiner nettement la marche des choses. La vaste organisation aérienne civile fait pression sur les cadres militaires : elle en attend valeur et expérience, elle en espère conseil et direction et, pour tout dire, lui demande de donner une conclusion logique au mot du général von Seckt : « L'arme aérienne n'est pas morte, son esprit survit! »

Le dictateur de l'Allemagne, en effet, cet homme dont M. Brown dit qu'il poursuit la restauration de la discipline nationale en vue de la prochaine guerre de revanche contre la France, a pris bien garde que ne se perdît pas, au milieu de la tourmente, une des forces essentielles de l'armée : la tradition. Grâce à von Seekt, dans l'aviation allemande, il y a organisation, méthode et discipline. Le livre du général von Hœppner n'a fait que traduire cette volonté. Aussi bien, à travers ses lignes, discerne-t-on une tradition morale et une doctrine technique.

Qu'on veuille bien se rappeler ce que je disais plus haut relativement à l'audace des conceptions allemandes et à leur sentiment éclairé de la guerre aérienne : je pense qu'on ne conservera aucun doute sur le formidable danger que constitue la guerre aéro-chimique allemande.

Si nous ne réagissons pas, par quelque procédé, le plus redoutable avenir s'ouvre devant elle.

*
* *

Ces lignes n'atteindraient pas l'objet que je me suis proposé, si, après avoir signalé le danger aérien dont nous menace l'Allemagne, elles n'indiquaient les devoirs que la situation dicte à la France. Devoir grave, impérieux. Car un grand peuple ne doit pas seulement à sa foi en lui-même de se préserver : il est des cas où ses précautions intéressent l'humanité tout entière.

L'attitude de l'Allemagne, en effet, est de nature à déterminer une formidable course aux armements aériens. Déjà l'expression « hégémonie aérienne » produit sur certains gouvernements une impression magique. L'Angleterre, l'Amérique, l'Italie ont, durant ces derniers temps, fourni de nombreuses preuves d'une compétition mal déguisée. Allons-nous nous jeter dans la mêlée et contribuer par de nouvelles folies dispendieuses à la ruine de la civilisation?

Que ces mots soient lus dans leur vrai sens. Je ne demande pas de la France un geste imprudent, une démission de son

effort pour la sécurité, et comme une sorte de sacrifice unilatéral. Non! il faut de toute nécessité que nous restions armés et bien armés jusqu'au moment où la sagesse aura abouti à la constitution d'une sorte de milice interalliée aérienne, propre à contenir toute velléité d'hégémonie aérienne.

Je sais bien que cette double attitude prête à l'ironie, souvent même à la moins légère. Mais si l'on veut bien considérer que la menace aérienne allemande pèse plus lourdement que jamais sur l'Europe, on penchera pour une politique double, conséquence fatale des circonstances, et non pas fruit d'une habile hypocrisie.

Au surplus, cet état de choses règne dans tous les grands pays d'Europe. Le 4 mars dernier, à la Chambre des Lords, lord Thomson s'exprimait ainsi : « Le Gouvernement travailliste, tout en reconnaissant la folie de la guerre et tout en étant pacifiste, a assez de bon sens pour attendre le désarmement général avant de surseoir aux préparatifs de défense. *L'idéalisme doit s'accorder avec le sens commun.* »

Voilà qui est assez clair. Comme conclusion, nous avons appris que, avant un an, la Grande-Bretagne possédera 54 escadrilles comprenant plusieurs centaines d'avions de première ligne.

En France, il apparaît au contraire, qu'en matière aéronautique on ne cherche pas à « accorder l'idéalisme et le sens commun. » C'est l'incompréhension du problème qui règne, quand ce n'est pas l'indifférence. Le récent changement de ministère a laissé en suspens la question capitale de l'unité de direction. Il est à souhaiter que cet état de choses dangereux cesse au plus vite. Car son aboutissant sera l'aggravation de notre faiblesse aérienne et, en conséquence, la tentation pour l'Allemagne de déclencher la guerre aéro-chimique.

Que peut, en dehors de ces vues, la solidarité alliée contre le danger aérien allemand?

Dans le *Sunday Times* du 24 février, le commandeur Burney, membre du Parlement, a parlé de la défense aérienne anglaise. Ses vues sont particulièrement intéressantes pour nous, tout empreintes qu'elles soient parfois de l'esprit utopique du travaillisme. L'article du commandeur Burney nous fait comprendre que l'Angleterre ne peut plus soutenir le double fardeau de ses armements navals et aériens sans la participation

financière des Dominions. Cette dernière étant problématique, l'auteur laisse entendre que le désarmement aérien s'impose à l'Angleterre. Pour l'obtenir il y a, selon lui, trois moyens : 1° une conférence internationale; 2° des traités de garantie mutuelle; 3° la mobilisation de l'opinion publique à travers le monde.

C'est ce dernier procédé que le commandeur Burney juge le plus efficace. Mais il demande du temps, un temps très long. Dans ces conditions, nous ne comprenons pas la réserve du distingué collaborateur du *Sunday Times* envers les traités de garantie mutuelle. Et puisque, selon lui, les conférences internationales ont prouvé leur inefficacité, je l'engage à mettre sa plume au service de l'idée d'une alliance aérienne franco-anglaise. Loin d'augmenter les charges militaires, comme il semble le croire, un tel pacte diviserait les dépenses entre les deux grands peuples, tout en menaçant l'Allemagne des représailles d'une force supérieure. Les considérations de l'amour-propre national paraissent puériles et coupables devant la perspective de ce grand bienfait. Si l'Angleterre ne surmonte pas ses répugnances, il n'y a pas de doute qu'elle ne soit contrainte, comme nous, aux plus coûteuses dépenses aériennes. Et, de part et d'autre, cette tactique ne peut qu'aggraver la politique financière des deux pays.

Le raisonnement reste valable pour tout autre peuple se trouvant dans des conditions analogues, l'Italie par exemple.

Bien entendu, la constitution d'une triplice aérienne défensive n'empêcherait en rien la reprise d'un contrôle efficace destiné à surveiller le développement de l'industrie chimique de l'Allemagne et celui de sa puissance aérienne. Que notre diplomatie se mette donc résolument à l'œuvre pour alléger notre indispensable effort militaire. Le succès de son intervention est une nécessité, si l'on veut éviter les horreurs de la guerre aéro-chimique. Il y va du salut de la France, comme de la sécurité de l'Europe et du monde.

Capitaine Fonck.

ROMANTISME ET DIPLOMATIE

III [1]

CHATEAUBRIAND

Après Talleyrand et Metternich, c'est Chateaubriand qui a le plus contribué à créer jadis la légende romantique du diplomate.

En vérité, il n'est pas comme les deux premiers un spécialiste de la diplomatie. Quelques satisfactions d'orgueil qu'elle lui ait procurées, elle n'a joué dans sa vie qu'un rôle occasionnel et passager.

Sa mission à Rome, en 1803, comme secrétaire du cardinal Fesch, n'est qu'un bref épisode, où l'aventure sentimentale tient plus de place que la politique. Revenu de l'émigration en 1800, il s'est rallié sincèrement et sans réserve au Consulat. Dans Bonaparte, il a vu le sauveur de la société française, le nouveau Cyrus qui va « reconstruire l'édifice. » A cette œuvre de salut public, il a voulu apporter « son grain de sable, » le *Génie du Christianisme*, et il en a dédié la deuxième édition à Cyrus lui-même, « à l'Homme puissant qui nous a retirés de l'abîme. » S'adressant au vainqueur de Marengo et au signataire du Concordat, il lui écrit : « On ne peut s'empêcher de reconnaître dans vos destinées la main de la Providence qui vous avait marqué de loin pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux. »

(1) Voyez la *Revue* des 15 mars et 1er avril.

Quelques jours plus tard, le 9 mai 1803, il est nommé secrétaire de l'ambassade de France à Rome. Pour quels motifs réels, René a-t-il accepté cette mission qui, après un si long exil, va encore l'éloigner de France? La réponse est malaisée, car il a successivement allégué trois motifs, qui s'accordent mal. Le premier, le plus hautement proclamé, c'est la défense des intérêts catholiques, c'est « l'espoir d'être utile à la religion. » Le deuxième, avoué un jour par mégarde, est le vif désir de se soustraire à la reprise de la vie conjugale. Il vient d'apprendre en effet que Mme de Chateaubriand, impatiente de la claustration où elle s'étiole au fond de la Bretagne, annonce le projet de venir s'installer à Paris. « La crainte de me réunir à ma femme, écrit-il à son ami Fontanes, m'a jeté une seconde fois hors de ma patrie. » Enfin, le troisième motif, celui dont il a tiré plus tard les plus beaux effets d'éloquence, est son attachement à Mme de Beaumont : « La fille de M. de Montmorin se mourait; le climat de l'Italie lui serait, dit-on, favorable. Moi allant à Rome, elle se résoudrait à passer les Alpes : *je me sacrifiai* à l'espoir de la sauver. »

Exténuée de souffrance, respirant à peine, elle était venue le rejoindre. Il avait eu au moins la pudeur de lui cacher qu'en s'occupant d'elle, il accomplissait un sacrifice. Pendant vingt jours, il l'avait bercée de paroles mélodieuses, enivrée de tous ses philtres. Devant ces pauvres yeux qui allaient bientôt se remplir d'ombre, il avait évoqué toute la magie de la Ville éternelle et du paysage latin. Puis, un soir de novembre, elle était morte dans ses bras, « désespérée et ravie. »

En même temps qu'il s'appliquait à ces soins pieux, il collectionnait de magnifiques images qui nous ont valu la fameuse *Lettre sur la Campagne romaine.* Peu après, il se brouillait avec son chef, le cardinal Fesch, dont il ne pouvait supporter la sottise renfrognée. « D'ailleurs, disait-il modestement, je ne vaux rien du tout en seconde ligne. »

Après six mois de résidence à Rome, il rentre à Paris. « Le Premier Consul m'avait nommé ministre dans le Valais ; il avait compris que j'étais de cette race qui n'est bonne que sur un premier plan. »

Mais toujours prompt à se déprendre de tout, sauf de ses rêves, il est déjà dégoûté de la carrière officielle. L'exécution du duc d'Enghien lui offre un beau prétexte à recouvrer son

indépendance : il envoie donc sa démission de ministre dans le Valais. Sans vouloir contester le sursaut d'horreur qu'a provoqué en lui le drame de Vincennes, il faut reconnaître que dans sa lettre à Talleyrand, ministre des Relations extérieures, il s'excuse uniquement sur la santé de sa femme, trop malade pour s'exposer aux fatigues du voyage et dont il ne veut plus se séparer. Mais il nous affirme, dans ses *Mémoires*, que le texte primitif de la lettre contenait « des phrases de colère » et qu'il les a supprimées au dernier instant sur le conseil d'un ami. Croyons-le.

***

C'est dix ans plus tard, au mois d'avril 1814, que Chateaubriand fait sa véritable entrée dans la vie politique. Il y entre avec fureur, avec éclat : son premier geste est d'un forcené. Par sa brochure *De Buonaparte et des Bourbons*, il jette à la face du colosse qui s'écroule un torrent d'insultes : « Il a plus corrompu les hommes, il a plus fait de mal au genre humain, dans le court espace de dix années, que tous les tyrans de Rome ensemble, depuis Néron jusqu'au dernier persécuteur des chrétiens. Encore quelque temps d'un pareil règne, et la France n'eût plus été qu'une caverne de brigands !... » Dans la tourmente qui secoue alors les âmes françaises, dans le conflit des opinions rivales et des colères déchaînées, cette philippique a un retentissement énorme. Elle donne aux Bourbons oubliés « un certificat de vie ; » elle précipite le mouvement général des esprits vers la restauration du droit monarchique. Elle nous montre aussi Chateaubriand tel qu'il sera toujours dans sa carrière publique : un polémiste. Plus tard, il dira très justement de lui-même : « La polémique est mon allure naturelle. Il me faut toujours un adversaire, n'importe où. » Son esprit batailleur ne fait, du reste, qu'exprimer un trait plus profond de son caractère : il est, congénitalement, rebelle à toute discipline, à toute subordination ; il a l'esprit séditieux.

La politique n'est donc pas pour lui ce qu'elle est pour un véritable homme d'État, — l'occasion et le moyen de faire prévaloir ses idées, ses principes, ses croyances dans le gouvernement de son pays. S'il a souvent affiché des convictions, elles n'ont jamais été que l'effet de son humeur ! la formule plus ou moins déguisée de ses convoitises ou de ses rancunes. Le

scepticisme politique est inné en lui. Dès sa jeunesse, il écrivait à propos de Chamfort : « Je me suis toujours étonné qu'un homme, qui avait tant de connaissance des hommes, eût pu épouser si chaudement une cause quelconque. Ignorait-il donc que tous les gouvernements se ressemblent?... » En 1821, sollicitant une ambassade, il consignera cet aveu: « Un second homme s'est trouvé en moi, l'homme politique ; j'y suis fort peu attaché. » Il ira même jusqu'à dire un jour, à propos de sa dispute avec Villèle : « Que m'importaient ces futiles misères, à moi qui n'ai jamais cru au temps où je vivais, à moi qui appartenais au passé, à moi sans foi dans les rois, sans conviction à l'égard des peuples, à moi qui ne me suis jamais soucié de rien, excepté des songes, à condition encore qu'ils ne durent qu'une nuit. »

Ces derniers mots nous aident à comprendre pourquoi il a passé de la littérature à la politique.

Quand il s'est lancé avec tant de fougue dans la bagarre de 1814, on peut dire que sa carrière littéraire est déjà terminée : il a publié tous ses grands ouvrages, le *Génie du Christianisme*, *Atala*, *René*, *les Natchez*, l'*Itinéraire*, *les Martyrs ;* son inspiration est tarie ; sa jeunesse est morte ; « l'âge des rêves et des chimères » est envolé à jamais. Il ne le sent que trop ; il le confesse même, quand il invoque une dernière fois la Muse, au XXIVe chant des *Martyrs :* « Je ne dirai plus les amours et les songes séduisants des hommes ; il faut quitter la lyre avec la jeunesse. »

Puisque la poésie et l'amour lui manqueront dorénavant, il prendra la politique : « Nous nous consolerons de n'avoir plus les illusions du premier âge, *en cherchant à devenir des citoyens illustres* ; on n'a rien à craindre du temps, quand on peut être rajeuni par la gloire. » C'est la pensée de Pascal, dans le *Discours sur les passions :* « Qu'une vie est heureuse, quand elle commence par l'amour et qu'elle finit par l'ambition ! » Chateaubriand espère donc qu'il trouvera désormais dans la politique un emploi abondant et complet de ses grandes facultés ; qu'il y trouvera mieux encore, une occasion, sans cesse renouvelée, de satisfaire son besoin d'émotions et d'aventures, son goût des attitudes fières et des manifestations verbales, surtout son insatiable désir de briller parmi les hommes.

*
* *

Après quelques discours mal écoutés « dans le brouillard législatif » de la Chambre des pairs et quelques articles acerbes dans *le Conservateur*, il est nommé ministre plénipotentiaire à Berlin. C'est sa rentrée ou, pour mieux dire, son vrai début dans la diplomatie. « Je partis de Paris, le 1er janvier 1821 ; la Seine était gelée, et pour la première fois je courais sur les chemins avec les conforts de l'argent. Je revenais peu à peu de mon mépris des richesses ; je commençais à sentir qu'il était assez doux de rouler dans une bonne voiture, d'être bien servi, de n'avoir à se mêler de rien... Mais je m'habituai vite à mon bonheur ; j'avais le pressentiment qu'il durerait peu. »

Dès son arrivée, il ouvre la série de ses dépêches officielles et il s'admire lui-même de l'aisance avec laquelle son esprit s'adapte à ce travail nouveau. D'ailleurs, pourquoi en serait-il autrement ? « Dante, Arioste, Milton n'ont-ils pas aussi bien réussi en politique qu'en poésie ?... »

Mais la cour du triste Frédéric-Guillaume III a vite fait de l'ennuyer. Il erre, comme une âme en peine, « dans les espaces déserts de Berlin glacé. » Le matin, pour se distraire, il jette de sa fenêtre des morceaux de pain à « de vieux corbeaux, ses éternels amis. » Toutes les heures de sa journée se suivent, aussi pesantes et vides que fastidieuses et interminables. Le soir, il reste chez lui : « Enfermé seul auprès d'un poêle à figure morne, je n'entends que le cri de la sentinelle de la porte de Brandebourg et les pas sur la neige de l'homme qui siffle les heures... » Il ne pense qu'à Paris, dans l'attente de l'événement imprévu qui pourrait justifier son retour. Après deux mois de cette existence énervante, il demande un congé pour assister au baptême du duc de Bordeaux : on le lui accorde. Le 28 avril, il arrive à Paris, où il s'attarde indéfiniment.

Le jour vient pourtant où il est obligé « d'aller revoir ses corbeaux. » Mais, fort à propos, voici que le cabinet modéré, dont le duc de Richelieu est président, se désagrège pour faire place à un cabinet de pure droite, qui sera présidé par le vicomte Mathieu de Montmorency-Laval. Dans l'ombre, Chateaubriand a très habilement travaillé contre son ministre, et il s'en vante : « J'avais eu trop de part aux mouvements poli-

tiques et j'exerçais une trop grande influence sur l'opinion pour qu'on pût me laisser de côté. Il fut résolu que je remplacerais M. le duc Decazes à l'ambassade de Londres. Louis XVIII consentait toujours à m'éloigner. »

***

Cette mission inespérée le remplit d'allégresse : « Ma nomination réveilla mes souvenirs. Ma jeunesse, mon émigration, m'apparurent avec leurs peines et leurs joies. La faiblesse humaine me faisait aussi un plaisir de reparaître connu et puissant, là où j'avais été ignoré et faible. »

Il savoure ce plaisir pendant toute la durée de son ambassade. Le contraste entre son indigence d'autrefois et son luxe actuel est pour lui comme une obsession qui flatte délicieusement son orgueil. A tout propos, il s'offre le régal d'évoquer en lui-même le portrait de « l'émigré maigre et demi-nu. » Assiste-t-il, par exemple, à un fastueux dîner, la richesse du décor, l'abondance des plats, l'arome des vins lui font aussitôt penser : « J'avalais le tokay, non loin des lieux qui me virent sabler l'eau à pleine cruche et quasi mourir de faim. » Est-il convié à un bal aristocratique, il ne manque pas de se rappeler « ces sauteries d'émigrés, où l'on dansait au son d'un simple violon. »

Si forte est la hantise de son passé misérable que, laissant à ses secrétaires tout le travail de l'ambassade, il écrit, en plus de trois cents pages, les admirables chapitres des *Mémoires d'outre-tombe*, où il raconte son séjour en Angleterre de 1793 à 1800. « Ceux qui lisent cette partie de mes *Mémoires* ne se sont pas aperçus que je les ai interrompus deux fois : une fois pour offrir un grand dîner au duc d'York, frère du roi d'Angleterre ; une autre fois pour donner une fête pour l'anniversaire de la rentrée du roi de France à Paris, le 8 juillet. Cette fête m'a coûté quarante mille francs. Les pairs et les pairesses de l'empire britannique, les ambassadeurs, les étrangers de distinction, ont rempli mes salons magnifiquement décorés. Mes tables étincelaient de l'éclat des cristaux de Londres et de l'or des porcelaines de Sèvres. Ce qu'il y a de plus délicat en mets, vins et fleurs, abondait. Portland-Place était encombré de brillantes voitures. La musique d'Almack's enchantait la mélancolie fashionable des dandys et les élégances rêveuses

des ladies pensivement dansantes... » Certes, la fête dut être d'une splendeur inouïe, quoique le vicomte de Marcellus, premier secrétaire, qui tenait les comptes de la chancellerie, nous affirme que la soirée coûta douze mille francs et non quarante mille. Mais c'est l'ambassadeur lui-même qui en a été probablement le plus émerveillé.

Dans le train de sa vie quotidienne, il n'a qu'une préoccupation : les femmes. Un de ses attachés, le jeune Armand Bertin, fils du directeur du *Journal des Débats*, écrit à son père : « La réunion forcée du déjeuner et du dîner est en général fort agréable. L'ambassadeur vous met sur-le-champ à votre aise ; il aime assez à causer : il trouve tout naturel que l'on cause et ne fait jamais sentir ce que doit avoir de fatigant, pour un homme de son génie et de son âge, la conversation de cinq ou six jeunes gens qui se croient sans doute fort distingués, mais qui ont la modestie de convenir qu'ils ne le valent pas tout à fait. On y parle ordinairement de ce qu'on a fait le soir, des femmes que l'on a vues, avec lesquelles on a dansé ou causé. M. de Chateaubriand ne dédaigne pas de nous faire part de ses observations de la veille. C'est même là son thème favori ; il nous a déjà mis dans le secret de ses haines et de ses amours de salon : il le fait toujours avec une gaîté vive et spirituelle, dont je n'aurais pu lui soupçonner le talent, si je n'avais l'avantage de vivre avec lui. Vous serez peut-être surpris d'apprendre, mon cher papa, que, à l'instant de la grande épreuve électorale où le ministère royaliste joue sa destinée, lorsque toute l'Europe politique a les yeux fixés sur les cabinets de Constantinople et de Saint-Pétersbourg, à cet instant-là, M. de Chateaubriand, qui doit observer avec la plus vive attention la tendance du cabinet Saint-James, ne s'entretienne, avec ses secrétaires, que de femmes et de bals... »

A vivre ainsi dans la continuelle griserie des images féminines, l'ambassadeur sent bientôt renaître en lui sa « confusion désireuse » d'autrefois. Un souvenir surtout lui revient au cœur, celui de Charlotte Ives, la douce jeune fille qu'il avait presque séduite en 1795,... oubliant qu'il était marié. Or, un matin, l'héroïne de ce roman poétique et scabreux, devenue lady Sulton, se présente à l'ambassade de France. Il est trop heureux de la recevoir. « J'ai vu entrer une femme en deuil, accompagnée de deux beaux garçons; l'un pouvait avoir seize

ans et l'autre quatorze Je me suis avancé vers l'étrangère; elle était si émue qu'elle pouvait à peine marcher. Elle m'a dit d'une voix altérée : « *Mylord, do you remember me?* Me reconnaissez-vous? » Oui, j'ai reconnu Miss Ives! Les années qui avaient passé sur sa tête ne lui avaient laissé que leurs printemps. Je l'ai prise par la main, je l'ai fait asseoir et je me suis assis à ses côtés. Je ne lui pouvais parler; mes yeux étaient pleins de larmes; je la regardais en silence à travers ces larmes; je sentais que je l'avais profondément aimée... » Quand ils se sont ressaisis l'un et l'autre, lady Sulton sollicite de lui un service très simple, une recommandation auprès de Canning pour son fils aîné qui voudrait aller servir aux Indes. Il lui promet chaleureusement son intervention la plus active, qu'il se fait d'ailleurs payer aussitôt en demandant à la visiteuse avec un sourire ingénu : « Mais, dites-moi, madame, que vous fait ma fortune nouvelle? Comment me voyez-vous aujourd'hui? » Elle a l'indulgence de lui répondre : « Je ne vous trouve pas changé, pas même vieilli, non! » Il exulte : « Cette femme est vraiment divine! »

Trois fois encore, ils se rencontrent et, chaque fois, lady Sulton se fait prudemment accompagner de ses fils. La précaution n'est pas superflue; car le rappel de son amour juvénile, de cet amour « resté jadis à la limite du rêve, » allume au cœur de René une fièvre étrange, un désir farouche et vindicatif. Il sent fermenter en lui, jusqu'à la fureur, « ce levain empoisonné qu'une passion malheureuse laisse au fond de l'âme et qui gâterait le pain des anges. » Il traverse alors une crise affreuse, une de ces bourrasques intérieures où, parfois, les saisons brûlantes de sa jeunesse lui reviennent soudain avec toute leur flamme, où ses blessures anciennes se rouvrent épouvantablement « comme celles des crucifix du moyen-âge qui saignaient à l'anniversaire de la Passion... » Après sa dernière rencontre avec lady Sulton, le paroxysme de son délire lui arrache cette imprécation frénétique : « Si j'avais serré dans mes bras, épouse et mère, celle qui me fut destinée vierge, c'eût été avec une sorte de rage, pour flétrir, remplir de douleur et étouffer ces vingt-sept années livrées à un autre après m'avoir été offertes!... » On sait que les commotions de sa vie morale furent toujours d'une véhémence extrême : celle-ci est peut-être la plus impétueuse, la plus dévastatrice.

Pour s'enfermer d'une manière si continue et, peu à peu, si exclusive dans ses souvenirs, il a une raison que les *Mémoires d'outre-tombe* se gardent bien de nous avouer, mais qui transparaît ou se trahit çà et là : il se déplaît à Londres, parce qu'il n'a pas su y plaire. « Toute renommée, dit-il, vient vite au bord de la Tamise et s'en va de même... En vain, vous parlez : on ne vous écoute pas... Quelle vie que celle d'une journée à Londres ! J'aurais préféré cent fois les galères... » Guizot, qui lui succédera dix-huit ans plus tard, a expliqué, sans trop de malice, l'insuccès de son illustre prédécesseur : « Il ne fit pas dans la société anglaise tout l'effet qu'il s'était promis ; il lui fallait trop de succès et des succès trop divers; on l'y prenait pour un grand écrivain plutôt que pour un grand politique ; on le trouvait plus raide que grave, et trop préoccupé de lui-même ; on était curieux de lui, mais sans l'admirer selon son goût ; il n'était pas constamment le premier objet de l'attention et ne jouissait là ni du laisser-aller ni de l'enthousiasme idolâtre auxquels il avait été ailleurs accoutumé. Il prit Londres, la cour et les salons anglais en humeur. » Cette impression, très juste, Guizot la tenait de Mme de Liéven. Et, en effet, Chateaubriand n'avait trouvé, auprès de la fantasque ambassadrice, qu'un accueil dédaigneux. De prime abord, elle l'avait jugé poseur et surfait; puis elle ne lui avait plus accordé aucune attention. Aussi, l'a-t-il galamment portraiturée dans ses *Mémoires :* « La comtesse de Liéven avait eu des histoires assez ridicules avec George IV. Comme elle était hardie et passait pour être bien en cour, elle était devenue extrêmement fashionable. On lui croyait de l'esprit, parce qu'on supposait que son mari n'en avait pas ; ce qui n'était pas vrai... Mme de Liéven, au visage aigu et mésavenant, est une femme commune, fatigante, aride, qui n'a qu'un seul genre de conversation, la politique vulgaire. Du reste, elle ne sait rien et elle cache la disette de ses idées sous l'abondance de ses paroles. Quand elle se trouve avec des gens de mérite, sa stérilité se tait ; elle revêt sa nullité d'un air supérieur d'ennui, *comme si elle avait le droit d'être ennuyée !* »

Mais il entrevoit bientôt une occasion de fuir Londres et d'aller chercher ailleurs un peu de cette renommée dont il a tant besoin. L'Espagne est en proie à la guerre civile ; chaque jour, des émeutes, des combats ensanglantent les rues de

Madrid; la liberté, la vie de Ferdinand VII sont menacées. Le prince de Metternich, qui vient d'étouffer un soulèvement révolutionnaire en Italie, veut intervenir de même dans les affaires intérieures de la monarchie espagnole et briser l'arrogance des Cortès ; il propose aux souverains et à leurs gouvernements une action commune. On annonce la réunion prochaine d'un congrès à Vérone.

Chateaubriand souhaite ardemment d'y être envoyé comme l'un des plénipotentiaires. Il met en campagne tous ses amis et amies de Paris, les assiégeant de lettres où il déchire à belles dents tous ses compétiteurs possibles, où il se déclare fièrement seul capable de sauvegarder les intérêts de la France devant l'Europe assemblée. Au comte de Villèle, premier ministre, il écrit que son envoi au congrès est ce qu'il ambitionne le plus au monde et il ajoute : « Servez-moi, afin que je vous serve... Quand j'aurai négocié avec les rois, je n'aurai plus de rival. » Naturellement, c'est Mme Récamier qui est l'objet de ses plus vives instances; il la conjure d'user de tout son crédit sur son fervent admirateur, Mathieu de Montmorency, qui est ministre des Affaires étrangères; entre autres arguments, il lui rappelle qu'il a toujours porté bonheur aux royalistes : « Je ne peux m'empêcher de remarquer que leurs affaires s'arrangent partout où je vais et se dérangent partout où je ne suis pas. » Mais le sage Montmorency, qui doit présider la délégation française, ne se soucie pas d'avoir comme collègue un personnage aussi encombrant et infatué. Louis XVIII ne veut pas non plus de Chateaubriand, dont tout le caractère lui est antipathique : il presse donc Villèle de se rendre lui-même à Vérone pour y soutenir sa politique de prudence et de temporisation. Absorbé par les affaires intérieures, Villèle refuse. En fin de compte, Chateaubriand est désigné comme l'un des quatre plénipotentiaires de France. Radieux, il s'embarque à Douvres le 8 septembre 1822; son ambassade à Londres n'a duré que huit mois.

* * *

Le voici donc à Vérone, dans l'assemblée de tous les potentats et de tous les grands ministres européens.

Mais, là encore, il se déplaît parce qu'il déplaît; on ne l'écoute pas; on l'évite; on l'ignore. D'ailleurs, c'est dans le salon de Mme de Liéven et sous la présidence hautaine de

Metternich, que se joue la vraie partie du congrès. Seul, Alexandre Ier, dont le romantisme personnel s'accorde si bien à celui de René, témoigne quelques égards au rénovateur de la sensibilité religieuse, à l'écrivain qui a trouvé, pour célébrer le *Génie du Christianisme*, des phrases dignes d'être insérées dans le manifeste de la Sainte-Alliance; ils échangent de belles adulations, d'ingénieuses cajoleries, un subtil encens. Tout le reste du temps, le triste plénipotentiaire abuse du droit qu'il contestait à Mme de Liéven, — le droit de s'ennuyer. Les yeux sombres, le visage « maussade et renfrogné, » il traîne ses pas dans les rues de Vérone, cherchant vainement à distraire sa solitude et son oisiveté. « Ici, écrit-il à son secrétaire Marcellus demeuré à Londres, ici, nous ne faisons pas grand chose; je me promène souvent et parfois je me figure que je suis accrédité auprès de la tombe de Juliette bien plutôt qu'à un congrès européen. Je reste toujours un peu sauvage et à l'écart. »

Mais, tandis que le congrès s'achève, l'application des principes, que les plénipotentiaires viennent d'y adopter pour le rétablissement de l'ordre en Espagne, provoque au sein du gouvernement français une vive controverse. M. de Montmorency, en désaccord avec le Roi, se retire. Le 1er janvier 1823, Chateaubriand, rappelé à Paris, est nommé ministre des Affaires étrangères.

Cette nomination imprévue l'enivre; mais il n'en éprouve aucune surprise, car il ne voit, en dehors de lui, « personne qui soit capable de tenir le portefeuille des Affaires étrangères. » Et, naturellement, il affecte vis-à-vis de Mme Récamier un grand dégoût anticipé de la besogne qu'on lui inflige..., ce qui ne l'empêche pas de terminer une de ses lettres à la divine Juliette par cette prière : « Aimez-moi un peu, pour ma gloire ! »

Cependant, la situation s'est aggravée en Espagne. Si la France doit intervenir par les armes, il n'est que temps. Forcé de choisir entre la paix et la guerre, Chateaubriand se prononce pour la guerre, et, malgré l'opposition de Villèle, il réussit à faire prévaloir son opinion.

Le 7 avril 1823, une armée, forte de cent mille hommes et commandée par le Duc d'Angoulême, franchit la Bidassoa. L'expédition, bien conduite, réussit pleinement : le 1er octobre, Ferdinand VII est délivré.

De cette réussite, l'orgueil de Chateaubriand a tiré d'inépuisables effets; il a toujours considéré sa guerre d'Espagne comme son chef-d'œuvre politique, comme son *René* dans le domaine de l'action positive.

Sur un point, il a eu raison de s'enorgueillir. Il avait très justement aperçu que « la monarchie des Bourbons se mourait, faute de victoires après les victoires de Napoléon, et surtout après la transaction diplomatique qui l'avait déshonorée en 1815; » il avait donc estimé que les événements d'Espagne offraient à Louis XVIII « une occasion unique de replacer la France au rang des puissances militaires et de réhabiliter la cocarde blanche. » Nul doute que, sous ce rapport, l'expédition de 1823 n'ait bien servi la cause nationale et la cause royaliste : elle a relevé la France aux yeux de l'Europe et rallié l'armée au drapeau blanc. En revanche, elle n'a eu, dans la suite, que des résultats déplorables. Tout d'abord, elle a rendu la Restauration responsable et presque solidaire de la réaction féroce que le rétablissement de Ferdinand VII déchaîna aussitôt en Espagne : l'influence française au delà des Pyrénées en fut pour longtemps détruite. D'autre part, aux yeux des libéraux français, elle apparut comme une croisade en faveur de l'absolutisme; elle les confirma dans l'idée que la monarchie de droit divin était incompatible avec les principes de l'État moderne; elle approfondit encore le fossé qui séparait l'ancienne société française de la nouvelle; enfin, elle prépara 1830.

Mais, dans la jubilation première de son « triomphe, » la jactance de Chateaubriand ne connaît plus de bornes. Il se vante de sa renommée universelle; il se targue de son crédit auprès de tous les monarques et de tous les ministres étrangers : il se flatte même d'avoir su vaincre la sourde hostilité de Louis XVIII et gagner ses faveurs : « Louis XVIII nous détestait; il avait, à notre endroit, de la jalousie littéraire. Cependant, nous parvînmes à lui plaire plus qu'on n'aurait pu le penser. » Dès lors, assuré de l'avenir, plus confiant que jamais dans la supériorité de ses talents diplomatiques, persuadé que, par la guerre d'Espagne, il vient d'ouvrir à la France une ère de résurrection nationale, il ne conçoit rien moins que d'avancer nos frontières de l'Est « jusqu'à la rive gauche du Rhin, aussi loin qu'elle s'étende. »

Dans cet accès de mégalomanie, la politique n'intervient

pas seule : on peut croire que le roman y est aussi pour beaucoup. En effet, depuis qu'il travaille à régénérer la France, Chateaubriand est devenu la proie d'un amour nouveau. Une jeune sirène, la comtesse de X..., lui a fait perdre la raison ; mais, du même coup, elle s'est ajoutée à la longue liste des femmes qui se sont déjà perdues et consumées pour lui. Près d'elle, il s'est retrouvé subitement l'homme de désir, avec toute sa puissance d'illusion et de flamme, avec sa merveilleuse aptitude à s'enivrer de ses rêves en les magnifiant. Le 12 septembre 1823, elle reçoit de lui cette lettre : « Mon ange, ma vie, je ne sais quoi de plus encore, je t'aime avec toute la folie de mes premières années ! Je redeviens pour toi le frère d'Amélie ; j'oublie tout, depuis que tu m'as permis de tomber à tes pieds. J'ai enfin saisi le rêve de bonheur que j'ai tant poursuivi. C'est toi que j'ai adorée longtemps sans te connaître... » Quelques jours plus tard, les deux amants se donnent rendez-vous à Fontainebleau.

Mais voici qu'on apprend à Paris la prise du Trocadéro et la délivrance de Ferdinand VII. C'est un triomphe pour le parti royaliste. Depuis plus de dix ans, depuis le funèbre hiver de 1812, les Tuileries n'ont pas vu des visages aussi radieux. On reprend tout le cérémonial des victoires napoléoniennes : canonnade aux Invalides, *Te Deum* à Notre-Dame, félicitations du corps diplomatique et des grands pouvoirs publics, réjouissances populaires, illumination de la capitale, etc... Au milieu de toutes ces festivités, la politique réclame d'urgentes décisions. Chateaubriand ne quitte le conseil des ministres que pour recevoir les ambassadeurs ou se rendre chez le Roi. Impossible d'aller à Fontainebleau. Il écrit alors à Mme de X... : « Ainsi, je perds cette nuit que j'aurais passée dans tes bras !... Ah ! je donnerais le monde pour une de tes caresses, pour te presser sur mon cœur palpitant. Que m'importe le monde sans toi ? Tu es venue me ravir jusqu'au plaisir du succès de cette guerre, que j'avais seul déterminée et dont la gloire me trouvait sensible. Aujourd'hui, tout a disparu à mes yeux, hors toi. C'est toi que je vois partout, que je cherche partout. Cette gloire, qui tournerait la tête à tout autre, ne peut même me distraire un seul moment de mon amour... Mais reviens vite ! Oh ! oui, dédommage-moi ; viens ; pardonne-moi la délivrance de ce malheureux roi d'Espagne !... Je ne sais si tu pourras me lire.

Je t'écris après avoir écrit à tous les rois et à tous les ministres de l'Europe. Ma main est fatiguée; mais mon cœur ne l'est pas. Il t'aime avec toute l'ardeur, toute la passion de la jeunesse. Reçois un million de baisers sur tes mains, tes lèvres et tes cheveux. »

Très fiers l'un de l'autre, les deux amants ne craignent pas d'afficher leur liaison, qui est bientôt la fable de tout Paris. Mme Récamier n'est pas la dernière à l'apprendre. Le cœur déchiré, voyant s'effondrer l'autel de son dieu, atteinte dans sa dignité non moins que dans son amour, elle part subitement pour l'Italie, afin d'y cacher sa douleur et son humiliation.

René se résigne aisément à ce départ. Il se borne à verser, de temps à autre, sur la plaie brûlante de Juliette, le baume facile de son éloquence épistolaire : « Que vous êtes heureuse d'être au milieu des ruines de Rome! Que je voudrais y être avec vous! Quand retrouverai-je mon indépendance et quand reviendrez-vous habiter votre cellule de l'Abbaye-aux-Bois?... »

Mais, dans son exil volontaire, la pauvre abandonnée s'inquiète de tout ce que ses correspondants parisiens lui rapportent sur la mégalomanie croissante de son infidèle ami. Elle a le courage de lui signaler ces impressions afin de le mettre en garde contre les entraînements de son imagination. Il lui répond, avec une modestie feinte, où l'orgueil semble bondir à travers les mots : « On vous a dit que l'encens m'était monté à la tête : venez et vous verrez; il m'aurait fait un tout autre effet. Mon grand défaut, c'est de n'être enivré de rien; je serais meilleur, si je pouvais me prendre à quelque chose. Je ne suis pas insensible à voir la France dans un tel état de considération au dehors et de prospérité au dedans et de penser que *la gloire et le bonheur de ma patrie datent de mon entrée au ministère*; mais, si vous m'ôtez cette satisfaction d'un honnête homme, il ne me reste qu'un profond ennui de ma place, une lassitude de tout et l'envie d'aller mourir, loin du bruit, en paix et oublié, dans quelque coin du monde. »

L'occasion de se faire oublier va surgir beaucoup plus tôt qu'il ne s'y attend. Par sa vantardise, par l'étalage continuel de son moi, par les machinations qu'il ne cesse d'ourdir pour renverser le président du conseil, Villèle, et s'élever à sa place, il s'est rendu tellement incommode à ses collègues, il a

tellement exaspéré le Roi, qu'on lui retire son portefeuille. L'affaire est conduite avec une brusquerie et même une brutalité qui étonnent chez un monarque d'un esprit aussi fin, aussi courtois que Louis XVIII. Sans la moindre explication, le 6 juin 1824, jour de la Pentecôte, Chateaubriand reçoit de Villèle cette lettre : « J'obéis aux ordres du Roi, en transmettant de suite à Votre Excellence une ordonnance que Sa Majesté vient de rendre : *Le sieur comte de Villèle, président de notre conseil des ministres, est chargé par intérim du portefeuille des Affaires étrangères, en remplacement du sieur vicomte de Chateaubriand.* »

Le sieur vicomte « rugit » sous l'affront de cette destitution mortifiante, et il sort du ministère en écumant de fureur : « On m'a mis à la porte, comme si j'avais volé la montre du Roi sur la cheminée !... » Puis, tel qu'Achille enfermé sous sa tente, il se cloître dans son modeste logement de la rue de l'Université, « repoussant la foule condoléante, » serrant les poings et méditant sa vengeance.

Soudain il se redresse et, d'un élan superbe, il prend les armes. Désormais, Villèle et tout le parti de la droite ont en lui un adversaire implacable. Comme chef d'opposition, Chateaubriand révèle des talents insoupçonnés. La haine lui fait découvrir cette idée fort juste : que, dans le gouvernement représentatif, la seule opposition efficace est « l'opposition systématique, » tandis que l'opposition loyale et sincère, « l'opposition de conscience » est toujours impuissante, car elle autorise un député « à prendre sa bêtise pour sa conscience et à la mettre dans l'urne. » Trois années durant, il mène contre ses anciens amis une campagne ardente et sans scrupule, ne se laissant pas arrêter un seul instant par la considération que chacun de ses coups atteint la monarchie dont il s'est fait jadis l'annonciateur et le champion. Enfin, le 2 décembre 1827, Villèle est renversé.

Chateaubriand ne doute pas un instant qu'il ne recueille la succession de sa victime ; mais Charles X, qui ne peut le souffrir, lui préfère l'aimable et persuasif Martignac. Sous le choc de la nouvelle, il éprouve une déception si violente qu'il tombe en syncope. Mme de Boigne a pris un malin plaisir à nous le dépeindre dans cette épreuve : « M. de Chateaubriand fut si

furieux qu'il en pensa étouffer; il fallut lui mettre un collier de sangsues et, cela ne suffisant pas, on lui en posa d'autres aux tempes. Le lendemain, la bile était passée dans le sang; il était vert comme un lézard. Cependant, l'agitation où il était ne lui permettant pas de rester chez lui, je le rencontrai dans une maison où il était venu promener son inquiétude. Les stigmates, laissés par les sangsues, lui permettaient d'attribuer son changement à la maladie. Je n'ai guère vu de spectacle plus triste que celui de cet homme, à qui l'on ne peut refuser une capacité peu ordinaire, bouleversé et accablé à ce point par un revers d'ambition. S'il avait pu attaquer le nouveau ministère avec le même acharnement que le dernier, son chagrin aurait été moins poignant; mais il comprenait bien que toutes ses armes offensives se trouvaient sinon brisées, au moins bien émoussées, et il se sentait complètement joué. »

Martignac reconnaît pourtant qu'il est indispensable de « neutraliser » Chateaubriand; le Roi, de son côté, n'estime « aucun prix trop cher pour l'écarter de ses conseils et de sa présence. » On lui offre donc l'ambassade de Rome : il l'accepte. « Ce mot de Rome eut sur moi un effet magique; j'éprouvai la tentation à laquelle les anachorètes étaient exposés dans le désert; je consentis à m'éloigner. Du moins, cette fois, l'exil me plaisait : *Pontificum veneranda sedes, sacrum solium!* Je me sentis saisi du désir de fixer mes jours, de l'envie de disparaître, — même par calcul de renommée, — dans la Ville des funérailles, au moment de mon triomphe politique... »

***

Le 14 septembre 1828, il reprend le chemin de la cité apostolique. Mais il ne s'y attardera pas plus que, précédemment, à Berlin et à Londres : son humeur changeante s'accommode mal des missions prolongées. Au bout de six mois, la *Pontificum veneranda sedes* ne le retiendra plus.

L'unique affaire, dont il ait eu à s'occuper durant ce bref séjour, est le conclave qui s'est réuni après la mort de Léon XII et qui a élu Pie VIII : il n'a donc pas manqué de loisirs.

Dès son arrivée, dès qu'il a revu les monuments de Rome et les horizons latins, il a senti le poète et l'artiste se réveiller en lui. Comme aux plus belles heures de sa production littéraire, il a retrouvé soudain sa maîtrise verbale, son tour

ample et majestueux, son vif sentiment du paysage historique, son secret des sonorités expressives et des images sublimes ; il écrit, par exemple, ce morceau admirable : « Quand l'aigle de Napoléon laissa Rome échapper de ses serres, elle retomba dans le sein de ses paisibles pasteurs. Alors, Byron parut aux murs croulants des Césars ; il jeta son imagination désolée sur tant de ruines, comme un manteau de deuil. Rome, tu avais un nom : il t'en donna un autre ; ce nom te restera : il t'appela *la Niobé des nations...* »

Mais son inquiétude et sa désespérance habituelles ne tardent pas non plus à le ressaisir. Partout, même dans l'éclat des fêtes, il revient à sa hantise incurable, à la pensée de la mort. Un soir, pendant un bal qu'il offre à l'ambassade, il regarde, avec complaisance, de belles jeunes femmes, « qui s'enfoncent parmi les fleurs, les concerts et les lustres, pareilles à des cygnes qui nagent vers des climats radieux. » Et aussitôt il se demande : « A quel désennui vont-elles ? Les unes cherchent ce qu'elles ont déjà aimé, les autres ce qu'elles n'aiment pas encore. Au bout de la route, elles tomberont dans ces sépulcres toujours ouverts ici, dans ces anciens sarcophages qui servent de bassins à des fontaines : elles iront augmenter tant de poussières légères et charmantes... »

Les offices du carême sont comme un nouveau motif à ses rêveries funèbres. Le 4 mars, il écrit à Mme Récamier : « Je vous assure que souvent je voudrais mourir. Que fais-je sur la terre ? Hier, mercredi des cendres, j'étais à genoux seul dans cette église de Santa-Croce, appuyée sur les murailles de Rome, près de la porte de Naples. J'entendais le chant monotone et lugubre des religieux dans l'intérieur de cette solitude : j'aurais voulu être aussi sous un froc, chantant parmi ces débris. Quel lieu pour mettre en paix l'ambition et contempler les vanités de la terre !... » Le soir du mercredi saint, il écrit encore à la recluse de l'Abbaye-aux-Bois : « Je sors de la chapelle Sixtine après avoir assisté à Ténèbres et entendu chanter le *Miserere*. Le jour s'affaiblissait ; les ombres envahissaient lentement les fresques de la chapelle. Les cierges, tour à tour éteints, laissaient échapper de leur lumière étouffée une légère fumée blanche, image assez naturelle de la vie que l'Écriture compare à *une petite vapeur*. Les cardinaux étaient à genoux, le nouveau pape prosterné au même autel où, quelques jours avant,

j'avais vu son prédécesseur ; l'admirable prière de pénitence et de miséricorde, qui avait succédé aux lamentations du prophète, s'élevait par intervalles dans le silence et la nuit. On se sentait accablé sous le mystère d'un Dieu mourant pour effacer les crimes des hommes. La catholique héritière, sur ses sept collines, était là, avec tous ses souvenirs. Mais, au lieu de ces pontifes puissants et de ces cardinaux qui disputaient jadis la préséance aux monarques, un pauvre vieux pape, paralytique, sans famille et sans appui, des princes de l'Église sans éclat, annonçaient la fin d'une puissance qui civilisa le monde moderne... C'est une belle chose que Rome pour oublier tout, mépriser tout et mourir. »

Cette effusion de mélancolie, cette plainte éloquente d'une âme dévastée qui n'aspire plus qu'à la mort, a dû émouvoir profondément la sensible Juliette.

Mais, deux jours plus tard, le vendredi saint, une jeune Française, blonde, vive et souple, se présente à l'ambassade avec un billet d'introduction : elle s'appelle Hortense Allart; elle a vingt-sept ans ; elle est libre et voyage pour son plaisir; elle écrit des romans. Aux premiers mots qu'elle prononce, l'ambassadeur se délecte à l'écouter, car elle a un esprit drôle, une grâce moqueuse, une voix chaude et prenante, un sourire et des gestes charmants. Elle s'aperçoit tout de suite qu'il mord à l'hameçon, étant fort experte dans l'art de capter les hommes. Émoustillé par cette jolie et fringante créature, il a vite secoué ses idées lugubres ; il badine, il s'amuse, il rayonne ; décidément, on peut connaître d'agréables minutes dans « la Ville des funérailles, » même le jour où, « commémorant l'agonie de Jésus-Christ, elle a l'air de célébrer la sienne. »

Le surlendemain, dimanche de Pâques, il se rend chez la jeune femme; elle s'est chargée de nous raconter elle-même cette visite et les suivantes : « Je crois le voir entrer dans mon salon *Delle quattro fontane*. Ce fut rapide et ridicule. Pouvait-il s'éprendre si vite? Et moi, devais-je le croire sincère? Pouvions-nous nous entendre avec cette distance d'âge et d'expérience?... Il venait chez moi, une fleur à la boutonnière, très élégamment mis, d'un soin exquis dans sa personne; son sourire était charmant, ses dents éblouissantes ; il était léger, semblait heureux. L'Italie, qu'il avait d'abord revue avec tristesse, prenait tout à coup pour lui un attrait nouveau ; il

aimait tout à coup Rome, dont auparavant il était fatigué... »

L'enchanteresse n'exagère pas son influence : elle a d'ailleurs employé immédiatement les grands moyens, les sortilèges infaillibles de la magie amoureuse. En moins d'une semaine, l'humeur de Chateaubriand s'est transformée. Quelques jours plus tôt, infiniment las de Rome, il avait demandé et obtenu la permission d'aller se reposer en France. Maintenant, il ne veut plus quitter son poste et il écrit à son ancien secrétaire de Londres, le vicomte de Marcellus : « Vous m'avez vu regretter Londres au moment de partir pour Vérone. Aujourd'hui, à la veille de partir pour la France, je regrette Rome. J'ai le congé que j'avais demandé et me sens peu disposé à m'en servir. Si Mme de Chateaubriand veut aller à Paris toute seule, je pourrais bien passer ici mon été... Après mon conclave et son tapage, j'ai repris goût aux ruines et à la solitude. »

Mais bientôt il se ravise. Le ministère Martignac est en péril devant les Chambres : la succession est presque ouverte. Toutes les ambitions politiques de René se raniment instantanément; il convoite le portefeuille des Affaires étrangères; il estime d'ailleurs qu'on doit le lui rendre : son « honneur ministériel » l'exige; l'offense qu'il a reçue de Villèle, il y a cinq ans, n'est pas encore vengée; par surcroît, il se ferait fort de donner « une grande gloire » au règne de Charles X; enfin, il promet à la joviale Hortense « de mettre le pouvoir et la France à ses pieds. » Il accourt donc à Paris.

L'événement lui réserve une déception lamentable : c'est son ennemi, le prince de Polignac, qui est appelé à former le ministère. Quand il reçoit la nouvelle, il en est écrasé, anéanti. Même en 1827, quand Charles X lui a préféré Martignac, il n'a pas tant souffert : « J'avais éprouvé bien des changements de fortune, depuis que j'étais au monde; je n'étais jamais tombé d'une pareille hauteur. Ma destinée avait encore une fois soufflé sur mes chimères. Ce coup me fit un mal affreux; j'eus un moment de désespoir. »

Il se démet aussitôt de son ambassade. Peu après, la révolution de 1830 met fin à sa carrière politique, bien qu'il ait encore dix-huit ans à vivre.

*
* *

Lorsqu'on essaie de se figurer Chateaubriand sous les traits de l'homme d'État; lorsqu'on l'imagine, dans ses diverses fonctions diplomatiques, avec son visage, ses attitudes, ses gestes, son tempérament, son caractère, ses idées, on s'aperçoit que c'est le romantisme qui fait l'originalité de sa physionomie. Dans sa légation de Berlin, dans ses ambassades de Londres et de Rome, dans son cabinet du ministère des Affaires étrangères, il a été partout le même. Sa vie intime a toujours empiété sur sa vie publique; son rôle officiel a toujours été pénétré, influencé, parfois même dominé par les aventures ou les passions de l'homme privé. Son activité politique n'a été qu'une des formes, et non la moins brillante, de son égoïsme romanesque. Dans tous les postes qu'il a successivement occupés, il ne s'est jamais intéressé qu'à soi. Il a aimé la diplomatie, non pas dans sa réalité objective et pour le maniement des grands intérêts dont elle est responsable, mais pour le cadre pittoresque et glorieux qu'elle offrait aux tourments de son âme ou à l'inconstance de son cœur, à l'analyse douloureuse de sa pensée ou à l'étalage superbe de son moi. De même qu'il s'est mis personnellement tout entier dans ses livres et que *les Natchez*, *Atala*, *René*, *les Martyrs*, la *Vie de Rancé* ne sont que la confidence plus ou moins voilée de ses sentiments propres, de même chacune de ses fonctions politiques n'a été, pour ainsi dire, qu'un chapitre de sa biographie personnelle. Diplomate ou littérateur, Chateaubriand a toujours été un romantique.

Sur ce point, la partie des *Mémoires d'outre-tombe*, qu'il a rédigée pendant sa longue retraite finale, nous apporte un témoignage décisif. Jusqu'en 1830, il n'avait parlé, dans ces *Mémoires*, que de sa jeunesse, de ses voyages et de ses œuvres littéraires. C'est en 1836 seulement qu'il entreprend de raconter sa carrière politique, et ce travail, qui le passionne, l'occupera jusqu'au 22 février 1845.

Ces dates sont importantes à considérer : elles nous livrent *a posteriori* la secrète pensée qui a toujours guidé Chateaubriand au cours de sa vie publique. Par l'interprétation arbitraire que l'auteur nous donne rétrospectivement de ses écrits,

de ses discours et de ses actes, il nous révèle ce que la diplomatie représentait au juste dans l'échafaudage de ses rêves et les calculs de son ambition.

Or, quand il reprend la plume, en cette année 1836, pour compléter ses *Mémoires*, il a depuis longtemps observé que le courant national s'est irrévocablement détourné des Bourbons et que la légende napoléonienne est en train d'accaparer tous les instincts généreux de l'âme française. Aussitôt, lui, le pamphlétaire forcené de 1814; lui, le royaliste-ultra qui s'est tant de fois vanté d'avoir replacé le petit-fils de saint Louis sur le trône; lui, enfin, qui a osé rappeler à la France « tout ce qu'elle doit au prince-régent d'Angleterre et à ce lord Wellington qui retrace d'une manière si frappante les vertus de notre Turenne, » il célèbre l'apothéose de Napoléon.

Il s'en acquitte splendidement et, cette fois, sa grandiloquence n'a rien d'excessif. Oubliant les injures qu'il prodiguait jadis à l'émule de Néron, il s'écrie : « Napoléon est grand pour avoir créé un gouvernement régulier et puissant, une administration forte, active, intelligente et sur laquelle nous vivons encore ; il est grand pour avoir fait renaître en France l'ordre du sein du chaos, pour avoir relevé les autels, pour avoir réduit de furieux démagogues, des athées voltairiens, des orateurs de carrefour, des égorgeurs de prison, des claquedents de tribune et d'échafaud ; il est grand surtout pour être né de lui seul, sans autre autorité que celle de son génie, pour avoir abattu tous les rois ses opposants, pour avoir défait toutes les armées, pour avoir appris son nom aux peuples sauvages comme aux peuples civilisés, pour avoir rempli dix années de tels prodiges qu'on a peine aujourd'hui à les comprendre... » Époque fabuleuse, où « l'on vivait environné de miracles, » qui s'appelaient tour à tour « la conquête de l'Égypte, les batailles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna, la retraite de Russie, l'invasion de la France, le retour de l'île d'Elbe, la bataille de Waterloo, les funérailles de Sainte-Hélène ! » Le 5 mai 1821, à six heures du soir, dans le fracas d'une tempête, « Bonaparte rend à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine. » Dès lors, « son histoire est finie; son épopée commence. » Et le panégyrique se termine par cette vue profonde : « Il sera la dernière des grandes existences individuelles; rien ne dominera désormais dans les

sociétés infimes et nivelées; l'ombre de Napoléon s'élèvera seule à l'extrémité du vieux monde détruit. »

En s'instituant l'aède et le thuriféraire de Napoléon, Chateaubriand ne s'oublie pas lui-même. A tout propos et par tous moyens, il essaie de ramener sur lui quelques rayons de l'apothéose. Avec une outrecuidance ingénue, dont il ne sent pas le ridicule, il va jusqu'à établir une sorte de parallèle entre sa destinée et celle du héros qu'il divinise. Racontant, par exemple, son départ pour l'Amérique en 1791, il écrit : » Personne ne s'occupait de moi ; j'étais alors, ainsi que Bonaparte, un mince sous-lieutenant tout à fait inconnu ; nous partions, l'un et l'autre, de l'obscurité à la même époque, moi pour chercher ma renommée dans la solitude, lui sa gloire parmi les hommes... » Achevant le récit de son séjour en Angleterre sous le Consulat, il écrit encore : « Je comptais mes abattements et mes obscurités à Londres sur les élévations et l'éclat de Napoléon; le bruit de ses pas se mêlait au silence des miens dans mes promenades solitaires; son nom me poursuivait... Napoléon était de mon âge : partis tous deux du sein de l'armée, il avait gagné cent batailles que je languissais encore dans l'ombre de ces émigrations qui furent le piédestal de sa fortune. Resté si loin derrière lui, pouvais-je jamais le rejoindre?.. » Il aurait peut-être fini pourtant par le rejoindre, si Napoléon ne l'avait systématiquement tenu à distance, parce que les succès de l'écrivain l'offusquaient : « Jaloux de toute renommée, il la considérait comme une usurpation sur la sienne. »

Aussi ne s'est-il rencontré qu'une seule fois avec Bonaparte, en 1802, pendant une fête officielle. Traversant une galerie, le Premier Consul a jeté quelques mots de compliment à l'auteur du *Génie du Christianisme*. Et c'est tout. Chateaubriand n'hésitera pas néanmoins à écrire, en 1838 : « Je me flatte d'avoir mieux connu Napoléon que ceux qui l'ont vu le plus souvent et approché de plus près. »

Parmi ceux qui ont ainsi approché Napoléon de plus près, il en est un que l'ancien plénipotentiaire de Vérone, le ministre des Affaires étrangères de 1823, vise indubitablement : c'est le prince de Metternich. Depuis qu'il a touché à la haute diplomatie, Chateaubriand a sans cesse devant les yeux l'illustre chancelier d'Autriche. De là, sans doute, l'insistance puérile

avec laquelle il nous vante, dans ses *Mémoires*, la supériorité de ses talents diplomatiques, « tout ce qu'il y eut de rare » dans ses dépêches et ses négociations, tous les dons exceptionnels qui ont fait de lui un grand homme d'État chaque fois qu'il a daigné « descendre aux affaires ; » car enfin « il y a duperie à ne pas proclamer soi-même son immortalité. » Force nous est de conclure que, si sa carrière de diplomate n'eût pas été sans cesse contrariée, interrompue, brisée par l'envieuse méchanceté de ses rivaux, il eût été le Metternich français.

Les deux personnages s'étaient plusieurs fois rencontrés : ils s'inspiraient l'un à l'autre une antipathie violente.

Peut-être Mme Récamier n'était-elle pas étrangère à cette animosité. Pendant son deuxième séjour à Paris, après le mariage de Marie-Louise, Metternich, que la duchesse d'Abrantès honorait alors de ses faveurs, avait secrètement courtisé l'idéale Juliette : elle l'avait éconduit. Aussi, ne faut-il pas s'étonner de lire dans le journal de la princesse Mélanie de Metternich, ce passage écrit en 1831, sous la dictée de son mari : « La duchesse d'Abrantès joignait à la passion du plaisir et à la beauté extérieure, un esprit vif et agréable. Mme Récamier n'était que belle et, pour le dire sans détour, elle avait la réputation d'être niaise... Sa liaison avec Chateaubriand lui a valu une réputation usurpée, parce qu'on se dit qu'il est impossible qu'un homme tel que Chateaubriand se lie avec une femme absolument dépourvue d'esprit. »

Quoi qu'il en soit, toute la personnalité de Chateaubriand, même son œuvre littéraire, déplaisait au ministre autrichien. Si varié que fût son dilettantisme intellectuel, Metternich n'aimait pas le roman, et il s'en est expliqué dans une lettre particulière, datée de 1819 : « J'ai la mauvaise habitude de ne jamais m'endormir sans avoir lu pendant une heure. Mais, en principe, je ne lis jamais des choses qui rentrent dans le cercle de mes affaires. La littérature scientifique, les découvertes, les voyages, voilà ce qui remplit mes loisirs. *Quant à des romans, je n'en lis jamais.* Le roman ne m'intéresse pas; je le trouve toujours au-dessous de ce que j'éprouve. Si les héros du roman s'entendent à bien aimer, ils ne valent pas mieux que moi; s'il ne le savent pas, ils me sont inférieurs. Je n'ai pas besoin d'aller apprendre comment on exprime ses sentiments; j'aurais toujours peur de ne rencontrer que des phrases dans des cir-

constances où mon cœur ne trouve pas un mot. » S'il a donc, par hasard, jeté les yeux sur *Atala*, *René* ou *les Martyrs*, il n'a pas dû tenir longtemps le livre en main.

Les allures politiques de Chateaubriand, son humeur agressive, sa promptitude à l'outrage, ses manifestations théâtrales, ses discours emphatiques, son style de pamphlétaire le desservaient bien plus encore dans l'esprit du prince-chancelier qui, aux heures les plus orageuses de sa carrière, ne perdit jamais le sentiment de la mesure et de l'urbanité. D'ailleurs, Metternich avait recueilli de Napoléon une opinion sévère sur l'écrivain qui se targuait publiquement d'avoir toujours su résister aux avances du redoutable despote.

Dans une conversation intime, l'Empereur lui avait dit : « Il y a des hommes qui se croient aptes à tout parce qu'ils ont un talent. Au nombre de ces hommes, se trouve Chateaubriand qui fait de l'opposition parce que je ne veux pas l'employer. Cet homme est un raisonneur dans le vide, mais doué d'une grande force de dialectique. S'il voulait user de son talent dans la ligne qu'on lui désignerait, il pourrait être utile. Mais il ne s'y prêterait pas et, dès lors, il n'est bon à rien. *Il s'est offert vingt fois à moi!* »

En outre, durant son ambassade à Londres, Chateaubriand avait eu la malchance d'encourir la disgrâce de Mme de Liéven. D'où la froide et banale politesse dans laquelle le chancelier autrichien s'était enfermé vis-à-vis de lui, à Vérone. La correspondance de Metternich contient, du reste, un témoignage explicite de l'aversion que les deux hommes s'inspiraient mutuellement. Au printemps de 1831, René, vieilli, malade, ruiné, avait résolu de « quitter la France pour conserver en paix l'honneur dans l'exil. » De Genève, sa première étape, il se proposait d'aller finir ses jours à Venise, où l'aigle bicéphale des Habsbourg s'éployait alors insolemment. Il s'était donc adressé à l'ambassadeur d'Autriche à Paris, le comte Apponyi, pour obtenir le visa de son passeport. Par prudence, l'ambassadeur en avait référé à Vienne. Le 3 juin 1831, le chancelier impérial lui répondit : « Vous m'avez annoncé que M. de Chateaubriand désirerait s'établir à Venise. Nous n'avons rien à y objecter, et il ne dépendra que de lui de s'y rendre... Comme M. de Chateaubriand s'est déclaré mon ennemi personnel et qu'en toute occasion il s'est conduit comme tel, je ne demande pas mieux

que de me venger en lui rendant service. Je serai charmé que le séjour de Venise puisse lui valoir la paix que les défauts de son caractère lui ont si peu permis de goûter dans tous les lieux que, jusqu'à cette heure, il a habités. »

La mansuétude condescendante que respire cette lettre nous permet d'imaginer avec quels sentiments le prince-chancelier a dû lire plus tard les *Mémoires d'outre-tombe*, avec quelle hauteur il a dû sourire quand il a vu Chateaubriand s'improviser le panégyriste des grandeurs impériales et réclamer, devant la postérité, le privilège d'avoir connu Napoléon mieux que personne.

Ce privilège, si quelqu'un fut jamais fondé à le revendiquer, c'est Metternich. Il n'avait pas attendu l'écroulement des Bourbons pour s'apercevoir que Napoléon était la plus imposante figure des temps modernes. Et même, ce dont il s'enorgueillissait le plus dans sa carrière de diplomate, c'était d'avoir pris, dès son premier contact avec le vainqueur d'Austerlitz, la mesure entière, la mesure exacte et réfléchie, du formidable adversaire qu'il avait mission d'affronter.

Depuis que le colosse était renversé, il le voyait encore plus grand ; il y pensait toujours. A chaque instant, l'image de Napoléon surgit devant son regard ; elle s'insinue, à tout propos, dans ses méditations politiques, dans ses libres entretiens, dans ses lettres familières. Plus les années passent, plus la hantise est forte. Mais, à la différence des tirades fantaisistes qui décorent si pompeusement les *Mémoires d'outre-tombe*, chaque réminiscence du chancelier a pour origine un fait réel, un événement historique, où Metternich a joué l'avenir de son pays et parfois même de l'Europe entière. Il peut, sans forfanterie, se vanter d'avoir connu Napoléon, puisqu'il a le droit d'écrire ceci : « Pendant dix années de ma vie, je n'ai cessé de me dire : Pourquoi a-t-il fallu que le sort me choisît, moi, parmi tant de milliers d'hommes, pour être continuellement face à face avec Napoléon ?.. » Ou ceci encore : « On lira peut-être avec intérêt l'histoire des années que j'ai passées avec Napoléon, jouant avec lui comme une partie d'échecs, et pendant lesquelles nous ne nous sommes pas quittés des yeux, moi pour le faire mat, lui pour m'écraser avec toutes les pièces de l'échiquier. Ces années ont passé pour moi avec la rapidité d'un instant... »

A chaque anniversaire, Metternich sent se réveiller en lui

les émotions, les inquiétudes, les fièvres, les transes de l'époque terrible. Il écrit, par exemple, dans ses notes quotidiennes : « 15 août 1820, jour de la Saint-Napoléon. — C'est aujourd'hui la fête du grand exilé. Il y a douze ans, j'assistais à un cercle chez Napoléon... » Le 15 août 1823, alors que, depuis deux ans déjà, la mort du « grand exilé » a soulagé enfin les puissances de « leur énorme frayeur, » Metternich tressaille encore au souvenir des algarades foudroyantes qu'il a subies jadis à Saint-Cloud : « La date du 15 août est encore tellement vivante dans ma mémoire que, tous les ans, à pareil jour, je retrouve dans toute leur vivacité ces impressions d'autrefois : je me crois alors transporté de nouveau dans ces lieux dont le séjour m'a été si désagréable... » Les souvenirs de 1813 et de 1814 ne l'obsèdent pas moins. Il écrit de Prague, le 9 septembre 1823 : « Je ne viens jamais à Prague sans que je croie entendre sonner minuit. Il y a dix ans qu'à cette heure j'ai trempé ma plume dans l'encre pour déclarer la guerre à l'homme du siècle et de Sainte-Hélène et pour donner l'ordre d'allumer les signaux qui ont amené le passage de la frontière par cent mille hommes de troupes alliées. » Il note enfin, le 18 octobre 1819 : « C'est l'anniversaire du plus grand événement de l'histoire moderne. Il y a six ans aujourd'hui que le sort du monde a été décidé à Leipzig. La main de Dieu était armée de la force de vingt peuples pour vaincre un homme qui s'était placé au-dessus de tous les hommes. Jamais mon âme n'a été pénétrée d'un saint respect, d'une pieuse horreur, comme pendant tout le cours de cette journée, que j'ai passée au milieu des morts et des mourants. Pourtant, tout était calme en moi. Un tel sentiment ne pouvait régner dans l'âme de Napoléon ; il a dû avoir, ce jour-là, un avant-goût des épouvantes du Jugement dernier. »

Même en dehors des anniversaires, les réminiscences napoléoniennes lui traversent l'esprit constamment. Ainsi, durant son voyage à Rome en 1819, une audience de Pie VII lui remémore cette anecdote, qu'on ne peut lire sans s'imaginer les effets de grandiloquence et d'ostentation qu'elle eût inspirés à Chateaubriand, s'il avait eu le droit de l'inscrire à son actif dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Sortant du Vatican, Metternich écrit à Mme de Liéven : « Le Pape a été pour le moins aussi curieux de me voir que j'ai été charmé de l'approcher. Pendant

toute sa captivité en France, j'ai été en pourparlers directs avec lui et Napoléon. C'est par moi qu'ont passé toutes les propositions que ce dernier lui a faites. Je les lui ai toujours transmises en lui disant de ne rien accepter et j'ai toujours dit à Napoléon ce que je lui avais conseillé. Un jour, Napoléon lui a fait offrir une pension de vingt millions. Le Pape m'a prié de lui dire qu'ayant fait son calcul, il se trouvait qu'il suffirait à ses besoins avec quinze sols par jour. Je n'ai guère été plus fier dans ma vie que le moment où j'ai fait cette commission à Napoléon. »

Il est pourtant un point sur lequel, malgré l'antagonisme de leurs natures et la dissemblance de leurs destinées, Chateaubriand et Metternich s'accordaient pleinement, c'est qu'après la chute de Napoléon, le monde avait paru soudain vide, terni et rapetissé. Abordant l'histoire de la Restauration, Chateaubriand prélude ainsi : « Retomber de Bonaparte et de l'Empire à ce qui les a suivis, c'est tomber de la réalité dans le néant. Tout n'est-il pas terminé avec Napoléon? Quel personnage peut intéresser en dehors de lui? Comment nommer Louis XVIII, en place de l'Empereur? L'âme manqua à l'univers nouveau, sitôt que Bonaparte retira son souffle; les objets s'effacèrent, dès qu'ils ne furent plus éclairés de la lumière qui leur avait donné le relief et la couleur. » Vingt fois, la même idée se retrouve dans les souvenirs et les lettres de Metternich. Bien loin d'entonner le *Nunc est bibendum, nunc pede libero pulsanda tellus!* il déclare, lui aussi, que « le train du monde est devenu pitoyable, » depuis qu'on n'entend plus « le hurlement des batailles. » Un autre jour, constatant la petitesse des hommes qui occupent désormais la scène de l'Europe, il écrit : « Le seul géant, que le dix-huitième siècle ait produit, n'est plus. Tout ce qui s'agite aujourd'hui est d'une trempe misérable. » Où que ses regards se portent maintenant, il ne voit que prosaïsme, insignifiance et décrépitude : « Le roman est fini; nous sommes rentrés dans l'histoire. »

***

Cette pensée, commune à Chateaubriand et à Metternich, revenait souvent aussi dans les réflexions moroses de Talleyrand, aux heures où la fatigue de vivre et le dégoût du présent le rejetaient vers son passé.

Tous les trois comprenaient que l'épopée napoléonienne

avait été la condition nécessaire de l'étonnante fortune qui avait échu à deux d'entre eux et que le troisième se désespérait d'avoir manquée. Il avait fallu que, pendant quinze années, le monde fût bouleversé par un animateur prodigieux pour que la carrière diplomatique pût offrir à quelques privilégiés l'occasion de mener cette vie intense, rapide, aventureuse, passionnante, que Mme Bovary se représentait « sublime. »

Certes, le monde connaîtra encore des bouleversements terribles et qui, même, dépasseront en horreur les cataclysmes napoléoniens. Mais aucune personnalité originale et forte, aucune figure exceptionnelle et saillante ne s'y manifestera plus. Comme Chateaubriand l'avait prédit, Napoléon aura été « la dernière des grandes existences individuelles. » Dorénavant, c'est l'âme des multitudes, c'est le génie inconscient des races, que l'on verra planer confusément sur les grandes tragédies nationales. Aux yeux des peuples, la gloire sera désormais anonyme et collective. Les arcs de triomphe ne serviront plus à perpétuer un nom illustre. Après une guerre victorieuse, ce n'est pas au généralissime vainqueur, c'est « à un soldat inconnu » que la France décernera l'hommage de sa piété reconnaissante.

MAURICE PALÉOLOGUE.

L'AN PROCHAIN A JÉRUSALEM!

II [1]

SUR LA TERRE DES ANCÊTRES

IV. — UN PROPHÈTE DU BOULEVARD (*suite*)

Le nouveau Prophète des Juifs connut bientôt tous les déboires immémorialement attachés à ce vieux métier d'Israël. Les rabbins qui dirigeaient les foules de l'Europe Orientale ne reconnaissaient pas leur âme dans ce Messie en veston, qui vivait comme un païen et prétendait se substituer à l'éternel Tzébaoth pour rebâtir Jérusalem. Les grands financiers israélites demeurèrent sourds à son appel. Ni le baron de Hirsch qui favorisait l'établissement de colons en Argentine, ni le baron Edmond de Rothschild qui soutenait à force d'argent des colonies palestiniennes, n'entendaient changer leurs méthodes pour suivre le nouveau Moïse. Une foule anonyme lui apporta quelques millions. Mais c'était là bien peu de chose, quand on songe aux sommes immenses qu'exige, dans nos temps difficiles, le plus humble des miracles! Avec un si maigre bakchich, Herzl pouvait-il espérer jamais racheter la Palestine au Commandeur des Croyants? Deux fois il vit Abdul Hamid. La première fois, celui-ci lui donna l'ordre du Médjidjé et une épingle de brillants. La deuxième fois, il lui offrit de créer en Asie-Mineure quelques colonies éparses, sans aucun lien de

Copyright by Jérôme et Jean Tharaud, 1924.

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril.

droit entre elles. L'échec était irrémédiable. Et le docteur viennois commença de s'apercevoir que le réalisme politique dont il se montrait si fier, était peut-être un peu court.

Par bonheur, juste à ce moment, le ministre anglais Chamberlain, qui avait lui-même dans les veines quelques gouttes de sang hébraïque, se promenait dans l'Ouganda. La vue de ces régions dépeuplées lui rappela le docteur Herzl, qu'il avait eu l'occasion de rencontrer à Londres, et son projet grandiose de déménagement d'Israël. Le Gouvernement britannique fit savoir que l'Angleterre verrait avec plaisir des Juifs s'établir dans l'Ouganda. Certes l'Est-Africain, ce n'était pas la Palestine. L'Ouganda, ce n'était pas Sion. Mais avant le grand exode qui paraissait toujours si lointain, ne pouvait-on créer là-bas un asile provisoire, une station où le Peuple Élu ferait l'essai de la liberté et de la vie agricole? Herzl se jeta sur cette idée. Mais il avait compté sans ses juifs. Jamais, je crois, il ne s'était rendu compte que l'enthousiasme qu'il avait soulevé chez les intellectuels du ghetto, ne tenait pas à sa personne, ni même à ses idées, mais à cet élan passionné qui entraîne toujours Israël dès qu'on lui parle de Sion. Pour les juifs de Pologne, de Roumanie et de Russie, Jérusalem n'était pas un vain mot, le symbole d'un État installé n'importe où, mais la réalité la plus vivante, l'objet du plus pressant désir. Lorsque, dans le congrès qu'il réunissait chaque année, à Bâle, à Londres ou ailleurs, il proposa à ces cœurs nostalgiques de partir pour l'Ouganda, ce furent des cris et des larmes! Il trahissait Jérusalem! Au lieu du Royaume de lumière, qu'offrait-il aujourd'hui? Un asile de nuit dans un pays ténébreux! Ah! le nouveau Moïse dut passer de terribles heures au milieu de ses coreligionnaires formés par le ghetto, et qu'il n'avait pu apprendre à connaître ni à Vienne, ni à Paris. Quel tapage! Quelle fièvre! Que de mains! Que de gestes! Que de trépignements, de gémissements, de sanglots! Que de distinguo! Que de pilpouls! On raconte qu'à l'heure de sa mort, en proie au cauchemar, le malheureux Prophète s'imaginait encore aux prises avec ces juifs sauvages, et que, baigné de sueur, il agitait désespérément la main pour rétablir le silence...

Herzl dut céder à ces fureurs, où il reconnaissait enfin, mieux qu'il n'avait fait jusqu'ici, la force qui l'avait porté. Pour calmer cette foule gesticulante et hurlante, il fit le ser-

ment solennel : « Que ma main se dessèche si je t'oublie, ô Jérusalem ! » Et là-bas, dans l'Ouganda, la demi-douzaine d'Anglais qui peuplaient le pays, affolés à l'idée de voir venir des juifs, s'agitaient eux aussi, protestaient, envoyaient adresse sur adresse, si bien que le Gouvernement de Sa Majesté Britannique retirait bientôt une offre qui avait déplu à tout le monde.

Herzl mourut sur cet échec. Il n'avait que quarante-quatre ans, mais les prophètes ne gagnent rien à vieillir. Après sa mort, le pilpoul continua, et les discussions forcenées dans les journaux et les congrès. Les uns, fidèles à l'idée que le sionisme devait être une solution définitive et totale de la question juive, refusaient de rien entreprendre sur la Terre des Ancêtres avant d'y avoir obtenu des garanties de droit public. Autrement, disaient-ils, l'effort de toute la nation n'aboutirait qu'à installer là-bas, d'une façon toute précaire, quelques milliers de colons subventionnés, dont l'insuccès risquait de compromettre la libération d'Israël. Les autres soutenaient, au contraire, que l'idée de reconstituer l'État juif à Jérusalem était un rêve chimérique qu'il fallait abandonner. Des raisons politiques rendaient assez peu vraisemblable qu'il pût jamais s'accomplir. Et même si la Palestine était rendue à Israël, on ne pouvait songer à y transporter tous les juifs, car ce pays ingrat ne pouvait nourrir beaucoup de monde, et tous les juifs d'ailleurs n'iraient pas. On devait donc se contenter de favoriser le départ de ceux qui voulaient bien s'y rendre, de multiplier les colonies, les établissements de toute sorte, de recréer peu à peu, autour de Jérusalem, des foyers de vie hébraïque dont l'influence bienfaisante rayonnerait sur l'esprit du judaïsme tout entier ; et plus tard, peut-être, un jour, lorsqu'un grand nombre d'émigrants auraient repris racine sur la terre de David et montré aux autres nations ce qu'ils étaient capables de faire, peut-être alors serait-il temps de réclamer, au nom du peuple juif, ce pays qu'il avait bien mérité.

Ces vues modérées l'emportaient, et le projet d'un État palestinien se réduisait peu à peu à des proportions si modestes qu'on le reconnaissait à peine, lorsqu'il retrouva tout à coup son éclat des premiers jours. Mais Herzl, si persuadé qu'il fût, dans son optimisme de race, que des circonstances favorables

serviraient un jour ses desseins, pouvait-il imaginer qu'il ne faudrait rien de moins qu'une sorte de nouveau déluge, un bouleversement de l'univers comme on n'en avait jamais vu, pour donner d'une façon quasi miraculeuse une réalité à ses rêves?

Dès les premiers mois de la guerre, Anglais, Français et Russes essayèrent de déterminer quels seraient leurs lots respectifs dans le démembrement de la Turquie, résultat inévitable de la victoire qu'ils espéraient. A qui reviendrait la Palestine? Par la géographie et l'histoire, ce pays fait partie de la Syrie, que personne ne songeait encore à disputer à la France. Cependant l'Angleterre ne voyait pas sans inquiétude les Français devenir ses voisins sur la frontière d'Égypte. Elle avait aussi l'idée de créer sous sa protection un grand empire arabe qui unirait les Indes à la Méditerranée, et déjà elle engageait des négociations avec le roi Hussein, à qui elle promettait la souveraineté de tous les pays de langue arabe. Mais il était bien délicat d'écarter brutalement la France d'une terre où, depuis Charlemagne, elle avait la garde des Lieux-Saints. Le Gouvernement britannique commença par obtenir que la Palestine serait détachée de la Syrie et deviendrait un pays neutre, avec une administration mi-française et mi-anglaise. Ce n'était là qu'un premier pas. Les revendications des Sionistes lui fournirent bientôt le moyen de nous évincer tout à fait.

Depuis quelque temps déjà, ils avaient organisé une vaste propagande pour faire valoir leurs droits sur un pays qu'Israël n'a jamais cessé de considérer comme le sien. Indignés à la pensée qu'on pût faire de la Terre des Ancêtres un pays international, ils réclamaient qu'on en fît un pays juif sous la protection britannique. La petite centaine de personnes qui forment à Londres l'opinion, accueillirent avec faveur ce projet, dont elles avaient les meilleures raisons du monde de ne pas être surprises. Aux yeux de l'univers israélite, l'Angleterre prit rapidement figure d'une puissance désintéressée, qui ne demandait qu'à réparer une injustice de deux mille ans. Et déjà cette attitude lui valait de grands profits, car il n'était pas indifférent d'avoir pour soi la finance et les sympathies d'Israël. A quelque temps de là, M. Balfour, ministre des Affaires étran-

gères, soumettait à lord Rothschild une déclaration qui reconnaissait la Palestine comme le « home national de la population juive. » Mais les grands Juifs de Londres, sir Philippe Magnus, membre du Parlement, M. Cohen, président du *Jewish board of guardians*, sir Montefiore, d'autres encore qui redoutaient que l'on pût suspecter leur attachement à leur patrie d'adoption, protestèrent contre ce mot « national. » Plus zélé pour la cause d'Israël que ces juifs eux-mêmes, le Foreign Office passa outre, et s'étant assuré le concours du président Wilson et l'appui, moins enthousiaste, du Gouvernement français, le 2 novembre 1917, il adressait à lord Rothschild une nouvelle lettre, dont voici le texte officiel dans son charabia diplomatique : « Le Gouvernement anglais regarde avec faveur l'établissement en Palestine d'un home national pour le peuple juif, et emploiera ses meilleurs efforts à faciliter la réalisation de cet objet. Étant clairement entendu que rien ne sera fait qui puisse porter préjudice aux droits civils et religieux des communautés non juives existant en Palestine, ou au droit et à la situation politique dont jouissent les Juifs dans tout autre pays. »

Deux ans plus tard, à Cannes, les Alliés acceptaient l'idée de confier à l'Angleterre le mandat palestinien. La France était décidément écartée des Lieux-Saints. Les Anglais avaient gagné cette partie difficile. Les Juifs pouvaient s'imaginer qu'ils l'avaient gagnée, eux aussi. Et d'Allemagne, de Roumanie, de Pologne et de Russie, ils s'élancèrent par milliers à l'assaut de Jérusalem.

V. — LES VOIX DE PALESTINE

Leur arrivée ne fit plaisir à personne, ni aux Musulmans, ni aux Chrétiens, ni aux vieux Juifs du Mur des Pleurs.

« Notre pays est-il donc un désert ? s'écrient les Musulmans. M. Balfour a-t-il fait le miracle de supprimer d'un trait de plume les six cent mille Arabes qui habitent la contrée ? Nous aussi aimons cette terre, où nous vivons depuis treize cents ans ! Jérusalem est pour nous la reine des cités, une des quatre villes du Paradis, avec la Mecque, Médine et Damas. De tous les points du monde, c'est le plus rapproché du ciel. Ceux qui l'habitent sont les voisins de Dieu, et mourir à Jérusalem c'est mourir en Paradis... Ces Juifs prétendent qu'en débarquant

chez nous, ils reviennent chez eux le plus légitimement du monde, parce qu'on les a chassés d'ici autrefois par la violence, et que jamais la violence n'a créé de droits pour personne. Mais eux-mêmes, jadis, se sont-ils établis dans ce pays autrement que par la conquête ? C'est la Chaldée, c'est l'Euphrate qui est leur patrie d'origine. Abraham lui-même se reconnaît si bien un intrus sur la terre de Chanaan, qu'il envoie un serviteur en Chaldée pour y trouver une épouse digne de son fils Isaac ; et la Bible est remplie des luttes de leurs rois pour s'emparer de la contrée. Nous nous y sommes installés à notre tour. Pourquoi notre conquête nous créerait-elle des droits moins légitimes que les leurs ? Nous vient-il à l'esprit de réclamer l'Andalousie, sous prétexte que, durant huit siècles, nous y avons développé la civilisation la plus brillante ? Pourquoi cette grande iniquité de vouloir mettre un peuple mort à la place d'un peuple vivant ? Ont-ils versé leur sang pour reconquérir ce pays ? Où sont leurs martyrs et leurs morts ? Pendant toute la guerre nous avons combattu aux côtés des Alliés. Ils ont fait briller à nos yeux l'espoir d'un grand empire arabe, et aujourd'hui, pour nous récompenser, ils nous livrent à ces Juifs ! Car c'est bien cela, n'est-ce pas ? Être forcé de recevoir l'émigrant, être mis sur son territoire en état d'égalité avec lui, se laisser imposer officiellement son langage : ce n'est peut-être pas encore être soumis tout à fait, mais c'est avoir déjà renoncé à être le maître chez soi. Et quand ces étrangers, venus on ne sait d'où, nous auront envahis au nombre de deux ou trois cent mille, avec leurs ressources infinies et leur subtilité, alors que deviendrons-nous ? Leurs esclaves, leurs serviteurs dans notre propre pays. »

Et les Chrétiens, à leur tour :

« Depuis des siècles nous regardions les soldats turcs monter la garde à la porte du tombeau du Christ. Est-ce pour mettre des Juifs à leur place qu'on a fait la dernière Croisade ? S'ils reviennent sur la Terre Sainte, animés de l'esprit qui condamna Jésus, jusqu'où ira leur fanatisme ? Les verra-t-on là-haut, dans le Temple reconstruit, sacrifier à Jéhovah des moutons, des agneaux et des colombes ? Car aucun Messie, que je sache, n'est venu abroger pour eux l'ancienne Loi. Si, au contraire, comme ils l'affirment, Jéhovah a cessé de les intéresser, que devons-

nous attendre de ce judaïsme sans foi ? L'humanité, la justice, ce qu'ils appellent aujourd'hui le pur esprit judaïque, ce sont de terribles idoles, et nous connaissons les violences que peuvent déchaîner ces deux mots. Croyants ou incroyants, des gens qui depuis deux mille ans se tiennent pour persécutés par les nations chrétiennes, ne vont-ils pas être tentés, lorsqu'ils en auront la puissance, de prendre leur revanche au lieu même d'où sont sorties pour eux tant de tribulations ? De retour à Jérusalem après son dur voyage, que fera le Juif Errant ?... »

Mais de toutes ces protestations, la plus surprenante, à coup sûr, est celle qui monte du Mur des Pleurs. Hier encore je me demandais : « Que peut-il y avoir de commun entre ces nouveaux Juifs que je rencontre partout dans la haute Jérusalem, avec leur air conquérant et leur accoutrement bizarre, et les pieux mendiants d'Israël venus ici pour mourir ? » Je le sais maintenant : j'ai entendu la plainte du ghetto.

C'était dans le quartier qu'habitent les Juifs hollandais. Une cour bossuée, assez vaste, avec un peu d'herbe pelée et des acacias poussiéreux. Autour, des maisons basses, des escaliers branlants, des balcons de bois vermoulus. On m'introduit dans une chambre fraîchement peinte de chaux bleutée, d'où l'on apercevait par l'étroite fenêtre garnie de gros barreaux de fer, la longue pente, semée de tombes, de la vallée de Josaphat. Ici demeure le Rabbi Sonnenfeld, un de ces vieillards dont les pensées ont l'âge de Jérusalem.

Près de lui, qu'on est loin de ces prophètes en veston dont on voit les photographies dans les journaux sionistes, et qui essaient d'accommoder de vagues sentiments hébraïques avec des idées empruntées aux civilisations d'Occident ! Sous le triste caftan noir, il est long, maigre, interminable. Si blanc est son visage, qu'on distingue mal sur ses joues où sa barbe blanche commence. Il a cette mate couleur des poulets qu'Israël vide de tout leur sang et laisse, avant de les faire cuire, tremper longtemps dans l'eau salée. Sa voix pâle, elle aussi, ne s'anime ni ne vibre, mais son regard a conservé l'éclat passionné de la jeunesse, je veux dire des temps anciens.

Ce qu'il m'a raconté, le voici à peu près. Mais par la fenêtre étroite, comment vous montrer tous ces morts, toutes

ces blanches pierres funèbres qui, dans le silence lumineux, semblaient glisser sur la colline pour venir écouter sa voix?...

« Nous sommes tes esclaves, ô Seigneur ! C'est la vieille Loi juive, et elle vaut pour l'éternité. Le jour où les Hébreux ont accepté cet esclavage, leur destin a été fixé irrévocablement. Le bien comme le mal ne peut leur venir que de Dieu. Et voilà que des insensés prétendent remplacer l'Éternel et rebâtir de leurs mains Jérusalem ! Leur Messie, c'est M. Balfour ! Mais ce M. Balfour a-t-il chassé d'ici les Chrétiens et les Musulmans? A-t-il reconstruit le Temple, réédifié le Saint des Saints, relevé l'autel des holocaustes à la pointe du mont Moriah? Croit-il avoir fait quelque chose parce qu'il a permis à des Juifs de s'installer en Palestine? Les gens pieux ont-ils attendu sa permission pour y venir? Hélas! l'infortune des siècles pèse toujours sur la Cité sainte. Et à toute l'antique douleur s'en ajoute une autre aujourd'hui, et de nouveaux péchés aux vieux péchés d'Israël ! Partout, ces Juifs d'en haut, dont le visage seul est une offense à l'Éternel, ces Juifs rasés comme des porcs, apportent avec eux l'impiété. Ils ouvrent des écoles où l'on prononce tous les mots, sauf celui de Jéhovah ! Ils emploient à tous les usages, et pour l'enseignement d'un prétendu savoir, la langue sacrée de la prière, et bientôt, s'ils continuent, ils feront braire les ânes en hébreu ! La Ville serait encore debout, si le Sabbat n'avait pas été violé. Mais le respectent-ils, le Sabbat? Les voit-on dans les synagogues? Viennent-ils pleurer au pied du Mur ? Aujourd'hui, ils prétendent mettre un impôt sur le pain sans levain que nous mangeons au temps de Pâque. Mais cet impôt, nous ne le paierons pas. Nous ne nous mettrons pas dans leurs mains. L'Éternel, béni soit-il ! nous a délivrés du Pharaon ; il nous a ramenés de Babylone et de la captivité ; il nous a maintenus intacts au milieu des Gentils. Il nous sauvera maintenant de ces Juifs pleins d'orgueil, qui ont retiré leur confiance aux promesses du Seigneur, et qui ne viennent pas ici avec le Talmud et la Thora, mais avec l'évangile de Karl Marx... »

Une légère couleur rosée est montée aux joues du vieillard. Dans ce vieux visage si pâle restait une goutte de sang que la colère fait apparaître. Et me montrant de son long doigt osseux, à travers les barreaux de la fenêtre, l'étonnant paysage de la

vallée de Josaphat et tous les siècles de mort accumulés sous les pierres :

« Les Juifs qui sont là, me dit-il, ont attendu toute leur vie le Messie. Nous aussi nous l'attendons, et d'autres encore après nous. Mais ce n'est pas des Juifs sans foi qui rebâtiront Jérusalem ! »

Et à toutes ces voix, à ces colères et à ces plaintes venues des quatre coins du ciel, le Juif Errant répond, avec l'orgueil de quelqu'un qui ne se présente pas en vaincu, mais en maître qui rentre chez lui après deux mille ans d'absence :

« Qu'est-ce que la Palestine pour tout esprit raisonnable? C'est la Terre d'Israël, le pays où nous avons créé des pensées qui ont valu et qui valent encore pour l'humanité tout entière. Depuis qu'on nous en a chassés, nous l'avons mieux occupée par nos malheurs et un désir de vingt siècles, que si tout notre peuple n'avait jamais cessé d'y vivre. On nous demande où sont nos martyrs et nos morts. Mais notre sang, nous l'avons versé partout, et par une fatalité malheureuse pour tous les peuples du monde! Les Arabes peuvent protester qu'ils sont ici depuis treize cents ans, c'est comme s'ils étaient là d'hier. Des terres en friche, une pensée plus stérile que le sable et le rocher, voilà tout le bilan de leur occupation. Qu'ont-ils fait de la Palestine ? Qu'est devenue cette terre d'abondance dont il est parlé dans la Bible ? Il faut vraiment beaucoup d'amour pour retrouver dans cette Jézabel les beaux traits d'autrefois. Et pourtant le cher vieux visage garde encore quelque chose de la beauté disparue. Au bord de la Méditerranée, la meilleure orge du monde pousse toujours dans les parages de Gaza. Les orangers, les amandiers et les vignes n'ont pas abandonné la plaine du Saron. Au pied de Nazareth, la campagne d'Esdrelon produit encore en abondance le sésame et le blé. Pourquoi la vallée du Jourdain ne deviendrait-elle pas une nouvelle Égypte, avec les eaux de Tibériade habilement utilisées? Les Monts de la Judée, si âpres et ruineux, n'étaient jadis du haut en bas, comme le sont encore maintenant les montagnes du Liban, qu'une succession de terrasses dont on découvre à chaque pas les vestiges. Nous relèverons ces terrasses, nous referons ces jardins suspendus. Seuls, nous avons assez d'amour pour

redonner la vie à ce vieux sol épuisé, et enfouir dans le marais et le sable un effort, des sommes immenses, que personne autre que nous ne voudrait employer ici. Partout il y a dans l'univers des terres plus fertiles et plus saines, mais pour nous autres Juifs il n'en existe aucune de plus riche et de plus salubre. Ici le travail a pour nous un attrait qu'il ne peut avoir nulle part ailleurs dans le monde. En ranimant cette terre, c'est notre esprit, c'est notre âme que nous allons ressusciter. Au milieu des nations chrétiennes, tout occupés que nous étions de nous faire accepter, nous cessions d'être de vrais Juifs pour devenir je ne sais quoi d'odieux aux autres et d'infidèle à nous-mêmes. Et dans nos ghettos de Russie, nous n'étions que des morts-vivants, liés par des prescriptions imbéciles, qui ont pu avoir leur utilité jadis, mais qui n'ont plus de sens aujourd'hui. Le temps des Sonnenfeld est passé ! C'est lui et ses pareils qui nous ont étouffés sous la lettre de la Loi, et qui ont fait de nous le peuple misérable dont vous voyez les épaves dans la basse Jérusalem. Que les Musulmans se rassurent et les Chrétiens aussi ! Nous ne venons pas ressusciter un judaïsme suranné. Qui songe parmi nous à insulter au Saint-Sépulcre, à détruire la Mosquée d'Omar pour rebâtir le Temple à sa place ? Est-il un Juif de bon sens qui voudrait recommencer à sacrifier là-haut des bœufs, des agneaux et des colombes ? Nous avons autre chose à faire ! Le libre génie d'Israël n'a pas sa source quelque part, je ne sais où, dans le ciel, aux pieds de Jéhovah, mais sur la terre de Palestine, dans le cœur du peuple juif. Nous allons retrouver peut-être ce génie perdu dans l'exil, et redevenir, si nous pouvons, le peuple agricole et pastoral que nous avons été autrefois. »

VI. — LES VIEUX AMANTS DE SION

Ces Juifs, un peu déclamatoires, ne sont pas les premiers à venir en Palestine, pour y reprendre avec le sol une intimité suspendue depuis bientôt deux mille ans. Il y a une quarantaine d'années, quelques familles de Juifs russes, terrifiées par les pogroms qui suivirent l'assassinat du tzar Alexandre II, avaient déjà demandé un refuge à cette terre d'une éternelle espérance. C'étaient des citadins, intellectuels et petits commerçants, qu'entraînait, eux aussi, le désir romantique de mener

sur la Terre des Ancêtres l'existence des anciens Hébreux. Ils s'appelaient Chovévé-Sion, c'est-à-dire les Amants de Sion, ou bien encore Bilou, mot formé des initiales de cinq mots qui signifient : Fils de Jacob, partons ensemble ! Les premiers arrivés s'intallèrent à Petah-Tikwah, la Porte de l'Espérance, sur un terrain marécageux, dans des bâtiments en ruines, construits quelques années plus tôt par des Juifs bulgares, qui en avaient été chassés par la fièvre. D'autres achetèrent un terrain d'environ trois cents hectares, qu'ils nommèrent Richon-le-Sion, c'est-à-dire les Premiers de Sion. Là, au contraire, l'eau manquait, la pierre affleurait partout le sol, et pour creuser des puits, pas d'argent. D'autres s'établirent à Rosch Pinah, la Clef de Voûte, entre Safed et le Jourdain ; d'autres à Zichron Jacob, le Souvenir de Jacob, au pied du Mont Carmel ; d'autres erraient çà et là, sans ressources et sans abri. Et partout les mêmes plaies s'abattaient sur ces malheureux, qui avaient mis trop de confiance dans les souvenirs de la Bible.

Ah ! certes non, la Palestine n'était plus *le bon pays*, cette terre de lait et de miel, de froment et de moût, comme il est dit dans l'Écriture, dont les cieux distillent la rosée, et dont on peut rêver dans la chaleur du poêle, à Berditchev ou à Kiev, ou bien, au fond d'une cave, dans les angoisses d'un pogrom... L'a-t-elle d'ailleurs jamais été ? Une légende juive raconte qu'au sommet du Mont Nébo, quand Jéhovah découvrit à Moïse, de l'autre côté du Jourdain, la terre qu'il lui avait promise (oh ! le fantastique paysage de montagnes couleur de cendre, inextricablement mêlées, sans un arbre, sans une plante, et cette vallée du Jourdain qui n'est rien que du sable et des boues durcies, craquelées, qu'ont laissées, en se retirant, les eaux de la Mer Morte), le Prophète qui venait pourtant de passer quarante ans dans le désert, eut ce mot désespéré : « Où nous mènes-tu, ô Seigneur ? » Et le Seigneur, pour le rassurer, lui montra Jéricho, avec sa source jaillissante et ses palmiers immobiles au pied de la montagne nue. Cette oasis était peut-être moins misérable qu'aujourd'hui. Mais ce pauvre îlot de verdure dut paraître bien maigre au vieux berger d'Israël, qui voyait encore en esprit les riches campagnes au bord du Nil. La Bible dit qu'il mourut ce jour-là sur le Nébo, et que l'Éternel le frappa en châtiment d'un vieux péché, — un vieux péché commis, il y avait quarante ans, dans le désert de Tsinn,

quand sa confiance avait fléchi devant les murmures de son peuple. Mais j'incline plutôt à penser qu'en voyant cette terre promise, qui n'était qu'un nouveau désert, une fois de plus le cœur lui manqua, et qu'il mourut de saisissement.

La Samarie, la Galilée, que, du haut du Mont Nébo, Moïse pouvait mal apercevoir, l'auraient un peu consolé. Au milieu d'une nature toujours pierreuse et ingrate, il y a là des champs, des vergers, des endroits pleins d'agrément et d'un charme idyllique, où la bête et l'esprit boivent à la même eau, se rafraîchissent à la même ombre. Le long de la côte, dans le marécage et la fièvre, çà et là, de charmants sourires. Mais dans l'ensemble, une contrée bien disgraciée de la nature, bien abandonnée des hommes. Et tout cela, petit, tout petit, avec de si grands noms qu'on s'étonne qu'ils puissent tenir dans des cantons si étroits...

Les malheureux Amants de Sion s'étaient installés en des lieux particulièrement détestables. Tout leur argent avait passé dans l'achat du terrain. Où trouver maintenant les ressources pour mettre ces terres en culture, les irriguer, les assainir, et tout simplement pour vivre? Ceux de Zichron Jacob furent obligés de vendre jusqu'aux rouleaux de la Thora! La fièvre décimait ces gens débiles, sans résistance contre un climat auquel ils n'étaient guère habitués. Beaucoup moururent, d'autres partirent, et les malheureux qui restaient, allaient disparaître à leur tour, quand se produisit un miracle, comme on en voit dans ces contes persans qui commencent fort mal, et que rattrape sur le bord de l'abîme quelque génie bienveillant.

Où que vous alliez en Palestine, vous entendez parler du baron. Quel baron? Eh! Le seul qui existe au monde pour un Juif de là-bas : le baron Edmond de Rothschild. C'est lui, le miracle vivant, le génie bienfaisant qui a pris en pitié cette misère lointaine et l'a sauvée du désastre. Richon-le-Sion, les Premiers de Sion, étaient à bout de souffle : il les prit sous sa protection. Puis ce furent ceux de Rosch-Pinah, ceux de Petah-Tikwah, et puis tous! La Clef de Voûte, la Porte de l'Espérance, le Grand Espace, trop étroit pour faire vivre les familles qui s'y pressaient sur le sable, tous ces beaux espoirs qui sombraient, lui faisaient leur signe de détresse. Alors il envoya là-bas de l'argent, de l'argent encore, pour irriguer les sables,

dessécher les marais, creuser des puits, frayer des routes, planter des arbres et des vignes, bâtir des constructions de tout genre, caves, celliers, maisons ; graisser la patte aux Turcs qui interdisaient de rien bâtir, fût-ce une étable ou une grange, et même ordonnaient de démolir les bâtiments déjà construits ; acquitter les impôts ; payer des agronomes, des gardiens contre les pillards arabes, des rabbins, des instituteurs, des médecins, des pharmaciens, indispensables chez ce peuple qui ne peut se passer ni d'instruction, ni de remèdes. Des administrateurs, expédiés de Paris, dirigeaient toutes choses, pourvoyaient à tous les besoins de ces colons improvisés, comblaient tous les déficits, paraient à tous les revers, qu'ils fussent produits par la nature ou l'inexpérience des hommes. Au bout de quelques années, on vit surgir du sable des bois d'eucalyptus, des vignes, des plantations de citronniers et d'orangers, qui surprennent agréablement les yeux dans la pauvreté d'alentour. Au milieu de ces jardins verdoyants, une petite bourgeoisie vivait des secours du Baron, un peu comme à Jérusalem les mendiants du Mur des Pleurs de la charité d'Israël. Les soins de la terre étaient laissés à des ouvriers arabes, ou à de pauvres Juifs du Yémen, habitués dans leur pays d'origine au pénible travail des champs. Et tout ce monde trouvait juste et raisonnable que la munificence de leur bienfaiteur lointain les récompensât de mener au Pays des Ancêtres une vie nonchalante, qu'ils s'imaginaient, bien à tort, être celle des anciens Hébreux.

Depuis une vingtaine d'années, ces colonies qui jusqu'alors n'avaient fait que se laisser vivre sous la houlette de M. de Rothschild, conduisent leurs affaires elles-mêmes. Mais aujourd'hui comme hier, le Baron reste toujours la Providence vers laquelle tous les regards se tournent, toutes les mains se tendent dans les moments difficiles, si les oranges se vendent mal, si le raisin a coulé, si la chaleur a fait tourner le vin, ou si l'on s'aperçoit tout à coup qu'il serait opportun de transformer en champs de citronniers des hectares plantés d'orangers. Un tiers à peine des enfants nés dans ces colonies y restent attachés ; les autres les quittent sans regrets pour courir leur chance ailleurs. En sorte qu'on ne sait qu'admirer davantage : la constance de M. de Rothschild à vouloir créer une race d'agriculteurs juifs en Palestine, ou l'impuissance d'Israël à changer sa vieille âme pour devenir un paysan.

VII. — LES PIONNIERS D'ISRAËL

Les nouveaux pionniers d'Israël n'ont que du mépris pour ces gens des vieilles colonies, — ces bourgeois, disent-ils, esclaves du Baron, comme les vieux pleureurs du Mur sont les esclaves de Jéhovah! Mais il ne veulent pas non plus se faire une vie à l'image des tristes bêtes paysannes, courbées sur leur travail, qu'on voit dans les pays d'Europe. Ce n'est pas pour rétablir ici les formes surannées de la civilisation occidentale que le peuple le plus épris d'égalité et de justice revient sur la Terre des Ancêtres! Une fois de plus, la Loi va sortir de Sion! Une fois de plus, Israël va réaliser, dans l'ordre économique et social, quelque chose de comparable à ce qu'il accomplit autrefois dans le domaine divin.

Tous les maux dont souffre le monde viennent de la vieille idée romaine que la propriété individuelle doit être absolue et perpétuelle. A ce principe détestable il faut en substituer un autre, très ancien et très moderne à la fois, d'une inspiration purement juive. On lit au Livre du Lévitique : « La terre ne sera pas vendue à perpétuité, car la terre est à moi, dit l'Éternel. » L'Éternel! les pionniers de la Nouvelle Sion ont, je crois bien, cessé d'y croire. Mais ils remplacent Jéhovah par l'idée du Peuple Juif, et dans leur droit nouveau ils traduisent ainsi la phrase de l'Ancien Testament : « La terre ne sera pas vendue à perpétuité, car la terre est à moi, dit Israël. »

Une caisse, le Fonds National, alimentée par les contributions de tous les Juifs du monde, rachète morceau par morceau le sol sacré des ancêtres. Quand un émigrant se présente, la terre ne lui est pas vendue, mais concédée à titre temporaire. Si le nouveau venu possède des ressources suffisantes, on lui remet un lot pour un bail à long terme, sous la réserve expresse que lui et sa famille seront seuls à l'exploiter, sans recourir à la main d'œuvre indigène. Il lui est aussi loisible d'entrer, comme associé, dans une de ces colonies qui se sont fondées là-bas, les unes sous la forme communiste, dans l'indivision complète, les autres en coopératives, les autres sous un régime mixte, chaque famille travaillant son lot, et toutes les familles d'une même colonie réunies pour l'achat des instruments, des semences, du bétail, et tous les frais

généraux. Si l'émigrant est sans ressources, il s'engage comme ouvrier dans une ferme du Fonds National, où il reçoit, en plus de son salaire journalier, une part sur les bénéfices. Il peut encore s'embaucher dans un de ces groupes ouvriers, militairement organisés en bataillons de travailleurs, — travailleurs du bâtiment, travailleurs agricoles, travailleurs de la voie ferrée, qui se transportent partout où l'on a besoin de leurs services. Et le jour où il aura réalisé quelques économies, il pourra s'établir à son tour sur un domaine.

Chaque colon n'est rien que le fermier d'Israël. Le Peuple Juif demeure le seul propriétaire du sol. Il bénéficie de la plus-value qu'aura donnée au terrain le travail de ses fermiers ; il garde la possibilité d'élever le taux des fermages pour acheter des terres nouvelles; et si un lot n'est pas, ou est mal cultivé, il peut le retirer à l'expiration du bail. Quant au colon, il a le précieux avantage de n'avoir rien à débourser pour se procurer une terre, et de pouvoir consacrer tout ce qu'il a d'argent à la mettre en valeur. L'ouvrier agricole, associé aux bénéfices, ne sera pas toute sa vie condamné à vivre au jour le jour. Et de même que, sous l'ancienne loi, l'esclave juif ne pouvait demeurer plus de sept ans en servitude, par la force des choses le prolétaire s'affranchira lui aussi. Ainsi, du même coup, Israël s'est débarrassé, ou du moins il le croit, de ces deux fléaux du monde : capitalisme et salariat.

De Jaffa à Jérusalem, de Caïffa à Tibériade, j'ai visité les colonies créées par le Fonds National, et j'ai rencontré sur les routes les bataillons de travailleurs. Tous ces gens se donnent du mal, creusent des canaux d'irrigation, plantent des arbres, empierrent les pistes, et, le soir venu, sous la tente ou les baraquements de bois, se réunissent pour discuter sans fin sur quelque question politique, économique ou sociale, écouter une conférence ou assister à des séances de musique et de cinéma. Leur vie est dure, et je ne voudrais pas en médire. Mais ils m'ont donné l'impression de malheureux qui sont à plaindre, car on les sent pour la plupart mal adaptés à leur besogne. Vous chercheriez en vain parmi eux quelqu'un qui vous dise simplement : « Chez moi je cousais des casquettes, ou je taillais des bottes. » Immanquablement ils vous disent : « Chez moi j'étais un étudiant. » Leur demandez-vous leurs diplômes ? Ils

les ont toujours égarés, ou bien on les leur a dérobés au cours de leurs vies agitées Une certaine brutalité qu'on voit sur beaucoup de visages, m'incline volontiers à penser que leur mémoire est infidèle. Mais qu'ils aient vraiment étudié dans une Université, ou que, dans leur ancien séjour, ils fussent tailleurs ou cordonniers, tous ils sont évidemment pénétrés de cette idée redoutable que les dons intellectuels sont supérieurs à tous les autres, et qu'ils font quelque chose d'admirable en se livrant aux travaux des champs. Ce fanatisme de l'esprit qui fait ailleurs le succès d'Israël, a je ne sais quoi de décevant dans ce pays qui demande avant tout de l'énergie musculaire. J'avoue ne pas goûter du tout le berger qui lit Tolstoï en gardant son troupeau, le travailleur qui porte sous le bras l'ouvrage d'un poète décadent viennois, ou bien encore la jeune fille qui aime mieux casser des cailloux sur les routes que vaquer aux soins du ménage, sous le prétexte qu'ainsi elle bâtit mieux la Palestine! Ces pionniers qui transportent avec eux des cinématographes, des pianos, des conférences, des veillées littéraires, comme les Hébreux transportaient autrefois l'Arche d'Alliance, n'inspirent pas grande confiance dans leurs capacités ouvrières ou agricoles. Eux-mêmes ont-ils ce sentiment? Est-ce cela qui leur donne à presque tous un air morne et tendu? Ni chez les hommes, ni chez les femmes, je n'ai jamais vu un sourire. Mais le moyen d'être joyeux, quand on porte en soi l'idée qu'on n'est pas un peuple comme les autres, et que le monde entier a les yeux fixés sur vous! Toutes ces expériences sociales dont ces pauvres gens sont si fiers, jettent le manteau de Noé sur une réalité misérable. Qu'ils soient organisés à la mode communiste, socialiste, coopérative ou familiale, ils ne subsistent tous que grâce au secours du dehors. Comme les vieux pleureurs du Mur, ils vivent, eux aussi, de l'aumône du peuple juif tout entier. Pas une seule de ces colonies ne se suffit à elle-même. Chacun de ces Haloutzim est un luxe d'Israël.

Ah! comme on est loin du roman imaginé par Herzl! Tous les Juifs du monde, saisis d'une sainte allégresse, vendant leurs biens, liquidant leurs affaires, réalisant leurs capitaux, pour retrouver en Palestine l'équivalent de ce qu'ils laissaient derrière eux! La puissante vague de fond qui devait soulever le monde juif jusque dans ses profondeurs, et emporter tout

Israël d'un élan irrésistible vers la terre de Judée, cette vague ne s'est pas produite. Aucun Juif d'Allemagne, d'Italie, de France, d'Angleterre ou d'Amérique, aucun de ces Juifs qui, disait-on, supportaient avec impatience l'horreur de se confondre avec les peuples étrangers, aucun de ces Juifs n'a quitté son pays d'adoption pour conquérir Jérusalem. Il n'est guère venu que des gens qui n'avaient rien à perdre, des Russes, des Polonais, des Roumains. En Russie même, l'enthousiasme a singulièrement diminué. C'était vraiment, avant la guerre, le seul pays où l'existence se présentait pour les Juifs d'une façon assez difficile. Mais depuis, que de changements ! Ils possèdent aujourd'hui là-bas les droits de tout le monde, et même ils ont le bonheur inespéré d'avoir sous la main, à domicile, cette chose à laquelle ils sont si bien adaptés, une révolution, et une révolution qui se fait par eux et pour eux! Pourquoi s'en iraient-ils faire leurs expériences sociales dans une contrée misérable, quand ils peuvent exercer librement leur génie dans un pays plein de ressources, peuplé de cent millions d'habitants ? Aussi, beaucoup d'entre eux qui jadis se seraient tournés du côté de la Palestine, n'y voient plus maintenant qu'un endroit déshérité, où des gens à courte vue essayent de ressusciter un nationalisme étroit, comme dit Trotzki, qui est juif.

Et l'argent, non plus, n'est pas venu, comme on l'avait espéré. Des quêteurs parcourent le monde pour réveiller en Israël l'enthousiasme et la générosité. Mais Israël est un peuple décevant. Il est ardent et sceptique ; il est riche et il est pauvre ; charitable, mais pas foncièrement généreux. De porte à porte, de maison à maison on s'aide volontiers, mais pour soutenir une grande idée lointaine les bourses et les cœurs sont fermés. Un profond élan national ne va pas au-devant des besoins et des désirs. Pour reconstituer le foyer palestinien, bon an mal an, un Juif de France donne dix-huit centimes à peu près, un Italien cinquante centimes, un Juif anglais moins de deux francs. J'ignore le chiffre en Amérique, mais les sommes assez importantes qu'on y a recueillies, ne doivent pas faire illusion ; et si l'on songe aux quatre millions de Juifs qui habitent là-bas, la contribution par personne se réduit encore à peu de chose. Et l'on ne peut s'empêcher de penser que mettre en branle tous les Juifs du monde, et n'aboutir

à créer çà et là que ces misérables îlots de vie juive, dont quelques-uns s'en vont à la dérive, c'est beaucoup d'agitation pour un maigre résultat.

Les Sionistes les plus enthousiastes ne cachent pas leur déception. Mais ils ne peuvent se résigner à croire que tous les Juifs du monde ne soient pas enflammés du pur amour de Sion, et au lieu d'attribuer l'échec de la belle entreprise à l'indifférence d'Israël, ils en rejettent toute la faute sur la duplicité britannique. Que de fois j'ai entendu ces propos : « C'est vrai, nos riches coreligionnaires d'Europe et d'Amérique n'ont pas quitté leur confort et leurs affaires pour venir à Jérusalem. Il fallait s'y attendre, et franchement nous n'avons jamais beaucoup compté sur eux. Mais des pauvres diables, Dieu merci! nous en possédons assez pour peupler trois et quatre fois un pays comme la Palestine! S'ils ne viennent pas en plus grand nombre, la faute en est aux Anglais. Ils nous ont dit : « Voici votre patrie, voici votre foyer national. Entrez, vous êtes là chez vous. » Et quand nous nous mettons en route, au lieu de nous ouvrir largement le pays, ils nous ferment la porte au visage, et ne laissent pénétrer ici que juste ce qu'il faut de Juifs pour sauver les apparences. Un millier par mois, tout au plus! C'est trop peu pour faire quelque chose, mais c'est assez pour exciter l'animosité des Arabes, et fournir aux Anglais une bonne raison d'occuper une contrée où tout le monde se massacrerait, s'ils n'y faisaient pas la police... Connaissez-vous cette histoire juive? Un Juif arrive dans une auberge. L'hôtesse lui dit : « Que voulez-vous? — Eh! dit l'autre, une cotelette panée avec des pommes de terre. — Mais je n'ai pas de cotelettes. — Eh bien! une omelette alors. — Une omelette? Mais je n'ai pas d'œufs! — Donnez-moi donc un hareng. Avec un oignon et du thé on peut ne pas mourir de faim. — Drôle de Juif! Mais il voudrait tout!... » C'est notre histoire en Palestine. Qu'est-ce que ce *home national* que nous a donné l'Angleterre? Pas même un hareng saur! Avec ces deux mots accouplés, on a excité jusqu'au délire notre imagination trop prompte à s'emparer de l'avenir. Le mot *national* rassasiait notre éternel illusionisme : il semblait nous donner une patrie. Et le mot *home* était mis là, pour rassurer les Arabes. On leur disait à eux : « Un *home*,

ce n'est pas un État. Quel inconvénient y a-t-il à ce que des Juifs viennent fonder un foyer en Palestine ? » Nous le voyons bien aujourd'hui : les Anglais nous ont dupés. Sous prétexte de réparer une injustice de deux mille ans, ils se sont installés ici pour protéger l'Inde et l'Égypte. Mais nous, qu'allons-nous devenir? N'est-il pas illusoire d'engloutir du travail et de l'argent dans un pays qui, sans doute, ne sera jamais à nous, et d'employer toutes nos forces à créer en Palestine un jardin pour les Arabes, et une barrière militaire pour l'Empire britannique?... »

Indifférence d'Israël, ou crainte que ses sacrifices soient dépensés en pure perte, sans profit pour un État juif dont l'avènement apparaît de plus en plus chimérique? Le fait est là : l'argent manque. Les trente mille Juifs environ qui, depuis la Déclaration Balfour, ont débarqué à Jaffa, n'arrivent à vivre qu'à grand peine. Chaque bateau qui se présente avec son lot d'émigrants, est une menace pour tous les autres, et risque de détruire le fragile équilibre qui s'est établi là-bas. Dans les premiers jours d'enthousiasme, on s'abordait joyeusement par ces mots : « Avez-vous du travail? » Aujourd'hui, on se demande sur un ton indéfinissable d'ironie et de tristesse : « Avez-vous un passeport? » Un passeport pour un pays plus favorable que la morne Judée à la réussite des Juifs. Déjà beaucoup sont repartis, et parmi ceux qui restent, combien en trouverais-je encore, si je repassais dans dix ans?

VIII. — LE FILS DE LA JUDÉE

Mais les Juifs, à Jérusalem, ont accompli un miracle ! Partout, dans les rues, à l'école, sur les routes, dans les colonies, dans les bureaux et les boutiques, on n'entend parler que l'hébreu. Et cela tient vraiment du prodige, car depuis deux mille ans le vieux langage de la Bible était bien aussi mort que les défunts endormis sous les pierres de la Vallée de Josaphat. C'était la langue de la prière et des textes sacrés. Tous les enfants apprenaient à la lire dès l'âge le plus tendre, mais il ne serait jamais venu à l'idée d'un maître d'école d'enseigner à ses élèves le sens des mots qu'ils ânonnaient. A quoi bon perdre son temps à ces futilités? L'essentiel n'était-il pas que

l'enfant pût au plus vite savoir par cœur un chapitre de la Bible? Le maître d'école lui-même, qui aurait pu réciter d'un bout à l'autre, sans une hésitation, la Thora tout entière, l'ignorait souvent lui aussi. Et ce n'était pas une des choses les moins singulières de ces ghettos remplis d'extravagance, d'entendre résonner à tous les moments du jour, à la maison ou à la synagogue, pour les prières et les bénédictions innombrables qui commandent à toute la vie, ces vieux mots hébraïques que personne ne comprenait.

L'homme qui le premier fit passer cette langue morte du domaine des livres dans l'usage courant de la vie, je l'ai vu à Jérusalem, quelques semaines avant sa mort. De son nom russe, il s'appelait Eliézer Lazarovitch Elianow; de son nom juif, Ben Yehouda, c'est-à-dire Fils de la Judée. Voici l'histoire de sa vie, comme lui-même me l'a racontée, une de ces étranges vies juives où de grands espaces de temps semblent avoir appartenu à des époques disparues, un miracle quotidien de misère et d'enthousiasme, qui à travers mille vicissitudes finit par réaliser ce qu'on aurait cru impossible.

Son enfance s'était écoulée dans un ghetto de Lithuanie, et jusqu'à sa quinzième année il avait mené l'existence que menaient, il y a quarante ans, les étudiants talmudiques dans ces petites universités juives qu'on appelle des Yéchiba. Imaginez, dans un village perdu, une maison à toit de chaume; et là, groupés autour de quelque rabbin fameux, une vingtaine de jeunes gens, en caftan, en chapeau rond, avec de longues papillotes tombant sur leur visage, en train de discuter à longueur de journée, sur un point du Talmud. Le plus souvent, le texte était par lui-même assez clair. Mais y a-t-il un texte clair pour une cervelle hébraïque? Reb Hillel a dit par exemple : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. » En apparence cela est simple. Mais il est de toute évidence que Reb Hillel a voulu dire autre chose, car s'il n'avait voulu dire que cela, à quoi lui eût servi son génie? Et Isaïe, le prophète des orages, aurait-il énoncé des choses que vous et moi saisissons d'un regard ? Dieu aurait-il fait couler dans son âme toutes les sources du ciel et de la terre, pour faire sortir de ses lèvres un malheureux filet d'eau pure? Ces rabbins étaient admirables pour précipiter aux ténèbres les pensées les

plus évidentes. Tout de suite ils brouillaient tout, trouvaient dix sens différents à une phrase qui manifestement n'en pouvait avoir qu'un seul. Ils appelaient à leur secours la horde des commentateurs qui déjà, depuis des siècles, avaient peiné sur la question ; ils les jetaient les uns sur les autres, et pour finir, élevaient à leur tour une magnifique pièce montée, une sublime tour de David, une nouvelle solution brillante dont l'intérêt, inestimable à leurs yeux, était d'être absolument différente de toutes celles qu'on avait examinées.

Au cours de la leçon, n'importe lequel de ses élèves avait le droit d'interrompre le rabbin pour relever dans ses arguments quelque faute de logique. Tous se pressaient autour de lui, hurlaient à ses oreilles dans une effroyable confusion, avec le seul désir de faire briller leur esprit. Et lorsque les répliques volaient de bouche en bouche, quand ces quelques mètres carrés, couverts de paille humide, étaient devenus le rendez-vous des prodigieux bavards, des inimitables disputeurs qui, depuis le fond des temps, cherchent la lumière dans les ténèbres et le soleil sous la pluie, alors la faim, le froid, qui donc songeait à tout cela ? Oui, qui songeait à tout cela, sous ce chaume où la neige de la nuit, fondant au soleil d'hiver, traversait la toiture et tombait en gouttes glacées sur cet enthousiasme délirant ?

Dans ces villages de yéchiba, c'était une coutume ancienne, et presque un devoir pour les Juifs, de recevoir à leur table ces étudiants talmudiques. Chaque étudiant prenait ainsi le repas de midi, tantôt chez le même personnage, pendant une semaine, un mois ou un semestre ; et tantôt, chaque jour, chez un hôte différent. Cela s'appelait *faire un jour*, ou tout simplement *un jour*. Mais un jour ne consiste que dans un déjeuner, et le pain sec du soir, on le gagnait d'une façon bien singulière elle aussi.

Chaque vendredi, les étudiants quittaient de bonne heure leur école pour s'en aller mendier dans les villages d'alentour. Chacun d'eux avait son domaine, son royaume de mendicité, qu'il visitait chaque semaine, de l'aube au soir du vendredi. Il rapportait de ce voyage de quoi s'acheter le pain du soir, et afin d'éviter la tentation du pain tendre, et ne pas manger avec excès durant les premiers jours, on avait soin de tracer à la craie sept barres sur la croûte — autant de barres que de journées.

Quand arrivait le temps de Pâque, tout ce petit monde se

dispersait pendant trois semaines environ. Pourquoi faire? Pour mendier encore. Pour mendier éternellement. Pour trouver de quoi acheter quelques chemises, des chaussures, un caftan et des livres. De préférence, ils dirigeaient leurs pas vers les pauvres synagogues, hantées de quelques Juifs, et qui ont pour tout mobilier quatre ou cinq bancs disloqués, un tonneau pour les ablutions, un chandelier de fer-blanc, et, contre la muraille, la vieille armoire aux Thora. Ils fabriquaient le pain azyme, fournissaient pour le chant d'allégresse des chanteurs à la voix moins éraillée que le chantre ordinaire, et ils faisaient aussi des sermons que ces pauvres villageois, peu blasés sur l'éloquence, écoutaient avec plaisir. Puis ils regagnaient leur toit de chaume, et les discussions reprenaient sur le texte inépuisable.

Ces étudiants et leurs rabbins étaient les seuls dans le ghetto à connaître l'hébreu. Mais tous les commentaires autour des textes bibliques se faisaient en jargon yiddisch, car il aurait semblé impie d'employer la langue sacrée, même pour l'enseignement religieux. Aussi ce fut un grand scandale quand çà et là, dans le ghetto, on vit des jeunes gens, anciennes gloires de yéchiba, s'intéresser pour elle-même à la vieille langue hébraïque, prendre du goût à sa grammaire, rechercher ses beautés, et finalement pousser l'audace jusqu'à l'utiliser pour des compositions profanes. Déjà le juif Mendelsohn avait paru faire œuvre impie en traduisant en langue allemande les cinq livres de Moïse. Comme s'il était possible, sans la dénaturer et l'humilier profondément, d'enlever à la Loi le son que Dieu lui a donné! Mais quel péché plus grave encore d'employer bassement les mots dont s'est servi l'Éternel, ces mots qu'Il a roulés dans sa bouche, pour les contraindre à exprimer des choses dont jamais le Dieu des Juifs n'a pris le moindre souci! Le vieux ghetto s'en inquiétait, et traitait ces jeunes gens d'*Épicures*, rassemblant sous ce vocable tout ce que la pauvre humanité peut réunir en elle de vanité, de malice et de péché. Et ce n'était pas sans raison! Cette curiosité indiscrète, ce sans-gêne inoui à l'égard des mots intangibles n'étaient que le premier frisson, le premier signe du désir vers le savoir étranger, une aspiration encore vague à s'évader des vieilles disciplines et de la science traditionnelle, toute ramassée autour des commentaires de la Loi. Par une rencontre bien étrange, le goût de cette langue endormie, depuis deux mille ans, et

l'amour des pensées nouvelles se trouvaient soudain associés et cheminaient de compagnie comme des alliés naturels. Quelques petits journaux, rédigés en langue hébraïque, qu'on se passait sous le caftan, commençaient de répandre dans ces communautés lointaines des venins inconnus. Et un jour, — date mémorable! — un roman, le premier qu'on eût traduit en hébreu (c'était les *Mystères de Paris*), apporta tout à coup dans cette austère vie juive les épouvantables prestiges de la civilisation d'Occident!

Un jour qu'Eliézer Lazarovitch, mince, petit, blafard, déjà marqué par la phtisie, prêchait dans une synagogue devant des Juifs rangés autour de l'almémor, dans leurs caftans graisseux, avec leurs bonnets de fourrure, leurs barbes et leurs papillotes, un étranger qui, lui, ne portait pas la lévite, un marchand de Moscou, égaré là pour ses affaires, s'approcha de l'étudiant talmudique et, séduit par son éloquence, lui offrit de l'emmener avec lui, de le prendre dans sa maison et de le faire instruire à ses frais. C'était un de ces Juifs qui n'estimaient rien tant que la culture occidentale, et qui pensaient faire œuvre pie en arrachant à son ghetto un garçon bien doué, pour lui donner une instruction à la russe.

A Moscou, Eliézer suivit les cours du Lycée, et le soir, à la veillée, il donnait des leçons d'hébreu à Déborah, la fille aînée du marchand, qui avait à peu près son âge. Trois ou quatre ans passèrent. Un beau jour (c'était au printemps de 1877), le marchand, revenant à la maison, apporta la nouvelle que les Russes allaient faire la guerre aux Turcs, pour soutenir les Bulgares. Toute la famille fit aussitôt des vœux pour la Turquie. Mais à l'étonnement de tous, Eliézer Lazarovitch prit violemment parti pour les Russes. « Ils ont raison, s'écria-t-il, de soutenir leurs frères de sang! C'est là ce que nous autres Juifs, nous ne faisons jamais entre nous. Aussi nous restons dans l'univers faibles et dispersés! » Tout le monde se moqua de lui, excepté Déborah. Et à partir de ce moment, les autres enfants de la maison lui firent la vie si dure qu'il résolut de s'en aller. Il ne confia son projet qu'à la chère Déborah. Elle lui donna quelques roubles économisés en cachette, puis au moment où pour toujours il franchit le seuil de la porte, elle lui mit la main sur la tête dans le geste de la bénédiction, et

lui dit en manière d'adieu : « Que Dieu te bénisse, Eliézer, quand tu m'appelleras, je viendrai. »

Le voici sur les routes, allant à pied le plus souvent, s'arrêtant à Varsovie, à Lemberg, à Berlin, le temps de gagner quelque argent, en donnant des leçons d'hébreu. Il mit un an pour arriver à Paris. Et c'est durant ce long voyage, qu'un jour, dans une grange, sa mission lui apparut avec la force qu'ont souvent les idées dans ces cervelles juives, où sommeille toujours un rêve messianique : ressusciter d'entre les morts les vieux mots hébraïques, faire de l'hébreu une langue vivante, rejeter, avec la souquenille et le bonnet de fourrure, l'affreux parler yiddisch, ce jargon de fripiers, fait de pièces et de morceaux, qui n'est qu'un patois d'esclave, et par l'emploi du vieux langage dont se sont servis les Rois, les Prophètes et les Juges, refaire l'unité d'Israël !... Tout lui paraissait clair et simple. La paille de la grange jetait des rayons étincelants. Et comme un témoignage de la résolution qui le faisait naître tout à coup à une vie nouvelle, dans cette pauvre grange sans mages, sans Vierge et sans étoile, il se baptisa lui-même Ben Yehouda, Fils de Judée.

A Paris, plus un sou. Alors intervient dans sa vie un mystérieux Polonais, émigré de 48, qui rêvait de ranimer sa Pologne, comme l'autre sa Judée, et qui s'était pris d'amitié pour ce bizarre petit juif, dont le rêve était pareil au sien. Leurs songes allaient ensemble, et leurs deux misères aussi. Mais l'ingénieux Polonais connaissait Paris comme sa poche, et dans les heures de famine il trouvait toujours quelqu'un chez lequel on s'invitait. Et puis, à défaut d'un repas, il est toujours possible de trouver une autre pâture, tout idéale celle-là, dans une salle du Collège de France, ou bien encore à la Chambre, où les deux amis déjeunaient d'un discours de Gambetta.

Mauvais régime pour un phtisique! Ben Yehouda tomba malade. Il fallait quitter Paris pour un climat plus doux. Mais où prendre l'argent du voyage? C'était l'affaire du Polonais! Tous les deux, un beau jour, ils débarquent à Alger. Alger, Tunis, Carthage! En haut de la colline où Didon installa jadis les Phéniciens de Tyr, le Fils de la Judée put rêver à son aise sur la grandeur et l'esprit d'entreprise de ses ancêtres sémites. Maintenant il songeait à partir pour la Palestine, où le directeur de *la Fleur du Saron*, petit hebdomadaire rédigé en

hébreu, lui offrait la fortune : un traitement de vingt francs par mois. S'élancerait-il sur ce pont d'or ? Va-t-il céder à la voix de la Judée qui l'appelle ? Tout son cœur l'y poussait. Mais le Polonais plein d'inquiétude sur la vie de misère qui l'attendait là-bas, lui persuada d'aller d'abord à Vienne, pour y prendre conseil de l'homme que Ben Yehouda admirait le plus au monde, sans l'avoir jamais vu, Smolensky, le romancier du ghetto.

Quel dommage de ne pas savoir l'hébreu ! Je n'ai lu que des bribes, quelques pages traduites du fameux roman de Smolensky : l'*Errant à travers les voies de la vie*. Elles sont restées dans mon esprit comme ces brusques rayons de lumière que Rembrandt projette soudain dans l'ombre d'une synagogue. Quel éclair sur la vie juive ! Et la page finie, comme on regrette de se trouver plongé en pleine nuit, et de ne pouvoir accompagner plus loin le héros qu'il promène, d'aventures en aventures, à travers les misères et les grandeurs insoupçonnées du ghetto ! Lui-même était un ancien *Épicure*, et c'est toujours son histoire qu'il raconte, celle du pauvre intellectuel qui, dans le grand naufrage de l'antique vie juive, du fond d'une misère sans nom, cherche une épave où s'accrocher. Il s'enfuit du ghetto dont le fanatisme l'excède ; il court à travers l'Europe, mais l'Occident le déçoit, et il découvre enfin qu'il n'y a de vérité pour un Juif que dans le Judaïsme et l'idéal messianique. Mais qu'est-ce que le Messie ? Les vieux Juifs de la synagogue le voient toujours sous l'apparence d'un personnage divin, enveloppé de légende et de ténèbres, qui apparaîtra un beau jour, monté sur une ânesse blanche, pour ramener chez lui Israël et faire régner la justice. Mais pour l'Errant qui a trouvé sa Voie, le messianisme n'est pas un vain songe lunaire, l'attente toujours déçue d'un secours tombé du ciel. C'est un espoir prochain, immédiat, la résurrection morale et politique d'Israël, qui se réalisera le jour où, par l'étude de leur langue, de leur esprit et de leur religion, les Juifs auront repris conscience de leur unité nationale.

Ben Yehouda trouva Smolensky dans la chambre misérable, où il imprimait lui-même, sur une presse à bras, sa revue *Haschahar* (*l'Aurore*), qui ouvrait de si grands espoirs à tous les inquiets du ghetto. Il l'embrasse et lui confie son projet de partir pour la Palestine. « Tu es fou ! s'écrie Smolensky. C'est

un pays où l'on est dévoré par les dévots et les furieux ! » Et il lui offre de le garder avec lui pour collaborer à *l'Aurore*. C'était l'espoir du Polonais. Mais une porte s'ouvre et Déborah paraît ! Déborah qui s'est enfuie, elle aussi, de la maison paternelle, et qui est là toute prête à le suivre, à le suivre au bout du monde, c'est-à-dire à Jérusalem ! Ils échangent sur l'heure l'anneau du mariage. Et tous les trois, le Fils de la Judée, Déborah et le Polonais, qui n'a pu se résoudre à quitter son compagnon, les voilà sur un bateau qui descend le Danube, en route pour la cité de Sion !

Entre Belgrade et Orsova, les Portes de Fer ont vu passer bien des gens. En ont-elles vu de plus étranges que ces trois personnages ? Dans ce passage romanesque du fleuve, qui semble préparé par la nature pour des engagements solennels, Ben Yehouda déclara solennellement à sa femme qu'à partir de cette minute il ne lui parlerait plus qu'en hébreu. Et bien que Déborah n'en connût que les quelques mots qu'il lui avait appris jadis, ils n'échangèrent désormais leurs pensées que dans ce langage oublié, perdu au fond des âges, et que dans tout l'univers ils étaient seuls à parler...

Ils s'embarquèrent sur la Mer-Noire. Vingt jours de traversée, douze heures d'âne à travers des montagnes stériles, peuplées de souvenirs prestigieux. Et soudain, dans la poussière et le vent qui souffle toujours là-haut, la Ville de l'espoir éternel apparut à leurs yeux, avec ses grands murs crénelés, posée sur son plateau pierreux comme une couronne de misère.

JÉRÔME et JEAN THARAUD.

(A suivre.)

ABRAHAM BOSSE

OU LE FRONDEUR

En abordant ce très intéressant sujet, la vie du graveur Abraham Bosse, dans un volume qui va prochainement paraître (1), M. André Blum a touché à l'un des points les plus délicats de l'histoire de France : le siècle de Louis XIV, l'ère classique par excellence, l'époque du « Grand Ordre, » selon l'expression de Louis Madelin, n'a-t-il pas, en raison de son principe même, tari une des veines les plus riches du tempérament français, celle qu'on est convenu d'appeler la veine « gauloise ? »

Jusqu'au temps du Grand Roi, elle faisait circuler librement et à flots dans le corps national un sang fort et dru : montant de nos vieilles provinces, il venait dans Paris, et jusque sous les piliers des Halles, enluminer les trognes des « pica resques » et des « grotesques. » Rabelais y avait puisé sa verve, Montaigne son verbiage — « Que le gascon y aille, si le français n'y peut aller ! » — Mathurin Régnier, Saint-Amant, Théophile en étaient tout pleins et congestionnés. Malherbe lui-même en avait reçu quelques gouttes : la bonne langue française était, pour lui, celle qui se parlait au « marché aux herbes. » Molière consultait sa servante et La Fontaine Jeanneton.

Dès l'année 1660, la veine s'épuise. Louis XIV saigne à blanc un corps trop vigoureux. Il introduit, dans les lettres et dans l'art, la règle, la décence, le sens de la dignité ; il leur impose cette belle prestance, qui est la sienne, la démarche

(1) *Vie d'Abraham Bosse* par André Blum, un volume in 8° avec album. Éditions Albert Morancé.

aisée, sans doute, mais non plus libre, le pas mesuré qui s'interdit tout caprice, toute fantaisie. Il fonde l'Académie des Beaux-Arts et il y fait régner Le Brun. Taillés au ciseau comme les ifs de Versailles, les beaux esprits s'alignent dans un ordre symétrique. La France a-t-elle gagné, a-t-elle perdu à cette discipline? N'a-t-elle pas perdu, en effet, quelque chose d'irremplaçable, la spontanéité, la verve, le diable au corps, l'exubérance virile et même charnelle?

Ces réflexions, dira-t-on, à propos de la vie d'un graveur, et d'un graveur de bien mince importance, joli maître assurément, mais, en somme, secondaire; plaisant et fin, mais borné et sans génie! Abraham Bosse contre Louis XIV : singulier rapprochement, duel disproportionné, s'il en fut. Car, qu'est-ce que ce graveur? Et puis, qu'est-ce qu'un graveur?

***

D'abord, ce graveur apparaît, selon les faits de sa vie et les manifestations de son art, dont les moindres détails nous sont connus grâce au livre de M. A. Blum, comme un personnage singulier, un « type. » C'est le type « frondeur, » celui qui n'admet pas, qui s'oppose; mon ami Paul Revoil disait, en un gentil barbarisme : le contrepiédiste. Né protestant, il proteste. C'est son rôle et c'est sa destinée. Jusqu'à sa mort, arrivée en 1676, en plein essor du grand règne, ce petit homme, peut-être bossu comme son nom, tient en échec l'Académie du Grand Roi. Il savait ce qu'il voulait plus encore que ce qu'il valait : car, on ne lui trouve pas un grain de vanité; mais il est plein de raison, de raisons et d'entêtement. Il se jette dans la lutte avec un courage quasiment héroïque et, de cette vie de sacrifices, il ne recueillit même pas les palmes du martyre. Il ne fut pas un persécuté, tout au plus un expulsé. L'Académie, qui ne l'avait inscrit qu'en marge, le raya de ses marges. Et ce fut tout : telle fut sa révocation, qui, d'ailleurs, ne troubla en rien sa hargneuse vocation.

Opposition irréductible et d'autant plus singulière que ce fils de la Fronde fut consciemment et consciencieusement un classique, un vrai classique de la grande classe, disciple exclusif du Poussin et de Descartes. Au frontispice d'un de ses ouvrages il inscrivit cette maxime, tellement du grand siècle : « *La Raison sur tout.* » Il savait donc parfaitement ce qu'il faisait.

Il se rattachait par choix, — et ce fut la grande querelle de toute sa vie, — à l'illustre M. Desargues, ami de Pascal, dont il défendit les doctrines scientifiques en matière de dessin et de perspective contre une molle esthétique conventionnelle et contre le procédé relâché de l'École. Ses maîtres avoués sont Poussin, Callot. Quand le siècle dévia vers une sorte de pompe grandiloquente où il y avait aussi, certes, de l'affectation et de la lourdeur, il resta fidèle à sa « Raison » austère, et combattit, non seulement à la pointe du burin, mais à la pointe de la plume. Il s'en prit aux tyrans de l'art, aux porteurs de férule et même au rigide dispensateur des faveurs royales, Colbert. Jamais il ne se laissa intimider, et son œuvre extraordinairement abondante, ses écrits toujours solides et d'une langue rocailleuse, mais savoureuse, se dressent en face du « Grand Ordre » et peuvent, une minute, faire hésiter le jugement.

Louis XIV ordonnait qu'on écartât de sa vue les Teniers. Sans doute il n'eût guère goûté les Le Nain; on ne voit pas qu'il se soit intéressé à la querelle d'Abraham Bosse. Les courtisans savaient seulement qu'il n'aimait pas le « libertinage de l'esprit. » Il n'eut que du mépris pour ce caillou dans le soulier du grand siècle.

Cependant, la verve gauloise ne passa pas, — pas plus que le café. La fronde protestante ou, si l'on veut la protestation, qui venait en droite ligne des grands humanistes du XVIe siècle, d'Érasme, de Rabelais, de Bonaventure des Périers, lança, à la fin, la pierre qui frappa à la tête le système; ramassée par Jurieu et par Bayle, elle devint meurtrière et abattit le géant quand elle fut maniée par Voltaire. Cette opposition quand même compte donc. Dans le siècle de la raison, elle a sa raison; dans le siècle de la tradition, elle est aussi une tradition. Or, un des anneaux a été ciselé par ce graveur!

* * *

Mais qu'est-ce qu'un graveur?

L'art de la gravure est méconnu ou, plus exactement, peu connu : certes, il a ses fidèles, ses dévoués, et même ses fanatiques, ses dévots; il est des amateurs qui donneraient une fortune pour une épreuve d' « état. » Mais le grand public et même le public cultivé ne sait rien de très précis sur le métier

de graveur, sur son procédé, sur son idéal, sur sa belle et précieuse fécondité. La gravure occupe le bas degré de l'échelle dans la série des arts officiels. Au Louvre même, on ne l'expose pas, les estampes étant l'affaire de la Bibliothèque Nationale; et on croit honorer la gravure en l'affublant d'un nom effroyablement grec, la chalcographie.

Or, la vie de nos pères, l'histoire des mœurs, et même l'Histoire avec un grand H, nous seraient à peu près inconnues et inintelligibles, en tout cas invisibles, sans l'estampe.

Les musées où les tableaux des peintres et les statues des sculpteurs sont rassemblés à grands frais, n'apportent, en fait, qu'une contribution bien réduite à la connaissance du passé. A qui donc est-il permis de les fréquenter à loisir et d'y remuer les chefs-d'œuvre d'une main diurne et nocturne? Et puis, sans insister sur l'inaccessibilité des grandes créations de ces arts majeurs, sur leur rareté, sur leur dispersion parmi les continents, quel raffinement de culture ne faut-il pas pour comprendre, ce qu'on appelle comprendre, l'art des maîtres qui ont mérité de subsister et qui se sont transmis, selon des conventions souvent rigides, le secret des écoles et des ateliers? Qui peut seulement se douter, sans de profondes études, que, par exemple, les Romains de David expriment la pensée révolutionnaire et sont les truchements de l'épopée napoléonienne? Qui discerne le jansénisme à travers une toile de Philippe de Champaigne ou l'humanisme derrière un portrait de Holbein?

Tandis que l'estampe, par sa multiplicité, sa simplicité, sa réalité, fait que la compréhension visuelle des choses et des temps nous saisit aussitôt. Une suite de Callot, c'est une époque; une illustration de Charlet, c'est l'Empereur. Par l'estampe, les temps révolus sont nôtres; nous les tenons dans la main. La gravure n'est pas seulement chose abondante et familière; elle est *vraie;* elle dit clairement, modestement, finement, ce qu'elle a à dire; elle m'enchante.

J'ai passé ma vie d'historien, le nez dans mes cartons de gravures; je ne me suis pas ennuyé; et, par la gravure plus peut-être que par le document écrit ou imprimé, j'ai senti l'histoire. C'est pourquoi ai-je retenu cet art confidentiel et intime au logis, parmi les miens. Quand j'ai voulu évoquer dans mon esprit le temps et la mission de Jeanne d'Arc, j'ai regardé les *bois* des vieux graveurs; quand j'ai prétendu peindre la France

de Louis XIII, comment l'eussé-je fait, s'il n'y eût pas eu Callot, La Belle, Mellan et notre Abraham Bosse ?

La gravure française, depuis les xylographes du Moyen-âge, est d'une richesse, d'une variété, d'une surabondance telle que l'on tenterait vainement de l'épuiser. Les miniatures sont descendues du luxe inaccessible des « livres d'heures » peints pour la Cour, jusqu'aux « livres de messe » gravés pour la foule ; et les *bois* ont souri aux yeux de nos mères en prières. Les chansons de geste ont fait glisser leur héroïsme jusqu'au cœur des enfants par les images de la *Bibliothèque bleue* où les quatre fils Aymon enfourchent tous ensemble le vaillant cheval Bayard. La découverte de l'Amérique et des terres inconnues ne nous fait plus concevoir son indicible surprise que par les images des de Bry et des Thevet. Les grands massacres du siècle sanglant horrifient notre souvenir par les « suites » de Tortorel et Périssin. Que saurions-nous de ce que fut l'éducation du gentilhomme français et de la belle tenue d'une « académie » sans les nobles cavalcades de M. de Pluvinel ?

Léonard Gautier, Sébastien Leclerc, Méryan, Larmessin, que d'heures passées devant vos châteaux, vos villages, vos hommes en voyage couverts du balandran, votre cavalerie chargeant, vos pistolades, vos convois militaires, et vos gueux « pleins de bonne aventure ! » Callot ! tout un monde vit par lui : damoiselles au mimi, bravaches à la haute moustache en croc, bohémiens en bandes, comédiens en troupe, gentilshommes à la fraise et aux larges houseaux, cavaliers aux bottes à grands revers. Que saurions-nous du grand siècle, — j'ai dit le siècle de Richelieu, — si vif, si alerte, si audacieux, si brave et si déluré, sentant la tranchée et le gousset, comme dit Henri IV, — si la gravure ne nous l'avait montré ? Callot conduit droit à Molière.

J'enjambe tout de suite l'œuvre d'Abraham Bosse, puisque je dois y revenir. Mais ses grands prédécesseurs, les Callot, les Mellan, les Picard, les Van Dyck ouvrent admirablement le cortège qui précède le Grand Roi. Le plus grand de tous, Claude Lorrain, dont la pointe grava la lumière comme son pinceau la peignit, est l'égal du Poussin ; maître de l'eau-forte, plus grand peut-être que Rembrandt et, à coup sûr, plus inégalable. De tels hommes sont de la vraie gloire française, très haute et, en même temps, très abordable. Dans un musée,

dans une collection, un Mignard, un Largillière, tout emperruqués, tiennent les distances. Nos graveurs, bonnes gens, sont à deux pouces de nous, débarbouillés du fatras et dépouillés de la perruque. Par eux je vois jusqu'au fond de l'âme, j'arrache le masque, l'homme paraît et le « héros » s'évanouit.

Il ne peut être question d'esquisser seulement ici une histoire de la gravure française. Et quelle belle suite pourtant! La beauté ordonnée du grand siècle (qui songe à la nier?) n'est nulle part plus présente et plus sensible que sous le burin impeccable des Nanteuil, des Edelinck, des Audran. Le XVIIIe siècle nous a laissé l'illustration de ses livres sans prix. Les Gravelot, les Marillier, les Saint-Aubin, les Cochin, les Eisen, sont des maîtres d'un art achevé.

Notre Abraham Bosse fut un des initiateurs de la gravure en couleur. Nous savons ce qu'elle fut du temps des Debucourt, des Boilly; et voici toute une autre vie, une autre époque qui surgit sur l'estampe : galeries du Palais-Royal, muses de Parny, joueurs d'échecs du café de la Rotonde, diligences qui emportaient Byron et Chateaubriand, bientôt Balzac et George Sand, mœurs toutes plates du siècle bourgeois, qui vous connaîtrait sans cet art adroit et précieux?

La photographie a failli tuer la gravure. C'est à peine si, quelque temps, la lithographie lutta. Prudhon, par elle, donnait pourtant encore à l'estampe un charme indicible. Charlet, Bellangé, Tony Johannot, les Vernet eurent leur Austerlitz, et ce fut le *Mémorial de Sainte-Hélène*. Mais le bataillon carré se décimait quand une soudaine volonté de vivre ranima le cuivre défaillant; et ce furent les grands aquafortistes et les grands illustrateurs de la fin du XIXe siècle; le plus grand de tous, celui dont les ombres rivalisent peut-être avec les lumières de Claude Lorrain, Méryon, le maître de la psychologie Daumier, puis Rops, puis Vierge, puis Lepère, puis Zorn, puis le profond Besnard, puis notre grand Forain. La photographie a cédé : elle se contente de sa mission documentaire, et cela suffit. L'art reste où il a toujours été, dans le cerveau et dans la main.

La gravure et, en particulier, la gravure sur cuivre, burin et eau-forte, est une des fleurs les plus précieuses du génie créateur de la France. Le graveur, sur son établi, enfonce, d'un pouce ferme, un trait que rien n'effacera. Il *grave* comme son camarade le typographe *imprime*. Réfléchissez à la force de

ces deux termes. Le graveur voit, c'est un voyant du monde tel qu'il est; mais il s'enferme, il s'isole pour le rendre. Son imagination se repaît du jeu de l'ombre et de la lumière. C'est un solitaire, un silencieux, un doux, un caressant. Parfois aussi il s'irrite, il mord. Le graveur est, en son ordinaire, un homme modeste; mais il a un sens très fier de son indépendance et de sa vue à lui. Il n'aime ni le bruit, ni le battage; s'il est doux, il est fort, complaisant comme son cuivre, incisif comme son burin.

Si je me suis laissé entraîner à essayer de tracer en quelques traits la figure du graveur, c'est que j'avais un modèle devant les yeux: mon tant regretté ami, Auguste Lepère. Il y avait dans sa personne, avec moins de rudesse antique, avec plus de charme, mais avec autant d'austère souci de la technique et avec une pareille indépendance et originalité d'esprit, quelque chose d'Abraham Bosse.

Quand Lepère dessinait un de ses « Paysages de Paris, » il voyait l'actuel et un peu l'au-delà : sa fantaisie dépassait le but en le saisissant; il surajoutait au monument qu'il dessinait et au ciel où flotte une fumée ou un nuage, de l'âme. Il fut, certes, un manieur de cuivre incomparable, mais en même temps autre chose, un philosophe, un penseur, un créateur; dans le moindre trait il mettait un rien de son cœur. Et son cœur était pur. S'il conçut, de lui-même et par une inspiration de son propre génie, celle de ses œuvres qui fut vraiment l'œuvre de prédilection, « l'Éloge de la Folie, » c'est qu'il voyait, au-dessus des siècles, l'unité de l'âme humaine : il chassa les marchands du temple; cet homme qui n'était d'aucune chapelle fustigea les expulseurs fermant aux foules croyantes les sanctuaires et les parvis des cathédrales; au-dessus de l'athéisme de M. Homais, il faisait surgir la pâle apparition d'un Christ au visage indiciblement affligé que lui eût envié Albert Durer. Son génie populaire avait conçu l'espoir de toucher, par l'estampe, l'inconscient du peuple. Se doutait-il, seulement, quand il songeait à ouvrir boutique sur le Pont-Neuf et à vendre des gravures sans prix, pour un sol, à l'enseigne de la « Belle Image, » se doutait-il qu'il reprenait tout bonnement le commerce et presque le pas de porte de la « Rose rouge, » boutique en laquelle Sébastien Tavernier avait vendu jadis les gravures d'Abraham Bosse?

*
* *

Nous voilà revenu, par un détour, à notre sujet, la vie d'Abraham Bosse. On suivra, dans le livre de M. André Blum, les diverses phases de cette existence; on y trouvera une étude approfondie de son œuvre. Pour rien, je ne voudrais déflorer un sujet si habilement traité. Je relèverai seulement quelques traits qui me paraissent utiles à l'histoire générale. Abraham Bosse est Tourangeau, comme Rabelais et Descartes. Il appartient à cette bourgeoisie protestante, dont Tallemant a fait un des sujets les plus piquants de ses *Historiettes*, et sur laquelle M. Magne vient de nous renseigner par le menu. On sait que, de ce milieu, sont sortis entre autres les Rambouillet; tout est donc en lui de bonne graine et de bonne terre et sent en plein son XVIIe siècle.

On retrouve, dans le caractère que j'ai essayé de dépeindre, un je ne sais quoi qui rappelle ces Français originaux, par exemple, ce M. de Laleu dont Tallemant dit qu'il « estoit d'une honnête famille de Bléré en Touraine et que, dès sa plus tendre jeunesse, il s'amusoit avec un compas à faire des ronds et des quarrez sur le sable, marque certaine qu'il s'adonneroit aux mathématiques... » et, aussi, « qu'il avoit de l'esprit, mais un esprit si déréglé qu'il se mit dans son loisir à rêver de choses qui n'étoient nullement de son gibier... » Voilà bien cette bizarrerie huguenote. Né vers 1602, Abraham Bosse aborde la vie et l'art vers 1635, en l'année climatérique du règne de Louis XIII, quand Richelieu s'allie aux protestants d'Allemagne et de Suède pour lutter contre la maison d'Autriche. De ce point culminant de la grandeur française d'où il aperçut la vie, il lui restera toujours la nostalgie de ces sommets. Louis XIV, fils d'Anne d'Autriche, époux de Marie-Thérèse, lui paraîtra le roi d'une autre génération et d'une autre cause. Il mourut en 1676 et ne vit pas la révocation de l'Édit de Nantes ; mais il la pressentit en quelque sorte, et prit, d'avance, une attitude de méfiance et de précaution. Il mourut seul, sans amis. La génération qui avait été la sienne, celle des esprits libres, avait disparu. Les contemporains eux-mêmes l'ont nettement distinguée de celle qui suivit. La Fare dit : « Comme il y avait alors beaucoup de chemins pour la fortune et de moyens de se faire valoir, l'esprit et la hardiesse personnelle furent d'un

grand usage et il fut permis d'avoir le cœur haut et de le sentir : ce fut le siècle des grandes vertus et des grands vices, des grandes actions et des grands crimes. » Sans s'élever si haut ni tomber si bas, Abraham Bosse ne voulut pas cesser d'être le contemporain de ceux qu'avait admirés sa jeunesse, Poussin, Descartes, Pascal, Corneille : il resta toujours « Louis XIII. »

Singulière destinée d'avoir, de l'art, la conception d'un Poussin et d'être tenu sous la férule d'un Le Brun ! Il y eut là un saut, une rupture si brusque d'une génération à l'autre qu'on a peine à saisir les circonstances qui l'ont produite.

Dans l'aventure de la Fronde, où tant de légèreté et d'imprudence s'accompagnèrent de tant de vigueur latente mal orientée et mal dépensée, ceux qui avaient été les « hommes de main » de l'âge précédent se compromirent pour rien et encoururent la réprobation universelle. Ils perdirent la cause de la liberté en la gaspillant. Et la France se rua, d'un coup de panique et par crainte du pire, dans la servitude volontaire du grand règne. Beaucoup de ceux qui s'inclinèrent le firent par nécessité et gardèrent, au fond du cœur, un je ne sais quoi d'amer et de désabusé. Leur surprise et leur humeur sourdent de place en place dans une boutade de Mme de Sévigné, dans la mélancolie de Molière, dans les pages enflammées de Saint-Simon (lui aussi, tellement « Louis XIII ! ») Même certains mots de Bossuet révèlent la blessure secrète. L'heure critique fut le procès de Nicolas Fouquet. En ce moment, Mme Scarron arbore la coiffe de Mme de Maintenon et elle rompt avec Ninon de Lenclos. Aucun de ceux qui s'attardèrent dans le goût du passé ne reçut les faveurs de Colbert. En revanche, ils gardèrent leur libre arbitre.

Abraham Bosse engagea la lutte contre les favoris du grand ministre pour une chose de son métier : exposant, comme fondamentales dans les arts du dessin, les lois de la perspective, il opposa la règle *mathématique* de Desargues au système *esthétique* de Le Brun et de l'Académie. Il paraît que la lutte est reprise aujourd'hui et que nous avons encore le clan des esthétistes et le clan des mathématistes. Qui a tort, qui a raison ? Qui avait raison ou tort sous Louis XIV, je ne saurais le dire. Le plus probable c'est que, même s'il n'y eût pas eu de dispute à ce sujet, notre homme se fût disputé quand même. Son indignation tenait au changement des mœurs.

Artiste et technicien, il a en horreur la convention académique : il entend rester un classique, le classique de la « Raison, » non du poncif. Je sais peu de phrases plus hautes que celle qu'il écrivit à propos de son maître, Poussin : « Dans un temps calamiteux et bien contraire aux arts, la France a produit de grands rejetons, surtout en la personne du rare Poussin lequel, selon mon sens, a fait, et principalement depuis quelque nombre d'années, des ouvrages admirables. »

Et rien certes n'est plus noble, en une parfaite simplicité, que l'épitaphe de Callot telle qu'il la composa : « *A la postérité! Passant, jette les yeux sur cette écriture. Je suis Jacques Callot, le grand et excellent chalcographe, qui repose en ce lieu en attendant la résurrection des corps. Ma naissance fut médiocre, ma condition noble, ma vie courte et heureuse; mais ma renommée a esté et sera sans pareille. Personne ne m'a égalé en toute sorte de perfections pour le dessin et la gravure sur l'airain...* »

Avec cette doctrine et ce caractère, Abraham Bosse ne s'éloigna jamais de ses maîtres. Il tint à eux par courage et par bon sens : on sent bien qu'il est le survivant de leur âge. Des pièces qu'il grava la plus célèbre est peut-être la *Galerie du Palais-Royal*. Les belles dames délicieusement coiffées à la chien, le fichu de dentelles ajouré aux épaules, la taille prise dans l'armature du vertugadin, jouent au naturel la pièce de Corneille au-dessus de ce quatrain tout à fait « Cyrano : »

Icy, faisant semblant d'acheter devant tous,
Des gants, des éventails, des rubans, des dentelles,
Les adroits courtisans se donnent rendez-vous,
Et pour se faire aimer galantisent les belles.

Abraham Bosse a illustré la célèbre *Polexandre* de Gomberville ; il a gravé *la Noblesse française à l'Église*, *le Courtisan à la mode*, *les Lois de la galanterie*... Toujours des scènes de mœurs croquées sur le vif et d'un charme extrême. Sa *Visite à l'accouchée* n'est qu'une transposition graphique des *Caquets de l'accouchée*. Dans *l'Histoire de l'Enfant prodigue*, ce sont encore de beaux seigneurs vêtus à la « mode de l'Édit » ou des paysans sordides tels que les dépeindra La Bruyère, qui humanisent sous nos yeux les légendes de la Bible. En somme, Abraham Bosse est un Le Nain de la ville, sinon des champs. Ses sujets religieux ou allégoriques sont pour la plupart manqués. Et

même dans la représentation de la vie contemporaine, où il triomphe, on a remarqué en lui quelque froideur, quelque pauvreté d'invention. Bourgeois, il reste bourgeois.

Et c'est là, souvent, la rançon de ces bornés, de ces entêtés : accroupis sur leur coin, ils ne s'épanouissent pas. Isolés, ni l'école, ni le cénacle, ni la société ne les portent. Ils craignent d'aborder les grands sujets. L'intime les garde, mais aussi le familier et puis le vulgaire ; leur cuisine leur devient un monde, et Jeanneton une muse. Le grand air et le beau sublime les effraient. C'est la rançon de leur rencoignement en eux-mêmes. Mais que ne pardonnerait-on pas à leur saine vigueur ?

Je veux finir par un rapprochement : voici l'une des œuvres les plus parfaites d'Abraham Bosse : « *Figures en naturel, tant des vêtements que des postures des gardes françaises du Roy très chrétien.* » Dans cette estampe sont représentés les principaux types des gardes françaises : le hallebardier, l'arquebusier, le piquier, cuirassé, l'épée au côté, la pique à la main, le capitaine, le joueur de fifre, le tambour et enfin, le porte-enseigne, celui-ci fier de tenir le drapeau et s'écriant :

> Aussi ne veux-je point, mourant au lit d'honneur,
> Dans un plus beau linceul que l'on m'ensevelisse !

Quelle note hardie, quel ton, et comme cela sent sa « Guerre de Trente ans » et son « Richelieu ! »

Par comparaison, j'évoque la série des gravures d'Audran d'après les *Batailles d'Alexandre* de Le Brun. Pages magnifiques, certes, et où les grands drames de l'histoire s'ordonnent dignement, fût-ce dans le théâtral. Auprès de ces épopées, combien paraît mince la petite estampe d'Abraham Bosse, toute vibrante soit-elle de patriotisme, de crânerie et de réalité !

Lequel choisir ?... Mais, au fait, faut-il choisir ?... Tout de même, c'est quelque chose que la discipline, l'effort sur soi-même et le goût de la grandeur.

GABRIEL HANOTAUX.

UN PROBLÈME DE PSYCHOLOGIE HISTORIQUE

LE GONFALONIER PERPÉTUEL PIERO SODERINI

(Florence, 1502-1512)

Dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Florence, qui figure au catalogue sous les n°s VII, 9, 271, se trouve une épigramme de quatre vers recueillie par Polidori pour son édition des Œuvres mineures ou petits écrits de Machiavel et qu'ont reproduite toutes les préfaces, toutes les notices sur la vie du Secrétaire florentin. En voici la traduction littérale :

La nuit que mourut Pier Soderini,
Son âme s'en alla à la bouche de l'Enfer.
Mais Pluton lui cria : L'Enfer ! âme imbécile,
Va là-haut dans le Limbe parmi les autres bambini !

Si le sentiment est peu bienveillant, l'idée et l'expression sont peu originales. Plus ou moins imité de Dante, le même trait avait servi, dès 1481, contre un obscur commissaire de la ville de Parme, dont on s'était borné à dire, le jour où il avait été cassé de son emploi : « Il est digne de descendre dans le limbe, car il n'a fait ni mal ni bien. »

Cette épigramme est-elle réellement de Machiavel ? C'est

douteux, et l'on aimerait, pour sa mémoire, à d'autres égards si calomniée, pouvoir établir qu'elle n'est pas de lui, qu'il n'a pas ajouté ce quatrain à son *Chapitre de l'Ingratitude*. Mais si pourtant il en était l'auteur, comment le justifierait-il ? En quoi le Gonfalonier perpétuel, qui jusqu'en sa disgrâce fut son protecteur, lui aurait-il paru l'avoir mérité ?

I

Piero Soderini était le troisième fils de Messer Tommaso, chevalier, cinq fois gonfalonier de justice, — du temps que cet office éminemment précaire ne durait que deux mois dans la mouvante Florence des dernières années du xve siècle, — et de Madame Dianora Tornabuoni. Il eut quatre frères. De ses deux aînés, le deuxième, Pagolantonio, fut, lui aussi, gonfalonier, en 1497. De ses deux cadets, le plus jeune, Francesco, devint l'évêque, ensuite le cardinal de Volterra ; le quatrième garçon, Giovan-Vettorio, s'était attardé aux écoles et avait conquis le grade de docteur *in utroque*. C'était un usage suivi dans les maisons anciennes où l'on honorait la science et l'on ne restreignait pas par calcul sa postérité.

Sur un médaillon appendu à l'arbre généalogique des Soderini, dans le livre que Scipione Ammirato a consacré aux familles nobles de Florence, en ayant soin, — il nous en avertit, le digne homme ! — de les présenter *in confuso*, afin de leur ôter tout prétexte à querelle de préséance, Messer Piero nous montre un visage long, un peu maigre, le nez pointu se relevant légèrement du bout, l'œil largement ouvert au regard fixe, la mâchoire saillante, le menton étiré, l'air qu'ont encore de nos jours ou qu'avaient encore naguère beaucoup de gens de justice : la mine grippeminaude, chattemite, dirai-je chafouine ? en contraste accusé avec le visage plus rond, plus plein, plus réjoui, un tantinet facétieux, la belle face ecclésiastique de son frère le cardinal-évêque.

Piero s'était formé comme, de son temps, se formait à Florence tout jeune gentilhomme, un Guicciardini, un Del Nero, un Capponi, par exemple. Cette brillante jeunesse, parmi laquelle il semblait que dussent se recruter les candidats aux grands emplois, ne faisait pas ses classes, suivant un mot fameux, dans les « collèges de joueuses de flûte. » L'espèce n'en était

point improvisée, et elle n'improvisait point. Même quand elle n'écoutait pas à l'Université de doctes leçons sur Platon, même quand elle ne participait pas aux subtils entretiens des jardins Ruccellai, elle se préparait par la pratique, s'instruisait par l'expérience, s'élevait, dans les deux sens de ce verbe, de degré en degré. Pour chaque famille il y avait l'étape, et pour chacun de ses membres il y avait des étapes. Cinquante foyers dans Florence, et sans doute davantage, des centaines peut-être, étaient autant de petites Écoles des sciences politiques. L'enseignement s'y donnait sans que personne montât en chaire et sans que personne prît des notes, en causant à table. Ainsi ce n'était pas l'esprit seul, mais tout l'homme dont l'éducation s'y faisait par imprégnation, et littéralement par impression du milieu.

Pour en bénéficier, il fallait y naître, mais, pour en profiter, il suffisait d'y vivre. Dès l'enfance, ou presque, on y connaissait quiconque jouait un rôle, et l'on entendait parler de toutes les affaires par ceux qui les avaient traitées, les traitaient ou les traiteraient. C'était un avantage très grand. Pareillement quelques-uns d'entre nous ont pu rencontrer encore un de ces privilégiés de la vieille société française, issu d'une race de militaires, de diplomates ou de financiers. Quelle adaptation! Quelle aisance! N'eût-on pas dit qu'il ne faisait que respirer l'air natal ou se promener dans ses terres? Il n'avait jamais de surprise, il était toujours « à la page. » Ses nerfs réagissaient exactement; ses réflexes même étaient disciplinés par l'hérédité et par l'habitude. A égalité d'intelligence, sa supériorité était éclatante. Sachant ce qui ne s'apprend pas, il en savait assez, parce que ce que l'on sait le mieux, c'est ce que l'on n'a pas appris, ou du moins ce que l'on a appris sans s'en apercevoir. Encore est-il que cela ne se trouve pas dans le dialogue de la semelle avec le pavé!

Cet avantage, que la Cité paraissait devoir tourner à son profit, demeurait d'ailleurs souvent théorique. Assurément, à ne considérer que les textes, l'accès aux principales charges de l'État semblait être défendu par la prudence des lois contre les intrusions trop scandaleuses ou simplement trop turbulentes. La procédure même, les formes même de l'élection dressaient en apparence, à tous les seuils de la carrière, comme un barrage, ou plutôt comme un système de barrages filtrants. Tout promettait à Florence, avec un personnel de choix, un bon gouverne-

ment. Mais il y avait les révolutions; bien plus, la vie de la République n'était qu'une incessante révolution. Cette perpétuelle instabilité qui, deux siècles auparavant, avait arraché à Dante un gémissement profond, ne menaçait pas seulement, au juste effroi de ceux qui les occupaient, les modestes emplois dont dépend le pain quotidien. Toute la République était, pour ainsi dire, toujours en l'air.

Le poète divin l'avait peinte malade d'inquiétude, et, pour essayer de tromper sa fièvre, se rejetant d'un côté sur l'autre. Nous, modernes, placés pour regarder de loin, et dont les dernières découvertes ont enrichi le magasin d'images, nous dirions volontiers que tous ces dignitaires, tous ces fonctionnaires de la Cité, qui ne font qu'entrer et sortir, entrent et sortent avec l'allure saccadée, sautillante, trépidante de personnages de cinéma : ils dansent un instant sur l'écran, puis s'évanouissent et ne laissent après eux qu'une ombre encore agitée. Avec eux, la République est comme entraînée par un vertige ; la consommation qu'elle en fait est telle qu'elle a vite épuisé, en dépit de leur nombre, la liste des hommes compétents : alors il lui faut faire de nécessité vertu et se rabattre sur les autres. Elle souffre de la fatale diminution de valeur de son personnel, mal rongeur des démocraties : à mesure que cette valeur s'abaisse, elles glissent, tombent et s'enlizent dans la dictature molle de l'incapacité.

Pour ce qui est de Florence, Guichardin dit, en termes énergiques, qu'elle précipitait sa chute à la vitesse de « cent milles à l'heure. » Peu à peu, dans tous les services, le désarroi moral atteint ce point que les personnages qualifiés fuient comme la peste les fonctions les plus honorables. On ne trouve plus notamment, pour le dehors, de commissaires ni d'ambassadeurs. Ceux qui seraient dignes et capables se dérobent ; ceux qui acceptent sont incapables, sinon indignes. On a ainsi un Giovacchino Guasconi, un Luigi della Stufa, mais on écarte un Guidantonio Vespucci, un Giovan-Battista Ridolfi, un Bernardo Ruccellai, un Piero Guicciardini.

Lui, du moins, Piero Soderini n'avait pas eu à se plaindre. Admis au nombre des Seigneurs une première fois du vivant de son père, d'après Ammirato (1), une seconde fois en 1489, il

(1) Ammirato dit « en 1472. » Mais, si le fait est vrai, la date est douteuse. Car, en 1472, Piero n'avait que vingt ans, étant né le 17 mars 1451 (1452), et nous verrons que la loi fixait à vingt-quatre ans la majorité civique.

avait été successivement en ambassade auprès des deux rois de France Charles VIII et Louis XII, puis à Milan auprès du cardinal d'Amboise, entre temps et dans la suite chargé d'autres missions encore; envoyé au duc de Valentinois, au terrible César Borgia, et de nouveau à Milan, pour solliciter le secours des lances françaises de Mgr Imbault et de Mgr de Lancres.

Si d'autres, effrayés de la fatigue et de la dépense, n'acceptaient qu'à leur corps défendant l'honneur de ces ambassades, même courtes et à objet limité, chez les Soderini on ne s'y dérobait pas. Quatre des frères sur cinq passèrent par le service et s'y distinguèrent : Pagolantonio surtout, à Venise, dont il admirait les institutions et d'où il rapporta son projet de réforme du Grand Conseil; Piero lui-même en maints endroits; l'évêque de Volterra, Francesco, près de Charles VIII de France, du pape Alexandre VI et de César, en Romagne, dans une légation à jamais illustrée par les lettres de Machiavel; Giovian-Vettorio, enfin, à Livourne pour y saluer le roi d'Espagne et en Allemagne à la cour de l'empereur Maximilien. On voit que la famille Soderini, — la *gens Soderina*, comme dit Ammirato, — était, en cette génération, le type accompli de ces antiques lignées florentines où la fonction s'enseignait par la fonction.

Toutes les missions de Piero n'avaient pas été couronnées d'un égal succès; mais il se peut que les circonstances lui fussent contraires, et au demeurant le monde est ainsi fait ou son étoile le protégea si bien, que toutes contribuèrent à asseoir sa réputation : la chance est le nom familier de la Fortune.

En 1501, à quarante-neuf ans, la dernière année où cette dignité devait être changeante et si brève qu'à peine pouvait-on prendre possession du pouvoir sans avoir le temps de l'exercer, Piero Soderini fut à son tour, c'est-à-dire après son père et son frère Pagolantonio, élu gonfalonier de justice. Ses deux mois achevés, il était retourné aux ambassades. Cependant Florence ressentait de jour en jour plus vivement ses maux, qui se traduisaient au dehors par une espèce de « danse de Saint-Guy. » Elle vivait une vie coupée en menus fragments. On n'osait rien y entreprendre, parce que, ne pouvant rien continuer, on craignait de ne rien terminer. On éprouvait cruellement le manque de chef ou de chefs, au singulier ou au pluriel. Les conditions politiques et sociales de la Cité ne rendaient pas facile la solution du problème. Il s'agissait, d'une part, de la

tirer de l'incohérence, tout en la maintenant dans le cadre aussi large que possible d'un État démocratique, et, en même temps, de resserrer et de ralentir toute cette mobilité en la faisant tourner autour d'un point fixe, qui ne pouvait être cherché qu'au sommet de la République. D'autre part, il fallait mettre une borne à cet envahissement des grands emplois par les incompétences, dont le résultat était que les gens capables n'étaient pas en place et que les gens en place n'étaient pas capables. Il était nécessaire enfin de restaurer dans Florence l'ordre, la paix et la justice.

Mais il n'était pas aisé de réformer l'État sans le bouleverser, ni même d'en refaire une des parties sans l'ébranler tout entier. Le mécanisme en était des plus compliqués. Comme son bon fonctionnement dépendait non seulement de la qualité de chacun de ses ressorts, mais des rapports qu'ils établissaient et qu'ils soutenaient les uns avec les autres, la fragilité en était infinie. Le Gonfalonier n'était que le chapeau de l'écrou qui devait tout serrer, mais, dans le système de 1498, reforgé sur le plan de Savonarole, le Grand Conseil restait la pièce maîtresse. Entre les deux, toute sorte de rouages et de transmissions qui se chevauchaient et dont, toujours, quelqu'un ou quelqu'une grippait et grinçait.

A la base, le peuple. Mais le peuple, à Florence, ce n'était pas toute la population de Florence. Les habitants étaient répartis en deux classes : ceux qui étaient assujettis à l'impôt et ceux qui en étaient exempts pour indigence. Ceux qui ne le payaient pas, par une élimination préalable et en bloc, ne comptaient point. Ceux-là seuls qui le payaient étaient citoyens, aptes aux magistratures, et, pour cette raison, on les qualifiait de « nobles, » — comme, à Venise, on disait « gentilshommes, » — sans intervention d'une idée de naissance distinguée ou de « sang bleu. » La filiation, pour chacun, et à chaque acte, se constatait jusqu'au grand père. On écrivait, par exemple : Niccolò di Piero di Gino Capponi. Tout ce qui entrait dans la seconde catégorie pouvait aspirer également à toutes les fonctions et dignités publiques.

On considérait que ces fonctions ou attributions de l'État se ramenaient essentiellement à quatre : l'élection des magistrats, la délibération de la paix et de la guerre, la législation, et les appellations ou recours en matière judiciaire.

Pour les remplir, on avait multiplié les organes. Tantôt ils s'étaient remplacés, et tantôt juxtaposés ou superposés. Presque jamais ils n'avaient été nettement séparés. Un des plus importants et des plus anciens était *la Seigneurie*, créée en 1282, d'abord composée de trois Prieurs, puis de douze quand la Cité fut divisée en « setiers, » puis de huit, quand elle le fut en « quartiers. » Avant 1494, la Seigneurie jouissait d'un pouvoir absolu ; de 1494 à 1502, lorsque le Grand Conseil fut devenu, selon le mot de Giannotti, « le vrai et légitime seigneur, » elle conserva quand même une très appréciable autorité.

A côté d'elle, à peine au-dessous d'elle, étaient *les Collèges*. Au propre, les « Collèges » étaient les *Seize* gonfaloniers des Compagnies, créés eux aussi vers la fin du XIIIe siècle, au temps de Giano della Bella, en 1292, ou au commencement du XIVe siècle, en 1303, par le cardinal de Prato. C'étaient, disait-on, les « chefs du peuple, » une sorte de tribuns du peuple, à la romaine, avec quelque besogne de police politique et de moderne sûreté générale.

Ils sont ordinairement associés aux douze Bons Hommes (*Buoni Uomini*, ainsi nommés parce qu'on les choisissait en particulière odeur de sagesse et de vertu). Créés en 1321, les *Douze* eurent primitivement pour mission d'assister et de conseiller les Prieurs qu'on n'estimait pas à la hauteur des circonstances. Dans la suite, leur rôle fut réduit jusqu'en 1494, où, afin de leur rendre de l'utilité, on décida qu'ils assisteraient à différentes opérations du Grand Conseil. En outre, ils étaient chargés, de concert avec les Seize, de défendre la porte du Palais dans les mouvements populaires. Avec eux, à tous ces titres, ils formaient les Collèges, en un sens un peu élargi.

Pour les affaires criminelles, avait été instituée la juridiction des *Huit*, dont mention est faite dès 1433. C'est en effet dans le Parlement tenu cette année-là que fut élue la *Balia*, d'où ils sortirent. On les retrouve en 1444, sous le nom de « Huit de garde » ou « de surveillance, » — *balia*, — en 1453, en 1458, et, constamment depuis lors, ils avaient toujours existé, quoique leur compétence eût été réduite au domaine du droit commun, et que la connaissance des crimes d'État leur eût été enlevée dans la plupart des cas.

Ne citons que pour mémoire ces deux hauts magistrats obligatoirement pris en dehors de Florence, parce qu'on voulait les

tenir en dehors de ses passions; ces deux étrangers : le *Podestà* et le *Capitaine du Peuple* : le podestà, juge du civil et exécuteur des sentences criminelles jusqu'en 1250; dépossédé, après cette date, de l'exécution criminelle au bénéfice du Capitaine du Peuple, dont les pouvoirs vont s'étendant pendant près de deux siècles: successivement administrateur civil, espèce de maire ou de préfet; ensuite renfermé de nouveau dans la direction des affaires criminelles, et qui ne paraît plus à partir de 1456. De très grands personnages, dans le fort de leur splendeur, le Podestà et le Capitaine du Peuple, au moins protocolairement, puisqu'ils avaient longtemps eu le pas sur le Gonfalonier de justice et que ce fut toute une affaire pour obtenir qu'il marchât entre eux deux, au même rang.

Mais la cheville ouvrière de l'État, avec la Seigneurie, avant et encore après 1502, c'est la magistrature des *Dix*, très ancienne, comme la Seigneurie et les Collèges, puisqu'elle gouvernait déjà pendant les guerres contre Milan, alors seulement intermittente, non permanente, créée pour la durée de la guerre. Anomalie singulière, on qualifiait néanmoins ces élus « les Dix de liberté et de paix. » Il en alla ainsi jusqu'à Cosme le Vieux; après quoi, les Dix ne furent plus que huit, qu'on appela les « Huit de pratique. » Puis ils redevinrent dix, tirant de la Seigneurie leur autorité qui, en fait, était prépondérante et qui s'étendait aux négociations avec les princes étrangers, à la conclusion des traités, à la confection des lois, à l'administration de la guerre. Ils arrêtaient les engagements et les soldes des capitaines, de l'infanterie et des gens d'armes; sous réserve de l'approbation par les Quatre-Vingts, ils signaient les *condotte*. Ils avaient sous leur contrôle les forteresses et leurs garnisons, les fonderies de canons, les poudres, les équipages, le train. C'étaient les œuvres de la guerre, mais ils n'étaient pas oisifs non plus aux œuvres de la paix. Ils députaient des commissaires dans le domaine, donnaient et dirigeaient des missions spéciales. Les ambassadeurs désignés dans le Conseil des Quatre-Vingts recevaient d'eux des instructions et leur rendaient compte. Leur puissance eût été absolue, s'ils en avaient toujours usé. Mais il arrivait qu'ils n'en usaient pas, de peur de porter seuls la responsabilité. Aussitôt qu'une affaire leur semblait délicate, ils préféraient consulter la *Pratica*.

La *Pratica* consistait dans la réunion de quinze citoyens

choisis par le Grand Conseil et des Dix de liberté, au total vingt-cinq. Le Gonfalonier y participait comme prévôt de tous les magistrats de la Cité, et la Seigneurie, par convenance plus que par nécessité légale. Sorte de conseil extraordinaire, mais implanté par la force de l'habitude, et purement consultatif. Quand il avait opiné, on lui faisait un beau salut : « Les Dix ont entendu votre avis ; ils y penseront. » La *pratica* ne pouvait être indépendante du Grand Conseil, qui la nommait et qui nommait aussi les agents chargés d'exécuter les décisions.

Quant à la législation, — troisième fonction essentielle de l'État, — pour les lois somptuaires, les lois fiscales, les lois organiques, l'initiative appartenait à la Seigneurie et au Gonfalonier ensemble. Ils en communiquaient les projets aux Collèges. Si les Collèges approuvaient, la Seigneurie élisait quatre de leurs membres sur les Seize et quatre des huit *Conservateurs de la loi*. On appelait leur réunion les huit *fermatori*, — confirmateurs, — et peut-être *formatori*, *riformatori*, formateurs ou réformateurs, — lesquels mandaient le secrétaire des Réformations et l'invitaient à rédiger un texte. Ce texte était par eux rapporté à la Seigneurie, qui convoquait les Collèges et les Douze Bons Hommes et le mettait aux voix. S'il réunissait les deux tiers des suffrages, il était envoyé au Conseil des Quatre-Vingts.

Un peu analogue à notre Sénat, le *Conseil des Quatre-Vingts* émanait du Grand Conseil. Mais il y entrait en outre la Seigneurie, les Collèges, les Douze et autres magistrats du premier ordre, en tout cent vingt-cinq personnes environ. Les projets de loi y devaient obtenir encore la majorité des deux tiers, avant d'aller devant *le Grand Conseil* lui-même. En cas d'opposition, le Gonfalonier les défendait dans l'une et dans l'autre assemblée. Au surplus, on ne parlait jamais contre la loi dans les Quatre-Vingts ni dans le Grand Conseil, mais seulement entre les Seigneurs et les Collèges. Le Grand Conseil était nombreux : le *quorum* exigé atteignait 800 membres, mais il n'était pas rare qu'il y eût 1 500 ou 2 000 présents, parfois près de 3 000. La base de l'État florentin était donc assez large, mais on ne se lassait pas de l'élargir davantage. Chaque année, de ceux des habitants qui, tout en étant sujets à l'impôt, n'étaient point admis aux magistratures, on en soumettait soixante au scrutin ; chaque année, on en laissait quelques-uns

entrer dans le Grand Conseil et concourir pour un emploi.

Restent les recours en justice ou « appellations. » Ils se faisaient à la Seigneurie, mais en vain, car elle donnait par principe toujours raison aux magistrats. Dans des cas exceptionnels, il s'ouvrait un recours indirect aux Dix, parfois un peu moins illusoire, quand on y pouvait prendre à partie quelque fonctionnaire sur lequel ils avaient la haute main. Pour les crimes politiques, il n'y avait pas de tribunal constitué. Au besoin, on montait une sorte de Haute-Cour, saisie de la poursuite par les Huit et nommée la *Quarantia*, parce qu'elle aurait dû se composer de quarante membres (mais elle en compta jusqu'à soixante-cinq). Les condamnés pouvaient en appeler de ses sentences au Grand Conseil; toutefois, comme ils ne le faisaient généralement pas, ce droit se périma par caducité.

En somme, tout partait du Grand Conseil, ne fût-ce que par l'élection, et tout y aurait pu revenir par le recours. Les institutions de Florence étaient donc représentatives, presque parlementaires, à demi démocratiques. Pour qu'elles le fussent complètement, il eût suffi que tous les habitants fussent citoyens, car, dès qu'on était citoyen, on pouvait tout être. Mais qu'ils ne le fussent pas tous, et que tous ne pussent pas tout être, c'était sans doute une cause de trouble qui s'ajoutait à beaucoup d'autres. Quiconque, en effet, était tenu à l'écart poussait aux portes et de temps en temps jetait des pierres dans la maison. Trop souvent il se rencontrait des mécontents qui excitaient la foule en la caressant ou en la fouettant et faisaient naître des occasions de brouiller l'État.

Pour remédier à cette confusion, l'invention n'était pas fameuse d'enter un rameau de plus sur un tronc qui en portait et en laissait dépérir ou pourrir déjà tant. C'avait été pourtant la première idée. On avait songé à créer un nouveau Collège, un nouveau Conseil de vingt, quarante, soixante membres, sans empiéter sur l'autorité du Grand Conseil, à l'exemple des *Pregadi* de Venise ; et, dans ce plan, nous pouvons, — rapprochement piquant, — soupçonner la main de Pagolantonio Soderini, frère de Piero. En tout cas, il est remarquable que le modèle qui s'offre à l'imitation de la République démocratique de Florence, lorsqu'elle souffre d'un vice de ses institutions ou de leur pratique, soit ordinairement la République aristocratique de Venise.

On espérait, par la création d'un Conseil encore nombreux, quoique plus sévèrement choisi, donner le change au peuple qui se méfiait à l'extrême de tout ce qui pouvait paraître « restreindre l'État » à son préjudice, et se montrait jaloux au dernier point de tout ce qu'il regardait comme ses droits. Mais il ne se méfiait pas moins et peut-être était-il plus jaloux de plusieurs que d'un seul. Aussi aimerait-il mieux voir s'interposer entre lui et le pouvoir un homme qui pourrait être à lui que des hommes qui ne seraient pas issus de lui. Un chef peut être encore un serviteur ; des seigneurs sont toujours plus ou moins des maîtres. C'est par cette pente du sentiment populaire qu'on en vint peu à peu à l'idée d'un Gonfalonier perpétuel, d'un Président de la République, à qui serait remise non seulement la représentation, mais la plus grande part de la puissance, et qui deviendrait l'arbitre non seulement entre les partis, mais entre les classes. A telle fin fut votée, non sans peine, la loi du 16 août 1502.

Il était évident que ce qui manquait le plus parmi tout ce qui manquait, c'était la durée, puisqu'une magistrature de deux mois n'était qu'un passage et ne permettait rien. Un citoyen de grande réputation, Alamanno Salviati, prit l'initiative de la réforme, battant le fer pendant qu'il était chaud, tandis que la Seigneurie était bien disposée. On ne s'avançait néanmoins qu'avec timidité, au milieu des hésitations, entre le pour et le contre : d'accord sur le principe même, on ne l'était pas sur la période. On redoutait d'aller de trop court à trop long. De la durée, oui, mais la perpétuité ? Comme si la perpétuité des honneurs et des pouvoirs de ce monde n'avait pas son terme assez proche dans la mesure de nos jours, car nous disons « perpétuel » de ce qui est à vie, — et c'est peu dire !

Quelqu'un proposa donc trois ans, et l'on se ralliait à cette transaction, lorsque, par une manœuvre vieille comme les assemblées, des adversaires radicaux du projet, dans le dessein de faire tout échouer, mirent la surenchère, représentèrent que ce n'était pas suffisant, demandèrent que le gonfalonier fût perpétuel, élu à vie. Mais, dans le même instant qu'on le créait, on l'enchaîna. On prit un soin rigoureux de multiplier autour de lui les précautions et les prohibitions. Il fut décrété que l'élu devrait ne pas avoir moins de cinquante ans ; que ses fils ne pourraient pas être des trois Collèges principaux ; que ses

frères et les fils de ses frères ne pourraient pas être des Seigneurs ; que ni lui ni ses fils ne pourraient exercer art ou marchandise, de peur qu'ils ne fussent tentés d'abuser de leur position. Le Gonfalonier recevrait un traitement annuel de douze cents ducats. S'il « se conduisait mal » (première application, retournée, de la formule « during good behaviour, » qui n'est donc pas spécifiquement anglo-saxonne) il pourrait être privé de sa charge par les Seigneurs et les Collèges, les Dix, les Capitaines du parti guelfe et les Huit réunis ensemble, à la majorité des trois quarts des voix, cette réunion pouvant être convoquée sur la demande de l'un quelconque des Seigneurs. Il y avait par conséquent, et ce point est à retenir, un moyen légal de démettre de sa fonction le Gonfalonier dit perpétuel.

Par contraste avec toutes ces exclusions de tendance anti-aristocratique, étaient admises des inclusions, de tendance nettement et même un peu bassement démocratique. Pourraient être élus même ceux qui étaient frappés d'incapacité générale par interdiction ou inscription sur la liste noire. On ouvrait l'accès du pouvoir suprême à ceux mêmes qui appartenaient aux Arts mineurs, ce qui se fit soit par inadvertance, soit délibérément pour obtenir de meilleure volonté l'adhésion des petits métiers.

Toutefois, ces satisfactions accordées à l'esprit démocratique étaient plus apparentes que réelles, à cause du mécanisme compliqué de l'élection où tout de suite les candidats se trouvaient engagés dans la série des barrages. D'abord on assemblait le Grand Conseil, auquel pouvaient intervenir tous ceux qui « avaient le bénéfice, » c'est-à-dire tous ceux qui avaient le droit de cité, tous les « citoyens, » fussent-ils *a specchio ;* en fait, à ce moment, de 2 000 à 3 000 Florentins. (Être *a specchio*, c'était être « noté, » par exemple, pour n'avoir pas payé l'impôt ; et plus d'un, qui eût pu l'acquitter, ne le faisait pas, afin de se mettre hors d'état d'être envoyé en commission ou en ambassade : honneur, on le sait, coûteux, presque ruineux.) Chacun des membres du Grand Conseil « nommerait » qui lui semblerait bon ; « nommer » signifiant ici « proposer le nom » d'un candidat ; puis tous les noms ainsi proposés seraient soumis à un premier scrutin. Ceux qui réuniraient la majorité absolue, la moitié des fèves noires, plus une, entreraient entre

eux en ballottage, deuxième tour. Enfin, troisième tour entre ceux qui auraient franchi victorieusement le deuxième passage : dernière et décisive épreuve d'où celui qui l'emporterait avec la moitié des fèves plus une et plus de suffrages que ses compétiteurs, s'il lui en était resté, sortirait gonfalonier de justice à vie

On se flattait, en combinant l'agencement de ces cribles de diverses grosseurs, sur une base assez largement populaire, mais qui allait se rétrécissant, de ne laisser passer que du grain trié et mondé, de la plus parfaite maturité possible. Certaines résistances n'avaient pas encore désarmé, surtout dans le Conseil des Quatre-Vingts, et pour un motif égoïste. Beaucoup qui, avec une magistrature de deux mois, croyaient avoir six chances par an d'arriver une fois ou l'autre au poste de gonfalonier à court terme ne voulaient pas d'une réforme qui coupait les voies à leur ambition. A ces raisons intéressées se mêlaient des inimitiés ou simplement des antipathies, à mesure que se dessinait le courant de la faveur ; et, par exemple, Bernardo Ruccellai combattait la création même d'un gonfalonier perpétuel, parce qu'il détestait le candidat à qui le vent commençait à souffler en poupe. D'autres, au contraire, par excès de prudence, et dans l'espérance d'un heureux début qui commande souvent l'avenir des institutions, voulaient se ménager un peu de temps pour y penser et chercher l'homme. Tous les obstacles franchis, et cette présidence de la République définitivement créée, il restait le choix de la personne. Ce serait une erreur de croire que, même dans la démocratie extrême, ce point ait jamais été sans importance.

II

L'élection eut lieu le 22 septembre. Comme il est sage d'appeler sur des actes de cette conséquence la bénédiction divine, on avait, les jours précédents, porté en procession à travers la ville l'image de Notre-Dame dell' Impruneta. Un nombre considérable de citoyens, — environ 2 000 d'après Ammirato et Parenti, plus de 2000 selon Guichardin, près de 3000 au dire de Donato Giannotti, — prit part aux opérations dans le Grand Conseil.

Pour commencer, tout membre de l'Assemblée qui le voulut

jeta un nom. Il y en eut ainsi 60 de prononcés selon Nardi et Giannotti, environ 200 ou plus de 200 suivant Parenti et Guichardin, 226, dont 10 seulement des Arts mineurs, d'après Ammirato. Parmi ces compétiteurs désignés, « la fleur de la Cité, » déclare Giannotti, mais aussi, remarque Parenti, « quelques hommes vils et sots, en dérision de la chose. » Il faut toujours et partout qu'il y ait des électeurs qui s'amusent! (Machiavel a d'ailleurs signalé dans les pratiques de l'ancienne Rome ce moyen plutôt grossier de discréditer une fonction.) Mis immédiatement aux voix, trois noms sans plus furent retenus : celui de messer Antonio Malegonnelle, docteur ès lois, appuyé par les *statuali*, les « Constitutionnels, » disons les « Républicains modérés, » les « Doctrinaires, » les gens du « Centre; » ce Giovacchino di Biagio Guasconi, que Guichardin nous a présenté comme un ambassadeur indésirable, mais dont, il est vrai, Parenti et Ammirato parlent plus favorablement. Bien venu chez les « Frateschi, » ce qui le rattache aux partisans de Savonarole, il avait été acclamé la veille, au couvent même de San Marco, dans une réunion de 300 personnes. Piero Soderini, enfin, était le candidat des « démocrates. » Nous dirions maintenant, en France, que c'était un « républicain de gauche. »

Au deuxième scrutin, Malegonnelle et Guasconi furent éliminés. Au troisième, Soderini fut élu. Il était alors absent de Florence, en qualité de commissaire à Arezzo. C'est là que la nouvelle alla le trouver, plus ou moins attendue de lui. Il ne marqua aucune hâte de revenir, s'arrêta dans le Casentino, puis, quelques jours après, rentra chez lui, d'où il ne sortit pas avant que le résultat eût été rendu public. Ce résultat, quand il fut officiellement proclamé, ne surprit personne : comment garder le secret dans une assemblée de 2000 membres? Si l'on ne savait pas la fin, on savait qu'il était demeuré seul pour le troisième tour. Si l'on ne savait pas positivement que c'était lui le vainqueur, on savait que ce ne pouvait être un autre que lui.

Son succès rencontra une approbation presque générale. Piero Soderini avait à peine l'âge requis : sa cinquantième année venait d'être révolue. Guichardin, qui ne l'aimait guère, dit qu'elle ne l'était pas encore : mais si, puisqu'il était né le 17 mars 1451 (1452) et que l'élection s'était faite le 22 septembre 1502. Ses adversaires eux-mêmes, ou ses amis les plus

tièdes, espèce souvent pire, conviennent qu'il était de bonne maison, et pourtant « pas encombré d'une parenté trop abondante. » Il était riche et sans enfants. Ammirato insiste là-dessus : « Ce qui chez les autres hommes est une sorte d'infélicité, qui est de n'avoir pas de fils, fut en lui réputé très heureux au bénéfice de la patrie en lui enlevant l'occasion de se hausser l'esprit à de plus grands desseins. »

Il passait pour un homme de sens et de gravité. On le considérait comme un ami du peuple et du Grand Conseil, organe populaire. Guichardin ajoute, ou à peu près : « Il avait la langue bien pendue. » Joint à cela que, depuis 1494, il n'avait pas épargné ses fatigues au service de la République. Où d'autres citoyens estimés comme lui avaient fui les devoirs onéreux, il ne s'y était jamais dérobé. Après ce qu'on a dit de la médiocrité de beaucoup de ceux qui acceptaient, cette constatation pourrait ne point paraître à son éloge : toujours est-il qu'à force d'entendre répéter son nom, la masse avait fini par se persuader qu'il était le plus digne.

Il avait été fortement soutenu par les Salviati, Alamanno et Jacopo, à la tête d'une grosse clientèle, très en crédit et en grâce auprès du peuple, à qui leur âge ne permettait pas encore de travailler pour leur propre compte, et qui, au surplus, le poussaient non par alliance ou amitié avec lui, mais parce qu'ils pensaient sincèrement que son administration profiterait à la Cité. Leur aide fut si efficace qu'il lui dut « le quart de sa faveur. » En somme, pour tout cet ensemble de qualités et de circonstances, l'avènement de Piero Soderini fut accueilli avec satisfaction. Une protestation timide avait été élevée contre son élection, par ces motifs qu'il n'y aurait eu entre ses deux magistratures, la temporaire et la perpéluelle, qu'un intervalle de dix-huit mois, tandis que la loi en exigeait un de trois ans, et, en outre, que, pendant qu'il était en fonctions, tel et tel de ses parents Soderini siégeaient en même temps parmi les seigneurs et dans les collèges, contrairement en effet aux dispositions de la loi. Cette voix discordante s'éteignit dans le murmure d'espérances que la renommée du Gonfalonier faisait naître : on attendait de lui non seulement une ère de prospérité, mais la fondation par ses œuvres d'un régime « si bon et si saint » que la Cité pût en jouir longuement, délivrée enfin de ses agitations et de ses soucis.

Je ne songe pas à retracer dans la succession des faits et des dates le Gouvernement de Piero Soderini. Ce serait toute une « Histoire de Dix ans » qu'il faudrait écrire, et l'on ne saurait l'enfermer entre les murailles de Florence. Elle aurait nécessairement des retentissements très lointains, Milan, Venise, Rome, Naples, Pise, Bologne, et, par delà les monts ou les mers, toucherait le roi de France, le roi d'Espagne, l'Empereur. Mon objet est bien plus modeste. Je le rappelle en le précisant : il ne s'agit que d'un petit problème de psychologie.

On vient de voir de quelle rumeur de joie avait été saluée l'accession de Piero au pouvoir suprême : il ne semble pas qu'il n'ait soufflé sous ce feu qu'un vent de popularité qui s'use par sa propre force et retombe aussi vite qu'il s'est levé. On a vu, d'autre part, dès notre préambule, de quel sarcasme gonflé de pitié méprisante Machiavel aurait accompagné la dépouille à peine refroidie du Gonfalonier perpétuel. Déjà, dans son Premier Décennal, — *Decennale primo,* — Histoire de dix ans, précisément, mais des dix années précédentes, sorte de Gazette rimée des événements arrivés en Italie de 1494 à 1504, rédigée au cours de l'automne de 1504, et publiée seulement au mois de février 1506, Machiavel avait voué, ou décoché, quelques tercets à Piero Soderini. Longtemps ce passage, tel que le donnaient les anciennes éditions, a été inintelligible. Malgré les corrections de M. Tommasini, faites d'après les manuscrits de la Magliabecchiana et de la Laurentienne, il demeure équivoque, au moins quant à ses intentions.

Cette version rectifiée permet l'interprétation suivante :

Quand donc fut venu le jour si tranquille — où votre peuple rendu audacieux — créa le porteur de son étendard,

Les deux cornes d'un cerf furent aptes — à ce que sur leur Solide Pierre — on pût édifier votre paix (1).

Une allusion et un calembour. Les cornes du cerf, ce sont les armes des Soderini : trois ramures de cerf, d'abord d'argent, puis d'or sur champ de gueules. Comme celles des Malatesta, qui s'en blasonnaient eux-mêmes jusque sur leurs pierres tombales, — témoin l'épitaphe atrocement railleuse de Sigis-

(1) Encore notre traduction est-elle un peu libre. Mot à mot, il faudrait dire : « Les deux cornes d'un cerf *en* furent capables (de porter l'étendard?) afin que, etc... ».

mond, (1) — les armoiries de la *gens Soderina* ont fourni aux conteurs, par exemple à Bandello, une facile matière à plaisanteries. Mais ce n'est pas dans cette direction que s'exerce ici la fantaisie de Machiavel. Il ne pense qu'à la politique : le reste est pour ses comédies, pour *la Mandragore* et *Clitia*. La « solide pierre, » la *Soda Petra*, c'est un jeu de mots médiocre sur le nom de Pierre Soderini. Et le « tout de la charade, » si j'ose m'exprimer ainsi, c'est que le peuple florentin avait choisi Piero Soderini pour gonfalonier parce qu'il l'avait cru capable de fonder sa liberté. Le peuple ignorant l'avait cru ; mais les connaisseurs, Machiavel lui-même? Il semble en avoir parlé comme s'il le croyait. Les deux tercets cités plus haut sont en effet suivis d'un troisième qui conclut :

Et si quelqu'un boude ce régime, — pour quelque raison, il pourrait n'être pas — de ce monde bon géomètre.

Mais l'obscurité de ces couplets enveloppe-t-elle une moquerie? Est-elle à double sens et à double fin? Machiavel veut-il faire entendre ce qu'il ne peut pas dire, en piquant son lecteur à le deviner ou en le disant par antiphrase? M. Tommasini l'insinue : il déduit cette explication d'un rapprochement avec d'autres textes qui, je l'avoue, ne me convainquent pas. D'ailleurs, celui-ci est ce qu'il est, mais celui de l'épigramme sur la descente aux Enfers est d'une parfaite clarté. Pluton renvoie dans les Limbes parmi les bambins l'âme « imbécile. » *Anima sciocca* : le dictionnaire donne : « sot » et « bête. » Personne n'est jamais allé jusqu'à appliquer à Soderini, avec une apparence de justice, ni l'un ni l'autre de ces qualificatifs. Tout au plus pourrait-on songer à de la faiblesse, et beaucoup moins à de la faiblesse d'esprit qu'à un défaut de caractère. Pour condamner éternellement à la compagnie des petits enfants l'âme de Piero Soderini, par ce motif qu'elle aurait été « imbécile, » il fallait que Machiavel ou, quel qu'il soit, l'auteur de l'injurieux quatrain eût des griefs, qui ne pouvaient être que privés ou publics, personnels ou politiques. A moins qu'il ne s'en soit soudain révélé un, si fort et si décisif qu'il les ait réunis tous, mêlant la double rancune, après la double offense, du citoyen trahi dans ses idées et de l'homme atteint dans ses intérêts.

(1) Tirée à la fois de son nom et de ses armes : « Je porte les cornes, tout le monde les voit. Mais tel aussi les porte, et ne le croit pas. »

III

Pendant toute la durée du Gouvernement de Soderini, de 1502 à 1512, il est constant que Machiavel ne dut légitimement avoir contre le Gonfalonier aucun grief personnel. Bien au contraire. Si la sympathie bienveillante que Piero lui témoigna n'était pas antérieure à son élévation, si elle ne remontait pas au moins à sa première magistrature, elle fut immédiate et elle resta fidèle. De la part de Soderini à l'égard de Machiavel, on n'aperçoit pas qu'il y ait eu de refroidissement.

Il n'existe point, que nous sachions, de lettres de Machiavel au Gonfalonier, — et la distance hiérarchique, infranchissable de bas en haut, en est probablement la cause, — mais nous avons une demi-douzaine de lettres du Gonfalonier au secrétaire des Dix, lorsque Machiavel était en mission au dehors. La première est du 22 octobre 1502, un mois après l'élection de Piero Soderini; la dernière, du 13 avril 1521, presque dix ans après sa chute. Dans ce long intervalle d'environ vingt années, l'intérêt que le Grand Chef ou l'ancien Grand Chef porte à ce subordonné qui est un grand maître ne s'est pas démenti un instant.

Il y aurait bien de la solennité à dire de ces lettres que ce sont des lettres officielles; mais ce sont, pour la plupart, sauf la première et surtout la dernière, des lettres d'affaires ou plutôt de service; moins encore, de simples billets. En général, elles n'ont rien de très remarquable. S'il ne nous était parvenu que ces quelques fragments d'une correspondance rare et sèche, nous connaîtrions fort peu de chose des relations de Soderini et de Machiavel. Heureusement, il y a les confidences de Biagio Buonaccorsi, du fidèle Biagio, type accompli de l'employé dévoué au patron, et toujours prêt à se battre ou à solliciter pour lui, en brave « stradiote de Chancellerie, » — l'expression est de ce bureaucrate qui emploie volontiers des métaphores truculentes. — Biagio nous apprend donc que dans toutes ses tribulations ou dans tous ses tracas, contre tous les envieux (et il n'en manque point), Machiavel peut compter sur la protection de Celui d'au-dessus, — *Superiùs*, — de Celui qu'il sait bien, — *Quem nosti*. — Celui-là, qui est au-dessus de toutes manières, à l'étage supérieur du Palais et au sommet de l'État, aucun doute : c'est le Gonfalonier lui-même, c'est le « Président » en

personne. Dès 1502, Machiavel a sa faveur. Il ne l'a pas perdue, et il en reçoit un témoignage insigne en 1509, quand se déclenche contre lui l'étrange intrigue qui tend à lui enlever sa place, sous le prétexte qu'il serait fils d'un père bâtard, et, comme tel, exclu de certains emplois. Il l'a conservée, cette faveur agissante, en août 1512, à la veille de la chute de Soderini. Bien plus encore : du fond de l'exil, Piero s'efforce de le tirer du loisir forcé et de la gêne pécuniaire qui tous deux le rongent sans qu'on puisse dire lequel de ces deux vautours le dévore le plus. Il lui écrit :

A mon très cher Nicolas Machiavel, à Florence.

Très cher Nicolas. Puisque le parti de Raguse ne vous convient pas (1), comme le seigneur Prospero [Colonna] m'a demandé un homme capable de gérer ses affaires, connaissant votre foi et capacité, je vous ai proposé à lui. Vous lui plaisez beaucoup, parce qu'il vous connaît de réputation : il m'a donc chargé de vous demander. Le traitement sera de 200 ducats d'or, plus les dépenses : pensez-y, et si vous acceptez, je vous engagerais, sans en parler, à être ici avant que là-bas on sache votre départ : je n'ai rien de mieux à vous offrir pour le moment; et, en tout cas, je juge que cela vaut beaucoup mieux que de rester à Florence à écrire l'histoire contre espèces sonnantes. Portez-vous bien.

Rome, le 13 avril 1521.

Votre PIETRO SODERINI.

Les lignes de la fin seraient de trop, et on les regretterait, si elles n'étaient un document, le plus direct qui se puisse produire, à la fois sur la bonté du cœur et la médiocrité de l'esprit de Soderini. L'histoire écrite pour de l'argent, « pour des florins de marque, » — *a fiorini di suggello*, — dont Soderini parle avec tant de dédain, c'est cette histoire de Florence, commandée par le futur pape Clément VII, où Machiavel, retrouvant le ton et le style de la grande école antique, ébauche en même temps la méthode de la grande école moderne, qui rompt avec les fantaisies de la fable comme avec les puérilités de la chronique, et qui fait précéder chacun de ses livres d'un préambule

(1) Aussitôt après sa démission imposée, Piero Soderini s'était réfugié à Raguse. Déjà préoccupé du sort de Machiavel, il lui avait ménagé le moyen d'être nommé secrétaire de la cité, poste que Machiavel avait refusé.

aussi simple que majestueux dans lequel la pensée extrait la substance durable des faits et les ordonne en leçons. Ah! non, il n'eût pas mieux valu que Machiavel y renonçât pour devenir une espèce d'intendant chez le seigneur Prospero Colonna! Gages pour gages, plutôt « l'habit royal » de l'historien que la livrée du domestique; et quant à la faiblesse que Machiavel aurait eue de vendre sa plume à un Médicis, Piero Soderini devrait l'en reprendre moins sévèrement, lui qui, sans avoir l'excuse du besoin, rappelé d'outre-mer grâce à la mansuétude pontificale, ne se croyait nullement diminué pour s'être ménagé un asile à la Cour de Léon X.

Mais la question n'est pas tant de définir quels furent les sentiments de Soderini envers Machiavel que de démêler ou deviner, si l'on le peut, quels furent ceux de Machiavel envers Soderini, ce qui permettrait et de fixer le vrai sens des tercets du *Decennale primo*, et de connaître le motif qui dicta l'épigramme funéraire contre le Gonfalonier.

C'est un fait assez suggestif, que ce *Decennale primo*, qui contient les tercets équivoques sur le cerf vexillifère et la Soda Pietra, ait été, en novembre 1504, dédié à Alamanno Salvati. A cette date, Alamanno, qui avait été l'un des patrons de la candidature de Soderini, s'est éloigné du Gonfalonier. Leur amitié s'est ou dénouée ou relâchée. Guichardin nous a dit pourquoi : histoire de clientèle desservie, par-dessus laquelle s'était greffée cette année même une histoire de mariage empêché. Que de mal ces dissentiments et ces ressentiments privés continuaient de faire à Florence! Dans ces petites Républiques closes, il s'opère entre les choses un mélange singulier : les affaires particulières y prennent tournure d'affaires d'État et les affaires d'État en revanche s'y réduisent souvent à des affaires particulières. Des Salviati et des Soderini, les uns contre les autres, qui avait tort et qui avait raison? Peu nous en chaut. Le seul point qui nous intéresse est qu'en 1504 Piero Soderini et Alamanno Salviati étant en délicatesse, c'est à Alamanno que Machiavel, subordonné et protégé de Piero, dédiait son Premier Décennal. C'est lui qu'il honorait comme l'homme qui avait le mieux mérité de la patrie, qu'il louait poétiquement d'avoir guéri « trois des quatre mortelles blessures de la République, » en pacifiant Pistoja, en recupérant Arezzo, en provoquant la réforme de l'État. Pourtant, deux ans plus tard, et quel-

ques mois après que le Décennal a été pour la première fois imprimé sous le titre latin de *Compendium rerum decennii in Italia gestarum*, retentit, en octobre 1506, un autre son de cloche. Dans un souper de bons compagnons, Alamanno s'est, paraît-il, laissé aller, parlant de Machiavel, à le traiter de « ribaud. » Pour que, malgré l'hommage tout frais encore du Décennal, (car on ne peut supposer que l'Alamanno du souper de Bibona ne fût pas Alamanno Salviati), il en fût là vis-à-vis de Machiavel, il fallait qu'il se fût passé entre lui et le Secrétaire quelque chose de grave, que nous ignorons. Mais alors, si l'intention de Machiavel, en dédiant son œuvre à ce personnage influent, avait été surtout de prendre une assurance contre le retour de la Fortune et de donner un gage aux adversaires du chef à qui il passait pour être très étroitement attaché, il aurait fait un mauvais calcul. Trop malin, trop subtil, il se serait trompé; et sa manœuvre, en somme, n'aurait abouti qu'à le faire mépriser d'une part et, de l'autre, peut-être à le rendre suspect.

Cependant il ne semble pas que les dispositions du Gonfalonier envers lui en aient été changées. Je pencherais plutôt à incriminer les siennes. Quoique cette impression ne repose sur rien de positif, ni fait ni document, je n'ai pas une haute idée du jugement secret que Machiavel portait sur Soderini. Plus correctement, j'ai l'impression que Machiavel ne se faisait pas une haute idée du caractère et des capacités de Piero. Dans sa réponse à la lettre en *pappafico* (papefigue, perroquet), c'est-à-dire à la lettre en langage hermétique (1) ou simplement à la lettre chiffrée, que le Gonfalonier fugitif lui avait adressée à peine débarqué à Raguse, Machiavel dissimule mal la crainte que lui cause une attention intempestive qui risque de le compromettre. M. Tommasini, commentant cette réponse, la qualifie d'étudiée, fantaisiste, ambiguë, superbe, presque irritée (s'il est possible de concilier toutes ces épithètes). Nous y voyons plutôt, dans les circonstances où un tel morceau a été composé, et de l'obligé au bienfaiteur, pis qu'une désinvolture choquante, une étonnante indigence de cœur. Qu'avait besoin le proscrit de cette dissertation pédantesque où pas un mot n'est chaud ou attendri? Pour l'honneur, sinon pour la gloire de Machiavel, on voudrait qu'il y fût, ce mot. Mais rien. Un mur hérissé de

(1) Le « pappafico » était un « déguisement que revêt quiconque veut aller secrètement en un lieu; » d'où, par extension, un langage secret.

pointes sur lequel un bel esprit colle des maximes, avec un parallèle, balancé au long de quatre pages, entre Annibal et Scipion. C'est à se demander si toute la lettre n'est pas en langage figuré et si, elle-même, cette froide rhétorique n'est pas du *pappafico* où Soderini lut, sous des phrases vides pour nous, des paroles consolantes que nous ne savons pas retrouver.

Il n'y a qu'un instant, nous donnions tort à Piero d'avoir reproché à Machiavel de s'être mis à écrire l'histoire de Florence sur l'invitation et aux gages d'un Médicis. Mais ce tort tardif, ce mouvement en quelque sorte rétrospectif d'égoïsme ou de jalousie, le Gonfalonier déchu l'avait à l'avance effacé par une sollicitude infatigable qui peut-être lui créait un droit de remontrance. Et d'ailleurs Machiavel n'était pas sans torts de son côté. A l'heure où il gémissait : *Post res perditas*, il ne songeait qu'à ce qu'il venait de perdre et non point à tout ce que Soderini, lui d'abord, avait perdu. Sans doute même se disait-il avec colère que tout avait été perdu par la faute de Soderini. Une fin si pitoyable ne rehaussait pas le Gonfalonier dans son estime; elle le fixait pour toujours dans son esprit au rang au-dessus duquel il ne l'avait probablement jamais élevé.

L'opinion de Machiavel sur Piero devait être faite depuis longtemps; peut-être depuis la première lettre qu'il en avait reçue, 22 octobre 1502. « Je n'ai encore écrit à personne, ni seigneur ni ami particulier, lui dit en substance le nouvel élu; je juge convenable d'attendre que je sois installé au Palais; je n'ai donc pas écrit même à cet illustrissime Prince (César Borgia, à la Cour de qui Machiavel est en ambassade avec l'évêque de Volterra, frère de Soderini). » Puis tout de suite il tombe à l'entretenir de six mulets volés par les gens du duc à Castel-Durante, qui font son tourment et celui des Dix. Qu'il offre ses compliments à Sa Seigneurie et puis (le Gonfalonier y revient) qu'il lui parle des six mulets à rendre à nos voituriers Marco et Jacopo Brinciassi; qu'il l'en prie et qu'il insiste, *iterum* et *iterum!* Ce gros souci apaisé, Piero est tout entier aux menus soins du protocole : « Comme je l'ai dit, je me réserve d'écrire à Son Illustrissime Seigneurie lorsque je serai au Palais, dans la forme que je jugerai convenable à ma personne privée, et à la publique. »

Il est à craindre que d'un seul coup, de ce premier coup, en le voyant descendre à ces détails, Machiavel n'ait pris la

mesure de Soderini et ne se soit formé sur lui un de ces jugements qu'on a ensuite, — les gens de doctrine plus que tous les autres, — tant de peine à corriger. L'*anima sciocca*, l'âme imbécile, il se pourrait que ç'en ait été, au regard aigu du Secrétaire, la première et ineffaçable manifestation. Ni gentillesses ni caresses n'y firent plus rien Elles tombèrent pendant dix ans en gouttes aussitôt desséchées sur le tranquille dédain qui enveloppait cette sentence irrévocable. Piero n'avait pas été le candidat de Machiavel, qui eût voulu Alamanno Salviati. Il ne serait pas pour lui le maître qu'on aime servir parce qu'il remplit ses desseins et les vôtres. Le patron n'était pas à sa taille. Bon homme, oui, mais ce n'était pas cet homme-là, qui, pour fonder ou pour sauver la liberté, oserait « tuer les fils de Brutus. » Si l'hypothèse que je fais ici est vraie, si Piero Soderini était devant Machiavel jugé et classé depuis le commencement de sa magistrature, nous ne tenons pas encore tout à fait l'explication cherchée, mais nous en approchons.

IV

L'éditeur des *Lettres familières*, M. Edoardo Alvisi, dans l'introduction à ce recueil, blâme précisément Piero Soderini d'être « trop incertain, trop perdu dans les petitesses du gonfaloniérat. » Il rappelle que, dès 1504, le secrétaire des Dix, prévoyant la ruine, écrivait à Ridolfi : « Je crois que vous vous endormirez ou par excès de timidité, ou par défaut de pouvoir ; » et que ses lettres si lumineuses, ses rapports admirables, finiront par « faire bâiller » *quegli sciocchi*, — le mot y est, — « ces imbéciles. » Le Gonfalonier ne se souviendra de Machiavel que beaucoup plus tard, lorsque, pour le détourner d'écrire l'histoire, il lui offrira une place de scribe chez un capitaine de fortune, au demeurant sans fortune. Cette indifférence, qu'à notre avis M. Alvisi exagère un peu, expliquerait les lacunes de plusieurs années que nous avons signalées dans la correspondance de Soderini avec son chancelier.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que Machiavel ne se sentait pas compris, ce qui est pis, pour un esprit de cette trempe, que de ne pas se sentir personnellement soutenu. On pourrait ajouter aussi qu'ennemi du genre « bonasse, » du *far paterno*, et, sinon chef, au moins, oracle de l'école qui professe que « les

États ne se gouvernent pas par des pâtenôtres, » il avait au fond peu de goût pour le « bonhomme » Soderini. Mais, là encore, il faut se garder d'exagérer et se méfier des inductions trop promptes. Il ne semble pas en effet que, pendant sa magistrature, les contemporains le mieux en position de le juger aient jamais accusé de faiblesse le gouvernement du Gonfalonier. Tout au rebours. Il y a de quoi nous étonner d'abord, mais regardons-y bien. Guichardin, qui n'aimait pas les Soderini et qui nous a laissé du cardinal Francesco un portrait dont le dernier accent est très dur, Donato Giannotti et d'autres lui reprochent plutôt ses empiètements, ses usurpations, sa confiance en lui-même, son impatience du frein et de la balance, emblèmes de tout bon régime constitutionnel.

Le premier, Guichardin, après avoir approuvé en principe la création d'un Gonfalonier à vie, file la métaphore du bon nocher, mais il lui en veut d'avoir laissé la nef mal gréée et dépourvue des instruments utiles à la navigation. L'illustre historien fait remarquer que la réforme de 1502, l'institution du Gonfalonier perpétuel, n'a pas donné, sous le gouvernement de Piero Soderini, les résultats que l'on avait espérés, et il en recherche les motifs avec une subtilité dans les détours de laquelle on nous dispensera de le suivre. Il nous suffit que cette déception puisse être attribuée au fait que Soderini, à quelque penchant naturel ou à quelque calcul politique qu'il obéît, « ne conférait pas de toute chose avec la Pratica, » ou, si parfois il la réunissait, n'en faisait pourtant qu'à sa tête; bref, Guichardin le reprend presque d'un excès de personnalité, imputation qui s'accorde mal avec la figure effacée sous laquelle on a voulu peindre Soderini devant une postérité prédisposée à le traiter en nullité. Guichardin reconnaît d'ailleurs les qualités et même les premiers succès du Gonfalonier. Il loue sa bonne administration financière, sa sévère économie, que lui rend aisée une avarice familiale et privée, — celle de son frère le cardinal et la sienne propre; — sa chance même, qui, en le débarrassant successivement du pape Alexandre VI, du Valentinois, des Vitelli, des Orsini, a supprimé pour lui des occasions de dépenses extraordinaires. Il lui reconnaît le triple mérite d'avoir élargi le recrutement des offices; d'avoir amélioré la situation financière du Mont, d'avoir diminué les impôts, avantages qui lui avaient valu l'applaudissement universel.

Guichardin ne conteste pas que quelques hommes jouissant d'une juste autorité, et quelques jeunes gens en passe d'acquérir de la réputation, ne se fussent donnés corps et âme à Soderini : ceux-ci par ambition, ceux-là par intérêt, et il les nomme. Pourtant, au risque de se contredire, il maintient que le gouvernement du Gonfalonier déplaisait à presque tous les personnages de qualité, vieux ou jeunes, qui estimaient que sa manière de vouloir tout faire par lui-même produisait deux mauvais effets : l'un, qu'il commettait nombre d'erreurs au détriment du public, l'autre, qu'il écartait et « enterrait » malencontreusement les hommes de bien. De plus, selon Guichardin, Piero Soderini n'aurait pris aucun souci de la justice ; de sorte que, sous ce rapport, après son élévation, la Cité n'aurait rien gagné ; elle aurait plutôt vu son mal empirer par négligence. Néanmoins, à cette date de 1504, où le Gonfalonier exerce sa fonction depuis deux ans seulement, « ou le désaccord restait couvert, ou il se manifestait peu. »

Mais aussi bien quelle était, d'après Guichardin lui-même, la grande cause de ce mécontentement encore caché ? C'est que, négligeant les hommes importants et laissant en sommeil les magistratures rivales, Soderini s'appuyait contre les Dix, quand ils n'étaient pas de son avis, sur la Seigneurie et sur les Collèges par lesquels il s'assurait la faveur populaire. Ainsi fit-il par exemple en 1506, lorsque l'on parla de la venue de l'Empereur en Italie. Giovan Batista Ridolfi et quelques autres citoyens des plus réputés voulaient envoyer des ambassadeurs à Maximilien. Mais le Gonfalonier était opposé à cette démarche, de crainte de déplaire au roi de France. Il l'empêcha facilement, grâce à la délibération générale qu'il provoqua. Si, sur certains points, et notamment sur l'état politique et moral de Florence avant l'institution du Gonfalonier perpétuel de 1494 à 1502, Donato Giannotti se trouve en contradiction avec Guichardin, sur celui-ci du moins ils sont d'accord, à savoir que « l'autorité excessive que s'arrogea Piero Soderini lui aliéna les esprits des principaux de la Cité. » Par bonheur, fait observer Giannotti, « le cœur de Piero était tout entier tourné au bien public ; il n'empêche que cette manière de procéder ne fût violente et tyrannique et d'un mauvais exemple. » Il ne fut pas un tyran, parce qu'il n'en avait pas l'âme ; mais, par les mêmes moyens, un autre après lui pouvait s'élever qui

s'armerait de sa popularité pour la perte de la République.

Ammirato va plus loin et dit expressément que le Gonfalonier tomba parce qu'il avait voulu faire tout par lui-même et qu'il n'avait pas su intéresser assez d'amis à son maintien.

De toute façon, une revue attentive des actes de sa magistrature ne révèle pas un gouvernement faible. Ni dans la répression de la cabale fomentée par Luigi Mannelli, où il ne fut pas débonnaire, s'il ne fut pas impitoyable, ni dans l'affaire du mariage manqué de son neveu Tommaso avec la fille de Pier Francesco de Médicis, où il fut plutôt imprudent que timoré; ni dans celle qui, par la destitution de Ser Jacopo di Martino, le brouilla avec les Salviati, où il ne fut ni souple ni peut-être habile; ni dans son attitude durant le siège de Pise; ni dans les délibérations qui aboutirent à la création de la milice; ni dans ses démêlés avec l'éternel mécontent Bernardo Ruccellai; ni dans la discussion des deux décimes et demi en 1506, où il exigea du Conseil cent six scrutins, sans succès d'ailleurs; ni dans la poursuite intentée contre Alessandro Mannelli, accusé d'avoir assassiné sa femme; ni dans une seconde histoire de mariage, très longue et très compliquée, entre la fille de Pierre de Médicis et Francesco Pitti, puis Filippo Strozzi, dont il prétendit faire un crime d'État; ni lors de la conjuration de Prinzivalle della Stufa, ni à la nouvelle de la prise de Prato, jamais ni nulle part, et pas plus à la fin, — sauf, comme nous le verrons, tout à fait à la fin, — mais presque jusqu'à la fin pas plus qu'au début de son gouvernement, Piero Soderini ne donna des signes de faiblesse si choquants qu'il en fût à l'avance marqué pour l'épigramme. Sans doute, personne, je crois, n'a écrit de lui ce que Guichardin a écrit de son frère le cardinal, et qui n'était peut-être qu'à moitié vrai du cardinal lui-même, à en juger par sa correspondance diplomatique, qu'il était non seulement lettré, « mais d'une grande cervelle dans les choses de ce monde. » Peut-être même, par bonté, était-il un peu crédule, un peu « simple, » c'est Guichardin qui le note à la date de 1508, en le raillant de s'être laissé duper par un « bas maquignon » de Pise. — *Troppo semplice!* — première amorce, premier son de l'*anima sciocca*.

Cependant il faut bien que Machiavel ait eu une raison d'envoyer cette « âme imbécile » là-haut dans le Limbe, parmi les autres bambins.

V

Il en eut une, en effet. Une seule, mais majeure. Depuis le pauvre pape Célestin V, dont Dante flétrit la « lâcheté, » personne n'avait, avec tant d'abandon de soi, fait « le grand refus, » à première sommation. Personne, disposant du pouvoir et habitué à s'en servir, ne s'était, avec tant de hâte et si peu de résistance, à la fois soumis et démis.

J'ai sous les yeux trois récits de l'événement, celui de Machiavel lui-même, dans sa lettre de septembre 1512 (sans indication de jour, mais après le 16) à Alfonsina Orsini de' Medici ; celui de Jacopo Nardi, au livre V de son *Histoire de Florence* ; enfin, celui de Scipione Ammirato, dans ses *Famiglie fiorentine*, au chapitre consacré à la famille Soderini, sous la rubrique : « De Piero, le magnifique Gonfalonier à vie. » C'est cette troisième version que je vais suivre, comme étant la plus brève et contenant tout l'essentiel.

Avant de la reproduire, un mot d'avertissement est nécessaire. La déposition de Piero Soderini, dans les conditions où son consentement lui fut arraché, sous la pression des Espagnols qui venaient de prendre et de saccager Prato à dix milles de Florence, de connivence avec le parti des Médicis insurgé à l'intérieur de la cité, au milieu de l'affolement de la foule énervée par les exagérations oratoires de l'ambassadeur Baldassare Carducci qui dépeignait abondamment, en couleurs violentes détrempées de larmes, le sang versé, les incendies allumés, les viols consommés, les sacrilèges perpétrés par l'armée du vice-roi, cette destitution sommaire n'est ni plus ni moins qu'une révolution devant l'ennemi et sent la trahison. Peut-être n'est-ce pas une excuse à la défaillance de Soderini : au contraire ; peut-être eût-il dû d'autant plus se dresser et se mettre en travers. Mais voici maintenant le récit d'Ammirato :

Les choses se trouvant donc en cet état, et l'Italie étant pleine de troupes françaises et espagnoles, le Pape allié avec les Espagnols et les Florentins avec les Français, les Espagnols, après diverses péripéties prospères et malheureuses, s'étaient rapprochés de Prato et, suivis par les Médicis, s'emparaient de cette ville. D'où il advint que dans Florence, qui se trouvait, à cause de la guerre que lui

faisait le Souverain-Pontife, combattue par les armes spirituelles et les temporelles, on commençait à murmurer et, comme c'est l'ordinaire, quand les choses vont mal, beaucoup s'attachaient à rejeter la faute de tout sur le Gonfalonier, qui, se sentant isolé et ne voulant pas faire partager avec soi les périls à ceux qui n'avaient pas partagé sa bonne fortune, donna prétexte aux gens qui ne l'aimaient pas, et qui espéraient améliorer leur position par un changement, de le précipiter de cette hauteur où la patrie auparavant non encombrée de telles passions l'avait placé. Ceux-ci furent Anton Francesco degli Albizzi, Pagol Vettori et Bartolommeo Valori, qui, étant allés le dernier jour d'août le trouver au Palais dans son propre appartement, tandis que les Seigneurs étaient avec la Pratica dans la salle de l'audience à siéger au Conseil des LXXX, lui signifièrent qu'il était nécessaire que, sans délai, il rentrât en son domicile privé. Ils le lui dirent au reste sur un ton tel qu'il pût comprendre que, s'il ne le faisait pas, il y allait de sa vie, par quoi, ou tout éperdu de peur, ou parce qu'il ne voulait pas qu'à cause de lui la Cité se divisât et qu'il s'élevât quelque tumulte civil, il se mit en leur pouvoir. Tiré hors du Palais par une partie d'entre eux, à l'insu des autres magistrats, il était ainsi reconduit chez lui, quand, arrivé au Ponte à Santa Trinità, l'angoisse qu'il éprouvait lui fit demander en grâce qu'on le laissât entrer dans la maison de Francesco et Pagolo Vettori qui habitaient sur le bord de l'Arno. Cela lui fut volontiers accordé, et les autres, s'étant empressés de retourner au Palais où s'étaient rendus en grand nombre parents et partisans des Médicis, se mirent en devoir de contraindre les Seigneurs, qui devaient sortir d'office le soir même, à rappeler les bannis et à destituer le Gonfalonier dans les formes légales.

A cet effet, les Seigneurs, comme il était prescrit par la loi, réunirent les Collèges, les Capitaines du parti [guelfe], les X de la guerre, et les VIII de Balia avec les Conservateurs des lois. On mit aux voix entre eux la destitution du Gonfalonier, mais il ne se trouva que neuf fèves noires (c'est-à-dire neuf voix *pour*). Lorsque Pagolo Vettori, chez qui le Gonfalonier était resté, fut informé du résultat, il s'avança et remontra à l'assemblée qu'au lieu de travailler pour le bien de Piero, ils lui faisaient du mal, car il ne voyait pas comment il pourrait retenir le peuple de le tailler en pièces. Les magistrats l'en crurent sur parole et consentirent à la déposition ; aussi Soderini put-il partir la nuit suivante, accompagné de Musacchio, capitaine de chevau-légers, jusque sur le territoire de Sienne, d'où, comme on l'apprit ensuite, il passa tranquillement à Ancône, puis, s'étant mis sur mer, alla fixer sa demeure à Raguse.

Ainsi se joua, avec quelques détails qui la chargent de couleurs et que je passe, cette scène tragi-comique où le rôle de Soderini

ne fut pas brillant. Un jugement tranchant déclare qu'il s'y « avilit. » Pourtant Machiavel, même si en secret il aiguisait déjà ses flèches, est moins dur. Le Gonfalonier qu'il nous représente n'a point dépouillé toute dignité. Il a gardé le respect de sa personne et de sa fonction. A l'insolente mise en demeure des émissaires de l'Espagnol, il aura répondu d'abord « qu'il n'était venu à ce poste ni par ruse ni par force, mais qu'il y avait été élevé par le peuple; si donc tous les rois de la terre ensemble réunis lui commandaient de le déposer, il ne le déposerait jamais; mais si le peuple florentin voulait qu'il en partît, il le quitterait aussi volontiers qu'il l'avait accepté, lorsqu'on l'y avait appelé sans qu'il l'eût désiré. » Cette sérénité, qui lui faisait une espèce de majesté, ne l'aurait pas, au témoignage de Nardi, abandonné dans le malheur. Revenu de Raguse à Rome, où le pape Médicis lui offrait l'hospitalité, un jour qu'un de ses concitoyens lui rendait visite, et le saluait en disant : « Il me semble que vous êtes encore le même Gonfalonier de justice que vous fûtes à Florence, » il l'interrompit : « Eh! oui, je le suis. Car qui sont ceux qui m'ont destitué? » Puis il reprit : « Je veux vous dire une chose : c'est que, si vous faites de nouveau des gonfaloniers à vie, j'aurai été le premier, et si vous n'en faites plus, j'aurai été le seul. Mais non pas tel que j'aie laissé ma ville plus bas que je ne l'avais trouvée au commencement de ma magistrature. »

Tel quel en effet, il se définit assez bien par le verset qu'il avait adopté pour devise : *Justus ut palma florebit*, et par sa maxime favorite : « Il n'y a de sage que le patient et il n'y a de patient que le sage. » Nous le connaissons à présent. Il n'a pas rejeté les charges, il n'a pas brigué les honneurs. Quoique très riche et sans enfants, il est parcimonieux, mais autant du bien de l'État que du sien propre. Clément et modéré de nature, il n'use guère de la sévérité, mais il n'abuse pas de l'indulgence. Bienveillant pour chacun, il ne fait de mal à personne. Il aime l'ordre, ses comptes sont tenus avec une exactitude impeccable. Il a le culte de la justice, et peut se vanter de n'être jamais intervenu auprès des magistrats en faveur ni au préjudice de qui que ce soit. Osons écrire les grands mots du langage républicain : il est « vertueux » et « pur. » C'est un homme de juste milieu, équilibré, sensé, économe, honnête. C'est un homme d'intelligence moyenne, réfléchie, assez claire, pas très vaste ni

très profonde. Un peu entêté de son opinion, il prend son personnage tout à fait au sérieux et ne se moque pas du peuple le moins du monde. Pas maladroit dans sa façon de le manier en le ménageant, un rien de plus, il serait un peu démagogue. Il ne manque pas de sang-froid quand les difficultés ne le touchent pas directement, ou quand il ne se heurte pas trop rudement aux obstacles, mais il n'est pas fertile en ressources : « Que voulez-vous que nous fassions ? dit-il alors. Ne voyez-vous pas que l'ennemi nous tient dans un tonneau dont le fond est solide, et qu'il lui est aisé de nous harceler par la bonde ? »

En somme, c'est un bon président de République bourgeoise par les temps calmes. Mais ce sont des *tempi forti*, et il n'est point fait pour les temps forts. Il est trop doux, trop scrupuleux, trop attaché à la légalité. Il est trop porté aux tergiversations, aux temporisations, aux transactions. Il se contente trop facilement des moyens termes et des demi-mesures. Devant les exigences de ces temps forts, il n'est pas de force : même quand il veut ou quand il doit faire une politique forte, même quand il la fait, il la fait insuffisamment, car il ne suffit pas d'avoir la volonté de sa politique, ni d'en employer les moyens, il faut encore en avoir le caractère. Or, ce caractère, il ne l'a pas. L'homme fort, ni même l'homme de l'homme fort, ce n'est pas lui. Il a bien de l'estime, peut-être de l'admiration pour Machiavel, dont on dit que c'est son inséparable, qu'il lui est *intrinseco*, et cette confiance l'honore. Mais il ne l'utilise presque jamais qu'en subalterne, en des besognes secondaires. Où Machiavel est vraiment fort, vraiment grand, dans les périls publics, lorsqu'il crie : « Il faut tuer les fils de Brutus, » un Piero Soderini ne l'écoute pas, ne l'entend pas ou ne le comprend pas.

Pendant la période de sa magistrature où la nécessité le force à la force, il tend autant qu'il le peut, il bande tout ce qu'il a de ressorts, qui, tout à coup, lâchent et claquent. Le dernier jour d'août 1512, en face d'une douzaine de brouillons, qui ne sont même pas des émeutiers et qui n'ont personne derrière eux, tandis qu'il a encore le peuple entier derrière lui, il s'effondre. Non seulement il tombe, mais il s'humilie. Ce n'est pas une chute, mais une ruine. Machiavel, qui le voit se perdre, et qui croit tout y perdre, — quoiqu'il doive y gagner, avec la liberté de sa pensée, l'immortalité, —

l'amer et hautain Machiavel, dans la gêne étroite où cette défaillance le plonge, en est rempli de colère, de pitié, de mépris. Il compare la fortune passée du Gonfalonier et ses talents, ses intentions et ses actes. Cette âme-là aux Enfers, où vont les forts qui précisément ont péché par les excès de la force ? Non : dans les Limbes, au milieu des enfants !

Pour la postérité qui pèse les mérites et les destinées, il est d'une ironie édifiante de penser que, Machiavel étant déjà né dans Florence, c'est Piero Soderini qui fut Président de la République. Qui sait ? L'épigramme vengeresse a peut-être coulé de cette intime blessure. Peut-être fut-elle la revanche d'une médiocrité mal dorée, d'autant plus insupportable qu'elle s'accompagnait du sentiment très vif, à chaque occasion avivé encore par les événements, d'une supériorité à laquelle ou l'on marchandait les moyens ou l'on ne donnait pas son emploi. Supplice quotidien. En ce monde où tout homme et toute chose prennent leur valeur de leur comparaison, la mesure de ce que peut faire souffrir à un esprit supérieur sa condition médiocre n'est-elle pas la conscience même de ce que peut manquer ou gâter un esprit médiocre dans une condition supérieure ?

Mais résignons-nous. Machiavel n'était pas, comme on dirait aujourd'hui, « dans la course. » Il n'était ni en cause ni en ligne. Si Piero Soderini ne l'avait pas emporté, c'est un politicien décrié comme Guasconi, un juriste maniaque comme Malegonnelle, qui aurait été élu, et la Cité, qui aurait dû avoir mieux que le premier, eût pu, par le deuxième ou le troisième, être plus mal servie. Ce n'est pas encore le pire des régimes que celui où, après la mort, les gouvernés ne relèguent les gouvernants que dans les Limbes.

CHARLES BENOIST.

NOS LIGNES

DE

COMMUNICATIONS MARITIMES

Dans un entretien qu'il a bien voulu m'accorder, il y a quelques semaines, M. le maréchal Foch me recommandait l'étude de nos lignes de communications maritimes, comme la base de tout concept logique de la force navale française.

Rien n'est plus juste. Cette formule, d'ailleurs, se montrait en bonne place, déjà, dans les programmes développés devant nos Chambres, par les trois derniers ministres de la Marine, MM. Georges Leygues, Landry et Raiberti. Le Parlement l'a faite sienne en applaudissant sans réserve aux déclarations de ces hommes politiques. Il ne restait plus qu'à passer à l'application.

C'était là, malheureusement, que commençait la difficulté. Disons plutôt : que commençaient les difficultés, car il y en avait de plusieurs sortes, et si l'insuffisance de nos ressources financières n'était pas le moindre des obstacles qui s'opposaient à la réalisation de désirs à peu près unanimes, il fallait encore compter avec la gêne résultant des accords de Washington, et aussi de la menace d'une nouvelle tentative de la Grande-Bretagne ayant pour objet précis de limiter nos constructions de bâtiments de plongée, en même temps que celles d'appareils aériens.

Enfin si, toutes ces pierres d'achoppement écartées, on entrevoyait la possibilité d'en arriver « au faire et au prendre, » du moins fallait-il choisir entre diverses solutions applicables au problème de la garde des communications maritimes, se décider

en faveur de tels ou tels types d'unités moyennes ou légères, de surface ou de plongée, — il y en a beaucoup, sans parler des types d'appareils aériens, — se hâter d'établir des « tranches » de programmes de construction et tâcher d'obtenir des votes définitifs du Parlement sur les crédits indispensables.

Tant y a que, la première tranche étant acquise et son programme particulier, — programme restreint, du reste, — en voie d'exécution, le département de la Marine venait de présenter aux Chambres le programme un peu plus étendu de la seconde tranche, lorsque s'est posée avec quelque insistance, — en raison, sans doute, de l'incertitude qui règne toujours, et s'accentue même, sur le maintien de la paix en Europe, — la question spéciale du transport en France, à la mobilisation et au cours d'un conflit, de nos troupes d'Afrique, *contingents indigènes compris.*

Dans le numéro du 15 janvier de la *Revue,* M. Alfred Guignard, étudiant « ce que sera le Transsaharien, » observe que ce moyen de communication avec ce qu'on appelle assez souvent « le réservoir des troupes noires » ne peut résoudre seul ce problème de transport : « Voici l'Afrique noire en armes, dit-il, parvenue à la rive méditerranéenne. Rive méridionale s'entend. Reste maintenant à gagner l'autre; sinon, tout l'effort accompli risque d'être vain. Jusqu'ici, nous étions entre nous, chez nous. Mais voilà qu'apparaît à l'horizon une inconnue assez énigmatique : la maîtrise, sur un espace restreint, il est vrai, de la mer... » Cette maîtrise, nous ne l'avons pas, même sur le parcours bien réduit, semble-t-il, d'Oran ou d'Alger à Port-Vendres, Cette ou Marseille. Ou plutôt, si nous l'avons, c'est à la condition que dure toujours une alliance précieuse dont la solidité, quelquefois, ne laisse pas de nous donner des préoccupations, assez tôt dissipées, en général. Notre opinion publique en reste frappée, cependant; et comme elle se rend fort bien compte de la capitale importance de cette question du transport de l'armée d'Afrique, au moment du besoin, elle accepterait très volontiers ce que M. Guignard appelle « une solution empruntée aux progrès nouveaux de la science. »

Cette solution existe, au moins à l'état de proposition, et cela depuis 1917. A cette époque, où l'effort des navires de plongée allemands inspirait les craintes les plus vives au sujet, précisément, des communications maritimes des nations

alliées, quelques personnes compétentes et un technicien éminent (1), spécialisé depuis longtemps dans l'élaboration des plans et dans les travaux de construction des sous-marins, se réunirent pour présenter aux deux ministres de la Marine de guerre et de la Marine marchande (M. Chaumet et M. Lémery, sous-secrétaire d'État) le projet d'organiser nos relations, — indispensables, — avec l'Algérie au moyen de *transports immersibles* dont le déplacement pouvait atteindre 8 000 et même 10 000 tonnes. Si l'on se hâtait de prendre une décision de principe favorable et si l'on amassait d'avance les matériaux usuels pendant la période d'examen des plans, l'ingénieur constructeur se faisait fort de livrer le premier véhicule marin de ce genre en un peu moins d'un an.

Rien n'empêchait du reste, pourvu qu'on lui fît confiance, d'entreprendre plusieurs unités de l'espèce à la fois, « en série. »

La proposition, accueillie par la Marine marchande de la manière la plus encourageante, n'eut pas le même succès à la Rue royale. Après des pourparlers assez longs, où il devint évident que des questions de personnes, — des rivalités de techniciens, — allaient malheureusement accentuer les effets de l'instinctive répugnance des bureaux pour tout ce qui touche « aux progrès nouveaux de la science, » comme dit M. Guignard, le groupement qui avait pris l'initiative de la proposition recevait pour réponse définitive : « Que le projet venait trop tard, que la guerre serait finie quand apparaîtraient les *transports sous-marins* en question et que, du reste, la destruction des navires de plongée allemands allait être intensifiée par l'emploi sur une échelle très étendue de moyens et d'engins nouveaux d'une indubitable efficacité. »

C'était jouer gros jeu sur de simples espoirs. On avait déjà, depuis trois ans, fait sans résultats appréciables bien des expériences de méthodes ou d'armes nouvelles dont on avait dit merveilles, par avance. Il est vrai que, cette fois, la guerre sous-marine ayant presque cessé au cours de 1918, on put très naturellement en reporter tout l'honneur à l'effort, — vraiment considérable, d'ailleurs, et fort méritoire en soi, — produit par les marines alliées avec leurs « moyens et engins nouveaux. »

Ce n'est que plus tard, en 1919-1920, qu'on distingua la

(1) M. Simonot, ingénieur en chef de la Marine.

vérité, après les longues discussions de la Commission spéciale du Reichstag sur les causes de l'échec de la guerre sous-marine « sans merci ; » après l'apparition de diverses publications importantes, — les « Souvenirs de guerre de Ludendorf » en tête ; — après, aussi, les découvertes faites par les Commissions de contrôle naval des Alliés dans les chantiers et arsenaux allemands où l'on trouva, inachevées à divers degrés, 193 unités de plongée (dont 30 « croiseurs submersibles » de 2000 à 3000 tonnes, environ), chiffre considérable, mais qu'explique la stagnation de la construction pendant au moins sept ou huit mois, de l'automne de 1917 à la fin du printemps de 1918.

Cette stagnation était due à la fois à l'influence, sur l'esprit vacillant de Guillaume II, de M. de Bethmann-Hollweg, qui protestait désespérément du tort que faisait à l'Empire l'application des sauvages doctrines de son rival et ennemi, l'amiral von Tirpitz, et aux exigences du duumvirat Hindenburg-Ludendorf, qui réquisitionnait impitoyablement, pour la préparation et l'exécution des grandes offensives de 1918, mazout, essences, matières grasses, tôles d'acier et fers profilés, ingénieurs, contremaîtres, techniciens de toutes spécialités, désarmant ainsi l'organisme marin et paralysant la force productive des arsenaux.

Laissons là cette digression qui n'a d'autre intérêt que la rectification d'erreurs de fait et d'idées fausses trop répandues. Ne nous occupons que de la discussion de notre problème fondamental, le maintien, la sauvegarde de nos communications maritimes et, en particulier, de la liaison permanente de l'Afrique du Nord avec la métropole.

Cette liaison continue, comment l'obtenir dans le cas d'un conflit ayant un caractère maritime accentué?

Jusqu'en 1917, on ne voyait pas d'autre moyen que la navigation en surface : des paquebots et des « cargos » faisaient la navette entre les deux côtes, tantôt marchant isolément, tantôt réunis en convoi sous la garde permanente de navires de guerre. On longeait le plus possible les eaux espagnoles, dans l'espoir un peu vain que les sous-marins ennemis en respecteraient, le cas échéant, la neutralité. Ces « marchands, » comme disaient nos pères, s'étaient armés peu à peu, tels les voiliers qui, autrefois, « allaient aux épices, » exposés aux surprises dangereuses des pirates malais. Ceux qui n'avaient point de

canons ou qui naviguaient seuls, se camouflaient. Quelques-uns poussaient jusqu'à peindre sur leurs murailles des ondulations de houle peu vraisemblables, au moins par temps calme, dans la Méditerranée.

Rien de tout cela, incertain et précaire, ne vaudrait contre les moyens d'action d'une puissance maritime solidement établie dans le bassin occidental de la mer intérieure de l'ancien continent. Il faut donc, sans renoncer à utiliser les transports de surface, sous la double réserve que les circonstances de la traversée envisagée fussent favorables, — les croisières les mieux organisées ont leurs défaillances, — et que ces navires de surface eussent une marche rapide, *il faut*, dis-je, *trouver autre chose*, et cela ne peut être que la mise en jeu :

a) des transports immersibles;

b) des appareils aériens.

a) Transports *immersibles*... C'est le moment d'expliquer la distinction que nous faisons entre la signification de cette épithète et celle de l'expression plus souvent employée de *sous-marins*.

De quoi s'agit-il, en fait, et essentiellement? De naviguer en plongée? Nullement. Ce serait très long, très coûteux et... inutile. Ne demandons au constructeur que de nous donner un type de bâtiment capable de *s'immerger pour échapper radicalement aux vues d'un navire de guerre ennemi*, dont le voisinage lui aura été signalé par son avion, ou par ses avions de reconnaissance; et, cela fait, de s'éloigner suffisamment, à trois ou quatre nœuds de vitesse, du point exact de la plongée, au cas peu probable où le croiseur l'aurait aperçu, ou découvert par ses propres aéroplanes, et donc « repéré, » si tant est que l'on puisse se servir de ce mot, à la mer, et dans les circonstances que je viens de définir.

Nous ne rechercherons pas, bien entendu, les diverses chances, favorables ou défavorables, qui peuvent résulter de ces mêmes circonstances, — infiniment variables dans leur détail, — pour notre transport immersible. Ce serait bien long et peu concluant. Qu'il faille prévoir un engagement aérien entre les deux partis de découverte, il se peut. La tactique de ceux du transport qui nous occupe ne sera évidemment pas de s'y prêter. Outre que l'issue d'un tel combat restera douteuse,

quelque supériorité fondamentale qu'aient les nôtres, et que, privé de leurs services, le transport verrait diminuer ses chances d'opportune disparition, il faut se rappeler que les appareils de découverte dont il s'agit doivent se ménager le temps de revenir, — exploration faite avec fruit, — à leur base mobile, de se poser sur son pont et de prendre leurs dispositions de plongée.

Ces divers points bien établis, pouvons-nous nous faire une idée, — schématique au moins, — de ce que serait *le transport* immersible, en tant que véhicule de troupes et de matériel de guerre ?

Nous avons vu plus haut que M. l'ingénieur en chef Simonot se tenait pour assuré de fournir un type satisfaisant de navire de l'espèce déplaçant 8 000 et même 10 000 tonnes. Ne prenons, si l'on veut, que le chiffre inférieur. Nous n'en aurons que plus de facilités de transport si, examen fait des plans, les services d'exécution pensaient pouvoir aller jusqu'à 10 000 tonneaux et, qui sait? peut-être au delà.

Un tel bâtiment porterait aisément, pour une traversée qui, en définitive, sera toujours courte, — mettons trois jours, en moyenne, pour tenir largement compte des arrêts causés, *à plusieurs reprises*, par la nécessité de se cacher en plongeant, — 1 000 hommes de troupes et 1 500 tonneaux de matériel. Notons, à propos de ce dernier article, que le département de la guerre admettra sans doute qu'il ne serait pas nécessaire de transporter l'artillerie et le train, charge considérable. L'idée se présente naturellement à l'esprit que canons et voitures, hippomobiles ou automobiles, peuvent être réservés, en France même, aux formations africaines, qui laisseraient sur la rive algérienne leur matériel du temps de paix, le personnel seul prenant passage sur les navires de charge, au besoin avec les harnachements et tous objets d'armement maniables.

Il ne peut y avoir de doute et de discussion qu'au sujet des chevaux et mulets. Évidemment, il serait désirable que l'on pût se dispenser de transporter des animaux qui exigent, chacun, la place de six hommes. Mais si un tel *desideratum* doit être satisfait, ce qui est probable, pour les bêtes de trait et de bât, il ne paraît pas qu'il en puisse aller de même des chevaux de selle, à moins de se priver résolument des excellents services des cavaliers d'Afrique, français et indigènes.

Et c'est ici qu'il convient de rappeler que nous n'avons nullement écarté la faculté de nous servir, sous certaines conditions, — vitesse, en premier lieu, — des transports de surface. Ceux-ci conviennent beaucoup mieux que les immersibles, dans le cas spécial qui nous occupe. Si, peut-être, leur capacité absolue de transport, du double point de vue des « espaces » et des « volumes, » n'équivaut pas, à déplacement égal, à la capacité des bâtiments de plongée (et nous allons voir pourquoi), du moins présentent-ils cet avantage décisif que les boxes à chevaux ou à mulets seront disposés sur les ponts ou dans les entreponts *aérés naturellement* et où certaines vidanges à la mer, *directement*, peuvent être organisées.

Tout ceci, au demeurant, ne veut pas dire que les transports submersibles ne puissent admettre quelques chevaux, — ceux des états-majors de troupes, par exemple. Mais il faudra en restreindre le nombre dans des proportions très marquées. Aération artificielle et réoxygénation de l'air seront, à peine est-il besoin de le dire, spécialement et soigneusement étudiées. On peut, là-dessus, s'en fier d'avance à l'auteur des plans.

Je viens de dire qu'à déplacement égal, ou, plus précisément, à cube intérieur égal, les bâtiments de plongée du type « transport immersible » disposeront d'une capacité de transport plus grande que celle des bâtiments de surface de la même famille. Cela tient à ce que les premiers n'auront pas de chaudières et que leur appareil moteur, — à combustion interne, — tiendra moins de place que celui de leurs rivaux, qui utiliseront la vapeur de ces appareils évaporatoires. Il y a toutefois à tenir compte du volume, — assez sensible, — des accumulateurs qui, dans la marche en plongée, se substituent au moteur de surface. Mais, dans le cas qui nous occupe, la vitesse demandée au moteur de plongée étant très faible, faible aussi, relativement, sera « l'encombrement » aussi bien que le poids des accumulateurs en question.

La différence sera d'autant plus grande, en faveur de l'immersible, que le paquebot de surface, nous l'avons vu, devra être doté d'une vitesse de 23 nœuds environ, ce qui ne va pas sans des appareils moteurs encombrants et lourds.

Ajoutons qu'il leur faut, dès lors, des soutes à charbon plus étendues, les consommations par cheval-heure croissant très rapidement quand la vitesse normale augmente. Il n'en

serait pas ainsi, à la vérité, si ces paquebots de surface utilisaient eux-mêmes les moteurs à combustion interne, — moteur *genre Diesel*, pour leur donner leur usuelle dénomination. Nous n'en sommes malheureusement pas là, en France, tandis qu'à l'étranger le nombre de bâtiments à moteurs augmente avec une singulière promptitude. Constatons le fait sans chercher à l'expliquer, ce qui ferait longueur, et bornons-nous à rappeler que notre sol ne se montre pas, jusqu'ici, producteur de combustibles liquides.

Du moins, si nos transports de surface rapides ne doivent pas bénéficier des avantages que l'on trouve à l'emploi des moteurs genre Diesel, devra-t-on s'efforcer de les munir d'appareils fumivores sérieusement efficaces. Marcher vite dans les eaux espagnoles et être bien éclairé sur son flanc droit autant qu'à son avant, par des appareils aériens de découverte, cela ne suffira pas, en temps de guerre et dans les circonstances politiques générales où nous nous supposons placés, à nos transports de troupes ne naviguant qu'en surface. Il est essentiel que la longue traîne noire flottant sur l'horizon ne les dénonce pas, à 25 milles de distance, aux croiseurs ennemis.

b) Passons aux appareils aériens de transport. J'écris « de transport, » parce qu'il ne s'agit plus ici des avions très rapides de découverte au loin dont je viens de parler à plusieurs reprises. Il s'agit maintenant d'un véhicule susceptible de porter un certain nombre d'hommes et même des objets de matériel importants du point de vue technique, mais relativement légers et surtout peu encombrants.

La plus simple réflexion indique que, peu à peu, les appareils aériens iront en se différenciant de plus en plus les uns des autres, à mesure que se préciseront les services particuliers qu'on leur demandera. C'est ce qui existe déjà, d'ailleurs, mais peut-être pas d'une manière assez tranchée.

Que nos aéroplanes-transports militaires puissent se rapprocher du type des grands avions commerciaux à passagers actuellement employés, c'est évident. Observons toutefois que ces derniers ne sauraient remplacer immédiatement les premiers, à moins qu'on n'ait prévu dans leur construction l'installation éventuelle d'un armement. Il faudrait aussi que les dispositions des « locaux, » si je puis dire, puissent subir en très peu

de temps d'assez importantes modifications, ayant pour objet d'augmenter quelque peu les capacités disponibles au détriment, — c'est inévitable ! — du confortable, presque du luxe, dont jouissent des passagers peu nombreux, en somme, mais qui paient fort cher leur fauteuil.

Il est certain qu'en tout état de cause on doit prévoir la construction d'appareils spécialement destinés au service de l'État et, en somme, d'une flotte, — il ne faut plus parler d'escadrille, ici, — de fort effectif, où chaque unité poussera hardiment jusqu'à l'extrême les facultés de transport. Et tout cela fait, *dans des limites qu'une situation financière pour longtemps précaire*, c'est à craindre, resserrera trop étroitement, on ne disposera probablement que de quelques milliers de places; mais hâtons-nous de dire que la voie des airs devra être réservée à un personnel d'élite : états-majors et leurs services, techniciens particulièrement précieux, ouvriers spécialisés, télégraphistes, téléphonistes, conducteurs et pointeurs de chars d'assaut, etc...

Il ne peut être question et il ne serait pas sans inconvénients de discuter ici les détails des appareils de la catégorie des « plus lourds que l'air » dont nous venons de nous occuper. Souhaitons seulement que le coefficient de sécurité prenne une place d'autant plus importante, dans l'établissement de ces aéroplanes géants, que le personnel habituellement transporté serait, en cas d'accident, plus difficile à remplacer, du point de vue militaire. C'est ce que j'appelais « précieux, » tout à l'heure...

Reste à dire un mot des appareils de la catégorie des « moins lourds que l'air, » des ballons, des *aéronefs dirigeables*, sujet brûlant en ce moment.

Que l'on doive se garder, après une catastrophe qui a douloureusement frappé, à la fin de décembre dernier, tous les cœurs français, de juger des facultés des dirigeables sur celles du *Dixmude*, qui n'avait point du tout été construit, primitivement (1), pour jouer le rôle qu'on lui imposait chez nous, c'est de toute évidence, en dépit des polémiques que certains

(1) Les zeppelins du type du *Dixmude* étaient exclusivement destinés au bombardement de Londres, opération de très courte durée pour ces appareils qui devaient partir et qui partirent en effet de la côte allemande (Emden, probablement). Des circonstances atmosphériques tout à fait défavorables firent manquer cette attaque et entraînèrent un véritable désastre pour cette escadre aérienne.

critiques prétendus « maritimes » ont cherché à engager au sujet de la valeur générale du type, en ce qui touche les opérations navales. Il suffit de dire que le type « dirigeable, » *éclaireur* et *explorateur* à grande distance et à grand rayon d'action, doit nécessairement trouver sa place dans l'« ordre de bataille » d'une flotte bien constituée.

On peut, on doit ajouter qu'il est d'autant plus nécessaire de ne pas se priver de tels services que la force navale dont on dispose pour une opération déterminée a plus de chances de se heurter à des adversaires supérieurs en nombre. C'est au plus faible, manifestement, de s'éclairer le mieux, afin, non seulement, d'éviter une brusque surprise, mais même de pouvoir se dérober en temps utile et de n'avoir pas besoin, pour cela, de passer immédiatement d'une vitesse de route modérée à l'allure maxima, ce qui compromet souvent la solidité de l'appareil moteur, — des chaudières, notamment.

Or, « le plus faible, » ne sera-ce pas nous, presque toujours, et pendant une longue période de temps?

Que le lecteur ne pense pas qu'en parlant ainsi je vise indirectement l'une des deux grandes marines qui se partagent « l'imperium » de la mer, aujourd'hui. Il est bon qu'il sache que le relèvement de la marine allemande suit une marche rigoureusement parallèle à celle du relèvement de la force armée de nos anciens et futurs ennemis. Et le progrès est tel, dès maintenant, que, le 1er janvier, l'amiral Behnke, chef de l'escadre de la mer du Nord, a pu le proclamer dans un ordre du jour adressé à ses équipages et en termes où l'on sent, — comme dans le document du même genre rédigé pour la Reichswehr par le général von Seekt à la même occasion, — la pointe vive de la menace à l'égard de « l'ennemi héréditaire, » plus que jamais détesté.

Si la marine française reste longtemps dans l'état de marasme où elle est en ce moment, nul doute qu'elle n'ait à redouter, le cas échéant, des surprises pires que celle qu'éprouva, le 31 mai 1916, la *Grand fleet* britannique à la bataille du Jutland...

Quoi qu'il en soit de ces préoccupantes perspectives, ne tirons de la cruelle expérience du *Dixmude* que la conviction de l'urgente nécessité de la création d'un type plus satisfaisant que celui de l'énorme et trop délicat zeppelin; la conviction,

aussi, de la convenance de faire marcher de front la construction des appareils de l'espèce et celle des établissements à terre, des hangars-abris, tout d'abord, qui leur sont indispensables.

Mais, — pour revenir à l'objet précis de notre étude, — ce dont nous avons besoin pour compléter nos moyens de transport aériens, c'est d'un dirigeable « de charge, » si l'on peut dire, capable de porter troupes et matériel de poids et encombrement moyens, plutôt que de s'élancer loin en avant ou sur les flancs d'une force navale. Remarquons d'ailleurs que, même réduit au rôle de transport, cet appareil ne laissera pas de conserver une vitesse très supérieure à celle des plus rapides navires de surface ; de sorte que l'infériorité, toujours fort sensible, de sa capacité en tant que véhicule sera compensée par la possibilité de lui demander aux moins deux trajets, — trois, peut-être, — dans le temps que les navires n'en feront qu'un seul, surtout s'ils sont obligés de suivre assez exactement les inflexions de la courbe limite des eaux espagnoles.

L'autorité militaire saura certainement utiliser un tel avantage, mais il ne faut pas perdre de vue qu'un service aussi actif et ininterrompu ne pourra être exigé que d'appareils très robustes et de moteurs très « endurants. » Il y aura lieu aussi de s'attacher à rendre aisés et rapides, — au départ et à l'arrivée, — les manœuvres d'envol et d'atterrissage, d'embarquement et de débarquement. C'est l'affaire des techniciens spéciaux. Et pour en finir avec les appareils aériens, signalons que l'ingénieur Bréguet propose un *avion-géant*, tellement géant en effet, qu'on peut lui confier le transport de plusieurs centaines d'hommes. Mais ce n'est là qu'un projet, assurément bien étudié, que les services d'État compétents auront à examiner et au sujet duquel, fort probablement, les critiques seront vives et nombreuses les demandes de retouche.

Est-il possible de faire un bloc, pour ainsi dire, des facultés de transport, — ne fût-ce qu'en ce qui touche le personnel, — des divers engins que nous venons de définir d'une manière bien sommaire? Possible, sans doute ; facile, beaucoup moins, car il faudrait savoir d'abord, assez exactement, quel sera le nombre des unités mises en jeu dans chaque type général de véhicule.

Disposerons-nous, par exemple, de dix transports de surface (paquebots postaux, probablement, en temps de paix), déplaçant, en moyenne, 15 000 tonnes? — Comptons alors

40 000 hommes par traversée. Pourrons-nous tabler sur 6 transports *immersibles* de 8 000 à 9 000 tonnes? Ne comptons, cette fois, que sur une dizaine de mille, plutôt moins que plus... Enfin nous donnera-t-on une flotte de grands appareils aériens, — dirigeables ou aéroplanes, — de 20, 30 ou 40 unités, suivant le cas? Ce ne sera plus que 3 000, 4 000 ou 6 000 hommes : une élite, un choix, bien entendu. Et, tout bien compté, cela fera 55 000 officiers et soldats environ, ce qui est fort acceptable. Mais à quels frais, avec quelles dépenses, — compte tenu du fait que la plupart des véhicules ainsi employés auront leur utilisation commerciale assurée, en temps de paix, par des contrats passés avec les grandes compagnies de transports maritimes ou de transports aériens?

La question générale du transfert rapide et sûr d'Afrique *en Europe* (on va voir pourquoi je ne dis plus « en France ») d'une masse d'hommes considérée est susceptible de recevoir *une solution complète, radicale,* qu'il ne semble pas qu'on ait envisagée jusqu'ici; non que l'idée de l'entreprise indispensable n'ait dû germer dans beaucoup de cerveaux, — en Espagne, au moins, — mais parce que la réalisation de ce concept restera toujours subordonnée à des conditions de l'ordre de la haute politique, beaucoup plus encore qu'à des conditions de l'ordre industriel et financier.

Il s'agit d'un tunnel sous le détroit de Gibraltar. « N'est-ce que cela? » s'exclameront peut-être quelques ironistes. Rien que cela, en effet. Je crois qu'il se faut bien pénétrer de ceci qu'au temps où nous sommes et avec les formidables moyens dont nous disposons — moyens dont la puissance ne cessera de croître — il n'y a pas d'entreprise irréalisable: de celles, du moins, qui ne visent que *l'appropriation* de la planète à nos desseins, puisque les décrets de « l'Inconnaissable » ont livré la Terre, non seulement aux disputes, mais aussi à la dévorante et audacieuse activité des hommes.

Un tunnel sous-marin, au reste, ce n'est point là une grande nouveauté. Depuis un demi-siècle, déjà, les plans, sans cesse revus et perfectionnés (1), existent, en France et en Angleterre,

(1) Les retouches les plus marquées ont été faites par M. Sartiaux, l'auteur des plans, à la demande des autorités militaires du Royaume-Uni, en vue d'éviter toute chance, si légère qu'elle puisse être, d'invasion sur le sol anglais. Ces autorités se sont déclarées satisfaites.

du « chemin de fer sous-marin, » — c'est la dénomination officielle, — de celui qui devrait supprimer le Pas-de-Calais et dont l'exécution ne se heurte qu'à l'attachement passionné de nos anciens alliés pour ce qu'ils appellent *leur précieuse insularité*.

Ne nous attardons pas à essayer de les persuader. Peut-être l'arrivée au pouvoir des Travaillistes, ultra-pacifistes en principe (sinon en fait, semble-t-il), ne fournira-t-elle pas aux partisans de ce tunnel les chances de succès sur lesquelles ils croyaient pouvoir compter. Quoi qu'il en soit, reconnaissons qu'en ce qui touche le tunnel sous le détroit de Gibraltar, si, — *techniquement*, — à défaut de la longueur, qui serait faible (11 kilomètres d'une rive à l'autre), la profondeur à laquelle il faudrait s'enfoncer (800 mètres environ) ne serait pas un obstacle, *politiquement*, on rencontrerait certaines difficultés dans les dispositions à notre égard d'une bonne partie du peuple espagnol.

Il ne faudrait, en effet, rien moins qu'une alliance étroite, non seulement économique, mais militaire (*défensive et offensive;* protocolairement, on supprime ce dernier terme) entre les deux nations latines d'Occident. Si unis autrefois, — au XVIIIe siècle et jusqu'en 1808, puis au cours de presque tout le XIXe, — les peuples d'Espagne et de France se sont sentis séparés depuis trente ans, par des différends qui, étant plutôt de l'ordre sentimental que de l'ordre économique, parurent négligeables, chez nous, à des « milieux » gouvernants que la valeur des impondérables, assurément, ne frappait guère...

On vit bien, dès le début du grand conflit, quels étaient les résultats, singulièrement favorables à nos adversaires, de notre insouciance des répercussions à l'étranger de la politique intérieure française. Dans quelle mesure les sentiments peu sympathiques à notre égard qui se manifestaient en Espagne, au cours de cette crise si dangereuse, subsistent-ils encore, survivant aux causes qui les avaient fait naître? Il n'est pas aisé de le déterminer. Le règlement de la question de Tanger n'aura pas nui sans doute au rapprochement; et, d'autre part, beaucoup d'Espagnols s'aperçoivent avec amertume, — mais un peu tard, — que la politique financière du Reich allemand, de 1919 à 1923, leur a fait perdre, de propos délibéré, trois milliards de pesetas remplacés, dans leurs mains, par des papiers où s'inscrivent des trillions de fantaisie...

L'accord hispano-italien ne paraît pas, — jusqu'ici du moins,

— de nature à nous faire reperdre, au Sud-Ouest, le terrain péniblement regagné. En somme, le moment ne serait pas mal choisi pour « amorcer » un projet, à longue échéance, du reste, sur lequel nous ne pouvons nous étendre dans cet article, mais qui pourra être l'objet, plus tard, d'une étude particulière.

Il suffit, à l'heure présente, d'obtenir que les esprits s'habituent à l'idée. Les discussions inévitables mettront peu à peu celle-ci en pleine lumière.

Le problème général de la protection de nos communications maritimes dépasse le cadre de notre travail d'aujourd'hui, puisque nous ne nous occupons que de nos communications avec l'Afrique française et, en particulier, du transport des troupes du Sud au Nord, dans le bassin occidental de la Méditerranée. Je ne saurais pourtant me dispenser de dire un mot, d'abord du mode de relations à établir, en cas de conflit européen, avec le Maroc occidental, ensuite des moyens d'utiliser, directement ou indirectement, nos contingents de Madagascar et de l'Indo-Chine.

En ce qui touche nos relations avec le Maroc qui fait face à l'Atlantique, quel que soit l'adversaire maritime, et cet adversaire fût-il même très puissant, il n'est pas douteux que des occasions se présenteront de se servir utilement et sans trop de risques de la ligne Casablanca-Bordeaux.

Mais ce ne seront en effet que des occasions qu'il faudra saisir au vol, en se servant de paquebots rapides (1) qui mettront en usage tous les moyens d'échapper aux vues des croiseurs de l'ennemi dans le moment que ceux-ci seront moins nombreux ou plus disséminés; et qui, suffisamment armés et outillés, pourront tenir tête aux destroyers, tout en déjouant, — par les *appareils d'écoute* perfectionnés par exemple, — les attaques insidieuses des sous-marins.

(1) La vitesse coûte cher. Il ne faut donc pas lésiner sur les subventions indispensables aux compagnies qui acceptent de construire et d'entretenir les paquebots postaux. Ceux-ci ont rendu déjà de grands services de 1914 à 1918; peut-être sont-ils appelés à en rendre de plus grands encore si, par malheur, se produisait un nouveau conflit. Ajoutons qu'il faut resserrer les liens de la marine dite « marchande » et de la marine de guerre et, en particulier, *perfectionner l'instruction militaire* des officiers du commerce, capitaines au long cours ou autres, appartenant ou susceptibles d'appartenir aux grandes lignes de navigation. Celles-ci ne s'en trouveront que mieux, à tous égards.

D'ailleurs, des relations aériennes seront créées, — si elles ne l'étaient déjà en temps de paix, — entre la côte océanique du Maroc et celle de la France continentale (1). Mais qu'il s'agisse de la mer ou de l'air, il faut se pénétrer, ici encore, de l'idée que nous aurons besoin de la bienveillance non plus seulement de l'Espagne, mais du Portugal. Or, en ce moment et malgré la sympathie très ancienne des Portugais pour la France, — les « mentalités » sont fort différentes dans les deux nations de la Péninsule, — nous sommes, du point de vue économique, en délicatesse avec Lisbonne et Porto. C'est un état de choses que nous devons à notre régime protectionniste outrancier.

Il serait bien à désirer que nos viticulteurs, — ou plutôt nos « fabricants » de vins étrangers, — fussent moins exigeants ou écoutés avec moins de complaisance. Ce n'est pas seulement en ce qui touche les armements et la création du matériel militaire qu'il est sage de pratiquer le vieil et bien juste adage latin, *si vis pacem, para bellum.* Sachons donc sacrifier un peu de nos bénéfices, dans nos transactions avec l'étranger; au capital intérêt de nous assurer, pour un avenir qui reste menaçant, des appuis précieux et de fidèles amis.

Les communications avec Madagascar et avec l'Indo-Chine? Ah! c'est là, — dans l'hypothèse générale que nous avons admise comme base de notre travail, — le point délicat, quasi insoluble, actuellement, du problème.

Je dirai en premier lieu, — mais pour mémoire seulement, — que cette question se lie intimement à celle de la création éventuelle (après les dix ans de « moratoire » des constructions prévues par les accords de Washington) d'une division de grands croiseurs dits « de bataille, » qu'il faudrait appeler, dans le cas dont il s'agit, « dreadnoughts rapides » ou « dreadnoughts de croisière. » Il semble en ce moment impossible de « tenir » tant bien que mal dans l'Océan indien sans le secours de quelques unités de ce type, qui a fait ses preuves dans la belle opération stratégique de novembre-décembre 1914, celle qui aboutit à la destruction complète, aux Falklands, de l'escadre de croiseurs de von Spee.

(1) Il nous faudrait une ligne aérienne Bordeaux-Casablanca-Dakar-Guyane-Antilles.

Je n'insiste cependant pas sur ce côté de l'affaire. Au reste, peut-être, dans quelques années, d'autres solutions apparaîtront-elles de la constitution d'un solide noyau de force navale française dans les mers éloignées. Souhaitons-le...

En attendant, et comme on conçoit difficilement le transport de plusieurs dizaines de mille hommes de Hanoï, de Saïgon ou de Diégo-Suarez, en France, ou seulement au Maroc, par la voie de l'Atlantique, après avoir doublé, — fort au large, bien entendu, — le Cap de Bonne Espérance, et au travers de nombreuses croisières bien organisées, il faut se résoudre à sortir de la banalité et se hausser aux concepts originaux et grandioses.

Pourquoi y répugner, du reste? Il est des circonstances, exceptionnelles sans doute, mais qu'il convient cependant de mettre en ligne de compte dans les prévisions des organismes préparateurs des opérations militaires, où la timidité des conceptions n'assure que leur insuccès, où il faut étonner, éblouir l'adversaire par la hardiesse autant que par la vigueur des coups qu'on lui porte, après l'avoir paralysé, au moment décisif, par le secret comme par la promptitude de l'exécution.

C'est, en somme, sur le revers oriental de l'énorme bloc africain qu'il convient que nous jetions d'ores et déjà les yeux. A ceux des lecteurs de la *Revue* qui, tout en comprenant ce que je dis, et en devinant ce que je ne dis pas, se demanderaient avec inquiétude si, pour réaliser des projets aussi étendus et d'une portée aussi haute, il ne faudrait pas un Annibal franchissant Pyrénées et Alpes pour aller attaquer Rome en pleine Italie, un César passant avec une rapidité inouïe de l'Adriatique aux rives du Nil, puis en Tunisie, puis en Espagne, pour vaincre partout les Pompéiens, un Bonaparte traversant toute la Méditerranée avec une flotte considérable et forcément lente sans se laisser arrêter par la crainte de rencontrer l'escadre de Nelson (1), à ces lecteurs, dis-je, je répondrais volontiers : « Mais d'abord, n'avons-nous pas, nous aussi, de grands capitaines, dans les talents de qui l'on se pourrait confier, quelle que fût l'entreprise qu'on leur proposât? Et puis

(1) Qu'on ne perde pas de vue que Bonaparte, parfaitement conscient du péril que comportait une telle rencontre, avait minutieusement organisé pour le combat les 13 vaisseaux de Brueys et pris, pour la sûreté du convoi, les plus sages dispositions.

ne nous laissons pas persuader qu'il faille ici, à tout prix, un de ces génies que la Providence, dont ils sont les instruments, n'accorde à l'humanité qu'avec parcimonie. Préparée à loisir, méthodiquement en tous ses détails dans le cabinet, d'abord, aux bases d'opérations ensuite, enfin, — par des explorateurs et émissaires spéciaux, — dans les contrées à traverser et chez les peuples qu'il faudrait entraîner, une entreprise de ce genre ne dépasserait pas les facultés d'un chef rompu à toutes les exigences de la guerre, au courant des particularités des grandes expéditions coloniales, résolu sans témérité, tenace sans entêtement, sachant faire la part des mécomptes possibles, même des échecs, sauf à les réparer activement, et confiant, en définitive, dans le succès sans pousser jusqu'à un optimisme aveugle...

Des hommes de cette haute, de cette complète valeur, nous n'en manquons point, Dieu merci, et qui ont fait leurs preuves.

Amiral Degouy.

P.-S. — M. l'ingénieur en chef Simonot, à qui j'ai communiqué les épreuves de cet article, veut bien, en approuvant ce que j'ai écrit de son transport immersible, me faire connaître que, dans le n° de juillet 1923, de *la Vie maritime et la navigation aérienne*, il a eu l'occasion de mentionner le transport des troupes par tunnel sous-marin comme un des moyens que l'on peut admettre d'obtenir le résultat que nous venons de rechercher.

AVEC MIGUEL DE UNAMUNO A SALAMANQUE

Sancta Ovetensis, Pulchra Leonina,
Dives Toletana, Fortis Salmantina.

La brochure, que j'ai rapportée de là-bas, s'appelle : *Salamanque, guide sentimental.* Un beau dessin orne sa couverture. On y voit monter dans le ciel les tours carrées de Monterey, avec leurs fenêtres grillées, leur frise en dentelle, l'orgueilleuse variété de leurs écussons. Des balcons, au premier plan, et de petits toits de tuiles. Plus loin, le dôme d'une église, la galerie d'un couvent et ses arcades rondes. Splendeur et recueillement, toute la vieille Espagne.

Ce dessin fut tracé d'un crayon très aigu. Le trait est net, précis, et montre de l'esprit dans la façon légère dont s'indique un fronton ou tourne une volute. Dans un coin, deux lignes d'une petite écriture serrée : « Ce que l'on voit du balcon de ma maison. » La signature, un M et un U enlacés, ressemble, primitive, à quelque hiéroglyphe.

M et U... Philosophe, romancier et professeur de grec, essayiste, poète, agitateur public, Miguel de Unamuno, qui « cube les minutes, » trouve le temps aussi d'être dessinateur. S'il cherche de la vie toutes les formes secrètes, il en chérit aussi la matérielle apparence. Sans cesse, pendant qu'il rêve ou pendant qu'il travaille, sa plume se distrait à quelque fin croquis. — Ainsi, sur le papier bleu où, de son « puño y letra, » est écrit son poème *le Christ de Palencia,* qu'il voulut bien m'envoyer, il y a une douloureuse petite main, petite main crucifiée traversée d'un long clou, qu'il mit au coin d'une page,

oublieux un instant des mots et tout obsédé par une réalité saignante et crispée.

... La décision prise, l'autre mois, par le Gouvernement espagnol, cette grande émotion soulevée dans le monde et particulièrement chez nous, en France, par celui qui fut et reste francophile de toutes les violences de son âme et de sa pensée, réveillent pour moi des souvenirs, vieux déjà de trois ans. Salamanque, avec les ciselures de ses tours, ses dômes et ses toits, étincelle doucement dans un ciel de légende, telle qu'on la découvre du haut du pont romain, des rives du Tormès, telle qu'Unamuno lui-même me la fit un matin admirer. Tout cela s'efface et diminue derrière lui comme, à l'arrière-plan des vieux tableaux, dans de l'or et du bleu, on distingue mal une ville qui semble toute petite à cause de l'importance et de la grandeur du Personnage. Et c'est lui surtout que je revois, avec son beau profil net de Basque ou de Romain, sa courte barbe en pointe, et ce col rabattu sur le veston foncé, boutonné très haut. Les portraits du Greco ont aussi ce visage aigu, détaché en triangle sur la blancheur du linge, et dans leurs sombres yeux cette flamme espagnole à quoi nulle autre n'est pareille.

*
* *

... Une ville toute en or dans un ciel de légende. Jamais, dans cette Espagne brûlée où tant de choses, campagnes, pierres, visages, ont les brunes couleurs ardentes qu'abandonne la flamme à ce qu'elle posséda, le flamboyant soleil ne fit un don plus superbe. Ce ne sont plus ici les tons de la rose sèche, de l'amande grillée, ou de la robe de bure que portait sainte Thérèse ; mais ceux du miel délicat à peine sorti des ruches, du blé mûrissant, du muscat qui se gonfle, de l'or enfin, de l'or... Les parcelles de fer contenues dans la pierre lui donnent, changeantes à l'air, ces tons incomparables dont elle s'imprègne toute; et cette pierre est très tendre au sortir des carrières, ce qui permit de ciseler chaque monument avec des finesses d'orfèvrerie. Ainsi ressemble à quelque immense et merveilleux reliquaire, la vieille cité qui fut la « reine du Tormès » et qui porte dans ses armes un pont, un taureau et un arbre.

Lointaines sont les origines du pont ; c'est ce vieux pont romain jeté à ses pieds sur le fleuve et qui compte vingt siècles

d'existence. Plus lointaines encore doivent être les origines du taureau. A la ressemblance en effet de cet animal est un assez informe morceau de pierre que l'on peut voir encore au couvent de San Esteban et que certains supposent être les débris de quelque idole phénicienne. Mais l'arbre n'est-il pas l'arbre de la Science? — Il crut autrefois jusqu'à atteindre des dimensions si belles que, dans sa frondaison, comme on disait à Salamanque, « nichaient toute sorte d'oiseaux : « hirondelles, » les Dominicains; « moineaux, » les Franciscains; « cigognes, » les religieux de la Merced; « verdiers, » ceux de San Pelayo... » Et ces pieux écoliers n'étaient pas les seuls que l'on y pût voir. « Tiens compte, ma fille, dit Cervantes, dans une de ses nouvelles, *La Tia fingida*, que tu es à Salamanque, appelée dans le monde entier mère des sciences, où suivent les cours et habitent à l'ordinaire, dix ou douze mille étudiants, gent jeune, désinvolte, libre, passionnée, dépensière, discrète, diabolique et de bonne humeur... »

Certes, elle est aujourd'hui bien déchue de son importance la vieille cité universitaire, conventuelle et seigneuriale, déchue de sa splendeur aussi, même, hélas! en partie, de son pittoresque. Les rues ne s'appellent plus : rue « des Francs, » du « Silence, » du « Pain et du charbon, » rue « Où l'on eut Faim, » rue « Chante-le-Grillon, » rue « Chante-la-Grenouille... » Que de palais ruinés, de collèges détruits! Là, où furent certains monastères, et des plus considérables, s'étendent aujourd'hui des jardins peuplés de sombres verdures et de ce silence qui monte vers eux d'une terre toute pleine de morts. Aux croisées des chemins, les chapelles élevées par la charité n'offrent plus leur accueil aux pauvres et aux passants. Les petites lampes à huile elles-mêmes, allumées devant chaque croix, chaque niche, presque chaque demeure, et qu'il fallait pieusement entretenir toute une nuit, ont disparu, remplacées par la brutale et froide ampoule électrique « qui éclaire et ne prie pas. »

Ce qui reste pourtant d'un passé magnifique suffit à notre enchantement. La Tour du Clavero élève ses huit tourelles, les Tours de Monterey leurs précieuses couronnes; la Tour du Coq, légère, monte comme une flamme. Dans la « Maison des Vieilles, » derrière les jalousies arabes, on voit passer encore en tremblotant de faibles lumières à l'heure où les « nonnettes » s'en vont se coucher. Des rues tournent,

serrées, se perdent sous des voûtes; des places sont bordées d'arcades. De princières demeures gardent intacts toutes les volutes et les fleurs et les symboliques animaux de leurs balcons de fer et de leurs écussons. Nombreux encore sont ici les murs qui virent passer un matin doña Maria la Brava, à cheval, et tenant au poing les jeunes têtes sanglantes des meurtriers de ses fils; ou encore Jean de Sahagun après qu'il eut sauvé l'enfant tombé dans le « Puits Jaune. » La foule, délirante, l'escortait, l'entourait en criant : « Au Saint !... au Saint !... » Alors, comme on traversait le marché, Jean de Sahagun saisit le panier d'un vendeur de sardines; il s'en coiffa grotesquement et se mit à courir, voulant, par humilité suprême, et obtenant que le peuple, changeant aussitôt l'enthousiasme en raillerie et le cortège en poursuite, ne sût plus que ricaner et clamer derrière lui : « Au fou !... Au fou !... »

* * *

Vieilles pierres et vieilles histoires, il n'en est aucune que ne connaisse don Miguel. Depuis trente-deux ans qu'il occupe la chaire de grec à l'Université et qu'il habite cette ville, il l'a faite sienne. Dans ses vers, dans ses livres, il dit « ma Salamanque, » comme il dit, en parlant de sa cité natale, « mon Bilbao. » Et se promener là-bas, comme il me fut donné de le faire, avec cet érudit prodigieux, ce penseur qui ne cesse, comme il le dit lui-même, « de s'enrichir et de s'enflammer, » laisse un de ces souvenirs qui sont eux-mêmes une flamme et qui sont une richesse.

Mieux ornée que la cape ou le chapeau d'un pèlerin de Compostelle, la « Casa de las Conchas » dresse sa façade gonflée, hérissée de coquilles. Le patio est l'un des plus beaux qui se puissent voir en Espagne. Par les fenêtres petites et profondes des salons, on aperçoit la campagne au loin, jaune et doucement ondulée, les arbres déjà clairs et touchés par l'automne. — L'or dont est faite la pierre, au Collège des Irlandais, a des tons vert-de-grisés plus doux au regard que n'est doux à la main le velours de la mousse. — Il est un Primitif, dans la cathédrale, un précieux Saint Michel dont inquiètent le visage trop fin, les cheveux trop longs et toutes les grâces qu'il met dans son geste menaçant. — Il est un Saint Gennaro, au couvent des Augustines, peint par Ribeyra, les yeux en extase, le corps soulevé, dont

l'élan vers le ciel a tant de puissance qu'il nous enlève avec lui... Après trente-deux années, Unamuno retrouve, en faisant admirer ces choses, brûlante de nouveauté son admiration première. A moins que ne s'animent soudain les joies vives de sa verve et de son ironie. Et je le vois rire encore, dans la cour du palais de l'évêque Fonseca, qui est aujourd'hui la « Diputacion provincial, » tandis qu'il me faisait remarquer les consoles sur lesquelles repose, au premier étage, un balcon de fer forgé. Chacune représente un homme nu; les visages sont faits à la ressemblance des Grands de la Cour d'alors, ou des hauts dignitaires du clergé. Ainsi le voulut Fonseca, parce que les uns et les autres le raillaient trop durement d'avoir une belle maîtresse. Et, les bafouant à son tour, il voulut encore que l'artiste sculptât, au-dessus de chaque tête, l'empoignant de ses pieds griffus, un monstre accroupi qui symbolisait l'Orgueil, la Luxure, la Goinfrerie, et révélait le démon secret par lequel chacun de ces hommes était habité.

Oui, le rire d'Unamuno, je l'entends encore, un grand rire franc, joyeux, le rire, devant cette farce spirituelle et féroce, d'un de ces hommes du seizième siècle dont il semble avoir l'allure et dont souvent aussi il paraît avoir l'âme... Et j'entends sa voix nette un autre matin, tandis qu'il me faisait visiter le cœur précieux de l'Université, la salle conservée intacte où enseigna le doux maître, tout pénétré en même temps de chaude foi chrétienne et d'harmonieux paganisme, Fray Luis de Léon.

Les nervures de la voûte s'élancent et se rejoignent, comme dans une chapelle. Très peu de jour arrive par les fenêtres étroites. Les bancs épais, les pupitres mal dégrossis gardent la forme presque qu'avait le tronc du chêne quand il vint de la forêt; mais, poli par l'usure, le bois luit comme un métal. Et ce sont les écoliers mêmes à qui parlait Luis de Léon qui, pendant la longueur des cours, tailladèrent ce bois au couteau et le gravèrent d'une fleur ou d'un nom de femme.

— Voyez... voyez... me disait Unamuno.

Et tandis que son doigt suivait le contour profond, damasquiné de poussière, il me récitait les vers que lui avaient inspirés ces écoliers lointains, distraits de leur travail par une tendre hantise :

« De doctes lèvres ils reçurent la science, — mais à d'autres

lèvres, palpitantes, fraîches, — ils burent de l'amour, fontaine sans fond, — la sagesse.

« Comme sur le tronc vivant des arbres, — sur le tronc mort des pupitres, l'amour grava, — par des mains juvéniles, — son éternelle empreinte.

« Vous n'y trouverez pas de sentences, — ni la péripatéticienne doctrine, — ni les subtils aphorismes d'Hippocrate, — suc de livres.

« Mais bien : Thérèse, Soledad, Mercédès, — Carmen, Concha... Blanche ou Pure, — noms qui furent miel pour les lèvres, — braises pour le cœur.

« ... Et quand le maître se tait, les vieux bancs disent : Amour. »

... Plus tard, le même jour, allant à la « Salamanquine, » la vieille cathédrale romane dans laquelle si bizarrement est venue s'incruster la « cathédrale neuve » du seizième siècle, il me récita d'autres vers ou plutôt des fragments d'une curieuse prose rythmée qui s'adresse au Christ gisant de l'église de Palencia. C'était dans une petite rue que pressaient des murs de couvents. Une triple grille mystérieuse masquait les quelques fenêtres qui essayaient vainement de regarder par là. Personne ne passait.

... « Ce Christ, immobile comme la mort, Christ qui, étant poussière, est retourné à la poussière, Christ qui, puisqu'il dort, n'espère rien. De la poussière pré-humaine avec laquelle notre Père au ciel devait faire Adam, on a formé ce Christ post-humain sans autre croix que la terre. De la poussière éternelle d'avant la vie, on fit ce Christ en terre d'après la mort, car ce Christ de ma terre (de mon pays) est terre.

« Rien n'est plus éternel que la mort... tout n'est que terre, tout n'est que néant, néant, néant... C'est ce que dit ce Christ cauchemar, car ce Christ de ma terre, est terre.

« Il ferme les doux yeux avec lesquels l'autre mit à nu le cœur de Magdeleine, et ne regardant qu'au-dedans de lui, aveugle, il voit le noircissement de sa pourriture.

« Des flots de sang se coagulent dans ses cheveux, — du sang figé, noir, — mais ce sang n'est que de la terre, grumeaux de sang de la douleur du corps, grumeaux de sang sec. Mais les épaisses gouttes de la sueur de l'angoisse... de la sueur avec laquelle il arrosa la terre desséchée, aucune trace n'en reste.

Cette sueur s'est évaporée, emportant la douleur de penser vers les sphères dans lesquelles la pauvre pensée, cherchant Dieu sans le trouver, vole.

« Et comment la pensée lui ferait-elle du mal? Il n'est que de la chair morte, du noir sang coagulé.

« Ce Christ espagnol qui n'a pas vécu, noir comme la terre, gît sans âme et sans espérance, avec les yeux fermés, face au ciel, et encore, de ses noirs pieds qui sont comme des serres d'aigle, il a l'air de vouloir emprisonner la terre.

« La piété maternelle des pauvres filles de Sainte-Claire recouvrit sa honte d'un jupon blanc, quoique ce tas d'os et de pourriture ne soit ni mâle ni femelle.

« Oh! Christ tout matière, terrible Christ qui ne se réveillera pas sur la terre!.. car le Christ de ma terre est terre seulement... terre!.. terre!.. terre!... terre!... chair qui ne palpite pas... terre!.. terre!.. terre!... flots de sang qui ne ruissellent pas, terre! terre! terre! terre! »

Il s'était arrêté au milieu de la rue. L'œil dur, il martelait les mots d'une façon si rude que le terrible refrain « Terre!.. terre!.. terre! » semblait crouler chaque fois dans une fosse béante. Tout le tragique réalisme de la religion espagnole était là-dedans et aussi toute la colère contre lui de cet idéaliste forcené. Personne ne passait... mais si quelqu'un fût venu, Unamuno sans doute eût continué à réciter, et sans doute ce quelqu'un ne se fût pas étonné. Qui donc pourrait, dans la ville, ignorer le grand écrivain? L'admiration l'entoure, la déférence aussi, et aussi l'affection.

« Dieu vous garde! don Miguel, » disaient familièrement les sacristains aux longs manteaux noirs qui ouvraient devant nous la porte des églises, celle des caveaux funéraires ou des chapelles de couvent. — « Don Miguel! don Miguel! » répétaient les étudiants à l'heure où tout le monde flâne et tourne interminablement sous les hautes arcades de la Plaza Mayor. Quelques prêtres aussi se promenaient là, et la souriante cordialité de leur salut et de leur « don Miguel » m'étonnait un peu.

— Señor de Unamuno, je ne vous croyais pas si bien avec le clergé.

— Pourquoi donc?... disait-il. Je respecte... Alors, comment ne me respecterait-on pas?

Dans la chapelle de l'Université, toute tendue d'un velours

de Gênes aux tons chaudement fanés, il m'avait fait voir à gauche de l'autel le fauteuil où prend place le recteur pendant les cérémonies religieuses.

— En douze années de rectorat, je me suis assis là deux fois seulement. Et je n'ai jamais eu aucun ennui.

*
* *

Il est un chapitre de son œuvre où cet autre grand écrivain, cet autre grand francophile qui signe Azorin, parle du silence. — « Cervantes, écrit-il, durant des années... à Valladolid, occupait une étroite petite chambre située au-dessus d'une taverne... Toute la nuit, jusqu'à l'aube, Michel, couché dans son lit, entendait à travers les planches minces, tout près de son crâne, les vociférations, les disputes, les chants des buveurs; et ces horribles, répugnantes, altercations avinées. Et pendant que les voix résonnaient dans la solitude, Michel de Cervantes, avec une angoisse de plus en plus grande, devait désirer le silence, le silence apaisant, le doux silence qui est le compagnon des colloques intérieurs de l'artiste. Aussi, dans son *Don Quichotte*, quand il dépeint la maison du Chevalier au Manteau vert, rappelez-vous comme il nous fait remarquer qu'en elle règne le silence. Rappelez-vous aussi comme il qualifie ce « merveilleux silence... »

Aussi profond, aussi merveilleux que dans la maison du Chevalier au Manteau vert, régnait le silence dans la maison de l'Homme au Col blanc, Miguel de Unamuno, le jour qu'il m'y reçut. Il y avait pourtant là des enfants nombreux, une femme, des servantes. Mais de la journée entière je n'entendis d'autre bruit que celui des cloches sonnant l'heure ou la prière chez les Carmélites et les Augustines, chez les Ursulines et les Réparatrices.

Sur les couvents si proches, sur le ciel si bleu, la fenêtre était grande ouverte. Du sol jusqu'au plafond des livres garnissaient les murs, jonchaient le carreau, chargeaient des rayons élevés au milieu de la pièce et qu'il fallait contourner pour atteindre la table de travail. Au bord de l'encrier était perché un vautour de papier blanc, un « pliage » fait comme les cocottes et les petits bateaux à quoi s'amusent les enfants, — mais avec quelle science compliquée, quelle délicate perfection : le col rentré, le bec triste, gonflant ses ailes et posant solide-

ment ses pattes en étoiles! Don Miguel me le fit voir avec orgueil.

— Celui-là, dit-il, c'est moi qui l'ai inventé.

Il m'expliqua que le pliage était sa manie, son divertissement passionné. En chaire même, pendant les cours, ses doigts ne cessent de confectionner quelque objet de papier ou quelque petit animal. Et il appelle cela si drôlement :

— La cocotologie.

... Sous son amusante apparence de joujou puéril et délicat, était-il un symbole, ce mélancolique oiseau blanc, perché sur l'encrier? Je me le suis demandé en relisant ces jours-ci, dans le *Rosaire des sonnets lyriques*, le poème qui s'appelle : « A mon Vautour. »

« Ce vautour vorace, — qui me dévore sauvagement les entrailles, — et qui est mon unique fidèle compagnon...

« Le jour où il lui adviendra d'épuiser — la dernière gorgée de mon sang noir, — je veux que vous me laissiez seul avec lui, — un moment, sans personne qui nous dérange.

« Car je veux, changeant en triomphe mon agonie, — pendant qu'il avalera mon dernier lambeau, — surprendre dans ses yeux le sombre

« Regard devant le sort qui l'attend, — sans cette proie sur laquelle il satisfaisait — la faim atroce qui ne s'apaise jamais... »

La « faim atroce qui ne s'apaise jamais, » c'est la grande Faim qui torture Unamuno, — le fond de sa doctrine, l'essence de son œuvre, la substance de son âme.

***

En tête de son petit livre *Souvenirs d'enfance et d'adolescence*, don Miguel, en me l'offrant, écrivit : « Celui qui ne sera pas comme un petit enfant n'entrera pas dans le royaume des cieux, a dit le Christ-Jésus. —Celui qui ne garde pas en lui son enfance, fleur de l'âme, ne trouvera pas de ciel sur la terre. »

Et dans un de ses poèmes il parle de ce sel des premières années, qui donne à la vie entière, ensuite, toute sa saveur. — Son enfance l'a marqué profondément. Ce sont toujours les plus grands entre les hommes que leur enfance continue d'accompagner à travers la vie.

Il est né à Bilbao, le 29 septembre 1864, et ses études d'abord, celles des premières années, il les fit dans le vieux

collège dont il n'oubliera jamais le patio étroit, l'escalier vermoulu, les larges rampes luisantes, et la clochette fêlée, au bout de la grosse corde, qu'il fallait tirer fort pour se faire ouvrir.

— Nous, les Basques, me disait-il, qui sommes obligés d'apprendre le castillan, nous savons l'aimer mieux, le parler avec une précision plus grande que ceux pour qui cette langue n'est qu'une naturelle expansion. Ils en usent avec elle nonchalamment et se contentent souvent d'un à peu près, alors que nous nous donnons la peine de choisir : car nous aimons le terme exact, précis et fort.

Le terme exact, précis et fort, il l'aime, lui don Miguel, — il s'en vante, — jusqu'à la brutalité. Et cet amour, peut-être, lui est venu « par les doigts, » quand le vieux maître don Higinio, qui sentait l'encens et le camphre, faisait un peu au hasard, à coups de roseau bien sec, sa distribution de justice « générale et collective. » La rudesse toutefois n'était qu'apparente. Don Higinio, là-dessous, cachait beaucoup de bonté. Pour prix de ses peines, il recevait de chaque écolier un douro par mois ; cela n'allait point sans quelque solennité. Plus sérieux que les autres jours, enorgueilli soudain de « porter de l'argent, » l'enfant pénétrait dans une salle tiède, luisante de propreté. Sur une commode était une bourse verte remplie de petites patiences. Et le maître, quand il avait reçu le douro, offrait quelques patiences bien grillées, toutes rondes et dorées.

Au fond de la pièce s'élevait une petite chapelle, une « vraie, » où l'on disait la messe. Entendre la messe quotidiennement, quotidiennement réciter le Rosaire, faisait partie des devoirs imposés aux collégiens. Comme celle de Renan, à qui d'ailleurs il se compare souvent, ce fut une très dévote enfance que celle de don Miguel de Unamuno. Le cloître de Tréguier, celui de Bilbao, s'élèvent sous des cieux qui se ressemblent et où les vastes nuages ne cessent pas de rouler et de se déchirer. Sur l'une et l'autre côte, les houles de la mer ont les mêmes violences. Mais l'enfance espagnole dut être plus ardente, plus comprimée aussi que l'enfance bretonne. Je ne connais pas Bilbao, j'ignore ses églises ; à tant d'autres cependant, où j'ai passé de si longues heures, elles doivent être pareilles : obscures et magnifiques, avec tout le païen réalisme de leurs Vierges que l'on habille, que l'on décoiffe et que l'on peint, comme des femmes ; avec leurs Christs humains dont les

cheveux ondulent jusqu'au flanc déchiré, dont les jambes ruissellent de caillots et de pendantes peaux. — Terreurs, superstitions, pratiques étroites, petites prières machinales, pauvre ciel que l'on gagne avec des « indulgences. » Mais à travers tout cela cependant, comme à travers l'ombre lourde, l'or entrevu d'une châsse ou d'un retable, l'éblouissement confus de quelque chose qui vous fait trembler l'âme et dont le haut désir ne s'oubliera jamais plus...

Dans ce *Paz en la guerra* qu'il travailla si longtemps, — « je doute, m'écrivait-il (tenant la promesse qu'il m'avait faite de m'envoyer quelques notes sur son œuvre et sa vie), je doute que Flaubert ait travaillé la matière de *Salammbô* et Manzoni celle de ses *Promessi sposi* plus que moi celle de ce roman, » — dans ce livre où il n'y a pas un détail, pour insignifiant qu'il puisse être, qui ne soit rigoureusement exact, Unamuno évoque les vieilles rues de Bilbao, avec leurs petites boutiques toutes débordantes de vêtements, de ceintures ou de tissus éclatants. Étroites, ces rues, « pareilles à des sombres tunnels que recouvre un morceau de ciel, gris généralement; » mais on aperçoit tout au bout la grande montagne jaune et verte. Au sortir du collège, sur les placettes tranquilles, les gamins se livrent de furieux combats. Il y a un « chef de la rue, » et d'autres qui aspirent à le détrôner. Mais la pluie tombe, la régulière et longue, l'interminable pluie du pays basque. Il faut rentrer chez soi, s'y enfermer ; et que faire alors, tant que dure cette pluie-là, sinon penser, penser... ?

Combativité, recueillement, et puis cette habitude, ce besoin de voir qu'au bout du chemin la terre se soulève et monte vers le ciel, — n'est-ce point là tout Unamuno et n'est-il pas en vérité annoncé, préparé, par toute son enfance ?

Les *Recuerdos* s'arrêtent à l'année 1880. A cette date, ayant seize ans, Miguel de Unamuno quitta la vieille ville, le vieux collège, et l'enseignement de don Higinio, et vint à Madrid pour étudier les lettres et la philosophie. « A partir de ce moment, dit-il encore dans ses notes, mon histoire est celle de mes études, ma carrière celle de mes livres; ensuite celle de mes conférences et discours d'agitateur public. »

En 1891, peu de temps après son mariage avec une Basquaise, il obtenait la chaire d'enseignement grec à Salamanque où depuis il a toujours vécu.

* * *

Pendant cet après-midi où l'on n'entendait rien que le bruit des cloches, tandis que se dorait au bord de l'encrier, tout pénétré de reflets, le petit vautour en papier blanc, je demandai à don Miguel, dont je ne connaissais l'œuvre alors que fort imparfaitement, quel était celui de ses livres qu'il préférait. Il m'indiqua : *le Sentiment du tragique de la vie dans les hommes et dans les peuples.*

— *Paix dans la guerre*, est l'œuvre de vingt ans d'adolescence. *Le Sentiment du Tragique*, est l'œuvre de vingt autres années de maturité... *Paix dans la guerre* : printemps. *Le Sentiment du tragique* : été... caniculaire.

Et le livre, il est vrai, est gonflé de pensées plus que de rouges pépins la grenade éclatante. Un grand tumulte en sort. Il gronde comme une ruche dont l'essaim tourbillonne... Mais non pas seulement ce livre : toute l'œuvre est ainsi. Romans, critique, essais, vers ou prose, quelle que soit la forme choisie, elle rompt, perd sa limite, n'est plus qu'une clameur. Et quelque richesse, quelque puissance que contienne chaque page, ou chaque phrase, elle est riche et puissante de contenir d'abord et tout entier Miguel de Unamuno qui regarde la vie et se regarde vivre, et qui juge, raille, s'exalte ou qui se désespère avec une ardeur si vive que le grand feu d'amour dont brûlait sainte Thérèse est un bien proche parent de ce désespoir-là.

La crise religieuse qui commença pour lui vers la seizième année, évolua d'abord vers une espèce de protestantisme libéral et crut aboutir, vers la vingtième année, au nihilisme absolu. Mais est venue peu à peu la grande inquiétude, la « faim atroce qui ne s'apaise jamais. » L'agitation sociale, le soulèvement contre tous les esclavages, le besoin de briser, d'élargir, d'avancer, ne sont chez lui que la conséquence d'un besoin de vie, de vie absolue, de vie infinie, toujours plus pleine, plus forte, plus haute.

Son activité intellectuelle est formidable. « Le bon lecteur, écrit-il dans un de ses articles, doit lire trois, quatre ou cinq livres à la fois. Ainsi, ces jours-ci, je lis Xénophon, Tacite, une histoire de la religion chrétienne, un livre portugais, un livre du grand historien nord-américain Parkmann ; et j'ai lu et relu Flaubert, surtout les cinq volumes de la correspondance. »

Cette même activité qui le jette, avide de tout, sur la pensée étrangère, il la déploie pour faire connaître au monde sa propre pensée. Si considérable que puisse être à l'heure actuelle son œuvre de philosophe, de poète et de romancier, son œuvre de polémiste est plus vaste encore. Combien de volumes formeraient, s'ils étaient tous réunis, les articles que depuis plus de vingt ans il publie dans certains journaux de Madrid, de Catalogne et de la province de Valence, et dans les grands journaux de l'Amérique du Sud? Cette libre forme de l'article, qu'il façonne à sa guise, est peut-être, avec la libre forme de l'essai philosophique, celle qui convient le mieux à son tempérament ennemi des entraves; celles de l'art elles-mêmes, il ne peut les admettre. L'ordonné, le mesuré lui déplaisent. Et quelque substantiels que puissent être ses romans, peuplés de solides personnages se mouvant dans un décor (comme celui par exemple de *Paz en la guerra*) très exactement et minutieusement observé, ils semblent parfois mal ou lourdement construits.

Ne pouvant les analyser tous (*Paz en la guerra*, *Niebla*, *Abel Sanchez*, *Todo un hombre*), je voudrais simplement donner ici la première page de *Niebla* (Brouillard). Je ne crois pas qu'elle ait jamais été traduite en français.

« Au moment de passer le seuil de sa maison, Auguste étendit le bras droit. Sa main ouverte, et levant les yeux au ciel, il conserva un moment cette attitude sculpturale et auguste... Ce n'était pas qu'il prît possession du monde extérieur; mais il observait s'il pleuvait. Recevant sur le dos de sa main la fraîcheur de la lente ondée, il fronça le sourcil. Et ce n'était pas non plus que l'inquiétât la pluie, mais le fait d'avoir à ouvrir son parapluie. Il était si élégant, si svelte, plié dans son fourreau...

« C'est un malheur d'avoir à se servir des choses, pensa Auguste, d'avoir à en faire usage. L'usage abîme et même détruit toute beauté. La fonction la plus noble des objets est celle d'être contemplés. Combien est belle une orange avant d'être mangée! Cela changera dans le ciel quand toute notre tâche se réduira — ou plutôt s'élargira — à contempler Dieu, et toutes les choses en Lui. Ici, dans cette pauvre vie, nous ne nous inquiétons que de nous servir de Dieu; nous prétendons l'ouvrir, comme un parapluie, pour qu'il nous protège de toute sorte de maux...

« Ce disant, il se baissa pour relever le bas de son pantalon... »

Ces quelques lignes, par leur mélange d'observation réaliste, d'humour, et par-dessus tout de préoccupation philosophique, me semblent donner une assez exacte idée de la manière d'Unamuno romancier. Préparé, conduit de la sorte, le récit traîne parfois, et parfois déconcerte. Les personnages disparaissent soudain absorbés par l'Idée. Et l'intérêt du lecteur, se détachant de l'aventure, s'en va sur d'autres chemins, et s'étonne qu'on l'y conduise.

Ouvrir des chemins nouveaux, les ouvrir vers tout, rudement, violemment, comme à coups de hache, c'est le jeu supérieur auquel excelle Unamuno. Mais tant de chemins suivis par lui semblent, à mesure que les années passent, ramener vers un seul chemin. Une passion l'emporte sur toutes les autres passions. De plus en plus tourmenté par un besoin d'éternel, par un besoin d'absolu, il hait la raison stérile. La différence est grande, me semble-t-il, quoique peut-être d'abord pas très apparente, entre cette « Essence de l'Espagne » (*En torno al Casticismo*), que vient de parfaitement traduire M. Marcel Bataillon, et des livres plus récents comme le *Sentiment du Tragique*, le *Don Quichotte expliqué et commenté par Miguel de Unamuno*, et l'un des tout derniers, ce *Christ de Velasquez*, long poème de seize cents vers consacré à la description très humaine des différentes parties du corps du Dieu fait Homme, mais d'où la pensée mystique s'envole tout à coup, comme la guêpe dorée du fruit dont elle s'est nourrie.

En torno al casticismo, publié en 1895, — Unamuno avait donc trente et un ans, — contient toutes les idées dont la poursuite et le développement occuperont sa vie entière : amour de l'Espagne s'élargissant jusqu'à rechercher sous la plus espagnole apparence la face éternelle de l'humanité; indignation contre le marasme de la pensée, la sottise gouvernementale, toutes les petitesses, les barrières, les abus. Il faut se renouveler par l'air venu du dehors, et aussi apprendre à connaître, dans l'Espagne même, le Peuple inconnu. « Il faut s'européaniser, s'écrie-t-il, et il faut prendre un bain de Peuple. » Tout cela cependant garde de la mesure. La violence n'est guère que dans l'accusation. Mais le flot bouillonnant dont cette âme est envahie, au lieu de s'assagir avec les années, se précipite au contraire avec une

fureur plus grande. Le temps passe... Si lointaine qu'elle puisse être encore, la fin se rapproche. Et dans les livres qui viennent, « sous les paroles tumultueuses, improvisées, cacophoniques, on sent le tremblement de la voix dominée par la fièvre... Une fièvre incessante... une soif d'océans, une faim d'Univers. »

Tant d'ardeur autrefois consuma ce pays! N'est-ce pas de cette Espagne en feu, de cette Espagne en fièvre, haletante et assoiffée que la terre vers le ciel poussa les plus beaux cris? L'étranger même qui passe les sent encore vibrer et s'émeut d'une façon qu'il ne connaissait pas. Alors, comment un avide fils de cette race et de cette terre n'en serait-il pas bouleversé? Il veut donc s'emporter, mais sa raison le ramène; il la repousse, la hait, la subit cependant et la rejette encore, et l'adjure de cesser d'être puisqu'elle ne le peut satisfaire. Sans répit, sans repos, il réclame l'aliment sûr, le durable refuge...

***

L'idée pour l'idée, la lutte pour la lutte, le combat considéré en soi pour la supérieure exaltation qu'il donne et pour la force vive qu'il sait éveiller, voilà ce qui pour lui est nécessaire avant tout. S'enfiévrant comme il fait, cherchant comme il cherche, et de tous les côtés donnant de la tête, il lui arrive souvent de se répéter et aussi de se contredire. Mais que deux idées, également soutenues par lui, puissent d'abord paraître se ressembler peu, qu'elles s'opposent, qu'elles se choquent, — cela n'est rien du tout, si jaillit l'étincelle.

... Et peut-être fut-il assez divertissant de voir certains journaux extrêmement avancés revendiquer pour un des leurs Miguel de Unamuno. Libéral ?... Oui, sans doute, dans un pays monarchique. Mais qui peut savoir, dans un pays soumis à un autre régime, contre quoi il lui plairait de partir en guerre? Certes, et passionnément, il aime son peuple espagnol, mal connu, mal instruit, riche d'inconscientes forces. Certes il a écrit : « Prenons un bain de Peuple. » Mais il a écrit aussi : « Les démocraties ne m'enthousiasment pas. » Il a écrit : « Je hais toutes les sottises, la conservatrice et la libérale, la carliste et la socialiste... Le sot croyant qui n'a jamais douté et le non moins sot libre penseur qui ne doute pas non plus. » Le titre

significatif d'un de ses recueils d'articles montre bien qu'il est plutôt *contre ceci et cela* que *pour* ceci ou cela. — De couleur politique, nettement déterminée, Unamuno n'en a pas; de parti réuni, serré autour de lui, il n'en a pas; d'officielles fonctions politiques, il n'en remplit jamais. Cependant, « fanatique de l'intellectualisme, en qui revivent les fureurs évangélisatrices d'autres âges, » il rallie les flottements, exalte les hésitants, entraîne derrière lui toute la masse incertaine, qui cherche sa voie.

Renan, oui, mais Renan qui serait Don Quichotte, il part en guerre contre la sottise inépuisable et l'immense iniquité. Quelque forme qu'elles prennent, il les tient devant lui, vivantes, de chair et d'os, toutes pleines du sang mauvais dont il les faut dégonfler. Il les dénonce, les chasse, les poursuit encore... Et revenu de ses batailles, tout haletant et rompu d'avoir poussé de si grands cris, il ne peut prendre de repos. Au bord du gouffre qu'il retrouve en revenant à lui-même est assise la Grande Épouvante. Ce qui ne doit pas être, il le sait, il le dit; mais sait-il ce qui doit être? Il rêve de l'avenir... et malgré tout sentant qu'il n'y a pas d'avenir, il veut s'attacher et se cramponner de toute la force de son être, au tout petit, à l'immense moment présent. A la fin de son *Don Quichotte*, il s'écrie :

« Il rendit l'âme!... Et à qui la rendit-il? Où est-il aujourd'hui? Où rêve-t-il? Où vit-il? Quel est l'abîme où vont reposer les âmes guéries du songe de la vie, de la folie de ne pas mourir? Oh! mon Dieu, Toi qui as donné la vie et la pensée à Don Quichotte dans la vie et dans la pensée de son peuple, Toi qui as inspiré à Cervantes cette épopée profondément chrétienne, où recueilles-tu nos esprits, à nous qui traversons ce rêve de la vie en proie à la folie de vivre dans les siècles des siècles à venir? Le monde passera. Est-ce que nous passerons avec lui, nous aussi, mon Dieu? »

Le développement, l'enfièvrement, l'exaltation de la pensée, voilà son but, sa fin suprême, la raison de ses paradoxes perpétuels et des contradictions qu'on lui reproche souvent. On pourrait croire qu'il veut, en intensifiant l'immatérielle substance dont est faite cette pensée, l'obliger d'être enfin si brûlante et si forte qu'elle bravera la mort et vaincra le néant. Ceci pour lui d'abord, et pour tous les autres hommes. S'il raille les libéraux dans une réunion libérale, s'il parle contre

les Jeux Floraux le jour qu'on lui demande de les présider, c'est pour provoquer, pour faire bondir d'indignation et s'éveiller avec violence la pensée engourdie. Il écrit dans la préface d'un de ses livres : « Quand ces feuillets ne seraient que feuilles mortes destinées à sécher et à pourrir dans la mémoire du lecteur, je sais qu'elle y formeront terreau, engrais pour ses propres pensées. »

La quiétude, d'où qu'elle vienne, est le danger, la mort. Il dit au lecteur, en prenant congé de lui dans la dernière ligne du *Sentiment du Tragique :* « Et Dieu te donne, non la paix, mais la gloire! » Mais la gloire éternelle qu'il réclame avec tant d'ardeur et de rage n'est point celle dont l'attente ravissait sainte Thérèse. Il ne veut pas se fondre en Dieu. C'est par lui-même, avec lui-même, en lui-même, que veut se continuer, dans l'éternelle vie, ce vivant éperdu.

Et d'avoir lu ses livres on reste comme étourdi. Ils sont rudes, d'abord difficile, il le reconnaît lui-même. Trop souvent le terme pesant, le vilain grand mot philosophique jonche le beau chemin qui montait, et fait assez froidement trébucher la pensée... mais comme elle repart ensuite! Sollicitée, fouaillée d'un si vif aiguillon, nourrie des plus beaux fruits du ciel et de la terre, comme elle bondit soudain, comme elle croit arriver!... Hélas! à quoi ?... à rien qu'à mieux connaître sa misère et son tourment, mais un tourment peu à peu devenu si fort, devenu si grand, si furieux et si beau, qu'il trouve en soi sa fin et sa délectation.

***

Trente-deux années passées dans cette Salamanque! Chaque quinzaine à peu près, il se rend à Madrid. Le train traverse le grenier de l'Espagne, la plaine Salamanquine, à la rouge terre féconde. Don Miguel, de son coin, regarde le blé qui pousse, le nuage qui passe, une petite croix d'or au cou d'une voyageuse. Tout est pour lui symbole; de tout sait s'emparer son avide pensée. Il rêve, et de son rêve naît un grain nouveau pour le *Rosaire des sonnets lyriques.*

A Madrid il se rend à l'Ateneo, quelquefois pour y prononcer une conférence dont le bruit retentira dans l'Espagne entière, plus souvent pour un simple entretien avec les écrivains qui se réunissent là. Il se plaît à lancer l'idée formidable

qui fait sursauter l'auditeur, le paradoxe qui ne se peut discuter qu'avec violence. Et de retour à Salamanque, par les longues journées où siffle le vent froid, il s'enferme chez lui, avec « ses enfants et avec les morts, » les grands morts, les génies de l'humanité.

..... La guerre, quand elle éclata, cristallisa en lui toutes les violences éparses. Français d'une part, Allemands dressés contre eux, ce n'est pas ainsi qu'Unamuno considéra les choses. Il ne jugea pas entre un peuple et un autre peuple, mais entre la cause de la civilisation et celle de la barbarie. Et il jugea de façon si prompte et si nette qu'un mois après, le 2 août 1914, sans avis, brutalement, il était destitué du rectorat qu'il occupait depuis douze ans, pour avoir publiquement protesté contre la neutralité de l'Espagne.

« Exécrables neutres, » écrivait-il dans un article bien antérieur à ces événements et qui semblait les prévoir. Certes, s'il est une bouche qui « vomit les tièdes, » c'est bien la véhémente bouche de ce passionné. Il lutte donc pour nous, à nos côtés, se souciant peu d'être méconnu d'abord et mal remercié, mais déplorant les maladresses de notre propagande, et notre incompréhension, notre « inconnaissance » de l'Espagne.

— Voyez-vous, me disait-il, les Français que vous avez envoyés ici, ceux qui y viennent encore, ne parlent pas de nous comme il le faudrait. Leurs écrits sont sans âme. Ils citent des noms, des dates, et précisent des faits, mais l'âme n'y est pas. Je dis à quelques-uns de ces pédagogues : « vous avez, quand vous parlez de l'Espagne, certains moules tout faits comme les moules à fromage; mais vous n'avez pas le lait pour le faire; et si vous aviez le lait, tant de moules ne seraient pas nécessaires : il suffirait d'un simple mouchoir. »

Il mène la campagne avec une ardeur admirable. Par la parole, l'article, le discours public, dans son pays divisé entre deux opinions presque aussi furieusement que par une guerre nationale, il ne cesse de nous servir et de nous défendre. En plein Ateneo, il prononce contre les germanophiles de la Cour et du clergé, de terribles choses.

— Il y eut deux faits tragiques dans l'histoire d'Espagne, tragiques, parce qu'ils introduisirent chez nous le sang des Habsbourg. Le premier est la mort du prince Jean, fils des

Rois catholiques, mort par suite de laquelle Jeanne la Folle épousa Philippe le Beau. L'autre est la mort de la pauvre reine Mercédès, première femme d'Alphonse XII, qui, obligeant le roi à un second mariage, lui fit épouser la reine Christine.

... Il répétait cette phrase, avec l'orgueil de l'avoir dite, prenant plaisir à scander chaque mot d'une voix sarcastique. Les cloches, maintenant, sonnaient l'heure du salut. Toute la ville était comme une immense prière. Tout son or flamboyant rejoignait l'or du ciel. Et don Miguel encore me parlait de la guerre et me parlait de la France, de nos écrivains qu'il aime et de ceux qu'il déteste.

— J'aime Lamennais, Léon Bloy, j'aime Jean-Jacques Rousseau, Flaubert, — j'aime Heredia... Je n'aime pas Anatole France.

Tout l'homme est dans l'explication donnée par lui de cette antipathie :

— *Il ne sait pas s'indigner.*

*
* *

... Le sachant, lui, si bien, un jour il s'est indigné plus fort... Une lettre écrite à un professeur de ses amis, alors en tournée de conférences dans l'Amérique du Sud, lettre dans laquelle Unamuno jugeait sévèrement le dictatoriat espagnol, fut publiée dans un journal de Buenos-Ayres. De là, l'exil. La cause officiellement donnée fut que don Miguel de Unamuno négligeait à l'excès sa chaire d'enseignement pour faire de la propagande libérale. A cela, les professeurs de Salamanque ont répondu depuis par un manifeste où il est reconnu qu'en trente-deux années, Unamuno avait pris, en dehors des vacances réglementaires, cinq jours de congé.

Et le mois dernier, il y eut un matin où l'écrivain, sortant de l'Université, vit au coin d'une rue des passants arrêtés devant une affiche. Il s'approcha, et, ne pouvant bien lire, demanda ce qui était écrit là.

— Mais, don Miguel, dit un ouvrier avec consternation, ce qui est écrit, c'est que vous avez vingt-quatre heures pour vous préparer à l'exil.

— Vraiment, dit Unamuno avec tranquillité. Alors, il faut que je rentre bien vite et que je fasse ma valise.

Cependant, avant de rentrer, il continua sa promenade — dans « Salamanque dorée, » sous les *arcos* de la Plaza Mayor, par les vieilles rues, devant la Maison des Vieillards, la Maison des Morts, la Maison des Coquilles... Quel beau feu devait mettre, sur son visage durci, tant d'orgueil se mêlant avec tant de dédain! Le lendemain, à l'heure presque du départ, il faisait un dernier cours auquel assistèrent non seulement tous les élèves, mais tous les professeurs de l'Université. Et le texte qu'il commenta était un texte grec qui flétrissait l'abus de la tyrannie.

Quand, rétabli dans sa chaire, après cinq ans passés dans les cachots de l'Inquisition, Fray Luis de Léon fit son premier cours, il prononça simplement : « Comme nous disions hier... » Simplement, à la fin de son dernier cours, Unamuno prononça : « Comme nous dirons bientôt... » Et puis il s'en fut prendre le train pour Madrid. A la gare, tous les membres de l'Université qui l'avaient accompagné défilèrent devant lui, lui serrant la main; cependant que, dans la ville, une grève générale était déclarée et qu'éclataient des bagarres sanglantes.

***

Salamanque aujourd'hui, qui ne le voit plus passer dans ses rues, marcher dans ses vieux cloîtres et ses sombres jardins, me semble de loin morte, béante sur le ciel, comme un clocher privé de sa cloche sonore. Et l'Espagne pensante est vidée de son âme. Pour lui : « Où est-il ? » « A quoi rêve-t-il ? » serions-nous tentés de nous demander, comme lui même le demande à propos de don Quichotte. Dans le petit îlot des Canaries où tant de loisir est laissé à ce rêve, ne lui arrive-t-il pas de dépasser, même en ce moment, l'immédiate préoccupation politique?

A la fin de cette note dont j'ai parlé déjà, Unamuno m'écrivait :

« Je ne sais si les circonstances « difficilissimes » que traverse l'Espagne et les places auxquelles peut m'appeler mon devoir d'Espagnol et de civilisé, me laisseront poursuivre mon labeur littéraire, ou s'il me faudra l'abandonner pour servir ma patrie et l'humanité par d'autres activités.

« Dans le fond de mon pessimisme chaque jour mieux enraciné, la conscience de la vanité finale de tout effort me rend plus difficile ce que l'on appelle l'action publique. — Mais

d'autre part, je cherche dans la lutte, la lutte pour la lutte même, une tragique consolation au désespoir produit par la pensée que l'univers retourne à l'inconscience. »

...Est-ce l'inconscience morale du monde tout entier qui revient sur soi-même et ne sait pas progresser? Ou la suprême et particulière, l'épouvantable inconscience qui nous arrachera notre moi et contre laquelle tous ses livres se jettent, se dressent comme des mains suppliantes et tendues? Qu'importe! Quoi qu'elle soit, elle est haïssable. — Oui, vous avez clamé cela par-dessus tout, et parce que vous l'avez crié tant de fois, et si fort, et si haut, ceux qui essaient de vivre au-dessus d'eux-mêmes, ceux que tente le Meilleur, que hante le Durable, et qui voudraient aussi supprimer le mal, rompre la sottise, tuer la mort, tous ceux qui pensent, enfin, et ne s'en peuvent rassasier, envoient vers vous leur salut, don Miguel, Chevalier de l'errante Inquiétude, — grand incroyant brûlé de toutes les ferveurs...

André Corthis.

GÉRICAULT

ET LA DÉCOUVERTE DU CHEVAL

Depuis cent ans, c'est-à-dire depuis la mort de Géricault, survenue le 18 janvier 1824, les admirateurs du fougueux romantique, fauché à trente-trois ans, en pleine ascension et en plein rêve, se redisent cette anecdote. Un jour de septembre 1811, c'était fête à Saint-Cloud : la foule parisienne s'y rendait à son ordinaire par tous les moyens de locomotion connus à cette époque. On attelait ce qu'on avait à ce qu'on pouvait. Sur la route étincelante de soleil et de poussière passa une grande *tapissière* bondée de boutiquiers en fête, traînée par un cheval gris. C'était une bête vigoureuse, pleine de feu, inhabituée sans doute à la remorque d'une aussi incommode machine; elle ruait, se cabrait, éparpillait au vent sa crinière et son écume, s'épuisait inutilement en efforts désordonnés et héroïques...

Inutilement?... Non pas. Sur la même route chevauchait un jeune artiste, un dandy passionné d'équitation, hanté du désir de peindre, avec toute leur souplesse et leur poids, les mouvements contractés du cheval, comme il se ramasse et se détend, s'arc-boute et s'allonge, et aussi l'éclat de sa robe et ces frissons de lumière qui courent à la surface de l'épiderme comme une brise sur un lac. Il vit cet ouragan de muscles qui passait, le suivit pour mieux l'observer, l'enregistra au plus profond de sa mémoire. De retour à la maison, la hantise continue. Il veut revoir son cheval; il le cherche au bout de son crayon, de son pinceau, une fois, deux fois, vingt fois, court après, à travers nombre d'esquisses, sur tous les bouts de toile qu'il trouve, au dos de tableaux déjà faits, le rejoint enfin, campe dessus un gars

hardi et empanaché comme il y en avait beaucoup autour de lui, son ami Dieudonné, lieutenant aux chasseurs ou guides de l'Empereur, le lance à l'assaut d'une côte escarpée, l'imagine dans une bataille chargeant, déploie le tout en grandeur naturelle, sur une vaste toile, la peint d'un train d'enfer, ne souffle pas qu'elle ne soit finie et au bout de quelques jours l'envoie au *Salon* de 1812, où on l'accroche en pendant au roi Murat, à cheval également, de Gros. Cette toile était signée Géricault. C'était la première fois qu'il exposait : il n'avait que vingt et un ans d'âge et à peine deux ou trois d'atelier. Mais les plus grands maîtres du temps le remarquent, le discutent et disent : « D'où sort-il? » Il le méritait. Il venait de faire une découverte précieuse dans l'Art et bien longtemps différée, au moins par les peintres, et surtout en France. Il avait découvert le Cheval.

Jusqu'à quel point son initiative marque-t-elle une date dans l'histoire de l'École française, et dans quelle mesure l'image nouvelle, qu'il venait de donner au monde, devait-elle être confirmée ou modifiée par le secours de l'observation aidée des progrès de la science? C'est ce que l'Exposition rétrospective de ses œuvres, à l'hôtel Jean Charpentier, organisée par M. le duc de Trévise et M. Pierre Dubaut, sous les auspices de la *Sauvegarde de l'Art français*, va peut-être nous aider à dire.

I

Ce serait une curieuse histoire, si l'on pouvait avec précision l'écrire, que celle des découvertes humaines, surtout dans les idées et les images que nous nous faisons des choses. On la tente parfois à propos d'un savant, d'un artiste, d'un philolosophe, d'un conteur. Mais on la traite fort diversement selon l'esprit qu'on y porte. Deux sortes d'esprits sont en présence : ceux pour qui les formes de la vie et de l'art se modifient ou se renouvellent par à-coups, accidents heureux, « mutations brusques » déterminées par quelque action interne et indépendantes du milieu, réagissant même sur ce milieu et le dominant entièrement. C'est l'esprit de Vasari et de la plupart des vieux biographes des maîtres anciens. Grâce à lui, on peut diviser l'histoire de l'Art en époques précises et nettement diverses, la jalonner de stèles brillantes, surmontées chacune d'une

tête visible de loin et reconnaissable. Pour les autres, au contraire, l'œuvre la plus originale n'est que l'aboutissement d'une série de transformations insensibles des œuvres qui l'ont précédée, et tout à fait explicable soit par l'évolution de l'école d'où elle est sortie, soit par le contact avec une autre école, soit par une ambiance matérielle et physique nouvelle : le milieu, l'influence de tous ces facteurs entraînant une sorte de fatalité, qui réduit le coefficient personnel à quasi rien. Pour ceux-là, il est puéril de dater une forme d'Art de quelque impression subjective, de quelque illumination personnelle ; ils s'efforcent donc d'en retrouver les origines au delà du moment où l'amateur des coups de théâtre l'a cru voir et la restituent à une foule obscure qui s'en partage l'honneur.

A prendre le terme « découverte » au pied de la lettre, ces derniers ont raison. Il est fréquent qu'on puisse remonter le cours d'une idée bien en amont du point où elle est apparue. C'est même si fréquent qu'il est permis de postuler que, si cela n'arrive pas toujours, seuls l'ignorance et le défaut d'investigation en sont les causes. C'est ainsi qu'on a pu reculer les origines du roman ou du gothique bien au delà de leurs débuts officiels, montrer que le retour à l'antique a précédé de beaucoup David, et le goût du Moyen-âge le Romantisme. De la même manière, en allant chercher dans un coin de fresque, au palais Riccardi par exemple, ou dans les chambres Borgia, au Vatican, ou derrière le *Charles Ier* de Van Dyck, une figure qui approche, sur certains points, du quadrupède appelé « cheval, » on serait fondé à soutenir que Géricault ne s'est pas avisé le premier de son existence, ni ne l'a révélé, pour la première fois, aux yeux des hommes.

Mais ces précisions ne servent de rien, car ce ne sont là que des apparences de précisions, de celles qui laissent échapper tout ce qui importe dans l'Art, c'est-à-dire cette nuance décisive qui donne la vie. Tout aussi bien l'on pourrait démontrer que Darwin n'a pas inventé le darwinisme, car on parlait déjà de la « doctrine *darwinienne*, » et sous ce nom même, en Angleterre, avant sa naissance, dès la fin du XVIIIe siècle ; ou encore, que Claude Frollo n'est pas une création d'un auteur français, car son « ceci tuera cela ! » est un mot dit par un prêtre anglais, plusieurs siècles avant, devant la première presse à imprimer établie dans l'abbaye de Westminster. Il n'est pas jusqu'à M. Ber-

geret, qu'on ne puisse déposséder du grand œuvre de sa vie, puisque son *Virgilius nauticus*, colligé depuis longtemps par Jal, avait déjà paru en 1843. Il n'est pas moins vrai que Darwin, Hugo et M. Bergeret resteront les pères de leurs formules, parce que c'est eux qui leur ont donné la vie. Ce qui importe dans l'histoire des idées, c'est non leur naissance, — que nous ignorerons toujours et qui est peut-être bien, en quelques cas, contemporaine de l'esprit humain, — mais leur entrée dans le monde. Encore bien plus les idées d'Art. Celles-là n'ont réellement enrichi notre patrimoine que du jour où elles ont été non conçues, mais réalisées, l'Art ne consistant nullement en des données théoriques, mais en des formes sensibles où la moindre nuance suffit à donner ou à ôter la vie. C'est pourquoi il est vrai de dire, — comme l'eût fait sans doute Vasari, — que le cheval vivant et en mouvement fut découvert, le 7 septembre 1811, par un jeune homme qui s'en allait à la foire de Saint-Cloud.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, en effet, et même un peu au delà, le cheval était, chez les peintres, un être aussi inconnu que de nos jours le diplodocus ou le dinothérium tertiaire. Les images qu'ils s'en faisaient ressemblaient aux travaux de nos zoologistes, qui n'ont jamais vu le monstre qu'ils cherchent à restituer et assemblent laborieusement ses restes énigmatiques et incongrus, en discutant si l'être sorti de leurs mains s'en allait, de son vivant, sur la terre ou dans les eaux. Considérez, chez les meilleurs maîtres, chez le Bamboche, chez Salvator Rosa, chez Le Brun, chez Velasquez, chez Parrocel, chez Oudry, chez Van der Meulen, jusque chez Goya, en son *Portrait de la Reine Marie-Louise*, ce pachyderme, tout en ventre et en croupe, balançant un énorme ballon de viande entre des pattes qu'on dirait postiches, tant elles sont disproportionnées à ce qu'il leur faut soutenir. Voyez ces paturons courts et droits, cette encolure épaisse et ronde, ce garrot bas et plein : qu'est-ce que cela ? Pas un animal bâti pour la course, à coup sûr !

On lui apprend quelquefois à se dresser sur son train de derrière, et à recroqueviller ses pattes de devant, dans ce qu'on appelle le « demi-cabré, » mais c'est un ours qu'on exhibe là, et auquel on tâche d'inculquer des grâces équestres. Que si l'on veut lui donner de l'élégance et de l'expression, c'est par l'assem-

blage le plus arbitraire des traits les plus hétérogènes : un col de cygne, un front de penseur, un nez de chameau, un sourcil froncé, un œil de vieillard. Mais des caractères propres au cheval, cette sensibilité de tout l'être qui vibre au moindre contact et de cette parure de lumières et d'ombres qui enveloppe des ressorts d'acier, pas trace ! Quant au mouvement, il n'y faut guère songer. Si l'artiste a voulu le mettre au pas, il lui a fait lever deux pattes à la fois en diagonale, quittant la terre, c'est-à-dire qu'il l'a mis au trot. Mais c'est, d'ailleurs, un trot tellement peu penché en avant qu'il n'avance point et se contente de piétiner sur place. Le galop n'est même pas esquissé. A sa place, on exécute quelques figures de carrousel : la courbette, la capriole, la lançade, la ballottade. Même quand il s'ébroue de la sorte, on ne l'imagine pas capable de vitesse. Cependant, et depuis longtemps, toutes les proportions et presque tous les gestes de l'homme ont été reproduits dans l'Art. Chez le cheval, presque tout reste à découvrir.

Voilà un phénomène inexplicable, si l'on s'en tient à des raisons tirées de circonstances matérielles et physiologiques. On a expliqué la décadence de la statuaire après les Grecs, parce qu'on ne voyait plus comme eux des athlètes nus, mais on a bien continué de voir nus les chevaux, et c'est leur anatomie précisément, et non l'humaine, qui semble totalement oubliée des peintres depuis l'Antiquité. Il est vrai que le type chevalin de notre époque classique, l'époque des Van der Meulen et des Le Brun, était différent du nôtre. Il était fait pour la résistance et le fond, non pour le saut ou la course, très ramassé, gros, mais pas grand par rapport au cavalier, quelque chose comme le « double poney, » le courtaud de laquais bon à toutes grosses besognes, l'encolure ronde, le chanfrein busqué et chargé de ganache. Mais il n'était pas le seul : on en avait vu d'autres, — témoins les chevaux du Parthénon, images justes et parfaites d'une certaine race et d'un certain mouvement, témoins aussi ceux du Colleone et de Gattamelata. Léonard de Vinci avait observé les proportions du cheval, comme il avait observé toutes choses. Lomazzo, de même. Dürer en avait serré de près la structure. Pintoricchio connaissait un autre cheval que le courtaud, car c'est un ancêtre des fines bêtes de Fromentin que monte un seigneur Turc, aux chambres Borgia, pour assister à la dispute de sainte Catherine.

Il est vrai, aussi, que la mode équestre était au cabré fléchi sur les jarrets, la suprême élégance étant de piaffer beaucoup et de n'avancer point. Mais c'était, là, postures de parade ou de carrousel. Dans l'ordinaire de la vie, il fallait aller vite, malgré qu'on en eût et, pour cela, pencher la bête en avant. Or, si peu sportifs qu'ils fussent, les peintres d'autrefois montaient tous à cheval pour voyager et tout le monde était à cheval autour d'eux. Ils avaient donc, du matin au soir, l'occasion d'observer les proportions et les allures vraies de la bête. S'il en est que leur déroulement rapide et multiplié ne permettait guère de démêler avant la chronophotographie, ce ne sont pas celles-là seules qui leur ont échappé : celles du pas leur sont totalement inconnues. Or, il n'est pas besoin d'une machine bien perfectionnée pour démêler la cadence de percherons traînant un fardier... D'où vient donc qu'ils ont tout ignoré d'un animal qu'ils voyaient sans cesse auprès d'eux?

C'est tout simplement qu'ils ne le regardaient pas. Ils ne voulaient pas le voir, encore moins l'étudier. La bassesse de la nature animale les en détournait. L'homme seul, au grand siècle, est digne d'attention, d'analyse, — donc de portrait. En lui seul, créé à l'image de Dieu, peut se trouver quelque vérité digne d'être rapportée fidèlement. Les autres êtres de la création sont devant l'Art comme s'ils n'étaient pas. Il faut en préserver notre vue. Le Brun félicite Poussin de n'avoir pas mis de chameaux dans la suite d'Éliézer, en son tableau fameux, car si on se laissait aller à peindre de telles « montures rejetées de nos escadrons, dit-il, ces objets bizarres pourraient débaucher l'œil du spectateur. » Le cheval faisant partie de la figuration guerrière et triomphale, on ne peut pas tout à fait éviter de le montrer, mais du moins on le réduit au rôle de support architectural et en quelque sorte cubique, un mastodonte, destiné à exalter, par contraste, la grâce et la sérénité du cavalier. Car il s'en faut que ces « demi-cabrés » et autres postures d'animaux savants que nous voyons chez les Van der Meulen, soient, même au XVIIe siècle, véridiques. Solleysel, écuyer ordinaire de la grande écurie du Roi, sous Louis XIV, proteste contre ces « actions de furie et d'emportement, » ces « postures de rage et de désespoir » que les peintres de son temps donnent aux chevaux de chasse ou de guerre du grand Roi. Ainsi est-il bien évident que l'animal fabuleux figuré par les classiques n'avait

jamais, à aucun moment, ni dans sa structure, ni dans sa marche, représenté un être réel et vivant. Et, sauf quelques retouches, c'est lui qui galopait encore chez les peintres de l'Empire.

II

A ce moment paraît Géricault. Un centaure entrant chez le maréchal ferrant pour se faire chausser à neuf n'étonnerait guère plus les artistes que l'irruption du *Chasseur à cheval* au Salon de 1812. « D'où cela sort-il? Je ne reconnais pas cette touche, » dit David. « Forcé, exagéré, » disent les critiques. On applaudit, parce que la force est toujours applaudie, quelque originalité qui s'y mêle, mais on écarquille les yeux. La surprise est à son comble, quand on apprend que l'auteur est un jeune homme de vingt et un ans, un dandy qui se frise les cheveux pour aller au bal, beau cavalier, musicien, chanteur, presque un « amateur » pour tout dire, et que le peu qu'il a étudié la peinture, c'est chez Guérin, l'auteur du *Marcus Sextus*, l'homme le moins fait pour susciter une telle fougue et une telle vérité... On est bien en présence d'un phénomène de « mutation brusque. » Les chevaux qui passent dans la rue aujourd'hui sont les mêmes qui passaient hier. La doctrine enseignée dans les ateliers n'a pas changé. Les exemples qu'a pu voir l'artiste dans les musées l'ont été par tous ses confrères, depuis longtemps, au moins depuis le déballage des conquêtes qu'a faites la République dans les Flandres et en Italie...

C'est que les circonstances de fait pèsent peu dans l'embryogénie d'un grand artiste. C'est « le désir » et non le milieu, qui est « le père de sa pensée. » Or celui-ci, dès l'enfance, est hanté par la passion, et lancé à la poursuite du cheval. Il est né en Normandie, il est vrai, pays d'élevage, mais Poussin aussi, et Poussin n'a pas peint de chevaux vivants. Ses parents, étant des bourgeois riches, paisibles et lettrés, ne songent pas plus à faire de lui un peintre ou un écuyer qu'à l'envoyer en Barbarie. On ne le met pas du tout à cheval : on le met au collège, mais il s'en échappe pour aller dans une écurie dessiner tout ce qu'il voit. Pendant ses vacances, à Rouen, il passe ses journées dans la boutique d'un maréchal ferrant, située en face de la maison paternelle, et on ne l'en tire qu'à la nuit. Le Cirque olympique et le

Louvre sont ses deux paradis et, au Louvre, son dieu est celui qu'invoquent alors tous les jeunes hommes écœurés de la raideur et de l'anémie académiques : Rubens. Sa devise, selon un de ses biographes, eût pu être : « Rubens et Franconi ! »

Il copiait l'un et l'autre, selon ses moyens, qui étaient de se fabriquer des jambières de bois, sorte d'instrument de torture destiné à faire rentrer les genoux, afin d'avoir plus vite les jambes arquées du parfait écuyer, — et d'empâter ses toiles de tons roses, ce qui le faisait surnommer par Isabey le père : « le cuisinier de Rubens. » Il a donc bien étudié les maîtres, mais si l'on découvre quelque trace de Rubens dans *la Méduse* ou dans le *Derby d'Epsom*, on aura de la chance! Sur la route de Versailles, il suivait, dit-on, les voitures à la course. Excellent écuyer, si l'on en croit un témoin de ses prouesses, il n'avait pas de plus grand plaisir que de chevaucher à travers la campagne, montant de préférence les chevaux entiers et choisissant toujours les plus fougueux. Sa famille le met dans les affaires, mais son bureau est un alibi : c'est chez Carle Vernet qu'en réalité il travaille.

Où qu'on le perde, quand on le retrouve, on le retrouve à cheval, ou devant un cheval, par exemple en extase devant les étalons *Tamerlan* et *Néron* qui viennent d'arriver dans les écuries de l'Empereur, à Versailles, — et il fait leur portrait. Il se met aussi en face des maîtres, de toutes les écoles et de toutes les époques, et les copie. Mais qu'est-ce qu'il copie chez eux? Des Descentes de croix, des Saints, des Apôtres, des têtes d'enfants, très rarement un cheval. C'est le métier qu'il apprend chez eux. Pour le cheval, son école est toujours l'écurie. Ainsi sera-t-il appelé, selon le vœu du Vinci, « le fils et non le neveu de la Nature. » Après sa première réalisation, le *Chasseur à cheval* de 1812, il continue à observer son modèle, à le découvrir, à s'étonner comme un enfant, comme s'il ne savait encore rien de lui, et peint à Versailles une suite de *Croupes* et de *Poitrails*. Il peut donc exposer encore, au *Salon* de 1814, un cheval en pied, avec son *Cuirassier blessé*.

Il finit par aller à Rome, parce que tout artiste le fait à cette époque : on n'évite pas plus Rome en 1816 que, de nos jours, on n'évite le *plein air*. Mais qu'est-ce qu'il voit à Rome? Des chevaux : — ces petits chevaux barbes, qu'on fait courir, non montés, pendant le Carnaval, de la Place du Peuple (ou du

Peuplier), jusqu'au bout du Corso. Il se poste un peu en avant du *starter*, pour ne rien perdre du départ, face au Pincio, et s'ébaudit au spectacle de ces petites bêtes musclées et piaffeuses, impatientes de l'espace, et malaisées à tenir, car elles sont nues et libres comme l'air. Pour des générations d'artistes, il n'y a jamais eu de chevaux à Rome que ceux de Marc-Aurèle ou du Quirinal : le premier, il voit les *Barberi* et en tire une foule de silhouettes vivantes, contrastées, préfigurations d'un tableau qu'il rêvera toujours et ne fera jamais : la *Course de chevaux libres*. Il voit pourtant quelque chose dans les *Stanze* du Vatican : il voit la croupe du cheval blanc qui se cabre, chez Raphaël, au bord de la *Bataille de Constantin*, et cette queue en colonne torse qui balaie la rive du Tibre, et il les copie. A visiter tant de dieux et de saints accumulés à Rome par l'art de tant de siècles, il lui prend l'envie de peindre un *Nègre sur un cheval cabré*... D'ailleurs, Rome l'ennuie à périr et il le confie à un ami, avec sa conviction que le séjour prolongé en Italie est fatal à un artiste, recommandant bien qu'on ne communique sa lettre à personne au monde.

Ah! ce n'est point, là, le ton de ses lettres de Londres. Car il finit par aller en Angleterre, le pays du cheval moderne et, là, il trouve sa patrie, cette seconde patrie où un peu de l'idéal cherché dans la sienne semble réalisé. Il flambe d'admiration. Il écrit à Horace Vernet : « Mon cher Horace... je disais l'autre jour à mon père qu'il ne manquait qu'une chose à votre talent, c'était d'être trempé à l'École anglaise, et je vous le répète parce que je sais que vous avez aimé le peu que vous avez vu d'eux. L'Exposition qui vient de s'ouvrir m'a plus confirmé encore qu'ici seulement on connaît ou l'on sent la couleur et l'effet. Vous ne pouvez pas vous faire une idée des beaux portraits de cette année et d'un grand nombre de paysages et de tableaux de genre; les animaux peints par Ward et par Landseer, âgé de dix-huit ans. Les maîtres n'ont rien produit de mieux en ce genre; il ne faut point rougir de retourner à l'école; on ne peut arriver au beau, dans les arts, que par des comparaisons... Je ne crains pas que vous me taxiez d'anglomanie. Vous savez ce que nous avons de bon et ce qui nous manque. Tout à vous. Géricault. »

Cette explosion d'enthousiasme ne s'expliquerait guère, si, au fond, ce n'était le cheval qui la suscitait. L'École anglaise,

à ce moment-là, en mai 1821, était, au total, comme toujours inférieure à la nôtre. Mais les Anglais étaient alors, comme toujours, de fervents et patients observateurs des ciels, des eaux, des plantes et des bêtes, — du cheval surtout. Landseer, après plusieurs autres, lui révélait les formes du cheval bâti pour la course et le saut, ses expressions aussi et non à la façon des classiques, c'est-à-dire une simple caricature des expressions humaines, mais celles qui lui sont propres. Et puis, il y avait les chevaux vivants autour de lui, les attelages rapides qu'il ne se lassait pas d'admirer dans la rue, à la promenade, dans les *Parks*, à la chasse, enfin ce triomphe du cheval de course, qu'il n'avait pas trouvé sur le continent : *le Derby*. Sur la route de Saint-Cloud, Géricault avait découvert la bête vivante : à Epsom, il découvre la bête moderne et donnant son maximum de vitesse ; il la dessine, la lithographie, la peint dans toutes ses élégances, jusque dans ses mièvreries ; enfin, il fixe sa vision dans un tableau définitif : *le Derby d'Epsom*.

Elle a pu être améliorée depuis et subir des modifications de détail ; mais, dans ses lignes essentielles, dans son type anatomique et pittoresque, elle n'a pas changé. Regardez l'instantané d'un handicap à Longchamp, au moment où les chevaux passent, en paquet, à toute allure, devant les tribunes, — et regardez, au Louvre, le *Derby d'Epsom*. C'est bien le même tableau et ce sont bien les mêmes bêtes fines, étirées, « levrettées, » vraies flèches de muscles et de nerfs filant au but : l'encolure droite et longue, le chanfrein et les naseaux d'un seul jet, le garrot haut, le pied long et bas-jointé, la croupe droite, le pli panniculaire très visible, tout le rouage de la machine animale affleurant à la peau, dégagé du cylindre énorme où il était autrefois enfoui, et que Vélasquez, par exemple, donnait à chevaucher à son *Don Balthasar Carlos*. Le jour dessine, sur l'épaule, les flancs, la croupe, exactement les mêmes arabesques de lumière chez Géricault et à Longchamp, à l'heure de la course, c'est-à-dire celles qu'engendre naturellement ce polyèdre de miroirs noirs : — la surface polie et réfléchissante du poil luisant, — à la place des régulières dégradations que la panse cylindrique des chevaux anciens pouvait présenter. Pour la première fois, depuis Phidias, on voyait, dans l'Art, un cheval vif, nerveux, capable de courir.

Courait-il réellement, c'est-à-dire reproduisait-il exactement

les attitudes que prend le cheval lancé au grand galop, à son maximum de vitesse ? Regardons quelqu'un de ces *instantanés* pris aux courses depuis une trentaine d'années et représentant une quelconque des milliers de phases par où passe un cheval au galop : pas une fois, nous ne trouverons la silhouette des coureurs de Géricault : les quatre membres écartés et tendus à l'extrême, le « ventre-à-terre » de la locution populaire. Quel que soit le temps du galop, dans lequel l'objectif ait saisi son image : appui sur un membre postérieur seul, appui sur un membre de devant et un membre de derrière, appui sur un membre de devant seul, enfin suspension, un des pieds au moins est toujours posé à terre, et même fort solidement fixé, — hors le cas de suspension, où les quatre pieds, au lieu d'être étendus, comme ceux du lièvre à la broche, sont tout au contraire ramenés sous le ventre dans la position d'une chèvre sur un tonneau. Ainsi, la structure du cheval découvert par Géricault est bien authentifiée par nos plus récents moyens d'investigation scientifique, mais l'attitude ou la position respective des membres dans le grand galop diffère du tout au tout.

Qui a raison, qui a tort, de Géricault ou de l'instantané ? S'il s'agit de montrer une des mille positions que prennent les quatre membres d'un cheval, au cours d'une foulée, c'est l'instantané qui le fait. Mais s'il s'agit d'exprimer le mouvement, c'est Géricault. Car nous n'appelons pas « mouvement, » une des attitudes, ou des silhouettes, ou des positions dans l'espace d'un objet, qui change de place ou de forme : une feuille qui pousse, un bourgeon qui s'ouvre, une plante retirée du sol qui se dessèche, une ombre de cadran solaire qui tourne, un bloc de glace qui fond, un métal qui se dilate, changent de place ou de forme : nous les tenons pour immobiles. Nous appelons « mouvement » une *succession* de gestes ou de positions dans l'espace qui soit assez rapide pour que notre œil, enchaînant la phase précédente à la phase suivante, les puisse percevoir à la fois changeantes et liées.

Ceci étant, comment l'Art peut-il donner la sensation d'un être qui se meut ? En montrant ce qu'on voit de cet être, quand il se meut. Or, que voit-on d'un cheval, d'un coureur, d'une danseuse, d'un boxeur, d'un oiseau, d'un tireur d'épée à leur maximum de vitesse ? Voit-on chacune des arabesques formées l'une après l'autre et s'engendrant l'une l'autre au cours de leurs

mouvements? Non. Pourquoi? Parce que notre œil n'a pas la faculté de retenir les images qui ne durent pas plus d'un dixième de seconde sur la rétine. C'est une loi physiologique à laquelle on ne peut rien, l'éducation, ou plutôt un effort d'observation pouvant bien nous apprendre à distinguer plus de phases dans un geste que l'œil distrait ne le fait d'habitude, mais non pas modifier l'organe assez pour les percevoir toutes. Les Anciens ou les Japonais, qu'on cite toujours en cette occasion, sont parvenus, à force d'attention, à en saisir quelques-unes que nos classiques, dédaigneux de ces bagatelles, avaient laissé perdre : c'est tout. Des milliers et des milliers d'autres leur ont échappé, comme à nous.

Que voyons-nous donc, éduqués ou non, d'un être qui se meut par le jeu de ses membres? Nous voyons une succession d'attitudes liées entre elles et se prolongeant l'une par l'autre, de façon à former non pas une ligne brisée, mais une ligne continue. Et l'impression qui nous en reste est une moyenne résultant des diverses attitudes séparées qu'a prises l'être qui se mouvait. C'est donc cette moyenne et non point autre chose, qui nous donnera la sensation de la « succession continue, » ou autrement dit du « mouvement. »

Or, cette succession, l'objectif de l'instantané ne la perçoit pas. Sa paupière s'ouvrant et se fermant en l'espace d'un millième, ou d'un demi-millième, ou d'un cinq millième de seconde, ne voit pas plus la succession des attitudes diverses chez un cheval au galop, que notre œil ne voit bouger la feuille qui pousse ou le bourgeon qui s'ouvre au printemps. Dans les deux cas, le mouvement est trop lent pour être perçu par l'appareil enregistreur. Dans le cas de la feuille qui pousse, notre œil, et, dans le cas du cheval au galop, l'objectif, nous apportent donc bien une notion vraie, mais point une notion sur le mouvement de la feuille ou du cheval : une notion sur une des milliers de positions, — chacune immobile, un instant de raison, — dont il est composé. Pour la même cause, l'objectif instantané, en face d'une voiture qui passe, voit la roue immobile : il a enregistré l'image des rais bien avant qu'elle se soit brouillée et confondue de façon à nous avertir qu'ils se sont suivis et remplacés respectivement. Peut-on dire qu'en nous montrant immobile une roue qui tourne à toute vitesse, il nous renseigne exactement? Peut-on dire même qu'il nous renseigne mieux que

notre œil? Il nous trompe entièrement, au contraire, sur ce qu'il importe plus de savoir : si la roue tourne ou ne tourne pas.

Il ne s'ensuit pas qu'aucune des attitudes successives dont se compose un geste ne puisse, à elle seule, donner cette sensation. Certaines durent assez longtemps pour que notre mémoire visuelle les enregistre et les associe à l'idée de mobilité. Ce sont celles-là qu'ont saisies avec tant d'adresse les Japonais dans les vols d'oiseaux et chez nous, Aimé Morot et Degas dans le trot ou le galop du cheval. Mais, à les bien regarder, on s'aperçoit que ce sont le plus souvent ou bien la première phase, c'est-à-dire celle qui a pu être précédée par un temps d'immobilité presque identique, ou bien la dernière, c'est-à-dire celle qui a pu en être suivie, ou bien que ce sont des phases où l'être ne se meut plus précisément, mais est soumis, inerte, à une loi comme celle de la pesanteur : la retombée du sauteur d'obstacles, les membres antérieurs raides tendus en avant, ou la suspension qui suit le troisième temps du galop, les quatre fers ramassés sous le ventre. Dans ces trois cas, l'œil a eu le temps de retenir les contours essentiels de l'être en mouvement : il le reconnaît donc quand on les lui montre et l'esprit les associe à l'idée du mouvement. L'Art peut donc s'en saisir.

Les autres, par milliers, ne lui servent de rien. Quand, d'aventure, un artiste veut les reproduire, il donne la même impression que l'instantané. Les pieds du cheval sont fichés en terre, et, bien écartelés, l'assoient sur une base pyramidale indestructible : — c'est le second temps du galop, — ou bien un pied de devant est buté, le paturon tassé sur le sabot, les autres s'enlevant, dans une ruée inexplicable, mais ne semblant nullement capables d'avancer : — c'est le troisième temps, — ou bien encore, c'est un des pieds de derrière qui a l'air impuissant à s'arracher du sol, tandis que les trois autres se soulèvent péniblement. A tout coup, nous avons la sensation, non de la vitesse, mais de l'arrêt, non de la bête vivante, mais empaillée et piteusement fixée au sol.

On a plaidé le défaut d'accoutumance. Mais cet argument, qui ne valait pas grand chose aux débuts de la chronophotographie, ne vaut plus rien, maintenant qu'une génération tout entière s'est formée devant ces figures. C'est en 1872 que Muybridge a commencé de les fixer, lors de ses expériences à Sacramento d'abord, puis à Palo Alto, en Californie. C'est peu

après que Marey les a continuées au Parc des Princes, et depuis lors, depuis plus de trente ans, les journaux illustrés en ont répandu, à profusion, les images. C'est toujours avec le même ennui qu'on les voit et avec la même impuissance qu'on cherche à éprouver une sensation de vitesse en les regardant. Et, comme, pendant ce temps, le jockey est saisi dans une pose que nous reconnaissons pour fort instable, en chien de fusil, le dos presque perpendiculaire à la bête, les bras étendus sur l'encolure, il arrive ceci de fort singulier : au rebours de Bonaparte, qui voulait être peint « calme sur un cheval fougueux, » le jockey paraît transporté d'une frénétique passion d'avancer sur une sorte de chevalet impossible à remuer.

Retournons au Louvre devant *le Derby d'Epsom :* enfin, voici des chevaux qui courent! C'est que Géricault a saisi, dans sa vérité, la résultante des diverses attitudes qui composent la course. Est-il le premier? On peut le contester. D'après M. Salomon Reinach, ce serait Stubbs, le peintre anglais, qui, dès 1794, en aurait donné la formule. En tout cas, les Anglais l'avaient trouvée avant nous. Mais Géricault, par l'exemple fameux du *Derby d'Epsom* entré au Louvre il y a près de soixante ans, l'a jetée dans la circulation. Elle n'en est plus sortie. Tous les peintres qui, depuis, sont parvenus à donner la sensation de la vitesse, comme Fromentin par exemple, ne l'ont fait que grâce à Géricault. Degas lui-même, grand amateur de photographie et photographe pratiquant, mais qui peignait des chevaux avant les expériences de Muybridge, les figurait à l'arrière-plan de ses *Courses de Longchamp*, au galop allongé du *Derby d'Epsom.*

De même, c'est bien Géricault qui a commencé à distinguer nettement les races et à spécifier les caractères. Voyez ses innombrables études sur le cheval de Mecklembourg, sur le cheval d'Auvergne, le cauchois, l'espagnol, l'ardennais, celui de la plaine de Caen et celui du Hanovre, sur l'arabe, l'anglais, l'égyptien, le flamand; arrêtez-vous avec lui *Chez le maréchal ferrant* des différents pays, partout vous trouverez, pour la première fois, l'accent de la vérité individuelle. Il lui arrive encore de dessiner des académies d'hommes impersonnelles, — c'est très frappant dans ses *Barberi*, — jamais des chevaux. Il ressemble à ces officiers de cavalerie, raillés par un futur maréchal de France dans une satire fameuse, — je parle de temps très lointains, — qui savaient les noms, les ori-

gines et les particularités de tous les chevaux de leur escadron, mieux que ceux de leurs hommes. Voilà justement le fait de Géricault. Aussi a-t-il montré aux peintres comment ils pouvaient enrichir leur domaine d'une vie plastique et pittoresque toute nouvelle. Et, en effet, depuis lors, on a vu des chevaux vivants. Tant celui de Rosa Bonheur, ce bon gros garçon, et celui de Fromentin, cette sensitive, ou celui de Degas, cette levrette, que ceux de Henri Regnault, de Meissonier, de Detaille, d'Aimé Morot, ces rudes « chargers, » tous sont vivants et capables de courir.

III

La découverte du cheval n'est pas le seul titre de Géricault à la gloire. L'exposition qui vient de s'ouvrir nous en montre d'autres et, pour cela, elle mérite qu'on s'y arrête. Une rétrospective, surtout quand elle a lieu longtemps après la mort d'un maître et pourtant avant que le verdict de nombreuses générations ait tout à fait fixé sa place, tient à la fois de l'inventaire, de la confession générale et du procès en canonisation. Tout au moins a-t-elle l'intérêt qu'a la publication des lettres inédites d'un grand homme : si elle ne la modifie pas, elle complète l'image un peu fragmentaire qu'on s'en faisait. C'est ce qui arrive pour Géricault. On connaissait peu Géricault portraitiste et paysagiste, pas du tout Géricault animalier en dehors du cheval et sculpteur. On ne se le figurait pas trop en émule de Goya dans *les Malheurs de la guerre*, de Léonard de Vinci dans la curiosité de l'anatomie et des grimaces humaines, de Barye dans son goût pour les fauves. On n'avait jamais vu rassemblés ses lithographies, ses dessins, ses aquarelles, et ses études de grandeur naturelle ou plus grandes que nature, peintes d'après le modèle vivant ou mort.

De fait, il y a, là, surabondance de sève. On comprend, à voir cette profusion de projets et d'ébauches, le mot de Guérin : « Il y a en lui l'étoffe de trois ou quatre peintres ; » et celui de Gros : « Il faudrait lui tirer quelques palettes de sang. » Nous ne savons ce qu'auraient pu être, réalisées sous la forme colossale qu'il rêvait, *la Traite des nègres* et *l'Ouverture des portes de l'Inquisition*, ou *la Course de chevaux libres*, appelée aussi les *Barberi*, dont voici des esquisses. Mais ce torse nu plus grand que

nature qui lui servit pour la *Méduse*, ces portraits d'*Eugène Delacroix* et d'un *Demi-solde* en bonnet de police, ce *Train d'artillerie*, ces lions, cette *Charrette de blessés*, cette *Retraite de Russie*, ces *Marines*, ce *Marché aux bœufs*, ce groupe sculptural de *la Bacchante et du Satyre*, moulage d'après l'original, enfin tous ces thèmes d'émotion et d'énergie si divers nous montrent que, hors peut-être la grâce féminine, le Maître disparu portait en lui de quoi renouveler toutes les expressions d'art. Qu'on se rappelle le *Four à plâtre*, du Louvre, qu'on regarde, ici, ces études très poussées de débris anatomiques, et ces têtes de malades ou de mourants, ou de morts, ou de fous, peintes avec une passion pour la vérité presque féroce, un goût du drame quasi macabre, on saisira tout de suite combien l'école classique est bouleversée et la romantique dépassée.

Le premier trait du classique, en Art, c'est son peu de curiosité, ou de sympathie pour l'immense domaine de la Nature, toute son attention s'étant peu à peu concentrée sur l'homme. Au XVIIIe siècle, une réaction vaguement esquissée chez Watteau, puis, Chardin, Fragonard et Greuze, est réprimée durement par David, et, dès lors, la figure humaine même perd ses caractères individuels que le XVIIIe siècle lui avait conservés. C'est une académie abstraite, dans une pièce nue, ou devant des architectures mornes comme un lavis d'architecte, nettoyée de toute vie végétale ou animale ou atmosphérique. Si David, une fois en sa vie, se résigne à peindre un paysage, c'est qu'il est en prison et qu'il ne voit pas autre chose par sa fenêtre; s'il est tenu d'en peindre un autre, dans *les Thermopyles*, ne pouvant décemment mettre son défilé dans une chambre close, il le compose froidement d'après un relevé topographique du lieu. L'homme, seul, sans aucun rapport avec les règnes inférieurs, est promu à la dignité de type impersonnel : tel est le premier trait de l'Art classique au moment où paraît Géricault.

Le second, c'est l'immobilité, sinon dans le thème qui admet bien les gestes, du moins dans le rythme de ces gestes, tous nés de la mimique des statues. La sérénité est requise, jusque dans les plus extrêmes transports, l'instabilité proscrite, fût-ce dans l'image de la course et du combat. Une conception statique du corps humain est la seule digne de l'Art. Et, pour que rien

ne vienne troubler le prototype d'humanité ainsi obtenu, voici que la couleur et la facture doivent être plates, lisses, rosées, sans empâtements qui accrochent la lumière, ni effets d'ombre et d'éclairage violent qui creusent la surface. Le modelé même ne doit pas bosseler le mince épiderme de la pâte. « Une véritable porcelaine, » tel est le programme de Winckelmann. On fait ce qu'on peut pour y parvenir.

Là-dessus, Géricault éclate comme un orage : tout frémit, s'échevelle, se tord, s'emplit d'ombres et d'éclairs. Un déluge, un naufrage, la retombée d'une vague monumentale, le galop endiablé d'un cheval, la grimace d'un aliéné, le rictus d'un guillotiné, le passage d'un train d'artillerie, le hurlement d'un dogue, les transports amoureux d'un nègre, les phases successives de l'assassinat de Fualdès : — tels sont ses sujets. Le combat du jour et de la nuit, même si le corps est au repos, telle sa manière de les traiter. C'est un virtuose des musculatures puissantes, des raccourcis hasardeux, des passions déchaînées, des clairs-obscurs terrifiants, et il porte sa virtuosité dans tous les domaines : Michel-Ange nautique et colonial, qui a pris le paquebot, a guetté la tempête et rêve de peupler la Sixtine de damnés nègres. Par là, il incarne tout le Romantisme. Il relie Gros à Delacroix, sans être fils de l'un, ni père de l'autre, moins coloriste, dans le sens « chromiste » du mot, que Delacroix, moins imaginatif que Gros, égal à tous les deux en enthousiasme, en fougue, en perplexités, en sujétion aux passions humaines, sans parvenir à la belle impassibilité de Delacroix, ni au déséquilibre de Gros, supérieur à son maître et à son condisciple, en réalisme, en acuité et en crudité de rendu, et laissant insoluble, par l'inachevé de sa carrière, l'énigme de savoir jusqu'à quel point il aurait pu les remplacer.

Il ne faut pas, pourtant, que ce mot de « romantique » nous égare en nous faisant croire que chez Géricault, l'imagination l'emportait sur le fait réel et constaté. Il en avait très peu au contraire : — juste ce qu'il fallait pour assembler, avec beaucoup de peine de retours et de retouches, morceau par morceau, une scène pourtant facile à concevoir comme *la Méduse*. La conception définitive est très belle, mais les différentes idées qui se sont d'abord présentées à lui sont loin d'être des trouvailles. Regardez-les à l'hôtel Charpentier entourant une petite ébauche du tableau et vous sentirez la lenteur de son

imagination créatrice. Quand elle se hâte, elle ne vaut rien : les scènes de l'indépendance grecque, ou de la chevalerie ou des guerres de l'Empire, ses *Giaours*, ses *Laras*, ses *Fiancées d'Abydos* accusent une lamentable indigence d'originalité, comme de vérité. Tout y est faible, depuis le sentiment « troubadour, » jusqu'au dessin rond et banal. Retournez-vous vers ses croquis d'après nature, ses études d'après le modèle vivant ou mort, vers cette petite sépia où passent des fantômes de cuirassiers blessés, retour du front, l'un affaissé sur son cheval fourbu, l'autre à pied, tirant par la bride trois chevaux démontés, — ou ce *Torse nu* plus grand que nature du mort qui figurera dans *la Méduse*, le bras vu dans un raccourci puissant, la tête renversée dans un autre raccourci impeccable, la poitrine offerte à toutes les modulations de la lumière, — le Maître réapparaît.

Il reprend pied au contact de la nature toute crue, toute sauvage, toute saignante, qu'il scrute avec passion, quelle que soit sa laideur ou même son animalité. C'est un réaliste et rien qu'un réaliste. On ne s'en avise pas, d'ordinaire, parce que son œuvre la plus célèbre, *la Méduse*, est une composition et il est entendu que toute composition est un défi à la vérité, et puis aussi parce que nos « réalistes » modernes se sont interdit, — on ne sait pourquoi, — les mouvements violents et les expressions intenses des grandes passions. Mais c'est un classement bien superficiel que le classement par les sujets ou les thèmes généraux. Ce qui constitue proprement l'artiste, c'est le sentiment particulier qu'il apporte dans un thème général. Or, si le thème de *la Méduse* est romantique, en effet, quel réalisme dans le décor, dans la plupart des gestes, dans les cadavres ! Ici, l'horreur de la réalité ne pouvait être dépassée. Ce n'est pas dans un poème d'Hugo, mais dans le rapport de M. de Parnajon commandant *l'Argus*, qu'on lit ces mots : « J'ai trouvé, sur ce radeau, quinze personnes qui m'ont dit être le reste de cent quarante-sept qui y avaient été mises lors de l'échouage de la frégate *la Méduse*. Ces malheureux avaient été obligés de combattre et de tuer une grande partie de leurs camarades qui s'étaient révoltés pour s'emparer des provisions qu'on leur avait données; les autres avaient été emportés par la mer, étaient morts de faim ou devenus fous. Ceux que j'ai sauvés s'étaient nourris de chair humaine depuis plusieurs jours, et au moment

où je les ai trouvés, les cordes qui servaient d'étai au mât étaient pleines des morceaux de cette viande qu'ils avaient mise à sécher... »

Pour rendre cette horreur, Géricault n'a rien puisé dans son imagination : tout a été remis sous ses yeux. Le radeau, il l'a fait reconstruire par le charpentier même de *la Méduse*, l'un des quinze « rescapés » du naufrage ; le groupe principal, il l'a fait poser par les autres passagers : c'est le chirurgien Savigny, qui est au pied du mât, c'est l'ingénieur Corréard, dont le bras, tendu vers l'horizon, indique *l'Argus*... Les cadavres, il les a fait venir de l'hôpital Beaujon, proche de son atelier du faubourg du Roule : il s'était arrangé avec les internes et les infirmiers qui les lui fournissaient et quand ils ne pouvaient lui en donner d'entiers, lui envoyaient des membres coupés. Nous en apercevons un saisissant exemple à l'hôtel Charpentier en même temps que d'une tête de voleur mort à Bicêtre. « Pendant quelques mois, dit un de ses biographes, son atelier fut une manière de morgue ; il y garda, assure-t-on, des cadavres, jusqu'à ce qu'ils fussent à moitié décomposés. » — Sa fureur de réalisme est telle que, pour mieux peindre les ravages de la maladie, chez ses naufragés de *la Méduse*, il alla transporter son outillage de peintre à Sèvres, auprès d'un de ses amis défiguré par la jaunisse : « Ah! mon ami, comme vous êtes beau ! » s'écria-t-il, s'il faut en croire cet ami, lequel ajoute : « Je faisais peur. Les enfants fuyaient, me prenant pour un mort, mais j'étais beau pour le peintre, qui cherchait partout de la couleur de mourant... » Ce : « Comme vous êtes beau ! » c'est bien le cri du réaliste. Regardez les quatre têtes d'aliénés peintes pour le docteur Georget, médecin en chef de la Salpétrière, études consciencieuses de différentes monomanies : la monomanie de l'envie, du jeu, du vol d'enfants; arrêtez-vous enfin devant cette esquisse du *Supplice de la pendaison*, faite à Londres, et vous sentirez à quel point la curiosité du fait, quel qu'il fût, le dominait.

A quelle œuvre ces derniers matériaux étaient-ils destinés? Nous ne le savons pas au juste. Comme beaucoup d'autres, ils devaient rester inutilisés. Après *le Naufrage de la Méduse*, qui est de 1819, et *le Derby d'Epsom*, qui est de 1821, Géricault n'a plus achevé aucun grand tableau. Son séjour en Angleterre avait nui à sa santé, sa passion pour le cheval lui fut encore plus funeste.

Une série d'accidents, la première fois sur la colline de Montmartre, une autre fois sur la route de Fontainebleau, enfin, au Champ de Mars, l'arrêtèrent en pleine jeunesse et en plein travail. Sa dernière année se passa tout entière sur un lit de douleur, torturé surtout par le sentiment que ses forces s'échappaient, et qu'il ne pourrait mener à bien aucun de ses grands ouvrages. « Si j'avais fait seulement cinq tableaux, disait-il, mais je n'ai rien fait, absolument rien ! »

Il ne le croyait peut-être pas, mais il en avait peur. Assurément, il se sentait capable de grandir. De destinée plus rapide, aussi brillante, plus tôt fauchée, il n'y en a guère d'exemple que chez Henri Regnault, lequel, à bien des égards, descend de lui. Ne le plaignons pas, pourtant. Il a éprouvé les glaces de la mort avant celles de l'âge, — ce qui, pour un artiste vaut mieux, l'homme seul est atteint, non l'œuvre. La sienne n'offre, sur aucun point, des signes d'ankylose ou de décrépitude. Elle fourmille de gaucheries, mais de sève, d'incartades, mais de vie. Elle promet plus qu'elle ne tient, mais nous pouvons, si le cœur nous en dit, la prolonger magnifiquement, en imaginant réalisés tous ces rêves, ces projets, ces audaces qui se pressaient et hantaient son génie tumultueux. Nous ne voyons pas, ici, comme en d'autres rétrospectives, et aussi, hélas ! trop souvent au *Salon* parmi les vivants, ces lamentables erreurs où la vieillesse trébuche. Voilà, mieux que la mort, ce qui fixe impitoyablement les limites d'un talent, d'une destinée et nous défend, quelle que soit notre sympathie, de la prolonger en belles « harmoniques, » quand le son s'est éteint! Ceux qui meurent jeunes sont-ils aimés des Dieux? Nous ne savons, mais ils le sont des hommes, des générations successives qui viennent les chercher à travers leurs œuvres, pour tout ce que nous leur prêtons de promesses suspendues et de passion inexprimée.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LES ACADÉMIES DE PROVINCE

AU TRAVAIL

L'Académie de Dijon poursuit actuellement, et avec grand succès, semble-t-il, une expérience qui intéresse toutes les sociétés littéraires et savantes de nos provinces.

Dès la fin de la Grande Guerre, pressentant de quelle utilité pouvait être une Compagnie savante pour la restauration du pays, dans les limites de la région, elle avait songé à élargir le cadre de son activité. Elle n'avait d'ailleurs qu'à revenir à sa belle tradition du XVIIIe siècle, au temps où elle couronnait J.-J. Rousseau, où elle enseignait les sciences par des hommes comme Maret et Guyton de Morveau, où elle fondait un Jardin botanique et l'un des meilleurs Observatoires de l'Europe, au temps enfin, où, organe capital de la vie de la Bourgogne, elle subventionnait des essais agricoles et industriels, des recherches minières, des expériences aéronautiques.

Mais ce qui manquait le plus à l'Académie pour reprendre ce noble rôle, c'étaient les fonds. Son budget annuel s'élevait à quelques centaines de francs ! Ces fonds manquaient non moins, ici comme ailleurs, à deux associations de la ville : la « Société bourguignonne de géographie et d'histoire, » et la « Commission des Antiquités de la Côte-d'Or. »

Le Conseil général, auquel une subvention était demandée, accorda 5 000 francs, en promettant davantage à l'avenir, si l'utilité de la Compagnie était démontrée. Mais il réclamait l'union des trois sociétés. Les membres de la « Société bourguignonne » furent rattachés, comme correspondants, à l'Académie, et la « Commission des Antiquités » forma l'une des sections de la Compagnie, qui gagnait ainsi non seulement en ressources, mais en personnel et en compé-

tences. Dès 1922, son budget s'établissait à 13 438 fr. 15, son budget de 1923, à 14 948 fr. 70. Et il n'est pas douteux que, son utilité étant démontrée, elle ne trouve rapidement des subventions plus importantes et des ressources bénévoles, d'autant mieux qu'elle est en droit, par son œuvre régionale, d'espérer des subventions ou dons des départements de toute sa région.

Ce budget de moins de 15 000 francs peut prêter à sourire. Mais que ne fait-on avec de la science, du dévouement et de l'activité? Les œuvres de l'Académie rénovée le démontrent : son bulletin mensuel, qui compte de quarante à soixante pages, avec de beaux et nombreux hors-texte sur les chefs-d'œuvre de la sculpture bourguignonne, est vraiment remarquable par la qualité et l'étendue de ses études : « Le grand portail de l'église Saint-Michel, » par M. H. David, « la Mort du colonel Celler, » le vaillant commandant de la Légion de la Côte-d'Or, par M. A. Collot, « le Domaine rural dans la région dijonnaise au XVIIIe siècle, » par M. P. Perrenet, « Prudhon à l'École de dessin de Dijon, » par M. Fyot, « une Ascension du Pic du Midi, » par MM. Debrand et Bidault de l'Isle, « le Médailler de l'Académie, » par le général Duplessis, « Exposition de champignons, » par M. P. Genty, « la Flore de la Haute-Marne, » par M. P. Fournier, etc.

L'activité de l'Académie ne s'arrête pas là, comme l'attestent les procès-verbaux de ses séances : elle se préoccupe de restaurer le Jardin botanique, l'Observatoire, de fonder un Musée lapidaire, qui sera installé à la belle église romane Saint-Philibert, de contribuer à l'application des mesures d'hygiène et de prévoyance sociale. La ville lui demande des noms historiques pour les nouvelles rues. L'Académie s'intéresse de nouveau à toute la vie de la province: elle a obtenu les importants crédits nécessaires à la restauration du dortoir de l'abbaye Saint-Bénigne; elle organise un centre d'instruction agricole ; sa bibliothèque et ses collections sont remises à la disposition des travailleurs.

Nous avons trop demandé ici, dès la première heure, le regroupement régional de la poussière de sociétés savantes qui s'endorment dans toute la France, il y a peu d'années encore, pour ne point citer avec plaisir ce réveil de l'Académie de Dijon, type complet d'une renaissance qu'organisent ou que projettent actuellement d'autres Compagnies, et prélude du grand mouvement régionaliste qui émeut le pays tout entier.

Nous avons déjà défini le vaste domaine propre des sociétés provinciales. Mais la vie moderne, la science ajoutent chaque jour

de nouvelles parcelles à ce domaine. C'est ainsi que « l'Union Française de T. S. F., » que préside M. Daniel Berthelot, et qui compte dans son Comité directeur les personnalités les plus éminentes de la nouvelle science, MM. Édouard Branly, d'Arsonval, général Ferrié, duc de Broglie, Gutton, Becquerel, etc... vient de demander, avec le plus grand succès d'ailleurs, à toutes les sociétés savantes de collaborer avec elle au succès et à la diffusion de cette radioélectricité, dont M. Charles Nordmann a dit excellemment ici le vaste avenir social. Il n'est pas douteux que de telles collaborations ne doivent être fécondes, et qu'elles ne puissent être largement étendues.

L'Académie de Montpellier, qui comprend notamment une section de Médecine fort active comme sa vieille et brillante Faculté, et une section des Sciences, et qui compte parmi ses membres un éminent spécialiste de la T. S. F., M. Moye, n'a pas attendu l'appel de « l'Union Française. » Dès juin 1922, M. Moye rendait compte à cette Compagnie de ses heureuses recherches sur un des problèmes les plus importants de la nouvelle technique : « l'emploi du courant alternatif, — c'est-à-dire du vulgaire secteur, — pour la réception de la télégraphie et de la téléphonie sans fil. » En novembre, il exposait « l'organisation administrative de la téléphonie sans fil en Amérique, en Angleterre et en France ; » en avril 1923, il montrait la possibilité d'employer les canalisations de lumière pour la transmission de la radio-téléphonie.

Dans la même compagnie, M. Charlier étudiait les nébuleuses ; le docteur Grynfeltt exposait « l'étape lymphatique des cancers épithéliaux, » et M. de Mortillet le développement en France de « l'industrie de la baryte. » L'Académie de Montauban, qui a établi tous ses derniers concours sur les sciences, les lettres, l'archéologie et les arts de sa région, dont le dernier « Recueil » contient une remarquable étude du docteur L. Perrier sur « les grottes et ruisseaux souterrains du Tarn-et-Garonne, » ne craint pas de dépasser aussi les limites de sa région. Nous lisons, dans son Recueil deux belles études du docteur Legrand sur « le rôle de l'inconscient dans la vie courante » et de M. Ch. Bruston sur « les antiques inscriptions chananéennes du Sinaï. » Nous y relevons surtout une magistrale étude du docteur Lucien Roques sur « les mœurs et l'hygiène sociale, » qu'il ne faut point confondre, dit-il, avec l'hygiène publique. L'auteur établit d'abord avec force que nous avons réalisé la dure prédiction de Bossuet : un temps bestial viendrait « où l'on

tiendrait tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. » Il montre qu'il n'y a pas d'hygiène sociale sans moralité individuelle, et il conclut : « Restons dans la simple et large note de notre tempérament français ; bornons-nous à raviver les vertus fondamentales de notre peuple : le bon sens, la retenue, la modération, la frugalité, le goût de l'ordre... C'est bien le rôle de nos Académies de province de rappeler le pays à lui-même, d'entretenir tout ce qu'implique le mot si mal compris, si injustement décrié, de libéralisme, ce qu'il a exprimé par tant d'esprits distingués du XIXe siècle, avec des nuances diverses, de vraie culture, d'élévation de pensée, de générosité, de tenue, de mesure et de mutuel respect. »

On ne saurait mieux dire.

L'Académie de Besançon, qui compte d'éminents savants, des juristes distingués et d'actifs sociologues, s'attache surtout, cette fois, aux études historiques concernant la Franche-Comté. Il est vrai qu'elle est particulièrement riche de grands noms et de grands souvenirs : Victor Hugo, Fourrier, Proudhon, Pasteur, pour n'en citer que quelques-uns. Et l'un de ses derniers bulletins rappelle que le célèbre romancier flamand, Henri Conscience, dont les nombreuses œuvres furent traduites en huit ou dix langues, et qui fut l'un des plus robustes ouvriers de la renaissance flamande, était le descendant d'une vieille famille bisontine. M. Henri Hugon établit avec une parfaite clarté cette ascendance, et il termine, non sans quelque mélancolie : « Sur ses monuments d'Anvers, on lit, au-dessus des dates 1812-1883, ces simples mots : Hendrik Conscience. Hendrik, c'est la transformation flamande du prénom français que l'enfant avait reçu de son parrain le musicien wallon Henri Delsalle ; seul le nom de Conscience rappelle désormais au passant les origines paternelles du grand homme. »

La Comté, si riche en illustrations, s'intéresse encore à celles qui viennent à elle. C'est ainsi que ses derniers bulletins comprennent de remarquables études sur « le maréchal de Retz en Franche-Comté (1656), » par M. Émile Longin ; sur « Le Conquérant de la Corse, — le maréchal de Vaux, — à Besançon, 1781-1788, » par M. Louis Villat ; et même sur « la maladie de Pascal, » par le savant docteur E. Ledoux.

Les difficultés du temps obligent des Compagnies intéressantes, comme la vieille « Académie des Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres de Toulouse, » la « Société Académique de l'Aube, » les

« Antiquaires du Centre » et d'autres, à publier sur des feuilles volantes des résumés, beaucoup trop courts, de travaux importants.

En revanche, nous voyons certaines sociétés éditer complaisamment les œuvres, très inégales, de tous leurs membres. Ainsi en est-il de l' « Académie de La Rochelle, » de la « Société libre d'Émulation de la Seine-Inférieure, » qui publie de bonnes études de M. P. L. Robert sur le romantisme, de « l'Académie du Centre, » à Châteauroux, malgré le goût de son secrétaire général M. J. Pierre.

Le Bulletin des « Antiquaires de l'Ouest » contient notamment une belle étude de M. J. Salvini, sur deux vestiges d'art de la région de Vivonne : les stalles de l'église d'Iteuil et l'abbaye de Bonnevaux, qui caractérise l'architecture monacale au début du XIIe siècle, dans la région de Poitiers, laquelle est bien le plus riche, le plus « vaste musée de nos édifices romans. »

L'ensemble des publications de ces diverses sociétés savantes confirme la nécessité de la réunion de ces sociétés, par régions au moins. Cette union donnerait aux unes les moyens de faire paraître des travaux remarquables, aux autres la force de résister à la publication d'essais qui ne s'imposent point. Elle donnerait à toutes, comme à Dijon, Besançon, Lyon, Marseille, Montpellier, Bordeaux et beaucoup d'autres villes, l'autorité dont elles ont besoin pour obtenir des subventions et des dons utiles au développement des études académiques dans nos provinces.

C.-M. SAVARIT.

REVUE LITTÉRAIRE

UNE NOUVELLE DÉFENSE DU ROMANTISME (1)

La querelle des classiques et des romantiques dure depuis longtemps et ne paraît pas sur le point de finir. Elle a été une querelle de littérature, puis une querelle d'idées, philosophie et politique s'en mêlant, querelle d'idées et querelle de mots, un malentendu général qui a permis aux tenants de l'une ou l'autre opinion d'oublier ou de négliger la question véritable, de poser d'autres questions à leur guise et de les résoudre avec un bel entrain de polémique, avec un beau zèle d'étourderie.

Somme toute, il s'agissait de savoir si les écrivains appelés romantiques et qui ont flori chez nous pendant le deuxième tiers du siècle dernier, Victor Hugo, Lamartine, Musset, Vigny, d'autres encore, étaient de grands écrivains : je n'en doute pas ; si leurs doctrines méritaient l'assentiment : les doctrines, je les juge volontiers sur ce qu'elles donnent et je ne puis être sévère aux doctrines, vaille que vaille, qui nous ont donné les poèmes d'Hugo, de Lamartine, de Musset, de Vigny et de leurs émules ; si les classiques n'avaient pas une idée plus raisonnable de la littérature : mais, quand survinrent les romantiques, les grands classiques étaient morts, les petits classiques ne valaient rien.

Tout le problème revenait à nous demander si nous préférions le XVIIe siècle ou bien le XIXe. Je les préfère tous les deux ; et l'amitié que j'ai pour le plus ancien ne m'empêche pas de considérer comme une étonnante merveille l'épanouissement d'une poésie toute neuve, abondante et variée, qui s'est produit sous le règne de Louis-Philippe.

(1) Henri Bremond, *Pour le romantisme* (librairie Bloud et Gay).

Nul argument de qualité philosophique ou politique ne me détourne de me plaire à la poésie romantique.

Mais on élargit le débat. L'on dit que le XVIIe siècle était la raison même et, le XIXe, la folie déchaînée. Aimez-vous mieux la folie ou la raison? Je me croirais perdu d'honneur si je ne répondais : la raison. Seulement, je ne crois pas du tout que le XVIIe siècle fût la raison même, ni le XIXe la folie déchaînée. On nous a fait, du XVIIe siècle ou Grand siècle, une image qui n'a guère de ressemblance avec la réalité de cette époque, une image édifiante et, j'allais dire, une image guindée. Le XVIIe siècle a été, pendant presque toute sa longueur, extrêmement troublé, souvent absurde. Un jour vint, sur le tard, que la raison y fut à la mode : ce qui est soudainement à la mode ne courait pas les rues la veille encore. Et ce Boileau, qui recommande la raison comme le principe d'une jeune école où il a pour amis Racine et Molière, c'est un garçon bien turbulent, qui lance la raison comme un paradoxe.

Aimez-vous mieux Boileau ou Victor Hugo? Victor Hugo! *Bérénice* ou *Hernani*? *Bérénice!* Mais Boileau n'a-t-il pas des attraits? Il en a. Et *Hernani*, vous ne le mépriseriez pas sans offenser les muses. A la veille de mourir, Jean Moréas disait à Maurice Barrès : « Classiques, romantiques, bêtises que tout cela! » Les grands romantiques ont rejoint les classiques. Dans la bataille, les grands romantiques avaient tort de dénigrer les classiques. A présent, les furieux partisans des classiques ont tort de dénigrer les romantiques.

Je leur reproche, à ces furieux partisans des classiques, le sacrifice qu'ils font de leur plaisir à une doctrine : leur doctrine est probablement leur plaisir ; mais je refuse, quant à moi, une doctrine pour laquelle je devrais renoncer à toute une poésie. Et je déteste et je condamne une doctrine, fût-elle habilement présentée, qui supprime, dans l'histoire de notre littérature, un splendide épisode, qui me diminue mon trésor. Nos doctrines, au bout du compte, ne sont-elles pas un peu à notre disposition? Nous les combinons au gré de nos désirs : tâchons qu'elles ne coûtent pas trop cher à nos goûts et ne fassent pas trop de dégâts dans le champ de nos plaisirs, les plus honnêtes et anodins, nos plaisirs de littérature, les plus charmants.

Voilà comme je suis content d'un livre intitulé *Pour le romantisme*, que publie M. l'abbé Henri Bremond.

Quel ami de la littérature n'aime à se dire l'obligé de cet écrivain, si gaiement érudit, curieux, un explorateur et qui nous a ouvert beaucoup de terres inconnues dans le monde immense des livres?

Son grand ouvrage, l'*Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, nous révèle une quantité d'auteurs singuliers et admirables et maintes pages où leur talent accomplit ses prouesses. Un Père Richeomme, un Père Binet sont de malins prosateurs, que notre ancienne frivolité ignorait, dont notre nouvelle frivolité raffole. Et, si je parle de frivolité, c'est qu'il est ici question de littérature, que l'on ne veut pas qui ne soit qu'un jeu, qui sera tout ce qu'on voudra et, en outre, un jeu. Mais, quant à ces auteurs que M. l'abbé Henri Bremond nous fait connaître, s'ils n'ont pas dédaigné le jeu des mots, j'avoue qu'ils avaient d'autres ambitions et leur assiduité consacrée à une tâche plus importante : ils ont élaboré, dans notre pays, le sentiment religieux. Dévots et penseurs, des saints parmi eux et des hommes d'action, toutes les idées qui ont été de conséquence, heureuse ou non, dans notre histoire et dont nous subissons l'influence et la subirons, toutes ces idées passaient sous leur critique, recevaient leur censure ou leur agrément, recevaient aussi d'eux quelque augmentation et, par leurs soins, formaient de nouveaux systèmes de rêverie ou de ferveur. Il y a, dans leurs ouvrages, une somme de pensée extraordinaire, en désordre; ou bien, le désordre n'est qu'apparent et il s'agit de trouver l'ordre secret d'une abondance analogue à celle d'une forêt, où pas un brin d'herbe ne pousse qui n'ait une racine et un terreau. M. l'abbé Henri Bremond nous mène dans cette forêt, par des chemins qu'il a dû tracer lui-même.

Il est un guide sans pareil. Il connaît l'endroit; il en a une science la plus exacte, méticuleuse. Et tant de science dont il est, non pas chargé, mais bien muni, ne le rend pas moins vif. On dirait, à chaque instant, qu'il vient de faire sa découverte ou qu'il la fait avec vous : il en a, pour ainsi parler, la joie toute fraîche. Il s'en amuse, comme il faut s'amuser à la littérature et, sans doute aussi, à toute besogne que l'on accomplit. Il a une allégresse de l'esprit la plus aimable. Puis la beauté, la variété, la merveille de ce qu'il nous montre l'enchante. Que d'aspects imprévus de la pensée française! et les rares fruits d'une méditation qui avait choisi le plus digne objet! et l'exquise ingéniosité d'âmes à la fois pures et ardentes, naïves quelques-unes, et leur rêverie les exaltait! Enfin, M. l'abbé Henri Bremond ne nous laisse pas oublier non plus que, d'un bon pas, il nous mène à des sanctuaires. Il est un prêtre et sa gaieté, dans la littérature, est religieuse.

Allait-il aimer le romantisme? Je ne suis pas surpris de ce qu'il l'aime. La plupart des auteurs qu'il a découverts, au XVIIe siècle, ont

une fougue, un entrain de l'intelligence, une imprudence quelquefois, et, pour exprimer leurs idées et leurs sentiments, un langage où l'on aperçoit déjà du romantisme. Ce sont des mystiques, presque tous, gens d'une espèce que l'on trouve déraisonnable. Et, de nos jours, les ennemis du romantisme sont les prôneurs d'une raison qu'ils s'avisent de venger contre les mystiques et les romantiques réunis ou conjurés. Mysticisme et romantisme paraissent deux signes d'une seule maladie mentale. Il n'est pas étonnant que l'ami des mystiques soit également l'ami des romantiques et, après avoir revanché les uns, veuille aussi revancher les autres. Ajoutons qu'il n'est pas étonnant que l'ami de tout ce qu'il y eut de bons écrivains, même déraisonnables, dans les siècles passés, goûte pareillement de bons écrivains plus récents, même s'ils ont des torts. Voilà pourquoi M. l'abbé Henri Bremond s'est bravement plu à ce titre d'amitié, mais de bataille, *Pour le romantisme*; c'est bien!

Du reste, il avoue que ses divers chapitres « ne composent pas un livre. » Non : c'est un recueil d'études ou d'essais, relatifs à des écrivains très différents les uns des autres, Boileau, Lamennais, Walter Scott, Maurice Barrès et Sainte-Beuve, différents d'époque et de race et dont les œuvres n'ont guère d'analogie ensemble. Ces études sont, en outre, séparées par leurs dates : le *Maurice Barrès* qui est de 1908 et, le *Sainte-Beuve*, de 1909, le *Lamennais* de 1913. Entre temps, M. l'abbé Henri Bremond donnait bien d'autres ouvrages, qui l'ont occupé, qui l'ont diverti et qui ne permettent pas qu'on suppose qu'il ait suivi, de l'une à l'autre des études maintenant groupées, un même dessein. Mais surtout il a une habitude et une volonté louable de traiter le sujet qu'il a pris, sans baguenauder ailleurs; et, que ce soit ou Boileau, ou Lamennais, ou Walter Scott, ou Barrès, ou Sainte-Beuve, il ne les détourne pas d'eux-mêmes. Il ne les soumet pas à une idée qu'il ait eue d'abord. Il ne les destine pas à une démonstration qui le tente.

Il se présente à eux avec une ingénuité parfaite, l'ingénuité d'un critique, intelligente, accueillante. Sa lecture lui apprend ce qu'il n'aurait pas deviné. Il a une extrême finesse à comprendre, à percevoir ce que d'autres n'entendent pas. Il ne cherche pas à tout prix la nouveauté des aperçus, mais il ne la craint pas. Il est sensible aux attraits de l'art et s'y attarderait volontiers, s'il n'avait plus de curiosité encore pour les âmes que l'art habille et, tout en les habillant, dévoile. Il va aux âmes et saisit leur spontanéité, leur vérité. Il a, dans ce travail, une habileté du confesseur le plus attentif.

Et puis, après avoir, à de longs intervalles, écrit ces différents essais de littérature et de psychologie, sans nul projet de les lier ensemble, il les a relus; et voici ce qu'il a remarqué : un même esprit les animait à son insu et ils contiennent tous une doctrine « que je commence à peine (dit-il) à me formuler, » qui ne s'y trouve point exposée tout au long, qui peut-être n'y est pas très manifestement visible, mais qu'on y saura découvrir. J'aime beaucoup cette bonne foi et la confiance que l'auteur accorde à une opinion qu'il est content de n'avoir pas voulue, qu'il voit qui s'est formée toute seule, en quelque sorte, naissant des faits et de la vérité.

Cette doctrine, c'est, en peu de mots, sinon l'excellence, au moins la vertu efficace du romantisme.

M. l'abbé Henri Bremond va démontrer ou « insinuer, » non pas que les écrivains appelés romantiques sont exempts de défauts, mais que le romantisme « ne mérite pas les injures dont on le poursuit chez nous depuis quelque vingt ans. » Il ne parlera presque pas de Victor Hugo, de Lamartine, de Musset, ni des grands poètes de 1830; il note assez drôlement qu'on les admire et que, pour les admirer mieux, on les baptise classiques. D'ailleurs, il sait ce qu'il y a de démodé, qui n'était pas digne d'un meilleur sort, dans leurs ouvrages. Plusieurs de leurs thèmes favoris, comme « l'apothéose du maudit, » ne valaient rien, ne valent rien. Mais ce n'est point aux romantiques de 1830 que nous avons affaire : il s'agit du romantisme et de ce qu'il en survit, parmi nous, de mauvais ou de bon.

Les ennemis du romantisme le déclarent tout uniment détestable et ne veulent voir en lui que l'héritage abominable de Rousseau.

Jean-Jacques Rousseau est la bête noire de nos théoriciens ennemis du romantisme, bête d'Apocalypse ou l'hydre monstrueuse à trois têtes qui sont le romantisme, le mysticisme et l'impérialisme; l'on définit ces trois mots avec malveillance et l'on accuse Jean-Jacques de tous les inconvénients dont souffre le genre humain depuis deux siècles bientôt. Si l'on observe que la plupart de ces inconvénients tracassaient l'humanité dès avant la naissance de Rousseau, on les attribue à une sorte de « rousseauisme, » — hélas ! quel vocabulaire ! — antérieur à la naissance de Rousseau, épars en ce monde comme l'idée même du mal, et qu'il a recueilli pour en faire un fameux poison. Lisant l'histoire ou examinant la vie contemporaine, nos théoriciens, dès qu'ils ont aperçu quelque chose qui les fâche, s'écrient : « C'est la faute à Rousseau ! » Et les voilà consolés, ou peu s'en faut, par le plaisir de la rancune.

Or, lisons M. l'abbé Bremond : « J'avoue, à ma honte, que cette hydre m'a tout l'air d'un loup garou. Ou bien, si elle naquit jamais, ce dut être dans un jardin, plus antique de quatre mille ans que les Charmettes... » Quel jardin? Mais le paradis terrestre!... « Libre à chacun d'appeler romantisme ce que nous appelions jadis péché originel; mais, à ce jeu, qu'on laisse donc tranquille le pauvre Jean-Jacques, pour ne plus harceler que le vieil Adam. » C'est la vérité même, et plaisamment dite.

On accuse Rousseau de tous les méfaits et d'un crime : la Révolution française? non, la Terreur. Il serait le maître et le père scandaleux des massacreurs de septembre et des pourvoyeurs de la guillotine? On oublie qu'en 1792, il était mort depuis quatorze ans. Ses idées lui survivaient? Que l'on regarde ses idées, qu'on les épluche : on n'y trouvera pas l'ordre ni le conseil du meurtre. On trouvera, dans l'idéologie révolutionnaire, du Rousseau, je l'admets, et du Plutarque aussi, et des bribes de tout ce qui avait jusque-là enchanté les esprits : du Rousseau? mais à l'état de vile caricature. Rendrez-vous un écrivain responsable des contre-sens que l'on fera sur sa pensée, de l'usage illégitime que l'on fera de sa pensée pour excuser des scélératesses? La Révolution française et la Terreur ont d'autres causes, plus proches et actives que Jean-Jacques Rousseau et la littérature; les littérateurs ont tort de ne pas refuser pour la littérature les fautes qu'il est juste d'imputer aux hommes d'État principalement.

M. l'abbé Henri Bremond, s'il ne dit pas que Rousseau ne soit jamais dans l'erreur, le défend néanmoins, avec une heureuse constance, de maints reproches qu'on lui adresse.

Voici, par exemple, M. Christian Maréchal, l'historien de Lamennais, l'auteur d'un gros volume et d'un autre qui aboutissent à signaler, dans l'œuvre de Lamennais et dans les origines du romantisme catholique, une influence pernicieuse du Genevois. M. l'abbé Henri Bremond résume comme suit la thèse : « Le romantisme catholique, c'est Lamennais; Lamennais, c'est Rousseau; Rousseau enfin, c'est le mal... La conclusion sauterait aux yeux du dialecticien le plus novice. Si d'un côté A = B, si de l'autre B = C, il va de soi que A = C ou, en d'autres termes, que notre romantisme catholique, — entendez par là Gerbet, Guéranger, Lacordaire, Montalembert, Veuillot, etc., que ce romantisme, dis-je, c'est le mal. Voilà qui est clair. » Et dangereux!

Le petit Féli, à l'âge de l'école, écrit à la première ligne de son devoir : *Hic scriptio factus est ab ego*, où il y a plusieurs solécismes,

où il y a, si l'on en croit M. Christian Maréchal, l'ébauche des *Paroles d'un croyant* : « *Ego*, dit M. l'abbé Henri Bremond, n'est-ce pas déjà l'individualisme forcené d'un second Rousseau ? » Passons quelques années : « L'auteur du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* n'est qu'un Rousseau qui s'ignore, qui se trouvera demain. Et la renaissance religieuse dont, malgré tout ce qui a suivi, notre candeur à nous lui reste reconnaissante, n'a été qu'un faux printemps. » M. l'abbé Henri Bremond, qui souriait d'abord, s'attriste.

Le jeune Lamennais, et très jeune encore, écrit : « Tout homme, même le plus pieux, est attaché aux créatures par mille liens secrets, dont il ne sent la force que lorsqu'il essaye de les briser ; mais surtout il tient à lui-même par un indestructible amour-propre qui, toujours combattu, se reproduit toujours... » Cette remarque n'est pas d'une éclatante nouveauté. Or, M. Christian Maréchal y reconnaît « le disciple de Rousseau dont le moi, sans cesse en révolte, ne sera jamais écrasé. » Vous voyez que l'on est disciple de Rousseau à bon compte ; et, s'il suffit de n'avoir pas le moi « écrasé » pour être disciple de Rousseau, toute l'humanité entre aussitôt dans cette école ; depuis Jean-Jacques? non, depuis notre père Adam. Ce moi de Lamennais, qui n'est point écrasé, M. l'abbé Henri Bremond le trouve « pareil à tous les moi de notre connaissance. » Il ajoute : « Rousseau par ici, Rousseau par là, ce nom revient à toutes les pages du livre de M. Maréchal, mais sans que jamais un document limpide ou une preuve convaincante justifie cette obsession monotone. » Rousseau par ci, Rousseau par là, quand on a signalé Rousseau comme l'empoisonneur de l'esprit humain, comme un suppôt du diable, c'est l'argument principal, et redondant bientôt, que ressassent les ennemis du romantisme, depuis vingt ans!

M. Christian Maréchal, considérant que Rousseau est le mal et voyant Rousseau partout, le voit dans la jeunesse de Lamennais et montre le jeune Lamennais qui, au jour le jour, prépare son péché. Cette peinture de Lamennais choque M. l'abbé Henri Bremond, le chagrine et l'offense. Il le dit d'une manière qui me semble extrêmement touchante et belle : « Un mot aurait dû retenir M. Maréchal, ce mot de *péché*, qui lui est toujours présent, bien qu'il ne l'écrive pas en toutes lettres. Si vaste en effet que soit le domaine des psychologues, si grandes que nous ouvrions les portes à leurs curiosités légitimes, ce qui s'appelle péché ne leur appartient aucunement. Nous pouvons fixer de notre mieux la physionomie d'une âme, dessiner les ressorts ordinaires qui la font agir, la pente de ses goûts,

les plis mêmes que ses vertus ou que ses fautes passées lui ont imprimés, mais nous ignorons la fine pointe de ses actes, en tant du moins que ceux-ci, contrariant la volonté divine, gênent ou suspendent l'action de la grâce. Cela nous échappera toujours. Et notre expérience intime, et les fautes extérieures qui tombent sous les yeux, et d'autres indices permettent aux prédicateurs et aux moralistes chrétiens d'indiquer, par une certaine courbe schématique, la naissance, le progrès et les ravages du mal dans le genre humain. Mais personne, Dieu seul excepté, ne peut connaître l'histoire authentique de telle âme pécheresse, ne peut déterrer les racines ou les radicelles, ne peut décrire la courbe vivante d'aucun péché. » Délicat sentiment d'un scrupule et, devant les âmes, une fine incertitude ! Voilà, de la part d'un prêtre, un utile enseignement : nous sommes avertis de ne point aller au pharisaïsme, qui est si prompt à entrevoir et signaler les péchés d'autrui. Chercher, dans la jeunesse de Lamennais, le péché, — le pire péché : le « rousseauisme » ou le romantisme ! — M. l'abbé Henri Bremond s'y refuse ; il ne veut pas qu'on traite le jeune Lamennais en pénitent et qu'on lui inflige un examen de conscience cruel.

Cette cruauté la plus vaine du monde, cette cruauté (pour ainsi dire) à tout hasard, est l'un des torts de la critique la plus acharnée contre le romantisme. Elle voit Rousseau partout, le péché partout. Elle a une sévérité affreuse.

Concluons : « S'il plaît à notre philosophe d'appeler romantisme, soit le péché originel et ses conséquences, soit le désir que nous avons tous d'être heureux, soit le penchant naturel qui nous attendrit au souvenir de notre famille, de nos amis et de notre terre natale, soit enfin cet amour-propre démasqué jadis par La Rochefoucauld et que, sans avoir lu les *Maximes*, notre premier père connaissait d'expérience avant même d'avoir touché le fruit défendu, nous n'avons qu'à lui donner acte de cette fantaisie originale... » Seulement, cette fantaisie n'est pas anodine et devient très fâcheuse, si elle nous mène à confondre avec le « rousseauisme » détesté, avec le romantisme condamné, « ce vaste mouvement de renaissance religieuse qui a réjoui l'Église et auquel l'abbé de Lamennais, prédestiné par Dieu à cette mission glorieuse, comme parle le cardinal de Cabrières, a donné l'élan décisif. » On le voit, M. l'abbé Henri Bremond, qui défend le romantisme, défend aussi la religion. Il admet que la renaissance religieuse qui s'est produite en France au lendemain de la Révolution soit, en quelque manière, un mouve-

ment romantique; mais il n'admet pas une identité du romantisme et du mal, dont la religion renaissante serait contaminée.

Il le dit, dans sa préface : « Tout se tient, et certaines façons de décrier le romantisme me semblent mettre en péril, avec la poésie véritable, la religion elle-même. » C'est ce qu'il a montré dans ce chapitre intitulé *Lamennais et le romantisme catholique.*

Les chapitres consacrés à Walter Scott et à Maurice Barrès étudient plutôt les services qu'a rendus et que rend le romantisme à la « poésie véritable. » Romantique, l'auteur des *Waverley novels*; romantique, l'auteur du *Jardin de Bérénice* et de *la Grande pitié des églises de France.* Ce n'est pas une injure ; M. l'abbé Henri Bremond, qui les traite de romantiques, les aime et les admire. « Ce mot de romantisme, dit-il, ne doit pas nous épouvanter. D'excellents esprits le font aujourd'hui synonyme de peste noire. Comme il leur plaira ! Pour ma part, j'ai passé l'âge où l'on s'excite pour ou contre un être de raison. Il y a romantisme et romantisme, ou plutôt il y a des romantiques innombrables, les uns malsains et les autres bienfaisants. Proscrire d'un seul décret tout romantisme, fulminer contre tous les romantiques, un catholique ne le pourrait faire sans se renier lui-même. » Les derniers mots sont très importants, si l'on souhaite de bien savoir ce qu'entend au juste M. l'abbé Henri Bremond par le romantisme.

Un catholique se renierait à condamner tout romantisme? Oui : parce qu'il y a du romantisme dans la foi. Le fait de croire n'est pas l'œuvre de la raison toute seule et comporte maintes « raisons que la raison ne connaît pas. » En d'autres termes, pour M. l'abbé Henri Bremond, le romantisme est le contraire du rationalisme.

Les ennemis du romantisme s'en aperçoivent-ils? M. l'abbé Henri Bremond les avertit que leur « néo-classicisme » est une forme du rationalisme : en conséquence, le romantisme n'est pas seulement Shakspeare et Victor Hugo, mais encore Pascal « et avec lui cette apologétique chrétienne qui n'attend pas de la seule dialectique le salut du monde. » Les ennemis du romantisme, pour le dénigrer, l'appellent un mysticisme : M. l'abbé Henri Bremond ne dit pas non ; mais ce n'est pour dénigrer ni le romantisme ni le mysticisme. « Au lieu de maudire en celui-ci et en celui-là deux venins de même famille, je bénirais plutôt la commune excellence qui les rend très bienfaisants l'un et l'autre, romantisme et mysticisme prenant également leur origine aux sources profondes de notre être, dans cette région mystérieuse où s'allume la *docte et sainte ivresse* du

poète, et où la nature s'offre à la grâce, qui déjà l'a prévenue et qui la prépare à la rencontre de Dieu. » Est-ce que M. l'abbé Henri Bremond n'a pas l'air d'identifier en tous points l' « expérience poétique » et l' « expérience mystique? » Il ne les identifie pas ; il indique leur analogie et cite à ce propos l'opinion d'un théologien, le Père L. de Grandmaison, lequel situe l'inspiration du poète au premier rang des « états naturels, profanes, où l'on peut déchiffrer les grandes lignes, reconnaître l'image et déjà l'ébauche des états mystiques. » Voilà comme d'une querelle de littérature que l'on avait d'abord instituée entre Boileau et Victor Hugo, nous sommes conduits beaucoup plus loin, beaucoup plus haut, jusqu'à une philosophie; et nous croyions qu'il s'agissait de poésie : or, « il y va de tout! » dit bel et bien M. l'abbé Henri Bremond.

Je n'oserais pas le suivre si loin, si haut; mais il a une façon, la plus intelligente et gracieuse, de nous ramener du ciel sur la terre, du mysticisme pascalien à la critique de Sainte-Beuve.

On regarde généralement Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve des *Lundis*, comme un ancien romantique bientôt venu à la recherche de la vérité positive. M. l'abbé Henri Bremond l'appelle un « romantique impénitent » et qui a dû à son romantisme durable sa merveilleuse entente de bien des choses. Sainte-Beuve, dit-il, n'a jamais abjuré le romantisme. Seulement, le romantisme de Sainte-Beuve, ce n'est pas le romantisme de Chateaubriand ; c'est encore « le besoin inassouvi de sentir, » comme il l'a très bien défini lui-même. Il était le poète des *Consolations* et le romancier de *Volupté* : le voici maintenant critique ; montrez-nous donc le romantisme du critique Sainte-Beuve.

Il y a, répond M. l'abbé Henri Bremond, trois hommes dans ce critique Sainte-Beuve.

Le premier homme qu'il y ait en Sainte-Beuve, c'est un « critique passionné. » M. l'abbé Henri Bremond voudrait qu'on fît une édition des *Lundis* « avec les clefs : » maintes anecdotes seraient le commentaire de jugements où l'on verrait Sainte-Beuve animé de colère, ou de rancune, ou même d'amitié .. « Ne vous indignez pas. Et ne craignez pas que, pour être passionné, son jugement critique s'égare. La passion n'a jamais faussé que les esprits déjà faux; elle décuple la clairvoyance, elle aiguise la justesse des autres... » Il arrive que la « sensibilité meurtrie » de Sainte-Beuve le serve et que, stimulée de passion, l'intelligence lui devienne « divinatrice. » Voilà, comme l'entend M. l'abbé Henri Bremond,

de la critique romantique : elle ne se fie pas à la seule raison.

Le deuxième homme qu'il y ait en Sainte-Beuve : un « arbitre du goût. » Sainte-Beuve écrit : « C'est en vertu d'une analogie exquise que ce mot de *goût* a prévalu chez nous sur celui de *jugement*. Le jugement! Je sais des esprits qui l'ont très bon et qui, en même temps, manquent de goût, parce que le goût exprime tout ce qu'il y a de plus fin et de plus instinctif dans le plus confusément délicat de nos organes. » Un mot, dans cette phrase, enchante M. l'abbé Henri Bremond : *instinctif*; et ce mot serait injurieux, adressé par un de nos rationalistes à un écrivain que la « raison » classique ne contente pas. Mais, si vous n'avez rien appris que dans le *Discours de la méthode* et la *Logique de Port-Royal*, vous ne goûterez pas le charme de La Fontaine. Quel dommage! Il faut de l'instinct, de la sensibilité : or, la raison est classique, vous ne l'ignorez pas, et la sensibilité est romantique.

Le troisième homme qu'il y ait en Sainte-Beuve : un « révélateur d'âmes. » Eh! bien, la raison ne suffit pas à mettre en contact une âme et une autre âme. La raison peut démontrer l'existence de Dieu ; elle ne nous le rend pas « sensible au cœur. » Pareillement, la raison nous signale que des écrivains nommés Racine, Bossuet, Joseph de Maistre ont vécu : elle ne nous donne pas le sentiment de leur présence. Or, « si nous aimons tant Sainte-Beuve, qui doute que ce soit avant tout parce qu'il nous a rendu présente une légion d'âmes, au lieu que la plupart des critiques ne nous montrent que des êtres de raison? » Une exacte analyse révèle à un critique « ferme et froid » le Joseph de Maistre le moins aimable : Sainte-Beuve en devine un autre, par une espèce d'intuition. D'ailleurs, l'intuition « ne dispense pas des méthodes armées et précises ; » mais l'intuition seule atteint, dans les âmes, « certaine partie inexpliquée, le principal ressort, le moteur inconnu, le centre et le foyer de l'inspiration supérieure ou de la volonté, la monade inexprimable. » Ces mots sont de Sainte-Beuve. M. l'abbé Henri Bremond lui propose de remplacer sa devise, « le vrai, le vrai seul, » par celle-ci, « le réel, le réel seul. » Et il entend que, si la « raison classique » donne de la vérité, la connaissance de la réalité demande le secours de l'intuition. En 1864, Sainte-Beuve écrit, de l'*Imitation* : « Cet admirable petit livre... renferme des obscurités, des énigmes pour moi dans plusieurs de ses parties, et ce n'est qu'à celles où le cœur suffit pour tout entendre que je m'adresse et que je reviens sans cesse. » En 1864, Sainte-Beuve est détaché de toute foi religieuse; mais il garde le cœur sensible à ce qui ne touche pas son

intelligence. Il y a un cœur de Sainte-Beuve, que l'on n'a point assez remarqué, par lequel M. l'abbé Henri Bremond nous explique et nous rend présent tout un Sainte-Beuve le plus réel : ce « cœur inassouvi, » c'est le principe même du « romantisme éternel » que l'on appellera, si l'on veut, mysticisme.

Le portrait de Sainte-Beuve, par M. l'abbé Henri Bremond, me paraît une merveille de justesse, de sympathie et de charité. Il est fait comme aussi l'auteur nous montre que Sainte-Beuve a le mieux fait ceux qui ornent l'étonnante galerie de ses *Lundis*. Ce n'est pas le Sainte-Beuve qu'on voit tout d'abord et qu'on a seulement aperçu, qui travaille à son « histoire naturelle des esprits : » c'est une âme qui cherche des âmes, qui les trouve et, comme on disait, qui les invente. Ainsi, M. l'abbé Henri Bremond nous invente un Sainte-Beuve : le vrai Sainte-Beuve? le Sainte-Beuve réel.

Après cela, retournons à la question du classicisme et du romantisme en querelle. Où en sommes-nous? M. l'abbé Henri Bremond n'a-t-il point gagné le procès du romantisme? En tout cas, il a prouvé ou, — je crois qu'il préfère ces mots d'un moins rude vocabulaire, — il a invité son lecteur à penser que cette absurdité, cette folie que l'on dénonce comme la cause de tant de malheurs, le romantisme, est un heureux mouvement de l'esprit, dont les bienfaits sont précieux.

Si l'on dit que, pour aboutir à cette conclusion, ou bien pour obtenir cette persuasion, M. l'abbé Henri Bremond définit à sa guise le romantisme, le sépare un peu de l'histoire littéraire ou de la chronologie, l'interprète avec une ampleur et une liberté remarquables et peut-être aventureuses, je l'avoue. J'avoue également qu'il n'a point accordé à la « raison » classique la même complaisance et autant d'amitié. Son portrait de Boileau, très amusant, n'est pas dépourvu de vérité, mais de la réalité si admirablement vivante qui donne son prix au portrait de Sainte-Beuve. En y regardant de près, et avec une finesse obligeante, je ne suis pas sûr qu'on ne trouverait pas, dans la « raison » classique, dans la raison de Racine et de La Rochefoucauld, la plupart des mérites et des vertus que M. l'abbé Henri Bremond signale comme les mérites et les vertus de l'intuition romantique. M. l'abbé Henri Bremond n'en serait pas surpris ou chagriné, qui a découvert, parmi les mystiques du XVIIe siècle, l'esprit même du romantisme.

ANDRÉ BEAUNIER.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *L'Appel de la mer*, drame lyrique en un acte, d'après *Riders to the sea*, pièce de M. J.-M. Synge; paroles françaises et musique de M. Henri Rabaud.

O flots, que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds, redoutés des mères à genoux !

C'est une de ces histoires-là, traduite de l'anglais par lui-même, que le musicien du joyeux *Marouf* a mise en musique et, comme bien vous pensez, en une musique fort différente. *Marouf* est un sourire, *l'Appel de la mer* un sanglot.

Dans une île voisine de l'Islande et dans une humble maison de pêcheurs, une vieille femme, Maurya, ne fait que gémir et prier. Ses deux filles, Kathleen et Nora, s'efforcent en vain de la consoler. Jour et nuit, elle pleure son mari, le père de son mari et six de ses fils, tous péris en mer. Les uns ont été retrouvés sur le rivage. L'Océan a gardé les autres. Après plus d'une semaine, on peut encore espérer qu'il rendra le dernier disparu, Michael. Des lambeaux de vêtements, pareils à ceux du naufragé, viennent d'être ramassés sur la grève. Dans un coin de la chambre, les planches de son cercueil sont prêtes. Et maintenant un septième garçon, Bartley, reste seul à la pauvre vieille. Malgré ses instances et ses larmes, il va partir lui aussi, pour quelques jours, dit-il. Mais avant même de s'embarquer, emporté par son cheval, il est précipité dans la mer et se noie. On ramène son corps au logis. Le cercueil ne sera pas celui de son frère, mais le sien. Tel est ce drame, ou plutôt ce *lamento* maternel. Il ne manque pas d'une sombre et funèbre beauté.

Pareille, et bien plus belle encore, est la beauté de la musique. Voilà donc une œuvre, et nouvelle, qu'on est heureux de saluer avec admiration. Elle est de celles qui donnent au critique l'occasion,

peut-être le droit d'espérer que certaine épitaphe, autrefois promise à l'un de ses confrères : « La malveillance était sa muse, » ne sera pas gravée sur son tombeau.

Nous prions ici les personnes trop sensibles, comme celles qui sont d'un caractère enjoué, de se faire quelque violence. « Musique douloureuse, musique funèbre, » diront-elles, « et cela seulement, cela toujours. » Certes, mais sur la scène lyrique, est-ce donc la première fois ? Depuis Eurydice, et non pas même celle de Gluck, mais celle de ses lointains devanciers, les créateurs de l'opéra d'Italie, jusqu'aux Iseult, aux Brunhilde, aux Sapho, que de sublimes trépas ! Et que serait-ce donc, si l'on ajoutait à tant d'héroïnes tant de héros ! Plus on considère, plus on parcourt l'histoire du drame musical, mieux on y mesure la place, la beauté, la gloire de la reine des épouvantements. M. Rabaud, à son tour, vient de lui rendre un magnifique hommage. Ne l'en point féliciter, et sans réserve, serait faiblesse et pusillanimité.

Chaque élément de la musique a son rôle et sa valeur en cette œuvre insigne. Au lieu qu'un seul y prédomine, tous y concourent et s'y accordent. Et leur union donne à l'ensemble, avec un parfait équilibre, une aisance, une liberté souveraines. Le préjugé d'école et l'esprit de système ne sévit point ici. M. Rabaud se soucie peu de la mode et ne la suit point. Se permet-il en passant quelque dissonance chère au goût du jour, c'est peut-être pour montrer que cela même il sait le faire, comme tant d'autres. Mais la beauté supérieure de son ouvrage consiste en ce que tant d'autres, presque tous les autres, et pour cause, ne font pas.

Disons plutôt « les beautés, » car elles sont diverses. L'orchestre donne à plus d'un épisode, (exactement trois), le mouvement, l'action et la vie. Chacun forme un véritable *tempo* de symphonie. Le premier annonce, puis accompagne la sortie imprudente, et qui sera fatale, de Bartley. Un thème rude, rien qu'un accent et comme un *ictus* rythmique, frappé sans relâche, exprime plus fortement encore que le départ même, la volonté farouche, impitoyable, de partir. Pour suivre son fils, ou du moins le rejoindre et le bénir au passage, la vieille mère sort à son tour. Mais bientôt après elle revient, à demi folle d'effroi. Elle a vu passer le cavalier au grand galop, mais derrière lui galopait un autre, ou plutôt le fantôme d'un autre de ses garçons, Michael, le dernier mort. Une seconde symphonie, encore plus puissante, plus tragique, partage avec la voix maternelle le récit de l'horrible vision. La troisième enfin, plus légère, n'est

pourtant pas la moins poignante. Avec autant de suite et de souffle, elle se développe, tandis que les deux sœurs, profitant de l'absence de leur mère, comparent les débris trouvés sur la plage avec les vêtements laissés par leur frère Michael à la maison. Craignant toujours que la vieille ne rentre, elles se hâtent et l'orchestre presse, précipite encore leur fiévreuse recherche. Une vie intense et douloureuse anime cet épisode qu'on ne saurait mieux définir qu'en deux mots, qui se corrigent l'un l'autre : un *scherzo* lugubre. De temps en temps, jetés par l'orchestre ou par les deux jeunes filles, des cris désespérés le déchirent. C'est ce que Maurice Barrès eût appelé de « hauts moments sonores. » Mais ici comme partout ailleurs en des rencontres pareilles, la symphonie seconde le chant, la parole, et ne l'écrase jamais. Rare mérite, et que *Marouf* déjà possédait.

Aussi bien, quel que soit le pouvoir expressif, la plénitude sans embarras ni surcharge et l'ordonnance toute classique de l'orchestre, le centre ou plutôt le sommet de l'œuvre est encore la voix. Déclamation, mélodie, qu'elle use de l'un ou de l'autre mode lyrique, c'est la voix surtout qui confère à la musique de M. Rabaud le don suprême et que nul autre n'égale, celui de l'émotion, de la grande émotion humaine. Peu de musiciens aujourd'hui l'ont reçu. « Il y a quelque chose là. » M. Rabaud, ce disant, pourrait se frapper non seulement le front, mais le cœur.

On peut, selon Grétry, chanter pour chanter ou chanter pour parler. La musique de M. Rabaud chante de l'une et de l'autre façon. Tantôt mélodie pure, et d'apparence, peut-être d'origine populaire, elle a les contours, les arêtes vives d'une strophe ou d'une chanson. Tantôt elle est une plus libre mélopée, mais sans jamais se dissoudre dans le vague et dans l'insaisissable. Il arrive aussi que des lèvres de la mère douloureuse elle jaillisse en vocalise éclatante, éperdue, qui s'appuie et s'élève sur de robustes accords. Dans la scène finale surtout s'opèrent la rencontre et la fusion de ces divers éléments. L'œuvre trouve là son couronnement. Tout y est sobre, nu, de la belle nudité d'un marbre. Une mère en pleurs auprès de son dernier né, de son dernier mort, enseveli dans un lambeau de voile, la musique a fait de ce groupe une *Pietà* sonore. Comment, loin de la craindre, ne pas goûter, ne pas boire à longs traits la tristesse de cette oraison plus d'une fois, tant de fois funèbre ! Sur un ton, sur un mode religieux et quasi liturgique, la vieille femme rappelle, dénombre ses bien-aimés qui ne sont plus. Pour l'âme de chacun, pour la sienne même, pour celle enfin de toute créature encore vivante, elle prie

longuement. Et les formes changeantes de la musique sauvent de la monotonie ses longs récits et sa longue prière. Son chant, un chant de l'orchestre, le chant de quelques voisines en pleurs, tous les trois infiniment simples, infiniment doux, se répondent ou se croisent, tissant ensemble une trame sombre, mais légère comme un voile de deuil. Les voix, toutes les voix se meuvent à peine, dans un espace étroit, et donnent ainsi l'impression de je ne sais quelle fixité morne. Des intervalles, des harmonies volontairement étranges marquent telle ou telle parole d'un signe mystérieux et sinistre. C'est assez d'une intonation, d'une inflexion, de deux ou trois notes, pas davantage, pour nous fendre ou nous fondre le cœur. J'admire enfin ici, parce qu'elle y est le plus sensible au moment de se fermer, la courbe générale de l'œuvre. Violente, irritée au commencement, la douleur, qui l'emplit tout entière, peu à peu se calme et s'attendrit. Ainsi fait la musique, fidèle au sentiment qui l'inspire et qu'elle exprime. Lentement elle s'atténue, se dégrade et se tait. Le dernier accord, sans doute à dessein, demeure irrésolu. *Pacem summa tenent.* Sur la dernière scène, la plus haute, plane la paix, une immense, une éternelle paix.

Ce n'est pas le moindre mérite de la principale interprète, Mlle Balguerie, d'avoir compris et rendu cette dégradation. Par la beauté, la sûreté de sa voix, par son intelligence dramatique et musicale, Mlle Balguerie est aujourd'hui notre seule tragédienne lyrique. Kathleen et Nora, les deux jeunes filles (Mlles Sibille et Germaine Baye) se sont montrées fort touchantes et dignes de leur mère éplorée. A l'Opéra dernièrement, un étranger, un neutre, me demanda pourquoi nous n'invitions pas à Paris des chefs d'orchestre allemands. Je lui en donnai deux raisons : la première, c'est que nous ne sommes pas des neutres; l'autre, que nous avons chez nous, à nous, quelques chefs d'orchestre assez distingués. M. Albert Wolff, de l'Opéra-Comique, n'est pas le dernier d'entre eux.

Deux ou trois jours après *l'Appel de la mer*, nous sommes allé réentendre *Marouf*, (que M. Baugé, soit dit en passant, chante et joue à ravir.) Nous y avons pris ou repris comme toujours un plaisir extrême, contraire en quelque sorte, mais égal à celui que *l'Appel de la mer* nous a causé. Fogazzaro disait de l'un de ses personnages qu'il avait une âme de musique. C'est à croire que M. Rabaud en a plus d'une.

CAMILLE BELLAIGUE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Depuis quinze jours, les rapports des deux Comités d'experts sont analysés, commentés, discutés par la presse et par les hommes d'État d'Europe et d'Amérique : peut-être n'en sont-ils pas devenus plus clairs. Comme l'unanimité s'est établie parmi les experts pour signer les deux rapports, de même l'unanimité s'est faite parmi les gouvernements et, en général, dans l'opinion de tous les peuples pour reconnaître que le travail des experts fournit une base solide aux décisions souveraines de la Commission des réparations, et pour louer le labeur indépendant, consciencieux et prudent des techniciens. Le résultat de leurs efforts aurait été encore plus spontané et original, si sir Montagu Norman, directeur de la Banque d'Angleterre, n'avait cru nécessaire de passer le détroit. Le général Dawes, expert américain et président du premier Comité, a mené à bien sa lourde tâche avec une impartialité, un souci des réalités pratiques qui n'excluait pas le plus généreux idéalisme, dont toutes les nations doivent lui être reconnaissantes. La France n'oubliera pas les noms de ses délégués qui ont montré autant de science technique que de conciliante fermeté : MM. Parmentier, Allix et Laurent-Atthalin. Les divergences qui ont pu surgir entre les experts, les concessions limitées que, dans toute œuvre collective, les collaborateurs sont amenés à consentir les uns aux autres, n'appartiennent pas à l'histoire; les gouvernements sont en présence d'un résultat, d'une proposition dont il reste à savoir le parti qu'ils en tireront et les modes d'application qu'ils choisiront. La complexité du problème des réparations vient surtout de ce qu'il offre un double aspect : l'un technique, l'autre politique et moral; on se sert d'arguments techniques pour étayer ou renverser des thèses politiques, et on prend prétexte des intérêts politiques pour embrouiller les problèmes techniques et entraver les solutions. Le

grand mérite des rapports des experts, c'est de constituer une solide consultation technique qui peut et doit servir d'assiette à un accord politique. De cette consultation, il appartient à la Commission des réparations de faire sortir un jugement et de dicter à l'Allemagne, après l'avoir équitablement entendue, les décisions qu'elle croira devoir arrêter. Les rapports ont été remis à la Commission des réparations le 9 avril ; dès le 12, celle-ci les approuvait à l'unanimité; dès le 16, elle était en possession d'une brève réponse du Reich allemand faisant connaître son adhésion de principe aux conclusions des experts, qu'il considère « comme une base pratique pour la solution rapide du problème des réparations. » Dès le 17, la Commission des réparations décidait d'engager sans délai la procédure de mise à exécution du programme des experts ; elle en saisissait les Gouvernements alliés, elle invitait le Gouvernement allemand à entrer dans la voie des réalisations. C'est là que les difficultés apparaissent.

Les solutions préconisées par les experts et adoptées par la Commission des réparations se recommandent au Gouvernement et à l'opinion française par leur caractère pratique. Les propositions anglaises ou allemandes qui, dans les années précédentes, n'ont pas abouti, avaient toutes pour objet essentiel de réduire la dette et les obligations de l'Allemagne; cette fois, les experts partent, comme d'une base admise, de l'état des paiements du 5 mai 1921 et se bornent à indiquer ce que, d'après leur estimation, l'Allemagne peut payer chaque année. Pendant quatre années, un moratorium partiel est accordé au Reich ; 1929 sera la première année normale. La France et la Belgique ont toujours soutenu que l'Allemagne, qui volontairement a déprécié sa monnaie, mais qui est restée en possession de tout son outillage industriel et de tous ses moyens de production, est capable de payer; elles proposaient la création d'une caisse des réparations alimentée par des revenus spéciaux pris sur les ressources du Reich, et dûment contrôlés; ces ressources pourraient servir de gages à des emprunts internationaux : ces principes sont aujourd'hui adoptés. Si la Commission des réparations et son émanation, le Comité des garanties, n'avaient pas été empêchés, par l'attitude de l'Allemagne, de fonctionner normalement, les mesures proposées par le rapport des experts auraient été superflues; c'est un Comité des garanties renforcé et muni de pouvoirs plus précis, qu'il s'agit aujourd'hui d'organiser; le rapport prévoit l'institution de plusieurs commissaires (pour la

banque d'émission, pour les chemins de fer, pour les revenus gagés, pour les obligations, pour les paiements) qui constituent une sorte de conseil de tutelle investi, en cas de besoin, de pouvoirs très étendus.

Il est avéré, — cela ressort de chaque page des rapports, — que l'Allemagne a cherché par tous les moyens à se dérober à ses obligations et que cette perpétuelle carence a entraîné pour elle des conséquences très lourdes. Lorsque la *Gazette de Francfort*, avec le chœur des journaux allemands, déclare que les conclusions des experts sont la condamnation de la politique de la Ruhr, elle affirme précisément le contraire de la vérité et de l'évidence. C'est ce que le général Dawes, — notamment à Rome où il est allé après la fin des travaux des Comités, — n'a pas manqué, avec sa grande autorité, de mettre en lumière. Sans l'occupation de la Ruhr il n'y aurait eu ni comités d'experts, ni espoir de paiements allemands.C'est cette politique, que la France n'a pas cherchée, à laquelle l'aveuglement britannique et la mauvaise volonté allemande l'ont acculée, et qui d'ailleurs n'a dégénéré en une bataille, en une épreuve de force, que par la résistance injustifiée de l'Allemagne mal conseillée par l'Angleterre, qui finalement conduit vers des solutions les Alliés redevenus solidaires. Lorsque le Comité des experts déclare implicitement que la politique des gages productifs pratiquée par la France et la Belgique est, pour l'économie nationale allemande et son rendement normal, une gêne, une entrave qui devra disparaître pour que l'Allemagne, recouvrant sa pleine souveraineté et sa liberté économique, puisse faire face à ses obligations, il affirme ce que tout le monde sait et la presse allemande est mal fondée à en triompher. La politique des « provinces de réparations » n'a été, pour la France et la Belgique, qu'un pis-aller, un moyen de fortune, qui d'ailleurs s'est révélé très efficace et qui donne depuis quelques mois, à la caisse des réparations, des résultats très satisfaisants. Lorsque le système des gages plus généraux sera à même de fonctionner et aura fait ses preuves, il va de soi que la France et la Belgique renonceront sans regrets à l'ancien système appliqué dans la Ruhr.

Les Allemands soutiennent que notre renonciation aux garanties économiques de la Ruhr et aux moyens de pression politiques et militaires, devrait précéder la mise en œuvre des mesures préconisées par les experts. Mais l'Allemagne ne nous a pas donné assez de preuves de sa bonne foi pour que nous puissions lui faire crédit.

Il est nécessaire qu'à tout moment la reprise de l'exploitation effective des gages de la Ruhr puisse être effectuée. Il y a là une difficulté d'application très délicate; la transition d'un système à l'autre devra être combinée de manière que la France et la Belgique ne puissent devenir les dupes d'une confiance trop candide, et que l'Allemagne, si elle se résout à un effort sincère et efficace, ne soit ni entravée ni blessée. La solution est d'autant plus difficile que l'organisation actuelle de la mise en valeur des gages de la Ruhr a été longue et laborieuse à établir et qu'elle serait longue et laborieuse à rétablir, après que nous en aurions interrompu le fonctionnement.

C'est à la fois la force et la faiblesse des propositions des experts qu'elles reposent sur l'hypothèse de la bonne volonté allemande. Cette confiance, M. Ramsay MacDonald vient encore de nous la prêcher dans son discours d'York (16 avril). Supposer cette bonne volonté, c'est peut-être, en quelque mesure, la provoquer. Mais à qui pourrait-on demander de s'y abandonner sans précautions ni contrôle? N'offrons pas à l'Allemagne de nouvelles tentations de s'évader; protégeons-la contre elle-même. D'ailleurs, le rapport des experts prévoit, dans chacune de ses parties, l'établissement d'un contrôle, voire d'une coercition en cas de manquement : la France et la Belgique en ont par avance préparé les moyens en occupant et en tirant profit de la Ruhr ; il est conforme à l'esprit du rapport des experts de maintenir l'occupation militaire et même des organes techniques de surveillance. Ce n'est pas entraver le travail et l'activité économique que de les contrôler; il est avantageux pour tous les intéressés d'offrir à l'Allemagne, comme une prime à sa bonne foi, la complète évacuation de la Ruhr en échange de l'acquittement ponctuel des obligations qui découleront pour elle du traité, de l'état des paiements de mai 1921 et des conclusions des experts entérinées, mises en forme et rendues exécutoires par la Commission des réparations.

L'Allemagne aurait, depuis 1919, exécuté le traité de Versailles si, dès les premiers mois, elle ne s'était aperçue que ses résistances étaient encouragées par le Gouvernement britannique. Il en sera, dans l'avenir, pour les décisions des experts et de la Commission des réparations, comme il en a été, dans le passé, pour le traité de paix. Nous pourrons sans danger faire confiance à l'Allemagne dans toute la mesure où le Gouvernement de Londres s'engagera solidairement avec nous et les autres Alliés à tenir la main à l'exécution stricte des obligations qui incombent au Reich. Le fait

brutal et patent du manquement devrait entraîner automatiquement l'action des Alliés, sans qu'aucune échappatoire soit laissée à la mauvaise volonté ou à l'inertie. N'oublions pas que le mécanisme qui va être construit devra jouer pendant de longues années, jusqu'à paiement intégral. Il implique, pour condition première, le rétablissement de l'Allemagne dans sa prospérité financière, dans sa force économique : mais une Allemagne prospère, forte et riche, ne sera que plus tentée de s'affranchir d'obligations gênantes qui lui rappellent sa défaite et ses responsabilités dans la guerre : dans son propre intérêt, il faut qu'elle ne soit pas tentée d'échapper à ses devoirs. En un mot, le système des experts qui va entrer en application exige, postule, la solidarité infrangible de l'Empire britannique, de l'Italie, de la Belgique et de la France. La solution est donc, — on ne saurait trop le répéter, — aux mains de M. Ramsay MacDonald.

Elle est aussi aux mains du président Coolidge. Le grand fait qui domine toute l'heureuse activité des Comités d'experts, c'est la participation des États-Unis aux délibérations et aux solutions interalliées. La solidarité rétablie entre l'Angleterre et les Alliés continentaux durera tant qu'elle sera une condition de la bonne entente entre les deux grands *Commonwealth* anglo-saxons : empire britannique, États-Unis d'Amérique. Absente ou présente, la grande République américaine est, par suite de la guerre et de l'afflux de l'or européen chez elle, l'arbitre des événements européens; elle est la clef de voûte du nouvel édifice sorti de la Grande Guerre. M. Poincaré a proposé les Comités d'experts, mais c'est M. Calvin Coolidge qui en assure le succès. Il existe des rapports invisibles mais certains entre cette action bienfaisante de l'éminent Président et la campagne d'une violence inouïe que ses adversaires mènent contre lui à propos du scandale, singulièrement exagéré et dénaturé, des pétroles. De cette agitation factice les agents progermains ne sont pas innocents : M. Coolidge peut en trouver des preuves jusque dans la presse allemande (par exemple : *Berliner Tageblatt* du 20 avril). Contre ces attaques et ces calomnies, le Président a vigoureusement défendu l'administration républicaine, tout en faisant la part du feu, dans son important discours du 22 avril au banquet de l'*Associated Press*. M. Coolidge y a parlé en homme d'État et en candidat : on sait qu'il sera le candidat du parti républicain à l'élection présidentielle de novembre, mais que, dans son propre parti, des dissidences se manifestent, un schisme se prépare. Il faut donc, dans ce discours, empreint d'un noble idéalisme en même temps que d'un juste senti-

ment de la situation européenne, faire la part des paroles que, comme Président, il adresse aux Puissances et de celles que, comme candidat, il adresse à ses concitoyens. Il reste sur le terrain où se plaçait le président Harding, en dehors de la Société des nations et en marge de la politique européenne ; mais il salue le rapport des experts, — auquel ses délégués ont pris une si honorable part, — comme l'événement le plus considérable qui se soit produit depuis l'armistice ; il espère que le système préconisé « permettra à l'Allemagne de se rétablir et de payer aux autres pays tout ce dont elle est capable. » Pour fonder en Allemagne une banque d'émission, première condition de son rétablissement financier, un emprunt de 800 millions de marks-or va être préparé : « J'ai confiance que les capitaux privés américains consentiront à participer à cet emprunt. Au point de vue des affaires, nous avons d'excellentes raisons de collaborer par notre appui financier à la reconstruction pacifique de l'Europe ; notre industrie et notre commerce en bénéficieront ; nous pourrons ouvrir des débouchés plus grands à notre travail agricole.. L'or étranger est arrivé dans notre pays en quantités considérables. Il est tout à fait vraisemblable qu'une partie de cet or servirait plus utilement nos intérêts financiers si nous le placions en Europe que si nous l'utilisions totalement aux États-Unis... J'ai le sentiment qu'il est de notre devoir d'accorder notre assistance, là où cette assistance est mise au service de justes demandes et sert à des fins pacifiques... Le danger que nous courons en Amérique, ce n'est pas l'affaiblissement de notre position économique, mais l'affaiblissement de notre idéal. » Plus tard, quand la question des réparations sera réglée, les motifs de désaccord disparus, la situation européenne stabilisée et la paix affermie, « un nouvel effort pourra être tenté en vue du désarmement suivant les méthodes qui ont été suivies à la conférence de Washington. » M. Coolidge songe à une codification du droit international, à une conférence pour la limitation des armements. Mais ce sont là des vues d'un avenir lointain, dont le président entoure le simple énoncé de précautions et de réserves, et telles qu'il est d'usage d'en insérer dans un discours de candidat. La partie précise, positive, c'est un encouragement direct à la finance américaine à participer à la restauration de l'Europe. Par là, le discours de M. Coolidge est, depuis la publication des rapports des experts, l'acte le plus considérable, celui qui, pour l'avenir, permet le plus d'espérances.

En Angleterre, la note dominante, dans la presse gouvernementale

ou d'opposition comme dans les discours du Premier ministre est celle-ci : les rapports des experts forment un tout qu'il faut accepter dans son intégralité et réaliser au plus vite. Dans les premiers jours, l'adhésion immédiate de M. Poincaré a provoqué une satisfaction générale qui, peu à peu, fait place au doute, à mesure qu'apparaissent les difficultés pratiques. M. Keynes lui-même, dans son article hebdomadaire de la *Nation*, se montre satisfait : « Le rapport des experts est la plus belle contribution que l'on ait apportée jusqu'ici à la solution de l'impossible problème des réparations. Il réalise une véritable atmosphère d'impartialité et montre à quoi peuvent aboutir un travail scientifique et une connaissance précise des problèmes. » Le problème des sanctions préoccupe surtout la presse britannique ; le *Daily Mail* en montre avec force l'importance capitale. M. MacDonald, dans son discours d'York, au Congrès du *Labour Party*, élude la question : « élaborer des sanctions en même temps qu'on fait un appel particulièrement solennel à la bonne volonté de l'Allemagne serait paraître mettre en doute cette bonne volonté ; il suffit que les Allemands sachent que, s'ils cherchent à se dérober, ils trouveront les Alliés unis, même si un accord préalable n'a pas été conclu. » Peut-être ; mais, selon le mot de Talleyrand, si cela va sans dire, cela ira encore mieux en le disant. Il faut toujours méditer le terrible exemple de juillet 1914, quand M. Asquith négligea le seul moyen d'éviter la guerre en refusant de déclarer d'avance qu'elle trouverait la France et l'Angleterre alliées. Le Gouvernement français, s'il sacrifie sa situation dominante dans la Ruhr et les profits matériels qu'il en tire, est en droit d'attendre des engagements plus précis et plus positifs. Que l'Allemagne soit, à l'œuvre des réparations, « collaboratrice volontaire, » comme le souhaite M. MacDonald, rien de mieux, mais personne ne saurait en vouloir à la France et à la Belgique d'estimer que la garantie est trop fragile.

En présence des rapports des experts, l'opinion, en Allemagne, a réagi diversement : l'extrême droite nationaliste et le parti *vœlkisch*, qui vient de remporter des succès très marqués en Bavière, ont jeté les hauts cris : « on veut mettre l'Allemagne en esclavage ; » ce cri de la *Deutsche Zeitung*, organe des *Vœlkische*, résume leur argumentation. Les journaux gouvernementaux, M. Stresemann, M. Marx, en présence de l'accord des Alliés, tiennent un langage plus prudent, ils se plaignent bien, pour la forme, de l'exagération des paiements et des prestations ; ils insinuent que l'Allemagne ne pourra pas tout payer, mais ils recommandent la bonne volonté : l'Allemagne fera un

effort, elle se saignera aux quatre veines. Il est bon de comparer ces jérémiades préventives au texte du rapport des experts qui se contente bien modestement de demander que le contribuable allemand soit imposé autant que l'Anglais et le Français. On s'exécutera donc puisqu'il le faut, mais à deux conditions : que le rapport soit appliqué immédiatement dans son intégralité, c'est-à-dire, d'après l'interprétation tendancieuse allemande, que l'évacuation économique et militaire de la Ruhr soit réalisée complètement et sans délai; que le total de la dette allemande soit l'objet d'une nouvelle évaluation, c'est-à-dire réduit. Les élections pour le Reichstag, qui ont lieu le 4 mai, se font pour ou contre l'acceptation du plan des experts, contre lequel les nationalistes multiplient les attaques. La ligue des agriculteurs répand un manifeste pour détourner les Allemands du piège des réparations. Le chef du parti allemand national, M. Helfferich, — qui vient de trouver une mort tragique dans l'accident de Bellinzona, — a mené dans ses journaux une très vive campagne contre la politique d'exécution; il lui paraît insensé d'exiger de l'Allemagne des paiements de 2 milliards et demi de marks-or, quand l'Angleterre se plaint que le paiement de 700 millions de marks-or d'intérêts aux États-Unis soit une menace pour la stabilité de son change : « Si le Reich se laisse aller à accepter des conditions qu'il sait ne pas pouvoir remplir, il est irrémédiablement perdu. » M. Stresemann a cru nécessaire de répondre lui-même, dans son journal la *Zeit*, au chef de la droite : il faut accepter parce que l'Angleterre le veut et surtout parce que c'est le moyen de délivrer la Ruhr et le Rhin. L'Allemagne doit donc s'apprêter à payer « dans les limites du possible. » De cet article, et d'une interview du Dr Luther, ministre des Finances, l'impression se dégage que le rapport des experts n'apparaît, aux dirigeants du Reich, que comme un moyen d'entamer de nouvelles négociations et de dissocier les Alliés en s'exécutant le moins possible. « L'Allemagne est convaincue, déclare le ministre des Finances, que le rapport des experts pourrait marquer le début d'une ère nouvelle, où la violence ferait place à la raison, si les mesures de contrainte politique étaient résolument écartées. » Qui ne le souhaiterait? Mais qui peut nous garantir que « la raison » l'emportera en Allemagne et que « la raison » de l'Allemagne débitrice sera la même que « la raison » de la France créancière ?

Pour le moment d'ailleurs, les arguments sont déformés par les passions électorales : les nationalistes allemands comptent rem-

porter, le 4 mai, un grand succès qui les amènerait au pouvoir; et toute l'Allemagne espère que, le 11 mai, la France reniera la politique de M. Poincaré. Avant cette double échéance, rien de définitif ne sera fait. Au moment où l'Allemagne cherche anxieusement sa voie, il est singulièrement dramatique de voir disparaître en pleine force deux des chefs qui ont le plus contribué à la fourvoyer sur la mauvaise route : Hugo Stinnes vient de mourir à cinquante-quatre ans; Helfferich périt dans une catastrophe de chemin de fer. L'un avait été l'âme de la résistance dans la Ruhr, l'autre avait poussé à l'inflation monétaire et restait le chef très écouté de la vieille droite conservatrice rajeunie par son intelligence novatrice.

En Allemagne, comme en France, la politique extérieure pose devant les peuples des questions si vitales pour leur avenir qu'elles dominent de haut la mêlée électorale; chez nous, l'extrême gauche se refuse à en convenir, parce qu'il lui faudrait avouer que toute l'Allemagne souhaite passionnément son succès, mais le fait est si évident que, à l'exception des partis extrêmes, communistes, socialistes, royalistes, les autres ne parviennent pas à se définir et à se distinguer. Nous voilà en pleine période électorale; et un seul fait s'impose avec d'autant plus de force que les programmes surgissent plus nombreux : la nécessité de l'union, sur le terrain des institutions républicaines, pour l'action nationale. La formule qui a triomphé en 1919, celle du « bloc national » n'a pas cessé de répondre aux nécessités d'une situation que dominent les événements extérieurs, conséquence et prolongement de la guerre.

L'heure conseillait l'union et l'entente, et c'est à un émiettement indéfini de groupes et de sous-groupes que nous assistons; les questions de personnes se substituent trop souvent aux idées et aux réformes. A l'extrême-gauche, communistes et socialistes sont en lutte très âpre; parmi les communistes eux-mêmes, les uns répudient Moscou et ont récemment signifié son congé au citoyen Boris Souvarine, les autres restent dociles aux directions russes. Parmi les socialistes, les uns rejettent toute alliance avec les radicaux pour lesquels ils n'ont que mépris; les autres, qui ne les dédaignent guère moins, s'allient cependant à eux pour former le « bloc des gauches » qui n'a pas réussi, tant s'en faut, à mettre sur pied ses listes dans tous les départements. Son programme tient en quelques mots : enlever la majorité, le pouvoir et ses profits, au bloc national. Tandis qu'en Angleterre, par exemple, personne ne s'étonne et s'indigne encore moins, que sous le coup d'événements importants,

la majorité et le pouvoir passent des conservateurs aux libéraux, voire aux travaillistes, et inversement, il existe, chez de trop nombreux républicains français, cette idée absolument contraire au bon fonctionnement d'un régime parlementaire, que le suffrage universel n'a pas le droit de faire alterner au pouvoir radicaux et modérés. « Après quatre ans et demi de trahison républicaine, écrivait, le 14, *le Quotidien*, la Chambre mal élue du Bloc national a enfin tenu sa dernière séance. » Quand le pays s'émancipe des organisations électorales et des tyranneaux radicaux, comme en 1919, la Chambre est « mal élue. » Elle n'est « bien élue » que quand elle sert les mesquines ambitions du parti qui, avec tant de légèreté, a conduit le pays au terrible réveil de 1914. Je ne sais rien de plus triste qu'une pareille mentalité; elle est la négation même des institutions libres, elle réduit la République à n'être plus que l'exploitation d'une ferme par un groupe de privilégiés.

Dans de nombreux départements, les anciennes listes d'union nationale se présentent de nouveau aux électeurs, qui leur sauront gré du courage avec lequel ils ont voté les lois de réorganisation militaire et les 14 milliards d'impôts nouveaux indispensables au rétablissement financier du pays. Ailleurs, au contraire, les éléments le plus à gauche se sont séparés des éléments plus à droite; des listes distinctes ont été formées. En certains endroits, comme en Seine-et-Oise, des hommes qui s'étaient âprement combattus avec un égal souci du bien du pays, comme MM. Tardieu, Reibel, Colrat, se sont décidés à temps à faire passer leurs préférences personnelles après la nécessité de la lutte contre le communisme et l'internationalisme. Ailleurs, comme dans la Gironde, les listes de même nuance pullulent. A droite, mêmes divisions, même trouble dans les esprits *L'Action française*, royaliste, présente en beaucoup d'endroits des listes qui ont peu de chances d'obtenir le quotient, mais qui, en divisant les voix, aideront à faire élire quelques révolutionnaires ou radicaux de plus.

Ainsi, dans les programmes et dans les groupes, incertitude et confusion. Un seul point lumineux, le seul que l'électeur français apercevra : la grande politique nationale de M. Poincaré, qui plane au-dessus des groupes et des divergences de détail pour ne voir que le salut de la France. M. Poincaré gêne l'extrême-gauche. « Nul n'a le droit, écrit *l'Ère nouvelle*, d'invoquer son nom et son autorité pour s'en faire un pavillon. » M. Huc, de *la Dépêche de Toulouse*, voudrait faire croire qu'il n'a pas de politique intérieure. A

ceux qui voudraient à la fois se recommander de M. Poincaré et s'allier au socialisme, M. Raoul Péret, président de la Chambre, vient de donner une leçon qui aura dans tout le pays un profond retentissement. Et, le 24, au banquet de la Fédération républicaine présidé par M. Isaac, M. Poincaré lui-même a défini sa politique extérieure et intérieure : ceux-là seuls qui l'ont soutenue ont aujourd'hui le droit de s'en réclamer. Le Gouvernement n'est « ni neutre ni indifférent dans les batailles politiques. » Sa politique, qui se recommande de la grande tradition républicaine, se résume en une claire formule, qui vaut pour l'extérieur comme pour l'intérieur : « union républicaine et concorde nationale. » Cette devise, le Président du Conseil la développe : elle exclut le « bloc des gauches, » parce qu'il est fondé sur l'alliance monstrueuse des radicaux et des socialistes, « le mariage de l'eau et du feu. » Il décrit la tâche qui attend la nouvelle Chambre : elle sera impuissante si, d'abord, elle ne réforme son règlement et ses méthodes de travail; puis, M. Poincaré détaille un programme pratique dont la réalisation, même partielle, suffirait à faire de la France victorieuse une France inattaquable et prospère. Pour ceux qui ne se plaisent qu'aux luttes de partis et qui rêvent de bouleversements sociaux, l'esquisse d'une politique nationale qu'apporte M. Poincaré n'est pas satisfaisante; mais, pour ceux dont le ferme bon sens ne cherche que le bien général, c'est le chemin du salut et du progrès. Le discours de M. Poincaré est l'acte d'un chef qui se place à la tête de sa majorité, qui a confiance en elle, et qui, se sentant en communion profonde avec le pays, ne doute pas de son verdict. Les obscurités sont éclaircies, les nuages dissipés : les électeurs, le 11 mai, seront en présence d'un programme national de salut et de prospérité auquel ils sauront prouver leur fidélité.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

LE LABYRINTHE

QUATRIÈME PARTIE (1)

XII

Je regagnai Cambaleyres à pied, malgré la nuit venue, — elle comptait si peu à côté de celle qui renaissait en moi ! Je me rappelle de quel pas rapide je descendis les rues. Je courais presque sur la route; j'avais l'air de m'enfuir; de toutes les forces de mon être, en effet, je fuyais le jugement implacable que ma conscience, enfin débarrassée des sophismes décevants, s'obstinait à prononcer.

Jusqu'à hier, jusqu'à tout à l'heure, hypnotisé par la légalité et le droit, j'avais résolument négligé de peser la valeur intime de mes actes. Maintenant, dépouillés du voile qui les couvrait, ceux-ci m'apparaissaient dans leur nudité avec, pour seul éclairement, la loi morale qui ne tolère aucun détour. Le testament était nul et déchiré, il se trouvait que je n'avais rien volé. Mais j'avais cru le testament valable et accepté de voler Alice ! A cela, pas d'atténuations possibles. La vie, d'ailleurs, autrement impitoyable que le code, s'y serait refusée. En quoi le geste de Bourdoin, ou mon désintéressement de fait, modifiaient-ils le point de départ, c'est-à-dire à l'origine de mon amour la tare d'un calcul ? Ainsi, rien n'était changé dans les conditions du drame qui m'emportait, rien sinon ceci : sans la suppression du testament, j'aurais été libre encore de reculer devant un aveu, quitte à replacer tout de suite la pièce dans

Copyright by Édouard Estaunié, 1924.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril, et 1er mai.

le paroissien : désormais, dans l'ignorance où j'étais de ce qu'Alice pouvait savoir, il fallait à tout prix dès ce soir justifier la disparition survenue. *Je ne pouvais plus ne pas parler.*

Étrange revirement! Je n'avais été chez Bourdoin, je n'avais depuis le matin agi que pour en venir à cet aveu : et parce qu'il devenait inévitable, je reculais devant lui, n'en découvrant plus que le danger.

Je continuais de marcher. Tour à tour, j'imaginais mon entretien avec Alice et me jugeais. Le souffle court, le cœur pris à l'étau, je n'aurais su décider lequel était le plus cruel, de la perspective ou du verdict. S'il fut jamais un moment où j'ai pris la mesure exacte de mon âme, ce dut être celui-là. Un honnête homme, entrevu au cours d'une telle crise, a de quoi épouvanter.

Enfin j'aperçus les lumières de Cambaleyres. Par une singulière aberration, leur vue, qui aurait dû raviver les sentiments que je ramenais, fut au contraire le secours qui les dissipe. A tant d'images décourageantes une autre se substitua soudain : je venais de penser :

— Et pourtant, elle m'attend!

Je ne me trompais pas. De loin, je l'aperçus au seuil, sans doute inquiète de mon retard. Dans un dernier sursaut de raison, je m'efforçai de découvrir quelles traces restaient sur son visage des ombres que j'y avais encore surprises le matin. Je n'en vis plus. Alors, doublant l'allure, pareil au voyageur transi qui entrevoit la flambée du bon gîte, je courus vers elle et, sans mot dire, je l'étreignis.

— Ah! murmura-t-elle étonnée, que s'est-il donc passé?

Je répliquai, éperdu :

— Te retrouver! Être seuls... de nouveau...

— Avais-tu peur que je prisse la fuite?

— Peur... je ne sais plus... on a toujours peur quand on est loin.

Une sorte de joie souterraine me faisait oublier en ce moment et l'anxiété dont je sortais et celle qui m'attendait avant que la soirée s'achevât. Il est des instants exaltés où l'on s'étonne que le cœur parvienne à battre sans rompre ses parois. Je repris :

— Toi-même, qu'as-tu fait pendant que j'étais là-bas?

— J'ai préparé le départ, puisqu'il paraît que nous partons demain.

— Demain, plus tard, quand tu voudras...

— Tout est prêt.

— Tout peut aussi rester en place.

— Non : prévoyante, j'avais pris mes mesures et arrêté les domestiques, car il va de soi que Rosa demeure ici.

Je reculai :

— Tu te prives de Rosa?

— Il faut bien quelqu'un pour garder Cambaleyres. Pourquoi dépayser cette femme?

Oh! pourquoi aussi la regardais-je à cet instant? Distinctement, j'ai vu passer, cette fois, l'imperceptible embarras dont la hantise me poursuit depuis trois jours. Je ne rêvais pas : il existe! La naine aurait-elle dit vrai en assurant qu'Alice ne supporte Rosa que par reconnaissance? Aussitôt, ma fièvre tombe, je retrouve mon sang-froid :

— Parfait, dis-je; si même tu préférais la congédier tout à fait?...

Mais elle n'a qu'un geste indifférent :

— Quelle idée! Rosa adore la maison : laissons-lui son plaisir. Viens-tu? Le dîner attend.

Il semble qu'elle veuille surtout couper court à un sujet pénible. Non, je ne me trompe pas, son regard n'a plus la clarté coutumière. A table aussi, tandis que je mange en silence, il n'est question que d'Anna.

— Vraiment, je ne l'ai pas reconnue... Affectueuse, presque compréhensive!

— Et avec cela désireuse d'apprendre! s'écrie Rosa; elle a voulu la recette du flan!

Qu'a compris la naine pour toucher Alice à ce point? Rosa n'a-t-elle fourni que des recettes? A mesure que ces propos m'enveloppent, l'impalpable dont j'avais cru surprendre le passage, s'installe, s'affirme. C'est une hantise qui peu à peu absorbe en moi celle de l'explication qui s'approche. Tout à l'heure, quand je devrai parler, sera-ce lui ou mon passé que je souhaiterai effacer? Soudain, je n'y tiens plus :

— Si nous allions dehors, veux-tu? Mets ton manteau et sortons...

Et prenant le bras d'Alice, je l'entraînai.

La nuit était radieuse. Des odeurs, tièdes comme l'air lui-même, se levaient sous nos pas. Sur nos têtes, entre les massifs sombres des futaies, une allée luisait, réplique étoilée de celle

que nous suivions. Vers l'entrée du parc, une nappe de lumière, pareille à un miroir d'eau, était posée sur le gazon. Sans bien nous en rendre compte, nous écoutions son appel et nous dirigions vers elle.

— Hier la tempête, aujourd'hui un soir de songe, murmurai-je, inquiet du silence d'Alice.

Mais ce silence persista, accroissant mon malaise. A mesure que nous approchions de la nappe, je voyais se rapprocher aussi la minute décisive où je devrais le rompre. Le contraste de la nature reposée et de mes pensées en dérive me donnait une souffrance physique. Il me semblait que, de même, les mots que je m'apprêtais à dire prendraient malgré moi un sens intérieur inverse de ce qu'ils voudraient exprimer.

— Qu'as-tu? dit brusquement Alice.

Nous venions enfin d'entrer dans la clarté. Parce que j'étais absorbé dans mon angoisse, je ne m'en étais pas aperçu. Nos yeux se rencontrèrent, également stupéfaits de l'inquiétude qu'ils livraient.

Je balbutiai :

— Toi-même, ne me diras-tu pas?...

Elle fit un geste pour m'arrêter :

— Jean, prenons garde aux chimères : elles guettent les heureux !

— Ah! répliquai-je, c'est sans doute mon tour d'avoir le vertige sur la corniche! Pourquoi me semble-t-il par instants que tu as cessé d'être pareille ? D'autres d'ailleurs l'ont remarqué. Chimère ou non, ta sœur, ce matin...

Je vis Alice réprimer un frémissement :

— De grâce, interrompit-elle, laisse Anna suivre sa route et ne nous en occupons plus!

— Soit : oublions qu'elle a passé. Cependant, puisqu'elle t'a semblé, — tu l'avouais à dîner, — si compréhensive, comment ne pas me tourmenter de la découvrir assurée d'un chagrin que tu me caches? J'adoucis : ses discours étaient pires. Donc, ce matin, ta sœur affirmait que je prenais pour du bonheur une reconnaissance voulue et résignée.

Et sur un nouveau mouvement d'Alice :

— Non, plus tard, laisse-moi d'abord libérer mon âme : tu pourras ensuite marcher dessus ou la reprendre à ton gré... S'il n'y avait eu que ta sœur pour me troubler ! Alice, ma bien-

aimée, comment lire sous ce front dont je m'étais accoutumé à pénétrer les moindres pensées et qui, tout à coup, me paraît, à moi aussi, chargé de mystère? Pour me guider, rien que des mots comme ce « prenons garde » de tout à l'heure, dont je me demande s'ils ne sont pas plus encore l'écho de ton souci secret qu'un essai d'apaisement du mien... Tu détournes la tête? Aurais-je dit vrai?... Ah! dans ce cas, reviens à toi! je t'en conjure! A quoi bon m'avoir enseigné que l'amour est fait de confiance, si, au premier souffle passant sur le nôtre, tu as peur de te confier? Et puisque tu parlais de chimère, éclairons celle-ci; c'est le moyen le plus sûr de nous défendre contre une vie, toujours jalouse des joies qui la surpassent!

Avant d'aller au delà, qu'on veuille bien admettre la sincérité avec laquelle, renversant les rôles et quand je m'apprêtais moi-même à fausser la vérité, je faisais appel à la droiture d'Alice. Dès que la passion joue, l'être se dédouble, la conscience normale disparaît et une autre s'érige, étrangère à tout passé qui la gêne.

J'étais aussi à ce moment dans un état singulier. Sous le couvert des sentiments contradictoires qui me bouleversaient, un agresseur invisible semblait m'avoir pris à la gorge; je n'aurais pas fait plus d'effort si j'avais voulu crier et je n'arrivais qu'à m'exprimer à voix basse.

Quand j'eus fini, Alice, qui m'écoutait avec une attention concentrée, se contenta de hocher la tête:

— Mon pauvre Jean! soupira-t-elle, avec quelle ingéniosité tu t'appliques à vouloir gâcher notre mutuelle sécurité!

Elle recula ensuite un peu, juste assez pour se retrouver dans l'ombre:

— Si tu étais sage, tu écarterais ton trouble vain. Il est toujours mauvais d'accueillir certains hôtes, fût-ce en passant. On risque de les voir s'installer. Fais comme moi, qui, de tes paroles, retiens seulement tout l'amour qu'elles m'expriment: quand on a ce que nous possédons, à quoi bon regarder devant ou derrière soi?

— Derrière soi? répétai-je hésitant.

— Devrai-je par exemple me reporter sans cesse au temps où je souffrais ici sans espoir d'avenir? Un seul jour compte, celui où tu as parlé, et le présent suffit puisqu'il se suffit à lui-même!

Une force m'entraîna malgré moi.

— Tu te trompes : il arrive parfois que le passé s'y mêle encore !

— Tu te le figures.

— Aujourd'hui par exemple...

— Demain tu l'auras oublié : n'y pense plus !

— Si je le faisais, mon cœur étoufferait.

Ma voix avait tremblé. Tout à coup, sans le préméditer, je venais d'aborder le chemin que je croyais encore loin, et sans doute Alice dut sentir aussi que nous approchions de l'essentiel, car, à l'inverse de ce qu'elle venait de me recommander, c'était elle maintenant qui allait exiger que je précisasse.

— Des choses graves ? reprit-elle, voyant que je n'ajoutais rien.

Je me contentai d'un geste évasif.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

Elle avait beau rester dans l'ombre et ne pas bouger : il était impossible de ne pas voir l'irrésistible appréhension qui l'arrachait subitement à son calme voulu.

Au même instant, un bruit de roues grinça du côté de la grille.

— Ah ! m'écriai-je, qui vient encore pour nous troubler ?

Et sans répondre à l'interrogation d'Alice, je me précipitai vers la grille, l'ouvris et scrutai l'obscurité. Alice m'avait suivi.

— Après Anna, ton frère peut-être...

Je répliquai, guettant la route :

— Si c'était lui, de quoi aurais-tu peur ?

L'approche d'un être humain, quel qu'il soit, au cœur de la nuit solitaire, suggère en tout temps on ne sait quoi d'inquiétant qui opprime le cœur : pourtant je bénissais celui-ci. Grâce à lui, le moment de parler se trouvait peut-être reculé... Quelques secondes s'écoulèrent.

— Ce n'est qu'un paysan, dit Alice, parvenue la première à distinguer le voyageur.

Un paysan, en effet... et je compris que mon espoir était fou. Nous nous retrouvions comme avant, moi songeant qu'une allusion au passé avait suffi pour transformer Alice, elle prête à m'interroger de la voix et du geste. Seulement, d'un accord tacite, nous attendions, pour reprendre, que l'intrus eût passé.

Il parut. Les rênes à demi lâchées, certain que la bête le ramènerait au gîte, il sommeillait sur le siège, sans nous voir, et à chaque cahot se penchait en avant pour faire un grand salut. Puis le grésillement des roues sur la chaussée s'éloigna,

l'ombre où nous étions désormais tous les deux redevint silencieuse.

— Qu'est-ce que cette chose que tu ne pourrais oublier sans que ton cœur étouffe? reprit Alice, comme si nous n'avions pas été interrompus.

J'avais eu par bonheur un délai pour me ressaisir. J'affectai un ton détaché :

— Une niaiserie peut-être, troublante précisément par ce qu'elle évoque. J'ai découvert une tante de Castérac que je ne soupçonnais pas : toi non plus, d'ailleurs...

Au nom de Castérac, Alice sembla redevenir indifférente : je n'aurais pu expliquer pourquoi cette indifférence me paraissait trop marquée pour être véritable. Je poursuivis :

— Pas plus tard que ce matin, au cours de mes rangements, j'ai mis la main sur un brouillon de l'écriture de ma tante...

Je crus percevoir un léger mouvement d'Alice.

— ... Oui, un brouillon, rien de plus... c'est-à-dire un papier sans date, oublié ou mis de côté pour être recopié un jour qui n'est jamais venu... et qui m'a prouvé cependant combien cette femme, aux façons rudes, t'aimait. N'envisageait-elle pas de t'instituer son héritière ? J'ai même cru, je l'avoue, au premier moment, avoir affaire à un vrai testament, et c'est pourquoi j'ai couru chez Bourdoin... Naturellement, Bourdoin, qui a une façon particulière d'envisager les sentiments, s'est esclaffé sur mon émotion. Elle m'avait pourtant fait trembler... j'en tremble encore... Suppose que ma tante ait donné suite à son idée, tu héritais, je ne serais pas rentré au Puy et je ne t'aurais jamais connue ! A quoi tient la destinée des êtres? Quelques signes ajoutés sur un feuillet, et notre bonheur n'existait pas...

Ma voix s'éteignit. Alice écoutait, attentive; elle semblait disposée à m'écouter sans fin. Et de même, non seulement je ne m'étonnais pas d'avoir pu raconter la chose sans être interrompu, mais j'avais peine à m'arrêter. Une fois lancé, j'aurais voulu me répéter, d'autant plus acharné à persuader que j'étais moins assuré d'y parvenir.

— Étrange histoire, n'est-ce pas?

Puisque Alice persistait à se taire, j'interrogeais maintenant.

Elle répondit, en écho :

— Étrange...

Je repris :

— Ne dirait-on pas que les morts guident les vivants? Je croyais, en t'offrant jadis Cambaleyres, n'obéir qu'à mes désirs : en réalité, je n'étais peut-être qu'un instrument docile aux volontés d'une morte.

On le voit, je cessais d'hésiter, j'allais au-devant du rapprochement qui pouvait me condamner! A mesure qu'on avance dans le mensonge, il semble qu'il s'organise de lui-même pour cadrer avec la vérité. Mais soudain je crus que la foudre tombait : Alice enfin se décidait à répondre et demandait :

— Pourquoi me raconter cela seulement ce soir, si, comme j'ai cru le saisir, ta découverte est de ce matin?

Presque la phrase de Bourdoin, c'est-à-dire le même doute!

— Tu oublies qu'Anna ne t'a point quittée. C'étaient là des choses pour nous seuls.

Le mensonge persistait à s'organiser, bien que ma voix ne suivît plus tout à fait, livrant déjà son inquiétude.

— Quel besoin aussi de courir chez Bourdoin? Il était tellement plus simple de déchirer ensemble ce... brouillon.

— Tandis que Bourdoin s'en est chargé...

Alice tressaillit.

— Ah! Bourdoin... Ainsi, tu n'as plus...

— Tu aurais souhaité en prendre connaissance?

Elle hésita :

— Mon Dieu, non... Il m'eût été agréable, pourtant... Enfin c'est chose réglée, n'en parlons plus.

Les mots allaient s'affaiblissant, avec des intervalles qui croissaient d'une incidente à l'autre. J'avais l'impression qu'à mesure sa pensée se retirait vers une région où je ne pourrais la suivre. Quand elle acheva, ses yeux aussi m'avaient quitté pour regarder à terre.

J'attendis, déconcerté par cette attitude lointaine, puis approchant d'elle :

— Alice!

Elle parut s'éveiller en sursaut.

— Quoi encore? aurais-tu autre chose à ajouter?

— Alice, répétai-je, où es-tu, et pourquoi la destruction de ce papier te trouble-t-elle à ce point?

— Tu te trompes : j'avais cessé d'y songer.

— Admettons en ce cas que ton souci présent s'y trouve lié d'une manière que j'ignore, et ose parler tout haut.

Elle redressa lentement la tête, comme si elle soulevait un fardeau :

— Si tu y tiens, pourquoi le cacherai-je? Je cherchais d'où vient qu'un incident de si mince importance, et dont il ne reste pas même une trace, t'étouffait le cœur, — j'emploie ton expression, — au point de vouloir à tout prix m'en faire la confidente.

Je ne sais lequel l'emportait en moi, en l'écoutant, joie de me heurter enfin à un obstacle défini, ou crainte de ne pas bien mentir encore. Pourtant ma réponse vint sans hésiter : je continuais à n'avoir aucune peine à m'orienter dans le dédale de mes affirmations imaginaires.

— Ayant été très injuste à l'égard de ma tante, il me semblait nécessaire de réparer, en te rendant équitable pour sa mémoire : ai-je eu tort et jugeras-tu de même les duretés du passé, maintenant que, réalisées ou non, tu connais les intentions qu'elles recouvraient?

Alice laissa retomber ses yeux vers le sol :

— Es-tu bien sûr de n'avoir obéi qu'à ce désir?

Avant de répliquer, je me penchai vers elle, cherchant à lire sur son visage : j'y découvris tant de dureté inattendue que je chancelai.

— Évidemment! soupirai-je d'une voix sourde.

Elle eut un geste de détresse véritable :

— Je voudrais te suivre : je n'y parviens pas.

— Qu'imagines-tu donc?

Mais elle se réfugiait de nouveau dans un silence déconcertant.

— Supposerais-tu par hasard que ce brouillon était un testament véritable, et que tes intérêts...

Elle eut un cri :

— L'argent! n'en parlons pas! Que n'ai-je pu seulement t'empêcher de m'en donner jadis!...

— Alors, si tes intérêts présents t'importent peu, qu'est-il besoin de rappeler le don de Cambaleyres?... Ah! n'interromps pas; je crois y être, j'y suis! Tu viens de te demander, n'est-il pas vrai? si ces intentions de ma tante, je ne les ai pas toujours connues, si ce n'est pas à cause d'elles que je t'aurais cherchée?...

— Jean! Jean! jamais je ne l'ai cru!

— Justement : tu ne l'as pas cru : donc tu l'as pensé. Mais même si cela était!

Où allais-je? C'est qu'aussi, brusquement, la volonté d'affronter enfin l'insaisissable que je sentais en elle, me rendait inconscient des mots qui m'échappaient. A ce moment, j'osai tout, jusqu'à la vérité! et je poursuivis :

— Même si, pour te choisir, j'avais obéi d'abord à un mobile étranger, cela empêcherait-il qu'aujourd'hui, demain, toujours, tu sois ma bien-aimée? Qu'est-ce que cela ferait, te dis-je, si l'homme d'autrefois a cessé de vivre, si un autre, à sa place, aspire ta tendresse comme une plante assoiffée boit l'eau du jardinier?

Elle avait fermé les yeux, incapable peut-être de supporter la lumière que je projetais et balbutia :

— En effet... qu'est-ce que cela ferait?

— Allons donc! Tu le reconnais! Après cela, faut-il jurer que l'hypothèse est folle, qu'avant ce matin, j'ignorais tout, que pour être aimée, tu n'as eu qu'à paraître?...

Elle continuait de répéter :

— En effet.. en effet...

— Assez de blasphèmes! Le miracle est devant nous. Je t'aime. Sens-tu comme c'est simple, définitif et merveilleux? Tu as passé, j'étais là, et tu m'as pris! Je t'aime. D'ailleurs, si on expliquait les miracles, qu'auraient-ils de plus que la réalité quotidienne? Ils sont le don de Dieu, l'ineffable se révélant aux hommes. Quand ils paraissent, on se met à genoux et on remercie. Même pour cette heure douloureuse, la première, la dernière, bénissons l'adorable bienfait, nos bras liés, nos cœurs plus que jamais unis...

Minute divine : maintenant que je n'avais plus qu'à exprimer le délice dont je vivais, les mots se pressaient sur mes lèvres, joyeux et libres. Quelle contrainte leur aurais-je imposée? N'avais-je pas tout expliqué, tout révélé, et, je le sentais déjà, tout effacé?

Dans un élan passionné, j'approchai d'Alice. Mes bras l'enveloppèrent défaillante. J'entendis qu'elle murmurait :

— Tu as raison, c'est le miracle...

En même temps sa bouche quêtait la mienne : nous étions à ce point où l'on ne sait plus si l'on est des bêtes dévorantes ou des naufragés unis dans la même peur de l'immensité qui les guette.

Triomphant, je répliquai doucement :

— Viens, il est tard...

Et nous revînmes vers Cambaleyres dont la face nocturne, là-bas, semblait plus ironique que de coutume, vers Rosa qui, un tricot à la main, attendait à la porte en nous surveillant de loin... O merveille, maintenant que je croyais avoir définitivement détruit le passé, je ne me sentais plus capable que de paroles enfantines et je soupirais :

— Que d'étoiles, ce soir !

Alice répondait :

— Au Puy, retrouverons-nous pareil silence ?

— Le silence est en nous : il suffit d'être ensemble.

— Bonsoir, monsieur et madame...

— Bonsoir, Rosa...

Volupté de la rentrée dans la demeure où la paix nous attend, de la montée à deux dans l'escalier dont la vis a l'air de vouloir se prolonger jusqu'au ciel... Et puis voici le corridor et, devant la porte ouverte de notre chambre, l'appel discret d'un rectangle de lumière. J'avance dans la joie de ma libération réalisée. Mon cœur tressaille du bonheur proche. Quelle revanche et comme nous allons nous aimer !

Mais, soudain, la voix d'Alice :

— A propos, pourrais-je savoir au moins où tu as trouvé ce brouillon ?

Certes, l'accent reste toujours détaché ! Un autre croirait à coup sûr que ce sont encore les paroles enfantines qui se poursuivent. Je réponds de même :

— Où je l'ai trouvé ? par terre, je crois, dans le débarras... Tu comprends, j'avais remué beaucoup de vieux cahiers... beaucoup de livres... c'était sorti peut-être de l'un d'eux. D'ailleurs, à quoi bon le rechercher ? cela ne compte plus : c'est de la poussière d'autrefois...

A mesure, nous nous regardions. Nous avions l'air de gens qui, au retour d'un grand voyage, ne se reconnaissent pas. Aucune de mes paroles ne me semblait dangereuse et je sentais chacune lourde d'un inconnu que je ne m'expliquais pas. A force de s'organiser, le mensonge venait-il donc de déclencher la catastrophe ?

— De la poussière... je l'avoue...

Alice ensuite s'efforça de sourire et entra. Moi, je me demande comment j'ai suivi : l'insaisissable était revenu...

XIII

Le départ pour le Puy eut lieu le lendemain soir.

Nous quittions Cambaleyres sans l'abandonner tout à fait. Le regretter eût été dès lors superflu. Pourtant, si peu disposé qu'on y soit, on ne saurait échapper à la distraction des derniers préparatifs. Alice se leva en hâte. Je l'imitai. Après quoi, succédèrent l'envahissement par le rien et une activité de manœuvres que talonne le désir de terminer à l'heure dite. La nôtre n'était pas fixée, mais nous nous hâtions comme si elle l'était. Sans me l'avouer, il ne me déplut pas d'être happé par des obligations qui interdisaient de nous examiner l'un l'autre. Et le temps s'écoula tout entier rempli par des paquetages, les recommandations à Rosa, le choix de ce qu'on emporterait ou non.

A un moment donné, comme je cherchais Rosa, je la découvris dans le débarras, occupée à mettre en caisse les livres que j'avais préparés la veille. Alice était près d'elle, exerçant une surveillance que rien ne commandait. Ayant dit à Rosa ce que je désirais, je m'éloignai sans m'en inquiéter autrement. J'étais d'ailleurs dans un état singulier. Mon désespoir de la nuit semblait ne plus exister. Non seulement j'évitais avec soin de vérifier sur le visage d'Alice si, à notre rentrée dans la chambre, j'avais été victime d'une hallucination passagère, mais, pareil en cela à certains malades qui se savent condamnés, je me refusais à noter les symptômes d'une crise à laquelle pourtant je ne cessais de réfléchir. Enfin et surtout, la perspective de retourner dans la maison de mon enfance me procurait une exaltation momentanée qui suffisait à occuper mon âme.

Lorsque, les bagages expédiés, nous partîmes à notre tour, avouerai-je qu'en montant dans la voiture qui allait, après trente ans d'exil, me ramener *chez moi*, j'eus conscience qu'un autre, présidant au voyage, s'installait près de nous? L'impression de présence invisible dont s'accompagnent parfois les actes de la vie réelle est difficile à rendre. Les yeux n'aperçoivent rien, aucun délire ne trouble la pensée, on continue comme devant à n'accepter que le témoignage des sens classés : cependant, l'on est sûr de ne pas se tromper, on indiquerait la place occupée, on craindrait presque de heurter celui qui est là.

Mon père, auquel je songeais si peu depuis quelques semaines, avait ainsi pris siège à nos côtés. Je comprenais le silence d'Alice. Je me taisais aussi. Elle et moi, devenus comparses, formions maintenant l'escorte respectueuse du maître regagnant un fief dont il n'aurait jamais dû être chassé. Approuvait-il le prix dont j'avais payé pour lui ce retour? Allait-il au moins, pour me remercier, chasser de ma nouvelle demeure l'inexplicable malentendu qui menaçait notre amour? Hélas! l'ombre mystérieuse que je croyais m'accompagner ne me répondait pas. Lorsqu'on arriva, au soir tombant, je m'aperçus qu'elle avait disparu : et, venu le cœur battant, je fus libre de savourer, sans elle, la désillusion qui m'accueillit.

Entrée où tout déçoit : depuis les inconnus qui guettent à la porte, — ce sont les nouveaux domestiques accourus pour débarrasser l'auto, — jusqu'à la lumière électrique qui des plafonds tombe en averse sur des choses habituées jusqu'alors aux rayons discrets de la lampe. En cours de route, tout à l'heure, quand je fermais les yeux, je recréais un éclairement, un mobilier, et des bruits de pas : ici, les murs, bien qu'on n'y ait pas touché, ont changé de proportion : ce qui survit des meubles d'autrefois accentue la disparition du reste. Quant aux pas... je savais bien que je ne les entendrais plus.

Du coup, je m'aperçois que je suis le seul aussi à pouvoir regretter ce que le temps a emporté. Alice même ne me comprendrait pas si je tentais de m'exprimer. On ne ressuscite pas pour les autres un passé qu'ils ignorent. Le passé est en nous. Il est la frontière qui nous isole, même de la tendresse. Comme le mien m'isole, ce soir!

Alice, qui m'a suivi, tandis que j'errais d'une pièce à l'autre, tente de lutter contre la déception qu'elle soupçonne, mais ne pénètre pas :

— Eh bien! murmure-t-elle, ne sentirais-tu déjà plus l'accueil de *ta maison?*

J'hésite à répondre : puis, tout à coup, j'oublie qu'elle m'interroge, je cesse de voir ce qui m'entoure : c'est qu'en même temps, comme hier, mais avec quelle certitude! l'insaisissable est devant moi. Il vient de s'accrocher au sourire qui accompagnait la demande; il ravage la bouche lasse, les yeux cernés : il a changé jusqu'au ton de la voix! Ah! j'ai eu beau prétendre ignorer qu'il existe, en vain Alice s'efforce-t-elle aussi

de me le dérober, nous sommes face à face : l'hôte véritable qui s'installe, c'est lui !

Alors, ayant répliqué je ne sais quoi, et saisi d'un irrésistible besoin de fuir, je gagne l'entrée :

— Je vais faire un tour de place ; j'adorais cela jadis, quand j'étais enfant; je m'imaginerai peut-être le redevenir... dis-je pour expliquer ma sortie insolite.

Et, toujours du même ton trouble, Alice répond :

— Va donc ! je remplacerai ici ceux qui t'attendaient en ce temps-là.

Autre parole qui a l'accent d'un présage : il faut être une morte pour remplacer les morts...

A peine dehors, je commençai de faire les cent pas sur l'étroit rectangle du Greffe et réfléchis. Par un revirement plein de douceur, j'y retrouvais l'accueil et les traits d'autrefois : les acacias aussi maigres, la fontaine encore glougloutante, et les façades intactes — celle-ci avec sa vierge abritée dans une niche, cette autre dérobant aux passants une cour ornée de mascarons, le greffe lui-même exhibant au centre de chaque ferronnerie un cœur grêle (la maison de Bourdoin ornée avec des cœurs, quelle ironie !) Il n'était pas jusqu'aux bruits de la ville, fumée sonore émanant des toitures, qui ne fussent restés pareils. Ceux qui les produisaient dans ma jeunesse avaient dû mourir pour la plupart : mais quels qu'en soient les titulaires, à distance le tintement des vies humaines ne change pas.

Vainement, toutefois, la place pitoyable tentait de me calmer ; décidé à écarter des souvenirs, tous inutiles ou décevants, je réfléchissais à un présent dont je me demandais maintenant d'où il venait, et ce qu'il ferait de nous. Ah ! découvrir pourquoi l'insaisissable est revenu ! Je pesais les mots qui semblaient l'avoir rappelé :

— A propos, pourrait-on savoir où tu as trouvé ce brouillon?

— Par terre, je crois, dans le débarras...

Si Alice ignorait tout, de quelle importance ma réponse? Si elle savait, qu'importe encore le lieu de la trouvaille, après que j'ai reconnu l'avoir faite? Ma pensée s'égarait. Précisément parce que j'avais menti avec conviction, je n'imaginais pas la possibilité d'ajouter rien à mon récit : grâce à lui, je croyais aussi le passé rendu clair, donc hors de cause, liquidé, aboli. A bout de recherches, j'en venais à laisser de côté mon rôle

pour accuser Alice d'une véritable injustice. Bientôt cette injustice me révolta.

C'est là le tournant. Deux jours auparavant, l'âme autant que le corps fustigée par la Sibère, je gémissais sur un talus à l'idée qu'Alice ne m'avait sans doute accepté que par reconnaissance : pourtant, si elle se fût alors montrée, je me serais jeté à ses genoux en lui demandant pardon de douter d'elle. A cette heure, au contraire, rôdant sur la place comme un prisonnier dans un préau, j'ai commencé de vibrer à l'unisson de ma race et ma détresse s'est muée en ressentiment. Je ne cessais pas d'aimer de toutes les forces d'un cœur passionné; seulement, c'était déjà de l'amour irrité, prêt à exiger un compte et où passaient comme un début de haine. Amour ou haine, démêle-t-on ce qu'on ressent, dès qu'on vit dans la violence, et sans violence aurions-nous été au bout de la douleur?

Quand je me décidai à rentrer, s'il ne s'était vraiment rien passé d'*extérieur*, si nous devions, en théorie, nous retrouver au point de départ, tout avait donc changé. J'étais encore l'amant, elle était toujours l'aimée : mais, bouleversé par de secrètes rancunes, j'avais cessé de mendier et elle, peut-être, de me rendre justice.

Aussi, avec quelle netteté me reviennent les paroles par quoi s'affirma tout de suite la position nouvelle de chacun de nous! Quatre phrases, et l'abîme parut.

— J'ai cru que tu t'oubliais, dit Alice. Éprouvais-tu tant de plaisir à être seul?

— Je ne t'avais pas quittée. Je ne cessais pas plus de t'interroger que toi de ne pas répondre.

— Questions et réponses pareilles à ta chimère et à oublier comme elle.

— Faudra-t-il oublier en même temps les mois qu'elle m'a fait vivre?

Sans répliquer, Alice gagna l'un des coins de la cheminée : je m'établis à l'autre. A la place où j'avais vu sourire ma mère, j'aperçus un hôte inconnu et qui décidément s'installait. Alors je n'ai plus regardé que les braises éparses qui rougeoyaient en avant du foyer, tels les anneaux brisés d'une chaîne. Tout à fait notre image, ces anneaux incandescents et disjoints. Quel forgeron avait commis le crime? et comprend-on que ce premier soir dans ma maison ait marqué le début du désastre?

Après cela, huit jours, ou dix... Dès le premier pas dans l'arène douloureuse, je trébuche et ne sais plus compter. Tout, de ce temps, se fond à distance dans une angoisse continue qui allait croissant sous le couvert d'actes ordinaires et de mots très simples.

Notre amour, autant qu'à Cambaleyres, s'alimentait d'inexprimable, mais au lieu d'en vivre et parce que l'inexprimable n'était plus le même, il en mourait.

Que voyait Alice en moi? Lisait-elle le ravage progressif qui, sans diminuer en rien ma passion, en détruisait la douceur confiante? Tour à tour, elle montrait des accablements inexpliqués, des expressions inquiètes, ou de brusques élans dans lesquels passait une pitié. Et de même, le plus souvent déçu, jamais lassé, je guettais la minute passagère où je retrouverais la paix confiante d'autrefois. En revanche, je ne cessais de me heurter à l'insaisissable. Il s'imposait désormais, me bravait, et je ne savais toujours pas quel il était!

Ne jamais savoir, quel qu'en soit le désir : voilà le supplice. On est deux dans une chambre, on parle, on a l'air d'appartenir sans réserve aux phrases prononcées : cependant, au même instant, on est sûr que les mots tombent comme les feuilles quittent l'arbre qui refuse la sève et que, si la chambre paraît immobile, un courant l'emporte vers la mer inconnue. Obsession de la dérive, vanité des paroles qui s'échangent : et quelle hostilité dans les silences, puisque seuls ils recouvrent les interrogations vraies! Si nous parvenions à ne jamais nous taire, Alice et moi aurions peut-être l'illusion que rien de grave n'est arrivé. Nous nous taisons : aussitôt le visage d'Alice devient un miroir répétant ma misère, le mien une face crispée sur laquelle passent au hasard des reproches ou des prières. Plus nous allons, d'ailleurs, plus les plages de silence se multiplient. Implacables, elles coupent les chemins, ramènent chaque fois celui de nous qui tente de s'évader à la seule réalité qui soit, à la seule aussi que nos sens ne percevront jamais.

Je parlais tout à l'heure d'une angoisse continue : oui, c'est cela. J'avais devant moi un être que je regardais, que j'aurais pu étreindre, dont le moindre désir commandait encore au mien ; tentais-je d'en approcher, je me heurtais à un autre, invisible, échappant à toute emprise et dont l'âme restait indéchiffrable. Que voulait-il, celui-là? Auparavant, je pouvais

supposer qu'il s'occupait du passé : ce passé avait été une fois pour toutes reconnu et décrit; oublieux à mon tour du testament et de mon mensonge, je cherchais, ne trouvais pas, et faute de mieux, attendais...

De même Alice attendait. Chacun, je le jurerais, devait avoir les mêmes implorations vers un dénouement à défaut duquel nous serions devenus incapables de vivre. Parvenue à un certain degré d'acuité, l'incertitude ne se tolère plus : on meurt ou la lumière se fait. Toutefois, on prévoit rarement quelle voie choisira le destin pour conduire au but, et la plus naturelle surprend encore.

Un après-midi, comme j'examinais la place, j'aperçus devant la maison de Bourdoin une silhouette svelte qui fit bondir mon cœur.

J'ouvris la fenêtre et criai :

— André!

L'homme se retourna. Je ne m'étais pas trompé : c'était lui.

XIV

Je ne m'attarderai pas à décrire des sensations si brèves qu'une trombe sembla passer sur mon âme. Un instant auparavant, j'appartenais à l'existence déterminée que m'avait faite mon mariage : ce qui la précédait me paraissait aboli, un tourment immédiat fermait pour moi le monde et je ne me souvenais pas d'en avoir connu d'autres. Soudain, à la vue d'André, je reprenais conscience d'avoir vécu ailleurs, tremblé pour des causes différentes. Je me sentis renouer avec ma personnalité véritable. Un souffle d'affranchissement passa et, pareil au blessé qui sort d'évanouissement, je crus au miracle d'un réveil dans le bien-être définitif.

Je ne pris pas le temps de réfléchir à l'origine de la présence d'André devant l'étude, mais, uniquement à ma joie, je me précipitai vers la place. André, qui d'abord ne m'avait pas reconnu, à ma vue, courut aussi. Je lui ouvris mes bras :

— André! mon petit!...

Et une étreinte suivit, passionnée, muette. J'étais ivre de bonheur. On aurait pu supposer que c'était moi qui rentrais de voyage, moi encore qui, après avoir délaissé mon frère, sollicitais son indulgence. L'un de nous donnait tout dans ce revoir,

tandis que l'autre semblait plus interdit que radieux : au degré de passion où je me trouvais, y aurais-je pensé?

— André! mon petit!... Arriver ainsi... sans prévenir!...

— Hier soir, j'ignorais si je pourrais partir. Tant d'affaires, à Paris...

— Et te trouver là, dans ce lieu perdu, en quête de je ne sais qui, quand tu aurais dû déjà être près de moi!

— Précisément, j'allais chez la seule personne dont je connusse le nom, pour demander le moyen de gagner Cambaleyres.

— Tu pouvais l'obtenir à la gare : tu as bien su y trouver l'adresse de Bourdoin!

— Mais, toi-même, Jean, comment se fait-il que je te rencontre ici?

— Au fait, tu ignores... Voilà ce que c'est que de me laisser sans adresse, car, ce n'est pas un reproche, tes lettres étaient laconiques autant que rares... Donc, impossible de t'aviser qu'à force de t'attendre, Cambaleyres s'est lassé. Regarde bien : c'est la maison!

— La maison?

— Celle de mon père, de mon enfance, la tienne tout à l'heure... Ce devait être elle qui t'appelait quand tu as cherché Bourdoin : on est toujours conduit. J'y habite depuis une quinzaine, mais si ces pierres pouvaient sourire, tu les verrais changées parce que tu as paru : déjà je ne les reconnais plus!

Il n'avait pas l'air de suivre, en proie à une gêne que chacune de mes explications ne faisait qu'accentuer : impatienté, je m'interrompis :

— Ah! çà, l'Amérique aurait-elle déteint sur toi et gardes-tu toujours maintenant cette mine d'homme écrasé par le poids des affaires?

— Je travaille beaucoup.

— Eh bien! mon petit, ordre d'oublier New-York : vacances ici! Tes valises?

— A l'hôtel.

— Quelle idée! pourquoi pas à la consigne?... Enfin, là ou ailleurs, on ira les chercher.

— Merci : je ne doutais pas de l'offre : seulement...

Il rencontra mon regard, rougit :

— Seulement, puisque vous voici installés au Puy, l'hôtel

serait peut-être aussi commode, et dérangerait moins... de toutes manières.

La vue d'un visage au carreau de l'étude m'empêcha de relever cette sottise. Attiré sans doute par le bruit de nos voix, le clerc avait levé la tête et nous épiait. Je m'emparai d'André.

— Viens d'abord.

— Où?

— Pardieu! où veux-tu que ce soit, sinon chez nous?

— Tu estimes que tout de suite...?

D'ailleurs, il se laissait conduire, comprenant que je ne l'écouterais pas. Lorsque j'atteignis la pièce du rez-de-chaussée où je me tenais quand je l'avais aperçu, je l'invitai à passer devant moi, puis, fermant la porte sur nous, donnai un tour de clé. Ainsi, à l'instant même où j'allais le sommer de m'expliquer sa singulière hésitation, je faisais moi-même un geste qui paraissait la justifier! Toutefois, je n'aurais pu agir différemment. J'étais un automate obéissant à des impulsions d'autant plus tutélaires qu'elles avaient l'air déraisonnables.

— Et, cette fois, à nous deux !

Il était resté debout : il gardait l'attitude préoccupée du visiteur introduit en fraude dans une propriété interdite et qui guette l'apparition du gardien.

— En premier lieu, daigne prendre un siège : on dirait, ma parole, que tu as peur de t'asseoir... et puis, écoute-moi... oui, allons au plus pressé : si le décor est modifié, l'habitant, lui, est bien tout à fait le même, et t'attendait avec la hâte affectueuse d'autrefois. J'espère, d'ailleurs, que tu n'en as jamais douté?

Il répondit oui du bout des lèvres.

— Toi, de ton côté, me reviendrais-tu par hasard différent?

Il protesta d'un geste mou :

— A quel propos et pourquoi?

— Est-ce que je sais! Tu m'as si peu expliqué ta vie, là-bas. Je ne retrouve ni ton regard ni ton air habituels. Possible que l'Amérique t'ait fripé ou déçu. En ce cas, et si l'avenir que tu espérais s'est dérobé, ou a cessé de te plaire, il sera aisé d'y renoncer. A mon tour, j'ai la joie de t'offrir la liberté d'attendre une existence qui te chante mieux. Je vais plus loin : la pensée que tu pourrais repartir m'est douloureuse. Puisque les temps sont modifiés, profitons-en pour supprimer les séparations inutiles. Assez de sacrifices de part et d'autre. As-tu compris?

On le voit, j'allais... j'allais... J'avais oublié l'impression du début. De nouveau, j'imaginais avoir devant moi un grand fils ayant peut-être à se faire pardonner une escapade et qu'il fallait tout de suite rassurer sur mon indulgence. Son sourire tardait bien un peu à revenir; tant pis! je ne doutais pas de l'obliger à paraître, ma tendresse s'en chargerait. Et je poursuivis :

— Naturellement, tu vas rester au Puy tout le temps nécessaire pour organiser l'avenir. Compte aussi qu'il faudra balancer tout à l'heure l'hôtelier, la chambre, et qu'on ne t'accueillera ici que tous bagages au vent. Après...

Mais, comme il persistait à ne point bouger, à ne rien dire, je m'interrompis soudain. En même temps que je parlais de l'hôtel, une lumière que je ne demandais pas se faisait. Au voyage dans le rêve succédait enfin l'amère réalité. Plus de doute : j'avais surpris André en cours d'enquête, décidé probablement, si les renseignements recueillis sur mon mariage ne le satisfaisaient pas, à quitter le Puy sans même me revoir. De là, son arrivée clandestine, son embarras quand je l'avais surpris, ce trouble croissant depuis qu'il m'écoutait...

Un brusque ressentiment dut modifier ma voix :

— Après... auparavant plutôt, il conviendra de me fournir... j'exige, si tu le préfères, quelques éclaircissements sur un point qui m'étonne. Comment se fait-il, alors que tu devais d'abord accourir chez moi, que je t'aie rencontré en train de te rendre chez mon notaire, le dernier homme, soit dit en passant, que je m'attendisse à te voir aller chercher?

Il avança vivement vers moi :

— Ne t'ai-je pas expliqué déjà...

— Que tu allais lui demander le chemin de Cambaleyres? A d'autres, mon petit ; tu ne m'y prendras pas. De même, pour tes lettres... Supposes-tu, par hasard, que leur ton nouveau m'ait échappé? Non seulement rares : courtes... au point de taire à quelle date tu débarquerais au Havre!

Il tenta encore de répliquer :

— A New-York comme à Paris, mon départ n'a pu être fixé qu'à la dernière minute.

Mais entraîné par ma propre crise, je n'étais pas disposé à ménager les transitions :

— N'ajoute rien ; à quoi bon des fadaises entre nous? Puisque la vérité t'embarrasse, d'un mot je vais t'aider à sauter

l'obstacle : dès qu'Alice est entrée dans ma vie, tu es devenu jaloux. Voilà ! La jalousie est un état que l'on subit sans le savoir, alors qu'il crève la vue des autres. Tu étais accoutumé à compter seul pour moi ; tu ne supportes plus le tiers introduit entre nous, tu te crois délaissé... Comme si un cœur ne pouvait abriter à la fois deux tendresses aussi distinctes l'une de l'autre que le jour de la nuit ! Toutefois, les jaloux y regardent rarement de près. La jalousie d'ailleurs n'est pas que souffrance : elle est aussi sottise, et rend méchant. Tu l'es devenu... Oh ! ne proteste pas ! j'ai déjà lu dans tes yeux que je tombe juste... Qui sait si chez Bourdoin, tu ne comptais pas surtout trouver des armes contre celle qui n'a pu que m'abuser, ayant volé ta place ? Se défier d'elle, très bien : qu'il eût été mieux de pouvoir sans remords la détester !

Jusque-là, il venait d'écouter tête basse ; il avait tout escompté sans doute, sauf ma hardiesse à débrider la plaie. Le dernier mot le fit se redresser.

— Que j'aie voulu, avant de te revoir, m'informer de ta vie nouvelle avec un peu plus de détails que ceux donnés par toi, je ne le nie pas : qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Entre les frères que nous sommes, pareille curiosité se défend d'elle-même et il est bien inutile, pour la justifier, de forcer mes sentiments. Quant à ceux-ci, va pour le nom que tu prétends leur donner : les épithètes importent peu. Admets pourtant que si je ne puis aimer quelqu'un que je ne connais pas, je ne saurais non plus le détester.

Je le regardai avec pitié :

— Ce que tu dis là, révèle à quel point tu as souffert : heureusement, le remède est proche et pas chez Bourdoin !

En même temps, j'approchai de la porte. André poussa un cri :

— Je t'en supplie ! attends !

— N'avons-nous pas éclairé l'essentiel ?

— Qu'à mon tour, j'aie le temps de parler... d'interroger, peut-être...

Je ne pus retenir un tressaillement.

— M'interroger ! à quel propos ?... enfin, soit, mais hâtons-nous.

Ses mains s'abattirent sur mes épaules :

— Frère, une seule chose, les yeux dans les yeux... je le jure, la seule à quoi je tienne et qui m'inquiète : es-tu heureux ?

Qu'y avait-il dans une question si simple pour que le poids m'en parût plus lourd que celui des mains abattues, pour que le son qui la portait me déchirât à la manière d'un appel au secours?

Je répétai :

— Heureux?

Puis je sentis que, malgré moi, du temps s'écoulait, un temps durant lequel j'apprêtais la réponse, — alors qu'il en devenait une, par le seul fait d'exister.

Me dégageant ensuite d'un effort rude, j'achevai d'une voix qui s'efforçait d'être légère :

— C'était bien la peine de tant te l'écrire! Probable que tu ne lisais pas mes lettres...

André secoua la tête :

— Je ne demandais pas des phrases.

Je repris, découvrant dans la sienne une espèce de pitié qui me produisait l'effet d'une agression :

— Le vrai bonheur ne se raconte ni ne s'avoue!

Il fit un geste découragé.

— Le vrai bonheur n'exige pas non plus d'être pesé, au moment où on l'affirme.

— Où as-tu vu que je l'aie fait?

Il détourna la tête :

— Hélas! il a suffi d'y venir pour que ta voix changeât. Tu ne t'en es même pas aperçu!

— Toujours ta jalousie : tu le souhaitais et tu l'as cru!

— Tes mots tremblent encore!

Il n'avait pas l'air de me défier, mais de me plaindre. J'approchai de lui : j'aurais plus volontiers supporté des injures.

— André! si ma voix change, si mes mots tremblent, c'est que j'ai peur d'étaler devant toi l'amour qui me dévore.

— Je n'ai parlé que de bonheur! ton amour, je n'en doute pas.

— En exprimant le mien, je creuserais ta blessure : je ne veux pas être le riche qui insulte à la misère d'un pauvre!

Mais une réplique effrayante me fit chanceler :

— La pauvreté vaut mieux que certaines richesses : je frémis du prix dont tu payes peut-être la tienne!

— André! De quel prix s'agit-il?

Déjà je me penchais vers lui, haletant. J'emprisonnais ses mains. Avais-je devant moi mon frère, arrivé à peine depuis

une heure, ignorant tout de mon existence nouvelle, ou un inconcevable témoin du mensonge sur lequel j'avais bâti? Ah! il y a des moments où la vie intérieure se projette de telle sorte sur le monde extérieur qu'on ne distingue plus ce qui appartient à l'une, ce qui dépend de l'autre!

— André! tu n'as pas le droit, je ne permettrai pas que tu t'arrêtes : tu as dit : un prix. Lequel?

C'était mon tour d'attendre les yeux dans les yeux, et de sentir s'écouler un temps qui paraissait ne devoir jamais finir. Soudain, les paupières d'André s'abaissèrent :

— Oh! Jean! murmura-t-il, moi qui espérais qu'à défaut de mieux et après ce que tu as fait, on te serait au moins reconnaissant!

Reconnaissant! Le mot de la naine!

André perçut mon tressaillement :

— Qu'ai-je prononcé encore qui te révolte, et ne pourrons-nous que nous taire ou nous blesser inutilement? Tu vois bien pourtant avec quel soin j'évite de toucher à ce qui n'est pas toi directement! Tu m'accusais tout à l'heure d'être jaloux : l'ai-je été? en tout cas, pas de la manière que tu imagines. Non, je n'ai conscience d'aucun retour égoïste sur mon sort : je n'ai jamais douté de toi. En revanche, comme j'ai tremblé pour ton bonheur! Tu parlais de mes lettres : les tiennes m'effrayaient, ivres de passion, c'est entendu, mais ayant l'air de cacher un mystère et comme lourdes d'un chagrin que je devais ignorer. Tant que j'étais loin, par quel moyen me rassurer? Ici seulement quelqu'un de désintéressé était en mesure de le faire : et je n'ai pas hésité, je suis accouru là, — il désignait la maison de Bourdoin, — avec quelle anxiété! avec quel espoir aussi d'apprendre que peut-être tes illusions valaient mieux que mes craintes! Inutile maintenant de m'enquérir! Hélas! je sais quelle serait la réponse!

A mesure, un sanglot retenu étouffait ses paroles ; les dernières eurent peine à me parvenir. Quand il acheva, ma colère était tombée. Redevenu lucide, je ne percevais plus que la double injustice qui menaçait de nous séparer. Mais si mon cœur cessait d'accuser André, comment convaincre le sien? Par quels moyens atteindre une âme qui a décidé de ne pas vous croire? Un instant, la radicale impuissance à dissiper la détresse qui s'approchait de nous, m'accabla : puis une inspira-

tion soudaine me guida. Sans mot dire, j'allai ouvrir la porte.

Au bruit de la clé qui tournait, André parut s'éveiller en sursaut.

— Où vas-tu ?

J'affectai de ne pas comprendre, et avançant vers l'escalier, appelai :

— Alice !

— A quoi songes-tu ! Attends au moins que du calme se rétablisse en nous !

Mais, sans l'écouter, je recommençai :

— Alice !

Ma voix devait alors sonner sous une extraordinaire angoisse, car, en haut, Alice courut.

— Qu'y a-t-il, Jean ?

— Vite ! descends ! quelqu'un ici pour toi !

Et revenant vers André :

— Que cela te plaise ou non, elle seule, n'est-ce pas, peut t'éclairer ?

M'entendit-il ? Je l'ignore. A la vue d'Alice qui paraissait, il avait reculé d'un bond au fond de la pièce. Subitement interdite, Alice s'arrêtait de même sur le seuil. Chacun, de tout le pouvoir de son être, considérait l'autre.

Il y eut ensuite un intervalle muet, une de ces minutes émouvantes et sacrées où l'avenir semble suspendu.

— Eh bien ! dis-je, avancez donc ! André, il y a assez longtemps qu'elle t'attendait ! Alice, il est venu ! Embrassez-vous, comme frère et sœur, et que vos craintes, à tous les deux, fondent sous la chaleur de ce premier baiser !

Au nom d'André, je vis Alice pâlir. André, de son côté, devant celle qu'il croyait détester, était devenu figé.

Le silence sacré reprit. Ils continuaient de se regarder ; on s'applique ainsi à prendre possession d'un inconnu quand, aux longues heures d'examen qui font défaut, on tente de substituer la vision instantanée à la lueur d'un éclair.

Et moi, de même, je les regardais ! Je les vois encore, au moment où j'écris, tels qu'ils me parurent alors et retrouve l'impression foudroyante, étrange, absurde, — je le croyais du moins. Tout à coup, j'avais envie de crier :

— Comme ils sont jeunes !

Jeunes d'une jeunesse triomphante, d'une jeunesse qui,

pareille à un cadre éclatant, faisait valoir tous les noirs profonds de la toile ancienne. Du seul fait de leur présence simultanée, l'âge m'accablait d'un poids insoupçonné. En vérité, on aurait pu me prendre pour le père de deux fiancés et mon invitation de tout à l'heure n'eût pas choqué, si elle avait servi à consacrer des accordailles!

Un mouvement suivit, dont je me demande encore s'il m'apporta aussitôt douleur ou joie. Comme attiré par un aimant, André approchait enfin d'elle et murmurait :

— Madame...

Elle, sans bouger toutefois, suivait chacun des pas de cette avance avec une sorte d'attention angoissée. On eût dit qu'elle prévoyait et redoutait en même temps la venue d'un destin. Tant d'émoi finit par m'étonner : après tout, qu'était André pour elle? qu'elle s'accordât ou non avec ce beau-frère de passage, en quoi cela pouvait-il nous atteindre, nous?

— Madame...

André avançait toujours. Il n'avait plus, comme auparavant, l'expression agressive ou décidée, mais au contraire l'humble sourire de l'homme qui sollicite un pardon. Lentement, gravement, à mesure qu'il approchait, le front d'Alice avait en se penchant l'air de l'appeler.

Et j'assistai ainsi à ce premier baiser que j'avais commandé...

J'entendis la voix d'Alice.

— Il ne faudra plus m'appeler madame : ne suis-je pas une sœur que vous apprendrez, je l'espère, à estimer autant qu'elle vous estime ?

André répondait :

— Je m'efforcerai d'obéir.

Après quoi, l'espace parut brusquement se vider d'un contenu mystérieux. Nous n'avions pas prononcé, chacun, vingt phrases, et la pièce était devenue aussi déserte que si nous l'avions quittée. Quelques minutes avaient littéralement exprimé l'essence de nos âmes!

XV

Comme ils sont jeunes!

La pensée singulière ne m'a point quitté, tandis que tout à l'heure, ils commençaient de s'entretenir sur le mode décousu

et un peu lâche qui est de règle quand on lie connaissance. Alice trouve excellent qu'André reste à l'hôtel, s'il y tient. André se déclare prêt à venir dans la maison. En fait, on ne décide rien : les choses restent en l'état. Quant à la durée du séjour... mais pourquoi la fixer dès l'arrivée?

— Quoi que vous fassiez, n'êtes-vous pas certain d'être approuvé? dit Alice.

En attendant mieux, l'après-midi, on ira visiter Cambaleyres.

— Il faudra aussi parcourir le Puy avec Jean : pour ce qui est de la cathédrale, comptez sur moi, j'entends servir de guide.

— Elle est votre royaume?

— Elle me sert d'horizon.

Et montrant à l'angle du greffe, un pan de mur colossal dressé au-dessus des toits:

— Voyez plutôt!

Comme ils sont jeunes! Au coin des lèvres, même sourire; dans leurs regards, même retenue volontaire. L'indéfinissable a disparu du visage d'Alice et celui d'André respire on ne sait quoi d'apaisé. Pourquoi suis-je en proie à un malaise comme s'il m'était pénible d'assister à leur entente? N'est-ce pas moi qui ai tenu à l'établir?

Au surplus, sous la plume, ces impressions de première heure prennent des contours précis qui les faussent. Certes, elles ont été cela, mais autrement, d'une manière voilée. On a confusément la certitude qu'elles existent, et l'on est tenté en même temps de les prendre pour l'œuvre maladive d'une imagination qui ne se contrôle pas.

Quoi d'anormal, par exemple, dans l'exclamation d'Alice :

— La venue d'André, après m'avoir effrayée, me remplit de joie. Je craignais un ennemi, et j'espère un allié.

— Un allié? Comment le sais-tu?

Mais elle hoche la tête :

— Ce sont choses qui se sentent.

En effet, les paroles comptent peu : on est libre d'y mettre n'importe quoi, et en particulier ce que l'on veut qui soit. Les pensées, au contraire, se respirent : aucune volonté ne parvient à les farder.

Et je me demande à mon tour : « Quelles nécessités rendent donc un allié désirable? »

Allons! ne cherchons pas! le trouble des jours précédents

doit me poursuivre. Mieux vaut s'efforcer de goûter dans sa plénitude l'heure qui coule : heure étonnante où mes regards, allant d'André vers Alice, unissent enfin dans un présent inespéré les deux affections de ma vie.

Tous trois, l'après-midi, nous sommes partis pour Cambaleyres, ainsi qu'il était convenu. A peine en route, ce pèlerinage au lieu de nos premières tendresses m'a d'ailleurs communiqué une allégresse imprévue. L'air saturé de senteurs balsamiques enveloppait notre marche d'une caresse légère. Tour à tour, nous avons écouté le clapotis de la Borne et le ruissellement du torrent de Vourzac. Les pins torturés, étirant leurs bras verts, semblaient des gnômes accourus au pied du parc pour y monter une garde rieuse. Enfin derrière les arbres qui ont cessé de l'étouffer parce que les feuilles sont tombées, la face de Cambaleyres s'est montrée, ambrée par le soleil. Cent fois j'avais fait ce chemin : je ne le reconnaissais pas. Reflets d'une lumière intérieure, ou jeux de l'automne mourant, tout me paraissait autre. J'avançais dans un rêve d'épithalame.

En arrivant, je me tournai vers André :

— Contemple le décor du vrai bonheur que tu as souhaité connaître : nous y avons vécu jusqu'à ces derniers jours.

Alice ajouta :

— Voilà les murs qui m'accueillirent jadis : ils n'ont point changé depuis trois ans.

Seul, André restait silencieux, et parce que je m'en étonnais :

— Que veux-tu ? murmura-t-il, je n'ai pas, ainsi que vous, des souvenirs pour animer ce désert.

Il semblait triste.

Puis, au retour, nouvelle féerie. Devant nous, les trois ouvertures noires de la cathédrale d'où s'écoulaient, comme d'une fontaine démesurée, la cascade des toits roses. Tout flambait, les dykes noirs, le Denise violacé, les forêts, la prairie : et toujours la douceur allègre de l'air parfumé par le genièvre et les genêts.

J'avais Alice à mon bras.

— Comprends-tu, demandai-je encore à André, la nostalgie que j'avais gardée de ces lieux ?

— Comprenez-vous un peu, ce soir, le bonheur des retours? poursuivit Alice à mi-voix.

Questions demeurées sans réponse. Le regard au loin, André n'avait pas l'air de voir la ville merveilleuse.

Vers le soir, il nous quitta.

— A demain donc, André, dit Alice, l'appelant ainsi pour la première fois.

Je remarquai le trouble de mon frère.

— Répondras-tu comme elle le souhaite?

— Merci, Alice, et à demain.

— Le matin, voulez-vous que nous montions à la cathédrale?

— Certes!

— Alors, chose convenue!

— Accepteras-tu aussi que, ce soir, je te ramène à l'hôtel?

— A ton gré.

Les mots ressemblent aux papillons : c'est une fois posés qu'on en voit la couleur. Entre les deux acceptations d'André, je réfléchis après coup qu'il y a la distance de la joie à la résignation. Encore vais-je m'attacher à des nuances qui n'existent sans doute que dans mon imagination? Qu'y a-t-il donc de changé en moi, et même dans tous les deux? car, tandis que nous partons par la rue de l'Ancienne Préfecture, nous prenons soudain un air absent. Le pas pressé, nous dévalons sans échanger un mot.

Aux tournants ou quand je sais qu'on doit trouver une marche, je murmure simplement :

— Attention!

André répond :

— Me supposes-tu si vieilli que j'y voie moins que toi?

Cependant, à l'approche de l'hôtel, je me décide à m'arracher au mutisme qui nous opprime.

— Maintenant que tu connais ma vie, dis-je, as-tu toujours le désir de te renseigner chez Bourdoin?

Cette fois, il hausse les épaules :

— En effet... à distance, on se forge des idées. Ce n'est pas ce que je craignais... pas du tout...

Il disparaît avant que j'aie rien ajouté, et tandis que j'écoute son pas s'éloigner, peu à peu remonte en moi l'amertume du premier heurt. L'hôtel évoque par trop la mémoire d'une défiance qui m'a blessé. Malaise toujours, et irritabilité qu'ont déposées sur mon âme les détresses d'avant : écartons-les et rentrons, promeneur fantôme, dans un fantôme de ville. J'ignorais que les lumières fussent aussi rares dans mon quartier.

Sans les étoiles qui luisent sur la bande étroite du ciel visible, on croirait errer au fond d'une catacombe. Quand je rentrai, j'appris qu'Alice, fatiguée, était montée dans sa chambre. Je n'allai pas la rejoindre. Je me suis installé auprès de l'âtre et, longuement, j'ai songé à ce que serait le lendemain.

Ce lendemain, dès dix heures, André parut.

— Vous le voyez, dit-il à Alice, je suis exact et fidèle au rendez-vous.

Ils partirent pour la cathédrale et je les regardai s'éloigner. Ils marchaient côte à côte, elle de son pas coutumier, lui l'allure ailée. J'avais refusé de les accompagner. Pourquoi? puisqu'à peine eurent-ils atteint l'angle de la rue des Tables, je ne songeai qu'à les rejoindre. Avant de m'y décider pourtant, je laissai d'abord passer du temps. Je m'imaginais réfléchir et ne songeais à rien. Que de fois on est persuadé que l'on pense à quelque chose, tandis qu'on reste sur le qui-vive, oppressé par l'inexprimé!

Enfin, je partis à mon tour et, pour les attendre à la sortie, voulus gagner le For. Quand on fait voir la cathédrale, le rite de rigueur est d'achever la promenade sur ce belvédère entre ciel et terre : moi, je ne l'aime que pour les souvenirs dont mon amour le décore.

Du Greffe au For, le plus court est l'*escalier boiteux*. On gravit des marches sous un passage voûté, on imagine pénétrer dans une allée de rempart sans issue, puis un coude brusque dégage le chemin et la montée se poursuit, enserrée entre deux murs de forteresse, tandis que sur le ciel se découpe le fronton d'un autre mur mauresque. Au détour qui suit, rien ne change sinon que le fronton fait place à la fusée du clocher. L'arrivée se fait ensuite, mais de biais, à l'abri pour ainsi dire d'un talus de pierres qui va mourir au pied du chevet.

Soudain, comme je m'apprêtais à déboucher sur le For, je m'arrêtai. Quoi! déjà terminée, la visite! L'avaient-ils même tentée? Ils étaient là, sur le banc de pierre, absorbés par leur entretien au point de n'avoir pas entendu mon pas sonner dans ce désert, et que je pus reculer sans être aperçu. Ensuite, je demeurai immobile, le cœur étreint par une douleur indéfinissable. Parce qu'Alice semblait parler avec animation, parce qu'André l'écoutait de l'air attentif et grave que l'on prend malgré soi quand on reçoit des confidences, ce tête-à-

tête m'était pénible comme le fruit d'un mensonge concerté.

D'un mensonge ! le terme est plaisant dans ma bouche. Sans doute n'est-il venu que par assonance morale. Depuis tant de jours, ne cessant pas de mentir, je ne devais envisager le monde qu'à la lumière venue de mon âme !

Quoi qu'il en soit, j'attendis. J'éprouvais le désir ardent de les interrompre et j'avais peur de les troubler. A la fin, André serra la main d'Alice comme pour sceller un pacte et tous deux se levèrent. J'avais envie de m'enfuir : au contraire, quittant mon abri, je m'avançai.

Nulle surprise à ma vue. On aurait dit que ma présence était attendue. A quoi bon aussi tenter de justifier la mobilité de mes impressions ? Maintenant que nous nous retrouvions à découvert, je ne m'expliquais plus ma longue hésitation à les rejoindre.

Je dis gaiement :

— Réussie, la visite ?

André répondit le premier :

— A peine une inspection rapide : c'est à recommencer.

Alice continua :

— Nous avions mieux à faire.

— Je ne devine pas.

— Nous connaître !

André reprit :

— ... Et, pour cela, bavarder !

Une détente contagieuse émanait d'eux. Ils riaient. En face de nous, le portique de l'église, avec ses arcatures détachées, semblait prêt à partir pour un beau voyage. Un vol de corneilles parait le ciel de ses volutes. L'univers alentour avait la douceur d'un appel. Je répliquai :

— La connaissance est-elle complète et n'y a-t-il plus rien à y ajouter ?

— Si, dit André, ta présence... qui nous manquait.

Ce mot, où je le retrouvais, acheva de balayer le peu d'incertain qui demeurait en moi.

— En ce cas, mes enfants, les vieilles pierres vont prendre leur revanche : suivez-moi.

André, ayant pris mon bras comme jadis, se tourna vers Alice :

— Vous permettez que je vous l'enlève ?

— Allons ! murmurai-je, tu as donc enfin compris qu'elle n'avait rien détruit ?

Et ce fut une rentrée délicieuse, la halte durant laquelle on ne soupçonne ni où l'on va, ni d'où l'on vient, une de ces minutes où la vie disparaît à force d'exister. Autour de nous, un décor du Moyen-âge : chapelle et baptistère, hospices et couvents. Là où nous passions, la sensation que des foules avaient passé. Les noms des rues chantaient : rue Saint-Mayol, rue Grasmanant, rue du Cloître, rue Bec-de-Lièvre. Nous allions, évoquant des chevauchées, des foires pieuses, la ruée d'un monde, cependant que nos pas, sonnant sur le pavé, faisaient connaître la solitude poignante qui leur succède.

Rue Séguret, j'aperçus de loin Bourdoin sur le pas de l'étude et qui saluait, suivant sa coutume, un client de marque. Quand nous arrivâmes à sa porte, il venait de rentrer.

Puis la maison se montra. André dit, quittant mon bras :

— Vingt-quatre heures déjà que je suis avec vous ! Le temps court.

Alice répliqua vivement :

— N'est-il pas convenu qu'on vous garde et même que vous vous installez ici ce soir ?

— Ah ! m'écriai-je, tu quittes l'hôtel ?

— Il paraît.

— J'ai obtenu de lui tout ce que j'ai demandé, reprit Alice.

— Parce que je sais maintenant que ce qu'elle demande est toujours raisonnable, poursuivit André.

Ils étaient à ce moment l'un près de l'autre. Comme la veille, nous nous retrouvions dans la pièce où ils s'étaient aperçus pour la première fois : comme la veille encore, j'examinais leurs visages, dont rien n'avait changé, sinon qu'une satisfaction contenue les éclairait. Et je voulus répondre :

« A merveille ! »

Je me contentai de faire un signe : de nouveau la pensée ridicule glaçait le bonheur que j'aurais dû ressentir :

« Comme ils sont jeunes ! »

ÉDOUARD ESTAUNIÉ.

(La dernière partie au prochain numéro)

LA FRANCE ET LES ALLIANCES

Notre pays est rentré aujourd'hui dans ses limites naturelles. Son activité s'oriente vers les arts de la paix, son esprit ne nourrit aucune idée de conquête, son seul désir est de conserver intact le patrimoine national si péniblement reconquis. Tous ses efforts tendent simplement à assurer la défense de son intégrité.

I

Cette défense, nous pourrions certes y pourvoir nous-mêmes, mais elle nous entraînerait à des armements coûteux, alors que nous n'avons pas trop de tous nos moyens financiers pour panser nos blessures et reconstituer notre sol dévasté. L'idée, vieille comme le monde, d'utiliser à notre profit la collaboration active d'autres peuples, s'est donc tout naturellement présentée, au lendemain de la paix, à l'esprit des maîtres de l'heure et ils ont salué avec enthousiasme l'avènement de la Société des nations, qui semblait de nature à leur apporter les assurances nécessaires.

Le pacte de 1919, qui l'a instituée, proclamait en effet, dès ses premières lignes, qu'elle avait pour but de « garantir la paix et la sûreté des peuples. » Le rêve des pacifistes d'antan, cher au doux Frédéric Passy, se trouvait ainsi réalisé. On était tenté de croire au retour de l'âge d'or. Un magnifique sentiment d'altruisme allait guider dorénavant toutes les actions humaines...

Dans le texte du pacte, les articles qui suivaient cette déclaration initiale comportaient bien quelques réticences. La

garantie accordée n'était plus aussi claire. En cas « d'agression, de menace ou de danger d'agression, » le Conseil, au lieu d'agir, commençait par aviser ; le nombre des enquêtes, des contre-enquêtes prévues était considérable ; mais enfin, les nations cosignatrices « s'engageaient à maintenir contre toute agression extérieure l'intégrité territoriale et l'indépendance politique présente de tous les membres de la Société. » Il y avait là, semblait-il, les premiers éléments d'une base sérieuse sur laquelle on pouvait espérer asseoir avec le temps la paix du monde.

Les déclarations de principe n'ont guère de valeur cependant, surtout dans le domaine international, si elles ne sont accompagnées de mesures d'exécution nettes et précises. Les Gouvernements intéressés s'efforcèrent donc tout naturellement de définir les limites de leurs engagements futurs. Ils se mirent facilement d'accord sur la nécessité de faire sentir éventuellement leur action dans le domaine économique. Rien n'est plus juste à notre époque, où la guerre englobe l'ensemble des sphères d'activité et entraîne la mise en jeu de tous les moyens matériels et moraux. Le coupable se voyait menacé de perdre « toute communication commerciale ou personnelle entre ses nationaux et tout État membre ou non de la Société des nations, » c'est-à-dire de subir un blocus complet. La sanction était fort sérieuse.

Elle ne jouait malheureusement qu'à la longue. Pendant les premiers mois de la lutte, l'action des armées demeurait toujours souveraine. Le pacte, pour prendre toute sa valeur, demandait donc à être complété par l'organisation d'une intervention militaire puissante et rapide à déclencher. Sur ce terrain, hélas ! les mesures prévues furent beaucoup moins nettes. Les Gouvernements devaient rester juges des effectifs à mettre en œuvre et de leur répartition. Le Conseil se contentait de leur « recommander » son point de vue. L'intervention était libre.

Les engagements d'assistance, ne portant que sur les formes économiques et financières, ne fournissaient ainsi qu'une garantie assez précaire. Leur fragilité était d'autant plus grande que la seule sanction prévue pour les cosignataires, dans le cas où ils violeraient leurs promesses, consistait dans l'exclusion de la Société. La peine était assez légère ! On avait d'ailleurs

quelques chances de l'éviter, puisqu'elle devait être prononcée à l'unanimité. L'unanimité, chacun le sait, est fort difficile à réaliser dans une assemblée ordinaire; elle n'existe pas dans un conseil politique.

Voulant malgré tout prouver sa bonne volonté, le Gouvernement français n'hésita pas, au lendemain de la signature de cet acte diplomatique, à réduire ses dépenses militaires et le temps de service de ses soldats. Il faisait ainsi confiance au jeune organisme dont la naissance avait suscité tant d'espérances.

Depuis lors, les années ont passé. Les sessions se sont succédé. A chacune d'elles les associés, semblant se repentir de leur œuvre, se sont efforcés d'en détruire l'efficacité.

Un amendement présenté par le Canada a proposé par exemple d'exempter du devoir effectif d'assistance mutuelle les États qui, par leur situation géographique, se trouveraient très éloignés du lieu du conflit; il prétend également subordonner l'application du devoir d'assistance militaire à un vote exprimé, au moment même où se produit l'incident, par les Parlements des pays garants. Ce n'est là évidemment qu'un amendement, mais il a été adopté par les grandes puissances; seule l'opposition de deux nations secondaires a empêché sa ratification; il marque donc une tendance dont nous devons tenir le plus grand compte.

La deuxième Assemblée s'est employée pareillement à saper les fondements de l'article 16 qui fixe les procédés de répression. Elle a voté la suppression de tous les passages ayant trait à une action militaire; elle n'envisage plus que l'emploi des sanctions économiques; les États que gêneraient ces dernières pourraient même en « ajourner » l'application...

Ainsi chaque jour le glaive de la Société des nations s'émousse davantage. Certes, les Gouvernements n'ont pas encore ratifié de pareils votes! Ceux-ci n'en sont pas moins symptomatiques et laissent prévoir l'attitude de certains membres de la Société en cas de conflit grave. Ils cherchent, dès le temps de paix, à éviter de s'engager au bénéfice de la collectivité. A l'heure décisive, ne s'efforceront-ils pas bien davantage encore de tirer leur épingle du jeu, étant donné surtout les facilités de défection inconnues jusqu'alors, que leur procurera le mécanisme des guerres futures?

II

Dans quelles conditions, en effet, le Reich peut-il envisager une guerre de revanche?

Les Allemands ne sont ni des fous, ni des visionnaires. Ils poussent au contraire fort loin l'esprit de prévoyance, de méthode et d'organisation. Ils n'entameront donc la lutte que s'ils possèdent en mains de sérieux atouts, s'ils sont convaincus de remporter la victoire. Peut-être chercheront-ils à réaliser comme en 1914 une guerre courte? La diminution considérable de leurs moyens financiers et de leurs ressources alimentaires, conséquence du Traité de Versailles et de leur politique économique d'après-guerre, les pousse dans cette voie. Dans ce cas, leur action militaire se présenterait sous la forme d'une attaque soudaine, inattendue, effectuée avec les effectifs maxima et un armement inédit, si possible, en tout cas ultra-moderne. Si leurs mesures initiales étaient bien prises, ils seraient ainsi capables de réaliser à la fois la surprise stratégique, résultat de la manœuvre, et la surprise matérielle, conséquence de l'apparition de nouvelles armes sur le champ de bataille.

Les Allemands possèdent toutes facilités aujourd'hui pour préparer une guerre de cette nature. La « Reichswehr, » véritable armée-cadre, fournira les officiers et les gradés nécessaires ; tout est dès maintenant préparé pour que chacun de ses régiments forme, à la mobilisation, le noyau d'une division.

Quant aux hommes, l'Allemagne en regorge grâce à sa puissante natalité et rien n'est plus facile pour elle que de les instruire en marge des traités. Nos voisins se servent à cet effet de leurs sociétés d'éducation physique et de leurs associations nationalistes. Le général von Seeckt, le grand animateur allemand, leur donne tous ses soins. Les jeunes gens apprennent dans des camps spéciaux, non seulement l'école du soldat, mais aussi la manœuvre du groupe et de la compagnie : ils y manient le fusil, la mitrailleuse et sans doute le canon; leur éducation morale et patriotique enfin n'est nullement négligée. Au mépris des traités, les meilleurs d'entre eux passent ensuite

plusieurs mois dans la « Reichswehr, » pour parfaire leur instruction (1). En cas de crise, l'amalgame de la « Reichswehr, » de la « Schupo » et des « volontaires » fournirait donc à l'Allemagne une armée de réelle valeur.

Reste la question du matériel qui paraît, *a priori* du moins, plus difficile à résoudre. Le Traité de Versailles qui a privé nos adversaires de leurs armements les laisse théoriquement désarmés. Mais cette situation, même si elle se prolongeait, serait-elle de nature à les gêner beaucoup le jour où ils voudraient rentrer dans la lice ? Il est permis d'en douter. Rien n'empêcherait en effet les Allemands (en admettant qu'ils ne possèdent aucun matériel, ce qui n'est pas prouvé) (2) de poursuivre sans désemparer leurs études en temps de paix, de préparer leurs modèles, tout en ne construisant que le matériel d'expériences et d'instruction indispensable. Dans les six mois qui précéderaient leur déclaration de guerre, ils lanceraient à plein leurs fabrications en les camouflant de leur mieux et, à l'heure choisie, ils apparaîtraient sur le champ de bataille avec un armement doté des plus récents perfectionnements.

L'adoption d'une pareille méthode leur procurerait, même en temps de paix, de multiples avantages. L'Allemagne ferait ainsi figure de puissance pacifique et endormirait l'opinion publique du monde. Ses adversaires éventuels, en la voyant comprimer ses dépenses d'armements, seraient tentés de l'imiter au grand détriment de leur puissance défensive. Les réductions consenties sur les chapitres militaires soulageraient enfin le budget général du Reich ; l'ensemble de ses finances en profiterait et son crédit pour le temps de guerre se trouverait du même coup renforcé. Comment supposer que nos adversaires n'adoptent pas une politique si conforme à leurs intérêts ?

Tout en recherchant la solution du conflit au moyen d'une attaque brusquée, ils n'oublieront pas cependant qu'une pareille action peut échouer; ils ne négligeront donc pas, comme en 1914, d'organiser la suite des hostilités sous son autre forme : la guerre longue. Celle-ci exige une mobilisation rapide et complète des usines. Les richesses industrielles de l'Allemagne et

(1) On estime à plusieurs centaines de mille les jeunes gens ayant ainsi « fait un stage » dans la Reichswehr en 1923.

(2) Les derniers renseignements laissent supposer le contraire.

sa puissante natalité la placent à cet égard dans une situation privilégiée. La méthode de préparation de la guerre courte, que nous envisagions tout à l'heure, c'est-à-dire la création du matériel de guerre au cours des derniers mois de paix, ne pourrait d'ailleurs que la favoriser. Grâce à elle, en effet, au début des opérations militaires, le personnel allemand serait en place, les approvisionnements se trouveraient réunis, les usines fonctionneraient à plein. L'outillage voulu pour alimenter indéfiniment la lutte serait donc à même de remplir son rôle, sans que le pays ait eu à supporter en temps normal le poids des approvisionnements de sûreté qui grèvent si lourdement le budget des peuples pacifiques.

III

A toute époque, un peuple pacifique s'est trouvé en état d'infériorité marquée en face d'une nation que tourmente la soif des conquêtes. Cet aphorisme sera plus vrai que jamais dans l'avenir. L'Allemagne, par exemple, aura toute latitude pour choisir l'heure de la revanche ; elle nous imposera sa volonté à cet égard, et nous voilà obligés, pour parer à cette éventualité, d'entretenir en tout temps des armées et des approvisionnements considérables. L'Allemagne construisant au dernier moment mettra en ligne un armement doté des plus récents perfectionnements; nous ne pourrons bientôt lui opposer qu'un matériel vieilli... à moins que nous ne prenions la précaution de le renouveler constamment, méthode ruineuse et exaspérante pour l'opinion publique! L'Allemagne procédera en toute tranquillité à la mobilisation préventive de ses capitaux; même si nous préparons minutieusement la nôtre, nous avons bien des chances d'être surpris. L'Allemagne enfin, prenant l'initiative de la guerre, réalisera une avance de plusieurs semaines dans ses fabrications; là encore nous nous trouverons handicapés pour toute la durée de la lutte.

Si nous laissons à l'Allemagne sa liberté de préparation, notre situation sera donc inférieure avant que soit tiré le premier coup de canon. Pour sortir d'une pareille impasse, on ne voit guère d'autre moyen que de déclencher en même temps que l'ennemi le travail des usines de guerre et de « prendre des

gages, » suivant la formule récemment appliquée par l'Italie. Mais comment faire cadrer cette tactique avec la longue procédure d'assistance qu'envisageait tout à l'heure le pacte de la Société des nations ? La violation des frontières, qui constituait jadis le *casus belli*, était un fait matériel bien défini. Aujourd'hui, un État qui n'interviendrait pour faire honneur à sa signature qu'à ce stade des hostilités ne remplirait guère son rôle. Son appui n'est vraiment efficace que s'il se fait sentir beaucoup plus tôt. Sa mobilisation industrielle tout au moins doit accompagner celle de l'adversaire, et s'effectuer au premier symptôme de danger. Or, ce symptôme est une chose vague ; on n'enregistre pas le changement de production d'une usine comme l'invasion d'un territoire ! L'état d'âme de ceux qui signent un acte diplomatique prend donc aujourd'hui une importance particulière.

L'imprécision des articles du pacte de 1919 ouvre la porte à toutes les compromissions, à tous les atermoiements. Alors que l'ennemi a lancé à plein ses fabrications et qu'un mois gagné par lui constitue un atout considérable dans son jeu, est-ce le moment de se jeter dans le maquis de la procédure, d'accepter des enquêtes et des arbitrages ? Certes, l'Allemagne ne demanderait pas mieux ; elle gagnerait ainsi du temps. Il lui faut six mois pour préparer la guerre ; c'est justement six mois que l'article 12 accorde au Conseil pour établir son rapport, et ce n'est que trois mois après le dépôt de ce document que nous serions autorisés, nous les futures victimes, à faire acte de belligérants !

Il nous resterait, il est vrai, la faculté de ne pas soumettre le différend à l'arbitrage (1) ; mais, dans ce cas, les membres du Conseil le porteraient d'office devant l'Assemblée, et les puissances neutres se trouveraient d'emblée mal disposées à notre égard. Il y aurait toute chance alors pour que celles dont les intérêts sont différents des nôtres, utilisent la porte de sortie que leur procure l'article 15 : « Dans le cas où le Conseil ne réussit pas à faire accepter son rapport par tous ses membres, autres que les représentants de toute partie au différend, les membres de la Société se réservent le droit d'agir comme ils le jugeront nécessaire pour le maintien du

(1) Article 13 du pacte.

droit et de la justice. » Chacun reprendrait sa liberté d'action.

En résumé, grâce à ses réticences, le pacte de la Société n'était guère de nature à nous donner une sécurité dans le cas où la guerre se serait déroulée suivant l'ancienne formule ; avec la nouvelle, il ne peut qu'agir à notre détriment, au début du moins des hostilités. Il ne nous apporte aucun appui au moment d'une mobilisation industrielle de l'ennemi ; il laisse à chacun sa pleine indépendance ; il ne nous promet aucune intervention militaire en cas d'agression ; bien plus, il nous oblige à attendre neuf mois avant de recourir aux armes. Dans ces conditions, nous n'avions plus d'autre moyen, pour assurer la paix continentale, que de nous entendre directement avec les peuples d'Europe placés dans une situation analogue à la nôtre.

IV

On revenait ainsi, après un long détour, à cette idée simple que seuls des intérêts communs peuvent amener des Nations à conclure entre elles des pactes concrets, c'est-à-dire reposant sur une action militaire éventuelle. N'est-ce pas la vieille formule d'autrefois? Il est vrai que, dans le passé, certains traités de cette nature ont lié des peuples dont les intérêts étaient loin d'être concordants ; témoin celui qui unit si longtemps les deux ennemies héréditaires, l'Autriche et l'Italie. Mais les événements ont prouvé ce que valent de tels contrats. A l'heure du danger, la conscience nationale s'éveille et s'oppose à leur mise en application. Au lieu de constituer un élément de paix, ils préparent, comme toutes les unions mal assorties, les discordes et les divorces.

Celles qu'allaient envisager les bénéficiaires du Traité de paix n'étaient heureusement pas de cette nature. La crainte de la revision des traités, le spectre d'une nouvelle invasion hantaient leurs esprits. Si l'un d'eux était abattu, les autres ne devaient pas tarder à succomber. Leur solidarité politique et militaire était si complète qu'il semblait même au premier abord superflu d'y ajouter la sanction d'une alliance. Et cependant, au lendemain de l'apparition du pacte de la Société des nations dont chacun sentait la médiocre valeur, n'était-il

pas utile de proclamer au monde entier l'intention bien arrêtée de l'Europe victorieuse d'interdire même par les armes la revision des traités ? Toutes les nations intéressées tombèrent d'accord sur ce point, et c'est ainsi que furent signés à partir de 1920, les accords franco-belge, franco-polonais, franco-tchèque et la petite Entente.

Pour que ces actes prissent toute leur valeur, il fallait cependant autre chose qu'une signature échangée au bas d'un parchemin. Les alliances constituent des armes à double tranchant. Nous l'avons bien vu au cours de la dernière guerre, où l'entrée en ligne de la Roumanie, en créant un talon d'Achille à l'Entente, a été longtemps pour elle une source d'inquiétudes. Ce n'était certes pas la faute de cette noble puissance, qui s'était jetée dans la lutte avec sa juvénile ardeur. Seuls, ses alliés du lendemain portent la responsabilité de ne pas avoir suffisamment pourvu à son équipement, avant d'accepter son concours. Quoi qu'il en soit, la conquête du territoire roumain par les armées du Reich leur procura les denrées alimentaires et le pétrole qui leur manquaient alors ; elle leur fournit, temporairement du moins, un supplément de forces important qui contribua à prolonger la lutte.

Or, depuis la dernière guerre, les ressources allemandes en matières premières et en denrées alimentaires ont diminué de plus d'un tiers ; c'est la conséquence de l'amputation territoriale qu'a subie l'Empire. Dans un prochain conflit, l'occupation des riches domaines de la Pologne et de la Tchéco-Slovaquie par exemple, présenterait donc pour ses armées un intérêt de premier ordre. Logiquement, les accords politiques devaient être suivis d'un équipement militaire de nos alliés capable de leur permettre de résister victorieusement à une attaque éventuelle de l'ennemi. N'était-ce pas d'ailleurs le meilleur moyen de calmer les convoitises de ce dernier dans le présent comme dans l'avenir ?

Malgré les difficultés financières que leur suscitait la dépréciation de leur change, les nations alliées se sont mises courageusement à l'œuvre. La France ne leur a pas marchandé son appui. Nous contribuons actuellement à l'organisation et à l'instruction de leurs armées par les missions militaires que nous entretenons à Prague et à Varsovie ; les résultats qu'elles ont obtenus sont fort satisfaisants. Nous facilitons également leur

équipement par d'importants sacrifices financiers : un crédit de 700 millions, destiné à acheter des armes et à jeter les bases d'une industrie de guerre, a été ouvert récemment à la Pologne et à la Yougo-Slavie. Dans un avenir prochain, ces peuples posséderont ainsi la puissance militaire nécessaire à leur sécurité. La mobilisation économique elle-même n'est pas perdue de vue. Tous s'en préoccupent, tous en ont créé les premiers éléments, et là encore notre industrie privée s'est empressée de leur apporter son concours.

V

Ces armements, d'ailleurs assez modestes, n'enlèvent pas aux pactes conclus leur caractère nettement défensif. Ceux-ci se proposent uniquement d'empêcher une nouvelle agression des ennemis de la veille. Bien loin de menacer la paix de l'Europe, ils prétendent au contraire la garantir. Pourquoi, dans ces conditions, ne rentreraient-ils pas dans le grand échafaudage de paix dont la Société des nations a établi les fondements? Pourquoi ne constitueraient-ils pas un simple chapitre du pacte de 1919 ? Que reprochent à ce dernier les Gouvernements placés au contact de l'Allemagne ? Tout simplement de ne pas leur apporter une garantie militaire suffisante. Ses articles, comme nous l'avons vu, sont loin d'être catégoriques à cet égard. Trop de peuples qui l'ont signé sont en outre incapables d'intervenir en temps utile, les uns parce qu'ils sont trop loin, les autres parce que leur mobilisation est trop lente. De longs mois s'écouleraient par exemple avant que les peuples anglo-saxons puissent entrer en lice à nos côtés; pendant ce temps-là, l'ennemi aurait beau jeu pour rééditer ses dévastations de 1914! La France, la Belgique, la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, etc..., en cherchant des alliances, ont simplement voulu se prémunir contre le danger d'invasion que tant d'autres nations ignorent. Après les dures leçons qu'elles ont subies, personne ne saurait s'étonner de leur geste.

Le pacte de la Société des nations, malgré ses faiblesses, n'en présente pas moins pour les peuples d'Europe un grand intérêt moral et économique. Il promet au bénéfice des victimes d'une injuste agression une tardive mais puissante intervention. La

nation en mal de revanche est certaine d'avance que ses succès initiaux, si grands qu'ils soient, à la longue ne lui serviront à rien, parce que le monde entier se liguera contre elle. Même s'il ne devait jouer que dans le domaine économique, le pacte nous apporterait, en cas de guerre longue, mieux qu'un appui moral. Évidemment, le blocus, le boycottage des produits sont incapables de produire le moindre effet au début des hostilités. Mais que celles-ci se prolongent et ces armes deviennent terribles; l'Allemagne en a fait la dure expérience. Nul doute par conséquent qu'au moment opportun la perspective de ce danger lointain, mais certain, n'inspire aux fauteurs de désordre les plus salutaires réflexions.

En réalité, le pacte général de 1919 et nos traités forment un ensemble harmonieux; ils se complètent et jamais ne s'opposent; ils sont les assises de structure différente sur lesquelles doit s'élever le monument de la paix. Il semble par conséquent qu'au lieu de s'effrayer de la conclusion de ces derniers, tous les amis de l'ordre devraient se réjouir de les voir s'instaurer en Europe.

Avec son admirable clairvoyance, M. Benès comprit, le premier, la nécessité de faire rentrer dans le cadre général de la Société des nations les multiples accords particuliers qui avaient été conclus dans les années 1920 et 1921. Il présenta donc à la deuxième Assemblée, en septembre 1921, un amendement tendant à reconnaître la possibilité de constituer dans son sein des ententes régionales ayant pour but « de préciser ou de compléter les engagements du pacte en vue du maintien de la paix ou de la collaboration internationale (1). »

L'Assemblée ajourna cet amendement, mais, comprenant combien de tels accords pouvaient contribuer au progrès de la Société dans la voie des réalisations pratiques, *elle en admit le principe*. Elle ajoutait même dans sa résolution qu'ils pourraient être négociés sous ses auspices dans des conférences spéciales et avec son concours. Nul doute qu'avec le temps on ne parvienne au but ardemment désiré.

Toutes les réserves et les répugnances qui se sont manifes-

(1) L'article 21 du Pacte déclare d'ailleurs : « Les engagements internationaux, tels que les traités d'arbitrage et les ententes régionales, comme la doctrine de Monroe, qui assurent le maintien de la paix, ne sont considérés comme incompatibles avec aucune des dispositions du présent pacte. »

tées au cours de la discussion procèdent en somme de deux idées. C'est d'abord la conviction, passée presque à l'état de dogme chez les puissances anglo-saxonnes, que la vérité, la justice et le droit produisent sur l'opinion publique moderne leur effet par eux-mêmes, sans qu'il soit nécessaire de mettre en mouvement la force pour les faire triompher, et que par conséquent l'action morale de la Société des nations devrait inspirer une confiance suffisante pour permettre un désarmement général *a priori*. C'est ensuite et surtout une méfiance instinctive contre toute apparence de retour aux alliances fermées d'avant-guerre, aux équilibres de groupes de puissances qui sont considérés comme devant fatalement conduire à de nouveaux conflits.

Ces craintes sont fort légitimes. Il semble cependant possible de les vaincre et d'arriver à une formule qui concilie tout le monde. Les accords régionaux pourraient rester largement ouverts, de façon à éviter tout reproche de particularisme. Rien n'empêcherait également d'admettre, pour certains peuples moins directement menacés, la faculté d'y adhérer, sans se trouver astreints pour autant à des obligations aussi strictes. Celles-ci seraient prévues par exemple de façon à s'adapter à leurs possibilités, à leur organisation militaire, voire à leurs conceptions politiques particulières. L'appui de certaines puissances pourrait être limité initialement aux domaines naval, aérien, économique et financier, celui des autres à une coopération passive autorisant le passage, à travers leur territoire, des forces militaires et des matériels alliés, etc... Il en résulterait de toute façon, pour la France et les États signataires des traités, un accroissement de sécurité fort appréciable. Ces actes prendraient, aux yeux de l'agresseur éventuel, une telle force qu'il ne serait plus guère tenté de les faire jouer. On aboutirait ainsi à cette ère de paix si ardemment désirée, et alors, mais alors seulement, un nouveau désarmement militaire pourrait être envisagé.

En réalité, les discussions qui se sont poursuivies à Genève depuis trois ans ont été troublées du fait de la mentalité avec laquelle certains membres de la Société les abordaient. Tout entiers à leur rêve pacifiste, ils partaient trop souvent de l'idée préconçue, qu'il fallait avant tout réduire les armements et que la paix en découlerait naturellement. Ils oubliaient

qu'avec la forme nouvelle que prend aujourd'hui la guerre, les peuples les plus dangereux ne sont pas ceux qui entretiennent des forces militaires en temps de paix. Comme nous l'avons montré plus haut à propos de l'Allemagne, cette puissance est parfaitement capable de rouvrir violemment la lutte, après avoir laissé, pendant de longues années, tomber ses armements au minimum ; il lui suffit de préparer sérieusement sa mobilisation économique et de maintenir ses cadres futurs à hauteur de leur mission. Par un bizarre retour des choses d'ici-bas, ce sont dorénavant les peuples pacifiques qui se voient obligés de rester armés pour parer à toute éventualité. Leurs stocks de canons et de munitions remplacent les monceaux de béton d'autrefois ; ils constituent un simple fonds d'assurance, au même titre que la flotte pour l'Empire britannique.

Les traités que nous avons conclus procèdent d'une conception identique. Le jour où les membres de la Société des nations se rendront compte de cette évolution, l'accord sera bien près de se faire dans son sein. Ce jour-là, l'organe de Genève acquerra un prestige que lui souhaitent tous les vrais amis de la paix.

***

L'AN PROCHAIN A JÉRUSALEM!

III [1]

UNE PALESTINE NOUVELLE

VIII. — LE FILS DE LA JUDÉE (*suite*)

En ce temps-là, vivaient à Jérusalem une vingtaine de mille Juifs, entassés dans un étroit espace entre l'enceinte de la ville, le bazar musulman et le jardin du couvent arménien. Population singulière, certainement unique au monde, formée surtout de ces vieillards qui venaient d'un peu partout, de Russie, de Roumanie, de Pologne, pour attendre l'heure de s'endormir dans la vallée de Josaphat. Partis dans une apothéose, parmi les applaudissements et les souhaits d'heureux voyage de leurs voisins assemblés, ils trouvaient en arrivant leur éternelle juiverie, bien mieux leur juiverie natale, car ils se rassemblaient suivant le lieu, la ville ou le village d'où ils étaient venus. Ici, ceux de Hongrie, d'Allemagne, de Russie, de Pologne, de Roumanie, d'Autriche, du Caucase et de Boukhara; et là, ceux d'Amsterdam, de Tunisie, du Maroc, de l'Égypte, du Yémen, de Salonique, de Smyrne ou de Bagdad. Cela faisait autant de petits ghettos différents, qui se groupaient pourtant en deux grandes familles : Juifs du Nord et Juifs du Midi. Ceux du Nord, les Askénazim, d'esprit rapide et subtil, très versés dans l'étude du Talmud et de la Loi, particulièrement fanatiques, mal soignés de leur personne, et qui

Copyright by Jérôme et Jean Tharaud, 1924.

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril et 1er mai.

parlaient yiddisch ; ceux de la Méditerranée, les Séphardim, moins savants, moins intellectuels, plus soignés dans leur mise, et de meilleures façons, d'un fanatisme moins farouche, et qui parlaient le patois espagnol que les proscrits d'Isabelle avaient emporté avec eux. Askénazim et Séphardim vivaient tout à fait séparés. Ils ne priaient pas ensemble, ne se mariaient pas entre eux, et n'auraient jamais accepté de manger les uns chez les autres, car ils ne peuvent pas s'entendre sur la façon d'égorger les poulets... Sitôt qu'il était arrivé, chacun courait à son quartier, et revoyait avec bonheur des parents, des amis, la vie même qu'il avait quittée. La vieille pouillerie, la vieille misère éternelle les avaient suivis pas à pas. Mais il est doux de rencontrer, sous un ciel étranger, les habitudes et les êtres qu'on croit avoir abandonnés pour toujours.

L'admirable, c'est que ces vieillards, venus ici pour mourir, retrouvaient soudain, par miracle, une nouvelle jeunesse. Est-ce l'air de Jérusalem qui réveillait en eux quelque chose de la force des Patriarches ? ou faut-il croire le proverbe qu'une longue prière conserve la vie ? Beaucoup, pour plaire à Jéhovah qui a le veuvage en horreur, épousaient, au bout de peu de temps, une fille de quatorze ou quinze ans. Et béni soit l'Éternel ! ils en avaient une postérité, qui ajoutait à l'orgueil du Seigneur et à la détresse de la ville.

Pour faire vivre tout ce monde, il y avait la sainte Halouka, une institution bizarre, comme tout à Jérusalem, et qui ne date pas d'hier. Lorsque le roi Cyrus permit aux Juifs de Babylone de rentrer en Palestine, il arriva ce qu'on voit aujourd'hui. Très peu de Juifs usèrent de la faveur qui leur était accordée. L'exil n'est pas toujours sans profit. Sur les bords de l'Euphrate, la Juiverie captive n'avait pas perdu son temps à se lamenter sous les saules. La plupart de ces exilés s'étaient fort bien tirés d'affaire et ne tenaient pas le moins du monde à quitter leurs commerces pour rentrer à Jérusalem. On ne revit là-bas que ceux qui n'avaient pas réussi. Mais les riches Juifs de Babylone prirent l'habitude d'envoyer chaque année à leurs pauvres coreligionnaires une somme d'argent qu'ils se partageaient entre eux. Cela s'appelait la halouka. Et la coutume s'est perpétuée. Dans toutes les Communautés de l'Europe orientale, un impôt est levé pour l'entretien des pieuses gens qui vivent à Jérusalem. Chaque maison a sa tirelire où, en toute occasion, — heu-

reuse ou malheureuse, — on jette une pièce de monnaie pour les pleureurs du Mur. Et une fois par an, des quêteurs venus de Palestine viennent toucher l'impôt et vider les précieuses tirelires, apportant en échange un peu de la terre de Judée, un fil qui a fait le tour du tombeau de Rachel, ou la promesse d'une place dans le Temple reconstruit.

Si cette aumône ne les faisait pas vivre, les mendiants de Jérusalem, elle les empêchait du moins de mourir. Chacun recevait si peu de chose! Car le voyage est long jusqu'à la Cité sainte, et une bonne part de l'argent recueilli se perdait sur les grands chemins. En Russie par exemple, les sommes assez considérables fournies par la charité juive, étaient d'abord rassemblées entre les mains du rabbin de Berditchev, qui les faisait tenir ensuite à celui de Zadagora. Mais ces deux personnages, ces deux rabbins miraculeux, avaient chacun une cour, un grand train de maison, cent personnes à leur table, quelquefois deux ou trois cents, le samedi, jour des grands banquets rituels. N'était-il pas naturel qu'ils retinssent quelque chose de l'argent qui leur passait dans les mains? N'était-ce pas la volonté de Dieu même?... Et leurs secrétaires, croyez-vous qu'ils fussent riches? Et les quêteurs vivaient-ils de l'air du temps?... Quand enfin l'argent arrivait dans la sainte ville de Sion, pouvait-on le distribuer de la même façon à tout le monde? Même parmi les mendiants, il y a des rangs, des castes, des nobles et des pauvres diables. Le petit-fils d'un Rabbin miraculeux pouvait-il être traité comme un homme qui était autrefois cordonnier dans son village?... Heureusement qu'à Jérusalem on connaît depuis toujours le secret de vivre de rien! Hormis le samedi, bien peu de gens dans la ville du Seigneur mangeaient vraiment à leur faim. Si tout le monde avait eu l'idée absurde de rassasier son appétit, que serait-il arrivé? Le ghetto de Jérusalem aurait disparu depuis longtemps de la face de Dieu! Mais ces misères s'étayaient l'une l'autre. Chacun connaissait la pauvreté de son voisin comme la sienne propre, on se prêtait de porte à porte une casserole de charbon, une mesure de farine, un peu d'huile ou de sucre, de l'argent si on en avait, et toujours sans reçu. Entre tous ces mendiants la charité était obligatoire. Il fallait toujours donner quand on vous tendait la main, et donner autre chose qu'une bénédiction! Mais que donner quand on n'a rien? Dans aucun

autre pays du monde, existe-t-il cette chose si baroque et si touchante, une monnaie de mendiant pour des mendiants? Afin qu'il ne fût pas dit que dans la ville de l'Éternel un Juif eût imploré en vain un autre Juif, on avait inventé ça : des petits carrés de fer-blanc, qui valaient à peu près le dixième d'un demi-sou, et qui servaient à faire largesse.

Dominant cette pieuse misère, une lamentation éternelle. On peut dire qu'à Jérusalem, chaque jour était un jour de deuil. Le printemps, l'été surtout! car en ces saisons favorables aux expéditions militaires, il était arrivé jadis à la pauvre cité mainte aventure déplorable et la commémoration de ces catastrophes anciennes faisait de la belle saison la plus lugubre de l'année. Entre Pâque et la Pentecôte, demi-deuil en souvenir des vingt-quatre mille élèves de Reb Akiba massacrés par les Romains. Après le dix-septième jour de Tammouz, encore un deuil de trois semaines jusqu'à Tisché Béav. Alors, grande désolation sur le temple détruit par Titus! Un mois avant Rosch-Hachanah, nouvelle explosion de douleur, qui allait grandissant à mesure qu'on approchait des terribles jours de Kippour. En pleine nuit retentissaient la corne de bélier et la voix du Schamès qui arrachait tout le monde au sommeil en criant : « Réveillez-vous, il est temps! Allez au service du Seigneur! » En pantoufles, comme il est prescrit, une lanterne à la main, les vieillards moribonds s'en allaient par les ruelles, où les enfants arabes avaient semé du verre pilé. Au pied du Mur ou dans les synagogues, on les entendait pousser la lamentation séculaire : « Mon cœur gémit quand je vois chaque ville splendidement construite sur sa colline, et la ville de Dieu abaissée jusque dans l'abîme!... » On ne se lavait plus, on ne se coupait plus les cheveux, on ne faisait plus de mariage, et on jeûnait sans répit, ce qui avait du moins l'avantage de ménager un peu les ressources du ghetto.

Comme si l'armée de Titus campait encore aux portes de la ville, tout ce qui était hors des murailles semblait rempli d'embûches, de trahisons, de dangers. Pour ces Juifs, Jérusalem, c'était le Mur des Pleurs et le vaste champ funèbre qui, de l'autre côté du Cédron, couvre la colline de ses tombes, et dans lequel, après avoir prié toute leur vie, ils s'étendraient enfin pour toujours. Jamais une sortie hors des murs, sauf le samedi, jour des morts, pour aller prier sur les tombes. Il y avait bien un vieil aveugle qui, presque tous les jours, se faisait

conduire par son fils assez loin dans la campagne, et qui lui disait en marchant : « Encore quatre pas, mon enfant, sur la terre des Ancêtres, c'est encore faire plaisir à Dieu! » Mais il passait pour un extravagant.

Dans la ville même, on ne quittait guère le cher quartier des synagogues et des maisons peintes en bleu. Qu'aurait-on été faire dans les quartiers impurs? Que pouvait-on y rencontrer ? Rien de bien agréable! Ces Musulmans qui, là-haut, sur l'esplanade sacrée, foulaient tous les jours de leurs pieds le sol du Saint des Saints, et empoisonnaient de leurs prières la place où sacrifiait David? Ou bien encore ces Chrétiens qui avaient fait un Dieu du plus traître des Juifs?

De temps en temps passait par là quelque grand seigneur d'Israël, millionnaire et philanthrope. Tant de fanatisme et de misère épouvantait son cœur sensible. Avec l'orgueil d'un Juif occidental qui ne prie pas ou prie avec décence, se lave et mange proprement, il rougissait de cette juiverie vivant dans sa pieuse abjection, comme Job sur son fumier, et il se demandait comment on pourrait transformer cette vie du ghetto, et faire de ces mendiants et pleureurs de profession des gens pareils à tout le monde. L'un ouvrait une école ; un autre faisait venir à grands frais d'Angleterre des métiers à tisser, et un contremaître d'Allemagne pour leur en montrer l'usage ; un autre amenait l'eau dans la ville, ou construisait en dehors des murailles des maisons mieux aérées; un autre encore imaginait d'éteindre la vieille inimitié qui divisait depuis toujours Askénazim et Séphardim, en donnant cinq livres sterling chaque fois qu'ils se marieraient entre eux. Mais, en dépit des cinq livres, Askénazim et Sephardim ne s'unissaient pas davantage ; les métiers à tisser gisaient par pièces et par morceaux épars dans la poussière ; personne ne quittait le ghetto pour habiter hors des murailles ; et dès qu'on ouvrait une école, la corne de bélier retentissait aussitôt, l'anathème était lancé contre le directeur, les professeurs et les parents qui leur enverraient leurs enfants, et devant l'école on étalait les ustensiles qui servent à laver les cadavres et la civière des morts.

C'est dans ce vieux débris du monde qu'arrivait Ben Yehouda avec sa folie nouvelle. A ces gens qui se haïssaient parce qu'ils ne s'entendaient pas sur la façon de vider un poulet, et qui

tenaient à leur viddisch ou à leur espagnol comme au patois d'un cher passé, il voulait enseigner une langue nouvelle et les réconcilier dans une conception supérieure du Messie ! Quelle indignation, quel scandale, quand on vit ce juif malingre qui partout où il allait, et à quelque personne qu'il adressât la parole, ne parlait jamais qu'en hébreu ! On l'appelait le fou ; les enfants couraient derrière lui ; et à la synagogue il y avait toujours un furieux pour rassembler les fidèles au son de la corne de bélier, et réclamer l'anathème contre l'impie qui ravalait aux plus vulgaires usages les mots de la langue sacrée !

Lui demeurait imperturbable, récitant ses prières, le front sous son thaliss, et faisant tous les gestes des gens pieux. Il sortait même dans la rue la tête couverte de l'écharpe noire et blanche, à la manière des grands dévots. Mais quand on a vécu longtemps près d'un Polonais catholique, et qu'à Paris on a passionnément écouté Gambetta, Jules Ferry et Clemenceau, on ne croit plus à grand chose. Ce fils de la Judée ne croyait plus qu'au miracle des mots pour refaire le peuple hébreu. Chassé d'une synagogue, il allait dans une autre. Repoussé par les Askénazim, il allait chez les Séphardim. Puis un jour, laissant là thaliss et bandelettes, il cessa de fréquenter chez les uns et chez les autres.

Au logis, c'était la misère. Vingt francs par mois pour vivre, c'est peu, même à Jérusalem où l'on avait alors un poulet pour quatre sous. La pauvre Déborah, habituée aux douceurs d'une famille aisée de Moscou, se trouvait plongée tout à coup au plus amer de la vie juive. Quant au Polonais, quelle histoire ! Il s'était, en arrivant, logé dans un petit hôtel près de la Tour de David. Mais que se passa-t-il ? Était-il devenu amoureux de Déborah ? Ou bien avait-il éprouvé un sentiment de jalousie, en voyant qu'il n'était plus seul à veiller sur Eliézer ? Ou bien encore, l'existence dans cette ville de déments lui était-elle devenue insupportable ? Un matin, Ben Yehouda passa chez lui, comme il faisait tous les jours. Il ne trouva plus personne. L'énigmatique Polonais était parti la veille, sans laisser son adresse, et jamais on ne sut ce qu'il était devenu.

Plus d'ami. Bientôt plus d'argent. Le directeur de la Fleur du Saron ne pouvait garder bien longtemps ce Ben Yehouda forcené, qui compromettait son journal. Il le mit à la porte. Et dans cette ville où le Fils de la Judée était venu réveiller une

langue abolie, mais qui restait aussi sourde à sa voix que les morts de la vallée du Cédron, il n'y eut plus qu'un seul homme pour s'intéresser à son sort et lui adresser la parole autrement que pour le maudire.

Il s'appelait Pinès. C'était un Lithuanien, un lettré lui aussi, qui, après de longs séjours en France et en Allemagne, était venu depuis peu s'établir en Palestine. Il avait écrit en hébreu un ouvrage célèbre chez les intellectuels du ghetto, *les Enfantements de mon esprit*, où il se faisait le défenseur du judaïsme traditionnel. Par là il ne ressemblait guère à l'incrédule Ben Yehouda, ce qui ne l'empêchait pas de trouver du plaisir à discuter avec lui dans ce désert de Judée.

— Tu as tort, lui disait-il, de te mettre en rébellion contre tous les gens d'ici. Les pratiques et les rites qui t'indignent sont nécessaires comme la mèche est nécessaire à la lampe. Comment veux-tu qu'Israël continue d'exister, s'il abandonne ses croyances ? Un peuple qui possède un territoire à lui peut subsister sans religion, mais notre peuple dispersé n'a pour se maintenir que son attachement à sa foi. Autant que toi j'aime la langue hébraïque, mais n'en faisons pas un instrument pour la destruction de nous-mêmes. Ne renonçons pas à notre âme pour le seul plaisir de nous enivrer de nos vieux mots. Ne les dépouillons pas de ce qu'ils ont contenu de précieux et qui a fait notre grandeur. L'hébreu que tu veux nous faire parler serait une langue cent fois plus morte qu'elle ne l'est aujourd'hui, si, le jour où nous la parlerons, nous ne lui faisons plus rien exprimer des pensées et des sentiments qu'elle a répandus dans le monde. »

Ben Yehouda répondait à son ami que pour lui, l'esprit religieux n'était pas le tout d'Israël, mais la forme passagère d'un génie souple et varié, qui n'attendait pour s'exprimer avec une force nouvelle que d'avoir retrouvé son langage et sa patrie. Et entre ces deux hommes aux pensées si différentes, mais qu'une même passion idéale avait conduits au même endroit du monde, la discussion se poursuivait interminablement, comme autrefois, là-bas, le pilpoul, dans les yéchibas de Lithuanie.

Déborah allait être mère. Et le bon Pinès lui disait, quand il la trouvait seule : « Déborah, tu vas avoir un enfant. Tâche de convaincre ton mari qu'il lui laisse parler une langue

vivante, et qu'il n'en fasse pas un idiot! » A quoi le forcené répondait : « Qu'il soit idiot! Nous en aurons un autre. Mais il parlera l'hébreu ! »

L'enfant naquit. Un garçon. Il fallut bien le circoncire. Pinès obtint qu'un rabbin sépharad ferait l'opération, car chez les Askénazim personne n'aurait voulu s'en charger. Quand, suivant la coutume, le rabbin demanda : « Quel nom donnez-vous à votre fils ? » Ben Yehouda ne répondit point par un de ces bons vieux noms juifs qui, tout au long de l'existence, portent bonheur à celui qui le porte, Abraham, Jacob ou Moïse, mais songeant à la race nouvelle qui, par la vertu mystérieuse du cher langage retrouvé, allait jaillir du vieux tronc hébraïque, il inventa ce nom qu'on n'avait jamais entendu dans une synagogue : « Ithamar, Fût de Palmier! » Et du coup, le parrain faillit laisser tomber l'enfant!

Trois années s'écoulèrent, et comme si Jéhovah lui-même avait voulu manifester son courroux, à trois ans Ithamar ne parlait toujours pas, pas plus l'hébreu qu'une autre langue. « Parle-lui donc autrement qu'en hébreu! Et peut-être il répondra, » conseillait le sage Pinès. Or, un jour qu'il écoutait Déborah lui confier ses chagrins et sa crainte que le Seigneur ne voulût punir son mari de ses audaces sacrilèges en leur donnant un fils muet, un bouc s'approcha de l'enfant. Ithamar effrayé courut aussitôt vers sa mère, en criant : Maman! Maman! dans l'hébreu le plus pur. O bouc béni d'Israël ! C'était le premier mot d'hébreu qu'un enfant faisait entendre, depuis des siècles et des siècles, comme un mot de sa langue naturelle. Et que ce mot-là fût « maman, » comment n'y pas voir un symbole!

Cinq enfants suivirent le premier. Ces maternités répétées, et la phtisie qui la minait, avaient épuisé Déborah. Ben Yehouda bataillait toujours avec ses coreligionnaires. Dans son petit journal, *la Gloire*, il s'en prenait maintenant à la sainte Halouka, faisant honte aux gens du ghetto de ne vivre que de mendicité. Cette fois, c'en était trop! Passe encore que ce fou parlât hébreu dans sa famille. Mais s'attaquer aux aumônes qui faisaient vivre tout le monde! Représenter les pieuses gens du Mur, les pleureurs de la cité sainte, comme des fainéants indignes des charités d'Israël! Toutes les cornes de bélier mugirent. Dans la grande mosquée des Juifs askenazim, on alluma des

cierges enveloppés de chiffons noirs et l'on prononça contre l'impie, le contempteur des usages sacrés, l'antique formule de l'excommunication : « Que Ben Yehouda soit excommunié d'après le jugement du Seigneur des Seigneurs, dans les deux tribunaux, le supérieur et l'inférieur ! Que les calamités fondent sur lui ! Que sa maison soit la demeure des dragons ! Que son étoile soit obscurcie dans les nuages, et qu'elle soit furieuse, cruelle et terrible contre lui ! Que son cadavre soit jeté aux serpents ! Que son or et son argent lui soient pris ! Que sa femme soit donnée à d'autres, et que d'autres vivent avec elle ! Qu'il soit maudit par la bouche d'Addirion et d'Achtariel, de Gabriel et de Seraphie, de Raphaël et de Mecharétiel ! Qu'il tombe et ne se relève plus ! Qu'il ne soit pas enterré dans la sépulture d'Israël ! Qu'il reste dans cette excommunication et qu'elle soit son héritage ! Mais que sur Israël tout entier descende la paix et la bénédiction du Seigneur ! » Et, à la fin de la cérémonie, on éteignit les cierges, pour signifier que le maudit était désormais exclu de la lumière du ciel.

Le lendemain, l'excommunié faisait paraître dans *la Gloire* un article qui commençait par ces mots : « Je suis mort, mais je vis ! » Sa femme se jeta à ses pieds. Elle sentait la mort sur elle. « Va, demande pardon ! Demande pardon, Eliézer ! car si tu meurs, on te fera un enterrement d'âne, et à moi et à tes enfants ! » Une fois de plus Pinès intervint. Il obtint des Séphardim, toujours plus indulgents, que dans leur synagogue on ne prononçât pas l'anathème, ce qui adoucit les derniers jours de la pauvre Déborah. Elle voyait sa fin toute proche, et se demandait avec angoisse ce qu'allaient devenir, au milieu de tant de haines, son mari et ses cinq enfants lorsqu'elle ne serait plus là. Il lui vint alors une idée, une de ces idées qui ne peuvent se présenter à l'esprit qu'au plus profond de la détresse, et quand autour de soi on ne voit plus rien où s'accrocher. Elle écrivit à sa mère de venir. Celle-ci accourut de Moscou, et découvrit avec stupeur une misère que Déborah lui avait toujours cachée, et sa fille à l'agonie. Mais ce n'était pas tout ! Comme une consolation suprême, Déborah demandait que sa sœur quittât sa famille, qu'elle vînt à Jérusalem, et qu'elle épousât son mari, le phtisique, l'excommunié, et toute cette vie épouvantable qui l'avait menée au tombeau.

Son enterrement fut tragique. A l'exception du bon Pinès,

personne n'accompagna le cercueil de la femme qui parlait hébreu ! Sur le Mont Sion, au détour du chemin que l'on suit pour descendre dans la vallée de Josaphat, à l'endroit où se découvre soudain le Mont des Oliviers, une foule d'Askénazim qui s'étaient rassemblés là, crièrent qu'ils ne souffriraient pas que le corps allât plus loin et souillât la terre sacrée de leurs morts. Ils se mirent à jeter des pierres. Allait-on faire à la pauvre Déborah l'enterrement d'âne qu'elle avait tant redouté? Les porteurs effrayés laissèrent tomber la civière. Un moment, Ben Yehouda pensa revenir sur ses pas et enterrer la morte chez lui. Mais des Séphardim compatissants relevèrent le cadavre. Pinès calma un peu les furieux. Ils cessèrent de lapider le cercueil, et le convoi put arriver jusqu'à la vallée du Cédron. Sous le soleil brûlant, à travers les tombes pressées, on remonta la colline. Très loin de la dernière tombe, dans un endroit tout à fait à l'écart, on enterra Déborah. Et sur la pierre, le Fils de la Judée grava ces mots qui disaient à la fois sa tendresse et un espoir qui ne cédait pas devant la mort : « A Déborah, la première mère du peuple juif renaissant. »

Quelques mois plus tard, Ben Yehouda épousait à Constantinople la sœur de Déborah. Il revint avec elle en Palestine, et les déboires recommencèrent. A l'occasion de la fête anniversaire des Macchabées, il avait écrit un article d'un nationalisme enflammé, dans lequel il réclamait au nom de ces glorieux martyrs que la Terre des Ancêtres fût rendue au peuple juif. C'était là un désir tout à fait indifférent aux vieux Juifs du ghetto, à qui le Mur suffisait bien, pourvu qu'on leur laissât la liberté d'y gémir. Mais ils virent là une occasion de se débarrasser d'un homme qui les offensait tous les jours. Ils le dénoncèrent aux Turcs. Ce n'était pas la première fois que les Juifs de la synagogue en appellent à Ponce-Pilate... Ben Yehouda fut condamné à quinze ans de travaux forcés. Le jour même où sa femme accouchait de son premier enfant, deux gendarmes entraient dans la chambre et le conduisaient en prison. Il fit appel du jugement. Pour être remis en liberté en attendant la sentence, il aurait fallu verser une caution de deux cents livres. Mais où trouver quelqu'un qui s'engageât pour deux cents livres? Déjà deux fois, à haute voix, le greffier avait lancé la formule : « Qui veut donner caution

pour Ben Yehouda? » et personne n'avait répondu, lorsqu'un pèlerin du Maroc, qui passait là d'aventure, déclara par pure pitié (car de sa vie il n'avait entendu parler de Ben Yehouda) qu'il se portait caution pour lui. Et comme juste à ce moment la pluie qu'on attendait depuis plus de trois mois, commença de tomber, des gens superstitieux, qui regrettaient peut-être dans le fond de leur cœur d'avoir livré aux Turcs un de leurs coreligionnaires, attribuèrent à sa délivrance cette faveur du ciel.

Pluie bienfaisante! C'était le temps où Théodore Herzl répandait dans le monde l'idée qu'on pouvait reconstituer, par des moyens politiques, cette unité d'Israël que le Fils de la Judée essayait de préparer par la restauration du langage et du génie hébraïques. Les deux mouvements s'accordaient. Au peuple juif renaissant il fallait une langue. Ferait-on la folie de préférer à l'hébreu, l'anglais, le français ou l'allemand? Problème tout à fait pareil à celui qui s'était posé pour le choix d'un territoire. Herzl aurait accepté l'anglais, comme il acceptait l'Ouganda, parce qu'il n'avait jamais été un vrai fils du ghetto. Mais les gens qui le suivaient, plus pénétrés que lui d'un profond sentiment juif, tenaient du même amour à la terre et au parler des Ancêtres. Pour eux le Fils de la Judée, le fou de Jérusalem, qui, le premier, avait voulu qu'on ne parlât qu'hébreu dans sa famille, apparaissait comme un héros de la résurrection d'Israël. Et leur pensée se tournait avec reconnaissance vers cet homme qui, au milieu des pires tribulations, poursuivait la tâche immense de faire un dictionnaire de la langue hébraïque, — non pas un sépulcre de mots, mais un édifice vivant, pour y loger toute la vie moderne, les idées, les sentiments et les choses qu'on ignorait autrefois.

Les vieux Juifs de Jérusalem continuaient de se détourner avec la même horreur qu'autrefois des écoles fondées hors des murs par les philanthropes d'Occident, mais les gens qui venaient maintenant en Palestine comme les avant-coureurs du Peuple dispersé, s'empressaient d'y envoyer leurs enfants. La plus importante était celle qu'avait créée depuis longtemps déjà l'Alliance israélite universelle, et dans laquelle l'enseignement était donné en français. Les Allemands, pour lui faire pièce, ouvrirent à leur tour une école, et afin d'attirer la clientèle ils annoncèrent que tout l'enseignement serait donné en hébreu.

Mais quand ils tinrent le succès, ils dévoilèrent leur jeu, et ne laissant plus à l'hébreu qu'une heure ou deux par semaine, ils le remplacèrent par l'allemand. Alors on vit une révolte, la première à Jérusalem depuis le temps de Bar-Cochebas et de Reb Akiba. Et ce fut une émeute enfantine ! Garçons et filles déchirent leurs cahiers et leurs livres, et quittent la classe avec fracas. Et comme cela se passait le jour des Macchabées, les écolières en rébellion apportèrent chez Ben Yehouda un beau chandelier à sept branches avec ses bougies allumées, tandis qu'au dehors les garçons entonnaient le chant d'espoir d'Israël.

Après ce coup d'éclat, un très petit nombre d'élèves retourna chez les Allemands. On créa pour les autres, sur l'argent du Fonds national, des écoles purement hébraïques. Elles se sont multipliées depuis la déclaration Balfour. Dans cette Palestine où, il y a quarante ans, le Fils de la Judée, phtisique, misérable, arrivait plein d'enthousiasme, avec la fidèle Déborah et l'inconstant Polonais, tout le monde aujourd'hui parle hébreu, à l'exception des vieillards du ghetto. C'est, avec l'arabe et l'anglais, la langue officielle du pays. Et le premier geste des Sionistes sur la Terre des Ancêtres, fut d'attester par un symbole cette résurrection de l'esprit et de la langue juive. Là-haut, sur le Mont des Oliviers, dominant la vallée de Josaphat, la Mosquée d'Omar, le Saint-Sépulcre et Jérusalem tout entière, ils ont posé douze pierres, — autant que de tribus d'Israël, — les douze pierres de fondation de l'Université hébraïque.

J'ai appris, ces jours-ci, la mort de Ben Yehouda. Un pauvre juif phtisique, qui meurt à Jérusalem et qu'on enterre dans la vallée du Cédron, c'est un événement qui tombe bien silencieusement sur le monde. Le journal qui m'en a porté la nouvelle, raconte qu'on lui a fait un très bel enterrement. Par la pensée, je l'ai accompagné sur le petit chemin qu'avait suivi jadis la pauvre Déborah. Son corps a-t-il frémi, quand il arriva à l'endroit où les furieux Askénazim avaient lapidé le cercueil ?... Que pensait le vieux Sonnenfeld, en regardant, à travers les barreaux de sa chambre, un cortège nombreux, derrière les bannières des Sionistes, escorter parmi les tombes l'excommunié, contre lequel il avait si souvent fait retentir sa corne de bélier ?... Je le revoyais, dans sa chambre, le petit homme

malingre et moribond, au milieu des cartons et des fiches de son dictionnaire, où chaque mot d'Israël a sa très vieille histoire ou bien son pedigree d'hier, pareil à un chimiste qui aurait inventé un prodigieux explosif. Quelle vie vont-ils prendre, ces mots ressuscités d'entre les morts? Quel nouveau destin les attend, ces vieux serviteurs d'Adonaï? Est-ce qu'ils vont ressasser, dans leur forme orientale, de banales pensées d'Occident? Ou bien vont-ils enseigner des vérités nouvelles, et verra-t-on renaître avec eux le génie des Prophètes? Donneront-ils une voix à tous les Juifs du monde, ou serviront-ils simplement à les emprisonner dans un ghetto spirituel, plus étroit encore que l'ancien? Toute cette poudre de mots va-t-elle bouleverser l'univers, ou n'être que la fusée mouillée d'un inutile feu d'artifice?

IX. — HISTOIRE DE SARAH

Le drame s'est passé dans l'endroit le plus romanesque du monde. J'y suis allé un matin, de Caïffa, par la piste tracée dans une plaine étroite qui s'étend entre la mer et la chaîne du Mont Carmel. Pendant une heure de voiture environ, une falaise rocheuse forme tout le long de la côte une sorte de mur, et cache la vue de la Méditerranée. Puis on arrive devant une brèche taillée à vif dans la falaise, juste assez large pour laisser passer deux cavaliers de front. Cette porte franchie, on est devant la mer, dont vous sépare seulement une bande de terrain bas et marécageux. Là, sur une presqu'île rocheuse, s'élèvent les vestiges d'un de ces châteaux francs qui, des Monts de Moab à la Méditerranée, et du Taurus au Sinaï, sont les épaves du grand naufrage que l'Occident fit jadis en ces contrées. C'est le château d'Athlit qui protège une petite anse, où les vaisseaux des Croisés venaient se mettre à l'abri. En Syrie j'ai rencontré des ruines autrement grandioses, à Tripoli, au Markhab, au Kalaat el Hoson, et jusque sur l'Euphrate, dans cette forteresse franque qu'un jour j'ai aperçue en avion, si perdue, si oubliée, et dont je n'ai jamais su le nom. Mais ce qui donne à cette ruine d'Athlit plus de grandeur mélancolique qu'à n'importe quel autre des châteaux de Terre-Sainte, c'est la pensée que ces hauts pans de murs ont vu la minute suprême du royaume de Jérusalem. Ici s'est embarqué, après cent ans de lutte, le

dernier chevalier franc, emportant avec lui l'amertume d'un long effort inutile.

Il y a sept siècles de cela, et depuis, dans cette ruine, il ne s'était rien passé que la chute des pierres, l'écroulement silencieux des choses, le lent étouffement du passé sous la végétation parasite, et les événements minuscules qui, de la naissance à la mort (la naissance et la mort comprises), remplissent l'existence de quelques familles bédouines campées dans ces grands souvenirs avec leurs chèvres et leurs ânes. Rien jusqu'à l'histoire de Sarah.

De l'autre côté de la falaise, en face de la brèche taillée dans le rocher comme une porte de rempart, s'ouvre une longue allée de palmiers, pareille à celles qui mènent, sur la Côte d'azur, à quelque belle habitation. En Palestine, les palmiers sont assez rares, et, dans la plaine nue, cette avenue de casino est tout à fait insolite. Au bout, une maison d'apparence modeste, quelques hangars, un puits, une charpente métallique et sa roue pour faire monter l'eau. Tout cela désert, à l'abandon. L'impassibilité de la ruine d'Athlit et son indifférence à tout ce qui a pu lui arriver depuis sa lointaine aventure, est remplacée ici par une tristesse tout humaine, mal remise encore, dirait-on, d'un terrible coup du destin. Ces portes, ces fenêtres fermées, quelques intruments agricoles qui se rouillent sous le hangar, ce puits où pend encore une corde avec son seau, cette roue aérienne qui, au sommet de sa charpente, se met soudain à tourner avec un léger grincement, tout a cet air d'énigme, ce silence inquiet et bizarre qui se fait toujours, en Palestine, autour des choses qui se sont passées dans cette maison si banale, au bout de sa prétentieuse allée.

Là vivait avant la guerre un ingénieur agronome qui s'appelait Aaron Aronsohn. La famille Aronsohn faisait partie d'un groupe de Juifs, originaires de Roumanie, venus s'établir en Palestine il y a quelque cinquante ans. Les débuts avaient été difficiles. Une société roumaine avait acheté à Samarin cinq ou six cents hectares de terre, dont une moitié labourable, et l'autre propre à la culture de la vigne et de l'olivier. L'endroit était salubre, à cent vingt mètres au-dessus de la mer, dans un site agréable d'où l'on aperçoit d'un côté la Méditerranée, et de l'autre la plaine fertile qui s'élève doucement jusqu'à la chaîne

du Mont Carmel. On pensait y installer une vingtaine de familles. Il en arriva soixante, cinq cents personnes environ, qui se trouvèrent bientôt sans ressources, car les fonds de la Société avaient tout juste suffi à l'achat du terrain et à payer les frais du voyage. Pas de locaux pour se loger, quelques baraquements de planches. La plupart des émigrants durent rester à Caïffa, dans une extrême misère. Quelques-uns, les plus robustes, s'installèrent à Samarin. C'étaient, pour la plupart, des voituriers ruinés par la création des chemins de fer, et qui s'étaient embauchés quelque temps chez des propriétaires fonciers, où ils avaient acquis un peu d'expérience agricole. Leurs efforts n'aboutirent pas à grand chose, et comme tous les colons qui s'établirent alors en Palestine, ils étaient sur le point de succomber, quand le baron Edmond de Rothschild accourut à leur secours. Il adopta les gens de Samarin, comme il avait fait pour tant d'autres. Et à partir de ce moment, la colonie, qui avait changé son nom en celui de Zichron Jacob, le Souvenir de Jacob, connut, à l'abri du besoin et des fâcheux hasards, l'existence paisible des fondations rothschildiennes. Aujourd'hui Zichron Jacob, avec sa belle vue, ses six mille hectares de terre, ses villas confortables, est vraiment un agréable séjour, « une petite Suisse, » disent les Juifs de là-bas, aussi prompts que les Marseillais à déformer toute chose.

Les Aronsohn représentent à merveille ces émigrants de la première heure tranquillement installés dans cette vie bourgeoise, qui a le don d'exaspérer les nouveaux Juifs de Palestine. Le chef de la famille avait eu quatre enfants : Aaron et Alexandre, Sarah et Rébecca. Pas un instant il ne lui vint à l'esprit de faire de ses fils des paysans. Aaron fut envoyé en France, à l'Institut de Montpellier, d'où il revint avec son diplôme d'ingénieur agronome. Et tandis qu'à Jérusalem, Ben Yehouda bataillait pour imposer l'hébreu à ses coreligionnaires, lui, il parcourait la campagne, étudiant la végétation et la flore de Palestine, ses ressources de toute nature, et quels moyens s'offraient aux Juifs de faire revivre ce pays, s'il leur était jamais rendu. C'était un petit homme, carré de corps et de visage, les joues glabres, hâlées, les cheveux roux en broussaille sur le front, les lèvres épaisses, la mâchoire lourde, trente-deux dents où les dentistes avaient incrusté beaucoup d'or, les mains velues, l'aspect d'un petit taureau rouge. Au moral, énergique,

rempli de confiance en lui-même, tranchant dans la discussion, volontiers sarcastique, très naturellement porté vers la réclame et le bluff. Au cours de ses randonnées à travers le Hauran, il avait trouvé une plante qu'il baptisa le blé sauvage, et grâce à laquelle, pensait-il, les ressources alimentaires du monde pourraient être augmentées d'une façon prodigieuse. Aussitôt il quitta la Palestine pour promener à travers les capitales son blé miraculeux. Les botanistes de Berlin et de Paris ne firent-ils pas à sa trouvaille l'accueil qu'il avait espéré ? Il se rendit en Amérique, où il est plus aisé qu'en Europe de frapper les imaginations. Là, il intéressa des coreligionnaires, qui lui fournirent les ressources nécessaires pour créer en Palestine un champ d'expériences agricoles. Et ce fut l'origine de cette station d'essai, la Station, comme on disait, que j'ai vue dans la plaine d'Athlit, aussi morte et abandonnée que le vieux château franc.

Quelques années avant la guerre, il y fut rejoint par un garçon d'une nature bien différente. Comme Aaron Aronsohn, Absalon Feinberg était un juif palestinien, né sur une des colonies du Baron. Lui aussi, il était venu en France achever ses études. Mais là s'arrêtent les ressemblances. C'était une âme inquiète, tout orientée vers la littérature et la philosophie, et remplie d'une ardeur qui ne savait à quoi s'employer. Où était la vérité ? Sur quelles idées fonder sa vie ? Telles étaient les pensées, qui, vers 1906, dans les rues de Paris, occupaient cet esprit en quête d'absolu. Le catholicisme l'attirait et le révoltait tout ensemble : « Priez, mon cher Absalon, et vous trouverez Dieu, » lui disait un Français de ses amis. Il lui disait cela dans un jardin de la banlieue parisienne, et voilà Feinberg qui se jette à genoux sur le gravier, et se met à invoquer le Christ avec l'ardeur d'un Orthodoxe appelant le Feu sacré, ou celle d'un Juif au Mur des Pleurs. Mais, au bout d'une demi-heure, Dieu ne s'était pas révélé, et Feinberg, un peu déçu et les genoux meurtris, arrêta là son expérience. D'autres fois il rêvait de passer en Amérique, et d'y devenir puissamment riche, pour mettre la force de l'argent au service de ses rêveries. Or, il ne se fit pas catholique, il ne partit pas pour l'Amérique, mais tout modestement il regagna la Palestine. Il devint à la Station le secrétaire d'Aaron Aronsohn, et peu

après il se fiançait à sa plus jeune sœur, Rébecca. Après de si grandes espérances, la vie dans cet endroit perdu, au milieu d'occupations peu en accord avec ses goûts, dut lui paraître bien médiocre. Et cependant il arriva que la raison de vivre après laquelle dans les rues de Paris il avait couru vainement, vint le trouver ici, dans ce coin perdu d'Athlit, au pied de l'aéromoteur, au bout de l'allée de palmiers.

L'idée d'une Palestine juive était une de ces pensées qui faisaient partie, pour ainsi dire, de la personne même d'Absalon. Mais cette idée était trop liée à des contingences politiques pour l'intéresser puissamment. La guerre changea son point de vue. En proclamant qu'ils combattaient pour les peuples opprimés, les Alliés semblaient effacer ces contingences misérables. Désormais, il semblait que le succès ne dépendait plus de la bonne volonté toujours précaire des gouvernements étrangers, mais uniquement de la foi et de l'énergie d'Israël. Et puisqu'il ne s'agissait plus que de sacrifice et d'enthousiasme, il se donna tout entier.

Mais comment se dévouer, comment servir la cause dans cette solitude d'Athlit? Feinberg quitte la Station, réussit à gagner l'Égypte et propose aux autorités anglaises d'organiser en Palestine un service de renseignements. On accepte son idée. Il réussit à regagner Athlit. Mais les semaines, les mois s'écoulent, et vainement Aaron et lui guettent, au large de la Station, le passage du bateau anglais avec lequel ils devaient correspondre au moyen de signaux convenus. Alors, tous les deux, ils décident de se déguiser en Bédouins, de franchir à chameau le désert du Sinaï, de traverser les lignes et de se rendre au Caire. Ils se mettent en route. Les Turcs les arrêtent, et on les conduit à Djémal, gouverneur de la Syrie. Aronsohn, qui le connaissait, prit l'aventure en plaisantant, et avec son assurance habituelle raconta qu'il se promenait innocemment dans le désert, pour étudier des vols de sauterelles qu'on lui avait signalés. Djemal ne se défia pas. Ce Jeune Turc, dur et soupçonneux, fort intelligent aussi, s'en laissait imposer par la réputation scientifique de l'ingénieur agronome. Il relâcha les deux amis, et même à quelque temps de là, il accordait à Aronsohn l'autorisation de se rendre en Allemagne, afin d'y poursuivre ses recherches.

Ce voyage était une invention nouvelle pour reprendre avec

l'Égypte le contact interrompu. De Berlin, Aronsohn se rend à Copenhague, et s'embarque pour l'Amérique sur un navire scandinave. Au milieu de la Mer du Nord, visite du bateau par un patrouilleur anglais. On arrête Aronsohn comme sujet appartenant à une nation ennemie, on le conduit à Londres, il se fait reconnaître, s'engage dans l'armée britannique, et rejoint le front d'Égypte.

Cette odyssée avait duré sept ou huit mois environ. A Athlit, Feinberg, sans nouvelles d'Aaron depuis qu'il avait quitté Berlin, commençait à perdre patience, et rêvait de reprendre, à travers le désert, sa tentative avortée il y avait bientôt un an. Il s'ouvrit de son dessein à Sarah Aronsohn, sœur aînée de sa fiancée Rébecca, qui, elle, était à Londres où la guerre l'avait surprise.

C'était une femme d'une trentaine d'années, mariée à Constantinople avec un Juif bulgare. Mais elle n'avait pas pu s'entendre avec cet homme d'esprit grossier, et elle était revenue chez son père, dans cette colonie de Zichron Jacob où elle avait toujours vécu. Elle essaya de détourner Absalon de son entreprise, en lui montrant les dangers du chemin qu'il voulait suivre, la pendaison qui l'attendait, si on l'arrêtait de nouveau, le péril qu'il faisait courir à tous les Juifs de Palestine, si les Turcs venaient à apprendre qu'un Juif conspirait contre eux, et enfin le chagrin que sa mort causerait à Rébecca. Absalon s'obstina dans son projet, et accompagné d'un ami, un garçon nommé Lichansky, il se remit sur les routes dangereuses.

Ils avaient traversé sans encombre le désert, et ils apercevaient déjà les lignes britanniques, quand une patrouille de Bédouins et de Turcs leur fit signe de s'arrêter. Au lieu d'obéir à cet ordre, ils pressèrent l'allure de leurs bêtes. Les Turcs se lancèrent à leur poursuite, en tirant sur eux des coups de feu. Absalon, mortellement frappé, s'abattit sur le sol. Son compagnon reçut trois balles dans le corps, mais put se maintenir en selle et gagner le premier poste anglais. On le transporta au Caire, et c'est là qu'Aronsohn, qui venait d'arriver, le retrouva à l'hôpital. Ils s'entendirent sur les moyens de communiquer ensemble. Puis, dès qu'il fut sur pied, Lichansky regagna la Palestine à bord d'un bateau britannique qui le débarqua de nuit dans la petite anse d'Athlit.

Alors commença pour Sarah une terrible vie, car maintenant qu'Absalon était mort, elle s'était donné pour mission de continuer sa tâche, de rassembler les renseignements et de les faire tenir aux Anglais. « Le cœur tremble toujours, écrit-elle dans une lettre que j'ai sous les yeux, car nous faisons un travail noir, et nous sommes toujours en danger. Il m'est difficile dans ces lignes de rappeler notre malheur (elle pense à la mort d'Absalon), tant il est douloureux et sans consolation. Notre cher a versé son sang, Il a donné sa vie pour un travail sacré. Mais le sacrifice est trop grand, et même si nous réussissons et si le salut d'Israël vient récompenser notre peine, même alors je ne serai pas consolée. Si notre ami vivait encore et qu'il eût appris la nouvelle que les Alliés sont résolus à nous rendre la Palestine, que n'eût-il pas fait de bonheur ! Et nous, nous avons cette joie, et c'est lui qui a risqué. Ici je prends une grande part au travail ; je ne redoute pas le danger, je me sens plus résistante que le fer et que la pierre. Par moments, je me considère comme une force inorganique. Autrement pourrais-je supporter un pareil sacrifice ! Ce que notre cher a commencé, je vais le continuer, et prendre une vengeance, une grande vengeance, sur les sauvages du désert et sur les sauvages des villes. »

Pressés par Aronsohn, les Anglais envoyaient, de temps à autre, un navire au large d'Athlit. Un canot s'en détachait nuitamment, et abordait sur la grève, au pied de la ruine des Croisés. Des gens, cachés dans les rochers, guettaient son arrivée et remettaient aux matelots les renseignements recueillis par Sarah et ses compagnons. Mais le bateau n'était pas toujours au rendez-vous, et Sarah s'en désespérait. « C'est la cinquième nuit, écrit-elle à son frère, que nos hommes sortent tous les soirs et attendent jusqu'au matin, sans aucun résultat. Ils reviennent déçus, irrités, sans espérance. Risquer sa vie, c'est dur, mais la risquer pour rien, c'est doublement terrible. Ici nous dépensons beaucoup d'énergie et d'argent pour recueillir des nouvelles. Et vous, vous n'êtes pas exacts. Aller à l'eau n'est pas facile. Comme tu le sais, c'est risquer la mort. Les Anglais, eux, ne viennent pas, car ils ont peur d'aventurer leurs hommes. Quand ils nous envoient un canot, à peine touchent-ils le rivage. Ils se sauvent aussitôt. Et nous, pendant des nuits entières, nous exposons les nôtres. Dans quel état je suis, quand je les vois

revenir après une attente inutile!... Cette idée hante mon cerveau. La chose en vaut-elle la peine? Est-ce que vraiment notre peuple recevra quelque chose pour la vie que nous risquons en aidant les Anglais? Tu dois savoir que nous mettons en danger beaucoup de têtes, et pas seulement les nôtres, mais toute la population... » Et comme son frère, qui savait qu'on manquait de tout en Palestine, lui envoyait du savon et quelques objets de toilette, elle le suppliait de ne plus recommencer : « Ce n'est pas pour des frivolités que nos gens risquent la mort. Envoie-moi un revolver. »

Le temps passait. L'armée anglaise, arrêtée devant Gaza depuis des mois et des mois, n'attaquait toujours pas, malgré les appels de Sarah qui montrait l'armée turque complètement démoralisée, incapable de soutenir le choc. De jour en jour, à la Station et à Zichron Jacob, la situation devenait plus périlleuse. Djemal n'ignorait plus qu'un service d'espionnage fonctionnait en Palestine, et en apprenant qu'Aronsohn avait abusé de sa confiance, il s'était laissé aller à une de ces colères violentes dont il était coutumier, et qui, par delà Aronsohn, menaçait tous les Juifs. Ces gens que la Turquie avait toujours bien accueillis, et qui avaient trouvé chez elle un refuge quand on les massacrait ailleurs, qu'on laissait vivre en Palestine dans la paix la plus profonde, voilà comment ils agissaient! Et cet Aaron Aronsohn, qui se prétendait son ami, auquel il donnait un passeport, et qui filait chez les Anglais!... Dans le premier mouvement de fureur, il ne parlait de rien moins que passer au fil de l'épée, comme avait fait Titus, tous les Juifs du pays. Et il était homme à exécuter ce dessein, s'il n'avait été retenu par la crainte de soulever contre lui l'opinion du monde entier. Mais les Juifs, qui jusque là avaient mené l'existence la plus paisible, s'arrangeant avec des bakchich pour échapper aux réquisitions et au service militaire, connurent des jours moins heureux. Dans les villes et à la campagne, la vieille terreur des pogroms, qu'on avait cru laisser derrière soi pour toujours en quittant la Russie, reparut d'autant plus vive qu'on en avait perdu l'habitude. On savait chez les Juifs que la maison des Aronsohn était le centre de l'espionnage, et on leur en voulait des dangers qu'ils faisaient courir à tout le monde. Sarah sentait partout cette hostilité autour d'elle, et que peut-être, un jour ou l'autre, elle serait

trahie par les siens. Heureusement, les Anglais étaient sur le point d'attaquer. Mais agiraient-ils assez vite? Chaque jour, chaque heure qui passait augmentait le péril. « Il n'y a plus une minute à perdre, écrivait-elle à son frère. Qu'ils viennent avant le 27 septembre. Et qui sait s'ils me trouveront encore? La situation empire de minute en minute. Nos Juifs eux-mêmes nous font passer par de terribles inquiétudes. Tous, ils sont indignés et effrayés. Possible même qu'ils soient prêts à nous livrer à Djemal. Ayez pitié de nous, faites vite, arrivez, ne nous abandonnez pas... »

Dans cette attente angoissée, on atteignit la fête de Souccoth qui commémore le temps où les Hébreux erraient dans le désert, avant de pénétrer sur la Terre de Chanaan. C'est une des rares fêtes où Israël s'abandonne à la joie. En ces jours d'allégresse, la triste Jérusalem elle-même, où l'on n'entend toute l'année que des lamentations, oubliait pour un moment sa douleur et prenait un aspect presque joyeux. Des Bédouines apportaient de la campagne des branches de chêne vert et de cyprès. Avec des draps et ces branchages, dans les cours des maisons, on improvisait des cabanes décorées de fleurs en papier, de citrons, de cédrats et d'oranges de Jaffa. Pendant une semaine on y vivait, on buvait et on dansait. Le huitième jour de la fête, jour de la Fête de la Loi, on achevait dans les synagogues la lecture des cinq livres de Moïse, qu'on recommençait le lendemain. En sorte que ces jours de Souccoth étaient comme un symbole de la vie renaissante autour du vieux Prophète, qui avait conduit son peuple, selon les voies de Dieu, dans les temps de misère, pour ne le quitter que le jour où s'ouvraient devant lui les portes de la nouvelle patrie...

Au village de Zichron Jacob les cabanes étaient dressées, et suivant la coutume, les jeunes gens dansaient sous les feuillages. Quelles pouvaient être les pensées de Sarah, en écoutant la musique des violons? Était-ce demain, aujourd'hui, que les troupes alliées se décideraient à attaquer? La longue errance d'Israël à travers le désert du monde touchait-elle à sa fin? Comme autrefois devant Moïse, une Palestine nouvelle s'ouvrirait-elle tout à l'heure devant le peuple hébreu renaissant? Cette fête de Souccoth marquerait-elle les derniers jours de l'exil? Le sacrifice d'Absalon allait-il être payé?...

Sarah était devant sa porte, avec quelques jeunes filles,

quand tout à coup les violons s'arrêtèrent. On venait de signaler l'approche du Kaïmakam de Nazareth et d'une troupe de cavaliers turcs. Aussitôt tous les jeunes gens se dispersèrent dans les vergers, car aucun d'eux n'était en règle avec l'autorité militaire. Les jeunes filles autour de Sarah commençaient à s'apeurer. Elle seule conservait son sang-froid et rassurait ses amies. Et pourtant elle savait bien pourquoi venaient les cavaliers.

En quelques instants le village fut cerné de toutes parts. Le Kaïmakam mit pied à terre devant la maison des Aronsohn. Il demanda où se trouvait Lichansky. Sarah lui répondit que Lichansky n'était pas là.

Les soldats fouillèrent la maison, et n'ayant trouvé personne, ils se saisirent du vieux père Aronsohn, le firent coucher par terre, lui attachèrent les mains et les pieds à deux fusils, qu'ils obligèrent Sarah et son plus jeune frère Alexandre à maintenir sur le sol, et ils commencèrent à le fouetter. Le vieillard se mit à gémir. Alors Sarah eut peur. Elle eut peur qu'il ne parlât. « Père, lui dit-elle, souviens-toi qu'il ne te reste que quelques années à vivre. Meurs avec honneur! » Et le vieux de répondre, au milieu de ses gémissements : « Païenne! c'est à moi que tu parles! »

Le lendemain, ce fut le tour de Sarah. Pendant cinq jours, chaque matin, les soldats venaient la prendre chez elle, la menaient dans une maison qu'ils avaient réquisitionnée, et comme elle refusait de répondre à leurs questions, ils l'attachaient à la porte, la fouettaient, lui meurtrissaient les ongles, lui appliquaient des briques brûlantes sur la poitrine et sur les pieds. Puis on la ramenait chez elle, à travers la rue déserte, et l'on recommençait le lendemain.

Sans doute espérait-elle encore qu'une avance de l'armée anglaise pourrait miraculeusement la sauver. Mais le sixième jour elle apprit que le Kaïmakam avait donné l'ordre de la transférer à Nazareth, avec les autres inculpés, et sa confiance l'abandonna. Profitant d'un moment où elle était seule dans sa chambre, elle écrivit à l'un des siens :

« Si les Turcs laissent en liberté les ouvriers de la Station, tâche qu'ils continuent le travail. Qu'ils se nourrissent du blé et de l'orge qui se trouvent encore là-bas, et qu'on leur donne à chacun trente francs par mois. Si on leur défend de travailler,

donne-leur à chacun cinquante francs et qu'ils s'en aillent. Dis à mes frères de me venger. Pas de pitié pour ces bandits : ils n'en ont eu aucune pour moi. Je n'ai plus la force de supporter mes souffrances et le martyre qu'ils m'imposent. J'aime mieux me tuer que me laisser maltraiter par leurs mains sales. Ils veulent m'envoyer à Damas. Là, certainement ils me pendront. Heureusement, j'ai un petit revolver (celui sans doute, que son frère lui avait envoyé). Je ne veux pas qu'ils se jouent de mon corps. Ma douleur est surtout terrible lorsque je vois les coups qu'ils donnent à papa. Mais ils essaieront en vain toutes leurs cruautés sur nous. Nous ne parlerons pas. Souvenez-vous que nous sommes morts comme des gens de cœur, et que nous n'avons rien avoué. N'importe! nous nous sommes sacrifiés, mais nous avons sauvé la population, et nous avons libéré le pays. Ne tenez aucun compte d'êtres abjects et calomniateurs. Je n'ai voulu qu'une chose : améliorer l'état de mon peuple. Tâche d'aller dans la montagne dès que les soldats seront partis. Va trouver X... et dis-lui : tue-toi, mais ne te rends pas. Les voici... Je ne peux plus écrire... »

Déjà les Turcs étaient là. Elle leur demanda de la laisser entrer, un instant, dans son cabinet de toilette, dont elle ferma la porte sur elle. Presque aussitôt on entendit une détonation et le bruit d'un corps qui tombait. Les soldats enfoncèrent la porte. Ils la trouvèrent baignée de sang, mais respirant encore. La balle, entrée par la bouche, était sortie par la nuque. On envoya chercher le médecin de la colonie, un vieil ami des Aronsohn. Sarah le pria de ne rien faire et de la laisser mourir. Les officiers qui vinrent la voir, frappés de son courage, promirent de ne plus la tourmenter. Elle fut trois jours à l'agonie. Ses membres étaient paralysés, mais la tête restait intacte. Sa seule terreur était de laisser échapper quelque nom dans son délire. Aussi appelait-elle la mort, et quand elle la sentit toute proche : « C'est bien, dit-elle. Maintenant il n'y a plus rien à craindre. » Le dernier jour de Souccoth, le jour de la fête de la Loi, elle quitta la terre d'Israël.

Quelques jours plus tard, les Anglais attaquaient l'armée germano-turque, qui se retirait sans combattre. Ils entraient à Jérusalem, délivraient, sans coup férir, toute la Palestine. Entre temps, à Damas, Lichansky avait été pendu. Trois de ses compagnons arrêtés avec lui, profitant du désordre que jetait

dans la ville l'approche des Alliés, s'étaient enfuis dans la montagne, enchaînés les uns aux autres, avec l'officier qui les gardait.

Quant à Aaron Aronsohn, sa fin, elle aussi, fut tragique. Peu de temps après l'armistice, il était revenu à Londres, et fréquemment il faisait le voyage entre Londres et Paris, pour fournir à la Conférence de la paix les renseignements sur la Palestine dont elle pouvait avoir besoin. Au cours d'une de ces missions, il s'écrasa sur le sol, dans les environs de Boulogne, avec l'avion qui le portait.

Telle est l'histoire de Sarah et de ses compagnons. On n'en parle pas volontiers en Palestine. Dès que j'abordais ce sujet, je sentais s'élever un voile entre mes interlocuteurs et moi. Peut-être étaient-ils encore sous la pénible impression des dangers qu'ils avaient courus (et l'impression de la terreur n'est pas de celles qui s'effacent aisément de l'âme juive). Mais peut-être, plus profondément, sentaient-ils que les Turcs, qui les avaient accueillis dans leur détresse, méritaient une autre récompense, et que sur ce drame d'Athlit s'étend quelque chose de trouble, une ombre qui l'empêchera toujours, en dépit du beau sacrifice d'Absalon et de Sarah, de devenir une de ces légendes autour desquelles se rassemblent, avec une piété unanime, les sentiments d'une nation.

X. — LA PETITE FILLE DU GHETTO

Quand je rentrai à Jérusalem, le frère portier de Notre-Dame de France me remit une carte avec ces mots : « Jacob Birnbaum, votre ancien étudiant, vous salue, monsieur le Professeur. Je reviendrai demain. »

Jacob Birnbaum! ce nom me reportait à vingt années en arrière, au temps où j'étais lecteur à l'Université de Budapest. Et soit dit en passant, c'est une besogne baroque d'expliquer La Fontaine ou bien *le Neveu de Rameau* à des cervelles étrangères. Mes étudiants, hongrois ou juifs, avaient à peu près mon âge, nous vivions en camarades, et, souvent, après la leçon, nous allions continuer la causerie dans un de ces cafés, d'un luxe tapageur, où toute l'Europe centrale se réfugie contre l'ennui, s'enfonce dans la lecture des journaux, et perd avec délices sa vie particulière dans une vie collective. C'était l'heure où dans la grande plaine, entre le Danube et la Tisza,

les troupeaux de moutons et de chevaux cessent de vaguer à leur gré dans les herbages pour se grouper sous la garde des chiens. Et dans la capitale de ce pays pastoral, les troupeaux d'hommes, eux aussi, poussés par le même instinct obscur et fuyant la solitude du soir, venaient se mettre à l'abri de leurs bergers, en l'espèce les garçons de café.

Ce Birnbaum, qui avant de venir à Budapest avait mené quelques années la vie de mendicité d'un étudiant de Yéchiba, faisait partie de la petite bande que j'emmenais avec moi continuer plus agréablement les bavardages de l'Université devant un verre de bière de Pilsen. Je ne l'avais pas revu depuis ce temps lointain, mais j'avais maintes fois songé à lui, car, le premier, il m'avait découvert dans la vie juive un univers extravagant, dont le pittoresque et le mystère avaient tout de suite enchanté mon imagination. Ici même, à Jérusalem, dans la vallée de Josaphat, je m'étais souvent demandé, parmi toutes ces pierres funèbres, laquelle pouvait bien recouvrir son grand père, le seul d'entre ces morts innombrables dont je savais quelque chose. Que d'histoires il m'avait contées sur cet étonnant vieillard, tandis qu'autour de nous faisaient rage le cymbalum et le violon du Tzigane ! Ç'avait été, pendant sa vie, un de ces vieux fous de Talmud et de Zohar, qui passent leurs journées et une bonne part de leurs nuits à explorer ces continents bizarres de la logique et de l'imagination où tant de Juifs trouvent le bonheur. Une seule fois il était sorti de sa bourgade perdue pour venir à Budapest, et là, pour la première fois il avait vu quelque chose qui n'était pas un village, des maisons de plusieurs étages, des ponts de fer sur la rivière, des rues éclairées la nuit, un chemin de fer, que sais-je encore ? Alors lui, l'infatigable lecteur des pensées les plus anciennes, lui qui avait passé des milliers et des milliers d'heures sur les fantastiques problèmes que discute depuis des siècles la Juiverie d'Orient, surpris par ces choses nouvelles, et comparant l'activité des chrétiens avec la sienne propre, il avait eu ce mot sublime : « Eux aussi, ils ont travaillé ! » Mais effaçant aussitôt de son esprit le souvenir de ces inventions profanes, et par conséquent inutiles, rentré dans sa petite chambre, il était retourné au Talmud et au Zohar. Puis un beau jour, le désir de sa race s'était emparé de son esprit, le vieux désir d'aller mourir sur la Terre des Ancêtres, et, comme

dit le poète hébreu, d'aller respirer dans l'air de Jérusalem le souffle de la vie, dans sa poussière le parfum de la myrrhe, et de boire le miel de ses eaux. Il avait tout quitté, sa chambre, sa petite table, la synagogue où depuis soixante ans il se rendait tous les jours, sa fille, son gendre et ses petits enfants. Pendant plus d'une année on fut sans nouvelles de lui. A quoi bon écrire une lettre ? Qu'avait-il à raconter ? Que dire qui ne fût superflu ? Un homme comme lui avait-il le temps de distraire à des soins si futiles le temps qu'il employait à prier pour tous les Juifs ?... Enfin un quêteur de Palestine apporta la nouvelle qu'il avait épousé une fille de quatorze ans, d'une beauté admirable (comme tout à Jérusalem) et qu'il en avait un enfant. Toute la famille s'en était réjouie, et dans la tirelire suspendue à la muraille, on avait jeté quelques kreutzers pour la sainte halouka.

Le lendemain, Jacob Birnbaum se présentait à mon hôtel. Je m'attendais à voir un de ces pauvres diables que la pédagogie nourrit mal, et il me fallut quelques secondes pour reconnaître dans cet homme, d'aspect toujours chétif, mais très confortablement vêtu, le minable garçon d'autrefois.

— Eh bien ! vous voyez, me dit-il avec autant de naturel que si nous avions continué nos conversations de café (au point qu'en l'écoutant je croyais entendre derrière sa voix le cymbalum et le violon du Tzigane), vous voyez, j'ai poursuivi le voyage de mendicité que j'ai commencé dès l'enfance, et qui est la vie de tous les Juifs, et au fond la vie de tout le monde. Je suis parti pour l'Amérique, et cette fois là-bas on m'a donné, prodigieusement donné ! Je pourrais, s'il me plaisait, rendre d'un coup millionnaire tous les Rabbins des Carpathes, et doter toutes les yéchiba de Talmuds en lettres d'or. Mais je m'en garderai bien ! Cette belle école de pauvreté serait à tout jamais ruinée, et je détruirais certainement le plus beau secret d'Israël... »

Il avait fait rapidement une de ces fortunes prodigieuses qui nous étonnent toujours, nous autres gens d'Europe, comme un conte de fée, une fantaisie du hasard. Et sans entrer dans le détail, voici comment il expliquait son succès.

— Comment ? Je ne le sais pas moi-même. J'ai fait ceci, j'ai fait cela. Mais quand j'aurais énuméré tout ce que j'ai pu entreprendre et la longue suite fastidieuse des affaires que je dirige,

ou plutôt qui me dirigent, je n'aurais rien dit du tout. La réussite est quelque chose qu'on ne peut pas plus éclaircir que la guigne et le malheur. Je suis assez tenté de croire qu'un beau jour la fortune s'est fatiguée de m'accabler. J'ai tellement résisté, j'ai si peu cédé au mauvais sort, je me suis tellement débattu, j'ai toujours si bien rebondi dans les circonstances difficiles ! Et puis, Monsieur le Professeur (il me donnait toujours ce titre qui signifiait pour lui autrefois quelque chose de considérable, mais qui aujourd'hui, je suppose, devait représenter à ses yeux une réalité bien modeste), soit dit sans vous offenser, les leçons de la yéchiba m'ont beaucoup plus servi que les tragédies de Racine que vous nous commentiez à l'Université. Au fond, je suis toujours resté un étudiant talmudiste, coupeur de fil en quatre, ingénieux à découvrir le fort et le faible d'un argument. Des syllogismes bien faits mèneront toujours le monde. Ajoutez-y un bon grain de folie, un coin de lune qui, chez nous autres Hébreux, voyage toujours dans nos cervelles, pour nous récompenser, ou qui sait? pour nous punir, d'avoir levé tant de fois les yeux vers elle, les soirs de la Néoménie. Et c'est cela qui nous fait entreprendre des choses devant lesquelles le bon sens un peu court des autres peuples recule. Nous autres Juifs, voyez-vous, nous sommes des gens des deux planètes, de la terre et de la lune. Nous sommes sceptiques et enthousiastes, nous ne croyons à rien et nous attendons toujours quelque chose, un dollar, une femme, la hausse des pétroles, le retour à Jérusalem, la révolution universelle, enfin ce que nous appelons le Messie... »

Comme tous les Juifs de l'univers, en lisant la déclaration Balfour, il avait reçu sur la tête ce qu'il appelait un coup de lune. L'an prochain à Jérusalem ! l'antique souhait des soirs de Pâque, qu'on se jetait l'un à l'autre sans espérer sérieusement qu'il se réaliserait jamais, il fallait bien y croire maintenant, puisque c'était arrivé ! Et il était venu ici, pour voir, pour toucher le miracle... Dans quelle mesure cet esprit très positif avait-il cédé au rêve de voir tous les Juifs du monde s'installer en Palestine ? Il avait dû y croire un moment, car à plusieurs reprises il revint sur cette idée, en y mettant un accent tout à fait indéfinissable d'ironie et d'amertume : « C'est curieux comme nous autres Juifs, intelligents d'habitude (bien qu'on exagère dans ce sens, et qu'on laisse dans l'ombre des qualités

plus réelles), nous devenons soudain stupides dès qu'il s'agit de la Judée! » Mais plus profondément, je pense, en venant à Jérusalem, il avait obéi au vieux désir de Sion, au vieil attrait qui avait entraîné son grand père vers la Cité sainte, et tant d'autres Juifs avant lui. Il le reconnaissait lui-même, non sans quelque mélancolie, car aujourd'hui ses illusions, s'il en avait jamais eu, étaient tout à fait tombées. Ah! certes non, il n'était pas de ces Juifs enfiévrés qui, du soir au matin, essayaient de me convaincre que la Palestine était un nouvel Eldorado, que tous les Juifs étaient nés agriculteurs et pasteurs, qu'on menait dans les colonies juives une existence idyllique, et que les malheureux haloutzim révélaient à l'univers un type d'humanité inconnu! Sur les chemins de la mendicité, décidément le Sionisme n'était pas le mendiant plein d'espérance, la belle idée errante qui mérite qu'on se passionne pour elle. « Comme il est difficile, me disait-il encore, d'employer intelligemment un dollar ou un million! » Il avait une fois pour toutes jugé que l'affaire était mauvaise, et au moment où je le rencontrai, il ne s'intéressait plus qu'à retrouver, au fond du vieux ghetto, ce qu'il y avait de plus vieux dans son âme et les souvenirs de sa vie d'autrefois.

Et voici qu'à lui, Birnbaum, il arrivait à peu près la même histoire qu'à son grand père, il y avait quelque trente ans. Je me trompe. L'aventure n'est pas la même, car son grand père, en épousant une enfant de quatorze ans, n'avait fait qu'obéir à la loi de Jérusalem qui interdit le célibat, et jamais, très certainement, il ne s'était inquiété de savoir si cette enfant était laide ou jolie. Mais lui, Jacob Birnbaum, dans cette Jérusalem où il semble pourtant que la pensée ne se tourne guère vers l'amour, il était devenu amoureux. Amoureux, c'est peut-être beaucoup dire. Il éprouvait le sentiment le plus tendre pour une fille d'une quinzaine d'années, à laquelle jamais il n'avait adressé la parole, et qui appartenait au nombreux parentage qu'il devait au regard favorable que l'Éternel avait jeté sur le ménage de son aïeul. Naturellement il gardait avec soin l'incognito pour ne pas être importuné. Mais parfois il était tenté de se faire reconnaître et de demander à la famille qu'on lui confiât cet enfant. « Je l'emmènerais à Cleveland, disait-il. Là-bas elle aurait une vie qui ne ressemblerait pas du tout à celle qu'elle va mener dans ce pauvre quartier. Seulement,

voilà ! Je me demande si j'ai pour cette petite fille une affection véritable, ou si, tout simplement, je ne me complais pas à la pensée des miracles que je pourrais faire pour elle. Il y a peut-être dans mon cas un peu de perversité, car tout en posant sur sa tête toute sorte de possibilités romanesques, je crois être à peu près sûr que je ne l'emmènerai pas... Ah ! l'Éternel doit connaître de bien vives jouissances en s'abstenant de changer d'un tournemain la condition de tous les êtres ! Et secundo (dans cette façon de diviser ses propos, qui lui était habituelle, je reconnaissais l'ancien étudiant de Yéchiba), cette enfant de Jérusalem transplantée en Amérique perdrait sans doute tout son charme. Elle serait simplement là-bas une petite Juive de plus, avec des robes de Paris et des perles à son cou. Elle prendrait en quelques semaines l'insupportable vanité des femmes de là-bas. Le mieux, c'est qu'elle reste ici. N'enlevons pas à Jéhovah le soin de diriger l'existence de ses créatures... »

Mais tandis qu'il parlait ainsi, ses pas le conduisaient d'eux-mêmes vers la maison peinte en bleu, autour de laquelle complaisamment il laissait errer sa pensée, et nous jetions un regard dans la cour, où nous apercevions parfois une petite fille assez banale, dont le seul intérêt pour moi, c'étaient les rêveries qui, sans qu'elle s'en doutât, tournoyaient autour d'elle, et pouvaient du jour au lendemain transformer toute sa vie.

Maintenant, Birnbaum et moi, nous nous y promenions sans cesse, dans ce vieux quartier juif, montant et descendant les étroites ruelles sonores, dont toutes les surprises m'étaient devenues familières. Entre nous c'était une lutte, à qui découvrirait quelque nouvelle synagogue, enfouie comme un pauvre trésor au fond de sa cour souterraine. Nous descendions au Mur des Pleurs, et je n'arrivais plus à comprendre que, le jour de mon arrivée, j'aie pu me dire un moment : « Quel plaisir trouver ici quand, là-haut, sur l'esplanade, autour de la Mosquée d'Omar, là-haut il y a le paradis ! » J'y montais encore bien souvent sur le vaste terre-plain dallé, ou couvert d'herbe rousse, avec l'idée d'y passer la matinée, et toujours mes yeux s'enchantaient de cet ensemble si harmonieusement arrangé par le hasard, de ces fontaines où l'eau ne coule plus, de ces marches ensoleillées où traîne toujours quelque babouche, de ces cyprès

et de cette mosquée où les prières des hommes ont l'air de s'être transformées en rubis, en émeraudes, en choses brillantes qui ne connaissent ni la douleur, ni la mort... Mais la rêverie que les hommes poursuivent dans ce bel endroit ne vous attache pas longtemps, car elle manque par trop de mystère. Cette pensée d'Islam est tout de même un peu courte. C'est une morale pour Bédouins. Et quand on le compare à la Bible et à l'Évangile, comme le Coran paraît plat! On se lasse de ce précieux décor où, derrière un voile de prières, on voit danser Schéhérazade. Il semble qu'on ait perdu son ombre, le sentiment d'un certain poids que tout Occidental porte en lui, et qui lui tient l'esprit debout. Et c'est peut-être fou de regretter un tel fardeau et d'appeler dans ce lieu de lumière l'ombre et la mélancolie, ces pluies et ce brouillard dont nos cœurs sont tissés. Mais que faire à cela? Et doucement, à petits pas, je traversais l'esplanade, je redescendais les degrés que je montais allègrement tout à l'heure, je passais entre la rangée d'ifs, puis sous la grande voûte, et je m'enfonçais, comme un vieux Juif de Bels ou de Zadagora, dans les ruelles enchevêtrées du ghetto.

Non, je n'aime pas la misère. Et là tout était misérable. Mais cette misère n'est pas commune. Elle occupe, elle nourrit l'esprit, elle ne le laisse jamais satisfait, comme le fait trop vite là-haut cette noble beauté insensible, ces choses belles, trop sûres d'être belles, et auxquelles la rêverie même ne peut plus rien ajouter...

A côté de moi, Jacob Birnbaum poursuivait ses réflexions, qu'il me communiquait parfois, un peu à bâtons rompus, de son air toujours dégoûté, même de ses propres idées, et qui revenaient toujours à cela : « Quelle raison de penser que l'air de ce pays va ranimer en nous par miracle un génie particulier, qui ne saurait donner tous ses fruits que sur la Terre des Ancêtres? Grâce à Dieu, pour demeurer intelligents, nous n'avons pas eu besoin de rester en Palestine. La Juiverie de Babylone a jeté autant d'éclat que celle de Jérusalem. Et en tout temps, dans l'Exil, nous avons fourni au monde quelques têtes assez bien faites. On veut maintenant nous persuader qu'à défaut d'un État juif, nous allons créer ici un foyer intellectuel, d'où le pur esprit hébraïque rayonnera sur le judaïsme tout entier. Mais qu'est-ce que l'esprit hébraïque? Je le reconnais mieux chez un vieux

Sonnenfeld, chez un vieux rabbin des Carpathes, que chez ces nouveaux Juifs qui apportent avec eux je ne sais quelle âme judéo-slave, bavarde, prétentieuse, agitée, incapable de saisir la réalité telle qu'elle est. Dans cette vieille Jérusalem, ils sont en train d'anéantir quelque chose de purement juif, véritablement unique au monde, qu'ils vont remplacer par quoi ? Êtes-vous allé à Tel Aviv ?... »

Bien sûr, j'avais vu Tel Aviv ! C'est aux portes de Jaffa, sur le bord de la mer, une petite ville, avec des allées toutes droites, bordées d'eucalyptus, un casino, des cinémas et des villas où les Sionistes, qui viennent ici recommencer le monde, ont imité ce qu'on voit de plus commun dans les stations balnéaires. Mais cette ville, la première que depuis des siècles et des siècles ils aient bâtie de leurs mains, et au bord de la mer, cette fenêtre sur le large, cette brise marine, cette ouverture sur l'univers, tout cela éveille chez eux une exaltation touchante. Bien qu'elle soit toute plate sur le sable, dans leur enthousiasme oriental, ils l'ont surnommée Tel Aviv, la Colline du Printemps. Et Tel Aviv parle autrement à leur cœur que la vieille Jérusalem ! Jérusalem, c'est la vieille pensée dont trop de Juifs, à leur gré, sont encore les prisonniers. C'est la ville des commandements, de la lettre, de la Loi qui opprime, enchaîne au passé. C'est la ville du Mur, des yeux tournés vers Jévohah et qui attendent tout du ciel, de l'impossible, du miracle. C'est la ville où l'on vient mourir. Tel Aviv, au contraire, est un endroit où, grâce à Dieu, on n'espère plus rien du Messie, et où les habitants n'attendent le bonheur que des eucalyptus, de la lumière électrique et du confort anglais.

— Eh bien ! disait Jacob Birnbaum, moi j'aime mieux Jérusalem ! J'aime mieux son ghetto, sa misère, son peuple mendiant, obstiné dans un vieux rêve, un rêve, comme il vous plaira, absurde ou magnifique. Là, je me reconnais, je retrouve mon âme, l'odeur de ma vie, l'âme juive...

Je quittai quelque temps Jérusalem pour voyager en Syrie, laissant Jacob Birnbaum à ses perplexités. Quand je revins, je ne le trouvai plus. On me dit à son hôtel qu'il était reparti pour l'Amérique. Était-il parti seul ? ou s'était-il fait reconnaître, et avait-il emmené avec lui cette petite Juive dont je serais encore bien en peine de dire si elle occupait davantage son cœur où son esprit ? L'une et l'autre hypothèse m'apparais-

saient aussi plausibles, et s'il m'avait fallu parier, je n'aurais pas su choisir.

J'allai tout de suite à la petite rue où tant de fois nous étions passés ensemble. Dans la cour de la maison je n'aperçus personne. Je descendis l'escalier, et, par la porte grande ouverte, je jetai à la dérobée un regard dans l'unique chambre où habitait la famille. La petite était toujours là.

Décidément, entre le petit fils et l'aïeul, en dépit des affinités profondes, il y avait des différences. L'ancêtre n'aurait pas hésité : il aurait épousé l'enfant. Puis aussitôt je réfléchis qu'en n'arrachant pas cette feuille au vieil arbre du ghetto, en laissant la petite Juive à sa vie de Jérusalem, Jacob Birnbaum s'était montré plus pareil à son grand père que s'il l'avait prise avec lui pour l'emmener en Amérique. Et continuant ma promenade à travers les ruelles montueuses, où j'aurais pu maintenant m'en aller les yeux fermés : « Il est venu ici, me disais-je, avec beaucoup d'espoir, et il est reparti désenchanté. Faut-il le plaindre? Peut-être pas. Avec tout Israël, il a cru un moment aux rêveries du docteur Hertzl, et il a eu raison d'y croire. Est-il rien qui vaille au monde l'enthousiasme et le désir? Mais c'est une idée folle de vouloir rassembler dans ce pauvre pays toute la Juiverie de l'Univers. Y faire vivre seulement deux ou trois cent mille Hébreux sera déjà bien difficile ! Aujourd'hui comme hier, les Juifs continueront de mener parmi les nations leur vie aventureuse. Ils ne peuvent se perdre en elles : le sang de la race est trop fort. Et ils ne peuvent non plus s'en passer, car est-il un lieu du monde où, ramassés sur eux-mêmes, ils trouveraient les profits de toutes sortes que leur vaut leur dispersion à travers l'Univers? Mais ils gardent toujours au cœur le vieil amour de Sion. Et ce désir nostalgique, cette aspiration qu'ils ne peuvent pas et ne veulent pas satisfaire, cette lutte de la réalité et du rêve fait de l'histoire du peuple juif un drame unique au monde. Il dure depuis toujours. On ne voit pas qu'il puisse avoir une fin. Et c'est sa grande poésie. »

JÉRÔME ET JEAN THARAUD.

LE MARÉCHAL
DE CAUMONT LA FORCE
(1558-1652)

I[1]

LE CAPITAINE AUX GARDES

La rue de Marengo, perpendiculaire à la rue de Rivoli et au Louvre de Louis XIV, ressemble fort peu de nos jours, avec sa largeur réglementaire de vingt-quatre mètres, ses amples trottoirs, les grands magasins qui dressent sur chacun de ses côtés leurs cinq étages de baies vitrées ou de hautes fenêtres, à la misérable ruelle qu'elle remplace depuis 1854. Là, pendant plusieurs siècles, avait serpenté vers le vieux Louvre féodal, la rue du Coq, ainsi nommée parce qu'en 1376 les Le Coq y possédaient une maison dont l'enseigne était un coq, les armes parlantes de leur famille. Achetées en 1584 par Henri de Joyeuse, comte du Bouchage, les maisons du grand et du petit Coq et une maison voisine, sise rue d'Autriche, furent abattues. Un vaste hôtel, décoré des armes de Joyeuse, s'éleva sur les ruines de ces vieux logis. Il porta dix ans plus tard le nom d'*Hôtel d'Estrées*, car Gabrielle d'Estrées, maîtresse de Henri IV, en devint locataire et s'y installa.

Un soir de l'année 1594, le 27 décembre, vers six heures, Henri IV entrait tout botté dans cet hôtel. Il arrivait de Picardie, où il avait inspecté les places de la frontière : l'Artois et

(1) *Copyright by* La Force, 1924.

la Flandre, limitrophes de la Picardie, étaient alors espagnols, et la Picardie elle-même récemment soumise. Laon, assiégée par lui, n'avait ouvert ses portes qu'au mois d'août. Henri IV, depuis la réduction du Paris de la Ligue, l'entrée triomphante par la porte Neuve le 22 mars, avait continué à reprendre son royaume « par pièces et lopins, » forçant les villes à capituler, achetant les chefs ligueurs, confirmant leurs titres, payant leurs dettes, leur accordant des pensions, employant à ces dépenses utiles cent vingt millions de notre monnaie de 1913.

Henri IV, en cette soirée du 27 décembre 1594, reçoit dans la chambre de Gabrielle d'Estrées, les sieurs de Ragny et de Montigny. Le prince de Conti, le comte de Soissons, le comte de Saint-Paul, trente ou quarante seigneurs se tiennent auprès de lui, mais aucun d'eux n'a remarqué un tout petit homme, armé d'un couteau, qui se glisse dans la foule, se rapproche du Roi, le frappe. Le Roi vient de se pencher en avant, afin de relever les deux seigneurs qui lui embrassent les genoux : le couteau atteint, au lieu de la gorge, le visage.

L'homme laisse tomber le couteau compromettant; Henri IV regarde autour de lui, avise sa folle, Mathurine : « Au diable soit la folle, s'écrie-t-il, elle m'a blessé! » Mathurine le nie et court fermer la porte de la chambre, tandis que Montigny fait arrêter l'homme et lui dit : « C'est vous ou moi qui avons blessé le Roi. » Henri IV s'étonne de la jeunesse du criminel, un « garçon » de dix-neuf ans, Jean Châtel, fils d'un drapier de la rue de la Barillerie. Le Roi refuse de le croire coupable. Déjà, il commande que la liberté lui soit rendue ; mais des flambeaux qu'on apporte éclairent toute la chambre, voici à terre le couteau jeté par Châtel. Le misérable est livré au grand-prévôt.

Cependant l'on a constaté que la blessure est légère : la lèvre supérieure déchirée, une dent brisée. « Il y a, Dieu merci, si peu de mal, déclarait Henri IV, que pour cela je ne m'en mettrai pas au lit de meilleure heure. »

L'un des témoins de cet attentat, Jacques-Nompar de Caumont, seigneur de La Force, devait assister quelque seize ans plus tard au drame autrement sanglant de la rue de la Ferronnerie, qui mit Henri IV non pas au lit, mais au tombeau. La période comprise entre ces deux crimes, celui de Châtel en 1594, celui de Ravaillac en 1610, est une des plus curieuses de sa vie. Compagnon, ami, confident du Béarnais, il

a peint Henri IV et la cour de France dans sa correspondance intime ; il s'est peint lui-même avec un naturel, une sincérité savoureuse et charmante.

Un dessin de Quesnel montre La Force tel qu'il était en 1595. Au-dessus du haut col brodé, rabattu sur le pourpoint, apparaît un visage sans rides, long et fin, allongé encore par une barbe brune à la Henri IV. L'arc de la bouche est élégant, le nez droit ; un regard loyal, spirituel et clairvoyant anime les yeux largement fendus ; une abondante chevelure brune, drue et souple, couronne un front élevé. Sur toute la physionomie, une expression de gravité, d'énergie et de douceur.

Ce seigneur est le chef d'une maison féodale. Haut postés dans leurs châteaux de Guyenne, à Caumont, près de Marmande, sur une motte qui commande la Garonne ; à Castelnau, près de Sarlat, sur une roche escarpée qui se dresse au bord de la Dordogne ; à La Force, près de Bergerac, sur une colline qui, à trente lieues en aval de Castelnau, domine la même rivière, les Caumont tiennent aussi Montbeton, Berbiguières, Rouffignac, Lauzun.

La Force est né le 29 décembre 1558, de François de Caumont, seigneur de La Force, l'un des chefs du protestantisme en Guyenne, et de Philippe de Beaupoil, veuve de La Châteigneraie. C'est ce La Châteigneraie, champion du roi Henri II dans une sorte de duel judiciaire, qui fut victime du célèbre *coup de Jarnac*.

En 1595, La Force a trente-six ans. L'histoire de sa jeunesse est un vrai roman d'aventures. Enfant, à la Saint-Barthélemy, tombé sous les coups des égorgeurs, rue des Petits-Champs, entre son père et son frère, tous deux mortellement frappés, il fut laissé pour mort, quoique sans blessure. Un détrousseur de cadavres le sauva, le conduisit à l'Arsenal, chez le baron de Biron, grand-maître de l'artillerie. Sa tante, Mme de Brisanbourg, sœur du grand-maître, l'accueillit comme une mère. Mme de Biron le cacha dans la chambre de ses filles, entre deux lits d'enfants, sous des vertugadins. Un peu plus tard, accompagné de M. de Fraisses, maître d'hôtel de M. de Biron, il gagnait la Guyenne à cheval, à travers mille dangers.

Il allait, dès 1576, trouver Henri de Bourbon (le futur Henri IV), alors roi de Navarre et gouverneur de Guyenne pour le roi de France. Pendant la guerre civile, quand le Béarnais, parti de Nérac le 15 mars 1586, rapide et rusé comme

un animal de chasse, traversait la Garonne à Caumont, à la tête de trente cavaliers, passait sur la contrescarpe de Marmande malgré les *Qui va là?* des sentinelles, se riait des troupes de Mayenne et de Matignon, qui bordaient la rive droite du fleuve, et prétendaient lui barrer le chemin du Poitou, La Force était de la prodigieuse chevauchée. Rien ne fait mieux sentir la rapidité de la course que l'ardent appel lancé par le Béarnais à M. de Batz, gouverneur d'Eauze : « Mon Faucheur, mets des ailes à ta meilleure bête ; j'ai dit à Montespan de crever la sienne. Pourquoi? tu le sauras de moi à Nérac ; hâte, cours, viens, vole, c'est l'ordre de ton maître et la prière de ton ami. »

La Force était à la bataille de Coutras en 1587 ; sous les murs de Paris en 1589. Plus heureux que le brave Crillon, il était avec son escadron à la bataille d'Arques. « D'une valeur extrême, accompagnée d'expérience, » raconte le duc d'Angoulême, témoin oculaire, il entrait par le flanc dans l'escadron du duc de Nemours, « lequel, se renversant sur celui du duc d'Aumale, le mettait en tel désordre que M. de Mayenne était contraint avec le reste de venir au secours. » Trois chevaux étaient tués sous lui, deux blessés. Le voici « accablé de lassitude, s'appuyant sur l'arçon de sa selle, disant souventes fois : « *Je n'ai plus ni force ni haleine.* »

Il assistait, dans la cathédrale de Chartres, le 27 février 1594, au sacre de Henri IV ; il entrait avec lui dans Paris, le 22 mars, et le suivait à Notre-Dame. Le soir du même jour, à une fenêtre de la porte Saint-Denis, il voyait le gracieux salut de Henri IV aux ambassadeurs de Philippe II, défilant avec les troupes d'Espagne, sous la pluie torrentielle, quittant ce Paris de la Ligue qu'ils n'avaient pas su défendre ; il entendait le spirituel adieu qui, depuis trois siècles, a diverti tant de générations d'écoliers, et qui alors fit sourire les seigneurs, les gentilshommes, les archers des gardes la pique à la main : « Recommandez-moi à votre maître, mais n'y revenez plus. »

I

Nommé conseiller, chambellan, lieutenant au Gouvernement de Basse-Guyenne en 1588, La Force est, depuis 1592, capitaine de la troisième compagnie des gardes du corps. Il y a remplacé feu M. de Larchant, mari de sa demi-sœur, Mlle de La

Châteigneraie, un bon parent qui le recherchait, après la Saint-Barthélemy, pour le faire mourir et recueillir son héritage. Depuis 1593, il est gouverneur du Béarn, vice-roi de Navarre. Il vient chaque année à la Cour servir son quartier de capitaine des gardes.

Sa femme, Charlotte de Gontaut, fille du maréchal de Biron, « une femme toute de Dieu, dit-il dans ses *Mémoires*, remplie de l'amour et de la crainte de son saint nom, » qui était dans sa dix-septième année, quand il l'épousa en 1576, à l'âge de dix-huit ans, ne l'accompagne presque jamais à la Cour. Elle est retenue à Pau, à La Force, à Biron, chez sa mère, la maréchale, par les soins d'une famille de plus en plus nombreuse. Pendant les longs mois de ces fréquentes séparations, il lui écrit sans cesse, il déroule pour elle un tableau de sa propre vie, de celle de la Cour et de celle du Roi. C'est la correspondance (en partie publiée, bien peu lue aujourd'hui) d'un mari encore amoureux de sa femme après vingt ans de mariage, d'un capitaine des gardes qui chérit, mais juge librement le maître qu'il sert. Le compagnon du Béarnais n'a rien de « la fadeur naturelle » d'un Dangeau, cent ans plus tard, que Saint-Simon déclarait « entée sur la bassesse du courtisan et recrépie de l'orgueil du seigneur postiche. »

Sainte-Beuve a dit de certaines lettres de Henri IV qu'elles sont « courtes, fraîches, matinales, écrites le pied levé et déjà sur l'étrier, en partant pour dépister l'ennemi ou courir le cerf. Elles font l'effet du son du cor ou du clairon, réveil du chasseur ou du guerrier. » Un peu de leur charme se retrouve dans celles de La Force. En cette cour qui se déplace continuellement, où, sur un mot du Roi à son lever : « Messieurs, nous partirons tantôt, » tout le monde est à cheval par les chemins, il écrit au débotté, deux heures après minuit, ou le matin, avant de « reprendre la botte, » et il met à la dernière ligne, avec une tendre familiarité : « Adieu, ma fille, » ou : « Je te baise cent mille et mille fois et de bon cœur, » ou : « Je prie Dieu qu'il vous conserve et vous doint, ma chère maîtresse, heureuse et longue vie. »

Parfois Henri IV et La Force parlent même langage, l'un à sa maîtresse, l'autre à sa femme. Si le Béarnais écrivit à la belle Corisande en 1586 : « Je suis sur le point de vous recouvrer un cheval qui va l'entrepas, le plus beau que vous

vîtes jamais et le meilleur, » La Force écrit en 1598 à sa femme : « J'amènerai un bon cheval de pas pour vous, afin que soyez chasseresse. » Mais il n'a pas besoin d'ajouter comme son maître : « Mon cœur, souvenez-vous toujours de *Petiot*. Certes, sa fidélité est un miracle, » car il se vante de n'avoir jamais connu d'autre femme que la sienne, et Charlotte de Gontaut ne douta jamais de sa loyauté.

D'ordinaire, quand le temps approche où le capitaine des gardes doit quitter son gouvernement pour remplir sa charge à la Cour, un ordre du Roi lui arrive, donné d'un ton gracieux et cordial : « Monsieur de La Force, dit Henri IV, je vous fais ce mot par le sieur Loppez, pour vous prier ne faillir vous rendre auprès de moi, au commencement de votre quartier, comme chose que je désire pour des raisons que vous apprendrez, lorsque vous y serez, et par celle-ci que mon fils est ici avec toute sa suite, qui me donne bien du plaisir, et pour fin que je vous aime bien. A Dieu, Monsieur de La Force. »

La Force se met en route, chemine avec sa suite, monté sur ses propres chevaux ou sur ceux de la poste. On va très vite en poste, on franchit en huit jours les cent quarante lieues qui séparent Bordeaux de Paris. Chaque cheval, loué pour une journée de douze à quinze lieues, à raison de vingt sous tournois, est changé toutes les six lieues aux relais, et coûte dix sous pour sa nourriture. M. Gabriel Hanotaux, dans son *Histoire du Cardinal de Richelieu*, a dessiné, d'après Callot, une de ces chevauchées du XVIIe siècle commençant : « Aux cuisses, le grand cheval barbe, noir avec le nez fortement busqué ; au front le chapeau à haut panache ; aux jambes, les houseaux de cuir qu'on ne quittera que le chemin fini ; embarrassant la marche, le poids de toute une fortune, soit en pierreries dans des cassettes, soit en ducats roulés dans des boudins de cuir, dont est chargé le cortège des mules qui sont en avant, conduites par des laquais que l'on surveille de l'œil, la main sur le pistolet. »

Le froid, le chaud, les chutes sur les chemins affreux rendent le voyage très rude, même pour des cavaliers qui chevauchèrent avec le Béarnais, à travers la France bouleversée des guerres de Religion : « Le second jour de mon partement, écrit La Force certain 22 janvier qu'il revient de Poitou, je trouvai le soleil si âpre, et m'émut tellement le

rhume, que j'eus deux jours, avec le travail de la poste, une fort grande douleur entre les deux épaules. » Une autre fois, « il y en a eu de bien las et qui ont pris des chutes, de quoi ils se sentent un petit; je fus hier de ce nombre-là, » écrit-il le 28 septembre 1598.

La cavalcade arrive enfin devant l'une des portes de Paris, la porte Saint-Jacques ou la porte de Buci, s'engage entre les deux grosses tours, sous la voûte de pierre, s'enfonce dans les rues étroites et sans trottoirs, tortueuses, sales, obscures et comme écrasées par les vieilles maisons à pignons et à charpentes apparentes, par les arches et les poivrières saillantes des logis qui les surplombent. Devant l'un d'eux, qu'on a retenu pour La Force, près de la rue Saint-Honoré, les cavaliers font halte : « un logis assez commode, où nous pourrons tous loger; ils fournissent linge, lits, vaisselle, et ont arrêté le prix à quatre livres par jour et pour le temps que je voudrai. »

Avantage précieux pour un capitaine des gardes, obligé d'être à toute heure auprès du Roi, le logis n'est pas loin du Louvre. On peut en voir, au-dessus du chaos des maisons, les grosses tours aux toits pointus couverts de tuiles, car, de ce côté, le Louvre a gardé son aspect féodal, dont la sévérité contraste avec l'élégante richesse des galeries qu'on élève au bord de la rivière. La Force a d'ailleurs, au Louvre même, une petite chambre à côté de la grande salle.

Chaque année, l'accueil du Roi enchante le capitaine des gardes. « Le Roi, écrit La Force, m'a fait cet honneur de montrer être bien aise de ma venue » (26 octobre 1594) ; « je ne fus jamais dans cette cour avec plus d'honneur du Roi et des principaux » (2 janvier 1597); « lors de mon arrivée en cette ville, le Roi était à la chasse et avait demeuré aux champs; je m'en allai au-devant de lui ; il venait en carrosse et me fit l'honneur de m'y faire mettre avec lui ; j'ai eu tous les témoignages de la continuation de ses bonnes grâces » (octobre 1607).

Henri IV est bien affable, mais il ne laisse guère ses amis en repos. La Force, à peine descendu de son cheval de voyage, un soir d'hiver, est invité à courre le cerf avec le Roi le lendemain, « de quoi je ne me suis peu défendu, ajouta-t-il, et avons été bien mouillés. »

Le bon Roi est possédé de l'amour de la chasse, passion jamais assouvie, partant tyrannique. Il réunit à Rouen, au mois de

novembre 1596, une assemblée des notables, et prononce les paroles que Voltaire mettait bien au-dessus de toutes les harangues de l'antiquité : « Vous savez à vos dépens, comme moi aux miens, que, lorsque Dieu m'a appelé à cette couronne, j'ai trouvé la France non seulement quasi ruinée, mais presque toute perdue pour les Français. Par la grâce divine, par les prières et bons conseils de mes serviteurs qui ne font profession des armes, par l'épée de ma brave et généreuse noblesse (de laquelle je ne distingue pas les princes, pour être notre plus beau titre, foi de gentilhomme !), par mes peines et labeurs, je l'ai sauvée de la perte, sauvons-la astheure de la ruine. Participez, mes chers sujets, à cette seconde gloire avec moi, comme vous avez fait à la première. Je ne vous ai point appelés, comme faisaient mes prédécesseurs, pour vous faire approuver leurs volontés; je vous ai assemblés pour recevoir vos conseils, pour les crère, pour les suivre, bref, pour me mettre en tutelle entre vos mains : envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à mes sujets et l'extrême envie que j'ai d'ajouter ces deux beaux titres à celui de roi me font trouver tout aisé et honorable. »

Ce beau zèle n'enlève que peu de minutes aux longues heures de chasse. Henri IV est plus souvent en forêt qu'au milieu de cette assemblée, où, selon le mot de La Force, il a « triomphé de bien dire. » « L'assemblée, écrit La Force, continue toujours, et ont déjà fait de beaux règlements; j'ai eu l'honneur d'en être, mais je n'ai eu moyen d'y guère assister, à cause de ma charge, et que le Roi a voulu que je demeurasse auprès de lui. Sa Majesté n'y va que quelquefois, elle ne se porta jamais mieux et va souvent courre le cerf, de quoi je suis toujours. »

Et il se divertit moins que le Roi! Tandis que le maître annonce, tout joyeux, au connétable de Montmorency : « J'ai eu autant de plaisir à la chasse que j'en eusse su souhaiter, car en deux heures j'ai pris le cerf, des chiens de la meute. Il était cerf de dix cors, et le merrain et les andouillers étaient fort gros, qui me fait crère qu'il avait porté douze. » « Nous faisons, écrit le serviteur, la plus étrange vie qu'il est possible. Même se faut veiller et courre le cerf toutes les semaines deux fois, sans que je n'aie failli une seule chasse, et cette ville, qui est fort rhumatique, tout cela me faisait craindre que ma douleur de dent ne

se ranimât ; mais depuis que je la fis arracher, je ne m'en suis senti, et de la mâchoire fort peu. »

Le 24 octobre 1606, aux environs de Montargis, on est mené si loin par le cerf, qu'on couche dans un village ; le 11 février 1609, on couche dehors, et le capitaine des gardes s'enrhume. Le roi chasseur écrit en décembre : « Je me porte bien, à la gorge près, car je ne puis avaler. J'ai pris un cerf aujourd'hui avec beaucoup de plaisir. » Cette fois, La Force a senti, au retour de la chasse, un grand frisson, de vives douleurs à la tête, à l'estomac, un point de côté, si bien qu'il est livré à tous les médecins de Henri IV, les terribles médecins d'avant Molière, et que, comblé de soins, accablé de remèdes, il écrit à sa femme : « Dites à ma fille (âgée de huit ans) que je lui mande qu'en trente-six heures je pris quatre clystères, une médecine, et fus saigné deux fois; que je sais bien qu'elle est brave; mais je m'assure qu'elle n'eût pas été si vaillante. »

Cette charge envié de capitaine des gardes est pénible sous tous les rois. Soixante-treize ans plus tard, la Grande Mademoiselle rappellera à Lauzun, arrière petit-fils du sieur de La Force et longtemps capitaine des gardes de Louis XIV, les plaintes qu'il ne pouvait retenir en sortant de quartier : « Vous disiez que vous en étiez las ; que vous aviez les jambes tout écorchées d'être toujours à courir à cheval après une calèche. »

Il arrive que Henri IV emmène La Force non plus à la chasse, mais à la guerre dont elle est l'image. Au mois d'août 1600, La Force, qui n'est pourvu d'aucun commandement, assiste à l'expédition que le Roi dirige contre le duc de Savoie pour l'obliger au respect des traités, à la restitution du marquisat de Saluces.

La Savoie et son duc sont pleins de précipices.

Ni l'un ni l'autre ne résistent à la marche foudroyante du Roi : tout un pays conquis soudainement, des lieux inaccessibles occupés, des places imprenables prises les unes après les autres, jusqu'à la dernière, le fort Sainte-Catherine tout proche de Genève, et, comme disait Henri IV, « le duc sans Savoie de retour à Turin avec un visage qui témoigne du mécontentement. » La Force ne cache pas son plaisir.

Le Roi lui permit d'aller visiter Genève. La Rome protestante combla d'honneurs le huguenot. Il voulut en voir le Pape,

Théodore de Bèze, hérésiarque fameux, théologien, historien, poète, alors âgé de quatre-vingts ans. Bèze désirait, avant de mourir, faire sa révérence à Henri IV. Conduit par La Force, il fut accueilli par Henri IV « fort bénignement, » et « prit la liberté de lui adresser un discours fort chrétien, le suppliant de se ressouvenir toujours des grandes grâces qu'il avait reçues de Dieu. » La Force ne dit pas dans ses *Mémoires* si le Pape des Églises réformées comptait, au nombre de ces grâces, celle d'être rentré dans l'Église romaine.

Aux combats succèdent les fêtes. Henri IV, dont le mariage avec Marguerite de Valois fut annulé l'année précédente, et qui vient d'épouser par procuration Marie de Médicis à Florence, apprend que la nouvelle Reine a débarqué à Marseille, qu'elle est à Lyon. Laissant le comte de Soissons et le maréchal de Biron à la tête de l'armée, il part avec La Force et Roquelaure. Sur le Rhône est préparé un bateau magnifique, offert par la ville de Lyon, somptueux appartement flottant, dans les chambres duquel de riches tentures mettent du confort, et de la gaieté. Il emporte le Roi vers la ville où l'attend sa fiancée. Henri IV et sa suite débarquent près de Lyon, montent à cheval, entrent dans la ville, descendent aux Célestins, chez le connétable de Montmorency. La Reine est installée en face, de l'autre côté de la Saône, à l'Archevêché. Le Roi veut l'y surprendre.

Après le souper de la Reine, il entre dans sa chambre, suivi de La Force et de Roquelaure. Pourquoi La Force, mémorialiste trop discret, s'est-il contenté d'écrire : « On peut s'imaginer l'accueil et les caresses si pleines de respect que lui fit la Reine, avec le contentement de l'un et de l'autre ? »

> Voilà nos gens rejoints, et je laisse à juger
> De combien de plaisirs ils payèrent leur peine,

eût dit le bon La Fontaine. Mais le Vert-Galant n'est point amoureux de la blonde et lourde fille des Médicis, « la grosse banquière de Florence, » disait Mme de Verneuil, la maîtresse en titre.

L'historien Palma Cayet, le chevalier Vinta, premier secrétaire du grand-duc de Toscane, nous montrent cependant Henri IV très empressé, relevant Marie de Médicis qui se prosterne, l'embrassant, la caressant, s'excusant avec grâce d'avoir tant « tardé à venir faire son devoir, » demandant Léonora,

et, pour traiter à la française la favorite de la Reine, l'embrassant comme la Reine elle-même. Il emmène Marie de Médicis près de la cheminée, cause une demi-heure avec elle. Un peu plus tard, il va souper et prie Mme de Nemours de dire à la Reine qu'il est venu « sans lit, » parce qu'il « s'attendait qu'elle lui fît part du sien. » Il reçoit bientôt la réponse la plus soumise, se fait déshabiller, rentre dans la chambre de sa femme, et, après quelques menus propos, congédie les princesses et les dames.

La Force assista le 17 décembre aux triomphantes cérémonies des noces. Il vit le cortège royal s'avancer, au son des trompettes et des clairons, vers l'église Saint-Jean, où devait officier le légat du Pape. Henri IV portait un pourpoint de satin blanc brodé d'or, un haut de chausse blanc et brodé comme le pourpoint, avec le collier des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit sur sa cape de velours noir. Son visage émergeait d'une collerette parfumée que rabattait une broche d'or, et des pierres précieuses, des plumes de héron illustraient son petit chapeau. Marie de Médicis, revêtue d'un manteau de velours violet, semé de fleurs de lys d'or, avait en tête une couronne impériale étincelante de perles, de rubis et de diamants.

Moins d'une semaine après cette glorieuse journée, le Roi mande La Force à minuit. Un courrier vient d'arriver à franc étrier : le duc de Savoie a quitté Turin, repassé les monts; l'armée du Roi peut défaire entièrement celle du Duc. Henri IV ordonne à La Force de se rendre auprès du comte de Soissons et du maréchal de Biron. S'il ne les trouve pas, car ils doivent être en route l'un vers Lyon, l'autre vers Bourg-en-Bresse, il prendra le commandement à leur place.

La Force rejoint l'armée, dispose les troupes, mais déjà le duc de Savoie a regagné Turin. Rappelé par le Roi, La Force est de nouveau par les chemins.

La présence au Louvre d'une Reine nouvellement mariée et fort amie de la danse, ne rend pas moins lassantes les journées et les nuits des capitaines des gardes. Les « galanteries » des interminables ballets enchantent les danseurs au point qu'ils les recommencent trois fois de suite la même nuit, en trois palais différents. « Ce sont, explique La Force à sa femme, les grandes corvées de nos charges et tous les jours une douzaine de querelles. J'aimerais bien autant danser une courante d'ici vers vous. » S'il y eut, quelques années plus tôt, le 13 décembre 1598,

pour le baptême du chevalier de Vendôme, bâtard de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, (encore si c'était pour le baptême d'un fils de France!) « un ballet excédant, » que dire du ballet de la Reine, le 24 janvier 1605, dansé par Marie de Médicis au Louvre, devant tous les ambassadeurs! Les capitaines des gardes pourvoient à toutes choses jusqu'à une heure du matin; mais, comme la Reine veut aussi danser à l'Arsenal et à l'Évêché, et le Roi s'y trouver avec elle, ils « ne font que trotter toute la nuit » par les rues, et le jour est levé, quand on rentre au Louvre.

Mêmes plaisirs pour les capitaines des gardes le 28 janvier 1609 : Marie de Médicis va danser à l'Arsenal ou chez la reine Marguerite, première femme de son mari. La Force maudit le ballet qui le tiendra debout toute la nuit, mais il est bien aise d'avoir le crédit d'assister à la répétition dans la journée. « C'est un ballet où il y a grande façon, » dit-il, ce qui ne nous dit presque rien. Nous savons heureusement par les historiens que le ballet qu'« on recorde » est celui des *Nymphes de Diane*, et qu'à la répétition du 16 janvier, au moment où les Nymphes levaient leurs dards, Henri IV se crut visé par l'une d'elles, Charlotte, fille du connétable de Montmorency, et fiancée du beau Bassompierre. Le geste gracieux de la jeune fille l'a troublé jusqu'au fond de l'âme.

Les capitaines des gardes ont quelquefois de tristes missions à remplir : le 29 novembre de la même année, au Louvre, le Roi envoie chercher La Force vers minuit. Il a mandé aussi le duc de Sully, le chancelier de Sillery, le président Jeannin, le ministre Villeroy.

Que La Force dépêche des exempts en toute hâte! Charlotte fuit vers la Flandre avec son époux! Cet époux n'est pas Bassompierre, qui a renoncé à la jeune fille qu'il aimait pour garder l'amitié du Roi, c'est Henri de Bourbon, prince de Condé, neveu de Henri IV. Il faut lire, dans *la Mère du Grand Condé*, le beau livre de M. le vicomte de Noailles, le dramatique récit de cet « enlèvement innocent. »

Le Roi se croyait assuré de trouver en son neveu un époux complaisant, mais Condé jaloux s'est retiré à la campagne avec la princesse. Maintenant il la conduit, ce mari ravisseur, dans les pays étrangers! Henri IV vient d'apprendre que Monsieur le Prince est parti. En cette nuit pluvieuse du 29 novembre 1609,

Rochefort, Toiras et un valet le suivent à cheval, portant en croupe, l'un Madame la Princesse, l'autre une fille d'honneur, Mlle de Certeau, et le troisième une femme de chambre. « Le Roi, rapporte Bassompierre sans la moindre gêne, jouait en son petit cabinet, quand d'Elbène (gentilhomme ordinaire de la chambre) premièrement, puis le chevalier du guet lui en portèrent la nouvelle, et j'étais le plus proche de lui : il me dit alors à l'oreille : *Bassompierre, mon ami, je suis perdu, cet homme a emmené sa femme dans un bois. Je ne sais si ç'a été pour la tuer ou pour l'emmener hors de France. Prends garde à mon argent, et entretiens le jeu, cependant que j'en vas savoir de plus particulières nouvelles.* — Lors il entra avec d'Elbène dans la chambre de la Reine qui couchait dans son cabinet. »

C'est dans ce cabinet que La Force reçoit les ordres du Roi. Il prend congé de lui, retourne à sa chambre, et ajoute, à deux heures du matin, un long post-scriptum à la lettre qu'il achevait d'écrire, avant que le Roi le fît appeler. Il raconte qu'il a dépêché les exempts, qu'ils ont des lettres pour l'archiduc qui règne à Bruxelles, afin que, si Condé est déjà dans une ville des Pays-Bas espagnols, les autorités aient commandement de le remettre entre leurs mains : « Voilà, observe La Force, une mauvaise affaire, et est à craindre qu'elle n'ait de la suite; vous pouvez en communiquer à M. de Casaux (maître des Requêtes de Navarre). Mais je vous prie que cela ne soit point divulgué. »

Malheureusement pour l'honneur de Henri IV, cette « mauvaise affaire » eut de la suite. Un autre capitaine des gardes, M. de Praslin, vint à Bruxelles exiger, au nom de son maître, le retour de Madame la Princesse. M. de Praslin ne fut pas écouté : le Roi tenta de la faire enlever. Scandale inutile! La nymphe ne reviendra plus au Louvre avant la mort du vieil amoureux.

II

En attendant, il se parait de son désespoir, espérant que la cruelle en serait touchée. « Je n'ai plus que la peau et les os, disait-il le 20 février 1610. Tout me déplaît, je fuis les compagnies, et si, pour observer le droit des gens, je me laisse mener en quelque assemblée, au lieu de me réjouir, elles achèvent de me tuer. » Et il ordonnait à Malherbe de chanter ses « méran-

goisses, » commandait des stances que le poète composait laborieusement :

Depuis que le soleil est dessus l'hémisphère,
Qu'il monte ou qu'il descende, il ne me voit rien faire
Que plaindre et soupirer;
Des autres actions j'ai perdu la coutume,
Et ce qui s'offre à moi, s'il n'a de l'amertume,
Je ne puis l'endurer.

Combien Racine fait mieux parler Hippolyte dans *Phèdre!*

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune;
Je ne me souviens plus des leçons de Neptune;
Mes seuls gémissements font retentir les bois,
Et mes coursiers oisifs ont oublié ma voix.

La Force, dès le mois de janvier, remarque que Henri IV était « fort chagrin, » et que « fort peu de personnes lui pouvaient parler, » ce qui les rendait sans doute aussi chagrines que lui.

Être sans cesse auprès du Roi, pouvoir lui parler à toute heure est, pour le capitaine des gardes en quartier, un privilège très envié à la Cour; un privilège et un charme sous un roi comme Henri IV, moins roi que compagnon, familier, brillant et spirituel. Ce charme, La Force y est très sensible. Au mois de décembre 1596, Henri IV s'absente de Rouen, laissant l'Assemblée des notables réformer beaucoup de choses, et, selon le mot de La Force, « prendre de belles résolutions, pourvu qu'elles s'observent. » Il emmène en poste quelques compagnons de voyage à Saint-Germain, Paris et Fontainebleau. « Nous n'étions, dit le capitaine des gardes, que douze ou quinze avec lui et avons demeuré onze jours hors d'ici; c'était pour visiter ses bâtiments, et aussi pour se décharger un peu des affaires. Il a été toujours fort joyeux et fait fort bon avec Sa Majesté à ces petits voyages dérobés. »

Que ce soit en voyage, ou dans les châteaux royaux (le Louvre, Fontainebleau, Montceaux-en-Brie, Saint-Germain-en-Laye), La Force apprend de Henri IV « un monde de particularités qui ne se peuvent écrire, » même à Mme de La Force. Quel dommage pour la postérité, car le Roi donne connaissance à son capitaine des gardes « de ses plus particuliers desseins et affaires ! »

A ces témoignages d'une confiance qui honore, Henri IV ajoute les paroles aimables qu'il prodigue d'ailleurs à toute la noblesse. « Il disait, si l'on en croit Fontenay-Mareuil, qu'elle se gagnait mieux par bon visage et par paroles que par l'argent, aussi ne les épargnait-il pas. C'est pourquoi pas un ne lui faisait la révérence à qui il n'ôtât le chapeau, et ne dît quelque chose de particulier de lui ou de ses prédécesseurs, ou ne donnât lieu à celui qui le présentait de le faire. Mais surtout, il prenait soin, en ces occasions, de contenter ceux des provinces, qui n'étaient pas pour revenir souvent à la Cour, les traitant comme des étrangers, afin que se louant de lui, quand ils seraient en leur pays, cela le servît envers ceux qui n'y venaient point. »

C'étaient des : *Serviteur, un tel, serviteur!* des saluts de la main, s'il était en carrosse, à des gens qu'il appelait par leur nom ; des : *Soyons bons compagnons!* répétés à ses gentilshommes, de petites tapes amicales sur l'épaule ou sur la jambe ; une familiarité qui permettait, provoquait même des réparties franches et crues ; mais parfois, si les distances étaient oubliées trop audacieusement, un air et un ton royal qui confondaient l'audacieux.

Coups de chapeau, sourires, bon visage, mots spirituels, les anciens compagnons d'armes, les loyaux serviteurs, les amis dévoués en sont honorés, divertis, charmés. La grâce de Henri IV les enchante. Parfois elle leur paraît un peu vaine. « M. de Boisse, écrit La Force le 13 octobre 1607, a tant de caresses du Roi qu'il n'est possible de plus, de quoi je suis fort aise ; nous ses serviteurs serions trop heureux, si les libéralités de sa bourse étaient pareilles. » Selon l'expression très juste et très polie de Saint-Simon, « les longues détresses de Henri IV l'avaient rendu plus que ménager. » Il faut que son renom de prince ménager ait été solidement établi, pour que l'on trouve dans certaines éditions des *Mémoires* d'Agrippa d'Aubigné, cette anecdote qui paraît suspecte, bien qu'elle ne soit pas invraisemblable : au temps des guerres civiles, Agrippa d'Aubigné, couchant avec La Force dans la garde-robe du Roi, lui dit à plusieurs reprises : « Notre maître est un ladre vert et le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la face de la terre. » La Force qui sommeille lui répond : « Que dis-tu, d'Aubigné ? » — « Il dit, répète Henri IV, qui n'a rien perdu de ce dialogue, que je suis

un ladre vert et le plus ingrat mortel qu'il y ait sur la face de la terre ; » « de quoi, ajoute l'auteur de l'anecdote, l'écuyer resta un peu confus. Mais son maître ne lui en fit pas pour cela plus mauvais visage, le lendemain aussi ne lui en donna-t-il pas un quart d'écu davantage. »

Henri IV eut beau répandre, après la Ligue, une pluie d'or, distribuer trois millions de pensions chaque année, il ne put échapper à l'accusation d'ingratitude. On lui reprochait de combler surtout ses anciens ennemis, amis récents dont la fidélité était douteuse. Pourquoi s'étonner ? Plusieurs personnages de l'Écriture et de l'histoire ont dû répondre au même reproche. Ni le frère de l'Enfant prodigue ni les ouvriers de la première heure ne sont contents dans l'Évangile, ni, malgré les libéralités de Louis XVIII et de Charles X, tous les survivants de la guerre de Vendée. Les compagnons du Béarnais ne semblent guère plus satisfaits de Henri IV. « De s'attendre d'avoir quelque chose en don des coffres du Roi, ce n'est pas chose facile, dit La Force sans nulle acrimonie. » Il sait trop quelle foule de quémandeurs assiège le maître, une foule si grande qu'il perd l'espoir d'obtenir « quelque don pour aider à son bâtiment. »

Ce « bâtiment » auquel Henri IV s'intéresse est un château que son capitaine des gardes construit à La Force, sur l'emplacement d'une forteresse démantelée en 1415, par le connétable d'Albret. De ce second château, commencé sous Henri IV, achevé sous Louis XIII, il ne reste presque rien aujourd'hui ; mais d'anciennes gravures, une aquarelle, peinte au XVIIIe siècle par le duc de Caumont, fils aîné du duc de La Force, le *Journal de tournée* de François Latapie, inspecteur des manufactures en Guyenne, rédigé en 1785, les savantes reconstitutions de M. Counord, l'éminent architecte, le représentent à nos yeux. C'était, vers la fin du règne de Louis XVI, à une lieue de Bergerac, à un demi-quart de lieue de la Dordogne, en avant d'une petite ville de la rive droite, un château massif en pierres de taille qui, après deux cents ans, n'avaient perdu ni leur poli ni leur blancheur.

Quand on avait pénétré dans l'avant-cour, que fermaient, du côté du Nord, des écuries immenses qui eussent été « elles seules une maison vaste et logeable pour bien des seigneurs, » on franchissait le fossé sur un pont-levis; on passait sous un

portique décoré de colonnes toscanes, on traversait une cour hexagonale. Deux bâtiments longs et bas, éclairés par des fenêtres à créneaux et surmontés de lucarnes de pierre, formaient, avec le portique, trois côtés de l'hexagone ; le reste le château proprement dit. Au fond de la cour, un large perron et trois baies cintrées, séparées par des colonnes. La baie du milieu était l'entrée du pavillon d'honneur, dont la haute façade, percée de trois fenêtres, était embellie d'un balcon à balustres, de statues, d'un fronton sculpté. Au faîte de combles aigus, sur un campanile, vertigineux poste d'observation, un chevalier de bronze était debout. Il tenait un pennon d'une main, de l'autre l'écu de la famille, les trois léopards d'or des Caumont, l'un sur l'autre, armés, lampassés et couronnés de gueules. Deux corps de logis avançaient obliquement à droite et à gauche du pavillon d'honneur, et joignaient les bâtiments bas. En saillie sur les flancs du château et consolidant sa masse, deux pavillons portaient quatre étages de fenêtres à meneaux, dominaient le portique, les bâtiments bas, le pont-levis et les fossés profonds. Des appartements qui regardaient la plaine, on avait vue sur une terrasse octogonale couronnant une colline. Au pied de la terrasse, s'étendait, vers la Dordogne, l'uniforme tapis des terres à blé, qui eût semblé monotone, si, selon l'expression du bon Latapie, « les coteaux et les pays d'au delà, » avec leurs bois et leurs villages, n'avaient « fait coup de théâtre. »

Latapie écrivait en 1785. Un coup de théâtre d'un autre genre devait, huit ans plus tard, bouleverser le château. La Révolution le démolissait au mois de novembre 1793. Que sa destruction ait été ordonnée par un représentant en mission, le prêtre renégat et régicide Lakanal, comme semblent le prouver la tradition orale et divers arguments psychologiques, ou par le district de Bergerac, si l'on admet l'hypothèse de M. Henri Labroue, le récent apologiste de Lakanal, la question n'a guère d'importance. Avec de longs câbles, on attela, dit-on, au faîte du château, de nombreuses paires de bœufs que l'on mit en marche dans la cour. Les toits suivirent les bœufs. La bibliothèque, la cloche, les meubles, les papiers furent transportés à Bergerac. Une partie des papiers fut conservée, l'autre livrée aux flammes. La destruction du château s'acheva lentement. Les écuries ou recettes, qui, au Nord, fermaient l'avant-cour,

furent anéanties par l'ouragan et l'incendie vers 1856. Le pavillon extrême de l'Ouest est méconnaissable aujourd'hui, le pavillon central est en ruines. Au musée de Périgueux, sur la première pierre du château, que la charrue d'un paysan mit au jour en 1855, on lit cette inscription : « Cette maison fut édifiée l'an 1604 par Messire Jacques-Nompar de Caumont, seigneur et baron de La Force, conseiller du Roi en ses Conseils d'État et privé, capitaine des gardes du corps de Sa Majesté, gouverneur et son lieutenant général en son royaume de Navarre et pays souverain de Béarn. — P. Boisson, architecte. » Les grilles de l'école communale de garçons à Bergerac, celles de l'*Hôtel des voyageurs*, des ruines, une pierre et une inscription perdues dans un musée de province, il ne reste guère que ces pauvres débris d'un château qui avait coûté dix-huit cent quarante mille livres (douze millions de notre monnaie d'avant la guerre).

On comprend que La Force ait eu besoin des libéralités du Roi. En 1604, le peu d'empressement du Béarnais à entr'ouvrir ses coffres n'empêche pas le « bâtiment » de sortir de terre et de monter rapidement. La Force, allant de Pau prendre son quartier à la Cour, s'arrête pour l'admirer. « Je m'y suis rendu, mande-t-il à sa femme, le 29 octobre, d'envie que j'avais de voir mon bâtiment, qui me contente fort ; l'ouvrage est fort bien conduit, maître Pierre promet que, dans l'année prochaine, il espère que toute la face qui regarde vers la plaine, à savoir le corps de logis et les deux pavillons, seront fort avancés. » Quelle joie de donner à Mme de La Force des nouvelles du cher « bâtiment ! » Et quel plaisir, le mois suivant, d'en montrer le « dessin » au Roi ! « Sa Majesté l'a trouvé fort beau, il a été vu de toute la Cour et fort estimé de tous. » Bientôt, quel plaisir plus flatteur encore ! « Le Roi en a parlé à la Reine en présence de force noblesse qu'il entretint une heure de la beauté de l'assiette » (il y avait été en 1585 le parrain de Henri de Caumont, marquis de Castelnau, second fils de La Force). « J'ai fait montre aussi de la soie provenue de nos mûriers, de quoi Sa Majesté a été fort aise... Sa Majesté m'a fait l'honneur de me vouloir donner force choses de sa ménagerie, mais il n'y a pas moyen de les faire porter, à savoir des cygnes, des faisans blancs et autres, des poules de Barbarie et canes d'Inde fort belles. »

Voilà des dispositions précieuses chez un roi qu'on approche

à toute heure. Le capitaine des gardes sait parler à son maître.

Molles aditus et tempora noras.

A partir de l'année 1609, ces faibles approches, ces moments de Henri IV sont beaucoup plus rares. « Le Roi, écrit La Force le 22 février 1610, a continuellement son esprit si agité et si travaillé qu'il n'est pas croyable. »

Quand on sait quel feu secret « le travaille, » quelle passion pour Madame la Princesse, quelle Vénus tout entière à sa proie attachée, on ne s'étonne pas que son capitaine des gardes, tel un confident de tragédie, « craigne fort de le prendre en quelque mauvaise humeur. »

Ce que Henri IV donne volontiers, c'est une récompense pour un avis dont il a pu apprécier la valeur. La Force ne l'ignore pas, et compte plus sur les récompenses que sur les présents. Il ne compte pas moins sur celles de la Reine que sur celles du Roi : « Je lui ai donné, raconte-il le 17 février 1609, un bon avis que j'ai communiqué à son conseil, et en font beaucoup de cas, et espèrent le faire réussir. Il vaudra environ cent mille écus: je n'ai rien voulu demander, mais je sais bien que ma condition n'en sera pas pire, car la Reine est fort libérale et me fait l'honneur de me témoigner beaucoup de bon vouloir. »

Fiez-vous-y! Après être « resté au croc plus d'un an, » l'avis « succède » et vaut à la Reine les cent mille écus; mais La Force, qui comptait sur une honnête part de huit ou dix mille, « ne sait si elle voudra le gratifier de quelque chose. »

Il semble étrange que des seigneurs, des gouverneurs de provinces, des vice-rois, des grands, comme on disait alors, fissent ainsi figure de solliciteurs. Un Victor Hugo, pharisaïque et grandiloquent, ne manquerait pas de s'indigner contre la Cour,

Basse-cour, où le Roi, mendié sans pudeur,
A tous ces affamés émiette la grandeur.

Les compagnons du Béarnais ont plus de bonhomie. Ils entendent Henri IV répéter qu'il doit son royaume à la bravoure de sa noblesse. Ils se trouvent quelque droit à la reconnaissance royale. Pendant la guerre civile, ils équipaient à leurs frais, selon l'usage, leurs compagnies de gendarmes; les murailles de leurs châteaux ont subi l'injure du canon et leurs terres les

dévastations des soldats; ils se sont ruinés à suivre le Roi. Si maintenant ils acceptent des charges à sa cour, les gentilshommes et les pages que doit avoir pour cortège un grand seigneur, le train qu'il doit mener leur rendent la paix aussi onéreuse que la guerre. Les appointements ne suffisent pas à couvrir l'augmentation de dépense que leur impose la vie de cour. Il leur paraît donc juste que le Roi les tire d'une situation pénible dont il est en partie responsable.

A sa cour, il faut jouer. Henri IV est mauvais joueur. Il joue à la paume, aux quilles, aux échecs, aux dés, à prime, au brelan, et souvent des sommes considérables, que paye la Chambre des comptes s'il perd, qu'il met simplement dans sa poche s'il a gagné. Il lui arrive, à la paume, de mettre cent écus dans son chapeau, en disant : « Je tiens bien ceux-ci, on ne me les dérobera pas, car ils ne passeront point par les mains de mes trésoriers. »

La Force n'est pas un joueur bien frénétique. Il n'a rien d'un Bassompierre, racontant avec orgueil : « Nous demeurâmes (au mois d'août 1608) quelques jours à Fontainebleau, jouant le plus furieux jeu dont l'on ait ouï parler. Il ne se passait journée qu'il n'y eût vingt mille pistoles pour le moins de perte et de gain. Les moindres marques étaient de cinquante pistoles, lesquelles on nommait *quinterottes*, parce que celles-là allaient bien vite, à l'imitation de ces chevaux d'Angleterre que Quinterot avait amenés en France plus d'un an auparavant... Les marques plus grandes étaient de cinq cents pistoles, de sorte que l'on pouvait tenir dans sa main à la fois plus de cinquante mille pistoles de ces marques-là. Je gagnai cette année-là plus de cinq cent mille francs au jeu, bien que je fusse distrait par mille folies de jeunesse et d'amour. »

La Force gagne aussi et ne le laisse pas ignorer à sa femme. Du château de Montceaux, donné par Henri IV à Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, il écrit le 23 octobre 1598 : « Il est deux heures du matin, nous ne faisons que de quitter le jeu : c'est la principale occupation du Roi en sa diète, et il y a toujours deux ou trois partis : je suis de celui de Mme la Duchesse (de Beaufort), nous nous sommes assurés, M. le Grand (le duc de Bellegarde, grand-écuyer de France), et moi, et faisons toujours à moitié : nous avons quelque deux cents écus de gain. » Plusieurs fois, les gains atteignent

quatorze cents écus, sept cents pour Bellegarde et sept cents pour La Force.

Modestes gains, mais aussi pertes modestes. « Sa Majesté, dit-il au mois de novembre 1605, m'a fait cet honneur de me faire jouer à moitié avec elle ; mais, lorsqu'elle tient le jeu, elle n'est pas si soucieuse de ménager que moi, de sorte que je suis en perte de mille écus, de quoi je me fusse bien passé, mais je n'ai pu m'en défendre. » Quinze jours plus tard, la plaie n'est pas guérie : « Je plains fort l'argent que j'ai perdu au jeu, et n'ai joué depuis que mon petit jeu tous les soirs avec la Reine, où j'ai gagné cent ou six-vingts écus. »

Voilà le jeu qui convient à un père de famille. La Force n'oublie au jeu ni ses enfants ni sa femme. Il se réjouit, en 1597, d'avoir gagné pour elle à la paume, à Rouen, une belle enseigne de trois cents écus ; pour elle, il dépense « cent cinquante écus du jeu en bagues ou autres drôleries ; » pour elle, il réserve, le 12 décembre 1598, « quelque argent du jeu, » trois ou quatre cents écus à employer « en petites galantises de bagues. Je vous prie si vous voulez me faire plaisir, mandez-moi franchement ce que voulez que je vous porte, et ce qu'aurez particulièrement en affection. Je prie Dieu, ma fille, qu'il te conserve, et te baise cent mille fois, et ma petite follette » (Élisabeth de Caumont, qui vient de naître).

Le capitaine des gardes est averti par l'ambulant des moindres mouvements du Roi ; il est à la disposition de son maître du lever au coucher ; il le suit au bal ; il l'accompagne par les rues et les chemins ; le soir, au Louvre, lorsque l'horloge a sonné onze heures et que la ronde a fait entendre « trois cris l'un après l'autre par la cour, pour avertir à chacun de se retirer, » c'est lui qui donne le mot de passe, prend les clefs des mains de l'exempt, et les met sous le chevet de son lit. Une telle sujétion, tant d'occupations et de préoccupations n'empêchent pas la sollicitude du père de famille d'être toujours en éveil.

La Force.

(*A suivre.*)

CE QUE PUBLIENT LES SOVIETS

DEPUIS 1917

Sur la plupart des problèmes de la vie économique et intellectuelle en Russie, il n'est pas aisé d'avoir une documentation exacte et sûre. Surtout s'il faut embrasser d'un regard l'ensemble de la Russie, en dépassant les villes ou les quartiers de ville que les étrangers parviennent à voir, les informations varient totalement : les Russes eux-mêmes ne peuvent guère voyager, et leurs récits se complètent de leurs suppositions plus ou moins tendancieuses.

Comment savoir notamment ce qui survit de l'activité intellectuelle, si intense parmi les jeunes Russes des trente dernières années? Les Bolcheviks annonçaient un renouveau de l'école et de la science. Elles végètent pourtant presque partout. Si de nouvelles « Maisons de culture » se sont ouvertes, si le nom d'Université s'est multiplié, les élèves y sont le plus souvent des illettrés. Mal initiés aux premiers rudiments de l'instruction, quel fruit peuvent-ils tirer de l'enseignement supérieur? De là le découragement manifeste des professeurs.

Les études physiques, chimiques, médicales ont pu se maintenir, pour des fins purement pratiques; le reste a presque entièrement disparu. L'enseignement obligatoire du matérialisme le plus agressif peut-il constituer une philosophie? Le commissaire de l'Instruction publique, Lounatcharsky, a inauguré un Séminaire et une Académie d'antireligion : ces endoctrinements négatifs et hostiles peuvent être un moyen de propagande, ils n'ont aucun rapport avec la science.

Cependant des conclusions qui s'appuieraient, le plus souvent, sur des expériences individuelles et occasionnelles pourraient être récusées. Les partisans du régime soviétique ne pourront, au contraire, rejeter le témoignage de la « librairie, » quand toutes les statistiques qui la font parler sont dressées et publiées par eux-mêmes. Ainsi, en traitant un point particulier, avec des précisions empruntées aux dirigeants du régime rouge, pourrons-nous éclairer l'état présent de la vie intellectuelle en Russie, après plus de six ans d'expérience communiste.

***

Hors de Russie, depuis 1918, les ouvrages publiés en langue russe sont extraordinairement nombreux. Comme il se trouve, parmi les émigrés, des milliers d'intellectuels, anciens professeurs ou journalistes, beaucoup espéraient vivre de leur plume. Auteurs et éditeurs annoncèrent d'abord leurs publications par centaines, non seulement en Europe, mais en Chine aussi bien qu'en Amérique. J'ai sous les yeux des collections de quotidiens russes qui paraissaient à Kharbine, en 1921 : *les Nouvelles de la vie*, *le Monde*, *l'Aurore*; le premier seul n'était pas entièrement nouveau. Leurs colonnes sont remplies d'annonces : banques russes, théâtres, nouveautés littéraires, trois gouffres où beaucoup d'émigrés engloutirent leurs dernières ressources.

La surproduction de livres russes cessa presque partout, faute d'acheteurs, dès 1921 et 1922. Elle dura à Berlin jusqu'aux derniers mois de 1923, mais alors les prix de librairie furent élevés pour les Russes comme pour les autres étrangers; plusieurs éditeurs et publicistes durent chercher d'autres cieux et d'autres travaux. La propagande soviétique ayant intensifié son action au même moment, la proportion des œuvres russes éditées à Berlin s'est nettement modifiée au début de 1924 en faveur de Moscou, au détriment des émigrés. Omettant ici ces publications russes à l'étranger, je voudrais seulement esquisser ce qu'est devenue la librairie russe sous le régime soviétique.

Dès le triomphe bolchévique, la presse fut soumise à des restrictions bien plus rigoureuses que sous Alexandre III ou Nicolas II. Un mot dit tout : à la censure succédait le monopole.

En fait, le Gouvernement est seul à imprimer. Beaucoup de couvertures portent la mention : *Publication officielle.* Mais d'ailleurs tout le reste sort aussi bien des presses nationalisées et mériterait la même estampille. L'absolutisme des Conseils a seul le droit d'exprimer une pensée, seul le droit d'en avoir une, « de sécréter prose ou vers. »

En Russie donc, les ouvrages russes ont énormément diminué de nombre et de valeur. Cependant un *Répertoire bibliographique* paraît tous les quinze jours à Moscou, dressé par les soins de la « Centrale officielle de la Librairie. » Deux fois par mois, des cahiers de quarante-huit, soixante-quatre, quatre-vingts pages in-octavo énumèrent les dernières nouveautés par séries de cinq cent à mille publications. Tiré d'abord à quinze mille exemplaires, ce *Répertoire* descendait vite à cinq mille, puis au-dessous, mais ses listes continuaient à s'allonger : le numéro du 1er août 1922, comprenant cent vingt pages et un supplément, tiré à deux mille exemplaires, récapitulait, pour un seul mois, près d'un millier de nouvelles publications non périodiques : neuf cent quatre-vingt-neuf exactement. Tous les genres y sont représentés.

Les périodiques sont recensés à part, le 16 de chaque mois, avec indication précise de leur format, de leurs dimensions en centimètres, de leur tirage, de leur nombre de pages et souvent de leur sommaire. Ce qui frappe d'abord, ce sont les titres suggestifs des revues révolutionnaires. Par exemple, l'*Agit propaganda*, organe mensuel de la « Section d'Agitation et de Propagande » de Kharkov : ses numéros de cent à cent cinquante pages in-quarto (26 × 17) sont tirés à cinq mille exemplaires. Toutes les villes importantes ont ainsi leur organe officiel d'action communiste : même au Caucase ou en Sibérie, chez les Tartares ou chez les Bachkirs. Les cahiers sont plus ou moins gros, le tirage plus ou moins fort; un des plus faibles est celui de l'*Agitateur propagandiste* de Vladimir : trente-six pages in-quarto (27 × 17) par mois et seulement mille exemplaires. Le tirage moyen de ces revues de propagande est le plus souvent de trois à quatre mille.

A côté des propagandistes, le militarisme soviétique publie ses revues, officielles elles aussi. *L'Armée et la Révolution*, « revue scientifique politico-militaire, » est publiée par l'état-major de Kharkov sous la direction de P. Blumfeld et R. Heide-

mann : elle donne, par mois, cinq mille exemplaires de cent trente à cent quatre-vingts pages in-quarto, avec cartes, illustrations et autres suppléments. Elle compte parmi ses principaux collaborateurs Gr. Stern, V. Iungmeister, Fr. Mering (traduit de la *Neue Zeit*), B. Stein... A.-A. Blumberg dirige le *Recueil des matériaux sur le ravitaillement de l'armée*. Une dizaine d'autres publications mensuelles ou bimensuelles enseignent aux officiers et aux soldats de terre et de mer leurs devoirs politiques et militaires : Trotzky, Kamenev, Kamensky coopèrent à *la Pensée militaire et la Révolution* (250 pages), à *la Science de la guerre* et au *Messager militaire*. Ces trois revues, tirées à trois mille, quatre mille, et huit mille exemplaires (la dernière étant bimensuelle), ne sont pas dans le commerce. Toutes les trois portent sur la couverture cette mention : *La mise en vente d'un numéro sera punie des peines édictées contre le pillage d'une propriété du peuple.*

Les publications médicales restent assez nombreuses. A Moscou, la Société « la Médecine scientifique, » continue à publier ses *Archives de médecine clinique et expérimentale*, en fascicules illustrés de cent, cent cinquante ou deux cents pages in-quarto par mois, avec un tirage de deux mille exemplaires. A Pétrograde, la Société de « la Médecine pratique » édite la vingt-huitième année de la *Gazette médicale*, en cahiers bimensuels de soixante-quatre pages (de 34 × 23). Les médecins de Vologda ont fondé en 1921 un *Messager médical*. « L'Institut Ukrainien de médecine scientifique » inaugura dès 1917 à Kharkov les *Questions médicales*, bimensuelles, répandues à six mille exemplaires dans la Russie du Sud. A Ékatérinenbourg, naquirent, la même année 1922, à la même imprimerie comme deux sœurs jumelles, *le Médecin de l'Oural* et *la Revue médicale de l'Oural*, mensuelles toutes deux et grosses chaque fois de cent à cent cinquante pages.

La Revue médicale de Kazan atteint sa vingtième année : elle ne tire qu'à mille exemplaires, mais ses cahiers ont près de deux cents pages illustrées. A côté d'elle, *la Revue de la Société anthropologique et médicale de Kazan*, inaugurée, en 1921, par un gros numéro de 280 pages illustrées, s'occupe plus d'évolutionnisme radical que de médecine. Le *Messager de la Chirurgie et des sciences connexes* rencontre à Pétrograde même un auxiliaire, à demi rival, dans le *Messager de Roentgeno-*

logie et de Radiologie, publié par « l'Institut gouvernemental de Roentgenologie et de Radiologie. » Le tirage de toutes ces revues reste bien inférieur aux dix mille de l'organe mensuel de la Société des Travailleurs médico-sanitaires ou *Panmedicosanouvr* (Vsemedicosantroud), le *Travailleur médical de Moscou...*

D'autres genres littéraires, plus désintéressés, végètent péniblement; leurs organes meurent, — ou sont morts depuis 1917, — s'ils ne peuvent servir à soutenir le régime.

Une grosse revue historique, *le Passé*, tire à dix mille exemplaires de deux cent trente deux pages in-quarto par trimestre : elle paraît à Pétrograde en vertu d'un décret du 1er juillet 1917. Une revue philosophique, *la Pensée*, poursuit une existence commencée en 1880 : elle s'est même dédoublée, puisqu'une *Pensée russe* publiée à Berlin par le professeur Pierre Strouve prétend bien être la seule continuatrice légitime, tandis que celle de « l'Académie de Pétrograde, » avec le sous-titre *Revue de la Société philosophique de Pétrograde*, est dirigée comme autrefois par E. L. Radlov, ancien directeur du ministère impérial de l'Instruction publique et par N.-O. Lossky, très connu aussi par ses œuvres. Il y a des illustrés d'art, de satire, ou de mode. *Les nouveautés de la mode* sont toutes composées de dessins et de planches, avec un texte explicatif très court : elles tirent à deux mille quatre cents exemplaires. Les juristes ont peu de succès : *le Droit et la vie*, que le professeur Vynaver inaugurait en juillet 1922, ne tira qu'à mille exemplaires son premier numéro de cent seize pages. La ville de Tambov, cependant, vante le succès de son *Messager du droit prolétarien* bimensuel. Quant à l'*Athéiste*, devenu vite *le Sans-Dieu* (Bezbojnik) pour que le titre plus clair scandalisât par lui-même les illettrés, il tire « au moins deux fois par mois » à quinze mille, en grand format de 36 sur 25 centimètres.

Naturellement, dans cet État socialiste, les *Bulletins* administratifs doivent « rendre compte » de toutes les espèces de monopoles dans toutes les provinces. Donc chaque commissariat, chaque section de chaque administration provinciale publie un *Bulletin*, ou plusieurs. Les États fédérés ont, — cela va de soi, — leurs éditions propres : *Bulletin du ministère de l'Instruction populaire de la République d'Extrême-Orient*, mensuel, mais très suspect avec son titre qui parle de minis-

tère et pas de communisme ou de soviétisme; même grief contre le *Bulletin du Ministère des Transports de la République d'Extrême-Orient :* les transports peuvent s'arrêter ; mais non pas l'impression de cette prose administrative.

A ces anciens ennemis de la bureaucratie tsarienne, le bulletin mensuel ne suffit point. Pour relater les hauts faits de la bureaucratie soviétique, il faut des *Bulletins* hebdomadaires : celui des postes, par exemple, qui tire à dix mille exemplaires. Mille ou parfois cinq cents suffisent à certaines administrations locales. Le *Bulletin* (illustré) *de statistique du Gouvernement de la République socialiste soviétique des Tatars* se borne à deux cents.

Tirages fort restreints aussi pour tous les Bulletins proprement techniques, comme ceux du textile ou de la métallurgie.

Les grosses dépenses sont réservées aux revues plus utiles, à celles, — plus de vingt, — qui portent en titre le mot Agitation, comme le gros *Messager* (bimensuel) *de l'Agitation et de la Propagande*, ou comme d'autres cités plus haut. La propagande parmi les jeunes vient au premier plan, confiée au « Komsomol » ou association de la jeunesse communiste. Relevons, dans cette section, quelques titres et quelques chiffres d'hebdomadaires ou de bimensuels : *La jeune garde*, deux cent cinquante pages illustrées, neuf mille exemplaires; *En route vers l'école nouvelle*, cent trente-six pages, cinq mille exemplaires; *l'Instruction communiste*, cent soixante pages, cinq mille exemplaires; *les Jeunes Camarades*, illustré pour enfants, cinq mille exemplaires; *le Jeune Communiste*, sept mille; *la Jeunesse Internationale*, *la Correspondance Internationale des Jeunes*, etc. C'est le même Komsomol qui organise, aux jours de fêtes, les mascarades antireligieuses.

Le premier prix de fécondité revient cependant au *Commissariat populaire de la Justice*, qui, tous les deux ou trois jours, lance sa prose à trente mille exemplaires. En avril, par exemple, son *Recueil de Décrets et Ordonnances* paraissait le 1er, le 3, le 5, le 7, le 10, le 15, le 18, le 21, le 24, etc., sans compter plusieurs numéros supplémentaires et intercalaires. En outre, l'*Hebdomadaire de la Justice soviétique* paraît à quinze mille.

***

Phénomène singulier : si le nombre des revues tend plutôt à monter, celui des journaux quotidiens va, sans cesse, en diminuant.

Voici une statistique officielle pour les sept premiers mois de l'année 1922 :

Janvier :	203	Revues :	302	Journaux.
Février	189	—	227	—
Mars	232	—	140	—
Avril	166	—	154	—
Mai	215	—	151	—
Juin	247	—	170	—
Juillet	249	—	196	—

En revanche, le nombre des tracts et feuilles volantes passait de 338 en janvier et 239 en février à 904 en mai, 783 en juin et 1042 en juillet. Les livres nouvellement catalogués étaient au nombre de 436 en janvier, 464 en février, 851 en mars, 654 en avril, 872 en mai, 932 (maximum) en juin et 752 en juillet.

La statistique officielle signale la proportion des publications en langues étrangères : 22 livres sur 752, 18 revues sur 249, 17 journaux sur 296. Les langues étrangères sont surtout : l'ukrainien, le blanc-russien, le tatar, le yiddisch. Je ne relève que ce titre français, où le point d'interrogation est imprimé par le *Répertoire bibliographique du Palais officiel de la librairie soviétique*, tandis que le *sic* est de moi : *Bulletin de la* (?) *bureau de l'étude et de l'utilisation de la houille bianche* (sic) *de la Sibérie ;* cette orthographe ne laisse pas deviner la collaboration d'un Français. En allemand, je relève les *Informations de l'Institut scientifique et expérimental de la Tourbe* (1), éditées tous les deux mois à Moscou en gros fascicules de 240 pages, par l'Administration centrale du Reich pour l'Industrie de la Tourbe en Russie, et *le Cheminot révolutionnaire* (2), organe du « Comité international de propagande et d'Action des ouvriers cheminots. »

(1) *Mitteilungen des Wissenschaftlich-Experimental Torfinstitutes*, éditées par la « Central Reichsverwaltung der Torfindustrie Russlands, Moskau. »

(2) *Der revolutionäre Transportler :* Organ des Internationalen Propaganda und Actions Komite (*sic*) der Transportarbeiter. Les principaux collaborateurs sont A. Hayn, Heinrich Brandler, Buvmann...

Le tirage des quotidiens les plus importants, *Izvestia* et *Pravda*, n'est pas indiqué. Leur format dépasse celui du *Temps :* 68 centimètres sur 55. Ils paraissent le plus souvent sur huit pages d'excellent papier, contenant chacune huit colonnes de texte, et se vendent pour presque rien : huit roubles en 1922, alors que le *Bulletin du Syndicat Textile panrusse*, publié lui aussi à Moscou, se vendait à la même date cent cinquante mille roubles le numéro hebdomadaire de 16 pages in-quarto, exactement donc pour la même quantité de papier et moins de texte. En 1923, le prix oscille entre 20 et 25 roubles. En 1924, le journal se vend à 7 copeks de tchervonetz; j'y lis, dans le numéro du 25 janvier, que le copek de tchervonetz est coté à 66 roubles, que les 7 copeks font donc 462 roubles; mais, toujours d'après le même numéro, une course en tramway coûte le même jour 900 roubles pour deux sections et une lettre pour l'étranger doit être affranchie à 1 320 roubles, ou au double, si elle est recommandée.

***

En dehors des quotidiens, le plus fort tirage indiqué est celui de trente mille pour les *Nouvelles du Comité Central du Parti Communiste Russe des bolcheviks*. Nous avons relevé le même chiffre pour les *Décrets et Ordonnances* du Commissariat populaire de la Justice.

Le tirage des livres et brochures ne s'élève notablement que quand il s'agit de propagande. « Un poème d'agitation » sur le décret qui prescrit de payer l'impôt *en nature*, est tiré à vingt mille exemplaires (illustrés) *par le Bureau Central d'Instruction politique*. Ce sujet inspire sans doute les auteurs et ravit les lecteurs, puisqu'un certain F. Andrianov publie à la même date une apologie de l'impôt en nature, et le Soviet de Toula la fait tirer à vingt mille. Sur le même sujet, la nouvelle en vers de Damien le Pauvre (Biedny) sur la *Terre Promise* est plus discrète : Moscou en publie la septième édition à vingt mille exemplaires, mais lance, en même temps, à cent mille et distribue gratis une brochure « nécessaire à tous les paysans, » l'*Aide-mémoire du paysan sur l'impôt*.

Ces chiffres élevés, assez fréquents dans les premiers temps de la victoire soviétique, ne sont plus guère atteints ou dépassés que pour les livres d'instruction primaire : *Rudiments de la*

nouvelle Grammaire russe, par S. Gorovoy, cinquante mille exemplaires; *l'Abécédaire de la lecture et de l'écriture*, cent mille, ou *l'Abécédaire du village*, trois cent mille. Naturellement les auteurs de ces deux abécédaires, V.-P. Vakhterov et André Gorobets, n'enseignent pas seulement à lire et à écrire : les premiers mots épelés doivent être une glorification des soviets. Le manuel illustré de Gorobets a mérité le premier prix dans le concours organisé à cette intention par le Commissariat du Peuple à l'Instruction publique (le Narkompross).

Les brochures de propagande perdent beaucoup de leur attrait et de leurs lecteurs. C'est seulement à Tachkent que l'on peut signaler, en 1922, un tirage de vingt-cinq mille exemplaires pour un livre de 362 pages, avec divers suppléments, « édité par l'administration politique au front turc, et imprimé par les presses de l'État-major au front turc : » *Le dixième congrès du parti communiste russe* (*bolcheviks*), matériaux recueillis sous la direction de I. Vratchev (1). Les œuvres même de Lénine n'ont plus le même succès, bien que leur impression ait été prescrite par le neuvième congrès communiste russe : le tirage du tome VI descend à vingt mille, celui d'un recueil *Que faire?* à dix mille. Le tome VI, grand et gros in-octavo de 637 pages, contient, mois par mois, les œuvres composées par Lénine de novembre 1904 à octobre 1905; il fait prévoir plus de vingt autres volumes et peut-être quarante ou même au delà. *Que faire?* est un recueil d'articles écrits en 1902 « contre les socialistes et les trade-unions » et contient l'esquisse des plans révolutionnaires du bolchévisme (2). Dix mille pour cela, c'est peu, alors qu'en 1921 on tirait encore à quarante mille deux vieux articles extraits de la « Pravda : » *A propos du Nep*.

Ce qui se développe, au contraire, c'est la littérature légère, surtout par la traduction de romans étrangers. Si la *Psychologie* de William James, traduite par le professeur I.-I. Lapchine de Pétrograde, atteint sa huitième édition, tirée à trois mille exemplaires, la *Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas, avec la préface de Jules Janin, atteint d'un seul coup cinq mille exem-

(1) Au moment où cette propagande se faisait à Tachkent, Moscou réunissait du 4 au 12 mars 1922, le Premier « Congrès Panrusse des communistes Tatars, Bachkirs. »

(2) A relever surtout, l'étude sur *la Nullité des économistes mercantis et l'organisation révolutionnaire.*

plaires; cinq mille pour trois volumes de Guy de Maupassant, mais dix mille pour une petite édition de *Mademoiselle Fifi*, dix mille pour M. Romain Rolland. Les romans de H.-G. Wells, si bienveillantes que soient ses notes de voyage en Russie soviétique, ne sont publiés qu'à trois mille cinq cents ou cinq mille exemplaires; son *Feu inextinguible* de 1918 (*The undying fire*) à six mille. Ces traductions paraissent dans une collection de *Littérature universelle*, organisée par Lounatcharsky, le commissaire à l'Instruction publique.

De cette enquête « universelle » tout ce qui est spiritualiste est exclus. Quelques œuvres sont librement « expurgées : » la note chrétienne ou religieuse, toute allusion à des réalités qui dépassent le matérialisme doit disparaître ou être ridiculisée. De là, comme on sait, l'interdiction d'une foule d'auteurs, même fort peu chrétiens. A ce point de vue, les *Étranges récits* du Chinois Liao-Tchaï donnent toute sécurité aux soviets, tandis qu'ils doivent retoucher même le *Happe-Chair* du Belge Camille Lemonnier.

L'histoire de la Russie préoccupe naturellement les nouveaux maîtres. Comme par le passé et plus encore, elle doit servir une thèse, glorifier le régime, persuader au peuple que son sort le met au-dessus de tous les autres. Le grand succès semble appartenir au manuel, en quatre volumes, du professeur M. Pokrovsky : une édition par année, plus de cinquante mille exemplaires pour chaque volume. Le premier va jusqu'au XVIe siècle. Partant des « vestiges de la plus ancienne organisation sociale, » il esquisse ce que fut la féodalité dans la Russie primitive, comment s'y faisait du Xe au XVe siècle le commerce avec l'étranger, ce qu'était alors une ville russe et notamment Novgorod jusqu'au jour où Moscou lui enleva le premier rôle. Le second volume résume l'histoire russe des XVIe et XVIIe siècles, depuis la période des troubles, sous Boris Godounov, jusqu'à la « politique prévoyante de Pierre. » Le XVIIIe siècle remplit le troisième volume : depuis l'évolution des réformes de Pierre le Grand jusqu'au soulèvement du 14-26 décembre 1825 et à sa répression par Nicolas Ier en ce jour même de son avènement officiel. La couleur de cet ouvrage, en son dernier volume surtout, ne peut surprendre.

L'histoire religieuse de la Russie sera plus transformée que toute autre sous le nouveau régime. Un contrôle des anciens

récits officiels s'imposerait en réalité. Mais c'est la société *L'Athée* qui voudrait diriger les recherches. Bien qu'elle s'intitule elle-même antireligieuse et sans parti, on devine le sens habituel de ses « rectifications. » Pour le moment, sa propagande recourt surtout au journalisme le plus grossier, aux affiches ignobles, et à l'exhibition par le théâtre : tel de ses drames, rédigé par S. Polivanov sous la direction de J. Spielberg, *le Sacrificateur Tarquinius*, est une infamie en trois actes contre le sacerdoce et notamment contre le Souverain Pontife ; depuis 1922, cette pièce est colportée et jouée de tous côtés « pour la culture et l'instruction des masses laborieuses. »

La musique soviétique sert aux mêmes fins de propagande. Le *Catalogue des éditions musicales de l'État russe*, de 1919 à 1922, énumère en quarante pages la production musicale *officielle*, celle de l'État, vous lisez bien. Le titre paraît en russe et en français. Cette musique instrumentale ou vocale — si goûtée des Russes, qui y excellent aisément, devient donc un moyen de surexciter toutes les passions, et non pas seulement les plus sensuelles, mais aussi les plus haineuses. Une surprise cependant : pour un concert symphonique, « la Philharmonie d'État » a publié en 1922 un programme de trois pages avec la *Missa Solemnis* de Beethoven.

La publication de catalogues à titres russes et français n'est pas spéciale à la musique. Les services soviétiques de la librairie multiplient les répertoires et les statistiques de toutes espèces, et ils y associent le plus souvent les deux langues. Celles des sociétés scientifiques qui ont pu continuer quelques travaux, gardent encore cette même règle, héritée de leur passé d'ancien régime. La Société Paléontologique de Russie, par exemple, publie son *Annuaire* qui embrasse les trois années 1918-1921, avec des planches hors texte; 160 pages seulement, et pas plus de six cent cinquante exemplaires, mais il a fallu sans doute des prodiges d'ingéniosité à MM. A. Borissiak, A. Riabinine et M. Zalessky pour achever cette tâche. Même réflexion, en voyant les 300 pages du *Bulletin de l'Institut scientifique Leshaft de Saint-Pétersbourg* (sic) *en 1922*. C'est la continuation, étendue à toutes les sciences, du *Bulletin du Laboratoire biologique de Saint-Pétersbourg* fondé par P. F. Leshaft en 1894, formant une collection de dix-sept volumes.

« L'Administration centrale de la Statistique » publie

aussi ses tableaux en russe et en français, par exemple en 1922 ses *Résultats du Recensement agricole de toute la Russie de 1920* et son tome XI, livraison I : *Statistique du travail dans les établissements industriels. Comparution au travail. Chômage et salaires des ouvriers en 1920.* De même, le « Comité géologique de Russie : succursale pour la Sibérie » annonce en russe et en français le « Compte rendu des explorations géologiques et des travaux de reconnaissance exécutés en 1919 et 1920 par M. N. Ourvantzef, ingénieur des Mines, collaborateur au Comité sur la région houillère de Norinsk. L'Institut hydrologique imprime un fascicule d'*Études de la Néva et de son bassin.*

Là se bornent à peu près les genres où le français est représenté dans la librairie soviétique. La connaissance des choses de France, si répandue autrefois en Russie, s'efface. D'après les deux volumes de P. S. Kogan sur l'*Histoire littéraire de l'Occident* (1), la France n'aurait produit d'autres écrivains avant 1789, que les « pseudo-classiques » Corneille, Racine, Molière; depuis 1789, Chateaubriand, Saint-Simon, Fourier, George Sand, Balzac. L'auteur, en quelques pages sur « le Romantisme et la poésie pure en France, » nomme encore Hugo, Baudelaire, et enfin le « naturaliste » Zola, après qui il n'y a plus que Maeterlinck.

Quelle idée les lecteurs se feront-ils de la littérature française et de la France? Il est vrai qu'ils la compléteront dans des études sur la Terreur et les terroristes de 1793, et dans des livres comme celui de P.-L. Lavrov, *la Commune de Paris du 18 mars 1871*, troisième édition, cinq mille exemplaires. Dans ces 296 pages, je relève surtout les trois derniers chapitres : « Ce qu'a fait la Commune de Paris. — Son influence. — Conclusions instructives. » Là, et dans une foule d'autres articles, il apparaît nettement que les Français, vraiment dignes d'estime, furent Marat et Saint-Just avec quelques hommes de la Révolution, mais surtout les Communards.

* * *

Cette glane, parmi les publications soviétiques, pourrait donner l'impression qu'elles sont aussi riches qu'autrefois. Il n'en est rien. S'il se noircit encore beaucoup de papier, la pro-

(1) Huitième édition, tirée à 4900; deux vol. grand in-8 de 400 pages chacun.

duction totale a beaucoup baissé, même en nombre. Quant à la qualité scientifique et à la valeur morale, l'idée même d'une comparaison n'est pas possible. Dans le domaine de la médecine cependant, — et là seulement, — une propagande assez active a vulgarisé, jusqu'à un certain point, quelques connaissances pratiques. Le docteur V. N. Zolotnitzky a lancé coup sur coup, en quatre et cinq éditions de quinze mille exemplaires, des brochures utiles sur le *choléra asiatique*, *les maladies contagieuses et les moyens de les combattre*, *le typhus*, *la tuberculose comme maladie sociale*. Mais dans l'ensemble, la baisse résulte à l'évidence du nombre des villes où fonctionnent encore des imprimeries dans toutes les Russies d'Europe et d'Asie.

J'ai sous les yeux la statistique officielle de la direction soviétique de la librairie pour les sept premiers mois de 1922. En janvier, cent soixante-dix-huit villes imprimaient encore; cent vingt-huit en février, quatre-vingt treize seulement en mars; si le nombre remonte à cent vingt en juin, il retombe aussitôt à cent dix: depuis lors il y eut d'autres fléchissements, très peu de relèvement. Il faudrait signaler d'ailleurs, que, sauf une quinzaine de centres importants pour la propagande, la plupart des autres villes n'impriment guère que des feuilles volantes. L'âge des manuscrits semblerait revenu en Russie : certains embryons de bibliothèques se composent d'ouvrages transcrits à la main.

Dans quelques cas, les Soviets autorisent des reproductions polygraphiées de textes écrits à la machine. C'est ainsi que les séparatistes religieux de Petite-Russie, les meneurs de l' « Église orthodoxe panukrainienne, » répandaient leurs circulaires et documents, de 1921 à 1923 : appuyés pendant un temps par les Soviets, ils se plaignaient à leurs protecteurs protestants d'Amérique de ne pouvoir obtenir les permis d'imprimer. Leurs *Actes du Concile Orthodoxe Panukrainien* finirent pas obtenir cette faveur. Les *Orientalia Christiana*, édités à Rome, ont traduit en français et critiqué une vingtaine de ces documents inédits, vraiment révélateurs du « déséquilibre mystique » qui sévit dans une grande partie de la Russie méridionale.

La direction générale de la presse soviétique, en 1923, accentua beaucoup la campagne antireligieuse : pamphlets, tracts, affiches, publications pseudo-scientifiques. Les attaques oscillent : dirigées d'abord contre toute religion, elles visent sur-

tout le christianisme. Au début, l'orthodoxie et le patriarche Tykhon sont attaqués autant que le catholicisme, en même temps que lui : la messe, les sacrements, le culte de la Vierge et des Saints, tout ce qui survit de foi catholique dans l'âme orthodoxe est particulièrement tourné en dérision. Au moment du procès des prêtres catholiques, en mars 1923, l'acharnement grandit contre le Saint-Siège. Depuis lors, le patriarche Tykhon a été remis en liberté ; dès juillet 1923, il pouvait officier publiquement. Au contraire, Mgr Cieplak restait encore, après un an, soumis à une détention rigoureuse, dans un cachot étroit où il ne pouvait se mouvoir et d'où il ne sortait qu'une demi-heure par jour, sous une surveillance farouche sans que personne pût, même alors, lui parler ou seulement l'apercevoir.

Ainsi était traité l'unique évêque catholique, que les Bolchéviks n'eussent pas expulsé. La proportion des prêtres et des fidèles arrêtés révèle une tentative d'extermination. Au début de novembre, les trois modestes chambres où s'abritaient une vingtaine de religieuses russes, catholiques du rite oriental, étaient envahies pendant la nuit et perquisitionnées. Plusieurs des religieuses étaient alors arrêtées, internées à la prison dans les cachots réservés aux fous. Arrêtés aussi dans une autre maison et bafoués, leur aumônier et quelques Russes, étudiants en théologie depuis leur conversion... Dans l'ensemble, une concentration des haines contre l'Église catholique, et spécialement contre son clergé et ses fidèles de rite oriental.

C'est le moment où, dans l'émigration russe, certains agitateurs répandent sur le Saint-Siège les calomnies les plus absurdes. Des nouvelles, inventées de toutes pièces, sont envoyées aux journaux et transmises par les agences, puis commentées par leurs auteurs en des articles haineux qui pourraient aussi bien paraître en Russie soviétique (1). La haine est mauvaise conseillère, elle aveugle. Plus d'une fois les émigrations se laissèrent duper par des adversaires qui renchérissaient sur les préjugés communs. Antichrétiens et surtout anticatholiques, les Soviets savent de quelles aversions communes les préjugés

(1) Le cardinal Mercier s'en plaignait, avec bonté, dans deux lettres publiques datées de juin et septembre 1922. Nous en avons reproduit des extraits, avec d'autres documents, dans un livre sur *la Tyrannie soviétique et le malheur russe*. Paris, Éditions *Spes*, 1923.

puérils passionnent tels princes et tels prélats influents de l'émigration : ils en profitent. Ce que leurs agents, connus ou cachés, inventeront contre le Saint-Siège, deviendra parole d'évangile parmi des groupes importants de leurs adversaires : c'est un talisman pour être écoutés, choyés, admis aux confidences.

Des émigrés clairvoyants finissent par reconnaître cette tactique. Ils s'aperçoivent enfin que, parmi les déclamateurs qui insultent l'Église catholique, plusieurs ont un langage, un esprit et sans doute un but qui ressemblent à ce qui vient des Soviets. La conquête des âmes russes, amorcée par les publications anticatholiques, se poursuit par une propagande, de moins en moins dissimulée, des publications bolchéviques : les émigrés en viennent à s'intoxiquer des productions de Moscou. A Berlin notamment, la librairie rouge tend à éliminer les autres livres russes ; elle essaie d'étendre ce triomphe partout, non plus seulement en langue russe, mais en toutes langues, grâce à l'alliance de tout ce qui est antichrétien.

Beaucoup de ces détails auront semblé arides : statistiques hérisssée de chiffres, séries de titres, indications de formats de livres. Ils auront, du moins, permis au lecteur de tirer lui-même les conclusions. Les éléments de vitalité intellectuelle manquent dans toute cette masse de papiers imprimés. Le nouveau régime en noircit-il plus que l'ancien ? C'est possible. Mais toute cette production est négative. L'Agitation et la Propagande, les deux filles privilégiées de cette littérature, sont stériles, autant que néfastes.

Ce ne sont pas les traductions de romans ou les manuels de médecine, qui peuvent former une intelligence nouvelle. Supprimer l'idée, nier la pensée, tel est l'effort du communisme. La littérature des Soviets est comme leur Gouvernement : elle ne sait que détruire : ni devoirs ni droits, pas de règle, pas d'idéal. L'humanité, guidée par de tels mauvais bergers, aurait tôt fait de rétrograder fort en deçà du niveau des peuples primitifs ; *Homo homini lupus.*

MICHEL D'HERBIGNY.

UNE ÉPOPÉE MYSTIQUE
LES ORIGINES
RELIGIEUSES DU CANADA

IV [1]

L'AGE DES MARTYRS
L'ACHÈVEMENT DE LA CHRÉTIENTÉ CANADIENNE
(1645-1660)

I. — LE PREMIER MARTYR DES IROQUOIS : LE P. JOGUES

La Nouvelle France, à la fin de 1645, jouissait d'un hiver pacifique : l'Iroquois avait désarmé ; le colon pour ses défrichements, le missionnaire pour ses courses d'apôtre, étaient en sûreté. On espérait n'avoir plus à compter avec aucune autre hostilité que celle du climat, et c'était là, d'ailleurs, une hostilité dangereuse, comme l'attestait, en janvier 1646, la destinée du Jésuite De Nouë. Il avait voulu rester au Canada, bien qu'il se reprochât humblement d'y « tenir la place d'un bon ouvrier ; » il aspirait à « mourir sur le champ de bataille. » Non loin du fort Richelieu, où l'avait appelé son ministère, son vœu fut exaucé. Avec deux soldats et un Huron, il s'en allait sur un sol glacé, « marchant sur des raquettes pour ne point enfoncer dans les neiges. » Pitié le prit pour ces deux soldats, « nouveaux dans le pays, » qui « avaient bien de la peine de marcher avec des pieds bridés ; » il les devança, pour que du fort Richelieu on vînt les secourir. Sans boussole, sans provisions, De Nouë

(1) Voyez la *Revue* des 1er mars, 15 mars, et 15 avril.

s'égara, et, deux jours plus tard, on trouvait son corps gelé et tout raidi, « en la posture où l'on dépeint ordinairement saint François Xavier, les bras croisés sur la poitrine, les yeux ouverts et fixés sur le ciel, ressemblant à un homme qui est en contemplation plutôt qu'à un mort. »

Trois mois s'écoulaient, et la mission canadienne était frappée d'un autre deuil : elle perdait son vétéran, son lointain fondateur, le P. Massé. Il avait en 1610 inauguré, dans la presqu'île d'Acadie, l'évangélisation de la Nouvelle France ; il avait ensuite, au collège de la Flèche, éveillé la vocation canadienne de plusieurs de ces Jésuites qui recevaient aujourd'hui le dernier soupir de sa vieillesse. Dans ce collège de la mère patrie, son esprit survivait. On allait, en 1647, mettre aux mains des jeunes rhétoriciens le recueil de vers latins que publiait, sous le titre : *Polyhymnia*, le P. Jean Chevalier : ils n'y trouvaient pas moins de cinq pièces de vers consacrées au Canada ; le versificateur y célébrait l'héroïsme des Pères qui émigraient, leur charité pour les âmes, leur promptitude à tout subir pour le Christ, et il escortait de ses vœux, à la façon d'Horace, les vaisseaux qui les emportaient. C'est ainsi qu'un livre scolaire dont on eût pu croire qu'il ne tendait qu'à former de beaux esprits, des humanistes, uniquement absorbés par la civilisation méditerranéenne, les invitait au contraire à se transplanter, par la pensée, au delà de l'Océan : le Jésuite « rhétoriqueur, » quoi qu'on ait pu dire, s'intéressait activement, et de très près, aux exploits du Jésuite missionnaire.

Dans ces nations sauvages où le P. Massé et ses disciples avaient semé, le blé commençait de lever. Le P. Druillettes, qui s'occupait des Algonquins, éprouvait la joyeuse surprise de les entendre dire à Dieu : « Seigneur, pardonnez aux Iroquois qui nous poursuivent avec tant de fureur, qui nous font mourir avec tant de rage ; ouvrez-leur les yeux. » Et dans la chapelle de Sillery, d'autres bons sauvages criaient au Très-Haut : « Tu sais tout ; regarde mon enfant ; si tu connais qu'il ne veuille pas avoir d'esprit quand il sera grand, s'il ne veut pas croire en toi, prends-le avant qu'il t'offense : tu me l'as prêté, je te le rends ; mais, comme tu es tout-puissant, si tu veux lui donner de l'esprit et me le conserver, tu me feras plaisir. » Devant ces sauvages « peints de tant de couleurs, » qui pratiquaient ainsi l'héroïsme ou la vertu du « saint abandon, » un Jésuite s'écriait,

enthousiaste : « Il faudrait venir du bout du monde pour voir cela. »

Cela rachetait toutes les fatigues, et les récompensait : on allait donc en affronter de nouvelles, avec l'encouragement de la Cour de France. Le P. Druillettes, descendant la rivière Kénébec, évangélisait les Abénakis, et tendait la main, dans ces parages, aux Capucins de l'Acadie. Le P. Jogues, en mai 1646, accompagné de l'ingénieur Jean Bourdon, s'en allait en ambassadeur chez les Iroquois, ses bourreaux de la veille : il s'agissait de sonder la stabilité de leurs dispositions pacifiques et d'ouvrir les voies, parmi eux, à l'apostolat du Christ, qui ne demandait qu'à faire la paix avec ces Gentils, comme la France avait fait la sienne. Jogues était bien reçu : on lui rendait un Français captif, on le comblait de milliers de grains de porcelaine, le plus beau cadeau que des Iroquois pussent faire. Il n'était pourtant qu'à demi confiant, et les impressions qu'il rapportait à Québec laissaient les Jésuites indécis.

Fallait-il créer une mission iroquoise ? On tint consulte entre les Pères : la réponse d'abord fut non ; quelques semaines après, elle fut oui, et Jogues, après les voyages qu'il avait faits là-bas en captif, puis en diplomate, dut y retourner comme apôtre. Un pressentiment le hantait : « J'irai, mais je ne reviendrai pas, » écrivait-il à un Jésuite de France ; et s'appliquant un mot de l'*Exode*, il ajoutait : « Le peuple iroquois est pour moi un époux de sang ; j'ai scellé cette alliance dans mon sang. » Elle s'attestait, cette alliance, par la peine même qu'il éprouvait à tracer ces lignes de sa main mutilée. En octobre 1646, avec un guide huron et un jeune Dieppois, il s'enfonçait au cœur du pays iroquois. L'hiver s'écoula sans qu'on eût à Québec des nouvelles de Jogues, et ce fut seulement en juin 1647, que l'on reçut du gouverneur hollandais de Manhatte une lettre qui annonçait son martyre. Les Iroquois s'étaient imaginé que « parmi quelques hardes que Jogues leur avait laissées en garde, il y avait le diable ; » ils avaient voulu se venger de Jogues, en le faisant prisonnier, en lacérant sa chair. Une assemblée cependant avait décidé, à la majorité, qu'il aurait la vie sauve : quelques fanatiques, alors, l'avaient abattu d'un coup de hache.

Ainsi s'ouvrait l'ère des martyrs pour la mission des Jésuites, et cet événement attestait que les belles lueurs de

paix devant lesquelles s'étaient clos les yeux du P. Massé n'étaient sans doute qu'un arc-en-ciel éphémère, et que la Nouvelle France, de nouveau, serait bientôt menacée. Maisonneuve était alors en France, où des affaires de famille l'avaient rappelé. Son absence de Villemarie dura vingt-huit mois. Son contact à Paris avec MM. de Montréal, les informations qu'il leur donnait, les rendaient très impatients d'achever leur œuvre en pourvoyant d'un siège épiscopal cette Nouvelle France, filleule de leur ferveur : ils étaient décidés à doter l'évêché futur. Déjà, en l'été de 1645, ils avaient proposé comme évêque au cardinal Mazarin l'un d'entre eux, M. Legauffre, qui, de maître des comptes, s'était fait ecclésiastique, et qui prolongeait avec zèle toutes les œuvres d'assistance aux malades, d'assistance aux prisonniers, naguère commencées par son directeur, M. Claude Bernard, « le pauvre prêtre. » M. Legauffre, après avoir refusé la mitre qui s'offrait, avait consenti à faire retraite, dix jours durant, pour redemander l'avis de Dieu ; au cours de cette retraite, Dieu l'avait soudainement appelé à lui.

Mais l'idée d'un évêché survivait : M. de Maisonneuve et MM. de Montréal en conversaient ; M. Godeau, évêque de Vence, en saisissait, le 25 mai 1646, l'assemblée générale du clergé de France. Après avoir rendu hommage à la mémoire de M. Legauffre, qui pour ce grand dessein avait légué dix mille écus, M. Godeau disait que, faute d'évêque, l'Église canadienne n'était qu'à moitié une Église chrétienne ; et l'on convenait de s'adresser à la Reine, au cardinal, pour l'érection de l'évêché. Le cardinal, bienveillant, promettait au futur prélat, sur sa cassette, douze cents écus de pension.

Mais lorsqu'en Nouvelle France ce projet s'ébruita, Marie de l'Incarnation écrivait : « Pour moi, mon sentiment est que Dieu ne veut pas encore d'évêque en Canada, le pays n'étant pas encore assez fait. D'ailleurs, nos Révérends Pères y ayant planté le christianisme, il semble qu'il y a de la nécessité qu'ils le cultivent encore quelque temps sans qu'il y ait personne qui puisse être contraire à leurs desseins. » De fait, pour l'instant, le projet d'un évêché canadien n'eut pas de suite : la turbulence des Iroquois allait imposer à MM. de Montréal et à M. de Maisonneuve d'autres pensées et d'autres soucis.

II. — LA CATASTROPHE DE LA MISSION HURONNE ET DU PEUPLE HURON

« J'aimerais quasi autant, écrivait un jour le P. Vimont, être assiégé par des Lutins que par des Iroquois ; les uns ne sont guère plus visibles que les autres ; quand ils sont éloignés, on les croit à nos portes, et lorsqu'ils se jettent sur leur proie, on s'imagine qu'ils sont encore en leur pays. » Leurs proies, en 1647 et 1648, proies saisies ou proies convoitées, c'étaient les Trois Rivières, qu'ils assaillaient ; le Fort Richelieu, qu'ils brûlaient ; Sillery, où ils poussaient une pointe. Villemarie abritait un triste défilé de fugitives, femmes Algonquines ou d'autres nations sauvages, narratrices douloureuses des atrocités iroquoises. A Québec, le gouverneur Montmagny recommençait de croire que c'était une folle entreprise, de vouloir se maintenir à Villemarie. Mais la Cour, brusquement, le remplaçait par d'Ailleboust, et ordonnait qu'on formât sans délai, contre l'Iroquois, un camp volant de quarante hommes. D'Ailleboust devait, en 1649, installer ce camp volant dans l'île même de Montréal, et le grossir, deux ans plus tard, de trente soldats nouveaux.

Au delà de Villemarie, en vingt mois, une double ruine se consomma : celle de la mission des Jésuites en terre huronne, et celle même du peuple huron. Le premier glas retentit lorsque le 4 juillet 1648 les quatre cents familles huronnes installées à Saint-Joseph furent surprises, à la chapelle même, à la fin de la messe du P. Daniel, par une bande d'Iroquois. Le Père, sentant la mort toute proche, trempa son mouchoir dans l'eau, et baptisa, par aspersion, tous les catéchumènes qui étaient là. Les Iroquois tuèrent, incendièrent ; ils emmenèrent près de sept cents prisonniers. Ce fut une joie pour eux, de laver leurs mains dans le sang du P. Daniel, avant de jeter son cadavre aux flammes. Il était le frère de ce marin dieppois qui, en 1629, au moment où les Kirke s'emparaient de Québec, avait, en compagnie du P. Vimont, planté le drapeau français au cap Breton ; il scellait par sa mort les quatorze ans de vie qu'il venait de consacrer à l'apostolat de la Nouvelle France.

La mission comptait alors dix-sept Pères, sous la direction du P. Ragueneau, qui, avant d'enseigner le catéchisme aux Hurons, avait, au collège de Bourges, enseigné les humanités à

celui qui devait être le grand Condé. Ragueneau, dans l'hiver qui suivit la mort du P. Daniel, inspecta le labeur que poursuivaient les Pères : « Pour moi, écrivait-il, je n'aurais jamais cru, même après cinquante ans de travail, pouvoir contempler la dixième partie de la piété, de la vertu, de la sainteté dont j'ai été partout le témoin dans les visites que j'ai faites de ces églises; et ce qui m'a le plus ravi, c'est de voir que ces sentiments de foi soient entrés si avant dans des cœurs autrefois si barbares. » Dans les diverses résidences huronnes, à Saint-Ignace, à la Conception, à Sainte-Marie, à Saint-Jean, l'affluence des sauvages exigeait, dans les premiers mois de 1649, que chaque missionnaire dît deux messes.

Mais un carême sanglant se préparait. Les Iroquois, en mars, promenaient dans Saint-Ignace la mort et la flamme. Puis ce fut le tour de Saint-Louis, dont la défense fut organisée par le P. de Brébeuf et par un jeune Jésuite arrivé depuis six mois, « l'homme le plus faible et le plus délicat qu'on pût voir, » Gabriel Lalemant. Au troisième assaut, les Iroquois furent vainqueurs; pour les deux Jésuites, la dernière heure était venue.

Leur arracher les ongles des pieds et des mains fut l'affaire d'un instant : ils durent ensuite, en tête des prisonniers, marcher quatre kilomètres jusqu'à Saint-Ignace, où, pour leur supplice, des poteaux étaient dressés. « Levons les yeux en haut, » criait Brébeuf aux Hurons; et les Hurons de lui répondre : « Père, ne crains rien, nos âmes seront au ciel, pendant que nos corps souffriront ici-bas. » Le dialogue se poursuivait : « Dieu verra nos douleurs, disait le Père, lui-même sera notre récompense. » Et les Hurons reprenaient : « Prie le maître de la vie qu'il ait pitié de nous! nous ne cesserons de prier qu'en expirant. » Pour qu'enfin Brébeuf cessât de prier, et d'exhorter ses compagnons de martyre, on lui fendait la bouche, on lui coupait les lèvres. Ce que fut son supplice, son coadjuteur Christophe Regnaut put le deviner ensuite, à la vue de son cadavre :

J'ai vu et touché, raconta-t-il, quantité de grosses ampoules qu'il avait en plusieurs endroits de son corps, de l'eau bouillante que ces barbares lui avaient versée en dérision du saint baptême. J'ai vu et touché la place d'une ceinture d'écorce toute pleine de poix et de

résine qui grilla tout son corps. J'ai vu et touché les brûlures du collier de haches qu'on lui mit sur les épaules et sur l'estomac. J'ai vu et touché ses deux lèvres qu'on lui avait coupées à cause qu'il parlait toujours de Dieu quand on le faisait souffrir. J'ai vu et touché tous les endroits de son corps, qui avait reçu plus de deux cents coups de bâton. J'ai vu et touché l'ouverture que ces barbares lui firent pour lui arracher le cœur.

Gabriel Lalemant, enveloppé de morceaux d'écorce de sapin auxquels on projetait de mettre le feu, avait d'abord été traîné devant Brébeuf agonisant ; et reprenant le mot de l'*Épître aux Corinthiens*, il lui avait dit : « Voilà que nous sommes, mon Père, donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » Brébeuf avait répondu en inclinant doucement la tête. Tout de suite commencèrent pour Lalemant dix-sept heures de tortures, qui n'exemptèrent de brûlures aucune partie de son corps, pas même les yeux, où furent enfoncés des charbons ardents. On l'abattit enfin d'un coup de hache sur l'oreille gauche, qui lui mit la cervelle à nu. Naguère, dans sa cellule, Lalemant avait dit à son âme : « Sus donc, mon âme, perdons-nous saintement pour donner ce contentement au cœur sacré de Jésus-Christ : il le mérite et tu ne peux t'en dispenser, si tu ne veux vivre et mourir ingrate à son amour. » Les Iroquois avaient accompli les désirs de Gabriel Lalemant.

Artisans de leur propre ruine, les Hurons incendièrent les quinze bourgades qui restaient encore intactes; ils n'étaient plus qu'un peuple errant; leur déracinement, commencé par les Iroquois, était achevé par leur propre affolement. Par bandes, ils arrivaient à Sainte-Marie, demandant une protection, un repos, du pain ; en un an, plus de trois mille furent baptisés. Certains se dirigèrent vers les montagnes du Petun ; d'autres vers la Nation Neutre; il y en eut qui obtinrent de s'installer chez les Iroquois pour y fonder le village de Saint-Michel, première bourgade chrétienne. La résidence de Sainte-Marie était dès lors sans défense contre les attaques; il fallait qu'elle se transportât dans un endroit moins exposé. Trois cents familles huronnes, réfugiées dans l'île Saint-Joseph sur le lac Huron, appelaient auprès d'elles les Jésuites : ils consentirent. Le 14 juin 1649, ils embarquèrent leurs provisions, leur mo-

bilier, incendièrent la résidence où depuis dix ans se dépensait leur zèle ; et par leurs soins, quelques jours plus tard, s'édifiait dans l'île Saint-Joseph un nouveau fort Sainte-Marie, où ils allaient s'établir.

Ils eurent un instant de tranquillité pour s'y aménager ; car les Iroquois, durant les derniers mois de 1649, faisaient diversion vers la Nation Neutre et détruisaient la résidence de Saint-Jean. Le P. Garnier, qui était là, n'avait dans la vie ni besoins ni désirs : il se nourrissait de glands, de racines amères, et déclarait qu'il ne voulait pas choisir un emploi, « estimant que Dieu, alors, n'était pas obligé d'être de la partie ; » là où ses supérieurs le mettaient en faction, il attendait, avec une égale quiétude, les fatigues ou la mort. Le 7 décembre 1649, les Iroquois le tuèrent. Le surlendemain, ce fut au tour de son compagnon, le P. Chabanel, d'être assassiné par un Huron qui, imputant aux Jésuites les malheurs de sa famille, voulait se venger sur l'un d'eux. Émouvante destinée que celle de Noël Chabanel ! Il était en Nouvelle France depuis 1643, étrangement rebelle aux langues sauvages ; il avait, plusieurs années durant, désiré retourner en France ; soudainement, en 1647, au jour de la Fête-Dieu, se reprochant de tels désirs, il avait fait vœu de « stabilité perpétuelle » dans la mission des Hurons, avec l'espoir qu'à défaut de l'effusion du sang, il ferait là « son martyre dans l'ombre. » Et ce « martyre dans l'ombre, » qui s'était prolongé deux années encore, se terminait par l'effusion de son sang. Ainsi mouraient les Jésuites, un à un, tandis qu'en France certains bruits nocifs, volontiers répercutés par les polémiques jansénistes, les accusaient de s'occuper surtout, au Canada, d'acheter des fourrures pour thésauriser.

« Vous êtes les pères de notre patrie, » leur disaient, en l'île Saint-Joseph, dans la nouvelle résidence de Sainte-Marie, les infortunés Hurons. Le temps n'était plus où les Hurons attribuaient leurs malheurs à ces « sorciers d'Europe : » ils attendaient de la mission, aujourd'hui, une consolation, un appui, des vivres. Mais ils arrivaient en si grand nombre, que la provision de blé d'Inde apportée par les Jésuites, les glands et les racines qu'ils avaient su mettre en réserve, furent bientôt consommés, et sans cesse de nouvelles bouches survenaient. L'hiver amena la famine : l'île Saint-Joseph prenait un aspect de cimetière où se seraient promenés, tout décharnés, les morts

sortis de leurs tombes; on se nourrissait de tout, même des cadavres; des maladies contagieuses sévissaient. Le P. Ragueneau adressait à Rome, au général des Jésuites, d'épouvantables détails sur cette détresse, et il ajoutait : « Jamais nous n'avons recueilli de si grands fruits de nos travaux; jamais la foi n'a poussé de si profondes racines ; jamais le nom chrétien n'a été plus glorieux qu'au milieu des ruines de cette malheureuse nation. »

Au printemps de 1650, deux capitaines hurons vinrent trouver le Père : « La mort, lui dirent-ils, t'en a ravi plus de dix mille ; tu nous portes dans tes mains et dans ton cœur. Jette les yeux du côté de Québec pour y transporter les restes de ce pays perdu. » Les missionnaires se rassemblèrent, organisèrent, pour s'éclairer, des prières de Quarante-Heures, examinèrent entre eux, « quinze, seize et vingt fois, » les suggestions huronnes, et conclurent que par la bouche de ces capitaines Dieu avait parlé. Le 10 juin 1650, sur une longue file de barques, les missionnaires, qu'escortaient trois cents Hurons, faisaient exode vers Québec : l'île Saint-Joseph, comme le reste du pays huron, était abandonnée. Et dans Québec se reposait le problème : comment nourrir ces bouches nouvelles?

« Je n'ai jamais rien vu de si pauvre ni de si dévot que les Hurons, » écrivait l'Hospitalière Marie de Saint-Bonaventure. On se privait, chez les Ursulines, pour permettre à Marie de l'Incarnation de leur distribuer quelque pitance, quelques vêtements. Le flot de ces misères coïncidait avec le retard des aumônes attendues de la métropole, avec l'incendie qui, à la fin de 1650, détruisait la maison des Ursulines et qui les laissait elles-mêmes sans vivres, sans vêtements. Mais la leçon de charité qu'elles avaient constamment donnée ne pouvait être perdue, et dans cette catastrophe elles en bénéficiaient. Québec, au début de 1651, fut une bourgade qui se mortifiait, pour venir en aide aux Ursulines comme aux Hurons. Sainte-Marie, au printemps, allait ressusciter. Les Jésuites possédaient, près de Québec, l'île d'Orléans ; le P. Chaumonot y conduisit quatre cents Hurons, bientôt suivis de deux cents autres; et dans cette île, une « réduction » se fonda. Pour peu de temps encore, hélas ! car derechef, en 1656, les Hurons devront déménager, sous l'implacable poussée des Iroquois.

III. — LES ANGOISSES DE VILLEMARIE ET DE LA NOUVELLE FRANCE

Les Iroquois, acharnés à la destruction d'un peuple, avaient laissé Villemarie, pour un moment, respirer un peu ; mais on avait eu, là, d'autres sujets d'alarme. Mlle Mance, en 1649, recevait de France certains échos qui l'effrayaient fort. Était-il possible que MM. de Montréal, à la nouvelle de la catastrophe huronne, songeassent à l'abandon de leur œuvre au profit des missions du Levant? Sans délai, elle courut à Québec, s'embarqua. En quelques semaines, elle fut en France.

Paris traversait alors des heures tragiques : la Fronde forçait la Cour de s'exiler à Saint-Germain; les Parisiens, investis par l'armée royale, menacés de la famine, trouvaient deux bienfaiteurs qui, par les chemins couverts de neige, encombrés de soudards peu rassurants, s'en allaient à Saint-Germain demander l'aumône pour les pauvres gens de Paris : ces deux quêteurs étaient M. Olier et M. de la Dauversière.

Mlle Mance, assurément, n'eut pas de peine à ramener leurs pensées vers le Canada; elle consolida, peu à peu, les bons vouloirs des autres Messieurs de Montréal, et fit établir des actes notariés qui consolidaient leurs droits en terre canadienne ; elle obtint de Mme de Bullion, pour le défrichement des terres au profit de l'hôpital, deux mille livres, et de la Société de Montréal deux cents arpents. Mlle Mance, victorieuse, repassait la mer, en août 1650, avec cette autre joie de pouvoir annoncer à la Nouvelle France que celui que la Société venait de choisir comme directeur s'appelait M. Olier.

« Je me souviens, écrivait un jour M. Olier, d'avoir vu parfois jusqu'en Canada les opérations de Dieu dans les âmes des personnes du Montréal, entre autres de Mlle Mance, que je voyais pleine de la lumière de Dieu, dont elle était environnée comme un soleil. » De par la volonté de MM. de Montréal, ce privilégié des interventions d'en haut, qui « voyait » ainsi Dieu vivre au Canada, devenait désormais le directeur légal de leur entreprise : les destinées de la cité de Villemarie allaient être surveillées et secondées par un mystique dont les regards s'évadaient de terre pour mieux apercevoir cette ville de la Vierge, sa ville aimée, sa ville élue. Mlle Mance, au cœur de cette bourgade, était, de plus en plus, une magnifique institu-

trice d'énergie : nombreux furent les habitants de Villemarie qui demandèrent, d'urgence, qu'on leur donnât des terres à défricher; les actes de concession marquaient expressément qu'elles leur étaient confiées « afin de procurer, par ce moyen, la propagation de la foi. »

Les Iroquois, hélas! firent vite reparler d'eux. Lorsque en 1650 Cyrano de Bergerac voulait voyager aux États de la Lune, et qu'il « montait à deux lieues de Paris en ligne presque perpendiculaire, tandis qu'au-dessous de lui la terre continuait sa révolution, » l'aventureux touriste tombait soudainement en Canada; et qu'y voyait-il? Il y voyait une expédition se préparer contre les Iroquois. En mai 1651, la menace iroquoise devint terrible. Ce fut dans Villemarie un gémissement, quand, aux portes mêmes de l'hôpital, ces sauvages tuèrent Boudard dit Grand-Jean, et emmenèrent avec eux, pour la tuer en leur pays, sa femme Catherine Mercier. Mis en goût, ils multiplièrent les perfides surprises; sur l'ordre de Maisonneuve, toutes les maisons furent vidées; la population civile s'entassa dans le fort. Deux cents Iroquois assaillirent l'hôpital; ils s'y heurtèrent au major Lambert Closse, qu'entouraient seize soldats; et devant cette poignée de héros les deux cents prirent la fuite. « C'est une merveille, écrivait le P. Ragueneau, que les Français de Villemarie n'aient pas été exterminés. » La mission du jésuite Druillettes auprès de la Cour des commissaires à Boston demeurait inefficace : les Anglais refusaient de nous venir en aide. Seul, l'héroïsme pouvait apporter le salut. Derechef, en octobre 1652, le major Closse, abordant avec vingt-quatre hommes plus de deux cents Iroquois, promenait parmi eux la mort et la terreur; et lorsqu'ils s'enfuyaient, emportant sur leurs épaules plus de vingt cadavres et quarante blessés, ils gémissaient en leur langage : « Nous sommes tous morts! »

D'autres Iroquois rôdaient du côté des Attikamègues et faisaient parmi les Jésuites une autre victime. Ces Attikamègues étaient de bons sauvages, presque idylliques, sur qui le P. Buteux, supérieur de la résidence de Trois-Rivières, régnait par la tendresse. Il les convertissait en les aimant. D'eux-mêmes ils s'organisaient en une petite république chrétienne : des prières publiques, des chants religieux, des sermons de leurs capitaines, maintenaient leur ferveur en haleine, quand le prêtre n'était

pas là; même des femmes, des enfants, s'improvisaient prédicateurs. « On eût dit, écrivait le P. Buteux, que Dieu les réservait, comme un saint Siméon ou une sainte Anne la prophétesse, pour avoir connaissance de Jésus-Christ. Quelle confusion pour moi de voir comme ces pauvres barbares, sans prêtre, sans messe ni autre secours, se maintiennent dans une telle pureté et ferveur! » Le succès même encourageait son ardeur d'apôtre : au printemps de 1652, il se sentait poussé plus loin, toujours plus loin, « jusque vers la mer du Nord, pour y trouver de nouveaux peuples et des nations entières où la lumière de la foi n'eût jamais encore pénétré. » Il risquait une rencontre, celle des Iroquois; mais, loin de la redouter, il la désirait. « Je m'estimerais trop heureux, disait-il, si Dieu avait permis que je tombasse entre leurs mains. Un acte d'amour de Dieu est plus pur au milieu des flammes, que ne le sont toutes nos dévotions séparées des souffrances. » Les Iroquois l'exauçaient, en le blessant de deux balles, en l'assommant, en jetant son corps à la rivière, et Marie de l'Incarnation écrivait : « C'est une perte incroyable pour la mission. »

Ces lugubres nouvelles jetaient Québec dans les transes : matin et soir, la minuscule capitale entrait publiquement en prières; chacun faisait vœu de se confesser et de communier une fois le mois. Le douloureux spectacle qu'offrait la ville menacée, n'empêchait pas l'Hospitalière Catherine de Saint-Augustin, venue de France depuis 1647, de la considérer comme son « petit Paradis. » Jadis, en son cloître de Bayeux, le P. Vimont avait découvert en elle « une jeune prétendante aux souffrances du Canada; » et M. de Longpré, son père, ayant lu le récit du martyre du P. Jogues, s'était dessaisi de la requête qu'il avait adressée au Parlement de Rouen pour qu'on empêchât sa fille de quitter le royaume. Anne d'Autriche, au demeurant, avait signifié aux vicaires généraux de Bayeux qu'ils la laissassent libre de partir. Si périlleuse que fût la menace iroquoise, Mère de Saint-Augustin ne regrettait pas d'être partie, et se demandait seulement, avec quelque angoisse, si les Iroquois permettraient à Québec de durer. Elle écrivait dès 1651 : « Nous ne nous pressons pas pour achever le reste de nos bâtiments, à cause de l'incertitude où nous sommes si nous demeurerons longtemps ici. Dieu veuille par sa grâce que nous ne soyons pas dans la peine de le quitter! Je ne sais ce que Dieu veut faire de

ce pays; mais je puis vous assurer qu'il en est bien ébranlé. » Cette incertitude était une souffrance, mais ne devenait jamais une faiblesse; et les âmes demeuraient dignes, à Québec, de l'hommage qu'à cette époque même saint Vincent de Paul rendait à l'œuvre canadienne. « Je la regarde, écrivait-il à l'une des Hospitalières, comme l'une des plus grandes qui se soient faites depuis quinze cents ans, et ces saintes âmes qui ont le bonheur d'y travailler comme des âmes vraiment apostoliques qui méritent l'approbation et le secours de l'Église. »

Villemarie n'est plus ! murmurait-on dans Québec au printemps de 1653 : des messagers qu'avait envoyés là-bas le gouverneur Lauson avaient eu peur de trop s'aventurer ; sans débarquer, ils avaient prêté l'oreille, constaté que dans Villemarie aucun bruit ne se faisait entendre. Derrière le voile du brouillard, Villemarie les avait pris pour des Iroquois ; et dans un grand silence on avait préparé la défense. Ils s'étaient éloignés, et étaient revenus dire à Lauson : Villemarie n'est plus ! On supposait que tous les habitants étaient devenus captifs des Iroquois. Les jours s'assombrissaient : parmi les colons, certains timides se rembarquaient.

IV. — MAISONNEUVE EN FRANCE : LA VOCATION CANADIENNE DE MARGUERITE BOURGEOYS

Ils durent croiser, sur l'Océan, M. de Maisonneuve, qui, parti pour Paris à l'automne de 1651, rentrait en août 1653, et qui, une fois encore, allait sauver le Canada. On s'était rendu compte, à Villemarie, en cette douloureuse année 1651, que la bourgade avait besoin d'un renfort de soldats, et qu'il en fallait au moins cent : Maisonneuve s'était décidé à passer en France pour les amener; et s'il échouait, il se proposait d'inviter Mlle Mance à reconduire au pays natal les épaves de ce qui aurait été Villemarie. Avant qu'il ne partît, elle lui dit : « Voilà, sur les fonds de l'hôpital, vingt-deux mille livres, pour vous aider à réunir une recrue, et voici, bien que je n'aie pas le droit de vous le livrer, le nom de ma bienfaitrice inconnue ; elle s'appelle Mme de Bullion; voyez-la ! » Maisonneuve, à Paris, bien discrètement et sans nulle allusion aux libéralités antérieures, trouva l'occasion d'entrer en rapports avec Mme de Bullion, et de parler devant elle, incidemment, de la situation désespérée de

Villemarie ; quelques jours après, M. de Lamoignon recevait, pour aider MM. de Montréal à lever une recrue, vingt mille livres, données, disait-il, par une personne de qualité... Maisonneuve n'avait pas le droit de remercier Mme de Bullion, il remercia Dieu. Il allait, confiant dans l'avenir, ramener au Canada, avec ces gens de guerre, la fondatrice d'une congrégation nouvelle.

Mme de Cheuilly (1), sœur de M. de Maisonneuve et de la sœur Louise de Sainte-Marie, abritait en son appartement de Troyes une jeune fille qui avait tour à tour tenté d'être Carmélite, puis Clarisse, puis fondatrice d'un petit institut religieux en l'honneur des voyages de la vierge Marie. Elle s'appelait Marguerite Bourgeoys. Bien qu'elle eût déjà plus de trente ans, l'insuccès de ces divers essais la laissait incertaine de sa vocation. Elle s'occupait activement de la « congrégation externe » des jeunes filles, que dirigeait au couvent de Notre-Dame sœur Louise de Sainte-Marie ; elle fut même, douze ans durant, la préfète de ces quatre cents demoiselles, qui par amour pour la Vierge se consolaient qu'on les appelât les bigotes. On lui demanda, un jour, si elle voudrait « être de la partie, quand les religieuses de Notre-Dame iraient à Montréal ; » elle accepta d'avance, avec élan. Un jour de 1653, elle voyait en songe un grave personnage, tout habillé de brun, et dont elle ne savait trop s'il était ecclésiastique ou laïque ; elle le revoyait en personne, quelques jours plus tard, dans le parloir des nonnes ; il la pressait de se faire maîtresse d'école à Villemarie. Ce personnage n'était autre que M. de Maisonneuve. Les religieuses alors de dire : Nous aussi, nous voulons partir ; voilà treize ans que nous le voulons ! Maisonneuve répondait qu'il lui fallait à Montréal, « pour les écoles, des filles séculières et non cloîtrées, qui pussent se transporter où le bien du prochain réclamerait leurs services. » Alors les sœurs, se retournant vers Marguerite, voulaient l'empêcher de partir, en lui disant : « Soyez-nous fidèle. » Mais celle-ci répliquait : « J'ai bien promis d'être de la partie, si vous alliez là-bas ; mais je n'ai pas promis, si votre départ tardait trop, de n'y pas aller sans vous ! »

Partez ! lui conseillait après quelques jours de réflexion son directeur, M. Jendret. Mais subitement elle hésitait : s'en aller

(1) Telle est l'orthographe exacte du nom, établie par M. A. Léo Leymarie dans ses recherches si fouillées sur Maisonneuve.

ainsi, sans aucune compagne, lui faisait peur. M. de Maisonneuve, insistait M. Jendret, est l'un des premiers chevaliers de la Reine des Anges ; et M. Profit, prêtre de bon jugement, lui aussi, puis M. le grand vicaire de Troyes, ayant pris chacun trois jours pour réfléchir, conclurent comme M. Jendret. Marguerite entendait la Vierge elle-même lui confirmer ces conclusions, et lui dire : « Va, je ne t'abandonnerai point. » Mais elle craignait beaucoup « les illusions. » « Si cela est de Dieu, pensait-elle, je n'ai que faire de rien porter pour mon voyage ; si c'est la volonté de Dieu que j'aille à Villemarie, je n'ai besoin d'aucune chose. » Elle partit « sans denier ni mailles, » n'ayant qu'un petit paquet qu'elle pouvait porter sous son bras.

Ainsi monta-t-elle dans la voiture publique qui circulait entre Troyes et Paris. Son oncle et Mme de Cheuilly, qui, eux aussi, allaient à Paris, eurent tous deux un mouvement de révolte lorsqu'elle leur confia qu'elle voulait pousser jusqu'au Canada ; et les dernières semaines que Marguerite passa sur le sol de France furent singulièrement troublées. Car elle recevait de Troyes lettres sur lettres, qui la rappelaient ; la personne chez qui elle logeait à Paris était la propre sœur du provincial des Carmes, et voulait la conserver pour le Carmel. Marguerite chancelait : elle courait chez les Jésuites de la rue Saint-Antoine ; elle y recevait le conseil formel de passer en Canada, comme l'y invitait M. de Maisonneuve. Celui-ci, d'ailleurs, comptait tout à fait sur elle : il avait des « hardes, » qu'il la chargeait de transporter ; il lui avait remis quinze écus blancs pour les frais de ce transport et pour diverses emplettes ; ils devaient tous deux se retrouver à Nantes, pour s'embarquer.

De Paris à Nantes, Marguerite fut mal considérée. Son petit paquet la signalait comme une « fille sans conséquence : » à la voir ainsi, seule, au milieu des soudards qui, au lendemain de la Fronde, pullulaient dans les auberges, on la prit pour « une personne suspecte, qu'on ne devait recevoir qu'avec peine dans une honnête compagnie. » Chaque hôtellerie à peu près lui réservait un affront. A Nantes même, les humiliations continuèrent. N'était-ce pas le signe que ces voies extraordinaires où elle s'engageait étaient des voies d'illusion ? Le provincial des Carmes de Paris insistait auprès d'elle, jusqu'à Nantes, pour qu'elle se décidât en faveur du Carmel ; son confesseur de Nantes

l'y poussait également. Derechef, elle se sentait hésitante, ébranlée, et tout en même temps désolée : elle s'en allait pleurer dans l'église des Capucins, toute seule. « En ce moment, raconte-t-elle, toutes mes peines furent changées; je reçus là une très forte impression et une très grande assurance qu'il fallait faire le voyage. » Le 20 juin 1653, elle s'embarquait à Saint-Nazaire avec M. de Maisonneuve et une recrue de cent treize hommes.

La Nouvelle France les attendait fiévreusement : Mlle Mance était accourue de Villemarie à Québec, pour être prévenue, tout de suite, de l'arrivée des secours ; l'hostie était publiquement exposée, pour accélérer cette arrivée. « Les Iroquois ont fait tant de ravages, écrivait le 12 août 1653 la Mère Marie de l'Incarnation, qu'on a cru quelque temps qu'il fallait repasser en France. L'habitation de Montréal leur a puissamment résisté et donné la chasse, avec perte de leurs gens. » Le 22 août, le Jésuite Poncet, surpris au Cap Rouge par les Iroquois, était emmené captif. Le 22 septembre, enfin, la flottille de Maisonneuve arrivait à Québec.

Le P. Lemercier, dans sa *Relation*, saluait « cette bonne escouade d'ouvriers, semblables à ceux qui rebâtissaient jadis le temple de Jérusalem, maniant la truelle d'une main et l'épée de l'autre, braves artisans, tous savants dans les métiers qu'ils professent, et tous gens de cœur pour la guerre. » Ces gens de cœur n'eurent pas à se battre immédiatement, car quelques semaines à peine après avoir connu leur arrivée, la nation Iroquoise des Agniers entrait en pourparlers pour la paix, et cette paix était scellée, au mois de novembre, par la libération du P. Poncet.

V. — L'ORGANISATION DE MONTRÉAL ; PREMIER ESSAI D'UNE MISSION IROQUOISE

La recrue qu'avait amenée M. de Maisonneuve fit bientôt son entrée dans Villemarie. Mlle Bourgeoys s'édifiait en regardant ces futurs défenseurs de la ville, « hommes doux et religieux, spirituellement changés comme le linge qu'on met à la lessive : » les trois quarts d'entre eux venaient du Maine et de l'Anjou, spécialement de cette région de La Flèche, où sans cesse l'Esprit soufflait pour entraîner des âmes au Canada, âmes de

jésuites ou de nonnes, de soldats ou de laboureurs. Et M. de Maisonneuve s'édifiait, lui, en regardant cette « excellente fille nommée Marguerite Bourgeoys, » cette « personne de bon sens et de bon esprit, » dont il disait à Mlle Mance : « Sa vertu est un trésor qui sera un puissant secours au Montréal. Au reste, c'est encore un fruit de notre Champagne, qui semble vouloir donner à ce lieu plus que toutes les autres provinces réunies ensemble. » Mlle Mance ne pouvait éprouver aucune jalousie à l'égard de cette arrivante ; c'était une Champenoise, comme elle.

Rapidement, on se mit en mesure de protéger l'hôpital contre les récidives éventuelles des Iroquois : on y construisit une église, pour que Dieu veillât, et deux redoutes, pour que les hommes veillassent. Deux autres redoutes sortirent de terre, pour la protection des colons qui s'installaient hors du fort. Il plaisait à M. de Maisonneuve de parachever, en les entremêlant, l'organisation de la vie militaire et l'organisation de la vie dévote : en hommage aux soixante-trois années qu'avait passées sur terre la Vierge Marie, il groupait soixante-trois chrétiens de Villemarie en une Compagnie de la Sainte Vierge. La mission de ces volontaires d'élite consistait à monter tour à tour la garde : chaque dimanche, Maisonneuve les exhortait, assignait à chacun, pour la semaine suivante, son jour de communion ; et leurs prières accompagnaient leurs pas lorsqu'ils allaient prendre leur faction.

Maisonneuve, jusque-là, n'avait jamais expressément renoncé au mariage : à l'instigation de Mlle Bourgeoys, il y renonça formellement, par un vœu. Son esprit d'ascétisme, chaque jour plus exigeant et plus subtil, l'amenait à éteindre, dans tout son extérieur, l'éclat même de sa dignité ; le fondateur et gouverneur de Villemarie sortait « en capot gris, » comme les hommes du commun. Quatre ans durant, dans le fort même où il résidait, Mlle Bourgeoys l'aidait à son perfectionnement spirituel, tout en s'occupant du ménage. Car les privations mêmes dont on avait souffert à Villemarie avaient, durant les huit premières années de la cité, coûté la vie à tous les enfants sans exception ; et Mlle Bourgeoys eut quatre années à attendre avant de pouvoir s'employer comme institutrice.

Elle eut la glorieuse joie de faire rétablir sur la montagne dominant Villemarie la croix qu'avait autrefois plantée Maison-

neuve et que les Iroquois avaient renversée : il sembla, ce jour-là, que, par le geste de Mlle Bourgeoys, Villemarie renouvelait, devant Dieu et devant l'Iroquois, la tenace volonté de vivre et de durer.

L'Iroquois, on le devine, ne fut pas long à relever la tête : l'enterrement rituel des haches de guerre, auquel procédaient les nations iroquoises chaque fois qu'elles signaient une paix, n'était jamais que provisoire. Québec impuissant, en 1656, vit les Agniers fondre sur l'île d'Orléans, y faire, brusquement, soixante prisonniers Hurons; ils poussaient la bravade jusqu'à mettre à mort un Frère jésuite près de Sillery, et jusqu'à blesser mortellement, sur le fleuve Ottawa, le P. Garreau.

Chez une autre nation iroquoise, celle des Onnontaguès, l'esprit public paraissait plus propice : le Jésuite Simon Le Moyne, expert en leur langue, familier avec leurs généalogies, avec les légendes de leur passé, trouvait chez eux un très bon accueil lorsqu'en août 1654 il pénétrait comme ambassadeur dans leur pays, où jamais Européen n'avait mis le pied; deux heures durant, devant une assemblée où d'autres nations iroquoises étaient représentées, il « parlait en se promenant, comme un acteur sur un théâtre; » un « capitaine » lui répondait, et, soutenu par les « acclamations puissantes » des sauvages, le suppliait d'établir en terre iroquoise une résidence française. « Mettez-vous dans le cœur du pays, disait-il à Le Moyne, puisque vous devez posséder notre cœur. Là, nous irons nous faire instruire, et de là vous pourrez vous répandre partout. Ayez pour nous des soins de pères, et nous aurons pour vous des soumissions d'enfants. »

On demeurait circonspect; mais trop douter de la sincérité de ces âmes, c'eût été, peut-être, douter d'un coup de la grâce. Des massacreurs de la veille devenant les ouailles du lendemain : cela se voyait dans l'histoire de l'Église. Le P. Chaumonot, si pleinement maître des idiomes iroquois qu'il savait même manier la phraséologie poétique de ces peuples, prit avec lui le P. d'Ablon, docte mélomane, qui allait s'attacher, lui, à les séduire par la musique, aimée des peuples enfants; ils recevaient tous deux, et le Christ aussi, un si déférent accueil, que le P. d'Ablon alla chercher à Québec, en 1656, quatre autres Pères, trois Frères jésuites, et quarante-sept Francais, pour construire près du lac Gannentaha, en plein pays iroquois, un

fort Sainte-Marie. Les baptêmes se faisaient nombreux; on écrivait à Marie de l'Incarnation que le progrès de l'Évangile était grand.

Tout d'un coup, en avril 1658, par quelques chefs amis, les missionnaires apprirent que dans un conseil secret, tenu par les anciens de la Confédération iroquoise, leur arrestation avait été décidée, à l'intigation des Agniers : peu d'heures les séparaient d'un martyre probable. Leur sang répandu, c'était l'explosion immédiate d'une nouvelle guerre, dont l'enjeu serait l'avenir de la colonie. Pendant que les sauvages se laissaient induire par un jeune Français à faire un festin, où des libations et des airs de musique les plongeaient dans le sommeil, missionnaires et colons de Gannentaha s'embarquaient clandestinement, silencieusement, ne laissant derrière eux que les chiens et les coqs, et reprenaient la route de Québec. Ainsi s'acheva le premier essai de mission chez les Iroquois; et bientôt, sous le coup de leurs menaces, « on fut cinq semaines à Québec sans avoir de repos ni jour ni nuit, tant pour se fortifier que pour se garder. »

VI. — SULPICIENS, HOSPITALIÈRES DE SAINT-JOSEPH, ET RELIGIEUSES DE NOTRE-DAME, A MONTRÉAL

Dans Villemarie, cité mystique, bastion solitaire du Dieu qui se suffit à lui-même, les âmes dirigeantes, planant au-dessus de ces menaces, avaient hâte d'achever, comme si le sol était solide, l'organisation religieuse de la Nouvelle France. Un Maisonneuve, une Jeanne Mance, naviguaient entre la Nouvelle France et la France, pour la consolidation et le développement de l'Église canadienne.

Il y avait quatorze ans déjà que, sous la direction de Marie de la Ferre, les premières Hospitalières de Saint-Joseph, conformément au vœu tenace de M. de la Dauversière, avaient été érigées en communauté régulière dans l'Hôtel-Dieu de la Flèche : elles étaient même assez nombreuses, en peu de temps, pour s'essaimer à Baugé et Laval en 1650, à Moulins en 1651. M. de la Dauversière vieillissait : Maisonneuve et Mlle Mance, tant pour couronner ses édifiants desseins que pour le bien du Canada, voulaient qu'avant sa mort les religieuses nées de ses visions fussent installées outre-mer, et que les sauvages bénéfi-

ciassent de cette admirable règle de dévouement qui imposait aux Hospitalières de « bien prendre garde de se laisser endurcir le cœur par l'habitude et accoutumance d'être avec les malades et de laisser prendre pied au chagrin qui pourrait naître de l'impatience et mauvaise humeur de quelqu'un d'iceux, ou de la continuité et assiduité du travail et fonctions viles et incommodes environ eux. »

Il y avait quatorze ans, également, que s'étaient réunis autour de M. Olier les premiers prêtres de Saint-Sulpice; il y avait huit ans qu'on avait demandé à Nantes quelques-uns d'entre eux, pour la formation des clercs. M. Olier, paralysé par deux attaques, voisinait avec la tombe. Maisonneuve et Mlle Mance, tant pour accomplir sa pensée que pour l'avantage de l'Église canadienne, voulaient qu'avant sa mort la Nouvelle France possédât des prêtres de M. Olier.

Au début de 1656, Maisonneuve était à Paris : il voyait MM. de Montréal. Le 31 mars, entre eux et les Hospitalières de la Flèche, un acte était conclu, d'après lequel trois ou quatre d'entre elles s'installeraient à l'Hôtel-Dieu de Villemarie, dont elles seraient propriétaires. Quelques semaines après, M. Olier désignait, pour Villemarie, quatre prêtres de la communauté de Saint-Sulpice : M. de Queylus, qu'il fit supérieur du petit groupe; M. Souart, neveu de ce Franciscain Le Caron que nous avons rencontré, une quarantaine d'années plus tôt, parmi les premiers apôtres du Canada; MM. Galinier et d'Allet. Il semblait à MM. de Montréal que l'heure approchait où ils devaient s'effacer, dans Villemarie, devant une hiérarchie d'Église. Ils revenaient à leur vieille idée, d'un évêché en Nouvelle France; ils faisaient annoncer par M. Godeau, à l'assemblée du clergé de 1656, qu'ils donneraient à cet évêché et au chapitre la moitié de l'île de Montréal avec tous les droits seigneuriaux et tous les revenus attachés à ces droits; et M. Godeau, publiquement, faisait savoir à Mazarin, le 10 janvier 1657, qu'ils souhaitaient comme évêque M. de Queylus. Sans que rien à cet égard fût résolu, M. de Queylus et les trois autres Sulpiciens, s'étant assuré auprès de l'archevêque de Rouen les pouvoirs nécessaires pour exercer une juridiction en Canada, étaient conduits de Saint-Nazaire à Québec par M. de Maisonneuve; ils s'en allaient, de là, loger à Villemarie, dans l'hôpital de Mlle Mance.

Villemarie désormais avait son clergé : M. Olier, avant de mourir le 2 avril 1657, avait expédié à la Vierge de Montréal, à la « divine Dame » dont il avait voulu de tout temps être le « chapelain, » quatre serviteurs de son choix.

Villemarie désormais avait aussi ses écoles : elles s'inauguraient le 25 novembre, jour de la fête de sainte Catherine, dans une étable de pierre que M. de Maisonneuve donnait à Mlle Bourgeoys : cette étable avait servi de colombier, de loge pour les bêtes à corne; elle abritait, maintenant, « le peu de garçons et de filles, capables d'apprendre; » bientôt elle devenait le siège d'une congrégation externe de jeunes filles, pareille à celle de Notre-Dame de Troyes, et qui faisait accueil à une Iroquoise baptisée.

Mais Mlle Bourgeoys, même avec le concours de son amie Marguerite Picaut, se sentait bien seule pour une aussi lourde tâche; et d'autre part, Mlle Mance, qu'une chute avait rendue fort infirme, souffrait tant de ne plus pouvoir soigner les malades, qu'elle avait hâte de voir arriver les Hospitalières de La Flèche. Or, un obstacle avait surgi : l'acte qu'elles avaient conclu en 1656 avec MM. de Montréal les obligeait à servir les pauvres gratuitement et à s'entretenir avec cinquante écus de pension. Elles hésitaient à passer la mer, craignant qu'avec si peu de ressources elles n'eussent du pain, là-bas, ni pour leurs pauvres, ni pour elles-mêmes.

Les aspirations de Mlle Bourgeoys et les impatiences de Mlle Mance les induisirent à un voyage de France, en l'automne de 1658. Le bras disloqué de Mlle Mance la faisait beaucoup souffrir lorsqu'en octobre elle débarquait à la Rochelle. Elle voulait, tout d'une traite, aller à La Flèche, voir M. de la Dauversière, causer avec les Hospitalières : Mlle Bourgeoys l'y mena, portée sur un brancard. M. de la Dauversière, en ces semaines-là, avait auprès de lui son ami Pierre de Keriolet, le fameux pénitent breton, de libertin devenu ascète, et qui complétait ses propres victoires sur Satan en l'expulsant des autres âmes par des exorcismes : l'atmosphère était propice pour des colloques qui visaient à chasser Satan des âmes sauvages.

Les deux voyageuses, ensuite, prenaient la route de Paris. Mlle Mance, arrivée, interrogeait les chirurgiens. Son bras pourrait-il jamais, encore, soigner des malades? Ils lui signifièrent que non. D'où elle concluait, de plus en plus impérieu-

sement, qu'il lui fallait des Hospitalières fléchoises. En cette fête de la Chandeleur, où jadis il avait paru à M. de la Dauversière, puis à M. Olier, que Dieu s'occupait spécialement du Canada, Mlle Mance courait près du tombeau de M. Olier, touchait de sa pauvre main la boîte où les Sulpiciens avaient enfermé le cœur de leur fondateur.

Le lendemain, MM. de Montréal, réunis en assemblée, apprenaient de Mlle Mance que sa main était soudainement redevenue valide par la vertu de M. Olier. Tout Paris criait au miracle : on coupait des morceaux de sa robe ; et pour se dérober aux obsessions parfois indiscrètes des personnes pieuses, elle ne sortait plus qu'en voiture. Elle pourrait donc continuer à soigner les malades, à Villemarie ! Mais Mlle Mance, souple dialecticienne, expliquait à présent qu'il lui fallait des Hospitalières fléchoises pour qu'après elle son œuvre durât. Comment discuter, d'ailleurs, le désir d'une personne pour qui Dieu et M. Olier témoignaient tant de complaisance ? Sous l'impression de la merveilleuse guérison, Mme de Bullion donnait à Mlle Mance vingt-deux mille livres, avec quantité de cadeaux pour Villemarie. Les Hospitalières pouvaient désormais partir : leur vie était assurée.

Déjà Mlle Bourgeoys conduisait promptement à la Rochelle, pour s'embarquer avec elles, les compagnes qu'elle était allée chercher à Troyes, en vue des écoles de Villemarie. Leurs familles les regrettaient fort ; et M. Châtel, père de l'une de ces émigrantes, faisait coudre cent cinquante livres d'or « proche la baleine du corset de sa fille, » afin qu'elle eût d'avance de quoi subvenir aux frais du voyage de retour. Mais Mlle Châtel ne songeait qu'à partir et nullement à revenir.

Et le départ tardait, car les Hospitalières se faisaient attendre. Un instant, tout parut compromis : l'évêque d'Angers, leur ordinaire, s'opposait à leur départ ; et M. de la Dauversière, leur fondateur, n'était pas en mesure d'insister : il agonisait ! Puis brusquement, à la fin de mai 1659, l'évêque levait son veto, M. de la Dauversière retrouvait la santé, et deux Sulpiciens, MM. Vignal et Lemaître, arrivaient à la Flèche pour emmener les Hospitalières au Canada.

Toute une nuit, La Flèche fut en tumulte : le peuple était debout, s'opposant à leur départ. Cette Judith Moreau de Brésoles, désignée pour être à Villemarie la supérieure, avait dû,

quatorze ans plus tôt, s'évader de sa noble famille, qui habitait Blois, et qui l'avait retirée, par la force, du couvent de la Visitation ; cette sœur Macé, qui l'accompagnait, avait dû soutenir trois ans de luttes contre son père, l'armateur de Nantes, pour obtenir la permission d'aller dans un couvent aussi lointain que celui de La Flèche. Et voici que cette Blésoise, que cette Nantaise, s'en allaient au Canada. Les esprits s'excitaient contre M. de la Dauversière, qui avait déjà fait passer au delà de l'Océan quelques honnêtes filles de la région. On voulait enlever les sœurs lorsque à cheval elles sortiraient du cloître pour prendre le chemin de la Rochelle. Il fallut que dans les rues de la Flèche les gentilshommes qui les escortaient dégainassent, pour les défendre contre la foule, qui voulait malgré elles les retenir. Trois mois encore se passèrent à la Rochelle, par suite d'autres chicanes ; enfin, le 2 juillet 1659, un vaisseau emportait au Canada, parmi deux cents passagers, deux congrégations nouvelles : les Sœurs de Notre-Dame et les Hospitalières de Saint-Joseph.

Les Rochelais, au moment du départ, virent un vieillard lever la main, d'un geste de bénédiction ; et sur ses lèvres retentissaient les mots de l'Évangile : « Maintenant, Seigneur, vous renvoyez en paix votre serviteur, selon votre parole ! » Ce vieillard n'était autre que M. de la Dauversière. Lorsque sur l'horizon de l'Océan le vaisseau se fut effacé, il reprit la route de La Flèche. Très fatigué, il portait sur lui, néanmoins, tous ses instruments de pénitence. Au poids de ses mortifications volontaires s'ajouta le fardeau subit d'une catastrophe : il apprit, en rentrant, la perte d'un navire où il avait engagé cent mille livres : pour lui, c'était la ruine. Son ami Kériolet ne s'était pas trompé, quand il lui avait dit : « L'enfer a reçu la permission de vous cribler. » Devant les permissions données à Satan par Dieu, M. de la Dauversière s'inclinait, soumis. Son œuvre de Montréal était achevée : il allait se mettre à la disposition de la mort, comme d'une visiteuse divine. Le prêtre qui l'assistait en cette rencontre suprême n'était autre que M. de Faucamp, son plus vieux collaborateur dans l'œuvre de Montréal, tardivement entré dans les ordres. M. de la Dauversière souffrait beaucoup. « Vous voyez l'homme de douleur, » disait-il à son ami ; et puis, se reprenant : « Non, Jésus-Christ seul a pu prendre ce titre ; je ne suis qu'un lâche

qui ne sait pas souffrir. » Il se calomniait : cette science depuis longtemps lui était familière. Il en sut faire usage au soir du 6 novembre 1659, pour bien mourir.

VII. — UN ÉVÊQUE A QUÉBEC : MONTIGNY-LAVAL

Il y avait désormais deux familles spirituelles au Canada : Jésuites et Sulpiciens ; et tandis que MM. de Montréal souhaitaient une mitre pour une tête sulpicienne, les Jésuites, dès les premiers mois de 1657, avaient, par l'entremise du P. Paul Le Jeune, attiré les regards de la Cour sur M. François de Montigny-Laval. Naguère, aux collèges de La Flèche et de Clermont, le jeune Montigny s'était enrôlé dans les congrégations pieuses que dirigeait le P. Bagot. L'évangélisation du monde obsédait la pensée de ce Jésuite ; son nom se retrouve aux origines de notre séminaire des Missions étrangères ; et dans les petits laboratoires de ferveur qu'il créait autour de lui, chacun envisageait le salut des sauvages non moins que son propre salut. A cette école, Montigny-Laval avait acquis une façon de répugnance pour une vie sacerdotale trop confortable ; son âme s'était sentie comme dépaysée dans les fonctions d'archidiacre d'Évreux ; le dessein qu'on avait eu de faire de lui un vicaire apostolique au Tong-kin était demeuré en souffrance ; il attendait, dans l'obscurité d'une ascétique retraite, que Dieu disposât de lui pour les sauvages.

Sa retraite, c'était cet Ermitage de Caen, où M. de Bernières se faisait instituteur de sainteté, pour les laïcs et même pour les prêtres. L'ancien chevalier servant de Mme de la Peltrie, l'ancien organisateur de l'émigration des Ursulines, rendait, sans le savoir, un nouveau service au Canada, en achevant la formation intérieure de celui qui en devait être le premier évêque, et en l'engageant à « réveiller et entretenir, par des prières, des lectures spirituelles, des regards amoureux sur la vie et la passion du Christ, la tendance qu'a notre âme à s'écouler en Dieu. »

Dans l'été de 1658, l'accord était fait entre Rome et la France pour que Montigny devînt au Canada vicaire apostolique : sacré le 8 décembre à Saint-Germain des Prés, il retournait à Caen prendre congé de M. de Bernières, avant de prendre congé de la France. « Devenu évêque, lui prescrivait

celui-ci, vous ne vous servirez que des moyens évangéliques, qu'employaient les apôtres, qui abhorraient la prudence humaine et ne suivaient que la folie de la croix. Il vaut mieux n'être pas évêque, que d'être un évêque humain. Ce serait un grand malheur que l'évêché empêchât d'être un parfait chrétien. Vous ne craindrez ni les souffrances ni aucun danger de mort. Le pur esprit de Jésus-Christ porte à la petitesse, à la pauvreté dans les habits, la table, le logement, l'équipage. » Montigny-Laval, au delà des mers, exécutera ponctuellement ces volontés de M. de Bernières, volontés testamentaires en quelque sorte, puisque, peu de semaines après les avoir énoncées, M. de Bernières mourait.

Ces dispositions de M. Olier, de M. de la Dauversière, de M. de Bernières, semblaient ainsi scander les actes successifs par lesquels achevait de se constituer l'Église canadienne : avec les premiers éléments d'un clergé, avec deux nouveaux essaims de nonnes, avec un évêque, cette chrétienté allait entrer dans une nouvelle période ; l'âge héroïque était clos, l'âge de l'organisation commençait. La Nouvelle France, pourvue d'un vicaire apostolique, prenait place désormais dans la catholicité, comme une personnalité distincte : quinze ans plus tard, Pape et Roi feront de ce vicaire l'évêque de Québec ; la mère-patrie possédera un diocèse au delà des mers. De ce diocèse, des missions continueront de rayonner, dont l'une, celle du Jésuite Marquette, ouvrira à la civilisation la vallée du Mississipi ; mais la Nouvelle France ne sera plus un pays de mission.

L'heure était proche où les deux compagnies qui avaient présidé aux destinées canadiennes, celle des Cent Associés et celle des Messieurs de Montréal, allaient tour à tour s'effacer, l'une au profit du Roi, l'autre au profit du clergé, représenté, dans l'espèce, par le séminaire de Saint-Sulpice. A partir de février 1663, tous les droits de propriété, justice et seigneurie, que possédaient au Canada les cent associés formant la Compagnie de la Nouvelle France, seront considérés par Louis XIV comme réunis à la couronne de France, et quelques prérogatives qu'il accorde, en terre canadienne, à la Compagnie des Indes occidentales, c'est lui qui régnera là-bas, par un intendant; la Nouvelle France, à certains égards, ressemblera à une province de France. A partir de cette même année 1663, de par la volonté des cinq derniers survivants des Messieurs de Montréal,

Messieurs de Saint-Sulpice, fils légitimes de M. Olier, destinés à être les éducateurs du clergé canadien, posséderont l'île de Montréal, et le fort, et la métairie, et les terres des alentours.

Les originales initiatives par lesquelles s'était inaugurée la vie canadienne avaient accompli leur besogne ; elles avaient voulu faire un présent à la France, à l'Église ; tout était mûr, désormais, pour que l'Église de Rome, et le clergé de France, et le roi de France, pussent prendre possession du présent.

Sur ce sol canadien, qui était l'objet d'une sorte de remise, il y avait beaucoup de ruines, et beaucoup de promesses. Des deux cent mille Algonquins qui, il y a vingt ans encore, occupaient le Nord du territoire, il restait quelques milliers de chasseurs ! Un millier de vagabonds, voilà ce qui subsistait des trente-sept tribus de Hurons qui jadis groupaient trente ou quarante mille âmes.

Le scorbut, la faim, la guerre, avaient décimé ces populations sauvages, et Mgr de Montigny-Laval écrivait mélancoliquement au Pape : « Elles ont procuré plus d'habitants à l'Église triomphante qu'à l'Église militante. » Du moins se réjouissait-il de voir « les barbares convertis au christianisme, à travers les forêts, à travers des pays sans routes, faire connaître la foi autour d'eux. » Son regard se portait sur l'autre catégorie de ses diocésains, sur les deux mille cinq cents Français qui peuplaient la colonie. Le vicaire apostolique, à qui les violentes sévérités qu'il exerçait contre lui-même donnaient quelque droit d'être sévère pour les autres, tenait à leur sujet un langage assez dur, assez pessimiste : « Je ne vois personne, ici, écrivait-il, sur le zèle et l'autorité de qui on puisse compter pour l'affermissement de la religion. La plupart n'ont pas le moindre souci de la propagation de la foi et ne recherchent que leurs intérêts propres. »

Un tel jugement contrastait étrangement avec l'histoire canadienne des vingt-cinq dernières années. Ce Canada, dont le nouveau pasteur parlait avec ce sourcil âprement froncé, pouvait prouver, cependant, ne fût-ce que par son état civil, qu'il était une fort vertueuse colonie (1) : à Québec, en quarante ans,

(1) « Le ton de la colonie canadienne était ascétique, » écrit très justement un historien américain, Charles W. Colby (*American historical Review*, VII, 1901-1902, p. 45). Lorsque pourtant M. Colby ajoute que « la discipline de Genève sous Bèze n'était pas beaucoup plus stricte que la censure qui existait à Québec sous les

sur six cent soixante-quatorze naissances, il n'y en avait eu qu'une d'illégitime; dans ces bourgades à demi théocratiques qu'étaient Québec et Villemarie, où la police temporelle et la police des âmes ne faisaient qu'une seule et même police, « les méchantes gens ne pouvaient vivre, ainsi que l'écrivait le publiciste Pierre Boucher; ils y étaient éclairés de trop près; » et le pays était si sérieusement protégé contre les immigrants indésirables que, dans les ports de France, « avant d'embarquer les filles pour le Canada, il fallait qu'il y eût quelqu'un de leurs parents qui attestât qu'elles avaient toujours été sages. » Ce Canada où Mgr de Montigny-Laval débarquait n'était pas seulement une terre hostile au péché, c'était, au jour le jour, une terre d'héroïsme. Par esprit de devoir et parfois d'ascétisme, les garnisons militaires des forts de Richelieu et de Montréal acceptaient d'être « renfermées plus étroitement qu'aucuns religieux dans les plus petits monastères de France. » Sans cesse guettés, sans cesse traqués par les terribles Iroquois, qui « venaient en renards, attaquaient en lions, fuyaient en oiseaux, » les travailleurs du sol, venus de France, souvent, avec des engagements de trois ans, se complaisaient à l'idée de se fixer là comme colons, et de défricher, bon an mal an, un arpent et demi de terre, durant les années qui leur restaient à vivre; ils savaient que cette dure besogne les mettait quotidiennement face à face avec le péril de la mort, de la mort par la main de l'Iroquois, et ils consentaient à ce péril. Ils avaient appris, au pied de la chaire, que le jour « où leurs corps auraient tous été grillés pour la défense de la religion et par les ennemis de la foi, » leurs âmes deviendraient « saintes et glorieuses, » comme des âmes de martyrs. Un enfant de douze ans, François Hertel, un instant captif des Iroquois, écrivait de chez eux au P. Le Moyne : « Mon Père, je vous prie de bénir la main qui vous écrit et qui a un doigt brûlé dans un calumet pour amende honorable à la majesté de Dieu que j'ai offensé. L'autre a un pouce coupé, mais ne le dites pas à ma mère. » En leur virile simplicité, ces lignes d'un enfant illuminent l'état d'âme des deux cents colons de tout sexe et de

Jésuites et à Montréal sous les Sulpiciens, » il semble oublier ce fait, relevé par M. Salone (*la Colonisation de la Nouvelle France*, p. 116-100), qu'une seule fois durant toute la période qui nous occupe, le clergé canadien fit appel au bras séculier.

tout âge qui, durant la guerre iroquoise, furent victimes des sauvages, l'état d'âme de ces dix-sept hommes qui bientôt, sous la direction de Daulac, dans les quatre journées épiques du Long-Saut, devaient, une fois de plus, sauver Villemarie. On appartenait, tous ensemble, à un petit noyau chrétien venu d'au delà des mers, on avait, avec soi, apporté la chrétienté, on s'était groupé en une sorte de marche qui chaque jour aspirait à reculer ses frontières et, avec elles, les frontières de la civilisation, fille du Christ.

Survenant au milieu d'un tel troupeau, de quel œil donc Mgr de Montigny-Laval le regardait-il, pour devenir aussitôt si grondeur? C'est qu'il était de ces hommes qui dénoncent, comme un mal déjà acquis, le péril qu'ils prévoient. Au moment où s'inaugurait son épiscopat, les Français de la Nouvelle France, qui jusque-là n'avaient eu qu'à verser leurs sueurs sur le sillon ou leur sang dans les embuscades, pouvaient désormais pratiquer librement la traite des fourrures, offrir, en échange des fourrures, l'eau-de-vie, que Mgr de Montigny-Laval allait appeler l'eau-de-mort. Des convoitises s'éveillaient, auxquelles souvent il serait indifférent que le sauvage alcoolisé devînt une brute, pourvu que le commerçant en fourrures devînt riche. Mgr de Montigny-Laval, à peine débarqué au Canada, surveillait l'éclosion de ce nouvel état d'esprit; il s'armait, sans délai, pour cette lutte anti-alcoolique qui devait le mettre aux prises, non seulement avec une partie de ses diocésains, mais avec les fonctionnaires de Colbert. Et tout son épiscopat visera à maintenir en toute leur intégrité, bon gré mal gré, les aspirations spirituelles des premiers colons, ces aspirations d'où la civilisation canadienne était éclose, comme éclôt une bonne œuvre, fruit commun de la grâce et de l'amour.

VIII. — LES ASPECTS RELIGIEUX DE LA PRIMITIVE HISTOIRE CANADIENNE

Une bonne œuvre, une oraison en action : c'est sous cet aspect qu'apparaît, de 1610 à 1660, l'œuvre canadienne, œuvre tragique par les luttes qui sans cesse l'interrompent, et sereine, pourtant, grâce aux prières dont elle fut constamment tissée. Lisez les actes successifs dans lesquels les rois, les ministres, les compagnies commerciales, montrent à l'énergie française la route du Canada : dans la profusion des phrases de chancellerie

ou des formules de tabellions, on voit émerger, tout d'un coup, une incidente, un simple mot, qui rappellent la fonction religieuse de la France. Consultez, sur l'origine même des vocations qui les poussèrent au Canada, une Marie de l'Incarnation, une Jeanne Mance, une Marguerite Bourgeoys : chacune vous confie, avec des détails d'une précision vivante, les impulsions divines qui décidèrent sa destinée. Sachant que c'est Dieu qui les a menées outre-mer, et qui les y a guidées, elles auront l'impression permanente que Dieu mène l'histoire du Canada ; par l'expérience qu'elles ont du vouloir de Dieu sur elles, elles mesurent la place que tient le Canada dans les conseils du Très-Haut. Des humains qui sur terre s'agitent, et qui sont les instruments inconscients du plan divin, et là-haut, Dieu le Père en son ciel, seul avec son Verbe et son Esprit, faisant collaborer ces humains à cette fin suprême, l'avènement du Christ : ainsi se présente, dans le *Discours* de Bossuet, l'histoire du monde antique, antérieur au règne de la grâce. Mais dans l'histoire canadienne, belle floraison de ce règne, le ciel que l'on voit intervenir est un ciel peuplé de saints ; les dévotions qui honorent ces saints, ou qui leur font appel, deviennent facteur d'histoire.

Les plus lointaines origines des missions huronne et iroquoise, où les trouvons-nous ? Nous devons les chercher au collège de La Flèche, dans cette effervescence des imaginations, dans cette exaltation des ferveurs, auxquelles donnait lieu le culte d'un Ignace, d'un François Xavier, canonisés tous deux en 1622. Qu'on lise le petit écrit qui s'appelle : *Le triomphe des saints Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus, et François-Xavier, apôtre des Indes, au collège royal de la même Compagnie à la Flèche, ou le sommaire de ce qui s'y est fait en la solennité de leur canonisation depuis le dimanche 24 de juillet 1622 jusqu'au dernier jour du dit mois.* Prières et chants, pièces de vers et harangues scolaires, représentations dramatiques et tableaux vivants, pièces d'artifice et machineries scéniques, tout cela visait, huit jours durant, à ce que l'on pourrait appeler l'éducation missionnaire des élèves, et même des jeunes Pères. Au point de départ du rôle historique et civilisateur que plusieurs d'entre eux allaient jouer au Canada, il y avait l'ascendant de saint François de Xavier, de saint Ignace, et le besoin de les imiter.

Les plus lointaines origines de Montréal, où sont-elles? Elles sont dans cette chambre de famille, — à La Flèche encore, — où M. de la Dauversière, aux alentours de 1630, réunissait les siens lorsqu'il avait communié, le matin, à Notre-Dame de Chef du Pont. Il faisait s'agenouiller, devant une petite madone, Mme de la Dauversière et ses cinq enfants, dont deux entrèrent au séminaire et dont deux se firent moniales; il mettait dans leurs mains des cierges allumés; et dans cet appareil il lisait, en son nom et en leur nom à tous, un acte solennel par lequel ils s'engageaient, tous ensemble, à « procurer l'honneur et l'estime de la Vierge Marie et de sa sainte et immaculée conception. » A ce pieux engagement de M. de la Dauversière, des visions succédèrent, au cours desquelles il sut avec clarté comment il pouvait, comment il devait procurer cet honneur; et sur son chemin il trouva M. Olier, MM. de Montréal. « Je m'imagine voir dans la personne de M. Olier, écrira plus tard le Franciscain Le Clercq, un autre saint Paul, qui prend en main la carte du Nouveau Monde, pour en faire la conquête et le soumettre à l'empire de Jésus-Christ; » et MM. de Montréal se déclaraient impatients de « faire célébrer les louanges de Dieu dans un désert où Jésus-Christ n'a point été nommé, et qui auparavant était le repaire des démons. » De pieux apôtres, pressés de faire honorer la Vierge et de faire honorer saint Joseph et de traquer les démons : voilà les parrains de Montréal.

Ces Français du Canada ont conscience d'aider le Christ à vaincre; cette pensée les exalte, les enfièvre. Parfois leurs mystiques ferveurs voient et entendent le Christ, voient et entendent les démons. Ces âmes collaborent à la plus grande œuvre qui puisse se faire sur terre, la création d'un peuple; et pourtant, à certaines heures, on dirait qu'elles vivent dans l'au-delà, devant des horizons qui ne sont plus ceux de la terre. Une extase, un jour, transporte en paradis le P. de Brébeuf; il y voit Marie entourée d'un chœur de vierges; il en sait plus sur le ciel, désormais, que ce docte rhétoriqueur qu'est à Paris le P. Caussin, auteur de six volumes sur la *Cour sacrée*. Brébeuf, d'autres fois, voit le Christ lui ouvrir ses bras, l'embrasser, lui pardonner ses péchés; ou bien il se sent, en rêve, obsédé par la vision d'innombrables croix, et, d'un geste qui voudrait être innombrable, aspirant à les saisir toutes. Les démons lui apparaissent sous la forme de bêtes enragées, ou de

fous. Catherine de Saint-Augustin, l'Hospitalière de Québec, celle que les sauvages appellent la grande fille, la fille des filles, se sent désignée par le Christ pour porter la croix pour les pécheurs. Il lui semble entendre les démons dialoguer entre eux, et se raconter, l'un qu'il a « donné de l'exercice à la côte de Beaupré, » un second qu'il « a trouvé du gain aux Trois-Rivières, » un troisième qu'il a mis la zizanie dans Montréal; et lorsque en 1663 d'atroces tremblements de terre secoueront le Canada, elle croira voir le Christ darder sur cette terre des flèches panachées, et des démons ébranler le sol, et puis, dans la main du Christ, une petite fiole remplie de l' « ire » de Dieu, mais saint Michel et le P. Brébeuf retenant le bras divin.

Mais ces personnalités si constamment accessibles aux échos du monde céleste ou du monde infernal sont, au jour le jour, mêlées à la vie terrestre, d'une façon si intime, si active, si assidue, qu'à toute heure elles émergent dans l'histoire canadienne d'alors. Brébeuf est un polyglotte, un organisateur de missions. Catherine, en son hôpital, apparaît à Marie de l'Incarnation comme « la fille du monde la plus charitable aux malades, servant les pauvres avec une force et une vigueur admirables; » elle joue le rôle d'agent de liaison entre les colons et leurs familles restées en France; les courriers qui s'en retournent vers la métropole emportent parfois plus de cent lettres signées Catherine. Marie de l'Incarnation admire cette activité : « Les vertus de cette trempe, écrit-elle à son fils Dom Claude Martin, sont plus à estimer que les miracles. » C'est une mystique, observons-le, qui parle d'une autre mystique, et qui vit sans cesse, elle aussi, dans une atmosphère d'au-delà, et l'hommage qu'elle rend aux vertus humaines et quotidiennes de Catherine, à ces vertus de charité, de dévouement, si grandes en leur simplicité, est un limpide témoignage de l'esprit de générosité sociale qui animait, sur terre canadienne, notre mysticisme français, et qui sut, d'une poignée de nos compatriotes, tirer une nouvelle nation.

Nation catholique, et qui devait demeurer catholique, même lorsque, malgré elle, elle serait détachée de la France. C'est par la porte du Saint-Laurent que l'Église romaine pénétra pour la première fois dans l'Amérique du Nord, et c'est sous le pavillon français qu'elle y prit racine. Angleterre ou Hollande, parsemant de leurs colonies le littoral de l'Atlantique, apportaient à

leur suite l'une ou l'autre variété du protestantisme; le Maryland, colonie créée par des catholiques et qui tout de suite avait proclamé la liberté religieuse, se fermait à l'Église romaine durant les années où il tombait aux mains des Puritains, destructeurs de cette liberté. Le Sulpicien Belmont pouvait écrire de la Nouvelle France qu'elle était « l'unique ressource de l'Église catholique dans toute l'Amérique du Nord. » Premiers explorateurs, premiers apôtres Franciscains ou Jésuites, premières Ursulines, avaient voulu installer, là-bas, la France et Rome : la France un jour se laissera chasser, mais l'attachement même à Rome maintiendra dans les cœurs le souvenir de la France. On continuera d'aimer et de vénérer ces navigateurs, ces missionnaires et ces nonnes de jadis, pour l'idée qu'ils avaient eue, idée authentiquement française, idée généreusement humaine, de se rapprocher des sauvages, de les traiter en frères sous les auspices du Dieu dont on leur révélait la paternité, de ne faire qu'un peuple avec eux, et d'organiser la Nouvelle France comme un centre d'apostolat, d'où se propagerait une croyance, d'où se propagerait une flamme, la même croyance, la même flamme, qui vivifiaient les âmes françaises.

Les colonies anglaises nées à la même époque nous donnent le spectacle de quelques nobles consciences, persécutées dans leur patrie par l'anglicanisme officiel, et cherchant en Amérique un asile; ces consciences cherchent à protéger leur *credo* beaucoup plus qu'à le propager; les épisodes d'action missionnaire, auxquels demeurent attachés les noms d'un Eliot, d'un Thomas Tupper, y sont rares; et voici venir, bientôt, tout un flot d'arrivants, préoccupés d'intérêts politiques ou commerciaux, les poursuivant par des procédés inhumains, considérant les Indiens comme une « vermine » qu'il faut détruire et leur pays comme une nouvelle terre de Chanaan, où il n'y a qu'à faire le vide. Relisons, en face de cette histoire, les chroniques de la fondation de Villemarie : il ne peut y avoir, pour des cœurs français, une plus sainte leçon de pure fierté.

GEORGES GOYAU.

LES TROIS AMPÈRE

D'APRÈS LEURS PAPIERS INÉDITS

III [1]

LES MISÈRES D'UN HOMME DE GÉNIE

V. — LE SECOND MARIAGE

Ampère avait ardemment désiré le retour à Lyon pour retrouver sa Julie. Quand il l'eut perdue, il fut non moins impatient de quitter une ville où il venait de tant souffrir. Les réputations de mathématicien se font vite, parce qu'elles s'appuient sur des faits précis et indiscutables. Dès le 20 octobre 1804, il obtenait d'être nommé répétiteur à l'École polytechnique et partait pour Paris, qu'il allait habiter pendant le reste de sa vie. Sa carrière de savant commençait, bientôt glorieuse. Mais c'est seulement seize ans plus tard, en 1820, qu'il devait se tourner vers la physique et réaliser, dans cette voie, ses découvertes mémorables. Jusqu'alors, nous le verrons uniquement occupé d'algèbre, de chimie et de métaphysique. Nous assisterons aussi, et c'est le point le plus nouveau sur lequel nous voulons insister, à ses troubles passionnés de sentiment et de pensée.

L'image que nous allons être amené à donner de lui ne sera peut-être pas aussi simple qu'elle apparaissait jusqu'ici d'après des documents incomplets ; mais elle sera plus riche de vie humaine et de sève. Ampère, répétons-le sans cesse, n'a pas été

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril.

le savant calme et méthodique qui, tous les matins, s'installe dans son laboratoire devant un microscope, un alambic ou un herbier, comme un employé patient à son bureau. Il n'a pas creusé soigneusement un sillon droit dans une direction unique. Il n'a pas établi une cloison étanche entre sa recherche scientifique et sa vie intérieure. Pour le comprendre, il ne suffit pas de méditer ses mémoires insérés aux *Comptes rendus de l'Institut* ou au *Journal de l'École polytechnique*. Son cœur fut, comme son cerveau, perpétuellement agité. Tout se mêle, tout se confond dans cette ardeur effrénée qui atteint en tous sens au paroxysme, dans la colère, l'amour ou le désespoir. On le croit occupé d'intégrales, il imagine une théorie chimique, écrit une tragédie, scrute les secrets de la psychologie, invente un système zoologique et, quand on va au fond de son âme, on s'aperçoit qu'elle est, à ce moment, tout entière occupée par une image féminine. En même temps, cet homme, qui a laissé la réputation justifiée d'un grand croyant, passe douloureusement, avant de se fixer, par les alternatives du mysticisme et du doute. On a beaucoup écrit sur la crise religieuse d'un Renan ; celle d'un Ampère, pour avoir abouti à un résultat opposé, n'est pas moins intéressante.

La première année de Paris marqua, à cet égard, une péripétie aiguë. Le retour d'Ampère à la pratique catholique sous la douce pression de Julie avait été d'ordre sentimental plutôt que rationnel et, pendant les derniers mois passés à Lyon, son ardeur s'était traduite par une active propagande. Il faisait alors partie d'un petit groupe très profondément croyant et son zèle chrétien avait abouti notamment à la conversion de son grand ami Bredin, qui, plus tard, devait échanger avec lui tant de lettres mystiques ou théologiques. Dans l'atmosphère parisienne, cet édifice commença par être vite ébranlé. Il s'était lié avec des philosophes tels que Maine de Biran, Cabanis et Tracy. Sous leur influence, il ne rêva plus que « moi et non-moi, » se dégoûta des mathématiques et crut un moment que ses raisonnements métaphysiques contredisaient la doctrine de l'Église. Dès l'automne 1805, nous avons l'expression de ses sentiments dans le journal de Bredin : « Il ne voit plus que la gloire, il est idolâtre de la gloire !... Toujours la science, la renommée ! Autrefois la civilisation l'intéressait en tant qu'elle devait perfectionner l'homme sous le rapport moral. A présent, il n'y voit

que le développement des forces et des facultés, un moyen d'avancer les sciences, la liberté civile, l'indépendance des nations... » Attiré, comme il le fut toujours, vers les idées nouvelles, il ne s'occupait pas seulement d'idéologie, mais aussi de physiognomonie, des systèmes du docteur Gall et de Lavater, de la baguette divinatoire, puis bientôt de magnétisme et de somnambulisme. Il se cherchait lui-même et ne se trouvait plus. Cet état d'incertitude et de souffrance allait prendre une forme sentimentale.

Ampère éprouvait un besoin ardent d'affection. En même temps, il était ce que nous appelons un impulsif, ne résistant jamais aux entraînements de son cerveau et de son cœur et justifiant volontiers sa faiblesse par un fatalisme qui, suivant les fluctuations de sa pensée, prenait tantôt la forme du déterminisme et tantôt celle de la Providence. Ses amis, qui le connaissaient bien, s'en inquiétaient et lui écrivaient des phrases dans ce genre : « Vous ne savez ce que c'est que de résister à vos penchants et c'est ainsi que vous vous exposez à les faire devenir de véritables passions... Vous ne pouvez mettre de frein à votre cerveau, etc... » Cet état d'âme explique le second mariage d'Ampère, qui fut une erreur désastreuse et qui commença cependant par prendre le caractère d'un amour violent. Ampère avait gardé et conserva toute sa vie le culte de sa Julie. Mais il était incapable de vivre seul sans tendresse. Il connut, par l'intermédiaire de son ami Degérando, une demoiselle Jenny Potot, pour laquelle il prit feu avec une intensité qui nous surprend, mais que prouve néanmoins toute sa correspondance.

Le ménage Potot était aussi bourgeois que possible, dans le sens péjoratif où les artistes entendent ce mot, à idées étroites, à préjugés, à prétentions, ne vivant que pour l'argent et la vanité, n'ayant pas la moindre idée des sciences, exactement l'inverse de ce qu'il aurait fallu à ce grand enfant simple et modeste. La jeune fille elle-même (âgée de vingt-six ans quand Ampère l'épousa) était d'un égoïsme presque monstrueux, minaudière, prétentieuse, sans aucun principe élevé. L'intermédiaire bienveillant lui fit valoir la haute situation mondaine, à laquelle la science d'Ampère pouvait le conduire et, malheureusement, il fut convaincant. On vit alors un moment où Ampère « nagea dans un bonheur qu'aucune impression ne peut rendre. » Mais cette joie devait être bien courte. Elle cessa

dès le jour même du mariage qui eut lieu le 1er août 1806. Sans entrer dans les détails de cette histoire intime, une note écrite par Ampère nous fait connaître assez la situation extraordinaire qui devait exercer dans la suite un tel retentissement sur sa pensée et sur ses travaux :

« Sa femme, dit-il de lui-même, lui déclara qu'elle ne voulait point avoir d'enfants. Il essaya vainement de faire naître en elle quelques sentiments de morale. Il n'eut que trop lieu de s'assurer qu'aux yeux de sa femme les premières notions de la morale étaient des chimères, qui ne pouvaient être de mise que dans les romans, les plus doux sentiments de la nature des faiblesses qu'elle dédaignait, une ambition effrénée la seule vertu qui pût lui plaire. M. Ampère doit jeter un voile éternel sur ce que sa femme lui dit alors. Il espérait cependant encore pouvoir la ramener à des sentiments moins odieux; il n'employa avec elle que le langage du dévouement le plus entier et de l'amour le plus tendre. A force de soins et d'égards, il crut quelques instants avoir réussi. Mme Ampère devint enceinte. Alors elle accabla son mari de reproches outrageants, se sépara de lui et fut coucher dans un cabinet au second étage. Bientôt il ne vit plus sa femme qu'aux heures des repas... On décachetait les lettres qu'il recevait de sa mère avant de les lui remettre. On voulut le forcer à écrire à cette tendre mère qu'elle lui donnait trop fréquemment de ses nouvelles et que les ports de ses lettres étaient une dépense inutile... Mme Potot poussa sa tyrannie jusqu'à défendre aux domestiques de recevoir ceux qui venaient voir M. Ampère les jours où il ne quittait pas son cabinet, sous peine d'être chassés de la maison... Il y avait plus de six mois qu'il supportait ses peines... Un nouvel outrage de Mme Potot le porta enfin à faire des observations modérées. Sa femme saisit cette occasion de se dévoiler entièrement en lui déclarant qu'il devait sortir de la maison, puisqu'il ne s'y trouvait pas heureux... Depuis ce jour et pendant plus de six semaines, aux heures des repas où M. Ampère se rencontrait avec elle, elle persista à ne pas lui répondre, à ne pas faire un mouvement, un signe de tête quand il la saluait. Enfin elle rompit le silence et, adressant la parole à son père, elle lui dit ces propres paroles : *Monsieur ne devrait pas se faire dire deux fois de sortir de la maison; il faut qu'il n'ait pas de cœur pour y rester.* »

J'arrête ici la citation; mais nous connaissons assez Ampère

pour savoir quelle patience, quelle bonté, quels élans de cœur il dut apporter dans cette lamentable situation de « M. Bergeret. » Passons de suite à la conclusion. Le 6 juillet 1807, Mme Ampère accouchait d'une fille, Albine, et Ampère apprenait seulement la nouvelle par le portier du Ministère. Mais aussitôt cette mère prodigieuse se désintéressait totalement de sa fille qu'elle abandonnait au père sans même faire prendre de ses nouvelles. Après quoi, elle négocia longtemps pour obtenir un divorce dont Ampère ne voulait à aucun prix. Une convention juridique, qui réglait surtout les questions d'argent, eut enfin lieu le 11 juillet 1808. Mais, pendant plus de cinq ans, Ampère essaya encore de renouer avec elle. On est stupéfait quand on le voit, le 28 juin 1813, cinq ans plus tard, après une dernière négociation manquée, écrire au confident Bredin une lettre de désespoir : « Il n'y a plus de repos à jamais pour ton ami depuis que je vois que le silence inconcevable de ma sœur a empêché ma réunion certaine avec Mme Ampère. Cette réunion me poursuit toujours comme le bonheur suprême... » Il est alors si désolé qu'il reste trois jours « sans rien faire absolument, » sans approcher de son bureau, incapable de suivre un raisonnement mathématique... En réalité, ce n'est pas elle qu'il regrette, c'est l'éternel amour représenté un moment par elle. Jusqu'en 1814, ce sentimental, ce chaste poursuivra aussi, avec une passion comparable, un autre roman sans issue pour une jeune fille qu'il appelle « la Constante Amitié. » Après quoi, il paraîtra se résigner à son sort. Mais, toute sa vie, sa correspondance intime ne fut qu'une lamentation presque ininterrompue, un cri d'angoisse éplorée, mêlé d'efforts vers la soumission à la volonté divine. En 1814, la pensée du suicide l'assiège au point de terrifier ses amis. Elle lui fait traverser, dans un état d'inconscience absolue, toutes nos secousses politiques. Après quoi, il ouvre l'*Imitation* en latin, qui ne quitte pas sa table et se réfugie dans le chapitre : *Quod verum solatium in solo Deo quærendum est.*

VI. — LES ANNÉES DE MATHÉMATIQUES, DE CHIMIE ET DE PHILOSOPHIE

Scientifiquement, cette période peut se diviser en plusieurs parties suivant les variations de cette âme changeante. Pendant toutes les premières années, il s'occupe encore d'algèbre dans

la mesure où sa carrière l'exige, pour arriver, d'abord au professorat de l'École Polytechnique (1807 et 1809), puis à l'Institut (1814). Mais, quelle que soit sa haute valeur en algèbre, et le parti qu'il en a tiré plus tard pour édifier mathématiquement sa théorie de l'électro-dynamique, dès sa jeunesse, cette science aride a cessé de l'intéresser. Son goût intime l'emporte : d'abord vers la philosophie qu'il considéra toujours comme la science par excellence ; puis vers la chimie. Des phrases, comme celle-ci, datée de mars 1806, ne sont pas l'expression d'une boutade, d'une mauvaise humeur passagère, mais la traduction raisonnée de sa pensée presque constante : « Comment quitter les ruisseaux, les bocages (de la métaphysique) pour ces déserts brûlés du soleil mathématique, qui, en répandant sur tous les objets la plus vive lumière, les brûle et les flétrit, les dessèche jusqu'à la racine et ne laisse plus, au lieu de ces frais et mystérieux ombrages et de ces fleurs à peine entr'ouvertes, pleines de leur fraîcheur native, que « des sables éclatants la stérile étendue ? » Comme il vaut mieux errer sous des ombres mobiles et entremêlées d'une douce lumière, que de marcher le long de cette route toute droite, tracée sur des plaines arides, où l'œil embrasse tout et où l'on n'a rien à chercher ! » Nous le verrons tout à l'heure employer les dernières années de sa vie à une classification philosophique des sciences. On peut dire sans exagération que ce sujet a dominé toute sa vie et que les découvertes de mathématiques, de chimie et de physique, malgré leur éclat, n'y ont formé à ses yeux qu'un intermède.

Cette philosophie n'a pas pour but direct d'arriver à une solution religieuse. Elle est le plus souvent purement théorique. Mais elle le ramène pourtant sans cesse, par un détour fatal, à la poursuite des vérités éternelles, qu'il juge avec raison singulièrement au-dessus de toutes nos curiosités scientifiques. Quand il s'épanche avec son ami Bredin, il ne cesse de lui dire : « Je ne trouve que des vérités ; enseigne-moi la Vérité ! » Même dans cette période de 1805 à 1816, envisagée ici, où il reste éloigné du catholicisme, où il lui arrive même de lancer contre lui, contre le cléricalisme, des réflexions hostiles, ce passionné reste, en effet, constamment un mystique, pour lequel la raison humaine n'est pas le terme et l'aboutissement unique. Non seulement ce prétendu incroyant va à la messe pour l'anniversaire

de la mort de sa première femme, prie et fait prier son petit garçon sur sa tombe, mais il se prosterne devant Dieu pour implorer de lui la foi. Malgré des raisonnements qui le conduisent pour le moment en sens inverse, son spiritualisme aspire douloureusement vers le christianisme perdu ; il demeure, malgré lui, chrétien. Il le redeviendra tout entier le jour où son sentiment se sera mis d'accord avec sa raison et il sera alors le croyant absolu qu'ont connu tous les amis de son âge mûr, l'ami, presque le père adoptif d'Ozanam. On se ferait une idée aussi fausse d'Ampère que de Pascal, si on étudiait leurs œuvres scientifiques sans les sentir constamment et intimement mêlées au mysticisme de leur pensée.

Les motifs de croire, ainsi que les raisons de douter, sont essentiellement personnels, comme toutes les affirmations ou les négations d'ordre sentimental. La foi d'Ampère n'avait été momentanément ébranlée, ni par la physique, ni par l'exégèse, ni par les railleries puériles du XVIIIe siècle. Seule son excessive bonté se révoltait devant l'idée d'un enfer éternel et autres objections analogues. Par bonté aussi, mais inversement, la souffrance terrestre demeure, lors même qu'il croit cesser d'être chrétien, un argument, à ses yeux irréfutable, en faveur d'une vie future (puisqu'il ne met pas un instant en doute l'existence de Dieu). Dans sa bouche et dans celle de son ami Bredin, c'est là une pensée qui revient toujours et d'autant plus que leur vie terrestre est un gémissement incessant : « Dieu n'a pas dû créer l'homme pour cette misérable existence. Dès qu'il lui en réserve une autre, il n'a pu le laisser dans ces ténèbres de la terre et, s'il lui a révélé quelque chose, c'est par Jésus-Christ. » Je cite cet argument entre beaucoup d'autres, parce que je le trouve en juillet 1807 : époque, où, tout en le développant, il ne se sentait pas l'élan nécessaire pour en adopter la conclusion.

Cependant, la situation d'Ampère se trouva stabilisée, quand, le 28 octobre 1807, il fut nommé professeur suppléant d'analyse à l'École Polytechnique, en remplacement de Labbey, puis le 23 mai 1808, examinateur d'entrée et, le 21 septembre 1808, en outre, inspecteur général de l'Université. La vie de notre savant est ainsi un exemple très curieux de constants succès extérieurs associés à toutes les souffrances intimes. On est tout étonné de constater combien facilement s'est développée la carrière de ce génie peu pondéré, nullement administratif et totalement

dénué de diplômes; et cela seul suffirait à montrer que cette histoire s'est passée « en des temps très anciens. » A cette époque, il avait décidé sa mère et sa sœur Joséphine à venir habiter Paris avec lui pour tenir sa maison et s'occuper de ses deux enfants. La mère mourut, dès le 4 mai 1809; mais Joséphine devait survivre à son frère, après avoir élevé Jean-Jacques Ampère, ainsi qu'Albine, l'enfant née du second mariage et abandonnée par une marâtre.

A partir de ce moment, la métaphysique, sans être délaissée, cède le premier rang à la chimie : science dans laquelle Ampère a fait des découvertes moins popularisées qu'en électro-dynamique, mais cependant considérables. Il consacrait alors à la chimie tout le temps que n'absorbaient pas, soit de trop nombreuses occupations administratives, soit la nécessité de poursuivre officiellement les mathématiques, puisque l'Académie des Sciences est divisée en sections et que sa section désignée était celle des mathématiques.

Sa première initiative chimique vraiment féconde se produisit en 1808, lorsque fut communiquée en France la découverte du potassium et du sodium par Davy. Nous aurions tort de croire que la reconnaissance de ces deux métaux, si simple, si évidente à nos yeux, ait été alors admise sans difficulté. Les esprits restaient, malgré Lavoisier, imbus des vieilles théories sur le phlogistique. Beaucoup de vieux chimistes, et cette tribu de jeunes qui fait toujours la cour aux vieux, soutenaient encore que le véritable corps simple était la potasse. Ampère, au contraire, avec sa sûreté de coup d'œil et son ardeur habituelles, prit résolûment parti pour Davy, auquel il voua, depuis ce moment, une admiration sans limites.

Dès l'année suivante, il eut l'occasion de jouer un rôle plus personnel, très actif et insuffisamment mis en lumière dans la découverte mémorable du chlore, du fluor et de l'iode. Aussitôt qu'il connut les expériences de Gay-Lussac et de Thénard sur les acides dans la composition desquels entrent ces deux corps, il annonça, avec arguments à l'appui, que le fluor et le chlore étaient deux corps simples. Pour le fluor, l'observation fut publiée. Pour le chlore, elle resta à l'état de communications orales et manuscrites. Mais le fait n'en est pas moins certain et nous possédons, à ce sujet, une bien suggestive correspondance d'Ampère avec le chimiste anglais Davy, qui s'attribua

plus tard l'honneur de la découverte. On y voit Ampère très occupé de multiplier les arguments pour convaincre Davy, tandis que celui-ci lui oppose des objections fausses en se fondant sur des expériences inexactes. Quand, dans la suite, Davy publia, le 8 juillet 1813, son premier mémoire sur le fluor, il s'attacha à réduire le rôle d'Ampère sans s'exposer absolument à une accusation de plagiat. La phrase est à citer comme indice psychologique : « Pendant le temps où j'étais engagé dans ces recherches, je reçus deux lettres de M. Ampère, de Paris, contenant plusieurs arguments ingénieux et originaux en faveur de l'analogie entre les composés chlorurés et fluorés. M. Ampère me communiqua ses vues de la manière la plus libérale. Il les avait formées en conséquence de mes idées sur le chlore et raisonnait par analogie d'après les expériences de MM. Gay-Lussac et Thénard... » Davy oubliait seulement de dire qu'il avait combattu deux ans ces arguments d'Ampère et avait même dû reconnaître, dans une lettre du 6 mars 1813, « que ses premières vues étaient incorrectes. » Mais Ampère était si brave homme que l'approbation du savant anglais lui causa, suivant son expression, « un des plus vifs plaisirs qu'il ait ressentis de sa vie. » Lorsque Ampère découvrit l'électro-dynamique, Davy montra, d'ailleurs, la même étroitesse d'esprit en commençant par se ranger parmi ceux qui combattaient les conclusions d'Ampère.

Celui-ci avait pratiquement un grand tort; c'était de ne pas suivre un sillon commencé. Sauf dans le cas de l'électro-dynamique, que sa science mathématique lui a permis de pousser jusqu'à ses dernières conséquences, il se bornait en général à semer généreusement au vent ses idées sur tous les sujets, heureux si elles allaient tomber sur un terrain propice. Les spécialistes avaient ainsi une tendance à le considérer comme un étranger de passage dans leurs plates-bandes.

Cette tournure d'esprit a failli le dépouiller entièrement de sa part dans la découverte du principe connu sous le nom d'Avogadro et d'Ampère, aujourd'hui une des bases de notre chimie, dont il a eu très certainement, un peu avant Avogadro, la première idée, quoiqu'il ait publié sa découverte seulement un peu après. L'exemple vaut la peine d'être cité avec quelques détails pour montrer la manière, presque toujours occasionnelle, dont travaillait ce prodigieux génie.

Ampère était, depuis son enfance, un disciple fidèle de la théorie atomique, à laquelle il croyait aussi fermement que peut le faire, après tant de confirmations postérieures, un physicien moderne. Le jour où Gay-Lussac annonça, à la fin de 1808, que les combinaisons des substances gazeuses se font toujours dans les rapports de volumes les plus simples, il en tira aussitôt de premières conclusions sur l'agencement des atomes et une explication rationnelle de la loi de Mariotte (sur les variations de volume des gaz en raison inverse de la pression). Puis il abandonna la question pendant quatre ans pour d'autres recherches.

L'année 1813 fut particulièrement troublée pour lui par des complications sentimentales dont j'ai dit un mot plus haut, par une candidature malheureuse à l'Institut et par une longue tournée d'inspection. Il en revenait quand, le 14 juin 1814, il reçut une lettre de Davy qui adoptait enfin ses idées sur le fluor, corps simple. En d'autres temps, il aurait été au comble de la joie. Mais il croyait alors pouvoir se réconcilier avec sa femme et, comme il l'écrivait, se sentait incapable de fixer ses idées sur la chimie. Le 28 juin, la négociation engagée manquait. Ampère partait aussitôt s'enfermer à Nogent pour y pleurer seul, tout en écrivant un mémoire d'algèbre pour sa candidature, quand, à la fin de cette année, Davy vint en France et, cette fois, le coup de fouet fut tel que notre mathématicien s'attela, sans perdre un instant, à la physico-chimie...

Aussitôt, tout le travail de méditation qui a incubé depuis quatre ans, se fait jour. C'est, écrit-il à Bredin, « l'application de certaines considérations mathématiques à la physique des gaz et à la cristallisation. » Il travaille si fébrilement son sujet qu'il en néglige ses leçons à l'École Polytechnique et les aborde en tremblant de rester court. Cette fois, il publie son interprétation de la loi de Mariotte. Puis il arrive à démontrer que la molécule n'est pas l'élément ultime et indivisible de la matière, qu'elle se divise en atomes. Connaissant la densité d'un gaz, il enseigne le moyen de peser les molécules et les atomes, de déterminer leurs poids atomiques; il fait prévoir leurs combinaisons, les substitutions d'un élément à l'autre. En deux mots, il commence à transformer en une science rationnelle et presque mathématique ce qui n'était auparavant qu'une cuisine. Comme il le dit à un ami, le résultat lui semble « devoir ouvrir en chimie une nouvelle carrière et donner le moyen d'annoncer

a priori les rapports fixes suivant lesquels les corps se combinent... » «... Cette découverte, écrit-il à un autre, sera peut-être, après ce que j'ai fait l'été passé en métaphysique, ce que j'aurai conçu de plus important dans ma vie. La théorie des combinaisons chimiques deviendra une chose aussi usuelle dans les sciences physiques que les autres théories généralement admises... »

Et à Davy il donne plus de détails : « Cette manière de concevoir les choses s'étend à tous les genres de combinaisons. Elle ne détermine pas seulement les proportions suivant lesquelles les gaz se combinent, mais les quantités d'eau de cristallisation nécessaires à chaque sel, les proportions d'oxygène, d'hydrogène, d'azote et de gaz des substances végétales et animales, soit gazeuses, soit réductibles à l'état de gaz par une chaleur médiocre... Celles de ces substances dont je connaissais les proportions se sont trouvées d'accord avec ma théorie... »

Répétons, pour être juste, que, dans la période 1809 à 1813, où Ampère avait délaissé cette étude, le chimiste italien Avogadro avait trouvé de son côté, indépendamment d'Ampère et à son insu, quelque chose d'analogue. Mais Ampère semblait lancé sur une voie particulièrement féconde, quand, par malheur, le 14 janvier 1814, la mort d'un mathématicien, l'abbé Bossut, vint rendre une place vacante à l'Institut. Le pauvre Ampère s'était laissé prendre dans l'engrenage des candidatures. C'était pour lui une question de vie et de mort : à cette époque surtout où il était criblé de dettes, avec ses traitements suspendus par l'invasion. Il abandonna alors, non sans désespoir, la chimie pour écrire un mémoire d'algèbre et peu s'en fallut que, cette fois encore, son travail restât définitivement ignoré dans ses cartons.

« Je faisais, écrit-il à Bredin, un mémoire mathématico-chimique que je regardais comme devant donner des bases mathématiques à toute la théorie des combinaisons des corps. J'en ai toujours la même idée. Je le regarde toujours comme préparant une de ces grandes théories qui donnent une nouvelle forme à la Science. Eh bien ! je l'ai interrompu ! Voilà une place de mathématiques, qui va vaquer à l'Institut. Il faut, pour pouvoir y prétendre, un mémoire de mathématiques pures. Je vais m'efforcer d'en faire un ! »

Le voilà donc plongé dans l'algèbre. En même temps, se produit la crise finale de son roman avec « la Constante Amitié. »

Le 14 mars 1814 a lieu ce qu'il appelle un « dénouement affreux, » dont il se lamente ensuite pendant des mois. Aussi tous les événements politiques le laissent-ils à peu près indifférent. « Ils peuvent, dit-il, s'enchaîner comme ils voudront; je les attends sans m'en occuper. » Le 3 avril, il assiste à l'entrée des Alliés, suivant son expression, « comme à une représentation théâtrale... » Les théories chimiques sont bien loin de son esprit, quand par bonheur pour la science française, survient un incident qui ramène vers elles cette âme mobile.

« Voici ce qui m'est arrivé, écrit-il à Bredin. Je travaillais à un mémoire que je devais lire à l'Institut sur les différencielles partielles. J'en étais peu content moi-même, quoiqu'il y eût bien des choses nouvelles; mais je sais qu'elles ne plairont pas aux Bonaparte des Mathématiques; et ils en seront les seuls juges. On me dit tout à coup que M. Dalton s'occupe en Angleterre de la manière dont les molécules des corps s'arrangent dans les combinaisons chimiques. Tu sais que j'avais écrit un mémoire là-dessus au mois de janvier dernier. Voilà que la peur me saisit qu'il ne trouve et ne publie avant moi une partie de ce que j'en ai fait. Je parle de ma crainte. On me conseille de faire un extrait, en forme de lettre à M. Berthollet, du mémoire du mois de janvier et qu'on l'imprimera dans les *Annales de Chimie*. On le dit à M. Berthollet qui l'agrée fort. Je commence l'extrait, où je croyais qu'il y avait pour deux jours de travail, peut-être trois. Ce mémoire était un chaos informe. Je n'y voyais plus rien, ayant perdu de vue mes idées. Enfin j'y renonce. Le rédacteur des *Annales de Chimie* va se plaindre à M. Berthollet, lui dit qu'il a compté là-dessus et qu'il se trouve à court. M. Berthollet me trouve à l'Institut et me le dit. Je rentre. Je prends un copiste pour écrire sous ma dictée. Je le loge bientôt chez moi pour travailler très tard le soir et de grand matin. Mais j'oublie le mémoire de mathématiques, je perds presque tout espoir d'arriver à l'Institut, et voilà trois semaines que je dicte. Je donne à mesure à l'impression; la moitié est à l'impression, le reste est enfin à peu près achevé; mais cet extrait est aussi long que le mémoire dont il est censé tiré. Personne ne le lira! On n'y comprendra rien! Et tout cela, ce sont des événements arrangés pour renverser, sur tous les points, tous les projets auxquels j'ai tenu successivement dans ma vie... »

Le 26 juin, pendant qu'on l'imprime dans les *Annales de Chimie*, Ampère écrit encore : « C'est peut-être une chose comme je n'en referai jamais ; mais ce n'est qu'un extrait d'un travail qui exigerait toute la vie d'un homme, et il faut m'occuper d'autre chose ! D'ailleurs tout mon être est absorbé par des pensées si tristes ! Je fais de vains efforts pour fixer mes pensées, je n'y vois rien, je reste des journées entières à penser à vide... »

On voit quel concours de hasards successifs il a fallu pour que ce travail aboutît, entre tant d'autres, peut-être de valeur comparable, demeurés à l'état embryonnaire. Certainement, si nous avions été réduits aux premiers brouillons de janvier 1814, conservés dans les cartons de l'Institut, nous aurions fait comme Ampère, qui déclarait tout à l'heure ne plus se comprendre. Même sous sa forme actuelle, la célèbre *Lettre à Berthollet* pourrait presque être considérée comme une de ces merveilleuses improvisations, dictées par un génie secret, au cours desquelles Ampère entraînait son auditoire suspendu à ses lèvres pendant des heures. Du moins, nous la possédons parmi les classiques de la chimie.

Dans les mois qui précédèrent son élection, Ampère passa par toutes les émotions habituelles en pareil cas, grossies par l'intensité de son imagination. Le 4 février 1814, il écrit : « Je vois bien que j'échouerai à l'Institut ; mais je ne puis me résigner à ne pas faire les démarches nécessaires et à ne pas travailler pour y obtenir des titres. J'y ai lu et on condamne mon mémoire sans l'examiner. Celui des membres dont l'amitié me devait être la plus assurée, pour qui j'avais sacrifié une place qui serait peut-être à présent ma seule ressource, tu sais bien qui, m'a reproché, jusqu'aux plus graves injures, ma correspondance avec M. Davy comme un crime. Je me vois en butte à la haine de ceux à qui je n'ai jamais fait de mal, inquiet au dernier degré du présent et de l'avenir, ne me voyant peut-être bientôt aucune ressource pour subsister ici... »

Néanmoins, ce qui prouve qu'Ampère s'exagérait un peu la mauvaise volonté des « Bonaparte de l'algèbre, » c'est qu'au mois de mars, l'Institut décidait de remettre l'élection au mois de septembre, en partie à cause de lui, pour lui donner le temps de lire ces mémoires mathématiques qui l'accablaient, et auxquels il travaillait par contrainte. Pendant tout l'été 1814, nous

le voyons distraire ses souffrances d'amour par l'étude des différencielles partielles et, le 28 novembre 1814, il est enfin élu au premier tour de scrutin. Il l'écrit aussitôt à Bredin : « Tout s'est réuni pour que je fusse momentanément heureux. Mais que de regrets mêlés!... » Et Bredin, recevant cette lettre, note sur son journal : « Ceux qui ne le connaissent pas bien peuvent croire qu'il se trouve très heureux aujourd'hui, ils se trompent... Rien n'est plus disproportionné que le plaisir qu'il éprouve en voyant l'accomplissement de ses désirs et le chagrin que lui cause une espérance déçue ou seulement différée... »

Quelques jours après, Ampère insiste : « Tout me réussit de ce qu'on voit au dehors; tout me pèse au dedans. Au reste, depuis le printemps passé, des idées me tourmentent, dès que je me trouve dans une situation tranquille. Pendant que j'étais dans l'incertitude sur ma nomination, je n'y pensais presque plus, tout agité de craintes et d'espérances, et l'esprit plein de calculs et de visites. A présent, je retombe moi-même, je ne trouve plus rien dans ma vie. Il vaut mieux souffrir et être agité et vivant que d'être dans cette situation... Mais il faudrait pouvoir arracher de ma mémoire des souvenirs que je chéris malgré moi, qui dominent encore la plus grande partie de ma vie, et qui l'empoisonneront jusqu'à la fin. J'ai fait de grands efforts pour me dire : « Me voilà libre. » Ils n'ont abouti qu'à me prouver que je l'étais moins que jamais; et cependant je défendrai cette liberté en théorie, plus que personne n'ose le faire... »

Viennent alors les Cent Jours. Ampère les accueille encore sans émotion. Le 20 mars 1815, il remarque seulement qu'il devait lire un mémoire sur les mathématiques dont il était assez content et que la séance de l'Institut a été presque déserte : « Dans huit jours, ajoute-t-il philosophiquement, il y aura du monde. » Et, le 27 mars en effet, il lisait « la Démonstration d'un théorème nouveau d'où l'on peut déduire toutes les lois de la réfraction ordinaire et extraordinaire. » Il commençait à obliquer des mathématiques proprement dites vers la physique mathématique.

Waterloo et la seconde invasion lui causèrent cependant une émotion profonde. Les jours qui suivirent amenèrent en outre de sérieuses inquiétudes pour sa situation. On sait qu'il y eut alors un grand mouvement d' « épuration, » qui n'épargna

pas l'Institut, et encore moins l'École Polytechnique, jugée trop bonapartiste. Dès le 1er janvier 1816, Ampère recevait, comme cadeau du jour de l'an, l'avis du ministre que son traitement était diminué. Il eut peur d'être complètement congédié et, malgré sa négligence habituelle en pareille matière, fit agir ses amis. Le ministre répondit à Maine de Biran que les inquiétudes de son protégé étaient sans fondement et, le 27 mars 1816, on lui laissa sa place dans la réorganisation royaliste de l'Académie.

A ce moment, il se rapprochait décidément du catholicisme; mais par une fluctuation inverse, l'ami Bredin, qui depuis onze ans, cherchait ardemment à le convertir, tournait au protestantisme. L'année 1816 est ainsi remplie entre eux par une volumineuse correspondance théologique, en même temps qu'Ampère continue ses recherches de chimie et commence à s'occuper d'optique. Cette même année 1816 marque aussi, pour Ampère, un sujet nouveau de préoccupation, mais aussi de satisfaction : la carrière de son fils Jean-Jacques qui atteignait ses seize ans et qui, finissant sa rhétorique, hésitait entre les lettres et les sciences. Le père eut alors la singulière idée de le diriger vers le commerce chimique, dans lequel il avait failli un moment sombrer lui-même, puis rêva d'en faire un poète tragique. Cependant, lui-même se consacrait de plus en plus à la métaphysique. « Je ne penserai probablement pas de longtemps à la chimie, » écrivait-il. Les trois ans qui précédèrent ses grandes découvertes en électricité furent ainsi relativement calmes, mais, il faut le reconnaître, scientifiquement peu remplis.

Janvier 1817 marque son retour à l'intégralité du catholicisme. A cette date, il écrit qu'il a fait à un prêtre « l'aveu de ses égarements ; » puis, qu'il vient de recevoir « la grâce inappréciable de l'absolution. » Et voici, entre beaucoup d'autres, une lettre qui montre comment se traduit cette disposition d'esprit nouvelle, à l'occasion de quelque ennui, pris par lui comme toujours au tragique : « Si je n'avais appris à voir en tout la volonté de Dieu, j'en serais dans un vrai désespoir; mais que sa volonté soit faite ! Peut-être avais-je besoin de cette épreuve pour réparer tant d'erreurs et d'offenses contre Dieu et contre la religion qu'il a donnée *in ruinam et in resurrectionem multorum*, suivant les paroles de l'Écriture !... »

Cette foi religieuse ne le détourne nullement de la philoso-

phie, qui en est devenue la base solide. En novembre 1817, il est pleinement heureux quand le Ministre de l'Instruction publique accepte sa proposition de faire à l'École normale un cours de logique, dont il tirera bientôt des *Éléments de logique*, mais qu'il interrompra, je crois, au bout d'un an. Enfin, détail matériel qui a sa valeur, le 18 mai 1818, Ampère se décide à acheter, de concert avec sa sœur, rue des Fossés-Saint-Victor, n° 19, près du Jardin des Plantes, une petite maison avec un jardin, dont l'arrangement et la culture formeront, dès lors, sa grande récréation et son principal plaisir.

VII. — L'ÉLECTRODYNAMIQUE ET LA CLASSIFICATION DES SCIENCES (1820-1836)

Nous arrivons ainsi à la date mémorable du 18 septembre 1820, où se produisit un événement scientifique qui devait à la fois transformer toute l'électricité moderne et porter Ampère à la gloire universelle. Dans les deux séances des lundis précédents, Arago avait communiqué à l'Académie certaines expériences du physicien danois Oersted, qui avait reconnu l'influence d'un courant sur un aimant, sans en trouver l'explication et sans en comprendre la portée. En huit jours, le prodigieux cerveau d'Ampère, jusqu'alors absorbé par l'algèbre, la chimie ou la psychologie, avait saisi la clef du phénomène et commencé à indiquer ses premières conséquences, comme il avait précédemment compris du premier coup la nature réelle des métaux alcalins, du chlore et du fluor, ou la décomposition en atomes des molécules chimiques. Son génie mathématique, associé à son habileté expérimentale et surtout à son imagination généralisatrice, devait lui permettre de pousser rapidement son œuvre à son couronnement. Je n'écris pas ici un mémoire scientifique et je me borne à rappeler en quoi consiste cette découverte d'Ampère, l'une de nos plus pures gloires françaises. Il a montré l'action réciproque de deux courants comme de deux aimants, l'assimilation absolue d'un aimant à un courant électrique. Il a construit des électro-aimants sous la forme de fils enroulés en bobines, appris à les aimanter et à les désaimanter, coordonné tous les faits épars en une théorie mathématique qui permettait de les prévoir, de les varier ou de les soumettre au calcul, ouvert les voies à l'induction, trouvé l'engin d'où sont

sortis le télégraphe, le téléphone, le transport de la force à distance, etc.

Pour réchauffer les comptes rendus officiels, lisons les pages de la correspondance, où apparaît cette merveilleuse découverte.

Dès la seconde de ces communications célèbres qui, pendant longtemps, se sont succédé presque à chaque lundi de l'Académie, le 25 septembre, Ampère écrit à son fils en voyage à Genève : « ... Tous mes moments ont été pris par une circonstance importante de ma vie. Depuis que j'ai entendu parler pour la première fois de la belle découverte de M. Oersted, professeur à Copenhague, sur l'action des courants galvaniques sur l'aiguille aimantée, j'y ai pensé continuellement ; je n'ai fait qu'écrire une grande théorie sur ces phénomènes et tous ceux déjà connus de l'aimant et tenter des expériences indiquées par cette théorie, qui toutes ont réussi et m'ont fait connaître autant de faits nouveaux. Je lus le commencement d'un mémoire à la séance de l'Institut il y a aujourd'hui huit jours. Je fis les jours suivants, tantôt avec Fresnel, tantôt avec Despretz les expériences confirmatives. Je les répétai toutes vendredi soir chez Poisson, où étaient réunis les deux de Mussy, Rendu, plusieurs élèves de l'École normale, le général Campredon, etc. Tout réussit à merveille; mais l'expérience décisive que j'avais conçue comme preuve définitive exigeait deux piles galvaniques. Tentée avec des piles trop faibles chez Fresnel, elle n'avait point réussi. Enfin hier j'obtins de Dulong qu'il permît à Dumotier de me vendre la grande pile qu'il faisait construire pour le cours de physique de la Faculté et qui venait d'être achevée. Ce matin, l'expérience a été faite chez Dumotier avec un plein succès et répétée aujourd'hui à quatre heures à la séance de l'Institut. On ne m'a plus fait d'objection, et voilà une nouvelle théorie de l'aimant, qui en ramène, par le fait, tous les phénomènes à ceux du galvanisme. Cela ne ressemble en rien à ce qu'on disait jusqu'à présent. Je le réexpliquerai demain à M. de Laplace au Bureau des Longitudes. »

Comme il l'écrivait longtemps après à Beuchot avec une juste fierté, dès cette séance du 25 septembre 1820, le mémoire lu par lui contenait en germe tout ce qu'il devait découvrir ensuite pendant plusieurs années. « Il y avait comme prédit les résultats obtenus depuis. » C'est, en particulier, ce jour-là qu'il indiqua pour la première fois l'expérience fondamentale qui

devait conduire à la première forme réalisée d'un télégraphe électrique.

Six semaines après, Arago eut l'idée de plonger dans la limaille de fer un fil parcouru par un courant. Si, conformément à la théorie d'Ampère, il y avait identité entre le galvanisme et le magnétisme, la limaille devait être attirée comme par un aimant. Elle le fut en effet. Arago montra cette expérience à Ampère. Aussitôt, celui-ci en tira cette conclusion que, si l'on plaçait une aiguille de fer doux dans un courant contourné en spirale, on en ferait un aimant temporaire. L'expérience, réalisée en commun par Ampère et Arago, donna l'électro-aimant.

Dans cette période admirablement productive d'Ampère, une caractéristique de son génie est l'appui que l'analyse mathématique donna immédiatement à l'expérimentation. Du premier coup, cette branche nouvelle de la physique aboutit, grâce à lui, à cette forme définitive que donne la mise en équation, avec la possibilité propre à l'algèbre de se laisser conduire les yeux bandés vers quelque conséquence imprévue et immédiatement vérifiable. On pourrait citer Ampère, ainsi que Pasteur, comme deux exemples lumineux du rôle exceptionnel que peuvent prendre des « amateurs » dans la découverte scientifique, à la condition que ces amateurs soient eux-mêmes puissamment armés dans une autre spécialité. L'électro-dynamique a été trouvée par un mathématicien qui s'occupait de chimie ; la plus grande découverte de la médecine a été faite par un minéralogiste ! Et l'on pourrait ajouter Haüy, l'auteur de la cristallographie, qui était un botaniste !

Comme il arrive toujours en pareil cas, devant les idées nouvelles d'Ampère les savants se divisaient en trois groupes : les suiveurs enthousiastes, les contradicteurs et, enfin, ceux qui croyaient se rappeler avoir déjà eu des idées analogues. Citons seulement quelques-uns de ceux qui ont lutté contre la découverte d'Ampère : c'est la juste revanche de la postérité. Les étrangers d'abord, et particulièrement les Anglais, étaient déconcertés par des calculs mathématiques, auxquels une éducation insuffisante ne les avait pas préparés. Parmi les plus grands, Davy et même Faraday donnaient des explications fausses. Berzelius ignora Ampère. La résistance de Davy se traduisait encore le 10 février 1821 dans cette phrase qu'il est

utile de perpétuer : « Quelques-uns des faits que j'ai observés m'ont conduit à douter de l'identité de l'électricité et du magnétisme ; et mes doutes sont plutôt augmentés que dissipés par quelques nouvelles expériences... »

A Paris même, des jaloux trouvaient commode de noyer la gloire d'Ampère dans la petite expérience préliminaire d'Oersted. A cet égard, l'attitude de Biot fut particulièrement perfide. Il imagina de faire une communication publique sur l'électrodynamique, dans laquelle, prétendant donner un historique impartial, il s'attachait à montrer Ampère comme ayant habilement profité des idées d'Oersted. Bien entendu, Ampère et Arago, également maltraités par cette méthode insidieuse, n'avaient pas été prévenus du coup que leur confrère de l'Institut leur préparait. Le 30 mars 1821, Ampère l'apprit par hasard à l'Observatoire et décida aussitôt de donner, dans la même séance, une communication véridique, résumant ses propres travaux et ceux d'Arago. Le plus comique, c'est que Biot se fâcha, comme d'une offense, de n'avoir pas été averti et qu'Ampère, toujours brave homme, se justifia par une note du 2 avril à la Société philomathique, grâce à laquelle nous connaissons les faits. « Il est historiquement vrai et facile à constater, termine Ampère, que je n'ai été conduit à la découverte de ces faits que parce que je m'étais rendu compte des phénomènes découverts par M. Oersted d'une manière toute opposée à l'explication qu'il en avait donnée. »

Écrivant à son ami Roux, de Genève, Ampère ajoute ces réflexions applicables à tous les temps : « Vous avez bien raison de dire qu'il est inconcevable qu'on n'ait pas essayé il y a vingt ans l'action de la pile voltaïque sur l'aimant. Cependant, je crois qu'on peut en assigner la cause : elle est dans l'hypothèse de Colomb sur la nature de l'action magnétique. On croyait à cette hypothèse comme à un fait ; elle écartait absolument toute idée d'action entre l'électricité et les prétendus fils magnétiques. La prévention en était au point que, quand M. Arago parla des nouveaux phénomènes à l'Institut, on rejeta cela, comme on avait rejeté les pierres tombées du ciel, quand M. Pictet vint, dans le temps, lire un mémoire à l'Institut sur ces pierres. Ils décidaient tous que c'était impossible. C'est la même prévention qui empêche à présent d'admettre l'identité des fluides électriques et magnétiques, et l'existence des courants électriques

dans le globe terrestre et dans les aimants, comme elle a, pendant quelques années, empêché d'admettre que le chlore fût un corps simple. On résiste tant qu'on peut à changer les idées auxquelles on est accoutumé. C'est drôle à voir les efforts que font certains esprits pour tâcher de faire accorder avec les nouveaux faits, l'hypothèse gratuite de deux fluides magnétiques, uniquement parce qu'on y a accoutumé son esprit !... »

Ampère était en pleine fièvre de recherches physiques, quand, au printemps de 1821, il subit la première atteinte grave d'un mal, qui avait malheureusement une cause profonde, une phtisie laryngée. Cette fois, il devait se rétablir assez rapidement; mais nous allons voir le mal revenir, dans les années suivantes, de plus en plus violent, et provoquer finalement sa mort. Il a eu une influence directe sur son travail dans la fin de sa vie et une influence indirecte sur sa carrière par l'impossibilité où Ampère se trouva de continuer ses cours comme il l'aurait voulu.

Cependant, en novembre 1821, une nouvelle expérience de Faraday vint lui donner une impulsion nouvelle. Faraday avait obtenu des mouvements de rotation en associant un aimant à un conducteur voltaïque. Ampère reprit ses expériences, les poursuivit une année et aboutit à une communication remarquable du 16 septembre 1822 sur « la production des courants électriques par influence. » Cependant, il laissa Faraday trouver l'induction.

L'année suivante, 1823, Ampère atteignit, on peut le dire, son point culminant. En même temps, son fils Jean-Jacques, sur lequel il avait reporté toutes ses ambitions, lui causait une joie profonde en écrivant des tragédies, où le père trouvait naïvement du génie. Mais, à la fin de cette année, ce fils devait, au contraire, le plonger dans la consternation quand, brusquement, il abandonna tous ses espoirs de carrière dramatique pour suivre pendant un an Mme Récamier en Italie. Nous reviendrons sur cette histoire dans un article ultérieur. Bornons-nous à dire ici que l'effet sur le pauvre père fut lamentable.

Réduit à la société, le plus souvent silencieuse, de sa sœur et de sa fille, avec lesquelles il lui était difficile d'échanger des idées, cet éternel assoiffé d'affection, qui avait reporté toutes ses tendresses sur son fils, fut pris alors d'une véritable obsession maladive, d'une humeur noire, analogue à ce que nous appelons la neu-

rasthénie et vieillit rapidement de quelques années. Il écrivait, à tout propos, des phrases de ce genre : « Je n'ai jamais été si malheureux que je suis!... Je n'ai plus de consolation!... » Son état d'esprit réel était encore plus sombre que ses plaintes. Les amis en avertissaient discrètement le fils, plongé de son côté dans les souffrances amoureuses de Rome; mais le charme de la Circé qui retenait celui-ci était trop puissant pour se laisser rompre.

Des circonstances matérielles vinrent donner un corps à ces tristesses d'Ampère et toute l'année 1824 fut occupée par l'histoire déplorable de sa candidature au Collège de France, puis de sa démission forcée comme Inspecteur général. Sans entrer dans le détail assez compliqué de ces incidents, donnons-en pourtant la substance : ils ne sont pas sans valeur pour l'histoire de nos mœurs administratives, dans les rapports des bureaux avec les savants.

On sait qu'à l'École polytechnique, Ampère professait l'analyse et la mécanique. Pour lui qui rêvait seulement physique et psychologie, cet enseignement mathématique était une chaîne. Des jeunes gens moqueurs s'apercevaient un peu trop de ses distractions. On ne peut nier que cet homme de génie fût un détestable professeur et la tradition a perpétué l'histoire de cette leçon où, ne pouvant arriver à démontrer un théorème, désespéré, à bout d'efforts, il s'écria, comme suprême argument : « Je vous donne ma parole d'honneur qu'il est vrai!... » Lui, si admirablement éloquent lorsqu'il lui suffisait de se laisser aller pendant des heures au cours de ses improvisations, il était incapable d'un exposé méthodique. Aussi le comité d'enseignement lui avait-il imposé la rédaction de son cours pour permettre aux élèves de s'y reconnaître : ce qui lui apparaissait comme un effroyable supplice, par la nécessité d'abandonner pour ce travail ingrat ses chères expériences pendant plus d'un an.

Aussi le désir d'Ampère était-il d'échanger le cours de l'École polytechnique contre l'enseignement plus libre du Collège de France, en gardant son inspection de l'Université. Il pensait, en même temps, y gagner un petit supplément de traitement, ce qui n'était point à dédaigner avec les dettes dont sa négligence en affaires et l'incapacité pareille de sa sœur l'avaient accablé.

Or, le 30 décembre 1823, la chaire de physique au Collège de France se trouva précisément vacante par la destitution brutale

de Lefèvre-Gineau. Deux illustres savants, Ampère et Fresnel, se portèrent candidats, en même temps qu'un certain Beudant. Un peu par la maladresse avec laquelle Ampère trop confiant, trop naïf, trop ignorant des dessous, mena sa candidature, le choix du ministre, inspirant celui du Collège, se porta sur Beudant. L'Institut avait aussi un avis à émettre. Ampère crut inutile d'entrer en lutte et demanda à ses collègues de se reporter sur Fresnel. Tout semblait fini. Mais les bureaux de l'Instruction publique avaient besoin de la place d'inspecteur que détenait Ampère. On lui fit offrir de le nommer, malgré tout, au Collège de France, s'il donnait sa démission d'inspecteur. Il venait de refuser quand Beudant se désista. Ampère passa alors par une phase singulièrement pénible, où ses ennemis l'accusaient d'avoir mené là toute une comédie pour se faire nommer par le ministre contre l'avis de tous les corps savants. Enfin, le Collège de France se réunit de nouveau et, cette fois, il désigna Ampère qui fut aussitôt nommé.

Il était, pour un instant, au comble du bonheur, quand, quelques jours après, le 21 septembre 1824, on le mande au ministère pour recevoir une communication du ministre, l'évêque d'Hermapolis. Là quelque bureaucrate important recommence à lui demander d'abandonner son inspection, comme s'il y avait eu, de sa part, consentement implicite. Ampère proteste, offre de quitter l'École polytechnique, si on lui reproche le cumul, demande vainement une audience du Grand-Maître et, après une défense qu'il croit énergique, signe enfin, dans le bureau même où on a réussi à l'intimider, sa démission d'inspecteur. Comme le lui écrivait Bredin à cette nouvelle : « J'ai beau me demander comment on a pu s'y prendre pour te faire tomber dans le panneau, je ne peux m'en faire la moindre idée !... Qu'y avait-il de si pressé ?... Il n'y a que Bredin et Ampère au monde que l'on puisse entraîner ainsi. Je ne connais que ces deux fous-là capables d'une bêtise de cette force-là... »

Non content de cette mauvaise action, le fonctionnaire, dont on regrette de ne pas connaître le nom, la compléta le lendemain par une seconde perfidie. Il avait obtenu d'Ampère une démission volontaire en lui expliquant qu'ainsi elle n'aurait pas l'air d'un châtiment. Le lendemain, il lui refusa une retraite accordée à d'autres inspecteurs qui s'étaient laissé révoquer, sous prétexte que lui n'avait pas les mêmes droits, comme « parti

de son plein gré. » Ampère eut à faire six mois de démarches pour obtenir une petite retraite proportionnelle de 2.400 francs et près de quatre ans se passèrent avant que, le 7 mai 1828, on l'autorisât enfin à reprendre son inspection, ainsi qu'il le désirait, en échange de l'École polytechnique.

La conséquence de cet incident, jointe à l'absence de son fils, et à la révélation des dettes contractées pour lui par sa sœur, fut pour Ampère une de ces prostrations où il devenait incapable, pendant des jours et des semaines, d'un travail suivi. Envahi de nouveau à cette époque par un fatalisme qui n'était plus toujours absolument chrétien, il s'efforçait d'endurer ses malheurs comme un arrêt éternel : « L'événement de mercredi m'a mis, par la surprise qu'il m'a causée, dans une mélancolie que la pensée que tout ce qui m'arrive est déterminé par une volonté divine toute particulière (ce dont j'ai des preuves si évidentes et si multipliées depuis un an) a pu seule adoucir. Il faut bien se résigner à ce qui a été arrêté et prévu de toute éternité!... Il fallait que je fisse encore cette expérience de la vicissitude de tout sur la terre! Suis-je destiné à influer sur la marche des sciences d'une manière déterminée, ou ma carrière sur la terre est-elle comme finie?... »

Une autre lettre du 30 novembre 1824 montre comment il s'appuyait sur ses épreuves pour écarter les doutes qui, dans cet esprit aux mouvements de balancier, provoquaient encore parfois des ondulations affaiblies : « Sans le malheur qui m'est arrivé, je n'aurais pas su à quel point la Providence veille sur moi pour me retirer des abîmes où je me précipite. Je vois bien que les âmes angéliques, qui m'aimaient sur la terre, et qui sont maintenant au ciel, la prient pour moi. Il fallait que je souffrisse tout ce que j'ai souffert pour me ramener à la vérité que j'avais si inconcevablement abandonnée... » Bredin résume, ce semble, très bien, l'état d'esprit de son ami par cette phrase caractéristique : « Ton croire n'est pas d'accord avec ton vouloir. C'est un vrai malheur... »

Enfin, Jean-Jacques revint d'Italie le 10 décembre 1824. Il trouva son père très changé physiquement et moralement. Pendant un an, leurs deux esprits avaient cheminé solitairement en des sens divers et ne s'entendaient plus. Le fils trouvait le père engagé dans le groupe ultramontain de Lamennais. Le père ne pouvait, comme le fils, concentrer toutes

ses pensées sur Mme Récamier. Au lendemain de ce retour, le pauvre savant prononça la phrase un peu trop sincère, mais très vraie, que l'on a souvent citée avec une nuance de reproche : « C'est curieux, Jean-Jacques, je croyais avoir plus de plaisir à te revoir !... » Ne pourrait-on en dire autant à la réalisation de presque toutes les joies humaines?...

D'ailleurs, Jean-Jacques ne devait pas tenir bien longtemps compagnie à son père. Moins de deux ans après, le 20 septembre 1826, il repartait, pour un an encore, cette fois seul, en Allemagne. Son départ prenait même des allures d'évasion. Son père avait rêvé pour lui un mariage avec Mlle Cuvier. Il se sauva, pour échapper à ses instances, sans prévenir personne et ne l'avertit qu'une fois bien loin.

Pendant cette nouvelle absence, le père publia son dernier travail scientifique de quelque importance, le résumé de ses recherches, sous le titre : *Théorie des phénomènes électrodynamiques, uniquement déduite de l'expérience.* Après quoi, le 21 novembre 1827, Jean-Jacques débarqua à Paris juste à temps pour assister au mariage de sa sœur Albine avec un officier nommé Gabriel Ride.

Ce déplorable mariage fut encore une lourde épreuve qui empoisonna les neuf dernières années du malheureux physicien. Confiant suivant son habitude, il avait accepté sans information sérieuse ce fiancé qui lui paraissait sympathique. Gabriel Ride était un alcoolique, chez lequel l'abus des liqueurs fortes tournait périodiquement à la démence. Alors il mettait un revolver chargé sur la tempe de sa femme pour l'exhorter à la bravoure, ou poursuivait son beau-père l'épée nue. Périodiquement, il fallut l'enfermer à Charenton, puis l'expatrier aux Antilles. Chaque fois qu'il revenait un peu calmé, sa femme, son beau-père, et plus encore la tante Joséphine se laissaient prendre à ses promesses. On le réintroduisait donc dans le tranquille domicile d'Ampère qui devenait un enfer. Le résultat assez rapide fut d'en expulser Jean-Jacques, qui alla s'établir plus près de Mme Récamier, avec l'orientaliste Mohl. Ampère, recevant alors la visite du jeune Ozanam qui lui avait été recommandé, l'installa dans la chambre de son fils restée vide et conçut pour lui une amitié paternelle. Ajoutons aussitôt, pour donner le dénouement de l'histoire Ride, qu'après la mort d'Ampère, Gabriel Ride revint aussitôt des Antilles et reprit sa

femme. Cette fois, à force de persécutions, ce fut la pauvre fille qui devint folle à son tour et qui mourut rapidement, sans laisser de descendance à ce second mariage d'où étaient résultées, pour Ampère, tant de misères.

Le 7 mai 1828, Ampère obtint la satisfaction d'être réintégré comme Inspecteur des Études. Mais il n'en profita pas longtemps. Dès le mois de mai 1829, comme il était en tournée à Caen, une nouvelle atteinte de son mal vint le frapper. Le mal parut assez grave pour qu'on ordonnât l'interruption absolue de tout travail, de toute conversation et un séjour d'un hiver dans le Midi. Comment empêcher Ampère de parler, lui interdire de penser? Son fils vint s'installer avec lui à Hyères pendant cinq mois et, grâce à d'innombrables parties d'échecs, réussit à obtenir son rétablissement. Au mois de mars 1830, Jean-Jacques commençait à l'Athénée de Marseille, un cours de littérature étrangère qui devait fonder sa réputation. Son père vint d'abord l'y rejoindre et l'écouter avec admiration. Puis il se hâta de faire une tournée d'inspection qui lui était absolument nécessaire pour vivre.

Depuis longtemps, il emportait, dans ces déplacements de plusieurs mois, le travail auquel il consacra toutes ses dernières années, une classification des sciences. Cet ouvrage repris, complété, remanié d'année en année, allait aboutir partiellement à l'automne de 1832. Cette année-là, Ampère s'effraya de rentrer à Paris, où plusieurs de ses confrères venaient de succomber au choléra et prit pension à Clermont chez un professeur du Collège, nommé Gonod. Ampère était à peu près incapable de rédiger calmement. Il ne savait qu'improviser sous le feu de l'inspiration, ou dans l'ardeur d'une discussion. Il avait besoin, pour aboutir, d'un secrétaire infatigable qui fût, en même temps, un contradicteur enthousiaste et compétent. Gonod joua merveilleusement ce rôle d'avocat du diable. Ampère parlait; il écrivait. Puis on relisait ensemble. Il posait des objections, Ampère y répondait avec vivacité, s'enflammait, recommençait à dicter. Finalement, de correction en correction, l'idée se trouvait mise sur pied. « C'était, écrit Ampère, l'homme fait exprès pour faire passer sur le papier ce que je n'ai que la faculté d'exprimer de vive voix quand ma tête s'est montée! »

C'est ainsi que la première partie de ce grand ouvrage a fini par paraître en 1834, la seconde ayant été seulement posthume.

Mais, après combien de reprises, de réimpressions, de déplacements, de cartons, auprès desquels le fameux mémoire sur le jeu de jadis aurait pu paraître une œuvre de premier jet! Ampère était, pour ses imprimeurs, un auteur aussi difficile que Balzac. Quand il eut abouti, il dut envoyer au relieur un modèle classé par lui-même, où « les pages imprimées deux ou trois fois étaient choisies et rangées... Sans quoi, tout eût été perdu sans ressources... »

Quelle est la valeur de ce travail où Ampère a prétendu codifier tout l'ensemble des connaissances humaines? Il renferme, comme on pouvait s'y attendre, un monde de connaissances, de rapprochements, d'inductions, qu'un tel encyclopédiste était seul capable de mettre en branle. Son but était celui qu'il avait poursuivi depuis son enfance dans ses œuvres les plus diverses, en chimie, en histoire naturelle, en physique comme en philosophie : mettre de l'ordre, simplifier, généraliser, classer. En introduisant, dans l'ordonnance des sciences si diverses, une symétrie presque exagérée, il espérait souligner des lacunes inaperçues, provoquer des recherches, déterminer des courants suivant des directions nouvelles. On ne peut pas dire qu'il ait réussi. Son œuvre s'est présentée au terme de ces recherches encyclopédiques qui ne peuvent plus appartenir à un homme de notre temps; et l'œuvre analogue d'Auguste Comte, son élève à l'École polytechnique, œuvre plus simpliste, plus rudimentaire, mais à tendances anti-métaphysiques plus aisément comprises par la foule, a suffi, de préférence à la sienne, pour ceux qui voulaient sommairement se piquer de généralités. Et puis, reconnaissons-le, l'exposé d'Ampère ne présente pas toujours une clarté limpide; il est encombré de mots nouveaux, dont quelques-uns seulement ont passé dans l'usage. On ne lit donc guère ce gros volume. Peut-être cependant quelque curieux y trouvera-t-il un jour, comme Ampère l'espérait, l'étincelle révélatrice d'une fouille à entreprendre, hors des chemins tracés, dans les domaines vierges de nos connaissances. Ce jour-là, le nom d'Ampère acquerrait un lustre nouveau...

Au mois de juin 1836, Ampère partit pour sa dernière tournée d'inspection dans le Midi. Il arriva déjà malade à Roanne, ayant été obligé de voyager très rapidement à raison de vingt postes par jour et Bredin, qui le vit à Saint-Étienne, en fut inquiet. On essayait vainement de le faire taire : « Ma santé,

ma santé, s'écriait-il, il s'agit bien de ma santé! Il ne doit être question ici entre nous deux, que des vérités éternelles, des choses et des hommes qui ont été funestes ou utiles à l'humanité. »

Ses amis espéraient qu'il se remettrait dans le Midi comme en 1829. Au contraire, en arrivant à Marseille, vers le 25 mai, il fut pris de pneumonie avec les mêmes symptômes que sept ans auparavant. Il dut s'aliter chez le recteur du lycée et sembla près de se remettre. Ses lettres le montrent alors très préoccupé d'empêcher le retour de son gendre, poussant également son fils à concourir pour un prix académique. Lui-même, suivant son habitude, lisait des vers latins, discutait sur la philosophie, malgré tous les efforts pour lui faire garder le silence, et jouait aux échecs.

Il expira le 11 juin 1836, à soixante et un ans, après vingt-quatre heures de délire. Comme l'écrivait Bredin dans son émotion, « toute grande que fût sa renommée, elle restait bien au-dessous de la prodigieuse étendue de cette intelligence. »

Sa mort provoqua la banalité ordinaire des éloges officiels, mais, c'est Sainte-Beuve qui le remarque, ne suscita pas, dans le public, la grande émotion de voir disparaître une des formes du génie humain. Il est singulier et un peu triste de penser que la réputation mondaine et académique de son fils a beaucoup contribué à populariser relativement un tel nom. Aujourd'hui encore, la grande majorité des Français l'ignoreraient peut-être si on ne l'avait pas adopté pour désigner une unité électrique internationale. Cependant, pour la postérité qui commence, Ampère prend peu à peu la vraie place qui lui appartient dans l'histoire des sciences, celle que lui assignait déjà Arago, au rang de Newton!

L. De Launay.

(A suivre.)

LES ACCESSOIRES DE TOILETTE

COIFFURES, ARMURES ET BIJOUX [1]

I. — LE CHAPITRE DES CHAPEAUX

« Nés coiffés, » disait-on naguère des gens à qui tout réussit, de ceux qui, suivant une vieille formule scandinave, sont « nés dans une peau de bonheur. » La « coiffe, » qui passait ainsi pour présage de chance, était, au sens primitif, une membrane portée par certains nouveau-nés sur le sommet de la tête; mais « naître coiffé, » dans l'acception vulgaire du mot, n'eût pas été jadis une singularité, puisque les Français, sans distinction de classe ni de sexe, à l'intérieur du logis comme au dehors, seuls aussi bien qu'en société, vécurent longtemps la tête couverte, jour et nuit.

La toque du magistrat, la calotte des cardinaux, le chapeau des parlementaires anglais en séance, et celui que conservaient, jusqu'à une date très récente, les membres de certains clubs élégants, en France comme en Angleterre, ne sont pas les seuls vestiges de l'ancien usage. Cette tradition désuète se maintient chez nos paysans, qui ne manquent jamais de convier leurs visiteurs à « se couvrir ; » elle se maintient aussi dans les cérémonies de la cour de Madrid, lorsqu'un grand d'Espagne prend possession effective de sa dignité en « se couvrant devant le Roi. » En toute autre circonstance, bourgeois ou princes, y compris les rois, demeurent aujourd'hui nu-tête dans les appartements, la nuit comme le jour, puisque le bonnet de nuit a

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai 1919 et du 15 mai 1923.

passé de mode. Nos contemporains sont donc beaucoup moins coiffés que leurs aïeux.

Leur coiffure est aussi moins variée : ils ne portent plus ni « chapeaux de fer, » en temps de paix, ni « chapeaux de roses vermeilles » en temps de fête, tandis qu'au Moyen-âge les convives, aux noces et banquets, les prêtres à la Fête-Dieu, les religieuses au jour de leur profession, hommes et femmes en cent occasions, s'enguirlandaient le front de roses ou de violettes pour une somme qui, suivant la saison et la beauté de ces fleurs, représentait 12 à 2 francs de notre monnaie (1).

Une autre coiffure, commune aussi aux deux sexes, fut le chaperon, bourrelet à queue traînante par derrière qui, après avoir duré plus de deux siècles (1300-1550), finit par n'être plus, sous l'ancien régime, que la tenue de grand deuil aux enterrements; suivant une destinée analogue, seuls de tous les carrosses, ont survécu jusqu'à nous ceux des pompes funèbres. Au temps de sa vogue, le chaperon variait, d'après la bourse de son propriétaire, de 12 francs pour une métayère (1399) à 49 francs pour un ouvrier verrier, à 245 francs, — en velours fin, — pour une grande dame, à 432 francs garni de perles, et même à 2650 francs brodé d'oiseaux, armoiries, etc., pour la comtesse Mahaut d'Artois, petite-fille de saint Louis (1332).

Les dames ont, depuis lors, surmonté leur chef de tant d'appendices qu'elles ont nommés « chapeaux, » ou qui ont passé pour tels, que l'on ne sait quoi admirer davantage de la plasticité des faces humaines, qui, si bizarrement enchâssées et embordurées, continuent de plaire, ou de l'incohérence des goûts qui attachent successivement les agréments et la bienséance à des choses tout opposées. Car les parures, mises au rang des choses passées, que nous montrent les livres, estampes et gravures des bibliothèques, ont, chacune en sa nouveauté, embelli celles qui les portèrent : de ces coiffures sphériques, carrées ou pointues, tantôt élancées et sveltes, tantôt aplaties et écrasées, les unes ont ressemblé à des cornettes de religieuses ou à des

(1) Les « francs » dont il est fait usage dans cet article sont les francs de 1913, — dernière année de « monnaie » réelle ou métallique, puisque le mot de « monnaie » ne peut s'appliquer, depuis 1914, aux billets de crédit dont la guerre nous a contraints de nous servir. Ces francs de 1913 sont le produit de la conversion des anciennes « livres » tournois, ou des monnaies de jadis, en francs intrinsèques de 4 grammes et demi d'argent fin, traduits ensuite en francs de 1913, d'après le pouvoir d'achat des métaux précieux aux diverses époques.

tricornes de mousquetaires, les autres à des mitres d'évêques ou à des bousingots de marins; il en est qui ont copié le turban des Bédouins ou le « corno » des doges de Venise, il en est qui ont rappelé le bandeau des reines ou les bois du cerf; l' « atour au gibet » de 1392, imitant une haute potence, armaturée d'épingles d'argent, n'avait rien à envier aux « tromblons » à panache et aux « cloches » de 1784, lorsque Mlle Baron, la modiste de la Reine, exposait dans sa boutique « des bonnets et des chapeaux plus extravagants les uns que les autres et d'un prix inoui. »

L'Anglaise de passage, qui consigne ce détail dans son journal, est d'accord avec le chroniqueur du temps de Louis XVI, lorsqu'il affirme que « la dépense des modes excède aujourd'hui celle de la table ou des équipages. La marchande de modes, qui donne une valeur centuple à des gazes et à des fleurs, combine chaque semaine une forme nouvelle et en affuble le mannequin qui répandra ses grâces à travers l'Europe. »

« J'ai connu, dit Mercier, un étranger qui ne voulait pas croire à la *poupée de la rue Saint-Honoré*, que l'on envoie chaque mois à Londres et dans le Nord porter le modèle de la coiffure nouvelle, tandis que le second tome de cette même poupée va au fond de l'Italie et de là se fait jour jusque dans l'intérieur du sérail. Je l'ai conduit, cet incrédule, dans la fameuse boutique et il a vu de ses propres yeux. »

De cette reine des modes parisiennes à l'humble garçon de province qui, « *porté d'inclination* d'embrasser la profession de chapelier, » se met en apprentissage, moyennant 90 francs une fois payés, chez un maître rural qui « promet de lui apprendre le métier *sans lui en rien cacher*, » il y a toute la distance qui sépare, quelques années avant la Révolution, le chapeau de paille d'Italie à 500 francs la pièce, des chapeaux de servantes de ferme à 4 et 5 francs, sous Louis XIV, le bonnet de galère ou d'hôpital à 3 francs, du chapeau de castor à 210 francs et, sous François Ier, la belle coiffe d'or de 400 francs donnée à une demoiselle noble du capiau rond de 4 fr. 50, dit « tapabord, » qu'il était d'usage, en engageant une nourrice, d'offrir à son mari, et auquel le valet de labour avait droit, à Pâques.

Le chapeau de castor ou, comme on disait au Moyen-âge, de « bièvre » semble avoir baissé de prix aux temps modernes; encore faut-il prendre garde qu'on inventa, dès le XVIIe siècle,

le « demi-castor » qui plus tard, à son tour, se divisa en « demi-castor fin » et « ordinaire ; » celui-ci coûtant modestement 23 francs en 1790. Un chapeau de feutre, de 15 à 20 francs, montait à 52 francs en laine de vigogne, à 72 francs brodé d'or ; le duc de Rohan (1620) payait son « chapeau de pluie, » dont nous ignorons l'étoffe, 41 francs, le double d'un chapeau de religieux, mais guère plus qu'un chapeau de laquais bordé d'argent, de 35 francs.

Quant aux bonnets, une coiffe de nuit en satin à 57 francs du roi Louis XIII est chose exceptionnelle ; une toque rouge avec deux plumes blanches revenait à 36 francs (1535) ; Albert Dürer achetait à Anvers (1521) un bonnet de 20 francs ; en 1344, le comte de Savoie payait 18 francs un bonnet écarlate ; sous Louis XV, le bonnet de palais d'un avocat élégant valait 16 francs à Paris, et la calotte d'employé ou la coiffe de notaire 9 francs au XIIIe siècle ; enfin, le bonnet de coton d'un journalier de Seine-et-Oise coûtait 2 francs en 1789.

II. — LES FOURRURES ET LES GANTS

La peau des bêtes sauvages, cette couverture des hommes primitifs, est devenue un vêtement fort onéreux de nos jours pour les civilisés, chez les fournisseurs à la mode, sous l'aspect de blouses ou d'étoles, de douillettes ou de polonaises. Aussi supplée-t-on aux dépouilles des solitudes glacées par le pelage d'une faune indigène qui comprend six cents espèces dont la plus importante est le lapin. Sous des noms fantaisistes et euphoniques le lapin, dont le poil avait au XIXe siècle remplacé celui du castor dans le feutre des chapeaux, constitue présentement les quatre cinquièmes des fourrures que nous voyons sur les épaules de nos contemporaines. Quinze millions de lapins, transformés en « loutre belge » ou « castor d'Australie, » en « chinchilla de Mongolie » ou « vison du Bosphore, » subissent avec succès chaque année vingt avatars différents.

Au Moyen-âge, où les classes aisées portaient des vêtements chauds même à l'intérieur du logis, elles n'usaient guère cependant que de la sauvagine autochtone. Houppelandes ou cotardies étaient le plus souvent doublées avec l'écureuil de France ou d'Allemagne, soit sous le nom de « petit gris » réservé au dos de cet animal, soit sous celui de « vair » ou

« menu vair » appliqué à la totalité de la peau. En ce temps-là, fourrure étant synonyme de doublure, — on disait « fourré de satin, » comme on eût dit « fourré de vair, » — les seuls prix de « fourrures de robes ou de cottes » dont on puisse tenir compte sont ceux où la nature de la peau est spécifiée.

Ces prix sont bas en général, parce que les peaux mentionnées, même chez les grands personnages, sont assez communes : le « vair » coûtait au XIVe siècle de 1 à 4 francs la pièce et, tout au plus, 200 francs le mètre carré. Pour une aumusse il montait à 70 francs, pour une cotardie à 125 francs, et 400 francs pour une houppelande de prince. Pour des gens de moindre état, la houppelande en agneau blanc revenait à 84 francs. L'hermine fine, fourrure de luxe, valait 11 et 12 francs la pièce. La duchesse d'Orléans, mère du Régent, l'employait à ses « palatines. »

La peau d'ours, au XVIe siècle, se payait 80 francs ; façonnée en manchon, elle coûte 120 francs sous Louis XIV à un jeune magistrat, et 100 francs en 1779 au duc de Penthièvre, qui avait aussi un manchon de renard blanc à 200 francs et un de martre à 140. La martre « sebeline, » ou « sublyne, » ainsi que l'on nommait parfois la zibeline, était fournie en lots de plusieurs centaines à François Ier par un marchand d'Augsbourg (1538), à raison de 18 000 francs la caisse, ce qui correspondait à 45 francs la pièce. Au XVIIIe siècle, les peaux de zibelines, importées de Moscovie par la Crimée et Constantinople au nombre de 80 000 par an, se négociaient en piastres turques sur la base de 55 francs.

Aussi, quoique l'avocat Barbier sous Louis XV affirme que « la fourrure est extrêmement chère dans le beau, » aurons-nous quelque peine à le croire lorsqu'il nous conte que Mme de Mailly ayant chargé La Chétardie de lui acheter en Russie une fourrure de 850 francs, on s'adressa à l'impératrice qui en choisit « deux magnifiques, » l'une de 85 000 et l'autre de 170 000 francs, pour être offertes à la favorite.

De nos jours, les fourrures indigènes ont changé de nature, les fourrures exotiques ont changé de prix ; leur usage s'est répandu avec la diffusion de la richesse plus vite que l'industrie des chasses septentrionales. Mais, si l'on en pouvait dresser la statistique, on verrait que demandes et offres ont toutes deux prodigieusement augmenté. On en peut dire autant des plumes,

bien que notre époque semble moins empanachée que celles où l'autruche ornait, soit le heaume des chevaliers et le chanfrein ciselé de leurs chevaux comme au Moyen-âge, soit les cheveux des femmes de qualité comme au temps de Marie-Antoinette. Sous Louis XIV, le duc de Nemours devait à son « panacher » 3 500 francs et le duc de La Trémoïlle payait 800 francs deux bouquets de plumes bleu de ciel et couleur de feu.

Mais pareils clients étaient rares et ces chiffres représentent des fournitures importantes comparées au détail des prix : en effet, une plume d'autruche pour le chapeau du Roi coûtait 36 francs au XIVe siècle ; quelques-unes « garnies et frangées d'or » valaient 44 francs sous les Valois, un grand panache se vendait 58 francs, et Léonard, sous Louis XVI, comptait 20 francs la pièce les trois plumes qui composaient la « coiffure de présentation » des dames à la Cour. Ces plumes *du Levant* provenaient alors presque toutes des États barbaresques ; les indigènes du Nord de l'Afrique et du Sahara vendaient le produit de leur chasse, par l'intermédiaire des caravanes, aux navires provençaux ou gênois qui touchaient sur le littoral.

Aux XIVe et XVe siècles, lorsque le bétail était à vil prix par rapport à la paie du manœuvre et que la valeur d'un mouton équivalait à trois ou quatre journées de moissonneur, la classe ouvrière mangeait de la viande et mettait des gants. Les forts gants pour maçon valaient 1 fr. 10 en 1344 à Montauban et 1 fr. 60 en 1427 à Nantes ; en 1511, à Mézières, les gants de lépreux se payaient 0 fr. 85. Les gants de laboureur et de servante furent un article fréquent dans les comptes jusqu'à Louis XII, et qui disparut ensuite ; sans doute parce qu'il était devenu trop cher en raison de la baisse des salaires depuis cette époque.

Les gants en peau de cerf ou de chamois (16 à 24 francs la paire) furent les plus coûteux du Moyen-âge ; sont-ils garnis de panne, de parements d'or doublés de taffetas et surtout fournis de martre, ils atteignent des 50 et 100 francs la paire. Les gants de chien valaient seulement 8 francs, les gants de lièvre ou de veau 4 francs. Ces sortes de gants étaient-ils réellement fabriqués avec le cuir des animaux dont ils portaient le nom ? Dès le XVIe siècle, on pratiquait à Tours et à Poitiers l'art « d'accommoder les peaux de bœuf et autres en façon de buffle et chamois qui sont, disait-on, de très bon service ; » et l'on

appelait sous Louis XIV gants de *cuir de poule*, ceux que seuls les ouvriers de Paris et de Rome faisaient avec l'épiderme de la peau du chevreau, « d'une telle finesse que la paire tenait dans une coquille de noix. » C'est aussi de peau de chevreau bien choisie, « souple comme un gant d'*Espagne*, » disait le proverbe amputé aujourd'hui de son dernier mot, qu'étaient ces gants espagnols à 120 fr. la paire, venus non pas toujours d'au delà des Pyrénées, mais souvent de Blois ou de Vendôme.

Échantillons de luxe tout exceptionnel ; presque des bijoux, comme les gants brodés d'or de la Renaissance où les perles et les pierreries se relevaient en bosse. Si telle paire de « gants de Rome, » donnée par le cardinal des Ursins à Anne d'Autriche, figure pour 65 francs dans l'inventaire de cette reine, le prix courant des gants de cette sorte était, à Paris, de 20 francs au XVIIe siècle, même parfumés « à la frangipane » chez la fameuse signora Maddalena et, à moins qu'elles ne fussent garnies de dentelle et doublées de satin ou de vair, les qualités moyennes d'agneau nature ou préparé en chamois ou en castor, n'excédaient guère à la fin de l'ancien régime 7 francs la paire et descendaient à 3 francs et au-dessous : les gants d'exercice d'un garde-marine, à Brest, valent 1 fr. 50 ; ceux d'une jeune pensionnaire au couvent valent 1 fr. 90 à Lyon, sous Louis XV.

III. — DU ROUGE ET DE LA POUDRE

Le masque, qui, jusqu'à François Ier, ne s'était porté qu'à certains bals, devint à cette époque d'un usage constant pour les femmes dans les rues et les lieux publics. Elles se démasquaient comme elles soulèvent, de nos jours, leur voilette ; mais il était impoli aux dames de saluer avec le masque au visage, d'entrer ainsi « dans la chambre d'une personne à qui elles doivent le respect, « et même de le garder en un endroit où se trouvent des gens d'éminente qualité dont elles peuvent être aperçues. »

Peu coûteux d'ailleurs, — les masques à intérieur argenté valaient 17 francs sous les Valois, ceux de velours noir 8 francs sous Louis XIV et 3 fr. 50 seulement chez de petites bourgeoises, — cette élégance disparut au temps de la Régence, remplacée par la poudre et le rouge qui, lui, était un simple qarbouillage. « L'agrément de cette peinture, nous dit Casa-

nova, consiste *dans la négligence* avec laquelle on l'applique sur les joues. Les dames de Versailles ne veulent pas que ce rouge paraisse naturel ; on le met pour faire plaisir aux yeux. » La mode avait changé depuis que les « lois de la galanterie française » recommandaient, en 1644, de « prendre la peine de se laver tous les jours les mains avec le pain d'amande. Il faut aussi, ajoutait l'auteur, se faire laver le visage *presque aussi souvent.* » Le teint mat n'était plus de mise. Il fallait, aux têtes poudrées, des tons plus violents sur les figures.

« Quand les chefs indiens étaient à Londres, écrivait un voyageur anglais à Paris en 1763, chacun se moquait de leur méthode de peindre leurs joues et leurs sourcils. Les critiques auraient dû considérer que ces Indiens ne se peignaient pas ainsi pour se rendre agréables, mais dans le dessein de paraître plus terribles à leurs ennemis. Le beau sexe, je pense, use de vermillon dans une vue toute différente ; ... mais le rouge qui est plaqué sur leurs figures depuis le menton jusqu'aux yeux, sans aucune espèce d'art ou de dextérité, non seulement détruit toute finesse de traits, mais rend leur aspect réellement effrayant... Cette hideuse peinture, rendant les dames qui l'emploient semblables les unes aux autres, leur donne à toutes la même chance de trouver un admirateur ; étant une coutume analogue à celle des Spartiates qui les obligeait à choisir leurs femmes dans l'obscurité... Vous savez que, sans cet horrible masque, aucune femme mariée n'est admise à la Cour ou dans une assemblée de bonne compagnie et que c'est une marque de distinction à laquelle une bourgeoise n'ose prétendre. »

Ce dernier trait n'était pas tout à fait exact, puisqu'une fille du peuple, dans un des contes galants de Caylus, dit d'une de ses compagnes : « Si je voulais mettre de la petite boîte, est-ce que je n'aurais pas de la couleur comme elle ? » La petite boîte était d'ailleurs à portée de toutes les bourses, quoiqu'un moderne ait imprimé que « quelques-uns de ces rouges coûtaient jusqu'à soixante ou quatre-vingts louis le pot. » — En fait, le prix du rouge variait, sous Louis XVI, de 8 francs, chez la femme d'un haut fonctionnaire de province, à 24 francs le pot chez une duchesse à Versailles.

La poudre n'était pas chère non plus, bien que Mercier affirme très sérieusement « qu'il se consomme en France autant de blé en poudre inutile qu'il en faudrait pour nourrir

le plus grand nombre de nos départements. » La poudre à poudrer qui, du reste, ne provenait pas toute de la farine d'amidon, mais, depuis le milieu du XVIIIe siècle, de la terre à porcelaine, du kaolin, — poussière impalpable, d'un ton de neige immaculé, encore employée par nos parfumeurs à la confection de la « poudre de riz, » — se vendait, malgré un léger impôt, depuis 2 fr. 60 le kilo jusqu'à 1 fr. 60 dans les campagnes.

Car, si le rouge était le caractère, la condition de la grande toilette, — être sans rouge, était être en déshabillé, — la poudre, elle, s'était démocratisée. La Révolution même ne la fit pas disparaître ; les Jacobins se dépoudrèrent, mais, comme ils affectaient la malpropreté, on poudrait encore sous la Terreur, pour contraster avec eux, ses cheveux ou sa perruque. Et tandis que la poudre faisait toutes les têtes de même couleur, la perruque donnait même forme à toutes, aux têtes masculines s'entend, car les femmes portaient vingt modèles divers, de longueurs et dimensions appropriées à leur physionomie. Pour les hommes, le type variait seulement suivant l'heure : plus court au lever ou pour la chasse, plus ample pour l'après-midi et l'apparat.

Quoiqu'on trouve une perruque à cheveux dans l'inventaire de Cinq-Mars en 1643, la fabrication et la mode ne commencèrent à se généraliser que vers 1656, et c'est seulement à la suite de sa maladie de 1672 que Louis XIV adopta une perruque de « cheveux vifs. » Quentin de la Vienne, qui eut le mérite du perfectionnement et le privilège de la vente, fut, cent ans avant le héros de Beaumarchais, un Figaro presque historique et très arrivé. Baigneur à ses débuts et tenancier d'un établissement où le Roi s'allait parfumer du temps de ses amours, puis « barbier-valet par quartier, » ayant l'honneur de promener le rasoir sur la figure de Sa Majesté « les jours de barbe, » — car le Roi-Soleil ne se faisait raser que tous les deux jours, — Quentin fut promu premier-valet de chambre, charge d'un revenu de 60 000 francs par an, — puis maître-d'hôtel du Roi. Entre temps, il avait obtenu des lettres de noblesse et acheté la seigneurie de Villiers-sur-Orge, dont il prit le nom.

Pour n'avoir imposé le sien à aucune de ses créations, comme son confrère Binet, dont la « binette, » — abréviation

de « perruque-binette » — a, dans la langue familière, perpétué le souvenir, le barbier Quentin ne laissa pas que d'être un personnage ; le premier, chaque matin, aussitôt les rideaux tirés, il avait l'honneur de se présenter devant le lit du Roi, tenant deux perruques, ou davantage, de différentes tailles. Courtes ou longues, les perruques étant devenues d'un usage universel, — quelques princes seulement, dans la maison royale, comme Monsieur, les deux frères Vendôme et le prince de Conti, ayant seuls conservé leur chevelure naturelle, l'achat, le raccommodage, l'entretien de ces faux cheveux, devinrent dans tous les budgets un article de dépense permanent, à la ville comme à la Cour, pour toutes les professions, — telle maison était « renommée pour les perruques abbatiales, » — et pour toutes les bourses.

Celles-ci se fournissaient, sur le quai de l'Horloge ou des Morfondus, chez les « perruquiers en vieux, » où les chantres, les maîtres d'école et les écrivains publics trouvaient, parmi les tignasses de hasard, des toupets à demi usés à partir de 3 francs la pièce. Mercier du moins donne ce chiffre d'un bon marché improbable, comme il donne celui, tout à fait fantaisiste, de 11 000 francs, — mille écus, — pour le maximum qu'auraient atteint, au début du XVIIIe siècle, les spécimens de grand luxe. Or, il n'a jamais existé de perruque approchant de bien loin ce prix : de 1675 à 1720, les perruques blondes, nouées ou carrées, des seigneurs les plus élégants coûtent de 200 à 300 francs ; celles de leurs valets de chambre une soixantaine de francs, celles des bourgeois de province, de 20 à 40 francs, celles des enfants de chœur de 15 à 17 francs.

Ce qui renchérissait ce chapitre, c'est que les perruques devaient se défraîchir assez vite ; car on les renouvelle souvent. C'est par demi-douzaines et davantage qu'elles figurent dans certains comptes. De sorte que tel personnage a, pour neuf perruques en deux ans, une note de 1500 francs, et tel autre, dont le détail n'est pas spécifié, une de 3 000. En tout cas, vers la fin de l'Ancien régime, il y avait une baisse sensible : 90 francs, prix payé en 1772 par le duc de Penthièvre, était celui d'une perruque mieux faite, mieux plantée que sous Louis XIV et « imitant le naturel à s'y méprendre. »

Les femmes aussi portaient alors des postiches, dont le détail ne paraît pas ruineux : 24 francs le « hérisson de cheveux »

d'une présidente de province; même prix à Paris pour le « chignon à l'enfant » d'une jeune mariée, fourni par Léonard, qui compte 4 à 6 francs la pièce pour une dizaine de boucles. Vers 1895, l'industrie des cheveux en France travaillait annuellement 80 000 kilos de cette dépouille humaine; de 1872 à 1883, elle en usait 160 000; quoiqu'il semble qu'au temps des perruques, il ait dû en être consommé davantage, les cheveux étaient moins chers à la fin du XVIIIe siècle : 16 à 600 francs le kilo, contre 20 à 2 000 de nos jours, où pourtant la moitié d'entre eux proviennent de têtes étrangères, surtout de Chine et du Japon.

Le plus onéreux jadis était l'échafaudage de ces cheveux, édifié à grand renfort de pommade et maintenu par des forêts d'épingles. L'artiste en renom prenait 150 francs pour une « coiffure de présentation » à la cour, et 100 francs pour une « coiffure de mariage. » Pour celle-ci, un coiffeur ordinaire demandait 40 francs sous Louis XIV. J'ignore ce qu'elle valait au Moyen-âge, lorsque les dames, pour s'embellir, rasaient leurs tempes, s'épilaient le front et peignaient leurs sourcils, tandis que les hommes « portaient de longs cheveux qui, par devant, leur venaient jusques aux yeux » et plus tard, faisaient bouffer leur chevelure avec du soufre, de la résine et des blancs d'œufs. Dès cette époque, le barbier jouissait de la faveur des grands et ne la justifiait pas toujours : « Le sage roi Charles, » nous conte Christine de Pisan (1375), surprend trois fois son barbier « plein d'audace et de mauvaise courtoisie, » en train de prendre de l'or dans sa bourse pendue à son côté; il lui pardonne trois fois et, à la quatrième, le chasse.

Ces barbiers du XIVe siècle, qui laissaient aux « lavandières de tête, » dont la profession consistait à nettoyer les cheveux avec de la cendre, une partie de leur métier actuel, y joignaient en revanche l'exercice de la chirurgie; quelques-uns du moins, puisque, sur ce sujet des chirurgiens lettrés et des « barbiers barbants, » subsiste une forte dose de légende et de confusion, trop longue à dissiper ici (1).

Seulement, à voir ce qu'il en coûtait il y a deux siècles pour se faire raser et combien variaient les honoraires, on se

(1) Voyez « Honoraires des médecins et chirurgiens » dans *les Revenus d'un intellectuel* 1200-1913 (chez Flammarion) et le tome V, page 186 et suiv., et *l'Histoire économique de la propriété, des salaires, etc.* (chez E. Leroux).

demande si le « chirurgien » du duc de Rohan, qui touche 19 francs « pour avoir fait le poil de Monseigneur » (1619), est bien *le même* qui se contente des 0,90 centimes « baillés » par un simple laquais du duc « pour faire faire son poil. » Des « abonnements annuels pour la barbe, » il s'en faisait en province pour 125 francs, — c'est le cas de M. d'Espesse en 1658, — il s'en faisait pour 50 francs et pour 9 francs; nous en notons même au XVIe siècle, dans un village du Dauphiné, pour 5 litres de blé qui correspondaient alors à 2 francs ; il donnait droit « à être rasé tous les huit jours. » Combien de fois par an pouvait être rasé ce curé de la Corrèze qui paie 0,50 centimes au barbier « pour m'avoir fait le poil, » lorsque la dépense totale de ce prêtre, d'après son journal, « cette année 1654, » monte à moins de 400 francs?

Quatre cents francs au XVIIe siècle, c'était le prix de 4 kilos de benjoin, ou de quatre grands sachets de roses musquées pour les habits ou de dix kilos de pommade de jasmin. Sous François Ier, ce n'eût pas été la moitié de ce que coûtait la nourriture d'une des civettes du roi, entretenues au château d'Amboise à raison de 864 francs par an. Le parfum tiré des civettes revenait donc aussi cher que le musc, vendu à cette époque sur le pied de 15 000 francs le kilo.

Les essences de fleurs venaient d'Italie et, comme aujourd'hui, de Nice et de Grasse : « Si vous trouvez des eaux de senteur en Provence qui soient fraîches et belles, écrivait un secrétaire d'État sous Richelieu, vous pourrez m'en envoyer une caisse ou deux pour les donner à Monseigneur. » Sous Louis XVI, un chef d'escadre, à Brest, faisait venir de Toulon, pour 12 francs, un kilo de pommade à la fleur d'orange. Parfum, semble-t-il, le meilleur marché de tous, puisque, à Paris, la poudre à la fleur d'orange coûte alors 6 francs le kilo, tandis qu'une « poudre d'odeur » non désignée vaut le double, une poudre d'œillet 36 francs et la « poudre à la maréchale » 48 francs. Sous Louis XIII, la poudre de Chypre se vendait 55 francs et la poudre de violette pour sachets 120 francs.

On n'en saurait conclure que les parfums aient diminué au XVIIIe siècle, puisqu'on voit au Moyen-âge des sachets de lavande à 2 fr. 20 la pièce et qu'un litre d'eau de lavande qui se vendait 4 francs en 1536 en coûte 8 en 1784. Mais, jadis comme de nos jours, le nom, en fait de parfums, signifie

peu de chose lorsqu'on ignore leur finesse et leur intensité.

Cependant, pour un article d'usage courant tel que le savon, si l'on néglige certaines qualités de luxe vendues en pains sur la base d'une douzaine de francs sous Louis XV, et que l'on s'attache à un produit toujours pareil, dans la même ville, par exemple le savon de Marseille, *à Marseille*, qui valait 1 fr. 70 le kilo sous Henri IV, il se trouve, après avoir baissé à 1 fr. 45 au milieu du XVIIIe siècle, être remonté à 2 francs au moment de la Révolution. Or il avait graduellement diminué depuis cent vingt ans, puisqu'il ne se vendait plus que 0,60 centimes avant la guerre, en 1913; c'était le résultat du progrès industriel au XIXe siècle.

Pour les ustensiles de toilette, on éprouve la même impression en comparant les plus usuels d'une époque à l'autre : ainsi, du Moyen-âge à la Renaissance, les peignes d'ivoire vont de 18 francs (1325) jusqu'à 40 « beau peigne de Paris pour le comte de Charolais, » jusqu'à 72 et jusqu'à 124 francs pour un peigne d'ivoire « garni de son fourreau, » dans les comptes de la maison royale (1380). Le sire de La Trémoïlle payait alors 160 francs un étui garni de 3 peignes, un rasoir et une paire de ciseaux. Il est vrai que des peignes de bois destinés au roi d'Aragon ne valent que 3 fr. 60 à Perpignan (1427), le peigne d'une jeune princesse à Bruxelles, 2 fr. 80 (1532), celui d'un hobereau normand, le sire de Gouberville, 1 franc, et celui d'un écolier au collège de Navarre, 0 fr. 50.

Peu d'années avant la Révolution, il se débitait en gros à Saint-Claude, dans le Jura, des peignes de bois à 0 fr. 10 la pièce et des peignes communs à 0 fr. 65 en Seine-et-Oise. Pour une jeune fille au couvent, à Aix (1766), « un peigne, une brosse et leur carton » valent 4 francs. Si le « peigne de bois pour peigner à fond » est compté 1 fr. 50 et le « peigne à démêler » 19 francs, à une grande dame, il se vend couramment sous Louis XVI, à Paris, des *peignes d'ivoire* à 3 fr. 50.

IV. — ARMES ET ARMURES

Plus importante fut, dans la toilette masculine, l'économie réalisée par l'abandon des costumes de fer, passés après un long usage au rang de curiosités historiques. Un simili-chevalier, armé de pied en cap, planté dans le coin d'une galerie ou

d'une antichambre d'aujourd'hui, ferait à nos aïeux du XVIe siècle, qui en rencontraient chaque jour de tels dans la rue, le même effet qu'à nous autres, si nous trouvions, en ressuscitant dans quelque deux cents ans, le mannequin d'un gentleman en complet-veston et en chapeau mou servant d'ornement au logis de nos petits-fils.

Les armes, aussi anciennes que l'humanité, qui a dû tuer pour vivre alors qu'elle fabriquait ses premiers vêtements, ne nous ont quittés que depuis peu ; jusqu'aux temps modernes, dans le train nécessaire de la vie, même de la vie populaire, elles répondaient au besoin général de conservation. Accessoires de la toilette ou du mobilier, offensives ou défensives, elles n'étaient pas le monopole des gentilshommes, dont les serviteurs, pages ou laquais, refusèrent longtemps de s'en dessaisir malgré force menaces et arrêts de justice ; toutes les classes, toutes les professions avaient les leurs. Elles sont pendues chez l'artisan sous le manteau de la cheminée. Dans la chambre d'un apothicaire du XVe siècle, l'inventaire mentionne une brigandine à mailles à côté d'une jaquette de brunette, deux épées, une longue et une courte ou bracquemar, des arbalètes avec « langues de bœuf », sortes de javelines, des poignards. Des enfants de huit ans portent alors à leur ceinture de petites dagues de 25 centimètres.

Tout exceptionnelle au XVIIe siècle est cette requête d'un bourgeois aux consuls de « lui laisser porter l'épée, non pour offenser personne de la ville, mais à cause d'une querelle » avec un personnage d'une localité voisine. Au contraire, il est souvent ordonné aux particuliers, par l'autorité municipale, « de s'approvisionner d'armes pour leur sûreté. » C'est le cas en 1611 à Angers où, deux ans plus tard, il est fait des visites domiciliaires « pour prendre liste des habitants » qui n'ont pas obtempéré à l'ordonnance. Du reste, point n'est besoin de les contraindre ; au moindre trouble, quelle que fût la cité, on ne voyait que « gens portant l'épée haute à la main, avec le fourreau, et de petits pistolets à la pochette, cachés ou découverts. »

Désarmer les citadins « serait non seulement chatouilleux, mais impossible, » disait Richelieu à propos d'une ville de province. Pour les Parisiens d'alors qui composaient la garde bourgeoise, rien ne put les amener à se séparer de leurs piques et de leurs mousquets, et à se contenter d'une simple hallebarde

pour aller aux portes. Cet usage universel des armes n'avait rien de particulier à la France : à Madrid (1670), quand un cordonnier apportait une paire de souliers, après avoir fait la révérence, il mettait son épée contre la muraille, puis venait chausser son client.

Les armes n'obéirent pas aux caprices de la mode, comme les autres chapitres de l'habillement, mais se transformèrent en s'adaptant aux découvertes, dont le Moyen-âge a connu plusieurs; ne fût-ce que l'invention de l'arbalète, proscrite sous peine d'anathème *comme trop meurtrière*, par le second concile de Latran (1139).

Pour la défense il est souvent ordonné à tel ou tel homme d'armes « de faire refaire ses jacques ou un gorgelin *à la nouvelle façon.* » Le jacque, nommé aussi haubert ou haubergeon, était la pièce principale des armures en mailles d'acier, seules portées jusque vers la fin du XIVe siècle. Il s'exportait de Milan des camails et des cottes de fer « à grant foison; » mais nos forgerons français ne paraissent inférieurs à leurs confrères italiens ni pour le bon marché ni pour le mérite : il se vend aux XIIIe et XIVe siècles des pourpoints de mailles depuis 80 francs jusqu'à 1.000 et 1.200 francs; ceux-ci sont des haubergeons « de toute botte, » desquels toutes les mailles « sont signées du signet du maître armeur, » tel qu'en donnait à un écuyer du Saint-Père le duc Amédée de Savoie. C'étaient par conséquent des objets de luxe. Pour 1.000 francs on obtenait un « complet » en mailles d'acier, avec bacinet et « harnais de jambe. » La cotte ou haubert simple variait de 200 à 400 francs, aussi bien pour des chevaliers ou des ecclésiastiques que pour des bourgeois.

Le millier de francs fut un minimum, à partir du XVe siècle, pour les nouvelles armures *de plate*, exigeant une main-d'œuvre plus habile et un haut degré de précision, puisqu'elles devaient emboîter chaque membre en respectant le jeu des articulations : un « harnais de guerre, garni de cuirasse, grand garde-bras, harnais de jambes, garde-bras droit, heaume, cabasset, avant-bras de gantelet et autres pièces nécessaires... » se vendait de 1 250 à 3 000 francs chez les *armoyeurs* en vogue, aussi bien chez Massin Froment, à Paris, qu'à Bruges chez Balthazar du Cornet, ou à Tours chez Loys Merveilles qui avait la clientèle de François Ier.

Ces prix s'appliquaient à de bons aciers « à l'épreuve » de l'arbalète et, plus tard, de l'arquebuse ou de la pistole, forgés « à la mesure et pour le corps » de l'acquéreur, mais sans luxe. Si l'on armait aussi le cheval, depuis l'encolure couverte d'une *cervicale* et depuis le poitrail défendu par le *girel*, jusqu'aux flancs et à la croupe protégés par les *pissières* ou *flancois*, lames de fer croisées qui pendaient sur les jarrets, la note, pour la monture et le cavalier, montait à 7 ou 8 000 francs, surtout avec quelque peu de recherche comme la « gravure à moresque » ou « à feuillage d'antique » avec le fond gris ou « couleur d'eau, » c'est-à-dire bleui.

Pour les princes enfin, s'ils se piquaient de faste, on ne saurait donner de chiffres, parce que leur équipement s'agrémentait d'orfèvrerie et de pierres précieuses qui rentrent dans la catégorie des bijoux plutôt que des armes : c'est ainsi que le chanfrein du cheval du comte de Foix aurait valu 600 000 francs et celui du comte Waleran de Saint-Pol, au siège d'Harfleur (1449), 1 150 000 francs.

Si ces dires des chroniqueurs, qui ne sont pas invraisemblables, — témoin les diamants trouvés après Morat dans le camp de Charles le Téméraire, — sont impossibles à vérifier, on peut citer des armes de parade, damasquinées en or, ayant, dit-on, servi à Charles-Quint, vendues à Bruxelles au XVIIe siècle 15 000 francs; une armure complètement dorée payée 43 000 francs à Paris en 1610; et surtout on note, aux archives de Simancas, les pièces comptables de l'armure noire et or, faite pour Philippe II alors infant. Cette œuvre d'art, exposée de nos jours à l'Armeria de Madrid, et dont le musée d'artillerie de Paris possède quelques pièces, pouvant donner une idée du repoussé et de la ciselure, fut payée 100 000 francs de notre monnaie à Desiderius Colman, d'Augsbourg (1552).

De ces armures la pièce à la fois la plus ouvragée et qui prêtait le plus au déploiement du luxe, c'était « l'habillement de tête », terme réservé au guerrier à cheval, par opposition au « morion » dont on usait pour le service à pied. Aussi certains casques princiers sont-ils plutôt des bijoux que des « défenses de tête »: tel celui que porte en 1355 le roi Jean le Bon, du prix de 5 250 francs, consistant en une couronne d'or sur un bassinet à visières, semé d'émaux rouge clair ou aux armes de France et garni de 32 vervelles, anneaux servant d'attaches au

camail; telle encore la « salade » d'Henri VII d'Angleterre, au xve siècle, garnie d'ornements qui sont payés au joaillier 8 500 francs.

On apprécie la part respective du nécessaire et du superflu par ce détail qu'aux obsèques d'Henri IV, pour le heaume et les gantelets de parade, deux fois plus grands que nature, déposés sur le cercueil du Roi, il fut compté à l'armurier 570 francs pour les faire et au fondeur-bossetier 720 francs *pour les dorer* « d'or moulu à bain. » Seulement, si le morion, blanc ou gravé, le chapeau génois ou de Montauban, la capeline et le « bacinet sétoffé » en fer ou en cuivre, de 60 francs en moyenne, varient, suivant leur garniture, de 20 à 200 francs, dès qu'il s'y joint un travail de mécanique et un organe supplémentaire, l'armet monte aisément à 350 et même à 800 francs, s'il est « à grande visière percée et de deux bavières d'avantage, dont l'une, garnie de fine maille, se baisse et se hausse » (1497). Sous Louis XVI, le casque de dragon, orné d'aigrette, ne coûtait que 435 francs au duc de Penthièvre.

« Après que le roi (saint Louis) fut revenu d'outre-mer, nous dit Joinville, il se maintint si dévotement que oncques depuis ne porta.... ni étriers, ni *éperons dorés.* » Les éperons, dont l'importance symbolique était grande, puisqu'on les quittait en signe de vasselage, pour prêter foi et hommage à son seigneur, et que la dégradation consistait pour un gentilhomme à « se les voir trancher au talon, avec une hache, sur un fumier, » ne semblent pas une bien grande somptuosité : 18 à 21 francs la paire en 1345, pour les éperons ordinaires ou de Lombardie, 30 francs pour les mêmes, *dorés.*

Les gants de fer, garnis de doigts, se vendaient de 20 à 100 francs; y compris, pour ces derniers, la « grande double pièce du gantelet avec la rondelle. » Pour un débours de 50 à 75 francs on avait, aux xive ou xve siècles, une paire de souliers de fer « à armer, » avec cinq semelles et une de feutre; le « harnais de jambe » va de 110 à 160 francs; de même l'avant-bras de fer ou le « brassard à oreiller. »

Les cuirasses sont plus onéreuses : jusqu'à 1 100 et 1 200 francs, les brigandines argentées ou dorées, parfois couvertes d'un « paletot » de satin ou velours; commandée « en série » comme nous dirions aujourd'hui, — cinquante à la fois, — par des capitaines pour leur compagnie d'archers, au

xve siècle la brigandine revient à 360 francs. Celles-là, qualifiées de *communes*, sont peut-être des corselets « animés, » à plastron et dossière de lames horizontales ; les corselets simples sont à moitié prix, quelques-uns même à 85 francs pour les piquiers, sous Louis XIII.

Corselet et tassettes, — coquilles de fer qui protégeaient le ventre, — furent abandonnées par les gens de pied à la fin du ministère de Richelieu, au même temps où disparaissait, dans la cavalerie, tout l'attirail défensif du Moyen-âge. En vain les ordonnances menacèrent-elles des peines les plus graves les gentilshommes qui, « selon la mauvaise coutume introduite par la vanité de quelques-uns, » dédaignaient de revêtir leurs armes ; elles ne réussirent pas à maintenir un système désormais condamné. Les progrès des armes à feu avaient été très lents : « Si l'on oppose cent archers à cent mousquetaires, disait sous Henri IV un ambassadeur d'Angleterre à Paris, et si les archers peuvent se mettre à bonne portée, ils feront deux décharges pour une et atteindront l'ennemi dans la même proportion. »

L'arc, qui, à l'époque où ces lignes étaient écrites, avait pratiquement disparu depuis une centaine d'années, n'était pas une arme chère ; du moins l'arc à main, qui se payait 18 francs en 1430 à Compiègne pendant le siège où Jeanne d'Arc fut faite prisonnière. Les « arcs à jalet » — ayant un fer au milieu — coûtaient, avec leur trousse, 90 francs au maximum. Quant aux flèches, elles se vendaient depuis 12 francs le cent jusqu'à 130, suivant leur taille et suivant qu'elles étaient, ou non, ferrées.

L'arbalète, moins noble que l'arc, parce qu'elle exigeait moins de force et d'adresse, mais aussi d'un maniement plus aisé et d'une portée plus grande, était, depuis le milieu du xiiie siècle, employée dans toutes les armées. Même dès Bouvines, Philippe Auguste s'en était servi (1214). En ce temps-là, une arbalète commune, à croc, se vend 50 francs ; plus tard, et jusqu'à la fin de la guerre de Cent ans, les arbalètes portatives d'acier, à « martinet, » garnies d'un tour pour les bander, valurent, — avec ou sans baudrier, — depuis 80 francs jusqu'à 300, en moyenne 140 francs avec une quinzaine de traits ou *carreaux*. Nous ne parlons pas ici d'armes de luxe, — une belle arbalète fournie à Henri II (1538) atteint 750 francs, — ni des arbalètes de siège ou d'artillerie, *espringales* fixes sur chevalet

ou mobiles sur chariot, ameublement fondamental d'un château. Celles-là, avec leurs poulies et leurs cordes, reviennent parfois à 500 francs.

La même distinction s'impose pour les arquebuses ; quoique parmi ces premières armes à feu, dont les plus ordinaires coûtent une quarantaine de francs, le prix ne paraît pas uniquement dépendre de leur dimension : si des arquebuses, pesant 15 et 25 kilos de fer, se vendent 120 et 168 francs, d'autres, garnies d'argent, montent à 275 francs et l'on note, à la même date et dans la même localité, des « arquebuzes de chasse, » à rouet, trois fois plus chères les unes que les autres.

Ce rouet, que l'invention du mousquet supprima, était une petite roue d'acier, appliquée contre la platine et percée d'un essieu. A cet essieu était attachée une chaînette qui s'entortillait autour de lui et bandait le ressort. Cette opération se faisait au moyen d'une clef et avait pour effet d'armer l'arquebuse ou le pistolet ; le chien, garni d'une pierre de mine, était ainsi prêt à retomber sur l'amorce et à lui communiquer le feu.

Le mousquet, qui datait de François Ier, et mit plus d'un demi-siècle à détrôner l'arquebuse, était lui-même un instrument fort rudimentaire : le mousquetaire allumait sa mèche au moyen d'un silex, la mettait de côté pendant qu'il chargeait son arme, en ravivait ensuite la combustion, l'enroulait autour du serpentin en la « compassant » à la longueur nécessaire pour qu'elle atteignît le bassinet. En effet, le serpentin s'abattait sur le bassinet par la détente d'un ressort et communiquait directement le feu à la poudre.

Avec leur bandoulière, — cartouchière d'aujourd'hui, — qui se portait au cou, et leur *fourchette*, bâton terminé par une fourche sur laquelle on appuyait le canon pour viser, les mousquets, ou demi-mousquets, se vendirent de 60 à 130 francs, depuis Henri IV jusqu'à la fin du ministère de Mazarin, où ils furent remplacés par le fusil à pierre. De ces derniers, pour lesquels on utilisa parfois des canons de vieilles arquebuses, il s'en fit à tous prix jusqu'à la Révolution : pour des paysans qui les payaient 18 francs sous Louis XV, pour la maréchaussée ou la garde civique à 30 francs, pour des chasseurs à 140 francs et pour des cadeaux de princes à 1 700 francs. Un « petit fusil » de chez Cousin était estimé 510 francs (1741) et les *Petites Affiches*, à la même date, demandaient 1 600 francs d'un « fusil à deux

coups avec canons *tordus*, montures et batteries damasquinées et finies avec tout le soin possible. »

Des écarts pareils, et bien plus grands encore qu'entre les armes à feu, s'observent entre les armes blanches et pour la plus usuelle de toutes : l'épée, qui tantôt vaut 6 francs, « avec garde et fourreau, » chez un petit fermier de la banlieue parisienne (1615), et tantôt vaut 150 000 francs, prix du sabre de hussards appartenant au duc de Richelieu et monté avec les diamants de sa femme (1790). Nous négligerons donc les bijoux, comme l'épée ornée de pierres précieuses et d'une valeur de 115 000 francs, léguée en 1411 par Henri V d'Angleterre à Sigismond, roi des Romains, et nous laisserons aussi de côté les épées de grand luxe : celle du comte d'Artois (1326), garnie d'argent à émaux et payée 2 400 francs ; celle du pauvre roi Charles VI, fâcheusement appelée *Victoire* (1383), « le pommeau d'or émaillé des armes de France et d'une image de Notre Dame, » du prix de 1 226 francs ; celle de « Jeanne la Pucelle » conservée à l'abbaye de Saint-Denys dans son fourreau de cuir, ornée de deux agneaux d'or au pommeau, et prisée 1 012 francs en 1634 ; ou encore celle du cardinal Mazarin estimée dans son inventaire 1 300 francs. La part de l'acier, dans ces objets de cérémonie, n'était pas la plus importante : dans le détail d'une épée de 3 650 francs, donnée par le Pape la nuit de Noël (1438), la lame représente 150 francs, le reste est pour l'argent (1 850), la dorure (560) et la façon.

Princes ou grands personnages ne raffinaient pas tous d'élégance sur ce chapitre ; témoin l'épée d'acier rouillé, garnie d'un cuir le long de la poignée pour ne pas user les basques de l'habit, que portait le premier roi de Sardaigne Victor-Amédée ; néanmoins les épées de nos rois des XVIe et XVIIe siècles, dont les prix nous sont connus, vont de 480 francs à 860 ; l'épée (de Gênes) du connétable Raoul de Clermont, à 470 francs sous Philippe le Bel (1302), est à peine plus chère que l'épée, avec ceinturon, du maire de Nantes sous Louis XV (400 francs) ; mais ce magistrat municipal était évidemment fastueux, puisqu'une épée d'acier anglais, la poignée d'or fin, pour le duc de Penthièvre, ne vaut pas autant (360 francs).

Au Moyen-âge comme aux temps modernes l'estoc, l'épée d'armes ou d'officier valait une cinquantaine de francs ; celle à garde dorée d'un étudiant à Nîmes, 57 francs ; celle des grands

laquais de l'écurie royale 47 francs; une « douloire » neuve pour trancher la tête d'un condamné, à Poitiers, 32 francs et le plus grand nombre des épées dont usait la population rurale ou la petite bourgeoisie ne lui coûtaient pas plus de 15 à 20 francs.

V. — PIERRERIES, PERLES ET BIJOUX

Il entre dans la toilette d'aujourd'hui moins de fer, offensif ou défensif, qu'autrefois. Il y entre plus d'or et de bijoux. De ces bijoux multipliés les uns sont cependant plus chers que jadis, — les perles fines; — d'autres, tels les diamants, malgré la découverte des mines du Cap, sont loin d'avoir baissé de prix autant qu'ils ont augmenté en quantité; ce superflu n'a donc pas suivi la règle ordinaire de la consommation.

Y verrons-nous une preuve de ce nivellement des jouissances que j'ai noté en d'autres chapitres du budget privé? Non que le goût de certains luxes soit un indice de prospérité, puisque des peuples primitifs, qui manquent de tout, se passionnent pour des objets qui ne leur servent à rien. Est-il besoin moins « impérieux » que celui des petits morceaux de miroir ou des colliers de verroterie qui sont, pour les négresses du Dahomey ou du Congo, ce que sont pour nos concitoyennes les joyaux et les pierres précieuses? Mais il importe peu que les diamants et les perles procurent à la généralité de leurs possesseurs une jouissance surtout idéale, une satisfaction d'amour-propre plus que de sensualité, puisqu'elle réside beaucoup plus dans la conscience de la valeur que dans le charme des apparences. Il en était de même autrefois, où les vraies gemmes mal taillées n'étaient guère plus séduisantes que le strass actuel.

Ce qui frappe c'est le prix des bijoux, aussi onéreux que jadis, bien que vendus en plus grande abondance, preuve de la rapidité incroyable avec laquelle ils se sont répandus en des milliers de foyers, nouvellement favorisés d'aisance ou de richesse; les privilégiés d'hier eussent été incapables d'absorber les quantités offertes, mais elles ont été recherchées par une foule d'acquéreurs nouveaux, avides d'en détenir des parcelles.

Pour les pierres précieuses des siècles passés le poids en carats ne saurait servir de base à une comparaison avec les nôtres; ce poids, en effet, en raison de la « taille » rudimentaire,

est celui d'une pierre presque brute, beaucoup plus fort que celui des pierres livrées par l'industrie moderne. On sait que le monopole de la taillerie du diamant, depuis la révocation de l'édit de Nantes, appartenait à la Hollande ; vers 1870, il se créa en Belgique, France et Angleterre des concurrences favorables au progrès. A l'état brut, la pierre est confiée au *cliveur*, qui s'efforce d'en tirer le meilleur rendement : les feuillets, qui seront détachés par le clivage et qui ramèneront le brut dans une bonne forme, doivent pouvoir s'utiliser pour obtenir des pierres plus petites ou des *roses*. La pierre clivée passe au *brutage* où tombent, par le frottement d'un autre diamant, les aspérités et les petits éclats qui serviront au polissage. Ceci fait, la pierre, sertie dans un petit bloc d'étain, est posée sur une meule horizontale, enduite de poudre de diamants (*égrisée*), mélangée à de l'huile, grâce à laquelle se dessinent lentement les *facettes*. Il faut à l'ouvrier une grande habileté pour que la rencontre de leurs lignes ait la régularité et la précision qui, seules, donnent au diamant sa puissance de réflexion, son éclat.

Depuis un demi-siècle, au tour primitif du diamantaire, dont la roue motrice tournait à bras d'homme, ont succédé, dans des usines de 500 et 600 ouvriers, des machines hydrauliques ou à vapeur atteignant une vitesse de 2 000 tours et, pour le perçage du diamant, de 13 000 tours à la minute.

Au Moyen-âge, lorsque les pierres fines portées en cabochon ou polies sur les seules facettes de leurs « pointes naïves, » demeuraient assez ternes, le rubis, pour sa couleur attrayante, était préféré au diamant. On s'efforça de rendre ce dernier plus limpide par des tailles, « en dos d'âne, » en « table », en « pointe, » conservant la forme naturelle de la pierre brute ; mais, avec ces tranches à pans irréguliers, on produisait après un long travail du diamant qui faisait moins d'effet qu'un cristal de roche. Lorsque, vers le premier tiers du XVIIe siècle, fut inventée la combinaison en un prisme mathématique de la *culasse* opposée à la table, la différence de poids d'une même pierre, *avant et après la taille*, nous montre les diamants des temps féodaux et de la Renaissance peu comparables avec les modernes.

C'est ainsi que le célèbre Régent, acheté par le Duc d'Orléans en 1717, qui, façonné, pèse 128 carats, en pesait 426 à l'état natif. A l'exposition de 1889 figurait un diamant dit *Impérial*,

du poids de 180 carats qui en avait pesé à l'origine 457. Parmi les morceaux détachés pour lui donner une forme agréable il s'en trouvait un de 45 carats. Remarquons entre parenthèses que notre siècle détient le record de la grosseur puisqu'en 1900 fut exposé au Champ de Mars le *Jubilé*, brillant de 239 carats, le plus gros qui ait été taillé jusqu'ici.

Le goût s'étant modifié avec les générations, la *beauté* des pierres, au XVIIIe siècle, touchait plus que leur *grosseur* : trois rubis historiques figuraient au trésor de la couronne ; l'un, dit « Côte de Bretagne, » aujourd'hui encore au Louvre, venait de Marguerite de Foix, mère de la duchesse Anne, qui le donna à sa fille Claude de France, laquelle le laissa à son mari François Ier ; il était énorme mais bizarre, — à trois pointes et percé en trois endroits ; — sous Louis XV, il fut taillé en forme de dragon pour la Toison d'or du roi et son poids tomba de 206 carats à 105. Les deux autres rubis, pareillement sciés ou adaptés, mais moins heureusement, avaient en 1791 perdu presque toute leur valeur.

De ces grosses pierres informes il ne s'en voit plus que dans les musées, sur les reliquaires, les épées ou les calices auxquels l'orfèvre primitif les avait accolées ; dans la circulation commerciale elles ont disparu. Mais le prix des brillants actuels, même en tenant compte du déchet causé par la taille, égale au moins celui des pierres d'autrefois. On en a la preuve en s'attachant aux ventes et achats effectifs, plutôt qu'aux expertises toujours discutables et un peu arbitraires, et en laissant de côté les joyaux exceptionnels.

Non que ceux-ci n'aient pas enchéri ; nous en pouvons suivre un célèbre : *le Sancy*, pesant 54 carats, depuis 1492, où il fut vendu 261 000 francs (en monnaie de 1913) ; nous le retrouvons en 1595 engagé pour 631 000 francs, puis acquis (1604) par le roi d'Angleterre, Jacques Ier, pour 1 280 000 francs ; cédé pour 1 170 000 en 1655 par la reine Henriette-Marie, qui l'avait apporté en France, à Mazarin par qui il fut légué à la couronne, et figurant dans les inventaires royaux, tantôt pour 1 500 000, tantôt pour 2 millions, depuis 1666 jusqu'à 1791 où l'on perd sa trace.

Ce prix de 2 millions, trois fois moindre que celui du *Régent*, avait été dépassé au XVIe siècle par une « grande table de diamant » de 2 336 000 francs ; au XIVe, le plus cher que j'aie

noté appartenait au Duc de Berry et fut payé 206 000 francs. A cette époque, c'étaient les rubis qui étaient le plus en faveur : celui qui surmontait la couronne du sacre sous Charles le Sage valait 1 080 000 francs. D'après leur poids, lorsqu'il nous est connu, les gros rubis d'alors varient de 236 à 575 francs le carat : tel, pesant 110 carats, ne vaut que 26 000 francs (1438) ; tel autre de 96 carats en vaut 33 000 (1386), tandis qu'un troisième, de 152 carats, en vaut 87 400. La différence pouvait tenir aussi bien au poids exceptionnel de ce dernier qu'à la faible couleur ou aux défauts des deux autres.

Nos contemporains, en 1887, à la vente aux enchères des diamants de la couronne, payèrent trois brillants *d'un poids identique de 18 carats :* le premier 101 000 francs, le second 56 000 et le troisième 18 000. En 1386, le prix d'un « diamant carré » pesant 16 carats fut de 9 600 francs ; mais, soumis à notre taille, son poids n'eût pas été le même, ce qui rend tout parallèle impossible. Nous nous bornerons à constater, à l'autre extrémité de l'échelle, pour le grand nombre des pierres de vente courante dans les siècles antérieurs, des prix auxquels on descendait rarement, il y a dix ans, chez nos joailliers du XXe siècle : et, par exemple en 1399, neuf diamants dont 2 « plats » et 3 « aigus » à 336 francs chacun ; en 1416, des diamants *pointus naïfs*, montés en bague, à 390 et 580, et un petit diamant à 29 francs ; en 1517, six petits diamants donnés à des dames par un prince coûtent ensemble 1 140 francs ; aux XVIIe et XVIIIe siècles, c'est entre 200 et 600 francs environ que se vendent les diamants possédés par la bourgeoisie, montés en boucles d'oreilles, en bagues ou en croix. Les six « ferrets de diamants » de la reine Anne d'Autriche, voués à des péripéties romanesques que nous ont contées Courtilz de Sandras et, après lui, Alexandre Dumas dans *les Trois Mousquetaires*, sont modestement estimés 2 300 francs.

Quant aux pierres de couleur : s'il existait trois émeraudes de 100, 200 et 300 000 francs dans le trésor de la couronne sous les Valois, et vingt-cinq autres de 7 000 francs, Albert Durer en achète une pour 510 francs à Venise (1506). On trouvait pour le même prix à Alexandrie, venant des Indes, des émeraudes *crues*, c'est-à-dire brutes ; et, du XIVe au XVIIe siècle, émeraudes ou saphirs, qualifiés de *grands* et de *beaux*, se vendent rarement plus de 800 francs et descendent souvent au-dessous de 400. Le rubis, sans valoir, comme le prétend un

auteur du XVIIIe siècle, quatre fois plus qu'un saphir de même poids, était plus cher. De nos jours, ce serait le contraire, suivant les caprices de la mode, très inconstante, puisque le saphir en vingt ans, de 1890 à 1910, avait triplé de prix.

Rubis des Indes, saphir de Ceylan ou de Siam, émeraude de Bogota ou de Sibérie, n'ont tous ensemble qu'un marché trop restreint pour offrir un intérêt social ; tandis que la production de diamants du Cap, sans cesse accrue depuis un demi-siècle, qui déjà il y a vingt ans représentait une centaine de millions de francs par an, arrive à jeter dans la circulation près d'un million de carats sans que cette marchandise, qui pourtant ne s'use pas, perde de sa valeur.

On en peut dire autant des perles fines : la principale pêcherie, celle du Golfe persique, en produit pour 40 à 60 millions par an ; toutes les autres réunies atteignent à peu près le même chiffre, et comme la production ne répondrait pas à la demande, — puisqu'une seule maison française compose et vend à elle seule en une année environ 5 000 colliers de 1 000 à 500 000 francs pièce, — l'Europe puise, à coups de millions, dans les stocks immenses de l'Orient : aux Indes on guette les rajahs besogneux ; à Hong-Kong, à Shangaï, les brigands chinois négocient les vieilles perles qu'ils ont volées dans les tombeaux.

Quoique les perles n'aient cessé d'être appréciées depuis l'antiquité, jamais elles n'avaient enchéri avec autant de rapidité que dans les vingt années d'avant-guerre : de 1 à 10 pour les belles. Catherine de Médicis portait, le jour de son mariage, « deux grosses perles pucelles et non percées, en forme de poires, » qui pesaient chacune 23 à 24 carats. C'était un cadeau de son beau-père, François Ier, qui les avait payées 16 000 francs pièce. Une perle de ce poids vaudrait aujourd'hui 450 000 francs. Un des beaux colliers du XVIIe siècle fut celui d'Anne d'Autriche, composé de 31 perles pesant ensemble 1200 grains (300 carats). Estimé 343 000 francs, il en vaudrait de nos jours 2 500 000.

L'appréciation était pourtant déjà très forte, pour l'époque de Louis XIV, où les belles perles d'Orient se vendaient aux environs de 400 francs la pièce, les perles ordinaires valant une quarantaine de francs et les « perles de compte » 15 francs. On appelait ainsi celles qui étaient assez grosses pour être comptées, mais trop petites pour être prisées au carat. Ces prix avaient peu varié depuis le Moyen-âge : aux XIIIe et XIVe siècles, de

« grosses perles fines » de 60 à 140 francs; même chiffre de 140 francs au XVIe, chez un « geôlier et lapidaire » pour des perles dont le Roi fait présent à « Mesdames ses filles. »

Quant à la semence de perles — ou perles à l'once — leur valeur modique, une douzaine de francs *le gramme*, en faisait l'ornement des « frontiers, » ou tours de tête, que possédait dans son trousseau toute fille de la bourgeoisie. Les riches en avaient plusieurs, et ces broderies de perles couvraient aussi les costumes de gala. Bassompierre affirme en avoir employé cinquante livres pour un habit qui lui revint à 250 000 francs ; mais charger ses épaules d'un tel fardeau semble chose si pénible qu'il est probable que le fastueux maréchal exagère.

Beaucoup plus que les perles et les pierres se sont multipliés les simples bijoux d'or et d'argent ; une ordonnance de Philippe le Bel défendait aux bourgeoises d'en « porter sur leurs vêtements et de mettre sur leur tête une couronne d'or. » Vraiment en ont-elles jamais mis? La femme du plus riche « boucher » de Paris au XIVe siècle, — de ces propriétaires d'étaux qui n'exerçaient pas eux-mêmes, — Guillaume de Saint-Yon, avait pour 27 000 francs de joyaux ; ce n'était pas un gros chiffre. Plus tard, l'auteur d'une remontrance à Louis XIII dit « qu'il y a déjà trop de pierreries en France et plus qu'en tout le reste de l'Europe ; il n'y a femme de médiocre condition qui ne porte sur soi des chaînes et bracelets, la moitié en valeur de ce qu'elle peut avoir de commodité en son ménage »... Il est vrai que les servantes d'alors, avec leurs gages assez dérisoires, ambitionnaient, en se privant de bien des choses, d'acquérir cette chaîne d'argent, — le *demi-ceint*, — qui se portait à la ceinture. Aujourd'hui, ce sont des chaînes et des montres en or que répandent, parmi la masse de la population urbaine et rurale, des usines qui en fabriquent chaque année par centaines de mille ; tandis que nombre de riches, indifférents à ce luxe démocratisé, se contentent souvent de montres en acier bruni.

L'or a d'ailleurs augmenté en *quantité* beaucoup plus qu'il n'a *baissé de prix*. Si, de 1790 à 1900, sa « puissance d'achat » a diminué de moitié, en d'autres termes, si le coût de la vie, évalué en or, a doublé, cela ne veut pas dire que la masse de l'or ait seulement doublé. De fait, il a été mis presque *trois fois* plus d'or nouveau en circulation dans le monde, rien que pendant les vingt dernières années du XIXe siècle, que pendant les deux

cents années qui suivirent la découverte de l'Amérique : 1 660 000 kilos de 1493 à 1700 contre 4 500 000 kilos de 1880 à 1900. Si la vie en 1900, avait simplement doublé par rapport à 1790, si l'or par conséquent n'a baissé que de moitié, tandis que le stock de métaux quintuplait peut-être d'une date à l'autre, c'est que le stock de marchandises s'est *parallèlement* multiplié sur le globe, et ce fait, à défaut d'autre statistique, donne la mesure de l'accroissement de la production moderne, en denrées, matières premières et objets fabriqués de toute sorte.

Lorsqu'il en est autrement, lorsque l'or augmente en quantité plus que les marchandises, il perd très vite une part de sa valeur : témoin les États-Unis d'aujourd'hui, où l'or qui afflue se trouve comme embouteillé par les changes, si bien que les marchandises, — quoique exprimées en or, — s'y vendent beaucoup plus cher qu'avant la guerre de 1914 ; ce qui revient à dire que l'or y perd, par son abondance relative, une partie de son prix.

A n'envisager que le chiffre d'affaires de la bijouterie *parisienne*, évalué à 42 millions en 1847 et à 150 millions en 1900, on apprécie combien a augmenté la somme consacrée par la nation à ce luxe. Dans ce chiffre, il est vrai, figurent les bijoux faux, ou demi-faux : l'or, non plus à un quart d'alliage, — taux de l'or vrai, — mais à moitié, aux trois quarts et même à 11 douzièmes d'alliage. A ce dernier, qui ne contient qu'un douzième d'or et du reste à tous ceux où le cuivre domine et qui s'oxydent à l'air, l'industrie a, paraît-il, trouvé le moyen de conserver leur fraîcheur.

Quoiqu'il y ait, au dire du grand lapidaire Léonard Rosenthal, un moyen infaillible de reconnaître les perles fausses des vraies en les frottant sur les dents, — la perle fine présentant une surface rugueuse, tandis que la perle fausse glisse comme le dos de l'ongle sans gratter, — la fabrication des perles fausses se perfectionne à mesure que le goût des vraies se répand. On vantait, en 1695, les « fausses perles de nouvelle invention, argentées par dedans, qui ressemblent fort aux naturelles. » Un nommé Jacquin avait, en 1684, découvert le secret des perles «façon de fines» faites avec de l'«essence d'ablettes,» dont le collier ne revenait qu'à 80 ou 100 francs et qui « trompaient tous les jours, dit le livre d'Adresses, les joailliers eux-mêmes. »

Sans doute, ces petits ballons de verre, ainsi enduits à l'intérieur d'une peinture faite d'écailles brillantes, plaisaient-ils mieux que les «perles de Compiègne» au Moyen-âge; cependant, tantôt trop épaisse, cette couche vitreuse de poisson trahissait son origine; tantôt trop mince, elle ne résistait pas à l'introduction de la cire qui donne à la perle sa consistance et un peu de lourdeur. On est aujourd'hui plus raffiné; ce n'est pas seulement la matière que l'on travaille pour approcher de la teinte à imiter, on étudie aussi les formes pour rappeler les dépressions que la nature donne à la perle fine.

Quant aux pierres fausses que nos aïeux appelaient « diamant d'Alençon » ou du Puy, lorsqu'il s'agissait de quartz très purs, d'un éclat particulier, ou « diamants du Temple, » simples cristaux analogues à notre strass qui se vendaient à Paris dans l'enclos de ce nom, la lapidairerie moderne ne se contente pas de les tailler comme de vraies pierres, mais à la mécanique, supprimant ainsi une main d'œuvre trop onéreuse pour des objets sans valeur; afin d'enlever au strass traversé par la lumière, son aspect de vide et son reflet noir, aujourd'hui la pointe de culasse, réunion des facettes du dessous, est argentée et fait miroir. Le cristal obtient-il vraiment toute la puissance de réflexion du diamant pour ceux qui le voient? Il n'importe; puisque des milliers d'ouvriers en France travaillent à la confection de ces pierres, c'est la preuve qu'elles procurent, à ceux qui les portent, tout le bienfait d'une illusion plus précieuse qu'elles-mêmes.

GEORGES D'AVENEL.

LE CULTE DE BALZAC

C'est aux femmes que revient l'honneur d'avoir instauré le culte balzacien, du vivant même de Balzac : aussi les pages qui vont suivre leur seront en grande partie consacrées.

A Laure Surville, sœur de Balzac, doit être attribuée, par droit d'ancienneté, la première place parmi les apôtres de ce culte. Laure fut la première, malgré l'opposition de ses parents, malgré le lamentable échec du premier essai littéraire d'Honoré à vingt ans, l'informe *Cromwell*, à professer et à conserver une foi inébranlable dans l'avenir glorieux de son frère, et c'est à cette *Alma Soror* que nous devons la charmante biographie de Balzac, le catéchisme obligé du néophyte balzacien. Mais immédiatement après celui de Laure, le nom qu'il faut inscrire ici est celui de Mme de Berny, qui fut pour le Balzac de vingt-trois ans, la plus intelligente, la plus délicate des initiatrices, la maîtresse attentive, la *Dilecta* dont les quarante ans tout pleins de douloureuse expérience n'avaient pas diminué les facultés d'amour et de dévouement. Ses mains diligentes ont applaudi le grand homme, mais elles ont su, à l'occasion, le corriger : « Fais, mon chéri, écrivait-elle, que toute la foule t'aperçoive de partout, par la hauteur où tu te seras placé, mais ne lui crie pas de t'admirer, car de toutes parts les verres les plus grossissants seraient à l'instant dirigés sur toi; et que devient le plus délicieux objet vu au microscope? »

A côté de la sœur et de la maternelle amante, il convient aussi de réserver une place de choix à celle qui fut l'amie par excellence, Mme Zulma Carraud, l'amie que son enthousiaste admiration n'empêchait pas d'ouvrir courageusement les yeux de Balzac sur tous les dangers d'amoindrissement, l'amie dont les conseils semblent un écho des conseils de la Dilecta :

« Vous avez des préjugés que je voudrais prendre pour vous en purger, écrivait-elle au romancier, car qu'importerait à mon obscurité une idée plus ou moins lucide? Mais vous, sur le piédestal, vous que l'on dissèque pour vous trouver un vice de conformation, laisser tant à mordre, c'est à enrager pour toute la vie. » Vienne l'heure de l'épreuve, Mme Carraud ne laissera plus parler que son affection et avec quels accents : « Je serais presque tentée, écrivait-elle à Balzac, s'il n'y avait malheur pour vous, de remercier tous ceux qui vous tourmentent et vous jettent pour ainsi dire dans nos cœurs! »

Ce culte passionné, nous le retrouvons encore chez la tendre Maria, blottie dans l'amour de Balzac, la Maria anonyme à laquelle *Eugénie Grandet* est dédiée et qui s'écriait toute brûlante de ferveur : « Aime-moi un an, je t'aimerai toute la vie! »

Le culte féminin comporte rarement pareille abnégation et la séduisante marquise de Castries, passagère dévote de Balzac, ne pensait qu'à l'accaparer : « Elle m'a généreusement offert, écrit le romancier en 1832, de venir avec moi et de se renfermer courageusement dans une maison de campagne. » Mais elle comptait bien laisser l'amour à la porte. Balzac refusa et la duchesse de Langeais alla porter son encens aux autels de Sainte-Beuve et de Musset. La retraite de la belle renégate causa la plus atroce souffrance au dieu abandonné; seul, l'amour de la comtesse Hanska, survenu fort à propos du fond de l'Ukraine, parvint à en atténuer la douleur.

Isolée dans son château de Wierzchownia, au milieu des champs et des forêts, Ève de Hanska, née comtesse Rzewuska, épouse d'un vieux mari, de vingt-cinq ans plus âgé qu'elle, lisait inlassablement pour tromper son ennui, vivant en imagination la vie sentimentale dont le destin lui avait refusé la réalité. Elle lut les *Scènes de la Vie privée*, puis *la Peau de chagrin* et ne put résister à la tentation d'écrire à celui dont les récits l'avaient enchantée, qu'elle adorait sans le connaître. Balzac répondit, et les rôles se trouvèrent intervertis. La pauvre idole quitta du jour au lendemain son piédestal pour l'offrir avec empressement à son adoratrice de la veille, qui s'y établit, despotique. Soyons indulgents à la comtesse Hanska : Balzac l'a aimée. Mais passons vite.

Passons à cette foule anonyme des femmes de tout âge et de tout rang que Balzac l'enchanteur a traînées à sa suite et a

conquises à sa religion : femmes malheureuses dont ses romans ont apaisé les douleurs, grisettes attendries, vieilles filles mal résignées au célibat, toute la cohue des désabusées ou des inassouvies de l'amour dont il est le souverain maître.

Le grand, l'immense succès de Balzac lui est venu par les femmes : ce sont les femmes qui ont fondé la réputation de Balzac, du Balzac de *la Femme de Trente ans*, le premier qui ait connu la célébrité. « Il y a dans son œuvre, remarque Théophile Gautier, comme une odeur de femme, *odor di femina;* quand on y entre, on entend, derrière les portes qui se referment sur les marches de l'escalier dérobé, des frou-frou de soie et des craquements de bottines. » Et Sainte-Beuve, malgré sa malveillance, avait très finement analysé, dès 1834, dans ses *Portraits contemporains*, les raisons de ce culte féminin. Balzac « s'est introduit, nous dit-il, auprès du sexe, sur le pied d'un confident consolateur, d'un confesseur un peu médecin; il sait beaucoup de choses des femmes, leurs secrets sensibles et sensuels; il leur pose en ses récits des questions hardies, familières, équivalentes à des privautés. C'est comme un docteur encore jeune qui a une entrée dans la ruelle et dans l'alcôve; il a pris le droit de parler à demi-mot des mystérieux détails privés qui charment confusément les plus pudiques. »

Un contemporain évaluait à une douzaine de mille, les lettres de femmes reçues par Balzac, mais il se pourrait bien que l'estimation eût été dépassée par la réalité. Le peu qui nous reste de ce formidable dossier nous prouve du moins l'étonnante diffusion de la doctrine balzacienne dans les milieux les plus divers de la société et l'emprise que Balzac exerçait sur le public féminin. Lisez cet aveu de l'une des correspondantes : « A présent, monsieur, écrit l'inconnue, que je vous dise les sentiments secrets de nous autres femmes cachées. Nous avons toutes pour vous la plus tendre admiration, et si les inquisiteurs du monde nous forcent quelquefois à condamner quelques chapitres de vos ouvrages, aussitôt que nous sommes deux et dans l'intimité, nous disons à voix basse : « J'aime Balzac! Balzac connaît toutes les misères de la condition des femmes. Balzac a créé Joséphine! Eugénie! Honneur à Balzac, vive Balzac! » Nous battons des mains tout doucement avec la joie des esclaves qui se dérobent à l'œil du maître; ensuite nous rentrons dans la société en parlant de *Jocelyn!* »

Nombreuses sont les femmes qui se vantent d'appartenir à Balzac, et le romancier déclare qu'au bal de l'Opéra, plus d'une fois, des hommes n'hésitèrent pas à usurper son nom pour venir à bout de jolies rebelles. En 1841, il écrit à Mme Hanska : « Si vous saviez combien il y a de Balzac au Carnaval dans les différents bals de Paris ! Que d'aventures j'endosse ! » Voilà des conséquences assez inattendues du culte balzacien et une preuve indiscutable de la ferveur de ses dévotes. Aussi lorsque Balzac est emprisonné, en 1836, à l'Hôtel des Haricots, pour sa négligence à monter la garde, quelle émotion ! Le maréchal Lobau est véritablement assiégé par des femmes en pleurs, la cellule de Balzac regorge de bouquets de fleurs, de bouteilles de champagne, et les billets parfumés s'y comptent par ballots.

La province, elle aussi, fournit son bon contingent d'adoratrices. Et pour ne citer que deux villes prises au hasard, Cambrai par exemple et Angoulême, nous savons qu'à Cambrai les femmes dévoraient en cachette les œuvres du romancier et qu'à Angoulême, elles se précipitaient chez le libraire à l'annonce d'une œuvre nouvelle. A tous ces témoignages du culte féminin en France joignons pour mémoire, en terminant, deux témoignages inattendus de l'admiration des hommes. En 1845, un armateur du Havre, M. Guillot, demanda à Balzac la permission de baptiser de son nom l'un de ses bateaux, et la même année les organisateurs du Carnaval baptisèrent du nom de *Père Goriot* le bœuf gras qui figurait au cortège.

Le culte balzacien envahit l'Europe : il y est même, du vivant de Balzac, plus grand encore et plus incontesté qu'en France. Sainte-Beuve nous rapporte « qu'il y eut un moment où, à Venise, par exemple, la société qui s'y trouvait imagina de prendre les noms des principaux personnages de Balzac et de jouer leur jeu. On ne vit pendant toute une saison que Rastignacs, duchesses de Langeais, duchesses de Maufrigneuse, et l'on assure que plus d'un acteur ou actrice de cette comédie de société tint à pousser son rôle jusqu'au bout. » Ainsi, remarque Sainte-Beuve, vingt-neuf princes ou princesses et dix-neuf grands seigneurs ou dames d'Allemagne avaient, au temps d'Honoré d'Urfé, pris les noms des héros et héroïnes de l'*Astrée* et s'étaient constitués en *Académie des vrais amants*.

Mais le culte des Italiens put s'exercer envers le dieu lui-

même, qui fit en Italie plusieurs séjours et précisément à Venise, en mars 1837. Il faut bien avouer que si l'arrivée fut triomphale, le départ le fut beaucoup moins, car, entre les deux, Balzac avait déjeuné chez la comtesse Soranzo et là s'était livré malencontreusement à un éreintement en règle des auteurs italiens à la mode, entre autres de Manzoni, Grossi et d'Azeglio. Toute la presse italienne en retentit de fureur, et si les femmes, comme toujours, n'avaient pris sa défense, Balzac était à jamais banni des bibliothèques vénitiennes.

Toutefois, il avait eu à Milan de douces compensations. La comtesse Maffei l'avait reçu à genoux à l'entrée de son salon, en s'écriant : « J'adore le génie. » Le prince Porcia l'avait hébergé dans son palais du Corso di Porta orientale, tous les salons milanais se l'étaient disputé : Mathilde Juva, qui chante si doucement, et Juliette Pezzi, la poétesse, dont les cheveux blonds coulent sur les épaules comme deux ruisseaux d'or, étaient à ses pieds. On lui avait demandé des pensées pour les albums, des dédicaces, et il s'était fort bien exécuté, dessinant même son propre portrait sur l'album de la comtesse Bolognini. Il n'était question dans la presse milanaise que de Balzac, de sa canne, de ses toilettes, de ses robes de chambre. Il fut même question de sa belle montre en or de 800 francs, mais parce qu'un voleur la lui avait dérobée.

Ajoutons encore à la liste des balzaciennes d'Italie la Duchesse de Berry, née Marie-Caroline, princesse des Deux-Siciles, conquête dont Balzac n'était pas peu fier : « Madame, assurait-il, m'a fait écrire de sa prison [de Blaye] des choses touchantes. J'ai été sa consolation et l'*Histoire des Treize* l'a si fort intéressée qu'elle a été sur le point de me faire écrire pour en savoir la fin par avance, tant elle en était agitée. »

Enfin, à Paris même, les Italiennes lui font fête, la Grisi, la Viganò l'écoutent comme un oracle. Un soir, par exemple, chez Gérard, la Viganò refusait de se mettre au piano : « J'arrive, dit Balzac, je lui demande un air, elle se met à chanter... Je suis un Kreisler pour elle. »

En Autriche, même adoration. Avant qu'il y séjournât pendant l'été de 1835, ses romans lui avaient déjà conquis toute la « crème » de la Vienne aristocratique. Il y est déjà connu grâce à ses amis autrichiens de Paris, l'ambassadeur comte Apponyi et la comtesse, née Nogarola, et le prince Schœnburg.

C'est à l'excellent Schœnburg que Balzac a fait hommage du manuscrit de *Melmoth réconcilié*, bien rature, mais relié aux armes princières, et Schœnburg en éclate d'orgueil. A Vienne même, Balzac séduit tout le monde. Il n'est pas jusqu'à Metternich qui ne lui fasse accueil et jusqu'à la terrible princesse, née Mélanie Zichy, troisième femme du Chancelier, qui ne désarme devant le grand homme, au point de s'offrir à le piloter dans la visite du fameux Trésor impérial. Le public est à l'unisson : un soir, au concert, toute la salle se lève lorsque Balzac entre, et, à la sortie, un jeune homme se précipite pour baiser la main qui a écrit tant de chefs-d'œuvre. A Vienne, ville entichée de noblessse, Balzac arbore avec faste le blason qu'il emprunte, — pour les grandes circonstances et très illégalement, — aux Balzac d'Entraigues. C'est sous le nom de marquis de Balzac qu'il figure dans les *Mémoires* de la chanoinesse Loulou de Thürheim, une de ses conquêtes viennoises, à laquelle il devait plus tard dédier *Une Double famille*. La sentimentale Loulou, belle-sœur du prince Razumofski, était la veuve morganatique d'un jeune Français, Charles Thirion, secrétaire du prince. La vue du romancier l'émut bien profondément, car, aux temps heureux où Charles vivait, les deux amants, mains enlacées, lisaient les œuvres du marquis de Balzac, ne s'arrêtant que pour soupirer, les yeux dans les yeux, aux beaux passages d'amour : « Wie wahr ! wie wahr ! Comme c'est vrai ! comme c'est vrai ! » Loulou n'est pas la seule lectrice de Balzac dont le nom nous ait été conservé : il y a aussi le prince de Metternich. Il ne voulait pas en convenir, mais, en 1833, le duc de Fitz-James l'avait bien certifié : le vieux prince ne quittait pas l'*Histoire des Treize* et dévorait (le mot y est) les œuvres de Balzac. Bien plus, nous savons qu'il voulut acheter à prix d'argent un manuscrit de Balzac, et que Balzac refusa. Le Chancelier fut sans rancune, il fournit au romancier le sujet de *l'École des Ménages* et approvisionna sa cave d'un fameux Johannisberg qui lui fit bien des jaloux.

L'Allemagne a payé, elle aussi, son tribut balzacien. Dès 1833, des familles allemandes se rendaient en pèlerinage au salon du baron Gérard avec l'espoir d'y rencontrer Balzac, qui en était l'un des familiers. L'année suivante, le prince Pückler-Muskau déclarait à Balzac qu'il était bien apprécié à Berlin et « que, raconte le romancier avec une joie enfantine, si j'y allais,

ah! ah! bravi! brava! » Cette année-là, 1834, l'Allemagne avait absorbé 2 000 *Louis Lambert*. Le goût des Allemands pour le grand homme ne se démentit pas dans la suite et, en 1843, Balzac, de passage à Berlin, assurait : « Si je voulais y rester huit jours, j'y serais fêté. »

L'Europe orientale fut également pour Balzac une terre d'élection. En Hongrie, en Pologne, en Russie, les romans de M. de Balzac faisaient loi. « A cette distance, écrit Sainte-Beuve, la portion légèrement fantastique qui s'y mêle à la réalité..., disparaissait ou même n'était qu'un attrait de plus. Par exemple, ces ameublements riches et bizarres, où il entassait au gré de son imagination les chefs-d'œuvre de vingt pays et de vingt époques, devenaient une réalité après coup; on copiait avec exactitude ce qui nous semblait à nous un rêve d'artiste millionnaire, on se meublait *à la Balzac*. »

Mais à propos de la Russie, il me faut encore citer Sainte-Beuve, ou plus exactement Balzac : « La gloire, disait un jour Balzac, à qui en parlez-vous? je l'ai connue, je l'ai vue. Je voyageais en Russie avec quelques amis. La nuit vient, nous allons demander l'hospitalité à un château. A notre arrivée, la châtelaine et ses dames de compagnie s'empressent. Une de ces dernières quitte, dès le premier moment, le salon pour aller chercher des rafraîchissements. Dans l'intervalle, on me nomme à la maîtresse de maison; la conversation s'engage, et quand celle des dames qui était sortie rentre, tenant le plateau à la main pour nous l'offrir, elle entend tout d'abord ces paroles : « Eh bien! monsieur de Balzac, vous pensez donc... » De surprise et de joie elle fait un mouvement, elle laisse tomber le plateau de ses mains, et tout se brise : n'est-ce pas la gloire? »

Bien que le Tsar n'autorise pas en Russie l'entrée de tous les romans de Balzac, nous savons que l'œuvre du romancier y est très répandue. Les femmes russes lisent Balzac avec passion, à commencer par la comtesse Hanska qui devait, après dix-sept ans d'attente, devenir Mme de Balzac. Mais, à côté d'elle, combien d'autres pratiquent avec ferveur le culte balzacien! C'est tout l'armorial de Pologne et de Russie qu'il nous faudrait citer, des Potocki aux Radziwill en passant par les Troubetskoï, les Narichkine, et les Galitzine. Faisons une petite place à part à une Polonaise de Paris, à Sophie Koslofska, la Sofka à laquelle Balzac a dédié *la Bourse*, car elle eut pour le romancier

la plus touchante admiration, dont nous trouvons le témoignage dans ce portrait peu connu et certainement exact qu'elle traçait de lui en 1836 : « M. de Balzac ne peut pas être appelé un bel homme, parce qu'il est petit, gras, rond, trapu, qu'il a de larges épaules bien carrées, une grosse tête, un nez comme de la gomme élastique, carré au bout, une très jolie bouche, mais presque sans dents, les cheveux noirs de jais, raides et mêlés de blanc. Mais il y a dans ses yeux bruns un feu, une expression si forte que, sans le vouloir, vous êtes obligé de convenir qu'il y a peu de têtes aussi belles. Il est bon, bon à mâcher pour ceux qu'il aime, terrible pour ceux qu'il n'aime pas et sans pitié pour les grands ridicules. Son épigramme souvent ne vous terrasse pas à l'instant, mais elle vous revient à l'esprit et elle vous hante *ever after* comme un fantôme. Il a une volonté et un courage de fer, il s'oublie lui-même pour ses amis et ne connaît pas de restreinte (*sic*) dans son amitié. Il joint à la grandeur et à la noblesse du lion, la douceur d'un enfant. Il est aussi enfant que G... y, et s'amuse de tout. Il s'intéresse à tout et est encore plein d'illusions et de bonne foi, mais il est fin comme un Robert Macaire lorsqu'il s'agit de quelque chose de sérieux. Il vit en ne mangeant que du pain sec, et il aime excessivement un bon dîner. Généreux pour les autres, il sait se retenir pour lui-même et se priver de ses fantaisies souvent sans importance. Voilà une bien légère esquisse du caractère de M. de Balzac, que j'aime tant et qui est si bon pour moi. Il a trente-sept ans (1). »

Les Anglaises n'échappent pas plus que les Slaves au charme de Balzac. C'est une Anglaise, Sarah-Frances Lovell (comtesse Emilio Guidoboni-Visconti), qui recueille un jour le romancier poursuivi par les recors et verse 6 380 francs pour le libérer. *Béatrix* lui est dédiée ; elle y est peinte sous les traits de Fanny O'Brien. Sarah Lovell n'est pas la seule Anglaise qui pratique la dévotion balzacienne : une fille ou petite-fille de Sheridan, qui meurt du désir de voir le grand homme, supplie Mme de Girardin de lui faire rencontrer Balzac ; une autre lady traverse un jour le détroit et adresse à Balzac, pour le séduire, une belle lettre en anglais que malheureusement il ne comprend pas. Une autre, de petit état, une demoi-

(1) Collection Lovenjoul.

selle de pâtisserie, mérite plus qu'une mention, car un ami de Balzac, Gozlan, nous l'a fait connaître par une anecdote si gracieuse qu'elle vaut la peine d'être rappelée. Donc Balzac et Gozlan entrèrent un jour dans une pâtisserie de la rue Royale : « Des petits pâtés au macaroni, s'écrie Balzac ; nous les prenons tous ! — Voilà, messieurs, » dit une jeune demoiselle anglaise en tirant la plaque de tôle de son four en cuivre poli. Balzac avait déposé sur une table divers volumes qu'il portait sous le bras et, avant de commencer à manger, il interpelle Gozlan. « Savez-vous quel est cet ouvrage ? lui dit-il en désignant l'un des volumes. — Non, mon cher Balzac, » répond l'interpellé. Au nom de Balzac, nous raconte Gozlan, je remarquai que la jeune demoiselle anglaise qui nous servait s'arrêta brusquement, oubliant de répondre aux autres consommateurs; elle ne respirait plus ; je la vis s'épanouir comme une belle rose au soleil levant. « C'est, reprit Balzac, le dernier ouvrage de Cooper, *le Lac Ontario*. C'est beau ! c'est grand. » Et voilà notre Balzac parti dans un furieux éloge de Cooper, que Gozlan modère à grand peine pour forcer enfin Balzac à manger. « En trois ou quatre bouchées de Gargantua, il avala en riant, continue Gozlan, en louant Cooper, en se promenant dans la boutique, deux pâtés au macaroni, puis encore deux autres, à la grande stupéfaction de la jeune Anglaise, toute surprise de voir manger si goulûment un homme qu'elle supposait sans doute devoir se nourrir de fleurs, d'air et de parfums. Son extase admirative, remarque finalement Gozlan, n'en parut pas pourtant trop affectée. » Bref, Cooper et les pâtés au macaroni alternant, le colloque prend fin et Balzac se lève. « Combien vous dois-je ? demande Balzac à la demoiselle. — Rien, monsieur Balzac, » répondit-elle avec un accent de résolution et de fierté qui n'admettait pas de discussion. Balzac, un instant déconcerté, prit alors le roman de Cooper dont il venait de faire un si brillant éloge et le présentant à la jeune Anglaise : « Mademoiselle, dit-il, je n'aurai jamais tant regretté de ne pas en être l'auteur. » Et il laissa le roman dans les mains de la jeune fille.

Mais la plus touchante de ces insulaires est certes miss Patrickson, institutrice. La marquise de Castries, voulant mystifier Balzac, enjoignit à la pauvre fille d'adresser au romancier de brûlantes lettres d'amour, signées du nom fictif de lady

Nevil. La malheureuse créature, qui, en secret, adorait sa victime, ne put se résigner à jouer jusqu'au bout le rôle odieux et délectable qu'on lui avait imposé. Elle avoua tout dans une lettre déchirante, « se déchargeant, écrivait-elle, du seul secret de sa vie. » Pauvre fille! Et elle signait humblement : « Votre amie, je n'ose pas dire sœur, Marguerite (1). »

Terminons par la Belgique cette rapide tournée dans l'Europe balzacienne afin d'y rencontrer l'une des plus ferventes admiratrices de Balzac; Ida du Chasteleer, comtesse de Bocarmé. A la réflexion, rentrons en France, nous l'y trouverons plus sûrement, car si elle possède en Belgique le château de Bury, elle habite ordinairement Paris. « Cette espèce de Bettina, écrivait Balzac en 1844, a quarante-cinq ans et en paraît cinquante; elle a des dents rattachées par des fils d'or, mais elle est vraiment bien bonne. » Que n'invente-t-elle pas pour faire plaisir à son dieu? Elle peint à l'aquarelle les portraits de son oncle le feld-maréchal et de Andréas Hofer, dont Balzac a besoin pour évoquer les héros du Tyrol dans la campagne de 1809; elle fait en peinture tous les blasons de l'*Armorial* des *Études de mœurs*, et il y en a une centaine; elle offre à Balzac de lui faire une aquarelle de son cabinet de travail de Passy, destinée à Mme Hanska; elle vient lui faire son whist avec Mme Chlendowski son amie, la femme du libraire de Balzac, quand le romancier est malade. Mieux encore : « Elle m'a fait venir de Bohême, écrit Balzac à Mme Hanska, un verre qui est un monument, où il y a dessus *Vive Balzac!* et une muse qui me couronne et une autre qui écrit sur un in-folio : *Comédie humaine!* C'est d'un goût détestable. Mais : *à cheval donné...*, vous savez. » Injuste Balzac! nous l'avons trouvé magnifique, ce grand verre rouge de Bohême que nous a laissé voir de nos yeux et toucher de nos mains l'heureux mortel qui l'a pu recueillir, et nous avons surtout pensé, en le contemplant, à la destinée de cette pauvre Bettina, à son atroce destinée, que vous n'avez pas connue, car vous êtes mort quatre mois avant que son fils, assassin, fût décapité sur l'échafaud.

Mais le tribut payé par la Belgique en offrant à Balzac une si touchante adoratrice était encore insuffisant, la Belgique ayant beaucoup à se faire pardonner. Combien de fois Balzac l'a-t-il

(1) La correspondance de Marguerite Patrickson, jointe à celle de Mme de Castries, sera publiée intégralement dans le n° 5 des *Cahiers Balzaciens*.

maudite, elle et ses contrefaçons. « La contrefaçon belge, écrivait-il en 1839, m'a enlevé déjà douze cent mille francs. » Depuis, la Belgique a soldé royalement son compte en donnant à Balzac le vicomte de Lovenjoul.

*
* *

On peut dire avec assurance qu'avant lui l'érudition balzacienne n'existait pas et que sans lui elle n'aurait pu se fonder. Dans la débâcle des papiers balzaciens, à la mort de Mme Hanska, en 1882, il recueillit, presque un par un, chez les boutiquiers du quartier Beaujon, les feuilles précieuses qui portaient l'écriture de Balzac. A la vente de Mme Hanska, il donna commande d'acheter tous les manuscrits, à quelque prix qu'ils montassent. Mais plusieurs échappèrent au libraire, effrayé par l'enchère, entre autres : *Eugénie Grandet*, qui fut vendue deux mille francs. Deux mille francs! mais il en eût donné cent mille. Deux mille francs, *Eugénie Grandet!* Il ne s'en consola jamais. Mme Hanska n'était pas la seule à posséder des manuscrits de Balzac : il y en avait dans bien d'autres mains. Inlassablement, jusqu'à sa dernière heure, le vicomte leur fit la chasse et, quand il mourut, en 1907, la collection qu'il laissa à l'Institut de France en comprenait une ample provision sans compter objets, livres, estampes qui, jusqu'au dernier jour, s'accumulèrent dans les armoires. Parmi les joies de sa vie, l'une des plus grandes fut de retrouver le possesseur de la canne de Balzac. « Je le vois encore, raconte Paul Bourget, arrivant chez moi l'année dernière (1906), et sans autre préambule : Je sais où *elle* est, me dit-il, elle est en province. — Et qui, elle? lui demandai-je interloqué. — Et lui : Mais La Canne!.. »

Le vicomte de Lovenjoul ne se borna pas à rassembler des documents, il les fit connaître au public, il les édita, il les communiqua même aux chercheurs avec la plus grande libéralité. Son *Histoire des œuvres de Balzac* est le livre de chevet de tout balzacien, livre dont l'étonnante richesse, la documentation inouïe semble une véritable gageure. Quant aux études de détail, elles sont innombrables, et il n'est pas de jour que, personnellement, je n'aie besoin d'y recourir.

A côté de ce grand pionnier, à sa suite, l'armée des chercheurs croît chaque jour en France, en Allemagne, en Italie, en Amérique. Je voudrais les citer tous, mais ils sont trop. Qu'il

me suffise, parmi ces amis, de nommer trois chers compagnons de route, que j'ai perdus, et dont le nom reste attaché par de solides travaux à la grande mémoire balzacienne : Georges Vicaire, qui fut le collaborateur de M. Hanotaux dans sa belle étude sur *la Jeunesse de Balzac;* Joachim Merlant, qui professa, à la Faculté des Lettres de Montpellier, un cours magistral sur la vie et l'œuvre de Balzac; Louis Lumet enfin, dont le petit livre de vulgarisation sur Balzac est un chef-d'œuvre, et dont les études sur le père de Balzac ont ouvert aux travailleurs une voie féconde.

Si l'étude de la vie et de l'œuvre de Balzac a été pour nombre de balzaciens une manière de pratiquer le culte du grand homme, l'étude de la vie des personnages créés par Balzac a été pour deux d'entre eux, Cerfberr et Christophe, l'occasion de concevoir et de mettre au jour le plus curieux des ouvrages : *le Répertoire de la Comédie humaine.* Cette bible balzacienne est le livre de prédilection de M. Paul Bourget. Il se plonge avec délices dans ce chimérique répertoire où se trouve, dit-il, biographié, — entre Napoléon, Rastignac, Talleyrand, Rubempré, pêle-mêle, — le crapaud Astaroth qui servait à Mme Fontaine, la tireuse de carte, « Batracien de dimension énorme, dit ce Vapereau d'un genre unique, qui vivait sous Louis-Philippe. » Pour Cerfberr, ajoute M. Paul Bourget, ce détail était aussi important que la date de naissance de l'Empereur, mentionné dans ledit livre, à titre balzacien, pour avoir, « en avril 1813, passé une revue sur la place du Carrousel et avoir remarqué Mlle de Chatillonest. Se penchant vers Duroc, il lui dit une phrase courte qui fit sourire le grand maréchal. »

A côté de ces chercheurs et de ces curieux, il faut faire bonne place aux collectionneurs. Leur jouissance est d'un autre ordre : c'est la jouissance de la possession; mais chez eux, le chercheur trouvera parfois le document unique, l'édition rarissime, l'estampe inconnue qui lui permettra de mener à fin ses recherches. Et puis, il y en a de si touchants! Je m'honore d'avoir connu plusieurs de ces collectionneurs balzaciens appartenant aux classes sociales les plus diverses : un haut magistrat, un ancien diplomate, un grand éditeur catholique, un grand libraire, un grand industriel et enfin un modeste employé de banque; tous avaient des frémissements dans les mains, des éclairs dans les yeux en exhibant leurs trésors. Le dernier,

surtout, était exemplaire; amateur d'estampes, il vient de mourir et s'appelait monsieur Blondel. Comme il n'était pas riche, il hésitait parfois devant une pièce trop chère, mais la passion l'emportait : il achetait l'estampe convoitée et se mettait au pain et au lait pendant un mois.

***

Arrivons, à présent, à la dernière étape de notre randonnée, à travers ces variétés cultuelles : le culte de Balzac pratiqué par les lettrés. Ici, les exemples s'offrent en foule : je ne citerai que les plus remarquables. D'abord, les dominant tous, Théophile Gautier. Je ne veux pas dire que les pages qu'il a consacrées à Balzac renferment tout ce qu'il est possible de dire et de penser sur Balzac, certes non. Mais, à mon sens, ce sont les plus belles et les plus émues. On y sent vibrer toute l'admiration d'un artiste pour un artiste qui a créé une grande œuvre; on y sent palpiter l'émotion de l'ami qui pleure l'ami perdu; on y sent aussi courir la vie des gais souvenirs encore tout chauds d'une camaraderie brisée par la mort. Jamais portrait n'égalera l'inimitable portrait de Balzac, par Théophile Gautier, celui qui se termine ainsi : « Quant aux yeux, il n'en exista jamais de pareils. Ils avaient une vie, une lumière, un magnétisme inconcevables. Malgré les veilles de chaque nuit, la sclérotique en était pure, limpide, bleuâtre, comme celle d'un enfant ou d'une vierge, et enchâssait deux diamants noirs qu'éclairaient par instants de riches reflets d'or : c'étaient des yeux à faire baisser la prunelle aux aigles, à lire à travers les murs et les poitrines, à foudroyer une bête fauve furieuse, des yeux de souverain, de voyant, de dompteur. » Jamais je n'ai pu relire ce portrait sans retenir un cri d'admiration.

Si les haines et les jalousies de ses confrères n'ont pas manqué à Balzac vivant, du moins a-t-il eu dans le monde des lettres un solide rempart d'amitiés, de fidèles à lui dévoués corps et âme : la vieille Mme Gay qui soupirait après lui lorsqu'il espaçait trop ses visites; Delphine de Girardin qui, dans ses *Lettres parisiennes*, a si souvent guerroyé pour lui; George Sand qui lui consacra une notice; Mme Desbordes-Valmore, qui copiait des extraits de ses œuvres; Gozlan qui nous a laissé dans ses *Balzac* anecdotiques une mine inépuisable ; Charles de Bernard dont il favorisa les débuts; Lamartine qui disait de lui :

« Le trait dominant du visage était la bonté communicative. Il vous ravissait l'esprit quand il parlait, même en se taisant il vous ravissait le cœur. » Et comment oublier Victor Hugo, qui prophétisa si magnifiquement la gloire balzacienne devant la tombe où gisait le héros?

Et des mains des compagnons de Balzac, la génération qui suit reçoit le flambeau du culte, cherche à se reconnaître dans l'œuvre formidable, à mieux discerner les traits du géant. Champfleury, Baschet s'y essayent. Barbey d'Aurevilly suffoque d'enthousiasme; dédiant un de ses livres à Mme Hanska, il y inscrit ces phrases : « Ce livre était destiné à S. M. l'Empereur de Russie. Mais je l'aime mieux dans les mains de la femme d'un homme de génie, de celui-là qui fut pour nous, écrivains du XIXe siècle, un souverain littéraire, *Notre Empereur*. » En 1856, il lui consacre un panégyrique enflammé, d'autant plus enflammé qu'il veut réduire en cendres M. Eugène Poitou, dont la main sacrilège vient de toucher irrespectueusement à Balzac.

Mais il faut encore attendre deux ans pour voir paraître une de ces études maîtresses qui jalonnent le cours de l'influence balzacienne, l'étude de Taine dans les *Débats* en 1858. Jusque-là, ce que les lettrés avaient surtout célébré, c'était son don d'analyse. Taine va nous découvrir une nouvelle raison d'admirer : suivant sa manière, il montrera les répercussions du milieu, c'est-à-dire de la vie et de la nature de Balzac sur son œuvre, et insistera sur le rôle dominant dans l'œuvre balzacienne des idées de force et de volonté, sur son don de vie, et pour la première fois étudiera en conscience la philosophie, la morale de Balzac et il conclura : « Avec Shakspeare et Saint-Simon, Balzac est le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine. »

J'aurais eu grand désir de citer Zola parmi les dévots de Balzac, mais lui-même me force à y renoncer, malgré de très belles pages qu'il lui a consacrées. Ne s'écrie-t-il pas à la fin de son étude : « Peut-être si Balzac pouvait nous lire, nous renierait-il, nous ses enfants, car on trouverait dans ses œuvres des armes pour nous combattre, au milieu du tohu-bohu incroyable de ses opinions. Mais il suffit, ajoute Zola, qu'il soit notre véritable père. » Cela n'est pas absolument certain. En tout cas, si le père a été de grande race, la mère à coup sûr ne pouvait guère prétendre à si noble origine.

De Taine à nos jours, je ne vois s'élever d'autre jalon de taille que le jalon planté par Brunetière. Certes, il me faudrait des pages pour la simple énumération des lettrés contemporains qui ont pratiqué, par la plume, le culte de Balzac, sans compter l'innombrable armée de ceux qui sont nourris de sa substance; et c'est bien pourquoi je suis contraint de noter seulement les grandes études, les études d'ensemble, en laissant de côté de consciencieux travaux comme ceux de Biré, de lumineux aperçus sur Balzac et Shakspeare comme ceux d'Alphonse Daudet, de magistrales études sur la politique et la technique de Balzac comme celles de M. Paul Bourget, des études sur Balzac imprimeur comme celle de M. Gabriel Hanotaux, des études sur Balzac historien comme celles d'Albert Sorel, des études sur Balzac et la morale, comme celle du baron Seillière, sur Balzac et Mme Hanska comme celle de M. Henry Bordeaux : c'est un sacrifice que je ne me résous à faire que péniblement.

Avec Brunetière, un nouvel aspect du culte balzacien nous est présenté : ce que Brunetière admire le plus dans l'œuvre de Balzac, c'est qu'elle marque un état dans l'évolution d'un genre, le genre du roman, un état pour ainsi dire parfait dont nul avant Balzac, n'avait su découvrir les conditions particulières. Puis, ayant établi sa thèse, il étudie ce roman-type pour nous en montrer la signification historique, la valeur esthétique, la portée sociale, la moralité, et il termine en cherchant à discerner son influence. Pour Brunetière, Balzac a été, avant tout, le grand créateur d'un genre : « Il n'y a pas de gloire plus haute, ni, je le dirai (c'est Brunetière qui parle), plus durable pour un grand écrivain que de s'être ainsi rendu comme inséparable à jamais de l'histoire d'un genre. Mais de plus, comme un Balzac et un Molière, quand il a fixé les « modèles » de ce genre, il peut sans doute être assuré de vivre dans la mémoire des hommes, et qu'aucun changement de la mode ou du goût ne prévaudra contre son œuvre. »

C'est en 1905 qu'avait paru l'étude de Brunetière, c'est en 1905 que parut également l'ouvrage de M. Le Breton. Aussi répandu que le Balzac de Brunetière, l'ouvrage de M. Le Breton est le véritable manuel de l'étudiant balzacien, j'en parle par expérience. Plusieurs chapitres très nouveaux de l'histoire balzacienne sont contenus dans ce petit livre, et particulièrement celui qui est consacré aux origines du roman balzacien.

De 1905 à 1923, en dépit des pertes cruelles de la guerre, la recherche balzacienne devient de plus en plus intense, l'œuvre et la vie de Balzac sont fouillées en tout sens, mais on sent que plus ces travaux se multiplient plus leur synthèse est décourageante. Qui osera reprendre la tradition de Taine et de Brunetière et nous donner de nouveau une vue générale de l'œuvre balzacienne appropriée à nos goûts et à l'état de nos connaissances?

Les matériaux sont là, mais si nombreux, si disséminés que le cœur manque aux plus robustes. Qui lèvera donc cette carte générale du continent balzacien en y inscrivant les découvertes nouvelles? Mais une carte, même à jour, suffira-t-elle au public, au grand public dont la curiosité est en éveil? Non, ce qu'il lui faut, ce n'est pas une simple carte, un dessin géométrique et froid : il lui faut une description à la fois ardente comme un récit d'aventures, détaillée comme une relation de voyage. Cette description tant attendue, en janvier 1924 un voyageur s'est rencontré pour la faire vivre devant lui. Ce voyageur avait la carrure d'un homme d'action et l'imagination d'un poète; il avait par-dessus tout, comme son maître Balzac, le don de la vie. Consciencieusement il avait consulté tous les travaux importants mis au jour par les spécialistes; il s'était renseigné jusqu'à la dernière minute, utilisant même, pour nous conter les années d'apprentissage de Balzac, les bonnes feuilles de l'ouvrage excellent de M. Arrigon qui vient à peine de paraître.

Mais, surtout et avant tout, c'est l'œuvre même de Balzac qu'il avait lue et relue, de bout en bout, et qu'il s'était incorporée par une longue et active méditation. Il a laissé délibérément de côté tout ce qui, dans les études balzaciennes, n'était que simple curiosité et il est allé à l'essentiel : « L'essentiel, a-t-il dit, c'est de savoir ce qu'était l'homme, ce qu'il a voulu faire, ce que nos esprits ont assimilé de son œuvre et ce qu'ils peuvent en assimiler encore ; quel accroissement d'intelligence ou de sensibilité, quelles émotions esthétiques ou morales nous lui devons toujours ; quelle somme de vérité humaine cette œuvre contient qui la renouvelle indéfiniment; pourquoi elle vit enfin, quand tant d'autres, que les contemporains exaltèrent, sont mortes. Ces questions, on ne se lasse point de les poser ni d'essayer d'y répondre, parce que la façon de les poser et les réponses se modifient selon les époques et les générations. Le

lecteur d'aujourd'hui ne voit pas, ne sent pas Balzac, comme celui du temps de Louis-Philippe ou du second Empire, ou même de la fin du XIXe siècle. L'intérêt de l'œuvre et ses touches de lumière se déplacent lentement à mesure que tourne la roue des années. »

Et c'est un Balzac tel que le sent et le comprend un homme de 1924, au lendemain de la Grande Guerre, que M. Bellessort a fait vivre devant nous. Les vues ingénieuses, les analyses puissantes, les interprétations neuves abondent, tout s'éclaire, tout vit. Il a pris Balzac à bras le corps, il lui a arraché bien des secrets. Ceux qui ont eu la bonne fortune de l'entendre seront, j'en suis certain, longtemps hantés par la grande figure dont il a retracé les traits et imagineront le gigantesque Balzac ainsi qu'il le leur a si puissamment évoqué au début de ses conférences, à la manière dont Flaubert se plaisait à imaginer Michel-Ange, « de dos seulement et d'une stature colossale, sculptant la nuit, aux flambeaux. » Ils pourront d'ailleurs raviver leurs souvenirs en lisant, réunies en volume, les passionnantes conférences. *Balzac et son œuvre*, — tel est le titre de l'ouvrage, — a sa place marquée dans la bibliothèque de tout lettré : une place tout près de la main.

Mais à côté du culte intellectuel des grands hommes, il y a leur culte matériel. L'Angleterre et l'Allemagne ont pieusement conservé les maisons de Shakspeare et de Gœthe, comme des reliques infiniment précieuses. Des maisons de Balzac à Paris, la seule qui reste debout est la maison de la rue Raynouard, n° 47, où furent composées, entre autres chefs-d'œuvre, *la Rabouilleuse* et *Une Ténébreuse affaire*. Sans appui et sans ressources, la Société Honoré de Balzac ne parviendra pas à la sauver de la destruction. Les fondateurs du Prix Balzac, dont le jury siège précisément dans cette pauvre maison, où fut célébré le jubilé de M. Paul Bourget, laisseront-ils périr sous leurs yeux cette insigne parcelle de notre patrimoine national, au moins aussi vénérable pour nous que la maison de Victor Hugo ?

MARCEL BOUTERON.

REVUE SCIENTIFIQUE

LES ZONES DE SILENCE

Ce mois-ci doivent avoir lieu des expériences qui feront du bruit. Il ne s'agit nullement, comme on pourrait le supposer, d'expériences politiques. Du bruit de celles-là nos oreilles sont depuis longtemps blasées.

Non, ce dont je veux parler ce sont des expériences destinées à produire réellement un tumulte physique, et qui devront nous renseigner sur quelques-unes des questions acoustiques les plus curieuses qui se posent aux savants.

Il s'agit de trois explosions de dix tonnes d'explosif chacune, dont la première doit avoir lieu le jour même où paraîtra cet article, le 15 mai à 19 h. 30, la seconde, le 23 mai à 20 heures et la troisième, le 25 mai à 9 heures. Ces explosions, faites avec le concours de l'État-major de l'armée et des services de l'artillerie, seront produites au centre de la France, et plus précisément au camp de la Courtine à 63 kilomètres à l'Ouest de Clermont-Ferrand.

Ces explosions provoquées ont été décidées à la suite d'un vœu de la Commission internationale pour l'exploration de la haute atmosphère. Les conditions en ont été étudiées par une Commission présidée par M. Bigourdan, de l'Académie des Sciences, éminent spécialiste de ces questions.

Tous les amateurs d'expériences physiques, tous les curieux d'inconnus sont invités à prêter l'oreille les soirs et à l'heure où auront lieu ces explosions. Ils devront faire part de leurs observations à M. Mauroni, directeur de l'Institut de Physique du globe, de l'Université de Paris (1), qui les centralisera. Les remarques de ceux

(1) 176, rue de l'Université.

qui n'auront rien entendu ne seront pas moins intéressantes que celles de ceux qui auront obtenu un résultat positif, ainsi qu'on en pourra juger par ce qui va suivre.

Pour faire des observations utiles, il ne sera nullement nécessaire d'être versé dans les questions techniques. Deux oreilles attentives et un esprit curieux seront des instruments suffisants. Mais il va sans dire que les observateurs bénévoles qui disposeront de microphones ou d'enregistreurs sensibles ne les utiliseront pas avec moins de fruit.

Ceci dit, je voudrais expliquer à mes lecteurs pourquoi des expériences de ce genre ont beaucoup d'intérêt. Mais auparavant je dois répondre à des remarques non dénuées d'humour qui ont été suggérées à certaines personnes par ce projet d'expériences.

Récemment les journaux ont mené grand tapage, — il y a toujours du bruit en ces matières, — au sujet d'un petit scandale (c'est ainsi qu'on l'a appelé), qui grevait lourdement notre budget, et qu'il importait de faire cesser pour préluder dignement à l'âge d'or, je veux dire à l'âge d'économies qu'on nous a promis.

On nous a appris que jusqu'à ces derniers temps, et en vertu d'une tradition qui datait peut-être de Colbert, on avait gardé l'habitude de tirer un coup de canon pour annoncer l'ouverture et la fermeture de nos arsenaux (à Lorient, Rochefort, etc.). Voilà qui était, n'est-il pas vrai, de l'argent bien inutilement gaspillé, de la poudre bien étourdiment jetée aux moineaux. Il fallait que cela cesse. En effet, il y a peu de jours, et ému par les articles fulminants, qui dans mainte gazette, fusèrent et percutèrent sur ce magnifique objectif, le ministre de la Marine a décidé, que, désormais, les coups de canon coupables seraient supprimés et remplacés dans les arsenaux par le signal d'une sirène. Et voilà du coup notre budget en équilibre.

Pourtant on peut faire le calcul suivant : 10 coups de canon par jour (2 dans chacun des 5 arsenaux), brûlant chacun environ 5 kilogs de poudre noire à 2 francs le kilog, cela fait 3 650 francs par an, cela fait donc beaucoup de bruit pour pas grand chose.

Et après cette économie de bouts de chandelle, vous allez, nous dit-on, faire exploser, sans utilité militaire, 30 000 kilogs d'explosifs, et, circonstance aggravante, d'explosifs nitrés, à au moins 5 francs le kilog. Soit au total une dépense inutile de 150 000 francs !

Eh bien ! je dis qu'on a raison, que cette dépense est utile, et qu'elle est peu coûteuse étant donné l'intérêt des problèmes en jeu. On va en juger maintenant, et j'espère même montrer que ces expé-

riences, en dehors de leur utilité scientifique, ont un grand intérêt militaire.

***

La particularité la plus étonnante de la propagation à distance des ondes sonores provenant d'une explosion, est ce qu'on a appelé le phénomène des *zones de silence*. Voici en quoi il consiste. Au delà d'une zone d'audition normale au voisinage du centre explosif, se trouve une zone dans laquelle on n'entend plus rien ; puis, au delà de celle-ci, on retrouve des zones d'audition lointaine plus ou moins étendues et plus ou moins nombreuses. Parfois, les zones d'audition lointaine paraissent dissymétriques. Parfois, on les observe dans des directions diverses. Lorsqu'il s'agit d'une explosion imprévue, accidentelle, et que par conséquent on n'entend que fortuitement, et sans y être préparé, les irrégularités observées paraissent être dues à la répartition irrégulière ou à l'inégale attention des observateurs. Il peut même arriver alors que certaines zones sans audition, certaines zones soi-disant silencieuses, soient seulement des zones sans observateurs.

De là, en partie, l'intérêt qu'il y a à étudier ce phénomène au moyen d'explosions provoquées, dont les observateurs sont prévenus, et où l'observation fortuite est remplacée par l'expérimentation.

Il est cependant quelquefois arrivé que des explosions accidentelles se sont produites dans des masses si considérables d'explosifs qu'elles ont causé des déflagrations d'une intensité nettement supérieure à celle des explosions qu'on a pu jusqu'à ce jour réaliser artificiellement dans un but scientifique. C'est que la nature n'a pas les mêmes raisons d'être économe que les physiciens et que, lorsque, les circonstances s'y prêtant, elle fait sauter un dépôt de substances explosives, elle n'y regarde pas à quelques tonnes près. Si j'ose paraphraser un mot célèbre de Fresnel, la nature ne se soucie pas plus des difficultés pécuniaires que des difficultés analytiques.

C'est pourquoi un certain nombre d'explosions accidentelles ont pu faire, dans le passé, l'objet d'études très poussées de la part des physiciens. C'est aussi pourquoi la découverte des zones de silence a été d'abord mise en évidence par ces accidents.

Parmi ceux qui se sont ainsi prêtés à l'étude, il faut citer une explosion de 15 tonnes de dynamite en Westphalie, une explosion de 25 tonnes de dynamite lors de la construction du chemin de fer de la Yungfrau (étudiée par M. A. de Quervain); diverses éruptions

explosives du volcan Asama au Japon qui ont été soigneusement étudiées par les géophysiciens de ce pays; l'explosion formidable de 200 tonnes de poudre qui eut lieu naguère à Wiener-Neustadt.

Enfin la plus formidable peut-être de toutes ces explosions fut celle d'un dépôt de 2000 tonnes (2 millions de kilos) de nitrate d'ammoniaque, qui sautèrent, le 26 novembre 1920, à Vergiate (Italie) sur la route de Milan au Simplon. Étudiée par l'éminent sismologue italien Oddone d'après les myriades d'observations recueillies, cette explosion fantastique fut entendue à l'oreille, à 360 kilomètres de distance. Les baromètres enregistreurs décelèrent l'ébranlement atmosphérique produit jusqu'à 60 kilomètres; les sismographes décelèrent l'ébranlement du sol à plusieurs centaines de kilomètres.

Il résulte des graphiques publiés par M. Oddone que la première zone d'audition s'étendait jusqu'au delà de Pavie, et vers Alexandrie. Au delà s'étendait une zone de silence d'au moins 40 kilomètres de largeur au delà de laquelle, en Italie et en Suisse, on observait une nouvelle zone d'audition. Au delà de celle-ci, nouvelle zone de silence où se trouvait incluses Florence, Bologne et Ferrare. Enfin, au delà et vers l'Italie centrale, s'étendait une troisième zone d'audition.

La dernière guerre a fréquemment manifesté le même phénomène. Diverses canonnades furent entendues très loin alors qu'on ne les percevait pas en des lieux très rapprochés de la bataille. Tel fut le cas, en plusieurs endroits des environs de Verdun. Tel fut le cas aussi, au siège d'Anvers. Le docteur Van Everdingen d'Utrecht, grand spécialiste de ces questions, a établi que le bombardement d'Anvers, entendu jusqu'à environ 100 kilomètres de la ville, cessa d'être entendu plus loin et jusqu'à une distance d'environ 150 kilomètres au delà de laquelle on le percevait de nouveau nettement.

Ce phénomène a sans doute joué un grand rôle dans l'histoire. Les stratèges de l'avenir, — ce n'est point faire une hypothèse trop audacieuse que de supposer qu'il y aura encore des stratèges dans l'avenir, — auront peut-être intérêt à le connaître s'ils veulent éviter de funestes erreurs. « Grouchy... c'était Blücher, » [Hugo l'a noté pour l'histoire dans ses vers célèbres. Qui sait si Grouchy, qui avait l'ordre de marcher au canon, ne s'est pas arrêté parce qu'il s'est trouvé soudain dans une *zone de silence*? En tout cas, il est avéré qu'à Forbach en 1870, la division Castagny, mise en marche au bruit de la canonnade, cessa de l'entendre après avoir marché quelque temps, crut la bataille achevée et revint à son point de départ où elle entendit de nouveau le canon, mais cette fois trop tard.

D'où il appert que les expériences du camp de la Courtine ont un intérêt non pas seulement scientifique, mais aussi militaire, et que Minerve et Mars, — une fois n'est pas coutume, — peuvent les considérer dans un même sentiment.

Parmi les explosions non plus accidentelles, — la guerre est un accident au même titre que les éruptions volcaniques, — mais provoquées, la plus importante est celle qui a été réalisée à Oldebrœk (Hollande), le 28 octobre 1922. On y fit exploser cinq tonnes de perchlorate d'ammoniaque et les savants non moins que les amateurs prévenus longtemps à l'avance dans les contrées voisines ont fait à cette occasion une ample moisson d'observations.

Le Dr Dunan Everdingen, qui a centralisé toutes ces observations et qui en poursuit actuellement le dépouillement et la discussion, n'en a pas encore publié les résultats détaillés. On sait cependant dès maintenant qu'autour d'une première zone d'audition de 20 à 70 kilomètres de rayon s'étendait une zone de silence au delà de laquelle le son a été perçu à de très grandes distances : jusqu'à plus de 500 kilomètres vers le Sud (en France), jusqu'à 700 kilomètres vers l'Ouest et le Nord-Ouest (Angleterre), jusqu'à 500 kilomètres en Allemagne (vers l'Est); et vers le Sud-Est, d'après certaines observations, jusqu'à près de 900 kilomètres en Autriche.

Ces résultats, dont certains demandent confirmation, prouvent en tout cas dès aujourd'hui que, — grâce à la possibilité de prévenir les observateurs, et d'attirer leur attention à un moment prévu, — la déflagration d'une quantité même limitée d'explosif est perçue beaucoup plus loin que celle de quantités bien plus considérables qui détonent par accident. C'est que nous ne voyons, n'entendons, ne remarquons, ne pensons bien que les choses sur lesquelles notre attention est attirée. L'attention fait-elle défaut, nos sens sont-ils surpris, les voilà désarmés ou du moins obtus. Ainsi, pendant la guerre, lorsque le repérage par le son avait signalé une position de batterie ennemie, l'aviation la voyait très souvent à son tour et aussitôt, alors qu'auparavant l'attention des aviateurs, répandue et en quelque sorte émiettée sur tout le champ de l'horizon, n'était pas suffisamment polarisée vers le point intéressant pour y remarquer quelque chose de suspect.

De même les astronomes ont observé que la lumière des étoiles est déviée au voisinage du soleil pendant les éclipses; mais ils n'ont observé ce phénomène que lorsqu'Einstein le leur eut prédit. Sans lui, ils eussent sans doute, pendant des siècles encore,

photographié le champ stellaire aux environs du soleil éclipsé, sans jamais apercevoir, sur leurs clichés, cette petite déviation qui cependant y était déjà imprimée il y a longtemps.

***

Et maintenant quelle peut être la cause des *zones de silence*? On a déjà fait à ce sujet des quantités d'hypothèses dont aucune n'est jusqu'ici bien vérifiée, dont la plupart peut-être interviennent partiellement, et selon les circonstances, dans la production du phénomène.

Sans vouloir les passer toutes en revue, je voudrais indiquer ici celles dont l'intervention paraît, non seulement possible, mais probable.

Il est probable que les zones de silence sont dues à une sorte d'incurvation des rayons sonores, qui les dévie vers la haute atmosphère pour les ramener vers le sol, en un point éloigné, de même que le jet d'un arroseur retombe à une certaine distance sans mouiller les passants qui se trouvent sous sa trajectoire.

Qu'est-ce qui peut faire dévier d'abord vers le ciel les ondes sonores émises près du sol? Qu'est-ce qui peut ensuite les ramener vers la terre?

Pour qu'une onde sonore émise horizontalement soit rejetée vers le ciel, ait une tendance à s'élever, il suffit qu'elle se propage un peu moins vite dans sa partie supérieure que dans celle qui est en bas. De même, pour qu'un attelage décrive une courbe vers la gauche, il suffit que le cheval de gauche soit retenu de façon à aller moins vite que celui de droite. De même encore, pour qu'un cheval tourne en rond, comme au cirque, il suffit que l'espace franchi par les membres d'un même côté, par ce qu'on appelle un de ses « bipèdes latéraux, » soit plus petit que celui qui est franchi par l'autre. Pour prendre une comparaison encore plus adéquate à notre sujet, pour faire cabrer un cheval, il suffit de tirer sur sa bouche lorsqu'il est lancé, de manière que le haut de son corps soit obligé à une vitesse moindre que ses membres.

Pareillement, pour qu'une onde sonore horizontale se cabre, c'est-à-dire pour que le « front de l'onde » s'élève, s'éloigne du sol, il suffit que quelque chose la rende moins rapide dans sa partie supérieure que dans celle qui est contiguë au sol.

Différents facteurs peuvent produire ce résultat. D'abord le vent. Les observations météorologiques montrent que le vent augmente en moyenne d'intensité avec la hauteur. Or, quand le son se propage

en air calme, il a une vitesse d'environ 330 mètres par seconde. Dans un air en mouvement, cette vitesse existe par rapport à l'air supposé au repos. C'est-à-dire que la vitesse du son (par rapport au sol) augmente dans un vent qui va dans le même sens que lui et diminue au contraire dans un vent opposé.

Par conséquent lorsque le son se propage en sens inverse du vent, dans le cas le plus fréquent où la vitesse de celui-ci s'accroît avec l'altitude, il s'ensuit que la vitesse du son (par rapport au sol) étant d'autant plus diminuée qu'on s'élève davantage, les ondes sonores sont déviées vers le haut. Le contraire se produit si le son, — toujours par vent contraire, — rencontre des couches au delà desquelles la vitesse du vent diminue avec l'altitude.

Les effets d'un vent de même direction que le son seront naturellement inverses. C'est-à-dire que dans un tel vent, et si sa vitesse diminue avec l'altitude (ce qui est le cas le plus fréquent), le son sera ramené vers le sol. Il sera, au contraire, dévié vers le zénith si la vitesse d'un tel vent diminue à mesure qu'on s'élève.

On voit que le vent, avec ses fluctuations de vitesse et de direction en un point, ou avec ses variations d'un point à l'autre, suffit largement à rendre compte de toutes les déviations et irrégularités qu'on peut observer dans l'audition du son.

Après le vent, la température de l'air. Celle-ci baisse en général et en moyenne à mesure qu'on s'élève. Or, c'est un fait d'expérience que la vitesse du son diminue quand la température décroît. Il s'ensuit donc qu'en général, et par le seul effet du gradient habituel de la température atmosphérique, tout son émis horizontalement doit avoir une tendance à s'élever. A une certaine altitude, ou dans une certaine région, si les rayons sonores trouvent au contraire une zone où la température cesse de diminuer pour croître avec la hauteur, ces rayons seront de nouveau rejetés vers le sol.

Or, l'atmosphère est pleine d'irrégularités, de trous d'air, de fluctuations thermiques, et la répartition souvent irrégulière de la température de l'air doit contribuer pour une bonne part aux singularités de la propagation et de l'audition lointaine du son.

Mais il y a plus. En dehors de ces irrégularités fréquentes de la température aérienne, les météorologistes ont découvert qu'à une dizaine de kilomètres au-dessus du sol, existe en permanence une couche, la *couche isotherme*, au delà de laquelle la température avant de décroître s'élève au contraire avec l'altitude. Les rayons sonores incurvés vers les hautes altitudes par la décroissance normale de la

température au-dessus du sol, doivent donc nécessairement, lorsqu'ils parviennent à la couche isotherme, y subir une déviation inverse qui tend à les ramener vers le sol.

Il est un autre phénomène encore qui peut et doit, d'une manière constante, renvoyer vers le sol les ondes sonores parvenues à une certaine altitude. C'est la composition variable de l'atmosphère.

Dans la partie inférieure de celle-ci, l'air, continuellement brassé par les vents, a une composition à peu près constante. Mais au-dessus d'une certaine altitude, on a des raisons de penser que les courants de convection sont très faibles. Chacun des gaz constituant l'atmosphère doit donc se raréfier comme s'il était seul. Il en résulte que les gaz lourds de l'air (azote, oxygène) doivent se raréfier plus vite à grande hauteur que ses gaz légers (hydrogène, hélium). La proportion de ces derniers doit donc aux grandes altitudes être plus forte.

Or, à une même température, la vitesse du son dans les gaz légers (comme l'hydrogène et l'hélium) est beaucoup plus grande que dans l'azote et l'oxygène.

Il doit résulter de tout cela un accroissement de la vitesse du son aux altitudes considérables, lequel a pour effet de renvoyer vers le sol les rayons sonores qui y sont parvenus. Le calcul (fait notamment par M. Van Everdingen) montre que l'importance de cet effet est bien de l'ordre de grandeur des phénomènes observés.

Il est vrai que certains géophysiciens ne croient pas que la composition de l'atmosphère varie sensiblement avec la hauteur. Parmi les arguments invoqués par eux, il y a celui-ci : les expériences du physicien norvégien Vegard, ont établi que le spectre de l'aurore boréale reste le même jusqu'à des hauteurs de plusieurs centaines de kilomètres. Or ce spectre est dû principalement aux raies de l'azote. Vegard avait cru pouvoir en conclure que ce gaz reste le constituant dominant de l'atmosphère jusqu'aux plus hautes altitudes.

Mais nous allons dire maintenant comment ses plus récentes, et très remarquables, expériences l'ont conduit à amender sur ce point l'intransigeance de sa première manière de voir.

Les expériences anciennes de Vegard avaient établi sans conteste que la lumière de l'aurore boréale est due presque exclusivement à de l'azote illuminé. Mais le spectre lumineux de l'aurore boréale présentait dans l'intensité et la répartition de ses raies certaines particularités qu'on ne retrouvait pas dans le spectre de l'azote gazeux illuminé artificiellement dans les laboratoires. Des expé-

riences toutes récentes de Vegard et qu'il vient de communiquer à notre Académie des sciences ont donné le mot de l'énigme.

Pour produire un spectre lumineux, en tous points identique à celui de l'aurore boréale, il faut et il suffit de faire tomber des rayons cathodiques sur une couche d'azote, non plus gazeux, mais solidifié et refroidi au moyen de l'hydrogène liquide.

Et alors tout s'explique : l'aurore boréale est attribuable à des rayons cathodiques qui, dans la haute atmosphère, illuminent des cristaux en suspension d'azote solidifié par le froid. Ces rayons cathodiques peuvent émaner directement du soleil ou bien (suivant l'hypothèse développée autrefois par M. Birkeland et par M. Deslandres) être produits dans notre atmosphère même par des ondes hertziennes provenant du soleil (suivant l'hypothèse que j'ai émise il y a longtemps). Si la lumière de l'aurore boréale montre les raies de l'azote, à l'exclusion de celles de l'hydrogène et de l'hélium, c'est que ces derniers gaz ne trouvent pas aux hautes altitudes une température assez basse pour être solidifiés.

Seul l'azote est solidifié à la température (voisine de 210 degrés au-dessous de zéro), qui, selon Vegard, règne dans les couches où se produit l'aurore boréale. Seul par conséquent l'azote s'y trouve, étant solidifié dans un état physique tel qu'il arrête et absorbe avec émission de lumière intense l'énergie cathodique. Ainsi les résultats obtenus deviennent, grâce aux recherches récentes de Vegard, parfaitement compatibles avec l'existence, aux hautes altitudes, d'une proportion prépondérante d'hydrogène et d'hélium.

Il existe donc, aux hautes altitudes, des masses d'azote solidifié, sous forme de petits cristaux en suspension analogues aux cristaux de glace qui forment les nuages appelés *cirri*.

Enfin, et ceci n'est pas le moins intéressant, M. Vegard pense que les ondes sonores et les ondes hertziennes émises près du sol doivent être arrêtées et ramenées vers la terre par leur réflexion sur ces petits miroirs d'azote solide qui flottent aux grandes altitudes. Cela expliquerait à la fois les *zones de silence*, et la transmission lointaine de la T. S. F.

On voit que les physiciens n'ont que l'embarras du choix pour expliquer l'étrange phénomène des zones de silence.

Et, si les expériences du camp de la Courtine sont si dignes d'attention, c'est parce qu'elles contribueront à nous tirer de cet embarras.

CHARLES NORDMANN.

LES ÉCRIVAINS SUISSES ET LA FRANCE

C'est une idée charmante et une idée juste que celle qui, ces jours derniers, nous a valu la visite d'un certain nombre d'écrivains suisses. Au lendemain de la Grande Guerre, la France compte ses amis. Elle voudrait les serrer tous sur son cœur, leur dire sa gratitude pour leur fidélité inébranlable, rendre plus étroits encore les liens d'affection qui les unissent à elle. La France avait, « au temps d'affliction, » contracté une dette morale envers la Suisse hospitalière. Grâce à la délicate initiative de l'aimable et infatigable Président de la Société des Gens de Lettres, M. Georges Lecomte, elle a pu la lui payer.

Placée au carrefour des races et des langues, très pénétrée, surtout depuis 1870, d'influences germaniques, la Suisse, en 1914, avait quelque mérite à ne pas accepter sans contrôle « la vérité allemande. » Son ferme bon sens, son impérieux sentiment de la justice, surtout peut-être ces affinités électives qui si souvent, au cours de son histoire, l'ont rapprochée de nous, l'ont vite mise en garde contre les sophismes d'outre-Rhin. La Suisse, dans son ensemble, a été énergiquement « proalliée, » et la plupart de ses écrivains ont fait moralement cause commune avec la France. Pour s'être déclaré en notre faveur, le poète Carl Spitteler, qui recrutait en Allemagne la plupart de ses lecteurs et de ses admirateurs, les a presque tous perdus, sans coup férir.

Je viens de prononcer le mot d'affinités électives. Il va sans dire que ces affinités se sont surtout manifestées dans l'ordre spirituel et littéraire, et plus particulièrement dans les régions où l'on parle le français. Rousseau a inauguré une tradition qui, depuis lui, ne s'est guère interrompue : celle des écrivains suisses qui se sont donnés à la France, ou qui du moins ont fait en France la plus grande partie de leur carrière. Mme de Staël, Benjamin Constant, Edmond Scherer, Cherbuliez, Édouard Rod, même ceux d'entre eux qui sont nés en France, peuvent rapporter à la Suisse, de par leurs origines, une

bonne part de leur tempérament et de leurs idées. Leur apport à tous a été considérable, et il suffit d'évoquer leurs noms pour concevoir ce qui manquerait à la « suite » des Lettres françaises, s'ils n'avaient pas écrit, ou si, par exemple, ils avaient écrit en allemand.

Il y a d'autres écrivains suisses que la France s'interdirait assurément de « confisquer, » mais qu'elle considère comme lui appartenant un peu, puisque, aussi bien, ils l'ont passionnément aimée. Ce sont ceux qui, ayant vécu toute leur vie en Suisse, s'étant toujours refusé à se laisser « déraciner, » à « porter de l'eau à la Seine, » n'en ont pas moins écrit d'excellentes pages françaises. Tel était celui qu'Émile Faguet appelait « le sagace, profond et si pur Vinet. » Tels étaient aussi l'aimable et ingénieux Töpffer ; le noble et pénétrant philosophe Charles Secrétan ; Amiel, dont le *Journal intime* est un si curieux document psychologique ; les critiques et moralistes Eugène Rambert et Gaston Frommel ; Albert Bonnard, Philippe Godet, morts d'hier, écrivains vigoureux et lucides dont la sympathie ne nous a jamais manqué.

A toutes ces « contributions » de la pensée suisse à la littérature française du dernier siècle, il en faut joindre une autre qui, pour être moins directe, n'en aura pas été moins efficace. Si, en 1837, l'Académie de Lausanne n'avait pas ménagé à Sainte-Beuve « abri et soleil, » nous n'aurions pas l'admirable et toujours jeune *Port-Royal*. Son enseignement à l'Oratoire de Genève fut, pour Scherer, le plus fécond des noviciats. Sans l'Université de Fribourg, nous n'aurions ni l'édition critique des *Pensées* de Pascal, que nous a donnée M. G. Michaut, ni les beaux travaux de Maurice Masson sur Rousseau. La Suisse a, de tout temps, très noblement pratiqué l'hospitalité intellectuelle.

Elle continue ; et elle forme d'autre part, dans presque tous les genres, des écrivains qui honorent singulièrement et leur patrie d'origine et la littérature de langue française. Dans ces lignes trop rapides, on n'a pas la prétention de les énumérer tous, et l'on s'excuse d'avance des lacunes de mémoire ou d'information que comportera sans doute un dénombrement nécessairement bien hâtif et fort incomplet. Le vrai mérite est modeste, indulgent, et il sait attendre. J'ai toujours observé que les écrivains suisses n'étaient point démunis de ces qualités.

Je renonce décidément à caractériser comme ils le mériteraient les poètes romands d'aujourd'hui : il y faudrait trop de citations, — c'est le seul moyen de faire connaître et *sentir* les poètes, — et je

souhaiterais seulement qu'une anthologie bien faite vînt révéler aux lettrés mal informés tout ce qu'il y a de poétique inspiration et d'original talent dans les recueils de MM. Pierre Girard, Ami Chantre, Louis Duchosal, Philippe Monnier, Édouard Tavan, Jules Carrara, Henry Spiess, Roger-Cornaz, Émile-Jacques Dalcroze... combien d'autres encore!

Je passe aussi, n'ayant jamais eu l'occasion de les voir jouer, sur les pièces fort savoureuses que M. René Morax fait représenter chaque année sur son théâtre populaire de Mézières; et j'en viens vite aux deux principaux genres où, ce semble, les écrivains de la Suisse romande ont donné leur note la plus personnelle : à la critique et au roman.

M. Eugène Ritter est probablement le doyen des érudits suisses. Quoiqu'il n'ait point borné à cet unique sujet son active curiosité, tous ceux qui ont travaillé sur Voltaire et sur Rousseau ont éprouvé sa parfaite bonne grâce, sa complaisance inépuisable, l'étendue et la sûreté de son information, la prudente exactitude de sa méthode : ce sage toujours souriant ne s'est fait partout que des amis. Brunetière, qui l'avait en très haute et affectueuse estime, n'appréciait pas moins le tour d'esprit et le talent de M. Bernard Bouvier, auteur lui aussi d'un livre sur Rousseau et éditeur récent d'Amiel, et les travaux de M. Alexis François sur la langue du XVIIIe siècle.

Ce n'est guère quitter Genève que de feuilleter les livres et les chroniques de M. Paul Seippel. Critique au sens le plus large du mot, moraliste politique, hagiographe même à ses heures, — sa biographie d'*Adèle Kamm* est une œuvre émouvante, — très épris d'indépendance spirituelle, par son ouverture d'esprit et sa franchise, M. Seippel s'est acquis une légitime et durable autorité. Et l'on peut en dire autant de M. Virgile Rossel qui, juriste, sagace historien littéraire, et même poète, trouve encore le temps, dans la *Gazette de Lausanne*, d'exprimer son avis motivé sur les livres du jour. A l'Université de Berne enfin professe un jeune écrivain, M. Gonzague de Reynold, dont l'effort essentiel paraît être, en s'aidant de l'histoire, de retrouver, sous la diversité des apparences, la foncière unité spirituelle de son pays et d'exalter les secrètes énergies de l'âme nationale.

Les Suisses ont souvent excellé dans un rôle d'intermédiaires entre les diverses nationalités. M. Maurice Muret remplit aujourd'hui cette fonction difficile avec une souple activité : il renseigne ses compatriotes sur les choses françaises; il renseigne les lecteurs français sur les livres qui paraissent à l'étranger; et la variété des points

de vue qu'il doit successivement embrasser ne l'empêche nullement d'exercer fort librement un jugement très ferme et très sûr.

Il semble qu'aujourd'hui la tendance des romanciers suisses soit de n'être que romanciers. Romanciers psychologues comme M. Jacques Chenevière ou M. Robert de Traz, romanciers régionaux comme M. Louis Dumur, M. Ramuz ou M. Benjamin Vallotton, ils racontent généralement ce qu'ils ont vu ou observé plutôt que ce qu'ils ont imaginé. M. Ramuz est le plus réaliste de tous : l'auteur d'*Aimé Pache, peintre vaudois* se soumet humblement à l'objet et, dans un style qui, volontairement, est calqué sur des choses mêmes qu'il veut mettre sous nos yeux, sans « transposition » préalable, il s'efforce uniquement de rendre l'accent du terroir. M. Vallotton a plus de fantaisie dans l'esprit et dans la manière. Il observe, mais il transpose ; et il laisse transparaître, à travers ses descriptions, ses récits et ses dialogues, ses préférences personnelles. La guerre lui a fourni l'occasion d'évoquer devant nous de curieuses silhouettes vaudoises ou alsaciennes. Le dernier roman de M. Vallotton, *Sur le roc*, est une très vivante évocation d'« un petit monde d'autrefois. » Parmi les romanciers contemporains, il s'est fait sa place bien à lui.

Notes de voyage, nouvelles, romans, Mme Noëlle Roger a une œuvre déjà fort abondante, et qui se distingue par la grâce aisée, la vivacité pittoresque du style et la noblesse de la pensée. Elle excelle à poser des questions morales, à les traiter avec une ardeur intelligente, une sympathie, une franchise, une puissance d'émotion qui sont communicatives. La guerre a transformé et élargi son talent. Elle a, chez nous, « servi » comme infirmière, de tout son cœur, et ce qu'elle a vu, au chevet des blessés, au passage des évacués, elle l'a conté en des pages vibrantes de la plus généreuse pitié. Les grands problèmes nationaux issus de la guerre, les choses de la préhistoire l'attirent aujourd'hui. Elle se renouvelle de livre en livre, et son inspiration n'est pas près de s'épuiser.

On voit par ces quelques notes combien la littérature suisse contemporaine est riche de talents et d'œuvres. Tous ces écrivains qui s'efforcent d'exprimer dans une forme française leur âme nationale, nous avons mille raisons, même littéraires, de les accueillir et de les mieux connaître. Cultivons notre jardin, c'est-à-dire toutes les sympathies qui s'offrent librement et généreusement à nous.

VICTOR GIRAUD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Tandis que les peuples votent, les Gouvernements travaillent, les diplomates négocient, les hommes d'État parlent et voyagent : de tous ces facteurs divers, la solution du problème des réparations dépend ; toute la vie politique, dans les pays civilisés, gravite autour du rapport Dawes. Deviendra-t-il une réalité bienfaisante, ou ira-t-il rejoindre les inutiles protocoles de toutes les conférences interalliées ? La Commission des réparations était, le 25 avril, en possession des réponses de tous les Gouvernements intéressés qui, tous, acceptent dans l'ensemble ses décisions fondées sur le rapport des experts. A la même date, M. Barthou et sir John Bradbury avaient, à Paris, des entretiens avec M. J. Pierpont-Morgan au sujet de la réalisation de l'emprunt international de 800 millions de marks-or prévu par les experts comme la première assise indispensable d'une restauration du crédit allemand.

Le Gouvernement belge estime qu'il est spécialement intéressé au maintien de la bonne entente des Alliés rétablie autour des conclusions des experts et traduite par les décisions de la Commission des réparations. M. Theunis, président du Conseil, et son ministre des Affaires étrangères, M. Hymans, ont donc jugé le moment opportun pour s'enquérir auprès des Gouvernements alliés, de leur attitude en face du rapport des experts, et, au besoin, pour aplanir les obstacles ; ils l'ont fait dans un esprit d'impartialité et de bonne harmonie, sans oublier qu'ils ont, dans la Ruhr, des raisons de solidarité plus étroite avec le Gouvernement français. Ils attachent à resserrer le bon accord entre la France et l'Angleterre un prix tout particulier, car ils y voient la garantie même de leur indépendance et de leur prospérité. MM. Theunis et Hymans sont donc d'abord venus à Paris, le 28 avril ; ils ont eu avec M. Poincaré, M. François-Marsal et quelques-uns de leurs collaborateurs qua-

lifiés, parmi lesquels le maréchal Foch et M. Tirard, des entretiens importants où ont été examinées les délicates questions qui naissent du programme des experts : à quel moment et à quels signes reconnaîtra-t-on que l'Allemagne remplit ses obligations et que, par suite, il devient possible de cesser progressivement l'exploitation des gages productifs et de rétablir l'unité économique et administrative du Reich ? Quelles sanctions communes conviendra-t-il de prendre contre l'Allemagne, si elle refuse d'accepter les conclusions des experts ou si, les ayant acceptées, elle manque à ses engagements? Comment pourra être maintenu, pour assurer la sécurité des garnisons franco-belges de la Ruhr, un régime spécial des chemins de fer rhénans? Les conversations franco-belges ont montré, sur tous les points importants, l'accord des deux Gouvernements; elles constituent une excellente préface aux conversations plus générales qui vont s'ouvrir aussitôt après les élections.

Assurés des dispositions de M. Poincaré, MM. Theunis et Hymans ont été, le 3 mai, à Chequers, les hôtes de M. Ramsay MacDonald ; la veille, ils avaient eu, à Londres, un entretien avec l'ambassadeur des États-Unis. Le *Daily Telegraph* a remarqué, non sans émotion, qu'à l'entrevue entre les hommes d'État belges et le Premier anglais n'assistaient ni le Chancelier de l'Échiquier, sir Philip Snowden, ni les experts du *Treasury*. La presse anglaise de tous les partis n'en a pas moins donné, à la suite de ces entretiens, une note très optimiste. La difficulté gît dans l'application des sanctions. MM. Poincaré et Theunis voudraient qu'elles fussent déterminées d'avance et jouassent quasi automatiquement en cas de manquement de l'Allemagne ; il semble que les ministres belges auraient suggéré à M. MacDonald un système de blocus économique et financier de l'Allemagne qui serait applicable sans délai le cas échéant ; le Premier britannique aurait émis l'avis de confier à la Société des nations l'application de telles mesures coercitives. Dans les deux cas, l'établissement d'un blocus économique, auquel on ne conçoit guère que puissent participer les États-Unis ou des pays tels que la Hollande et la Suisse, se heurte à des difficultés pour le moins aussi fortes que l'occupation de la Ruhr et se rapproche beaucoup plus d'une mesure de guerre. Peut-être finira-t-on par s'apercevoir que la France et la Belgique avaient adopté les seules sanctions pratiques et y regardera-t-on à plusieurs fois avant de les abandonner ? MM. Theunis et Hymans, continuant leur voyage circulaire interallié, vont maintenant se rendre en Italie, où M. Mussolini ne manquera

pas, à très bon droit, d'insister sur l'étroite connexité entre la question des dettes interalliées et l'application du plan des experts. Ainsi se préparent, par l'entremise de nos amis belges, des entretiens interalliés plus généraux et plus précis. On annonce que M. Poincaré sera le 20 mai, à Chequers, l'hôte de M. MacDonald.

Quel esprit de conciliation, quel désir d'aboutir le Premier britannique apporte à ces délicates négociations, il l'a dit lui-même à ses électeurs du Pays de Galles, le 28 avril. Un venimeux journal libéral, le *Daily News*, s'était écrié joyeusement, quelques jours auparavant : « La France est isolée ! » M. MacDonald le rappelle à l'ordre : « Quelques-uns de nos journaux parlent de l'isolement de la France. C'est la dernière chose que je puisse désirer. Je ne veux pas que la France soit isolée. Je veux rester coude à coude avec la France. Je veux que M. Poincaré sache que la France, pour la défense de sa sécurité, n'a pas de meilleure amie que la Grande-Bretagne. » Puis, s'attachant à dissiper les inquiétudes que son discours d'York avait suscitées en France, il ajoute : « La France et l'Angleterre devraient s'apercevoir que c'est par leur amitié commune, — et leur amitié commune exclusivement, — en collaboration avec l'Italie, la Belgique et les petites nations et en offrant à l'Allemagne une réelle chance de tenir sa parole, de remplir ses engagements, de faire face à ses responsabilités, que l'avenir peut être assuré. » De telles paroles ont eu, en France, le retentissement qu'elles méritaient ; nous sommes loin des harangues hautaines d'un lord Curzon ou des palinodies d'un Lloyd George. M. MacDonald parle en homme d'État et en honnête homme ; il se rend compte d'ailleurs que sa fortune ministérielle est liée au succès de la politique des réparations et du programme des experts que, d'accord avec la France et la Belgique, il ne regarde pas comme un plan définitivement arrêté, mais bien plutôt comme une méthode, comme un tracé général dont l'application difficile exige l'accord des Alliés, seul capable de déterminer l'Allemagne à s'exécuter.

Toute l'Allemagne a voté le 4 mai. Le choix du nouveau Reichstag s'est fait sur la question des réparations, pour ou contre le programme des experts. Les chefs du Gouvernement, le chancelier Marx, M. Stresemann avaient pris soin de préciser les conditions dans lesquelles l'Allemagne allait voter et de montrer les dangers d'une politique nationaliste de résistance et d'insurrection contre le traité. L'Allemagne a répondu en renforçant les partis d'extrême-droite et d'extrême-gauche, ceux-là précisément qui rejettent comme

dangereux, humiliant et inefficace le programme des experts. Le Gouvernement allemand récolte ce que lui-même et ses prédécesseurs ont semé : en faisant appel, pour la résistance à la légitime occupation de la Ruhr, aux plus violentes passions nationalistes, ils ont déchaîné un courant qu'il n'est plus possible d'arrêter et dont les effets pernicieux sont loin d'être épuisés. Par réaction, les exagérations nationalistes ont donné l'essor à un mouvement communiste. Jusqu'à la fin M. Marx, comme naguère M. Stresemann, a cru devoir flatter les passions anti-françaises, tout en recommandant une politique d'acceptation et d'exécution du plan des experts; de ce programme, il montrait surtout les avantages que l'Allemagne en attend et les conditions qu'elle se croit en droit de poser à son acquiescement. A Cologne, à Dusseldorf, le 27 et le 28, son langage était raisonnable; mais à Sigmaringen, le 24 avril, il avait prononcé d'autres paroles que seul le *Mercure de Souabe* a révélées : « Si nous ne sommes pas entrés dans la Société des nations, c'est parce que l'on impose des conditions inacceptables. On exige de nous, notamment, que nous reconnaissions le traité de Versailles ainsi que les frontières actuelles du Reich. Nous n'accepterons jamais que les territoires foncièrement allemands de Silésie et de la Sarre puissent être pour toujours séparés de la mère patrie et nous ne tolérerons pas davantage que le corridor polonais sépare de la patrie allemande des territoires allemands. » Puisque le Chancelier lui-même est en révolte contre le traité, comment s'étonner que les électeurs aient voté pour les partis qui aspirent à le déchirer? Depuis l'armistice, la grande faute de tous les gouvernements allemands a été de jouer deux jeux et de chercher, à l'exemple de leurs philosophes, à identifier les contraires. L'heure est venue de choisir, mais les élections n'ont pas rendu plus aisé ce choix douloureux.

La bruyante propagande du parti *vœlkisch* n'est pas restée sans écho; le nouveau parti se flattait, dans ses journaux, d'enlever 50 sièges : il en obtient 32. Si ce n'est pas un triomphe, c'est un gros succès. Aux élections de 1919 et de 1920, ce parti n'existait pas; aujourd'hui, il arrive au Reichstag, derrière le général Ludendorff, avec un bataillon dont l'appoint sera très important. Le parti *vœlkisch* est inclassable comme son nom est intraduisible : on a pris l'habitude de l'appeler, en français, « raciste » parce qu'il se réclame des ancêtres aryens pour justifier son antisémitisme, son hostilité générale à tous les éléments qui ne seraient pas purement allemands; il est ultra-nationaliste, anti-parlementaire, anti-

marxiste; il préconise une sorte de fascisme réformiste et populaire, une dictature sans dynastie; il est anti-catholique, ou plus exactement anti-romain, et les déclarations de Ludendorff, au cours de son procès, ont jeté, parmi les catholiques allemands, une étrange alarme; ils se croient menacés d'un nouveau Culturkampf et, comme pendant la guerre, ils cherchent à détourner le péril par une surenchère nationaliste; ils ont beau rappeler que le peuple allemand existait avant Luther, ils se sentent suspects et en demeurent intimidés. Les *Vœlkische* ne veulent pas être classés comme un parti d'extrême-droite; ils sont cependant, comme l'extrême-droite et plus qu'elle, hostiles à l'exécution du traité et à l'acceptation du programme des experts.

Le groupe qui, depuis la guerre, s'est baptisé « national allemand » n'est autre que le vieux parti conservateur prussien, puissant surtout dans l'Est et le Centre, appuyé sur la propriété rurale, sur les vieux cadres de l'Allemagne impériale et de la Prusse royale; il est monarchiste; il déteste la constitution de Weimar et les réformes socialistes et démocratiques; il rêve de rendre à l'Allemagne son empereur, son armée, ses frontières, en déchirant le traité de Versailles; il symbolise la domination politique, sociale et morale du vieil esprit prussien, militariste, luthérien et féodal sur l'Allemagne. Or, depuis 1919, les forces de ce parti n'ont cessé de s'accroître. Responsables de la guerre, ils avaient senti, en 1919, l'effet des colères populaires et n'étaient entrés que 42 à l'Assemblée républicaine de Weimar. Un an après, ils étaient 72 au nouveau Reichstag; les voici 96. Leur succès est le trait dominant des élections du 4 mai. A défaut d'Helfferich, le plus violent et le moins politique de leurs chefs, ils sont conduits par le comte Westarp, type achevé de hobereau prussien, et surtout par M. Hergt, qui, relativement modéré, apparaît comme l'homme d'avenir du parti.

Le parti populiste (Volkspartei), dont le chef est M. Stresemann, porte le poids de ses insuccès; il était au pouvoir, rôle plus difficile et plus ingrat que l'opposition; il perd un tiers de son effectif, tombant de 66 à 44 membres et de 3 921 000 voix à 2 642 000. C'est le parti des industriels, l'héritier direct, sous un nom nouveau, du vieux parti « national-libéral » ferme soutien de Bismarck, de l'unité et de l'Empire. Une fraction du parti s'en est détachée, a repris le vieux nom et, sous le vocable Union nationale-libérale, enlève neuf sièges; mais ces dissidents, loin de rejoindre le gros du parti, viennent d'opérer leur jonction avec les nationaux-allemands. Le fait a des

conséquences considérables, car le parti *deutsch-national* se trouve, par cet appoint, porté à 105 et dépasse l'effectif des social-démocrates (100); il en résulte qu'en vertu de la tradition, c'est lui qui désignera le président du Reichstag et qu'à lui s'adressera probablement le président du Reich pour choisir le nouveau chancelier.

Parmi les vaincus sont aussi les démocrates, qui sont à peu près les seuls partisans convaincus et résolus d'une république parlementaire. En 1919, dans toute la ferveur de la révolution et sous le coup de la défaite, ils étaient 75 à Weimar, et l'un d'eux, Hugo Preuss, fut le principal rédacteur de la constitution; réduits à 40 au Reichstag de 1920, ils ne sont plus que 28 avec 1 657 000 voix contre 5 653 000 en 1919. A cette décadence se mesurent les chances de durée, en Allemagne, d'un régime démocratique et parlementaire.

Le Centre, appuyé sur des organisations confessionnelles, discipliné, soutenu par le clergé et les évêques est, depuis longtemps, le parti le plus remarquable par sa cohésion, son esprit politique, sa solidité. Le chiffre de ses élus varie peu; ils étaient 92 en 1919; en 1920, le centre bavarois ayant fait sécession, le Centre proprement dit n'avait plus que 69 membres, mais le « parti populaire bavarois » en comptait 21 : au total 90. Le 4 mai, les catholiques ont réélu 65 membres du Centre et 16 populaires bavarois : le Centre, qui a participé au pouvoir, participe aussi à la défaite, mais il reste un parti puissant, conduit par des chefs remarquables, tels que l'ancien chancelier Wirth, le chancelier Marx, M. Stegerwald, etc. Les syndicats catholiques, dans la région rhénane et westphalienne, sont âprement combattus par les communistes, et leurs effectifs sont entamés; en 1919, le Centre avait 5 981 000 voix; en 1924, ses deux fractions en ont 3 899 000 et 942 000. La Ligue des paysans bavarois qui, passant de 4 à 10, gagne 6 sièges, enlève au parti populaire bavarois des sièges et des voix, mais ses députés, au Reichstag, feront souvent cause commune avec le Centre. Le grand parti catholique allemand reste donc puissant, mais apparaît moins sûr qu'autrefois de sa doctrine sociale, de son programme politique : son aile gauche avec M. Wirth n'est pas sans affinités avec les démocrates; son aile droite se rapproche des conservateurs (Allemands nationaux); l'une et l'autre revendiquent, à l'encontre des racistes, le droit, pour les catholiques, d'appartenir à une religion supranationale et de ne pas la subordonner au plus étroit, au plus grossier nationalisme; Allemands et patriotes, ils veulent aussi être « bons Européens; » ils rejettent l'anticatholicisme de Ludendorff comme l'antisémitisme

de Hitler; ils soutiennent l'unité allemande, mais ils estiment que les tendances extrémistes ne peuvent que compromettre cette unité; aussi veulent-ils combattre le communisme et le nationalisme et rester fidèles à l'idéal démocratique et constitutionnel de Weimar. Le Centre demeure, dans le nouveau Reichstag, un grand parti de Gouvernement, contre lequel aucun ministère ne peut se constituer; son influence est dominante dans la région rhénane. M. Herriot et ses amis voudront-ils un jour comprendre, qu'à défaut de beaucoup d'autres, cette raison suffirait pour justifier l'existence d'une ambassade de France auprès du Saint-Siège?

Le parti social-démocrate doit, comme le Centre, à sa forte organisation, à ses syndicats, de se maintenir, malgré ses pertes, comme un groupe compact dans le Parlement et influent dans le pays. En 1919, l'Allemagne, exaspérée contre les auteurs de la guerre, envoyait à Weimar 163 socialistes. En 1920, au premier Reichstag, nous trouvons le parti scindé; le groupe des indépendants a reparu, avec Kautsky, Bernstein, et compte 83 membres, tandis que le parti Scheidemann, Noske, David, etc., garde 108 sièges, au total 191. Mais la scission est profonde, moins encore entre les chefs et les députés qu'entre les masses électorales; les uns acceptent la participation aux gouvernements « bourgeois, » les autres la rejettent; les uns ont horreur du bolchévisme de Moscou, les autres ont pour lui des sympathies; ce sont ceux-là qui, aujourd'hui, sont devenus communistes et enlèvent 62 mandats, tandis que le parti social-démocrate en garde 100, et qu'a disparu le parti des indépendants. Mais les Communistes arrivent avec des tendances nouvelles; antiparlementaires, ils préparent la dictature du prolétariat, selon la formule de Moscou; ils rejettent, comme les ultra-nationalistes, encore que pour d'autres motifs, le programme des experts et toute exécution du traité de Versailles; aucune majorité parlementaire ne peut compter sur leur appoint durable. Le grand parti social-démocrate avait, en 1919, près de onze millions et demi de voix; en 1924, le groupe social-démocrate garde près de 6 millions de voix, tandis que les communistes en obtiennent 3 712 000. Dans l'ensemble, le déchet, depuis 1919, est considérable, d'autant plus sensible que le chiffre total des votants est passé, de 1920 à 1924, de 27 937 000 à 29 319 000. Ainsi, à l'extrême gauche aussi, nous constatons un affaiblissement des forces de gouvernement, un renforcement des éléments subversifs, un affaiblissement général au profit des partis de droite.

Ajoutons que 650 000 voix se sont égarées sur de petits partis,

dont 133 000 à des minorités nationales; un parti dit des Allemands sociaux, dirigé par un agitateur nommé Kunze et surnommé la Trique, a 4 députés et 338 000 voix. Enfin le Hanovre réitère une fois de plus sa protestation contre son annexion à la Prusse et manifeste la vitalité du sentiment autonomiste en nommant 5 députés guelfes avec 318 000 voix. Ce fait est d'autant plus intéressant que, le 18 mai, le Hanovre va décider par plébiscite, selon l'article 18 de la Constitution, si ses districts devront se séparer de la Prusse et constituer dans le Reich un État autonome. Les régions occupées ont voté en toute liberté pour les anciens partis. On n'y a vu, nulle part, plébisciter les partis qui se targuent d'obtenir plus vite l'évacuation; nulle part les élections n'ont été plus sages, plus modérées.

Le ministère Marx-Stresemann était soutenu par une coalition du Centre, des populistes, des démocrates : elle est vaincue; le Chancelier et son ministère sont virtuellement démissionnaires. La « grande coalition » englobant les social-démocrates, qui a soutenu le premier cabinet Stresemann, n'aurait que 237 voix sur 471 députés ; un Gouvernement purement « bourgeois » ne réunirait que 230 ou 240 partisans et devrait chercher l'appui des *Vœlkische*. La vie d'un Gouvernement de droite, dirigé par les Allemands-nationaux, paraît devoir être aussi précaire que celle d'un Gouvernement de gauche dirigé par les social-démocrates et combattu par les communistes. La coalition des extrêmes tient à sa merci tout Gouvernement sage. Dans ces conditions, la presse allemande semble d'accord pour pronostiquer l'arrivée au pouvoir, en attendant la dictature ou la dissolution, du groupe le plus nombreux, soutenu dans son œuvr nationale par le Centre, les populistes et les démocrates. Nous connaissons le programme des nationaux-allemands : c'est celui qu'a exposé le comte Westarp dans son discours du 1er mai et que recommande son journal *la Gazette de la Croix* : il rejette le programme des experts et, en général, « la folie des réparations ; » il répète que la France veut « posséder et dominer le Rhin et anéantir le peuple allemand. » Et voici sa conclusion : « Nous sommes et voulons rester un parti qui, n'acceptant aucune exigence impossible, n'étant contraint par aucune sujétion à des choses déshonorantes, pourra faire front contre les Puissances ennemies, le jour où le peuple nous appellera à le faire. Nous voulons que, grâce à notre politique, le peuple allemand conquière la volonté et la force de s'aider lui-même quand l'heure sera venue. Nous voulons préparer ce moment. Nous applaudissons à la dernière profession de foi de notre regretté ami

Helfferich et nous dirigeons notre politique d'après les paroles par lesquelles, le 6 mars, alors qu'il voyait déjà depuis longtemps la plaie du rapport des experts poindre à l'horizon, il concluait au Reichstag son discours : « Nous ne voulons pas de nouvelles chaînes; nous ne voulons pas même des chaînes d'or du capital financier international. Le peuple allemand ne veut pas qu'on lui embellisse les choses; il veut la vérité et la clarté ; il ne veut pas l'apparence de la liberté ; il veut la liberté elle-même. »

Voilà la vraie doctrine du parti, celle que les élections ont sanctionnée. Mais comment renoncer d'un coup à l'acceptation du plan des experts, sans perdre, pour l'Allemagne, les sympathies du Gouvernement britannique, sans lui aliéner l'opinion générale? Aussi voyons-nous M. Hergt, le chancelier de demain, opérer une savante conversion. De ses déclarations, publiées par le *Lokal Anzeiger*, il résulte qu'il n'oppose pas, au plan des experts, un « non » de principe; il faudra négocier, distinguer, « ne pas séparer les problèmes politiques des problèmes économiques, » jeter dans la balance « la volonté du peuple allemand » et imposer ses conditions. Ainsi l'acceptation du rapport des experts prendrait l'aspect d'une victoire du nationalisme allemand sur la France et sa politique de la Ruhr. Il s'agit, en réalité, de ne pas irriter, par un refus brutal, l'opinion britannique, de gagner du temps en négociant; en posant des conditions inacceptables, M. Hergt prend soin d'enlever toute chance d'aboutir à un accord.

La presse anglaise, après les élections du 4 mai, a essayé de cacher ses inquiétudes; elle prend texte des moindres déclarations, comme celle de M. Hergt, pour se rassurer et se convaincre que le plan des experts sera accepté. Mais, s'il l'est, quelles garanties donnera aux Alliés un gouvernement nationaliste dont les vrais sentiments sont connus, publics et dont les desseins sont clairs? M. MacDonald ne sera pas dupe de manœuvres qui ne peuvent tromper que les aveugles volontaires, tels que les journaux français du bloc des gauches. *Le Quotidien* du 7 mai tire des élections allemandes la conclusion que « la majorité du peuple allemand est républicaine et, par conséquent, soutient une politique d'exécution. » M. Robert de Jouvenel, dans *l'Œuvre*, qualifie le succès des *vœlkische* « d'insignifiant. » C'est que les élections allemandes gênent les basses manœuvres et dérangent les illusions volontaires des journaux qui ont pris à tâche de détruire, à force de calomnies et de mensonges, la politique de M. Poincaré soutenu par le Bloc national.

Il est triste de constater que ces polémiques, qui se font aux dépens du pays et de ses intérêts les plus sacrés, ont porté des fruits. Reconquérir le pouvoir pour leur clan a paru aux radicaux, — même à ceux que leur âge et leur passé auraient dû mettre en garde contre de pareilles aberrations, — plus important que soutenir la grande politique nationale de M. Poincaré. Il était facile de prévoir qu'une majorité, politiquement peu homogène, s'effriterait aux élections ; des fissures s'y étaient révélées ; depuis longtemps les organes du « bloc des gauches » annonçaient la défaite du « bloc national » abhorré. Les résultats, — d'ailleurs incomplets, à la dernière heure où nous écrivons, — montrent qu'en effet il s'est produit dans le pays un mouvement accentué vers la gauche, qui profite aux communistes, aux socialistes, et surtout aux radicaux, qui bénéficient de la réorganisation de leurs vieux cadres. Il y a cependant, parmi les radicaux, bon nombre de patriotes éprouvés qui ne sacrifieront pas les intérêts de la France aux passions internationalistes des socialistes, leurs alliés d'un jour, leurs adversaires de demain. M. Briand, M. Doumergue, ou M. Henri de Jouvenel, s'ils prenaient demain le pouvoir, ne sont pas hommes à laisser péricliter le patrimoine national.

Les causes de ce mouvement vers la gauche, il est trop tôt pour les dégager. Après une guerre telle que le monde n'en avait jamais vu, une guerre qui a enlevé 1 500 000 hommes et dissipé l'épargne de plusieurs générations, des crises financières, sociales, politiques étaient inévitables. L'abondance du numéraire fictif, après la guerre, a donné l'illusion de l'abondance des biens réels et déchaîné les appétits, aiguisés d'ailleurs par cinq années de souffrances ; les peuples se sont rués à la poursuite d'un bonheur matériel qui leur semblait la juste rançon de tant de maux stoïquement supportés. Il était fatal qu'ils s'en prissent aux gouvernants, quels qu'ils fussent, de leurs déceptions. M. G. Ferrero vient de montrer dans son admirable *Discours aux sourds*, les vraies causes d'un malaise dont souffre toute l'Europe et qui est, pour le moment, sans remède. Mais des empiriques se sont rencontrés qui ont promis au peuple que leur orviétan guérissait ; des journaux malfaisants se sont attachés à verser de l'acide sur toutes les plaies et à débrider tous les ulcères comme s'ils possédaient le moyen de les guérir. Ajoutons la confusion des partis et des programmes, la multiplicité des listes de même nuance, un mode de scrutin absurde que les radicaux avaient jadis confectionné à

leur avantage, que la Chambre de 1919, qui en avait bénéficié dans l'enthousiasme et la clairvoyance d'après guerre, a commis la faute de conserver, et qui maintenant profite à ses vrais parrains. Enfin, l'action gouvernementale a été, à l'intérieur, faible, hésitante : le patriotisme ne suffit pas à tout, le républicanisme non plus ; le pays souffrait : soigner son moral était aussi indispensable que défendre ses frontières et ses finances, car les grands maux viennent de l'âme. M. Maurice Maunoury était, pour une si haute tâche, un ministre de l'Intérieur trop faible.

Les ministres sont réélus, mais nombreux sont les chefs de la majorité qui sont vaincus : M. Maunoury lui-même, M. de Lasteyrie, M. Arago, M. Brousse, M. Isaac, M. H. Giraud, le général de Castelnau. Parmi les « clémencistes, » MM. Tardieu et Mandel disparaissent. M. Daudet n'est pas réélu, ni, semble-t-il, aucun candidat de *l'Action française*; le pays n'a jamais aimé ces polémiques violentes et souvent injustes qui confondent tous les partis dans un même torrent d'injures et de sarcasmes et qui n'attaquent personne plus âprement que ceux qui pourraient se rapprocher, dans ce qu'elles ont de raisonnable, des doctrines de *l'Action française*. En somme, la France paraît revenir à un classement des partis sensiblement analogue à celui d'avant-guerre. Puisse cette analogie n'être qu'apparente! Mais la coupure ne restera pas là où elle paraît être au lendemain des élections; elle se fera entre les patriotes, qui n'abandonneront rien des positions prises et qui mèneront à bien, avec nos alliés et en face de l'Allemagne nationaliste, une œuvre déjà presque achevée. On se réjouira à Berlin; une fois de plus on se trompera. Mais on frémit de penser que tant d'efforts et de sacrifices, sur le point de porter leurs fruits, pourraient être rendus inutiles par une saute de vent de l'opinion publique impatiente ou trompée.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

ÉRASME
ET SES *COLLOQUES*

Victorien Sardou traducteur, critique et essayiste!... L'illustre écrivain, dont on vient d'inaugurer le monument, avait vingt-cinq ans, et il cherchait sa voie, quand il s'avisa de traduire les Colloques *d'Érasme. L'étude qu'on va lire devait servir de préface à cette traduction, restée comme elle inédite. Nous adressons nos bien vifs remerciements aux héritiers de Victorien Sardou, qui ont retrouvé pour nous cette « notice » pétillante de verve et toujours si merveilleusement « en scène. » Déjà s'y annoncent tous les dons de l'auteur dramatique; et elle montre, de la façon la plus curieuse, combien était ancien chez Sardou ce goût de l'érudition, qui devait par la suite reparaître avec tant d'éclat dans ses drames et comédies historiques.*

I

Les hommes du XVIe siècle ont trois grosses injures à se jeter à la tête : « Bâtard! Plagiaire et Athée! » — Érasme n'a pas esquivé une seule de ces épithètes; mais il n'y eut que la première de méritée. Son père était un bourgeois de Gouda ou Ter-Gouw, Gérard, surnommé Praët, ou *le Cancanier;* sa mère, la fille d'un médecin de Sevenbergen, appelée Marguerite, à qui Gérard avait promis le mariage. Les parents de Gérard refusèrent le consentement : Gérard avait neuf frères aînés qu'il fallait pourvoir; on le destinait à l'Église. Désespéré, il prit le plus mauvais parti : il abandonna Marguerite enceinte, écrivit à ses parents « une lettre, dit naïvement Érasme, qui se terminait par ces mots : *Bonsoir, vous ne me verrez plus,* » et s'en alla chercher fortune à Rome. Il avait une belle écriture, il se fit copiste. Les parents, par une ruse qui réussit toujours, lui écrivirent que sa maîtresse était morte; il le crut, et, de désespoir, entra aussitôt dans les ordres. Quand il revint à

Ter-Gouw, et qu'il apprit la fraude, le mal était sans remède. « Ma mère, dit Érasme, renonça à tout mariage, et jamais mon père ne la sollicita par la suite. » — Ils vécurent donc en sainte amitié, et se consolèrent par les soins qu'ils donnèrent à leur enfant. C'est ce petit roman que l'on travestit, si méchamment, en proclamant Érasme : « Fils d'un curé et de sa servante (1). »

On mit d'abord le petit Érasme à l'école de Ter-Gouw, et il paraît que les commencements ne furent pas des plus faciles; puis on lui reconnut une belle voix, et il entra, comme enfant de chœur, à la cathédrale d'Utrecht. C'était, comme Luther le fit plus tard, débuter par la musique, un art encore dans l'enfance, et qui devait jouer son rôle dans la Réforme. Mais Érasme ne garda pas du plain-chant un souvenir aussi doux que Luther de ses chansons d'écolier. Le métier lui répugnait, il fallut y renoncer : il avait neuf ans, on lui trouva place dans l'école de Deventer, et sa mère l'y accompagna, pour veiller sur lui... « L'école, dit Érasme, était encore barbare, on y lisait le *Pater meus*, Ebrard de Béthune, Jean de Garlande... » Et, comme Gargantua, « il prouvoit sus ses doigts à sa mère, que *de modis significandi non erat scientia*... toutefois, en rien ne prouffitoit... » Si bien que ce ne fut pas de ses maîtres qu'il apprit la bonne littérature, mais de ses camarades plus âgés, qui suivaient les meilleures leçons de Zinthius, d'Alexandre Hégius, amis d'Agricola, et continuateurs de sa méthode. Enfin, Hégius prit le petit Érasme dans sa classe et ce fut là que se révéla pour la première fois son intelligence. Agricola, ayant vu une composition de l'enfant, qui avait alors treize ans, se le fit amener, le prit par le derrière de la tête, le regarda fixement, et lui dit : « Tu seras un grand homme! » — Les parents n'eurent pas la joie de voir la prédiction s'accomplir; une peste survint, qui enleva la mère; Gérard, si l'on en croit Érasme, en mourut de chagrin, et l'enfant se trouva abandonné aux caprices de trois tuteurs, qui gaspillèrent sa petite fortune, et les années les plus précieuses de sa jeunesse.

On le destinait à la vie religieuse qu'il détestait déjà, en souvenir de son père; de là des querelles! — Les trois tuteurs, déconcertés par la fermeté de l'enfant, le décidèrent pourtant

(1) Érasme ne paraît pas sûr de l'année de sa naissance ; il dit : « Je naquis vers l'année 67. » — Sa statue de Rotterdam donne pour date certaine : le 28 octobre 1467.

à entrer dans un séminaire, en attendant l'âge de raison. Il y demeura trois ans ; trois ans perdus ! Les premières attaques de cette fièvre intermittente qui le tourmenta toute sa vie, et une seconde peste, lui servirent de prétexte pour rentrer chez ses tuteurs. Il n'en trouva que deux, la peste ayant enlevé le troisième, et de l'héritage de Gérard il ne restait plus que le souvenir. Aussi la prêtrise était-elle plus que jamais à l'ordre du jour. Le jeune homme ne répugnait pas à la religion, mais à la vie du cloître ; il demanda du temps pour se décider. Aucun moyen ne fut négligé : sollicitations, promesses, conseils de dévots, menaces !... Mais, au jour fixé pour répondre, Érasme déclara « qu'il ne savait pas ce qu'était le monde, ce qu'était le monastère, ce qu'il était lui-même ; et qu'il voulait consacrer encore quelques années aux écoles. » — A cela Pierre Winckel, le plus violent des deux tuteurs, répondit, dans une grande colère, par le mot : « Polisson ! » et par l'invitation à chercher un autre gîte (1) : pourtant il se ravisa, mit en campagne l'autre tuteur, son frère, homme doucereux, et le chargea de ruser, et de temporiser. Voici derechef tous les conseilleurs en mouvement, et des obsessions et des caresses !... — Un ami d'Érasme, le seul qui le soutînt dans la lutte, passe à l'ennemi ; sa fièvre le reprend, il commence à perdre courage ; il va visiter près de Ter-Gouw le monastère de Stein ou d'Emmaüs ; il y trouve son camarade de chambre au collège de Deventer, Cornélius, un dévot ignorant qui va bientôt recevoir les ordres, qui revient d'Italie, qui est tout zèle... « qui fait son métier,... qui lui dépeint la vie monastique sous les plus belles couleurs, fait valoir la richesse des bibliothèques, le calme, les loisirs, l'angélique amitié des frères... » Bref, Érasme entre au couvent, pour essayer, et surtout pour fuir la maison des tuteurs. Il trouve tout ce monde croupissant dans une profonde ignorance ; il prêche l'étude, et s'intéresse déjà à cette bonne œuvre : l'année s'écoule, le jour des vœux arrive : le respect humain, les menaces, la pauvreté le décident,... et le voilà prêtre !

Ce n'était pas fait, qu'il s'en repentait déjà. Heureusement, le hasard voulut qu'il se trouvât, dans ce couvent, un homme instruit, Guillaume Hermann. Érasme causait, discutait avec lui, commentait Horace et Térence, deux auteurs favoris, qu'il

(1) *Vita Erasmi, Erasmo auctore*, imprimée en tête des *Colloques*.

savait par cœur à quatorze ans, et s'exerçait à des compositions de bonne latinité. Le premier usage qu'il fit de cette éloquence, fut pour écrire un petit traité *De contemptu mundi*, satire énergique de la vie monastique. Le cloître lui devenait tous les jours plus odieux. Sa santé ne s'accommodait ni de l'abstinence, ni des repas de noce qui suivaient un jeûne prolongé, ni des offices nocturnes, ni des longues prières sur la dalle humide, ni surtout de la grossièreté des moines. Un hasard le tira fort à propos de cette galère.

L'évêque de Cambrai, Henri de Bergen, allant chercher à Rome le chapeau de cardinal, désirait pour compagnon de voyage quelqu'un qui sût parfaitement le latin. On proposa la place au jeune homme qui accepta d'enthousiasme, et qui partit tout de suite pour Cambrai. Quand il arriva, il n'était plus question ni de voyage ni de chapeau. La maladie du siècle : « Faulte d'argent ! » renvoyait tout aux calendes. Érasme, qui perdait son temps chez l'évêque, lui demanda la permission d'aller achever ses études à Paris, au collège Montaigu. Il l'obtint avec la promesse d'une pension annuelle, dont il ne reçut pas le premier sou : « Ainsi sont les grands !... » A Montaigu, « tout théologisait, jusqu'aux murailles. » Mais, si l'on y était plus savant qu'au monastère de Stein, en revanche, la nourriture y était détestable. Le principal, Jean Standonck, qui avait « plus de bonté naturelle que de tête, » et moins d'argent que de bonté, assujettissait ses élèves à un régime atroce, par misère d'abord, et puis en vertu d'une méthode à lui, dont il était d'ailleurs la victime, et qui faisait de l'incurie du corps la première condition du savoir. Ainsi, il avait absolument supprimé la viande aux repas (1) et ne servait à ses élèves que du poisson pourri, des œufs gâtés. Érasme, avec son tempérament fièvreux, avait déjà ce singulier dégoût du poisson, qu'il conserva toute sa vie, et qui demeure inexplicable, comme tant d'autres bizarreries de ce genre. Cette répugnance allait si loin que la seule vue du poisson lui donnait la fièvre, la migraine, et l'obligeait à prendre le lit (2). Le temps qu'il passa à Mon-

(1) Ce n'était pas seulement une habitude de Montaigu, mais de tous les collèges. Voyez Mathurin Cordier, L. IV, *Colloque X*. Sa *carte* n'offre à l'appétit des écoliers que des légumes. Les *petits, bien sages*, auront des noix.

(2) Il raconte au long ses souffrances, dans un de ses *Colloques* : *Ichthiophagia*. La gravelle le tourmenta toute sa vie, et, par une monomanie de malade, c'était

taigu ne fut donc qu'un long carême; ajoutez à cela que sa petite cellule était humide, mal close et malsaine; le lit n'était qu'un grabat infect, et la malpropreté de toute la maison soulevait le cœur. La misère des Capètes de Montaigu, pauvres écoliers qui trouvaient là un internat gratuit, et la saleté de leur capuchon, étaient passées en proverbe longtemps avant Érasme, et, après lui, Rabelais s'indignait encore de cette « pouillerye de Montaigu... Et si j'estoys roy de Paris, le diable m'emport, si je ne mettoys le feu dedans, et feroys brusler et Principal et Régens qui endurent ceste inhumainité devant leurs yeulx estre exercée (1). »

Le dix-huitième siècle n'a pas su nous conserver la petite chambre d'Érasme, qui eût été une belle relique à enchâsser dans la Bibliothèque Sainte-Geneviève; mais nous avons encore vu les restes de ce pauvre collège, et l'escalier de bois, à vis, qu'Érasme a dû monter tant de fois, malade de la seule odeur de son dîner. Les ruines ne démentaient pas la triste réputation de ces maisons où la misère et le travail obstiné ont fait tant de martyrs, mais aussi tant de grands hommes, et qui ne sont plus représentées à Paris que par la porte du collège de Bayeux, rue Laharpe, autre ruine vénérable qui sera jetée bas avant un an (2).

Le séjour de Montaigu étant décidément impossible, Érasme retourna chez son évêque, et de là fit un voyage en Hollande, pour y revoir « les siens. » Je ne sais pas de quels « siens » il veut parler, mais, s'il est question de ses parents, ils ne méritaient guère les frais du voyage. Les « siens » l'invitèrent tout de suite à retourner à Paris. Il y revint, mais, privé du secours de son Mécène (on ne voit pas non plus ce qu'il y perdait),

au poisson qu'il rapportait toutes ses douleurs. Le poisson ne lui donnait pas seulement la fièvre, mais aussi la pierre et la goutte. Cette pauvre santé, *plus quam vitrea*, plus que de verre, était bouleversée par le moindre retard dans les repas. Le vent, la neige, un nuage, ramenaient la migraine. En cela, comme en bien d'autres choses, il était de son siècle moins que du nôtre. La pauvreté le réduisit longtemps à la bière, qu'il détestait, et elle le privait de ce bon vin pour lequel il eut toujours une affection bien innocente. Il lui attribuait autant de propriétés merveilleuses qu'il en supposait de pernicieuses au poisson. Il faut lire à ce sujet la jolie lettre écrite à un ami sur le vin de Bourgogne, et traduite par M. Nisard dans la belle notice qu'il a publiée, avec sa traduction de l'*Éloge de la Folie*.

(1) De plus on y fouettait. « Tempeste, dit Rabelais, fut ung grand fouetteur d'escholiers au collège de Montagu. Si par fouetter pauvres petits enfants, escoliers innocents, les pédagogues sont damnez, il est sus mon honneur en la roue d'Ixion. » En 1759, l'écolier Pilleron tua le correcteur d'un coup de couteau...

(2) Ceci était écrit en 1856.

« il vécut, » comme il le dit en quatre mots éloquents, « il vécut, plutôt qu'il n'étudia ; *Vixit potius quam studuit.* » Vérité cruelle et qui pourrait servir d'épigraphe à la jeunesse misérable de presque tous les grands hommes. Il fallait pourtant manger. L'habitude des écoliers qui allaient de porte en porte, mendier leurs repas en belle rhétorique, n'était pas le fait d'Érasme qui chercha, et qui finit par trouver des leçons. Parmi ses élèves, il se rencontra un riche Anglais, lord William Mountjoy, attiré, comme Pantagruel, par la renommée de cette montagne Sainte-Geneviève, Jérusalem nouvelle, où se tournaient tous les regards avides. Lord Mountjoy, que l'on aime à trouver ici, comme le précurseur de ce mylord Maréchal, qui protégea plus tard notre Jean-Jacques, voulut que son maître partageât son logis et ses repas, et ne se paya de cette bonne amitié qu'en lui faisant écrire un petit livre : *De ratione conscribendi epistolas*, glorieux ancêtre de nos manuels épistolaires, qui fut publié plus tard par Froben. Une dame, la marquise Anne de Vère, se déclara aussi sa bienfaitrice : siècle étrange, où le bon latin méritait aux écrivains la faveur des dames ! Érasme lui rendit visite à son château de Tournehens, par une grande neige de février, et ce ne fut pas la moins rude de ses épreuves. Il fut consolé par une hospitalité charmante, mais on ne voit pas que la marquise ait fait pour lui tout ce qu'il espérait. Elle aimait beaucoup le latin, mais plus encore ses amants ; si bien que la pension de cent florins qu'elle lui avait promise, ne fut pas mieux payée que celle de l'évêque de Cambrai.

Heureusement lord Mountjoy était un protecteur plus sérieux. Il décida Érasme à l'accompagner en Angleterre ; ce fut l'occasion d'un séjour d'un an à Londres, et plus souvent à Oxford. Là, Érasme se lia avec des hommes d'un haut mérite, Jean Colet, Fischer, Thomas Morus, W. Latimer, William Grocyn, Wentford, etc. Il fut présenté par Thomas Morus au roi Henri VII, et reçut un si bon accueil qu'il ne voulut pas quitter l'Angleterre sans faire l'éloge du Roi et de toute la nation. Il n'eût gardé du pays qu'un souvenir délicieux, si les bateliers de la Manche ne s'étaient conduits sous ses yeux comme des bandits (1), et si les douaniers de Douvres ne lui avaient enlevé une assez forte somme, due à la générosité de

(1) Voyez le *Pèlerinage*.

ses amis, sous prétexte qu'elle dépassait la limite fixée par le Roi à l'exportation de l'argent monnayé. Mais il emportait mieux que l'argent: l'assurance de solides amitiés, les leçons de Colet, doyen de Saint-Paul, sur la Bible, et celles de l'Université d'Oxford, sur le grec, langue très inconnue encore, et en si mauvaise odeur chez les moines, que Rabelais, vingt ans plus tard, était mis dans l'*In pace* pour l'avoir écrite, et qu'un prédicateur la proclamait en chaire « une invention du Diable! »

Ici la trace d'Érasme devient assez difficile à suivre. On le voit d'abord à Paris, mais il en est chassé par une peste qui ne dure pas moins d'un an (c'est la première année du XVIe siècle qui s'ouvre si malheureusement pour les Parisiens), on le trouve ensuite à Louvain, puis à Orléans, toujours éloigné de Paris par la peste et vivant un peu de hasards. Son grand rêve était un voyage en Italie, mais il en était bien empêché par la même raison que son évêque. Il touchait déjà à la quarantaine, sa réputation d'homme érudit était faite, et l'Europe commençait à s'inquiéter de ce que pensait Érasme. Ce crédit naissant lui valut en 1504, dans un voyage qu'il fit en Allemagne, d'être choisi par les États de Brabant, pour haranguer l'archiduc d'Autriche, Philippe, à son entrée à Bruxelles; mais les cinquante écus d'or que cela lui rapporta n'étaient pas une fortune ; une édition de remarques de Valla sur le Nouveau Testament, publiée en 1505, avec une préface, ne l'enrichit pas davantage, et ce fut probablement la pauvreté qui le décida à retourner cette même année en Angleterre. Il se fit recevoir bachelier en théologie à Cambridge, et fut chargé de donner des leçons de littérature au prince Alexandre, fils de Jacques III d'Écosse, archevêque de Saint-Andrews.

Érasme se plaint que les effets ne répondirent pas aux promesses; il fit pourtant assez d'économies pour que le voyage en Italie fût possible, et ce qui prouve qu'il ne quitta pas l'Angleterre sans regret, c'est qu'il y revint plus tard, et qu'il n'en parla jamais qu'avec admiration. Les mœurs polies de ce pays contrastaient avantageusement avec la barbarie de l'Allemagne. Il compare dans ses lettres les charmants dîners de lord Mountjoy et de Thomas Morus avec les festins bruyants des gens d'Église. « Chez les théologiens et les prélats, ce n'est que tumulte, ivresse et bouffonnerie de carrefour; chez les Grands au contraire, ce sont des discussions paisibles, où l'on ne met sur le tapis que des

questions qui intéressent le savoir et la piété (1). » Les femmes surtout l'avaient séduit : il l'écrit à un ami : « Il y a là des *Nymphes*, d'une beauté divine, caressantes, *faciles*, que vous préféreriez à vos Muses... Vous arrivez, tout le monde vous embrasse... Vous partez, on vous renvoie avec des baisers! Et des baisers encore, si l'on vous rencontre ;... enfin de quelque côté que vous vous tourniez, tout est plein de baisers, et si vous aviez goûté une seule fois comme ils sont doux, comme ils sont parfumés!... (2) » Érasme qui se vante de « n'avoir jamais eu trop de complaisances pour Vénus, parce qu'il n'en avait pas le temps, » laisse entrevoir pourtant qu'il avait quelques peccadilles de ce genre à se reprocher. Toujours est-il qu'il avait un grand faible pour les caresses. Il les retrouve à Lyon, et le voilà aussi enthousiaste de la France que de l'Angleterre. Jusque-là, il semble qu'il n'ait vu notre pays qu'à travers les horreurs de Montaigu et de la peste ; mais, depuis son séjour à Lyon, « que l'on a tant de peine à quitter, » il n'a plus assez d'éloges pour vanter la liberté, la politesse de cette France *bien-aimée*. C'est que les auberges de cette ville ont aussi leurs Nymphes qui embrassent à l'arrivée, qui embrassent au départ, qui vous poursuivent, en riant et folâtrant, de chambre en chambre, et « jusqu'à l'écurie; » etc..., et il fait de ce souvenir l'occasion d'un charmant parallèle avec la rusticité des hôtelleries allemandes (3).

Le voilà donc enfin sur la route d'Italie! Ce qui fait la vie d'Érasme si intéressante à étudier, c'est qu'elle est, du premier au dernier jour, le type achevé des mœurs savantes au XVIe siècle. D'abord le séminaire et le cloître, puis l'Université et ses misères, enfin les voyages; mais les voyages passés à l'état de manie, le besoin continuel de changer de place, une maladie commune à tous les hommes supérieurs de ce temps. Il semble que l'ardeur juvénile de la Renaissance les grise comme un vin nouveau, qu'avec la fureur du savoir, des disputes et des controverses, elle leur donne aussi la démangeaison de courir et de voir du pays. On ne rencontre plus sur les grandes routes que médecins, théologiens, légistes, érudits, peintres, écoliers!... Le pèlerinage s'est transformé. Ce n'est plus un Saint

(1) *Epist.*, p. 438.
(2) *Epist.*, p. 56 E. F.
(3) *Colloques. Les hôtelleries.*

à miracles qui attire cette foule, ni le quatorzième chef de Saint Jean, plus authentique que les autres; ce sont de belles et véritables reliques, celles de l'Antiquité retrouvée, ses manuscrits, ses statues, ses pierres gravées, ses vases; ce sont des Saints nouveaux dont la parole illumine le monde, un savant, un artiste, à qui l'on porte ses vœux et son offrande. Siècle d'enthousiasme où la découverte du *Laocoon* dans les Thermes de Titus s'annonçait à tout le monde chrétien, comme un enfantement qui méritait les sons de cloches d'un baptême; où les Aldes de Venise, achevant l'impression de leur *Aristote*, lançaient des messagers sur toutes les routes, pour crier à l'Europe savante la grande nouvelle! Quelle séduction pour les hommes du Nord que cette Rome, si mystérieuse jusque-là et si confuse, à travers les brouillards du Moyen âge, et maintenant rayonnante de jeunesse et d'éclat, depuis que les poètes latins et les artistes grecs sortent en foule de sa poussière, et lui ramènent... le soleil! Quel double attrait pour le cœur pieux et la tête savante: la Rome chrétienne, et la Rome païenne; celle des Papes, mais celle des Augustes; tout le monde ancien, et tout le monde nouveau! alliance étrange qui se révélait alors pour la première fois, et qui nous séduit encore comme au premier jour! Ajoutons à cela la curiosité bien naturelle de voir la Papauté face à face, avant de lui dire son fait, et nous comprendrons que des hommes tels qu'Érasme, Rabelais et Luther aient débuté par un pèlerinage à Rome.

La guerre contraria un peu les désirs de notre voyageur et, ce qui rend la chose plus piquante, c'est que le guerroyeur était précisément le Pape lui-même, ce grand querelleur de Jules II, qui se faisait volontiers des clefs de Saint Pierre un assommoir. Érasme, après le poisson, ne détestait rien tant qu'un moine, et cela fait, il lui restait encore une bonne dose de haine pour le soldat. Il revenait alors de Turin où il avait reçu solennellement le grade de docteur en théologie et allait visiter Bologne. Il trouva la ville en rumeur; elle se battait avec son Saint-Père. Le paisible docteur se réfugia à Florence et y attendit la fin des hostilités; mais il se donna le plaisir de retourner à Bologne pour assister à ce curieux spectacle d'un Pape entrant dans la ville soumise, à cheval, éperonné, cuirassé, barbu comme un baron, et traînant ses cardinaux après lui, comme un régiment, drapeaux en tête.

Les Aldes imprimaient alors une des œuvres chéries d'Érasme, la plus savante peut-être, les *Adages :* ce lui fut une occasion de visiter Venise, et de laisser au Pape le temps de se débotter. Il fut si bien accueilli par Alde Manuce, et trouva chez lui tant de livres, tant de manuscrits, qu'il eut bien de la peine à résister aux offres qui lui étaient faites, de se fixer à Venise, et de s'associer aux travaux de cette admirable imprimerie. Il s'arracha pourtant à toutes ces douceurs, et quitta Venise pour Padoue, enfin pour Rome. Là, sa renommée l'avait précédé, son séjour ne fut qu'une longue fête. Les mœurs romaines l'étonnèrent bien un peu, et il ne comprenait pas, par exemple, comment les prêtres juraient publiquement dans la rue, et quelquefois même à l'autel, sans que personne en fût scandalisé : mais la ville lui plut, il y trouva des hommes instruits, le Pape lui accorda toutes les dispenses qu'il désirait et il eût fait probablement un plus long séjour à Rome, si ses amis d'Angleterre ne l'eussent appelé avec de magnifiques promesses. Henri VII venait de mourir, tous les amis d'Érasme avaient été intimement liés avec le prince de Galles, maintenant Henri VIII, et l'avènement du nouveau roi devait leur assurer un crédit sans bornes : chimères qui furent bien démenties plus tard par l'échafaud de Thomas Morus.

Ce fut chez ce dernier qu'Érasme descendit, et il lui offrit pour cadeau de bienvenue l'*Éloge de la Folie*, composé sur la route, à cheval, ou sur le coin d'une table d'auberge; un chef-d'œuvre étincelant de verve ironique, que les frondeurs rapportaient toujours de la Ville Éternelle. L'Angleterre lui fit encore un meilleur accueil qu'au précédent voyage. L'Université de Cambridge lui offrit deux chaires à la fois, celle de théologie et celle de langue grecque. Il y expliqua publiquement le Nouveau Testament et les Pères de l'Église, et facilita à ses élèves l'étude du grec par l'adoption de la méthode de Théodore de Gaza, et par la traduction latine qu'il fit de sa grammaire.

Il n'en fut pas moins accusé, et par des gens qui s'y entendaient mieux que nous, de ne pas savoir le grec, et d'avoir fait une foule de contresens dans ses traductions. Ce qui est certain, c'est que dans sa querelle avec Reuchlin, pour la prononciation de l'η et des diphtongues, il fit triompher sa méthode, qui est assez laide pour faire regretter son succès. La générosité de Guillaume Warham, archevêque de Canterbury, ajouta encore

aux revenus de ces deux chaires, ceux de la cure d'Addington; mais, malgré tout cela, malgré le succès de ses livres, Érasme avait à peine de quoi vivre. Cette misère est de tous les siècles, mais surtout de celui-là. Tous les hommes dont le nom vaut une royauté, sont dans une terrible indigence. Et de fait, les vrais rois ne sont pas beaucoup plus riches. Le XVIe siècle est batailleur, il vide ses coffres avec l'insouciance d'un homme de guerre. Mais il est aussi grand artiste; de là des prodigalités et des fantaisies ruineuses : un pape qui, pour finir Saint-Pierre, est obligé de mettre en campagne des commis-voyageurs comme Tetzel, qui ouvriront la souscription des indulgences, et qui gâteront du coup toute la besogne ; un Henri VIII, gêné dans ses finances, et trop heureux d'abolir la messe pour en détourner les vases sacrés à son usage; un François Ier appelant des Della Robbia et des Cellini, à bout d'expédients pour payer leurs œuvres, et mourant fort à propos, dans l'impossibilité « de joindre les deux bouts de l'année. » Le très illustre, l'inimitable Érasme était dans toutes les bouches; les magistrats des villes allaient à sa rencontre, François Ier lui promettait « des monts d'or! » sur lesquels Fugges, le banquier d'Augsbourg, ne lui eût pas avancé trois écus! Henri VIII voulait le retenir, le roi Charles des Pays-Bas voulait l'attirer. Mais, avec toutes ces galanteries, il vagabondait depuis vingt ans par toute l'Europe, sans qu'une générosité vraiment royale suivît tant de promesses.

Le roi Charles, — futur Charles-Quint, — en eut l'honneur. En 1516, sur la proposition de son grand chancelier Silvagius, il nomma Érasme conseiller royal, avec 400 florins de traitement... « sans condition de résidence. » Il connaissait l'homme. Érasme, enchanté, embrassa ses amis d'Angleterre, repassa la Manche pour la dernière fois, et courut à Louvain, où le roi Charles tenait alors sa cour. Du reste, tous ses services de conseiller se bornèrent à la publication de son *Institution du Prince chrétien*, dédiée à Charles-Quint, et il ne lui arriva pas une seule fois de siéger dans le conseil. C'était bien ainsi qu'on l'entendait, et lui aussi.

Il avait enfin conquis son aisance, et, à cinquante ans, ce n'était pas trop tôt; quant à sa renommée, elle était sans égale. Parmi tous ces hommes d'élite qui entretenaient avec lui une correspondance active et savante, Guillaume Budé, Sadolet,

L. Vivès, Th. Morus, Colet, Fischer, Castellan, Mélanchthon..., il n'y avait pas un nom qui fût à la hauteur du sien. Cette domination conquise par les lettres, cette royauté intellectuelle qui n'a sa pareille que, deux siècles après, dans Voltaire, un contemporain nous l'exprime d'une manière bien vive, et ses paroles nous révèlent un monde dont nous n'avions plus l'idée, égarés que nous sommes, et sans lumière à suivre : « Quoique séparés d'Érasme par des provinces, nous nous sentions entraînés vers lui par une si grande autorité que jamais il ne nous arriva de méditer, d'écrire, de dicter, de manger, de boire, de dormir, de veiller, sans penser à lui, et sans que son image nous fût présente. Toute autre pensée était absorbée par la contemplation de ce grand homme : nous l'entendions, nous le voyions, nous demandions à quiconque venait de loin : « Vit-il encore? Que fait-il? Quelle santé a-t-il? Que va-t-il nous envoyer de nouveau de son Afrique? (1) »

Il y eut là pour Érasme une belle partie à jouer, et nul doute qu'il ne l'ait entrevue. Tous les esprits avides de nouveau, et travaillés par l'angoisse d'une révolution qui n'attendait qu'un mot pour éclater, étaient persuadés que la première torche jetée à « la Babylone empourprée, » ne partirait pas d'une autre main que la sienne. L'*Éloge de la Folie*, étonnante satire, était une sorte de profession de foi : « la liste des griefs! » Sous la fausse apparence d'une boutade paradoxale, tous les vices, toutes les superstitions, toutes les tyrannies, devenues intolérables, y étaient attaquées avec une vigueur qui ne devait pas s'en tenir là. La publication récente du *Nouveau Testament*, avec sa traduction latine, semblait accuser encore un parti pris. C'était, après le mal dévoilé, présenter le remède, et offrir l'Évangile aux bons esprits, comme la source sacrée où la Foi devait se retremper. Enfin, l'œuvre était dédiée au Pape Léon X ; on y voyait encore une ironie, ou plutôt une sorte d'appel suprême à la sagesse du Saint Père, l'invitation à corriger le mal, l'ultimatum d'un homme prêt à déclarer la guerre. La Réforme était dans l'air, la révolte grondait : l'audacieux charlatanisme de Tetzel irritait les jeunes têtes : le prétexte était trouvé... et les yeux étaient tournés vers Érasme, dans l'attente d'un cri de guerre.

(1) Fred. Mausea, conseiller du roi Ferdinand. T. Ier, de l'édition de Leyde, trad. par M. Nisard. *Éloge de la folie*, p. 129.

***

Le cri fut poussé, mais par Luther, un disciple d'Érasme, nourri de ses lectures, « gonflé de ses poisons. » Après la fameuse *Thèse contre les indulgences*, le savant dut partager le premier rang avec ce jeune moine, qui l'avait presque dépassé d'un élan. Et pourtant, malgré cette inaction, malgré l'occasion perdue, le poids de son autorité devait tellement faire peser la balance, on le savait si bien que, pendant cinq ans, la grande préoccupation des novateurs fut de l'avoir pour chef. « Nous avons Érasme pour nous, » était une parole qui devait décider de la victoire. Érasme ne bougeait pas, Luther allait son chemin; après les indulgences, le célibat, les saints, la messe, le Pape !... Tout s'écroulait... Érasme ne soufflait mot. On s'étonnait, on murmurait. Avait-il peur ? Trahissait-il ? Était-ce paresse, politique, habileté à se ménager les deux partis, dans l'attente du dénouement ? Tous les Réformés s'y trompèrent, et après eux, beaucoup d'autres. Ce silence d'un homme devant une révolution qui était son œuvre demeura incompréhensible pour les passionnés du temps. Il était si bien l'esprit vivant de la Réforme que personne ne s'y trompait, et c'était un proverbe : « Luther a couvé l'œuf de la Réforme, mais Érasme l'a pondu ! »

Enfin le premier se décida à faire des avances. Il écrivit à Érasme, le 28 mars 1519, une lettre élogieuse, doucereuse, qui faisait appel à sa franchise. Érasme fit une réponse que l'on a voulu trouver embarrassée, et qui n'est que l'expression sincère de sa pensée. Il « veut se garder tout entier aux belles lettres... » Il risque ce conseil : « Qu'il vaut mieux écrire contre ceux qui font abus de l'autorité des Papes, que contre les Papes eux-mêmes, et pareillement des Rois ; etc. » Tout son programme est là. Luther comprit qu'il n'y avait plus à compter sur lui. Mélanchthon, le seul du parti qui demeurât constamment l'ami d'Érasme, fit tous ses efforts pour rapprocher les deux hommes, mais ce fut en pure perte. Le coup était porté.

Voilà donc, et dès son début, la Réforme partagée en deux camps : les *modérés*, avec Érasme ; les *fougueux*, avec Luther. Dès lors, ces derniers n'épargnèrent aucune injure à leur ancien maître : l'homme qui, depuis trente ans, bravait les censures ecclésiastiques et le cachot, qui avait tout écrit, tout osé, qui avait tout dit sur les abus de l'Église, avant même que Luther

eût appris à lire, cet homme était traité de « rétrograde » et de « poltron » par les écoliers instruits à son école. « Que me reproche-t-on? s'écriait-t-il. De ne pas professer au péril de ma tête ce que je ne comprends pas, ce dont je doute, ce que je n'approuve pas!... Et qui, d'ailleurs, a plus écrit que moi contre la croyance aux cérémonies, contre la superstition des aliments, des habits et des vœux, contre ceux qui font plus de cas des institutions humaines que des commandements de Dieu, contre la théologie scolastique corrompue par les arguties des philosophes et des sophistes,... contre les préjugés du vulgaire?... (1) » Il avait raison; mais ceci est l'histoire de toutes les révolutions : la parole prépare et le fait vient, qui la méprise (2). Érasme était certainement le type achevé de l'opposition philosophique aux déportements du clergé; le malheur voulait que son idée s'incarnât dans un moine entêté, pour se traduire en fait, en fait brutal et audacieux jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'absurbe. « *Verba sine re, Erasmus*; *Res sine verbis, Lutherus,* » disait Luther : « Des paroles, point de faits, Érasme! Des faits, point de paroles, Luther! » C'est que pour Érasme, le fait devait se borner à une épuration de l'Église, et le moyen qu'on employait était celui d'un homme qui brûlerait sa maison pour la purifier. Jamais cette pensée ne lui était venue que ses attaques contre la mauvaise organisation des monastères, contre la superstition des reliques, des vœux, du jeûne, etc., pussent ébranler la papauté et la religion orthodoxe. Aussi lorsqu'il vit frère Martin tonner en chaire contre tout ce catholiscime, et ne parler de rien moins que de fonder une Église nouvelle sur les débris de l'ancienne, le bon Érasme dut avoir le vertige.

Quelle fortune pour Rome, si elle eût pu l'opposer à Luther! Que ne fit-on pas? Que de louanges intéressées, que de promesses! Adrien, monté sur le trône pontifical, à la mort de Léon X, n'a rien de plus pressé que d'écrire à son ancien condisciple, à son ami : « Lève-toi! Lève-toi, Érasme!... et prends la défense du Seigneur! Sers-toi pour sa cause de cette merveilleuse éloquence que tu tiens de sa bonté!... » A cet appel fait dans le grand style, Érasme répond très modestement par des phrases évasives : « Son grand âge... sa santé... son peu

(1) Ornat. vir. Botzhemo Abstemio, préface de l'édit de Leyde.
(2) Le Girondin de la Réforme.

de talent!... » Et voulez-vous savoir pourquoi ce refus? Il vous le dira lui-même : « J'ai crié sur les toits, dès le premier jour, que les moines servaient la cause de Luther, et on ne m'a pas écouté. J'ai dit plus tard comment on pouvait couper le mal dans sa racine, et on ne m'a pas écouté. Enfin, je me suis expliqué dans mes lettres au pape Adrien, et il faut que mes conseils aient déplu, puisque je n'en ai point de nouvelles. » Ainsi la fille légitime du Christ ne veut pas se corriger, et d'autre part, pour parler le langage du temps, « Bâtarde » est folle. Mettez-vous à la place d'Érasme!

Cette opposition des deux Réformateurs est indiquée par le contraste même de leurs natures. Quel rapprochement possible entre ce savant, fin, délicat, ami du silence, des mœurs polies et du bon vin de Bourgogne, qui lui inspirait des saillies françaises, et ce gros buveur de bière, haut en couleur et « fort en gueule, » éloquent d'ailleurs, quoi qu'il en dise, admirable de verve et de conviction, bonhomme au fond, mais tapageur « en dyable, » et bien fait pour conduire les masses qui aiment ce qui leur ressemble? Voyez Luther, tel que l'a représenté son ami, Lucas de Cranach, à sa sortie de la Wartbourg, armé, cuirassé; il se fait appeler le chevalier Georges, et le harnois lui sied comme à frère Jean des Entommeurs. C'est le poème de la bataille! — Mais, après cela, regardez, dans le Salon carré du Louvre, ce beau portrait d'Érasme, un chef-d'œuvre d'Holbein : c'est la poésie la plus touchante de la vie studieuse. Autour de ce travailleur à la tête fine, calme et prudente, on se démène, on se bat, on s'égorge, on pille, on viole, on vole!... Il écrit : « Toute l'Europe est en feu. C'est Charles-Quint et François Ier aux prises. C'est l'orgie de Henri VIII, la Jacquerie de Munzer, les Turcs à Vienne! » Il écrit toujours : « Cette plume vaut toute l'artillerie de l'Empereur. » Posée sur le papier, elle semble y courir pour l'éternité, certaine de sa force, et persuadée que de tout ce vacarme il ne restera rien qui vaille un bon livre.

Érasme est l'homme des grands seigneurs, des dames et des érudits, Luther est le héros du peuple; Luther est allemand; Érasme est français, français par l'esprit, par les habitudes, et, j'ose le dire, français jusque dans son latin. Lisez les *Colloques!* — Cette latinité en est si claire, si facile, si précise qu'il vous semble parfois que ce soit une traduction de Voltaire. Il y a là je ne sais quoi qui est à nous, et qui ne peut être qu'à nous.

On se demande par quelle fantaisie ce Parisien s'est avisé de naître en Hollande. Et c'est bien pour cela que je m'appesantis sur ce parallèle avec Luther. Je trouve dans Érasme l'avocat de de nos idées françaises au delà du Rhin; c'est bien le cas de le remercier en passant!

Assurément, il y a un abîme entre ces deux hommes : car l'un est un philosophe, et l'autre n'est qu'un moine. « Ah! s'écrie Érasme, je voulais renverser la tyrannie des pharisiens, mais non pas la remplacer par une autre... Servir pour servir, j'aime mieux être l'esclave des pontifes et des évêques, quels qu'ils soient, que celui de ces grossiers tyrans, plus intolérants que leurs ennemis! » « Déchiré par les deux partis en voulant les servir tous les deux (1), » Érasme n'eut plus un seul jour de calme jusqu'à sa mort. Ce rôle de juste milieu est le plus dangereux aux jours de révolution : les Réformés, trompés dans leur espoir, ramassèrent contre lui toutes les injures qui leur avaient déjà servi contre le Pape. Dans les pamphlets, il était « un serpent, un athée, un porc épicurien, un cacodémon, une grue, un âne!... » C'est le style du temps : mais il faut voir comme le docteur Martin le traite dans son intimité (2). A toutes ces attaques, Érasme demeura assez insensible pour un homme qui avait la réplique facile (3), et il ne fallait rien moins que la malencontreuse attaque de Luther contre le libre arbitre, pour qu'il se résolût enfin à descendre « en gladiateur, dans l'arène, » et à défendre, chose remarquable, contre le chef de la Réforme, une liberté qui devait être logiquement la

(1) Dernière phrase de son autobiographie : *Colloques*.

(2) « Érasme de Rotterdam est le plus grand scélérat qui soit jamais venu sur la terre!... Il semble ne pas mettre de différence entre Jésus-Christ notre Sauveur, et le sage législateur païen Solon! Honte à toi, misérable maudit!... » Une autre fois, le docteur Luther, étant dans son lit, fit ces deux vers contre ce même Érasme :

Qui Satanam non odit, amet tua carmina, Erasme,
Atque idem jungat furias et mulgeat orcum!...

« Voici, dit un autre jour le docteur Luther, ce que je laisse dans mon testament, et je vous en prends à témoin; je tiens Érasme de Rotterdam pour l'ennemi le plus décidé qu'ait Jésus-Christ... Érasme regarde comme une chose ridicule que Dieu soit né d'une pauvre femme. Je sais que dans son cœur il se moque de nous. Il imite Lucien qui s'est raillé de tous les Dieux. C'est un grand bouffon et un misérable! » Propos de table de Luther, *passim*, traduct. de M. G. Brunet, Paris, 1844.

(3) Il répondit pourtant aux attaques de son ancien ami, Ulric de Hutten : Voy. *Spongia adversus aspergines Hutteni*, à Bâle, 1523.

clef de voûte de tout son édifice. Ainsi, ce n'était pas assez d'avoir prêché le premier toutes ces théories de liberté, il fallait encore les protéger contre les absurdes inconséquences de celui qui les mettait en pratique! Il semble que Luther ne fut pas satisfait de voir les discussions sur ce terrain. Du moins, il lui écrivit pour le dissuader de ses *morsures;* mais Érasme passa outre, et malgré les difficultés des imprimeurs qui ne voulaient pas imprimer son livre (1), le *Traité du Libre arbitre* parut en 1525; grand événement littéraire, qui mit tous les partis en rumeur. C'était une œuvre de modération et de discussion paisible, comme on avait perdu l'habitude d'en faire, et qui ne lui valut de Luther que de nouvelles insultes, et, pour réponse, le traité du *Serf arbitre*, apologie de la violence, du despotisme, du fait accompli, et de l'Inquisition. Faites donc des réformes!

Si injurieux que fût le livre, Érasme n'est pas pardonnable d'avoir oublié un instant son parti pris de modération jusqu'à demander justice des calomnies de Luther à l'électeur de Saxe, protecteur des Réformés. Il ne gagna à cette démarche que la honte de la demande et du refus. Et de même, l'*Hyperaspistes adversus servum arbitrum Lutheri*, qu'il publia plus tard, ne servit qu'à irriter davantage les Réformés, sans plaire à ses amis. Il usait ses forces et son crédit dans une lutte qui ne convenait plus ni à son âge, ni à son caractère.

Et pourtant, on n'a pas le courage de blâmer un instant d'oubli, quand on se représente l'amertume et l'indignation de ce vieillard, réduit à défendre par lambeaux la grande pensée de toute sa vie : la Réforme, la liberté, la vérité « non séditieuse! » contre les piqûres de tous ces *Frelons*, sortis de Wittemberg. Quelle triste fin d'une existence si glorieuse! Chaque bataille est livrée à contre-cœur, et sans profit pour sa cause. Un jour vient où de sa retraite de Bâle, qu'il espérait si tranquille, il est obligé de tenir tête à la fois à Luther, à la Sorbonne qui censure ses *Colloques*, et aux Cicéroniens qui lui reprochent de ne pas savoir le latin. Érasme attaqué dans son latin!

(1) Il l'écrit à Henri VIII : « Si Votre Majesté et les érudits de la Cour s'intéressent à mon œuvre, je tâcherai de la publier quelque part, car je ne trouverai personne ici qui ose imprimer une seule ligne contre Luther. Contre le Pape, c'est autre chose! » Son imprimeur, Froben, devenu Luthérien, était encombré par les pamphlets de la Réforme : ils n'en restaient pas moins bons amis, et c'était pour se rapprocher de Froben qu'Érasme avait adopté le séjour de Bâle.

Se figure-t-on Voltaire accusé de parler patois? Le coup partait de Rome. Il s'était formé là une école de puristes qui n'estimaient pas qu'on pût employer une seule locution latine, voire un seul mot, dont Cicéron n'eût fait usage. D'où leur nom de Cicéroniens. C'était imposer à la langue savante une tyrannie comparable à celle d'Aristote, dans les arguments de l'école. Ce pédantisme était le résultat presque inévitable de la renaissance des lettres latines. Le Moyen âge avait méconnu l'antiquité, la Renaissance la divinisait. Tout le monde ancien sorti de la poussière de Rome, temples, statues et tombeaux, depuis que les fouilles étaient de mode, vengeait la vieille injure du Paganisme détruit, en paganisant le Christianisme au cœur même du sanctuaire. L'art y perdait la naïveté de sa foi, les lettres, l'originalité de la création, pour la servilité du calque et du plagiat. Des hommes éminents par l'intelligence et le savoir, Ange Politien, Laurent Valla, Sadolet, Bembo, et tant d'autres, s'amusaient puérilement à copier la manière de Tite-Live, de Cicéron, d'Horace, et même de Properce, et l'on s'extasiait devant des poèmes fabriqués de centons et qui ne faisaient que l'éloge de leur mémoire. Cette manie ne s'en tint pas là : à force de parler païen, on en vint à penser païen.

Ces cardinaux si érudits, si passionnés pour l'art antique, avaient eu leur grain d'athéisme, et, Properce aidant, tel chantait Vénus et les Grâces, qui n'était pas loin de le regretter (1). Obligé de se prêter à ce caprice et d'exprimer des idées chrétiennes en langage païen, le style arrivait à des effets merveilleux. Dieu le père, c'est : l'*Altisonant*, le *Nimbipotent*, le *Tonitruant*, *Roi des Dieux et des hommes*, ou les *Dieux immortels*, ou tout bonnement *Jupiter!* — La Vierge, *Diva parens.., virginis os habitumque gerens...* cela va de soi; *Superi*, les Saints, et

(1) Érasme signale ce « ver rongeur, » quand il dit à son interlocuteur Nausoponus : « C'est le *Paganisme* qui persuade ces erreurs à nos oreilles et à nos âmes. Le nom de Jésus est sur nos lèvres, mais Jupiter est dans nos cœurs. » Il indique la cause : « Ce sont ces fouilles et l'enthousiasme qu'elles excitent. De même quel est le tableau qui nous plaît? Ce n'est pas Gabriel annonçant à la Sainte Vierge sa conception divine, mais Jupiter descendu par le toit sur le sein de Danaé; ni l'ascension de Jésus-Christ au ciel, mais Ganymède enlevé par l'aigle (ceci à l'adresse des cardinaux qui ne s'entouraient partout que de peintures galantes, et plus que galantes); voilà les mystères qui se cachent sous le nom de bon latin. Nous n'osons pas faire tout haut profession de Paganisme, et le Cicéronisme nous met à couvert! »

Patres conscripti, les Cardinaux, c'est clair; mais le Christ est bien autrement embarrassant. Après le *magnum Jovis incrementum*, il faut tirer l'échelle, à moins que l'on ne se décide pour *Apollon*, comme le propose Érasme. Il raconte qu'il lui arriva d'entendre prêcher la Passion à Rome, devant le Pape. Le prédicateur, qui se piquait de belle latinité, rappela fort à propos le dévouement de Decius, de Curtius, d'Horatius Coclès, etc.; mais de Jésus-Christ, pas un mot. Car il est de la décadence.

Ces prétentions ridicules trouvèrent assez d'amateurs pour qu'Érasme se vît discuté, et perdit patience. En 1528, il publia le *Ciceronianus*, dialogue plein de grâce et d'esprit, qui réclamait le droit bien légitime d'employer des locutions nouvelles pour des pensées nouvelles; ce qui fit bondir tous les partisans du Cicéronisme. Un Pierre Curtius se déclara le champion du purisme; il fit *la Défense de l'Italie contre Érasme de Rotterdam*. On eût dit que les Barbares étaient aux portes de Rome. A cette assertion d'Érasme que Cicéron avait bien aussi ses petites fautes, et « qu'il n'était pas toujours lui-même cicéronien, » l'insupportable Scaliger, que l'on est toujours sûr de rencontrer dans les jambes de tous les grands hommes pour aboyer et pour mordre, le très vaniteux Scaliger eut le front de se croire en jeu, lui, grand latiniste, et, avec son élégance habituelle, il déclara : d'abord, qu'Érasme était un ivrogne; ensuite, qu'il avait fait chez les Aldes le métier de correcteur (voyez l'injure), et que, si les éditions de ce temps-là étaient pleines de fautes, il fallait s'en prendre à ses habitudes crapuleuses; le reste à l'avenant. Il oublia pourtant de l'appeler bâtard, ignorant le petit drame de sa naissance, mais il prit bien sa revanche plus tard, et Érasme ne perdit rien pour attendre. De tout cela, il résulta un petit chef-d'œuvre d'élégance de la part de l'anti-cicéronien, et un mauvais jargon de la part du puriste. C'était la meilleure manière pour Érasme de gagner sa cause, et l'on s'en tint là.

Du moins, il était là sur son terrain; mais contre le fracas des statues brisées (1), contre le bruit des arquebusades et les bavardages des prophètes, grands et petits, Érasme ne savait qu'une ressource, la fuite. A l'âge où le changement d'habitudes est si pénible, il fallut quitter Bâle. Il aimait cette ville;

(1) Une des erreurs de la Réforme contre laquelle il protesta de toutes ses forces, à sa gloire éternelle; voyez le *Pèlerinage*.

il y avait de bons amis, un jardin, une petite maison distribuée et meublée suivant ses goûts: la Réforme vint le harceler jusqu'au fond de cette retraite. Dans la nuit du 8 au 9 février 1529, les *Évangélistes* s'étant comptés, et trouvés en force dans la ville, se rassemblèrent sur la grande place avec du canon, et allumèrent tout d'abord un grand feu. Il ne s'agissait de rien moins que de brûler toutes les *images inutiles*. Le landamman Meltinger, homme prudent, eut peur d'être brûlé au même titre, et prit la fuite. Après lui, tous les catholiques du Sénat. Quand les insurgés, grossis jusqu'au nombre de deux mille, se virent maîtres de la place, ils envahirent la cathédrale, les églises; on brûla tout, marbre et pierre, et, aux lueurs du bûcher, où flambaient les délicates boiseries des stalles, des retables, et des armoires de sacristie, le Sénat, *épuré*, proclama l'abolition de la messe et la suppression de la Papauté.

***

Érasme était alors sous le coup de la mort de Froben, qui venait de se tuer, en voulant prendre un livre dans sa bibliothèque, digne fin d'une existence dévouée tout entière au Livre. Ce vacarme et ce vandalisme mirent le comble à sa tristesse, et il se résolut à quitter Bâle. Il avait déjà expédié devant lui son argent, ses meubles et sa bibliothèque, lorsqu'il apprit que le Sénat voulait s'opposer à son départ, le considérant comme une insulte. La plus forte tête du parti évangélique à Bâle, Œcolampade, était un ancien ami d'Érasme, mais ils avaient eu maille à partir pour un personnage du *Colloque Cyclops*, où Œcolampade avait cru reconnaître sa caricature. « Votre homme, dit-il un jour à Érasme, en le rencontrant dans la rue, votre homme a un grand nez; est-ce à dire que vous vous moquez du mien? (Il l'avait énorme.) — Point, dit Érasme. c'est le nez de mon domestique Nicolas qui veut passer à la postérité. » Malgré cette explication, ils étaient en froid, et il en coûtait beaucoup à Érasme de recourir à lui. Il fallut pourtant en venir là. Œcolampade vint le visiter à sa prière, discuta avec lui l'opportunité du départ, se rendit d'assez bonne grâce à de mauvaises raisons, mais exigea d'Érasme la promesse formelle qu'il reviendrait à Bâle. Le Sénat fit encore des difficultés, et ce ne fut qu'après avoir attendu longtemps sur la rive du Rhin, en battant des pieds, que le voyageur reçut enfin le laisser-

passer et put monter dans sa barque. Le peuple ne parut pas remarquer son départ. Il descendit le Rhin jusqu'à Fribourg où les magistrats lui offrirent, au nom de l'archiduc Ferdinand, une maison bâtie pour l'empereur Maximilien, mais humide et malsaine. Il dut l'abandonner et s'en faire bâtir une à son idée ; mais ce n'était pas la petite maison de Bâle ; il se trouvait dépaysé, isolé, n'ayant pour ami dans cette ville qu'un jurisconsulte à moitié sourd, et, à partir de ce moment, on voit peu à peu la tristesse prendre le dessus sur sa bonne humeur habituelle.

L'année suivante eut lieu la diète d'Augsbourg. Malgré les sollicitations du Pape et des cardinaux, Érasme refusa de s'y rendre. Il s'excusait sur sa mauvaise santé : en réalité, il voulait garder sa neutralité jusqu'à la fin. Toutefois, comme s'il eût voulu faire oublier sa démarche auprès de l'électeur de Saxe, il écrivit à Campegius, le légat du Pape, et le pria d'user de tout son crédit auprès de Charles-Quint pour l'empêcher de recourir à la violence. On l'invita plus tard à justifier lui-même de son orthodoxie. Il répondit finement qu'il ne demandait pas mieux, pourvu qu'on lui indiquât d'abord, dans ses écrits, les passages suspects; et il n'en fut plus question. C'est une justice à rendre à la cour de Rome : elle lui témoigna jusqu'à la fin la plus grande affection, même lorsqu'elle eut perdu l'espoir de le compter parmi ses défenseurs. Quand Paul III succéda à Grégoire VII, il s'enquit de la position d'Érasme ; il apprit que l'illustre vieillard était petitement dans l'aisance. Des florins de l'Empereur il ne recevait pas une obole, et quant à ses pensions d'Angleterre, les banquiers et les voleurs y mettaient bon ordre. Le Pape lui écrivit aussitôt une lettre amicale, avec un bref qui l'instituait prieur de Deventer, du collège de son enfance. C'était un revenu de 1 500 ducats. Érasme ne fit pas valoir le bref : on le retrouva après sa mort dans la poche de son habit. On ne s'en tint pas là, et, quelque temps après, il fut question de le nommer cardinal. Il se récria aux premières ouvertures qui lui furent faites, et demanda à mourir en paix.

Mais avant, il voulait revoir Bâle. Si Froben n'y était plus, ses presses y fonctionnaient toujours; Érasme avait à faire imprimer son *Ecclésiaste*. Son humeur inconstante se paya de ce prétexte. Il chargea Gilbert Cognatus ou Cousin, son

famulus (1) de vendre sa maison de Fribourg et ses meubles, et se mit en route, mais déjà assez impotent pour qu'on fût obligé de le porter sur un brancard. Il retrouva la ville bien paisible; la Réforme s'y était installée sans opposition; les habitants le virent revenir, comme ils l'avaient vu s'éloigner, avec indifférence. En traversant les rues silencieuses, il rencontra peut-être Jean Calvin, qui arrivait de France, avec le code de la Réforme, son *Institution chrétienne*, merveilleux écrit qu'Érasme lui eût peut-être pardonné en faveur du style (2). Le jeune homme dut hausser l'épaule, quand il apprit que ce vieillard porté à bras était le fameux Érasme! Il pouvait le croire enterré depuis longtemps : une génération poussait l'autre, une pensée nouvelle chassait l'ancienne. Ne dirait-on pas qu'Érasme a réellement frôlé au passage cette robe noire d'inquisiteur? A peine entré dans la ville, le frisson le prend, c'est une peur indéfinissable, un malaise, des scrupules étranges. Il ne veut pas mourir dans une ville réformée, et lui laisser sa dépouille mortelle; il semblerait qu'il voulût à la fin donner raison à Luther, et il se propose déjà d'aller à Besançon, ville impériale, que la révolte n'a pas encore atteinte.

Mais un accès de goutte et la pierre le clouent pour tout l'hiver dans son fauteuil, occupé de son *Origène* et de son Commentaire sur le Psaume XIV, sur la *pureté de l'Église chrétienne*. Il fallut ajourner le départ au printemps. Au printemps, Érasme vit bien qu'il s'agissait d'un autre voyage, et que la mort n'était pas loin. Il fit ses apprêts avec la sérénité d'une âme pure, vraiment chrétienne, et constante dans sa foi. Bullinger, son adversaire, étant venu le voir, il l'accueillit affectueusement, en homme qui ne veut plus se croire de ce monde. Amerbach, Jerôme Froben et Episcopius entrant à la fois dans sa chambre, « Voici, dit-il, les trois amis de Job, » et il ajouta, avec sa fine ironie : « Eh! bien, et ces habits déchirés, et cette cendre que vous deviez répandre sur vos têtes?... » On lui demandait ses derniers ordres : « Il faut, dit-il, songer au cercueil. » Trois jours après, le 14 juillet au soir, l'agonie com-

(1) Je renvoie à Bayle (*Calvin*), qui niait formellement la prétendue visite de Calvin à Érasme.

(2) Singulier domestique, comme J. Wier d'Agrippa, et tant d'autres; celui-ci a annoté Lucien ; aussi, de l'aveu d'Érasme, ils vivaient ensemble sur le pied de la familiarité.

mença. C'était là qu'on l'attendait. Pour les Réformés, le triomphe avait été si prompt que la conscience avait parfois ses heures de doute. « Et si l'on se trompait... et si l'on avait été dupe de l'ambition et du charlatanisme d'un homme! » Les mourants ne mentent pas; c'est une heure de bonne foi et de vie surnaturelle. On l'attendait à ce moment, comme, plus tard, on attendit Luther, pour surprendre le dernier cri sur ses lèvres, et pour le redire à tout le monde savant. Il ne se démentit pas : il fut jusqu'à la fin le philosophe de l'Évangile : aucun prêtre ne fut appelé; ses amis, penchés sur son lit de mort, n'entendirent qu'un seul cri : « Mon Dieu, ayez pitié de moi. » Il rendit le dernier soupir un peu avant minuit (14 juillet 1536).

Il n'avait pas encore soixante-dix ans révolus, et ce grand âge est un sujet d'étonnement, si l'on considère tant de fatigues et de travaux forcés, et une santé si fragile. Mais il est de *pauvres petits corps*, comme il le disait du sien, à qui la vigueur de l'âme donne un élan surnaturel. Toute la ville, le consul en tête, avec le Sénat et l'Académie, voulut assister au convoi : mort, il semblait qu'il reprit son rang : ce qu'on ne lui pardonnait pas, c'était de vivre, et d'être une protestation de toutes les heures contre la Réforme. Son corps, porté par les écoliers, fut déposé dans la cathédrale, près du chœur, dans l'ancienne chapelle de la Vierge. Son testament était digne de lui : on l'a conservé, ainsi que son cachet, son couteau, son anneau, et *son épée*, la plus vierge assurément de toute l'Allemagne. Il léguait sa petite fortune aux pauvres, vieux et infirmes, aux pauvres jeunes filles en âge d'être mariées, et aux adolescents de belle espérance. « Testament, dit M. Nisard, qui n'est ni d'un catholique dogmatique (celui-là eût donné son bien aux couvents), ni d'un réformiste, mais d'un homme aimant le bien, et sachant le faire, et, si nous regardons à la foi, d'un homme de milieu en toutes choses. » « Érasme finira mal, » avait dit Luther, obstiné à voir en lui le Méphistophélès de la Réforme; et quand il apprit cette mort qui rappelait celle des philosophes grecs, il s'écria : « Je ne voudrais pas au prix de dix mille florins courir la chance d'avoir dans l'autre vie la place qu'a saint Jérôme, et pour beaucoup plus forte somme, je ne voudrais pas celle d'Érasme! » (1).

(1) *Propos de table : Érasme ;* traduct. de M. Brunet.

II

Et maintenant, de cette vie si bien remplie, si laborieuse, que nous reste-t-il? La renommée d'un grand esprit, que la plupart admirent sur parole, et dix volumes in-folio de cette impression serrée qui ne dissimulait pas comme la nôtre la maigreur du texte sous l'ampleur des marges, un volume entier de Lettres, mémoires historiques du temps, trésor inappréciable pour celui qui veut juger la Réforme sur le fait; des dictionnaires, des grammaires, des rhétoriques, un traité complet des Études, des traductions de Lucien, d'Euripide, etc., toute l'œuvre d'un réformateur des lettres, qui savait joindre l'exemple au précepte, et qui ne dédaignait pas d'écrire de sa puissante main de petits manuels d'instruction et de bien vivre pour ces enfants « de belle espérance » qu'il aimait tant; les *Adages*, un de ces livres comme les *Proverbes* de Polydore Virgile, ou, dans un autre genre, comme le *Thesaurus* des Estienne, qui nous épouvantent, tant ils accusent d'érudition profonde, de patience et de foi! des travaux considérables sur les livres saints, sur les Pères de l'Église, une controverse religieuse à faire la réputation de trois théologiens; que sais-je encore? Et de tout cela, nous ne connaissons que l'*Éloge de la Folie* par la traduction de M. Nisard, et ces *Colloques* qu'il déclare *si fins, si spirituels, si éloquents, çà et là*, et qui attendent encore leur traducteur.

« Les petits livres vont loin, dit Érasme, et font plus de bruit que les grosses paroles. » Il ne faut pas mépriser ces petits dialogues; ils ont travaillé les têtes chaudes de la Réforme aussi énergiquement que les noirs pamphlets de Luther et de ses disciples. Du moins, ont-ils mis à la portée de tout le monde, femmes et enfants, les idées saines qui faisaient le fond de toute la doctrine, et que l'on tourna trop vite en folie. Si le livre d'Érasme n'était qu'un catéchisme d'impiété, ou qu'un pamphlet bien réussi, il faudrait le laisser à sa poussière, mais c'est une œuvre qui creuse plus avant, et qui va droit aux maladies incurables de l'humanité. De là, cet air d'actualité qui tromperait sur son âge. Il y aura toujours des *Vierges ennemies du mariage*, et des *Cavaliers sans chevaux;* mais ce qui lui conserve surtout l'éternelle fraîcheur de la jeunesse, c'est

la pureté d'une philosophie religieuse supérieure à toutes les erreurs d'un siècle, ce bon sens qui est toujours de saison, et qui semble, comme un vin généreux, gagner en saveur avec l'âge. Enfin, ce livre n'a qu'un grand défaut, c'est d'être écrit en latin. Érasme n'avait pas le choix; il parlait *sa* langue, la langue savante et philosophique du temps, qui ne rebutait pas les femmes elles-mêmes, et ce qui fait aujourd'hui le discrédit des *Colloques*, était précisément alors la cause de leur succès. Persuadé qu'il n'y a pas en eux d'autre cause de mort, j'ai tenté la traduction française, pour rendre à ce livre vraiment français la seule forme qu'il aurait dû prendre. Il y perdra toutes ses grâces latines, et de ce côté, il n'y a rien à regagner : il faudrait pour cela la langue de Rabelais, ou celle de Voltaire, et je n'ai ni l'une ni l'autre à ma disposition. Mais cette traduction ne servît-elle qu'à provoquer le désir de lire l'original, je n'aurais pas à regretter ma tentative.

L'allure d'Érasme n'est pas franche. C'est bien ce que lui reprochait Luther. Il procède par insinuation; il n'y a rien là qui rappelle la manière fougueuse d'Ulrich de Hutten, dans ses *Épîtres des hommes obscurs*, ni cette brutalité d'Agrippa qui casse les vitres, dans son singulier livre de la *Vanité des sciences;* et pourtant on oublie Hutten et Agrippa, Érasme, jamais : grâce aux vertus vivaces que j'ai signalées plus haut. Tous ces *Colloques*, entretiens de passants dans la rue, ou conversations de chambre, ont leur *raisonneur*, personnage froid, goguenard et faussement naïf, qui devait singulièrement irriter les nerfs du docteur Luther. « C'est un véritable Momus, dit-il à ses disciples, il se moque de tout, et ses livres, remplis d'équivoques, pourraient être lus par les Turcs. Lorsqu'on s'imagine qu'il a beaucoup dit, de fait il n'a rien dit du tout; il ne peut être saisi ni par nous ni par les papistes. » Jugement remarquable, et qui, tout en s'abusant sur les intentions d'Érasme, constate bien sa manière sournoise. Ouvrez ce livre : il est dédié à un petit enfant de six ans. « Optimæ spei puero, J. Erasmio Frobenio, » à son filleul, au fils de l'illustre Froben. Il semble que l'auteur mette son livre sous l'invocation gracieuse d'un petit enfant, pour attester d'avance la candeur enfantine des pages qu'on va lire. Il est impossible, en effet, qu'un début soit plus innocent; des enseignements, des préceptes de pédagogue ou de grand mère, toute une « Civilité puérile et honnête » à l'usage des

écoliers du XVIe siècle, des litanies de formules toutes faites pour saluer, pour inviter à dîner, pour féliciter une femme enceinte : voilà qui n'a rien d'effrayant. Ce sont phrases, locutions variées, gracieusement arrondies et contournées, comme les fantaisies calligraphiques que les marchands de plumes ambulants décrivent sur le papier à la grande joie des badauds. Érasme joue, s'escrime de la plume, et, tout à coup, sans avoir l'air d'y toucher,... une piqûre au Roi,... une aux théologiens!... Puis de magnifiques moulées et des jambages précieux, pour éblouir l'assistance, et, sautant toujours du beau style à la satire, plus hardi à mesure qu'il avance, un coup de plume à droite, aux pèlerins; à gauche, aux indulgences, au jeûne, aux vœux, à la confession, aux moines... tout cela avec tant de grâce et de liberté qu'à la centième page, il a conquis le droit de tout dire; — et vous commencez bien à trouver au livre une certaine « odeur de roussi, » mais trop tard : vous avez lu, et ce n'est qu'un prétexte à relire.

Et ne croyez pas que l'auteur se mette ainsi en campagne sans sonder le terrain. Une première édition, antérieure à 1522, ne hasardait que ce préambule : des *Enfantillages : nugamenta*, comme il dit lui-même ; c'était une reconnaissance en pays ennemi, la première escarmouche de ce grand combat contre les moines, qu'il appela plaisamment la *Monachomachie*. Encore a-t-il grand soin de protester contre cette publication : « Ce n'était pas destiné à l'impression, ce sont des dictées faites à des élèves, pour des usages domestiques ; un faux ami s'est procuré ces *Colloques, il ne sait comment*, et les a vendus très cher à Froben, en lui persuadant que d'autres imprimeurs voulaient les acheter... Ce livre a donc été publié contre son gré, et même à sa grande colère. » Et alors, voyez la conclusion : « Il est bien forcé de remettre l'ouvrage en meilleur état, par des additions faites à la hâte, au bras levé... » Et là-dessus, nouvelle édition en 1522, avec des additions *faites à la hâte* (1), qui sont toute la substance du livre, et qui ont huit fois le volume de la première édition.

Cette fois, le succès fut immense. Il ne lui manqua aucun des honneurs qui saluent d'ordinaire les chefs-d'œuvre, ni les clameurs des théologiens, ni les foudres de la Sorbonne, ni les

(1) Il va jusqu'à dire qu'il fait trois *Colloques* en un jour.

contrefaçons, ni les éditions expurgées, viciées, torturées par les *Sycophantes*, et d'autant plus amères à Érasme qu'elles lui faisaient dire des sottises en mauvais latin. Ainsi une édition de Paris corrige tous les passages qui lui paraissent attaquer les moines, les vœux, les pèlerinages, etc. : « Et cela, dit Érasme, avec l'habileté d'un bouffon de carrefour. » L'auteur des corrections (il ne lui fait pas l'honneur de le nommer, « il serait trop content »), est un Dominicain, Saxon de naissance (1). « Cet imposteur, dit-il dans une post-face imprimée en 1524 à la suite des *Colloques*, cet imposteur coupe, ajoute, change, intervertit à son gré..., et se roule dans mon jardin comme un pourceau fangeux ! Ce ne sont que de basses flatteries, à Paris, à la Sorbonne, à la théologie, au couvent !... Si je parle de la France en termes qui ne lui paraissent pas assez convenables, il écrit à la place l'*Angleterre*. De même, il substitue *Londres* à *Paris*. » Changements qui amènent des contradictions, des alliances de mots et d'idées ou des platitudes ridicules. Ainsi Érasme, dans un des *Colloques de l'Enfance*, se moque de notre habitude parisienne d'escamoter en parlant la moitié des syllabes. Le dominicain ne manque pas d'écrire *Londres* pour *Paris*, et le reproche n'a plus de sens. « Te voilà, de Hollandais, métamorphosé en Français !... *Ex Batavo in Gallum.* » En *Anglais*, écrit l'obstiné dominicain. A quoi l'autre répond : « J'aime mieux cela que d'être changé en poule (*in gallinam*) ! » Exécrable calembour ! mais Érasme tient à ses jeux de mots. Aussi, imaginez sa joie lorsque, à la place, le dominicain lance cette saillie : « ...J'aime mieux cela que d'être changé en *Bohémien* ! » Ainsi du reste ; Érasme n'y tient plus : « Autrefois, dit-il, c'était un crime capital que d'éditer un livre sous un nom d'emprunt, mais aujourd'hui, ce n'est que jeu de théologien. L'homme capable de pareilles monstruosités ne reculera pas devant l'incendie ni l'empoisonnement. » C'est bien la même exagération qui lui faisait dire, en parlant des libelles : « Il vaudrait mieux mendier que de composer de pareils ouvrages, ou vendre sa femme pour vivre ! »

Après les Sycophantes, la Sorbonne. En 1526 (le livre venait d'être interdit en Angleterre), Noël Béda, docteur en théologie, bilieux personnage, et la bête noire d'Érasme, accuse publique-

(1) C'est Lambertus Campester, dont il parle ailleurs (*Ep. ad J. Choler*, an 1532, 5 octobre).

ment celui-ci d'avoir décrié les bonnes mœurs et l'état monacal dans ses *Colloques*. Érasme proteste, demande justice au Parlement, et prie le roi François Ier de faire emprisonner ce Béda, pour lui faire plaisir (1). Mais voici qu'en 1527 un imprimeur, Colinet, tire les *Colloques* à 24 000 exemplaires, et, pour les débiter plus vite, il répand le bruit que l'ouvrage sera interdit. « Pourquoi pas? » se dit la Sorbonne. D'emblée, elle trouve trente-deux propositions hérétiques dans ce livre, et, n'ayant pas Érasme sous la main, elle brûle Louis Berquin, son traducteur (2).

L'exemple était bon à suivre, et les théologiens de Louvain commençaient à réfléchir : « Brûler Érasme! » C'était une idée. — Érasme s'effraya, et, cette fois, prenant les devants, il leur écrivit avec une audace qui sauva tout. Sa lettre est un chef-d'œuvre d'ironie et d'adresse : il excelle à donner d'un air sérieux des raisons qui battent absolument la campagne. « Un de vos théologiens, remarquablement chassieux des yeux et plus encore du cerveau, n'a-t-il pas eu le front de trouver quatre propositions hérétiques dans mes *Colloques*? A savoir, de l'usage de la viande, du jeûne, des indulgences et des vœux?... » Ce petit livre n'est pas fait pour exposer les dogmes de la Foi, mais pour indiquer des formules de bonne latinité, et ce n'est que par occasion qu'il s'y est glissé des

(1) Noël Béda avait été Principal de Montaigu, en 1502 : il ne pardonnait peut-être pas à Érasme ses railleries sur ce collège. Du reste, il fallait absolument qu'il calomniât, et qu'il cherchât querelle à quelqu'un. Une première leçon ne le corrigea pas. Convaincu d'avoir déblatéré publiquement contre le Roi, qu'il ne trouvait pas assez apte à la persécution des impies, et d'avoir, entre autres méfaits, dénaturé verbalement le texte de certains actes en les lisant devant la Faculté de théologie, il fut condamné à faire amende honorable au Parvis Notre-Dame, tout noir encore des livres qu'il y avait fait brûler. Mais comme après cela, il se déchaîna de plus belle, le Roi fut charmé que les plaintes d'Érasme lui fournissent un prétexte pour faire emprisonner Béda au Mont Saint-Michel. Il y mourut.

(2) Avril 1529. Louis Berquin avait fait quelques traductions d'Érasme, en y ajoutant, dit Bayle, *de son cru*. Béda, sorti de prison, se déchaîna contre lui. Voici l'historique de l'affaire. Un premier jugement l'absout. Une seconde fois, on condamne ses livres à être brûlés, et on le menace de lui en faire autant, s'il n'est pas prêt à se rétracter. François Ier intervient et le sauve. Berquin, trop hardi, accuse à son tour ses propres accusateurs. L'arrêt le condamne à une prison perpétuelle, avec menace de lui brûler la langue s'il refuse de se rétracter. Il refuse : on l'étrangle en place de Grève, et on le brûle. Guillaume Budé fit tout ce qu'il put pour le faire rétracter avant sa mort, sans en venir à bout. (Voyez Bayle, art. *Berquin*.)

préceptes de bonnes mœurs. Si un grammairien, dictant un thème en français ou en allemand, apprenait aux enfants à traduire en latin des phrases de ce genre : « Puisse ne manger que de l'ail, celui qui nous a inventé ces jours *à poisson*! Puissent mourir de consomption ceux qui contraignent des hommes libres à la nécessité du jeûne! Ils méritent qu'on les étouffe dans la fumée, ceux qui nous vendent si cher la fumée des indulgences! » — ou encore : « Puissent-ils être châtiés, ceux qui détournent les gens du mariage, en dépit qu'ils en aient! » — je le demande, citerait-on cet homme en justice pour avoir montré à ses élèves comment il faut traduire ces propositions, si déshonnêtes qu'elles soient ?... Et je le demande aussi, peut-on se moquer plus joliment du monde, et répéter plus énergiquement, une fois de plus, les blasphèmes qu'il s'agit de rétracter ?

Toute sa discussion est de ce style. Il se rejette sur l'argument toujours invoqué de la convenance des caractères. « Si je faisais parler un Turc, etc. » Même procédé pour chaque passage incriminé; c'est partout l'occasion d'une nouvelle attaque, et le tour est fait si lestement que, lorsqu'il s'écrie à la fin : « Voilà donc les exécrables erreurs que ce lynx a découvertes dans mon petit livre enfantin! » on est presque tenté de le trouver blanc comme la neige. Il part de là pour secouer vigoureusement le « lynx, » qui n'agit, dit-il, que par animosité particulière, qu'il a déjà traité de *faussaire*, à l'occasion de son *Nouveau Testament*. Et il conclut en remettant sa cause à la justice de l'Empereur et du Pape, qui n'abandonneront plus les savants à de pareilles haines. « Les manières de cet homme, dit-il en terminant, jettent la plus grande défaveur sur votre Compagnie ; je sais bien que toute sa personne vous déplaît, fors à deux ou trois camarades de bouteille qu'il a parmi vous, et à un vieux renard qui abuse pour ses intérêts de la sottise du personnage. Chassez-le!... Mais on a bien de la peine à arracher de telles personnes à la bonne odeur des dîners d'apparat, copieux et gratuits!... C'est une chose pourtant qui intéresse l'honneur de votre Compagnie, que je respecte comme elle le mérite. Salut! » Ainsi le dernier mot est encore une raillerie à l'adresse des bons dîners de la Faculté. Les théologiens ne voulurent pas s'exposer à passer tous pour chassieux du cerveau, et je ne vois pas que les choses aient été poussées plus loin.

Avant cette discussion, Érasme avait déjà senti le besoin de plaider sa cause, mais cette fois devant son lecteur. C'est le but d'un chapitre ajouté à l'édition de 1537 sous ce titre : *De l'utilité des Colloques*. C'est un plaidoyer remarquable, et plus franc que la lettre aux théologiens de Louvain. Les *Colloques* eurent encore à subir d'autres persécutions, mais moins terribles que celle dont Berquin avait été la victime. Tandis qu'on les lisait publiquement dans presque tous les collèges, ils étaient rigoureusement interdits dans certaines villes, à Dôle, par exemple, où ils furent défendus en 1556. La commission de cardinaux délégués par Paul III au soin de réformer les abus (il était temps), jugea à propos d'interdire la lecture des *Colloques* dans les collèges... Charmante façon de corriger les abus! Cette défense servit naturellement à les faire lire davantage... Le succès du livre resta le même jusqu'au XVIIe siècle où il était en grande faveur parmi les bons esprits. Le XVIIIe, qui ne datait volontiers que de lui-même, ne parut pas en faire grand cas, mais il négligeait bien Rabelais. Il ne pardonnait pas à notre auteur d'attaquer la superstition au nom de l'Évangile, et d'ailleurs on ne lisait plus guère le latin. La traduction de Chapuzeau (Paris, 1662), n'était pas faite pour en donner une idée bien juste. Ce Chapuzeau devait descendre un peu du Dominicain (1); il coupe, retranche à son gré tout ce qui lui semble attaquer les vœux, les indulgences, etc. Assurément tout n'est pas traduisible. Il faut faire un choix, et renoncer naturellement à toutes les phrases de bon latin, à toutes les conversations d'enfants, comme aux dialogues qui ne sont que discussions de textes latins, ou controverses théologiques. Aussi ne trouvera-t-on ici qu'une trentaine de *Colloques*, mais des meilleurs. Je reconnais aussi qu'il y a quelques longueurs à supprimer : encore y faut-il le plus grand ménagement, et ne pas retrancher précisément les critiques qui sont la moelle du livre.

Un dernier mot, avant de finir : j'ai mis en tête de chaque

(1) « Les entretiens d'Érasme, dit Colomiès, *Biblioth. choisie*, p. 199, ont été fort bien traduits en italien par Pietro Lauro, de Modène, mais ils ont été mal tournés en notre langue par un nommé Chapuzeau... On vient d'en imprimer en Hollande une nouvelle traduction de M. Gueudeville, en six volumes in-12. » Je crois encore Chapuzeau supérieur à Gueudeville, qui a pareillement traduit *l'Éloge de la Folie*, de manière à en faire un livre insipide.

Colloque une indication très courte du lieu de scène, tel qu'Érasme a pu le supposer en écrivant, et tel qu'il l'indique souvent lui-même. On me pardonnera ce petit artifice qui ne peut qu'aider à la physionomie du dialogue. Le lecteur du XVIe siècle plaçait facilement ses personnages dans leur milieu naturel. Aujourd'hui, c'est à l'imagination du lecteur de faire les frais du décor, et de se figurer par exemple les discoureurs des *Hôtelleries* sur un quai de Rotterdam, la *Vierge ennemie du mariage*, dans un de ces jardins d'Albert Dürer, à mine dévote, à fleurs mystiques. Voyez la mort de George de Baléare dans un intérieur du temps, orné de ses crédences sculptées, de ses faïences, de ses bahuts, et mal éclairé par ses fenêtres à vitraux sertis de plomb. Quel drame, dans le décor ainsi donné, que celui de ce moribond, qui n'a pas la liberté de son dernier soupir, et que deux moines tournent et retournent de droite à gauche, comme s'ils jouaient son âme au lansquenet! Ainsi les acteurs ne parleront pas dans le vide. Les *Colloques* deviendront une sorte de pièce à tiroirs qui gardera partout l'unité de sa pensée : la réforme des abus! Et même l'unité des personnages, car Eubule, Ménédème, Pétrone, ne sont jamais que notre Érasme sous des noms divers.

VICTORIEN SARDOU.

LE LABYRINTHE

DERNIÈRE PARTIE (1)

XVI

André s'installa au cours de l'après-midi. J'aurais dû m'en réjouir, puisqu'ainsi prenait fin un incident qui m'avait blessé justement : je vis surtout, dans la vie commune qui s'instituait, que j'allais être séparé d'Alice pour un temps indéterminé, il me sembla qu'Alice accueillait avec soulagement le trouble de notre intimité, et les deux raisons suffirent pour me rendre à ma seule déception.

Une période commença, la dernière avant la catastrophe, aussi unie en apparence que pleine pour tous d'agitations décisives. Je ne sais rien de celles d'André et d'Alice ; on peut néanmoins les tenir pour assurées. Quant aux miennes, si j'en perçois bien la ligne, je les retrouve tellement noyées dans un perpétuel va et vient de volontés errantes que l'analyse en paraît à peu près impossible. Je suis arrivé tout à l'heure à ressusciter avec minutie la première journée, parce que les départs laissent toujours une impression nette : pour le reste, je ne me sens capable que de marquer des étapes, le paysage au long de la route ne variant pas.

Donc, à l'extérieur, des journées ordonnées, qu'aucun éclat ne traversait. Le matin, André paraissait peu. Il écrivait ou sortait. Au début, il me proposa souvent de l'accompagner. J'acceptai d'abord : j'y renonçai bientôt, et l'on

Copyright by Édouard Estaunié, 1924.

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril, 1er et 15 mai.

apprendra plus loin pourquoi. Après le déjeuner, nous nous réunissions jusqu'au soir. Le temps s'écoulait alors comme il est d'usage dans une existence familiale, c'est-à-dire que chacun se livrait à son divertissement ordinaire, sans s'astreindre à un effort cérémonieux. Je lisais, Alice travaillait, André allait de l'un à l'autre. Les entretiens étaient quelconques, notre réunion, un long loisir à combler. Bref, une régularité de religieuses, et le bruissement d'un ouvroir.

Cela laissait brisé de fatigue, parce qu'une tempête était cachée sous ce masque, mais ni les domestiques ni un étranger de passage n'auraient été capables de la dépister : que de façades mentent mieux que les hommes!

En ce qui me regarde, voici l'envers :

Dès qu'Alice et André avaient été réunis sous mes yeux, un sûr instinct semblait m'avoir incité malgré moi à exercer à leur égard une surveillance dont je n'aperçus d'abord que le ridicule ou l'odieux. Très vite, cependant, je dus reconnaître qu'Alice se transformait, suivant que nous étions ou non en tête-à-tête. Absent, tant qu'André était présent, l'insaisissable ne reparaissait plus que pour moi. Bien mieux, je ne tardai pas à acquérir la certitude qu'entre Alice et André se nouait un lien tacite, un de ces accords muets que tout affirme sans que rien le décèle. Le mot du début était le vrai : l'*allié* avait paru!

L'alliance suppose toujours un adversaire. Était-ce moi qui l'étais devenu? Étrange question si l'on songe qu'un mois à peine nous séparait d'extases où l'on ne discernait pas lequel surpassait l'autre dans sa tendresse et dans sa foi : question poignante pour l'amant dévoré du regret de ces extases, que je m'obstinais à rester.

Alliance n'est d'ailleurs pas le terme satisfaisant. Il y avait cela dans leurs rapports et encore autre chose. Si leurs volontés avaient des concordances surprenantes, je devinais en outre que ces concordances leur étaient un plaisir. Sans doute André ne cherchait pas à capter la confiance d'Alice, et Alice ne me retirait pas systématiquement la sienne : d'heure en heure pourtant, apparaissaient en eux des symptômes qui ne trompent pas. A des sonorités de phrase, à de brèves attitudes, parfois à un regard, d'heure en heure je mesurais la progression de bien-être qu'ils éprouvaient l'un près de l'autre. Rapprochés par un hasard, ils obéissaient à une sorte d'attraction mutuelle, de même qu'une

eau vagabonde retourne au lit normal. J'avais redouté de vivre à trois : erreur grossière, ils étaient deux : moi, je restais à côté et en dehors...

Ah! je supplie qu'on n'aille pas au delà du point où j'allai moi-même! Qu'André s'éprît vraiment d'Alice est une idée qui ne m'a pas approché, à ce moment du moins. J'étais sûr d'eux autant que de moi. Je ne doutais pas des loyautés élémentaires. Seulement, au-dessus de la trahison brutale, il en est une pire parce que sournoise, et qui venait. André se savait maître de l'instinct : raison dangereuse qui incite à l'audace. Quand on a pareille sécurité, on n'a plus de scrupules à devenir celui qui ne cesse d'occuper la pensée. Il respectait la femme, et il en volait l'âme ! Je devais garder un visage tranquille, parler d'une voix égale, au besoin me réjouir d'une harmonie que j'avais exigée le premier, et sans arrêt j'assistais à un dépouillement qu'aucune loi n'atteint, j'en suivais les progrès, j'aurais pu annoncer quel temps restait encore après lequel je serais devenu un étranger dans mon ménage ; à mon tour, la jalousie me crucifiait!

« La jalousie, avais-je crié à André, est un état que l'on subit sans le soupçonner. » Propos d'ignorant : j'affirme l'avoir reconnue et nommée, dès qu'elle parut en moi. A peine André fut-il dans la maison, je n'ai pas douté de ce qu'il apportait. Si j'ai pensé tout de suite : « Comme ils sont jeunes! » ce n'était, comme on serait tenté de le croire, ni regret de mon âge, ni envie d'une richesse manquant à mon offrande : mais avant même que les intéressés n'en eussent conscience, j'annonçais ainsi le péril. Et quand, vingt-quatre heures plus tard, André une fois installé, nous nous sommes retrouvés, elle et lui d'un côté, moi de l'autre, imagine-t-on que j'aie hésité à percevoir qu'un bonheur dont j'avais joui jusqu'alors m'était retiré, et que l'intrus en profiterait ?

Jaloux, je l'ai été dès que mon frère a approché d'Alice et *j'ai su que je l'étais*. Plût au ciel que pareille clairvoyance m'eût été refusée ! J'aurais moins souffert. Imagine-t-on pire douleur que de se voir trompé par deux êtres qui ignorent ce qu'ils font et dont chacun, à des titres divers, représente l'essentiel de la vie? Et, par exemple, au début, j'acceptai le tête-à-tête des promenades matinales avec André. Je comptais que, dehors, loin d'Alice, les formes affectueuses et libres de jadis reparaî-

traient d'elles-mêmes. J'interrogeais sur l'Amérique, sur les projets d'avenir, sur n'importe quel sujet éloigné du présent. Une seule réponse : « Alice me conseille... J'ai informé Alice... » D'autre part, des plaintes à peine voilées au sujet de ma bizarrerie d'humeur. Oubliais-je que près de moi, on en souffrait peut-être ? Il n'y avait pas de nom prononcé, mais la présence d'Alice nous poursuivait. Que j'aie bientôt renoncé à ce jeu amer ne saura surprendre. Désormais, j'évitai ces entretiens : je n'interrogeai plus que les visages.

Supplice muet. J'étais presque toujours en tiers ; hors de ma présence, ils affectaient de s'éviter ; et j'aurais juré qu'à André l'insaisissable avait livré son secret ! Je me torturais à découvrir l'obstacle qui me séparait d'Alice ; André, lui, n'avait eu qu'à paraître pour que la vérité lui fût livrée !

Des projets chimériques passèrent alors dans mon cerveau. Ce fut un jour le dessein de rentrer seul à Cambaleyres, avec l'espoir qu'Alice se déciderait à m'y rejoindre sans André. Une autre fois, je pensai à la naine. Elle m'avait dit : « J'ai de bons yeux : rien ne dit que vous n'aurez jamais envie d'y recourir. » L'envie m'en dévorait, et je commençai une lettre pour l'inviter à revenir. Dieu merci ! je ne suis jamais parti, — qu'aurais-je fait à Cambaleyres, sinon y souffrir plus ? — et j'ai déchiré ma lettre : une heure après le retour de la naine, je l'aurais invitée à reprendre le train !

Mais à quoi sert d'insister ? Le singulier, au cours de telles agitations désordonnées, est que je n'aie jamais tenté d'en découvrir la cause profonde. J'avais chassé la naine, je ne supportais plus André, entre Alice et moi montait une barrière d'intolérable gêne, et j'aurais été confondu si l'on m'eût dit que tout provenait d'un mal unique qui était en moi. Je me jugeais traqué, j'accusais chacun : j'oubliais que le mensonge empêche de vivre. Mon illusion, pour être dissipée, n'attendait pourtant qu'une crise, et, quand elle survint, quel naufrage !

Il est temps d'y arriver. Aussi bien, à dater d'ici, je n'ai plus qu'à laisser les faits parler. Des gloses ne réussiraient qu'à atténuer une réalité qui s'est imposée et dont le sens ne se prête à aucune traduction infidèle.

Le début fut un incident futile.

On était le jeudi 6 novembre. Je me rappelle un matin de neige, le premier de l'hiver, et des tournoiements de flocons au

son d'une bise que la nuit avait dû rendre glaciale. Jusqu'à la veille, on avait vécu sous un ciel italien : soudain, le vent, le froid, et les brumes du Nord accourues au galop. Le Puy s'accorde à merveille avec de tels contrastes.

Malgré le temps, André crut bon de sortir comme d'habitude. Un peu plus tard, Alice partit aussi. Contrairement à l'usage, ils rentrèrent ensemble. Je ne demandai pas où ils s'étaient rencontrés, et ils jugèrent inutile de m'en faire part.

Le déjeuner passa, dépourvu d'entrain. Les flocons s'étaient lassés de tomber sans tenir. Même un soleil anémique tentait de se montrer aux carreaux. On parla du temps, on agita des projets vagues pour l'après-midi ; mais le tout du bout des lèvres.

Soudain, vers deux heures, la sonnerie d'entrée retentit.

— Déjà des visites? dit André.

— Rassurez-vous, répliqua Alice, nous ne connaissons encore personne ici.

Il se pencha vers la fenêtre :

— Je crois cependant que c'en est une.

Au même instant, le domestique annonça :

— Me Bourdoin désirerait voir madame.

Je me dressai, incrédule :

— Vous dites que c'est madame qu'il demande ?

André se mit à rire :

— Je ne me trompais donc pas! J'avais aperçu un monsieur endimanché.

— Soit, interrompit Alice, recevez au salon.

Et, tournée vers moi :

— Il se sera cru obligé à faire acte de bon voisinage. Viens-tu ?

Mais je ne bougeai pas.

— Non : c'est toi qu'il a voulu rencontrer.

— Je n'en vois pas la raison, sinon une visite de politesse.

— En tout cas, va d'abord.

Elle sortit, sans insister. A peine fut-elle partie, que je me rappelai n'avoir pas rencontré Bourdoin depuis le jour où je lui avais porté le testament. En même temps, je songeai qu'il ignorait ce que j'avais dit à Alice et qu'un entretien au cours duquel il s'exposait délibérément à commettre des sottises ne pouvait avoir qu'un motif grave. Aussitôt, je

compris l'imprudence que j'allais commettre en ne rejoignant pas Alice et me levai, mais encore indécis.

Incapable de soupçonner l'origine de ma nouvelle anxiété, André avait pris un livre et le feuilletait. C'était maintenant son habitude, lorsque par hasard nous étions seuls. Je ne m'en étais jamais offusqué : cette fois, le geste m'irrita.

— Si tu as toujours envie de rencontrer Bourdoin, il me semble qu'en voici l'occasion, dis-je avec une ironie qui ne tentait pas de se dissimuler.

Il redressa la tête, et, sans se départir de son flegme :

— Qu'as-tu contre cet homme? Il semble que tu ne supportes pas que son nom paraisse.

Je répliquai vivement :

— Rien. Je dois au contraire me louer de son zèle. Il ne recule même pas devant le superflu, témoin sa démarche.

— L'excès dont tu te plains, ne l'empêche pas, en tout cas, de bien gérer tes affaires?

— En effet : un peu plus d'honnêteté d'âme, un peu moins d'âpreté à la clientèle, il serait parfait.

Je m'exprimais du ton d'un homme qui ne tient pas à poursuivre : André comprit et derechef se plongea dans son livre. Mon irritation recommença. Il me semblait qu'il aurait dû percevoir l'incertitude où j'étais.

— De quoi avez-vous parlé, ce matin, Alice et toi? repris-je après un silence.

— Mais... un peu de tout...

— C'est vague.

— D'elle... de toi... et même de Bourdoin, je crois.

Je ne pus retenir une exclamation étonnée.

— A quel propos?.. Elle ne le connaît pas... ou si peu!

André appuya :

— Justement. Elle l'a aperçu jadis, trop vite pour le juger, assez pour se demander quelle confiance lui accorder.

— En quoi cela peut-il l'intéresser?

— N'est-il pas ton conseiller?

— Ne serait-ce pas plutôt... qu'elle attendait sa visite?

André ferma son livre et le déposa sur une table.

— Je ne le pense pas : je suis même persuadé du contraire.

— Pourquoi?

Il haussa les épaules.

— Si je me trompais, quelle importance cela aurait-il ?

Nos phrases, à mesure, s'espaçaient, comme des gouttes après l'averse. Je balbutiai :

— Aucune.

Toutefois j'avais cessé d'hésiter et me dirigeais vers la porte. La conviction que Bourdoin avait été convoqué venait de s'implanter en moi. Dès lors qu'André refusait de répondre, il devait en être sûr.

— Tu vas les rejoindre ? reprit André.

Il avait eu un imperceptible mouvement, comme s'il redoutait ma sortie. Je revins brusquement vers lui. Un désir irrité me poussait à tenter de lui arracher un peu de la vérité qu'il détenait, et ce cri m'échappa :

— Dire que, si tu voulais, d'un mot, tu éclairerais ma route !

Il rougit violemment :

— Je ne saisis pas. Quel rapport cela a-t-il avec Bourdoin ?

— Je me demande si Alice...

Mais il m'arrêta net :

— Mon pauvre Jean, tu attribues trop aux autres une complication qui n'existe qu'en toi. Quand donc arriveras-tu à dompter l'insécurité maladive qui fausse à tes yeux toutes les valeurs ?

Je ripostai douloureusement :

— Où vois-tu que je manque de sécurité ?

— Oh ! soupira-t-il, ce sont là des intuitions : il est trop difficile d'en rendre compte.

— Ne serait-ce pas Alice qui t'a aidé à les avoir ?

— Encore ! Pourquoi la mêler à des propos, dont le mieux est de l'écarter, quoi qu'il y ait ?

Il y eut un bref silence. Ce « quoi qu'il y ait » marquait avec netteté l'inutilité de poursuivre. Je dis alors, d'une voix lasse :

— En effet, mon petit, c'est moi qui ai tort. Que veux-tu ? Il me semblait que, depuis ton arrivée, tu avais fait un tel chemin !...

Et, prévenant du geste une protestation qui ne pouvait me convaincre :

— Ce n'est pas que je m'en plaigne, certes ! Cependant, rappelle-toi qu'avant de venir ici, toi aussi, attribuais à

d'autres une complication... inutile de répéter la phrase : s'il m'arrive de fausser les valeurs, peut-être sommes-nous de compagnie.

André, cette fois, s'était levé.

— Frère ! commença-t-il.

Je l'arrêtai :

— A quoi bon ? L'essentiel n'est-il pas que je fasse toujours confiance à ta droiture? Donne à ce terme la portée que tu jugeras la meilleure... Moi, pendant ce temps, je continue par où j'aurais dû commencer. Bourdoin s'éternise, vraiment.

Je gagnai ensuite le couloir sans attendre la réponse. Je n'avais pas calculé mes paroles : pourtant j'avais conscience que, sous le couvert de mots voilés, nous venions d'échanger des propos graves. J'étais aussi à un de ces moments de la vie où l'on manque de loisir pour s'arrêter sur chacun des sentiments qui s'entrecroisent. A peine eus-je approché du salon que je ne songeai plus qu'à Bourdoin et au thème possible de l'entretien qui se prolongeait si longtemps. Tandis que j'appuyais sans bruit la main sur le pène, une phrase me parvint qui suffit à justifier mes craintes.

— En effet, disait Bourdoin, Mme de Casterac était une personne à idées parfois singulières, mais d'autant plus réfléchie qu'elle se savait capable de primesaut et menacée de commettre des sottises.

Le pène acheva de tourner : la porte céda. Alice et Bourdoin étaient debout, elle très pâle, lui prêt à partir et s'inclinant pour la salutation du départ.

— Quoi ! m'écriai-je, tu t'en vas quand j'arrive?... Mais de grâce, ne vous interrompez pas et, puisqu'il était question de ma tante...

Alice ne me laissa pas achever.

— Monsieur avait l'obligeance de confronter ses souvenirs avec les miens : il se trouve que nos opinions concordent.

— A propos de quoi, ces opinions? répliquai-je sur le ton détaché qu'elle avait pris.

— Je laisse à Madame le soin de t'en faire part, dit à son tour Bourdoin, en même temps qu'il lissait d'un geste machinal les poils de son haut de forme. Malgré mon plaisir à renouer connaissance, je dois me rappeler que je suis, hélas ! un homme pressé.

Voyant qu'il s'échappait vers l'entrée, je n'hésitai pas :

— Me permettras-tu au moins de t'accompagner un instant? Je comptais aller chez toi : ma communication serait chose faite.

— A ton gré.

Alice tressaillit :

— Tu sors ? fit-elle d'un ton anxieux qui rappelait étrangement celui d'André auparavant.

— Le temps d'obtenir un renseignement... et je reviens.

Je précédais maintenant Bourdoin qui, derrière moi, multipliait les saluts. Tout cela, d'ailleurs, n'avait duré qu'une minute. Nous avions l'air chacun de nous enfuir. J'ignorais aussi ce que je désirais demander, bien que j'eusse l'impression de toucher au but. Je me sentais entraîné par une force étrangère à la logique, mais qui m'avait enfin remis sur le vrai chemin.

Une fois sur le perron, je laissai Bourdoin en descendre le premier les marches. La redingote et le chapeau de cérémonie lui donnaient un air provincial et emprunté, tout à fait ridicule. Je l'aimais mieux, décidément, en tenue ordinaire. Aux minutes importantes de la vie, pourquoi l'attention se porte-t-elle toujours, de la sorte, sur des détails niais? Puis, l'ayant rejoint :

— Où nous dirigeons-nous?... Chez toi?...

Il répondit non d'un signe de tête, et faisant claquer ses gants dans sa main :

— Aujourd'hui, tournée de visites.

— Revue de la clientèle?

— Si tu y tiens...

— Et comme nous logions au plus près...

— J'ai commencé par vous : parfaitement raisonné.

Je répliquai doucement :

— Est-ce bien toute la vérité?

Il me jeta un regard rapide, — qui, cette fois, rappelait ceux de l'étude.

— Comprends pas...

— Très clair, cependant. J'aimerais apprendre si tu es venu de toi-même ou si, par hasard, quelqu'un ne t'aurait pas suggéré l'idée de passer chez moi.

— Ah! dit-il, tu pensais... tu as cru...

Brusquement il saisit mon bras :

— Si c'est là ce que tu avais à me dire, alors...

Je m'aperçus en même temps qu'au lieu de traverser de biais la place, comme il avait paru d'abord en avoir l'intention, il me ramenait vers la rue de l'Ancienne Préfecture qui, elle, est hors de vue et court à flanc, à la manière d'un promenoir.

— ... Alors, mon cher, expliquons-nous.

Je répliquai sèchement :

— Oui ou non, as-tu été prié de venir?

Il haussa les épaules :

— S'il n'est que cela pour faire ton bonheur, je répondrai : non. Toutefois...

Je répétai :

— Toutefois?...

— Eh bien! à ta place, j'agirais en supposant que c'est oui.

Il laissa s'écouler un intervalle, probablement dans l'espoir d'une interruption qui ne vint pas.

— Il va de soi, reprit-il, que je n'ai pas la prétention de me mêler de tes affaires plus que tu ne le souhaites. Je m'abstiendrai donc de questions indiscrètes... par exemple, sur la façon dont tu t'y es pris pour communiquer à ta femme la découverte de... enfin du papier de l'autre jour. Est-ce même chose faite ou bien, réfléchissant, n'as-tu pas jugé préférable de te taire?

Je répétai, interdit :

— Préférable? en quelle manière?

Il ne parut pas entendre :

— Quoi qu'il en soit, je ramène de ma conversation une impression qui vaut ce qu'elle vaut. A un moment donné, en effet, Mme Pesnel m'a prié de lui dire si ta tante n'avait jamais rédigé de testament.

— Ah! murmurai-je d'une voix éteinte; et qu'as-tu répondu?

— Bien entendu, qu'à ma connaissance, elle y était plutôt hostile, et ne m'avait pas soufflé mot d'un acte de ce genre.

— C'est tout?

— Non.

— Ah! répétai-je pour la seconde fois.

— A son tour, elle a répliqué : « Voyez les hasards de la vie : j'étais mieux informée que vous. » Ne sachant toujours pas ce que tu avais pu dire, je m'empressai de rectifier : « Il s'agit de testament réel, car pour des projets!... » Elle m'a interrompu : « Qu'importe d'ailleurs! réels ou projetés, ils ne seraient plus aujourd'hui que de l'histoire ancienne. »

— Alors?

— Alors, mon cher, peut-être se trouve-t-il encore quelque part un autre vrai testament, mais cela m'étonnerait. Peut-être aussi Mme Pesnel a-t-elle connu... la pièce de l'autre jour et, n'étant pas notaire, la tient-elle pour valable... Si cela était, à défaut de mieux, crois que je suis à ton entière disposition pour apporter le témoignage utile et, quelle que soit l'hypothèse, te voici prévenu... Pas d'autre question à poser?

Il me tendait la main :

— Par bonheur, les femmes, n'entendant rien aux affaires, s'y attachent rarement. Qui sait si Mme Pesnel se rappellera encore ce soir ce qu'elle m'a raconté? En tout cas, je jure bien qu'elle n'y songeait pas ce matin, quand elle rentrait chez toi avec son beau jeune homme.

— Ce beau jeune homme est mon frère.

— Tous mes compliments. On pouvait craindre qu'il ne prît de travers les folies de son aîné : il n'y paraît pas. C'est beau, la jeunesse !

Il s'en allait. Je ne tentai pas de le retenir. Désormais, j'étais livré au monstre. Il me semblait aussi que tout ce que j'aimais venait de partir avec Bourdoin!

XVII

Tout ce que j'aimais !... Alice, André : l'une ne croyant plus à ma parole et réduite à interroger un étranger, l'autre profitant du désastre de ma tendresse pour ériger la sienne! Ah! que Bourdoin avait bien su, en dix paroles, dissiper l'illusion qui jusque-là me permettait encore de vivre! Grâce à lui, la vérité comme une dalle venait de s'abattre entre eux et moi. L'affreuse comédie que chacun de nous jouait, cessait d'être possible. Désormais le silence même nous échappait : mais, en parlant, que ferais-je, sinon consommer l'irréparable?

J'oscillai sur place; une incertitude mortelle agitait mon âme devenue son jouet. J'étais l'homme au bord de l'abîme et sur qui souffle un vent furieux. J'avais l'appétit d'en finir et l'horreur d'une fin qui les laisserait seuls vivants!

Un bruit de marche interrompit ce délire. J'eus peur d'être surpris et, titubant, mis en fuite par un passant quelconque, retournai vers le Greffe.

Soudain, comme j'approchais de la maison, je les aperçus tous deux. Alice attendait toujours sur le perron : André, la tête à une vitre, surveillait la place. Sans qu'ils aient eu besoin de se concerter, chacun, soupçonnant que j'avais accompagné Bourdoin pour parler, moi aussi, de la chose, guettait ma rentrée. A cette vue, et grâce à elle, je ramassai en un faisceau les énergies dont je disposais encore. Mes traits reprirent une expression calmée, et je m'approchai d'Alice.

— Déjà fini ? fit-elle la première.

— Oui.

— Ce n'était pas bien grave!

— Pas plus que la visite de tout à l'heure.

Paroles qu'on aurait cru prononcées du bout des lèvres : quand deux personnes se rencontrent dans la rue, elles disent de même : « Comment allez-vous ? » ou « Quel beau temps ! » Entre nous, toutefois, les mots pouvaient-ils, à dater de là, ne pas revêtir un double sens tragique ? Ceux-ci déjà en étaient lourds, puisque nos yeux, en se rencontrant, subirent un tel choc qu'ils se détournèrent. Ils suffirent aussi à marquer que ni l'un ni l'autre n'étions dupes. Et je gravis les trois marches du perron. Alice reprit :

— Tu retournes auprès d'André ?

— Sans doute.

— En ce cas, vous devriez profiter de l'éclaircie qui s'annonce pour tenter une promenade. Moi, je monte me reposer dans ma chambre.

— Tu es souffrante ?

— Rien... un peu de migraine... besoin d'obscurité...

J'achevai :

— Ou de réfléchir.

Et de nouveau nos yeux se rejoignirent, cette fois avec la volonté de ne plus se quitter.

— La migraine donne surtout l'envie de ne pas penser : j'hésitais un peu à avouer la mienne, mais j'ai craint que tu ne t'inquiétasses et j'ai préféré t'attendre pour te prévenir.

Elle cherchait à justifier sa présence sur le perron, mais, incapable de détour, elle y parvenait mal. Je me contentai de faire un geste d'ennui :

— Moi qui comptais apprendre tes impressions sur Bourdoin !...

— Pour ce qu'elles ont d'intéressant!

— Raison de plus : ce serait vite dit.

Au lieu de répondre, elle rentra dans la maison, approcha de l'escalier, et, la main sur la rampe :

— Garde pour ce soir ta curiosité. J'ai vraiment une tête qui réclame du repos, et excuse-moi près d'André.

Il y eut une seconde incertaine, durant laquelle je me demandai si elle allait poursuivre ou me quitter : le second désir l'emporta, et elle commença de monter.

— Alice! m'écriai-je malgré moi.

Mon appel parut l'arrêter net.

— Quoi encore?

Appuyée contre la rampe, elle me regardait maintenant. Je ne pus m'empêcher de remarquer combien elle était pâle : effet du malaise qu'elle accusait, à moins que ce fût précisément la crainte de ce qui nous menaçait tous deux.

— Avant de t'en aller, je ne réclame qu'un effort, quelques détails rapides et puis... tu seras libre. Que s'est-il passé entre toi et Bourdoin?

— Mais... rien qui mérite d'être retenu. La visite banale... et probablement annuelle.

J'eus un geste égaré :

— En tout cas, elle te laisse malade... plus que troublée!... Inutile de nier : ton désarroi le crie, et quant à moi...

A son tour, elle venait de tendre les mains avec une soudaine expression de suppliante :

— Jean! oh! Jean! ne vois-tu pas qu'en ce moment j'ai besoin de silence! Je le voudrais partout... dans la maison... dans l'âme!...

En même temps, sa voix avait baissé : on l'entendait à peine. Pour discuter le sort des pauvres êtres que nous sommes, les éclats sont nuisibles : ils auraient trop l'air de vouloir déchirer l'ombre.

— Et moi, repris-je, j'ai décidé que, ne fût-ce qu'un instant, le silence doit cesser. Je donne l'exemple, je ne peux plus me taire : j'exige que tu parles!

A mesure, je suivais son angoisse croissante.

— Jean! je ne sais à quoi tu penses : mais je sais aussi qu'il est des pensées dont tout vaut mieux que de les exprimer. Leur permettre de franchir nos lèvres, c'est leur donner le droit de vivre.

— Qu'y aura-t-il de changé, dès lors qu'aujourd'hui déjà elles nous séparent! Tout vaut mieux que le supplice de ne plus nous connaître! Pour te garder, pour nous sauver, il ne reste qu'un chemin, prenons-le, dussions-nous y avancer à genoux et en nous déchirant!

Cette fois, j'avais approché d'elle. Je la vis saisir la rampe et trembler. Non, je n'étais pas uniquement la victime de l'ivresse intérieure qui me projetait vers la vérité proche! Je suis sûr d'avoir alors aperçu l'aveu. Il était là : l'insaisissable venait de s'enfuir, la bouche allait s'ouvrir... Tout à coup, je crus que mon cœur s'arrêtait : la chance venait de tourner. André avait paru!

Las d'attendre, il arrivait nous rejoindre.

— Eh bien! dit-il, que devenez-vous donc? Ne puis-je avoir aussi ma part des impressions laissées par le notaire?

— Pardonnez-moi tous deux de les remettre à plus tard : pour le moment, ma migraine crie grâce et je vous quitte pour la soigner.

Se jetant sur l'occasion qui m'accablait, Alice reprit ensuite sa montée.

Exaspéré, je me retournai vers André :

— Toi, mon petit...

Que voulais-je lui dire? Il importe peu de le savoir, car, au même instant, je saisis entre eux l'échange d'un regard et cela suffit pour tout déterminer. A défaut d'Alice, le confident me restait. J'attendis qu'en haut la chambre se fermât, puis ma main s'abattit sur l'épaule d'André :

— Viens! repris-je d'une voix dont la sonorité me parut appartenir à un autre qui se serait introduit subitement parmi nous.

— Que se passe-t-il? balbutia-t-il stupéfait.

— Viens, te dis-je!

Je le ramenai dans la pièce d'où il sortait, dans cette pièce témoin jusqu'alors de mes résignations exaspérées, et qui allait devenir enfin, un lieu de lumière. Ayant tiré sur nous la porte, je l'obligeai à venir vers la fenêtre. J'avais résolu de profiter de sa surprise : je ne doutais pas de pouvoir crocheter une âme, — je délirais vraiment! — et je commençai :

— Maintenant, ce ne sera plus comme tout à l'heure : ne crois pas me contenter avec des discours vagues! Tu ne sor-

tiras d'ici qu'après avoir tout dit, et, puisqu'Alice persiste à se taire, c'est toi qui vas parler !

Au nom d'Alice, il tenta de reculer. Je le retins de force, je voulais que rien ne m'échappât de son visage : il arrive trop souvent que les yeux affirment pendant que les lèvres nient. Je poursuivis :

— As-tu compris ? Depuis des jours, vous êtes deux à savoir ici une chose que je ne sais pas. J'étouffe sous vos silences complices. S'ils ne menaçaient que mon bonheur ! Mais voici que Bourdoin s'en mêle. Avec cet homme, qui peut deviner où l'on ira ? Que lui voulait Alice ? De quel droit l'avez-vous appelé ? Dès lors qu'il a passé mon seuil, je n'admets plus d'ignorer ce qu'il venait y faire et je te somme, toi qui es au courant, de me le découvrir ! Quoi que ce soit, après, je me charge du reste !

J'attendis la réponse : elle ne vint qu'au bout d'un instant, incertaine :

— Tu te trompes, dit André : je n'ai convoqué personne, et je ne suis pas le complice que tu prétends ; il aurait fallu pour cela jouir d'une confiance qui n'est pas non plus celle que tu imagines. Je ne puis rien te découvrir, car à moi non plus on n'a rien découvert !

A mesure, l'accent s'affermissait, — un accent nouveau comme le mien, — mais il était trop tard. Le début m'avait livré l'hésitation première. Affolé, je repris :

— Je ne l'admets pas. Toi-même, ou plutôt tes paroles imprudentes sont là qui te condamnent : sans elles, l'idée qu'on eût appelé Bourdoin m'aurait-elle effleuré ?

— Frère, tu t'es trompé : sur mon honneur, j'affirme ne rien savoir.

— Mensonge : il n'y a qu'un instant, j'ai surpris vos regards !

— Frère, comment te convaincre de ma sincérité ?

— En ne cachant plus rien !

— Tu avais foi, disais-tu, dans ma droiture ?

— Je n'y crois plus !

— Alors, à quoi bon poursuivre ? je ne vois pas d'issue et je renonce à me défendre.

En même temps, achevant de se dégager, il revint près de la cheminée, et rigide, les yeux au parquet, sembla désormais étranger à ce qui suivrait.

Je compris qu'il s'était ressaisi et que lui aussi m'échappait. Le sentiment de la défaite s'abattit sur moi, foudroyant. Je vacillai et, tombé sur le premier siège à ma portée, cachai ma tête dans mes mains pour réfléchir.

Réfléchit-on d'ailleurs, quand la vie se dérobe? J'étais la proie d'une désolation qui rappelait celle éprouvée au chevet de mon père mort. Je me demandais : « Qui donc a disparu autour de moi pour que je me trouve seul et désespéré à ce point? » Comme on fait encore au moment d'une mort, j'apercevais, dans leur moindre détail, toutes les joies qui avaient auparavant subjugué mon être et qui ne pourraient plus être, maintenant que la solitude était venue.

Soudain, je tressaillis.

— Jean! appelait André.

Il était revenu près de moi. Il se penchait avec des yeux de pitié; on aurait cru qu'il prétendait me consoler!

— Jean! à mon tour d'interroger. Si je ne puis satisfaire à tes questions, ne sens-tu pas cependant que de toutes mes forces je voudrais te secourir? Seulement, par quels moyens? Comment te défendre contre un désespoir dont je ne soupçonne pas la cause? Jean, je t'en conjure, écarte ce je ne sais quoi, qui depuis quelques jours a semblé me repousser, chaque fois que je tentais d'approcher de toi! Tu vas m'éclairer, n'est-ce pas?

Il s'exprimait à mots pressés et sourds. Je retrouvais même des intonations d'autrefois! Ironie de cette musique que je n'avais plus entendue depuis qu'il était de retour et qui, par un étrange renversement des rôles, ne reparaissait que pour m'arracher une confiance qu'on venait de me refuser! Pour seule réponse, je haussai les épaules. Il reprit, refusant de se décourager :

— Ah! te faire comprendre que je suis toujours le même, et que je veux ma part de ta souffrance! Quand je pense que tu te tortures peut-être pour une chimère qu'il suffirait de regarder à deux pour qu'il n'en restât rien!

Je me redressai, cette fois, avec violence :

— Où as-tu entendu cela? Ce sont des mots d'Alice que tu répètes!

— Possible! là où je m'inquiète, elle aussi ne doit-elle pas se désoler?

— Assez! n'aggrave pas le mal que tu prétends guérir!

— Jean, c'est un peu de bonne volonté que je mendie!

— Tout à l'heure aussi, j'ai mendié la tienne!

J'avais levé les yeux vers lui. Une seconde, la première lueur de ce qui nous séparait avait paru à travers nos phrases. Mais, sans doute effrayé par elle, il recula, puis, les bras au dos, commença d'aller et venir à travers la pièce. Avait-il compris, qu'en se poursuivant, une explication ne conduirait qu'à nous déchirer sans rien éclairer? Je commençais d'en être persuadé, quand au contraire il s'arrêta de nouveau, et brusquement :

— Si tu disais seulement ce que tu me reproches!...

Un instant, il parut se demander s'il devait continuer : hésitation bien superflue! Quand le destin mène, on continue toujours.

— Oh! je m'en doute! il y a mon arrivée... Excusable, pourtant... Imagine que, pendant mon séjour à New-York, tu aies appris mon mariage avec une inconnue, de passé imprécis, de condition presque servile : imagine encore que ce mariage ait eu lieu non seulement sans te consulter, mais avec l'aggravation inquiétante d'une donation de fortune anticipée : n'aurais-tu pas tremblé, à l'idée d'une révolution de vie où toutes les apparences évoquaient l'aventure, savamment conduite par une aventurière? J'ai tremblé ainsi, parce que je t'aimais : j'ai tremblé, et voulu m'informer... Tu m'as surpris en cours d'enquête : c'est la fatalité. Allons-nous rester sur ce froissement et n'ai-je pas réparé? Pour demander pardon, je n'ai même pas attendu de connaître Alice : il m'a suffi de la voir! Alors, pourquoi pareille rigueur? Te rends-tu compte d'ailleurs que tu m'aies fait souffrir? A force de vivre dans un certain état de tension, on ne s'aperçoit plus qu'il est visible et blesse alentour. Tu es autre, te dis-je. Que tu te désintéresses de mon avenir, que tu n'aies plus le désir de me diriger comme autrefois, passe encore, je l'accepte : mais Alice? au moins celle-là devrait être épargnée! Tu as la chance inespérée de rencontrer l'être le plus noble, le plus droit, le plus proche de ton âme, que je connaisse : il est près de toi, il t'aime, et pas plus pour elle que pour moi...

Il s'aperçut tout à coup que je devenais livide et, s'interrompant :

— Quoi! voici qu'une fois de plus je t'irrite? Ah! tant

pis! il est possible que mon intervention soit déplacée et que tu te demandes : « De quel droit s'occupe-t-il de cela ? » Après tout, je cherche, comme je peux, à te rendre le bien que tu m'as fait. Plutôt que de laisser gâcher vos deux bonheurs, j'aurai parlé! Jean, il ne s'agit plus de moi ! c'est pour elle que je demande grâce. Ose enfin sortir au jour le mal secret qui te ronge, et de concert, chassons les fantômes!

Il se tut. Et moi, au lieu de répondre, je ne pouvais plus que regarder cette face où passait moins l'ardeur de me sauver que celle d'en sauver une autre! Soupçonnait-il lui-même où il en était? Nous ne mesurons jamais la passion qui nous gagne. Elle s'insinue telle une eau sourde : quand elle se montre, il n'est plus temps, l'âme est noyée.

Puis un sourire navré tordit ma bouche. Il me paraissait impossible d'articuler un son, et pourtant une phrase montait à mes lèvres, qui avait l'air de m'être dictée par un autre, de même qu'au lieu de sonner la colère, ma voix allait devenir très douce, presque compatissante.

— Mon pauvre André, murmurai-je enfin distinctement, toi aussi, comme tu l'aimes!

Une épouvante convulsa son visage. Je perçus une exclamation étouffée :

— Que dis-tu ?

Mes yeux, sans le quitter, exprimaient, je le sentais, de la compassion plutôt que de la rancune et je répétai :

— Comme tu l'aimes! Tu ne t'aperçois même pas que tu ne me parles que d'elle!

Une nouvelle exclamation, moins distincte, suivit.

— C'est donc cela, Jean ? Tu as osé... tu supposes.. ?

— Je ne suppose rien : dès la première heure, j'ai su!

Alors, renonçant à protester, de même que moi auparavant, il s'abattit sur un siège en face du mien, et le silence se fit : un silence glacé, qui nous couvrait de son suaire, sous lequel cristallisaient en quelque sorte les éléments de nos deux avenirs.

Je me demandais soudain :

— Pourquoi ai-je dit cela ? Il ignorait probablement qu'il l'aimait : grâce à moi, la lumière est faite en lui. Et si je m'étais trompé ?...

Oui, telle est la soif d'illusion des pauvres hommes qu'à la

minute où je venais de rendre définitif mon désastre, je m'efforçais d'en douter!

André, de son côté, semblait devenu absent. Peut-être, comme moi, se contentait-il de subir le vertige de la chute qui nous entraînait à l'abîme : peut-être au contraire, ébloui par les perspectives que ma folie lui avait découvertes, s'efforçait-il pour un instant d'en accueillir l'espoir. Mais non, voici que lentement il relevait la tête, ne me révélant que sa douleur de vivre. Pendant un long moment, il parut quêter un encouragement que je n'eus pas la force de donner, puis se décidant :

— Du moment que tu en es sûr, grand frère, qu'exiges-tu de moi? car je n'ai pour me défendre que des paroles auxquelles, tu l'as montré, ne s'attache aucun crédit. D'ailleurs, le leur accorderais-tu sur l'heure, que demain, probablement, la défiance renaîtrait et tout recommencerait. Alors?...

Je ne répondis que par un geste évasif. Ce qu'il disait ne pouvait me calmer. Que son amour pour Alice fût véritable, ou que j'eusse été victime d'une illusion jalouse, ses expressions auraient été les mêmes.

Il reprit, après une brève attente :

— Si tu n'aperçois aucune solution, je suis en mesure, moi, d'en offrir une, de nature à te rendre la sécurité, la paix, et, je l'espère, un bonheur qui ne sera plus troublé. Il m'est aussi impossible d'accepter tes soupçons que de les écarter : l'éloignement concilie tout. Si cela t'agrée, un départ... très loin... pour très longtemps...

Il laissa la phrase suspendue. Attendait-il une protestation de ma part? un acquiescement? Je répétai le geste d'auparavant. J'avais quitté le monde réel. Je m'imaginais projeté dans un autre où les actes n'ont d'existence que momentanée et s'évanouissent avec l'instant qui les porte.

— Tout bien pesé, c'est faisable... douloureux, certes! mais la vie se prête rarement à l'agréable... Demain par exemple... Le meilleur train pour Paris est bien le matin, n'est-ce pas? Là le temps de trouver place au paquebot, et puis un nouveau voyage... sans retour, je te le promets... tant que tu ne m'auras pas rappelé...

J'écoutais toujours. Je ne me rendais pas compte de ce qu'il prononçait, ni que je vivais une heure vraie.

— Tu ne répliques rien? C'est que tu acceptes. Aussi bien,

tu as sans doute raison. Comment demeurer en liaison constante, du moment que... l'inquiétude reste en toi ?

Je parvins à répéter enfin :

— En effet, du moment qu'elle reste...

— D'ici demain, je ne te demanderai qu'une grâce. Épargnons-nous. J'aimerais ne pas nous quitter sur des injustices inutiles.

Je répliquai encore :

— Même après cela, ne crois pas que je t'en veuille. On n'est pas maître de son cœur, je le sais par expérience, et tel qui l'imaginait le conduire découvre qu'il fut mené, trop tard pour être jugé coupable.

— Je ne souhaite pas non plus cette indulgence, n'ayant rien commis qui la rendît désirable.

Peu à peu nos paroles se ralentissaient. Il semblait que nos sangues fussent paralysées par une gêne croissante. Puis plus rien... encore le silence...

Il vient toujours quand quelqu'un meurt et n'est-ce pas notre affection qui expirait ? Nos regards qui ne pouvaient plus rien nous apprendre erraient au hasard. Nos cœurs meurtris aspiraient au seul oubli qui leur fût interdit. Tant d'années mêlées, tant d'efforts où l'on a mis le meilleur de son âme ; après quoi, un passant heurte le vase : le silence accourt et couvre du drap les morceaux.

Il était là, dans la pièce où glissait la pénombre commençante, et combien plus en nous, si léger que nous avions peur de le troubler en respirant, si lourd que, ployant nos épaules, il jetait sur elles comme un manteau d'années !

Soudain, je me levai.

— Où vas-tu ? dit André, voyant que je m'apprêtais à le quitter.

— Mais, naturellement, prévenir Alice, fis-je avec un effort véritable pour articuler ce nom.

Il inclina la tête en signe d'approbation.

— ... Car, c'est bien pour demain ce départ que tu envisages ?

Nouveau signe d'approbation.

— Allons ! nous sommes d'accord... tout à fait d'accord.

L'expression avait pris dans ma bouche un sens singulier : on aurait dit qu'elle remerciait.

Je remarquai aussi qu'en marchant, je m'efforçais de ne pas

faire de bruit. La porte franchie, je la fermai de même, de manière à ne pas atteindre le silence qui continuait de veiller notre passé mort... tout mon passé, jusqu'à mon mariage.

Là-haut, près d'Alice, qu'allais-je retrouver du bonheur auquel je l'avais sacrifié?

XVIII

Nos mouvements irréfléchis traduisent toujours le combat intérieur que se livrent les pensées. A peine dans l'escalier, je m'arrêtai en cours de montée. Subitement, une question étrange venait de se greffer sur mon désarroi mental.

« Pourquoi vais-je *tout de suite* entretenir Alice du départ d'André ? »

Je percevais qu'aucune explication sensée n'en pouvait être donnée. Ce qui m'avait paru d'abord impérieusement nécessaire, devenait à la réflexion sans intérêt. Cependant je persistai dans ma résolution.

Autre sentiment qui achevait de me désorienter. J'étais assuré maintenant que le lendemain, imaginaire ou réelle, ma torture jalouse n'aurait plus d'aliment : or, au lieu de me réjouir, cette perspective me faisait peur, comme si j'eusse de mes propres mains forgé un nouveau malheur qui allait fondre sur moi.

De telles contradictions sont sans doute la revanche de la raison, quand on l'a dédaignée au profit des intuitions du moment. D'ailleurs, je passai outre et mon arrêt ne fut que passager.

Il devait être alors quatre heures ou environ. Je me vois arrivé au palier où régnait déjà l'obscurité de la nuit, puis marchant, les mains tendues à la manière des aveugles, sans songer à tourner le bouton de l'électricité. J'avançais avec lenteur; il semblait que je prisse plaisir à prolonger une station dans les ténèbres, image de mes incertitudes. Quitte à ignorer toujours pourquoi j'avais formé ce dessein et à quoi il était bon, j'atteignis enfin la chambre d'Alice et entr'ouvris la porte sans frapper.

Contrairement à ce qu'elle avait annoncé, Alice n'était point couchée. Elle reposait sur un fauteuil, les yeux clos. Évitant de faire le moindre bruit, j'achevai de pénétrer et

j'écoutai. Le souffle d'Alice tantôt se précipitait, tantôt disparaissait. Dormait-elle? Soudain ses paupières se levèrent. Elle m'aperçut sans témoigner de surprise. Elle se fût attendue à me voir qu'il en aurait été de même. Elle ne fit non plus aucun geste d'accueil et ses lèvres restèrent muettes.

« Si tu ne m'apportes rien de nouveau, paraissait dire son immobilité, pourquoi es-tu venu? »

Je balbutiai :

— Je te dérange.

Elle fit non d'un signe de tête.

— Comment vas-tu?

Un nouveau signe, comme pour répondre : « Qu'importe! » Elle devait savoir déjà à quel point c'était secondaire en ce moment pour tous les deux. Je poursuivis :

— Pardonne-moi de te troubler : je n'ai pu attendre et désirais te mettre au courant.

Elle inclina la tête, de l'air de quelqu'un qui accueille une chose attendue.

— Que se passe-t-il? murmura-t-elle ensuite, parce que je m'arrêtais.

— Rien de grave. André vient de m'annoncer son départ pour demain. On le réclame à Paris. Peut-être devra-t-il regagner New-York sans revenir.

— Il en a été informé seulement tout à l'heure?

— Je le suppose.

— Eh bien, mon ami, je conçois que tu en éprouves du chagrin : mais que faire, sinon nous incliner? J'avais toujours prévu que tôt ou tard cela finirait ainsi.

— C'est tout ce que tu en penses?

— Que pourrais-je penser d'autre?

— J'avais cru... je craignais... Dès lors que tu approuves, n'en parlons plus. Excuse-moi d'être venu. J'ai obéi à une impulsion absurde.

Je laissais tomber les mots un à un. Je m'efforçais de surveiller son attitude, à travers la pénombre. Indifférence réelle ou maîtrise d'une volonté dès longtemps préparée à ce qui arrivait, rien ne transparaissait.

— Absurde... pourquoi?

Comme un écho, la fin de ma phrase me revenait, répétée par Alice. Elle continua :

— Il semble au contraire naturel que tu me confies aussitôt ce qui t'inquiète ou te cause de la peine.

Ce fut mon tour de devenir un écho :

— Naturel... en effet.

Une courte pause suivit.

— Plus j'y réfléchis, plus j'ai l'impression que la vérité seule permet de vivre.

Le mot me fit chanceler : mais elle venait de refermer les yeux et ne s'en aperçut pas. J'attendis un instant, avec la peur de les voir se rouvrir pour réclamer « cette vérité qui seule permet de vivre, » et qui m'était interdite. Enfin, je reculai doucement jusqu'à la porte et repartis.

Sur le palier, je me heurtai à André.

— Où vas-tu?

Je me demandais tout à coup s'il n'avait pas voulu, lui aussi, voir Alice.

— Dans ma chambre ; j'ai des bagages à préparer... tu le conçois?

— C'est juste.

Nous nous efforcions de sourire.

— J'espère avoir fini pour l'heure du dîner, dit-il encore.

Il avait dû trouver ce prétexte pour éviter le tête-à-tête. Je lui en fus presque reconnaissant.

— A ton aise : moi, je descends. Tu sauras où me retrouver.

Et je demeurai seul jusqu'au repas. Une extraordinaire fatigue paralysait mon cerveau. Je continuais de ne pas réaliser le présent. Devenu pareil aux dormeurs poursuivis dans la torpeur du réveil par une image qui continue leur rêve, je murmurais parfois :

— La vérité... la seule vérité...

Mais ce n'était bien là qu'une répétition machinale, et la pensée commencée ne s'achevait pas.

Lorsque le domestique vint annoncer que « monsieur était servi, » je crois que je ne m'étais pas rendu compte du temps écoulé. Avais-je somnolé? peut-être. Je me dressai en sursaut :

— Madame est-elle prévenue?

— Madame est déjà dans la salle à manger, avec M. André.

Une atroce crispation me serra le cœur. Ils avaient donc su se rejoindre et sans doute échanger des adieux hors de ma présence! Cependant, je souris, une fois de plus.

— Très bien. J'y vais.

Ironique, la pensée se remit à tinter dans ma cervelle.

— La vérité... la seule vérité...

Où gisait-elle? Qu'importe, puisque le cauchemar finirait le lendemain?

En approchant de la salle à manger, j'eus soin de faire du bruit : je désirais les interrompre et non les surprendre. Quoi qu'il y eût entre eux, je le répète, n'étions-nous pas au bout? Je m'attendais aussi à un repas pénible ; ce fut un repas ordinaire où rien ne rappela qu'il fût le dernier de notre réunion. Alice, qui se disait encore souffrante, ne touchait aux mets que du bout des lèvres. André mangeait à peine. Néanmoins chacun affectait de garder une apparence détachée. Il ne fut question que du Puy ou de lieux communs. La séparation planait sur nous, on ne songeait qu'à elle, et, à cause de cela, il devenait facile d'écarter tout ce qui aurait conduit à en parler.

Le dessert achevé, André se leva le premier et osa enfin aborder le sujet :

— Vous savez, dit-il s'adressant à Alice, que l'heure du train est matinale. Le plus sage est donc pour moi de terminer ce soir mes préparatifs, et, pour vous surtout, de ne pas vous déranger demain.

Puis, plus bas et, je le crois, malgré lui :

— Quand reviendrai-je, maintenant?

J'entendis Alice murmurer :

— Mais... cela dépend de vous... bientôt peut-être...

André me regardait. Bien que ses yeux eussent l'air de me supplier, je ne dis rien.

Une courte scène suivit et qui, dans ma mémoire, se superpose exactement à l'image de leur première entrevue.

Ils étaient debout. De nouveau, ils semblaient chercher à se découvrir l'un l'autre. Un émoi mystérieux hâtait leur souffle. Et je vis André approcher près d'elle, toujours comme jadis. Je m'attendis à ce qu'Alice penchât encore son front vers lui ; elle y songea, qui sait? Cependant André cessa soudain de s'avancer, tous deux se redressèrent.

— Je suis bien heureuse de vous avoir connu, dit Alice simplement.

— Et moi, répondit André, je n'oublierai jamais que mon frère vous doit un grand bonheur.

— Adieu, André.

— Adieu, Alice.

J'écoutais : je guettais : je n'ai rien surpris de plus. Ah! la vérité!

XIX

André partit le lendemain, à sept heures.

Un jour blafard naissait. Autour du train, des flocons de neige tourbillonnaient, absorbant dans leur chute le peu de bruit qui s'élevait alentour. Seul, de temps à autre, le choc d'un marteau contre un essieu déchirait l'air d'un éclat que le froid vif rendait insupportable.

Une heure auparavant, André et moi nous étions abordés au pied de l'escalier. La nuit régnait encore. Et, nous saluant à voix basse, nous avions l'air de gens qui font une relève de veillée funèbre. Jamais d'ailleurs la maison n'avait paru à ce point vidée de son existence profonde. C'était elle, peut-être, la morte...

Ensuite, descente pénible par des rues glissantes et dans un décor sinistre, murs noirs et tapis blanc. Nous avancions, côte à côte, séparés par nos pensées et persistant à paraître ignorer, lui qu'il aimait Alice, moi que je le chassais.

Enfin arrivée à la gare ensevelie dans la demi-obscurité et hâte vers un compartiment. Des voyageurs clairsemés errent sur le quai. Çà et là, des paroles banales s'échangent, destinées à dépister la curiosité des auditeurs inconnus qui rôdent au voisinage. Nous-mêmes, les lèvres closes sur ce qui s'agite en nous, en prononçons de semblables. Les vraies tragédies qui déchirent restent enfouies jusqu'au bout dans l'inexprimé. Un coup de sifflet, un visage à la portière, une lanterne rouge qui s'évapore dans la brume... et puis les deux files de rails redevenues inutiles ou plutôt marquant l'infini de la distance, et en moi, la détresse de ceux qui restent... de ceux pour qui rien ne change.

Je devrais être libéré, satisfait : je suis là, écrasé par le caractère définitif de ma misère. Je viens de chasser mon frère après avoir chassé la naine, et, pas plus qu'auparavant, je n'éprouve de soulagement. En racontant ces choses, je me demande par quel aveuglement je n'ai pas vu aussitôt qu'il n'en pouvait être autrement, puisqu'entre Alice et moi le mystérieux

dissentiment du début demeurait entier. Je n'avais cessé d'accuser les autres : j'oubliai cette fois encore de m'accuser moi-même, et je quittai la gare, chassé par le malaise persistant que me laissait le départ d'André, autant que par la bise, qui commençait de souffler en rafale.

La neige croissait. Êtres et choses semblaient se dissoudre dans un bain de nuées. Tout ce qu'atteignaient mes yeux me paraissait imaginaire : en revanche, ma rêverie seule prenait une existence concrète et je me demandais : « Vais-je retrouver l'insaisissable? » En même temps, insensible à la tourmente, je désirais retarder l'heure où une réponse me serait donnée : parvenu à la place du Breuil, plutôt que de regagner la ville haute, je retournai sur mes pas. Mais à peine arrivais-je à la croisée du faubourg Saint-Jean, que je crus défaillir : descendant l'avenue de la gare, Alice venait à ma rencontre...

Elle !

J'hésitai d'abord. N'était-il pas convenu qu'elle resterait là-haut, et que les adieux de la veille étaient définitifs?

Elle! n'ayant pas résisté peut-être au désir suprême de revoir celui qu'elle aimait, et regagnant ensuite la maison avec l'espoir que j'ignorerais sa sortie! elle qui, à son tour, me reconnaissait et, sans hésiter pourtant, se dirigeait vers moi !

Une fureur imbécile, soudain, abolit ma raison. J'eus la vision d'un passage à niveau et de deux êtres, dont l'un jette des baisers au train qui passe, et l'autre agite dans l'espace une main qui les recueille. Indifférent aux conséquences possibles de mon acte, je pris mon élan, courus au-devant d'Alice, la saisis brutalement :

— Tu vas expliquer tout de suite ce que tu fais ici ! où vas-tu et d'où viens-tu ?

— Ah! dit-elle, je te rencontre enfin ! J'ai été jusqu'à la gare et je me désespérais de t'avoir manqué !

Elle avait l'air vraiment de trouver naturelle mon apparition imprévue. Elle ne remarquait même pas la rudesse de mon geste. Je crus à une feinte.

— Tu ne me tromperas pas ; à pareille heure, qui pouvais-tu chercher, sinon...

Elle acheva :

— Sinon André : tu le vois, je lis dans ta pensée.

— Raison de plus, pour oser la vérité !

— Raison de plus pour me croire quand j'affirme ne chercher que toi seul !

— Il était si simple d'attendre mon retour !

— Non, parce qu'il y a des sentiments qui n'attendent pas : si l'on n'y cède sur-le-champ, ils fuient et ne reviennent plus !

— Je voudrais te comprendre...

— Inutile ! tout à l'heure, tout sera clair. Je ne te rejoins que pour cela !

Tout en parlant, elle regardait autour d'elle. Je ne commençai qu'alors à m'apercevoir de l'accent impérieux qu'elle avait pris. C'était comme si une âme inconnue de moi la conduisait. Je repris :

— Tu cherches quelque chose ?

— Une voiture pour Cambaleyres.

— Par ce temps !

— Le temps compte peu.

— Qu'as-tu donc à y faire ?

— Nous y retrouver ensemble.

— La maison est plus près.

— A la maison, je n'aurais pas l'aide qui m'attend là-haut.

— Tu as besoin du secours de Rosa ?

— Partons.

Elle avait fini par apercevoir la voiture souhaitée et la hélait.

— Partons, dit-elle encore, s'installant en hâte à l'intérieur.

J'obéis, c'est-à-dire qu'ayant donné au cocher ses instructions, je montai après elle. Je ne me rendais plus compte de ce qui se passait. Ma colère fondait devant un pareil imprévu. Je continuais d'être aveuglé par une folie passagère ; seulement, elle n'était plus la même.

Un voyage suivit, irréel comme ce qui avait précédé. A peine hors de la ville, il fallut avancer dans une tourmente. Nous avions l'air de foncer sur un mur blanc qui cédait, mais ne se déchirait pas. Mangé par la neige, le peu de bruit qui nous escortait paraissait venir d'ailleurs. Sans les cahots qui nous secouaient, on eût douté d'avancer. Enfin assis auprès d'Alice, je n'avais qu'à me pencher pour atteindre ses lèvres ; je n'éprouvais qu'un désir, — être immobile, — qu'une sensation,

— l'appréhension de ce retour dont j'ignorais le motif, bien qu'il me fît peur comme si je l'avais déjà connu!

Alice, de son côté, semblait détendue. Elle devait ressentir sans doute le soulagement qui accompagne toujours l'inéluctable. Tant que le geste définitif est encore en puissance, le cœur obéit à un rythme vertigineux : à peine a-t-on passé à l'acte, on se sait devenu le jouet du courant choisi, et la paix vient.

Lorsque Cambaleyres parut, je demandai :

— Comptes-tu rester une partie de la journée, ou faut-il conserver la voiture?

Elle répliqua :

— Assurons-nous d'abord que Rosa n'est pas sortie.

Et elle descendit, appela :

— Rosa! Rosa! êtes-vous là?

Une voix répondit de la cuisine :

— Naturellement, que j'y suis! Qui mettrait-on dehors par ce chien de temps?

— Et peut-on déjeuner?

— Bien sûr!

— Alors, congédie le cocher.

— Cependant, pour le retour...

— Pour le retour, on avisera! qu'il s'en aille! c'est le mieux.

Par ce chien de temps, comme disait Rosa, la Sibère risquait d'interdire toute rentrée au Puy : n'importe, j'obéis encore. Alice était déjà dans la maison.

Oh! l'accueil de celle-ci, avec ses murs suintant, la glace qu'elle jette sur les épaules, le crépuscule mauvais que la lumière met à chaque fenêtre! Se peut-il que nous ayons vécu ici les grands jours heureux de ma vie? Avant de franchir le seuil, je jette un coup d'œil vers le parc : même détresse des arbres devenus spectres. Et, quand j'avance à l'intérieur, je m'aperçois que, grâce à la neige accrochée aux semelles, ni Alice ni moi ne faisons de bruit en marchant. Ce ne doit pas être nous qui rentrons à Cambaleyres ; des fantômes ont pris nos places. Je ne puis croire non plus que ce soit nous qui parlions. N'est-ce pas un cauchemar qui me suggère ce que j'entends?

— Du feu... oui... dans la chambre, cela va de soi, mais auparavant dans celle que j'occupais jadis... le débarras actuel...

Un cri m'échappe :

— Tu sais bien que le débarras...

— Je t'en prie, laisse-toi conduire !

Impérieuse, Alice nous fait signe. Rosa et moi baissons la tête. On ne résiste pas dans le rêve ; nous rêvons tous les trois !...

Rêve encore, l'étreinte de peur qui me saisit à l'entrée dans une pièce qui n'est plus pourtant qu'un grenier en désordre. Il y a beau temps que les souvenirs de « Mademoiselle » s'en sont évadés et le paroissien de Mme de Casterac ne contient que des images de piété. Si mon souffle s'accélère, si je me vois contraint d'aspirer l'air, comme si un fardeau pesait sur ma poitrine, non, je ne le dois pas aux aîtres indifférents où Alice me contraint de pénétrer. C'est plutôt qu'en retrouvant le décor, je retrouve aussi au fond de moi la série d'actes auxquels il a servi. Tout à coup, je me rappelle qu'avant la venue d'André, il y eut autre chose, — et que cette chose est intacte. Elle n'a jamais cessé de vivre, mais j'avais cessé de la voir. Le mensonge rentre en scène : où me conduira-t-il ?

Après cela, des gestes simples, tels qu'il est d'usage d'en faire aux minutes poignantes. C'est le feu qu'on allume, ce sont des sièges qu'on apporte. Alice explique à Rosa :

— Pour le déjeuner, n'importe quoi ! Cela n'a aucune importance !

Moi-même, accroupi devant la cheminée, je semble ne m'occuper que d'activer le brasier, cependant qu'autour de la maison la Sibère siffle une charge, et que, derrière les vitres, la neige furieuse paraît me défier de quitter jamais ce lieu. Enfin, Rosa s'esquive ; la porte se ferme sur elle avec un cliquetis de verrou. Nous voilà où Alice a souhaité me conduire en telle hâte et seuls !

Me relevant soudain, je me tournai vers Alice qui venait de prendre une chaise pour s'asseoir.

— M'apprendras-tu maintenant...?

— Viens là, d'abord, près de moi...

Un court instant s'écoula. Je m'installai comme elle souhaitait.

— Et puis, de grâce, ne m'interroge pas. A distance, je croyais si facile de parler : hélas ! je m'aperçois qu'ici ou ailleurs l'effort reste le même.

Je n'insistai pas : l'air absent, je m'étais mis à regarder le feu et, en réalité, ne regardais que ma peur. Deux routes s'offraient à elle, l'une vers le passé, l'autre gagnant l'avenir : derrière moi le mensonge, devant nous André. Laquelle allions-nous prendre?

Un nouveau temps prolongea mon attente. Ensuite, oubliant sans doute qu'elle m'avait appelé auprès d'elle, Alice se leva :

— Où vas-tu?

— Nulle part... je cherche à retrouver des images lointaines...

Elle poursuivit, songeuse :

— La première fois que je pénétrai dans cette chambre, pourquoi n'ai-je pas eu le moindre pressentiment de ce qui m'y attendait? Il y a des lieux prédestinés. Tu as eu beau défigurer celui-ci, je ne m'y suis jamais retrouvée sans penser que quelqu'un m'y guette, avec la volonté de chavirer ma destinée.

Peut-être espérait-elle un mot d'encouragemement : moi, je m'obstinais à contempler le feu, c'est-à-dire les deux routes.

— Puérilité, n'est-ce pas? Tâchons de songer à autre chose... Au fait, tout s'est-il passé sans difficulté, ce matin?

Je ne fis aucun geste, sinon un signe de tête affirmatif. Croyant le choix fait, et que nous n'étions venus que pour parler de *lui*, j'étais seulement devenu pâle, en dépit de la chaleur du foyer.

— Sais-tu exactement les raisons d'un rappel si brusque?

— Mais... je l'ai dit... des affaires...

— Bien imprévues...

— Les affaires le sont toujours.

— Même au point d'ignorer deux heures avant leur existence?

Je ne pus retenir une sourde exclamation :

— Comme tu regrettes ce départ!

— Oui.

— Pourquoi?

— Parce qu'il me prive d'un conseiller.

— Ne suis-je pas là?

Nos paroles s'espaçaient.

— Tu serais juge et partie : ce n'est plus la même chose.

La bûche sur laquelle j'appuyais les pincettes se rompit en crépitant : cependant je restai dans la même position. Extérieurement, rien n'aurait révélé mes sentiments. J'entendis après

cela un bruit léger. Alice avait recommencé de marcher.

On ne soupçonne pas ce que peut devenir, à certaines heures, le langage d'un pas. A travers la marche inégale qui bruissait derrière moi, tantôt frémissante, tantôt coupée par un arrêt, mieux que sur un visage, je lisais les alternatives d'un débat dont j'étais sûr que mon amour était l'enjeu. Chose curieuse, je savais qu'il s'agissait d'André; cependant je devinais qu'en même temps la pièce prenait une vie secrète. Il était évident qu'elle ne jouait aucun rôle dans nos propos et je m'attendais, malgré moi, à la voir intervenir.

Tout à coup, le pas d'Alice s'arrêta. Lassitude, ou résolution prise? Un moment je m'obligeai à ignorer cet arrêt. La respiration suspendue, j'espérais uniquement une reprise de marche qui persistait à ne pas venir. Puis, ce fut une sensation de silence croissant : d'un silence où passait l'angoissante majesté d'un verdict. Si désireux que je fusse de prolonger mon immobilité, je me sentis impuissant à la garder plus longtemps : avec lenteur, je me tournai pour apercevoir ce qui se passait, et, frappé de stupeur, ne bougeai plus.

A l'angle de la pièce, Alice tenait dans sa main le paroissien de Mme de Castérac et me regardait.

— C'est bien là, n'est-ce pas, que tu l'avais trouvé?

Elle attendit que j'eusse acquiescé d'un signe pour approuver à son tour. Nous avions l'air de redouter les paroles qui vont trop vite; maintenant que l'autre route, la vraie, se découvrait, une suprême hésitation retenait nos deux pensées.

— ... Et lorsque tu as découvert comme moi ce... brouillon, n'as-tu pas cru, — toujours comme moi, — qu'il s'agissait d'une pièce véritable?

J'inclinai de nouveau la tête :

— L'aurais-je sans cela portée aussitôt chez Bourdoin? parvins-je à répliquer d'une voix éteinte.

— En effet... les notaires sont seuls à voir ces détails... pas nous...

Un instant avant de l'abandonner, elle continua de tourner le paroissien en tous sens, comme si elle eût voulu lui arracher, à lui aussi, une réponse. Revenant ensuite près de moi, elle dit simplement :

— Jean! ce n'est point de ma faute, une autre aurait fait de même : pardonne-moi d'avoir douté.

J'achevai si bas qu'elle dut l'entendre à peine :

— ... Et de douter encore...

Elle eut un haussement d'épaules, infiniment las :

— Je ne sais plus... ou plutôt, le voile se lève. Durant des semaines, j'ai cru que cette chose menaçait de nous séparer : ce matin, au contraire, j'ai compris qu'elle n'avait été qu'un prétexte: entre nous deux, ce qui ne peut se supporter, c'est le mensonge.

Je répétai :

— Le mensonge... oui...

— Alors, acheva-t-elle, j'ai résolu de venir ici pour te montrer où j'en étais et, la première, détruire l'obstacle. Après cela, il me semble que nous devrons aller jusqu'au bout : mais il faudrait m'aider...

Je continuai de rester immobile, bien qu'il me semblât être emporté par une tourmente furieuse, subitement déchaînée. De quel mensonge parlait-elle donc? Du mien, ou d'un autre encore ignoré de moi? Dire que, sous l'empire de ma jalousie pour André, j'avais cru le passé aboli!

— Qu'appelles-tu aller jusqu'au bout?

Elle baissa les yeux :

— Ne rien taire... pas même ce que tu caches...

Je me dressai violemment. La pensée qu'elle *savait* et m'avait déjà condamné peut-être, provoquait en moi une réaction désespérée. Plutôt que de succomber sans défense, c'était moi maintenant qui décidais d'attaquer, et allais devenir accusateur!

— Si quelqu'un s'est tu, ici, n'est-ce pas toi dont le mystère, depuis des jours, me torture? Et d'abord, depuis quand connais-tu cela?

Alice n'eut pas d'hésitation sur ce qu'était *cela*. Le papier fatal n'existait plus; on l'avait déchiré, jeté aux ordures : cependant, tous les deux, — je dis bien, tous les deux! — nous en étions à n'oser pas lui donner son vrai nom!

— Cela? je l'ai trouvé par hasard, quatre jours avant l'arrivée d'Anna.

Elle crut surprendre une incrédulité de ma part.

— Oh! reprit-elle vivement, je te jure que je ne soupçonnais rien. Pourquoi étais-je entrée ici? je ne m'en souviens plus. Pourquoi aussi ai-je manié le paroissien? Il me semblait que

ma main était guidée par une seconde vue. De même, après ma découverte, quel soulagement! Je me disais : « Il a voulu me donner Cambaleyres : puisque Cambaleyres devait être à moi de toutes manières, chassons mes scrupules à l'accepter. Surtout que Jean garde l'illusion de son acte ! et pour cela, détruisons ce papier ! » Je m'apprêtais à le faire, je l'aurais fait : mais c'est alors que l'idée a surgi, atroce, déchirante... On aurait dit que l'écriture me la jetait au visage ! Soudain je me suis sentie vaincue, et je me suis enfuie... après avoir remis en place le livre et son contenu intact...

Je balbutiai :

— Toi aussi !

Elle ne dut pas entendre; toute à son récit, elle poursuivait :

— Ensuite la lutte épuisante... N'imagine pas surtout que j'aie accepté d'emblée l'idée qui venait de m'assaillir ainsi. Seulement, tant de fois auparavant, j'avais interrogé l'inexplicable que me semblait ta tendresse ! « Comment a-t-il pu entrer dans ma vie? me demandais-je sans cesse. Il ne me connaissait que pour avoir soigné une parente détestée, et il est accouru ! Il ne pouvait encore m'aimer vraiment, et il a exigé que j'acceptasse une fortune ! » Et voilà que, tout à coup, une explication paraissait : si, toi aussi, tu avais connu le même papier... avant? Si ta demande n'avait été qu'un moyen détourné pour... Tu frémis? tu as compris... La voilà, l'idée que le papier m'avait jetée ! J'aurais préféré être morte ! Avoir connu l'amour que tu m'avais donné, et subitement découvrir qu'il n'y eut là qu'un jeu, le paiement muet d'une dette ou la rançon d'une combinaison d'intérêts ! Le lire même sur ton visage ! car, par une coïncidence affreuse, toi aussi, à dater de là, tu changeais. Au repos, quand tu pensais n'être pas regardé, ton expression devenait harassée : tu n'aurais pas été différent, à bout d'effort, et incapable de prolonger l'illusion où tu avais essayé de me tenir ! Anna, de son côté...

— Anna ! je m'en doutais !

— Tu l'as écartée : c'était bien : que n'as-tu écarté avec elle l'idée, au lieu de l'implanter en moi, ensuite, et avec quelle force irrésistible !

Je poussai une sourde exclamation :

— Moi ! moi ! j'ai fait cela !

— Tu l'as fait! Rappelle-toi : l'après-midi, Anna était partie. Nous errions dans le parc, le soir. Brusquement, j'ai cru rêver. Tu parlais de découverte analogue à la mienne. Un brouillon, disais-tu... Un brouillon! Ainsi tu ignorais l'original : ah! le bonheur qui rentrait en moi! Tu m'avais donc aimée? Je ne discutais plus le miracle, j'acceptais qu'il y en eût un et qu'il fût pour moi... Hélas! quand j'ai voulu connaître l'endroit de ta trouvaille, quel désastre! Toi et moi avions vu la même chose : mais, toi, tu la traitais de brouillon et tu l'avais déchirée!

La voix d'Alice sombra :

— Comprends-tu maintenant? entre deux témoignages, le tien qui parlait d'un papier sans valeur, et le mien, je n'ai plus hésité : et, puisque tu m'avais trompée une fois, pourquoi ne m'aurais-tu pas trompée toujours?

Sans doute, espérait-elle qu'un cri de révolte l'interromprait. Figé, je ne sus que prononcer :

— En effet...

Et j'avais moins encore l'air d'approuver par ce mot la marche logique exposée que de reconnaître un fait impossible à nier désormais. Il y eut une courte pause, durant laquelle Alice reprit haleine.

— Après?... après, j'ai souffert..., j'erre, je ne vois plus... Il y a des heures où je t'accuse avec la certitude que tu es coupable; et puis d'autres, où, de toute mon âme, je veux que tu ne le sois pas! Hier, par exemple, quand ce notaire est venu, que de ruses pour l'amener où je voulais, et comme j'ai tenté de déchiffrer ses réponses ambiguës! Un instant, je me suis rassurée. On a beau n'attendre d'un homme de loi que des demi-vérités, celui-là m'avait semblé la dire entière : tout à coup, tu parais; ton trouble suffit pour que renaisse tout le mien... Je le répète, ce n'est que cette nuit, ou plutôt ce matin, que j'ai fini par voir clair. Alors, tout de suite, je me suis levée et j'ai couru vers toi. Jean! la faute inexpiable serait, après avoir menti, de continuer de mentir! Jean, le salut est dans la vérité! quoi qu'il y ait, qu'elle éclate et nous délivre! Je viens de tuer un de nos deux silences : je t'en conjure à mains jointes, imite-moi. Plus de détours; j'accueillerai tout, pourvu que je cesse de douter!

J'ai rendu exactement, je crois, le texte de ce récit; de quelle manière en exprimer le son? Bientôt je n'entendis que

lui. A mesure qu'Alice avançait, comment ne pas sentir qu'à travers ces accents m'était rendue la présence divine d'un amour que je croyais perdu? Ce qu'elle disait de moi aurait dû tuer chez une autre la tendresse, et voici qu'au contraire chaque mot d'elle criait qu'elle m'aimait toujours! Repris de mon ivresse et prompt à me leurrer, j'écoutais chacun d'eux, perdant conscience de l'occasion à laquelle je les devais, uniquement au délice de découvrir encore mienne celle que je désespérais de reconquérir, parce qu'un autre l'aurait prise. S'oriente qui voudra dans les inconséquences du cœur! maintenant que, masque tombé, l'insaisissable s'était livré, j'oubliais jusqu'à son existence! Non seulement, je n'en avais plus peur, mais il me semblait qu'un signe suffirait à le chasser. Pour toute réponse, à l'appel d'Alice, je me levai, j'approchai d'elle, et, mettant un baiser sur ses lèvres tremblantes :

— Folle! Folle! avoir souffert ainsi en te taisant!

Sa tête roula sur mon épaule. Me figurant redevenu le maître de notre bonheur retrouvé, je poursuivis, dans un élan où éclatait mon amour pareil au sien :

— Folle, en être là, quand il suffisait de poser tes yeux sur les miens pour y découvrir le seul effroi de te perdre! car, depuis des semaines, depuis que toi-même étais changée, cet effroi m'a rongé. Regarde et lis! Ma vie n'a commencé qu'auprès de toi. Je ne suis plus qu'un reflet, une petite ombre fidèle et qui, si tu partais, disparaîtrait aussi. Tu es le présent merveilleux et unique : au delà, mon seul désir est toi encore; derrière, tout a pu être, puisque tu n'y étais pas!...

Je l'entendis répéter :

— Derrière, tout a pu être...

Je mis ma main devant sa bouche pour arrêter la suite :

— Tais-toi : ne gâte pas ce moment où m'inonde ta lumière, enfin dégagée des brumes qui l'ont voilée! Dire que tu t'es déchirée et que tous deux avons pensé nous perdre pour cette chose morte, — du passé! — pour ce néant dont le moins qu'on puisse assurer est que, même s'il avait existé, il ne compterait pas!

— Jean! tu me fais peur!

— De grâce, qu'y a-t-il encore? Allons-nous recommencer à chercher derrière chaque parole de quoi alimenter des craintes imaginaires?

— Ces mots : même s'il avait existé !...

— Les ai-je prononcés?

— Ces mots, quelqu'un déjà, hier, les a dits, devant moi, et j'ai refusé de le croire ! mais c'est toi maintenant... toi...

Tournant vers moi un visage de nouveau désemparé, elle s'était dégagée sans effort et reculait. Comment d'ailleurs l'aurais-je retenue, puisque moi aussi venais d'être pris à la gorge littéralement par une nouvelle inquiétude? Si un autre, en effet, avait parlé ainsi du passé, c'était donc qu'un autre le connaissait !

— Quelqu'un hier?... Peut-on au moins connaître le nom de ce confident... imprévu ?

Elle ne répondit pas.

— Oh ! m'écriai-je, il est trop tard pour reculer : tu vas le nommer !

Point de réponse.

— Il n'y a pas tant de noms entre lesquels hésiter : c'est Bourdoin ou c'est André : lequel?

Toujours même silence.

— ... Et dès lors que Bourdoin, lui, avait presque réussi à te rassurer...

Ma voix, devenue rauque, s'étrangla. Moi non plus, je ne pouvais achever !

Ainsi, par un détour imprévu, celui que j'imaginais définitivement écarté rentrait en maître, et pas plus qu'auparavant nous n'avions nommé le testament, nous n'osions, ni l'un ni l'autre, cette fois le désigner ! Seconde vertigineuse. Après le vol en plein ciel, l'écrasement au sol. Tout ce qui avait précédé, comédie probablement. Imbécile, qui m'étais laissé prendre à une émotion, sans autre objet que de dépister mes soupçons jaloux ! Voilà donc pourquoi, dès le début, Alice m'avait parlé de *lui !* mais, grâce à Dieu ! l'adversaire enfin débusquait de son repaire : plus de feintes capables de me détourner encore et, puisqu'il le fallait, à mon tour, comme j'allais tuer le silence !

— De quel droit André s'est-il permis de t'entretenir d'un sujet qui n'appartient qu'à nous deux ? commençai-je, parvenant avec peine à sortir chaque mot.

— Lui reprocheras-tu maintenant de t'avoir défendu ?

— S'il me défendait si bien, c'était pour mieux te voler à moi !

— Jean, ce que tu dis est hors de sens!

Mais implacable, je poursuivais :

— Voilà donc où nous allions ! La seule chose que tu n'avais pas dite est que ton cœur appartient à un autre ! Après cela, qu'importe, je le demande, que j'aie trouvé le testament avant de te connaître et que le mensonge, dès notre première entrevue, ait empoisonné ma vie ?

Alice tendit les bras :

— Jean ! tu délires ! nous rêvons !

— Je ne rêve pas. Tu réclamais la vérité : remercie André qui te l'aura donnée, et par elle la liberté !

J'entendis un sanglot, puis le tapotis de la neige contre les vitres, puis, du côté de l'âtre, une bûche qui sifflait. Comme lorsqu'on va mourir, un tourbillon d'images envahit mon cerveau. Le monde visible s'effaça, même Alice ; je n'aurais pu dire si je vivais encore !

De tels instants se gravent à jamais.

Avant tout, une impression aiguë de délivrance, d'enchantement rompu, de rentrée parmi les hommes. Désormais, plus de réticences : j'avais cessé d'être traqué, repris le droit de jouir du grand jour, comme les autres. Quel repos ! Mais en même temps aussi, la crainte d'être dupé par une nouvelle illusion, la peur qu'après ce duel dont nous sortions l'un et l'autre mortellement blessés, l'ennemi ne revînt nous achever ! Car c'était bien un duel qui finissait, — le duel des deux êtres candides que nous avions été contre un papier, ou plutôt contre une morte ! et qui m'assurait que celle-ci fût maintenant satisfaite ?

Ensuite, la plongée dans le réel et l'épouvante... Je n'existais que pour un amour ineffable : je ne parvenais pas à concevoir un avenir où j'en serais dépouillé et, dans ma stupide colère, d'un mot je venais de détruire la merveille ! Ah ! ne pouvoir supprimer ce rien, que l'air a dissipé, et qui demeurera désormais tant que nous vivrons, pour valider mon désastre !

Combien de temps sommes-nous restés ainsi, face à face, et isolés dans le désespoir au point de ne plus nous voir ? Quelques secondes peut-être. La durée n'est que la mesure de l'activité mentale, la nôtre était alors telle qu'elle aurait aussi bien rempli des heures.

Enfin, je perçus une plainte à voix basse.

— Alice ! appelai-je, avec la même anxiété que si, l'ayant vue fuir, je jetais son nom dans la nuit.

Puis approchant d'elle, mes genoux fléchirent, et, maudissant la vérité comme tant de fois auparavant j'avais maudit le mensonge :

— Alice ! soupçonnes-tu de quel martyre je sors, et vers quel autre je vais, maintenant que tout est découvert ?

Un nouveau sanglot étreignit sa gorge :

— Où allons-nous en effet ?... fit-elle d'une voix sans timbre.

Je baissai la tête.

— Où tu décideras...

Elle dit encore, du même ton accablé :

— Comment le pourrai-je ? Je me débats dans l'obscur...

Je repris, haletant :

— Et moi donc !

— Tu parlais de martyre : je vois le mien.

— Je vois l'horreur de te perdre !

— Moi, celle de douter. Tu ne crois plus en moi : m'as-tu jamais aimée ?...

Je fis un geste fou :

— Je t'ai aimée, je t'aime au point d'accepter de ne plus te garder, si ton bonheur était ailleurs, et quitte à en mourir !

Elle frémit à son tour :

— Moi, au point de te pardonner ce doute qui reparaît !

Nos paroles alternaient, litanies de la douleur, brûlant moins du regret de ce que nous avions perdu, que de la volonté de le retrouver encore...

Je repris :

— Alice, ma chérie, tu n'as vu que le mensonge du départ : mais, parce que je t'aimais, je n'ai plus cessé de mentir, et c'est bien pis. On écoute, on parle, on rougit. Tout s'altère. On ne connaît plus que de la peur autour de soi, une peur que chaque habileté misérable alimente, une peur qui vaut presque la catastrophe. Oh ! comme j'ai eu peur de Bourdoin, d'André, de tous... Et comme j'ai peur encore de toi qui me considères, qui m'écoutes, et qui peut-être refuses de comprendre que tout cela, c'était par effroi de te perdre !

— Jean, si je n'avais eu le même effroi, aurais-je autant souffert ? J'avais cru que la vérité sauvait : elle achève d'égarer. J'erre dans un dédale.

Ses yeux en même temps s'étaient posés sur les miens. Elle se tut. J'étais à ses genoux et la regardais aussi. Échange muet où d'abord ne passaient que nos détresses, où s'insinuaient déjà des souvenirs brûlants. Peu à peu nos visages changeaient. Tout à coup, ils devinrent immobiles, et le silence qui persistait, sembla n'être là que pour nous aider à mieux comprendre. Les mots que nous échangions, à défaut d'être perçus, incendiaient. Ce n'étaient plus ni des reproches, ni des plaintes : éclairés à la lueur des ivresses passées, ils pénétraient la chair, promenaient la flamme à travers nos cœurs dévastés, n'y laissant subsister que l'appel invincible.

Brusquement, je me dressai, la saisis :

— Alice !

— Jean !

— Accepteras-tu que la vie recommence ?

Pour toute réponse, elle inclina la tête.

— Ah ! m'écriai-je, plus fort que tes doutes, plus fort que le mensonge qui a failli nous séparer, il y a le lien magnifique des extases qui pardonnent.

Un sourire étrange passa sur ses lèvres.

Au même instant on frappait à la porte.

— Le déjeuner ! criait Rosa.

— Alice !

— Jean !

— La neige compatissante nous a bloqués. Ne t'effrayeras-tu pas... de rester ici ?

— Si tu le souhaites.

— Et même... d'abandonner Le Puy ? Trop d'images nous y guettent : attendons qu'elles meurent !

— Attendons.

— Mais quoi ! tu pleures ?

— Rien... Une image aussi qui a passé. Tout va reprendre, tu l'as dit.

— Même le doute ?

Alors un cri que j'entendrai toujours :

— Ah ! je ne sais plus ! Il me semble que rien n'est changé et que pourtant nous ne serons plus jamais les mêmes !

*
* *

Après cela, rien : un dénouement qui n'en est pas, la vie... L'amour nous grise comme autrefois. Nous avons l'air d'avoir oublié, elle, mes aveux, moi, la blessure que j'ai faite. Les images dont nous avions peur semblent mortes, Cambaleyres tapi sous la neige hivernale nous garde en tête-à-tête. Ainsi, l'apparence est intacte, le flot qui nous porte conserve ses couleurs, mais Alice a dit vrai : nous ne sommes plus les mêmes.

Car voilà l'imprévu. *La vérité n'a pas tué le mensonge.* Elle ne peut pas le tuer. Il colle aux mains. On s'imagine l'effacer : la trace reste et le mal recommence.

Alice me croit-elle quand, à voix basse, ma tendresse, rompant les contraintes qu'elle s'impose, l'assure d'une ferveur jamais atteinte? Moi-même, sais-je si elle pardonne à la minute où je crois le mieux en être sûr?

Douleur et joie de reprises où tour à tour le bonheur surhumain qui fut le nôtre approche et disparaît : nous errons désormais dans le labyrinthe où nous enferma mon premier mensonge; des appels retentissent, on accourt, mais, chaque fois, les sentiers pris se trouvent différents : on ne se rencontre pas, et, toujours comme l'a dit Alice, on ne sait plus!

Il paraît que mon père est réhabilité : du moins Bourdoin l'annonce. Il paraît qu'André, après un long arrêt à Paris, se décide à s'éloigner tout à fait. S'il espérait un rappel, était-ce pour Alice ou pour moi?... Il paraît...

Mais qu'importe ce qui se passe au loin? Hier, la Sibère a fait rage sur le parc, emmêlant les taillis. Aujourd'hui, calme de cimetière. Déchargées du suaire de neige, les branches tendent leurs tiges vers un ciel limpide. Le jet des grands arbres a l'air d'un appel au printemps. Arbres heureux, qui êtes certains que le printemps viendra! Dans le labyrinthe où nous errons, la Sibère continue de souffler. Reverrons-nous les feuilles verdir?

Peut-être...

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

LES ORIGINES GAULOISES

DE

RONSARD ET MUSSET

Comme je sollicitais, il y a deux ans environ, la croix de la Légion d'honneur, pour le très érudit président de la Société d'Histoire naturelle et d'anthropologie de Blois, M. Florance, qui venait de fonder un des plus beaux musées de France (plus de 100000 pièces admirablement choisies, ordonnées, cataloguées), il me fut transmis cette réponse de la part de certaines autorités, d'ailleurs éphémères, du ministère de l'Instruction publique : « Rien à faire : on ne sait pas travailler en province ! »

Je reviendrai, un jour, sur le cas de M. Florance. Mais je voudrais qu'on n'appliquât pas un jugement aussi sévère aux travaux du regretté M. Jean Martellière qui s'est efforcé de débrouiller, par de longues études solitaires, le problème des origines de Pierre de Ronsard « gentilhomme vendômois ! »

Dans quelle mesure et jusqu'à quel point Ronsard était-il « Vendômois ? » tel est le sujet principal du livre qui paraît à l'occasion du centenaire du poète (1). M. J. Martellière, par ses fouilles patientes dans les archives de « la province, » a élucidé bien des points relatifs à la généalogie de Ronsard, à ses entours, à ses intérêts matériels, à ses relations locales ; et les données authentiques et contrôlées qu'il apporte seront d'un secours précieux pour la connaissance du génie du poète, de son inspiration et de l'influence que son pays d'origine a exercée sur lui.

(1) Jean Martellière, *Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois.* Lemerre, 1924.

*
* *

Ronsard appartenait, par sa naissance, au bas-vendômois, étant né à La Poissonnière (lisez la Poçonnière), à une date que l'auteur du livre fixe, avec la plus grande chance d'exactitude, au 11 septembre 1524.

Dans ce pays, il passa son enfance : mais, puîné de la famille, il le quitta à l'âge de douze ans et ne l'habita plus guère ensuite, qu'à de rares intervalles et seulement d'une façon durable, vers la fin de sa vie, après qu'il eut obtenu ses divers prieurés du Vendômois et de Touraine.

Il n'eut jamais d'établissement fixe à Vendôme ; il n'y fut pas propriétaire de la maison que l'on croyait être la sienne, ni d'aucune autre. Le titre de « Vendômois, » qu'il prend si volontiers, ne vise donc pas des liens particuliers avec la ville elle-même, mais, bien plutôt, une vive et pénétrante attache au pays où s'était écoulée son enfance, à la vallée du Loir, vers Couture, c'est-à-dire à l'extrême limite des Carnutes et des Cénomans. C'est cette exquise contrée qu'évoque le poète par tant de strophes admirables :

Terre, à Dieu, qui, première,
En tes bras m'as receu
Quand la belle lumière
Du monde j'aperceu,
Et toi, Braie (1), qui roules
En tes eaux fortement,
Et toi, mon Loir, qui coules
Un peu plus lentement ;

Adieu, fameux rivages,
De bel émail couvers
Et vous, antres sauvages,
Délices de mes vers ;
Et vous, riches campaignes
Où, presque enfant, je vi
Les neuf Muses compaignes
M'enseigner à l'envi.

De ces impressions d'enfance, il a fait le thème répété de ses plus chères exaltations poétiques. C'est en ces lieux et non

(1) Affluent du Loir.

loin, aux frontières de Touraine, qu'il connut et qu'il lui plut de chanter sa Cassandre, sa Marie, son Hélène, et ce « Pré » et ce « Pin » qui, nommés allégoriquement dans ses vers, désignent pourtant des choses réelles et des personnes vivantes.

Car les deux inspirations se confondent sans cesse. Ronsard est à la fois sensitif et livresque. Il s'émeut de la vie et de la nature en même temps qu'il admire Pétrarque et les anciens : c'est un *humaniste*, mais qui entend écrire dans la langue de ses pères; son sang, sa race, son pays le tiennent : il imite Pétrarque, Virgile, Anacréon, oui, mais dans la mesure où il a éprouvé lui-même les émotions que ses maîtres avaient exprimées.

Sa propre vie, son pays de Loir, les rencontres qu'il a faites au cours d'une carrière infiniment agitée, sont les sujets habituels de ses poèmes, de forme si variée, et mettent une note sincère et réaliste dans ce que son inspiration d'humaniste et de pétrarquisant pouvait avoir de conventionnel.

Cassandre! Il disait lui-même à Binet, qui l'écrit en 1587, qu'il était *amoureux seulement de ce beau nom*. La sœur de Pàris, « la fille au Roy d'Asie, » la belle-sœur d'Hélène, lui paraissait une figure poétique de toute splendeur. Et il aimait que la femme qu'il désignait par ces vers évoquât, rien que par son nom, ces magnifiques souvenirs. Cassandre, Marie, Hélène, Genèvre, sont, pour lui, des héroïnes à la fois antiques et modernes, symboliques et vivantes. Puisqu'on a retrouvé sa Cassandre et qu'on l'a identifiée, comme on dit, avec Cassandre Salviati, qui épousa, en 1546, Jean de Peigné, seigneur de Pray (d'où ce symbole du *Pré* qui revient si fréquemment), il est évident qu'elle se reconnut elle-même; l'enthousiasme du poète la flatta, mais certains traits la blessèrent. Elle protesta et encourut ainsi, à la fin, l'ire du poète. Bonne et honneste dame, il lui plaisait d'être chantée comme une nymphe, même comme une déesse, non comme une Vénus.

Ronsard vivait en un temps où la poésie servait volontiers d'interprète aux sentiments des hauts personnages et mettait en langage rythmé, préparé pour le chant, les soupirs des princes. Vingt ans après Ronsard, Malherbe modulait encore sur sa lyre le mal qui poignait Henri IV pour Charlotte de Montmorency. Ronsard avait, de même, une conception large de la vérité poétique et ne la serrait pas de si près. Ne demandons pas à ses

poèmes la précision d'une notice biographique. De même qu'il eut sa « Laure, » — et non pas toujours la même, — il eut sa fontaine de Vaucluse, et ce fut tantôt la source de Loir, tantôt la fontaine Bellerie :

O Déesse Bellerie
Belle déesse chérie
. . . . . .
Tu es la nymphe éternelle
De ma terre paternelle.
. . . . . .
Sur ton bord je me repose,
Et là, oisif, je compose,
Caché sous tes saules vers,
Je ne sais quoi, qui ta gloire
Envoira par l'univers.

C'est ainsi encore que, se souvenant toujours de son beau pays de Loir, il se proclame « Vendômois, » et c'est précisément le charme de ce vrai grand poète que, à l'heure où son inspiration prête l'oreille à son âme, elle prend soudain un accent profond et sincère : elle oublie Pétrarque et la « docte sequelle. » Le poète redevient lui-même ; il est homme ; il est délicieux.

M. Jean Martellière l'a démontré, c'est de la terre où était né le noble enfant que lui vint le plus beau de son génie poétique, — ce qui demeure. Si une seconde postérité, plus juste que celle qui l'avait rejeté tout d'abord, a reconnu finalement, dans son œuvre, ces accents purs et justes qui n'ont rien d'emprunté et qui sont bien les siens, si elle l'a remis en son rang à la tête des grands lyriques français, c'est parce qu'il fut le fils ému de son cher Vendômois, de cette contrée si douce qui s'étend de Couture à Troô et à Lavardin, et qui lui a inspiré des vers puisés dans la nature et avec des pensées venues du cœur.

Deux longs tertres t'emmurent,
Dont les flancs durs et forts
Des fiers vents qui murmurent
S'opposent aux efforts :

Sur l'un Gâtine sainte
Mère des demi-dieux,
Sa tête de vert peinte,
Envoie jusques aux cieux ;

Et sur l'autre prend vie
Maint beau cep dont le vin
Porte bien peu d'envie
Au vignoble Angevin.

C'est là, au confluent du Loir et de la Braye, dans cette délicate petite *Isle verte* qui baigne ses saules submergés dans la lenteur du Loir, qu'il avait choisi sa tombe. Comme plus tard Alfred de Musset, il voulait, sur elle, l'ombre d'un « feuillage éploré : »

Je veil, j'enten, j'ordonne
Qu'un sépulcre on me donne,
Non près des Rois levé,
Ne d'or gravé.

Mais, en cette Isle verte
Où la course entr'ouverte
Du Loir toujours coulant
Est accolant ;

Mais bien je veil qu'un arbre
M'ombrage au lieu d'un marbre,
Arbre qui soit couvert
Tousjours de vert.

. . . . . .

De cette terre de la vallée du Loir, de cette marche du Maine, de la Touraine et du pays chartrain, il était le fils aussi lointain qu'on peut l'être : né d'elle, pétri d'elle, il l'avait dans les moelles.

Sa vraie patrie, son vrai « nid paternel, » ce n'est ni Vendôme ni même tout le Vendômois, c'est cette forêt de Gâtines dont les siens ont été de tout temps, les gardes, les sylvains, cette forêt de Gâtines à laquelle il demandait, au sein de ses tourments, le repos et la douceur de vivre :

Toi qui davant qu'il naisse en moi,
Le soin meurtrier arraches :
Bref, c'est toi qui de tout émoi
M'allèges et défasches !...

cette forêt de Gâtines enfin à laquelle il a consacré les derniers parmi ses plus beaux vers :

Forest, haute maison des oiseaux bocagers.

Ici Ronsard est véritablement le grand poète que nous aimons, il laisse loin derrière lui ses ennemis contemporains dont il disait si fièrement et si justement

Vous estes tous yssus de la grandeur de moy,

et les adversaires posthumes de sa renommée.

Telle est la leçon qui se dégage de la lecture de cette étude, pleine de science minutieuse et appliquée, sur Pierre de Ronsard, publiée pieusement par le fils de ce M. J. Martellière, vendômois lui-même, et l'un de nos bons « ronsardisants. »

***

A cette leçon déjà si belle, la connaissance du pays ajoute quelque chose : allons donc plus outre. Ronsard est vendômois, Ronsard est de Couture, il est né à La Poçonnière ; il a borné, lui-même, son champ paternel entre les deux « tertres » de Troô et de Lavardin, il est le fils de la forêt de Gâtines. Bien !

Mais ce profond enracinement dans la terre paternelle ne lui a-t-il pas permis d'y puiser de ces très anciens sucs qui forment les familles, les descendances et les races ? Nous connaissons le pays de Ronsard. Tâchons de dire, maintenant, quel était son sang et quels étaient les ancêtres, — non pas si lointains (car il s'agit de quelques siècles au plus), — dont il tenait sa nature et quelque chose de son génie.

La forêt de Gâtines faisait partie, depuis la plus haute antiquité, d'une immense contrée qui, partie boisée, partie défrichée, partie en ronces, en « dégât, » en « désœuvre, » comme on disait au Moyen âge, servait de marche aux trois grands pays gaulois, d'entre Loire et Loir, les Turons, les Cénomans, les Carnutes.

Cette contrée portait, dans son ensemble, le nom de Blimart *Blesis marca:* « la marche du Blésois ; » nom qui a subsisté dans quelques appellations locales (Saint-Cyr en Blimart) ; nous savons que les grands défrichements ont commencé seulement au temps de l'évangélisation de cette contrée, notamment par les moines de Tiron, de Marmoutiers et de la Trinité de Vendôme.

Précisons, pour ce qui concerne spécialement la forêt de Gâtines. Son nom se rattache vraisemblablement à *Gwast* ou *Wast* et indique la « marche » volontairement « dévastée » pour obtenir l'isolement complet des tribus les unes à l'égard des autres : c'était une coutume germanique et sans doute gauloise. D'après Cocheris, l'immense forêt de Gâtines couvrait, au Moyen âge, presque toute la partie du Vendômois située au Sud du Loir et s'étendait vers la Touraine, tout au moins jusqu'à Monnaie. Des parties importantes n'étaient que des ronciers, des landes, des bruyères. Le nom de Ronsard vient peut-être de ces ronciers, comme, ailleurs, les noms des Ronceray, des La Ronce, des La Roncière. Toute étymologie complexe ou étrangère doit être résolument écartée. Comme l'a démontré M. Jean Martellière et, avant lui, M. de Saint-Venant, les Ronsard sont éminemment des indigènes, des autochtones. Au Moyen âge, les seigneurs de Montoire et de Lavardin avaient dans leurs attributions la garde de la forêt de Gâtines ; et ils déléguaient certaines de leurs fonctions à leurs vassaux.

C'est ainsi que l'on remonte avec certitude à certains Ronsard, gardes de la forêt de Gâtines au xve et même au xive siècle. M. J. Martellière les définit très bien : « gens des bois, vivant des bois. »

Nous l'avons dit, les grands défrichements coïncident avec l'apparition des premiers évêchés et des premiers monastères chrétiens, et on signale, parmi ces initiateurs, saint Aldric, évêque du Mans au ixe siècle; c'est ensuite Renaud, évêque de Paris et comte de Vendôme de 1005 à 1018; les moines des grandes abbayes qui dominent le pays, notamment ceux de Saint-Martin de Tours, obtiennent d'importantes concessions de terres en forêts de Gâtines et de Blimart.

Remontant ainsi jusqu'à l'an mil, époque sur laquelle les archives des monastères nous fournissent une documentation certaine, essayons de découvrir le régime social qui était celui de ces populations aux siècles plus reculés encore.

Éloignées de la mer, n'ayant subi aucune conquête, aucune invasion, aucun mélange important de populations étrangères, renfermées derrière leurs marches dévastées, parcourant les bois, défrichant quelques coins de terre dont elles faisaient leurs vergers, entretenant tout au plus les sentes des forêts et ce qui pouvait subsister des rares routes romaines, elles étaient restées

fortement autochtones et jouissaient d'une pleine indépendance. Comme leurs voisines bretonnes et cénomanes, elles étaient les survivantes et les descendantes directes et de sang non mêlé des vieilles races gauloises.

Ceci n'est pas à démontrer pour qui connaît le pays. Faire l'ascension de la colline de Troô, pénétrer dans les immenses cavernes qui la creusent comme une ruche, y recueillir les traces nombreuses des habitations troglodytes, interroger le mystérieux « puits qui parle, » c'est revivre la vie de nos plus lointains ancêtres. Or, qu'étaient-ils aux dernières années du Moyen âge, à l'époque où saint Aldric entreprend les premiers défrichements, à l'époque où les Ronsard commencent la garde héréditaire de la forêt de Gâtines? Ils étaient restés Gaulois de corps et d'âme : on ne voit aucune circonstance qui ait pu briser cette descendance certaine.

Les Carnutes qui avaient soulevé la vieille Gaule contre César furent, en quelque sorte, pareils à eux-mêmes pendant des siècles. Ils adoraient toujours les arbres et les fontaines, puisque les Conciles condamnaient encore ces cultes qui ne voulaient pas disparaître. Les ancêtres de Ronsard descendaient de ces anciens occupants. Cinq ou six générations séparent les premiers d'entre eux dont on connaît les noms, des anonymes colons de la forêt. Si, comme M. Martellière vient de le démontrer d'une façon irréfutable, la fable d'un Ronsard venu de Thrace est de nulle valeur même légendaire, les Ronsard sont donc, comme toutes les familles des bois, des autochtones, ils sont de purs Gaulois.

Ainsi Ronsard, né en la marche de Couture, au point où s'est placée, de tous temps, la limite des Cénomans et des Carnutes, tient son ascendance ininterrompue de la contrée où ses ancêtres vécurent; et nous sommes logiquement amenés à reconnaître, en lui, un vrai et authentique Gaulois.

***

Cette captivante vallée du Loir est une des retraites les plus anciennes et les plus énigmatiques de la vieille terre française; non seulement les populations qui l'habitent ont survécu, mais elles n'ont pas changé. Le pays est le même, les corps sont les mêmes, les âmes sont pareilles. Une observation attentive

arriverait peut-être à déterminer leurs traits : race ancienne, affinée, quelque peu usée, délicate, tourmentée, avec certains indices d'une sorte d'affaiblissement musculaire, et une prédominance frappante du système nerveux : émotivité, vivacité, exaltation, résignation, susceptibilité maladive, telles sont les caractéristiques où se perpétue peut-être l'atavisme des vieux buveurs de vin; on trouve en eux un je ne sais quoi d'intermédiaire entre la belle humeur tourangelle et la mélancolie bretonne. Race bien vieille, bien vieille, certes, et à cause de cela, sans doute, sensitive, émotive, — une race de poètes.

S'il fallait énumérer tous les poètes qui sont venus de ce rivage depuis Jacques Pelletier du Mans jusqu'à Desportes, depuis Racan jusqu'à Ronsard, les noms tomberaient en foule sous la plume. Entre Loire et Loir se place l'Athènes de la Renaissance française.

Ces âmes sont poétiques à la fois par l'ardeur virile et par l'inquiétude nerveuse; quand l'âge apporte la tristesse des désillusions, un abattement résigné succède soudainement aux belles folies de la jeunesse; la vie présente ainsi l'alternative subite et brusque des deux extrêmes; la turbulence qui a le souffle court et les désespérances qui sont promptes. Poètes et parfois grands poètes, parce qu'ils sont de grands nerveux.

Si c'était ici le lieu de reprendre la carrière de Ronsard telle que l'ont fixée définitivement les recherches modernes et à laquelle M. Jean Martellière apporte, comme on dit, une « contribution » si précieuse, on serait frappé de cette étonnante gravité de l'enfance, de ces impressions profondes et à jamais durables que l'exilé emporte d'un pays dont il s'évade à peine adolescent, on le suivrait dans ses voyages aventureux, en Écosse, en Allemagne, en Italie ; on s'étonnerait de cette assurance qui, à moins de trente ans, le plante en face de son siècle et de la postérité; on s'attristerait de cette surdité précoce qui signale de bonne heure l'usure des vieilles races; puis on s'étonnerait de ces caprices, de ces sautes de vent et de vie, de « ces emballements » successifs qui, même dans son art, le portent vers des sujets et des rythmes si divers.

Cette « nervosité ancestrale », cette sensibilité d'une race ancienne, délicate et fatiguée du long poids des siècles... mais

c'est tout Ronsard ; il n'est pas un de ses vers, quand ils sont vraiment à lui, qui ne respire ces caprices alternatifs, ces ardeurs extrêmes, cet épuisement précoce, ces douloureuses et navrantes mélancolies.

Relisons les vers admirables, la confidence sublime que, peu de temps avant sa mort, il adresse à Hélène de Surgères :

Si c'est aimer, madame, et de jour et de nuit,
Resver, songer, penser le moyen de vous plaire,
Oublier toute chose et ne vouloir rien faire

Qu'adorer et servir la beauté qui me nuit,
Si c'est aimer, de suivre un bonheur qui me fuit,
De me perdre moi-même et d'estre solitaire,
Souffrir beaucoup de mal, beaucoup craindre et me taire,

Pleurer, crier mercy et m'en voir esconduit;
Si c'est aimer, de vivre en vous plus qu'en moy-mesme,
Cacher d'un front joyeux une langueur extresme,
Sentir au fond de l'âme un combat inégal,

Chaud, froid, comme la fièvre amoureuse me traitte,
Honteux, parlant à vous, de confesser mon mal ;
Si cela c'est aimer, furieux je vous aime ;
Je vous aime et scay bien que mon mal est fatal :
Le cœur le dit assez, mais la langue est muette.

* * *

Ces vers sont de Ronsard : ils pourraient être d'Alfred de Musset.

Alfred de Musset, est, lui aussi, un poète de la vallée du Loir. Musset, comme l'ont établi les recherches de M. de Saint-Venant (autre travailleur de province !), a dans ses veines du sang de Ronsard, et, comme le démontre M. Martellière, il descend en ligne directe de cette Cassandre Salviati qui fut la « Laure » aimée du poète vendômois. Tandis que les Ronsard fondaient leur foyer à Couture et à la Poçonnière, les Musset s'établissaient à Bonaventure, à quelques lieues en amont sur la rivière. Les Ronsard et les Musset étaient vassaux des Bourbon-

Vendôme, et il n'est pas surprenant que la légende ait attribué à Ronsard la fameuse chanson

La Bonne aventure
O gué,

qui aurait été improvisée par lui, dit-on, dans une des beuveries du château-ferme de la Bonaventure « au gué du Loir. »

Donc, les origines sont les mêmes, la race est la même... et l'inspiration est la même. Musset, lui aussi, est un Gaulois pur sang : car ses ancêtres existent dans le pays non moins anciennement que ceux de Ronsard. Ceux-là non plus, depuis la naissance de l'ère nouvelle, n'ont pas bougé.

Quoi d'étonnant si nous retrouvons, sur la figure du romantique tard venu au XIXe siècle, quelques-uns des traits qui nous ont frappé sur celle de l'humaniste éclos dès le XVIe siècle? Certes, il y a, dans la formation d'Alfred de Musset quelque chose de particulier et qui détermine son caractère propre. Ce château de Bonaventure où s'était écoulée son enfance, il le quitte de bonne heure : un père d'une situation assez douteuse, Musset-Pathay, a laissé la mère, veuve, dans l'embarras : celle-ci vient avec ses enfants s'enfermer dans un étroit appartement de Paris, et elle y mène la vie douloureuse de la parcimonie forcée, et des journées sans sécurité. Dans la vallée du Loir, on était des seigneurs ; à Paris, on est de pauvres gens perdus dans la forêt des hommes. Quel contraste! Quelles désillusions, disons le mot, quelle déchéance! Alfred de Musset est un déraciné, un désabusé, un désenchanté. « Enfant du siècle, » soldat manqué après les guerres de l'Empire, comme Ronsard après les brillantes espérances de ses années d'Écosse, il retombe dans la plate vie du jour le jour. Mais l'un et l'autre sont poètes, l'un et l'autre ont gardé au cœur la sensibilité nerveuse, l'émotivité à la fois prompte et lucide, la vivacité des impressions et de l'expression, la grâce et la gentillesse, la franchise, l'esprit, la bravoure des vieilles races, des races affinées. Tous deux, fils de bonne mère, ils gardent, de la gauloiserie ancestrale, le rein, le nerf et le trait qui font le ressort et l'éclat, et puis, et surtout, le goût de la beauté, le génie du rythme où toute la vieille inspiration repose.

Est-ce être trop hardi que d'essayer de déterminer, d'après ces deux hommes exceptionnels, unis par leurs origines, qui

ont reçu le même sang et qui se ressemblent comme deux frères, certains traits du tempérament gaulois? Je sens comme le terrain est peu sûr, ou du moins inexploré. Je n'ose aller plus loin. Cette psychologie des lointains ancêtres n'a pas été étudiée; je crains de me risquer : il serait permis cependant d'en retrouver, avec un peu d'attention, sur cette terre intacte, les premiers traits et même certains caractères frappants.

Quand une âme de poète s'est montrée à nu, on peut bien lui demander son secret. La vie, les mœurs et surtout les œuvres d'un grand homme sont d'inappréciables *documents*.

Nous sommes à la veille du centenaire de Ronsard. Que les sceptiques et les critiques, après avoir lu l'ouvrage de M. Jean Martellière, se rendent donc dans la vallée du Loir, qu'ils la parcourent avec émotion, avec piété; qu'ils montent à la sainte et druidique colline de Troô, qu'ils visitent le sourcilleux Lavardin, qu'ils s'arrêtent devant les saules de « l'Isle Verte, » qu'ils passent la rivière à « la Bonaventure, ô gué; » qu'ils aillent à Couture, qu'ils entrent à la Poçonnière, qu'ils cherchent les derniers débris de la forêt de Gâtines et les ultimes ronciers de la forêt de Blimart; en un mot, qu'ils mesurent de leurs pas et qu'ils sondent de leur rêve la terre de Ronsard et de Musset :

> Ciel, aer, et vents, plaine et mons découvers,
> Tertres fourchus et forêts verdoiantes,
> Rivages tors et sources ondoiantes,
> Taillis rasés, et vous bocages vers...

et peut-être finiront-ils par reconnaître que, sur cette vieille terre, la vieille race est des plus hautes parmi celles qui sont répandues dans l'univers. Ceux qui viennent d'elle en droite ligne nous reportent très loin au fond des âges. Quoi d'étonnant si, affinée par une si longue durée et une si lointaine culture, elle a produit de si beaux et si bons poètes?

GABRIEL HANOTAUX.

EN RUSSIE[1]

LA TERRE AUX PAYSANS

LA QUESTION AGRAIRE AVANT ET APRÈS LA RÉVOLUTION

La question agraire a toujours joué un rôle décisif dans l'évolution économique et sociale de la Russie, pays essentiellement agricole. La libération des paysans en 1861 n'ayant pas donné de solution définitive aux relations agraires, cette situation a créé dans les campagnes un état de malaise qui, en s'aggravant, facilita le succès du coup d'État bolchévique.

On ne saurait saisir les causes les plus profondes et les plus puissantes de la Révolution de 1917, on ne pourrait comprendre l'enchaînement des événements désastreux qui, depuis lors, se sont déroulés en Russie, et surtout il serait totalement impossible d'envisager l'issue de la situation actuelle, si l'on n'étudiait auparavant, ne fût-ce que sommairement, l'histoire de la propriété foncière, depuis la seconde moitié du XIXe siècle. C'est en prenant pour point de départ les données de cette étude que nous essayerons, non point de prophétiser, mais du moins de prévoir les solutions les plus probables, sinon possibles, de la question agraire, qui, comme on le verra par la suite, n'a pas encore reçu, contrairement à ce que l'on pense généralement, de solution définitive.

(1) Voir la *Revue* des 1er mars et juillet 1923, 15 février 1924.

Avec l'énorme majorité de l'émigration russe, l'auteur estime qu'*une restauration des anciens propriétaires dans leurs droits, et la restitution de ce qui leur a été enlevé par la force des événements, sont désormais impossibles. La propriété paysanne doit être considérée comme la base de l'ordre social. L'évolution agraire en Russie tend à la création et à la légalisation de cette propriété et les efforts du gouvernement, qui succédera un jour à celui des bolchéviks, devront avoir pour but de concilier les intérêts des paysans et ceux des anciens propriétaires. En même temps qu'on remettra la terre entre les mains des paysans, à titre de propriété individuelle, il faudra trouver le moyen d'indemniser les anciens propriétaires dépouillés par la Révolution de tout ce qui leur appartenait légalement.*

I. — LA QUESTION AGRAIRE DE 1861 A 1917

Avant la réforme de 1861, les terres appartenaient, en Russie, soit à l'État, soit à la noblesse foncière, les *pomestchiki*. Les premières étaient cultivées par les paysans de la Couronne, les deuxièmes par les paysans appartenant à des seigneurs. On estime que, vers 1860, il y avait en tout environ 20 millions de paysans de la Couronne et 24 millions appartenant à des propriétaires privés. Les prestations des paysans vis-à-vis des seigneurs étaient de deux espèces différentes : en nature et en argent dans les régions du Centre et du Nord au sol peu productif, sous forme de corvée dans les régions fertiles du *tchernoziom* et dans les steppes.

La réforme de 1861 fut amenée par des causes multiples. Causes économiques : les méthodes d'exploitation, datant d'un autre âge, entravaient le développement du pays et n'étaient même plus avantageuses pour les propriétaires. Causes sociales : les troubles agraires, qui, depuis 1855 environ, prirent des proportions inquiétantes. Enfin une cause politique : la guerre de 1855-1856, qui démontra au Gouvernement la nécessité d'entrer résolument dans la voie des réformes économiques pour que la Russie pût conserver son rang parmi les autres nations.

Mais ces causes n'auraient pu agir ni produire leurs effets

sans l'empereur Alexandre II et quelques-uns de ses collaborateurs, animés des plus hautes idées d'équité et de libéralisme éclairé.

Aux termes de l'article 1er de la loi d'émancipation, les anciens paysans reçurent la liberté personnelle sans avoir à verser aucune indemnité à leurs anciens seigneurs. Ceux-ci étaient tenus de leur donner la jouissance des maisons qu'ils habitaient avant la réforme, des enclos attenants et d'une certaine quantité de terres de labour, contre des prestations, en argent, en nature, ou en travail, dont le montant exact avait été fixé par la loi. Mais ces rapports entre anciens serfs et anciens seigneurs ne devaient être que temporaires. La loi de 1861 était, en effet, un acheminement vers la création d'une classe paysanne qui serait propriétaire des terres qu'elle cultivait. Ces terres devaient être rachetées par les paysans avec l'aide du Gouvernement qui, sous forme de titres de rente 5 p. 100, devait avancer aux paysans 80 à 85 p. 100 du prix du rachat; ce prix était fixé par la capitalisation, à raison de 6 p. 100, des redevances annuelles payées par les paysans aux propriétaires pour la jouissance des terres qu'ils cultivaient. Les paysans devenaient donc débiteurs de l'État et prenaient sur eux l'obligation de verser annuellement pendant quarante-neuf ans 6 p. 100 de la somme avancée par l'État, intérêts, frais et amortissements compris. — La portée économique et sociale d'une pareille réforme fut immense. Toutefois, on doit reconnaître aujourd'hui qu'elle ne tranchait pas la question agraire d'une façon définitive et qu'elle laissait à la Russie des problèmes sociaux très difficiles à résoudre.

Quand on parle de la question agraire en Russie, on a coutume de dire qu'elle est créée par l'insuffisance des terres attribuées aux paysans; l'issue de la situation serait alors le partage des terres des propriétaires entre les paysans. Ce fut l'idée favorite des révolutionnaires russes qui virent dans ce « partage noir » la panacée universelle contre les maux dont souffrait la Russie. Or, on pouvait prévoir que cette mesure n'amènerait que peu de changement, pour la simple raison que la réserve de terres n'était pas assez grande pour couvrir tous les besoins des paysans. La véritable cause de l'existence d'une question agraire en Russie réside dans ce fait que la réforme de 1861, admirablement conçue, ne fut pas achevée.

On libéra les paysans, on les dota de terres, dont l'étendue fut, dans l'immense majorité des cas, largement suffisante pour leur subsistance, à la condition toutefois que dans l'avenir, les méthodes de culture se perfectionneraient et que le rendement de ces terres augmenterait proportionnellement à l'accroissement de la population. Or ce résultat fut rendu presque impossible, parce que le mode de possession et d'exploitation des terres resta tel qu'il était sous le régime du servage : le système de la communauté, ou du « mir ». On s'arrêta à mi-chemin en ne créant pas de propriété individuelle, condition fondamentale et essentielle de tout progrès en agriculture : par suite on ne créa pas de classe de petits propriétaires fonciers.

Le système du mir est trop bien connu en France pour que nous nous attardions à le décrire. Rappelons seulement ce point essentiel : les terres, que les paysans avaient reçues lors de l'émancipation n'étaient pas possédées individuellement, mais en commun. La commune, généralement un village, est le véritable propriétaire des terres et celles-ci sont données par elle, c'est-à-dire par l'assemblée de tous ses membres, en usufruit aux familles paysannes, selon un système de répartition périodique. Tous les membres du mir ont droit à un lot de terre labourable et à l'usage des forêts et des pâturages communaux; en revanche, tous sont solidairement responsables pour le payement des impôts que la commune doit verser à l'État. Au moment de la réforme de 1861, on avait maintenu le mir, surtout dans l'espoir que ce régime préserverait les masses paysannes de la prolétarisation et qu'ainsi la Russie ne souffrirait pas des maux sociaux qui étaient la plaie de l'Europe occidentale. En fait, le régime du mir n'empêcha nullement la formation d'un nombreux prolétariat agricole et industriel, car, par la force des choses et le jeu des lois économiques, les éléments les plus faibles furent exclus des communes paysannes et perdirent leurs droits à la possession des terres.

Ce qui est plus grave encore, c'est que le régime du mir tuait tout esprit d'initiative, obligeait les membres de la commune à labourer la terre selon le système des « trois champs » et rendait ainsi toute amélioration, toute augmentation de la productivité radicalement impossible. La responsa-

bilité solidaire devant l'impôt étant une espèce de prime à la paresse, introduisait un élément d'insécurité dans le budget individuel de chaque paysan. S'il est vrai, en effet, qu'un budget stable est la base solide de toute activité économique, qu'on juge de la situation des paysans exposés sans cesse à être contraints de verser les arriérés d'impôts d'un autre membre de la même commune qui, pour une raison ou pour une autre, serait dans l'impossibilité de s'acquitter lui-même. Comme on le voit, un tel système pouvait, au premier abord, sembler extrêmement commode pour la gestion des finances publiques, car il permettait l'application d'impôts de répartition : ce qui, dans un pays immense comme la Russie, facilitait la perception des impôts et assurait leur rentrée régulière. En réalité, il était foncièrement nuisible et menait au morcellement excessif des terres entre les membres du mir, dont le nombre augmentait toujours et dont chacun avait droit à un lopin de terre. On avait espéré que le développement de la grande industrie, amenant l'émigration d'un grand nombre de paysans vers les villes, empêcherait dans une certaine mesure le morcellement de se produire. Il n'en fut rien et la crise agraire devint menaçante.

Ce fut seulement en 1906, sous le ministère de M. Stolypine, que la législation agraire fit des progrès importants. Mais, avant d'aborder cette phase nouvelle de la question, notons les mesures prises par le Gouvernement dans la période qui s'écoula entre les deux réformes pour remédier, partiellement et temporairement, à la crise agraire. Ce furent, en premier lieu, les allègements accordés aux paysans dans leurs paiements à l'État pour le rachat de leurs terres, ce fut ensuite l'activité de la Banque des Paysans, qui, créée en 1882, avait vendu, en 1905, environ 750 000 hectares à des cultivateurs et dont le chiffre des prêts atteignait cette année-là 423 millions de roubles, et enfin, l'émigration en Sibérie qui s'était développée surtout depuis le commencement des travaux du Transsibérien et atteignait, vers 1905, le chiffre annuel de 600 000 émigrants.

Pour faciliter l'étude des réformes de M. Stolypine, nous placerons ici un tableau de la répartition de la propriété foncière en Russie en 1905, ce qui nous permettra de mieux juger la situation.

RÉPARTITION DE LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE EN RUSSIE D'EUROPE
(47 gouvernements (1) en 1905)

(en millions de déciatines) :

Terres de l'État (dont plus de 100 millions de déciatines, de forêts, toundras, marécages, sables, etc.)	137,4
Domaine de la Famille Impériale	7,8
Terres reçues par les paysans d'après la loi de 1861 et possédées selon le système en communauté ou du « mir »	136,3
Propriétés privées de paysans achetées depuis 1861	13,2
Terres de la noblesse foncière	49,8
Propriétés privées des marchands, de la bourgeoisie, sociétés, etc.	22,7
Terres de cosaques	3,5
Églises et monastères	2,5
Propriétés des villes et corporations	3,5

Ajoutons à ce tableau qu'en 1861, après l'émancipation, le domaine de la noblesse était de 71 millions de déciatines ; ainsi, dans l'espace de quarante-quatre ans, la noblesse, par voie de vente, avait perdu 21,2 millions de déciatines, qui furent achetés soit par les paysans, soit par les autres *ordres de l'État*. Ces chiffres montrent bien l'inanité des revendications des partis socialistes des deux premières doumas. Le partage des terres des propriétaires (environ 50 millions de déciatines (2) entre 13 millions de familles paysannes, soit 3,8 déciatines par famille) n'aurait apporté qu'un soulagement momentané aux paysans, et il aurait été rapidement réduit à rien par l'augmentation de la population. D'autre part, ce partage aurait tellement ébranlé les fondements de la vie économique du pays, que les minces avantages sociaux qu'on aurait recueillis de cette opération, foncièrement injuste en soi, auraient été contrebalancés par les troubles qu'elle aurait provoqués.

A ce programme démagogique Stolypine opposa le sien, tendant à la destruction du « mir » et à la création d'une forte classe de petits propriétaires fonciers. L'oukaze du 9-22 novembre 1906, qui devint plus tard la loi du 14-27 juin 1910, donnait à chaque chef de maison, membre d'une commune, le droit de se faire attribuer, à titre de propriété privée, les terres dont il avait la jouissance (paragraphe 1). De plus, chaque chef

(1) Sans la Pologne, la Finlande et les provinces baltiques.
(2) En 1916, ce chiffre fut même réduit à 42,5 millions de déciatines.

de famille recevait le droit de demander à la commune d'échanger ces terres situées le plus souvent par petites parcelles en des endroits différents contre un lot équivalent et unique (paragraphe 12). Ainsi, cet oukaze tendait à la création d'une forte propriété individuelle petite et moyenne, et ce but devait être atteint par trois moyens : 1° Destruction graduelle du « mir. » 2° Les chefs de famille seuls recevaient le droit à la propriété des terres. Les autres membres du « mir » étaient exclus de ce partage : tels, par exemple, les ouvriers des villes qui ne cultivaient pas effectivement les terres, mais n'avaient pas encore rompu les liens avec leurs communes natales et pouvaient à chaque instant y revenir, menace permanente d'un nouveau morcellement. 3° Création de petites propriétés d'un seul tenant, ce qui mettait fin au système déprimant du partage et ouvrait largement la voie aux améliorations individuelles.

L'immense travail de la réorganisation de la propriété foncière devait être assuré par des commissions spéciales créées dans chaque district et composées de représentants du gouvernement, de la noblesse, des communes paysannes et des zemstvos.

Une autre question soulevée par les réformes de Stolypine, était celle de l'habitation. Le régime de la propriété individuelle succédant au régime de la propriété communale et chaque famille paysanne se trouvant en possession d'un lot de terre délimité, des fermes isolées, situées au milieu de chaque lot, devaient prendre la place des anciens grands villages. Ce nouveau mode d'habitation faisait économiser aux paysans une quantité prodigieuse de temps et de travail ; d'autre part, le danger du feu qui dévastait fréquemment des villages entiers était ainsi en grande partie conjuré. Le système de l'habitation par ferme isolée se répandit en Russie avec une grande rapidité pendant les années qui précédèrent la guerre, surtout dans les régions du Sud-Ouest, et celles du Moyen-Volga.

Mais là ne s'arrêta pas l'activité réformatrice de Stolypine. Il se proposait d'augmenter l'étendue des terres appartenant aux paysans. Donc, la Banque des Paysans redouble d'activité, et, pour la seule année de 1912, le chiffre de ses avances atteint 1 167 millions de roubles. La vente des terres de la noblesse aux paysans prend, en partie sous l'influence de la crise révolu-

tionnaire, des proportions formidables. De 1905 à 1912, environ 7 millions de déciatines sont vendus par les propriétaires privés. En outre, plusieurs millions de déciatines de terres appartenant aux membres de la famille impériale et à l'État sont cédés à la Banque des Paysans pour être vendus à bas prix aux paysans.

Quels furent les résultats de ces réformes?

Nul doute que la loi du 27 juin 1915, ainsi que toutes les mesures qui en furent la suite, aient marqué une ère nouvelle pour la Russie. Il suffit de constater qu'au cours des huit années qui s'écoulèrent entre la promulgation de l'oukase de 1906 et la guerre mondiale, le nombre de paysans qui s'étaient retirés des communes agraires, en devenant ainsi propriétaires fonciers individuels, atteignit dans la Russie d'Europe (moins les trois provinces baltiques) pour le 1er janvier 1915, le chiffre de 3 027 129 et la quantité de terres dont ils se rendirent pleins possesseurs, 26 853 000 déciatines. Au 1er janvier 1916, le nombre total des paysans ayant fait les démarches pour se retirer de la commune était de 5 793 540. Pour tout dire, c'était un mouvement qui gagnait de plus en plus la population rurale et le cas était fréquent de communes entières qui se désagrégeaient, leurs membres ayant tous décidé de devenir propriétaires individuels des terres dont ils jouissaient.

L'intensification de l'agriculture chez les paysans marchait de pair avec leur nouvelle organisation agraire. En même temps se répandait parmi les fermiers l'usage des machines agricoles perfectionnées. A elle seule, l'importation de ces machines s'était élevée de 20 millions de francs en 1897 à 160 millions de francs en 1912, tandis que la production de ces machines en Russie suivait une progression équivalente. La quantité d'engrais chimique importés en Russie, augmentait avec la même rapidité. De 1 200 000 quintaux en 1905, elle s'élevait à 5 750 000 quintaux en 1912. L'État, ainsi que les zemstvos, faisait tous ses efforts pour faciliter la culture aux paysans. Les déboursés de l'État et des zemstvos, à cet effet, déboursés plus qu'insignifiants jusqu'à l'année 1906, représentaient, en 1913, 80 millions de francs pour l'État et 43 millions de francs pour les zemstvos. Enfin, le personnel agronomique, qui se chiffrait par dizaines au commencement du siècle (en 1895, il n'y avait dans toute la Russie que

144 agronomes au service de l'État et des zemstvos), représentait en 1913 une armée de 4 581 personnes, occupées spécialement à aider les petits cultivateurs à perfectionner leurs méthodes de culture.

Ainsi, au début de la guerre, la Russie était en pleine voie de transformation agraire : une nouvelle classe de petits propriétaires fonciers, fortement attachés au sol, allait naître à l'instar des classes analogues de l'Europe occidentale. Cette terre si longtemps convoitée était enfin devenue la véritable propriété des paysans, et, par ce fait, ils étaient poussés désormais à chercher la solution de la crise agraire dans l'amélioration des cultures à laquelle rien ne s'opposait plus.

Les réformes de Stolypine visaient un double but : d'une part, l'accroissement de la production agricole et, partant, un relèvement général de la vie économique; d'autre part, la création d'une nouvelle petite bourgeoisie paysanne qui devait servir de base solide à toute la structure sociale du pays. On ne saurait douter que la réalisation de ces réformes salutaires eût préservé la Russie des maux dont elle souffre actuellement. Ce qui le prouve, c'est le spectacle même auquel nous assistons aujourd'hui. Voici, en effet, qu'après la tourmente révolutionnaire, l'évolution de la question agraire se poursuit dans le sens indiqué par les réformes de Stolypine. Elle se fait évidemment contre la volonté des maîtres actuels, mais ceux-ci sont contraints de céder à la force irrésistible de ce nouveau mouvement social.

Il aurait fallu à la Russie, pour que la question agraire fût complètement résolue et liquidée, encore une dizaine d'années de paix et de sécurité. C'est alors que la loi du 9/22 novembre 1906 aurait porté toutes ses conséquences bienfaisantes. Or, lorsque la guerre éclata, il n'y avait que 15 à 20 pour 100 de l'immense travail de réorganisation de terminés. C'est là qu'il faut chercher la cause profonde des catastrophes qui se produisirent quelques années plus tard.

II. — LA PÉRIODE DU COMMUNISME INTÉGRAL

La révolution politique du mois de mars 1917, l'absence de toute autorité et la désorganisation générale qui envahissait le pays, eurent bientôt pour conséquence le réveil des tendances

égalitaires dans les campagnes; il se manifesta dès le printemps par des troubles agraires de la dernière violence, et par le pillage des propriétés privées. C'est ainsi, par une action toute spontanée et anarchique des masses paysannes, que débuta la plus grande des révolutions agraires. Plus tard, ceux qui s'étaient emparés du pouvoir, tentèrent de diriger ce mouvement et de se servir de cette force pour l'application et le triomphe des doctrines abstraites dont ils étaient les adeptes. Mais, au début, les masses paysannes agirent seules. Poussés par le seul désir d'arrondir les terres qu'ils possédaient et de s'emparer du cheptel mort et vivant des propriétaires, les paysans, dès qu'ils sentirent qu'il n'y avait plus aucune force capable de les retenir, se ruèrent sur les propriétés privées, les pillèrent et se les partagèrent.

Nous n'insisterons pas sur le récit des événements tragiques qui se déroulèrent alors dans les campagnes russes : des dizaines de milliers d'hommes mis à mort, la destruction d'une quantité incalculable de biens. Quoique cette lugubre histoire ne soit pas encore écrite dans son ensemble, quoique les détails effrayants de ce martyrologe ne soient pas suffisamment connus en France, nous ne nous y étendrons pas, nous bornant à noter les conséquences économiques et sociales de ces atrocités. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, ce fut un mouvement essentiellement spontané et populaire, considérablement accru par le fait que, dès que la nouvelle du partage se répandit, des millions de soldats et d'ouvriers avides d'y prendre part, affluèrent vers les campagnes, ce qui eut pour résultat de mettre en présence plus de partageants que de matières à partager. Une large part de responsabilité dans les désordres qui se produisirent alors retombe sur ces éléments de soldatesque démoralisée et d'ouvriers déclassés par la Révolution, n'ayant en réalité plus aucune attache dans les villages, et uniquement attirés par l'appât du gain.

En vain, le Gouvernement provisoire de Kerensky essaya-t-il de canaliser ce mouvement et de le soumettre à certaines règles générales, en nommant des commissions spéciales pour l'élaboration d'un système de lois agraires : les événements se déroulaient avec une telle rapidité que tout le travail de ces commissions fut non avenu.

Bientôt après, le Gouvernement provisoire fut renversé par

le coup d'État bolchéviste : avec lui tombait la dernière barrière qui s'opposait au déchaînement des instincts de la foule. En même temps, la révolution agraire entrait dans une phase nouvelle. C'est alors que l'on tenta de réaliser le partage « noir, » c'est-à-dire le partage des terres non seulement de la noblesse et des marchands, mais aussi des paysans quelque peu aisés, notamment des paysans habitant les fermes isolées qu'on venait de créer sous le ministère de Stolypine. Ce partage devait s'effectuer sur une vaste échelle, car le principe égalitaire ne devait pas seulement s'appliquer aux membres d'une famille, mais aussi à la totalité des communes elles-mêmes : ainsi, la Russie aurait été divisée en une infinité de petits lots, dont l'étendue ou plutôt la valeur de rendement ne varierait qu'en raison du nombre des membres de chaque famille paysanne usufruitière d'un de ces lots. Ce plan impliquait la destruction de la propriété individuelle naissante, ainsi que des institutions de métayage et du salariat agricole.

Cette seconde phase de la révolution agraire fut aussi l'œuvre des masses paysannes et, par conséquent, elle avait le même caractère anarchique que la première. Le pouvoir soviétique assista impuissant aux événements : il n'essaya même pas d'élaborer un code agraire, car on ne peut donner ce nom au décret du 19 février 1918 qui est moins un texte législatif qu'une simple proclamation. Ce décret abolissait pour toujours toute espèce de propriété individuelle sur les terres, les forêts et les mines. La terre devrait être donnée en usufruit et répartie entre les travailleurs selon des principes égalitaires et en prenant pour base deux espèces de considérations : le travail fourni et le besoin de chaque famille. Chaque citoyen aurait le droit de se faire attribuer gratuitement un lot de terre, à la condition qu'il le cultiverait lui-même. Le métayage et le salariat étaient interdits. — En réalité, cette législation utopique ne créait rien de nouveau. D'une part, en effet, elle ne faisait que sanctionner les actes de partage qui avaient eu lieu avant sa publication ; d'autre part, ses stipulations étaient par trop générales et abstraites pour servir de base solide à une nouvelle structure de la propriété foncière.

Les deux premières périodes de la révolution, caractérisées par le triomphe momentané des tendances égalitaires, eurent les plus fâcheux résultats. La grande et la moyenne propriété

foncière furent complètement détruites, et ces terres furent en grande partie partagées entre les paysans. En revanche, le partage « noir » ne put jamais être réalisé. Le partage des terres entre communes, dont les unes étaient plus riches que les autres, n'eut lieu que très rarement et ainsi l'égalité entre elles ne put jamais être établie. Au contraire, à l'intérieur même des communes, le principe égalitaire fut appliqué avec la dernière rigueur. La propriété individuelle des paysans aisés fut abolie et leurs terres presque partout partagées, soit entre ceux qui n'avaient pas du tout de terre (salariés agricoles et ouvriers des villes qui étaient venus dans les campagnes après le début de la révolution), soit entre les paysans pauvres. La dispersion des paysans dans des fermes isolées, commencée ainsi que nous l'avons vu, fut arrêtée net. Nous reviendrons sur les résultats économiques de ces changements : constatons dès maintenant ce fait d'apparence paradoxale, à savoir qu'actuellement, après le partage, la superficie moyenne de la propriété paysanne, loin d'augmenter, est devenue légèrement plus petite qu'avant la révolution. Ce qui s'explique aisément, si l'on considère que la totalité des biens des propriétaires privés ne se chiffrait que par 42,5 millions de déciatines et que le nombre des partageants s'est accru considérablement par l'afflux des éléments étrangers aux villages et par la dislocation d'un grand nombre de familles patriarcales.

Le Gouvernement soviétique favorisa de toutes ses forces le développement des passions égalitaires, en créant dans chaque village des « comités de pauvres, » les fameux *Combied* recrutés parmi les éléments les plus déshérités, — et les plus pervertis, — des campagnes. Par cette mesure essentiellement démagogique, le pouvoir soviétique visait à s'attacher le prolétariat agricole. Ces Comités investis de pouvoirs très étendus étaient devenus les véritables maîtres des villages. Ils présidaient au partage des terres; ils dirigeaient les affaires de la commune : les paysans aisés et moyens n'avaient plus voix au chapitre. Les *Combied* firent plus : au partage des terres s'ajouta bientôt le partage du cheptel mort ou vivant des propriétaires privés et des paysans aisés; partage qui, bien entendu, n'alla pas sans provoquer les excès et les désordres les plus graves. Le résultat fut la destruction de nombreuses formations paysannes, qui, dans l'esprit de Stolypine, devaient former la

base solide de la prospérité économique du pays. Ainsi la première période de la révolution agraire est marquée par la victoire des tendances égalitaires, la destruction de la propriété privée et le triomphe de la commune.

Nous venons de voir la révolution agraire telle qu'elle avait été faite par la population elle-même avec l'approbation du Gouvernement révolutionnaire. Le Pouvoir soviétique n'entendait pas en rester là. Son programme était celui du socialisme marxiste : nationalisation de toutes les forces productives du pays et réglementation de toute sa vie économique. A cet effet, dès le commencement de l'année 1918, plusieurs des branches de l'activité économique, telles que la grande industrie, les transports, le commerce extérieur, etc., furent déclarées nationalisées. Vis-à-vis de l'agriculture, le Pouvoir soviétique adoptait une autre attitude. Sentant les paysans réfractaires à l'idée du communisme agraire, et n'espérant pas pouvoir implanter ce régime au sein des campagnes, il recourut à une espèce de compromis, — le fameux régime de la *prodrazverstka*. Au point de vue du régime agraire proprement dit, rien n'était changé; mais les paysans se voyaient enlever la libre disposition des fruits de leur travail. La loi du 13 mai 1918, prescrivait que tout le surplus de la production paysanne serait abandonné à l'État gratuitement. On ne laisserait aux paysans que la quantité de produits agricoles strictement nécessaire pour leur subsistance personnelle. Par là se trouvait abolie la liberté du commerce. Les céréales et autres produits alimentaires réquisitionnés par l'État serviraient à l'approvisionnement des villes et à l'exportation. En compensation, l'État se chargeait de pourvoir gratuitement à tous les besoins des paysans en produits industriels.

Tout ce plan reposait sur l'espoir que la production de l'industrie nationalisée resterait au même niveau que celle d'avant la révolution. Or, c'est le contraire qui arriva : la production industrielle baissa dans des proportions énormes. L'équilibre entre la production industrielle et la production agricole, qui est le fondement de toute la vie économique d'un État moderne, fut rompu. Les paysans ne reçurent jamais les produits industriels promis : ne les voyant pas arriver, ils refusèrent d'abandonner à l'État le surplus de leur production. Ainsi commença, dès l'été de 1918, la lutte entre les villes et les campagnes.

Le pouvoir soviétique avait besoin, pour subsister, pour payer les frais de l'industrie nationalisée et de l'armée rouge, d'une quantité considérable de produits agricoles : il ne recula devant aucune mesure de rigueur, et n'hésita pas à envoyer des détachements militaires pour opérer des réquisitions. Ce furent les *prodotriad* ou *détachements d'alimentation*, qui mirent le pays à feu et à sang. La guerre de partisans était désormais déclarée entre les paysans qui cachaient leurs récoltes et les commissaires bolchévistes. Mais les paysans ne se bornèrent pas à la résistance à main armée; ils employèrent un moyen de combat plus pacifique en apparence, mais en fait beaucoup plus efficace : la réduction de la surface emblavée. Du moment que tous les excédents de récolte étaient confisqués, les paysans préféraient n'en point produire : c'était la famine pour les villes et, en cas de mauvaise récolte, même pour les campagnes. Dans ces conditions, voyant qu'il ne réussissait pas à tirer des campagnes la quantité de produits alimentaires qui lui était absolument nécessaire, le Pouvoir soviétique résolut de recourir à une autre méthode. Pour se libérer de la dépendance vis-à-vis de la classe paysanne, il tenta de créer, sur une partie des anciens domaines privés, des groupements agricoles où les principes du communisme étatique seraient appliqués intégralement. A cet effet, le 14 février 1919, fut promulguée une loi connue sous le nom de loi de nationalisation, en vertu de laquelle toutes les terres étaient déclarées propriété de l'État. Partant de là, le Pouvoir soviétique prétendait procéder à un nouveau changement radical du mode de possession du sol, toutes les formes de possession individuelle jusque là connues ayant fait leur temps.

Cette expérience de communisme intégral commença par la création d'« économies soviétiques, » c'est-à-dire de collectivités de travailleurs organisées selon les principes communistes, entretenues par l'État et dirigées par ses agents. Les bolchévistes espéraient que ces économies soviétiques, ou par abréviation les *sovkhoz*, rempliraient un triple rôle. Tout d'abord, elles seraient, grâce à leur productivité supérieure, de véritables « fabriques de céréales ; » elles fourniraient au Gouvernement soviétique la totalité des produits alimentaires dont il avait besoin pour les villes, l'armée rouge et l'exportation. Le Pouvoir soviétique serait ainsi complètement indépendant par

rapport aux paysans. En second lieu, les *sovkhoz* seraient des facteurs de propagande communiste dans les villages, démontrant la supériorité du système communiste sur tous les autres systèmes et, en particulier, sur celui de la propriété foncière individuelle. Ils serviraient ainsi de première étape pour le passage au communisme agraire de toute la population rurale. Enfin, en troisième lieu, les *sovkhoz* seraient des fermes modèles, car leur organisation permettrait l'application de méthodes de culture perfectionnées.

A côté des *sovkhoz* alimentés et contrôlés par l'État, le Gouvernement soviétique favorisa la création d'autres économies privées, de types différents : depuis les communes, — collectivités proprement dites avec égalité complète des membres et absence de toute propriété individuelle, même sur les objets d'usage, — jusqu'aux « artels mixtes » pour le labourage des terres en commun, leurs membres n'étant liés que dans le domaine de la production. Tel était le programme. Voyons maintenant ce que fut la réalisation.

Les *sovkhoz* ne réussirent jamais à devenir des fermes modèles; c'est la presse des Soviets elle-même qui témoigne de l'inorganisation, du désordre et de l'incurie qui règnent dans ces institutions soviétiques. D'ailleurs, les représentants du Pouvoir bolchéviste semblent être arrivés aux mêmes conclusions, car, déjà en 1921, le Commissaire du peuple pour l'agriculture terminait son rapport à la IXe Assemblée des Soviets, concernant l'état des *sovkhoz*, par les paroles suivantes : « Malgré les mesures prises, nous sommes obligés d'abandonner l'espoir, que les *sovkhoz* deviennent jamais des « fabriques de céréales et de viande. » Or, depuis cette époque, la situation n'a fait qu'empirer. Les *sovkhoz*, loin de devenir les principaux fournisseurs des céréales, n'en produisirent que des quantités fort restreintes et ne travaillèrent jamais qu'à perte, leur entretien grevant lourdement le budget de l'État. Dans l'*Economitcheskaya Jizn* du 15 mai 1923, nous trouvons le passage suivant : « Ayant fait la balance des revenus et des dépenses des *sovkhoz*, nous sommes obligés de reconnaître que les dépenses sont trop grandes pour être couvertes par les bénéfices. » Comme exemple du fonctionnement déficitaire de ces institutions, citons les *sovkhoz* d'Ukraine, qui sont groupés en trusts et bénéficient, par conséquent,

d'une organisation relativement meilleure : ils coûtent à l'État 2 116 889 roubles-or par an (1), et la Commission pour la reconstitution agricole de l'Ukraine a dû « reconnaître que les *sovkhoz* ukrainiens avec une journée de travail de huit à dix heures et un salaire normal, sont dans l'impossibilité de concourir avec les économies paysannes (2). »

Le résultat de cet état de choses fut la liquidation de la majorité des *sovkhoz* dont un petit nombre seulement continue à végéter dans des conditions lamentables. Ils se transformèrent en lieux d'asile pour l'entretien de communistes en retraite, et, loin de remplir leur « mission civilisatrice, » loin d'être un échelon dans la marche de la société vers une organisation nouvelle, ils mirent en pleine lumière l'impossibilité de faire entrer dans la pratique de la vie réelle les théories marxistes.

Quant aux autres collectivités agraires, leur sort fut presque aussi lamentable que celui des *sovkhoz*, malgré tous les espoirs que les bolchévistes avaient mis dans ces institutions, malgré les subsides pécuniaires et l'aide administrative qui ne leur furent pas ménagés. Selon les données publiées par la *Pravda* du 20 novembre 1923, sur toute l'étendue de l'Union soviétique, sauf l'Ukraine et la République d'Extrême-Orient, il n'y avait plus à cette date que 7 156 collectivités agraires réparties en trois groupes :

ÉCONOMIES COLLECTIVES PRIVÉES

	Nombre des collectivités.	Nombre des personnes.
Communes agraires	1 289	34 609
Sociétés pour le labour des terres en commun	4 516	84 111
Artels agraires	1 351	29 741
Total	7 156	148 461

Ainsi, sur une population de près de 100 millions d'individus, les groupements collectifs n'en comprennent qu'environ 150 000 et ce nombre continue à diminuer. Ce chiffre à lui seul montre le peu d'importance qu'ont actuellement ces organisations en Russie, et prouve la faillite du programme bolchéviste.

Quant aux causes de cette faillite, il en est deux princi-

(1) *Economitcheskaya Jisn*, 21 juin 1923.
(2) *Ibid.*, 24 juin 1923.

pales. Les *sovkhoz* créés par les bolchévistes ont travaillé à perte comme toutes les autres institutions économiques des soviets, parce que de grandes entreprises économiques ne peuvent pas réussir si elles sont dirigées par l'État et non par les propriétaires intéressés à leur succès. D'autre part, les *sovkhoz* se heurtèrent au sentiment individualiste des paysans qui se refusait à admettre la création de collectivités agraires. L'esprit paysan répugnait à ces formes nouvelles de propriétés collectives, qui lui étaient complètement étrangères et n'avaient même pas, comme l'ancien mir, le prestige de la routine.

Tel fut le triste sort réservé à la tentative d'implanter le communisme agraire en Russie. Au bout de cette expérience, le Gouvernement se trouva dans une situation encore plus difficile qu'à son début. La lutte avec les paysans continuait et c'étaient les paysans qui visiblement en sortaient vainqueurs.

Dans cette lutte, les aspirations de la classe paysanne commencèrent à se dessiner avec beaucoup de précision : revenue des engouements de l'époque révolutionnaire et ayant constaté que le partage des terres des propriétaires privés ne lui avait pas apporté la solution de la crise agraire, la classe paysanne aspirait en premier lieu à se libérer de la tutelle bolchéviste et à en finir avec toutes les formes hybrides du communisme agraire. Ensuite elle aspirait à la libre disposition des fruits de son travail, ce qui pratiquement voulait dire abolition de la confiscation du surplus et ouverture du marché libre pour les produits de l'agriculture. Enfin, un nouveau courant très puissant en faveur de la propriété privée s'était fait jour. Les paysans désiraient, en matière de propriété foncière, l'établissement d'un état de choses qui leur assurerait la libre disposition de toutes les terres qu'ils possédaient en fait et qui se composaient de deux parties : celles qu'ils avaient possédées avant la révolution et celles qu'ils s'étaient appropriées au cours de la révolution. Or, les paysans comprenaient parfaitement que, tant que durerait le régime de la nationalisation, aucune sanction véritablement efficace et solide ne pourrait leur être donnée au sujet de la possession de ces terres : il en serait ainsi, tant que le principe de la propriété individuelle, sous telle ou telle autre forme, ne serait pas proclamé.

Dans la lutte entre les paysans et le Pouvoir soviétique, il arriva un moment où ce dernier se trouva à la veille d'un

effondrement économique. La famine menaçait de dévaster le pays et le Gouvernement ne pouvait plus tirer des campagnes la quantité de produits alimentaires suffisante pour nourrir les ouvriers des villes et l'armée rouge, dernier soutien du régime. C'est alors que le Pouvoir soviétique se vit forcer d'entrer dans la voie des concessions vis-à-vis des paysans et d'inaugurer la nouvelle politique économique.

III. — LA PÉRIODE DU NEP

Dans son fameux discours aux membres du Xe Congrès des Soviets concernant la nouvelle politique économique, Lénine déclara : « Nous savons que seule une entente avec les paysans peut sauver la révolution sociale en Russie. Les paysans sont mécontents des relations qui se sont établies entre eux et le Pouvoir soviétique. C'est un fait avec lequel nous devons compter; nous sommes des politiciens assez pratiques pour dire : revisons notre politique vis-à-vis des paysans. » Ainsi, le Nep n'est autre chose qu'une série de concessions accordées par les bolchévistes aux paysans par suite de la menace d'un effondrement économique de l'ensemble du système soviétique. Loin d'être la manifestation d'une évolution organique du Pouvoir soviétique, le Nep n'est qu'une manœuvre tactique, une « halte pour reprendre haleine, » selon l'expression de Lénine. Les communistes déclarent eux-mêmes que, dès que la situation économique s'améliorera un peu, ils tenteront de nouveau de réaliser la doctrine marxiste : ceux qui parlent d'une évolution du bolchévisme feraient bien de méditer les paroles de Lénine que nous venons de citer.

Voyons maintenant les concessions qui furent accordées aux paysans.

Il faut placer en premier lieu l'abolition de la *prodrazverstka* et son remplacement par un « impôt d'alimentation. » L'amélioration consistait dans ce fait, que dorénavant on ne prélevait pas tout le surplus de la production, mais seulement un pourcentage préalablement fixé par la loi. On créait ainsi un stimulant à l'activité des paysans, qui pouvaient écouler le surplus de leur production sur le marché, le commerce libre ayant été sanctionné par les Soviets, et employer les bénéfices ainsi réalisés à l'amélioration de leur

situation économique. Cet « impôt d'alimentation » ou plutôt ces impôts, car au début il y en a eu plusieurs, furent remplacés, en 1922, par un « impôt agricole unique » et, en 1923, par un autre impôt, dont une partie seulement était prélevée en nature et une autre partie en argent. Dernièrement, le Pouvoir soviétique résolut même de prélever le total du montant de l'impôt agricole en argent. Comme nous l'avons montré dans une étude précédente (1), en dépit d'une légère amélioration de la situation des paysans due à ces réformes, tel est le poids dont ces impôts grèvent l'économie paysanne qu'il ne peut être question, à l'heure actuelle, d'une reconstitution de l'agriculture russe.

Le corollaire indispensable de la réforme précédente était, comme nous venons de l'indiquer, l'ouverture du marché libre pour les produits de l'agriculture. Les paysans avaient dorénavant la possibilité de vendre les produits de leur travail et d'acquérir les produits industriels dont ils ont besoin ; et il est clair que c'était le moyen d'aider l'agriculture à se relever de ses ruines. Mais nous avons pareillement montré que, par sa politique des prix, le Gouvernement des Soviets rendit la liberté du commerce illusoire et la transforma en un nouveau moyen pour extorquer des paysans les ressources, sans lesquelles il ne peut pas subsister.

La réforme du système des impôts et l'ouverture du marché libre apparurent tout à fait insuffisantes pour opérer la célèbre « jointure » avec la classe paysanne, dont la presse soviétique parle tant, de même que tous les représentants du Pouvoir. Les bolchévistes décidèrent alors d'aller plus loin dans la voie des concessions et de réformer leur législation agraire dans l'esprit individualiste.

Toutes les lois concernant la propriété foncière furent revisées au cours du printemps de 1922 : un nouveau « Code agraire » fut publié. Selon ce Code, le droit de possession n'est soumis à aucune restriction quant au temps, et on ne peut en être privé que dans des cas exceptionnels spécialement prévus par la loi. Ces cas sont les suivants : 1° si tous les membres d'une économie paysanne renoncent volontairement à leur droit de possession ; 2° en cas de mort de tous les membres

(1) Voir dans la *Revue* du 15 mars notre article : *Sixième année de dictature bolchéviste.*

d'une économie paysanne ; 3° en cas d'émigration (dans ce cas cependant, les possesseurs ont droit à un certain dédommagement); 4° en cas de confiscation de la terre pour des crimes prévus par la loi ; 5° en cas d'occupation de la terre pour les besoins de l'État ou de la collectivité.

Quant aux différents modes de possession des terres, le Code renonce aux expériences communistes : il revient aux idées de la loi agraire de Stolypine. Selon les articles 58 et 59, toutes les communes agraires (les anciennes aussi bien que celles qui furent organisées au cours de la révolution) peuvent choisir librement le mode de possession qu'elles préfèrent. Ainsi, la possession individuelle est admise à côté de la possession communale et des communes entières peuvent se disloquer en vertu d'un simple vote de leurs membres. De plus, à chaque partage des terres d'une commune, des économies séparées ainsi que des groupes d'économies peuvent quitter la commune et passer à la possession individuelle sans demander le consentement de la commune. Même quand il n'y a pas de partage, on peut quitter la commune, si cette demande est appuyée par un cinquième des membres de la commune. On peut se passer de cet appui si l'on va cultiver des terres, qui, tout en appartenant à la commune, ne sont exploitées par personne pour une raison ou pour une autre.

En même temps, le Code indique une série de mesures pour la défense de ceux des paysans, membres de la commune, dont les économies présentent un intérêt particulier pour le bien-être général : ainsi, par exemple, le partage des terres occupées par des jardins, des vignes et des terres où des travaux d'amélioration ont été entrepris, n'est pas admis. De même, les terres de labour ne peuvent être partagées avant un certain nombre d'années variant selon les différents systèmes d'assolement pratiqués dans les communes. Il faut mentionner, enfin, ce fait important, que le Code permet, quoique avec de nombreuses restrictions, le métayage et l'emploi de la main d'œuvre salariée. Telles furent les concessions que les Soviets durent accorder aux paysans sous la menace d'une catastrophe économique, sous la poussée victorieuse de la vie.

Cependant, ce nouveau Code agraire renferme aussi beaucoup d'articles, notamment ceux qui se rapportent à la propriété foncière proprement dite, qui nous font souvenir que

nous analysons un texte juridique émanant d'un Gouvernement communiste. Tout d'abord, ce Code confirme le principe de la nationalisation des terres, en proclamant l'État unique propriétaire foncier. Ensuite, de grandes entraves au libre développement des relations agraires sont apportées par ce fait que l'achat, la vente, l'hypothèque, la donation et le droit de tester ne sont pas admis par le Code agraire. Ces restrictions ne purent pas empêcher le progrès des tendances individualistes des paysans; mais, en revanche, elles suscitèrent une grande méfiance des paysans vis-à-vis du Gouvernement soviétique. Elles rendirent impossible l'établissement d'une nouvelle structure solide de la propriété foncière. Ainsi le Code agraire, dont nous venons d'analyser les différents articles, nous apparaît comme une construction bâtarde, dont la partie principale a été bâtie d'après les principes individualistes, tandis que seule la façade rappelle la théorie communiste. Le mélange des deux principes a été obtenu grâce à une distinction assez subtile entre le droit de propriété et le droit de possession. En ce qui concerne le droit de propriété, le Pouvoir soviétique a tenu à conserver l'apparence du régime communiste; mais la possession de fait est régie par des conceptions individualistes. Il est inutile de dire que cette distinction est de pure forme et n'a été inventée que pour sauver les apparences : en fait, c'est le régime de possession qui importe et qui montre les véritables tendances du pays.

Quels furent les résultats de l'application de ce Code agraire? Tout d'abord il faut constater qu'elle porta un rude coup, un coup définitif, semble-t-il, à l'existence des communes, à l'ancienne organisation du mir, ainsi qu'aux différentes collectivités agraires créées par les bolchévistes.

La majorité des paysans quittent les communes, se font attribuer des lots séparés et vont habiter des fermes, des *khoutors* comme l'avait prévu Stolypine. L'intensité de ce mouvement varie évidemment de province à province et d'année en année. Mais on peut dire dès maintenant qu'il apportera un changement profond dans les modes de possession du sol et assurera le triomphe de la petite propriété individuelle des paysans. Nous ne citerons qu'un seul chiffre à l'appui de cette conclusion : d'après les données officielles du Commissariat de l'agriculture, depuis la publication de la nou-

velle loi agraire jusqu'à l'automne 1923, il y a eu 8 millions de familles paysannes qui ont introduit des demandes à l'effet de sortir de leurs communes. Si ce mouvement continue, et tout porte à croire qu'il ne fera que s'accélérer, dans quelques années, la commune russe aura vécu et c'est là un gage solide pour le développement ultérieur de l'agriculture.

Une autre conséquence du Code agraire, ou plutôt du développement d'une situation qui existait avant sa publication et que le Gouvernement soviétique a été forcé de sanctionner bien malgré lui, est la transformation de la classe paysanne. Pendant les premières années de la révolution, les tendances égalitaires, exaltées par le désir du partage des propriétés privées, l'emportèrent sur les tendances individualistes profondément enracinées dans l'âme des paysans. Mais, actuellement, les tendances égalitaires ne répondent plus à l'état d'esprit des paysans et, d'autre part, les bolchévistes comprennent qu'ils ne pourront sortir de la crise économique qu'en s'appuyant sur les éléments forts et véritablement productifs des campagnes, les seuls qui soient capables de verser les impôts dans les caisses de l'État. Aussi, si l'on consulte les statistiques bolchévistes concernant la surface emblavée par les différentes familles paysannes ou la répartition du cheptel mort ou vivant, on verra un double phénomène se produire : d'une part, on observera la croissance du nombre des économies paysannes fortes, aisées, d'autre part une augmentation formidable du nombre des paysans pauvres n'ayant plus aucun cheptel et devant l'emprunter pour pouvoir cultiver leur lopin de terre.

La façon dont se modifie la composition de la classe paysanne devient une véritable plaie sociale du régime soviétique. D'une part, ceux qui, dans la plupart des cas, profitent du mouvement actuel ne représentent pas les éléments sains et productifs des campagnes. Tout au contraire, ce sont des éléments venus du dehors, des petits commerçants, des cabaretiers et surtout des usuriers qui s'enrichissent aux dépens des paysans cultivateurs. Le crédit foncier et, en général, toute espèce de crédit aux paysans n'existe presque pas en Russie soviétique ; or les paysans en ont plus que jamais besoin. On comprend que, dans ces conditions, les formes usuraires du crédit se développent avec une grande rapidité. Toute la presse

soviétique est remplie d'informations alarmantes concernant la naissance d'une nouvelle espèce d'esclavage, car les relations entre créanciers et débiteurs sont telles qu'elles peuvent être assimilées aux relations entre seigneurs et serfs. D'autre part, la transformation de la classe rurale s'effectue beaucoup trop brusquement et embrasse des couches trop larges de la population : il est impossible à l'heure actuelle de donner des chiffres valables pour toute la Russie, mais, selon les différents gouvernements, la presse soviétique parle de 10, 20, 30, 50 et exceptionnellement même de 70 p. 100 d'économies paysannes qui sont impuissantes à continuer l'exploitation agricole par leurs propres moyens. Ces économies sont, par conséquent, vouées soit à devenir la proie d'usuriers, petits *nepman* provinciaux ou villageois, soit à se disloquer complètement.

CONCLUSION. — L'AVENIR

Ainsi, de la lutte entre le Gouvernement soviétique et les paysans, entre l'exploitation étatique-socialiste et la propriété individuelle, il semble bien que ce soient les paysans qui sortent vainqueurs. N'allons pas en conclure que la question agraire soit résolue. Loin de là, le régime bolchéviste, par sa nature même, est incapable de résoudre le problème.

Prenons d'abord le côté économique de la question. Pour continuer à subsister, le Gouvernement des soviets a dû faire quelques concessions à la propriété privée, mais il ne les a faites qu'afin de mieux tirer ensuite des paysans, qui représentent le seul élément productif du pays, les ressources nécessaires pour alimenter les finances soviétiques qui sont nettement déficitaires.

Ces concessions sont, d'ailleurs, très fragiles. Le Gouvernement soviétique n'hésitera pas à les reprendre, par la force, s'il le juge utile, et à procéder à une nouvelle expérience sur la malheureuse Russie, soit pour satisfaire aux nouvelles exigences du parti communiste, soit parce que la faillite d'une politique économique insensée le forcera à jeter du lest. Il dirigera contre les paysans de nouveaux bataillons de répression et proclamera de nouvelles « vérités économiques » inconnues jusqu'ici dans le monde entier et dont n'a, peut-être, pas rêvé Karl Marx lui-même ; et, de nouveau, le chaos régnera, là où des observateurs

superficiels croyaient apercevoir une évolution et même l'établissement d'un ordre durable. Dans ces conditions, non seulement l'agriculture ne pourra se relever de ses ruines actuelles, mais devra péricliter de plus en plus. Les surfaces emblavées tendent vers une nouvelle diminution. L'exploitation des terres, loin de s'accroître, deviendra de moins en moins productive et un retour vers le désastre de l'année 1920-1921 sera inévitable par la simple raison que la quantité du cheptel mort et vivant ne cesse de diminuer. A l'appui de ces conclusions, nous placerons ici quelques chiffres concernant l'état actuel de l'agriculture en Russie.

La surface emblavée, qui était de 81 millions de déciatines (1) en 1913, est tombée à 59 millions en 1923. Avant la révolution, on récoltait sur le territoire actuel de la Russie environ 4 milliards de pouds (2) de céréales, tandis que la récolte de 1923 est évaluée, d'après les dernières données de la statistique bolchéviste, à 2266 millions de pouds, ce qui équivaut à 56 p. 100 de la production d'avant-guerre. Cette diminution effroyable de la production agricole fut une des causes de la famine de 1921. Il faut, d'ailleurs, remarquer que la famine ne cesse de sévir en Russie dans maintes régions. En dépit des efforts que font les bolchévistes pour cacher ces résultats désastreux de leur dictature, leur presse publie constamment des informations concernant telle ou telle région, où la famine éclate de nouveau. On comprend que, dans ces conditions, l'exportation des céréales de Russie soit devenue presque impossible. Malgré tous les efforts apportés par le Gouvernement soviétique au développement des exportations, on n'a réussi, en 1923, à exporter que 40 millions de pouds, contre 505 millions en 1913, ce qui équivaut à 8 p. 100 seulement.

Les faits les plus inquiétants nous sont révélés par la statistique concernant l'état du bétail et de la production des machines agricoles. L'état lamentable de ces deux facteurs principaux de l'agriculture semble vouer celle-ci à une période très longue de complète décadence. De 21 millions de chevaux il ne reste plus que 8 686 000 et leur nombre continue à diminuer. Le nombre d'économies paysannes sans chevaux est

(1) Presque égal à un hectare.
(2) Un poud = 16 kilogrammes.

énorme. Le nombre des vaches a diminué de 22 millions à 11 948 000, soit presque de la moitié; celui des moutons, de 79 millions à 13 millions, ce qui équivaut à la ruine presque totale de l'élevage de ces ovidés. Un fait est particulièrement fâcheux pour l'avenir de l'élevage en Russie, à savoir que ce sont surtout les bêtes de race et, notamment, les producteurs de race qui ont succombé par suite de la ruine économique du pays. En ce qui concerne l'outillage, avant la guerre on importait pour environ 59 millions de roubles-or de machines et d'outils agricoles. La production annuelle à l'intérieur du pays était évaluée à 52 millions de roubles-or. Actuellement, on n'importe presque plus de ces machines et la production à l'intérieur du pays a baissé jusqu'à 13 p. 100 pour les outils simples, tels que faucilles, charrues, etc..., tandis que, pour les machines plus compliquées (semeuses, machines à battre), on constate une baisse encore plus grande. Dans maintes régions de la Russie, une grande partie, sinon la majorité des paysans, ne possède plus les moyens de production et doit les emprunter ou bien avoir recours à des instruments archaïques qui étaient en voie de disparition à la veille de la révolution, tels que charrues en bois, etc.

Tels sont, dans le domaine agricole, les résultats des six ans que la Russie a vécus sous le joug communiste.

Quant à la question agraire, proprement dite, n'a pas été résolue non plus. Les paysans aspirent avant tout à ce que leurs terres soient reconnues comme étant leur propriété sans aucune restriction. Or, nous avons vu que la législation agraire actuellement en vigueur en Russie soviétique met de nombreuses entraves à la réalisation de ce principe. Telles sont les restrictions apportées à la libre mobilisation des terres, les interdictions de vente, d'achat, d'hypothèque et du droit de tester. De plus, les paysans comprennent parfaitement qu'une véritable sanction de la propriété de leurs terres ne peut pas leur venir d'un gouvernement communiste, qui a pour base fondamentale de sa politique économique la nationalisation de toutes les forces productives de la nation et qui, en effet, n'accorde pas aux paysans la propriété de leurs terres, mais seulement la jouissance.

Dans ces conditions, les paysans, qui ne se sentent pas maîtres de leurs terres, les exploitent d'une façon tout à fait irrationnelle. La culture du sol revêt un caractère de rapacité exténuant les forces productives de la terre.

Les paysans, qui se sont tellement hâtés d'enlever aux propriétaires fonciers leurs terres, délaissent peu à peu ces terres, après leur avoir ôté tout ce qui constituait leur force : tout est désorganisé et dilapidé, les jardins et les bois abattus, les chevaux et le bétail décimés, les machines et les outils agricoles transformés en une ferraille inutilisable. En fin de compte, les paysans, qui aspiraient si vivement à agrandir leurs terres, se trouvent en possession d'une force productrice amoindrie et des indices certains attestent leur appauvrissement chronique.

On pourrait mentionner bien d'autres conséquences du nouveau régime. Non seulement le paysan n'a plus à sa disposition des crédits à bon marché, mais il n'arrive même pas à trouver les ressources les plus modestes indispensables à son exploitation agricole, autrement que dans des conditions ruineuses. Il ne lui est plus possible de couvrir les déficits de son budget par des gains supplémentaires à la campagne et il ne peut pas les trouver dans les villes qui, elles aussi, sont ruinées et avec lesquelles les communications sont difficiles et extrêmement coûteuses.

Telle est la situation du paysan russe sous le régime bolchéviste. Essayons de jeter un coup d'œil sur l'évolution possible de la question agraire en Russie.

***

Le bolchévisme a interrompu l'évolution normale et paisible de la propriété rurale en Russie. Si l'on veut se faire une idée des principes raisonnables et sains qui étaient le fondement de l'évolution agraire russe après la libération des paysans et avant la révolution, on peut citer le fait suivant, digne d'attirer l'attention de tout observateur impartial.

Au mois de mai 1923, s'est réunie à Paris une Conférence à laquelle ont pris part de très nombreux représentants de la colonie russe, d'opinions politiques et économiques les plus diverses, allant des conservateurs d'extrême droite jusqu'aux représentants déclarés des tendances de gauche, du type des socialistes révolutionnaires. Arrivée à l'examen des voies, dans lesquelles devra s'engager le législateur, au moment où le régime soviétique d'arbitraire sera remplacé par un régime fondé sur le droit et la justice, la Conférence a entendu avec intérêt les déclarations d'un représentant du parti socialiste

révolutionnaire : celui-ci affirma catégoriquement, que, dans le domaine de la question agraire, le Gouvernement russe avant la révolution suivait une politique d'intérêt d'État bien compris et était guidé autant par des considérations de justice que par le désir de trouver une solution pacifique de cet important problème. L'orateur visait précisément la législation agraire des dix dernières années qui précédèrent la guerre mondiale.

En effet, l'impartialité la plus élémentaire force à reconnaître qu'après la grande œuvre de la libération des paysans, avec dotation des terres, la réforme Stolypine instaurait une politique agraire conforme aux désirs et aux aspirations de la grande majorité de la classe paysanne, en parfait accord avec les intérêts suprêmes de l'État russe, dans l'ordre économique et social, et en harmonie avec l'évolution agraire de l'Europe occidentale. La propriété privée individuelle, dont l'expansion et la consolidation constituaient le but même visé par cette réforme, reste la seule base possible sur laquelle pourra être érigé l'ordre agraire en Russie. Or, la réalisation de ce principe, qui est en contradiction flagrante avec les principes du communisme, ne saurait être effectuée dans les cadres du régime bolchéviste, et cela pour les raisons que nous venons d'énumérer. La conclusion s'impose : c'est que le problème agraire russe ne pourra recevoir de solution définitive qu'après la chute du régime sous lequel vit actuellement la Russie et après l'établissement d'un Gouvernement conforme aux conceptions de l'État moderne.

Nous n'avons jamais varié d'opinion, et chaque fois que nous avons essayé d'expliquer aux lecteurs de la *Revue* la vraie situation de la Russie, nous nous sommes efforcés de montrer que le Gouvernement des Soviets a ruiné la civilisation russe en appliquant les trois méthodes suivantes, dont ce Gouvernement périra un jour lui-même : 1° l'arbitraire érigé en principe et la domination de la vie et de la dignité humaine par la force brutale et sauvage ; 2° la démoralisation de la population ; 3° la destruction de tout stimulant au travail productif par l'abolition du droit de propriété privée et de l'initiative libre.

Pour être conséquents, nous devrions exiger, semble-t-il, que tous et chacun fussent rétablis dans leurs droits, remis en possession de ce qui leur a été enlevé par la force, et à l'avenir

garantis contre la répétition des actes qui, comme l'a prouvé avec évidence l'expérience russe, ne peuvent amener que le chaos, la ruine et la perte du peuple tout entier.

Mais dans le domaine agraire, nous ne croyons pas possible d'appliquer le principe de la *in integrum restitutio*. Au risque d'être taxés d'inconséquence, nous croyons que la solution de cette question doit être recherchée en se plaçant sous un autre angle. Il ne peut pas être question d'enlever purement et simplement à leurs possesseurs actuels les terres pour les remettre aux anciens propriétaires dépossédés. D'ailleurs, une pareille restauration n'entre pas dans les vues de la majeure partie des anciens propriétaires russes réfugiés à l'étranger, comme l'a démontré la très intéressante et très complète discussion dont nous avons parlé plus haut de cette question, en mai et juin 1923, par l'Union des anciens fonctionnaires du Ministère des Finances de Russie.

Certes, il serait juste de restituer aux anciens propriétaires fonciers ce qui leur appartenait et ce que la tempête révolutionnaire leur enleva ; mais il n'y aura aucun moyen de le faire. Notre exposé a suffisamment démontré à quel point les aspirations séculaires et irrésistibles, qui avaient la possession de la terre pour objet, étaient ancrées dans la conscience du paysan russe. Le futur Gouvernement russe, après avoir sauvé la Russie du chaos où elle se débat, et quel que soit le sentiment de justice dont il sera animé, n'aura aucun moyen de remettre la population dans les cadres tracés par les lois en vigueur avant la révolution de 1917. Les intérêts de la paix sociale exigent impérieusement qu'au lieu du principe de la *in integrum restitutio* soit proclamée la loi qui conférera aux paysans le droit de propriété sur les terres, qu'ils possèdent *réellement*, bien que ce soit en vertu du principe révolutionnaire.

Une pareille solution de la question sera d'autre part dictée par des considérations de fait. Utiliser la terre, qui est la principale richesse du pays, dans les meilleures conditions et dans le délai le plus bref possible, tel doit être avant tout, — et dans l'intérêt général, — le but visé par le Gouvernement. Or, les propriétaires fonciers, dans l'énorme majorité des cas, sont incapables de réaliser cette tâche. Des familles entières de propriétaires fonciers ont été anéanties, d'autres sont complètement ruinées et ne pourraient revenir à l'exploitation agricole qu'avec

des forces et une énergie brisées, sans capitaux, sans crédit. Elles trouveraient, d'un côté, un amas de ruines à la place des propriétés organisées par leur travail et les efforts de leurs ancêtres, et, de l'autre, une population profondément hostile et n'ayant aucun désir de se résigner à l'obligation de rendre ce qu'elle s'est déjà habituée à considérer comme *son bien*. Voilà pourquoi il nous semble inévitable d'accepter cette situation comme la base de la future politique agraire russe. Il faut éviter de provoquer de nouveaux cataclysmes sociaux, et les terres, qui sont réellement exploitées par les paysans, doivent leur être attribuées à titre de propriété privée et sans restriction. Pour créer une classe forte et stable de petits propriétaires paysans, il faut que nulles entraves ne soient mises à la libre mobilisation des terres. L'étendue des propriétés individuelles doit être exactement délimitée par l'État, afin qu'aucun doute ne subsiste chez les paysans sur l'étendue réelle des terres qui leur appartiennent.

Mais si nous rejetons la restitution pure et simple, nous tiendrions pour l'injustice la plus flagrante et pour une solution en plein désaccord avec les principes de droit qui devraient être à la base du futur État russe, le fait de faire supporter par la seule classe des propriétaires fonciers dépossédés les pertes résultant de la révolution agraire. L'État doit lui-même se charger de ce problème compliqué, de l'heureuse solution duquel dépend l'avenir tout entier de la Russie agricole. En sanctionnant la mainmise des paysans sur les terres qu'ils exploitent réellement, l'État ne doit pas en faire simplement l'objet d'un don. Le paysan ne doit pas recevoir gratuitement la terre qu'il obtient à titre de propriété privée avec plein droit de disposition. Aucun Gouvernement, guidé par les principes du droit, ne peut ériger une paix sociale durable sur l'enrichissement d'une partie de la population aux dépens d'une autre.

Le paysan doit payer à l'État les terres dont il devient propriétaire. Et c'est à l'État qu'il appartient de rémunérer les anciens propriétaires. Il ne doit pas être créé de liens directs entre les nouveaux et les anciens propriétaires. Entre eux doit se trouver l'État avec toute son autorité et la plénitude de ses pouvoirs administratifs. Si même cette opération doit être longue, si elle ne réalise qu'une rémunération insuffisante des anciens propriétaires, et si, à cette occasion, le pays exige de

nouveaux et importants sacrifices de la part de ceux qui doivent se plier au principe : *salus reipublicæ suprema lex est*, il faut se rappeler toujours, et en toute occasion, que pour construire un État fondé sur le droit, on ne peut pas prendre l'injustice pour base.

L'extension de la propriété paysanne n'est pas, pourtant, capable à elle seule de résoudre le problème agraire. Si les méthodes d'exploitation agricole ne sont pas modifiées, l'augmentation de la population absorbera très vite cette augmentation de l'étendue des terres appartenant aux paysans. Il faut chercher la vraie solution des difficultés agraires dans l'accroissement de la production agricole par l'emploi de méthodes perfectionnées d'exploitation et par l'accroissement de la production agricole rendu possible grâce à la consolidation de la petite propriété individuelle. A cet effet, l'État doit venir largement à l'aide des paysans en organisant le crédit agricole, l'enseignement professionnel, etc.

Un dernier mot. L'attribution aux paysans, à titre de propriété individuelle, des terres dont ils sont actuellement les possesseurs de fait et qu'ils exploitent réellement ne doit pas signifier qu'il ne restera pas en Russie de place à l'exploitation des domaines de plus grande envergure, dépassant les dimensions des propriétés paysannes. Après attribution des terres aux paysans, dans les limites que nous avons indiquées, il restera encore dans les différentes régions de la Russie de vastes étendues libres pouvant servir de réserves, d'où l'on puisera les terres nécessaires à la formation des grandes et des moyennes propriétés, qui ont toujours constitué en Russie le véhicule des progrès agricoles. La grande et la moyenne propriété foncière sont plus nécessaires à la Russie qu'à n'importe quel autre pays.

Nous ne pouvons aborder ici les questions d'ordre technique. Nous venons de rappeler que, dans un pays comme la Russie, le progrès agricole ne peut être obtenu par la seule petite propriété; mentionnons encore un fait peu connu en Europe occidentale. Les meilleures initiatives dans le domaine de l'instruction publique, de l'organisation sanitaire dans les campagnes, de la construction et de l'entretien des routes, ont toujours été l'œuvre des représentants instruits et cultivés de la propriété terrienne. Les plus belles pages de l'histoire locale sont l'œuvre, en Russie, de ces moyens propriétaires fonciers.

Ces hommes ont semé de leurs os la terre russe, sont partis en exil, et toute la vie rurale, toute l'activité des zemstvos se sont éteintes : les vraies écoles sont fermées et remplacées par des foyers bolchévistes de *protocoult* qui dépravent la vie et les âmes des enfants russes ; les meilleurs instituteurs dans les campagnes ont disparu comme par enchantement ; les hôpitaux, où le paysan était soigné et où il apprenait les premiers éléments d'hygiène et les soins médicaux élémentaires, restent portes et fenêtres closes ; les routes, qui ont coûté aux zemstvos et aux paysans des centaines de millions, sont laissés à l'abandon et disparaissent faute d'entretien. Qui donc pourra, le moment venu, relever tant de ruines, guérir des blessures si profondes ? De toute évidence ce qui a été naguère édifié par les zemstvos au cours d'un demi-siècle et ruiné en sept ans de régime bolchéviste, ne pourra pas être reconstruit par les seules forces des paysans. Aussi est-il indispensable de rendre aux campagnes le concours de propriétaires fonciers instruits et cultivés. C'est dire qu'à côté de la propriété foncière paysanne il faut reconstituer la propriété foncière moyenne, dont les représentants, à l'avenir comme dans le passé, se montreront soucieux non pas de leurs intérêts personnels, mais de l'intérêt des paysans, pourvu que ces derniers renoncent à l'emploi de la violence et reviennent à une collaboration paisible avec eux.

Je voudrais finir cet exposé en formulant un vœu personnel : moi-même j'étais propriétaire foncier ; mes ancêtres ont vécu trois siècles sur les mêmes terres, sans les quitter jamais pour d'autres professions. Il n'y reste à présent que des ruines : les tombes même de ceux qui y étaient ensevelis ne peuvent plus être retrouvées. Mais les intérêts de la terre me sont toujours chers. Je considère que mon pays ne doit pas rester seulement un pays de paysans : les forces intellectuelles et civilisatrices, dont elle est, — d'après tous les témoignages, — privée à l'heure actuelle, doivent retourner à la terre pour féconder l'œuvre de régénération de la Russie.

Comte W. Kokovtzoff.

LES TROIS AMPÈRE

D'APRÈS LEURS PAPIERS INÉDITS

IV[1]

UN AMOUREUX DE MADAME RÉCAMIER

VIII. — LE SECOND JEAN-JACQUES AMPÈRE

Nous avons déjà rencontré maintes fois incidemment Jean-Jacques Ampère. Le moment est venu d'étudier plus à fond ce troisième Ampère, en utilisant un court fragment de son journal intime inédit, qui s'étend sur trente-six années, de 1824 à 1850. Nous ne raconterons pas sa vie et nous négligerons l'érudit, le causeur brillant, le professeur au Collège de France, l'académicien qui a déjà été maintes fois étudié. Mieux vaut, ce semble, nous borner à préciser, comme nous le pouvons maintenant, l'épisode le plus caractéristique de son roman célèbre avec Mme Récamier, leur voyage en Italie.

Après tant d'années écoulées, après tant de publications, le cas de Mme Récamier continue à nous attirer par son côté énigmatique. Comment s'y prenait cette charmeuse qui, jusque dans sa vieillesse, a continué à ensorceler tous les hommes de son entourage et qui, sans altérer sa réputation de madone intangible, a réussi à les entraîner domptés et assagis en groupe serré derrière son char? Quelle vie menait-on auprès d'elle? Quels sentiments complexes attiraient et retenaient tous ces amoureux déçus, alors que, d'un geste si gracieux, elle jouait au volant avec leurs cœurs ou les épinglait sur une planche comme des papillons? Nous nous en faisons bien une idée par

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 avril, et 15 mai.

les correspondances, par les mémoires. Mais ce n'est pas la vérité directement vécue, la vérité vraie. Le journal de Jean-Jacques Ampère, conservé depuis 1824, a été écrit sans la moindre idée de publication, comme un examen de conscience destiné à rester inconnu. Son écriture à peu près illisible, surtout dans les heures de crise, les abréviations, les sténographies, les mélanges de langues étrangères, l'absence de toute ponctuation et, pour finir, l'altération fréquente de l'encre par le temps, l'avaient préservé jusqu'ici des indiscrétions. J'ai cru pouvoir sans scrupule, au bout d'un siècle, démailloter cette momie et déchiffrer moins une écriture qu'une âme.

La blanche robe de Juliette n'en reçoit, je me hâte de le dire, aucune atteinte; mais nous assistons à un petit travail presque inconscient d'assimilation et de mainmise tenace, à la capture facile d'un satellite par une étoile qui refuse de le laisser approcher trop près, tout en ne lui permettant pas d'échapper à son orbite. Mme Récamier ne cherchait peut-être pas à conquérir; le charme qui se dégageait d'elle suffisait; mais, en voulant apaiser le mal qu'elle avait causé, elle l'aggravait. Si contradictoire que cela puisse paraître, il entrait dans sa coquetterie une part de charité. Comme elle l'écrivait un jour, « la pitié était pour elle une espèce de passion. » Elle voyait souffrir ses amoureux, qui exagéraient en lui parlant de leur souffrance. Pour les consoler, elle leur accordait de menues faveurs, et ils souffraient davantage.

L'histoire de J.-J. Ampère, pendant ces années douloureuses, nous montre la désagrégation d'une âme faible et maladive par une emprise féminine, d'autant plus funeste qu'elle est plus douce et qu'elle s'exerce sans mauvaise intention. L'Ampère que l'on va pratiquer n'est pas tout à fait celui dont le souvenir persistait récemment encore dans quelques mémoires; mais c'est celui qui souffrit de 1820 à 1830, le représentant très exceptionnel d'un platonisme, auquel, jusqu'à ses derniers jours, le toucher caressant d'une main féminine resta nécessaire, mais auquel ce chaste rapprochement parut finalement toujours suffire. Les années que nous allons résumer ici pour en détailler seulement un épisode, furent, suivant le mot de Gœthe, sa période d'orage et d'angoisse.

La première rencontre eut lieu le 2 janvier 1820 dans le salon de l'Abbaye-aux-Bois. Roméo avait exactement dix-neuf

ans et Juliette Récamier quarante-deux ans. D'après les récits postérieurs, ce fut le coup de foudre pour Roméo, qui, toute sa vie, garda le souvenir attendri de cette gracieuse apparition en robe blanche, à demi étendue dans sa pose habituelle sur une causeuse bleue à col de cygne.

Il n'est pas sans exemple qu'un grand jeune homme, frais émoulu du lycée, soit ainsi initié à l'amour par une amie ou une contemporaine de sa mère. Mais la blessure est rarement aussi profonde, aussi durable, et l'amour, en fin de compte, aussi idéalisé. J.-J. Ampère était, à cette époque, un romantique avant la lettre, un disciple de Werther, d'Obermann et d'Ossian. Il faisait partie d'un petit groupe où l'on se montrait extrêmement désespéré, passionnément amoureux, lamentablement dégoûté de la vie, où l'on faisait profession de s'analyser, où l'on écrivait son journal et où l'on composait beaucoup de littérature. Pendant la première année où il connut Mme Récamier, le feu n'eut peut-être pas toute l'intensité qu'il crut devoir lui attribuer par la suite. De son côté, Mme Récamier, toute à sa flamme pour Chateaubriand, ne dut prêter à ce petit jeune homme imberbe qu'une attention poliment distraite. C'est seulement dans l'hiver 1820-1821 que la cristallisation s'opéra et que Jean-Jacques commença à prendre des attitudes. L' « épervier » était alors sorti de la volière pour aller représenter la France à Berlin et, bien que « la dame se pâmât en l'attendant, » les autres amoureux avaient le champ plus libre. Au printemps, nous constatons que Mme Récamier a rebaptisé Ampère « Édouard » au lieu de Jean-Jacques et joue avec lui à la maman. Tous les amis étaient maintenant au courant.

En septembre 1821, le jeune homme alla s'installer près de sa belle à Saint-Germain. La vie était là réglée avec méthode. On travaillait séparément, on lisait et se promenait ensemble. Mme Récamier encourageait Édouard à l'étude et l'invitait à lire devant Chateaubriand des vers intitulés *Malédiction contre le soleil*. Édouard écrivait à son père : « Tu ne t'imagines pas combien elle aime à faire valoir ses amis et combien son crédit pourrait m'être utile... »

Au printemps de 1822, déclaration en forme, qui ne doit pas beaucoup surprendre l'intéressée, mais sur la destination de laquelle on feint de se tromper, ayant cru, paraît-il, qu'Édouard aimait, non Mme Récamier, mais sa nièce. D'ailleurs, aucune

sévérité inutile. Désormais, chaque jour, à quatre heures, Ampère apparaît à l'Abbaye-aux-Bois (où les heures de chacun étaient soigneusement réglées). Le soir parfois, après tous les autres, il s'attarde et l'on regarde romantiquement la lune ensemble par la fenêtre. Il prend des mains qu'on ne retire pas. Il les baise. Il pose sa tête sur les genoux de « sa mère, » de « sa sœur, » assis à ses pieds sur une petite chaise; et ces faveurs, qu'elle considère sans doute comme une simple forme de politesse, l'enivrent. Quand il part, on lui jette des fleurs. Parfois, cependant, l'aimée laisse voir quelque distraction; elle pense au grand rival et le jeune amoureux s'en plaint.

Vers le 20 septembre 1822, scène violente. Mme Récamier est revenue de Montmorency à Paris pour rencontrer Chateaubriand; Ampère l'a suivie comme d'habitude. Il se fâche, il veut s'exiler en Amérique. Elle le rappelle. Il cherche à rompre de nouveau une situation intolérable. Il s'enfuit au Havre et épanche sa jalousie en des lettres fiévreuses. Puis, Chateaubriand étant parti, il revient passer tranquillement auprès d'elle le mois d'octobre à Montmorency. Quand il la quitte enfin, le 6 novembre, il lui écrit : « Que vous avez bien exprimé ce que je sentais quand vous avez dit : « Jamais nous ne nous sommes tant aimés »!... Dieu, que je suis enivré de vous! ma main tremble en vous écrivant... Si j'étais près de vous, si j'étais dans cette petite chambre, à vos pieds, à vos côtés, si je tenais votre main dans la mienne, si mon front pressait vos genoux, peut-être vous ferais-je sentir quelque chose de ce que je ne puis écrire, de ce que je ne pourrais dire, de ce que je ne puis comprendre, de ce que je ne puis penser!... »

En mai 1823, crise sentimentale entre Chateaubriand et Mme Récamier. Elle se réfugie à Angervilliers chez son amie, Mme de Catelan. Chateaubriand lui écrit : « Grâce, mille fois grâce! Plaignez-moi, ne m'en voulez-pas!... » Ampère lui écrit : « Vous souffrez, vous souffrez par un autre!... Il y a, entre nous, l'impossible... Encore cet été et puis... *que le néant commence!...* »

Enfin, le 24 octobre, la situation si tendue se brise. Devant les infidélités trop manifestes de Chateaubriand, Mme Récamier décide brusquement son départ pour Rome. Elle y emmène sa nièce, Amélie Cyvoct, dont la santé sert de prétexte; elle entraîne naturellement le fidèle Ballanche qui est un meuble de sa mai-

son. Elle propose à Ampère de l'accompagner. Celui-ci accepte, fou de joie. Qu'importent son père désespéré, sa tragédie reçue faux Français ? La sirène l'attire, il part...

Ce voyage en Italie devait durer un peu plus d'un an (du 3 nov. 1823 au 10 déc. 1824). Au retour, le pauvre amoureux comparait cette période de sa vie à un enfer. Sur le moment, l'impression fut une déception croissante, mêlée presque jusqu'au bout d'heures très douces. Quand on lit, non pas la correspondance trop littéraire, mais le journal intime qui commence au mois d'avril, on ne peut s'empêcher de songer, en dépit de quelques différences très essentielles, à un autre voyage fameux en Italie. Dix ans après, en 1833, un enfant de vingt-trois ans partait, lui aussi, au delà des Alpes, avec une femme beaucoup plus âgée que lui, qui prenait également, à son égard, des attitudes maternelles. Au départ, la mère de l'un pleurait comme ici le père de l'autre. Au retour, père ou mère retrouvait un homme déprimé moralement et physiquement, un malade. La façon même de maintenir côte à côte, en bonne amitié, des amoureux auxquels on demande des services mutuels, se reproduit dans les deux cas comme un signe du temps. Mais la comparaison s'arrête là et notre roman actuel n'est qu'une grisaille, une image affadie à la Guérin ou à la Girodet en regard des violentes couleurs sensuelles qui caractérisent l'autre.

Sans insister sur les premières semaines de Rome, donnons-en seulement le cadre ! Mme Récamier s'était installée avec sa nièce et Ballanche, dans un appartement meublé près de la place d'Espagne. Ampère, relégué dans une ruelle voisine, consacrait tous ses après-midi à l'Abbaye-aux-Bois. Le reste du temps, il écrivait des vers, lisait en italien Dante et Pétrarque, composait des tragédies, visitait des musées ou des églises. Fils sceptique d'un père très pieux, il s'efforçait, pour faire plaisir à Mme Récamier, de retrouver une foi sentimentale sans grande profondeur, trop visiblement inspirée par le *Génie du christianisme*. Mme Récamier, souvent maladive et étendue, surtout dans le début du séjour, pensait beaucoup à l'absent. Avec l'amoureux présent, elle gardait, comme on le verra mieux tout à l'heure, la même attitude de menues faveurs sans suite et le tenait jalousement à la chaîne, sans lui permettre même une excursion hors de sa présence.

IX. — LE JOURNAL DE J.-J. AMPÈRE

Voici maintenant quelques extraits du journal. Forcé de choisir brièvement entre tant de pages, nous avons pensé que cette atmosphère si spéciale apparaîtrait mieux en prenant un morceau un peu suivi et nous avons sacrifié le tableau parfois plus piquant de la société parisienne. Malgré les coupures que nous allons pratiquer dans ce fragment lui-même, on trouverai ici assez de ces pages troublées pour sentir ce qui, dans cette période, en fait la note dominante, à la longue un peu monotone : les fluctuations constantes d'un ensorcelé, d'un très jeune ensorcelé travaillant à se ressaisir, croyant sans cesse reprendre sa liberté et sentant, dès la première envolée, la tension du fil qui le tient.

Nous commençons par le récit d'une journée, où, exceptionnellement, Ampère va nous apparaître à la fois humoristique et sentimental. Il s'agit d'une expédition à Tivoli avec la reine Hortense et ses deux fils, les princes Charles et Louis-Napoléon (le futur Napoléon III). A cette époque, une grande partie de la famille Bonaparte s'était établie à Rome et la reine Hortense y était arrivée au début de février. Elle avait rencontré par hasard Mme Récamier dans Saint-Pierre, avait renoué connaissance avec elle et l'avait beaucoup vue dans des rendez-vous romanesques au milieu des ruines romaines, où l'on emmenait les fidèles Ballanche et Ampère.

La reine Hortense semblait désireuse de se réconcilier une seconde fois avec le gouvernement de la Restauration et les deux femmes avaient fini par concevoir l'idée audacieuse de ménager un entretien entre la reine et l'ambassadeur de Louis XVIII en plein bal masqué Torlonia, sous le couvert d'un même costume qui permettait de les confondre. Puis le prince Eugène, frère de la reine Hortense, était mort au début d'avril et Mme Récamier avait été rendre une visite de deuil à la reine. Maintenant celle-ci allait partir sur le lac de Constance et l'on avait organisé cette dernière rencontre à Tivoli. Pour J.-J. Ampère, le jour marquait, d'autre part, une date sentimentale. Il avait résolu de ne plus se résister à lui-même, mais de se livrer. « Advienne que pourra ! Ce sera, écrivait-il la veille, le commencement de mon roman. Ce jour, je vais le passer d'une manière

délicieuse. Je serai avec elle! Je ne vivrai que pour elle! Que tout cela est doux à sentir! J'entre dans un état nouveau ravissant... » Ici commence le journal, dont on excusera les négligences en se rappelant qu'il n'avait pas été écrit pour l'impression.

« ... Lundi 26 avril. — Nous sommes partis par un fort beau temps. J'étais fort en train tout le long du chemin. Je soignais mon bonheur. J'étais décidé à éviter tout sujet de discussion, à éloigner tout ce qui pourrait troubler le plaisir que je me promettais de cette journée.. A Tivoli, ou descend, à travers de petites rues tortueuses, à l'auberge de la Sibylle. C'est une maison sans apparence dans une vilaine rue; on traverse une espèce de cuisine et on arrive dans une cour de derrière. Là on découvre à sa gauche le charmant petit temple de Vesta, à côté de là, et on se trouve en face d'une chute de l'Anio, dans une vallée bordée partout de hautes montagnes. Le coup d'œil inattendu des cascades, le bruit de l'eau, ce temple dans la cour d'une auberge, l'horizon imprévu que l'on découvre tout à coup, tout cela m'a mis, pendant deux minutes, tout à fait hors de moi... Nous avons été salués par le précepteur du prince... Je craignais, en lui faisant des politesses, que ce fût un domestique. Bientôt on vit la reine, les deux princes, la dame d'honneur et le chambellan. La reine est laide, bonne, d'un ton naturel et sans affectation. Le prince Napoléon Bonaparte est, je crois, un assez brave jeune homme d'assez mauvais ton, aux bancs de l'école de droit. Louis, le plus jeune, a l'air d'avoir beaucoup plus de finesse, de sensibilité, d'esprit. Le chambellan a été choisi par la reine pour ne donner d'ombrage, ni par sa figure ni par son esprit... Mlle Piot, la suivante, est une jolie personne d'une voix désagréable; elle a l'air d'une petite perruche qui se rengorge. Lord Kinnaird était avec eux; il n'était pas en train et avait l'air ennuyé, je crois, d'être en bonne compagnie un peu trop longtemps. Comme nous étions 13, on a mis un petit garçon à table pour rompre le charme, et le chambellan s'est mis à le tourmenter. Le pauvre petit, persécuté par l'un pour cacher ses mains, par l'autre pour bien tenir sa cuiller, était d'abord sur le point de pleurer... J'étais près de Mme Récamier. Le temps était frais. Nous partîmes pour faire le tour des cascatelles... Je suis tombé en voulant descendre trop vite pour donner le bras à Mme Récamier. Elle me l'a fait donner à la

reine. Je n'oublierai de ma vie que j'ai vu les cascatelles de Tivoli avec la reine Hortense me faisant des foules (de récits) sur les cours, le naturel, le sentiment, et me racontant sa douleur de la mort du prince Eugène et que moi, dans ce moment, j'étais si distrait par les cascatelles et par l'envie de rejoindre Mme Récamier. Enfin, arrivé au petit pont, j'ai campé Sa Majesté sur un âne et j'ai été rejoindre Mme Récamier.

« Nous sommes montés à la terrasse en passant le torrent sur des planches assez étroites. Ce torrent se précipite avec un bruit et une fureur épouvantables. Mme Récamier marchait à quelques pas devant moi en donnant la main au prince Napoléon. Au milieu de la planche, son manteau a glissé. Heureusement je n'ai pas eu le temps de me tromper. Mais j'ai frémi en songeant à la peur que j'aurais eue, si je m'étais trompé... Nous sommes revenus par la Villa d'Este... Là nous avons dit adieu à notre royale société, avec un souhait de se retrouver au bord du lac de Constance. Mon ami Napoléon Bonaparte m'a serré la main. Nous sommes rentrés à l'auberge. L'âne avait fini par fatiguer beaucoup Mme Récamier et, en montant à la Villa d'Este, le Prince et moi nous la soutenions des deux côtés. C'est ce que nous appelions faire le deuxième et le troisième cheval, et ce que j'aimais beaucoup à faire...

« 29 avril. — Je lis à l'ombre auprès de l'arche de Constantin le VIIe livre de Virgile. Mme Récamier arrive. Je monte en voiture. Elle était triste des nouvelles de Paris. Je me tais; j'entre dans son état d'âme; mais moi-même, j'étais triste. Nous apercevons le Pape, nous le suivons... J'ai reçu sa bénédiction. Nous sommes allés au Capitole... Le soir, je suis resté seul avec elle. Je ne sais où j'en suis. Elle m'a dit un mot de la lettre de Paul (1) et, à cette occasion, j'ai vu quelle était son arrière-pensée. Cela m'a fait de la peine... Je lui suis très attaché, mais j'aurais besoin d'être aimé un peu!...

« 1er mai. — Elle m'a grondé. J'ai été triste. Je l'aime réellement plus qu'on ne croit et ce sentiment porte sur une base trop fausse pour ne pas me rendre malheureux. N'importe, il m'a donné des instants bien doux et m'en donne encore. Je veux m'y livrer; arrive ce qui pourra!... J'espère qu'en se développant il m'arrachera aux autres tentations. C'est

(1) Paul David, neveu de Mme Récamier.

une chose à part, une femme à part, un amour à part... »

Ce même jour, Mme Récamier écrit à son neveu Paul David : « Si je retournais à présent à Paris, je retrouverais les agitations qui m'ont fait partir. Si M. de Chateaubriand était mal pour moi, j'en aurais un vif chagrin; s'il était bien, un trouble que je suis résolue à éviter désormais. Je trouve ici, dans les arts, une distraction et, dans la religion, un appui qui me sauveront de tous les orages... »

« Dimanche 2 mai. — J'ai bien senti aujourd'hui le charme qu'il y aurait à une vie errante, dans laquelle, sans lien, sans projet, on jouirait de tout. Je finirai par là... Je suis sorti en voiture avec Mme Récamier. J'étais assez triste. Je lui ai dit : « Je suis triste parce qu'il y a un certain progrès que je ne puis faire dans votre cœur. Je le vois bien. Si cela changeait, je m'en apercevrais bien vite. Avec cela, le sentiment que j'ai pour vous entre plus avant dans mon âme et m'attache plus que jamais. Tout cela étant ainsi, ce n'en est pas moins là le bonheur de ma vie. » Elle ne m'a rien dit à cela; mais elle m'a parlé avec tendresse et m'a fait du bien... Dans ce moment, je ne suis plus triste. Cependant j'ai perdu ma vie...

« 4 mai. — Ce soir, j'ai eu un moment d'émotion. Seul avec Mme Récamier, en lui serrant les mains, il m'a semblé voir quelque chose dans ses yeux. Je me suis troublé... Elle m'a dit adieu par la fenêtre. Voilà une chose d'autrefois. C'est comme les roses de la fenêtre de l'Abbaye-aux-Bois. Elle m'aime un peu plus. Tout faire pour m'en faire aimer!...

« Mercredi 5. — Après dîner, je suis allé me promener au Pincio au coucher du soleil. J'ai eu un accès épouvantable de tristesse, une fureur de désespoir. Je suis rentré. Mme Récamier jouait. Il était nuit; rayon de lune. Que cela eût été doux! Mais, orage!... Que devenir?...

« 6 mai. — J'ai passé toute la journée à me placer dans le point de vue indépendant... Ce soir, Mme Récamier m'a dit : « Vous ne m'aimiez pas beaucoup aujourd'hui!... »

Bien que, même dans ce journal intime, on ne nous mette pas entièrement au courant, l'ensemble du récit auquel nous avons emprunté ces lignes, montre que nous sommes arrivés ici à une crise. Le pauvre Ampère s'aperçoit cruellement qu'il n'est pas aimé comme il l'espérait. Il se débat alors pour se dégager de son lien platonique, comme d'autres garçons de son

âge emprisonnés dans un amour plus charnel. Il se promet de reprendre son indépendance; il projette déjà la vie d'écrivain voyageur qu'il finira par mener un jour. Il essaye même souvent de se prouver à lui-même qu'il n'est pas sincèrement, profondément amoureux. Et tout cela ne ressemble que de loin au ton uniformément passionné de la correspondance. Mais un sourire suffit pour le reprendre et le rembarquer sur le bateau des illusions à la suite de sa Béatrice qu'il s'efforce de spiritualiser. La dame ne lui ménage pas ce genre d'avances, étant assez attachée à lui pour regretter de sentir sa tendresse plus distraite, croyant lui faire du bien par quelques câlineries qui lui mettent la tête en feu, ayant enfin besoin de ce mouvement affectueux autour d'elle, un peu comme les veuves sans enfants qui adoptent un petit chien. La grande ombre de Chateaubriand se projette toujours de loin sur leur route.

En même temps que cette crise sentimentale, ce jeune homme de vingt-quatre ans en subit une autre, dont le rôle est tel dans cette histoire qu'il est difficile de ne pas l'indiquer. C'est ce qu'on pourrait appeler l'envers de Pétrarque. Il aime, il veut rester fidèle à celle qui ne lui accorde que de vaines caresses, et il souffre, et il se débat, et son examen de conscience journalier contient sans cesse des paroles fiévreuses dans ce genre :

«... M'occuper, me fatiguer, ne point rêver!... Résister!... Ne pas perdre un instant de vue qu'un instant peut me perdre!... Les secours même de la dévotion. Je veux tout employer... Je m'en sentirai toute ma vie. Je ne serai jamais ce que j'aurais été; mais, enfin, je serai quelque chose.

« ...*Prière*... Mon Dieu... si c'est par ma faute que j'ai perdu la lumière, pardonnez-moi : c'est ma misère de ne pouvoir m'apercevoir que c'est ma faute. J'aurai d'autant plus besoin de votre secours! Et cette prière, faite dans la sincérité de mon cœur à travers les nuages de mon intelligence, de tout cœur je prie. Mon Dieu, ne repoussez pas le bon mouvement que j'ai eu si violent qu'il m'a semblé qu'il était entendu. Je vais retomber dans ma nuit; mais, mon Dieu, je n'ai pas refusé la lumière et je l'ai reconnue autant qu'il était en moi...

« 1 heure du matin. — Je viens d'avoir une longue conversation avec Fulgence (Fresnel), où je lui ai dit : « Qui nous répond que nous avons raison de ne pas croire, quand le genre

humain et l'élite de l'esprit humain croient? Peut-être y a-t-il moins d'erreur dans la croyance la plus erronée que dans l'absence de croyance... La corruption des sens se lie d'ordinaire avec la dépravation de l'esprit. C'est un fait extraordinaire, inexplicable, mais certain... Quand l'homme qui croit se tromperait, encore se tromperait-il moins; car il est dans la nature de l'homme, et l'autre ne sait pas plus la vérité... Quoi qu'il en soit, vivre dans ma croyance, vivre dans les idées de ma mère! Habitude religieuse; méditer, prier, jeûner; mettre toute la force de mon esprit à cela!...

« Lundi 10 mai. — ...Fulgence m'a parlé de se tuer. Je l'ai dissuadé... Ce soir, j'ai lu... J'ai tenu la main humide de Mme Récamier. Enfin, dans la nuit, je l'ai tenue embrassée. J'ai dévoré ses mains de baisers. J'ai compris la différence qu'il y aurait entre la jouissance de l'âme et celle des sens. Cela me fait paraître comme un niais... Cependant *bada bada!* (1)... Il fait une lune et une nuit chaude. Je me suis promené une heure au Pincio. Les premières lucioles. Sensation de l'été dans le printemps, particulière à l'Italie. Théâtre : Roméo et Juliette. J'étais triste, amoureux; en rentrant, un sourire... »

Il est difficile, en lisant des passages comme celui-là, de ne pas penser que la dame aux blancheurs d'hermine a joué un jeu bien cruel. N'est-ce pas le cas de rappeler le proverbe : « Donner et retenir ne vaut. »

« Mardi 11 mai. — Je suis allé à la villa Borghèse... La lumière, la verdure, la fraîcheur du matin; le chant des oiseaux; le bruit des lézards qui se glissent; le murmure de l'eau qui tombe; ces gouttes d'eau qui jaillissent... J'ai passé une heure à attendre Mme Récamier en lisant le Dante, dans lequel j'entre tous les jours davantage... J'ai entendu la voiture; le cœur me battait; je suis accouru. Mme Récamier m'a dit qu'elle allait au bout du jardin chercher l'ombre... Nous nous sommes promenés quelque temps dans les allées. Elle m'a parlé de son plan de rester l'hiver prochain et d'aller cet été à Naples. Je n'ai dit mot. Voilà un an que je lui donne. Après cette année, ma vie changera : peut-être je la regretterai souvent. Au moins je veux en jouir dans sa pureté et sa plénitude. D'ici à un an, je veux ne vivre que pour elle, lui sacrifier tous

(1) Attendons!

les plaisirs... Ce temps est un Temps de Dévotion. Tout ce qui me manque en religion, en chasteté, en bonté, je veux l'acquérir par elle... [On voit que Dante vient de passer par là !] Une seule chose me manque et savoir m'en passer ! Après un an de sagesse, je pourrai, ou me marier, ou courir le monde, ou ne faire ni l'un ni l'autre, faire un autre ménage ; mais cela, y prendre garde...

« Mercredi 12 mai. — Je suis allé avec ces dames à la villa Pamphili... Mlle Amélie m'a donné quelques distractions par son petit visage animé et coloré. Mais elle n'a pas ce qui, dans sa tante, est, pour moi, si pénétrant... J'étais bourru à dîner. J'ai eu un accès de violence. J'ai été outrageant pour Mme Récamier malade. Après le dîner, j'ai eu un accès de désespoir... Lutte entre la tendance religieuse et la tendance contraire. Sans croire (je doute encore), je suis convaincu que les idées religieuses sont ce qu'il y a de plus élevé, de plus noble, de plus nécessaire à la vie ; et elles manquent tout à fait à la mienne ; et je les ai eues, et, depuis plusieurs années, je ne les ai plus... Les voici qui renaissent parce que j'en ai besoin !... C'est pour moi une raison de m'y attacher ; elles seules peuvent me défendre. Il serait insensé de ne pas profiter du moment où j'y suis porté, où j'en ai besoin. C'est là une démonstration et une nécessité à moi particulière qui doit me faire m'y tenir... Que faire ? Profiter de cet élan que peut-être Dieu m'envoie pour me récompenser d'un bon effort et qui seul peut le rendre durable. Oh ! si j'allais croire, un mouvement nouveau s'offrirait à moi. C'est beaucoup que d'en avoir conçu la possibilité. Accoutumer ma pensée à cela ! Avoir toujours un bon livre avec moi. Copier des passages des livres suivants : *le Nouveau Testament*, *le Dante*, *l'Allemagne*, *Corinne*, *l'Imitation*, *Bossuet*, *J.-J. Rousseau*, *M. de Chateaubriand*. [Ce choix n'est-il pas admirable ?] Après ma résolution morale de l'autre jour, voilà une impression religieuse ! Où cela me conduira-t-il ?

« Jeudi 13. — Toute la nuit, j'ai rêvé à deux choses, mes nouvelles idées religieuses et Mme Récamier... J'éprouve une grande douceur à rentrer dans les pensées que j'ai eues autrefois. Je conçois déjà le livre qu'il y aurait à faire dans ce sens-là. » [Ces écrivains sont terribles !]

« Samedi 15. — Je suis allé à la villa Borghèse... Je lisais le Dante sans grand goût. La matinée était délicieuse et j'étais

ennuyé parce que je sentais que je n'en jouissais pas assez. Enfin, elle est venue.

« Elle était en gris, souriante. Nous avons lu des passages de mon livre. J'avais un peu d'émotion en lui lisant. Nous nous sommes promenés quelque temps. Nous avions l'air contents et amis. Elle est partie et tout cela ne m'a laissé que l'impression d'un moment doux. J'étais tout *rasserenato*... Il me prend une envie extraordinaire de lire *Werther;* je vais le lire à la Villa Médicis... Je me suis promené à la Villa Médicis en étant tourmenté de ce que j'ai de religion et de ce que je n'ai pas d'amour. Il y a trois difficultés majeures : les sens, l'imagination, le cœur... Puisque je n'ai rien à donner aux sens en ce moment, il faut ne leur rien faire désirer. Hier était un jour d'entrain ; aujourd'hui est un jour d'abattement...

« 19 mai. — Ce soir, sur la terrasse, comme par inspiration, après avoir lu le Dante, j'ai eu un mouvement religieux non prévu. J'ai dit à Fulgence des choses que je n'avais point pensées d'avance : la nécessité de nous élever dans la vie, de monter au lieu de tomber. Depuis ce moment, j'ai éprouvé quelque chose de céleste, au lieu de la sécheresse et de l'aridité que je ressentais. Je crois à un mouvement ascendant dans ce monde et j'en prévois un dans l'autre...

« 20 mai. — Ce matin, je me suis levé de bonne heure et je suis allé à la Villa Borghèse attendre Mme Récamier.. J'ai lu cet admirable chant du *Paradis* et des chants du *Purgatoire*... Avec Mme Récamier, j'ai été content, heureux. Nous avons fait le plan de notre vie à venir, passée à Rome avec mon père. Mon Dieu, à peine suis-je revenu à toi, et déjà je sens ta douceur. Que tu es bon ! Oui, tu es bon, tu es la source de tout bien. Le mal accidentel de ce monde est un mystère...

« 21 mai. — ...Albano ne m'a pas fait tout le plaisir que j'en attendais. Je n'ai rien dit. Mme Récamier était émue des souvenirs de son ancien séjour. Moi, je ne l'étais pas assez. Nous avons été dans l'église où elle a joué de l'orgue... Nous sommes partis avec des ânes. J'avais grand peine à faire aller le sien en le tirant ; cela me distrayait un peu des beautés de la nature. Elle était plus émue et plus attendrie que moi, ce qui était pénible...

« Dimanche 23. — Je ne crois pas que j'aie le courage de ne pas céder à mon amour ; mais il faudra que ce soit un amour qui puisse épurer mon âme.

« J'ai commencé aujourd'hui, 24 mai, ma tournée de Rome avec Mme Récamier. Nous sommes sortis avec M. Ballanche. Dans cette première matinée, dans une course de deux heures, nous avons rencontré tous les noms et tous les siècles : l'obélisque des Pharaons, la porte arrangée pour l'entrée de Christine II, la porte par laquelle sortait Bélisaire. Nous avons passé à Sainte-Marie-du-Peuple, pleine de tombeaux du xve et du xvie siècle. On y marche sur les pierres des morts... Nous avons vu, par un hasard étrange, à San Lorenzo in Lucina, un mort entouré de flambeaux et couché sur un lit noir exactement dans la même attitude que ces statues funéraires. Même les traits amaigris et rendus saillants par la mort rappelaient ceux des figures de pierre...

« Mardi 25. — Nous avons été d'abord à la Villa Borghèse. Ces villas italiennes, si abandonnées, si riantes, dont on s'empare, qui semblent parler de bonheur ou de mort ! Ruines ; fontaine vue à travers les arbres, qui réfléchit les arbres... Quel plaisir de lire dans le Tasse *les Jardins d'Armide* dans un lieu qui nous inspire, et qu'il m'était doux aussi de vous lire mes vers et de vous voir pleurer !...

« Ce soir, promenade au Pincio. J'ai vu un grand jeune homme d'une figure superbe qui faisait une pénitence. Il marchait pieds nus, jambes nues. Il avait une robe de capucin, une grosse corde autour du corps, une longue barbe, il était pâle. A côté de lui, un petit Jésuite aux traits noirs récitait des prières. Ce spectacle m'a ému ; il a excité la colère des pensionnaires de l'Académie. Mme Récamier jouait du piano au fond de la chambre. Elle n'avait pas de collerette. Je me suis enivré d'amour.

« Mercredi 26. — Mon affection pour Mme Récamier est bien pâle; cependant, c'est la seule chose de ma vie qui ait de la douceur... J'en suis à la perfection de mon plan de conduite ;... me réfugier beaucoup dans l'imagination; de la réalité ne faire qu'une occupation; attendre ainsi... Me livrer à mon affection pour Mme Récamier, assez pour me soustraire à l'oisiveté du cœur qui pourrait me perdre ; pour donner un intérêt à l'Italie, un encouragement à ma pensée... Mais, pour moi, ne pas trop la toucher; pour elle, ne pas lui promettre d'avenir...

« Samedi 29. — J'ai parlé à Fulgence de ma manière de considérer ma vie comme une pièce à conduire, dont j'étais le

maître... J'ai été de là chez Mme Récamier, avec elle à la Villa Borghèse. Elle était triste. J'ai cru qu'elle avait quelque chose contre moi. Au Forum, elle est entrée dans une église; elle semblait accablée de douleur. Je me suis mis à parler de ma tristesse au milieu de mon bonheur. Nous sommes restés seuls dans la voiture à la villa Negroni. Là nous avons parlé du départ pour l'hiver. « Il vous coûterait, m'a-t-elle dit, de vous séparer de moi. — Je l'ai senti au départ : une impossibilité dont je n'avais pas d'idée; quelque chose d'entrelacé... » Elle a été touchée. — Moi : « Et que cela ne donne pas de bonheur!... » — Elle : « Vous avez eu des jours bien heureux! — Des moments! — Qui a plus que des moments?... Ah! je voudrais n'avoir plus rien dans ma vie qui pût me faire du mal... Je voudrais retirer ma vie, la défendre... » Je lui ai reproché ce calcul comme bien insensible pour moi. Elle a fini par me dire : « Oui, si on rêvait cinq ou six mois; et puis après, déchirer! » C'est à cela que je veux m'en tenir : épurer cela, et puis déchirer! Passer peut-être l'hiver; alors à Venise au printemps... (Il y a à craindre que ce déchirement ne se montre trop douloureux pour tous deux.)...

« Ce soir, j'ai vu combien elle est longtemps restée appuyée sur sa fenêtre... Elle m'a parlé bien gracieusement. Que ferais-je, si une occasion se présentait?...

« Dimanche 30 mai. — J'ai été chez Mme Récamier. Elle faisait de la musique. Elle me regardait de temps en temps avec assez de tendresse. Je suis sorti enivré...

« Lundi 31 mai. — Ce soir, promenade au bord du Tibre avec le duc de Laval et M. Artaud. Rentré, j'ai eu une scène violente avec Mme Récamier à propos d'un mot. Il m'a semblé la voir entre la dévotion et le souvenir, et moi n'entrer pour rien dans sa vie. J'ai été blessé. Elle a parlé légèrement et en souriant. Je me suis fâché. Je lui ai dit : « Je vous donne toute ma jeunesse et je ne suis pour rien dans votre cœur. » Par moments, je le crois, et je ne le crois plus ensuite. Je cédai à de l'irritation physique. Elle me l'a fait sentir en me disant : « Ces agitations sont mon passé; je cherche ailleurs un avenir. Vous ne pouvez être pour moi que passager. » Il faut l'envisager ainsi : en goûter, en soigner toute la douceur et ne pas exiger que cela soit durable. De mon côté, je ne m'engage point. C'est un moment dans ma vie. Qu'il soit doux!... En jouir tristement, avec rêverie, avec mélancolie!.. Vivre dans l'exquise douceur de

ce sentiment pur, fragile et profond; être parfait, tendre, aimable, ne jamais me laisser aller à délirer; en jouir comme on jouit de ce qu'on peut perdre; aimer comme on aimerait, si on devait bientôt mourir!... Passer ainsi le temps de renaître!...

« 1er juin. — Le soir, j'ai lu du Ginguené à Mme Récamier... Je suis resté seul un moment avec elle. En m'en allant, j'avais les larmes aux yeux. Jouir avec délices d'un état si doux, que le reste de ma vie ne m'offrira plus; ne pas regretter ce qui en altérerait la pureté... Repousser tout ce qui peut l'agiter, ou ce qui pourrait la flétrir... Il faut que ma vie soit un purgatoire; il le faut... »

Nous sommes souvent tentés de maudire Mme Récamier, qui donnait d'elle juste assez pour exercer sa tyrannie et perdre la vie de cet enfant. Mais pourquoi être plus difficiles que lui, quand, si souvent, « il jouit avec délices de son état? » Ce qui ne l'empêche pas, l'instant d'après, de se désespérer. Continuons à l'écouter penser tout haut devant nous sans beaucoup de suite, dans le tumulte de ses sentiments contradictoires : étranges dialogues souvent de la chair et de l'esprit!

« 2 juin. — Avec Fulgence, j'ai été au fond de notre destinée. Il y a en moi un désordre que rien ne peut réparer. L'équilibre des facultés est rompu. La racine est coupée. Le ressort est brisé. Maintenant, quoi que je fasse, rien ne pourra combler le vide, rien ne pourra ranimer ce qui est flétri... Après mon retour en France, j'aurai ce qu'on appelle une *passion;* elle finira mal comme toujours; puis je partirai et j'irai devant moi, regardant, rêvant, pleurant et chantant. Un amour; puis la terre devant moi!

« Ce que j'écris à Sautelet : « Il sera toujours temps pour un sentiment ordinaire; mais celui-ci m'attache, parce qu'il est le premier, par ce qui lui manque, par ce qu'il m'a fait souffrir, par la pureté et la volupté de certains moments. Laisse-moi m'abstenir de désirs, de tourments, de tristesses! Es-tu si pressé que je n'aie plus rien à rêver?... » « Les plaisirs sont une des premières choses dont on se désabuse. On en conserve l'habitude et les traces. Le bonheur n'est pas là... »

« Jeudi 3. — Puisque j'en suis là avec Mme Récamier, à un sentiment doux, à des habitudes agréables de cœur que je ne veux pas rompre, je ne vois pas pourquoi je ne tenterais pas quelque chose avec Colombe (1). Si je ne réussis pas, eh bien!

(1) Cette Colombe est une voisine italienne.

il n'en sera que cela. Si je réussis avant mon départ pour Naples, tant mieux! Cela n'aura pas duré assez pour me captiver, m'ennuyer ou m'épuiser. Cela va être un épisode en prose à travers mon poème de l'Italie. Faire seulement que le poème ne souffre pas de la *novella*. Au point où j'en suis avec Mme Récamier, cela n'a point de perfidie. Il est convenu que notre amour est séparé. Rien ne m'engage avec elle à la fidélité. Ce matin, je n'en étais que plus tendre pour elle de l'émotion où elle était plongée... J'ai rêvé à Colombe en voiture à côté de Mme Récamier, que je n'en aimais pas moins, peut-être plus tendrement. Voilà deux occupations pour mon imagination.....

« Ce soir, j'ai lu *le Purgatoire* à Mme Récamier... Je ne ferai pas la *novella*... Voilà une femme charmante!... Mais je serais tourmenté par l'idée que je trompe Mme Récamier. J'y renonce! Ce voyage-ci doit être bien unique avec Mme Récamier. Pourquoi m'a-t-elle fait sentir si vivement que je n'étais qu'un accident dans sa vie, auquel elle ne voulait pas laisser prendre d'empire?... Il est vrai que nous nous sommes tous deux très utiles, à défaut d'autre chose. Cela est triste; mais ce qui serait plus triste, ce serait de renoncer à l'avenir.

« Je suis sorti avec Mme Récamier et Mlle Amélie... De là avec M. de Givré. Je l'ai quitté en lui disant : « Dans notre temps, quand le lien avec la société, la croyance, est brisé, il y a trois choses à faire : se raccrocher comme Chateaubriand, c'est ce que je ne veux pas faire; — se contempler et s'exprimer comme lord Byron; — sortir de soi et peindre le monde comme Gœthe; — ou faire les deux comme votre serviteur... » Une seule chose pourrait peut-être me changer, c'est un mariage. Mais craindre de faire par là l'irréparable malheur d'une femme et le mien...

« Je suis sorti triste, rêveur, mélancolique, errant dans Rome sans but comme un voyageur, comme un étranger, comme je serai un jour. En rentrant, j'ai trouvé Mme Récamier. Elle s'était habillée. Elle était charmante. Elle souriait. J'ai été ému sans m'en apercevoir. Elle a été attendrie; alors mes yeux se sont remplis de larmes. J'ai eu une de ces minutes qui suffisent pour me faire aimer Mme Récamier et me préserver de tout le reste...

« 5 juin. — Paradis au jardin du Colisée. Parfum, pluie de fleurs... Dieu, si j'avais!... Vivre avec Dante et Pétrarque!...

« Dimanche 6 juin. — J'ai été prendre Mme Récamier à la messe. Nous nous sommes promenés au jardin du Colisée.

J'étais heureux. Pas un nuage... Le soir, clair de lune. Départ du duc de Laval. Attendrissement un peu voulu. Agitation sur le retour, entre l'incertitude de nous séparer cet hiver et de faire retourner Mme Récamier plus tôt. Ce qui vaudrait le mieux pour moi, ce serait de partir et de laisser Mme Récamier. La séparation serait horriblement cruelle. Mais cela vaudrait mieux peut-être pour moi. J'ai été copier chez Mme Récamier. Délicieux de travailler dans sa chambre. Elle m'a tiré l'oreille... A la Villa Borghèse. Un peu d'aigreur sur la Fornarina. Cela est bête; mais je m'en aperçois, je m'en corrigerai bien vite...

« 8 juin. — C'est une chose bien singulière que la manière dont on se trahit. Depuis que j'ai arrangé mon roman, je n'ai plus d'abandon, de tendresse dans mon cœur. Je suis porté à discuter sèchement. Au fond, l'important est que je gagne trois mois et, pendant ce temps, il importe de me gouverner. Il m'en a trop coûté de me laisser aller! Pendant ces trois mois, conduire ma vie; la mettre là parce qu'elle y est et que je ne veux pas la mettre ailleurs; mais l'y mettre de manière à pouvoir l'en retirer, parce que je ne veux pas l'aimer...

« Ce soir, Mme Récamier jouait. Elle avait des rubans bleus, elle était charmante. Elle m'a dit que j'avais un transport d'écolier. Cela m'a attristé. Elle m'a consolé avec beaucoup de grâce... Nous sommes allés à Saint-Pierre Fontaine blanche dans la clarté de la lune. En entrant dans l'église, lune remplissant la fenêtre. Clarté au fond. Silence. Recueillement. Quelques fidèles à genoux. Coupole funèbre, absence d'un ciel; sans fond; ténèbres suspendues... Monté à la coupole ensemble...

« 10 juin. — Je me sens froid depuis que tout est si bien arrangé. Que faire? Gémir de la pauvreté de mon cœur et de sa stérilité? Attendre que la source coule?... Colombe est entrée dans ma chambre où je prenais ma leçon (d'italien). Ce souvenir me donnait des distractions, me troublait et me faisait couler la sueur du front. Mais cela passera... J'ai été triste et amer avec Mme Récamier; ensuite plus calme. Mais je sens tout ce qui manque à notre rapport. N'importe; m'en contenter!... Il le faut!

« Je vais seul au coucher du soleil me promener tout au bord du Tibre. Mes pensées se sont tournées vers ma destinée et sont devenues tristes. La lune s'est levée pleine dans le ciel pur. Je me suis tellement attendri sur moi-même en la regardant à travers les arbres que mes bras se sont tendus vers elle et que

mes yeux se sont remplis de larmes... Je ne puis me défendre d'une profonde tristesse en comparant ce que je suis et même ce que je serai avec ce que j'aurais pu être. Sans vie, sans rêves, sans aucune croyance, sans aucun sentiment !... Ce que j'ai de mieux à faire comme dignité, comme bonheur, c'est de me résigner à profiter de cette diversité superficielle qui est en moi pour occuper ma vie, mais de donner tous les jours quelque temps à la solitude et à la contemplation du vide qui est au fond de tout... Briser avant cet hiver, en conservant un bon sentiment pour elle... Être naturel, aimant et garder à part soi la clef de ce monde que j'ai perdu... Il faut que je m'accoutume à la froideur de la vie. Tout ce que je puis espérer, c'est des moments et des rêves... Si je voulais peindre mon type, il faudrait peindre, non l'égarement, mais l'avortement, non la perdition, mais la désertion...

« 11 juin. — J'ai été chez Mme Récamier. Elle était couchée et souffrante. Nous nous sommes mis à parler de M. Delécluze. Elle m'a dit : « Il me croit tourmentée, il ne connaît rien à l'état de mon âme. — C'est vrai, » ai-je dit en repoussant sa main... J'avais tort de m'en prendre à ce mot; mais il a tout de suite réveillé en moi cette idée : « Je ne suis rien dans ce cœur... » Elle a voulu prendre cet air doucement badin : « Vous êtes un enfant. » Je lui ai dit qu'il était affreux de donner sa jeunesse et tout son temps, toutes ses minutes à une affection pour qu'elle fût prise enfin pour un enfantillage. Elle m'a dit : « Je ne dois pas admettre qu'il en soit autrement. » Je lui ai dit : « Non, je sais bien que tout doit finir, excepté mon amitié que je vous porterai jusqu'au tombeau. Mais je suis las. Au moins, si je ne puis être quelque chose pour vous, que je n'aie pas le désespoir de penser que vous ne soupçonnez pas ce qui est toute ma vie!... » Elle m'a rassuré. Elle m'a dit qu'elle croyait à mon attachement, à tel point que, s'il fallait nous quitter, elle aurait besoin de m'en donner la force... Dans ma douleur, hors de moi, je lui ai dit que je resterais en Italie tant qu'elle voudrait. — « Mais non, en France!... Qu'en France, il faudrait que notre relation changeât. » J'ai dit que je tremblais de retourner en France. Cela est l'exacte vérité. Cette conversation a fini bien... »

Quand on lit toutes les pages de ce journal, on a souvent l'impression qu'Ampère devait être insupportable par ses nervosités, ses humeurs, ses sautes de vent constantes. Mais, à voir

le régime de douche écossaise auquel il est soumis pendant des mois, des années, on comprend assez que, physiquement et moralement, il en soit sorti ébranlé, déséquilibré, à la fois affaissé et surexcité, malade pour longtemps, peut-être pour toujours. Cette triste histoire pourrait s'appeler : « Comment on devient un vieux garçon. »

« 12 juin. — Ce soir, après le dîner, je suis allé seul pour voir la lune à Saint-Jean de Latran. En route, j'ai trouvé sur mon chemin une église ouverte. J'ai entendu des chants. Je suis entré. C'était une petite église pleine de lumière et des voix de femmes chantaient derrière l'autel. Il y avait par terre du buis. Tout le monde était à genoux dans un profond recueillement. Je suis sorti et j'ai continué ma route jusqu'à Saint-Jean de Latran... Mes idées étaient tristes. Je ne pouvais m'empêcher de penser à Colombe. Mme Récamier, dans une promenade ici, se comparant à ma mère, a éveillé en moi ce train de sagesse. Mais, s'il en est ainsi, pourquoi me priver d'une affection d'une nature si différente?... Je retrouverai des Colombe, jamais de Mme Récamier... Ce qu'il y a de délicieux, c'est que je n'ai point de sens pour elle... Lui laisser peut-être entrevoir qu'à cause de ce qui nous sépare, mon imagination est obligée de se réfugier ailleurs et que cette séparation fait mon tourment... Mon imagination va d'un fantôme à l'autre, parce que le cœur lui manque toujours pour s'attacher à un de ces fantômes...

« Je suis allé au Colisée, que j'ai senti pour la première fois. J'ai vu le reflet de la lune (que je n'apercevais pas) sur le grand mur. Une luciole circulait. Dans le Colisée, tout se taisait. Faible chant des oiseaux, cri lointain des hiboux... J'ai été plus loin et j'ai vu la lune se montrer à une ouverture. A mes pieds, elle blanchissait le gazon. En passant sous le temple de la Paix, il y avait une troupe de chevaux. J'ai regardé la lune à travers un arceau qu'elle remplissait de lumière, et ce coup d'œil a emporté ma pensée dans les Orcades, dans la grotte de Fingal... Les rues étaient illuminées. Dans la rue du Cours, j'ai trouvé la voiture de Mme Récamier. J'y suis monté. J'étais triste d'avoir laissé passer cette occasion de me promener avec elle. J'avais laissé passer ce temps sans m'en apercevoir et j'avais oublié ce que j'avais dit moi-même au cocher. Il me semblait qu'elle disait intérieurement : « Voilà comme il m'aime!... » Mais elle a été aimable pour moi, comme aujourd'hui toute la journée. Elle

m'a parlé de M. Delécluze. Elle lui a parlé aussi pendant que Mme Lina jouait du piano et que M. Ballanche, la princesse, Mlle Amélie et moi, nous étions dans le salon autour de la table... Après tout le monde, seul avec Mme Récamier. Elle était charmante. Elle m'a dit : « Je crois à votre affection; mais il y a des instants pendant lesquels vous m'aimeriez plus si vous aviez de l'espoir que l'abîme fût comblé. » J'ai eu d'assez mauvaises raisons. C'est elle qui avait raison. Oui, cette affection n'a pas d'avenir et cependant elle remplit tout mon présent. C'est là ce qui le rend triste; mais il faut l'accepter ainsi... Voilà le dernier désabusement. Je m'étais persuadé d'être aimé plus que je ne l'étais. Je m'étais persuadé aussi aimer plus que je n'aime... Elle, elle est dans le vrai. Elle croit à mon attachement, non à mon amour. Un autre se tromperait parce qu'il ne me connaîtrait pas et je me trompe par ce qu'ils en disent... M'attacher à cette pensée que ce sera peut-être la seule chose de ma vie qui ressemble à de l'amour...

« Dimanche, 13 juin. — Chez M. Delécluze. Il m'a dit une chose, c'est que Mme Récamier a besoin de moi. Je crois au moins que je lui manque beaucoup et cela est une raison de tâcher de rester l'hiver ensemble ici... Les heureux sont bien heureux d'être heureux!...

« On est singulièrement disposé à s'exagérer toute chose, surtout l'amour qu'on a pour les autres, et les autres pour vous.

« Prendre garde, dans mes rapports avec Mme Récamier, de ne pas lui reprocher et me plaindre de choses qui sont naturelles. Elle ne sait pas pourquoi, mais moi je le sais. Ne pas laisser l'imagination des autres troubler la mienne...

« 15 juin. — Me voilà retombé dans le scepticisme absolu... Je suis venu trop tôt. La vie n'était pas organisée pour *nous*... J'ai dû, ainsi que tous mes amis, tomber dans le désordre et, par là, la stérilité, la mort. Mais rien ne me dit que, s'il y avait eu une société organisée pour nous, nous n'y aurions pas pris. Un jour, il y aura notre religion, notre poésie, notre philosophie, notre amour sans illusion et sans faiblesse. Si je pouvais trouver en moi assez d'esprit pour peindre cela en germe dans la misère du XIXe siècle! Il périt consumé par le développement trop rapide de ce qui n'est pas encore le monde. Son verbe l'étouffe, martyr de l'avenir.

« 1 heure 1/4. — J'ai eu, avec Mme Récamier, un mouve-

ment de nerfs au sujet de reproches qu'elle m'a faits. J'étais bien aise de mettre là-dessus la rage que j'avais dans le cœur... Je suis radicalement perdu!..

« 16 juin. — Tout ce matin, désespoir. Lord Byron... Avec Mme Récamier. Elle m'a raconté sa confession à M. Delécluze. Elle m'est très attachée, mais avait un autre sentiment, un heureux, quand elle m'a connu. Sa plus grande peine serait de me quitter. Elle croit que mon attachement m'est très bon. J'ai souri... Remplacement de M. de Chateaubriand. Conversation diplomatique avec M. Artaud... »

On sait à quelle grosse nouvelle se rapporte cette brève mention. Mme Récamier vient d'apprendre que, le 6 juin, Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, a trouvé, en arrivant au ministère, une lettre de révocation, en punition de n'avoir pas défendu le projet Villèle sur la réduction des rentes. Le journal d'Ampère ne nous dit pas le premier sentiment de son amie, sans doute mélangé : indignation devant cette insolence, qui exaspéra justement le grand écrivain et contribua, six ans plus tard, à la chute de la légitimité; mais peut-être aussi vague satisfaction d'amoureuse à la pensée qu'elle verrait revenir un peu plus vers elle celui que ses grandeurs avaient éloigné et dont les tendances politiques l'avaient souvent froissée...

« 19 juin. — Je viens d'avoir une conversation avec M. Delécluze. Il m'a dit que ma situation était incroyable, que personne ne la croirait, que lui-même ne la croyait pas. Il faut prendre garde : si j'allais en tirer, outre la nécessité de compromettre Mme Récamier, l'air de me déconsidérer... Ne pas la troubler par une crainte, par l'humeur, par le désespoir, comme je l'ai fait aujourd'hui, à Saint-Jean de Latran, où je m'accrochais au mot de M. Delécluze... Ce soir, j'ai été aimable pour elle et elle m'a pardonné.

« Lundi 21 juin. — Je me réveille : malaise. Le sentiment de ma faiblesse m'attriste. Au milieu de toute ma distraction, je ne pourrai faire que je ne sente pas que je suis un être affreusement épuisé... Je paye ma dette. Oh! si je pouvais vivre pleinement et sagement! Le bonheur domestique, qui sait?.. Peut-être la vie se renouvellera en moi. Dieu, si je renaissais!... M. Delécluze m'a fait sentir que l'opinion des autres pouvait intervenir... Ce soir, j'aurais dû mieux entrer dans l'affaire de M. de Chateaubriand...

« 24 juin. — Au retour d'Albano, nous avons attendu Mme Récamier. Quelques mots du ministère. Les amis de M. de Chateaubriand en grande colère, que Givré trouve belle. M. de Chateaubriand s'apercevant qu'il a été touché par l'amour des rentiers. En revoyant Mme Récamier, j'ai retrouvé la vie; toute la journée, j'ai été comme un corps sans âme.

« 25 juin. — Ma vie étant perdue, je n'ai de ressource que le *wandering*... Ne pas traîner cet hiver une chose qui est déjà si atténuée... Mme Récamier est très bonne pour l'attente et pour me servir de contenance et d'occupation pendant une convalescence... Ce soir, je vais trop loin... J'ai peut-être eu tort avec elle. Mais pourquoi connaît-elle si bien mes défauts?...

« 26 juin. — Je crains bien que la froideur ne glace mon cœur. Depuis que ma vie est dans la triste contemplation de la réalité, depuis qu'a cessé l'illusion sur moi et sur elle, il est impossible que nos rapports ne se refroidissent pas ; tâcher de ne pas les laisser aigrir... Peut-être y a-t-il du dépit dans mon affaire. Je crains qu'il n'y ait encore plus d'habitude... Dans cette disposition, être délaissé seul avec moi-même pendant toute la journée par Mme Récamier est bien douloureux. Cette manière de me punir me révolte... M'accoutumer à me passer de tout le monde!.. Triste, triste fin!.. » [Ne dirait-on pas les réflexions d'un enfant qui boude en pénitence?]

« 1er juillet. — En rentrant, je vois Colombe si belle, oh! si belle!.. Non, point de Colombe! Je ne suis pas assez irrésistiblement entraîné pour avoir une excuse! La sacrifier à Mme Récamier et à la vertu!...

« 2 juillet. — Mme Récamier, en apprenant ce qu'on dit, a été très agitée, très triste : pour elle un peu, pour sa nièce beaucoup. Pour moi, je suis au désespoir de ce qu'on m'a dit... Mme Récamier m'a dit qu'à cette occasion elle a senti combien elle m'aimait, combien c'était dur de briser ma vie... Elle m'a parlé d'arranger un avenir, de toujours s'intéresser à mon bonheur... Ce soir, par bonheur, la princesse avait bien pris la chose... Ce soir, Mme Récamier a dit de M. de Chateaubriand : « Il n'est pas susceptible d'affection, mais d'habitude... »

« M. de Chateaubriand, kouik!... L'ambassade rangée autour de lui.

« 3 juillet. — Toute la soirée s'est passée à parler du voyage de Naples. Le ferons-nous? Il importe assez peu. J'aimerais

assez à le faire rapidement seul. Si nous le faisons ensemble, cela me sera aussi fort doux... Voilà plusieurs jours que je suis plus heureux que je ne l'avais jamais été. Je le dois beaucoup à ma raison... La sagesse m'aide à revivre...

« 5 juillet. — Aujourd'hui 5 à minuit, je ne sais pas encore si nous partirons ce soir pour Naples à 4 heures. Cette incertitude me contrarie très peu et me divertit beaucoup. Cependant, j'aimerais mieux qu'elle fût terminée... »

On part enfin le 6 juillet, en utilisant pour escorte, dans les passages dangereux, un corps de soldats autrichiens :

« 7 juillet. — Ce matin, à quatre heures et demie, nous sortions de Velletri quand j'ai entendu des cris. J'ai mis la tête à la portière et j'ai vu le sommet de la voiture de la Princesse s'enfoncer comme un vaisseau qui s'abîme. Je suis accouru. Mlle Lina a mis la tête à une espèce de trou qui était dans le fond de la voiture et qui se trouvait alors à la place de l'impériale. Victor a passé par-dessus la voiture et a été ouvrir. Pour moi, j'avais perdu la tête et, les voyant hors de danger, je restais là à regarder. Ni homme ni bête ne se sont fait mal. Enfin, nous sommes partis pour Cisterna, moi sur le siège avec Victor...

« Pour la première fois, je suis frappé du bruit assourdissant des cigales... A moitié assoupi par la chaleur, étendu sur le dos, je lève les yeux au ciel : il est d'un gris brûlant... J'aime Cisterna, j'aime ce petit village perdu au milieu des bois qui s'étendent jusqu'aux montagnes... J'ai lu du *Génie du Christianisme* à Mme Récamier : les chapitres de la peinture, de la musique, etc. Toujours ce même parti pris de ne voir qu'un côté de la chose, faire une déclamation sur les avantages du christianisme en peinture, y faire sonner les noms des peintres chrétiens, foudroyer ceux qui ont dit que les artistes ne pouvaient s'accommoder du christianisme, prendre un sujet chrétien, en faire un tableau et finir par une ou deux périodes bien ronflantes et bien vides, telle est sa manière, ou bien de présenter comme incontestable ce qui est douteux et avec la bonne grâce d'un docteur modeste ce qui est démontré. Telle est sa manière pleine d'exagération, de charlatanisme et de mauvaise foi, des restes d'illusion d'un homme de génie jeté dans une croyance qu'il n'a pas et qu'il croit avoir. J'ai dit tout cela à peu près. Mme Récamier l'a défendu ; mais notre discussion n'a pas été loin. J'avais raison et je ne veux plus m'emporter... Après le

dîner, une discussion sur *Egmont*. N'apprendrai-je pas à céder?...

« Nous sommes partis : la voiture au milieu avec des soldats devant, derrière et sur les côtés. Nous étions en tout sept ou huit voitures avec 60 hommes. L'aspect de notre cortège défilant au son des tambours, au milieu des soldats, avait quelque chose de menaçant et de rassurant à la fois, qui donnait le plaisir du danger sans l'effroi.

« Nous sommes entrés dans l'endroit redoutable, après plusieurs discussions et petites alarmes avec les postillons et les chevaux plus rétifs encore que leurs maîtres, et le cortège s'est mis à défiler paisiblement dans l'ordre qu'il a toujours gardé depuis. Le bois que nous avons traversé a été réellement fait pour y placer une scène de brigands... On ne rencontrait que quelques-uns de ces hommes à cheval, au chapeau pointu, à la grande lance, à la physionomie sinistre, poussant devant eux des troupeaux à demi sauvages de bœufs et de chevaux. Pour compléter l'aspect lugubre du tableau, le soleil s'est couché de la manière la plus menaçante. Le ciel était sillonné de grandes bandes couleur de fumée. Devant nous, nous voyions les montagnes et les plaines solitaires et les vieux forts éclairés par un jour d'orage incertain et faux. Le disque de la lune presque pleine se montrait pâle et terne à travers des nuages de pluie... Nous sommes entrés dans les Marais Pontins. La route est une grande allée de dix lieues, bordée des deux côtés de marécages. Au clair de la lune, ce pays était assez beau. Je la voyais derrière les arbres, ou blanchissant tout à coup quelque flaque d'eau... Je suis monté deux fois dans la voiture de Mme Récamier. J'avais de la peine à me livrer à son charme ; mais elle a été si tendre, si douce : je suis descendu la dernière fois enchanté et je marchais avec transport au clair de la lune derrière la voiture...

« Terracine... Je n'ai vu Mme Récamier que pour dîner. Petite discussion sur les brigands pour *fondi*, qui s'est bientôt arrêtée. Après le dîner, j'ai regardé la mer par la fenêtre de sa chambre ; c'est depuis ce moment qu'elle m'a paru belle. Je lui ai donné la main pour remonter sur son lit. Je devais avoir l'air tendre et suppliant ; elle a souri ; j'ai baisé son pied. Je lui ai dit : « Vous avez aujourd'hui votre robe de sœur grise. » Elle m'a dit : « C'est mon jour de pitié. » Mlle Duvidal est entrée. Je suis descendu m'asseoir au bord de la mer.

« Je rentre. Je m'assieds sur le balcon, en face de la lune qui

est à moitié du ciel. A ma gauche sont des montagnes dans des teintes roses. Je vois ces teintes s'effacer insensiblement, mais rapidement. La nuit, par un progrès imperceptible, les efface, et soudain, les contours, qu'elle embellissait, prennent leurs formes noires. Le rose, qui était demeuré comme une bande flottante à l'horizon, se ternit aussi et il est remplacé par le bleu livide de la nuit. Un vert sinistre s'étend sur la mer. Bientôt tout se désanime, se décolore. Cette vue m'attriste. C'est là la vie des autres; mais la mienne est comme ces buissons nés dans le brouillard pour y pourrir sans avoir vu le soleil...

« Ce soir, je suis resté seul un moment au clair de lune avec elle. J'ai été troublé; elle aussi...

« 9 juillet. — Je suis à la place où j'étais hier pour voir coucher le soleil. J'attends son lever. Tout à coup, la ville de Gaète se trouve éclairée d'une lumière diaprée. La lumière gagne peu à peu les montagnes qui l'environnent. Elle bleuit la mer. Des teintes roses viennent sur les montagnes qui étaient grises et noires ; et cependant le soleil ne paraît point encore. Je me demande de quel point de l'horizon il va sortir. Il s'annonce partout... Voilà la lumière qui croît sur les cimes des arbres.

« De petites barques, qui étaient comme des points noirs, deviennent brillantes. La lumière gagne. Elle remplit les tournants de la baie. A mesure qu'elle s'étend, mon cœur abattu se ranime et suit ses progrès. L'air est frais. Une petite brise à peine sensible souffle sans bruit contre mon visage. Les oiseaux chantent. Mon cœur se rouvre à la vie. Que celui qui n'a pas son soleil pour le consoler est borné!... Je vais donc à Naples. J'y serai aujourd'hui! Là, je sentirai la vie se réveiller en moi comme un volcan. Naples!...

« 10 juillet. Naples. — En arrivant sur le balcon de Mme Récamier, j'ai senti Naples pour la première fois : la mer vue pardessus les arbres; le mouvement des voitures élégantes se promenant entre les arbres et nous; en face, l'île de Capri au milieu de la mer, la côte du Pausilippe, le Vésuve et cette immense plaine bleue ; la lune à moitié du ciel suspendue sur la mer tranquille... Ce soir, en sortant de table, la lune argentait les vagues au-dessous d'elle. Nous sommes allés à la Villa Reale. Nous nous sommes assis sur les pierres. Mme Récamier regardait les feux courir sur l'eau. Je pensais au *Purgatoire* de Dante... »

Le purgatoire peut-être. Mais, en somme, le journal de ce

séjour à Rome ne justifie nullement l'expression « un enfer » que J.-J. Ampère employait plus tard pour définir son voyage en Italie. On a souvent plutôt l'impression que les deux partenaires se distraient, l'un à conter, l'autre à écouter des fleurettes et, suivant l'expression employée par Ampère, qu'ils sont d'abord, l'un pour l'autre, une habitude. Par moments, nous les trouvons même un peu tièdes. Mais ensuite les mois de Naples paraissent avoir été singulièrement plus fiévreux, ardents et troublés. Tous deux semblent de corps et d'esprit sous l'influence du sirocco qu'ils sont venus braver dans le midi au moment des fortes chaleurs. Ils perdent le sommeil ; ils s'énervent. Mme Récamier, qui habite en bas de Naples, près de la Villa Reale, est obligée de monter coucher chaque soir sur les hauteurs du Vomero. Ampère se sent si accablé qu'il doit garder le lit trois jours. Les confidences, les réticences de son journal manifestent un singulier état de délabrement physique, qui se traduit par des accès de tristesse, d'humeur, de jalousie, pareils à ceux d'un enfant. Il en veut à tout le monde : surtout aux très aimables hôtes, chez lesquels Mme Récamier a trouvé l'hospitalité, le ménage Lefèvre, qui gène nécessairement un peu les épanchements quotidiens. Alors, dans la solitude forcée, il revient sans cesse sur les mêmes idées : vie manquée ; usure précoce, etc. ; tout cela pourtant susceptible de fournir matière à des élégies. Ainsi certaine « promenade sur la mer, » où Mme Récamier eut le tort de se montrer trop aimable pour le général napolitain Filangieri, dont elle appréciait, d'après sa nièce, « le caractère élevé, les idées libérales et la conversation empreinte d'une généreuse tristesse... » Il y a cependant des heures de calme, entremêlées d'explosions. Un jour, Mme Récamier, au piano, « lui demande l'air qu'il aime le mieux pour le jouer en souvenir de lui. » A un autre moment, il écrit ces phrases un peu énigmatiques :

« Dimanche, 29 août. — Je suis comme un homme qui a reçu un coup de foudre, qui s'est cru écrasé, qui se relève tout étonné de se retrouver en vie. Dieu veuille que je ne sois pas frappé de paralysie, ou atteint de nouveau par un coup de tonnerre !...

« 31 août. — Voilà où m'a conduit ce dimanche ! Mal disposé, j'ai mal fait. Mon Dieu, ayez pitié de moi !...

« 1er septembre. — Travailler à *recomposer* ma vie.

« 2 septembre. — Je crois être sauvé au bout de cinq jours; c'est bien peu. Quelle vie ! Et la semaine d'avant...

« 17 septembre. — Déjà plusieurs fois j'ai cru, comme cette fois, en être à recouvrer ma vie. Cette fois, il le faut... ou mourir.

« J'ai lu aujourd'hui la seconde partie des *Mémoires* de M. de Chateaubriand. Scènes de confession et de communion bien vraies. Ce sont là tout juste mes souvenirs... Il me semble qu'il s'est détruit, puis recomposé artificiellement. Le même malheur m'attend. Je tâcherai de retrouver mieux...

« 18 septembre. — A seize ans, distrait des femmes par un accident funeste et éloigné de plus par la vie qu'on me faisait mener, mon imagination se porte sur deux choses : la poésie et la philosophie. Puis le doute vient, d'autant plus facile que l'étoffe d'une croyance manquait. Je me monte la tête sur ce doute... Ensuite, Mme Récamier, toujours mêlée à l'idée d'un amour intellectuel, embrassant toute chose. En fait, je ne lui apporte qu'une poursuite de chimères. Je ne m'apercevais pas que je détruisais le moyen de les atteindre. Depuis mon voyage d'Italie, mon imagination, trop distraite par le pays et les nouveaux objets, s'est portée sur la nécessité de cette âme à aimer. Mme Récamier a cessé d'être un sujet d'inspiration... Pour mon départ, il me déchirera certainement et j'en suis encore bien loin. La séparation est incertaine. Mais, quand on en sera là, quand il faudra, un soir, partir pour aller à 600 lieues!... Allemagne si mon père me persécute... Dans ce moment, il me semble que j'ai de la foi... Travailler, dominé par l'idée supérieure d'une régénération morale. L'expiation religieuse, c'est là ma vie actuelle... Je me monte la tête sur mon état à Paris : maison mal en ordre; agitation de mon père; tentations; situation fausse vis à vis de mes amis; tracas de théâtre; au lieu d'une vie douce, libre... Mon retard fera une vraie peine à mon père. Je lui ai promis mon retour. C'est là la considération à laquelle je dois tout sacrifier!... »

En lisant ces belles résolutions, nous nous imaginons que Jean-Jacques va partir tout de suite. Il lui fallut pourtant encore près de deux mois, des lettres instantes de ses amis parisiens qui lui peignaient le triste état de son père et la pression de Mme Récamier elle-même pour le décider à quitter Naples. Quand la résolution fut prise, Juliette, qui l'avait inspirée, s'en fâcha. Le dernier matin, il lui écrit à la hâte : « J'ai passé

une horrible nuit. Eh! bon Dieu, que voulez-vous que je devienne si nous ne nous quittons pas bien?... Voulez-vous me réduire au désespoir? Que vous ai-je fait? Ah! par pitié, que je vous voie ce matin!... »

Enfin, le pauvre pigeon voyageur à l'aile blessée (l'image est de Juliette) s'en va, par le chemin le plus long, par Venise, pour avoir le temps de recevoir des lettres en route. Lui-même écrit des volumes à chaque étape. Citons seulement, pour donner le ton, quelques phrases datées de Terracine, où il évoque le souvenir des heures passées avec elle en gagnant Naples :

« ... J'allais avec vous, je saluais pour la première fois la mer d'Italie. Je la regardais par la fenêtre de votre chambre. Vous rappelez-vous que vous étiez couchée sur votre lit en me la montrant, que je vous donnai la main pour vous lever, que je vous regardai, que vous sourîtes de ce regard, que vous me demandâtes des vers de moi pour les avoir entendus dans ce lieu-ci, que je les dis sans me faire prier, malgré la présence de Mlle Duvidal, pour faire quelque chose qui vous plût? Mon Dieu, mon Dieu, que tout cela était doux!... Je suis seul, je m'en vais!... J'ai lu un chapitre de l'*Imitation*, auquel j'ai attaché votre pensée comme je ferai toujours en priant. Je vous le promets; écrivez-moi la promesse d'en faire autant. Si vous vouliez aussi, à partir d'une époque à laquelle je pusse le savoir, en lire tous les jours un chapitre, ou de tel autre livre que vous voudriez, que vous liriez de suite et moi aussi, en lisant ainsi chacun le même chapitre chaque jour, nous ferions la même prière ensemble... Ce matin, en ouvrant l'*Imitation* au hasard, j'y ai trouvé ce verset : « Ne vous croyez pas entièrement abandonné, lorsque je vous enverrai en son temps quelque tribulation, ou lorsque je vous retrancherai une consolation. Car c'est par là qu'on passe pour aller dans le royaume des cieux... » Ces mots m'ont fait du bien... L'idée de la croix est bien profonde et bien consolante... Je suis prêt à pleurer. Je ne puis plus vous écrire. Adieu, je baise votre bague... J'ai pleuré. Je suis tombé à genoux. Quelque chose me tient à la gorge... Si je devais ne plus vous voir!... Mon Dieu, ayez pitié de moi!... »

Voici encore quelques lignes écrites de Rome le 11 novembre, qui sont également un retour sur le passé : « Quel temps doux et heureux! Comment pouvais-je avoir des moments d'humeur,

d'ennui? Je ne savais pas ce que je gâtais... Il paraît que je ne sais pas jouir; je ne sais que regretter... Il est vrai que quelque chose me faisait souffrir auprès de vous, que ma mobilité et votre charme ne me faisaient pas toujours oublier. Après m'être abandonné sans réflexion, sans projet, avec la naïveté d'un premier sentiment, au mouvement de mon cœur envers vous, j'avais senti tout à coup quelque chose l'arrêter. Plus d'une chose était entre vous et moi; je ne me l'étais pas dit d'abord et je n'en ai jamais pris mon parti... Le temps adoucira cette amertume secrète; mais il en restera longtemps, au fond de mon cœur, une cicatrice douloureuse... Ah! madame, que je vous aime, que je vous aurai aimée!... »

Nous arrêtons là le roman d'Ampère et de Mme Récamier. Le retour d'Italie n'en est pas le dénouement; mais il en termine la période la plus tumultueuse... Plus tard, cet amour a repris à diverses reprises avec une intensité nouvelle et n'a été rompu que par la mort. Il a passé par des vicissitudes imprévues. Ainsi certaine semaine de septembre 1825, où un mariage paraît décidé entre eux pour le jour où elle deviendra veuve. A d'autres moments, J.-J. Ampère songe très sérieusement à épouser son amie d'enfance, Félicie de Jussieu. Ou son père veut le marier avec Clémentine Cuvier, et lui-même est plus près de cette résolution que ne l'ont cru les contemporains... Mais, en définitive, le pauvre Ampère a bien, comme il le répète si souvent, perdu sa vie dans cette aventure de jeunesse avec Mme Récamier et son existence ultérieure se déroule, ainsi qu'il en avait eu le pressentiment. Il voyage; il s'amuse d'érudition; il fuit sa tristesse à tous les coins du monde; il s'efforce de la distraire par les succès mondains et les honneurs académiques. Mais, jusqu'au dernier jour, il garde la nostalgie de la tendresse féminine qui lui a fait défaut au début de sa vie. Il en poursuit le fantôme. Finalement, avec un caractère très différent de celui de son père, avec des satisfactions de vanité moins glorieuses, mais peut-être plus éclatantes, il n'est pas plus heureux. Si gai, si spirituel causeur qu'il apparaisse dans le monde, dès qu'il se retrouve seul, s'il rouvre son journal, c'est pour y écrire douloureusement que sa destinée a été manquée.

L. De Launay.

JOURS DE PRINTEMPS

EN HOLLANDE

I. — NOCTURNE

Pays inconnu, la nuit...

C'est la première fois que je respire cet air humide qui sent la saumure et le goudron. Le clair visage de la Hollande, je l'ignore; c'est le visage ruisselant de ténèbres et d'eau qui m'apparaît. Il me donne le petit choc intérieur qui fixe en moi cette image instantanée, cette image essentielle que l'on ne retrouve plus dès le second jour du voyage. Emportées par le vent du train, les choses nous livrent un secret unique, et ne le redisent jamais plus.

La pâle lune presque ronde mène les nuages en troupeaux. Dessous, l'étendue noire, jusqu'au cercle indéfini de l'horizon, est coupée par de longues lignes argentées, miroitantes. Est-ce la terre ou l'eau que le train parcourt, d'un élan uniforme, au chant régulier des roues, sans un halètement de la machine, sans un gémissement des freins? Tout droit. Pas une montée, pas une déclivité : tout droit. Le chant mécanique varie à peine au passage d'un viaduc, puis reprend son rythme. Tout droit. Vagues ombres, vagues reflets. Les X de fer d'un pont hachent une lagune interminable. Un feu clignotant plonge une épée tordue, rouge, vibrante, au bleu noir d'un fleuve étalé. Le feu et l'épée s'éclipsent, reparaissent, s'éclipsent encore. Bien loin, à travers les X du pont sonore et fuyant, se devine le nimbe fumeux d'une ville.

Un autre bras du fleuve. Un autre pont. Des bâtisses piquées

de lumières sur des rives largement écartées. Un bateau passe, rebroussant avec effort le courant, et son remous le suit, fourchu comme une immense queue de poisson, écailleuse et scintillante. Des tours et des flèches se lèvent vers la lune. Des bêtes lumineuses, — les tramways dont on n'entend pas la rumeur, — se poursuivent, en bas, dans les rues que le pont formidable enjambe.

Étrange vision, cette ville vue d'en haut, avec la perspective renversée de ses maisons. Rotterdam trempe dans une vapeur colorée par l'électricité, mauve et pourpre, et soudain blême et livide. Les pignons symétriques, percés de hautes fenêtres sans volets, irradient une clarté moins vive que le violent éclairage d'en bas. Chaque fenêtre révèle un morceau de la vie intérieure : — famille autour de la table, — femme assise qui lit, — couples tranquilles sous la lampe. Il semble que ces façades, toutes pareilles, aient perdu leur opacité et qu'elles soient faiblement transparentes comme un corps pénétré par des radiations chimiques.

Une enseigne écarlate surgit, sur un édifice invisible. L'œil jaune d'une horloge nous regarde, du haut d'un clocher. Encore des rues, encore des canaux, encore des pignons translucides, pleins de lampes, de meubles, de gens; et puis, la noire étendue silencieuse, coupée de lignes argentées, jusqu'à l'horizon, et dans le ciel, où les moutons gris deviennent blancs, le voyage solitaire de la lune.

Compartiment surchauffé. Deux dames très grosses, aux chevilles d'homme, coiffées de chapeaux horribles, la plus âgée ressemblant au feu président Krüger; un jeune juif à la figure intelligente et maladive; un monsieur, entre deux âges, blond grisonnant, moustachu et barbu comme un bourgeois peint par Franz Hals. Les deux hommes lisent des journaux financiers. Au dîner, dans le wagon-restaurant, on entendait toutes les langues de l'Europe, et les mots « change, livre, dollar, franc et Poincaré » composaient une sorte de leit-motiv, exprimant le souci commun à tant de gens qui ne sont pas tous, cependant, des gens d'affaires.

Mais, en ces jours de mars 1924, la question des changes préoccupe les personnes qui, par caractère ou par état, ignoraient tout, jusqu'ici, des problèmes financiers. Les journaux ont révélé à ces indifférents, qu'il y avait une « guerre écono-

mique, » le « Verdun du franc! » Avec des sentiments divers, — curiosité, cupidité, inquiétude, — chacun regarde vers le Veau d'or de la Bourse comme vers le Sphinx...

Bataille des devises. Des fortunes se font et se défont. Nul ne sait plus ce qu'il possède, ce qu'il a gagné, ce qu'il a perdu. Et les femmes même, saisies par la fièvre financière, se précipitent sur les journaux. Elles n'y cherchent pas la chronique de la mode, mais la chronique de la Bourse.

J'imagine que tous les grands « express européens » offrent le même tableau, avec des personnages analogues.

Dans ce wagon qui vient de Vintimille, — direct sur Amsterdam, — il y a surtout des hivernants qui retournent vers le printemps nordique, après avoir goûté le printemps méditerranéen. Des Français, guère. Si le franc, — qui remonte, — baissait encore, on verrait sans doute beaucoup d'Allemands au pays du florin, comme on en voit aux pays de la peseta et du franc suisse, mais il serait difficile à mes compatriotes d'aller sur place admirer les tulipes dans les jardins hollandais.

II. — HAARLEM

Ville charmante, rouge et verte au mois de mai, rouge et grise par ce glacial matin de mars.

Je l'ai parcourue avec un plaisir dénué de surprise : tant de peintures et de gravures m'avaient montré ses rues proprettes, ses pignons dentelés, sa cathédrale massive au clocher léger! Si la littérature hollandaise, mal servie par une langue sans expansion européenne, n'a pas souvent dépassé l'horizon des polders, des peintres admirables nous ont raconté la Hollande, ses paysages, ses mœurs, ses costumes, dans la langue universelle des formes et des couleurs. Qui comprendrait bien Florence, s'il n'avait jamais lu Dante et Boccace? Et Versailles, s'il ignorait Bossuet, Molière, Racine et Saint-Simon? Mais le miroir de l'âme hollandaise n'est pas le livre imprimé, c'est la toile peinte. D'incomparables artistes nous ont laissé le poème national de leur petite patrie, non dans les bibliothèques, mais dans les musées.

Reconnaître est aussi émouvant que découvrir. Ils me sont familiers depuis longtemps, ces canaux paisibles, d'un vert glauque à l'ombre du quai et dont le tain liquide reflète, par

places, le bleu du ciel et le fin lacis noir des branches. J'aimais déjà ces maisons pointues, assorties et diverses, ces façades couleur de goudron, rayées de blanc par les boiseries des fenêtres. Sous chaque store de toile, entre les rideaux « mystères, » il y a toujours l'amusante note vive d'un bouquet, tulipes, jonquilles, jacinthes.

L'an dernier, en Norvège, j'admirais, aux fenêtres des maisons, les fleurs venues des serres de Hollande. Dans les pays embrumés, sous un soleil plus pâle et plus lent que le nôtre, la fleur est un peu de vie éveillée parmi le grand sommeil hivernal. L'homme, condamné à la monotonie de la neige, perdu parmi les limbes du brouillard, chérit dans une pauvre fleur la certitude visible du printemps si long à venir.

Il n'y a pas encore de tulipes, pas même de crocus, dans les champs de Haarlem, à peine, çà et là, quelques touffes de perce-neige, petites cloches d'un blanc verdâtre, toutes frileuses et fermées. L'heure des jardins n'est pas venue. Il fait très froid. Le vent du Nord a balayé le ciel. Les beaux nuages qui montent sans cesse de la mer voisine se sont dispersés comme des escadres vaincues. Un bleu pâle, aussi pâle que les violettes blanches où persiste une vague nuance d'azur, mêle aux rouges, aux gris, aux bruns des vieux toits, sa délicatesse florale. Le printemps hollandais ne fleurit que dans ce bleu suave de l'air. Cependant, sous la terre noire, par milliers, les oignons précieux dardent leurs petits glaives verts. Je ne verrai pas leur gloire... Je ne verrai pas cette robe végétale, striée de jaune et de carmin, glacée de rose et de violet, qu'avril étendra bientôt sur les flancs amollis de la Hollande.

Mais il y a les fleuristes de Haarlem!

Leurs boutiques si nombreuses, si jolies, sont de véritables salons où mesdames les Tulipes de serre tiennent une élégante assemblée. Murs de cristal, paravents de verdure : les jacinthes doubles, bibelots de porcelaine tendre, rose ou bleu mat; dans les hautes touffes de feuillage, quelques tulipes perroquet, jaunes et rouges, ébouriffées comme sur des perchoirs; une atmosphère tiède, moite, engourdissante ; et là, les magnifiques Dames aux jupes de soie découpées, aussi larges parfois, aussi bouffantes que la crinoline des pivoines, blanc laiteux ou blanc safrané, rose argenté ou rose clair, rouge de sang, rouge de flamme, rouge de radis ouvert, violet de deuil

royal, pourpre sanglante. Les tons les plus riches, purs et crus, dignes de la palette de Van Gogh, habillent ces dames-fleurs qui, malgré ce luxe étalé, ne seront jamais, jamais que de splendides bourgeoises. La rose est une reine et la giroflée brune est une humble religieuse ; la violette est une jeune fille sentimentale, et l'œillet une dame de volupté ; mais madame la Tulipe est une fille de riches marchands qui étale son luxe et sa fortune. Il lui manque l'âme des fleurs : le parfum ; on l'admire comme une très belle personne sans esprit, à qui l'on ne dit rien et qui n'a rien à dire...

CHEZ FRANZ HALS

Je suis allée voir Franz Hals dans la maison où la ville de Haarlem loge le meilleur de lui, son œuvre toute vivante. C'est une maison qui ne lui était pas destinée, en particulier ; elle a eu, elle a encore des affectations diverses; mais Franz Hals, depuis qu'il l'habite, la remplit de son tumultueux génie.

Une rue presque déserte, en un quartier calme et vieillot. Les maisons modernes y paraissent anciennes. On y rêve d'hospices et de béguinages, et le silence, — ailleurs troublé par les grelots des bicyclettes innombrables, — ne s'émeut ici qu'à l'essor régulier des carillons. Une porte monumentale, à fronton sculpté, s'ouvre dans un long bâtiment sans étage, au toit de tuiles ondulées, aux croisées blanches. Entrons : la grande cour parée de quatre parterres géométriques, dessinés par les sombres linéaments du buis, a la douceur grave d'une cour de cloître. Au fond, s'élève le vieil hospice du XVIIe siècle, qui accueillait les vieillards pauvres et qui reçut parmi ses pensionnaires, le vieux Franz Hals de quatre-vingts ans. J'imagine que le peintre accepta sans tristesse l'hospitalité municipale. Il avait mené la vie la plus joyeuse et la plus débridée. Bon buveur et mauvais mari, dit la chronique locale, il fut un jour appelé devant les magistrats de Haarlem, pour avoir maltraité son épouse... Il reconnut sa faute, subit la réprimande et le châtiment, et promit de ne plus boire... Ce serment d'ivrogne fut-il exactement tenu ? Les Hollandais du XVIIe siècle, malgré l'austérité de leur calvinisme, étaient des mangeurs et des buveurs héroïques. Leurs peintres favoris les représentaient volontiers à table, et Franz Hals, qui a enluminé tant de faces réjouies de

bons convives, se devait de connaître jusqu'à l'extrême les influences du manger et du boire sur l'organisme d'un honnête bourgeois. Sa débauche n'était peut-être qu'une série d'expériences, une forme de la conscience professionnelle, et sans doute fut-il puni moins pour s'être enivré que pour avoir battu sa femme. Ce petit accident ne se répéta pas au cours d'un autre mariage. Franz Hals ne souffleta pas sa nouvelle épouse. Il se ruina, et elle avec lui. On ne connaît presque rien de son histoire, et l'on peut penser qu'il avait enterré cette seconde femme, lorsqu'il vint mourir à l'hospice de Haarlem.

L'hospice est devenu un musée charmant, comme tous les musées qui n'ont pas été construits spécialement pour recevoir des statues et des tableaux. Si beau, si vaste, si favorable qu'il soit à la peinture, par la perfection de l'éclairage et la disposition savante des cadres, un musée est toujours une nécropole où les marbres grelottent et où les tableaux s'ennuient. J'ai la perversité de préférer ces vieux édifices, palais ou châteaux, couvents ou maisons communales, qui retiennent encore un peu du passé dans leurs salles silencieuses. Le jour n'y tombe pas du plafond; il pénètre simplement par les fenêtres: et, s'il y a des coins obscurs, les toiles antiques, — qui ne sont pas toujours des chefs-d'œuvre! — y prennent la beauté du mystère. Des hommes et des femmes ont vécu leur vie entre ces murs. Leurs ombres y reviennent peut-être, quand le clair de lune jette ses tapis d'argent sur les dalles ou sur les parquets. Alors, les figures peintes sourient doucement aux visiteurs de minuit, tandis que dans le superbe musée moderne il ne « revient » que des spectres de touristes et des fantômes de guides Cook.

C'est un grand plaisir, je vous assure, que de suivre dans les salles du Musée Franz Hals, l'aimable et savant directeur, M. G.-D. Gratama. Il parle à merveille des maîtres qu'il aime, qu'il sert dévotement, italianisants du XVIe siècle, comme Cornelis Cornelisz de Haarlem et Jean van Scorel, ou francs Hollandais qui ne demandèrent à l'Italie que des leçons et non pas une inspiration directe.

Il y a d'intéressantes toiles, dans ce petit musée. L'une des plus curieuses rappelle la fièvre de spéculation qui sévit au début du XVIIe siècle, au pays des tulipes. En ce temps-là, Paris, qui créait la mode, s'était engouée de la belle fleur hol-

landaise. Les amateurs payaient certains oignons beaucoup plus que leur poids d'or, et l'on vit une dizaine de *Semper Augustus* dépasser 32 000 florins. Bientôt, tout le monde spécula. Je ne sais si les tulipes furent vendues au comptant ou « à terme. » Des fortunes surgirent comme les tiges vertes en un jour de pluie tiède, et disparurent comme des corolles hâtives une nuit de gel. Les États, pour briser la spéculation, déclarèrent que tous les marchés relatifs aux tulipes étaient nuls et non avenus! Les joueurs furent découragés, mais les collectionneurs, désintéressés comme tous les amants sincères, ne se lassèrent pas de cultiver, dans leurs serres et dans leurs jardins, leurs chères tulipes dépréciées. Et c'est pourquoi un peintre satirique nous montre la reine des tulipes, assise dans une de ces « voitures à voiles » qui furent les premiers automobiles des Pays-Bas. La Fortune guide le véhicule, espèce de barque montée sur roues, ornée d'un mât et d'une voile gonflée de vent. Des fous, coiffés de tulipes, sont assis aux pieds de la reine et toute une foule, bourgeois, paysans, belles dames, tendant des sacs d'or, suit l'équipage ridicule, plus folle que les fous, et parfaitement comparable à ces spéculateurs anonymes qui courent aujourd'hui derrière le char de la Livre, et se casseront le cou, demain, dans une ornière.

Il faut aller au musée de Haarlem pour connaître un artiste inégal et bien inférieur à Franz Hals, mais grand artiste pourtant, à sa manière. C'est Jean van Scorel, le peintre de la « Confrérie des chevaliers de la Terre Sainte, » dont l'œuvre révèle la double influence du Midi et du Nord. Des pèlerins, revenus de Palestine en leur cité natale, voulurent, selon l'usage, perpétuer le souvenir de leur grande aventure pieuse et de leur fraternelle amitié. Ils se firent peindre tous ensemble, comme firent, plus tard, les archers ou les gardes civiques, les compagnons de saint Georges ou de saint Adrien. Mais, au lieu de les grouper autour d'une table, l'artiste les a représentés, — et s'est représenté lui-même, — défilant en procession, chacun portant sur l'épaule une branche au vert feuillage, comme à la fête des Rameaux.

— C'est, dit M. Gratama, une idée purement hollandaise. Un artiste florentin aurait donné plus de grâce à ces austères figures; mais il y a un souvenir de l'Italie, un « rayon de romanisme » dans le style du dessin et l'arrangement des costumes.

Et il définit très justement ce tableau « une frise qui pourrait se prolonger à l'infini. » Malgré ses imperfections, l'ouvrage du vieux peintre, élève de Mabuse, et maître du grand Antonio Moro, est l'un des plus significatifs pour l'histoire de la peinture hollandaise, bien supérieur au *Baptême du Christ*, sorti de la même main et qui est une plate imitation de Raphaël.

Et voici Franz Hals.

Voici la foule joviale des bourgeois armés autour de leurs capitaines, dans les fêtes des confréries. La perspective du décor s'approfondit; l'air circule entre les corps, la lumière joue, en larges éclaboussures brillantes, sur le noir profond des velours, le bleu du satin, l'or et l'acier des épées, les blancs ambrés des nappes et des collerettes. Têtes fines ou vulgaires, l'homme de belle allure, riche, éduqué, lettré, vêtu comme un seigneur, et l'homme plus rude, à face de reître ou de paysan dégrossi, se rassemblent dans la confraternité la plus égalitaire, sous le drapeau déployé de saint Georges ou de saint Adrien. Je connaissais ces tableaux par d'exellentes reproductions et je croyais connaître aussi la manière et la couleur de Hals, mais je suis surprise de trouver un Hals si clair, dépouillé de ce voile brun qui, ailleurs, atténue les truculences de sa palette.

— Franz Hals, dit M. Gratama, a été longtemps la victime d'un mauvais vernis, posé comme un masque jaunâtre sur la fraîcheur incomparable de ses tableaux. Un professeur allemand avait inventé ce vernis, tout différent de celui qu'employaient nos vieux maîtres. L'enduit diabolique, posé vers 1870, se ternit en quelques années, prit des teintes brunes, et dénatura ainsi tous les tableaux, si bien que peu d'hommes vivant en 1923, pouvaient dire qu'ils avaient réellement connu les Franz Hals de Haarlem. Maintenant, nous avons retrouvé la formule du bon vernis, et nous avons « régénéré » la plupart des toiles, ce qui est une œuvre de minutie et de patience.

M. Gratama m'emmène dans la salle de « régénération. » Il y a là un tableau célèbre, — les *Archers de Saint Adrien*, — à demi débarbouillé de la mixture allemande. Le porte-drapeau, qui se tient si fièrement au premier plan, a le haut du visage blond d'un Hollandais nourri de lait et de bière, mais le bas est rougeâtre avec une barbe foncée. Une moitié de l'écharpe est encore d'un vert amorti, mais l'autre révèle sa

couleur véritable, ce beau bleu de la soie aux cassures lumineuses. M. Gratama prend un morceau de vernis, une lame jaune, transparente, pareille à un vieux verre fumé, et la promène çà et là sur les parties « régénérées » du tableau. Alors, les blancs dorés deviennent fumeux, les bleus verdissent, les violets tournent au brun et les bruns au noir... La démonstration est complète. Il ne me reste qu'à féliciter le « régénérateur, » qui nous permet de voir ce que les yeux de Franz Hals ont vu, et ce que n'ont pas vu, hélas! les modernes pasticheurs de ce grand peintre.

Pourtant, — je n'ose l'avouer au prêtre de ce temple, — l'étourdissante virtuosité de Hals ne me touche pas. Il y a, dans cet art, toute la vie extérieure, la vie bruyante et mouvante, joyeuse et charnelle. Où est l'âme ? Ces arquebusiers n'ont jamais pensé qu'aux intérêts de leur commerce ; ces gardes civiques n'ont jamais regardé que l'horizon de leurs plates campagnes. L'âme ?... Une seule fois, son reflet ennoblit une peinture de Hals, et c'est une œuvre de son déclin, une œuvre conçue dans ce lieu même : les portraits des régents et des régentes de l'hospice de Haarlem. Là, plus de couleurs chantantes : des vêtements noirs, des fonds noirs, des visages sans beauté, graves et doux. Le vieux peintre de quatre-vingts ans ne pouvait plus être un virtuose. Son cœur a suppléé aux défaillances de sa main, et il a trouvé pour la première fois ce qui manquait à sa jeunesse : l'émotion sentimentale.

L'ORGUE DANS L'ÉGLISE

Autant M. Gratama chérit son musée, autant M. Sauveur, — notre agent consulaire à Haarlem, — chérit sa cathédrale.

Il a voulu me la faire visiter lui-même. C'est une bonne fortune pour les voyageurs que de rencontrer, dans chaque ville lointaine où ils ne peuvent passer qu'un jour, ces fervents de la cité, férus d'archéologie, riches d'anecdotes et qui savent, à force d'amour, faire parler les vieilles pierres.

La *Grootekerk*, — la Grande Église, — autrefois consacrée à saint Bavon, a été bien souvent peinte et gravée. Vroom, Vandermeer, Berck-Heyde, Ruysdael, Samredam, presque tous les paysagistes hollandais ont été séduits par la puissance de cette masse qui s'élève de la ville, rabaissant, par contraste, les tours

de l'enceinte et les clochers rivaux. Telle qu'un navire échoué, elle se profile, dans un dessin de Rembrandt, au-dessus de la basse et longue dentelure que font les édifices et les remparts sur le ciel. De loin, on ne voit qu'elle. De près, elle est une montagne de brique, longue de cent quarante mètres, et qui porte, à quatre-vingts mètres de haut, un clocher presque grêle, de bois gris comme du plomb, surmonté d'une couronne ajourée.

Le vent et le soleil l'enveloppent. Flanquée de petites échoppes de bois, aux croisées vertes, aux rideaux blancs, où logent d'humbles métiers, la Grande Église regarde la Grande Place, forum de la cité, sanctuaire de son histoire. Elle est bien jolie, cette place, avec l'ancien palais des Comtes de Flandre, avec la Vieille Boucherie, pareille à une châsse de pierre et de brique, toute hérissée des pointes de ses pignons, toute dentelée, toute découpée, par la charmante fantaisie de la Renaissance.

En pénétrant, par une porte de côté, dans la Grande Église, je retrouve la sensation du silence clair, que me donnent seulement les églises protestantes. Tout est blanc, sauf la voûte de cèdre. Les gros piliers ronds, qui soutiennent les arcatures gothiques, ont perdu leurs robes colorées et leurs feuillages de pierre. La Réforme a passé là. Les chapiteaux sont réduits à une mince bague ouvragée, et le plâtre a recouvert des peintures décoratives dont subsistent seulement, — par une concession faite aux archéologues! — deux ou trois fragments débarrassés de leur badigeon. Les stalles du chœur, la grille de cuivre, la chaire avec son dais gothique, quelques vitraux, un buffet d'orgue aux anges drapés et volants, consolent le regard que cette nudité et cette blancheur décourageraient un peu... De secrètes discordances nous déconcertent, dans ces cathédrales devenues temples, où les choses, désaffectées de leurs symboles, ne savent plus nous parler l'antique langue familière.

Mais, dans le vaisseau blanc, soudain, le clair silence frémit... Une onde musicale vient du fond de l'église, s'élargit, s'enfle, monte jusqu'aux voûtes, suivie et prolongée par une autre vague. L'orgue de Haarlem est un des plus célèbres du monde. Chaque semaine, un *récital* réunit un auditoire fervent de musique, et sans doute, l'organiste essaie ou répète une des pièces qu'il jouera demain. Il ne sait pas, le musicien caché, avec quelle émotion je l'écoute, emportée par ce vaste courant

qu'il épanche. L'atmosphère glacée de la nef, tout à coup, s'illumine, comme si l'harmonie était une transposition de la couleur, et la suave puissance du chant recrée la poésie sensible qui manquait au vieux sanctuaire.

III. — VOLENDAM SOUS LA PLUIE

Le ciel gris et doux, vapeurs tièdes qui se déchirent parfois sur une laiteuse pâleur, ou sur un peu d'azur brouillé, baigne la campagne divisée en damiers par des canaux qui luisent dans le vert humide de l'herbe nouvelle, jusqu'aux limites du cercle vaporeux. L'air est tout perlé de gouttelettes, glissantes comme au bout de fils nacrés ; l'herbe, le sol, les rares buissons, les voiles des petites barques, les ramures sombres des arbres solitaires, les toits des maisons, les vêtements des hommes, la laine des brebis, sont imprégnés d'eau et de brume.

L'auto file sur la chaussée de brique, dans un éclaboussement perpétuel. Pas de talus, mais des canaux, reflétant des saules orangés par la sève montante. A la moindre embardée, nous quitterions la route pour cet autre chemin, cette voie liquide et parallèle qui la double à droite et à gauche.

Qu'elle serait triste dans un pays méridional, cette matinée en pleurs! Ici, le ruissellement de ses larmes n'enlaidit point la terre où le printemps tardif fermente. Les couleurs des prairies et des maisons se ravivent : vert de pomme verte, bruns chauds, rouges écarlates. La Hollande printanière a, sous la pluie, la fraîcheur d'un bouquet mouillé.

Les maisons paysannes me surprennent toujours par cette grâce naïve et solide qui a deux éléments essentiels : la proportion heureuse des toitures et le choix, souvent exquis, de la couleur. Elles se présentent par le pignon brun ou noir, percé de fenêtres plus larges que hautes, peintes en blanc, en vert, en rouge, en bleu vif, avec de charmants volets en deux couleurs, dont la gaîté fleurit la sombre façade. Les stores, le vase de jonquilles ou de tulipes, se répètent, comme un motif ornemental. Une fenêtre isolée, qu'une poulie surplombe, marque le faîte du pignon, et le grand toit descend, d'un beau mouvement, très ample, débordant la bâtisse, qu'il protège de ses larges pans. Derrière la maison, on devine un petit courtil, des chaumes, des fagots en tas, une basse-cour pleine de

volailles bariolées ; les deux bras dressés d'une charrette. Mettez une grosse fille blonde dans le courtil, une vieille en bonnet blanc derrière la croisée, un chien sur le seuil, un garçon qui scie du bois sous un arbre, — un seul arbre nu et bellement branchu, — c'est un petit tableau de petit-maître, un Van Ostade ou un Jan Steen...

Comme à Haarlem, le souvenir des peintres hollandais s'impose au voyageur le plus dégagé de ce qu'on appelle, dans l'affreux jargon moderne, le « passéisme. » Quand je traverse cette campagne qui s'étend d'Amsterdam au Zuyderzée, aucun poème ne chante dans ma mémoire, mais, partout, je retrouve cette sensation du « déjà vu » qui m'obséda dès le premier jour. Seule la vision nocturne de Rotterdam, rouge et noir dans la pénombre violette et les fulgurations de l'électricité, m'a donné le choc de la surprise ; les rues de Haarlem, les verdissants polders détrempés de pluie, les fermes, les moulins à vent, j'ai connu tout cela dans les musées. Et je ne le regrette pas. La Hollande est une création de l'homme. J'aime que l'homme ait raconté, prolongé, glorifié cette création dans l'œuvre d'art. La vraie nature, libre, sauvage, avec ses formes millénaires que le travail humain modifie lentement, n'apparaît nulle part ici. Le sol d'alluvions qui porte les maisons comme des barques, et les villes comme des flottes rassemblées, ce sol mou, spongieux, prêt à se dissoudre dans l'eau fluviale ou marine, n'existerait pas sans un magnifique effort de volonté. Ce pays n'est pas un morceau de nature ; il est une victoire sur la nature.

Pays de peintres et non de poètes. On n'y est jamais seul avec les grandes forces primitives. Dans la monotone étendue, le rêve se heurte toujours à la présence de l'homme, à la maison, au moulin, au bateau, à la silhouette petite, mais visible sur l'horizon, des villes industrieuses. Toutes les pensées sont ramenées vers le travail et le bien-être.

Nul paysage ne recèle moins de mystère. Il explique les vertus de la race, le courage tranquille, la patience, la force sans élan, le bon sens positif et réalisateur, l'esprit de tolérance qui permet à toutes les religions de vivre en paix, côte à côte. Dans cet air humide, la torche du fanatique brûlerait mal.

Pays de peintres. Les grands moulins sont comme des monuments à Ruysdaël, et les chênes solitaires commémorent

Hobbema. Ce village rouge et brun, cette servante au corsage bleu, parlent de Ver Meer, et, quand la pluie s'arrête, quand, au ciel éclairci, montent des nuages sans contours, vapeurs changeantes et diluées, d'un gris pâle et transparent où le soleil invisible se diffuse, je pense à Van Goyen et à Van de Velde.

Pays de peintres. Cela se voit surtout à Volendam; cela se voit presque trop.

Volendam est un village pittoresque. Entendez ce mot dans son sens complet. Comme à Barbizon, comme à Cernay, comme en dix bourgs de Bretagne, « les peintres s'y sont mis. »

Les premiers peintres qui « se mettent » dans un village sont inoffensifs; mais il y a les autres, les effroyables amateurs qui accourent lorsque les vrais artistes ont dit ce qu'ils avaient à dire, lorsque le hameau, la plage, la forêt, la rivière, devenus célèbres, sont déflorés. Alors, les vrais artistes s'en vont. Hélas! les amateurs, — ou les industriels de la peinture, — se succèdent par fournées. Certains s'établissent à demeure. Et les hôtelleries se transforment en salles d'exposition.

Volendam, illustre par ses harengs et par ses canards, accepte sa destinée d'être illustré, — abondamment, — par ses peintres. Les habitants semblent lier partie avec les étrangers qui cherchent ici le « motif. » Maisons, mobiliers, costumes, n'ont pas varié depuis le XVIIe siècle, et cette survivance du passé aurait un charme incomparable... s'il n'y avait pas tant de gens pour l'exploiter.

Volendam aux petites maisons brunes et vertes, aux rues pavées de brique, au joli port peuplé de mâtures fines et de voiles fauves, nous accueille à travers la pluie vaporisée en bruine Peu d'arbres; peu de jardins; point de cultures maraîchères. Derrière les maisons des hommes, sur une ligne parallèle, un peu plus en contre-bas, les petits logements et les petits parcs des canards forment un second village minuscule, où s'ébattent des milliers de volatilles courtes sur pattes, et comme vernies à neuf.

Que de rôtis, que de pâtés et de fricassées en espérance, pour les noces d'un Gargantua qui aimerait le canard! Et sur tous les marchés de la Hollande, quelle invasion de bêtes cancanantes et cahotantes, tendant leurs becs jaunes vers les ménagères casquées d'or. Le canard pour tous! Le canard à bon marché, démocratique et populaire! Je l'entrevois, sur la table

de l'hôtel où nous déjeunerons bientôt... Mais mon compagnon sourit quand j'exprime mon idée sur le rôle du canard de Volendam dans l'économie domestique hollandaise. Et j'apprends que ces animaux sympathiques ne sont pas faits pour être mangés!

— ???

— Ils sont nourris de poisson, exclusivement. Leur chair huileuse est atroce. On les élève pour recueillir leurs œufs, très abondants, qui sont vendus aux pâtissiers.

— Mais les canetons mâles, trop nombreux pour tenir le rôle de pachas dans un harem de canes, et les canes elles-mêmes, lorsqu'avec l'âge, elles cessent de pondre, qu'en fait-on?

M. de V. n'a jamais pensé au destin de ces canards superflus. Je garde une certaine inquiétude sur la qualité des salmis qu'on pourra m'offrir, et que je soupçonne parfumés d'un goût de poisson...

Mais précisément, il n'y a pas le moindre caneton dans l'excellent déjeuner qui nous attend. Le « confort moderne » et la plus exquise propreté rendent l'hôtel très différent de certaines auberges à peintres qu'on trouve chez nous. Cependant, on retrouve les meubles anciens, — ou copiés de l'ancien, — les cartes postales, les « souvenirs » locaux, dentelles, broderies, paniers, poupées en costume, — et sur les murailles, des tableaux, des tableaux, des tableaux!

Le vieux pêcheur à larges culottes, les enfants blonds en sabots, les jeunes filles coiffées de dentelles, les bateaux rentrant au port, les couples de fiancés, la main dans la main, les effets de matin, de soir, d'hiver, d'été, les natures mortes, les intérieurs, « genre Ter Borsch, » les vieillards barbus « genre Rembrandt, » les joyeux ivrognes, « genre Franz Hals, » il y a là de quoi ravir des centaines d'Américains. Je découvre même, dans la quantité, de jolies choses qui résistent au voisinage redoutable des peintures fabriquées en série.

Les servantes, gentilles à regarder, avec leurs jupes énormes, leur corsage de velours, leur châle fleuri, leur bonnet à courtes barbes relevées en croc, prennent, parmi ces tableaux, un faux air de modèles déguisés pour la pose. Et le bonhomme, habillé comme au temps du Taciturne, la taille serrée par une veste courte découpée en créneaux sur les culottes bouffantes, ne me semble pas « naturel. »

Mise en scène ? Cabotinage ? Exploitation du touriste naïf et du « bourgeois ? »

Pas du tout !

Il n'y a ici de faux que mon impression. Dans ce Volendam paradoxal, la vérité prend je ne sais quel aspect d'artifice.

Si les gens de ce village conservent fidèlement leurs costumes nationaux, ce n'est pas pour le plaisir des peintres, mais pour leur propre plaisir.

Une riche famille volendamoise, me dit-on, a voulu profiter de sa fortune pour faire le tour du monde. Père, mère, garçons et filles sont partis, vêtus de leurs habits traditionnels qu'ils entendent bien conserver dans tous les pays qu'ils visiteront. Ils sont en Égypte, actuellement. Sans doute, ils iront voir Tout-Ank-Amon dans son hypogée, et les bonnets de dentelle à la mode de Zélande, la veste à créneaux, les jupes froncées, les fichus à fleurs étonneront les Doubles pharaoniques qui n'ont pas encore contemplé cette sorte de barbares.

Avant de remonter dans l'automobile, sous la pluie si légère qu'on la sent à peine, nous allons jusqu'à l'église dont la cloche tinte pour les vêpres dominicales.

Volendam est catholique, comme on l'est en pays protestant, avec ferveur, avec assiduité. La grande église de brique, claire et confortable, ne rappelle en rien les pauvres églises de nos villages maritimes. Moins poétique, elle est agréable cependant, par cette netteté des moindres objets, ce beau luisant des bois frottés et vernis, cette limpidité des vitres, qui doivent plaire à sainte Marthe, patronne des bonnes ménagères. Oui, vraiment, Marie-Madeleine paraîtrait déplacée ici, avec ses parfums et sa chevelure répandue, tandis que sainte Marthe y serait comme chez elle, parmi ces femmes et ces jeunes filles dont l'humble vie est toute donnée aux soins de la maison. Pas une tache, pas un accroc sur les vêtements des plus pauvres. Les mains sont propres, le linge est net, les figures placides. Nulle mysticité. Beaucoup de sérieux et de décence. Et, quand toutes ces chrétiennes sont rangées à leur place, et que la voix du prêtre entonne le premier verset d'un psaume, les innombrables coiffes de dentelle, au vent de l'orgue, frémissent doucement, comme un champ de tulipes blanches.

IV. — TROIS IMAGES D'AMSTERDAM

Les antiques maisons patriciennes, accolées, mais de travers sur leurs pilotis, se regardent, séparées par le canal d'étain et de bronze vert. Précis comme une eau-forte, les arbres du quai penchent à peine leur double file, et l'arche d'un pont, continuée en profondeur par son mirage, dessine un ovale parfait.

De ces hauts pignons, sculptés suivant le goût du XVIIe siècle, de ces fenêtres voilées qui révèlent au passant les salons somptueux où des miroirs et des lustres brillent dans le clair-obscur, de ces eaux muettes, de ce ciel laiteux, émane la mélancolie baudelairienne de *l'Invitation au voyage*.

Soleils mouillés, ciels brouillés, vaisseaux dormants, chargés des trésors d'outre-mer, sombres intérieurs aux meubles luisants, éclairés, vers le soir, par un oblique rayon jaune...

Là tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté...

*
* *

La Calverstraat, interdite aux voitures, est, le soir, aussi populeuse que le Corso de Rome ou les boulevards de Paris, toutes proportions gardées.

C'est la promenade coutumière des Amsterdamois, la rue la plus vivante, la plus éclairée, où les magasins laissent, bien après la fermeture, leurs vitrines sans volets, sans rideaux de fer, inondées d'électricité.

Il y a là beaucoup de magasins de tabac, comme en Belgique, beaucoup de charcuteries et de confiseries, un nombre invraisemblable de marchands de chaussures, et des expositions de dames et de messieurs en cire, assez mal vêtus d'étoffes coûteuses.

Des familles déambulent, à pas lents, beaucoup d'employés et d'ouvrières; une foule drue, contente, mais calme. Le bruit de voix qui remplit les rues françaises et italiennes, n'est ici qu'une rumeur. Personne ne court; personne ne crie.

Pour faciliter la circulation, — comme disent les règlements de police, — ces gens disciplinés prennent sagement leur droite. Le fleuve humain qui remplit la Calverstraat forme deux courants, en sens inverse, sans mélange, sans reflux, sans arrêt.

Et c'est peut-être l'ordre régulier de ces files processionnantes qui les rend, pour nos yeux français, un peu mornes, — car on ne voit jamais, jamais, devant soi, que des dos, comme dans les cortèges funèbres.

* * *

La place violemment éclairée, avec ses architectures d'un style germanique atténué, mais qui reste lourd, enflamme le ciel nébuleux. Quelques pas, et, le quai traversé, tout change... Nous sommes sur un pont, et devant nous, entre deux rangées de maisons noires, le canal roule des eaux ténébreuses. Un beffroi couronné surmonte des tas obscurs de bâtiments; et la lune théâtrale, émergeant des nuages déchiquetés, fait, de ce coin du vieil Amsterdam, une vignette romantique.

Cela dure... dix secondes! Brusquement, au-dessus des pignons, une apparition éblouissante, une enseigne lumineuse, colossale, aux lettres de feu rouge et vibrant, surgit. Elle proclame les vertus d'un chocolat ou d'un pneumatique, très haut, si haut que la lune offensée se voile, et que les splendides ténèbres du canal perdent leurs beaux noirs profonds et veloutés. Encore dix secondes : la vignette romantique reparaît, et la lune, pareille à une actrice jouant un drame moyenâgeux, penche sous son hennin d'argent, une figure indignée vers la modernité brutale. Dix secondes. Le chocolat ou le pneumatique éteignent les lueurs mourantes et rougissent les ombres du ciel...

V. — DE DESCARTES A REMBRANDT

Je ne suis pas entrée dans la maison de Descartes. Je l'ai vue, en passant, trop vite. Façade étroite, deux étages sous un pignon tronqué, d'où retombent les festons d'une guirlande en pierre grise. Une plaque de marbre commémore la retraite que fit, en ce lieu tranquille, — de 1629 à 1632, — le grand philosophe français. Il aimait la ville d'Amsterdam, parce que seul ou presque seul à n'y point exercer le négoce, et chacun étant très attentif à son profit, on y pouvait demeurer toute sa vie, étudiant et ratiocinant, sans être vu de personne. « Je vais me promener tous les jours au milieu d'un grand peuple, écrivait-il à Balzac, avec autant de liberté et de repos que vous

en auriez dans vos allées. Je n'y considère pas autrement les hommes que j'y vois, que je ferais les arbres qui se rencontrent dans vos forêts ou les animaux qui y paissent. Le bruit même de leurs tracas n'interrompt pas plus mes rêveries que celui de quelque ruisseau. Si je fais quelque réflexion sur leurs actions, j'en reçois le même plaisir que vous auriez de voir les paysans qui cultivent vos campagnes. Car je vois que tout leur travail sert à embellir le lieu de ma demeure, et à faire que je n'y manque d'aucune chose. S'il y a du plaisir à voir croître les fruits dans vos vergers, et à y être dans l'abondance jusqu'aux yeux, pensez-vous qu'il n'y en ait pas bien autant à voir venir ici des vaisseaux qui nous apportent abondamment tout ce que produisent les Indes et tout ce qu'il y a de rare en Europe. Quel autre lieu pourrait-on choisir, dans le reste du monde, où toutes les commodités de la vie soient aussi faciles à trouver que dans celui-ci? Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté si entière et où l'on puisse dormir avec moins d'inquiétude, où il y ait toujours des armées sur pied pour nous garder, où les empoisonnements, les trahisons, les calomnies soient moins connues et où il soit demeuré plus de restes de l'innocence des aïeux ? »

La maison où René Descartes mena cette vie si parfaitement conforme aux goûts d'un sage, a gardé son aspect primitif, tandis que les entours se modifiaient. La rue, presque campagnarde autrefois, s'est élargie. Elle est devenue, devant une église, une place plantée d'arbres. Si, par une faveur du ciel, René Descartes revenait en ce monde, il ne reconnaîtrait plus le quartier où des bruits de tramways et d'automobiles effaroucheraient la Muse de la Méthode.

Mais si, par une même faveur, Rembrandt, un soir, ressuscitait ?

Je me plais à ce rêve, et je le vois, le magicien du crépuscule, le roi des ombres dorées et des reflets fugitifs, errant, un jour de sabbat, par les ruelles fétides de ce qui est encore le quartier juif, — le ghetto, — d'Amsterdam. Visible pour moi seule, il marche péniblement, drapé dans un manteau de velours fané, coiffé d'un bonnet de fourrure, tel qu'il était, aux derniers temps de sa tragique vieillesse. Les très anciennes maisons, inégales et de guingois, vident, sur le pavé sali d'immondices, une plèbe vermineuse. Des matrones

enceintes, des jeunes filles trop grasses dans leurs tricots de laine aux couleurs crues, des vieilles au masque sibyllin, assises sur les perrons, penchées aux fenêtres, surveillent les jeux des enfants chétifs, qui ont des profils de petits béliers ou de petits boucs intelligents. Des chairs bouffies et des linges sordides, émane une écœurante odeur, — relent de laine mal lavée et de chandelle mal éteinte, — la même ici que dans les juiveries de Hongrie et d'Orient. La Galicie a versé, là, un de ces flots d'émigrants dont elle inonde l'Europe depuis 1918, et qui effraie déjà l'Amérique. Mêlés aux Juifs d'Amsterdam, les nouveaux venus commencent ce travail de conquête qui s'achèvera dans les comptoirs et dans les banques. En moins d'une génération, ils seront Hollandais, comme ils seraient, ailleurs, Anglais ou Français. Ils donneront à la presse, au théâtre, aux arts, à la littérature, cet accent spécial, cette forme sémite, qui, déjà, en France, dénature et détruira peut-être notre génie national. Tel gamin qui nasille le yiddisch, possédera un jour des villas, des automobiles, des galeries de tableaux; telle fille pâle, aux yeux sombres, belle comme la reine Esther macérée dans les parfums, triomphera sur la scène ou dans les salons politiques. C'est la destinée d'Israël : sous nos pieds ou sur nos têtes, notre esclave ou notre souverain, jamais notre égal. Et toutes les possibilités de puissance incluses dans toutes les misères !

Le vieux peintre fantôme regarde ces êtres, ces bâtisses, l'étroite rivière pâle du ciel entre les toits anguleux. Il reconnaît ces figures fiévreuses aux lourdes paupières, et ce regard brûlant des femmes. Les guenilles n'ont pas de mode et ne marquent pas le style d'un temps. Mais où sont les patriciens de ce peuple, les Israélites riches et savants, aux costumes magnifiques, qui fréquentaient chez Rembrandt van Ryn, et qu'il prenait pour modèles? Vieillards au profil de faucon, à la barbe d'argent, majestueux comme des prophètes, rabbins pâlis sur le Zohar, jeunes hommes que la fantaisie de l'artiste parait du turban de Salomon ou de la couronne de l'époux, éternels errants fixés un jour au bord de l'Amstel, dans le plantureux giron de la Hollande?

La nuit tombe. Des lampes s'allument derrière les vitres poussiéreuses, au fond du rez-de-chaussée que le soleil ne visite pas. Quel philosophe médite, quel cabbaliste prépare un gri-

moire dans les chambres pleines de livres et d'instruments mystérieux? S'il entrait dans cette hôtellerie, le peintre n'y retrouverait-il pas les originaux des disciples qu'il a fait asseoir auprès du Christ des pauvres, et ceux qui furent Isaac, Tobie, le jeune David, et le vieux Saül?... Il passe, sans s'arrêter. Comme la rue s'agrandit, comme elle se transforme! Que signifient ces costumes inconnus, d'une laideur ingrate, ces véhicules étranges, ces magasins, ces feux suspendus à un fil? La figure du siècle nouveau perce, sous les hardes du passé. Rembrandt, ébloui par les clartés froides et fixes de l'électricité, marche, les yeux clignotants... Le bruit de la vie, dont il ne reconnaît pas le rythme, effraye le pèlerin surnaturel? Il passe, mais soudain, son cœur, qui n'a rien oublié, tressaille... C'est là!

Tout près du pont du Zwanenburgal, dans la Joden-Breestraat, la maison élève ses trois étages sous un fronton triangulaire. Quatre fenêtres, à chaque étage, une jolie porte, un petit perron. A cette heure tardive, elle est fermée. Les visiteurs sont partis. Le gardien est absent. Cependant, la porte s'entr'ouvre pour le maître de jadis. Dans les salles sans rideaux, sans meubles, éclairées par un vague reflet qui n'est pas de ce monde, — comme si une lumière émanait des mains ressuscitées de Rembrandt, — quelle solitude, quel silence!

C'est ici que le jeune mari de Saskia vint s'établir en 1639, avec sa bien-aimée et son bel enfant, Titus aux boucles châtaines. Qu'elle était charmante, alors, la petite épouse que Rembrandt ne se lassa jamais de peindre, comme pour prolonger, dans l'avenir, sa brève jeunesse et sa floraison sitôt fanée! Sur les épaules délicates, il déroulait des velours chatoyants et des fourrures royales. Il piquait des étoiles de pierreries dans les cheveux relevés, découvrant le petit front bombé qu'un rayon amoureux caresse; il mettait une fleur entre les jolis doigts, une chaîne de rubis autour du col nu, et sur le modèle adoré, fastueusement, il jetait le voile d'or de la lumière et le voile brun de la pénombre. Tantôt, après un repas d'amoureux dont il veut garder le souvenir, il se représente lui-même, tenant Saskia assise sur son genou; tantôt, il la dessine, en quelques traits, assise ou couchée, fatiguée par la maternité prochaine, ou portant, dans ses bras, un nourrisson. Il multiplie cette chère image, comme il fait pour son père, pour sa

mère, pour ses amis, et même pour la servante au grand cœur, cette Hendrickje qui sera la compagne des jours de misère, la dernière amie, l'humble Agar soignant le fils de Sara, Hendrickje, une des plus touchantes figures du dévouement féminin...

Que de souvenirs se lèvent encore! Voici l'atelier où il peignit la *Ronde de nuit;* voici la salle où il entassait ses collections, meubles, curiosités, marbres antiques, estampes, tableaux de Palma et de Giorgione, qui furent vendus aux enchères pour apaiser une meute de créanciers. Maintenant, il n'y a plus que des gravures, — des reproductions de gravures, — sur les murailles et dans les vitrines. Et le fantôme s'attarde devant le petit dessin où sourit une très jeune femme coiffée d'un chapeau fleuri. Trois lignes d'écriture au bas du feuillet : « Portrait de Saskia fait par moi, quatre jours après notre mariage. »

VI. — GRONINGUE.

Je suis arrivée un soir à Groningue, après une demi-journée de voyage, dans un pays bien différent de la Hollande que je connaissais. En quittant les éternels polders, on trouve un charme triste et pénétrant à certaines régions moins fabriquées, sables et bruyères, bois de pins, faibles mouvements du sol s'essayant à devenir collines. J'ai vu, sous un ciel jaune et gris, barré de rayons pluvieux, la jolie petite cité d'Assen, qui semble bâtie dans un parc. Et j'ai enfin connu Groningue, la ville savante et laborieuse du Nord, fière de son antique Université. J'y ai reçu un accueil bienveillant, j'oserai dire amical. Le public des conférences est ici un peu différent de celui d'Amsterdam et de Haarlem. Il est, en grande partie, composé d'étudiants et d'étudiantes qui trouvent, dans les réunions de *l'Alliance française*, un utile complément d'études et un agréable exercice intellectuel. J'aime beaucoup cette jeunesse, attentive et gaie, dont le regard et le sourire créent une atmosphère de sympathie. Je la sens très vite en communion avec moi, et j'oublie, — comme je l'ai toujours oublié devant les publics de Hollande, — que je suis une étrangère.

Aussi, le lendemain, durant la courte demi-journée qui m'est laissée pour visiter Groningue, ai-je tenu à voir l'Université.

Il faisait un temps bien hollandais : soleil doux, nuages moirés dans l'azur tendre. Sur la place du grand marché, — qui, ce jour-là, justifiait pleinement son nom, — il y avait une foule de marchands venus de la campagne environnante. Les éventaires, installés sur des tréteaux, ressemblaient à tous ceux qu'on aperçoit, dans les marchés des villes de province, et je n'y ai rien remarqué de caractéristique, sauf les énormes fromages entassés, comme des meules de moulin, et les cigares en paquets comme des bottes d'asperges. Quelques vendeuses portaient le costume frison, le casque de cuivre doré, couvert de dentelles, sur quoi les femmes mariées posent, hélas! un affreux chapeau noir. Les tramways creusaient un sillon et laissaient un remous dans cette foule paisible. Des chevaux massifs attendaient patiemment l'heure du départ, tandis que de graves paysans palabraient parmi les charrettes.

Les monuments de la belle vieille place, le classique hôtel de ville, au portique néo-grec, les maisons dentelées, les tours et les flèches, avaient un air joyeux dans la douceur printanière ; et, tout à coup, du campanile vert et gris de la cathédrale Saint-Martin, le carillon d'onze heures lâcha une volée d'oiseaux d'argent, qui s'éparpillèrent sur la ville.

L'Université de Groningue est une très vieille dame dans une maison très moderne. Elle a trois siècles d'âge, mais son logis ayant brûlé en 1906, elle habite maintenant un véritable palais, construit dans le style de la Renaissance. Nos Universités provinciales ignorent cette richesse et ce confort que j'avais admirés déjà en Scandinavie, — particulièrement à Göteborg. — C'est que les Universités hollandaises ne dépendent pas de l'État. Elles vivent par elles-mêmes, et leur fortune privée leur permet un luxe qui serait irréalisable en France.

Passé la grille en fer forgé du vestibule, on monte un large escalier, décoré dans les tons gris et bleu. On trouve des corridors spacieux, égayés par des faïences et des cuivres; des salles aux belles boiseries de chêne, dont les meubles feraient honte aux éternelles tentures vertes, à l'éternel acajou, chers à nos administrations. La salle des Curateurs est ornée d'une quantité de portraits, représentant les anciens professeurs de Groningue. Une fois par mois, tous les professeurs et administrateurs s'y réunissent, pour prendre contact, et les armoires pratiquées dans la boiserie s'ouvrent solennellement... sur des

bouteilles et des verres. Il y a beaucoup de bonhomie dans cet usage, et si Van der Helst ou Franz Hals vivaient encore, ils aimeraient faire un grand tableau avec cette savante compagnie.

Le lecteur français, M. B..., qui me conduit, me donne ces détails amusants. Il me dit aussi que, sur un millier d'étudiants des deux sexes, les quatre dixièmes se destinent à la médecine, 30 environ étudient la théologie, 140 le droit, 220 les sciences naturelles, et 180 les lettres et la philosophie. On compte, parmi les professeurs, des hommes tels que M. Sneyders de Vogel, successeur de M. Salverda de Grave dans la chaire de philologie romane; M. Jaeger, chimiste, délégué avec le professeur Klein aux fêtes de Pasteur, à Paris, l'éminent psychologue Heymans, et bien d'autres dont les travaux honorent l'Université de Groningue.

Un des plus fameux, le grand astronome Kapteyn, est mort en 1923. Son souvenir est encore vivant dans la maison qu'il habitait, au coin de la place Guyot. En quittant l'Université, j'ai visité cette jolie demeure bâtie en brique et en pierre, dont les fenêtres s'ouvrent sur un canal assez large où passent de lentes et lourdes péniches. Balthazar Claës eût aimé ce logis de l'astronome, l'escalier raide, les paliers étroits, les chambres propices à la méditation silencieuse, que je vous décrirais bien mieux, cher lecteur, si j'étais Balzac. Je vous dirai seulement que le destin de cette maison romanesque a été digne d'elle, car elle est aujourd'hui un « séminaire » d'étudiants et d'étudiantes, et dans les appartements de M. Kapteyn, convertis en bibliothèques, des jeunes gens et des jeunes filles lisent les grands écrivains qui furent, à leur façon, des voyageurs du ciel et des chasseurs d'étoiles.

VII. — ASSEN ET VELP

J'ai quitté Groningue pour Assen, chef-lieu de la province de Drenthe, élégante, paisible, sans industrie et sans commerce, qui a des airs de capitale minuscule pour un minuscule royaume. L'aimable hospitalité de Mme Lindhorst-Homan, femme du gouverneur de la province, grande amie de la France, et qui a, je crois, un peu de sang français, m'a rendu très agréable un séjour que j'aurais aimé prolonger. Mais, dans ces voyages, où des amis inconnus vous reçoivent avec tant de bonne

grâce, la fidélité du souvenir compense seulement la brièveté des rencontres.

J'arrive à Velp, près d'Arnhem, et je retrouve le même accueil, simple et cordial, chez M. Keurenaer, un Hollandais qui parle français comme un Parisien, — j'entends avec ce vocabulaire particulier et cette verve que n'ont pas, chez nous, les gens de province. Le français paraît être la langue usuelle de la maison ; les enfants l'emploient aussi naturellement que leur idiome national. Et, dans cette famille charmante, je constate une fois de plus cette vérité, — qui m'a été affirmée par tous mes hôtes, — que les lettres, les arts, l'esprit de la France continuent d'être aimés, d'être compris, en Hollande, plus et mieux que nous ne le croyons.

Les Hollandais, que j'ai rencontrés, m'ont tous dit : « Pourquoi nous croit-on germanophiles ? Il y a des germanophiles chez nous, — il y en a dans tous les pays, même dans ceux qui furent vos alliés ; — mais nous ne devons rien à la culture allemande, et nous avons toujours exécré et redouté le militarisme prussien. Nous avons été, pendant des siècles, à l'école du génie latin, à travers l'Italie et la France. Les idées de liberté, de pacifisme, de justice internationale, ces idées entièrement opposées au culte de la force brutale, ont trouvé, chez nous, un asile contre toutes les intolérances. Peut-on supposer qu'en 1914 nous n'avions pas vu le péril qui suivait, pour nous, la victoire possible de l'Allemagne ? Triomphante, elle nous eût dévorés... Et maintenant, quand nous lisons, dans les journaux français, que la « campagne contre le franc » a ses origines en Hollande, nous voudrions bien que l'on ne confondît pas les Hollandais avec les Juifs allemands qui possèdent des banques importantes à Amsterdam, et qui spéculent sur le franc après avoir spéculé sur le mark... »

Celui qui me parlait ainsi ajouta :

« Nous n'avons aucun intérêt à voir se déprécier la monnaie française, nous qui sommes durement éprouvés par l'état de notre florin. Déjà, nos produits ne se vendent plus... Nos fromages, qui étaient une part de notre richesse, nous restent pour compte. Il nous faut entretenir des chômeurs, à grands frais. On s'occupe même d'organiser une émigration de travailleurs en France, dans les régions où la main-d'œuvre locale ne suffit plus... Heureusement que le franc remonte ! Il remonte

même si vite que certaines banques ont perdu des dizaines de millions en quelques jours... »

Je reproduis textuellement et sans commentaires ces réflexions que j'ai entendues un peu partout.

VIII. — L'ALLÉE DES HÊTRES

Le village de Velp, — peut-on l'appeler un village ? — est une agglomération de belles maisons de plaisance, aux portes d'Arnhem, dans un pays délicieux. Je l'ai parcouru en automobile, ce pays qui n'a rien de spécifiquement hollandais. C'est ce que dans les contrées basses et plates, on appelle, par contraste, une « petite Suisse. » Entendez que le sol s'y soulève en collines de cent à cent dix mètres. Et, comme le caractère d'un paysage tient à ses proportions plutôt qu'à ses dimensions, les environs d'Arnhem ont une beauté noble et douce, par le dessin des coteaux boisés et l'ampleur des perspectives. Les arbres y sont admirables, non seulement dans les bois, mais dans les jardins particuliers, et sur la fameuse route d'Arnhem dont les hêtres ont une célébrité européenne. Imaginez, sur une longueur de trois kilomètres, deux allées de hêtres centenaires, hauts comme des piliers d'église, musclés sous leur écorce gris de fer comme des corps de héros. En mai, une triple voûte de verdure, — de ce feuillage si frais qu'il paraît mouillé, — filtre l'or aérien du soleil dans une ombre exquise. En automne, la pluie pourprée des feuilles devient un tapis royal. Beaux arbres, je n'ai pu que rêver votre splendeur. Je ne l'ai pas vue. Vos puissants rameaux étaient encore nus et noirs et tout mêlés de brume fondante.

Une des grâces de ce pays, c'est l'architecture des maisons de campagne. Elles sont plus jolies qu'ailleurs et plus variées, et la plus modeste donne le sentiment de l'élégance, sinon de la richesse dans le confort. Les éléments traditionnels du style hollandais, — la brique, le pignon, le grand toit, les boiseries en couleur, — s'y accordent avec une fantaisie toujours mesurée. Chaque maison a bien sa figure personnelle, et toutes ont une parenté qui crée l'harmonie sans la monotonie. La ligne du toit commande toute l'architecture de ces ravissantes demeures. Elle est si bien calculée, elle se prête à de si amusantes combinaisons de lucarnes, elle donne un tel sentiment

de solidité, de calme, d'intimité sous le robuste abri de la charpente, que j'avais honte en me rappelant les horribles villas modernes de notre banlieue parisienne.

IX. — LA HAYE

Sous les arbres des avenues, dans le gazon clairsemé, voici les premières fleurs printanières, les crocus.

Ils font de grandes traînées blanches, mauves, violettes, roses, jaunes, et leurs couleurs, imprévues dans un paysage urbain, me donnent le désir de peindre. Toute la Hollande m'a donné ce désir. Et comme les mots « palette de l'écrivain » me semblent ternes et tristes quand, les yeux fermés, je revois les petites fleurs vives et tendres!

Parler des musées, des monuments, je ne saurais, aujourd'hui. J'ai dû voir, en trop peu de temps, trop de chefs-d'œuvre et que d'autres ont trop bien décrits. Le charme de La Haye, pour moi, c'est autre chose...

C'est ce ciel, dont le bleu se décolore sur le vert des eaux marines, et s'argente d'un brouillard léger; c'est cette lumière vaporeuse qui caresse les nobles façades rouges et grises; c'est le ton délicieux des sables, blonds comme des cheveux enfantins; c'est cette nuance de bonhomie dans la majesté, de dignité dans la simplicité familière; ce sont, enfin, dans la rue, offertes à tous, pour le plaisir de tous, ces fleurs...

C'est la maison qui me reçoit, — Sandy's Hook, — née de la dune, toute blanche et verte, toute pleine de livres, de tableaux et de bouquets, maison de femme artiste, où Mlle Nell Duys a conçu et réalisé ce petit chef-d'œuvre féminin : un logis à la mesure de celle qui l'habite, un logis qui lui va, comme une robe.

Sandy's Hook est accueillant pour les écrivains français. J'ai le plaisir d'y déjeuner avec Georges Duhamel qui vient aussi conférencier en Hollande. Et cela m'amuse de voir l'auteur de *la Vie des Martyrs*, dans la petite salle à manger où il semble que des femmes seulement devraient se réunir, pour des repas qui ne seraient jamais que des dînettes.

X. — ADIEU A LA HOLLANDE

Me revoici donc à mon point de départ, dans cette ville de Rotterdam qui a été, pour moi, la première image de la Hollande, une nuit de brouillard et de lune.

C'est comme une double épreuve de la même photographie: négatif et positif. Tout ce qui composait la masse noire et bleu sombre, — le fleuve et le ciel également obscurs, — tout ce qui s'éclairait violemment par en bas, sous le pont du chemin de fer, les maisons, les édifices, la haute tour à l'œil sanglant, tout m'apparaît dans une harmonie inverse. Le ciel et la Meuse sont d'immenses espaces, argent vaporeux, argent fluide, qui séparent en deux villes la sombre cité.

Sur une rive, c'est Rotterdam, et sur l'autre, très loin, c'est le port de Rotterdam. Je ne l'ai pas visité : je n'ai pu que l'entrevoir. Il ne me reste d'une promenade écourtée par le mauvais temps qu'une vision d'œuvres cyclopéennes : de gigantesques machines dressées dans le crépuscule pluvieux, les bras articulés des grues et les corps compliqués des aspirateurs de grains; des cheminées de paquebots, des coques blanches, rouges, noires, et, sur les mâts, tous les pavillons du monde, détrempés par l'humidité.

Des entrepôts, des docks, un camp d'aviation, des bâtiments de brique enfumée, des cités ouvrières, et puis, un coin presque campagnard, des arbres, des maisons basses, les restes d'un village dévoré par la ville...

C'est tout ce que j'ai pu connaître de Rotterdam, et c'est assez pour désirer de le voir mieux, la prochaine fois...

Car j'espère bien revenir en Hollande. J'y suis arrivée en étrangère, et je pars avec un regret, tant les sympathies de ceux qui m'ont accueillie ont été franches et spontanées. Sur le quai de la gare, ce matin de mon départ, je l'ai dit à M. et à Mme Van Vÿngaarden, ces grands amis de la France, qui m'ont reçue si cordialement à leur foyer. Je le répète ici, et je voudrais que beaucoup de nos compatriotes apprissent à mieux comprendre la Hollande, pour être mieux compris d'elle.

MARCELLE TINAYRE.

L'HISTOIRE DES SCIENCES

ET LE RÔLE DE LA FRANCE

Ce n'est pas une entreprise facile que d'écrire l'histoire des sciences mathématiques, physiques et naturelles. On rencontre à ce sujet dans trop de livres beaucoup de légendes, ainsi que des fausses attributions et des silences parfois intentionnels. Le travail scientifique est en grande partie un travail collectif, et l'éclosion des idées en apparence les plus originales n'est souvent que l'aboutissement de longs efforts antérieurs. Aussi les difficultés sont-elles grandes de rendre à chacun la justice qui lui est due, en s'efforçant de rattacher à un nom les découvertes ou les doctrines importantes; même pour des temps récents, il faut parfois une grande sagacité et des recherches pénétrantes pour retrouver les premières traces d'une idée appelée à un grand avenir. On peut envisager l'histoire des sciences à un autre point de vue, en se préoccupant surtout de tracer un tableau fidèle de l'évolution historique de la science, s'intéressant moins aux hommes qu'aux méthodes et aux résultats.

Je ne veux ici que présenter quelques remarques générales sur la genèse des idées scientifiques et sur le rôle des théories, m'attachant surtout aux savants français et à leur œuvre, de manière à montrer le rôle de notre pays dans l'édification de la science moderne.

I

De très bonne heure, l'humanité dut compter des esprits plus attentifs que leurs congénères à l'observation des phénomènes courants : ce furent les premiers savants. Ce sont ces

« savants » qui ont allumé les premiers feux et enseigné à fabriquer les instruments des âges préhistoriques. Un sentiment de curiosité désintéressée se mêlait-il aux buts pratiques qu'ils voulaient atteindre? On peut soutenir que, dans ces temps reculés, l'art a toujours été surajouté à l'utile, comme tendent à le faire croire les dessins et les sculptures des temps paléolithiques, où sont retracés d'un trait si sûr les mouvements des animaux familiers. Mais ce que nous pouvons présumer de la science préhistorique se réduira toujours à peu de chose. L'hypothèse a été émise que nos notions de sens commun remontent aux temps lointains de la préhistoire. Il se peut que, dans l'humanité, de très anciennes façons de penser aient survécu, malgré tous les changements postérieurs survenus dans les conditions des hommes. Dans son livre sur *le Pragmatisme*, William James adopte cette thèse que nos conceptions fondamentales sur les choses sont des découvertes faites par certains de nos ancêtres à des époques extrêmement éloignées, et qui ont réussi à se maintenir à travers tous les siècles postérieurs; ces conceptions forment le stade du sens commun. Ainsi auraient pris naissance les concepts de *chose*, de *temps*, d'*espace*, d'*influences causales*, de *réel*, et bien d'autres suivant lesquels nous continuons à penser.

C'est avec les anciennes civilisations de la Chaldée et de l'Égypte que commence l'histoire de la science. La géométrie y eut un caractère expérimental. On enseignait à Babylone que le côté de l'hexagone régulier est égal au rayon ; c'était là sans doute un fait d'observation. La géométrie cultivée en Égypte n'était pas moins empirique. Les arpenteurs de la vallée du Nil avaient remarqué qu'un triangle dont les côtés sont proportionnels aux nombres *trois*, *quatre* et *cinq* est rectangle, et c'est en utilisant cette propriété qu'ils élevaient des perpendiculaires. La géométrie égyptienne apparaît aux historiens de la science comme un ensemble de règles pratiques, dont l'origine est d'ailleurs parfois difficile à deviner. Cette mathématique préscientifique ne doit pas cependant être méprisée, car les faits mathématiques et astronomiques, dont la connaissance est due aux Égyptiens et aux Chaldéens, ont été le point de départ indispensable pour les spéculations ultérieures.

Si l'on veut trouver une science plus spéculative et des vues générales sur l'univers, il faut les chercher dans les sanctuaires

où s'élaboraient des cosmogonies, qui furent, dans leur temps, de véritables théories. L'action des dieux et des esprits y remplace sans doute les forces naturelles, mais il serait injuste de ne pas reconnaître l'effort de coordination et de sélection dont elles témoignent. Ces cosmogonies qui, une fois invariablement fixées, ont pu être un embarras pour le développement ultérieur de la pensée scientifique, ont constitué à leurs débuts un réel progrès.

On fait généralement honneur aux Grecs d'avoir créé la science rationnelle et désintéressée : c'est le miracle grec dont aimait à parler Ernest Renan. Nous croyons moins aujourd'hui à ces discontinuités. Quand les physiciens d'Ionie spéculaient sur les principes des choses, ils continuaient le travail de simplification et de réduction dont les religions orientales et surtout la religion égyptienne nous donnent des exemples. Nous pouvons nous représenter Thalès de Milet et surtout Anaximandre et Anaximène comme achevant « une laïcisation » commencée bien des siècles auparavant.

Elles marquent une date dans l'histoire de l'esprit humain, ces spéculations, à la fois ambitieuses et naïves, où tout est ramené à quelques substances, et où le mouvement apparaît comme un facteur essentiel; la science grecque à ses débuts eut toutes les audaces. Le point capital à noter est que la science rationnelle, dès ses premiers pas, cherche une explication de tous les phénomènes naturels en partant d'un petit nombre de principes. Si prématurée que fût une telle tentative, un but apparaissait dont la vision devait exercer, indirectement au moins, une grande influence sur le développement de la science positive.

Le merveilleux essor pris chez les Grecs par les sciences mathématiques eut une importance plus grande encore. Au nom de Pythagore se rattache l'explication de toutes choses par les nombres, et une formule célèbre de l'école pythagoricienne, qui était toute une métaphysique, proclamait que « les choses sont nombres. » Les progrès incessants de la géométrie pendant plusieurs siècles en firent le type idéal de la science, où tout est d'une intelligibilité parfaite, ce qui faisait écrire à Platon sur la porte de son école : « Que personne n'entre ici, s'il n'est géomètre. » Il paraissait naturel aux Grecs que l'instrument géométrique fût utilisé pour une connaissance générale de

l'univers, et, sous l'influence d'un esprit épris de clarté et simplifiant tout pour tout comprendre, la science positive tendait à prendre la forme mathématique.

Dans la philosophie et la science hellènes, simplicité, intelligibilité et vérité se montrent indissolublement liées. Il faut y joindre la beauté, le plus bel arrangement des choses étant aussi, d'après les pythagoriciens, le plus vrai. La physique et la cosmologie des Grecs furent œuvre d'artistes et de poètes, en même temps que de savants. Quoiqu'elle soit à bien des égards loin de la science hellène, la science moderne a plus d'un point de contact avec l'esprit grec dans le maniement de ses hypothèses et de ses théories.

Nous n'avons pas parlé de la science expérimentale en Grèce. Si les Grecs ont peu expérimenté, il y eut parmi eux d'excellents observateurs, comme en témoignent assez l'œuvre immense d'Aristote en zoologie et antérieurement les fines observations d'Hippocrate. Il faut noter d'ailleurs que la science positive se désintéressa peu à peu des théories philosophiques. Rien ne nous fait connaître sur ce sujet les opinions du plus grand géomètre de l'antiquité, Archimède, qui doit compter parmi les fondateurs du calcul infinitésimal. Les profondes études du géomètre de Syracuse sur la mécanique nous le montrent, d'autre part, préoccupé des applications pratiques qu'avait souvent dédaignées dans les siècles précédents un amour ardent pour les spéculations métaphysiques. Avec Érathosthène et Hipparque, les applications de la géométrie à l'astronomie prennent le plus brillant essor. Auparavant, du temps même d'Aristote, Héraclide du Pont avait été probablement le véritable précurseur de Copernic. Il est, en tout cas, certain qu'Aristarque de Samos, cinquante ans après Héraclide, soutenait dans son intégrité le système du grand Polonais, mais sa tentative tomba dans l'oubli pendant de longs siècles.

Cette excursion rapide à travers l'antiquité depuis les plus anciens âges suffit à mettre en évidence les tendances pratiques et théoriques, qui, suivant les époques, se sont développées relativement à l'objet même de la science. Aujourd'hui encore, ces divers points de vue concourent à former l'opinion que nous nous faisons de la science. Comme le dit Montaigne, « c'est un grand ornement que la science, » et il ajoute aussitôt : « c'est un outil de merveilleux service, » c'est-à-dire que le

beau et l'utile s'y rejoignent et sont inséparables. Quant au désir de connaître le vrai, il faut ici faire une distinction que l'antiquité et le moyen âge n'ont pas ignorée, en séparant parfois la physique positive de la métaphysique du monde matériel, comme il arriva aux écoles astronomiques, où l'astronome ne se proposait pas de rechercher l'essence du ciel et des astres, mais se préoccupait seulement de l'ordre des corps célestes, de leurs figures et de leurs distances. Son but était atteint quand ses constructions assignaient à chaque astre errant une marche conforme à celle que relèvent les observations. Il ne s'agissait pas pour lui de donner des apparences une explication conforme à la réalité ; il voulait seulement *sauver les phénomènes*, σώζειν τὰ φαινόμενα, suivant une expression qui remonte à Platon. Nous retrouverons ces vues sous des formes à peine différentes, quand nous chercherons à préciser le rôle des théories dans la science actuelle.

II

Jetons maintenant un coup d'œil sur les principales tendances qui se manifestent dans les âges modernes quant au but et à la valeur de la science.

On doit tout d'abord reconnaître que l'importance prise par la science dans la société actuelle provient avant tout des services qu'elle rend à l'humanité. Le plus grand nombre considère, suivant le mot de Bacon, que la science et la puissance humaine se correspondent et vont au même but. On admire surtout dans la science le merveilleux spectacle des applications si variées qui ont tant modifié les conditions d'existence des peuples civilisés : c'est un genre de valeur aisément appréciable. Il y a même un danger dans ces constatations trop faciles, qui risquent de faire perdre de vue les rapports qui existent entre ces brillantes manifestations de l'activité humaine et la science théorique et désintéressée. La source tarirait promptement si un esprit exclusivement utilitaire venait à dominer dans nos sociétés trop préoccupées de jouissances immédiates. Aujourd'hui comme jadis, la dépendance est intime entre la science pure et les applications. Ces influences réciproques ont agi dans l'un et l'autre sens, la pratique conduisant ici à la spéculation, tandis que des vues théoriques ont

été ailleurs l'origine de recherches pratiques. Il suffira de rappeler quelques exemples mémorables pris dans le XIXe siècle. Dans son immortel ouvrage sur *la Puissance motrice du feu*, Sadi Carnot, en se proposant d'expliquer et d'étendre les services que peuvent rendre les machines à feu, a créé la thermodynamique, d'où est née l'énergétique moderne. De même, les travaux de Henri Sainte-Claire Deville sur le platine ont été l'origine de ses recherches sur la dissociation, d'où devait sortir la mécanique chimique. D'autre part, Newton, en écrivant le livre des *Principes de la philosophie naturelle*, ne pensait guère aux navigateurs qui devaient plus tard utiliser quelque *Connaissance des temps*, construite d'après les lois de la gravitation universelle. Pareillement, Ampère et Faraday, en étudiant les actions des courants sur les courants et les phénomènes d'induction, préparaient à leur insu la voie à la construction des puissantes machines électro-magnétiques, dont l'emploi a révolutionné tant d'industries.

Quelle que puisse être, dans chaque cas, l'origine des progrès matériels réalisés par la science, celle-ci apparaît de plus en plus comme une puissance formidable qui ne recule jamais, et dont les conquêtes sont définitives. Il semble que tout lui soit possible, et on doit reconnaître que les admirables découvertes faites depuis trois siècles autorisent des espérances pour ainsi dire illimitées. On les cite souvent comme exemples des progrès de la civilisation. Mais il faut cependant éviter de graves confusions. Parmi les progrès de la civilisation entendue au sens le plus large et le plus humain figurent aussi les progrès de la moralité, et l'on ne doit pas oublier que la science et la moralité sont loin de progresser de pair. Ainsi le sentiment de l'honneur et le respect de la parole donnée n'ont pas de commune mesure avec la connaissance des lois relatives à la compressibilité des gaz et à l'action des aimants sur les courants électriques. Les sciences peuvent contribuer au bien-être de l'humanité ainsi qu'au soulagement de ses misères ; mais elles sont aussi susceptibles de concourir à des buts criminels, comme on n'en a vu que trop d'exemples, il y a quelques années.

Je me hâte d'ajouter que ceux qui croient le moins à une influence profonde de la culture scientifique sur la valeur morale, aiment à penser que, au moins pour les savants qui la font progresser, la science est autre chose qu'un outil de mer-

veilleux service, et que l'habitude de la méditation constante sur la philosophie naturelle incline l'esprit à la sérénité et à la modestie, car l'homme de science plus que tout autre connaît la grandeur de ses ignorances. On a plaisir aussi à constater que certains savants, surajoutant en quelque sorte un élément moral, rêvent d'une alliance entre le vrai et le bien et ne séparent pas la science de ses fins bienfaisantes ; tel fut le cas de notre grand Pasteur, chez qui l'on rencontre à un degré si éminent l'enthousiasme scientifique et le haut sentiment des devoirs du savant envers la patrie et envers l'humanité.

Il faut aussi reconnaître que la diffusion des connaissances scientifiques modifie peu à peu la mentalité de ceux qui se piquent le moins de curiosité philosophique. L'idée profonde de loi naturelle s'implante peu à peu dans des esprits qui ne voyaient d'abord dans la science qu'une possibilité d'accroître notre puissance sur les choses. Le nombre augmente de ceux pour lesquels le point de vue utilitaire est dépassé, et qui, à la découverte d'un phénomène ou d'un corps nouveau, ne se demandent pas uniquement à quoi cela pourrait servir. L'astronomie à cet égard est une des sciences les plus captivantes. L'attrait est grand de contempler quelque temps l'Univers du point de vue de Sirius, ou de se transporter plus loin encore par la pensée dans ces mondes lointains qu'on appelle les nébuleuses spirales, et dont la lumière met des centaines de milliers d'années à nous parvenir, voyageant à raison de trois cent mille kilomètres par seconde. Si l'on a pu parfois faire le procès de certaines utilités créées par la science, en lui reprochant d'augmenter nos désirs au détriment de notre bonheur, et dire avec l'Ecclésiaste que celui qui augmente sa science augmente sa douleur, il est au contraire des heures, où on voit se dégager de la connaissance scientifique des idées de beauté et d'harmonie qui élèvent l'homme au-dessus d'intérêts immédiats et concourent en quelque manière au développement de la moralité. On peut enfin espérer que les progrès des sciences, en apprenant à mieux utiliser les énergies naturelles et à en découvrir de nouvelles, contribueront pour une large part à la solution des problèmes sociaux qui sont une des grandes préoccupations de notre temps. De ce point de vue optimiste, la science nous apparaît encore comme bonne en même temps qu'utile : c'est une pensée fortifiante pour ceux qui lui consacrent leur vie.

Un système de concepts, associé à des lois ou faits particuliers et transformé par des déductions convenables, de façon à faire rentrer, moyennant certaines hypothèses, ces lois ou faits dans des cadres plus généraux, constitue une théorie scientifique. Dans les diverses sciences, le développement des théories prend des formes différentes et nous aurons à revenir sur ce point. On peut remarquer, d'une manière générale, qu'on exige d'une théorie qu'elle soit simple. Il y a là une notion aussi féconde que vague ; ce principe de simplicité, malgré son caractère hypothétique, tend à produire en nous un sentiment de certitude. Devant une loi simple, nous croyons moins à la possibilité d'une erreur. Sans doute, comme le disait un jour Fresnel à Laplace, la nature se joue de nos difficultés analytiques, mais les savants ne sont satisfaits que quand ils peuvent rattacher des relations complexes à quelque idée théorique simplement formulée ; quand il en est autrement, les lois sont traitées d'empiriques. Le principe de simplicité intervient notamment, quand, plusieurs théories pouvant rendre compte d'un même groupe de phénomènes, nous rejetons une théorie trop compliquée ; peut-être parce que, étant trop difficile à manier, nous la jugeons peu utile.

Ce qu'on doit entendre par explication scientifique a donné lieu à bien des controverses. Une question voisine concerne l'intelligence d'un phénomène. Devant un fait nouveau, il nous arrive de dire que nous comprenons, ou que nous ne comprenons pas. Que signifie cette assertion ? Beaucoup de savants estiment qu'ils comprennent un phénomène, quand, avec les notions antérieurement acquises, ils auraient pu le prévoir ; l'explication consiste à développer cette possibilité de prévision. On peut d'ailleurs être plus ou moins exigeant quant à la nature des lois ou des théories à invoquer dans une explication. Les exigences varient d'une science à l'autre ; elles ne sont pas les mêmes pour un physicien et pour un biologiste. Alors que les sciences physico-chimiques tendent de plus en plus à prendre une forme mathématique, les sciences biologiques se présentent en général avec un autre caractère. Elles sont à un stade moins avancé, avec des concepts moins élaborés. Aussi ne doit-on pas s'étonner que, dans certaines théories zoologiques, la méthode soit autre que dans les sciences physiques. Elle a souvent un caractère comparatif et historique ; son maniement demande

des habitudes d'esprit quelque peu différentes de celles habituelles aux savants qui sont adonnés aux sciences entrées dans dans une période quantitative.

III

Toute la suite de l'histoire des sciences montre le rôle important joué par la France dans le développement scientifique. Résumons-le rapidement, en indiquant seulement les voies nouvelles dans lesquelles la science s'est successivement engagée.

En ce qui concerne le moyen âge, Duhem a insisté dans des ouvrages très documentés sur l'éclat dont a brillé l'Université de Paris au quatorzième et au quinzième siècle, époque de vie intellectuelle intense, où l'influence des doctrines parisiennes fut considérable sur les enseignements des Universités d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie et d'Espagne. On doit, d'après lui, compter Jean Buridan, recteur de l'Université de Paris dès 1327, parmi les fondateurs de la dynamique moderne. La dynamique n'avait joué jusque-là aucun rôle dans la notoriété de Buridan, et, sans parler de la Tour de Nesle, son nom rappelle seulement l'argument relatif à la liberté d'indifférence, dont d'ailleurs on ne trouve pas trace dans ses écrits. Il ne paraît pas douteux, d'après l'exposé que fait Duhem de la dynamique de Buridan en suivant un manuscrit du fonds latin de la Bibliothèque nationale, que Buridan avait rompu avec la mécanique péripatéticienne, et il semble bien que, avec sa théorie de l'*impetus*, il s'éleva à la loi de l'inertie, osant proclamer inutiles les intelligences motrices des orbes célestes, qui jouaient un rôle si important dans la physique d'Aristote. Parmi les disciples de Buridan, figure au premier rang Nicole Oresme, grand-maître du collège de Navarre en 1356, et plus tard évêque de Lisieux, dont l'influence a été considérable : Oresme fut à la fois un précurseur de Copernic par les vues qu'il émit sur la terre et les planètes, et de Descartes par l'usage qu'il fit des principes essentiels de la géométrie analytique.

A la Renaissance et au début du dix-septième siècle, nous voyons l'algèbre proprement dite arriver à l'autonomie avec son symbolisme et ses notations de plus en plus perfectionnées, constituant une langue d'une admirable clarté, qui, suivant le

mot de Fourier, n'a pas de signes pour exprimer les notions confuses, et procure à la pensée une véritable économie. Les bonnes notations, tout le monde en convient, sont souvent indispensables pour arriver à la solution des problèmes posés; on peut même aller plus loin, et dire qu'elles conduisent parfois à poser de nouveaux problèmes, l'esprit étant soutenu et porté en avant par les symboles qu'il a créés. Au nom de *Viète* est attachée la création de l'algèbre moderne, dont l'honneur lui appartient sans conteste; l'analyse infinitésimale sera en fait le développement de ce symbolisme opératoire.

Dans la première moitié du dix-septième siècle, la France peut revendiquer avec orgueil les noms de Pascal, de Descartes et de Fermat. On connaît la précocité de Pascal s'essayant tout enfant à des recherches géométriques et publiant à seize ans un court *Essay pour les coniques*, où il témoigne de la puissance d'invention d'un grand géomètre. Pascal est avec Fermat le fondateur du Calcul des probabilités; Huygens, Leibniz et d'autres ne feront que développer et appliquer leurs principes, jusqu'à ce que Jacques Bernoulli découvre le célèbre théorème qui porte son nom, et que Poisson a généralisé un siècle plus tard en l'appelant la loi des grands nombres. L'ouvrage de Pascal sur les *Problèmes touchant la roulette* permet de le regarder comme un des fondateurs du Calcul intégral. Le rôle de l'illustre enfant de Clermont ne fut pas moindre en physique qu'en mathématiques pures. C'est à l'expérience et non à des dissertations stériles que Pascal demande des réponses aux questions posées par l'expérience célèbre de Torricelli sur le baromètre. La physique est avant tout pour lui une science expérimentale, et il insiste sur ce que l'expérience et l'observation sont la seule source de nos connaissances. « Que tous les disciples d'Aristote, écrit-il dans la conclusion de ses *Traités sur le vide et sur la pesanteur de l'air*, assemblent tout ce qu'il y a de fort dans les écrits de leur maître et de ses commentateurs pour rendre raison de ces choses par l'horreur du vuide, si ils le peuvent; sinon qu'ils reconnaissent que les expériences sont les véritables maîtres qu'il faut suivre dans la physique. »

Pour Pascal, la physique ne peut être réduite à une mathématique universelle, et la tendance cartésienne lui paraissait trop audacieuse de chercher l'essence de la matière. Ce contraste entre la pensée d'un Pascal et celle d'un Descartes est

singulièrement intéressant. Jamais esprits ne furent plus dissemblables et moins faits pour se comprendre. On peut dire que, dans sa vision de la science, Pascal a montré trop de prudence, et Descartes a fait preuve de trop d'audace. Certes, plus d'un savant sourit aujourd'hui de l'assurance avec laquelle Descartes trouvait des explications pour toutes choses, et cependant cette foi et cette confiance ont été merveilleusement fécondes. Comme l'a dit Claude Bernard, « pour faire la science, il faut croire à la science. » A l'inverse de Pascal s'attachant aux résultats particuliers, Descartes se préoccupait surtout de la *méthode*, et c'est par là qu'il est un des créateurs de la philosophie naturelle. Devancé en partie par Nicole Oresme dans la découverte de la géométrie analytique, il apporte des vues générales sur l'algèbre et ses applications. On a cherché parfois à rabaisser son rôle en mécanique. C'est oublier qu'il a le premier énoncé la loi d'inertie sous une forme précise, et qu'il a vu le premier dans la notion de *travail* le concept fondamental de la mécanique. On sait que Leibniz a rectifié certaines erreurs de Descartes sur les quantités de mouvement, mais il n'en reste pas moins que, en mécanique comme en philosophie, Leibniz est un disciple du philosophe français.

En même temps qu'à Pascal et à Descartes, les mathématiciens et les physiciens doivent apporter à Fermat leur tribut d'admiration. Parmi les savants du XVIIe siècle, la physionomie de Fermat est particulièrement attachante. Le nom du conseiller au Parlement de Toulouse reste à jamais inscrit dans l'histoire du calcul infinitésimal à côté de celui de Pascal. Laplace et Lagrange le regardaient avec raison comme le premier inventeur des nouveaux calculs pour sa méthode *de maximis et minimis*, où il introduit en fait la notion de *dérivée*. Ses merveilleuses divinations sur la théorie des nombres font l'admiration des amis de l'arithmétique, cette reine des mathématiques, comme dira plus tard le mathématicien allemand Gauss. L'optique est aussi redevable à Fermat d'un progrès considérable. Il a trouvé la raison de la réfraction dans un principe général, d'après lequel la nature agit *par les voies les plus courtes et les plus aisées ;* c'est donc à lui que l'on doit la première notion du *principe de la moindre action*, qui joue aujourd'hui un si grand rôle dans tant de questions de philosophie naturelle.

Après Descartes, Pascal et Fermat, l'hégémonie scientifique

passe pendant près d'un siècle à l'étranger, avec Huygens et Newton, qui posent définitivement les principes de la dynamique; Newton fait de ceux-ci une admirable application, en écrivant dans son livre des *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* le premier chapitre de la mécanique céleste. A cette période d'induction succède une période déductive où la France reprend le premier rang; le développement mathématique y joue un rôle essentiel, et il faut rattacher surtout à cette époque les travaux de d'Alembert et de Lagrange Les applications viennent ensuite, nombreuses. Quelles riches moissons en astronomie théorique rappellent les noms de ces grands géomètres, et ceux de Clairaut et de Laplace! Newton mis à part et hors rang, on peut dire que la mécanique céleste est alors une science presque uniquement française.

Les XVIIe et XVIIIe siècles virent presque toujours les mathématiques et leurs applications cultivées par les mêmes savants. Il devait arriver un moment où des spécialisations s'établiraient. En France, trois noms dominent dans les sciences mathématiques pendant le premier tiers du XIXe siècle : ce sont ceux de Fourier, de Cauchy et de Galois. L'ouvrage de Fourier sur la théorie analytique de la chaleur contient le germe des méthodes employées dans l'étude des équations auxquelles conduisent de nombreuses théories physiques. L'activité de Cauchy, qui fut à la fois un grand théoricien de la physique et de la mécanique et un inventeur de génie en mathématiques pures, a été prodigieuse. En créant la théorie des fonctions de variables complexes, il donna une vie nouvelle à l'analyse mathématique, et, en ce sens, les travaux les plus modernes relèvent de lui. Évariste Galois transforma la théorie des équations algébriques, en montrant qu'à chaque équation correspond un groupe de substitutions, dans lequel se reflètent ses caractères essentiels; d'ailleurs, les notions qu'il introduisit dépassent de beaucoup le domaine de l'algèbre et s'étendent au concept de groupe d'opérations dans son acception la plus étendue.

Pendant la première moitié du dix-neuvième siècle, la physique française brille du plus vif éclat. En physique générale, deux principes dominent la science de l'énergie. Sous leur forme thermodynamique, le premier principe ou principe de l'équivalence de la chaleur et du travail est attribué généra-

lement au médecin allemand Robert Mayer, qui le formula en 1843; le second, concernant la dégradation de l'énergie, est le principe de Carnot. Mais l'histoire du premier de ces principes doit être revisée. Dès 1829, Sadi Carnot, modifiant ses vues sur le calorique, avait nettement indiqué le principe d'équivalence dans des notes trouvées après sa mort survenue en 1832, mais qui ne furent publiées que longtemps après. Il est donc légitime de regarder Sadi Carnot (qui était le fils aîné de Lazare Carnot) comme le créateur de la thermodynamique. En fait, comme l'a dit un bon juge, lord Kelvin, « dans toute l'étendue du domaine des sciences, il n'y a rien de plus grand que l'œuvre de Sadi Carnot. » On ne doit pas oublier non plus que dans l'ouvrage sur les chemins de fer publié en 1839, c'est-à-dire quatre ans avant Mayer, par Marc Séguin, l'inventeur des chaudières tubulaires, on rencontre des vues précises sur l'équivalence de la chaleur et du travail et sur le principe de la conservation de l'énergie.

Le grand nom de Fresnel domine tout ce qui concerne l'optique ondulatoire. Quels merveilleux chapitres de la physique que ceux de l'optique des interférences et de la polarisation, où des physiciens français, comme Malus, Arago, Fresnel, Biot, Fizeau et leurs successeurs ont fait de si remarquables découvertes!

En électricité, les lois de Coulomb sur les actions électriques à l'état statique sont restées classiques, et Ampère a pu être appelé le Newton de l'électrodynamiqne pour ses célèbres études sur l'action des courants sur les courants.

La chimie moderne est née dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Lavoisier occupe dans sa fondation une place à part. Un grand nombre de faits avaient été accumulés antérieurement, et tout récemment la découverte des principaux gaz, hydrogène, oxygène, azote, chlore, venait d'être effectuée. Lavoisier prend tous ces résultats comme point de départ de ses expériences et, en les interprétant convenablement, pose les bases de la chimie moderne. Toute son œuvre offre des exemples mémorables de rigueur dans la critique et de précision dans les mesures, et sa manière d'envisager la combustion en général constitue une véritable révolution scientifique. Il doit aussi être compté parmi les maîtres de la physiologie, pour avoir assimilé la respiration pulmonaire à une combustion.

Gay-Lussac et Dumas contribuent à l'établissement des lois générales de la chimie. La mécanique chimique et la chimie physique trouvent leur origine dans la statique chimique de Berthollet montrant que dans les réactions chimiques il faut tenir compte des conditions physiques, et Dulong établissait ensuite que, dans la décomposition des sels, peut intervenir la masse des réactifs. Puis viennent les travaux de Berthelot sur l'éthérification et de Sainte-Claire Deville sur la dissociation. Depuis lors, les notions ainsi acquises d'équilibre chimique et de transformations réversibles ont été l'objet d'un nombre immense de recherches, tant théoriques qu'expérimentales. Ainsi les barrières s'abaissent chaque jour entre la physique et la chimie. On n'en peut pas citer d'exemple plus mémorable que cet ensemble admirable de recherches sur les substances radio-actives, auxquelles sont attachés les noms de Henri Becquerel et de M. et Mme Curie, recherches qui se rapportent à la fois à la physique et à la chimie, et ont été l'origine des théories les plus profondes développées récemment sur la constitution de la matière.

Dans les sciences naturelles, l'orientation des recherches a été changée depuis Lamarck et Darwin. Sans vouloir rabaisser ce dernier, qui fut un grand naturaliste, on peut trouver que la doctrine du premier est autrement vaste. Depuis eux, la biologie tout entière est dominée par l'idée d'évolution, idée théorique sans doute et dont les modes d'application ont soulevé bien des controverses, mais qui s'est montrée extrêmement féconde. Rappelons encore que Bichat a fondé l'anatomie générale et a été le créateur de la science des tissus. Quant à Claude Bernard, on a pu dire de lui qu'il fut la physiologie elle-même. C'est surtout à lui que la physiologie est redevable de la démonstration de la nature physico-chimique des actes élémentaires de l'organisme, et un de ses beaux titres de gloire est d'avoir créé la physiologie cellulaire, base principale de la physiologie générale. En histoire naturelle, les travaux de Cuvier sur l'anatomie comparée, sur les ossements fossiles et sur la distribution du règne animal d'après son organisation, ont transformé les sciences zoologiques, et le souvenir est resté des débats célèbres entre Cuvier et un autre grand naturaliste du siècle dernier, Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, fondateur de l'embryogénie. Il suffira de rappeler ici le nom de Pasteur, dont les travaux sur les

fermentations ont orienté la biologie dans des voies inattendues, et dont l'œuvre a en médecine des prolongements indéfinis. Dans le domaine de la biologie, Claude Bernard et Pasteur brillent au premier rang, et sont l'honneur de la science française.

IV

Nous devons, en terminant, compléter ce que nous avons dit plus haut sur les hypothèses et les théories scientifiques. On a quelquefois opposé, d'une part, les partisans de la doctrine énergétique, formant les équations générales relatives aux transformations d'un système matériel, sans en connaître la constitution autrement que par les variables susceptibles d'être observées, au moyen desquelles on peut le définir, et, d'autre part, les esprits désireux d'explications mécaniques et curieux du détail intime des phénomènes. Les seconds veulent ouvrir la montre qui est devant eux, tandis que les premiers se contentent de suivre le mouvement des aiguilles. Cette opposition est ancienne; qu'il suffise de rappeler la phrase de Pascal : « Il faut dire en gros : cela se fait par figure et mouvement; car cela est vrai; mais de dire quels, et composer la machine, cela est ridicule ; car cela est inutile, et incertain, et pénible. » Et le plus résolu des énergétistes, Pierre Duhem, a écrit : « Une théorie physique n'est pas une explication : c'est un système de propositions mathématiques, qui ont pour but de représenter aussi simplement, aussi complètement et aussi exactement que possible, un ensemble de lois expérimentales. » Le point de vue est étroit, mais, depuis un siècle, d'éminents physiciens, en s'y tenant, ont fait progresser la science, comme le montre assez le développement grandiose de la thermodynamique et de ses applications. En revanche, d'autres plus confiants se sont efforcés de démonter la machine. Ils ne craignent pas d'introduire, à côté des variables *visibles* que nous pouvons mesurer et sur lesquelles nous pouvons avoir une action directe, des variables *cachées* échappant à nos mesures. Quelque arbitraire qu'aient présenté souvent de telles constructions, on se priverait d'une arme puissante, en renonçant à ces tentatives d'explications, qui sont un fécond instrument de recherches.

L'antagonisme fut parfois vif entre les deux points de vue. Nous jugeons mieux maintenant de ce qu'il faut demander aux

hypothèses et aux théories, et nous avons moins de goût pour les querelles d'écoles où se plaisaient nos devanciers. On admet en général aujourd'hui que les théories ne se proposent pas de donner une explication causale de la réalité même, mais seulement de traduire celle-ci en images ou en symboles mathématiques. N'était-ce pas d'ailleurs ce que faisaient certaines écoles de l'antiquité, quand elles parlaient de *sauver les phénomènes*? On voit maintenant des ponts s'établir entre des tendances extrêmes radicalement opposées dans leur principe. Nous devons nous en féliciter; car c'est en adoptant des points de vue divers, quelquefois opposés, que les sciences progressent.

Les théories de l'optique pourraient servir d'illustrations aux remarques qui précèdent. Il y a soixante ans, peu de savants doutaient de la réalité du fluide mystérieux qui était *l'éther* d'Huygens et de Fresnel, dont les vibrations produisent la lumière. La théorie de l'émission, à laquelle on rattachait le nom de Newton, était définitivement condamnée, et le système des ondulations triomphait. Lamé écrivait dans ses leçons sur l'élasticité : « L'existence du fluide éthéré est incontestablement démontrée par la propagation de la lumière dans les espaces planétaires, par l'explication si simple et si complète des phénomènes de la réfraction, et les lois de la double réfraction montrent avec non moins de certitude que l'éther existe dans les milieux diaphanes... » Et le grand physicien anglais lord Kelvin proclamait aussi : « L'éther n'est pas une création imaginaire du philosophe, il nous est aussi essentiel que l'air que nous respirons... »

Un nombre immense de faits se sont trouvés expliqués par l'intervention de ce fluide subtil. A la vérité, des difficultés se présentèrent de bonne heure, quand on chercha à se rendre compte de sa nature, en faisant des comparaisons avec les milieux qui nous sont familiers, l'éther devant posséder à la fois les propriétés des fluides et celles des solides élastiques. A la suite des travaux théoriques de Maxwell, suivis des expériences de Hertz, on fut conduit à envisager autrement l'éther; il ne fut plus qu'un champ de forces électrique et magnétique, et cessa d'être une substance; c'est par métaphore que nous parlons d'ondes hertziennes, si une vibration exige une substance qui vibre. Sans parler d'autres avatars par lesquels passa l'éther, perdant même pour certains physiciens le peu d'exis-

tence qui lui restait, on peut juger par cet exemple de l'évolution qu'est susceptible de subir une théorie physique, et on comprend que, si certains tiennent à ce qu'une théorie fournisse des images ou des modèles de la réalité qu'ils puissent en quelque sorte toucher, d'autres jugent que la partie essentielle d'une théorie est le moule analytique dans lequel elle cherche à enfermer les choses. En lisant les travaux de certaines écoles modernes de physique mathématique, on évoque plus d'une fois le souvenir de la science hellène, pour laquelle le réel était en quelque sorte le monde sensible vu à travers les concepts de l'arithmétique et de la géométrie.

J'ai eu surtout en vue dans les remarques précédentes les sciences, comme la physique et la chimie, entrées dans ce que j'appelais plus haut la période mathématique, où le stade qualitatif est dépassé et où certaines prévisions numériques sont devenues possibles. Les sciences biologiques se présentent, en général, avec un autre caractère. Tandis que le nombre des éléments à introduire dans l'étude d'un phénomène physique est pratiquement assez restreint, il serait nécessaire d'introduire un nombre immense de variables, si on voulait en biologie construire des théories du même type que les théories mécanistes de la physicochimie. Le mécanisme proprement dit s'y présente avec d'énormes difficultés; au contraire, les considérations globales de l'énergétique rendent, notamment en physiologie, les plus grands services. Il faut élargir aussi le sens du mot explication, la prévision étant rarement possible sous forme quantitative, et on doit souvent se borner à rendre compte du sens d'une évolution dont on ne peut préciser les causes. Il est clair, par exemple, que les théories transformistes ont un tout autre caractère que les théories de la physique et de la chimie, le point de vue initial renfermant une indétermination qui rend difficile d'en suivre les conséquences. L'hypothèse de l'évolution n'en est pas moins un admirable instrument de recherche et de travail; elle a d'ailleurs pour elle qu'on ne peut concevoir une autre théorie scientifique qui la remplacerait utilement.

Après les développements qu'on vient de lire, il serait oiseux de nous demander si les progrès de la science nous font mieux connaître le fond des choses; elle restera, je crois, toujours vraie, cette phrase que le grand mathématicien Galois écrivait quelques heures avant sa mort prématurée : « La science est

l'œuvre de l'esprit humain, qui est plutôt destiné à étudier qu'à connaître, à chercher qu'à trouver la vérité. » Mais il faut ajouter que les études et les recherches scientifiques nous conduisent à nous expliquer de mieux en mieux l'univers. A ce travail participent avec une noble émulation les savants de tous les pays. La façon de poser notions et concepts peut différer parfois d'un peuple à un autre, de sorte que la science, en une certaine mesure, a un caractère national. Ainsi les mathématiciens français s'efforcent de maintenir un sage équilibre entre l'étude de théories purement formelles constituant une sorte de *méta-mathématiques* et les applications de l'analyse mathématique à la géométrie, à la mécanique et à la physique. Beaucoup d'entre eux restent fidèles à la pensée de nos grands géomètres physiciens de la première moitié du siècle dernier, d'après laquelle nous avons besoin d'être guidés par des possibilités d'applications plus ou moins lointaines dans l'infinie variété des formes que conçoit notre esprit, de manière à ne pas aller à l'aventure. En physique et en chimie, le savant anglais préfère souvent les modèles mécaniques aux théories abstraites, et il suffit de rappeler à ce sujet les noms illustres de Faraday et de lord Kelvin; on sait d'ailleurs que le goût des représentations figurées et d'une vision concrète des choses est une des caractéristiques de l'esprit anglais se souciant peu de l'unité logique. A l'opposé de la mentalité scientifique anglaise, on pourrait signaler certaines tendances de la science allemande posant *a priori* des notions et des concepts, et en suivant indéfiniment les conséquences sans se préoccuper de leur accord avec le réel, trouvant même du plaisir à s'éloigner du sens commun. La science, dans le pays de Pascal et de Descartes, a toujours gardé une position moyenne entre des tendances extrêmes. Il ne faut pas d'ailleurs regretter certaines différences par lesquelles chaque pays apporte dans l'œuvre commune ses qualités propres; dans leur ensemble, elles ont été fécondes.

Tout en reconnaissant que les théories sont pour le chercheur un guide, sans lequel il n'y a, le plus souvent, qu'empirisme et rencontres fortuites de trouvailles heureuses, nous devons proclamer bien haut que l'art difficile de l'expérimentation tient dans les sciences de la nature la première place. Si l'on admire l'audace des conceptions théoriques développées dans les derniers siècles, on n'est pas moins émerveillé de la

précision des mesures atteintes dans quelques parties de la science. On l'a dit très justement, les révolutions scientifiques ont eu pour point de départ des mesures faites avec la précision que leur époque permettait d'atteindre, et rien n'est plus définitivement fécond en science que le gain d'une décimale. C'est ce que montre l'histoire des sciences depuis les observations astronomiques de Tycho-Brahé, permettant à Kepler d'arriver aux lois du mouvement des planètes, jusqu'aux expériences délicates de l'optique, où l'on mesure des millièmes de millionième de millimètre, qui ont permis d'édifier les théories modernes sur la structure des raies spectrales.

Il convient aussi de ne pas établir une distinction trop profonde entre la science et la technique, où le technicien serait mis à un rang inférieur. De bonnes techniques ont été souvent l'origine d'importantes découvertes. Comme l'a remarqué Claude Bernard, la création d'une bonne technique ou d'un bon instrument peut rendre plus de services à la science que le perfectionnement des hautes spéculations théoriques qui en sont les fondements rationnels.

Il résulte, semble-t-il, de tout ce qui précède que l'ensemble si varié des points de vue qui se présentent dans l'histoire des sciences a une valeur hautement éducative, et il est permis en terminant de souhaiter que, dans notre enseignement secondaire, quelque place soit, vers la fin des études, réservée à cette histoire trop négligée en France. L'histoire des sciences peut devenir un grand ferment de *vocation*; et c'est dans ce sens qu'une telle œuvre doit être écrite : elle contribuera alors à mettre fin à l'espèce d'ostracisme qui frappait cet ordre de connaissance historique. Certes, dans notre pays, on a glorifié la science dans de beaux discours, mais cette haute estime est restée le plus souvent purement verbale, et l'on ne s'est pas assez soucié de donner à notre jeunesse une vue nette et éducative sur l'objet et la valeur de la science. A bien des indices, il semble que les temps commencent à changer. On s'accorde à reconnaître que certaines connaissances scientifiques sont nécessaires à une culture générale qui ne peut être aujourd'hui purement littéraire, et il commence à apparaître que l'histoire des sciences est un des beaux chapitres de l'histoire de l'esprit humain.

ÉMILE PICARD.

LES *SALONS* DE 1924

Puvis de Chavannes, Bonnat, Raffaëlli, Paul Renouard : tels sont, avec MM. Lhermitte et Montenard, les artistes qui occupent le plus de place au *Salon*, cette année. Les quatre premiers sont morts, les deux autres bien vivants, mais parvenus à un âge où une exposition, assez copieuse pour remplir toute une salle, prend aisément les allures d'une rétrospective. Ce sont des salles de musée. Il faut les visiter comme telles, c'est-à-dire avec recueillement, sécurité, goût de s'instruire en étudiant des œuvres déjà situées assez loin dans le passé pour être vues en perspective, encore assez près pour être examinées au microscope, et dont on peut s'éloigner et se rapprocher tour à tour, comme d'un monument, grâce à l'optique changeante du souvenir. Même chose pour un certain nombre d'artistes disparus et pourtant représentés dans ce *Salon* par plusieurs œuvres : Bail, Cormon, Iwill, Courtois, Léon Calvès, Feodor Hoffbauer, Victor Guétin, d'autres peut-être qui contribuent encore à cet aspect rétrospectif.

Sans eux, le *Salon* serait bien vide, si l'on songe que des artistes comme M. René Ménard, M. Maurice Denis, M. Le Sidaner, M. Aman Jean, M. Lucien Simon, M. Albert Besnard, M. Bourdelle et M. Jean Boucher, par exemple, émigrent, cette année, dans des campements situés aux fortifications et dénommés, sans doute pour occuper les discussions des archéologues futurs, le *Salon des Tuileries*. Pourtant, il ne faut pas croire que, hormis les œuvres des artistes morts qui ne devraient pas être au *Salon*, et y sont, et celles des artistes vivants qui devraient y être, et n'y sont pas, il n'y ait rien à voir, dans le hall des Champs-Élysées. Un bulletin de la grande

armée, lisiblement écrit en figures héroïques, comme le grand panneau de M. Georges Leroux, des portraits au pastel comme ceux de M. Marcel Baschet, d'autres portraits comme ceux qui sont signés par M. Maxence, par M. Pierre Laurens et M. Albert Laurens, par M. Hélier Cosson, par M. Grün, par Mme Beaury-Maurel, par M. Guillonnet, par Mlle Hurel, par M. Cope, par M. Glazebrook, une vision shakspearienne comme *la Cour d'Assises* de M. Forain, des notations de couleurs comme en fait M. Gillot, des paysages comme ceux de M. Guirand de Scevola, de M. Grosjean, de M. Dauchez, de M. Ulmann, de M. Louis Picard, de M. Vignal, des scènes orientales comme celles de MM. Marius de Buzon, Bascoulès, J.-F. Bouchor, Mlle Thil, MM. Pozzo, Cauvy, Boiry, A. Humbert, valent une halte et récompensent la peine prise à les découvrir. Toutefois, quand on les aura vus et auguré par là des joies que peuvent nous réserver les artistes en pleine activité de travail, on s'attardera davantage dans les quelques salles de musée ménagées, çà et là, pour notre édification. On les découvre avec plus de surprise, on y séjourne avec plus de fruit, on les quitte avec plus de regret. Quoique incomplètes, elles nous dictent quelques souvenirs et quelques réflexions peut-être utiles à rappeler, en disant adieu aux Maîtres disparus.

LA SALLE DES PUVIS DE CHAVANNES

Il y a déjà cent ans, l'année même où mourut Géricault, naissait Puvis de Chavannes.

Il aurait pu être l'élève du romantique et nous le dépeindre, de vive voix, comme il faisait Delacroix ou Couture, si la carrière du peintre de la *Méduse* s'était prolongée de façon normale. Mais qu'aurait-il gardé de son enseignement? Rien sans doute, puisqu'il n'a rien gardé de Delacroix, ni de Couture, ni d'aucun des maîtres romantiques ou réalistes que Géricault a précédés et un peu enfantés. L'exemple, ici, est saisissant. On a exposé des œuvres de sa jeunesse. Or, son propre portrait, à trente-trois ans, semble l'œuvre d'un romantique, voisin de Champmartin. A l'âge où est mort Géricault, Puvis de Chavannes ne fait pas encore un Puvis de Chavannes. Un portrait d'élégant jeune homme, *M. Jones*, rappelle Chassériau et ne préfigure rien du maître. Celui-ci, pourtant, peu à peu mais

très lentement, se cherche, se forme, se dégage, apparaît, et ce qui apparaît avec lui n'a aucun rapport avec ce qui l'a précédé. Pendant ses trente premières années de travail au moins, de 1844 à 1874, l'Art est orienté vers de tout autres horizons. Les romantiques cherchent des effets violents et subits, des gesticulations passionnées, des clairs-obscurs terrifiants : les réalistes s'attachent à découvrir, dans la nature, ce qui peut heurter le plus le goût de la beauté régulière et sereine. Les décorateurs, comme Baudry, visent le mouvement et l'éclat. La critique crible d'invectives les partisans attardés de la noblesse et de la sérénité antiques. Les artistes effrayés par la critique abandonnent cet idéal. Un seul demeure dans une île fortunée où viennent expirer tous les orages : c'est Puvis.

On a expliqué, jadis, cette fière indépendance par ses origines lyonnaises. Et c'était juste. On est venu démontrer ensuite qu'il n'était pas Lyonnais du tout, mais Bourguignon, né à Lyon simplement parce que son père était de passage, fonctionnaire public. Et c'était exact. Mais l'exactitude, ici, comme il arrive souvent, nuit à la justesse. Et l'instinct de ses premiers admirateurs, comme M. Aynard, ne s'y était pas trompé. Il n'y a rien au monde, en effet, de plus lyonnais, au XIXe siècle, que ce goût de la grande page d'histoire, grave, sereine, décorative, ni que cette obstination à l'écrire, sur tous les murs : murs de temple, murs de chapelle, murs d'hôtels de ville et, à défaut d'autres, murs de salle à manger familiale, en dépit des municipes qui résistent, des ministres qui refusent, des révolutions qui interrompent, des crédits qui manquent, des amateurs qui protestent, des critiques parisiens qui clabaudent et qui ridiculisent cet apostolat. Les Lyonnais Chenavard, Janmot, Orsel, Flandrin ont éprouvé tour à tour ces ambitions et ces déboires. Toute sa vie, Chenavard a rêvé de faire, et au Panthéon même, ce que Puvis y a fait. L'œuvre de Puvis est donc l'aboutissement d'un long rêve éclos sous la colline de Fourvière, et quand on regarde les cartons de Chenavard, notamment son *Temps d'Auguste*, il est bien difficile de ne pas penser à la *Vision antique*. Échelonnement dans une même composition de gens ou de groupes occupés à des actions fort diverses et qui ne s'occupent nullement les uns des autres, mais qui concourent tous à donner au spectateur une impression identique; gestes nobles et graves, nonchalants, mais démonstratifs

pourtant ou effectifs, tendant à nous dire quelque chose, et ce quelque chose intéressant ce qu'il y a de plus profond et de plus permanent dans l'humanité : voilà ce qu'on trouve également chez l'un et chez l'autre.

Pareillement, chez Janmot, chez Orsel, chez Flandrin, il y avait un accent de gravité religieuse très marqué, même quand leurs sujets étaient profanes. C'est la marque de l'esprit lyonnais en Art. Déjà, dans l'atelier de David, en pleine Révolution, les jeunes gens venus de Lyon se reconnaissaient à leurs sentiments chrétiens. A la génération suivante, dans l'atelier de M. Ingres, les deux frères Flandrin donnaient le même exemple. Cet esprit de ferveur apostolique, joint à celui de tradition classique, les poussa, d'abord, à « baptiser l'Art grec, » selon le mot d'Orsel, afin de concilier tous leurs idéals et pour sauver de l'enfer leurs héros bien aimés de l'hellénisme. Puis ils ouvrirent les yeux aux charmes singuliers de l'Art chrétien d'avant la Renaissance, d'avant Raphaël. Et le préraphaélisme lyonnais naquit avec Janmot et son effort de peindre l'histoire d'une âme. De l'autre côté du Rhin, un désir à peu près semblable animait les *Nazaréens* de Francfort, de l'autre côté de la Manche, les Préraphaélites de Rossetti. Dans ces diverses confréries, ou petites chapelles de l'Art, si distantes qu'elles fussent les unes des autres, il y avait une communauté d'émotions, de désirs et de renouveau : réaction contre la virtuosité de la Renaissance, contre l'opulence inutile des formes et la redondance des gesticulations, contre le triomphe de la matière et de la chair, élan vers la mission moralisatrice de l'Art. Ainsi, l'on peut dire que toute une École esthétique, à Lyon, était orientée dans le sens où allait Puvis de Chavannes.

Pourtant, à partir de l'*Enfance de sainte Geneviève* et dans toutes les grandes pages qui l'ont suivie, celui-ci a produit une impression que nul autre avant lui n'avait jamais produite. Qu'avait-il donc trouvé? Il avait trouvé ce dont on a besoin avant tout sur des murailles, surtout sur de grandes murailles largement éclairées : la sérénité du décor et de la couleur. Où les a-t-il vus? On les voit dans toutes les plaines de France, là où les rivières sont longuement bordées de coteaux rampants, comme il arrive dans les vallées de l'Ouest, de l'Est, du Nord parfois, dans les pays riches et monotones, sans déclivité rapide, surtout les pays d'alluvion. Rien de plus commun. Il ne s'est pas tourné

vers le Rhône, vers ses aspects encaissés et torrentueux : il s'est tourné vers la Saône. Ce pourrait être aussi bien la Marne, ou la Seine, l'Yonne ou la Moselle, ou quelqu'un des canaux qui tracent leur trait d'union liquide entre les paraphes compliqués des rivières naturelles. Ce sont ces rives unies, plantées d'arbres droits et réguliers, gazonnées d'herbes égales, sans accident de terrain, sans contraste, sans heurt, qui nous imprègnent le mieux de sérénité. Grâce à l'horizontalité des lignes, la Nature a trouvé dans un niveau constant, un équilibre définitif.

De même que ses lignes de paysage respectent l'horizontalité des assises de l'édifice, sa couleur fine, mesurée, presque toute en valeurs et en valeurs assourdies, étale en un mot, ne trouble pas les surfaces. Elle ne fait pas de trous dans le mur, ni de reliefs : elle n'est que l'épiderme de la muraille elle-même, animée d'une vie sous-jacente, discrète et presque immobile. Son ami Bonnat s'est chargé de nous montrer, par une contre-épreuve, à quel point c'est la couleur qui convient à la décoration monumentale. Son *Martyre de saint Denis*, au Panthéon, d'un puissant relief, tout en hachures, semble une eau-forte collée sur le mur et qui cherche à s'en détacher. « Il n'y a que Puvis qui se tient ici, disait Meissonier ; pour tous les autres, il faudrait dorer le monument, » c'est-à-dire encadrer les décorations murales comme des tableaux de chevalet. Certes, il y a des *Stanze*, dans l'Art italien, qui ne sont guère autre chose, mais la peinture s'y présente dans l'éclairage unique et assez chiche d'une fenêtre et non pas dans la lumière fluide et diffuse du Panthéon.

Ayant trouvé la couleur qui convenait à son paysage et le paysage qui convenait à son ordonnance et l'ordonnance qui convenait à ses figures, en un mot, ayant créé l'atmosphère qui leur permettait de vivre, Puvis n'avait pas besoin de figures très originales, ni très fortes, pour que fût très forte et très originale l'impression qu'elles produisaient. Dans certains cas, elle est produite presque avant qu'on les ait vues. Mais, dans cette atmosphère, elles prennent quelque chose d'auguste et de permanent qu'ailleurs elles n'auraient pas. Elles semblent émanées du paysage même, aussi sereines que sa lumière, aussi disciplinées que ses contours, aussi lentes que ses eaux. Quoi qu'elles fassent, elles dépensent très peu de la force qu'accusent

leurs muscles et que l'artiste leur a donnée. Le *Ludus pro-patria* est un sport bien nonchalant et les spectateurs en sont bien désintéressés. Le *Travail* n'est pas urgent, l'*Inspiration chrétienne* est une extase et la *Vision antique*, une sieste. *Inter artes et naturam* est le paradis de la paresse, aux délices encore accrues par le souvenir et la vue des outils du travail, comme dans ces *Triomphes* des Primitifs où l'on voit les instruments qui ont servi à torturer les saints martyrs : la roue de sainte Catherine, la tour de sainte Barbe, devenir une parure de plus dans leur toilette. Et, il est vrai que ce sont des champs Élyséens que ces décors de Puvis de Chavannes. La vie coule comme une eau limpide et unie, dont le courant est si faible, — tel celui de la Saône ou de la Seine, par les beaux jours d'été, — qu'on ne sait dans quel sens il se meut.

Voilà qui est bien de l'artiste, qui est nouveau et qui est voulu. Quand on rapproche les études qu'il a dessinées d'après nature de ses conceptions une fois réalisées, on est frappé par la différence du style et du sentiment. Elles pourraient être de deux maîtres différents. Les premières sont généralement correctes, quelquefois vigoureuses, mais tout bon dessinateur les aurait pu faire : les autres sont du Puvis de Chavannes. Ce n'est pas en face de la nature que l'artiste est personnel, c'est après, et dans le travail de l'imagination. Sans doute il y a des analogies. Les raccourcis, qui ne valent rien dans les grandes figures, ne valent déjà pas grand chose dans les études. Dans le cadre 961, par exemple, seul le raccourci du bras est bon, les autres ne sont pas défendables et les dimensions des pieds beaucoup trop réduites et artificielles. On reconnaît aussi parfois, transportées sur la toile, les proportions d'un modèle qui avait le buste démesurément long et les jambes courtes. Mais pour le reste, les dessins diffèrent tout à fait des compositions : ils sont meilleurs et moins personnels, plus vrais et moins évocateurs. Il n'y a aucune raideur dans ces études. On y sent peu cette réticence des gestes, cette sévérité des expressions, cette nudité du trait qui firent saluer, acclamer et honnir l'artiste comme un préraphaélite.

Puvis se défendait comme un beau diable d'être un saint, un prédicant, un apôtre préraphaélite à la manière anglaise, et rien ne le vexait comme d'être rapproché de Watts ou de Burne-Jones. Mieux il eût aimé s'entendre traiter de « Bour-

guignon salé. » Mais bourguignon, son art ne l'est d'aucune sorte, et encore moins « salé, » ni le moins du monde spirituel et badin. Rien de grave, au contraire, d'élevé, de noble, d'austère et, en ce sens, de moral et d'un peu religieux comme les grandes pages décoratives de la Sorbonne, du musée de Lyon, de Rouen, d'Amiens, et ce fut si bien l'impression ressentie par la foule que son grand succès ne date que du jour précis où la jeunesse se passionna pour l'art symbole, substitué à l'art friandise, à l'art divertissement. Bon gré, mal gré, Puvis de Chavannes fut admiré, comme les préraphaélites, pour la partie morale de son œuvre.

Quant à l'homme, assurément, il n'avait point l'air d'un prédicant. Il eût très bien figuré sous la salade et la cuirasse d'un compagnon de Jean sans Peur. C'est peut-être cette hauteur et cette raideur apparentes que Rodin a voulu signifier dans l'admirable buste, dont voici un plâtre et que Puvis n'aima point. Il préféra grandement l'image que nous a donnée de lui Bonnat, où il est représenté debout, en belle redingote noire, les gants serrés dans une main, appuyé de l'autre sur une table auprès d'un inexplicable verre d'eau : — tout l'air d'un président d'un conseil d'administration, qui va parler à ses actionnaires, et sans doute leur donner de bonnes nouvelles, à en croire son air important et satisfait. Voilà justement comme il voulait être, comme il se montre, d'ailleurs, dans son portrait par lui-même, correct, fermé, froid, qui est aux *Uffizi*, et par quoi il se révèle encore à nous, et en dépit de ses ascendances bourguignonnes, suprêmement lyonnais.

On peut enfin admirer ses pages décoratives pour tout autre chose que leurs intentions philosophiques, mais ces intentions y sont bien, et vainement l'artiste, sans doute mortifié par l'obstination des « jeunes » d'alors à louer en lui surtout l'intellectuel, a semblé parfois les renier. Il pouvait d'autant moins les renier qu'elles sont fort appuyées, un peu enfantines, et tout à fait rédigées pour l'école primaire. Cette femme longuement vêtue, debout, qui pose une main sur une tête de mort et lève l'autre pour montrer le ciel, qu'est-ce autre chose que le symbole du spiritualisme très lisiblement écrit? Les deux figures de femmes qui glissent dans l'air, en suivant pour se guider les fils télégraphiques, l'une en deuil, couvrant de sa main son visage en pleurs, l'autre agitant un laurier d'or,

qu'est-ce autre chose que des allégories destinées à faire saisir aux esprits les plus paresseux l'utilité de l'alphabet Morse pour porter les bonnes et les mauvaises nouvelles, et louer le zèle de l'administration des Postes et Télégraphes? Sauf le *Doux pays* et le *Ludus*, toutes les grandes compositions de Puvis sont bourrées de symboles et d'intentions. La foule ne s'est donc nullement trompée en voyant en lui un idéaliste, un didactique et un prêcheur, — non plus que ses biographes ne se sont trompés en le rattachant à la haute lignée des esprits lyonnais.

Ce que l'on peut dire et ce qu'il voulait peut-être dire lui-même, quand il essayait de secouer toutes ces attaches, ces « influences, » ces « analogies, » ces « filiations, » que les historiens d'art se divertissent à tisser autour d'une œuvre et qui ont le don d'exaspérer les artistes, c'est ceci : ni les tendances de l'esprit lyonnais, ni les programmes des petites confréries préraphaélites nées en Europe dès la première moitié du XIXe siècle, quand il avait vingt ans environ, ne lui ont servi de rien pour trouver la simplification du dessin qui a donné leur style à ses figures et la grandeur des paysages qui leur ont donné leur atmosphère. Sa couleur, il ne l'a prise nulle part, sur aucune palette étrangère, encore moins dans un livre. Et c'est par là, et non par un symbolisme banal, qu'il enchante nos imaginations et nous met dans un état favorable à la pensée.

LA SALLE DES BONNAT

On pense aussi, mais à de tout autres choses, quand on entre dans la salle des Bonnat. C'est ici, surtout, qu'on se croit fourvoyé dans un musée, et même un très vieux musée, contenant des vieilles gens peintes par un vieux maître. Ce n'est pas qu'on y sente rien de suranné : ni les têtes, ni les costumes, ni les gestes, ni les décors ne nous semblent démodés : non plus que ceux de Rembrandt ou de Ribéra : ils semblent n'avoir jamais été à la mode. En ce sens, ils ne datent pas, ou bien ils sont contemporains de plusieurs siècles d'effigies fameuses. Mais nous savons qu'ils offrent une des plus prodigieuses réunions de grands hommes du même siècle, qui aient jamais été touchés par la lumière du même réflecteur : hommes d'étude, hommes d'action, hommes d'État, hommes d'esprit et d'imagination, tout ce qu'évoquent les noms de Thiers, de Victor

Hugo, de Renan, de Taine, de Lesseps, d'Alexandre Dumas fils. Et devant ces grands semeurs ou ces rudes laboureurs, dont nous connaissons beaucoup mieux les sillons visibles encore sur le globe ou dans les âmes que les traits déjà bien effacés dans nos mémoires, la curiosité nous tient de confronter l'œuvre et l'ouvrier. Nous sommes si heureux de posséder l'effrayante cire de Louis XIV par Benoist, « peintre et sculpteur en cire du Roi ! » Devons-nous considérer tous ces portraits comme des cires de Benoist ? Peut-être...

On a fait bien des querelles à Bonnat. On lui a reproché la nudité de ses fonds et l'absence de tout décor, de toute ambiance réelle à ses personnages. Mais de quoi s'agit-il ? De la figure d'un homme. C'est donc cette figure qu'il faut montrer tout d'abord et non pas un mobilier ni un paysage, et il est tout aussi arbitraire, aujourd'hui, de ne pas souffrir un portrait sans un paysage qui l'éclaire, qu'il l'était au XVIIe siècle de ne pas souffrir un paysage sans des figures pour le meubler. On lui a reproché ensuite la couleur conventionnelle de ses fonds, mais le modèle peut bien mettre sa tête sur le fond qui lui plaît, si sa tête y gagne d'être mieux vue, car il joue sa tête après tout, et il est plaisant d'ouïr ce reproche chez les admirateurs des figures de Carrière, plongées dans une atmosphère irrespirable, ou de Rodin, enterrées vivantes dans des blocs de marbre non dégrossi. Pour fort belles et émouvantes qu'elles soient, elles n'en sont pas moins mises dans un milieu aussi artificiel que les fonds de Bonnat.

On lui a reproché, enfin, une couleur plâtreuse et un relief dur, sans modulations subtiles de couleurs changeantes, sans frémissements de l'épiderme, sans finesse de tons. Et il est vrai qu'il n'en a point. Mais le plus souvent on les aurait vainement cherchés sur ses modèles, arrivés tous à un âge où le teint du visage ne révèle plus rien de ses émotions, ni même de ses altérations de santé passagères. Le masque du vieillard est, à mesure qu'il avance en âge, plus significatif par son dessin et moins par sa couleur.

Ce qu'on doit déplorer avec beaucoup plus de justice c'est que tous ces masques, parfaitement exacts au repos, ne sont jamais animés d'une expression fugitive qui soit tout à fait particulière au modèle et, par là, plus révélatrice. Sauf Taine, peut-être, qui est saisi avec un jeu de physionomie assez expressif, ils sont tous

fermés, ne livrant que ce qu'ils ne peuvent retenir : la devanture de leur physionomie, sans soulever un coin de voile, faire glisser un bout de carreau, entrebâiller la moindre jalousie. C'est ce qui donne à ce congrès, j'allais dire ce conclave, de personnalités pourtant très présentes et vivantes, et pesantes et denses, une espèce de froideur. On s'est aventuré en triste compagnie. Ces hommes, qui sont laids, sont presque autant dénués d'expression que s'ils étaient beaux, je veux dire de la beauté régulière et impeccable de l'Apollon ou de l'Antinoüs. C'est aussi qu'ils sont tous pensifs, réfléchis, et cela est bien un trait de caractère ; mais cette réflexion profonde où ils sont tous enfoncés, — sauf peut-être M. Grévy et Alexandre Dumas fils, — apparaît alors comme un trait générique de cette assemblée, de cette génération. Bonnat semble avoir peu cherché l'expression fugitive et ainsi avoir manqué ce qu'il y a de plus intime dans le trait individuel.

Peut-on, au surplus, être grand artiste sans être coloriste ou sans avoir d'imagination ? Sans doute, puisque M. Ingres le fut. Le défaut ne paraît guère d'habitude, parce que le maître se tient dans une gamme de tons où les valeurs, si elles sont très puissantes, très justes, tiennent lieu de couleurs. C'est si vrai qu'on se surprend parfois à parler de la « couleur » d'une gravure ou d'une eau-forte. Or, les portraits de Bonnat sont des eaux-fortes. Mais si, par malheur, il s'aventure dans le domaine des couleurs primaires, sa *colour-blindness* perce aussitôt. Il y a, ici, dans un portrait de femme, un bout de fauteuil bleu, qui suffit à la déceler. C'est un bleu incompatible, lourd et bouché, un vrai poids mort de la peinture. Pour que Bonnat l'ait conservé sur sa toile après avoir eu le malheur de le tirer de sa palette, il faut littéralement qu'il ne l'ait pas « vu. » A côté, les roses fades dont il a revêtu des petites filles en travesti dénotent aussi une rare absence de sensibilité chez l'œil qui les a supportés. Le rouge de ses cardinaux, à *la Chapelle Sixtine*, sans être aussi déplaisant, ne vaut guère, si l'on songe à ceux des Titien et des Rubens. Son esquisse du *Blue Boy*, de Gainsborough, est une trahison envers Gainsborough. Enfin, ses portraits d'hommes jeunes, qui sont ici, ne valent pas celui de *M. Jones*. Des deux, c'est Puvis qui est le coloriste !

Le vieux maître de Bayonne n'en reste pas moins un grand

peintre et cette salle ne déparerait aucun musée. Mais elle gagne à figurer dans un *Salon*. Elle témoigne d'une assurance de métier, d'une force de volonté, d'un degré de réalisation que la peinture ambiante, plus chantante, plus trépidante et plus nuancée, n'a pas. Il est beau de chercher beaucoup de choses : il suffit d'en avoir trouvé une. En même temps, il est vrai que les limites de ce tempérament et de cette œuvre semblent étroites, si on les compare aux grands maîtres du passé. Mais Bonnat ne se comparait pas. Il admirait pieusement les Anciens : il admirait même, — ce qui est plus rare, — ses confrères et il les admirait précisément pour les vertus qu'il n'avait pas : l'imagination et la couleur. Ainsi s'explique son immense admiration pour Puvis de Chavannes. Il voyait fort bien les défauts de son confrère, mais pour lui, ce n'était rien : bien des artistes dessinaient avec plus de sûreté ou de virtuosité, soit ; à quoi bon, puisque l'œuvre définitive était banale ? Et puis, il ressentait l'enchantement de cette couleur. Quand il reconduisait quelque visiteur, dans sa maison de la rue Bassano, il ne manquait pas de s'arrêter dans l'escalier, de s'accouder sur la rampe, pour lui faire goûter le charme de *Doux pays*. Il y avait, dans la touchante piété du vieux maître pour cet art, en tous points dissemblable du sien, plus qu'une nostalgie du spectacle représenté, de la mer latine, du printemps éternel de ses rivages, des orangers, des tamaris, d'une humanité « indolente et souriante, » comme il le disait lui-même. Il y avait la nostalgie d'une terre promise de l'Art, où il n'entrerait jamais...

LA SALLE DES LHERMITTE

« Maintenant venez voir de belles choses ! » disait gaiement Bonnat en frappant sur l'épaule de son visiteur, lorsqu'il avait fini de lui montrer ses œuvres à lui pour l'entraîner vers celles de sa collection. Suivons son conseil : allons regarder les pastels de M. Léon Lhermitte. En entrant dans la salle 21, qui leur est consacrée, après avoir médité dans celle des Bonnat, nous n'émigrons pas tant qu'on pourrait le croire. Bonnat peignait à travers une eau-forte. M. Lhermitte peint à travers un fusain, et il y a des eaux-fortes originales de M. Lhermitte qu'on dirait proprement des Bonnat. Cela vient-il de sa formation première

à l'école de Lecoq de Boisbaudran? C'est possible. De tous les excellents artistes sortis de cet atelier fameux : Cazin, Legros, Fantin-Latour, Rodin, Roty, les deux Régamey, il est curieux de constater qu'aucun ne s'est voué aux somptuosités de la couleur. Mais ce peut n'être qu'une coïncidence. A tout prendre, la discipline et le goût de dessiner longuement avant de commencer à peindre, que Lecoq de Boisbaudran inspirait à ses élèves, a produit des résultats bien différents, selon que ses élèves s'appelaient Cazin ou Lhermitte. C'est chez ce dernier seul que l'ossature du dessin persiste et perce sous l'épiderme, si nuancée qu'elle soit, de la couleur.

C'était visible dans ses tableaux à l'huile : ce l'est encore bien davantage dans ses *Pastels*, qui remplissent aujourd'hui son exposition. Ils nous apportent sur le paysan français le même témoignage, exactement, que les fusains reproduits, il y a quarante ans, dans un numéro de Noël du *Monde illustré*. Ce fut alors une révélation : c'est resté une date. On y voyait dans sa simplicité, son calme et sa force, se dérouler la vie rustique, ses besognes, ses fêtes, ses repas, telle que des siècles de tradition l'avaient faite chez nous. Il n'était pas allé la chercher dans une province bien lointaine : c'est celle de l'Ile-de-France, des environs de Château-Thierry, qu'il voyait dans son village natal, à Mont-Saint-Père, dans la vallée de la Marne, sur les coteaux et dans les grasses plaines qu'arrose le Surmelin.

C'était l'époque où Millet entrait dans toute sa gloire. On pouvait être tenté de creuser plus loin le sillon tracé par le robuste solitaire de Barbizon. M. Lhermitte ne le fit pas. Il peignit les paysans tels qu'il les voyait et non tels qu'une volonté géniale les avait transfigurés et imposés, un peu à la façon de la phrase de La Bruyère. Ses bergères ne portent pas un casque, comme celles de Millet, mais simplement la « marmotte » dont Millet avait tiré sa coiffe stylisée. Leurs robes ont les plis et les cassures de plis que donnaient alors toutes les étoffes même les plus rudes, et que Millet voyait fort bien à celles de ses modèles, au lieu de ces gaines de bronze où il les renfermait pour plus de simplicité. Leurs sabots sont les sabots que l'artiste leur a vus aux pieds et non qu'il leur a mis après les avoir fabriqués lui-même, comme Millet faisait, afin de leur donner un accent de lourdeur et de rusticité que la réalité ne lui fournissait pas. Aussi, l'impression produite par

les figures de M. Lhermitte, pour être moins forte, a encore sa valeur. Même après Millet, il restait quelque chose à dire sur le paysan : la vérité.

Elle ne fut pas toujours comprise de la critique, parce que la critique a, là-dessus, des routines qu'elle ne veut point qu'on dérange. Elle demande à qui peint le peuple, un grossissement des traits supposés spécifiques, une optique théâtrale qui la dédommage par l'interprétation du sujet qu'elle trouve insignifiant et insipide. Au fond, comme au temps du *Devin du village*, elle n'admet le peuple qu'en travesti; — travesti de Lancret, dans un temps, travesti de Zola, dans un autre. C'est pourquoi Millet a fini par plaire : on n'aimait pas ses sujets, mais on aima l'accent outrancier qu'il y a mis, l'aspect brutal et parfois tragique dont il les a revêtus. M. Lhermitte aussi a de l'accent, ses figures aussi ont un caractère : elles expriment la force, l'endurance, le calme, la réflexion paysannes, mais ce n'est pas cela que la critique veut qu'on lui montre ; c'est la brutalité, la bestialité, l'abattement, la misère. Elle admet encore la méfiance, la sournoiserie, les signes de rapacité ou d'avarice. L'idiotie lui plaît assez et la dégénérescence surtout la ravit. Maintenant, comment tout cela se concilie-t-il avec le spectacle que nous a donné pendant quatre ans, dans les tranchées, ce paysan de France, sous le pseudonyme de *poilu*? Je ne sais trop, mais il est bien évident que ce n'est point d'un tableau de Millet ou de Zola qu'est sorti le *poilu* : c'est d'un tableau de M. Lhermitte.

Il a pourtant ceci de commun avec Millet et ceci de très rare : il peint aussi magistralement le paysage que la figure. En regardant ces églises, ces bords de la Marne, ces moyettes, ces soleils couchants, cette ferme de Ru-Chailly, ces moissons où une figure point à peine, se glisse et disparaît, à demi submergée par la lourde vague des épis, on éprouve que la Nature est le seul thème de cet artiste et on ne lui demande rien de plus. A voir dans les musées son *Vin*, sa *Paye des Moissonneurs*, on ne se doute pas que c'est l'ouvrage d'un paysagiste. Une profonde sympathie pour la vie rurale pouvait seule produire cette double maîtrise. M. Lhermitte est le dernier de la lignée des grands paysagistes du XIXe siècle, les seuls hommes qui aient vraiment apporté dans l'Art une émotion que les autres siècles n'avaient pas connue : les Rousseau, les Dau-

bigny, les Dupré, les Troyon, les Chintreuil, les Corot, les Millet. Pour eux, la Nature n'était pas un « sujet » de tableau, mais le seul milieu où l'on pouvait vivre, respirer et aspirer, par toutes les forces de l'être, l'enchantement de la création : lumière, chaleur, parfums, souffles et vibrations infinies, harmonies sourdes, rumeurs de la Terre nourricière, des eaux fécondantes et des forêts interposées. Leur œuvre n'était que le besoin et l'effet d'une communion plus intime avec le paysage. Rien d'étonnant, si elle nous met nous-mêmes en communication avec lui. Regardez, ici, ce grand pastel de la *Moisson :* sous le troupeau épars des nuages bas et paresseux des ciels d'été, ces moissonneurs, comme des nageurs qui luttent contre le flot, avançant péniblement, s'ouvrant un chemin dans le trésor mouvant et nombreux, profus et lourd des blés mûrs, ce filet de rivière qui luit, çà et là, dans les arbres, par éclipses, ces coteaux sombres, rayés par les ombres portées des nuages ; — dans ce seul cadre, vous trouverez toute la solidité, la bonté de la terre et la délicatesse du ciel de France.

LES SALLES DE J.-F. RAFFAELLI

Il y a une quarantaine d'années, les visiteurs d'une petite exposition de dessins « rehaussés, » ou bien de peintures rabaissées aux tons de la sépia, ouverte dans l'avenue de l'Opéra, feuilletaient une brochure jaune intitulée : *Catalogue illustré des œuvres de Jean-François Raffaelli,* suivi d'une *Étude du Beau Caractériste,* et y lisaient ceci : « Le *caractère* est le beau essentiel à une époque positiviste... » On sautait quelques pages pour venir à la démonstration et l'on voyait l'auteur à la recherche du *Beau* qui pouvait bien subsister dans notre société. Il passait successivement en revue le Luxe, l'Armée, les Rois et les Grands, l'aristocratie, les grands sentiments nationaux et les Dieux ou la Religion, il établissait que rien de tout cela ne subsistait plus, par des raisons qui lui paraissaient fortes et il concluait : « Où est donc le beau de cette société ? Il est dans le caractère individuel de ses hommes, de ses hommes qui ont su conquérir lentement leur raison, au milieu des affolements de la peur, que tous les intéressés lui dictaient, de la peur qu'il est toujours si facile d'inspirer; de ses hommes qui ont su conquérir leur liberté après des centaines

de siècles de misère, de vexations et d'abus misérables où le plus fort a toujours asservi le plus faible. Voilà le beau chez nous ! Il nous faut graver les traits de ces individus ; à tous depuis les plus grands jusqu'aux derniers, parce que tous ont bien mérité de l'humanité. Tous ont combattu, tous ont fait l'effort, tous sont vainqueurs, qu'ils aient combattu par les idées ou par la force, sans comprendre bien, suivant leurs moyens. Admirons-les ! Je ne vois qu'une chose debout : l'Homme grand, droit et dégagé ! Et l'idée admirable que nous nous en pouvons faire déjà. »

On refermait le livret sur cet espoir magnifique. On regardait autour de soi et l'on voyait à peu près ce que nous trouvons encore, après toute une vie de travail écoulée, à la salle F. du rez-de-chaussée, avenue d'Antin, aujourd'hui transposé en des gravures en couleurs : un chiffonnier allumant sa pipe, deux petits ânes dans un terrain vague, un vieux ménage sans enfants, un petit bourgeois qui vient de peindre sa porte en vert, des biffins, des fumistes, et des coins de la « zone » dénués de tout. On était un peu surpris qu'il eût fallu tant de fouilles dans les domaines philosophique et sociologique, pour saisir ces silhouettes : il semblait qu'il eût suffi de s'en aller aux fortifs et de dessiner droit devant soi. Quand on pense au peu que nous ont dit Rubens, Titien, Véronèse, Tintoret ou Rembrandt, sur l'œuvre formidable qu'ils nous ont laissée, on était tenté de croire que la peinture était devenue, depuis eux, un art bien difficile pour que tant de glose dût précéder un si mince objet. Pourtant, on y prenait garde, parce que si mince, en effet, que fût l'apport du peintre au patrimoine universel, il était nouveau et il était personnel.

Dans un temps où il est si difficile de découvrir quelque chose, il avait découvert un monde, peu habité à vrai dire, peu fécond, sans rien qui attirât les passants et qu'on se hâtait plutôt de fuir, si par mégarde on y mettait le pied, où les montagnes ne sont que des talus, les fleuves des rigoles de relavures de vaisselle, ou des ornières charriant de tristes eaux de pluie, les forêts que des tuyaux d'usines crachotant une fumée sans essor dans un ciel sans ouverture, sur un sol sans horizon. C'est le *no man's land* de la paix. On voit parfois s'y glisser peureusement des êtres quasi vivants, dans des défroques sans lignes et sans couleur, défroques eux-mêmes, déchets d'âmes, parmi des

détritus de la grande ville, et qui peu à peu se sont mis à l'unisson de ce paysage sans relief et de ces ustensiles déchus de leur forme primitive et ne servant plus qu'à des usages dérisoires et inattendus : teints brouillés, yeux retirés, lippes rentrées, nez timides, chairs avachies, traits élimés et aplatis comme leurs hardes, par le dur frottement de la vie, indistincts dans l'anonymat de la pauvreté.

Les arbres mêmes, dépouillés de tout, ont perdu, à force de misère, le souvenir de leur essence, pauvres comme Job et qui, pour comble de malheur, n'ont pas son fumier. Tel est le monde découvert par Raffaelli. C'est la *zone*, qui ne survivra guère à son peintre et va bientôt disparaître, exemple à peu près unique d'un pays où l'on ne voit rien, ni de naturel, ni d'artificiel, — les déchets vomis par la ville artificielle étouffant la vie végétale des champs, ce qui n'est plus arrêtant ce qui voudrait être, — et cela, au seuil de la plus brillante des cités, telle que l'apparition de la plus sale cheminée d'usine, aux yeux de l'Étranger y arrivant pour la première fois, vaut les premières blancheurs de la Mecque aux yeux du pèlerin ou de Jérusalem. Et si, d'aventure, dans cette misère et ce dénuement, la moindre promesse d'humanité, une enfant, une petite fille tenant une cage d'oiseau, venait à passer, elle revêtait le même prestige que, sur la morne étendue des neiges, la première fleur des Alpes qui perce, la chose qui vit et acquiert une valeur incomparable dans le désert inanimé.

Voilà où excellait Raffaelli : il caractérisait l'inexistant, donnait une sorte de vie au néant, une âme à l'étendue stérile. Et il avait trouvé, pour rendre cette pauvreté, une matière si pauvre, pour peindre ces gens hésitants, un tel bredouillement de lignes, ces contours incertains et sans galbe, une défroque de couleurs et un laissé pour compte de valeurs à ce point lamentables, qu'on se sentait soi-même tomber en ruines en les regardant. C'était proprement admirable. Car, pour séduire avec des couleurs si réduites et des valeurs si effacées, il fallait une finesse d'œil et une subtilité d'intelligence que peu d'artistes, à notre époque, ont égalée. Et s'il avait voulu, au lieu d'en faire bénéficier ses humbles héros, devenir le mémorialiste des élégances discrètes et nuancées, Raffaelli y aurait acquis la première place, — comme le prouve le portrait de femme en blanc, exposé au premier étage, salle 18. Malheureusement, le succès

de ses découvertes l'entraîna peu à peu au delà du domaine nouveau dont il était roi. Il éprouva l'ambition d'annexer les faubourgs de Paris, même les boulevards : la découverte était déjà, moindre. Si pelés que fussent les arbres, si nus que fussent les murs et si lépreux, ils avaient déjà tenté d'autres palettes. Toutefois, en choisissant des jours bien mornes, des saisons bien dépouillées, des foules bien noires et des maisons bien hideuses, aux cheminées lamentables, il pouvait encore appliquer ses dons de pleureur bégayant et désespéré.

Hélas ! un jour vint où il s'en alla dans de beaux pays. Il alla passer des hivers à Venise, dans le Midi, poussé par une ambition inexplicable, ou peut-être simplement par le souci de soigner des rhumatismes, et avec lui, le rapide « Côte d'Azur » emporta l'extraordinaire palette qu'il avait créée : le jaune des boues de la zone, le noir des fumées de Levallois-Perret, le gris des eaux de la Seine par les jours sombres d'hiver. Il fallut que Menton, son vieux port, son *Garavan*, ses Pénitents, éclatants et savoureux comme de beaux fruits trop mûrs, que la *Giudecca* ou l'*Arsenal* de Venise aux tons de grenade entr'ouverte, que la Méditerranée avec ses saphirs, ses émeraudes et ses lapis-lazulis et ses milliers d'autres joyaux ignorés du lapidaire, que toutes ces opulences et tous ces embrasements, se dissimulassent sous la défroque pitoyable qu'il avait apportée avec lui, et s'habillassent en pauvres pour ressembler à des Raffaelli. Le délicat artiste, dès lors, fit penser à une ménagère économe qui aurait su, par des trésors d'ingéniosité, vivre honorablement avec quelques sous, et, subitement mise en possession d'une fortune, n'en tirerait plus rien, ne saurait plus comment la gérer, la placer, la faire fructifier, s'en divertir. Il s'était enrichi des aumônes de la Nature : il se ruina avec ses milliards.

LES PORTRAITS

On a vu, chez Puvis de Chavannes, que la virtuosité n'est pas absolument nécessaire au grand Art ; on voit encore mieux, dans les autres salles, qu'elle n'est pas suffisante. Il est difficile d'imaginer la pauvreté, le vide et, tout en même temps, la confusion et l'embrouillamini de ce qu'on appelle, en langage d'atelier, les « grandes machines. » Or leurs auteurs ont tous beaucoup de talent. Une seule supporte l'examen et c'est la

plus grande et la plus difficile peut-être à construire et à mener à bien : le *1918* de M. Georges Leroux. C'est une frise de la Victoire représentée par une soixantaine de poilus échelonnés sous un mur où nous lisons le communiqué, le dernier, le plus rassurant, celui après lequel on dit : « il ne sera plus publié de bulletin. » La crise qui aurait pu être mortelle est passée, la patrie hors de danger, et voici ses sauveurs : ceux qui l'ont sauvée par leurs bras, ceux qui l'ont sauvée par leur cerveau, ceux qui ont donné leur cœur, et ceux qui avaient appris à manier les plus puissants engins de défense et de destruction que le génie humain eût inventés, et ceux qui n'avaient que leur poitrine à mettre entre les barbares et la France, et aussi les yeux de l'armée et aussi ses oreilles, et les fouisseurs de terre et les perceurs de nuages, et les magiciens qui posaient devant l'armée en marche une colonne de feu, comme aux temps bibliques, ou qui parlaient dans l'espace une langue secrète destinée à l'avertir, comme en des temps fabuleux... Chacun de ces types si différents du combattant moderne, tous appliqués à une tâche commune, a trouvé en M. Georges Leroux, son témoin véridique et éloquent. Ces poilus de *1918* ne peuvent être confondus, un seul instant, avec leurs ancêtres, les *ruches à miel* d'Austerlitz, les zouaves au « chic exquis » de Malakoff, ou les *gilets de fer* de Reischoffen. Et l'ensemble a fort grande allure. Ce qui prouve que parfois la vigueur du rendu peut arriver à sauver l'artifice de la conception.

C'est ce que démontre aussi le triptyque de M. Devambez, consacré non plus au jour heureux, mais aux jours tristes de la guerre : *la Pensée aux absents*. Cette pensée est figurée par trois femmes en deuil, la mère, l'épouse, la fille, chez qui une même douleur se reflète sous les aspects divers des trois âges de la vie. Sur les deux volets du triptyque, apparaissent les soldats auxquels va la pensée des femmes en deuil : tapis dans des trous d'obus ou dans leurs *cagnas*, parcimonieusement éclairés par une lueur nocturne qui projette derrière eux des ombres sinistres, ils attendent, fatalistes et résolus, l'heure qui doit décider de tout. « Attendre, » — ce qui fut une des plus grandes vertus de cette guerre, et des plus difficiles à pratiquer pour les imaginations promptes et les activités jeunes ; — « attendre, » c'est-à-dire le supplice le plus raffiné de cet Enfer

que fut la tranchée ; — « attendre, » le verbe le plus souvent conjugué de ce long et monotone poème héroïque, verbe héroïque lui-même quand il est synonyme de « tenir » — voilà ce que M. Devambez a su faire dire à ses figures et ce qui les rendra poignantes, tant que vivra un témoin de ces tristes jours.

Quand on a donné à ces quelques tentatives l'hommage qu'elles méritent par leur sujet ou par leur facture, il faut, pour prendre quelque intérêt à ces *Salons*, se tourner vers les paysages et surtout vers les portraits. Non que ceux-ci soient également révélateurs et perspicaces. Ils sont de valeur très diverse au contraire et, chose curieuse, c'est à peu près selon les professions ou les fonctions des modèles qu'ils peuvent être classés. Les plus maltraités, cette année, ont été les militaires, les marins et les diplomates. On en citerait difficilement un seul, sauf peut-être le jeune *Officier aviateur*, par M. A. Marchand, où le peintre ait rendu justice aux caractéristiques de son modèle, et joué d'une gamme plaisante de tons. Au moins, en tant qu'il s'agit des peintres français, car le portrait du *comte d'Athlone* par M. Glazebrook et celui du *commandant William La Touche Congreve* par M. John Lander témoignent, une fois de plus, de la dextérité singulière qu'ont les Anglais à surprendre leur modèle dans une attitude neuve, juste, délibérée, qu'on sent momentanée et qu'on aime avoir surprise, grâce à eux.

Les artistes qui se sont fait peindre ont été plus heureux que les militaires : c'est qu'ils ont été aussi plus méfiants et n'ont voulu se risquer qu'à bon escient : c'est ainsi que *M. Marcel Baschet* en se laissant peindre par Mme Beaury-Saurel, ou l'architecte *John William Simpson* par M. Cope, et *M. Alexandre Leleu* en donnant à M. Maxence la tâche de le dessiner, ont tous trois sauvé leur mise, je veux dire leur tête, dans ce jeu hasardeux du portrait. Celui notamment de M. Leleu par M. Maxence est une des définitions de visage humain les plus fouillées qu'on ait vues depuis Holbein. Les hommes de Lettres ont eu encore plus de chance que les artistes. En représentant *M. Georges Goyau* en pied, vêtu de l'habit vert de l'Institut, passant devant une tapisserie héroïque, M. Grün a fait un des meilleurs portraits officiels et décoratifs de ce temps-ci : — genre très périlleux où l'on risque fort de rompre l'intimité du visage par les splendeurs du décor ou bien de réduire le

décor à une sorte de brouillard coloré, flottant et inconsistant qui ne vaut pas la peine d'être peint. M. Grün a évité ce double écueil : il a fait un portrait et il a fait une toile décorative, maintenue il est vrai dans une gamme assourdie où les harmonies sont plus faciles. Dans son *Portrait de Mme Yvonne Brothier*, en bleu, au contraire, il n'a pas évité l'anathème de Reynolds. Une fois encore, le bleu choisi comme dominante étalé en large surface a été fatal au coloriste.

Combien mieux avisé M. Guillonnet ! Pour « tirer la ressemblance » de *M. Robert Kemp*, il ne s'est mis en frais d'aucune couleur vive, mais il a tout bonnement cherché dans son modèle quelque trait subtil et précis qui ne fût qu'à lui, ce trait de *dissemblance* qui nous avertit, même quand le modèle nous est inconnu, que le portrait est ressemblant. Et, l'ayant trouvé, il a su le fixer de telle sorte qu'on s'aperçoit à peine que c'est là simplement un dessin rehausssé, où le rôle des couleurs absentes est tenu par les valeurs. C'est que le Portrait est le seul genre où l'on puisse, sans essentiel dommage, faire l'économie des « ornements que la couleur ajoute à la peinture, » selon l'étonnante et mémorable formule de M. Ingres. Et, ici du moins, M. Guillonnet est parvenu à la justifier.

Les avocats ont eu, cette année, la main aussi heureuse que les écrivains. A côté des physionomies de M. Georges Goyau, par M. Grün, de M. Robert Kemp par M. Guillonnet et aussi de M. Louis Gillet par M. Hugues de Beaumont, toutes les trois consciencieusement étudiées et bien rendues, on voit ce qu'on pourrait appeler « les trois âges du Barreau, » représentés par le portrait de *Me Demange*, dû à M. Roger Casse, de *Me Henri-Robert*, dû à M. Marcel Baschet, et de *Me de Moro-Giafferri*, dû à M. Czedekowski. Le dernier est surpris dans l'action, à l'audience, dans tout le feu de la plaidoirie; son confrère et aîné, Me Henri-Robert, est observé, observant lui-même, écoutant quelque contradicteur, les bras croisés, la tête un peu renversée, les lèvres entr'ouvertes, l'œil en éveil; leur aîné à tous deux, Me Demange, a déposé sa robe et fume sa pipe. Il semble, lui aussi, écouter quelque visiteur invisible, et du fond de son fauteuil et de sa retraite, considérer les orages des audiences les plus passionnées avec le calme du nautonier qui en a traversé jadis de bien plus grands. De ces trois portraits, c'est celui de *Me Henri-Robert*, au pastel, par M. Marcel Baschet,

qui nous met le mieux en présence d'un être vivant et fortement individualisé, grâce au tour preste et vif que le grand artiste sait donner à son témoignage. Mais tous les trois ont gagné leur procès devant la critique et sauvé leurs clients. Le portrait d'*Un Escrimeur*, par M. Franzen, celui de *M. l'Abbé Clément*, par M. Pierre Laurens, comme celui, enfin, de *M. G. Le Maistre*, par M. John Lander peuvent en être rapprochés pour leurs belles qualités de facture.

C'est un portrait aussi, sans doute, et même fort ressemblant à coup sûr, que cet ornithologiste, intitulé par Mlle Hurel les *Joies du collectionneur*. Si intense, en effet, qu'on imagine cette joie : se trouver dans un fauteuil, une loupe à la main, entre des oiseaux empaillés, des papillons piqués au mur et des coquillages, l'éclair de la passion satisfaite ne saurait à ce point transfigurer une physionomie et en éclipser les traits individuels que les amis du modèle ne puissent le reconnaître. C'est là, comme la *Dentellière* de Vermeer, une scène de genre où l'application à une besogne déterminée ajoute au lieu d'ôter quelque chose à l'individualité d'un portrait.

On pourrait en dire autant de la *Convalescente* de M. Muenier. Bien qu'elle ait le visage à demi-masqué par la tasse où on lui donne à boire sa potion, l'art du maître est si subtil qu'on peut saisir, au regard frisant par-dessus le bord de la coupe, une expression particulière. On le peut, en toute hypothèse, beaucoup plus aisément que dans la plupart des portraits de femmes exposés cette année. S'il est vrai, comme l'histoire de l'Art nous incline à le penser, que c'est des plus jolies femmes qu'on fait les plus mauvais portraits, voilà les modèles féminins fort rassurés en l'an de grâce 1924. Il faut pourtant faire une exception pour la *Jeune fille au livre*, de M. Hélier-Cosson et le *Portrait de jeune femme*, de M. Longa, et mettre tout à fait à part le *Portrait de Madeleine* par M. Albert Laurens et le *Portrait de Mlle M. G.* par M. Pierre Laurens. Ils sont tous deux posés, dans l'attitude la plus simple du monde, et la plus naturelle, dessinés, peints et modelés avec cette sûreté de métier et ce dédain de l'artifice que peuvent seuls se permettre les très bons ouvriers. MM. Albert et Pierre Laurens n'ont pas besoin de déchaîner des colères pour attirer l'attention, ni de faire des théories pour la retenir. Ils ne « cassent rien, » pour emprunter l'étrange charabia des ateliers, mais il

faut plaindre l'artiste qui, pour faire tourner la tête de son côté, est obligé, comme un enfant qui veut qu'on s'occupe de lui, de « casser » quelque chose. Les Maîtres pour construire, n'ont jamais été obligés de rien casser.

Les *Artistes décorateurs*, dont le *XV*e *Salon* s'ouvre aux Champs-Élysées, dans le Grand-Palais lui-même, à côté des peintres, semblent l'avoir enfin compris. Ils abandonnent, de plus en plus, le système qui consistait à terrifier le public pour le convaincre qu'on lui avait trouvé un « style nouveau. » Ils s'appliquent à de plus sérieuses et plus fécondes besognes : profiler en de pures lignes et vêtir de belles couleurs les engins récents que la science, l'hygiène, le goût du confort a introduits dans la maison d'aujourd'hui. Mais d'un style nouveau, marquant, de son empreinte toutes les formes du meuble et du monument, pas trace! « Cela vient! cela vient! » disent les novateurs ou les amis des novateurs, aux sceptiques et aux incrédules. Ils le disent depuis trente ans... Que faut-il admirer le plus : cette persistance dans de lamentables échecs, ou cette indéfectible confiance dans le succès? En ce moment, cet espoir quasi mystique et presque touchant, car rien de tangible n'est venu jusqu'ici le sustenter, s'avive de la promesse d'une exposition internationale des Arts décoratifs pour 1925. « L'an prochain, à Paris! » se répètent dans tous les pays du globe, les zélateurs de cette étrange foi dans les destinées du « style moderne! » Attendons donc, pour en juger, l'Exposition internationale des Arts décoratifs, l'an prochain, à Paris!

ROBERT DE LA SIZERANNE.

REVUE LITTÉRAIRE

L'AUTEUR DU « GRAND MEAULNES » (1)

On n'a pas oublié ce roman qui parut l'année d'avant la guerre, *le Grand Meaulnes*, d'Alain-Fournier. L'auteur était un jeune homme inconnu et devint célèbre tout aussitôt; non pas célèbre comme le sont aujourd'hui maints adolescents qu'un rude vacarme de publicité signale : mais le charme de ce qu'il avait écrit avec une attention délicate lui rendit véritablement amis beaucoup de lecteurs. Il fut tué, la première année de la guerre; il n'avait pas tout à fait vingt-huit ans. Depuis lors, on se souvient de lui, très fidèlement, et sans rien savoir de lui, ou presque rien, sinon qu'ayant publié ce *Grand Meaulnes*, il donnait encore plus d'espérance. Mélancolique destinée, analogue à son œuvre, qui est courte et jolie, toute frissonnante de rêve, où le rêve est blessé, où le sourire même a quelque chose de triste, un air d'incrédulité.

Les personnes qui ont aimé *le Grand Meaulnes* en parlent d'une façon tendre et discrète, comme de *Dominique* et de ces livres, même imparfaits, qui intéressent le cœur autant et plus que l'esprit. Ce n'est pas un chef-d'œuvre accompli; c'est un roman tout plein de défauts, quelques-uns bien déconcertants. Mais il a son attrait, une grâce touchante. On y sent la présence d'une âme fervente et inquiète. On y devine plus qu'on n'y trouve. On y aperçoit des commencements, l'effort d'une pensée qui prend son premier vol avec émoi; si elle ne s'élance pas à merveille, on craint pour elle, on l'encourage et l'on voudrait la seconder, la soutenir dans sa tentative et son imprudence. Et enfin ce *Grand Meaulnes* eut tout de suite une chance, un art le plus précieux, l'art de plaire.

(1) Alain-Fournier, *Miracles*, avec une introduction de M. Jacques Rivière (Nouvelle revue française); *Le grand Meaulnes* (Émile-Paul).

Un ami d'Alain-Fournier, M. Jacques Rivière, vient de recueillir, sous le titre de *Miracles*, plusieurs poèmes et des contes, par lesquels avait préludé ce jeune écrivain, petit volume, dont la moitié est, en manière d'introduction, le portrait de l'auteur, l'étude aussi de son caractère, l'histoire de sa vie et l'histoire de sa rêverie interrompue.

Il s'appelait Henri Alban Fournier; il avait choisi son prénom d'Alain. Il était né le 3 octobre 1886 à la Chapelle d'Angillon, petite ville du Cher, à sept ou huit lieues au Nord de Bourges, sur les confins de la Sologne et du Sancerrois; et il eut son enfance au village d'Épineuil-le-Fleuriel, où ses parents tenaient l'école publique, non loin de Saint-Amand. C'est le pays du *Grand Meaulnes*; et ce fut, pour Alain-Fournier, tout le pays qu'il ait connu. Ses déplacements, ses voyages, lui ont fait voir d'autres pays; mais son imagination ni sa mémoire ne lui suscitaient pas ailleurs un lieu où l'existence lui parût ou réelle ou possible : le « pays sans nom, » le « domaine inconnu » qu'il invente, il les place encore dans le rayon de ses promenades enfantines, en deçà de son horizon le premier, comme si tout ce qu'il avait aperçu ensuite n'était que fantasmagorie ou vision brève qui ne l'eût guère diverti.

Le casanier! En même temps, il a l'esprit tourné vers l'aventure rappelez-vous Meaulnes, qui lui ressemble, qui ne reste longtemps nulle part, qui est toujours en quête et ne sait même pas s'attacher à son bonheur, quand il l'atteint; il se sauve, il n'est jamais là.

Tout enfant, Alain-Fournier se résolut d'être marin, tant le séduisait le projet de voir le vaste monde. Ses parents le mirent au lycée Voltaire, à Paris, et puis au lycée de Brest, où il devait préparer le Borda. Mais soudain son idée change; ce qui le tentait ne le tente plus. Il renonce à être marin : peut-être comprend-il vaguement qu'il y a de plus beaux voyages, plus hasardeux, à faire que sur les flots, parmi les idées, dans le périlleux océan de philosophie et de littérature.

En 1903, à dix-sept ans, il était de retour à Paris, cette fois au lycée Lakanal; il se destinait à être normalien. C'est alors que M. Jacques Rivière devint son camarade. Les souvenirs de ces deux jeunes gens, tels que les a conservés M. Jacques Rivière et tels que les avait notés Alain-Fournier dans les nombreuses lettres qu'il adressait à son ami, indiquent très bien ce qu'était, une dizaine d'années avant la guerre, l'âme de la jeunesse intelligente.

Ils ont nettement la révélation de la littérature, un jour que leur professeur, M. Francisque Vial, avant de les quitter pour les vacances de Noël, leur lit des poèmes de M. Henri de Régnier, *Tel qu'on songe*.

« Nous nous étions déjà penchés sur des textes admirables, dit M. Jacques Rivière ; nous y avions senti par instants palpiter quelque chose de tendre et d'exquis ; mais la gangue scolaire qui les entourait emprisonnait aussi leur sortilège. Et puis ni Racine, ni Rousseau, ni Chateaubriand, ni même Flaubert ne s'adressaient à nous, jeunes gens de 1903 ; ils parlaient à l'humanité universelle ; ils n'avaient pas cette voix comme à l'avance dirigée vers notre cœur, que tout à coup Henri de Régnier nous fit entendre... Quelque chose d'inconnu était atteint dans nos âmes ; une harpe que nous ne soupçonnions pas en nous s'éveillait... » Pendant cette lecture, M. Jacques Rivière regardait Alain-Fournier, qui écoutait avec passion la nouvelle musique de ces poèmes. « Plusieurs fois, nous échangeâmes des regards brillants d'émotion. A la fin de la classe, nous nous précipitâmes l'un vers l'autre ; nous étions bouleversés d'un enthousiasme si pareil que notre amitié en fut portée à son comble. » J'aime beaucoup cette petite scène, d'une vérité si évidente.

Voilà comme s'anime tout à coup le sentiment de la littérature, en de jeunes âmes qui étaient à côté d'elle et qui ne s'en apercevaient pas. C'est le hasard d'une rencontre, c'est le moment propice, et le bienfait du poème qu'on attendait sans le savoir. Ni Chateaubriand ou Flaubert, ni Racine ou Jean-Jacques, lus et relus, n'avaient touché la sensibilité de ces enfants qui, pour être émus, demandent des paroles et une voix toutes proches ; et, s'il nous fallait avouer l'âge auquel nous avons commencé d'aimer tout de bon Racine et Jean-Jacques, ce n'est pas dès l'adolescence : nous sommes retournés à eux, souvent assez tard. Nous découvrons le temps comme l'espace, en partant de notre époque et de notre jardin. Racine et Rousseau nous deviennent amis, une fois que nous avons pris, dans le passé, quelque habitude. Alors, nous voyons, dans Racine et dans Rousseau, le commencement, la perfection peut-être aussi ; mais nous avons été menés à eux par l'un de nous, maître et ami, — *tu duca e tu maestro*, — tel que l'a été Chateaubriand pour Augustin Thierry, M. Henri de Régnier pour ces deux collégiens de Lakanal et pour d'autres.

Un second professeur, après M. Francisque Vial, semble avoir eu de l'influence, et très vive, sur Alain-Fournier, son professeur de philosophie, M. Mélinand, lequel eut à lui exposer la doctrine des philosophes idéalistes : le monde extérieur n'a peut-être pas une autre existence que celle que notre pensée lui prête. La philosophie de Berkeley surprit et enchanta beaucoup de jeunes intelligences, vers la fin du siècle dernier, quand la mode, et l'opportunité sans

doute, furent de réagir, dans la littérature et dans les arts, dans les jeux divers de l'esprit, contre le réalisme : le symbolisme est l'un des signes de cette réaction et les premiers poèmes de M. Henri de Régnier relèvent de l'école appelée symboliste. Alain-Fournier, dit M. Jacques Rivière, l'idéalisme ne lui fut pas « une révélation faite à son intelligence, » mais « la permission donnée à tout son être » de voir le monde comme il le voyait déjà.

Il écrit à son ami, pendant les vacances de cette année 1905, après avoir appris cette grande nouvelle, que le monde est l'ouvrage de nos âmes, il lui écrit au mois d'août : « Je n'aurai derrière moi qu'un peu de rêve très doux et très lointain, bien à moi, que je façonnerai comme je voudrai ; » puis, au mois de décembre : « Je me joue du monde avec la moindre de mes pensées... » A vrai dire, c'est abuser de la philosophie berkeleyenne : que le monde extérieur soit, ou non, réel indépendamment de l'intelligence qui, en le concevant, le forme, il n'est ni plus ni moins à la disposition de notre fantaisie et garde une constance qui ne se modifie pas à notre gré. Mais, s'il n'a plus cette réalité essentielle que nous lui attribuions d'abord, nous croyons volontiers que notre fantaisie le gouverne ; en tout cas, notre fantaisie va se permettre avec lui maintes familiarités.

Relisez *le Grand Meaulnes* : vous y verrez comme l'auteur se joue de la réalité, de ce qui nous paraît la réalité, mais qui pour lui n'est probablement que fantôme, rêve ou image. Quand Meaulnes arrive dans la maison de M. de Galais, nous ne savons pas où nous sommes. Est-ce qu'on nous donne la comédie, ou la féerie ? Est-ce que le château, la nuit, la fête, ne sont pas décors de théâtre, éclairage malin, remuement d'acteurs ou de marionnettes ? Ou bien divagation dans les nuages. Meaulnes non plus ne sait pas où il se trouve : il n'en éprouve, d'ailleurs, ni gêne ou timidité, ni ennui. L'auteur également circule et se plaît au milieu de ces apparences. Le lecteur, si je ne me trompe, est un peu plus déconcerté; on le rassurera plus tard, tant bien que mal. Lui, Alain-Fournier, s'il ne croit guère à nulle réalité, les apparences lui suffisent et, joliment arrangées, le contentent; il s'y joue, avec plaisir.

Au mois de juillet 1905, les deux amis se séparent. M. Jacques Rivière quitte le lycée pour la province ; Alain-Fournier va passer deux mois en Angleterre et puis rentrera au lycée. Pendant deux ans, les deux amis ne se verront pas. Les lettres d'Alain-Fournier sont toutes pleines de renseignements sur le tour que prend sa méditation. Ses lectures; celles, du moins, qui forment son esprit et

lui préparent ses volontés, des écrivains modernes : Henrik Ibsen et Arthur Rimbaud, parmi les morts, Jules Laforgue surtout, puis M. Claudel, M. André Gide, M. Francis Jammes. Cependant, il est au lycée, fait sa besogne de candidat à l'École normale et, s'il ne s'en aperçoit pas, il est pourtant à l'école des écrivains classiques, lesquels lui enseignent l'art d'écrire : *le Grand Meaulnes* est d'un bon écrivain, d'un lettré. Mais il a plus de curiosité pour l'émoi que lui donnent les nouveaux livres, un tel émoi que c'est merveille si les uns ou les autres ne l'induisent pas en erreur. On parcourt ses lettres, et l'on tremble du péril où il se trouve, sur ses vingt ans.

Par exemple, les poèmes de M. Claudel l'ont alarmé. Il écrit à M. Jacques Rivière, le 7 mars 1906 : « Claudel, apprends-moi à penser et à écrire selon moi, à moi qui sens selon moi ! » Peu s'en faut qu'il ne se mette à écrire selon M. Claudel. Et, le 21 mars, il vient de lire *Tête d'or*, de M. Claudel : « Il m'a renforcé dans cette conviction que j'ai toujours eue, que je ne serai pas moi tant que j'aurai dans la tête une phrase de livre ; ou, plus exactement, que tout cela, littérature classique ou moderne, n'a rien à voir avec ce que je suis et que j'ai été. Tout effort pour plier ma pensée à cela est vicieux. Peut-être faudra-t-il longtemps et de rudes efforts pour que profondément, sous les voiles littéraires ou philosophiques que je lui ai mis, je retrouve ma pensée à moi et pour qu'alors, à genoux, je me penche sur elle et je transcrive mot à mot. » Peu s'en faut qu'il ne tombe dans l'erreur principale, où d'autres se sont perdus, s'il compte se passer de toute la littérature antérieure, inventer sa littérature, inventer son âme, comme si elle ne dépendait pas de tout ce qu'il est sur le point de méconnaître.

Ce qui le préserva, ce fut sans doute l'étude, à laquelle il était obligé, des écrivains classiques et qui devaient lui imposer leur habitude excellente et leur bon sens ; ce fut aussi d'être un paysan qui, toutes les fois qu'il retourne à son village, y reprend contact volontiers avec l'authentique réalité : l'idéologie vous égare, et la réalité vous ramène. Il est charmant, à la campagne, chez lui, cause avec les paysans ; l'un d'eux l'enchante : « Il me répondait avec une grossièreté, et une lenteur, et une prudence qui me prenaient le cœur. » Il admire « les injures de celui qui veut qu'on ferme les barrières de ses prés, et qui n'est que haine déchaînée. » Il aime « les paroles du braconnier que nous avons rencontré, poussé le long de la haie par l'orage menaçant et le vent rouge, vers la nuit d'août

tombée. » Il s'écrie : « Je voudrais m'adresser à la campagne comme les Goncourt à Paris : *O Paris, tu possèdes...* Je veux au moins dire que, si j'ai connu moins que les autres ces inquiétudes de jeunesse, ces angoisses sur mon moi, ce désarroi du déracinement, c'est que j'ai toujours été sûr de me retrouver avec ma jeunesse et ma vie, à la barrière, au coin d'un champ où l'on attelle deux chevaux à une herse. » La campagne, au mois de septembre 1906, lui a semblé plus que jamais « compatissante » à lui, « avec ses pardons pour ma fièvre, ses airs de connaître mon mal comme la lavande connaît les plaies, d'être accoutumée à moi comme je suis terrestrement accoutumé à sa compagnie. » Or, il paraît que la dernière phrase est une allusion à un passage des *Muses* de M. Claudel ; tant pis ! mais la campagne est le contrepoison.

Il y a une différence bien visible, dans ces lettres d'Alain-Fournier, entre celles qu'il écrit à la campagne, en pleine réalité manifeste, et celles qu'il écrit de retour à Paris, au lycée, en pleine idéologie, en pleine incertitude. Lui-même, s'en étant avisé un jour, se demande si peut-être l' « ignorance qui accepte » n'est pas « plus près de la vérité que n'importe quoi. » Il faudrait alors se laisser aller à l'ignorance ; en d'autres termes, céder au simple et sûr conseil de la campagne... Qu'est-ce que cela veut dire ? Alain-Fournier, que l'idéalisme tente et que la réalité rassure, hésite et ne sait encore s'il préfère l'une ou l'autre.

Il choisira finalement, — ce finalement, avant d'avoir achevé sa vingt-huitième année ! — de préférer l'une et l'autre, sans consentir aucun sacrifice. Son *Grand Meaulnes* est à la fois réel et irréel. Les paysages du *Grand Meaulnes* sont bien jolis de vérité. Voici comme naît le printemps, à la campagne : « Tant de troubles divers, durant ces jours passés, nous avaient empêchés de prendre garde que mars était venu. Mais, le troisième jour, en descendant le matin dans la cour, je compris que c'était le printemps. Une brise délicieuse comme une eau tiédie coulait par-dessus le mur; une pluie silencieuse avait mouillé la nuit les feuilles des pivoines; la terre remuée du jardin avait un goût puissant et j'entendais, dans l'arbre voisin de la fenêtre, un oiseau qui essayait d'apprendre la musique... » Voici très exactement les bords du Cher, l'été par un beau temps : « Que les bords du Cher étaient beaux ! Sur la rive où l'on s'arrêta, le coteau venait finir en pente douce et la terre se divisait en petits prés verts, en saulaies séparées par des clôtures, comme autant de jardins minuscules. De l'autre côté de

la rivière, les bords étaient formés de collines grises, abruptes, rocheuses; et sur les plus lointaines on découvrait, parmi les sapins, de petits châteaux romantiques avec une tourelle. Au loin, par instants, on entendait aboyer la meute du château de Préveranges... Qu'il faisait beau, mon Dieu! » Poésie et réalité; mais la poésie n'est point ajoutée à la réalité : elle ne s'en distingue pas, ou bien elle est une qualité adhérente à cette réalité. L'on en voit Alain-Fournier si content qu'il le dit. Et l'on sent qu'il n'a eu d'autre souci que de peindre ce qu'il voyait, sans modifier aucun détail du paysage, sans paraître y intervenir. C'était ainsi. D'autres passages du livre, je l'ai dit, n'offrent au lecteur qu'une fantasmagorie; et, si l'auteur emprunte à quelque réalité les éléments de sa description, le lecteur n'en est pas averti : l'auteur a l'air d'inventer une réalité de mensonge. De telle sorte que le roman se détache de la terre, par instants, et demeure comme suspendu entre le sol et le ciel.

Les personnages du *Grand Meaulnes* sont réels, en quelque manière. Ce sont de jeunes paysans, quelques-uns des rustres, les autres de malins rêveurs. Et ceux-ci ont une imagination qui les emporte loin de la vie habituelle. Ils ont aussi une extraordinaire facilité à supprimer ce qui retarderait leur allure. Leur esprit d'aventure les mène à cette fantasmagorie que je disais, qui ne les déroute pas, où ils sont vite à leur aise comme des gens, précisément, qui n'ont jamais cru la réalité si réelle, plus réelle que leurs imaginations.

Au mois d'avril 1907, après avoir aimé un peu de temps *Germinie Lacerteux*, Alain-Fournier s'est décidément aperçu de l'erreur qu'il y a dans la doctrine du roman réaliste. Qu'est-ce que le réalisme, en fin de compte? se demande-t-il. Et il médite là-dessus quelques jours. Il arrive à cette conclusion : « C'est encore une formule à travers laquelle on examine le monde... » Il a raison. Le réalisme n'est pas ce qu'il faudrait qu'il fût, la prise directe de la réalité, mais une formule. Entre l'auteur et la réalité, se glisse la formule : la réalité ne sera vue qu'à travers la formule. Quelle formule? « Un peu de science et le plus possible de *vérités* médiocres et courantes... Le principe du réalisme, c'est ceci : se faire l'âme de tout le monde, pour voir ce que voit tout le monde: car ce que voit tout le monde est la seule réalité... » Bref, Alain-Fournier ne croit pas à une réalité (comme on disait) objective, à une réalité qui ait son existence indépendante de qui l'observe : ou l'invente? Alors, si la réalité n'est que vision, et s'il est probable que la vision de la réalité varie d'un observateur à l'autre, le seul moyen de lui donner, pour ainsi dire,

quelque substance, est de choisir, entre les diverses visions de la réalité, celle sur laquelle s'entendent, ou bien ont l'air de s'entendre, le plus grand nombre de personnes. La réalité serait ce que donne le consentement général; le réalisme serait une espèce de plébiscite. Mais dans *plébiscite*, remarquez-le, il y a *plèbe*. Alain-Fournier va-t-il se ranger dans cette foule? « Je me demande, écrit-il, comment nous avons pu tous nous laisser prendre à une théorie aussi grossière. » Ce jeune penseur et ce jeune artiste répugne à une opinion que lui imposerait la foule; et, si la réalité n'est qu'une opinion, il préfère son opinion, qu'il a choisie.

Voilà comme l'idéalisme le conduit à une sorte d'individualisme ou d'égoïsme : j'appelle ainsi, vaille que vaille, une confiance qu'il accorde à lui-même, sans orgueil, et qu'il refuse d'accorder à ce suffrage universel, le réalisme. Et le voilà donc, sans orgueil, entiché de lui-même. C'est qu'il a senti, par l'idéalisme, toutes choses lui échapper. Que reste-t-il, en somme, de ce monde qui semblait solide? Rien; des idées! répond Alain-Fournier. Quelles idées? A chacun, les siennes. Toutes choses deviennent les idées que s'en fait un observateur sincère. Que plusieurs observateurs sincères soient du même avis, ce n'est pas la preuve que cet avis corresponde à une vérité indépendante d'eux. Enfin, ce qu'il y avait d'apparente réalité dans les objets passe dans l'esprit de qui les contemple. Et le monde semblait solide : ce qui semble solide à présent n'est que l'esprit, n'est que le moi.

Et l'idéaliste a, de ce fait, la permission d'élaborer à son gré son idée du monde : la réalité sera son ouvrage. Toute fantaisie est légitime, est beaucoup mieux, la création du monde.

Alain-Fournier, conséquemment, résolut de ne pas traiter l'apparente réalité comme matière qu'on manie, démonte et analyse. Mais il ne prendra, des choses, que « la fleur. » Un jour qu'il regardait la Beata Beatrix de Rossetti, cette vue lui suggéra les bords du Cher, leurs déserts de saules et de vase : « Comment dire cela? C'est vertigineusement particulier. Cette odeur sauvage et unique et brutalement réelle, et le regard idéal de Beatrix, c'était, c'est encore tout un pour moi... » Si le paysage des bords du Cher n'a point de réalité plus réelle que dans le souvenir ou l'imagination d'un poète, et si le visage de la Beata Beatrix, par des coïncidences ou par quelque hasard, suggère au poète l'idée exquise de ce paysage, quelle image plus parfaite en chercherait-il? Caprice! Mais, si le monde n'est que rêverie?...

La formule réaliste ne valait rien ; Alain-Fournier, à vingt ans, a trouvé celle-ci pour son usage et sa préférence : « Arriver à reconstruire ce monde particulier de mon cœur, qui ne sera compréhensible que quand il sera complet, où toutes les réalités, à cause du cœur où elles sont passées, seront pures comme des idées. » Alain-Fournier ne croit plus à l'univers : il croit à lui-même, à son cœur.

Un poète préluderait ainsi. Alain-Fournier, à vingt ans, compose plusieurs poèmes, que publie M. Jacques Rivière dans ce volume posthume des *Miracles*. Ces poèmes sont quelquefois à l'imitation de Jules Laforgue ou de M. Francis Jammes : on y reconnaît par moments Alain-Fournier tout seul, mais qui n'a point encore sa meilleure désinvolture. Les poèmes d'Alain-Fournier prennent, malgré lui peut-être, le tour d'une anecdote ou d'un conte. Il sera bientôt romancier ; devant l'être, il l'est déjà.

En 1905 (il a dix-neuf ans), voici comme il entrevoit ses projets : « Je voudrais procéder de Laforgue, mais en écrivant un roman. C'est contradictoire? Ça ne le serait plus, si on ne faisait, de la vie avec ses personnages, que des rêves qui se rencontrent... » Et n'est-ce pas ce qu'il fera, dans *le Grand Meaulnes*?... « J'emploie ce mot, rêve, parce qu'il est commode... J'entends par rêve : vision du passé, espoirs, une rêverie d'autrefois revenue, qui rencontre une vision qui s'en va, un souvenir d'après-midi qui rencontre la blancheur d'une ombrelle et la fraîcheur d'une autre pensée... » Alain-Fournier distingue, dans un personnage, une partie de rêve, qui le caractérise ; le reste n'est que « mécanique, sociale ou animale, » et n'est pas « intéressant. » Voilà ce qu'Alain-Fournier voudrait qu'on vît dans ses romans, qu'il écrira bientôt. « Mon idéal serait d'arriver à ce que ce trésor merveilleusement riche de vies accumulées qu'est ma simple vie, si jeune soit-elle, se produise au grand jour sous cette forme de rêves qui se promènent. » Les formules sont de l'été 1905 et annoncent déjà *le Grand Meaulnes*.

Ces formules sont imparfaites ; et la pensée n'y paraît pas tout à fait débrouillée encore... Je les emprunte aux lettres que l'auteur prochain du *Grand Maulnes* écrivait, ou griffonnait, pour son ami M. Rivière ; il lui soumettait son idée avant de l'avoir élaborée, comme il l'apercevait d'abord et comme elle le séduisait : deux amis s'entendent à demi-mot. Puis ces idées-là sont, de nature, compliquées ; on ne leur donne toute leur clarté, leur netteté, que plus tard et en les appauvrissant. Le jeune Alain-Fournier de vingt ans, qui a récemment appris que la pensée enfante le monde et qui assiste,

nouveau spectateur, au débat du rêve et de la réalité, ne souhaite pas d'appauvrir cette grande merveille. Il en sera mieux et plus certainement le maître, quand il écrira *le Grand Meaulnes*. Il n'a pas fini de savoir comme la pensée joue avec la réalité.

Il lut un jour, dans Benjamin Constant, cette petite phrase : « Je ne suis peut-être pas tout à fait un être réel. » De la part de Benjamin Constant, cette petite phrase est bien drôle ; et profonde ? sans doute ! mais drôle. Alain-Fournier, ce jour-là, n'était pas à épiloguer sur Benjamin Constant, mais sur lui-même, comme il faut qu'un adolescent, lisant, se cherche et fasse l'essai de soi au contact d'autrui. Cette petite phrase le ravit d'aise : il l'adopta ; il la prit pour lui et la trouva le miroir de son âme. Il avait admis que l'univers ne fût pas réel et, dans cet évanouissement de toutes choses, il se plaisait à ne laisser survivre que son moi. Il se plut à ceci, que son moi, réalité dernière et condition du peu de réalité subsistante, ne fût pas réel non plus. N'est-ce qu'un jeu d'esprit ? Mais, si l'esprit joue, voyez comme il joue : il n'est rien ici-bas de plus beau.

Ces jeunes gens des premières années du siècle, charmants lettrés et que toute métaphysique amuse, ne sont pas simples. Il est joli de voir naître parmi eux des romanciers, et l'un deux, l'auteur du *Grand Meaulnes*, qui, pour écrire son roman, n'a point renoncé les trouvailles de sa dialectique et de son idéologie. *Le Grand Maulnes* est bien le roman d'un jeune homme qui n'est pas sûr que le monde existe et qui doute aussi d'être tout à fait réel. Ajoutez la sensibilité d'Alain-Fournier, le don qu'il a de ce qu'il appelle le cœur : voilà ce qui transforme sa pensée en un roman.

M. Jacques Rivière, qui raconte la courte vie d'Alain-Fournier, ne cite guère d'autres épisodes que ceux d'une méditation perpétuelle, épisodes philosophiques et les divers moments d'un système du monde en train de se former. Ces jeunes gens étaient de grands rêveurs... Alain-Fournier ne fut pas reçu à l'École normale et dut faire deux ans de service militaire, à Laval comme élève officier, puis dans le Gers et les Pyrénées, les six derniers mois à Mirande comme sous-lieutenant. Et puis ? A la veille de la guerre, Alain-Fournier tenait le courrier littéraire dans un journal. Et puis, c'est tout, jusqu'à la guerre et jusqu'à mourir.

C'est tout, sauf un épisode que voici, selon M. Jacques Rivière : « Le fait est simplement qu'il rencontra un jour, dans Paris, au Cours-la-Reine, une jeune fille merveilleusement belle qu'il suivit, dont il obtint par mille ruses le nom et l'adresse, qu'il retrouva et,

bien qu'elle eût l'air extrêmement réservé, qu'il aborda. Le miracle est qu'il obtint d'elle quelques mots de réponse qui purent lui donner à croire qu'il n'était pas dédaigné. Et il sentit que l'étrange apparition devait faire un effort sur elle-même pour briser l'entretien et lui dire : *Quittons-nous! Nous avons fait une folie.* Des années passèrent sur cette rencontre sans effacer l'impression que Fournier en avait reçue ; au contraire, elle alla en s'approfondissant. La jeune fille avait quitté Paris. Fournier eut beaucoup de peine à retrouver sa trace ; et quand y parvint, longtemps plus tard, ce fut pour apprendre, avec un immense désespoir, qu'elle était mariée. » Alain-Fournier fit à son ami la confidence de cet amour ; et l'on sent que M. Jacques Rivière aurait voulu, pour la noter, des mots presque silencieux... Qui était cette jeune fille ? Elle est, pour nous, Mlle de Galais, du *Grand Meaulnes.* Augustin Meaulnes la rencontre dans le « pays sans nom, » dans le « domaine inconnu. » Il ose lui dire qu'elle est belle ; et elle accepte qu'il le lui ait dit. Elle lui dit à son tour, un peu plus tard : « Nous sommes deux enfants, nous avons fait une folie. Adieu, ne me suivez pas. » Et Meaulnes la laisse partir. Tout le rêve de Meaulnes, après cela, n'est que de retrouver Mlle de Galais. On lui a fait croire qu'elle était mariée... Le reste de l'histoire, Alain-Fournier l'invente. Ce n'est plus son histoire à lui que le roman du *Grand Meaulnes* raconte ; ou bien c'est l'histoire qu'il se fût rêvée, une histoire de bonheur triste.

Le roman parut à l'automne 1913. A l'automne de l'année suivante, l'auteur était mort.

Alain-Fournier, qui ne se croyait pas tout à fait réel, semble avoir deviné que son peu de réalité ici-bas ne durerait pas longtemps. A vingt-trois ans, le 2 juin 1909, il écrivait à son ami M. Jacques Rivière : « Je suis las et hanté par la crainte de voir finir ma jeunesse. Je suis devant le monde comme quelqu'un qui va s'en aller. » Un an plus tard, il disait pareillement de son grand Meaulnes, qu'il inventait à sa ressemblance : « Il est dans le monde comme quelqu'un qui va s'en aller. » Et, retournant à lui-même : « Se retrouver jeté dans la vie sans savoir comment s'y placer ; avoir chaque soir le sentiment plus net que cela va être tout de suite fini ; ne pouvoir plus rien faire, ni même commencer, parce que cela ne vaut pas la peine, parce qu'on n'aura pas le temps ; après le premier cycle de la vie révolu, s'imaginer qu'elle est finie et ne plus savoir comment vivre... de tout cela, je ne suis pas complètement guéri. » Au moment d'Agadir : « Je sais que la guerre est inévitable et que je n'en

reviendrai pas! » La guerre fut évitée. Alain-Fournier put écrire et publier *le Grand Meaulnes*. Il semble que le succès de son roman dut égayer sa dernière année et lui donner un peu d'entrain. Il commença un autre roman, qui s'appellerait *Colombe Blanchet* et qui portait en épigraphe ce verset de l'*Imitation* : « Je cherche un cœur pur et j'en fais le lieu de mon repos. » Il avait encore l'idée d'un troisième roman, *la Maison dans la forêt*, qui aurait eu, comme aussi *Colombe*, de l'analogie avec le *Grand Meaulnes* et qui, autour de subtiles rêveries, aurait multiplié d'autres aventures, touchantes et improbables.

Puis la guerre éclate. Les derniers jours, Alain-Fournier n'y croyait pas : « une paresse du dernier moment le prit devant sa destinée, » dit M. Jacques Rivière. Courte paresse : la guerre éclate; il faut partir! Le sous-lieutenant Alain-Fournier rejoignit son 288e régiment d'infanterie à Mirande. M. Jacques Rivière appartenait à la même division. Les deux amis ne se revirent pas. Ils durent voyager vers le Nord à quelque intervalle, suivre le même chemin, passer par les mêmes villages. M. Jacques Rivière raconte ce voyage, le sien, comme celui de son ami et, à tout incident, se demande : a-t-il vu cela? il a dû le voir... Dans cette quantité de souvenirs, petits et grands, méticuleusement examinés, M. Jacques Rivière cherche son ami; ces pages sont très émouvantes et belles. « Mais puis-je plus longtemps retracer par la mienne l'entrée de Fournier dans la guerre? Y eut-il ressemblance entre la façon dont nous vécûmes chacun, si près l'un de l'autre pourtant, ces instants? Je ne le saurai jamais. » Le 22 septembre, Alain-Fournier commandait une compagnie et, dans les bois qui couvrent les Hauts de Meuse entre Vaux-les-Palameix et Saint-Rémy, fut envoyé en reconnaissance. Il venait de franchir la tranchée de Calonne et tomba dans une embuscade. Il eut sa compagnie décimée. Lui, on ne le revit pas. On crut, l'on tâcha d'espérer qu'il avait été blessé, emmené en captivité. On sut enfin qu'il avait été tué : on n'a pu retrouver son corps, ni le lieu de sa sépulture. M. Jacques Rivière, après la guerre, l'a vainement cherché.

Il a disparu. Il est perdu ici-bas. Il ne se croyait pas tout à fait réel; et, ici-bas, il ne l'est plus. Il reste de lui son roman et, dans ce roman qui n'est pas tout à fait réel non plus, cette image de lui, son rêve suspendu entre la fantaisie et la réalité incertaine.

André Beaunier.

RÉCEPTION
DE M. HENRI BREMOND
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Si, durant que le public s'installe sous la coupole de l'Académie, d'où tombe une lumière lourde et pâle, on demandait à quelque témoin ignorant, de deviner la qualité de l'Immortel qu'on y va recevoir, il pourrait être souvent fort embarrassé de répondre. C'est que l'Académie ne change pas trop de public. Elle a ses fidèles qui sont toujours les mêmes et qui tiennent à leur privilège. Il y a deux cents places dans l'hémicycle, bancs et tabourets que leurs titulaires occupent avec plus d'assiduité peut-être que les académiciens n'en montrent toujours pour leur fauteuil. Mais à ce groupe de fidèles, à ce fonds d'abonnés, pourrait-on écrire, viennent se joindre des spectateurs épisodiques : l'anecdote en marge de l'histoire. Ceux-là forment la couleur spéciale à chacune de ces séances. On y a vu des héros, des diplomates, des politiques. On y a vu des comédiennes en renom. Le jeudi 22 mai 1924, on y vit un bon nombre d'ecclésiastiques. Au centre on pouvait remarquer, côte à côte, trois hommes, deux abbés et un civil, qui, avec des visages différents, laissaient paraître cet air appareillé qu'on nomme l'air de famille. Trois frères assurément. On en eut la certitude lorsque ces trois visages se tendirent avec émoi vers celui qui bientôt allait parler : le quatrième fils de la famille, l'abbé Henri Bremond.

Comme deux heures sonnaient, les huissiers qui enchevêtraient les derniers arrivants, dérangèrent quelques personnes et leur dirent : « Place au cardinal ! » formule qui n'était pas surannée en un tel lieu. Ces personnes se levèrent, se retournèrent et virent apparaître

par la petite porte, à droite du bureau, Son Éminence le cardinal Dubois. On applaudit. L'Archevêque de Paris salua, traversa les rangs de jaquettes cérémonieuses, de sombres vestons, de robes assagies et vint disposer sa pourpre sur une petite banquette verte, à la lisière des premiers fauteuils académiques. Puis le récipiendaire entra à son tour, encadré de ses deux parrains, M. Paul Bourget et Mgr Baudrillart et il s'arrêta devant la mince planchette noire sur laquelle le verre d'eau traditionnel était posé.

L'abbé Bremond était vêtu de l'habit à la romaine avec une petite cape sur les épaules, retenue, autour du cou, par un ruban de soie dont le nœud reluisait sur la soutane sans éclat. Des lunettes d'or ternissaient un peu le clair regard. Le front haut, intelligent, aéré, s'était coloré avec l'émoi de l'entrée solennelle, rythmée par les tambours. Puis, le silence établi, l'abbé Henri Bremond commença son discours.

Il le commença d'une voix bien appuyée, bien nette qui prononçait soigneusement tous les mots et jusqu'à toutes les syllabes. Peut-être quelques-uns des assistants qui, à présent, dirigeaient leur regard sur l'orateur, espérant un discours et un débit passionnés, des paroles bondissantes, des aperçus audacieux lancés avec emportement, peut-être quelques-uns de ces curieux ressentirent-ils alors une petite déception. Que savaient-ils de l'abbé Bremond, qu'avaient-ils appris, en gros, de ce savant et saint homme? Qu'il mêlait aux études approfondies du sentiment religieux une tendresse sans secret pour les mystiques, une fougue qui ressemblait fort à du romantisme. Ces dispositions autorisaient beaucoup d'espoirs pour les amateurs des belles périodes et des péroraisons ardentes. Or cette voix qui s'élevait n'avait rien de brûlant. Elle était d'une sagesse appliquée. On eut bientôt conscience que cette application et cette sagesse formaient aussi les qualités volontaires de ce discours que l'abbé Bremond consacrait à l'éloge de son prédécesseur.

Ses premières paroles furent pour rappeler qu'il lui manquait un affectueux soutien durant cette cérémonie : « Celui qui était venu me prendre dans ma solitude pour me présenter à vos suffrages, me couvrant, en quelque sorte, de sa gloire, Maurice Barrès, n'est plus là!... » Nous l'avions senti, les uns et les autres, alors qu'au début de la séance, les fauteuils se remplissaient un à un. Après chaque visage familier qui passait la porte, nous nous attendions à voir paraître la physionomie altière et comme un peu étonnée de Barrès. Il n'entra pas. Il ne vint pas s'asseoir, maigre dans son habit vert,

auprès de son ami Bremond. Mais son souvenir était là, premier parrain de l'orateur. Et un autre parrain se dressait non loin, point une ombre, mais une statue de pierre, Fénelon, Fénelon dans sa niche, douce figure tournée vers son défenseur...

La vie de Mgr Duchesne, M. l'abbé Henri Bremond ne la retraça point. Ç'aurait pu être une belle histoire : de Saint-Servan à l'École française de Rome. Mais comme s'il eût redouté le reproche facile à formuler contre un panégyrique trop vivant, où les traits anecdotiques de l'homme auraient pu masquer la vigueur patiente de l'ouvrage, l'abbé Bremond entreprit tout de suite l'éloge de l'œuvre et définit sa portée.

Cette tâche, M. l'abbé Bremond en poursuivit l'analyse avec une minutie dépouillée de toute passion. M. Henry Bordeaux, un peu plus tard, en une de ces pointes dont se rehausse un bon discours de directeur, allait affirmer à l'abbé Bremond que dans ses études, à qui que ce soit qu'elles fussent appliquées, c'était lui, Bremond, c'était toujours lui qu'il rencontrait. Sauf dans ce discours assurément où il était pourtant facile de jumeler de passagères disgrâces; nulle allusion pourtant, rien autre que Mgr Duchesne : un Mgr Duchesne, archéologue et historien soumis; et même point le Mgr Duchesne homme d'esprit. Car M. l'abbé Henri Bremond a pris soin de réduire à sa proportion une légende de causticité et d'humour, qui aurait pu parfois laisser croire à l'irrespect. Cette malice, cette joyeuseté, ce n'était, tout comme chez Mgr Mathieu, que d'innocents divertissements. « J'y retrouve, nous confia-t-il, chez l'un et chez l'autre un esprit de même famille : les bonnes plaisanteries ecclésiastiques, panachées d'allusions scripturaires ou de souvenirs d'école, ces homélies à rebours, si l'on peut dire, qui détendent très innocemment, à portes fermées, le sérieux habituel de très nobles vies... »

Passage applaudi. Il y en eut d'autres, jusqu'au *Testamentum pacis* qui terminait ce beau discours, d'une construction harmonieuse, d'un sentiment achevé pour une œuvre solide et durable. Ce panégyrique d'une seule nuance, mais où passait de temps en temps une courte flamme (car, de quelque cendre qu'on recouvre son feu, il est des instants où il jaillit encore), dura beaucoup plus d'une heure. Aussi, lorsque M. l'abbé Henri Bremond se fut assis dans son fauteuil, M. Henry Bordeaux prit aussitôt la parole, du haut du bureau où il était encadré de M. Joseph Bédier chancelier, et de M. René Doumic, secrétaire perpétuel. Il se mit à lire, vite mais clairement, une prose à qui ce rythme donnait un air enlevé qu'elle avait aussi bien

au réel. Mais cette légèreté de ton ne masqua, en aucun moment, la solidité de l'étude que M. Henry Bordeaux consacrait à son nouveau confrère. On sentait bien à l'entendre, dans sa variété d'arguments et d'observations, que l'auteur de *Saint François de Sales* avait étudié, jusqu'à en devenir le familier, les écrits de l'auteur du *Newman* et de l'*Histoire du sentiment religieux*. Ses origines, sa vie également. « Vous savez que j'ai la passion de la Maison, » assura doucement M. Henry Bordeaux. Et il prit l'abbé Bremond dès son enfance, dans cette maison « loyale et rigide » de la Place des Prêcheurs à Aix, où des notaires se succédaient de père en fils, mais où, un jour, les jésuites pêchèrent d'un coup trois des leurs. Il le suivit en Angleterre durant les années d'apprentissage, qui furent « comme une sorte de longue nuit agitée d'éclairs. » Il le montra ensuite défendant Fénelon et, dans cette défense, malmenant Bossuet, — ce Bossuet dont on voyait la fière et haute stature, dans sa loge de pierre, au-dessus de la tête présidentielle de M. Millerand. Cependant qu'avec aisance M. Henry Bordeaux passait au crible cette œuvre sensible, son auteur se penchait parfois vers M. Paul Bourget ou vers Mgr Baudrillart et semblait leur demander, à l'un et à l'autre, d'un air d'ironique surprise : « Vraiment ai-je écrit tout cela?... » M. Henry Bordeaux poursuivait son étude, évoquant brillamment cette riche galerie de créatures mystiques que l'abbé Bremond a si bien captées, les montrant dans leurs élans, tôt ou tard ordonnés, affirmant enfin au récipiendaire que, s'il a préféré l'élan, il a su se soumettre à l'ordre : le baume sur quelques égratignures. Et l'accueil final, plein d'urbanité : « Venez, monsieur, nous aider à comprendre ces âmes et à maintenir en nous le sens de la vie intérieure... »

On applaudit longuement cette péroraison. Puis la foule des assistants s'égailla. Eh quoi? les tribunes et l'hémicyle de l'Académie peuvent-ils réunir tant de monde, — et si varié? Mais ce n'est pas encore là, le sortilège. C'est que tout ce monde, deux heures durant, se soit passionné pour l'apologétique et pour des discussions de théologie. La vie spirituelle demeure bien intense et il suffit que quelqu'un de ces sourciers dont M. Henry Bordeaux parlait à l'aurore de son beau discours, touche de sa baguette ces courants souterrains pour que les eaux vives jaillissent et que nous nous groupions autour. Nous nous croyons frivoles. Et nous avons encore, en ces temps d'olympiades, le cœur plein de passions métaphysiques.

GÉRARD BAUER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

En quittant la Présidence du Conseil, après vingt-huit mois d'éclatants services rendus au pays, M. Raymond Poincaré veut bien nous faire savoir qu'il n'oublie pas sa promesse de revenir parmi nous. Il nous demande toutefois un peu de temps avant de se remettre au travail régulier de la chronique. L'intérim continuera d'être assuré par M. René Pinon, qui s'en acquitte au gré de tous, jusqu'au jour où M. Poincaré estimera le moment venu de reprendre à la Revue *sa collaboration de quinzaine.*

Dès qu'a été connu le résultat des élections, M. Poincaré, président du Conseil, a annoncé que, le 1er juin, jour de la réunion de la nouvelle Chambre, il remettrait au Président de la République la démission du Cabinet. La retraite momentanée de l'éminent homme d'État qui incarnait, devant l'opinion européenne, les revendications de la France victorieuse et frustrée, est un grand événement mondial. L'avenir seul permettra d'en mesurer les conséquences : ce qui frappe les yeux, au premier jour, c'est l'œuvre interrompue, au moment même où elle allait aboutir aux solutions de paix, d'honneur et de réparations poursuivies à travers tant d'obstacles ; c'est, pour la France, ses destins de nouveau livrés aux hasards, aux entreprises ennemies ou jalouses ; c'est un capital incomparable de prestige et de force gaspillé ou compromis. Le départ de M. Poincaré laisse un grand vide dans la politique européenne : amis et adversaires, à l'étranger, respectaient son autorité morale, et tel qui se réjouit aujourd'hui de sa retraite, envie pour son pays un chef de gouvernement d'une telle envergure. Pour oser prétendre que M. Poincaré n'ait pas eu toujours l'intention ferme, le fervent désir d'aboutir à la paix dans la justice, il a fallu les passions intempérantes d'une période électorale. La paix ! Tous les partis d'oppo-

sition en ont joué, l'ont affichée sur les murs, comme s'ils en possédaient l'infaillible recette. Mais quelle paix? Pendant la guerre, nous avons connu ceux qui voulaient « la paix sans victoire, » ceux qui cherchaient « la paix blanche, » la paix à tout prix. Ces paix de faiblesse sont les pires génératrices de guerres. Nous voulons tous la paix; mais est-ce l'énergie vigilante ou la capitulation quotidienne qui nous l'apportera?

La démission de M. Poincaré est la conséquence des élections, en vertu de la tradition parlementaire. Cependant sa politique extérieure n'a pas cessé d'être approuvée par la majorité des Français : un plébiscite sur l'occupation de la Ruhr, par exemple, aurait certainement ratifié les actes du Président du Conseil. Mais la politique intérieure pèse plus lourd, dans la balance électorale, que la politique extérieure. Essayons de caractériser les élections du 11 mai. En Angleterre, on sait, à un siège près, le nombre des députés de chaque parti; en France, il n'y a pas, à vrai dire, de partis organisés; sauf peut-être ceux d'extrême gauche, socialistes et communistes, et encore leurs frontières sont-elles indécises; une masse flottante se rallie généralement au succès; aussi faut-il attendre quelques scrutins pour se faire une idée exacte des groupes dans la nouvelle Chambre. On peut accepter pour à peu près exacts les chiffres suivants : communistes 25, socialistes 108, républicains socialistes (comprenant des hommes de nuances diverses, difficiles à classer, tels que M. Aristide Briand) 26, radicaux et radicaux-socialistes, élus sur les listes du Cartel de gauche, 125 : au total, pour le bloc des gauches, environ 260, sans compter les communistes. Pour le bloc national, environ 243 sièges répartis en 135 républicains de gauche et « radicaux-nationaux, » 108 républicains, plus quelque douze conservateurs à tendances royalistes. Enfin, entre ces deux blocs, 36 radicaux élus sur des listes radicales combattues par les socialistes. De ce magma, produit informe d'une loi électorale absurde, peuvent se dégager, comme dans l'ancienne Chambre, plusieurs majorités dissemblables ou soutenant des ministères très différents. Il faut répéter que ce mode de suffrage, faussé par les amendements des radicaux, est le plus déplorable qu'on puisse rêver. Le bloc national perd le pouvoir pour n'avoir pas modifié la loi électorale en établissant la représentation proportionnelle pure. Les primes à la majorité absolue et à la plus forte moyenne faussent les résultats de 1924, comme elles ont faussé en sens opposé ceux de 1919. M. Georges Lachapelle, dont les travaux sur les divers modes de suffrage font

autorité, a calculé que le bloc des gauches a réalisé, par le jeu des primes, un bénéfice net de 42 sièges, soit, dans la nouvelle Chambre, une différence de 84 voix, si on avait appliqué la R. P. intégrale. Le mode de suffrage agit donc comme un trompe-l'œil : il y a un mouvement à gauche, en réaction contre le mouvement à droite de 1919; il n'y a pas une irrésistible poussée vers l'extrême gauche comme les résultats peuvent au premier abord le laisser croire.

Pourtant, ne nous trompons pas sur le sens des élections. Ce qui les caractérise, c'est d'abord la forte proportion des votants : signe certain d'une émotion profonde de l'opinion publique. Ensuite c'est l'apparition d'une masse de 600 000 électeurs communistes. Sans doute, l'augmentation des impôts, le double décime que les partis d'opposition ont représenté comme une formidable machine à pressurer l'électeur, la vie chère, ont produit leur effet; mais nous sommes en présence d'un malaise plus général qui, psychologiquement, apparaît comme une conséquence de la longue guerre et du déséquilibre social qu'elle a créé. Les anciens combattants, les mutilés de la guerre, sont devenus, dans le pays, ou les meilleurs éléments ou les pires. A certains de ces hommes qui ont longuement et cruellement souffert, dont le moral parfois s'est aigri, on a fait croire que la politique française ne cherchait pas la paix, qu'elle préparait, en excitant la haine allemande, le retour des horreurs d'un grand conflit. Toutes les rancœurs de quatre années de guerre, comme aussi toutes les grandeurs, ressortent.

L'annonce de mesures supprimant certaines catégories de fonctionnaires, éliminant l'échelon de la sous-préfecture, a produit aussi de fâcheuses conséquences. Il s'est formé, avec la complicité des parlements radicaux, une féodalité de fonctionnaires qui s'imaginent que le pays doit travailler pour les entretenir; leurs exigences s'accroissent à mesure que le rendement de leur travail diminue. Se croyant menacés, beaucoup d'entre eux ont levé l'étendard de l'insurrection contre le Gouvernement. C'est par eux, si elle n'y prend garde, que la République radicale périra. Parmi ces salariés de l'État en révolte contre l'État, les plus animés sont cette minorité remuante d'instituteurs communistes qui, eux, ne se contentent pas d'invoquer leurs intérêts et leurs droits, mais qui se croient les prophètes d'une palingénésie sociale et politique; dénués de tout esprit critique, on les entend prêcher le culte nouveau; ils s'imaginent régénérer l'humanité parce qu'ils nient la patrie et restaurer la paix parce qu'ils blasphèment la victoire. Parmi les

jeunes électeurs des quatre dernières classes, cette propagande a fait des ravages inquiétants.

Enfin, il est certain que le pays, dans sa masse, est très attaché à tout ce que représente pour lui la République, et que l'éloge exagéré et, en tout cas, mal appliqué à la France, du fascisme italien, n'a pas laissé d'alarmer certains électeurs qui approuvaient d'ailleurs la politique de M. Poincaré, et les a portés à voter plutôt pour des républicains avancés que pour d'autres dont ils suspectaient la sincérité républicaine. Il faudrait, pour chercher toutes les causes du revirement politique du 11 mai, étudier ces ressorts cachés qui, surtout dans les campagnes, aboutissent au geste qui dépose dans l'urne un bulletin plutôt qu'un autre : on trouverait l'envie à l'égard du nouveau riche et, d'autre part, l'appétit de luxe jamais satisfait de l'enrichi. Les Allemands, qui ont perdu la bataille de la Ruhr, et la bataille du franc, ont obtenu cependant, par cette dernière offensive, le résultat qu'ils cherchaient, puisqu'ils ont obligé le gouvernement de M. Poincaré, pour arrêter la chute de notre monnaie, à des mesures nécessaires, mais qui ont déchaîné ou renforcé le mécontentement des masses dont le bulletin de vote secret est l'arme favorite.

Voici les nouveaux élus qui s'acheminent vers le Palais Bourbon; les « nouveaux » sont très nombreux, quelques-uns bien étonnés de s'y voir. Une tâche formidable les y attend, qu'ils commencent à mesurer. La démission de M. Poincaré ouvre la succession à la présidence du Conseil. M. Herriot, maire et député de Lyon, a fait, dans la précédente Chambre et durant la bataille électorale, figure de chef du bloc des gauches : c'est donc à lui que le Président de la République confiera cette lourde responsabilité à laquelle il n'a pas le droit de se dérober. Son compétiteur éventuel, M. Painlevé, deviendra président de la Chambre. Mais comment sera composé le ministère? Les socialistes accepteront-ils d'y figurer? M. Herriot ne manquera pas de le leur offrir; son attitude comme président du Conseil sera toujours, en quelque mesure, déterminée par la situation politique à Lyon où la liste Herriot ne l'a emporté à la majorité absolue que par l'appoint des socialistes. Un ministère de cartel radical-socialiste et socialiste paraît donc probable. Quelques-uns des chefs du parti socialiste (S. F. I. O.) se rendent compte que leur participation au pouvoir est dans la logique de la situation : on cite M. Paul Boncour, M. Moutet, M. Varenne; mais c'est le congrès du parti, qui doit se réunir le 1er juin, — le jour même de la rentrée des Chambres, —

qui décidera, et l'on se demande si la majorité de ceux qui ne se sentent pas « ministrables » ne se fera pas un malin plaisir, sous couleur d'orthodoxie révolutionnaire, d'interdire aux collègues plus favorisés toute participation au pouvoir. M. Renaudel, M. Blum, préconisent une « politique de soutien » sans participation, telle que Jaurès la pratiqua avec tant d'habileté et de succès pour son parti au temps du ministère Combes. Tant que cette question préalable ne sera pas résolue, il est impossible de dire comment M. Herriot constituera son ministère, ni même s'il réussira à le constituer.

Qu'ils soient dedans ou dehors, les socialistes tiendront dans leurs mains le sort du ministère et la direction de sa politique. M. Herriot devra subir les conséquences de l'alliance électorale qu'il a recherchée et conclue et dont la formule a triomphé. Il a fait, à Lyon, une campagne démagogique et pacifiste que ses alliés sauront lui rappeler. Acculé au pouvoir par son succès même, il voit sans doute les nombreuses fautes entre lesquelles il lui faut maintenant choisir et dont il cherchera à ne réaliser que les moins dangereuses, jusqu'au jour où, mis au pied du mur par ses alliés, lassé de leurs sottises, froissé de leurs exigences, il rompra avec eux, donnera sa démission ou cherchera une autre majorité. La première faute que la majorité paraît d'accord pour commettre, c'est l'amnistie générale, totale, s'étendant à tous les crimes contre la patrie. M. Malvy, élu dans le Lot, et l'ex-officier mécanicien Marty, élu en Seine-et-Oise, l'exigent. La présence, dans la nouvelle Chambre, de ces deux députés est, à elle seule, un symbole. Le « défaitisme, » avec eux, entre au Parlement pour y dicter la loi et y exercer ses vengeances. Nombreux sont les radicaux qui déploreront en secret les erreurs qu'ils se croiront obligés, par cet esprit de solidarité dont profitent toujours les éléments les plus avancés et ceux-là seulement, de commettre. Mais ils sont poussés par les socialistes, qui se vantent d'avoir, seuls, démoli la bastille du bloc national. Et les socialistes à leur tour sont poussés par les communistes, dont les volontés seront d'autant plus écoutées qu'ils disposent d'un puissant levier électoral et parlementaire, la surenchère, et d'une force aveugle, qu'ils se croient maîtres de déchaîner, l'émeute. Déjà, le 25 mai, ils ont fait un essai de mobilisation, en portant au Père-Lachaise, au mur des fédérés, l'ancien drapeau rouge de la Commune de Paris qu'après la cérémonie, ils envoient en hommage à Moscou. C'est une expérience qui ne sera pas sans lendemain. La Chambre « réactionnaire » qui s'en va et les ministères « de trahison répu-

blicaine » qu'elle a soutenus sont, depuis longtemps, les seuls qui n'aient eu, durant les quatre années de la législature, à déplorer aucune mort d'homme par suite de grève ou d'émeute. Puisse la Chambre pacifique qui arrive au pouvoir en dire autant ! Les communistes ne participeront aux travaux de la Chambre que pour imposer leur programme ou faire une propagande plus efficace du haut de la tribune. Leurs revendications sont nombreuses ; on y lit au premier rang : l'évacuation de la Ruhr, l'annulation du traité de Versailles, le rejet du rapport des experts, le rejet du double décime, l'indépendance des colonies, etc. Certes, tout cela ne sera pas réalisé, mais le programme communiste pousse en avant le programme socialiste, qui pèse sur le programme radical. M. Herriot disait, le 21, à un rédacteur du *Petit Journal* : « J'ai horreur des manœuvres et je ne me laisserai pas manœuvrer. » Acceptons-en l'augure !

En attendant, le marché des changes, si sensible aux moindres sautes de vent, s'est alarmé du triomphe du bloc des gauches : maintiendra-t-il les mesures fiscales prises parce qu'elles étaient indispensables? Voudra-t-il faire voter un impôt sur le capital? L'équilibre du budget n'est-il pas menacé? Le danger était si réel que, le 21 mai, MM. Herriot et Painlevé ont eu, en présence de M. Millerand, un long entretien avec MM. Poincaré et François-Marsal. Que ces hommes d'opinions différentes aient, sous l'aiguillon de la nécessité, examiné en commun les mesures à prendre pour prévenir une nouvelle chute du franc, qu'à la suite de cet entretien, M. Herriot ait déclaré qu'un équilibre rigoureux du budget devait être le premier souci de tout nouveau Gouvernement, c'en fut assez pour déchaîner les colères des extrémistes de gauche.

Que la situation intérieure soit dominée par la situation extérieure, c'est ce que des hommes tels que M. Herriot ne peuvent méconnaître. Mais, malgré leur bonne volonté, pourront-ils résister aux entraînements de la politique de parti? Il existe, — nous le rappelions ici le 15 février à propos d'un article de M. Hilaire Belloc, le publiciste anglais bien connu, — « une conspiration internationale, » qui travaille à rabaisser l'influence française pour restaurer la grandeur allemande et faire rentrer en Europe la Russie communiste. Les complots parlementaires contre M. Poincaré, qui se sont prolongés par la campagne électorale, ne sont, comme l'offensive contre le franc, que des épisodes d'une même bataille. La mauvaise foi des uns, la bonne foi abusée des autres accusaient M. Poincaré et sa

politique d'être un obstacle à la solution des difficultés européennes et à l'établissement d'une paix solide. Les uns et les autres sont maintenant au pied du mur, mais leur tâche est beaucoup plus malaisée que celle de M. Poincaré, qui bénéficiait de deux années d'expérience et d'une politique dont les résultats, patiemment préparés, arrivaient à maturité. Le Président du Conseil de demain aura, lui, à se désolidariser d'alliances compromettantes ou à en subir les conséquences pour le malheur du pays. Il faudra bien, un jour ou l'autre, que le nouveau Gouvernement s'affranchisse du défaitisme, et c'est pourquoi sa tâche est particulièrement difficile, si bien intentionnés que puissent être ceux qui vont prendre le pouvoir. Une expérience prompte leur montrera qu'il faut choisir : ou une France forte et unie soutenant un Gouvernement d'hommes pratiques, généreuse et idéaliste sans se laisser fourvoyer par les idéologies chimériques ; ou la division des partis, l'émiettement des forces nationales, l'utopie triomphante avec, pour sanction, les échecs diplomatiques et la chute du franc.

Le rapport des experts, les négociations franco-anglaises, — dont l'échange de lettres entre M. MacDonald et M. Poincaré a fixé l'état d'avancement, — les négociations de MM. Theunis et Hymans, tracent au nouveau Gouvernement, quel qu'il soit, une ligne de conduite dont il ne saurait s'écarter. Le président du Conseil de demain n'aura rien de plus pressé que de s'entendre le plus vite possible avec M. MacDonald. Ce qu'il faut craindre, c'est précisément qu'il ne soit trop pressé. Ce que nous redoutons, c'est moins qu'il n'utilise pas le rapport des experts comme une base d'accord et d'action interalliée, que de le voir utilisé sans nuances, sans précautions, sans réserves. On savait à Londres qu'il faudrait faire des concessions à M. Poincaré, dont l'échec a réjoui ceux des journaux anglais qui ont toujours été ses adversaires, mais on espère qu'il n'y en aura pas à faire à son successeur. Ainsi, en mettant les choses au mieux, nous aurons les mêmes résultats en les payant plus cher. L'Europe est pleine d'ennemis ou d'amis intéressés de la France, qui s'apprêtent à tirer quelque avantage de sa nouvelle politique. On va tâter la résistance et les dispositions du nouveau Gouvernement; de ses premiers actes dépendra son avenir et celui de la France. L'Allemagne va chercher à prendre sa mesure ; si elle le trouve cuirassé d'énergie et casqué de volonté patriotique, elle baissera pavillon, et ce sera la paix assurée, les réparations payées ; s'il entre dans la voie des concessions, il viendra un moment où, sur la pente fatale, il lui

faudra s'arrêter, et ce sera la guerre, sans alliés, avec un pays déçu et mécontent et un crédit ébranlé.

M. Herriot a déjà senti le péril; en face de la situation paradoxale d'une Allemagne qui donne la majorité aux partis de droite quand certains partis en France réhabilitent le défaitisme, il a jugé nécessaire, s'adressant à un rédacteur du *Vorwærts*, de faire entendre un avertissement : « La solution de la question des réparations doit être atteinte sur la base du rapport des experts. Les républicains allemands peuvent avoir la certitude que je suis l'homme avec lequel la discussion, là-dessus, sera le plus facile. De la partie adverse, je réclame une seule chose: la confiance. Je serai sans parti pris l'interlocuteur du parti républicain allemand, mais j'écarte l'intervention des socialistes comme celle des nationalistes francs ou masqués... Je ne connais ni Ludendorff, ni aucun de ces messieurs de la grande industrie pour lesquels je n'ai d'ailleurs aucune sympathie. Ce que je veux, c'est donner la paix au peuple... Je tendrai de toutes mes forces à obtenir la réconciliation future des nations du continent européen. » Quel Français n'a fait un pareil rêve ? C'est précisément parce qu'il n'a pas été possible d'avoir confiance en l'Allemagne et de s'appuyer sur l'Angleterre que la France a occupé la Ruhr. Puisse M. Herriot être plus heureux !

Tandis que la nouvelle majorité organise difficilement la succession de M. Poincaré, MM. Theunis et Hymans, poursuivant leurs démarches, ont rencontré à Milan, le 18, M. Mussolini. L'entretien, sur trois points, a donné des résultats intéressants : nécessité de prévoir un accord intérallié visant le cas de manquement volontaire de l'Allemagne; — dès que les échanges de vues entre les Gouvernements alliés seront assez avancés, il sera désirable de réunir une conférence interalliée; — la question des dettes interalliées reste connexe avec le règlement intégral définitif du problème des réparations. Ce troisième point paraît n'avoir été que médiocrement goûté par la presse britannique. A la veille d'une conférence interalliée, la France n'a jamais eu plus besoin d'avoir un Gouvernement; l'abstention relative de sa diplomatie en un pareil moment est déjà, par elle-même, un échec.

Même en présence d'événements si graves, il est juste de souligner l'importance de la visite qu'est venu faire en France le ras Taffari, héritier du trône d'Éthiopie et régent de l'Empire pour la « reine des rois, » Sa Majesté Zaouditou. Le Gouvernement et la population parisienne ont réservé un chaleureux accueil au prince

intelligent et avisé qui, après plusieurs années de troubles civils, est devenu le continuateur de la politique de son oncle, le fameux Empereur Menelik II. L'Éthiopie est, en Afrique, le seul État indigène chrétien pleinement indépendant. Cette indépendance, qu'il a su défendre sur les champs de bataille, a été consacrée et garantie, le 28 septembre 1923, par l'admission de l'Éthiopie dans la Société des nations. Le débat, devant l'Assemblée de Genève, fut assez vif; les délégués anglais, italien, suisse, demandaient un ajournement, alléguant que le Gouvernement éthiopien n'est pas assez fort pour se faire obéir dans toute l'étendue de ses frontières et pour y assurer la suppression de l'esclavage et de la traite. La délégation française fit justice de ces accusations intéressées. C'est de cette intervention, conforme aux traditions d'amitié entre la France et l'Éthiopie, que le régent est venu remercier le Gouvernement de la République. L'Éthiopie, qui abrite son indépendance historique dans un puissant bastion de hautes montagnes, n'a pas d'accès territorial à la mer; mais la France qui possède, au fond du golfe d'Aden, l'excellente rade de Djibouti, l'a reliée par un chemin de fer de 785 kilomètres à la capitale de l'Éthiopie, Addis-Abeba : magnifique entreprise, achevée en 1917, dont la prospérité est liée à celle de l'Éthiopie dont elle est le principal débouché commercial et, pour ainsi dire, l'unique voie respiratoire. Le bon aménagement du port de Djibouti importe donc autant à la France qu'à l'Éthiopie. Le Président de la République, au dîner de l'Élysée en l'honneur du ras Taffari, a montré l'étroite solidarité de l'avenir éthiopien et de la prospérité de notre colonie de la côte des Somalis ; il a appelé de ses vœux « une collaboration économique active entre les deux pays. » L'Éthiopie entre, avec de brillantes promesses d'avenir, dans la grande famille des nations libres et civilisées; elle y entre sous les auspices et avec l'amitié de la France : c'est l'heureuse signification de la visite du ras Taffari.

René Pinon.

LE DROIT DE RÉPONSE

ET

LA COUR DE CASSATION

On se souvient que, dans le procès intenté à la *Revue* par MM. Silvain et Jaubert, pour refus d'insertion de leur prose, nous avons été une première fois condamnés par le Tribunal civil. Puis est intervenu cet arrêt de la Cour d'appel, qui fut accueilli par toute la presse comme une délivrance et salué comme l'annonce d'une jurisprudence nouvelle (1).

L'arrêt que vient de rendre la Cour de cassation marque au contraire une régression. A l'audience du 22 mai 1924, en entendant si souvent invoquer la loi de 1822, la Chambre des Pairs et feu M. de Peyronnet, on avait l'impression d'un monde qui aurait dormi cent ans, tandis que tout changeait autour de lui.

En principe, les critiques littéraires, qui ne se sont pas inclinés devant les fantaisies du droit de réponse, doivent s'attendre à être jugés *au criminel*. La loi d'amnistie, votée au lendemain de la guerre, nous a valu d'avoir affaire à la juridiction civile. Ainsi, pour la première fois, la Chambre civile de la Cour de cassation se trouvait appelée à se prononcer sur la question. Elle a pris le parti du moindre effort et suivi docilement la voie tracée par une autre Chambre. En déclarant, que « le droit de réponse est absolu et qu'il peut être exercé même au cas où la réponse a été provoquée, en dehors de toute attaque personnelle, par la critique d'une œuvre littéraire que ses auteurs ont intérêt à défendre, » elle n'a fait que répéter, dans les mêmes termes, les précédents arrêts de la Chambre criminelle.

Si cet arrêt, de rédaction un peu sommaire, n'apporte pas sur la matière controversée grande lumière, par bonheur les conclusions

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1922.

de M. l'avocat général Matter ont été du plus vif intérêt. Nous serions excusables de maudire ce juge qui a jugé contre nous. Mais il y a la manière. Celle de M. Matter, spirituelle et joliment ironique, était, par sa qualité même, un hommage à la littérature, peu goûtée, semble-t-il, en cet endroit. Avec celui-là on peut causer.

Or, en termes discrets, mais aussi clairs qu'on pouvait le souhaiter, M. l'avocat général a donné à entendre ce qu'il pense du droit de réponse tel qu'il en a requis l'application. Ah! s'il lui eût été possible de suivre son sentiment personnel et d'être lui-même de son avis ! Écoutez-le rappeler la tentative faite par M. Cruppi pour introduire dans la loi une disposition, « en quelque sorte modelée sur l'affaire actuelle » et ainsi formulée : « Le droit de réponse ne peut s'exercer contre les articles de critique littéraire ou scientifique, alors que l'intention d'offenser la personne nommée ou désignée ne résulte pas des termes de l'article. » « Est-il permis, s'est alors demandé M. l'avocat général, de donner une opinion toute personnelle? Je trouve cette proposition *juste, normale et équitable.* » Et avant de conclure à la cassation de l'arrêt de la Cour d'appel, — cet arrêt dont on a dit qu'il était « un monument de bon français et de bon sens français, » — il a tenu à déclarer formellement que devant les termes de cet arrêt, comme en raison des « conclusions si fortes » de l'avocat général Dreyfus, il aurait opiné dans le même sens « s'il y avait place ici à des opinions et à des convenances personnelles. » Mais il estime qu'en présence du texte de la loi, « il ne reste aux magistrats, dont je suis, qu'une règle et qu'un devoir : le respect de la loi. » Et voilà, d'après M. Matter, l'antinomie créée par le droit de réponse : le « citoyen » ou, comme on disait autrefois, « l'honnête homme, » juge d'une façon, le magistrat juge d'une autre façon.

La « réponse » jaillit d'elle-même.

Lui aussi, M. le substitut Caous, qui, au Tribunal civil, a conclu en notre faveur, est un magistrat. Lui aussi, M. l'avocat général Dreyfus, qui a présenté à la Cour d'appel de « si fortes conclusions » dans notre sens, est un magistrat ; comme aussi les conseillers de la Cour d'appel et M. le premier président André. Substitut, avocat général, conseillers à la Cour et président de Chambre, eux aussi, sont des magistrats.

C'est donc qu'un magistrat, sans manquer à son devoir professionnel, peut, en présence du droit de réponse, adopter l'une ou l'autre attitude : celle des magistrats dont nous venons de

rappeler les noms, ou celle de leurs collègues de la Cour de cassation. Tel est le fait : dans l'état actuel de la législation et de la jurisprudence, deux conceptions du droit de réponse sont en présence et partagent la magistrature.

L'une qui, maintenant le caractère intangible du droit de réponse, lui reconnaît les mêmes limites qu'à tous les droits, laisse aux tribunaux le soin d'en prévenir les abus, et, pour tout dire, le range dans le droit commun.

L'autre qui fait de ce droit un droit d'exception, un *superdroit*, lui sacrifie toutes les règles de la justice et abaisse devant lui tous les principes du droit. Non seulement le droit de réponse ainsi compris s'applique en matière artistique et littéraire, comme en toute autre matière; non seulement il s'applique dans le cas d'un article erroné ou injurieux, offensant pour la personne ou nuisible à l'œuvre; il s'applique encore dans le cas d'un article « inspiré d'un pur souci d'art, exclusif de toute personnalité. » L'article peut avoir été provoqué, demandé, sollicité; il peut être élogieux, il peut être dithyrambique : droit de réponse. Que « le particulier ait tort ou raison, » qu'il ait ou n'ait pas intérêt à répondre : droit de réponse toujours et quand même. En ce cas, et en ce cas seulement, l'individu est seul juge; la faculté lui est octroyée d'être, au rebours de tous les usages, juge et partie dans sa propre cause : défense est faite à la justice d'intervenir et aux tribunaux de prononcer. Et nous assistons à ce spectacle, inouï dans une société organisée : l'individu invité à se faire lui-même justice!

C'est entre ces deux conceptions, également juridiques, dont la première s'accorde avec le bon sens et l'autre jette le défi au bon sens, qu'auront à choisir une nouvelle Cour d'appel, et, peut-être, la Cour de cassation elle-même.

René Doumic.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

LETTRES
A LA PRINCESSE JULIE

LA PRINCESSE JULIE

Julie Bonaparte naquit le 6 juin 1830 à Rome, à la villa Paolina, de Charles, prince de Canino, et de Zénaïde, fille de Joseph-Napoléon, ancien roi d'Espagne. Dans ses instructions datées de Sainte-Hélène, l'Empereur avait engagé ses neveux et nièces à se marier entre eux, car, déclarés morts civilement, ils n'auraient pu contracter d'alliances dignes du nom qu'il leur laissait.

Ainsi, les deux filles de Joseph s'unirent à leurs cousins germains : l'aînée, Zénaïde, épousa le fils de Lucien, et la cadette, Charlotte, le fils de Louis, roi de Hollande, frère de Napoléon III.

***

Charles-Lucien Bonaparte, célèbre ornithologiste, — « un prince savant et sachant, » disait de lui Alexandre Dumas, — a publié en italien, en anglais et en français, d'importants travaux sur les plantes, les poissons, les oiseaux, enfin sur les animaux de toutes les espèces et de tous les pays. La plus connue de ses œuvres est l'*Iconografia della fauna italica*, qu'il mit dix ans à rédiger, et qui forme trois épais in-quartos ornés de belles planches en couleur.

Le prince de Canino organisa et présida, dans les principales villes de la Péninsule, des congrès scientifiques dont les

membres, choisis parmi d'éminentes personnalités libérales, préparèrent, en prenant contact, l'unité italienne. Ainsi la science servit le patriotisme.

En 1848, la politique vint l'arracher à la science. Élu député de San Ginnasio, il fut nommé vice-président de la Chambre de la république romaine; là il parla toujours en faveur des opprimés et des causes généreuses, mais sa conduite fut diversement jugée. Quand Pie IX revint de Gaète, le prince fut exilé; il se réfugia en Angleterre; mais en 1850, son cousin Louis-Napoléon, qui avait blâmé son attitude révolutionnaire, finit par l'autoriser à s'établir à Paris. Dès lors, fidèle aux traditions républicaines de son père, il se désintéressa de la politique et, au lendemain du coup d'État, il écrivit à l'Empereur la noble lettre que nous publions ici, lui déclarant qu'il se retirait de la mêlée pour se consacrer définitivement à la science, mais qu'il lui recommandait ses enfants.

Le prince Charles Bonaparte au prince président

1er novembre 1852.

Mon cher cousin,

Appliqué par goût dès ma jeunesse, vous le savez, à l'étude des sciences, je n'ai pris part à la politique que lorsque les circonstances m'en ont fait une loi. Ma conduite m'a été inspirée par mon dévouement à l'Italie, refuge de notre famille dans les temps de malheur, et qui, à toutes les époques, nous a donné tant de marques de sa reconnaissance pour les actes de l'Empereur en faveur de sa nationalité. J'ai cherché à payer ma dette : ma conscience est satisfaite, l'histoire me jugera. Quant au présent, ma voie est toute tracée : placé naturellement par mes précédents en dehors du cours actuel de la politique, je désire rentrer plus que jamais dans la vie privée et dans ces études scientifiques qui seront ma plus douce consolation dans ma retraite.

Un seul motif aurait pu me retenir : la nécessité de veiller au sort de mes enfants, mais je ne crains pas, mon cher cousin, de manquer à mes devoirs envers eux, en remettant entre les mains de Votre Altesse impériale le soin de leur avenir. Petits fils à la fois de Joseph et de Lucien, la mesure de leurs droits vous est connue, et de leur côté, dignes du nom qu'ils portent, ils

n'oublieront jamais que la femme de votre frère, si tendre pour eux, était la sœur de leur mère.

Je suis avec respect, mon cher cousin, de Votre Altesse Impériale, etc.

CHARLES-LUCIEN BONAPARTE.

Quant à la princesse Zénaïde, — bien que, pour l'attirer à Paris, son cousin lui eût offert un logement au palais du Luxembourg où elle était née en 1801, — elle avait conservé un si douloureux souvenir de la débâcle de 1815 qu'elle ne voulut pas s'exposer à voir une nouvelle invasion; elle ne se laissa pas séduire par les offres de l'Empereur, et elle resta en Italie avec ses enfants (1). Elle mourut à Naples le 8 août 1854, en soignant du choléra son plus jeune fils, le prince Napoléon-Charles.

* * *

Julie épousa à Rome, à la chapelle du palais Bonaparte, le 30 août 1847, Alexandre del Gallo, marquis de Roccagiovine. Malgré des dissentiments politiques entre ses parents, elle avait gardé à son père exilé un culte passionné, comparable à celui que Mme de Staël professait pour Necker. Aussi, dès que les circonstances le permirent, elle entraîna son époux à Paris, dont le président venait d'ouvrir les portes au prince de Canino.

Les vingt ans de la jeune marquise, son naturel méridional, sa grâce enfantine, son esprit primesautier ne tardèrent pas à faire la conquête de la grande ville. Éblouie elle-même par son propre succès et par l'irrésistible rayonnement de la Ville lumière, elle comprit que sa patrie véritable était sur ce sol fécond où les idées naissent et mûrissent, comme ailleurs les orangers. Son cœur battit avec le cœur de la nation dont les aînés évoquaient les souvenirs du premier Empire et dont les jeunes avaient une foi aveugle dans l'avenir du second, qui s'annonçait sous de glorieux et pacifiques auspices. Une aube

(1) La princesse Zénaïde hérita de son père le roi Joseph, la maison des Bonaparte, sise à Ajaccio; en 1852, le prince-président étant reconnu comme chef de la famille, sa cousine lui fit hommage du berceau de leurs ancêtres. A la mort de l'Impératrice Eugénie, devenue à son tour propriétaire de cette humble mais historique demeure, le prince Victor-Napoléon trouva que la maison où était né l'Empereur devait revenir à la France et, par un geste patriotique, il l'offrit au Gouvernement de la République, qui l'accepta et la décréta monument national.

lumineuse semblait se lever sur la France. La jeune femme ne vit plus pour elle d'autre séjour possible hors du beau pays de ses ancêtres et elle résolut de fixer sa demeure à Paris.

L'Empereur lui-même seconda ses projets. N'ayant pu attirer la mère, touché peut-être par l'émouvante recommandation du père, Napoléon III consentit à retenir les enfants. Il mit à leur disposition le bel hôtel Montholon, situé rue de Grenelle, 142, en face l'Archevêché.

La princesse Julie, — c'est sous ce nom qu'elle fut connue sous l'Empire, — s'installa au rez-de-chaussée surélevé de quelques marches, entre la cour d'honneur et le profond jardin dont les grands arbres en s'unissant à ceux du voisinage donnaient l'illusion d'un parc. Le salon de satin blanc aux fines boiseries argentées ne tarda pas à voir accourir les adhérents du nouveau régime et aussi certains personnages de l'opposition, heureux d'avoir un terrain neutre pour rencontrer des adversaires qui les tiendraient au courant des nouvelles et auxquels ils pourraient exhaler leurs récriminations, sans se compromettre. Les mécontents eurent du moins l'agrément d'empêcher ce salon de prendre le banal caractère officiel ; ils lui donnèrent même un certain cachet frondeur qui ne devait pas déplaire au souverain, tant il se savait défendu là où régnait sa spirituelle cousine.

La princesse Julie possédait les dons requis pour tenir un salon : l'art de faire donner à chacun sa note, et celui plus rare encore de savoir écouter et d'admirer les autres ; elle était douée d'un esprit fin, curieux de s'instruire et, quoique parfois malicieuse dans ses demandes, pour faire marcher la conversation, elle avait un cœur tendre qui compatissait à toutes les misères humaines : ses familiers comptaient sur son amitié qui survivait aux faiblesses, et même aux désertions. Fidèle à la devise qu'elle avait adoptée et qui la peignait tout entière : « ferme de cœur, mobile d'esprit, » elle savait diriger une causerie en passant d'un sujet à l'autre tout en conservant la constance de ses sentiments.

Et cependant, comme l'écrivait une de ses amies, elle fut un peu incomprise par sa famille, sauf par l'Empereur, pour lequel elle avait une réelle affection. Les autres parents étaient gênés par son esprit, trop philosophique pour les dévots, trop chrétien pour les frivoles et surtout trop spiritualiste pour la foule toujours un peu bornée.

La princesse avait su choisir dans tous les partis une élite qui faisait honneur à son goût et à son indépendance : sous ses conciliants auspices se rencontraient chez elle le prince Napoléon et M. Thiers, Émile Ollivier et Billault, La Gueronnière, surnommé la bouquetière du Sénat pour les fleurs qu'il distribuait à ses collègues, Émile Montégut, le meilleur traducteur de Shakspeare, et Maury l'auteur de *Le sommeil et les rêves*, Sainte-Beuve, Mérimée et Flaubert, Caro et Renan, l'archevêque de Paris, Mgr Darboy, et le Père Hyacinthe, l'ambassadeur d'Angleterre, lord Lyons, et le ministre d'Italie, le chevalier Nigra. Les femmes étaient en minorité : la princesse leur appliquait le mot célèbre : « Celles qui viennent me font honneur, celles qui ne viennent pas me font plaisir; » au lieu de les éloigner, cette invitation peu engageante attirait les curieuses qui accouraient dans l'espoir de faire quelque rencontre... défendue, et de rencontrer des personnalités... suspectes qu'elles ne voyaient pas ailleurs. C'étaient la dernière maréchale de l'Empire, la duchesse d'Albuféra et sa fille la spirituelle comtesse de la Redorte; la duchesse de Galliera, qui représentait la Cour de Louis-Philippe, et la comtesse Adrienne de Montebello, dame de l'Impératrice Eugénie; Madame Blanchecotte, auteur de jolies pages, vers et prose, recueillies sous le titre : *le Long de la vie*; elle était protégée par Sainte-Beuve, auquel elle rappelait l'humble Marceline; la blonde duchesse Colonna, qui prenait le pseudonyme de Marcello pour signer les bustes de célébrités des deux sexes et la Pythie sur son trépied qui orne l'entrée de l'Opéra. Parfois une visiteuse imprévue qui semblait détonner dans ce milieu austère avec sa voix criarde et son accent exotique : la princesse de Metternich ! La spirituelle Autrichienne, se plaisant aux contrastes, ne dédaignait pas de faire une apparition dans ce salon plus sérieux que le sien, — entre deux fêtes mondaines, — soit qu'elle prît un malin plaisir à choquer des douairières, soit au contraire qu'elle éprouvât une certaine satisfaction à leur montrer qu'en dépit de ses allures tapageuses et grâce à son don d'assimilation, elle était de force à entonner un couplet philosophique aussi facilement qu'une chanson grivoise.

Je me souviens qu'en 1869, un mercredi de décembre, dans le salon blanc, Renan et Caro étaient absorbés dans une controverse sur l'idée de Dieu, quand la porte s'ouvrit à deux battants

et le maître d'hôtel annonça : « Son Altesse l'Ambassadrice d'Autriche ! » Tous se levèrent, la princesse entra en coup de vent, et, après avoir promené un sourire satisfait sur l'assemblée ahurie, elle s'effondra dans un fauteuil et s'écria en baissant les yeux : « Ça y est ! »

On se regarda, on se demanda quelle alliance diplomatique l'ambassadrice, qui était dans le secret des dieux, allait révéler : il s'agissait simplement d'une reprise d'alliance conjugale entre la « jolie laide » et son mari dont les petits journaux avaient dénoncé les infidélités, et que l'adroite princesse avait rattelé à son char. « Ça y est ! » C'était une façon peu protocolaire d'annoncer la prochaine naissance de son troisième enfant, — après douze ans d'entr'acte !

Émile Ollivier, dans sa grande fresque de *l'Empire libéral*, a placé un petit tableau de genre qui met une note familière et vivante entre les pages de la grande histoire : on songe à l'une des scènes intimes dont Michel-Ange a encadré le plafond biblique de la Sixtine :

« On remarquait alors dans la société impériale deux jeunes princesses Bonaparte : la princesse Charlotte, comtesse Primoli, véritable rêve de grâce aussi attrayante que bonne, qui portait partout la joie avec elle ; la princesse Julie, marquise de Roccagiovine, d'un esprit primesautier et cultivé, d'un cœur haut, d'une large tolérance, recevant à la fois Sainte-Beuve, Renan et le Père Hyacinthe, alors carme édifiant, Billault et Émile Ollivier. Très liée avec l'amie de M. Thiers, la duchesse d'Albuféra, elle assistait souvent aux entretiens journaliers. On le cajolait, on lui offrait du chocolat, il leur lisait les fables de La Fontaine ou tout autre chef-d'œuvre de notre littérature ; on causait de tout, excepté de politique ; il ne songeait qu'à reposer et rafraîchir son esprit (1). »

***

Cette jolie gaîté, — cette *spensieratezza*, selon la charmante expression italienne, — qui présidait à ces aimables réunions, fut assombrie par le plus cruel malheur qui puisse frapper une mère : la princesse Julie vit mourir entre ses bras sa

(1) Émile Ollivier, *L'Empire libéral*, t. VI.

fille aînée qui n'avait pas encore quinze ans. Lætitia faisait penser au vers de Sainte-Beuve :

Toujours je la connus pensive et sérieuse.

C'était une nature d'élite qui avait déjà la maturité et le charme des êtres destinés à mourir jeunes. Profondément religieuse, son linceul fut le voile de sa première communion, et elle expira, ayant Dieu sur les lèvres et dans le cœur. Naturellement, les amis de la malheureuse mère en l'entourant essayèrent de l'aider à traverser cette terrible épreuve; mais, — après le Père Lacordaire qui lui écrivit des lettres admirables, — celui qui sut le mieux trouver le chemin de ce cœur brisé, ce fut l'auteur de la *Vie de Jésus*. L'année précédente, Ernest Renan avait perdu une sœur adorée et consacré quelques pages exquises à l'âme si pure de sa chère regrettée; il offrit le précieux petit volume à la princesse, et cette mère éplorée, qui, depuis la mort de sa fille, n'avait pu fixer son attention sur un livre, entr'ouvrit cet émouvant mémento... Touchée dès les premières lignes par la sincérité et la profondeur de cette douleur, sœur de la sienne, elle suivit, à travers les pleurs du frère, l'agonie d'Henriette dont le caractère grave et tendre lui rappela sa Lætitia : pour la première fois, elle put verser des larmes sur un autre malheur que le sien.

Renan lui fut reconnaissant de cette sympathie affectueuse, qui se manifesta courageusement, au milieu des injures que son trop fameux livre lui avait attirées. Quelque temps après, la princesse lui ayant envoyé son album, il saisit cette occasion pour exprimer sa gratitude : « Vous avez voulu, madame, que j'inscrive ici mon nom à la suite d'autres beaucoup plus illustres et j'obéis. Mais c'est moi qui suis fier de pouvoir placer le vôtre parmi ceux des personnes qui ne se sont pas méprises sur ma pensée. Le jour où Votre Altesse daigna me dire qu'elle avait trouvé dans quelques pages de moi un sentiment religieux et consolant, elle me causa une vive joie dont je garderai un profond souvenir. » Les deux douleurs se confondirent et formèrent une amitié que seule la mort put briser.

Il restait à la princesse Julie une autre enfant; mais, autant Lætitia était mélancolique et semblait marquée par le destin, autant Mathilde aimait la vie et répandait la joie autour d'elle.

Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux,

pouvait-elle dire avec la jeune captive. Hélas! elle aussi devait disparaître. M. d'Ideville note dans son Journal d'un diplomate : « *Rome, 21 mai 1865.* La fille de la princesse Julie est morte ce matin. Elle avait quinze ans. Nous l'aimions beaucoup, quoique la connaissant depuis peu de temps : chaque matin nous la rencontrions dans notre rue solitaire. C'était une délicieuse enfant remarquablement intelligente. La douleur de la mère est horrible. »

La malheureuse mère, non encore consolée de la mort de sa première fille, commençait à se rattacher à l'existence par le sourire de la seconde : elle l'accompagnait à des fêtes intimes et jouissait de ses petits succès... La jeune fille envolée, elle repoussa toute consolation terrestre. Le Père Hyacinthe, qui prêchait alors une retraite à Saint-Louis, lui fut seul secourable : son irrésistible éloquence eut pitié de cette détresse et l'aida à traverser cette seconde épreuve. La princesse Julie n'oublia pas l'appui que le carme lui avait prêté à cette heure douloureuse et, quand il déserta son couvent et fut mis au ban de la société, elle continua à lui prouver son reconnaissant attachement.

Comme ses deux filles étaient mortes à Rome, le marquis de Roccagiovine ramena sa femme à Paris. Elle se retira du monde, mais le monde ne l'abandonna pas et ses charitables amis venaient causer doucement auprès de son fauteuil, tandis qu'elle poursuivait son rêve intérieur, laissant de temps en temps échapper quelque mot bienveillant pour leur exprimer sa gratitude ; c'était une douleur contenue, mais courageuse : elle savait cacher le glaive qui lui perçait le cœur sous un sourire accueillant...

Survint l'année terrible et sa désastreuse campagne dont la princesse Julie, — peut-être inspirée par M. Thiers, — avait toujours redouté l'issue... Elle dut quitter la France qu'elle ne devait plus revoir. Elle se réfugia alors à la Ville Éternelle où elle retrouva ses trois sœurs et son frère le cardinal, enfermé au Vatican avec le Pape. Son frère cadet, Napoléon-Charles, vaillant soldat, se trouvait bloqué à Metz avec Bazaine.

Dès lors, la princesse Julie partagea son temps entre son

palais du Foro Trajano et son château de Mandela où elle accueillait les Français de passage : Renan, Hébert, Besnard et, en dernier lieu, l'abbé Duchesne, nommé directeur de l'École de Rome, furent ses hôtes préférés. Avec ses amis lointains, elle entretenait une correspondance active qui lui permettait de se tenir au courant des affaires de France, dont elle ne se désintéressa jamais. Elle s'éteignit doucement et courageusement dans sa demeure de la place Trajane, le 28 octobre 1900, entourée de ses fils et de ses petits-enfants, et elle repose à Mandela auprès de ses filles toujours regrettées.

***

La princesse Julie a laissé de nombreux cahiers d'extraits de lectures et de pensées personnelles ; des portraits de famille, des fragments politiques et littéraires, ainsi qu'un volumineux journal qu'elle intitulait : « Notes et souvenirs, » dont il serait intéressant de publier quelques chapitres. Son fils, Lucien, avait commencé à mettre en ordre les papiers de sa mère quand il fut interrompu par la mort qui vint l'arracher à son pieux travail.

La piquante mémorialiste fut un moment découragée dans son œuvre par sa mésaventure avec Sainte-Beuve, que ce rancunier vieillard conte dans ses « Lettres à la princesse. »

Sainte-Beuve, on s'en souvient, avait prié la princesse Julie de lui communiquer un de ses cahiers, espérant sans doute y trouver quelque anecdote dont il aurait pu saupoudrer un de ses *Lundis*. Flattée dans son amour-propre d'écrivain, elle s'empressa de lui envoyer le petit volume demandé ; mais, dans sa hâte de satisfaire le critique, elle prit le premier de ses carnets qui lui tomba sous la main. Elle oublia qu'il contenait une page sévère pour l'auteur de *Volupté* dont elle contait la vie domestique peu édifiante. Au lieu de sourire de cette bévue, Sainte-Beuve manqua d'esprit : il la divulgua de sa plume la plus acérée et remplit de confusion la pauvre étourdie. Quand on apprit à Napoléon III la maladresse de sa cousine, il se contenta de dire avec son flegme habituel : « Comment peut-on avoir l'idée d'écrire sur les gens ce qu'on en pense ?... »

***

La princesse Julie n'avait point échappé à la maladie de l'album qui sévissait encore sous l'Empire. Elle avait un petit livre relié en maroquin vert avec un semis d'abeilles d'or où elle condamnait les habitués de son salon à laisser une trace de leur passage. Je transcris quelques-uns de ces aphorismes tour à tour plaisants ou sérieux :

Album, substantif masculin, petit livre blanc qu'une femme malicieuse s'amuse à faire couvrir de platitudes par des gens d'esprit. (*Dictionnaire de l'Académie*, édition de l'année prochaine.)

ÉMILE AUGIER.

Je ne connais qu'un défaut à la princesse Julie, mais il est considérable : elle a un album.

P. MÉRIMÉE.

Définition anglaise d'un album : *A trap to catch a sunbeam.*

H. TAINE.

Celui qui ne dit pas du mal des femmes ne les aime pas, puisque la manière la plus profonde d'aimer quelque chose est d'en souffrir.

GUSTAVE FLAUBERT.

Il en est de la pointe de l'esprit comme d'un crayon : il faut recommencer à le tailler sans cesse.

SAINTE-BEUVE.

Un ancien a écrit un beau livre sur l'utilité des ennemis. Il n'y a pas assez insisté. Les ennemis seuls nous tiennent en haleine, nous obligent à tirer de notre fond tout ce qu'il contient, à élever sans cesse notre âme, à purifier de plus en plus notre vie, à devenir chaque jour un peu moins imparfaits. Remercions-les donc au lieu de les maudire. Profitons de leur haine au lieu de la leur rendre.

ÉMILE OLLIVIER.

Les esprits qui s'élèvent et deviennent vraiment grands sont ceux qui ne sont jamais satisfaits d'eux-mêmes dans leurs œuvres accomplies, mais qui tendent toujours à mieux dans les œuvres nouvelles.

CLAUDE BERNARD.

Je n'ai jamais pu croire que la grâce, la beauté, la bonté, le génie fussent des choses vaines. Le dévouement, le sacrifice sont un devoir et un besoin pour l'homme ; dès lors je ne vois plus de limites à l'horizon qui s'ouvre devant moi. Comme les parfums des îles Fortunées qui voguaient sur la surface des mers et allaient au-devant des vaisseaux, cet instinct divin m'est un augure d'une terre inconnue et un messager de l'infini.

E. Renan.

A la princesse Julie

Vous dont la jeune rose au vent d'été s'effeuille,
Que me demandez-vous d'y chanter un accord ?
Chanter ? il n'est plus temps, la douleur se recueille.
Arbre de mon printemps, laurier, garde ta feuille,
Pour verdir sur mon front le bouquet de la mort.

A. de Lamartine.

Les histoires contemporaines disent généralement que la maison Bonaparte a cessé de régner. Elles se trompent. La grâce et la bonté lui conservent à l'ombre de la colonne Trajane un petit royaume où il fait, ma foi, très bon de vivre.

Un des sujets du dit royaume,

L. Duchesne.

La princesse Julie voulut léguer à Mgr Duchesne, qui l'assista pieusement jusqu'à la dernière heure, le cachet adopté par la famille Bonaparte après la catastrophe de 1815 : un chêne frappé par la foudre mais portant entre ses branches dépouillées de leurs feuilles la mélancolique devise où perce un rayon d'espoir : *finchè sol ritorna,* — jusqu'au retour du soleil.

J.-N. Primoli.

LETTRES D'ERNEST RENAN

Athènes, 16 mars 1865 (1).

Princesse,

Votre lettre si bienveillante, si aimable, m'a été d'une grande consolation. Je l'ai reçue à Beyrouth où me retenaient des soins douloureux. L'objet principal que je m'étais proposé en revoyant le Liban était de faire un pèlerinage au tombeau de ma sœur et de vaquer aux tristes devoirs qu'une fatalité inouïe m'empêcha de remplir il y a quatre ans. Je revenais ces belles montagnes où j'ai laissé une si chère portion de moi-même, quand je reçus vos précieuses pages remplies d'un sentiment si élevé.

Si je n'y ai pas répondu plus tôt, c'est que depuis ce temps notre voyage nous a laissé à peine quelques intervalles de repos. Je préférais d'abord vous écrire d'Athènes et pouvoir vous dire mon impression sur cette ville extraordinaire, impression que j'attendais moi-même avec une sorte d'anxiété.

Mon attente a été vraiment dépassée et je dois dire que Rome même, quoique si riche d'endroits poétiques, ne m'a pas fait un tel plaisir. L'esprit de gaieté fine, d'éternelle jeunesse, de goût exquis qui fut le privilège de l'ancien peuple d'Athènes, vit encore ici, et, comme un génie du lieu, s'empare tout d'abord de l'étranger.

Nulle part, pas même à Florence, on ne trouve un si heureux mélange de sérieux et de grâce, de charme et de noblesse. L'honnêteté, la sincérité de cet art grec sont quelque chose qui améliore, calme et repose. Pas une ombre de charlatanisme; rien pour le décor. Comparé à cela, l'art romain n'est qu'une pose pompeuse, l'art égyptien n'est qu'un grossier tâtonnement. A la vue de ces œuvres achevées, nul sentiment pénible, nul retour mélancolique ou inquiet; c'est la joie pleine que donne la perfection. La conscience et le soin apportés à l'exécution

(1) Cette lettre a été écrite au cours du second voyage en Orient (1864-1865), qu'Ernest Renan fit en compagnie de sa femme Cornélie Renan, sans mission officielle et dans le dessein de refaire les étapes, parcourues par saint Paul, et de préparer le volume des *Apôtres* (avril 1866) et le *Saint Paul* (1869). Il est intéressant de rapprocher ce document de la *Prière sur l'Acropole* (*Revue* du 1er décembre 1876), car plusieurs traits et impressions de l'œuvre célèbre apparaissent déjà ici.

de ces ouvrages sont vraiment merveilleux. On resterait du temps en contemplation, devant une moulure, un chapiteau, un simple mur. Le Parthénon dépasse en vraie grandeur nos églises gothiques les plus gigantesques. L'Erechthéion est un bijou sans égal. Le paysage est à l'avenant de ces chefs-d'œuvre, plein de charme et de légèreté. Enfin la ville moderne est un séjour fort agréable. La population est gaie et douée d'un vif sentiment d'élégance. Peu de coins de terre m'ont autant souri que celui-ci. Nous y aurons passé six semaines et nous commençons avec regret à compter les jours qui nous restent encore.

Mais j'ai à voir les sept églises d'Asie, puis Philippes, puis Thessalonique, puis Corinthe. Sûrement, si je n'étais pas engagé par une sorte de devoir à continuer mes *Origines du Christianisme*, je me dévouerais tout entier à l'étude d'Athènes. Quel livre délicieux serait une *Histoire d'Athènes*, faite année par année, mois par mois, presque jour par jour! Je ne désespère pas d'amener M. Taine à entreprendre un tel travail; je l'endoctrinerai obstinément sur ce chapitre à mon retour. Nous avions du reste dignement conquis le droit de nous reposer ici. Notre voyage de la Syrie du Nord et notre navigation d'Alexandrette au Pirée avaient été fort pénibles. J'ai voulu voir Antioche, point très difficilement accessible. Cette course en hiver, dans un pays fanatique et dénué de tout, a mis à de rudes épreuves le courage de mon amie. Ce n'est pas sans une vive émotion que j'ai visité cette ville, second berceau du christianisme après Jérusalem, et que je me suis assis à Séleucie sur le môle du port d'où partit saint Paul, portant avec lui les destinées religieuses du monde. Que les luttes dont l'écho lointain parvenait jusqu'à moi, prenaient de là pour moi un sens simple et clair! Je me réjouis presque d'avoir été éloigné de France pendant tout cet orage religieux; pour bien juger du passé, il ne faut pas se laisser trop préoccuper des bruits du présent.

L'Égypte, par laquelle j'avais commencé mon voyage, m'avait aussi grandement intéressé. Ce n'est point la beauté qu'il y faut chercher. L'art, bien que grandiose, y resta toujours médiocre. Mais la valeur scientifique de ces monuments, remontant pour la plupart à une prodigieuse antiquité, est tout à fait hors ligne. M. Mariette a dirigé là une entreprise

vraiment unique en ce siècle. Il y a déployé une persévérance, une force de caractère admirable. Je ne puis pas dire que l'Égypte soit mon pays de prédilection. Gâté par la nature pleine de finesse et de variété de la côte de Syrie, je n'ai pu m'habituer à ce paysage monotone, à ce sol poudreux et sale, à ces eaux stagnantes ou bourbeuses. Je doute même, avec des médecins bien plus compétents que moi, des vertus attribuées au climat de l'Égypte; pour moi, je l'ai trouvé irritant et variable à l'excès. Peu de voyages, néanmoins, font une plus profonde impression. La beauté du ciel y est sans égale; ni l'Italie, ni la Grèce, ni la Syrie ne peuvent donner une idée de cela.

Votre pensée, princesse, relativement à la Bibliothèque du Vatican, était excellente. Mais j'ai appris par des journaux que vous étiez de retour à Paris; il n'y a donc plus lieu d'y donner suite. Je ne crois pas, du reste, que la Bibliothèque du Vatican, en supposant que des savants libres puissent un jour y travailler à l'aise, réserve de grandes surprises en ce qui concerne l'antiquité. Ce sont les Archives pontificales et celles de l'Inquisition qui offriraient des trésors pour l'histoire du moyen âge et pour celle des temps modernes.

Vivant depuis quatre mois en compagnie des morts, j'ose à peine vous dire les réflexions qui me sont venues sur des événements que vous voyez de si près et sur lesquels j'aimerais tant à avoir votre opinion (1). J'ai toujours regardé l'union des qualités si grandes et si diverses de l'Empereur et du prince Napoléon comme la condition de salut pour notre pays. Le Césarien vit et prospère par ces sortes d'associations. La plus belle époque de l'Empire romain a été celle des Antonins, où le principe d'adoption et de partage du pouvoir prévalut. La marque de confiance que l'Empereur a donnée au prince m'a donc causé une grande joie. La haute sagesse et la profonde modération de l'Empereur combinées avec l'esprit pénétrant, la facilité, la brillante initiative du prince peuvent faire des merveilles. En ce qui concerne la question religieuse, je pense qu'il faudrait tendre tout doucement à la séparation de l'Église et de l'État. Il vaudrait mieux, ce me semble, moins deman-

(1) L'Empereur avait nommé le prince Napoléon vice-président du Conseil privé, par un décret signé le 24 novembre 1864 et publié dans le *Journal officiel* du 3 janvier 1865.

der à l'Église et aussi lui accorder moins; se mêler moins de ses affaires, mais aussi ne pas la laisser se mêler désormais de l'État; donner à l'évêque toute liberté pour sa correspondance et ses mandements, mais ne pas lui accorder les destitutions et autres mesures d'intolérance qu'il réclame au nom d'une prétendue religion d'État. Mais que vous dirais-je sur ce sujet, princesse, que votre sens droit et votre ferme jugement n'aient déjà su voir? Après mon retour qui aura lieu vers la fin du mois de mai, je me promets comme une vraie fête de m'entretenir avec vous sur ces graves sujets.

Veuillez me permettre de présenter ici mes devoirs à M. le marquis Roccagiovine et daignez agréez, madame, l'expression du profond respect et des sentiments élevés avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble et très obéissant serviteur.

Sèvres, 26 juillet 1865.

Princesse,

Mme Cornu m'a remis, quelques jours après mon retour, votre lettre de Rome du 26 avril (1). J'avais appris en Orient le malheur qui vous a frappée postérieurement à cette dernière date (2). Il n'y a pas de consolations pour de telles douleurs, et si je ne connaissais, madame, l'élévation de votre esprit et de vos sentiments, j'oserais à peine toucher à une plaie qui saigne encore. Mais je trouve qu'en ces cruels moments les plus imposteurs sont ceux qui cherchent à distraire l'âme de la triste pensée qui lui sert d'entretien. Certainement, les anciennes croyances religieuses, avec leurs assurances précises, avaient pour ces pertes irréparables des adoucissements merveilleux. Si nos idées morales et philosophiques sont muettes devant la mort, c'est notre faute. La vérité pure, si nous savions la voir, serait plus belle et plus consolante que la vérité entourée de nuages et de voiles.

Je crois de plus en plus que le sentiment qui fait le fond de la religion est vrai, que ce sentiment ne disparaîtra pas

(1) Mme Cornu, née Hortense Lacroix, filleule de la reine Hortense, qui sous le nom de Sébastien Albin, publia plusieurs ouvrages sur la littérature allemande. Née à Paris en 1812, elle mourut à Longpont, le 16 mai 1875.

(2) La princesse Julie avait perdu, le 21 mai 1865, sa fille Lætitia âgée de quinze ans.

comme tant d'erreurs dont le progrès de la raison a fait justice. Mais quand arriverons-nous à trouver une expression pour cet infini qui nous écrase et nous éblouit, plutôt qu'il ne nous réchauffe et ne nous éclaire? Il est pénible d'être obligé de s'en remettre à l'avenir pour la satisfaction des besoins les plus impérieux du cœur.

J'ai porté ces problèmes avec moi dans tout mon voyage et j'espère que ce voyage ne sera pas inutile pour donner la vie et la vérité au tableau que j'essaie de faire de la crise religieuse du premier siècle. D'un bout à l'autre nous avons été extrêmement favorisés. Notre santé a été excellente; le courage de ma chère compagne ne s'est pas un moment démenti. Notre course d'Asie-Mineure a été rude et non sans danger, mais très fructueuse. Notre visite à Corinthe et à Salonique, au contraire, n'a été qu'une promenade. La Macédoine m'a enchanté. Je crois que je réussirai à donner à ces villes et à ces pays leur physionomie propre à l'époque dont j'ai à traiter. Nous avons fini par Constantinople, qui est bien la plus merveilleuse fête pour les yeux qu'on puisse rêver. Mais tout s'y borne au pittoresque du paysage. A l'exception de Sainte-Sophie qui est une œuvre de génie, Constantinople n'a pas un monument qu'on puisse appeler beau. L'état social et politique du pays m'a fort intéressé. La Turquie traverse une sorte de crise; elle est en train de se reconstituer; sans s'être améliorée, elle s'est remarquablement fortifiée; cela est étrange, mais réel. Si l'état actuel des choses en Turquie dure encore quinze ans sans secousse grave, l'Empire ottoman, qu'on avait pu croire près de se disloquer, est raffermi pour des siècles. L'action de la France dans ces parages est, depuis quelques années, bien affaiblie.

L'éclat qui a eu lieu entre l'Empereur et le prince Napoléon m'a fort attristé (1). La France n'a pas trop de toutes ses ressources pour faire face aux difficultés du présent et de l'avenir. Je crains que le ministère de l'Empereur, satisfait de régner

(1) Dans un discours prononcé à Ajaccio le 15 mai 1865, le prince Napoléon, ayant parlé avec sévérité du Gouvernement, fut blâmé par Napoléon III dans une lettre qui parut le 27 mai au *Moniteur*. Le prince Napoléon offrit alors sa démission de vice-président du Conseil privé et de président de la Commission de l'Exposition Universelle de 1867, et ces deux démissions furent acceptées par l'Empereur.

seul et manquant de stimulant, ne s'endorme et ne s'aveugle sur les exigences du temps et du pays.

Je suis tout entier à mon histoire des Apôtres, dont j'espère donner un volume dans six mois. Je suis bien heureux de pouvoir vous annoncer, princesse, que mon petit Ary, à l'état duquel vous avez eu la bonté de vous intéresser, va miraculeusement bien. Le pauvre enfant que nous avions laissé paralysé des jambes et cloué sur son lit, nous l'avons trouvé alerte et gai, quoique un peu courbé encore. Nous espérons tout à fait le conserver et sans infirmité grave.

La princesse Charlotte, que j'ai vue il y a quelques jours, m'a dit que nous pouvions espérer votre prochain retour. Croyez, madame, que personne ne l'attend plus impatiemment que moi et n'est, avec de plus respectueux sentiments,

Votre tout dévoué serviteur

Paris, 28 avril 1866.

Chère princesse,

Je reviens de chez Mme d'Agoult, de qui je n'ai pu réussir à obtenir communication de *Julien* (1). Votre Altesse trouvera pour cette communication des négociateurs plus habiles que moi. Je remets l'album à Votre Altesse. Nous partons mardi prochain pour la campagne, mais je viendrai souvent à Paris et j'aurai l'honneur d'aller présenter mes devoirs à Votre Altesse aux jours où je peux la trouver. Agréez, princesse, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très obéissant serviteur.

Sèvres, 15 septembre 1866.

Madame,

La lettre de Votre Altesse m'apprenant son départ pour Arcachon m'a fait vivement regretter d'avoir renoncé au même voyage. Mais il était trop tard pour revenir à un projet que nous avions déjà remplacé par d'autres plans. Bien des fois, dans les circonstances assez graves que nous traversons, j'ai songé à vous, à votre jugement si sûr, à vos appréciations si

(1) *Julien* est une œuvre peu connue de Mme d'Agoult.

élevées. Comme vous, princesse, je me réjouis que l'Empereur ait nettement préféré la politique de la paix. Une rupture avec le prince et une alliance avec l'Autriche eût été un malheur et une faute peut-être irréparables. En dépit de bien des apparences, je regarde l'alliance de l'Allemagne et de la France comme nécessaire et assurée. Aucune rivalité historique n'a égalé en violence celle de la France et de l'Angleterre ; cependant, nous voyons depuis plus de trente ans l'alliance franco-anglaise persister, malgré bien des nuages, et porter les meilleurs fruits pour le progrès de la civilisation. Réunies, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie peuvent être maîtresses du monde et assurer définitivement le triomphe des principes vraiment libéraux.

Je suis frappé de plus en plus de ce que l'Empereur a montré depuis quelque temps de haute raison. Comme il s'est montré supérieur à son entourage et au public! Mais je suis parfois effrayé du peu d'éducation du public, de la faiblesse, de l'ignorance, du peu de sérieux de l'entourage. La France traverse une crise. Il faudrait renouveler bien des choses. L'Empereur pourra-t-il toujours gouverner, avec un personnel insuffisant comme intelligence et comme savoir, en présence de difficultés comme celles que crée cette malheureuse affaire du Mexique?

Voilà la question que je me pose souvent. La France a des ressources infinies ; mais on ne saurait nier que, par des circonstances qui sont encore plus la faute du pays que du gouvernement, beaucoup de ces ressources demeurent étouffées. On fait la part trop belle à la médiocrité. La médiocrité a été ce qu'il fallait pendant que le principal devoir du Gouvernement était de produire l'apaisement; suffira-t-elle maintenant qu'il s'agit surtout de produire l'éveil?

Maury est de retour; mais il compte faire encore un voyage avant la fin de la saison (1). Il y a bien longtemps que je n'ai eu des nouvelles de l'excellente Mme Cornu. Je pense qu'elle est en Allemagne. Son mari, que je rencontrais fréquemment au chemin de fer, n'y paraît plus. Hélas! je crains beaucoup pour la santé de cette admirable personne. Quelle perte serait celle

(1) Louis Alfred Maury, membre de l'Institut et directeur général des Archives depuis avril 1868.

d'une âme si dévouée au bien, d'un patriotisme si ardent et si pur!

Je n'ai pas vu le prince Napoléon tout cet été. On ne sait où le saisir, et je vis comme un reclus, tout occupé d'une revision approfondie de ma *Vie de Jésus* en vue d'une édition entièrement nouvelle. Oserai-je vous prier, princesse, de vouloir bien présenter mes devoirs à M. le marquis de Roccagiovine et d'agréer l'hommage de profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

De votre Altesse

Le très humble et très obéissant serviteur.

Paris, 15 décembre 1866.

Madame,

J'ai demandé hier à M. Miller le renseignement dont vous m'avez fait l'honneur de me parler (1). M. Miller m'a dit qu'il n'y avait aucune vacance à la Bibliothèque. Il y a eu récemment une nomination, mais d'un membre hors cadre et sans qu'aucune vacance se fût produite. M. Miller, qui a reconnu que je remplissais un message de vous, compte du reste aller en causer avec vous.

Je vous renvoie ce petit chef-d'œuvre de M. Mérimée. Ses lettres sont vraiment des morceaux accomplis dignes de la meilleure époque de notre langue. En les conservant, vous gardez une de ses œuvres les plus accomplies.

Agréez, princesse, l'assurance de mes plus respectueux sentiments.

Sèvres, 18 juin 1866.

Chère princesse,

Je ne veux pas que vous appreniez par d'autres que par moi, le malheur qui m'a frappé. Ma pauvre vieille mère a cessé de souffrir dimanche dernier, à dix heures du soir (2).

Quoique sa vie fût devenue un martyre, elle avait tant de courage et de force morale, sa conscience était si pleine et si

(1) Emmanuel-Clément Miller, helléniste français, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, né à Paris en 1810, mort à Nice en 1886.

(2) Voir à ce sujet la lettre de Renan à Sainte-Beuve, p. 806, dans la *Revue* du 15 février 1923.

entière que sa perte a été pour nous aussi cruelle que si elle eût été inattendue. Dans l'après-midi encore, se réveillant d'un assoupissement, elle eut pour ma femme et pour moi qui veillions près d'elle des paroles pleines de sourire et de tendresse. Sa gaieté, sa verve, l'originalité de son esprit étaient quelque chose de charmant. Elle était pour moi comme un livre où je lisais tout un monde évanoui. Comme elle était déjà assez âgée quand je naquis, elle ne cessa jamais de m'envisager comme un enfant; je restai toujours pour elle « le petit Ernest. » C'est une moitié de ma vie qui entre avec elle au tombeau. Plaignez-moi, chère princesse, et daignez agréer les sentiments de profond regret avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur.

Paris, 24 avril 1869.

Princesse,

Je n'ai pas oublié la bonté que vous avez eue de me proposer d'obtenir par l'entremise de M. le marquis de Roccagiovine quelques renseignements pour l'article que j'ai l'intention de faire sur le livre de M. d'Haussonville. En réfléchissant aux questions que je me serais permis d'adresser à M. le marquis, j'ai vu que je ne pouvais poser ces questions d'une manière utile que quand le canevas de l'article sera fait; or les occupations qui m'obsèdent en ce moment m'obligent à ajourner ce travail. Je viens donc vous prier, princesse, de me permettre d'avoir recours dans un mois à peu près à votre bonté et à la bonne grâce de M. le marquis. Rédigées maintenant, mes questions auraient quelque chose de superficiel et d'incomplet.

Veuillez agréer, princesse, avec mes plus sincères remerciements, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

Sèvres, 12 juin 1869.

Chère princesse,

Votre billet si aimable nous est arrivé à Sèvres trop tard pour que nous ayons pu nous rendre à l'invitation qu'il contenait. J'irai mercredi vous porter mon *Saint Paul* et causer avec vous de ma campagne de Seine-et-Marne (1). J'en ai rap-

(1) Renan s'était présenté aux élections législatives de mai 1869, comme candidat indépendant, dans la deuxième circonscription de Seine-et-Marne. Sur

porté beaucoup d'instruction, de touchantes sympathies, mais un peu de tristesse sur la conduite du gouvernement. Les ministres et les préfets de l'Empereur avaient à choisir entre un ennemi irréconciliable et déclaré tel, M. de Jouvencel, et moi. Ils ont préféré faire arriver M. de Jouvencel. Heureusement, je suis depuis longtemps habitué à suivre la voie de l'indépendance et de la loyauté, sans autre récompense que ma propre satisfaction.

Agréez, chère princesse, l'expression de mes sentiments les plus élevés.

Sèvres, 28 août 1869.

Chère princesse,

Un petit voyage que j'ai fait à Yport a été cause que je n'ai reçu qu'hier la lettre par laquelle vous m'annonciez votre départ pour la campagne. J'ai bien regretté, princesse, de n'avoir pu aller mercredi vous présenter mes devoirs. Ma femme est à Yport avec mes deux enfants, pour les bains de mer qu'on a conseillés à mon pauvre Ary. A part l'état de mon cher petit, qui est pour nous l'objet d'une perpétuelle et triste préoccupation, j'ai trouvé tout le monde gai et bien portant; en attendant leur retour, je suis seul à Sèvres, travaillant beaucoup et tâchant de réparer l'arriéré considérable que ma campagne électorale a laissé dans mes travaux. Je prépare pour la *Revue des Deux Mondes* un article où j'essaierai d'exposer mes vues générales sur l'état politique de la France (1). Il n'est nullement dans mon caractère de chercher à attiser le feu qui brûle; mais j'estime qu'il n'est pas bon non plus de se voiler les yeux pour ne pas voir l'état réel des choses. La situation est fort grave. Chacun des actes du gouvernement pendant les mois qui vont s'écouler décidera de l'avenir de notre pays. Il est impossible de ne pas reconnaître à l'Empereur une qualité rare chez les souverains, si rare qu'on en peut à peine citer un autre exemple, le talent de reculer, de céder à propos devant l'opinion publique. Mais saura-t-il

28 505 votants il n'obtint au deuxième tour, que 8 866 voix contre M. de Jouvencel élu avec 10 454 voix et M. de Jaucourt, le véritable candidat officiel, qui ralliait 9 165 voix.

(1) Cet article parut dans la *Revue*, le 1er novembre 1869, sous le titre : *De la monarchie constitutionnelle en France depuis la Révolution de février.*

bien reconnaître cette opinion, dont la Chambre n'est qu'une expression imparfaite? Voilà ce dont on peut douter. Quel malheur que le gouvernement n'ait pas fait l'évolution libérale qu'il accomplit aujourd'hui, deux mois avant les élections! La Chambre eût été alors le produit direct de l'opinion; pour savoir ce que veut la France, il eût suffi de la consulter et le gouvernement marchant avec elle eût été capable de traverser les crises les plus dangereuses.

J'ai rencontré hier M. Cornu qui m'a donné d'assez bonnes nouvelles de Mme Cornu. Elle est établie dans son nouveau séjour de Longpont, près Montlhéry, sur le chemin de fer d'Orléans. Je crois qu'en lui écrivant à cette adresse on pourrait être sûr qu'elle recevrait la lettre. Du reste, on peut aussi lui écrire au palais de l'Institut, où elle a un pied-à-terre et où son mari a un atelier.

M. Derenbourg vous est, en effet, très reconnaissant, princesse, et moi je vous remercie vivement d'avoir bien voulu contribuer à faire récompenser un homme si méritant et si modeste (1). Maury part ces jours-ci pour un petit voyage.

Veuillez agréer, princesse, l'expression respectueuse de ma plus profonde amitié.

Starrey près Drontheim, 11 juillet 1870.

Chère princesse,

Je vous écris du fond des Alpes scandinaves, au bord de la plus pittoresque rivière qui soit au monde. Le prince Napoléon est allé pêcher le saumon et je profite de l'heure durant laquelle il va nous faire quelque pêche miraculeuse pour m'entretenir avec vous. Notre voyage se fait sous les auspices les plus favorables. Nous avons eu jusqu'ici un temps splendide, et rien assurément ne pourrait faire croire que nous sommes ici à quelques heures du cercle polaire. Il est vrai que ce beau temps dure environ deux mois, et qu'il s'écoule quelquefois des années sans que l'on voie des journées

(1) Joseph Derenbourg, célèbre hébraïsant, né à Mayence en 1811, qui vint se fixer à Paris en 1838. Élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1871, il devenait peu après directeur-adjoint de l'École des Hautes-Études. Il publia, seul et en collaboration avec son fils Hartwig, de nombreux ouvrages sur l'histoire et la littérature juive.

comme celles que nous venons d'avoir. Le prince Napoléon est parfaitement bien. Il est, en voyage, dans son élément; cet homme toujours si animé, si ouvert à l'intelligence de toutes choses, est en voyage encore vingt fois plus passionné pour la recherche, plus spirituel, plus entraîné par une ardente curiosité. Je n'avais pas encore appris à apprécier comme je le fais maintenant cette nature possédée de la soif de l'inconnu, ces rêves profonds qui le dévorent et où se mêle toujours un vif sentiment du beau et du vrai. Ce sera pour moi une véritable fête d'avoir passé ces cinq semaines avec lui. Le yacht *Jérôme Napoléon* est le premier marcheur du monde, et avec lui nous faisons des miracles de vitesse. Nous avons fait dans le Nord de l'Écosse une course pleine de charme. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus romantique ni de plus particulièrement triste. La Norvège est en un sens plus riante. Rien n'égale la fraîcheur des herbes et des fleurs. Tout cela vient de naître; car il paraît que l'hiver n'a fini que les jours derniers. Hier nous avons eu une journée que tout le monde était d'accord pour comparer aux plus belles du golfe de Naples ou de Constantinople. Ce soir nous partons pour Tromsoë et dans quelques jours nous serons au Cap Nord. Le prince désire aller ensuite au Spitzberg, c'est-à-dire au pays le plus avancé vers le Nord qu'on ait jamais atteint. Mais ces voyages sont si difficiles qu'on n'est jamais sûr d'avance de pouvoir les réaliser.

Les nouvelles d'Europe nous arrivent comme des échos d'un bruit lointain. Le prince est si philosophe que cela ne lui fait pas retrancher une étape de son voyage. Nous espérons que la paix ne sera pas troublée et qu'il ne sera pas donné à des intrigues de diplomatie de troubler le progrès régulier des peuples vers la civilisation et la liberté.

Croyez, chère princesse, que bien souvent dans ces courses aventureuses, j'ai pensé à vous et aux entretiens du mercredi et veuillez agréer l'expression de mes sentiments les plus dévoués et les plus respectueusement affectueux.

Sèvres, 13 juin 1871.

Chère princesse,

Votre lettre m'a causé une bien vive joie. Il y a environ un

mois, ayant su votre adresse par M. Giraud (1), je vous écrivis de Versailles. Quand vous m'écriviez à la date du premier juin, vous n'aviez pas encore évidemment reçu cette lettre; je pense qu'elle vous sera parvenue depuis. Je l'avais adressée place Trajane, Rome, ou à Cantalupo, province de Rome. Je suppose que cette adresse aura été suffisante pour qu'elle vous ait été remise.

Quel cauchemar, chère princesse, et que ceux-là seuls peuvent goûter quelque paix qui n'ont pas contribué à amener ces horreurs et qui n'en ont pas profité! Le mal est encore plus profond qu'on ne le suppose. L'émeute est domptée; l'incendie matériel est arrêté; mais la haine, l'envie, l'ignorance, le manque de raison sont dans les cœurs et dans les esprits. Il faudrait des années de paix, de bon gouvernement, de solide instruction à tous les degrés pour guérir le mal, s'il est guérissable. Qui nous les donnera? L'avenir est si troublé que je plains sincèrement les hommes consciencieux et honnêtes qui sont chargés de résoudre un tel problème.

Je vis extrêmement solitaire, cherchant dans mes travaux sur le passé une distraction aux tristes spectacles du présent; pendant mon séjour à Versailles, je n'ai pas vu M. Thiers. M. Thiers écoute peu; il a sur toutes choses des idées tellement arrêtées qu'on hésite à lui soumettre une pensée légèrement différente de la sienne. Maury a montré pendant le règne de la Commune le plus grand courage. Il a sauvé les Archives à force de présence d'esprit et de fermeté, non sans de véritables dangers personnels. Miller est toujours bibliothécaire de l'Assemblée, sa bibliothèque n'a pas trop souffert et il est sain et sauf.

Quant à Mme Cornu, je n'ai eu de ses nouvelles qu'indirectement. M. Cornu est mort vers le mois d'octobre. Mme Cornu est depuis, je crois, restée à Longpont près de Montlhéry. Sa santé, si ébranlée, a, paraît-il, résisté mieux qu'on ne pouvait le croire à tant de secousses. Nous avons été si frappés, si atterrés de cette succession d'horreurs que nous n'avons pas trouvé une heure de repos pour lui écrire et nous informer de ses nouvelles.

J'ai été bien touché d'une visite qu'a bien voulu me faire le père Hyacinthe à son retour d'Angleterre. La candeur, l'élévation religieuse de cette grande âme me sont apparues plus

(1) Charles-Barthélemy Giraud (1802-1881), membre de l'Institut et juriste éminent, qui avait été ministre de l'Instruction publique du prince-président.

clairement que jamais. La mort de l'archevêque est pour lui une grande perte; je crains que, dans les cadres étroits et exclusifs du catholicisme français, il n'y ait pas de place pour un si noble cœur, et, d'un autre côté, il rompra difficilement avec le catholicisme. Je ne vois pas bien son avenir.

Mais, à vrai dire, qui a un avenir?

Il faut, pour se rattacher à la vie en de si cruels moments, s'appuyer sur l'estime et la sympathie de quelques personnes d'élite. Croyez, chère princesse, que l'expression de ces sentiments ne m'est jamais plus précieuse que quand elle me vient de vous et veuillez agréez l'assurance de mon profond respect.

Sèvres, 3 septembre 1871.

Chère princesse,

Il y a si longtemps que je n'ai reçu de vos nouvelles, que je me prends parfois à douter si vous avez reçu les deux lettres que je vous ai écrites. Heureusement, le prince Napoléon, que j'ai vu à Prangins il y a quelques semaines, m'a rassuré sur votre santé et m'a dit avec quel courage vous supportiez les épreuves du triste temps que nous traversons. J'ai trouvé le prince dans les sentiments d'une philosophie fort sage et j'ai admiré cette rectitude de jugement qui le met, dans les situations les plus difficiles, à l'abri des agitations stériles et des illusions. Quant à la princesse Clotilde, c'est toujours ce haut stoïcisme chrétien qui la rend dans l'adversité si grande et si forte. On dirait que pour elle rien n'est changé. C'est une sainte du XIIIe siècle, de la famille de saint Louis et de Marguerite de Provence.

Nous avions formé le projet, ma femme et moi, d'aller passer à Rome les mois d'octobre et novembre. J'avais besoin pour mes travaux de revoir les catacombes et les dernières fouilles de M. de Rossi. Nous y avons renoncé. J'ai craint que, dans un moment où les esprits sont si fort excités, il ne se fît autour de mon voyage beaucoup de faux bruits et de malentendus. Beaucoup de catholiques s'obstinent, fort à tort, à voir en moi un ennemi, et cette appréciation erronée provoque non moins de malentendus en sens contraire. Je suis un simple chercheur de vérité; mais on ne veut pas se prêter à admettre une chose si simple.

J'ai donc ajourné mon dessein de voyage à Rome. Une des raisons qui font que je n'y ai pas renoncé sans regret, c'est que ce voyage m'eût procuré la joie de causer avec vous. Le prince Napoléon m'a dit qu'il devait aussi se trouver à Rome vers le même temps, et nous nous faisions une fête d'aller ensemble à Cantalupo. Nous nous bornerons, ma femme et moi, à faire une petite promenade à Milan, Venise et Florence, pour nous distraire des tristes préoccupations de ces derniers temps.

Nous avons une accalmie : Dieu veuille qu'elle dure! Le pays ne peut guère supporter qu'un provisoire, et malheureusement le provisoire ne permet pas les grandes réformes dont le pays aurait besoin. Il est vrai que la nécessité et surtout la nature de ces réformes ne sont aperçues que d'un petit nombre de personnes. Ces réformes devraient surtout être intellectuelles et morales; mais, loin de se corriger, on s'enfoncera de plus en plus dans l'aveuglement d'une vanité présomptueuse et satisfaite d'elle-même. J'imprime en ce moment les réflexions qui me sont venues à ce sujet dans les derniers temps du siège; mais je ne me fais pas d'illusions; je sais que je prêche dans le désert. Je ne publie ces pages que pour être en règle avec ma conscience et pouvoir me dire que j'ai fait ce qui dépendait de moi pour le bien de mon pauvre pays.

Permettez-moi de me rappeler au souvenir de M. le marquis et veuillez agréer, chère princesse, l'expression des sentiments respectueux et profondément sympathiques de

Votre tout dévoué.

Paris, 20 février 1872.

Madame,

Je crains parfois que vous n'ayez point reçu mon dernier volume. J'ai donné ordre à mon libraire de vous l'adresser. Mais ces envois parviennent souvent assez irrégulièrement. Ce sont de tristes réflexions, mais le temps présent n'en peut guère suggérer d'autres. Je n'ai pas prétendu dans ce volume indiquer des solutions à une situation qui semble déjouer toute sagacité; j'ai voulu seulement dire sincèrement ce que je regarde comme le mal suprême de notre pauvre pays.

Notre voyage à Venise nous a été d'une grande consolation. Je l'avais vue il y a vingt-deux ans, triste et asservie; je la retrouvais libre et relativement heureuse, quand c'est le tour de notre pauvre France d'expier sa gloire et sa prospérité passées. Ma femme a beaucoup joui de ce premier voyage d'Italie; elle en a tant joui que nous méditons, à nos heures de projets, un nouveau voyage pour l'automne prochain. Celui-ci nous conduirait à Rome et à Naples.

Quel bonheur, chère princesse, si vous étiez alors à Mandela! J'ai gardé un vif souvenir de cette campagne des environs de Tivoli; j'aimerais tant à revoir avec vous ces lieux si pleins du sentiment et des souvenirs de l'antiquité! Les paysages de la campagne de Rome sont les plus beaux du monde après ceux de la Grèce; et ils ont sur ces derniers un grand avantage, c'est d'avoir été depuis Poussin admirablement interprétés.

Chaque lettre que je reçois du prince Napoléon me fait apprécier mieux les lumières de ce ferme et lucide esprit. Il paraît qu'il se rend à Rome et je m'en réjouis pour vous. Je lui avais cependant fait sur ce voyage quelques objections. Je craignais que, dans la situation si tendue des relations de la France, de l'Italie et de la papauté, sa position à Rome ne fût difficile. Il a joué un rôle si capital et, selon moi, si honorable dans les événements qui ont amené cette situation, que son séjour à Rome ne peut guère être sans conséquence; mais je n'ai eu garde d'insister; il sait mieux que personne l'état des choses et mieux que personne aussi il peut l'apprécier.

Je ne vous donne point de nouvelles; car nous vivons fort retirés; je ne vais pas à Versailles et je ne sais les choses que de seconde main. Que nous sommes loin, chère princesse, des pacifiques entretiens de la rue de Grenelle! Que le monde s'aigrit! qu'il devient méchant! Que les solutions élevées, conciliantes, des questions politiques, sociales, religieuses, s'éloignent et se confondent avec des rêves! Je crains un recul déplorable dans l'ordre intellectuel et moral; je vois le jour où une pensée indépendante et sereine sera dans le ton général du monde une note déplacée. Que nous avions raison, il y a dix-huit mois, d'annoncer qu'on mettait le pied sur le seuil de l'enfer! Et qu'il est triste de penser que, quelque pessimistes que nous ayons été, nous ne l'avons jamais été assez!

Maury est plein de force et de courage.

Il est un de ceux qui ont le mieux traversé ces temps de deuil. Le goût désintéressé du travail nous a seul soutenus.

Agréez, chère princesse, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement et les plus affectueusement dévoués.

Paris, 8 mars 1872 (1).

Chère princesse,

Je réponds sur-le-champ à l'honneur que vous m'avez fait en me demandant mon opinion sur cette question : saint Pierre a-t-il été à Rome?

Je regarde comme probable que saint Pierre a été à Rome; mais je crois qu'il n'y a été que peu de temps, qu'il a souffert le martyre peu de temps après son arrivée.

Ce qui me porte à regarder comme probable que saint Pierre a été à Rome, c'est surtout ce raisonnement : saint Pierre est mort martyr (les témoignages du quatrième évangile, de Clément Romain, du fragment qu'on appelle Canon de Muratori, de Denys de Corinthe, de Caïus, de Tertullien ne laissent aucun doute à cet égard); — or, on ne conçoit guère que saint Pierre soit mort martyr ailleurs qu'à Rome. Ce n'est qu'à Rome en effet que la persécution de Néron eut beaucoup d'éclat. A Jérusalem, à Antioche, le martyre de saint Pierre ne se conçoit pas aussi bien.

A ce raisonnement vient s'ajouter cette considération que l'auteur de la première épître attribuée à saint Pierre veut que la dite épître ait été écrite de Rome (v. 13), argument qui garde toute sa force, même si l'épître est supposée; car cette épître est en tout cas fort ancienne et témoigne que l'opinion reçue au temps où elle fut écrite était que saint Pierre avait résidé à Rome.

Les témoignages des Pères du IIe et du IIIe siècle ont aussi de la force. Enfin le système qui sert de base aux Actes ébionites de saint Pierre dont la principale rédaction se trouve dans les Récognitions ou Homélies pseudo-clémentines, est digne de considération.

Le système qui nous montre saint Pierre suivant partout

(1) Cette lettre adressée à la princesse Julie a déjà été publiée en mars 1872 dans *l'Espérance de Rome*, revue trimestrielle fondée par Mme Merriman.

Simon le magicien pour combattre ses fausses doctrines, renferme, selon l'opinion maintenant la plus reçue en Allemagne, une allusion à la rivalité de saint Pierre et de saint Paul (qui serait désigné sous le pseudonyme de Simon le magicien). Un tel système paraît être vrai au fond, malgré les fables qui s'y mêlent.

Je regarde pour ma part comme très admissible que saint Pierre vint à Rome à la suite de saint Paul et en partie pour combattre son influence.

Une chose qui me paraît certaine, en tout cas, c'est que saint Pierre n'est pas venu à Rome avant saint Paul. En effet, l'épître de saint Paul aux Romains, écrite vers l'an 50 ou du moins pas plus de deux ans et demi avant l'arrivée de saint Paul à Rome, suppose que saint Pierre n'était pas à Rome quand saint Paul l'écrivait; on ne concevrait pas saint Paul écrivant aux fidèles dont saint Pierre était le chef et ne faisant pas la moindre mention de ce dernier. Ce qui est décisif surtout, c'est le dernier chapitre des Actes des Apôtres. Ce chapitre ne se comprend pas si Pierre était à Rome quand Paul y arriva.

Le système des vingt-trois et vingt-quatre années du pontificat de Pierre à Rome est donc insoutenable; ce qui est probable, c'est que Pierre vint à Rome vers l'an 61 ou 62 et qu'il trouva la mort dans la grande persécution de Néron de l'an 64.

Excusez ces arides détails; il faudrait une longue dissertation pour expliquer tout cela avec clarté.

Agréez, chère princesse, l'expression de mes sentiments les plus respectueux et les plus dévoués.

Sèvres, 30 juillet 1872.

Chère princesse,

Mes sentiments vous sont trop bien connus pour que j'aie besoin de vous prier de ne pas attribuer mon silence à l'oubli. Depuis quelques mois, j'ai vécu dans une sorte de solitude, aussi loin du monde que si j'étais à cent lieues de Paris, plongé tout entier dans le quatrième volume des *Origines du christianisme*. Ce volume est maintenant presque achevé, et je commence à revivre. Ce volume contiendra la persécution de Néron, la mort des apôtres, l'Apocalypse, la ruine de Jérusa-

lem. La grandeur des scènes qu'il a fait passer sous mes yeux, l'éloquente poésie de la protestation chrétienne m'ont fait oublier le présent, et, par le triste temps où nous sommes, tout ce qui nous dépayse est un bienfait. Notre pauvre pays s'abandonne de plus en plus à ses idées superficielles en politique. Ses blessures matérielles sont plus qu'à demi cicatrisées; sa prodigieuse richesse recommence à déborder et il ne voit pas ses blessures morales, la faiblesse de ses institutions, sa nullité militaire et politique. Si l'état actuel continue, il finira même par ne plus tenir beaucoup à tout cela, par dormir tranquille dans la honte et sur le bord du précipice. Voilà où arrive une nation qui rompt avec sa vieille aristocratie et ses institutions séculaires. J'espère à peine voir renaître la France d'autrefois; car très peu voient le mal présent et l'opinion sur laquelle seule on pourrait prendre un point d'appui est trop peu intelligente. Comment guérir un malade qui ne reconnaît pas même qu'il est malade?

Mon quatrième volume a éveillé plus vivement que jamais en moi le désir de revoir Rome. Il est très probable que vers la fin de septembre prochain, nous partirons, ma femme et moi, pour Naples, où nous ferons un séjour d'une dizaine de jours, après lequel nous partirons pour Rome où nous resterons environ un mois. Je me fais une fête de revoir cette ville extraordinaire qui m'a laissé de si forts souvenirs. Ai-je besoin de vous dire, princesse, que le bonheur de vous y retrouver, de causer avec vous de tant de choses auxquelles la correspondance ne se prête guère, décuple ma joie et n'est pas le moindre attrait qui m'attire. Que de fois je pense à ce salon hospitalier et aimable de la rue de Grenelle où toutes les nuances se confondaient, où toute pensée honnête était accueillie! La pensée de reprendre ces chers entretiens sous les ombrages de Cantalupo me ravit de joie, et ma femme n'y est pas moins sensible. Notre petite famille va bien, très bien même. Mon pauvre Ary est gentil, plein d'esprit; j'espère que son infirmité ne troublera pas trop sa vie; Noémi est très bonne. Nous vivons d'eux et avec eux.

Soyez assez aimable, chère princesse, pour me rappeler au souvenir de M. le marquis, et veuillez agréer l'assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

Rome, 19 octobre 1872.

Chère princesse,

Nous voici dans cette incomparable ville de Rome dont l'impression est toujours si forte, si profonde. Notre première visite, ai-je besoin de vous le dire? eût été pour la place Trajane, si nous eussions eu l'espoir de vous y trouver. Puisque vous avez été assez bonne pour nous permettre d'espérer que nous serions assez heureux pour vous voir à Cantalupo, oserai-je vous demander quel jour nous ne vous dérangerions pas? Ce sera une vraie fête pour nous de causer avec vous, comme nous faisions en ce salon de la rue de Grenelle que nous n'oublions pas, des questions tristes parfois que notre temps soulève. J'ai vu le prince Napoléon à Prangins; je l'ai trouvé parfaitement calme et voyant les choses comme elles sont. A la date où je l'ai vu, il ne paraissait pas songer à ce voyage que je regrette un peu, quoique assurément il fût dans son droit. Nous reparlerons de tout cela. Permettez-moi de vous prier de présenter mes respects au marquis de Roccagiovine et agréez, chère princesse, l'expression de nos sentiments les plus élevés.

Paris, 9 décembre 1872.

Chère princesse,

Nous voici de retour, joyeux d'avoir retrouvé notre petit monde en joie, mais tristes de tant de souvenirs d'heures charmantes qui ne reviendront plus. Les meilleures, nous vous l'assurons, princesse, ont été celles que nous avons passées avec vous soit à Constantinople, soit à Rome. Nous n'y pensons jamais sans un véritable attendrissement. Votre bonté, votre calme et bienveillante philosophie, dans des circonstances aussi fiévreuses que celles que nous traversons, sont un rare et précieux enseignement. Notre pauvre pays, depuis que nous nous sommes vus, a traversé une crise grave; elle paraît suspendue; mais quelle situation précaire et pleine de périls!

J'ai trouvé ici à mon arrivée une lettre du prince Napoléon écrite de Prangins et pleine de sagesse. Le prince voit parfaitement l'état des choses. Que je voudrais lui voir entreprendre quelqu'un de ces grands travaux sur l'histoire contemporaine que lui seul peut faire et où je suis sûr qu'il trouverait le repos de sa pensée!

Je me suis remis à mes études et j'y trouve l'oubli d'un présent triste et d'un avenir pire encore.

C'est avec un vif regret que j'ai appris que l'on regardait une dérogation au règlement en ce qui concerne le directeur de l'Académie comme chose impossible (1). Le règlement est mauvais; mais on ne peut nier que ce ne soit le règlement, et, dans les temps où nous sommes, il est difficile de procéder par ces délicats tempéraments qui sont le propre des époques mieux assises. Hébert était si bien l'homme de la chose! La connaissance que j'ai faite de lui et de M. Fournier (2) compte parmi les plus précieux souvenirs de mon voyage.

Nous avons vu Mme Cornu. Elle part dans quelques jours pour l'Italie où elle va passer l'hiver et peut-être se fixer. Elle hésite encore sur son itinéraire. Je lui ai naturellement conseillé Rome, et je lui ai répété ce que nous avions dit d'elle à Cantalupo. Comme elle serait heureuse là avec vous! Comme elle jouirait de cette nature et de la vie charmante que vous vous y êtes créée! Sa santé m'a paru un peu moins mauvaise qu'il y a quelques mois.

Maury à qui j'ai transmis toutes les choses aimables dont vous m'avez chargé pour lui, y a été sensible. Il est triste et préoccupé; à vrai dire, nous le sommes tous. Ayez la bonté, chère princesse, de présenter mes devoirs à M. le marquis del Gallo et d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus affectueux.

Paris, 10 février 1873.

Chère princesse,

Il a fallu le travail opiniâtre auquel je suis livré depuis quelques semaines pour que j'aie tardé si longtemps à vous dire combien j'ai pris part à la douleur qu'a dû vous inspirer la mort de l'Empereur. Je sais quels sentiments vous éprouviez pour cet homme extraordinaire, et j'ai vivement compati à votre peine. Sous l'Empire, j'ai toujours dit ma pensée sur

(1) Le règlement de l'Académie de France à Rome (villa Médicis) limitant à six ans la durée d'une direction, le peintre Ernest Hébert, nommé directeur le 1er janvier 1867, dut se retirer le 31 décembre 1872. Par la suite, il fut désigné de nouveau pour ce poste qui lui convenait si parfaitement le 1er janvier 1885.

(2) Hugues Henri Fournier, ministre de France à Rome (Quirinal) de février 1872 à décembre 1873, qui eut des démêlés retentissants avec M. de Bourgoing, notre ambassadeur près le Saint-Siège.

l'Empereur avec une entière franchise, et telle était l'élévation d'âme à laquelle il était arrivé, que plus d'une fois il voulut bien me témoigner être satisfait d'écrits où je jugeais son gouvernement avec une grande liberté. Je dirai du mort ce que je disais du vivant : l'Empereur aimait le bien et le vrai; il les cherchait avec bonne foi; sa politique, sur une foule de points, fut plus conforme aux aspirations des temps modernes que celle des adversaires qui prétendirent faire mieux que lui.

Le temps, je le crains, sera sa justification et se chargera de le faire regretter. Il fit de grandes fautes, presque toutes par défaut d'éducation première, et par suite d'un entourage trop peu éclairé; mais parmi ces fautes, après tout, il n'y en avait qu'une de mortelle. Ah! pourquoi l'a-t-il commise? Ce fatal mois de juillet 1870, qui le maudira suffisamment?

Les grands coupables sont ceux qui, à ce moment-là, égarèrent une volonté trop souvent hésitante et un esprit qui n'avait pas assez la notion précise des détails.

J'ai reçu une bien bonne lettre du prince Napoléon. Il m'annonce son projet d'aller passer la fin de l'hiver à Rome. Que je lui envie ce séjour ou plutôt que je suis heureux qu'il l'ait choisi! Rome est la grande pacificatrice de l'âme, le refuge de tous les blessés de la lutte de ce monde. Près de vous, d'ailleurs, le prince trouvera la sympathie morale et intellectuelle dont il a besoin. Moins que jamais je désire qu'il rentre en France, malgré le plaisir que j'aurais à le voir plus souvent. Quelle ligne de conduite choisirait-il? Sa forte nature, son talent d'orateur, ses convictions arrêtées le porteraient à un rôle d'opposition où il s'userait vite. La France est fatiguée en ce moment; elle veut dormir; elle sera contre celui qui troublera son repos. Si le prince reste loin des affaires, la malveillance dira que c'est par impuissance. S'il s'y mêle, il se compromettra et déchaînera des haines terribles. C'est à Rome que je me plais à me le figurer, écrivant ses souvenirs, créant pour l'histoire future une source inappréciable de renseignements, fixant pour l'avenir cette physionomie de l'Empereur que seul il a bien connue et que seul il peut rendre. Menez-le à Mandela; ces belles montagnes, cette nature pleine de suavité et d'harmonie, lui plaira et le reposera.

Présentez, etc.

Sèvres, 22 mai 1873.

Chère princesse,

Voilà un siècle que nous n'avons reçu de vos nouvelles; mais, par une raison que j'ignore, la poste met tant de négligence à porter mes lettres à la place Trajane, et sans doute aussi à me porter les lettres de la place Trajane, que nous n'avons pas un moment douté de votre amitié, pas plus que vous n'avez douté des sentiments que nous avons pour vous. Pour être assuré que cette lettre du moins vous parviendra, je prie M. Fournier d'avoir la bonté de vous la faire remettre.

Que de fois, chère princesse, nous avons pensé à vous et parlé de vous, dans les temps troublés que nous venons de traverser! L'élévation de votre cœur a dû être pour vous une consolation; c'est la seule qu'on retrouve toujours. Pour moi, j'ai eu le bonheur, durant tout l'hiver, d'être excessivement occupé. L'achèvement de mon volume intitulé *l'Antéchrist*, qui va paraître dans quelques jours, m'a empêché de me trop laisser aller au deuil de ma pauvre patrie. Je me suis souvent reproché de tant jouir en mon cabinet de travail, pendant que ce pauvre pays va dépérissant de jour en jour. Je ne me rassurais qu'en songeant que j'avais fait ce que j'ai pu. Je me suis offert aux suffrages de mes concitoyens; je les ai avertis; j'ai la conscience en repos. Mais quel avenir sombre! Qu'il est difficile d'entrevoir quelque chose, j'ai presque envie de dire, de désirer quelque chose pour une nation qui sait si peu ce qu'elle veut!

J'ai vu hier Mme Cornu. Je l'ai trouvée pour la santé beaucoup mieux que je ne l'ai jamais vue depuis ces dernières années. Son séjour à la *Villa reale* lui a fait beaucoup de bien; elle a été infiniment touchée des bontés du prince et de la princesse et m'a donné d'eux des nouvelles qui m'ont vivement intéressé. La mort de son mari et celle de son frère ont mis cette respectable personne dans un état d'abandon touchant à la gêne qui attriste ses amis. Elle désirait qu'il fût fait une pension à la veuve de son frère, et ce n'était que justice. Elle m'a prié de m'employer à ce sujet, et avant-hier je suis allé porter cette juste réclamation à M. Thiers. M. Thiers a été parfait et à peine lui ai-je prononcé le nom de Mme Cornu qu'il a protesté de l'estime et du respect qu'il a pour elle. Permettez-

moi d'ajouter, princesse, qu'au nom de Mme Cornu il a immédiatement associé le vôtre et m'a parlé avec effusion de votre esprit, de votre cœur et du souvenir qu'il gardait de ses relations avec vous. Je dois dire, du reste, que sa façon de parler de l'Empereur est on ne peut plus convenable et digne en tout d'un homme de tact.

Nous pensons que sans tarder vous devez aller à Cantalupo et nous vous y suivons en esprit. Que ces belles montagnes de la Sabine doivent maintenant être délicieuses! Heureux Hébert qui va revoir tout cela!

Mon premier exemplaire de *l'Antéchrist* sera pour vous. Croyez en attendant, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

Paris, 14 décembre 1873.

Chère princesse,

Vos lettres nous ont causé une bien vive joie. L'élévation de votre cœur, le calme et la fermeté de votre âme en ces années troublées sont une leçon pour tous. M. Fournier, que j'ai eu le plaisir de voir il y a quelques jours, m'ayant appris qu'il partait pour Rome, m'a permis de le charger de ce mot. Que je lui porte envie! L'hiver est ici froid, sombre et triste. Nous pensons souvent à la place Trajane. Une heure passée avec vous nous consolerait.

Le spectacle de notre pauvre pays est celui de l'impuissance absolue. Impuissance de revenir à la monarchie, impuissance de fonder la république. On est heureux de n'avoir, en ces alternatives cruelles, aucune responsabilité. Le centre droit, personnifié en M. Albert de Broglie, s'imagine pouvoir faire ce qu'a fait l'Empire et, sans monarchie, donner à la France les avantages de la monarchie. C'est une complète erreur. Quelque sentiment qu'on ait sur l'acte du 2 décembre, une chose hors de doute, c'est que l'Empire avait le pays avec lui; il avait la légende du premier Empire, l'immense popularité du nom de Bonaparte; il prenait, d'ailleurs, le vent de l'opinion publique et répondait aux principales aspirations de la masse du peuple. Prétendre, comme l'Empire, faire les élections, nommer et destituer les maires, mater la presse, gouverner tout par les préfets, et cela, sans légende, sans

l'assentiment du pays, contrairement à l'opinion publique, avec une armée vraiment indifférente à la politique, est une vraie chimère. Une belle tâche se présentait au maréchal Mac-Mahon : faire peu de lois, maintenir l'ordre, gouverner avec les deux centres, jusqu'à ce que le pays pût sans danger être consulté; malheureusement, le centre droit n'a pas voulu un rapprochement avec le centre gauche ; il ne voit pas combien il est faible. Tout le monde, en notre pays, se perd par la présomption.

Je vois souvent le prince Napoléon. Un moment, ses amis ont craint qu'il n'allât trop loin dans la voie des alliances compromettantes. Mais le prince sait s'arrêter; cette campagne avec *l'Avenir* n'aura pas de conséquence. Tout ce que le prince a dit est ce qu'il a dit, sous l'Empire même, en maintes circonstances et en plein Sénat. Seulement, on regrettait de le lui voir dire en mauvais lieu. Le bon sens du prince lui fait maintenant voir qu'il n'y a rien de suivi à tenter avec les éléments mauvais de la démocratie. Je suis persuadé du moins qu'il ne dépassera pas la limite où commenceraient les inconvénients durables.

La princesse Mathilde est courageuse, virile, pleine de vie et de lucidité. Elle voit très bien, et ne fera jamais de faute. Nous avons eu, il y a quelques jours, le plaisir d'avoir Mme Cornu. Sa maladie de cœur, sans cesser d'être inquiétante, paraît enrayée. Toujours la même, ne vivant que pour ses convictions, ne pensant jamais à elle-même, elle revenait de Chislehurst très contente du Prince impérial.

Le petit *quadruccio* de Belli nous a fait un vif plaisir (1). Ah! les bonnes journées que nous avons passées sur cette belle colline en la plus charmante compagnie ! Ma femme me charge de vous dire le profond souvenir qu'elle en a et tous ses sentiments d'affectueux respect.

Croyez, chère princesse, à ma plus constante, à ma plus sincère amitié.

Paris, 22 avril 1874.

Chère princesse,

Votre dernière lettre m'a fait une grande joie et m'a montré avec quelle philosophie et quelle élévation vous savez accepter

(1) Belli était un des familiers de la princesse Julie.

le devoir de la vie. Ici, nous allons bien, Ary parfois un peu faible, ma femme assez vaillante. L'hiver a été triste et c'est sans regret que nous partirons dans quelques jours pour notre petite retraite d'été à Sèvres. Quel temps que celui où l'on sait que l'attente même est vaine et où tout se résume en une impuissance absolue !

Nous avons beaucoup vu Hébert et vous pouvez croire si nous avons parlé de Cantalupo. Il se réacclimate à Paris; son élection à l'Académie va tout à fait le rasseoir. Maury a eu quelques petites misères, mais pas bien graves. Il travaille beaucoup et s'enfonce de plus en plus dans ses créations avec sa rare activité.

Nous avons aussi vu quelquefois Mme Cornu, toujours courageuse, ferme, désintéressée, supérieure à son temps, ne soutenant sa frêle santé que par sa volonté de vivre pour le bien et le vrai. Quel admirable caractère! quelle puissante et haute nature!

Comme vous, j'aurais préféré qu'on attendît pour les *Lettres* de Mérimée. La publication a eu du succès, mais pas précisément celui qu'il eût fallu désirer pour un tel écrivain. Il y a trop d'insignifiant et plusieurs des jugements ne sont pas pris d'assez haut. Mais quelques pages charmantes feront vivre ces deux volumes, dont assurément la gloire de Mérimée n'avait pas besoin.

J'apprends par une dépêche des journaux du soir que le prince Napoléon est à Rome. J'en suis enchanté; j'étais peiné de le voir dans ces luttes où l'on s'use sans profit pour personne. Quelles bonnes heures il passera avec vous! Vous êtes une des personnes du monde qu'il aime le plus et dont la parole peut lui faire le plus d'impression. Qui plus que nous désirerait voir ce grand esprit à la place qui lui convient et employant au profit de son temps et de son pays ses rares facultés? Mais je ne crois pas que la voie qu'il cherche à se frayer soit la bonne. Elle est sans issue, et si elle menait à quelque chose, je ne sais si les vrais amis du prince devraient s'en réjouir. On ne peut rien fonder avec le parti démocratique révolutionnaire. Ce parti n'est pas disciplinable et, en dehors de sa chimère républicaine, on ne lui fera rien accepter.

Je suis comme vous avec anxiété le Père Hyacinthe. Il est si difficile, dans l'état actuel du catholicisme, de jouer en dehors

de l'Église le rôle de réformateur. Son âme si belle et si pure lui fera trouver sa voie, mais je ne sais si ce milieu genevois sec et mesquin est bien ce qui lui va.

Gori a du savoir; il a été pour moi extrêmement complaisant. J'ai appris que depuis mon voyage, il s'est lancé dans des polémiques personnelles très regrettables. Comme je ne lui veux que du bien, j'en ai éprouvé un véritable chagrin.

Ci-joint quelques lignes pour Mgr Vecchiotti (1). Croyez, chère princesse, à nos sentiments les plus affectueux.

Paris, 3 novembre 1874.

Chère princesse,

Excusez mon silence plus long que d'habitude. Notre petit voyage de Suisse et d'Italie a été suivi de quelques soucis, de quelques petites misères. A ce moment même en vous écrivant, je suis encore un peu gêné d'un rhumatisme tenace, qui m'a pris au pied, me fait peu souffrir, mais m'empêche de faire un pas. Notre voyage de vacances, qui s'est borné à l'Italie du Nord, nous avait heureusement donné quelques bien bons jours. Mantoue et Parme sont les deux seuls points que j'aie vus cette année pour la première fois; j'en ai été ravi. Je crois que maintenant ma conscience est en règle; je ne vois plus dans cette admirable Italie qu'un seul point, Orvieto, que je n'aie pas visité.

Je travaille beaucoup; j'achève mon histoire des *Origines du Christianisme*; il n'y a que cela qui console des tristesses du présent. Le désarroi est plus complet que jamais. C'est une agonie. Pauvre pays! L'esprit arriéré de ses classes dirigeantes et sa démocratie superficielle le tueront. La nullité de l'administration actuelle dépasse tout ce qu'il est permis d'imaginer; il est certain, d'un autre côté, qu'on a rendu tout changement difficile et dangereux. Cela fait un cercle vicieux sans issue.

Nous sommes allés voir le prince et la princesse à Prangins; depuis, j'ai revu le prince ici. Je suis sûr d'être d'accord avec votre cœur, chère princesse, en mettant l'amitié au-dessus de tous les déchirements de partis. Le prince a l'esprit grand et large, parfois aventureux. Sous l'Empire, l'Empereur, avec son

(1) Mgr Vecchiotti, prélat romain aux idées libérales.

tact parfait, lui laissait sa liberté; pourquoi ne l'aurait-il plus? Il y a du vrai dans ce qu'il dit maintenant comme dans ce qu'il disait alors. Le bonapartisme n'est rien, s'il n'est qu'une doublure de la légitimité. Napoléon Ier et Napoléon III ne sont pas arrivés en jouant uniquement la partie conservatrice; ils sont arrivés en étant à la fois libéraux et conservateurs, et en prenant dans les aspirations de leur temps ce qu'elles avaient de réalisable. M. Rouher est un grand avocat politique, mais ce n'est pas avec une politique toute négative et des finesses parlementaires qu'on fondera quelque chose. On se consolerait de cette impuissance dans un temps où la France ne serait pas menacée du dehors; mais dans un temps où il faudrait tout renouveler pour n'être pas trop inférieurs à notre ennemi, cela fait frémir!

Ma femme a été bien sensible à votre bon souvenir. Elle vous envoie la photographie que vous avez eu la bonté de désirer. Nos enfants vont bien; notre pauvre Ary grandit enfin; nous espérons que son infirmité ne contristera pas trop sa vie. Noémi est grande et forte; tous deux sont bons et aimants. Maury va bien maintenant; il fait comme moi; il travaille.

Nous pensons que vous êtes encore à Mandela par ce beau soleil d'automne. Que Rome doit être belle! Vivez en cette belle lumière, chère princesse, et croyez à nos sentiments les plus affectueusement respectueux.

ERNEST RENAN.

(*A suivre.*)

FIGUES DE SICILE

COMÉDIE EN UN ACTE

PERSONNAGES

MICUCCIO BONAVINO, musicien d'orphéon.
MARTA MARNIS, mère de Sina Marnis.
SINA MARNIS, cantatrice.
FERDINAND, valet de chambre.
DORINE, femme de chambre.
INVITÉS, VALETS.

De nos jours, dans une ville de l'Italie du Nord.

La scène représente une pièce de passage; peu de meubles, un guéridon, quelques sièges. Le coin à droite est dissimulé par un rideau. Au fond, grande porte vitrée, ouverte sur une chambre obscure, qui donne elle-même sur un salon splendidement éclairé. On aperçoit, à travers les vitres de la seconde porte, une table somptueusement servie. Il fait nuit; la scène est dans l'ombre. On entend ronfler derrière le rideau. Au bout de quelques moments, entre Ferdinand par la porte de droite, une bougie à la main, en manches de chemise et cravate blanche. Il n'a plus qu'à passer son frac pour être prêt à servir à table.

Arrive sur ses pas Micuccio Bonavino : type de paysan, le col de sa houppelande relevé jusqu'aux oreilles, botté jusqu'aux genoux; il porte d'une main un petit sac sordide, de l'autre une vieille valise et un étui d'instrument de musique, qui échappe presque de ses doigts gourds de froid et de fatigue. La chambre s'éclaire, le ronflement cesse derrière le rideau et on entend la voix de Dorine.

DORINE.

Qui est là ?

FERDINAND, posant la bougie sur le guéridon.

Allons, Dorine, debout ! Tu vois bien que c'est monsieur Bonvincino.

MICUCCIO hoche la tête pour secouer une goutte de son nez et corrige.

Faites excuse : Bonavino, s'il vous plaît.

FERDINAND.

Bonavino, Bonavino.

DORINE, bâillant derrière le rideau.

Et qui c'est-il, ce Bonavino?

FERDINAND.

Un parent de madame. (A Micuccio) Et permettez? qu'est-ce qu'elle est pour vous, madame? Une cousine, peut-être?

MICUCCIO, embarrassé.

Voilà... pour dire la vérité, ce n'est pas la vérité... Nous ne sommes pas parents, je suis... Dites-lui que c'est moi, Micuccio Bonavino; elle saura.

DORINE, curieuse, bien que tombant de sommeil, sort de derrière le rideau.

Un parent de madame?

FERDINAND, agacé.

Mais non! (A Micuccio) Un pays? Alors comment se fait-il que vous n'avez pas demandé si tante Marthe était là? (A Dorine) Tu comprends, j'ai cru qu'il s'agissait d'un parent, d'un neveu... Mais il n'y a pas moyen de vous recevoir, mon ami.

MICUCCIO.

Quoi? Comment? J'arrive du pays tout exprès.

FERDINAND.

Exprès, pourquoi?

MICUCCIO.

Pour la voir.

FERDINAND.

Eh bien! puisque je vous dis que madame n'y est pas!... Est-ce qu'on se présente chez les gens à une heure pareille?

MICUCCIO.

Est-ce ma faute, si le train arrive à cette heure-là? Est-ce que je pouvais lui dire, au train, d'aller plus vite? (Il joint les

mains et dit en souriant, comme pour encourager les gens à l'indulgence :) C'est la faute du train! Il arrive quand il arrive. Voilà deux jours que je suis en route.

DORINE, le dévisageant.

Ça se voit!

MICUCCIO.

Tant que ça! De quoi ai-je donc l'air?

DORINE.

Ah! mon cher, vous n'êtes pas beau, soit dit sans vous offenser.

FERDINAND.

Je ne peux pas vous recevoir. Repassez demain matin, madame sera visible. A cette heure, elle est au théâtre.

MICUCCIO.

Repasser? M'en aller? Et où donc? Est-ce que je sais où aller, moi, la nuit, dans cette ville que je ne connais pas?... Elle n'est pas là, bon! j'attends. Voyons! je peux bien l'attendre ici!

FERDINAND.

Puisque je vous dis que non... Sans la permission de madame...

MICUCCIO.

Une permission!... On voit bien que vous ne me connaissez pas...

FERDINAND.

Justement, je ne vous connais pas. Je n'ai pas envie de me faire attraper.

MICUCCIO sourit d'un air de suffisance et fait signe que non, avec le doigt.

Soyez tranquille.

DORINE, à Ferdinand.

Ah! ouiche, elle aurait bien le temps de s'occuper de lui ce soir! (A Micuccio.) Regardez ça, mon bon. (Elle lui montre dans le fond le salon éclairé.) Nous donnons une fête!

MICUCCIO.

Vraiment? En quel honneur?

DORINE.

Soirée (elle bâille) de gala.

FERDINAND.

Et en voilà pour jusqu'à demain, s'il plaît à Dieu.

MICUCCIO.

Ça m'est égal... Dès que Teresina me verra, je suis bien sûr...

FERDINAND, à Dorine.

Tu entends? il l'appelle Teresina. Il m'a demandé si c'était bien ici Teresina la cantatrice.

MICUCCIO.

Eh bien? quoi? Ce n'est pas cantatrice qu'elle est? Ce n'est pas comme ça que ça se dit?... Vous n'allez pas m'en remontrer là-dessus, je suppose.

DORINE.

Enfin, sans blague? Vous la connaissez tout de bon?

MICUCCIO.

Si je la connais! Nous avons été élevés ensemble comme frère et sœur.

FERDINAND.

Qu'est-ce qu'il faut faire?

DORINE.

Bah! laisse-le attendre.

MICUCCIO, vexé.

Bien sûr que je l'attends. Qu'est-ce que ça signifie? On dirait, ma parole, que vous me prenez pour...

FERDINAND.

Bon! Asseyez-vous là. Moi, je m'en lave les mains. Je vais mettre mon couvert. (Il se dirige au fond vers le salon.)

MICUCCIO.

Elle est bien bonne, celle-là!... On dirait vraiment que je suis... C'est peut-être parce qu'il m'a vu comme me voilà, avec

toute la fumée et la poussière du chemin de fer. Si je le disais à Teresina, quand elle reviendra du théâtre... (Il a comme un doute et se met à regarder autour de lui.) Dites donc, cette maison, à qui est-ce ?

DORINE, l'observant et se moquant de lui.

Dame! C'est chez nous, puisque nous y sommes.

MICUCCIO.

Très bien, très bien. (Il regarde de nouveau jusque dans le salon.) C'est grand ?

DORINE.

Couci, couça.

MICUCCIO.

C'est un salon là-bas?

DORINE.

Une pièce de réception. C'est là qu'on soupe ce soir.

MICUCCIO.

Ah ! Quelle table ! Quelles lumières !

DORINE.

C'est beau, n'est-ce pas?

MICUCCIO se frotte les mains de plaisir.

Ainsi, c'était bien vrai !

DORINE.

Quoi donc?

MICUCCIO.

Tiens !... Que leurs petites affaires vont bien... Il n'y a qu'à voir !

DORINE.

Mais savez-vous seulement qui est Sina Marnis ?

MICUCCIO.

Sina? C'est juste. C'est comme ça qu'elle s'appelle à présent. La tante me l'avait écrit. Teresina... bien sûr... Teresina : Sina...

DORINE.

Attendez donc! Mais j'y suis... Vous... (Elle appelle Ferdinand.)

Psst! Arrive donc, Ferdinand... Sais-tu qui c'est? Celui à qui la vieille madame écrit tout le temps.

MICUCCIO.

Elle ne sait pas écrire, la pauvre...

DORINE.

Oui, oui, Bonavino, c'est sûr! Pourtant... Domenico! Vous ne vous appelez pas Domenico?

MICUCCIO.

Domenico, Micuccio, c'est tout un. Chez nous, c'est Micuccio qu'on dit.

DORINE.

C'est vous qui venez d'être si malade, il n'y a pas longtemps?

MICUCCIO.

Ah! malade terriblement! A la mort. Fini, complètement fini. On avait allumé les cierges.

DORINE.

Et c'est à vous que la mère de madame avait envoyé un mandat. Eh! oui, je me rappelle... J'étais à la poste avec elle.

MICUCCIO.

Un mandat, en effet. C'est aussi pour cela que je viens. J'ai l'argent. Je l'ai là, sur moi.

DORINE

Vous le rapportez?

MICUCCIO, troublé.

De l'argent, pas de ça! L'argent, on ne m'en parle pas à moi!... Mais, voyons, est-ce qu'elles ne vont pas bientôt rentrer enfin?

DORINE regarde l'horloge.

Pas avant un petit bout de temps... Surtout ce soir, vous comprenez?

FERDINAND, repassant du salon vers la porte de droite avec un plateau.

Bravo! bravo! bis! bis! bis!

MICUCCIO, souriant.

Voix magnifique, n'est-ce pas ?

FERDINAND se rapproche.

Oui, oui !... on peut le dire, un joli brin de voix...

MICUCCIO, se frottant de nouveau les mains.

Je m'en vante ! C'est mon ouvrage !

DORINE.

La voix de madame ?

MICUCCIO.

C'est moi qui l'ai découverte.

DORINE.

Vraiment ? (A Ferdinand) Tu entends, Ferdinand ? C'est lui qui a découvert la voix de madame.

MICUCCIO.

C'est que je suis musicien, moi.

FERDINAND.

Musicien ? ah ! bravo ! Et qu'est-ce que vous jouez ? de la trompette ?

MICUCCIO fait signe que non, du doigt, avec beaucoup de sérieux.

Non. Pas de trompette. La flûte. Je suis dans la musique, moi. La musique municipale, là-bas, dans mon pays.

DORINE.

J'y suis !... Attendez, le nom va me revenir.

MICUCCIO.

Palma Montechiano. Quel nom voulez-vous que ce soit ?

DORINE.

Ah ! oui. Palma. C'est cela.

FERDINAND.

Ainsi, c'est vous qui avez découvert sa voix ?

DORINE.

Vite ! vite ! mon vieux, contez-nous ça.

MICUCCIO, haussant les épaules.

Comment j'ai fait?... Elle chantait...

DORINE.

Et vous, tout de suite, le musicien?...

MICUCCIO.

Non, pas tout de suite. C'est tout le contraire...

FERDINAND.

Il a fallu longtemps?

MICUCCIO.

Elle passait sa vie à chanter. Elle chantait même en colère.

DORINE.

Vraiment?

FERDINAND.

En colère?

MICUCCIO.

Mon Dieu! oui, pour ne pas penser à bien des choses... parce que...

FERDINAND.

Parce que?

MICUCCIO.

Des chagrins... des ennuis. Pauvre enfant! Alors, vous comprenez... Elle avait perdu son père... Moi... je... je les aidais, elle et sa mère, la tante Marthe... Maman ne voulait pas... et à la fin...

DORINE.

Elle est devenue votre bonne amie?

MICUCCIO.

Moi? Teresina? Vous me faites rire... Maman ne voulait pas que je m'occupe d'elle, parce qu'elle n'avait pas le sou, pauvre petite! Le père était mort, et moi, j'avais, vaille que vaille, ma petite place dans la musique.

FERDINAND.

Rien de rien, alors? Pas ça? Des fiançailles!

MICUCCIO.

Puisque mes parents ne voulaient pas! C'est pour cela qu'elle chantait de colère.

DORINE.

Tiens, tiens! Et alors?

MICUCCIO.

C'est le ciel! Je peux le dire, une inspiration du ciel! Personne n'y avait jamais pensé. Pas même moi. Tout d'un coup, un matin...

FERDINAND.

Ce que c'est que la chance!

MICUCCIO.

Jamais je ne l'oublierai... C'était un matin d'avril... Elle chantait à sa fenêtre... Sous les toits... Elle vivait au grenier, dans ce temps-là.

FERDINAND.

Tu entends?

DORINE.

Tais-toi donc!

MICUCCIO.

Quel mal y a-t-il? C'est avec l'herbe qu'on lie la gerbe.

DORINE.

Bien entendu. Alors?

MICUCCIO.

Je la lui avais entendu chanter plus de mille fois, cette chanson de chez nous.

DORINE.

Une chanson?

MICUCCIO.

Oui. *Tuttu passa*, comme ça s'appelle.

FERDINAND.

Tutto passa.

MICUCCIO, récitant.

Tuttu passa nni stu munnu;
Ogni cosa affaccia, e mori,
Ma la spina di la cori,
Beni miu, nun passa cchiù... (1)

Et la mélodie ! Divine,... passionnée... Mais suffit ! Je n'y avais jamais pris garde. Mais ce matin-là... le Paradis !... Un ange... on aurait dit un ange qui chantait... Sans rien dire, sans prévenir ni elle ni sa mère, l'après-dînée, je conduis dans le grenier notre chef de musique qui était mon ami, un vrai, celui-là. Saro Malaviti... Un brave cœur, le digne homme !... Il l'écoute... C'est un amateur, lui, un véritable musicien. Tout le monde le connaît à Palma. Il me dit : « Cette voix-là, mais c'est une voix du bon Dieu ! » Vous pensez quelle joie. Je loue un piano, et on a même eu bien du mal pour le hisser là-haut, dans le grenier... Mais suffit ! J'achète de la musique et voilà le chef qui se met à lui donner des leçons, mais gratis, en se contentant des petits cadeaux que je pouvais lui faire de temps en temps. Moi, qu'est-ce que j'étais ? Un pauvre diable comme maintenant... Le piano coûtait et la musique coûtait, et pour Teresina, il lui fallait encore de la bonne nourriture...

FERDINAND.

Dame !

DORINE.

Pour pouvoir chanter...

MICUCCIO.

De la viande tous les jours. Je m'en vante !

FERDINAND.

Peste !

DORINE.

Et ainsi...

MICUCCIO.

Elle s'est mise à faire des progrès et dès ce moment-là il

(1) Tout passe dans ce monde
Tout s'efface, tout meurt,
Mais l'épine du cœur,
Mon bien aimé, ne s'en va pas.

était bien facile de voir... Elle habitait là-haut, dans les nuages pour ainsi dire. Et sa voix s'entendait dans tout le pays. Tout le village se rassemblait sous la fenêtre, pour écouter... Et quel sentiment ! Une ardeur !... Elle brûlait vraiment... Quand elle avait fini, elle me prenait le bras, comme ça. (Il prend le bras de Ferdinand.) Et elle me secouait comme une folle... Parce qu'elle savait bien, elle ! Elle voyait à l'avance ce qu'elle deviendrait... D'ailleurs, le chef ne le lui cachait pas. Et elle ne savait que faire pour me montrer sa reconnaissance. La tante, au contraire, pauvre femme...

DORINE.

Elle ne voulait pas ?

MICUCCIO.

Si, elle voulait bien ; seulement, elle n'y croyait pas. Elle en avait tant vu, la vieille, dans sa vie, qu'elle aurait bien voulu que Teresina n'ait même pas l'idée de sortir de son état : n'est-ce pas, elle était résignée depuis si longtemps ! Elle avait peur, enfin. Et puis, elle savait ce que cela me coûtait... Et aussi que mes parents... Mais je les ai envoyés promener tous, père, mère, et tout le tremblement, le jour où débarqua chez nous un certain maestro étranger qui donnait des concerts... Un nommé... tiens ! Voilà que son nom m'échappe... Mais un nom très célèbre... Enfin suffit !... Quand ce susdit maestro eut entendu Teresina et dit que ce serait un crime, un véritable crime de ne pas lui faire continuer ses études dans une grande ville et dans un vrai Conservatoire... alors je n'ai fait ni une, ni deux : je romps avec tout le monde, je vends un coin de terre que m'avait laissé en mourant un brave oncle de curé, et je mets Teresina au Conservatoire de Naples.

FERDINAND.

Vous ?

MICUCCIO.

Moi.

DORINE, à Ferdinand.

A ses frais, tu entends ?

MICUCCIO.

Pendant quatre ans, c'est moi qui lui ai payé ses études. Quatre ans !... Je ne l'ai pas revue, depuis.

DORINE.

Jamais ?

MICUCCIO.

Jamais. Parce que... Parce qu'elle s'est mise à chanter dans les théâtres, un peu partout... vous comprenez... Une fois partie, envolée de Naples à Rome, de Rome à Milan... et puis l'Espagne, la Russie... pour revenir enfin...

FERDINAND.

Elle fait fureur !

MICUCCIO.

A qui le dites-vous ? J'ai tous les journaux dans ma valise... Et puis là j'ai aussi ses lettres. (Il retire une liasse de la poche de sa veste.) Les siennes et celles de la maman... Tenez ! Voilà ce qu'elle me dit, quand elle m'a envoyé l'argent, que j'étais pour mourir : « Mon cher Micuccio, je n'ai pas le temps de t'écrire, je te répète tout ce que te dit maman, soigne-toi, guéris-toi vite et aime-moi toujours. Teresina. »

FERDINAND.

Et elle envoyait gros ?

DORINE.

Mille lires, n'est-ce pas ?

MICUCCIO.

Mille, oui.

FERDINAND.

Et ce champ que vous aviez vendu, qu'est-ce qu'il valait ?

MICUCCIO.

Qu'est-ce que cela pouvait valoir ? Pas grand chose... Un méchant bout de terrain...

FERDINAND fait signe à Dorine.

Ah !

MICUCCIO.

Son argent, je le lui rapporte. Je n'en veux pas. Le peu que j'ai fait, c'était pour elle. Nous avions convenu d'attendre deux ou trois ans, le temps qu'elle fasse son chemin..., la tante me l'a toujours répété dans ses lettres. Je ne sais pas mâcher les

mots, moi : cet argent, je ne m'y attendais pas ; mais puisque Teresina me l'envoie, c'est qu'elle l'avait devant elle : par conséquent, c'est signe qu'elle a fait son chemin.

FERDINAND.

On peut le dire. Et quel chemin !

MICUCCIO.

Par conséquent, c'est le moment...

DORINE.

De vous marier ?

MICUCCIO.

Et me voilà.

FERDINAND.

Vous venez épouser Sina Marnis ?

DORINE.

Tais-toi donc ! Puisqu'elle a promis, gros bêta !... Bien sûr qu'il vient pour l'épouser.

MICUCCIO.

Moi, je n'en dis pas tant. Je dis seulement : « Me voilà. » J'ai tout planté là : ma famille, la musique, le pays, tout. Il a fallu me battre à cause de ces mille lires qui étaient arrivées sans que je le sache, pendant que j'étais plus mort que vif. La vieille ne voulait pas les rendre, il a fallu les arracher. Ah ! mais non ! de l'argent, pas de ça ! Micuccio Bonavino, on ne le paie pas avec de l'argent. Je peux aller n'importe où, quand ce serait au bout du monde : s'il ne s'agit que de moi, je me tirerai toujours d'affaire. J'ai mon art, n'est-ce pas ? J'ai ma flûte et...

DORINE.

Tiens ! Vous l'avez prise aussi, votre flûte ?

MICUCCIO.

Bien entendu, que je l'ai prise. Ma flûte et moi, nous ne faisons qu'un.

FERDINAND.

C'est cela ! Tu comprends, elle chantera et il jouera.

MICUCCIO.

Je ne peux pas jouer dans l'orchestre, par hasard ?

FERDINAND.

Mais, si fait ! Pourquoi pas ?

DORINE.

Et je suis même sûre que vous jouez très bien

MICUCCIO.

Pas trop mal. Il y a dix ans que je joue.

FERDINAND.

Si vous nous jouiez quelque chose ? (Il prend l'étui de l'instrument.)

DORINE.

Bravo ! bravo ! Jouez-nous quelque chose !

MICUCCIO.

Non, voyons ! Qu'est-ce qu'on peut jouer... à une heure pareille ?

DORINE.

Un petit morceau, soyez gentil !

FERDINAND.

Un petit air de rien du tout...

MICUCCIO.

Mais non ! Voyons !...

FERDINAND.

Ne vous faites donc pas prier ! (Il ouvre l'étui et prend la flûte.) Tenez, la voilà.

DORINE.

Allons, seulement pour voir...

MICUCCIO.

Mais je ne peux pas... comme cela... tout seul...

DORINE.

Qu'est-ce que cela fait ? Allons, essayez !

FERDINAND.

Sinon, je joue moi-même !

MICUCCIO.

Alors, puisque vous y tenez... Voulez-vous la chanson que Teresina chantait dans le grenier ce jour-là ?

FERDINAND ET DORINE.

Oui ! oui ! bravo ! bravo !

FERDINAND.

Tutto passa?

MICUCCIO.

Tuttu passa. (Il s'assied et se met à jouer avec un grand sérieux.)

Ferdinand et Dorine se tiennent les côtes pour ne pas rire. Entrent pour écouter, le second valet de chambre en habit, le chef, le marmiton, auxquels les deux premiers font signe de se taire et de garder leur sérieux. Brusquement l'air de flûte est interrompu par un violent coup de sonnette.

FERDINAND.

Voilà madame !

DORINE, au deuxième valet de chambre.

Vite, allez ouvrir, vous ! (Au chef, au marmiton.) Vous autres, sauvez-vous et plus vite que ça. Elle a dit qu'elle voulait qu'on serve dès qu'elle serait rentrée. (Les domestiques sortent.)

FERDINAND.

Ma queue de morue ?... où l'ai-je fourrée ?

DORINE.

Là, là !

Elle indique le rideau et se sauve en courant. Micuccio se lève, sa flûte à la main, tout ému. Ferdinand va prendre son habit et l'endosse en toute hâte, puis voyant Micuccio qui s'apprête à suivre Dorine, il l'arrête rudement.

FERDINAND.

Vous, ne bougez pas, s'il vous plaît ! Il faut que je prévienne madame. (Il sort. Micuccio reste là humilié, troublé, en proie à un pressentiment confus.)

TANTE MARTHE, du dehors.

Par ici, Dorine! Au salon!

Ferdinand, Dorine et le second valet de chambre rentrent par la porte à gauche et traversent le théâtre pour se rendre au fond dans le salon, chargés de gerbes magnifiques, de couronnes, etc. Micuccio tend le cou pour regarder dans le salon et aperçoit une foule de messieurs en habit qui causent entre eux bruyamment. Dorine retraverse la scène en courant et gagne la porte à gauche.

MICUCCIO, lui touchant le bras.

Qui est-ce?

DORINE.

Les invités! (Elle sort.)

De nouveau Micuccio regarde, sa vue se voile. Il est si ému, si troublé qu'il ne s'aperçoit pas que ses yeux se remplissent de larmes. Il les ferme et se contracte comme pour résister à l'angoisse et au déchirement que lui cause une brillante fusée de rire venue de la salle : c'est le rire de Sina Marnis. Rentre Dorine, avec deux couronnes.

DORINE, sans s'arrêter, se dirigeant vers le salon.

Vous pleurez?

MICUCCIO.

Moi? Pas du tout... Tout ce monde...

Entre par la porte à gauche la tante Marthe, le chapeau sur la tête, enterrée, la pauvre vieille, dans un splendide manteau de velours. Elle aperçoit Micuccio : un cri, aussitôt réprimé.

MARTHE.

Comment, Micuccio? Toi ici?

MICUCCIO, découvrant son visage et la contemplant effrayé.

Tante Marthe! Oh! mon Dieu! Vous, dans ces habits-là?

MARTHE.

Eh bien! qu'est-ce que j'ai donc?

MICUCCIO.

Ce chapeau? Vous?

MARTHE.

Ah!... (Elle hoche la tête, lève une main, puis se remettant :)

Voyons! Est-ce qu'on arrive ainsi sans prévenir? Qu'est-ce qu'il y a donc?

MICUCCIO.

Je... Je suis venu...

MARTHE.

Et justement ce soir... Mon Dieu! Mon Dieu! Attends donc... Comment faire? Comment faire?... Tu vois, mon enfant, tout ce monde que nous avons; c'est la fête de Teresina.

MICUCCIO.

Je sais.

MARTHE.

La soirée à son bénéfice, tu comprends? Attends donc... attends ici un petit moment...

MICUCCIO.

Si vous... Si vous croyez que je ferais mieux de m'en aller...

MARTHE.

Mais non, écoute, attends un peu. (Elle va au salon.)

MICUCCIO.

C'est que je ne saurais pas... dans cette ville...

Tante Marthe se retourne en lui faisant signe d'attendre avec sa main gantée. Elle entre dans le salon, où se fait aussitôt un grand silence. — On entend sonner claire et distincte la voix de Sina Marnis : « Un moment, messieurs. » Micuccio se cache de nouveau la figure dans les mains, mais ce n'est pas Sina qui vient. C'est la tante Marthe qui reparaît au bout de peu de temps, sans chapeau, dégantée. Elle a enlevé sa mantille et paraît plus à l'aise.

MARTHE.

Me voilà, me voilà!

MICUCCIO.

Et... et Teresina?

MARTHE.

Je l'ai prévenue... J'ai été lui dire... Attends! Dès qu'elle pourra, dans un petit moment... Elle te fera une petite visite. En attendant, nous deux, on va rester ici, n'est-ce pas? Tu veux bien?

MICUCCIO.

Comme vous voudrez.

MARTHE.

Je te tiendrai compagnie.

MICUCCIO.

Non, non... Ne vous gênez pas... S'il faut que vous alliez là-bas...

MARTHE.

Non, non... Là-bas, ils sont en train de souper, tu comprends... Des admirateurs... Le directeur... C'est le métier, n'est-ce pas? Restons ici, nous deux. Dorine va nous servir tout de suite sur le guéridon et... nous souperons ensemble, toi et moi. Qu'en dis-tu? Nous deux tous seuls, hein? Comme dans le bon temps! (Dorine rentre par la porte à droite avec une nappe et deux couverts.) Allons! Dorine, dépêchons-nous, c'est pour moi et ce cher enfant. Ce cher petit Micuccio! Tu sais, je n'y crois pas encore, que c'est toi.

DORINE.

Voilà, voilà. Asseyez-vous déjà.

MARTHE, s'asseyant.

Bien, bien... Comme cela, nous deux, tous seuls... Sans tous ces raseurs-là... Tu comprends, n'est-ce pas? Tous ces messieurs... Elle, la pauvre petite, elle ne peut pas faire autrement, c'est le métier qui veut ça. Sans cela, comment faire? Tu as vu les journaux? Quel succès, mon petit! quel succès!... Et moi, sais-tu l'effet que ça me fait? Il me semble que je suis en bateau, sur la mer... Je n'y crois pas encore, que ce soit possible d'être là toute seule avec toi, ce soir. (Elle se frotte les mains et sourit en regardant Micuccio avec attendrissement.)

MICUCCIO sombre, avec de l'angoisse dans la voix.

Et... vous êtes sûre qu'elle va venir? Elle vous l'a dit? Je vous le demande, parce que je voudrais bien la voir, au moins.

MARTHE.

Bien sûr, qu'elle va venir! Dès qu'elle aura un petit moment. Est-ce que je ne te l'ai pas dit? Pense donc, quel plaisir

pour elle d'être ici avec nous... avec toi, si elle pouvait! Depuis le temps!... Combien cela fait-il? Des années... des années. Ah mon fils! Ça me paraît hier et ça me semble une éternité... J'en ai vu, j'en ai vu des choses... tant de choses!... Je n'arrive pas à y croire. On me l'aurait dit dans le temps, je n'y aurais pas cru, quand nous étions là-bas à Palma et que tu montais nous voir tout là-haut, dans le grenier... Tu te rappelles, les nids d'hirondelles sous les poutres de la toiture... Elles volaient à travers la pièce. On sentait leur vent quelquefois comme une caresse dans la figure... Et mes pots de basilic sur l'appui de la fenêtre... Et donna Annuzzia, donna Annuzzia, tu sais bien, la voisine? qu'est-ce qu'elle devient?

MICUCCIO.

Eh!... (Il fait avec deux doigts le signe de la croix pour montrer qu'elle est morte.)

MARTHE.

Morte? Je m'en doutais... Elle était déjà plus vieille que moi. Pauvre vieille Annuzzia avec sa gousse d'ail! Tu te rappelles! C'était son prétexte pour entrer : « Vous n'auriez pas une petite gousse d'ail à me prêter? » Toujours comme par hasard à l'heure du déjeuner... Pauvre vieille! Et combien d'autres morts sans doute, n'est-ce pas, à Palma!... Mais ceux-là au moins dorment en paix dans notre petit cimetière, à côté des leurs... et moi... Dieu sait où je laisserai mes os... Allons! n'y pensons plus!... (Entre Dorine avec un plat qu'elle présente à Micuccio.)

Ah! Dorine, à la bonne heure!

Micuccio regarde Dorine puis Marthe d'un air embarrassé. Il va pour se servir, mais il s'aperçoit que ses mains sont toutes sales du voyage, et les cache sous la table, de plus en plus confus.

Par ici, Dorine, laisse-moi faire, je vais le servir, moi.. Comme cela? c'est bien?

MICUCCIO.

Oui, oui,... merci...

MARTHE, se servant.

Maintenant, à mon tour.

MICUCCIO cligne de l'œil, faisant le geste de se caresser la joue.

Hum!... C'est bon, c'est rudement bon.

MARTHE.

Dîner de gala, tu comprends. Allons, dînons! Mais d'abord... (Elle se signe.) Ici, devant toi, je peux bien... (Micuccio se signe à son tour.) Toi aussi! mon fils, à la bonne heure! Mon bon petit Micuccio! Toujours le même, ce cher enfant. Croirais-tu que... quand il m'arrive de dîner là-bas... sans pouvoir faire le signe de la croix, il me semble que les bouchées ne veulent pas passer... Mange, mange donc!

MICUCCIO.

Ah! j'ai un appétit! Figurez-vous que je n'ai pas mangé depuis deux jours!

MARTHE.

Comment, tu n'as rien mangé dans le train?

MICUCCIO.

J'avais emporté de quoi. C'est toujours là, dans ma valise, mais...

MARTHE.

Mais?

MICUCCIO.

Je n'ose pas le dire, j'ai... j'ai eu honte, tante Marthe. C'était si... misérable, et je m'imaginais que tout le monde me regardait.

MARTHE.

Grand bêta, va! Et tu t'es passé de manger? va, dîne, mon pauvre Micuccio... Bien sûr, que tu dois avoir faim! Depuis deux jours!... Et bois! bois donc! Tu ne bois pas. (Elle lui verse à boire.)

MICUCCIO.

Merci, je boirai tout à l'heure.

De temps à autre, chaque fois que les laquais qui entrent ou sortent pour le service, ouvrent la porte vitrée, il arrive de la salle à manger une bouffée de conversations confuses et d'éclats de rire. Micuccio troublé lève le nez de dessus son assiette, et regarde les yeux tristes et affectueux de Marthe pour y lire une explication.

Ils sont gais...

MARTHE.

Bois! Bois donc! Ah! Micuccio, le bon vin de là-bas! Le vin du pays, comme il me manque, si tu savais? le petit vin de Michela qui habitait au-dessous de chez nous... Qu'est-ce qu'elle devient?

MICUCCIO.

Michela? Elle va bien, très bien...

MARTHE.

Et sa fille Luzza?

MICUCCIO.

Mariée. Elle a deux enfants.

MARTHE.

Non, vraiment? Elle montait souvent chez nous, toujours si gaie, tu te rappelles? Ah! cette petite Luzza! La voilà mariée. Tiens, tiens!... Qui a-t-elle épousé?

MICUCCIO.

Toto Licasi. Vous savez, l'employé de l'octroi.

MARTHE.

Ah! vraiment? Très bien, très bien. Alors, Mariangela, la voilà grand mère! La voilà grand mère. Déjà! Elle a bien de la chance... Deux enfants, tu me disais?

MICUCCIO.

Deux, c'est cela... (Il se trouble à l'arrivée d'une nouvelle bouffée de rires dans le salon.)

MARTHE.

Tu ne bois pas!

MICUCCIO.

Tout à l'heure.

MARTHE.

Ne fais pas attention... Ils sont gais... Ils sont tant!... Que veux-tu, mon petit, c'est la vie, c'est le métier... Il y a le Directeur. (Dorine rentre avec un second plat.) Par ici, Dorine... Tiens, Micuccio, ton assiette... Ce plat-là aussi, tu l'aimeras. (Elle le sert.) Tu m'arrêteras...

MICUCCIO.

Faites, faites...

MARTHE.

Eh bien ! voilà... (Elle se sert. Dorine sort.)

MICUCCIO.

Comme vous avez réussi ! J'en suis encore tout ébaubi.

MARTHE.

Il le fallait bien, mon enfant...

MICUCCIO.

Quand je vous ai vue avec ce manteau de velours... ce beau chapeau sur la tête.

MARTHE.

Il le faut bien... N'y pensons plus.

MICUCCIO.

Je comprends. Dame ! Il faut bien représenter ! Tout de même, s'ils vous voyaient... tante Marthe... Si on vous voyait ces affaires-là, à Palma...

MARTHE se cache la figure dans les mains.

Ah ! mon Dieu, ne m'y fais pas penser ! Si je te le disais : quand j'y pense... J'en suis toute honteuse... Je me regarde, et je me dis : « C'est bien toi, qui t'habilles ainsi ? » Et il me semble que c'est pour rire, une mascarade de carnaval... Mais que veux-tu ? Il le faut bien...

MICUCCIO.

Mais alors, mais alors... la voilà tout à fait arrivée ? Il n'y a qu'à voir : tout ce luxe !... Est-ce que ?... Est-ce qu'elle gagne beaucoup ?

MARTHE.

Ah ! oui, beaucoup !

MICUCCIO.

Combien par soirée ?

MARTHE.

C'est selon... cela dépend... de la saison... des théâtres... Mais tu sais, mon enfant, cela coûte ! Ah ! cela coûte les yeux de la

tête, cette vie-là... L'argent n'y suffit pas. Cela coûte... cela coûte... Si tu savais! Les écus filent comme ils sont venus.. Des robes, des bijoux, toute espèce de dépenses... (Elle s'arrête brusquement à un grand bruit de voix qui arrive de la salle du fond).

PLUSIEURS VOIX.

Où cela? Où cela? Nous voulons savoir; où cela?

LA VOIX DE SINA.

Un moment! Je ne vous demande qu'un moment.

MARTHE.

La voilà! C'est elle... Elle arrive...

Sina, toute bruissante de soie, étincelante de bijoux, la gorge et les épaules nues, les bras nus, apparaît vivement; on dirait que la pièce s'illumine tout à coup d'une clarté violente.

Micuccio, qui venait d'étendre la main pour boire, s'arrête, le visage enflammé, les yeux écarquillés, la bouche ouverte, ébloui et stupide, admirant, comme devant une apparition de songe; il balbutie : Teresina...

SINA.

Micuccio, où es-tu? Ah! le voilà... comment vas-tu? comment vas-tu? Ça va mieux à présent? Allons, allons... Tu as été malade, mon pauvre vieux. Écoute, on se reverra bientôt; en attendant, je te laisse maman... Entendu, n'est-ce pas? A bientôt! (Elle s'échappe; Micuccio demeure atterré, tandis que dans le salon un brouhaha de cris salue le retour de Sina.)

MARTHE, après un long silence, demande timidement, pour secouer l'abattement où est tombé le malheureux.

Tu ne manges plus? (Micuccio la regarde ahuri, sans comprendre.) Mange donc... (Elle lui montre son assiette.)

MICUCCIO, porte deux doigts à son col crasseux et effondré, pour l'élargir et se donner de l'air. Il exhale avec effort un long soupir.

Manger? (Il agite les doigts devant son menton comme pour remercier et dire : « Je n'ai plus faim, je n'en peux plus. » Il reste encore un moment silencieux, humilié, absorbé dans la vision qui vient de s'évanouir; puis il murmure :) Comme elle a changé! Je... je ne l'aurais pas reconnue... toute... toute... comme cela... (Il esquisse un geste, sans colère, mais plein de stupeur, pour montrer qu'il pense au décolleté de Sina.) Un rêve... cette voix, ces yeux, ce n'est plus elle... ce n'est plus elle... Teresina. (Il s'aperçoit que la tante Marthe secoue tristement la tête et qu'elle s'est arrêtée de

manger :) Bah !... Il n'y a même plus à y penser... C'est fini. Et depuis longtemps !... Et moi, imbécile !... moi, crétin !... Ils me l'avaient bien dit, là bas, au pays, et moi... qui me romps les os... pour arriver plus vite... Trente-six heures de chemin de fer, pour quoi ?... pour prêter à rire à ce sale larbin et à cette gueuse de Dorine... Ah ! c'est à crever de rire ! Avec ta flûte ! Quel idiot !... (Il joue distraitement à faire se rencontrer les pointes de ses index et sourit avec amertume en secouant la tête.) Mais est-ce que je pouvais prévoir ? Je venais... parce qu'elle-même, elle... Teresina... elle m'avait donné sa parole... Mais peut-être... mon Dieu, oui... pouvait-elle deviner elle-même, à ce moment-là, ce qu'elle serait aujourd'hui ? Je restais là-bas avec ma flûte... sur la place de mon village... et elle, pendant ce temps-là, quel chemin !... Bah ! il n'y a même plus à y penser ! (Il se tourne brusquement vers Marthe.) Si j'ai fait quelque chose pour elle, je ne veux pas, tante Marthe, que personne puisse soupçonner que moi, en venant ici, j'ai eu la moindre idée de prétendre... (Il se lève, de plus en plus troublé.) Au contraire ! Attendez... (Il plonge une main dans la poche de sa veste et en retire un portefeuille.) Je venais pour cela aussi : je voulais vous rendre l'argent que vous m'avez envoyé. Qu'est-ce que c'était que cet argent ? Un salaire ? Une restitution ? Pour quoi faire ? Je vois que Teresina est devenue une reine ! Je comprends... Mais non ! Il n'y a même plus à y penser. Mais de l'argent, voyez-vous, non ! je ne méritais pas ça... Pour quoi faire ? C'est fini : bon ! N'en parlons plus ! Mais de l'argent ? Jamais de la vie ! De l'argent *à moi* ? Ça jamais. Je suis fâché seulement qu'il n'y ait plus toute la somme...

MARTHE, toute tremblante, navrée, les larmes aux yeux.

Que dis-tu, mon enfant ? Que dis-tu ?

MICUCCIO lui fait signe de se taire.

Ce n'est pas moi qui y ai mordu. Ce sont mes vieux, quand j'étais malade, ils ont pris dessus sans que je m'en doute. Ça fera le compte pour les quatre sous que j'étais si heureux de débourser pour elle, dans ce temps, vous vous rappelez ? Ce n'est rien, cela ne compte pas... N'y pensons plus. Voilà le reste. Maintenant, bonsoir.

MARTHE.

Comment? Comme cela, tout de suite! Attends que je prévienne au moins Teresina. Tu n'as donc pas entendu qu'elle t'a dit : au revoir? Je cours l'appeler.

MICUCCIO la fait se rasseoir.

Ce n'est pas la peine. Écoutez! (On entend dans le salon le bruit du piano et un chœur égrillard et débraillé d'opérette, entonné au milieu des rires par toute l'assistance.) Laissez-la donc tranquille... Elle est bien là-bas, c'est sa place... Moi, pauvre diable!... Je l'ai vue, ça me suffit. Tenez, allez la retrouver. Écoutez comme ils rient! Moi, je ne veux pas, je ne veux pas prêter à rire. Bonsoir!

MARTHE se trompe sur le sens des paroles de Micuccio, qu'elle prend pour un mouvement de colère et de jalousie; elle murmure à travers ses larmes :

Mais, mon pauvre enfant, je ne peux pourtant pas faire tout le temps le chien de garde!

MICUCCIO, lisant tout à coup dans les yeux de la vieille le soupçon qui ne l'avait pas encore effleuré, lui crie, le visage brusquement assombri :

Qu'est-ce que vous dites?

MARTHE se trouble, se cache le visage dans les mains sans pouvoir contenir le flot de larmes qui déborde malgré elle; elle dit enfin, à moitié suffoquée par les sanglots :

Oui, oui, va-t'en, mon fils, va-t'en... Tu as raison, ce n'est plus la femme qu'il te faut... Ah! si vous m'aviez écoutée!...

MICUCCIO s'élance en se penchant sur elle et, de force, lui écarte une main du visage.

Alors, vous dites... vous dites qu'elle n'est plus digne de moi?

Reprise du chœur et du piano dans le salon à côté.

MARTHE, écrasée, toute en larmes, fait signe que oui avec la tête, puis élève ses mains dans un geste de prière si suppliant, si pitoyable que la colère de Micuccio tombe tout à coup.

Pour l'amour de Dieu, Micuccio, par pitié!

MICUCCIO.

C'est bon... C'est bon... Je m'en vais, je m'en vais... Et même plus que jamais, à présent. (A ce moment, Sina sort du salon. Micuccio laisse la tante Marthe et se tourne vers Sina, qu'il saisit par le bras et l'entraîne sur le devant de la scène.) Ah! c'était donc pour ça?... C'était

donc pour ça... que tu n'avais pas honte... (Il montre avec dégoût toute la nudité qu'elle étale.) La gorge... les bras .. les épaules...

MARTHE, suppliante, avec terreur.

Par pitié, Micuccio!

MICUCCIO.

Soyez tranquille, je ne lui ferai pas de mal... Je m'en vais. Et moi qui n'avais pas compris!... Faut-il être bête, tante Marthe?... Allez, allez, ce n'est pas la peine de pleurer... Il n'y a pas de quoi, du reste. C'est une chance au contraire! Une chance! (Il ramasse, tout en parlant, sa valise, sa sacoche et se dispose à sortir; mais il se rappelle que dans la sacoche il y a les belles figues qu'il avait apportées du pays pour Teresina.) Tiens! je n'y pensais plus : regardez donc, tante Marthe, voyez-moi cela... (Il ouvre la sacoche et, la basculant sur un bras, il répand sur la table les beaux fruits savoureux.)

SINA, accourant.

Oh! les figues! Les belles figues!

MICUCCIO, l'arrêtant.

Toi, n'y touche pas! Tu n'as même plus le droit de les regarder de loin. (Il en prend une, et l'approche du nez de tante Marthe.) Ça sent bon, n'est-ce pas? Sentez-vous, tante Marthe, la bonne odeur de chez nous?... Et si je m'amusais à les jeter l'une après l'autre à la figure de ces beaux messieurs?

MARTHE.

Pour l'amour de Dieu, ne fais pas ça!

MICUCCIO.

N'ayez pas peur. Regardez, c'est pour vous, pour vous toute seule, tante Marthe. Je les avais apportées pour elle... Il montre Sina.) Dire que j'ai même payé l'octroi!... (Il aperçoit, sur le guéridon, l'argent qu'il a retiré tout à l'heure de son portefeuille; il le saisit et le plonge dans le corsage de Sina qui éclate en sanglots.) Voilà pour toi! Là... là... voilà!... comme ça!... Et voilà tout! Va, il n'y a pas de quoi pleurer. — Adieu, tante Marthe! Bonne chance! (Il fourre dans sa poche le sac vide, ramasse sa valise, son étui et sort.)

LUIGI PIRANDELLO

AU PAYS BRETON[1]

I

LE PARDON GLAZIK

Un ami m'avait prêté sa voiture, et, pour la conduire, son marin Yann, un gentil garçon de trente ans, aux yeux d'un bleu si tranquille, le plus doux, sensible et patient des Bretons, formé à l'ancienne tradition d'honnêteté chrétienne. Pour vous parler, il a toujours le sourire de la politesse et du contentement.

Nous ne cherchions pas cette fête, bien ignorée, bien inattendue pour nous. Nous étions partis avant le jour pour Plomodiern, au fond de la baie de Douarnenez. Je voulais attraper au passage la patache de Crozon, afin de gagner Brest par la rade, comme au vieux temps. Mais un harnais cassé nous avait mis en retard, et, la sainte montagne de Loc-Ronan déjà en vue, nous ne songions plus qu'à gagner Châteaulin, quand, débouchant d'un profond chemin, une carriole traversa la chaussée.

— Des messieurs prêtres, dit Yann, d'un ton pénétré, en tirant son chapeau.

Et montrant deux objets mystérieusement voilés de blanc qu'ils tenaient droits sur leurs genoux :

— Le calice et le Saint-Sacrement ! Sûr ! Y a un pardon par ici.

A cette saison ? dans ce paysage déjà presque hivernal ? Puisque je n'avais plus qu'à m'en aller attendre à Châteaulin la diligence du lendemain, je décidai d'aller voir cela. Quelle meilleure façon de prendre congé du pays ?

Une bonne grand-mère, qui clopinait sur son bâton, nous mit sur la voie :

(1) Voyez la *Revue* des 15 avril, 1er juin et 1er août 1922.

— Un quart d'heure (*eur ch'ar d'eur*) un petit quart d'heure d'ici, mes bons messieurs!

Elle-même y allait, traînant un pesant panier de crêpes et de berlingots. Il n'y avait qu'à suivre jusqu'à un *doué* la petite route que les prêtres avaient prise, et puis à tourner à droite près d'une croix. En prenant ensuite à gauche, sous les chênes, sûr, on entendrait bientôt la cloche!

Nous avons emmené la bonne vieille, et, plus d'une heure, trottiné par des chemins déserts. En général, les pardons s'annoncent de loin sur les routes bretonnes : procession de chars à bancs bondés de familles paysannes en habits de fête, — papas, mamans, mères-grands, avec parfois des « cols bleus, » de joyeux matelots en permission, et qui chantent, et par devant, les tout petits, un paquet de têtes enfantines, si jolies sous les bonnets pailletés du dimanche, tout ce monde brimballant, à la queue leu leu, aux cahots de la route.

Mais, ici, personne. Pas même une ferme en vue où s'enquérir du chemin. La vieille, bavarde, peut-être sous l'influence d'une goutte, s'était mise à nous conter interminablement une lointaine histoire de pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray, — en 70, quand son homme était parti à la guerre, — et elle ne retrouvait pas du tout le chemin. Les haies et les haies se suivaient. Et puis on plongeait sous des voûtes de branches, entre des rangs de petits hêtres grimpés sur les talus. On arrivait à des carrefours, et les deux Bretons se signaient : le Crucifié était là, solitaire, de silhouette aussi vague que l'humide et verdissant granit de sa croix, — une croix si usée que ses deux branches n'étaient plus qu'un renflement de la pierre.

Et nous allions toujours. Après une grande heure de montées, descentes, détours et retours en arrière, nous commencions à nous sentir vraiment perdus, au fond de cette campagne inhabitée, et qui doit se peupler, le soir, de fées et de lutins.

Et tout d'un coup, comme nous arrivions en haut d'un raidillon, le voilà, le rustique clocher. Derrière un petit rideau de chênes, son aiguille dentelée se lève, du même gris sombre et mouillé que le ciel d'automne. Et maintenant, un menu remuement d'humains se révèle, avec un morceau de porche ouvragé, sous le treillis de ramures où les dernières feuilles suspendent encore un peu de rouille et d'or.

En bas de la côte, nous sommes allés dételer dans un pré

plein de carrioles vides qui attendent sous les arbres. Et comme nous approchons de la petite église, j'ai soudain la troublante impression du déjà vu. C'est bien possible : j'ai tant couru autrefois sur ces routes de Cornouailles! Peut-être, un jour, de Loc-Ronan, suis-je venu passer par ici. Je crois bien me rappeler, entre les troncs de chênes, ce pied gris, tout brodé, du sanctuaire : richesse plus étrange dans la solitude. Ce devait être en juin, par un soir long et clair. Il y avait un plafond de feuillages. Quelques rayons de soleil perçaient le vert demi-jour, et, sans trêve, d'invisibles abeilles tissaient leurs zigzags, entretenant de leur susurrante magie le tiède sommeil du lieu...

Mais je ne suis pas sûr. Elles sont si pareilles, toutes ces maisons des saints qui dorment, trois cent soixante-quatre jours par an, dans la profondeur du pays!

Celle-ci est toute en clocher. Quatre pignons en croix, pas plus hauts que ceux d'une ferme : les yeux y cherchent les trous d'un pigeonnier. Des toitures dont la houleuse écaille s'en va presque toucher l'herbe, et, par-dessus, traversant les deux faîtes, comme jailli du dedans, cet élan de flèche que transperce du jour. Humilité de la nef, conçue par ces paysans à l'image de leurs pauvres logis, de leurs granges. Mais, hors de cette basse enveloppe, essor de l'âme commune vers le ciel promis aux chrétiens.

A côté, se lève le Calvaire, épaisse tige de pierre portant sur une traverse le Christ en croix entre deux figures dolentes de saintes, et, par-dessous, deux cavaliers romains en armures du XVIe siècle sur de bons chevaux tout ronds. Tout cela sculpté par des ancêtres en qui passait, il y a trois cents ans, le vieux rêve chrétien venu de si loin, et qui possède ces Bretons aujourd'hui.

Alentour (le rideau d'arbres n'est que d'un côté), il y a des prés, des carrés de landes que les toiles d'araignées, toutes trempées, argentent; plus loin, des bois déjà presque dépouillés, qui commencent à prendre leur aspect hivernal de fumées. Pas un être vivant en vue. Le peuple de cette campagne est ici tout entier rassemblé par la religion. Le centre obscur du paysage vide n'est que tiède, bruissante humanité. Dans l'ombre intérieure du sanctuaire, par le trou noir du porche, je ne vois qu'un pointillement de coiffes, — des rangs et des rangs,

pareils, parallèles, sur des bouquets de flammes jaunes. Une sonnette tinte, et toutes s'abaissent à la fois, d'un grand mouvement qui jusqu'au dehors se propage. Car ils sont bien cent cinquante qui, n'ayant pu entrer, se serrent, à genoux maintenant dans le petit clos vert.

D'où sont-ils venus, tous ceux-là qu'a mis en mouvement l'idée du petit saint Gonery ? « Des fermes donc, — me dit Yann. — Il y en a beaucoup par ici. » Il faut croire qu'elles se cachent sous les bouquets d'arbres, aux replis de cette terre tourmentée, près des doués qui sont dans les creux. Ces campagnes sont peuplées d'humains, aussi peu visibles, si l'on ne quitte pas les grands chemins, que le petit peuple des créatures sauvages, dont les nids, terriers, sont partout derrière les talus. Toujours cette sorcellerie du paysage breton : la marque de l'homme est partout, et l'homme en paraît absent. Nulle campagne à la fois si mystérieuse et si humaine. De vieilles croix de pierre veillant à tous les carrefours, des chemins creux sillonnés d'ornières que l'on croirait d'une autre année. Çà et là, une ligne d'arbres, petits, sans âge, qui semblent avoir un sens, — et c'est comme un rite, comme un secret. Parfois un double rang, un commencement d'avenue, mais qui s'en va finir sur un pré vide. Un pays comme abandonné depuis longtemps, mais hanté peut-être, où les âmes invisiblement reviennent.

Pourtant Yann a raison : les vivants doivent être nombreux par ici. Assez, du moins, pour que l'État, qui sait tout, ait construit au bord de ce chemin détourné, une de ces grandes bâtisses scolaires qui font entrer le présent dans la vieille campagne bretonne. Attiré par la chapelle, j'avais commencé par lui tourner le dos ; mais elle est là, l'école, de l'autre côté du chemin : une longue façade, exacte, d'un blanc de pierre neuve, bien insolite à côté d'un pauvre débit, qui semble ici la seule habitation, en face de l'humble sanctuaire où des paysans, qui ne savent que leurs labours et leurs prières, s'assemblent, un certain dimanche d'octobre, comme toutes les générations de leurs aïeux, pour la fête de leur saint obscur.

Et voici, là-haut, à l'une des fenêtres, M. l'instituteur lui-même, d'une toute autre espèce que le troupeau d'ouailles qui se presse aux dévotions. Pas du tout la physionomie naïve et grave des gens du pays. Avec son veston d'alpaga, avec ses moustaches noires, une cigarette à la bouche, son journal sous

le bras, il a plutôt l'air d'un méridional intelligent et qui saurait « causer. » Comme il doit se sentir en exil, dans sa grande bâtisse, au milieu de ces Bas-Bretons du type ancien! A présent, il ouvre sa gazette, qui doit l'intéresser, car certains syndicats de ses confrères ont fait quelque bruit ces jours-ci. Au nom de la pensée consciente, ils sont partis en guerre contre de vieux préjugés auxquels certaines gens tiennent encore. A présent, il bâille à sa fenêtre en regardant ces simples, obstinés à leurs coutumes, à d'immémoriales traditions qu'il est là, en somme, pour combattre au nom de la raison. Il semble terriblement seul, en ce dimanche d'automne tout entier consacré au pardon de ce petit saint qui n'est même pas sur le calendrier!

En bas, dans le pré, nul ne s'occupe de lui. Le dos tourné au long rectangle de l'école, tous orientés dans la direction du mystère, le petit clan paysan s'agenouille ou se lève, au roulement du tambour dont le *rrran! rrran!* dans l'obscur vaisseau plein de flammes et d'haleines, interrompt la sourde rumeur des oraisons, la suppliante mélopée latine.

De ce côté-ci du clos, il y a surtout des femmes et des enfants. Près de moi, je vois un rang d'aïeules (on doit vivre très vieux par ici). Leurs casques de toile, larges, à la mode ancienne, découvrent à peine les premières racines des cheveux sur les fronts desséchés — des fronts jaunes, marbrés de brun, déjà couleur de crâne.

Comme toujours, en ce pays de foi, beaucoup de marmots, splendides, sous l'or et l'argent des bonnets à trois pièces, qui laissent couler jusqu'aux épaules les mèches blondes. Des tout petits, aux mains de leur *mamms*, et gaînés, ficelés, saucissonnés, en des corsages qui tiennent encore du maillot, par-dessus l'appareil espagnol, rose et noir, du tablier et de la robe-sonnette. On les entend qui *piotent* au milieu des prières.

Et puis des fillettes, dans le grand habit des femmes, les yeux plus enfantins, les joues de pulpe plus molle, plus fraîche, sous le cérémonieux harnachement de dentelles, par-dessus le deuil du drap et du velours, où la chaîne n'est qu'une ligne d'or comme celle qui luit, aux portraits du XVIe siècle, sur un pourpoint tout noir.

Déjà si bretonnes, ces petites, tout de suite prises, âme et corps, par les disciplines d'une société qui va les modeler sur le

type ancestral. Leurs mères, aux profils de brebis, servantes instinctives de la coutume, obstinées gardiennes du vieux langage et de la religion, les ont amenées là, les dressant au rite héréditaire aussi facilement que les brebis montrent à leurs petits le chemin du pré et de la crèche. Par ces simples mères, bien ignorantes de la puissance qu'elles tiennent de la nature, la tradition d'un monde très ancien se perpétue, plus efficace, pour façonner la génération nouvelle, que l'enseignement de M. l'instituteur. Connaît-il bien la force qu'il trouve ici devant lui?

Les hommes, bien entendu, sont tous là, à leur place, qui est le transept, et si serrés qu'ils débordent comme les femmes, au dehors, splendide masse sous l'humble pignon latéral : or et bleu chantant sur du noir. Tous en belle tenue de glazik. Un costume plus distinct, spécifique encore que celui des femmes, et plus riche : ici, comme généralement dans la nature, c'est le mâle qui porte la couleur. Tendre azur, entre des galons de soie jaune, de ces lourds boléros qui couvrent tout juste la moitié du dos et ne couvrent pas les bras : on dirait de brèves cuirasses. Par-devant, sur le bleu pareil du long gilet à manches et ses deux rangs de sequins, cela s'ouvre avec des rigidités de tôle (1).

Eux seuls, entre eux. Rien qui rappelle notre humanité des villes. Pas un vêtement du genre qui règne sur la moitié du globe, le même, de Moscou à San Francisco, disparate pourtant comme les individus. Rien même qui soit d'un clan voisin, plastron de Pont-l'Abbé ou noir *chupen* de Châteaulin, trahissant un « étranger. »

Un petit peuple singulier, comme on n'en voit plus dans notre monde moderne, où les races, les types, produits de longs développements en des provinces très séparées, se mêlent de plus en plus, perdent vite, en obéissant aux mêmes influences, prestiges, leurs couleurs distinctes. Toujours, ici, cette impression d'une certaine espèce aperçue dans son habitat. Des faces parentes, sommaires, comme celles que les sculpteurs de village taillaient au couteau sur les panneaux des coffres. Ils sont tête nue, le grand chapeau à boucle sous le bras : je vois les toisons drues coupées droit sur le front, toutes les fortes et rondes caboches.

(1) Le mot glazik (petit bleu) désigne la population, entre le pays bigouden et le pays de Châteaulin, dont les hommes portent ce costume où le bleu domine.

Les vieux sont très beaux. Ils composent des groupes qu'on ne se lasse pas de regarder. En voici trois, assis sur un tronc d'arbre, contre le granit du petit transept : comme leurs têtes s'harmonisent à la vétusté de cette pierre, à la fruste grandeur de sa ciselure, dont l'usure du temps a encore simplifié les lignes! Penchés en avant, les coudes aux genoux, le long chapelet aux mains, ils suivent la messe. Ils la savent par cœur; je vois remuer leurs lèvres.

Ils se sont levés. Comme ils sont grands! Chez l'un deux, la chevelure mêlée d'argent est longue, à la mode d'autrefois. Des Bretons presque du type légendaire. Un type de l'espèce que peut former l'action quotidienne et séculaire d'un milieu simple, où rien ne change; un type fortement défini comme ce milieu, aux traits vigoureux, en médaille, marqué pourtant du caractère breton de douceur, de sensibilité, profondément humanisé par une longue tradition de culture morale et par la religion.

A la solennelle minute de l'Élévation, ils se prosternent. Un silence plane, élancé de cette petite assemblée d'humains qui, tête baissée, adorent, un silence étendu, semble-t-il, sur tout le paysage. A cet instant, le caractère local s'est comme effacé. Je n'ai plus vu des Bretons, des glaziks : il n'y avait plus que des chrétiens suspendus à l'immuable idée qui a fixé, en Occident, combien de peuples d'âmes successifs! Plus généralement, l'homme de toujours et de partout, dans son type de créature religieuse et dans son aspect le plus auguste, celui du vieillard courbé sous l'invisible présence.

Un autre groupe n'était pas moins expressif : une famille, assise sur les degrés du Calvaire : l'aïeule, toute ridée, séchée, le père, la mère, les petits dont les yeux sont si neufs. Dans l'uniformité des costumes on apercevait mieux les grands moments de l'être humain, la courbe invariable, indéfiniment répétée, de l'enfance à la mort. Une simple famille de paysans bas-bretons et tous les âges de la vie humaine au pied de la Croix chrétienne...

*
* *

Bim baoum ar c'hlo! bim baoum ar c'hlo! — un vieux refrain de Léon, qui me revient, à la soudaine sonnaille des cloches. Comme elles dansent, là-haut, dans la fine cage ajourée! Tumulte bondissant, joie lancée dans l'espace, tandis que la

foule, par le trou noir d'en bas, s'écoule au dehors, et peu à peu s'épaissit sur le parvis champêtre.

Alors, c'est comme un charme rompu. Ce petit monde que je n'avais encore aperçu que fixé, stylisé par l'influence mystique, le voici vivant, mouvant, divers. Large rumeur bretonne, scandée de coups de cloches, et soudain traversée, près de moi, de mélopées plaintives, d'oraisons latines, car, — je ne sais d'où, — des mendiants viennent de surgir. Remous de couleur autour des paniers de berlingots, où les femmes, les enfants se pressent. Et puis va-et-vient général : les jambes comme les langues se dégourdissent.

Comme toujours, les jeunesses dominent. Que d'élégantes, et comme l'habit de fête de Quimper leur va bien! Longues et fines tailles, corsages bombés, belles guimpes cambrées d'où sortent les cous graciles, les fins et pudiques minois Il y a longtemps que je les connais : j'en voyais de toutes pareilles quand j'étais petit, à Brest, sur le cours d'Ajot. On en voit encore, et à Nantes, à Rennes, à Paris même, qui gardent dans les jardins publics les petits enfants bourgeois C'est ici leur patrie, le paysage dont elles emportent dans les villes le souvenir. Les voici toutes, les douces, les simples, les jolies, si différentes des bigoudens, dont le domaine commence à deux lieues d'ici. Le gentil peuple féminin du pays de Quimper. Elles ont visage de demoiselles : un clair visage, un peu oblique entre les blanches brides, aminci par en bas, où transparaît un rose et pudique émoi; des prunelles bleu pâle comme la mer en octobre, le regard limpide et grave des jeunes chats. Mais coquettes, leurs coiffes minuscules perchées jusque derrière la tête, découvrant toute la belle toison, suivant la mode nouvelle, générale aujourd'hui dans tous les clans de Cornouailles.

Mais bien vite apparaît la variété de ce petit monde, où l'on n'aperçoit d'abord, quand la religion l'assemble, qu'une âme, un type qui se répètent. Dans ces humbles groupes bretons, comme on retrouve toujours l'humanité diverse! On voit des individus, des classes. Voici, marchant à pas comptés, de magnifiques chefs de famille, des hommes d'âge et de poids, à la ceinture large, de mine puissante et prudente. Avec leurs joues bien rasées, posées sur le coussin de leur double menton, leur allure de certitude et de quiétude, ils font penser à des

gens d'église, à de prospères chanoines, et le chapeau noir à boucle, à grands bords ecclésiastiques, achève la ressemblance. Non moins vastes, luisantes et pacifiques, leurs épouses les accompagnent; elles tiennent des parapluies, leurs poitrines sont décorées de croix ou de cœurs d'or; elles ont tournure importante de dames, de dignes bourgeoises campagnardes. Passe une inquiétante fée. Petite, courbée, très vieille, elle traîne un bâton, et son œil clignotant qui se lève d'en bas sur vous, à l'instant où elle vous frôle, ses lèvres qui silencieusement murmurent, semblent jeter des sorts. Il y a quelques pauvres hères, aux cheveux collés bas, au menton faible, fuyant. J'ai vu de telles figures chez des valets de ferme qui sont presque des « simples. » Certaines femmes aussi semblent d'un type plus humble que les autres, — par exemple celle-ci, tout près, qui pourrait être jeune, mais son front hâlé est barré de tristes rides: on vieillit de bonne heure dans ces campagnes. Jambes écartées, bouche entr'ouverte, tête vaguement ballante, elle reste là, sans bouger : un pauvre animal de ferme, fatigué de travail et de maternités. Mais à côté, de nobles vierges se tiennent très droit, fières et timides, dans la grandeur et la rigueur de la parure. Elles ont des fronts bombés, des yeux de fraîcheur engourdie, des joues minces que le soleil ne semble pas avoir touchées : vraiment des princesses paysannes.

Les petits gars sont charmants, très différents des hommes, si souples, de chair si tendre et si claire, avec des prunelles d'un bleu radieux, des lèvres dont le mouvement dit la sensibilité native de la race.

Les cloches sonnaient toujours, à toute voix, à toute volée. Au balcon du petit clocher, deux gars pendus au bout des cordes, envolés, retombant avec elles, s'excitaient à ce vacarme et riaient à la foule en bondissant comme des diables.

Puis, *rran! rran!* des roulements scandés de tambour. Du talus surgit celui qui portait la caisse : un long paysan sexagénaire, glabre, creux, quelques mèches collées à son crâne à demi dénudé. Il se hissa sur le muret, fit encore rouler sa peau d'âne, tira sa tabatière, en frappa sur le dos de sa main quelques grains qu'il renifla d'un air méditatif, et, de là-haut, lança au peuple quelques phrases. Il y eut un grand rire.

Mon ami Yann, qui ne me quittait pas d'une semelle, prit

un air particulièrement discret pour m'expliquer ce discours dont le point principal m'échappait :

— C'est pour le... il dit censément que l'homme va passer qui fait le travail pour que les femmes des cochons n'aient pas de petits enfants.

Ce Yann, qui ne trouve pas toujours les mots français, trouve toujours la façon la plus convenable de dire les choses. La messe finie, qu'il a suivie sans bouger de place, il s'est mis à m'accompagner partout, avec un sourire vague, en roulant un peu à la façon des marins, visiblement gêné, intimidé, si loin de son petit port, au milieu de tous ces terriens. Un délicieux compagnon, attentif et réservé à la fois : on trouve souvent cette finesse de sentiments et de manières dans ce peuple de Bretagne, qui n'est pas une plèbe, dont les mœurs traduisent une civilisation ancienne, une culture profonde et surannée. Culture toute morale, chrétienne, qui laissait les esprits très simples, mais affinait les âmes, les ornait de vertus et de civilité. J'en trouve à chaque instant la marque en ces physionomies d'aïeules qui gardent une si belle tenue, en ces dignes visages de fermiers qui tiennent, avec leur air de bienséance, d'honnêteté traditionnelle, du magister, du prêtre, de l'ancien notaire de village, et font penser à l'humanité croyante et polie de la vieille France. Tout n'était pas imagination dans les romans champêtres que George Sand écrivait vers 1850.

Ce bon Yann, qui a des dents de jeune loup, il devait mourir de faim. Comme nous avions à refaire tout le chemin du bourg pour chercher à déjeuner, je lui avais donné pour prendre patience quelques crêpes de blé noir achetées à l'une des *mamm koz* dont les deux paniers formaient, pour cet humble pardon, tout l'appareil de fête.

Il a cru que ce serait là tout son repas, et m'a dit, toujours avec son gentil sourire, son air de réserve et de tact respectueux : « Oh ! merci beaucoup, monsieur, ce sera très bien comme cela... Non, vraiment, c'est tout ce qu'il me faut... »

***

La fête du matin finissait, et déjà il ne restait plus grand monde sur le pré quand nous sommes entrés dans la chapelle où Yann voulait mettre une « lumière. »

Un détail bizarre nous a d'abord arrêtés devant le mur : une

sorte de cordon jaune, quelque chose de mince et de lisse qui s'allongeait horizontalement sur la pierre. Cela semblait envelopper toute la petite église. Le tambourineur passant, je lui demandai le mot de l'énigme :

— Ça, nous dit-il, c'est un vœu. Un cultivateur d'ici, qui a eu sa femme malade, au printemps, avec la petite vérole. Alors, pour sa guérison, il a promis à monsieur saint Gonery, une chandelle, mais une chandelle pas comme les autres ! — une qui ferait tout le tour de sa maison... *Ya vat!* il a été commander ça à Quimper pour le jour du Pardon. C'est pas tous les saints qui reçoivent des cierges comme celui-là !

Il fallait descendre un peu sous terre pour entrer. On avait la sensation de quitter à la fois le jour et le présent. Cela ne s'éclairait que de côté, par la porte et sous la charpente à peine équarrie de la voûte, la pénombre s'amoncelait. Peu à peu, les yeux s'habituant, se révélaient l'indigence et la touchante naïveté du lieu. Une chapelle comme tant d'autres du Finistère. Cela ressemble toujours à l'intérieur d'un vieux bateau de pêche, d'une chaloupe comme on en voit souvent sur les grèves, échouée, la quille en l'air, et défoncée, vidée, rien ne restant que l'épaisse membrure et le bordage. Le sol est nu, les murs par en bas verdissent, comme mangés de mousse, et cela sent la terre, le sépulcre.

Mais ici des cierges finissaient de brûler, amollissant l'air des fumées de leur agonie...

Deux femmes, en guimpe tombante, à l'ancienne mode, étaient restées là, à genoux sur la terre. Des vieilles comme on en voit à toute heure devant un autel où frissonnent des flammes. Étrangères au mouvement d'aujourd'hui, déjà sorties de la vie, elles trouvaient là leur refuge.

Derrière les deux femmes, Yann, sa chandelle piquée, s'était agenouillé. Le silence était profond.

Qu'est-ce qui nous prend si fort dans ces lieux ? J'y retrouve, plus intense qu'ailleurs, le sentiment qui nous hante, au pays breton, et que je ne puis traduire jamais que par les mêmes mots, — peut-être parce qu'il est trop élémentaire, invariable en sa simplicité. On dirait que les heures, les jours n'y coulent plus, que leur flux, déjà si lent au dehors, dans les campagnes, s'est mis à stagner tout à fait dans ces vieilles cha-

pelles endormies. C'est comme un obscur puits où s'est engourdie l'eau qui alentour incessamment ruisselle. On est là plus près de l'éternel et de la racine des choses. Si du jour entre, c'est un vague rayon où flotte on ne sait quelle poussière, lentement, indéfiniment tombante : matière morte, dissoute, poudre des siècles qui s'amoncelle en silence.

Yann s'attardait dans sa prière... On était bien là. L'instant se confondait à tant de minutes pareilles, passées hier, autrefois, en combien de ces rustiques sanctuaires ! Les plus anciennes remontaient par-dessus toutes les autres, des minutes de prime jeunesse d'où celles-ci, sans doute, ont tiré tout leur sens et leur valeur. Je revivais des jours lointains où je courais la sombre campagne brestoise. L'une ou l'autre enfant d'une pauvre famille paysanne que j'aimais conduisait la carriole. De loin en loin, à Coat-Méal, à Milizac, à Guilers, des villages très anciens, alors connus des seuls indigènes, — si près de la grande rade, où le présent règne avec les sonneries et tout le mouvement de la marine française, — une petite église apparaissait. Alors, comme toujours depuis, sa touchante figure, sa sombre pierre imprégnée d'âme et de passé m'arrêtaient. Nous laissions le cheval Tambour, sous son harnachement de cordes, garder la carriole; nous traversions un étroit champ des morts. Il y avait généralement contre le mur un ossuaire, une cuve de granit où, par d'étroites baies, on voyait dans l'ombre traîner des ossements. Nous poussions le lourd battant du porche ; l'intérieur était bien pauvre, bien primitif, mais quel sérieux, quelle sombre solennité ! L'enfant, comme Yann aujourd'hui, allait tout de suite se mettre en prière. Je me pénétrais de l'ombre, de la paix immobile du lieu. Et puis, une étrange, presque mystérieuse sensation me remuait toujours. On n'avait perçu d'abord que du silence, mais soudain, on prenait conscience d'un bruit sourd et profond, un bruit très lentement scandé, saccadé : je me surprenais tout à l'heure encore à l'attendre, mais il est absent de ces chapelles qui ne vivent qu'un jour par an. Une antique horloge à poids était là, quelque part, battant à coups espacés et brusques, dont chacun était seul à heurter le silence. Cela était impossible à situer, cela semblait venir de l'intérieur de la terre ou de la pierre. Oh ! cette sombre, caverneuse pulsation que l'on perçoit tout à coup dans la demi-nuit d'une vieille église du Finistère ! C'est

comme une solennelle présence que l'on retrouve chaque fois, avec les pâles figures de la Mort, le crâne, les tibias croisés sur le pauvre catafalque de village. On dirait le pas même, le pas souterrain, un peu terrible en sa fatale monotonie, du Temps marquant toujours, sans s'occuper des vivants qui se succèdent au dehors, les minutes, les heures, les années, les siècles...

Mais du jour se fait, maintenant, sur le mur à droite de l'autel. Une porte s'est ouverte par là, et le bruit d'un pas me ramène au présent.

C'est le paysan sacristain, notre ami le tambourineur, qui vient préparer la chapelle pour vêpres. Autour du triangle de fer où l'on a piqué tout le matin des cierges, il râcle la chandelle coulée, éteignant avec ses doigts les derniers lumignons qui fument. Ensuite, il remet en ordre le petit décor de fête que la poussée des fidèles a quelque peu bousculé. Un si humble décor que je l'avais à peine aperçu. Quelques croix de buis, des bouquets de dahlias et d'immortelles, accrochés au long des murs, quelques pots ébréchés, avec les mêmes fleurs aux pieds des saints. Des saints comme on n'en voit pas dans les villes, terriblement sérieux, insensibles à l'offrande des fleurs. Chacun portait écrit son nom : saint Gonery, hirsute, avec son chien ; saint Hurlou, si maigre, qui montre son genou blessé; saint Sébastien, tout nu, tout blanc, lardé de flèches; sainte Barbe avec sa tour; mais, à part, la sainte Vierge, attifée comme les filles du pays glazik, — corselet de velours, tablier chamarré, — et radieuse, les joues, pour surhumaine beauté, vernies d'un rouge mirifique de pomme d'api.

Il y avait un bienheureux anonyme, un personnage mitré, accompagné d'une bête portant un mouton dans sa gueule. L'homme s'étonna, incrédule à tant d'ignorance, quand je lui en demandai le nom.

— Saint Renan, donc! Vous ne l'avez jamais vu ?

Comment ne l'avais-je pas reconnu? Saint Renan avec son loup charmé, converti, tendre gardien des brebis qu'il dévorait jadis.

— C'est donc que vous n'avez jamais été à Loc-Ronan, où il a son tombeau, — jamais été à la Troménie? demandait le Glazik.

— Si donc, et même à la dernière, il y a quatre ans.

— La dernière? Eh bien! nous étions là ensemble. C'est moi qui conduisais celui-là. Vous avez dû le voir.

Il me montrait le saint au genou blessé.

Non. Je n'avais pas remarqué saint Hurlou, mais comment aurais-je oublié l'assemblée des singuliers visiteurs, les miraculeux petits personnages de bois venus de toutes les paroisses environnantes pour faire honneur au grand saint? Ils s'alignaient sur la route et sur la colline, chacun sous sa tente de toile (un simple drap sur deux branches en arceau), gardé par un fidèle de sa paroisse, lequel a pour fonction d'attirer avec une sonnette, drelin! drelin! l'attention et les petits sous des passants vers son bienheureux à lui.

Un incident pénible avait même fixé cette journée dans ma mémoire. A l'entrée d'une de ces tentes, un saint Jean-Baptiste, de plâtre peint, trop évidemment venu de la rue Saint-Sulpice, était posé sur une table. Son gardien, un gars de mine assez farouche, nous voyant passer sans rien jeter dans son assiette, se mit à sonner plus fort, bientôt avec une violence qui ne s'adressait qu'à nous. Ah! non par exemple, il était trop laid, ce saint-là, — ou plutôt trop joli, trop lisse, luisant, bien coiffé, parisien. Nos offrandes n'allaient qu'aux vrais saints bretons. L'homme alors se mit à nous apostropher, et, sa colère montant vite, ce fut tout de suite une bordée d'injures. Il alla jusqu'à nous suivre en criant : il fallut nous réfugier dans le *Pénity*.

Le petit Glazik me regardait curieusement. Il finit par me demander de quel pays nous étions. Quand il apprit que j'habitais maintenant du côté de Landreger (Tréguier), il parut me considérer. Puis il eut un élan :

— Le pays de saint Yves! Ça, qu'est loin! Mais qui est-ce qui ne connaît pas? Un grand saint aussi, celui-là! A Loc-Ronan aussi on peut le voir, avec son bonnet d'avocat. Un qui savait bien parler pour les pauvres, et qui en a fait, des miracles! Y en a, par ici, qui s'appellent comme lui.

Les deux femmes étaient toujours à genoux. Je les voyais de profil. L'une était bien creuse, bien maigre, sa bouche de vieillard marquée d'un pli de tristesse. L'autre, plus jeune, avait dans sa pâleur une expression presque ardente. Toutes deux, penchées en avant, tendaient leurs yeux vers la rayonnante Sainte Vierge. Certainement, madame Marie, *Itroun Varia*, qui porte comme elles l'habit de Quimper, et doit parler breton

au ciel avec son fils, leur était bien prochaine. A cette Reine paysanne, elles pouvaient confier leurs vœux, leurs douleurs de veuves et de mères.

*
* *

Une bonne idée de Yann : au lieu de retourner à P... pour déjeuner, puisque décidément je ne voulais pas me contenter de crêpes, quérir par ici quelques œufs, et les faire cuire à l'âtre du débit. On en dénicherait bien, à la ferme voisine. Il montrait une petite fumée, qui montait à quelque distance, derrière un rang de hêtres.

Je l'ai suivi jusque-là. Mais il n'y avait rien à vendre.

— Tout parti, mes bons messieurs ! Tout parti, ce matin, pour faire des galettes, me dit une bonne femme que les abois du chien avaient attirée à la barrière de la cour.

Comme, poliment, elle m'invitait tout de même à entrer, j'ai laissé Yann continuer sa quête. A côté du chien, — un noble « berger » qui reprenait sa place contre le mur de la maison, — je venais de découvrir, demi couché dans une espèce de brouette, un personnage extraordinaire : un très vieux *bragou-braz*, du type aujourd'hui légendaire. On en voyait, dans ma jeunesse, dans les marchés de Cornouailles, mais déjà on s'arrêtait pour les regarder.

Il était exsangue, blême comme la grosse toile de son *chupen;* et toute cette pâleur un peu grise se confondant à la chaux du mur, je ne l'avais pas aperçu tout d'abord. Ce ton si léger, la fixité de son attitude et de ses traits lui donnaient un aspect de fantôme.

Un revenant de l'ancien monde. Car ce costume a duré des siècles. On le portait depuis longtemps, en Cornouailles, quand fut gravé ce chiffre : *1770*, qui se révélait sur le cintre de la porte, à mesure que j'approchais. Braies bouffantes, aux cent plis, étroites guêtres à la française, court habit découvrant la soubreveste finement brodée, grand chapeau sur une longue chevelure onduleuse, c'est le même qu'on voit aux figures de la chaire de Loc-Ronan, qui doit dater des premiers temps de Louis XIV. Quelque chose comme une variante rustique de la mode à la cour du grand Roi.

De ce vêtement qui fut le sien durant des générations, on dit que le peuple breton a gardé le souvenir. Les politiciens du

pays le savent, qui en font un symbole des misères de l'ancien régime. Un agent électoral disait à une assemblée bigouden : « Votez pour X., si vous ne voulez pas porter des habits de chanvre et manger de l'herbe comme vos anciens d'avant la Révolution ! »

Le vieil homme avait cet air majestueux et lointain que prennent si vite les morts que nous veillons. Dans la ruine de la chair effondrée s'accusaient le haut front rocheux, le nez puissant, aux ailes de parchemin, le menton en galoche. Ses yeux étaient clos. Face immobile, face qui ne voit plus, qui ne vit plus. Que restait-il d'âme au dedans? Rêve? Somnolence obscure? Vagues images d'autrefois? A ses pieds, le chien, vieillard lui aussi, s'était remis à dormir.

— C'est mon père, me dit la bonne femme qui semblait au moins sexagénaire. Quatre-vingt-cinq ans il aura, le mois prochain. Malade? Lui? Non : il a jamais été. Y a des heures comme ça dans la journée où on croirait qu'il dort. Mais on ne sait pas. Des fois, il comprend tout. Ce matin, par exemple, il avait bien connaissance que c'était le pardon ; il aurait voulu y aller : il y a deux ans encore, il a fait. Maintenant, c'est fini. Alors, je reste à le garder : s'il tombait, on dit qu'il pourrait plus se relever. Si vous aviez vu comme il était content quand il a entendu la cloche !

La cloche qui ne sonne qu'une fois par an, mais qu'il a entendue tant de fois !

Elle ajoutait, répondant à mes questions :

— Oui, monsieur, cette maison-là, c'est à lui. C'est là que je suis née. Et lui aussi. Le toit est tout pourri : il pleut dedans ; mais changer, jamais il a voulu... Non, il n'est pas souvent sorti d'ici. Bien sûr, dans le temps, pour le marché du bourg ! — et, probable, quand il était jeune, il est bien allé à Quimper. Mais je ne me rappelle pas. Il a pas fait de service : il disait qu'il avait tiré un bon numéro.

« Oui, toujours habillé comme ça. Quand la mode est venue de changer, il avait trop son habitude. C'est bon, ces hardes-là, ça s'use pas. On en voyait encore beaucoup quand j'étais jeune fille. Maintenant, y a plus que lui. Ah! oui, c'est vrai : un autre encore, un du même âge. Un camarade à lui, qui ne demeure pas très loin. Il n'y a pas bien longtemps, ils se voyaient quelquefois. Ils étaient contents de fumer une pipe

ensemble. Mais, à présent, celui-là non plus ne peut plus sortir... Il ne doit pas être mort : j'aurais entendu dire...

Ces deux ancêtres à longs cheveux, qui finissent, chacun de son côté, dans leur campagne natale, qui ne bougent plus, qui ne communiquent plus, en qui s'éteint peu à peu le dernier souvenir de l'antique Bretagne en braies...

Mais autour d'eux, celle d'aujourd'hui n'est pas encore si différente. Dans les mêmes champs, leurs neveux mènent la même vie, et leurs visages sont très pareils. Les marmots en robes lourdes n'ont pas cessé de gazouiller du breton. Et monsieur saint Gonery revoit toujours son peuple, quand l'année, qui tourne en cercle, lui ramène ce troisième dimanche d'octobre.

***

Voici Yann qui revient, et il a l'air penaud, portant précieusement quatre œufs, tout son butin. Il paraît que c'est quasiment impossible d'en trouver un jour de pardon, tout ce que les poules ont pondu contribuant, sous forme de crêpes, de galettes, aux réjouissances en l'honneur du saint.

Alors, vite au débit, qui n'est, — un peu plus grand, — qu'un logis paysan, comme tous ceux de Cornouailles. Deux chambres seulement, et, quand nous entrons, pleines d'ombre, de monde, de chaleur humaine, de fumée de pipes, entre les luisants des grands meubles étoilés de cuivre qui font muraille sur les murs.

Dans la première, une fenêtre, — lucarne plutôt, — éclairait une vaste table, et là, sous une Sainte Vierge blanche et bleue, souriant dans sa niche à tous les buveurs, deux femmes servaient, debout. L'une, âgée, volumineuse, avait l'importance et la dignité blême d'une abbesse; l'autre, d'aspect plus religieux encore, pouvait avoir trente ans. Longue, un peu pliée en avant, les yeux baissés, parfaitement noble en sa minceur et sa douceur ascétiques, elle ressemblait à la sainte Marthe de Troyes. Continuellement, sans desserrer ses tristes lèvres, elle versait la jaune eau-de-vie dans les petits verres.

On étouffait un peu. Cela sentait vaguement le fauve, et fortement l'alcool. Mais tout ce monde était tranquille, grave encore dans la raideur du bel uniforme or et bleu. Les voix baissaient à mesure que nous fendions la presse; on se taisait pour regarder les étrangers. Nous aussi, nous regardions ces figures si énergi-

quement simples, quelques-unes parentes, par la grandeur et la naïveté du dessin, des saints de bois de la chapelle.

Au fond de la chambre, une dizaine de jeunes gars, serrés contre le mur, faisaient bande à part : des conscrits, reconnaissables au numéro du régiment sur une carte passée au ruban de leur chapeau. Ceux-là portaient moustache, et ce détail avait un sens, disant une influence venue de la ville, une mode, établie depuis longtemps au dehors, pénétrant enfin dans cette petite société fermée, substituant son prestige à celui de la coutume, — une coutume jadis universelle en France, attardée en Bretagne comme tant de choses d'avant la Révolution. Mais cette moustache suffit-elle à expliquer ce que ces jeunes hommes, aperçus à côté de l'ancienne espèce, présentent presque de moderne, c'est-à-dire de plus souple, de moins original et de moins fort? Peut-être, à travers les défenses du milieu immédiat, leur jeunesse plus sensible a-t-elle perçu, deviné, quelque chose de l'atmosphère qu'on respire partout dans le vaste monde alentour, et les physionomies qui traduisent les âmes en sont-elles un peu modifiées. Ou bien, tout simplement, c'est leur jeunesse même qui les fait plus quelconques, les traits généraux de l'espèce apparaissant d'abord, l'homme ne se déterminant que peu à peu, à mesure que se dégage en lui la race, et que la civilisation, le groupe, le métier, le prennent et le façonnent davantage? Si toute sa vie se passe à réaliser un type, sans doute ces jeunes Bretons ne sont pas encore uniquement et entièrement bretons. Ainsi, dans les rues de Fez, l'enfant juif et l'enfant musulman, qui se ressemblent, — si fins, mobiles, aux yeux rieurs, — ne sont pas encore tout à fait des Juifs ou des Musulmans.

Dans la seconde chambre, bordée de lits clos, sur un joli banc sculpté à la mode de Quimper, nous attendions vêpres en déjeunant de nos œufs, près de l'immense cheminée à hotte où bouillonnait une soupe à deux sous la bolée. La table était encombrée de paquets de tabac qu'un Glazik de mine civilisée, intelligente, tirait d'un grand sac pour les débiter : un buraliste avisé, venu du bourg pour chercher de la clientèle à cette petite fête de campagne.

En face de nous, un étonnant sexagénaire mangeait sa soupe à grand bruit, la tête enfoncée dans les pointes d'un col de toile grossière qui semblait dater de Louis-Philippe : un per-

sonnage achevé, celui-là, et de haut relief, un vrai manant des anciens âges. Il était vaste, et glabre ; il avait des poches saignantes sous les yeux, une grasse calotte de cheveux descendus jusqu'aux sourcils, la caboche la plus fermée, avec, en sa rougeoyante face, je ne sais quoi de puissant et de benoît qui tenait du chantre, du sonneur d'église : une expression comme on en voit aux portraits des Primitifs, établie à demeure, disant les fortes, obscures influences de la religion.

A ce moment, il semblait *mezo dal*, — soûl aveugle, — comme ils disent ici. D'une main mal assurée, avec une attention tremblante, il s'efforçait d'amener jusqu'à sa bouche des morceaux de ragoût qu'il pêchait dans son bol et laissait tomber ruisselants sur ses genoux. Courbé sur sa pâture, il montrait surtout sa tignasse, nous radotant des choses confuses en breton, nous assurant qu'il en avait déjà vu, des messieurs, aussi donc, dans le pays, et même qu'il avait déjà parlé plusieurs fois avec eux, — oui gast ! des gentilshommes, — *tud gentil*, — des gens de la noblesse, — *ar noblans*, — et des marins aussi, des *martolodet;* et puis nous demandant nos âges, s'affirmant vieux, très vieux, — *koz kalz*. Tout d'un coup, portant ses mains à ses oreilles, il chanta, à tue-tête, d'une stupéfiante voix de canard, une vague mélopée de style ecclésiastique : lentes notes égales comme celles du plain-chant, mais longuement, impassiblement détonnantes, et qu'il interrompait d'un rire épais et d'incompréhensibles explications, en remuant dans l'effort de sa pauvre tête les buissons de ses sourcils.

Surgirent deux singuliers compères, des amateurs de musique, attirés par ce brillant solo et par l'attention que les deux étrangers portaient à l'artiste. Le plus grand avait stature et carrure de géant; sa magnifique trogne, fleurie, épanouie dans le bonheur de l'alcool, rutilait sous un paillasson de poils blancs. L'autre contrastait avec lui : un petit sec, pâle, aux yeux ronds et brillants d'oiseau, nez pointu, menton pointu, tout le visage comme verni. Ce personnage que les autres appelaient, je ne sais pourquoi, « le préfet, » me clignait de l'œil d'un air si fûté, si madré, que je crus d'abord qu'il n'avait pas bu. Et puis, j'ai vu que son luisant regard de merle était vide, et pour s'asseoir auprès des deux autres, il a chancelé, tourné sur lui-même, et s'est laissé choir sur le banc, la tête ballante d'ivresse.

— Tu sais, m'a-t-il dit, en approchant son visage de pantin

avec une expression de confidence, j'ai la voix mélodieuse (*melodieuss*). Écoute plutôt : *do ré mi fa sol la si do.*

(Il disait bien le nom des sept notes, mais il ne chantait que les trois premières, qu'il répétait toujours.)

Sur ce prélude, ils se mirent à braire. Tous trois s'étaient passé les bras l'un derrière l'autre, se liant pour osciller ensemble à la cadence. Leurs yeux ne quittaient pas les miens, quêtant mon admiration, car ce concert ne s'adressait qu'à moi, la présence d'un *aotrou* dans cette fête intime de glaziks excitant leur verve.

Chacun avait commencé par clamer de son côté, s'efforçant d'imposer sa voix et son morceau. Effarante polyphonie. Le géant triompha; les autres, peu à peu décontenancés, le suivirent à l'unisson. Ce fut, d'abord, une complainte à n'en plus finir : « La campagne de Russie, » me dit-on, — mais il s'agissait plutôt de la guerre de 1854, car j'entendis passer le mot : Crimée. Ensuite, un chant où il était question du choléra, *ar cholera morbus* (sans doute celui qui sévit sous Louis-Philippe), de Notre-Dame de Rumengol, et de Lazare. Et puis d'autres, où revenaient les mots sacrés : messe (*offeren*), Esprit Saint (*Spered Santel*), Trinité (*Dreindet*). Enfin un cantique dont tout Breton de Cornouailles sait les premiers versets :

Itroun Santez Anna,
Ni ho ped gant joa...

Lentement, rituellement, ils le dirent jusqu'au bout. Et puis, tous parlant, s'exclamant à la fois, leur enthousiasme éclata : « Hein! qu'est-ce que tu dis? *Brao eo nek e guir?* — C'est beau, n'est-ce pas? » répétait, en hochant sa tête et sa tignasse, le gros père aux orbites sanglantes. Et le petit, « le préfet, » à mine finaude, eut un mot qui résumait assez bien le progrès de la civilisation en Bretagne :

— Autrefois, tu sais, on chantait toujours comme ça, dans les noces, dans les pardons. Maintenant, c'est changé : on prend des verres ; c'est une *autre* habitude.

Il disait cela avec l'air d'énoncer philosophiquement un fait, sans prendre parti pour la coutume ancienne ou la nouvelle. Et le colosse, sa bouche édentée nous envoyant un souffle chaud d'eau-de-vie : « Ha! ha! tu comprends; c'est pas la même chose... Maintenant, c'est une *autre* habitude, censément. On boit des verres! »

Ainsi se reflétait, en ces obscures consciences, quelque chose des changements de leur vieux monde.

De la salle voisine, où les hôtesses à mine de moniales versaient toujours à boire, on venait voir, dans la chambre des lits clos, d'où venaient ces éclats, et la mine que faisaient les inconnus. J'ai aperçu là quelques figures inoubliables, une, entre autres, un grand père, très long, très sec, dans l'azur de ses courtes vestes superposées, une étonnante marionnette aux traits aigus dans un masque rose de porcelaine : les pommettes saillantes, les joues comme sucées en dedans, la bouche en casse-noisette. Il n'avait pas l'air d'avoir bu. Enfoncé dans un recoin d'ombre, nous observant comme avec crainte, il était à part, solitaire au milieu des autres. Une telle figure ne dit rien qu'innocence, enfance de toute une vie. M. le recteur aurait pu lui donner le bon Dieu sans confession. On voit cette rigide simplicité de l'expression, de toute la silhouette, en des poupées que l'on sculptait et habillait, au XVIIIe siècle, pour les crèches de Noël.

Dans la chambre d'entrée, j'ai retrouvé deux des grands vieillards que j'avais vus le matin, assis sur un tronc d'arbre et le chapelet en main. Debout près de la porte, ils restaient là sans remuer, serrant leur chapeau sur leur poitrine : on eût dit qu'ils priaient encore. Le plus grand se tenait un peu penché en avant, et cette attitude ajoutait à l'intensité de son expression. Il était décidément admirable, toute la chair fondue, le visage fin et précis, d'un ton jaune de silex, réduit à son architecture : arcades sourcilières pleines d'ombre et pleines d'âme, bouche serrée, fixée dans un sourire que l'on eût dit perpétuel; des yeux étrangement clairs, grands ouverts, tranquilles et qui regardaient loin, — vers quel rêve, quelle vision ? Il avait un air à la fois de douceur et d'invincible résistance, et l'argent de ses fins cheveux, tombant en belles ondes des deux côtés de son front vénérable, achevait sa physionomie de saint légendaire. Une incarnation de la vieille Bretagne irréductible et religieuse.

D'autres, attablés avec leurs familles, ne présentaient pas ce caractère intense de spiritualité. Mais c'étaient des paysans de grande mine et de grande race, dont les traits précis, toute l'allure, parlaient de sagesse lente, de sérieux continuel, on

oserait dire organique, de stabilité dans la foi et la tradition. On rencontre en pays arabe des figures sans doute bien différentes, mais de style aussi grand, parce que traduisant des influences aussi persistantes, générales, et qui participent de la grave essence religieuse. A chaque pas, dans ce pardon, je retrouvais le paysan chrétien, médiéval encore, tel que l'a formé toute sa vie de chrétien et de paysan, comme on voit au Maroc, où le moyen âge dure toujours à côté du plus lointain passé, le bourgeois maure et le pasteur de tous les siècles musulmans. Elle a si bien régné, la religion, chez les hommes de ce pays-ci ! De notre temps encore, comme à l'époque où l'Europe, en face de l'Islam, s'appelait la Chrétienté, elle les possédait vraiment tous ; elle était l'explication totale, l'autorité à quoi tout se suspend, la promesse infinie qui dit non à la mort. Ils ont si fortement cru, ces Bretons, à tout ce qu'elle enseigne, et qui a fait leur ordre et leur paix : aux commandements de Dieu, à la distinction de la vertu et du péché, au Christ qui rachète et qui juge, à la Vierge pitoyable, aux bons Saints dorés qui intercèdent, au Paradis, au Purgatoire, à l'Enfer. L'identité chez tous des croyances, celle des vies dont les rythmes n'ont jamais changé dans ces campagnes, le lent pouvoir d'une terre où chacun naît et meurt à la même place que ses aïeux, tout cela a si bien lié les individus, les générations ! Leur simplicité, leur patience font leur beauté. Regardons-les bien, ces anciens. Ils nous représentent l'humanité d'autrefois, une humanité ingénue et forte, qui partout achève de se défaire, et dont les dernières familles ne se rencontrent plus guère qu'en cette extrême pointe d'Occident.

* * *

A vêpres, je les ai tous retrouvés, dociles à la cloche qui les rappelait des fermes à la chapelle. Cette fois, j'étais avec les hommes dans le petit transept. De côté, à gauche, je voyais commencer dans la nef l'essaim dense et régulier des coiffes. Ombre tiède, foule immobile, serrée pour l'adoration, tremblantes lumières dans un air à demi consumé, lueur mystique des ors, et ce tintement continu surtout de piécettes tombant dans les assiettes des quêteurs : je ne sais au juste pourquoi tout cela m'évoqua si fort, à travers toutes les différences du lieu, de la race, des idées, une scène du culte bouddhique entrevue

un soir, il y a bien longtemps, dans un petit sanctuaire perdu de la jungle cinghalaise. Je cherchais presque l'odeur excessive des fleurs. Sans doute, ici comme là-bas, les suggestions de l'appareil le plus mystique et la ferveur des créatures humaines les plus simples, d'un peuple enfant qui semble, à côté du monde végétal, le produit spontané d'une certaine nature... Et puis le sentiment des solitudes, de la vaste campagne silencieuse alentour...

Sous la diversité des formes et des dogmes, la profonde identité de la religion se révélait.

Je regardais évoluer les officiants, les hommes tonsurés, aux robes radieuses comme celles des moines de Gautama, aux paroles saintes et douces qui tiennent si puissamment les âmes. On percevait le fonds antique, oriental de la religion, et, par-dessous, le fonds primitif et généralement humain, l'éternel besoin de magie. On sentait bien que sur ce peuple des champs, le prestige des prêtres est d'abord celui du rite et du cérémonial, que de leurs gestes prescrits et concertés, du rayonnement de leurs vêtements, du mystère de leurs paroles latines, naît le sentiment de leur caractère à part, de l'effluve sacré qu'ils épanchent, de leur pouvoir occulte qui repousse le mal, suscite la divinité, remet le péché, assure le repos des morts. Ainsi, dans une chapelle de campagne, — la plus belle des choses à leurs yeux, — vient apparaître une certaine image de l'au-delà, bien vague, chez la plupart, bien naïve, mais par où leur univers s'achève, et qui donne un sens et un fond à leurs vies, un fond où toutes se relient et trouvent leur raison d'être. Par-dessus tout, l'immédiat et le quotidien de leur existence, un ordre surnaturel leur est devenu sensible, le même dont rêvaient leurs pères, les serfs du Moyen âge, celui que les hommes en robes, aux paroles de paix, opposaient au règne de la force, et dont ils demeurent les gardiens.

Les psalmodies terminées, la foule s'est avancée vers le chœur. Elle venait s'agenouiller pour baiser la relique enfermée dans un étui d'argent qu'un prêtre, allant et venant devant les rangs successifs, tendait à chaque bouche, et puis essuyait d'un linge, du même geste cent fois répété. J'ai vu passer là, aussi ardents à la dévotion que tous les autres, mes trois chanteurs du débit. Avec quelle ferveur leurs vieilles lèvres, tout à l'heure mouillées d'eau-de-vie, se collèrent à la

miraculeuse enveloppe! Indulgence aux faiblesses des ouailles. L'essentiel n'est pas la vertu de chaque brebis, mais qu'elle reste dans le troupeau, docile à ses bergers.

* * *

Au dehors, maintenant, c'est la pluie, un mauvais grain, venu soudain de l'Ouest, d'où monte rapidement du noir. La campagne blêmit et fond dans une fumée d'eau. Nulle procession possible. Le pauvre saint Gonery ne fera pas sa promenade annuelle, porté par quatre gars, au-dessus de son peuple. Déjà même, on ferme la chapelle. Le voici rentré pour un an dans l'obscurité de son oratoire, où il est seul avec saint Hurlou, sainte Barbe, et les araignées.

On est habitué à la pluie en Bretagne, et sur le parvis d'herbe, on reste encore rassemblé. Seulement, les visages, coiffes, costumes, tout a disparu sous le ruisselant bouclier des parapluies. Vite Yann s'en va atteler. Il n'y a plus qu'à remonter en carriole, et bien baisser la bâche.

L'instituteur a reparu à sa fenêtre. Il a passé une partie du long dimanche à regarder de là-haut les mouvements de ces paysans de Cornouailles, dociles à des prestiges bien autres que ceux de la Raison. Toute la journée, la vieille vie bretonne et catholique s'est poursuivie là comme s'il n'était jamais venu, cet étranger.

En face de l'école neuve, où sa tâche est d'éveiller les cerveaux, de leur apprendre la pensée lucide qui calcule, d'en faire des individus et des modernes, en dissociant, — qu'il le veuille ou non, — le simple troupeau, que la pauvre chapelle, avec son air d'aïeule, est touchante! Comme elle parle du passé, de l'ancien principe de vie et de civilisation : la religion qui assemble les hommes pour le rite, pour le deuil, pour la joie, le vieux christianisme romain, accueillant et tolérant à la nature humaine!

André Chevrillon.

(A suivre.)

L'ESTHÉTIQUE D'ÉMILE ZOLA

Gabriel Vicaire, le délicat poète des Émaux Bressans, *l'auteur, avec H. Beauclair, des spirituelles* Déliquescences *d'Adoré Floupette, avait consacré cette étude restée inédite à l'esthétique de Zola. Écrites, vers 1880, au temps où la renommée de Zola battait son plein, ces pages de souple et libre critique retrouvent aujourd'hui toute leur actualité.*

S'il est vrai, comme on l'a dit, que la patience soit le génie de notre âge, M. Zola est sans aucun doute un homme de génie. Presque inconnu il y a une dizaine d'années, il a réussi, à force de volonté et d'obstination, à se faire dans les lettres contemporaines une place qui va chaque jour s'agrandissant. Ses livres se lisaient peu ; on le bafouait. N'importe, il suivait sa voie, jouant des coudes à travers la foule, travaillant sans relâche, ajoutant sans cesse une nouvelle pierre à son édifice. Et un beau jour il a surgi en pleine lumière, *l'Assommoir* à la main. Ce livre étrange, chaud, violent, souvent répulsif, plein de hardiesses et de crudités, a froissé bien des pudeurs, excité bien des passions. On n'a pu s'empêcher d'y reconnaître un singulier talent de coloriste. Que de détails d'un relief saisissant, que de morceaux enlevés avec une maestria superbe ! On se sentait, par moments, dans la main, disons mieux : dans la poigne d'un maître écrivain ; on était en face d'un homme. Subitement, le méconnu de la veille devint le triomphateur du jour. Les artistes applaudirent, et, comme toujours, les moutons de Panurge vinrent à la rescousse. Aujourd'hui M. Zola a une suite comme don Carlos dans *Hernani*, on l'encense, il est bien près d'être traité en idole.

Singulière époque vraiment que la nôtre ! Jamais il n'y eut

tant d'incrédules et jamais plus de fanatisme. Les petites églises se multiplient. Chacune d'elles a son saint qui possède toutes les vertus, et, bien entendu, n'en reconnaît aucune au confrère d'en face. Les mots eux-mêmes semblent avoir perdu leur sens et s'être émoussés. On ferait la moue à qui vous traiterait simplement d'homme de talent. Admirable est mesquin ; sublime a fait son temps ; infaillible n'est plus très neuf, il a tant servi ; impeccable commence à peine à compter. Que de bons Dieux dans ce siècle d'athées ! M. Zola a été promu à son tour, et le voilà qui, du haut de sa grandeur récente, juge tranquillement les vivants et les morts (1).

Car la gloire du romancier ne lui suffit plus. Outre le peintre brillant que nous avons souvent applaudi, il s'est trouvé qu'il y avait en lui un apôtre et un justicier. Il lui est venu d'en haut des lumières surnaturelles, un nouvel Évangile lui a été révélé, et, comme il est juste, il l'a fait savoir au monde. Même il s'y est repris à plusieurs fois, car ses premiers mandements n'avaient pas été compris, et j'ai bien peur, tellement nous avons la tête dure, qu'il ne nous faille encore, pour être tout à fait à la hauteur, un petit supplément d'instruction. En même temps, la littérature tout entière était appelée à comparaître au tribunal du maître. D'abord vinrent les romanciers, et comme beaucoup d'entre eux n'étaient pas à l'ordonnance nouvelle, il les morigéna d'importance ; puis les poètes parurent et défilèrent d'un air morne : *Ave*, Zola, *morituri te salutant.* Bien piteux d'ailleurs, les poètes, avec leurs colbacks romantiques et leurs redingotes à la mode de 1830 ! Aujourd'hui, c'est le tour des auteurs dramatiques. Demain sans doute viendront les sculpteurs, les peintres, les musiciens, les architectes, les mathématiciens, les fumistes, etc.

Ils ne *mourront* pas tous, mais tous *seront* frappés.

Même les hommes politiques, ces privilégiés du jour, devront se faire petits, petits, s'ils veulent échapper à leur destinée. M. Zola, qui a une façon bien amusante de tirer à lui toute la couverture, vient justement de signifier à la République qu'elle

(1) Ces façons de parler déplaisent à M. Zola, et je le comprends. Qu'y faire pourtant, si elles sont justes? « Il est ridicule, dit-il, de me planter sur un rocher, pontifiant et prophétisant, me posant en chef d'école, tutoyant le Bon Dieu. » Il ne se relit donc jamais !

eût à se convertir à ses doctrines, et cela sous peine de mort tout simplement : « La République sera naturaliste, ou elle ne ne sera pas. » En vérité, c'est à faire frémir.

I

Qu'est-ce donc que ce naturalisme qui doit renouveler la face du monde? Allons au fond des choses, demandons-nous quelle est la valeur de l'invention, et si, par hasard, l'inventeur ne serait pas le premier à manquer aux règles qu'il nous impose avec tant de solennité.

M. Zola, il faut bien le dire, n'est rien moins qu'un critique. Je le tiens, quant à moi, pour un des écrivains les mieux doués de ce temps, mais aussi pour un des esprits les plus étroits qui aient jamais été. Du bruit, de la couleur, des odeurs même, il en a à revendre, mais ne lui demandez pas cette finesse de pénétration, si nécessaire à qui veut fouiller les mille replis d'une âme d'artiste. Il n'est pas le Protée qu'il faudrait pour une besogne si délicate; tout brille chez lui du même éclat implacable ; aucune souplesse ; peu de nuances. Il ne voit jamais qu'un seul côté des choses. Ce n'est pas lui certes qui, par un scrupule de conscience à la Renan, sera jamais tenté d'être de l'avis de ses adversaires.

N'importe. Écoutons l'oracle, demandons-lui sa formule. Cette formule, la voici, je crois, fidèlement résumée : vérité des peintures, personnalité du style, tout est là.

En d'autres termes, il s'agit de réunir le plus grand nombre possible de documents humains, de les classer soigneusement, en remontant toujours du simple au composé, et quand ce travail préparatoire est accompli, de leur donner la vie du style.

Et après? — Après, rien.

Voilà, ma foi, une belle découverte; mais, de tout temps, l'homme s'est étudié lui-même et a étudié son semblable. Mais, à ce compte, Homère était un naturaliste, et Sophocle, et Aristophane, et cent autres.

Oui, dit M. Zola. Seulement, c'étaient de pauvres naturalistes, des naturalistes sans le savoir. S'ils trouvaient des vérités, c'était au petit bonheur. Nous, nous sommes savants et nous suivons une méthode et nous avons d'excellents outils. Nous sommes issus de ce large mouvement analytique et expé-

rimental qui est parti du XVIIIe siècle et qui s'élargit si magnifiquement dans le nôtre.

Est-il bien certain d'abord que la méthode expérimentale date seulement du XVIIIe siècle? J'ai comme un vague souvenir du chancelier Bacon qui, dès le règne d'Élisabeth, en aurait fixé les règles. Puis cette assimilation de la science de l'homme et des sciences physiques est-elle suffisamment justifiée? J'admets que notre génération positive soit tourmentée d'un besoin d'exactitude que les époques précédentes n'ont pas éprouvé au même degré. Il en est d'une société sur le retour comme d'un homme entre deux âges. A mesure que son imagination s'amortit, le jugement, la réflexion, le goût du vrai se développent en elle. Mais, ceci posé, j'imagine que, de tout temps, ceux qui ont eu de bons yeux ont aimé à s'en servir. Les phénomènes de l'ordre physique pouvaient leur échapper. Leurs contemporains, en revanche, leur étaient parfaitement connus. Ils savaient fort bien les observer et de la façon la plus directe. Nul pédantisme, il est vrai; aucune paperasserie; pas le moindre appareil scientifique. Mais pour être plus naturelle, l'observation n'en était ni moins intense, ni moins pénétrante. Aussi, quel trésor de renseignements sur l'humanité nous ont légué nos devanciers! Et que sera-ce, s'il s'agit d'un homme de génie, doué au suprême degré du don de l'analyse? Croit-on par hasard que Shakspeare fût un inconscient? Personne ne mérite mieux le nom de savant que ce grand poète qui a tout vu, tout compris et tout exprimé. Rien n'est faux dans son œuvre colossale. Tous ses personnages, même les plus fantaisistes, sont pris dans le vif de la réalité. Vous les croyez prêts à s'égarer en plein rêve. Erreur! Ils frappent du pied la terre et y trouvent un solide point d'appui. Sa méthode, car il avait une méthode, sans jamais en faire étalage, était aussi sûre et bien autrement large que celle de nos romanciers modernes. Il y portait seulement l'aisance, la liberté d'allures d'un grand seigneur de lettres, et, lorsqu'il servait au public un plat de sa façon, il ne se croyait pas obligé de lui dire comment il l'avait cuisiné. Par-dessus tout, il avait du génie, le plus grand génie peut-être qui ait jamais été, ce qui ne l'empêchait pas, quoi qu'en pense M. Zola, d'être un homme d'infiniment d'esprit. En tout cas, je le demande, qui jamais a mieux réalisé la formule naturaliste? Où trouver un plus riche magasin de docu-

ments humains? Il en a pour le moins autant que Balzac, et par surcroît, il a la splendeur de la forme qui presque toujours échappe à ce dernier.

Que d'exemples semblables je pourrais citer, moins frappants sans doute, mais tout aussi concluants! Pour m'en tenir à notre littérature nationale, que d'observateurs excellents on y rencontre dès l'origine! Notre race gauloise que M. Zola ne connaît pas assez, a toujours eu la faculté de voir juste et de bien dire. Elle n'est pas dupe volontiers, et lorsqu'elle se trouve en face d'une outre emplie de vent, ce lui est un malin plaisir d'y planter une épingle pour la dégonfler. Nos chansons de geste, nos fabliaux, nos mystères même étincellent de beautés neuves et hardies. Les traits de mœurs, les mots profonds n'y sont pas rares, et ceux qui ont le goût de ces choses savent fort bien les dénicher sous le verbiage qui les recouvre. On y trouve jusqu'à des peintures réalistes près desquelles nos plus grandes audaces paraissent fades et sans saveur. Plus tard, une série incomparable de conteurs nous fournit une mine d'observations qu'on n'a pas encore épuisée. Je cite, au hasard de la plume: l'auteur des *Cent nouvelles nouvelles*, l'auteur des *XV joies du mariage*, ce chef-d'œuvre que Balzac, dans sa piquante *Physiologie*, n'a pas égalé, Des Périers, Noël du Fail, la reine de Navarre, Rabelais enfin, le plus grand de tous, un savant encore, celui-là, et à qui la méthode expérimentale n'était point du tout étrangère, quoiqu'il n'eût rien de commun avec le grand mouvement analytique du XVIIIe siècle. Faut-il maintenant rappeler, à ceux qui les auraient oubliés, Villon, Montaigne, Régnier, Molière, La Fontaine, La Rochefoucauld, La Bruyère, et cette suite de mémoires sans égale qui va de Villehardouin à Philarète Chasles, en passant par Joinville, Froissart, d'Aubigné, Montluc, Retz, Saint-Simon, Mme de Launay, etc.? A quoi bon? Toute la littérature française y passerait, car c'est l'observation qui est le fond même de cette littérature, une observation réfléchie et sûre d'elle-même, et non je ne sais quelle fantaisie bâtarde, mélange incohérent de réalité et d'erreurs. Même au temps de la convention classique et des abstractions parlantes, que de fermes regards jetés sur le vaste monde! La forme, il est vrai, a changé. Nos aïeux ne donnaient pas dans l'enluminure. Ils disaient nettement et sobrement ce qu'ils avaient vu, mais la vérité n'en ressortait

que mieux dans ce vêtement fait à sa taille et qui la faisait valoir au lieu de l'étouffer.

Dirai-je toute ma pensée ? Je soupçonne M. Zola de manquer de lecture. Il a les étonnements naïfs des gens qui ont peu voyagé, et pour qui la moindre taupinière est prétexte à découverte. Oh! oh! que le monde est grand! s'écrient les soldats de Carignan, dans la ronde populaire du petit roi de Sardaigne. Ainsi fait M. Zola, et je pense qu'il ajouterait volontiers : Mon Dieu, que Zola est beau ! Les aphorismes les moins inattendus découlent de sa plume. Il est homme à découvrir demain que deux et deux font quatre.

Et à quelle occasion cette étonnante levée de boucliers ? On comprend à merveille le mouvement romantique du commencement de ce siècle. Il y avait alors une citadelle à prendre d'assaut, une bastille à démolir, car le romantisme, à ses débuts tout au moins, fut une aspiration vers la liberté. Qu'une fois les dernières positions de l'ennemi conquises, il ait tenu toutes ses promesses et n'ait pas lui-même tourné à l'intolérance, je n'en voudrais pas jurer. C'est le propre des oppositions de devenir autoritaires lorsqu'elles arrivent au pouvoir. Mais enfin, cela aussi est de l'histoire ancienne. Il y a beau temps que classiques et romantiques dorment ensemble du même sommeil et ne gênent plus personne. Dès 1866, M. Zola le constatait dans un livre qu'il intitulait crânement : *Mes Haines*, mais qui n'était pas aussi féroce qu'il aurait bien voulu le paraître.

« Je suis à l'aise parmi notre génération, disait-il dans sa préface, très montée de ton. Il me semble que l'artiste ne peut souhaiter un autre milieu, une autre époque. Il n'y a plus de maîtres, plus d'écoles. Nous sommes en pleine anarchie, et chacun de nous est un rebelle qui pense pour lui, qui crée et se bat pour lui. »

Et encore : « Moi, j'aime notre anarchie, le renversement de nos écoles, parce que j'ai une grande joie à regarder la mêlée des esprits, à assister aux efforts individuels, à étudier un à un tous ces lutteurs, les petits et les grands. »

On le voit, M. Zola ne s'était pas encore avisé que Victor Hugo bouchait l'horizon de la masse épaisse de sa rhétorique. Il se sentait libre, il était heureux et ne demandait que sa place de bon combattant dans la grande bataille des lettres. Le naturalisme de droit divin n'était pas inventé.

Mais poursuivons. Si le penseur ne nous a rien appris, peut-être serons-nous plus heureux avec le polémiste.

Ici, changement complet de décor. A la place du théoricien, passablement empêtré dans ses théories, se dresse un lutteur puissant, un adversaire redoutable et qui, dans ce genre de critique à mains plates, a peu de rivaux. Plus son horizon est borné, plus il marche à son but d'un pas ferme. Ni pitié ni défaillance; aucune fleurette ne l'arrête au passage; tout ce qui barre la route doit être écrasé. Sachons d'ailleurs le reconnaître, il a eu le courage de dire très haut des choses que beaucoup s'étaient contentés de penser. Il a eu de brillants coups de poing, des coups de poing qui auraient fait honneur à l'Angleterre. Mais, bon Dieu, quel carnage! Voyez les tristes victimes qu'on lui amène. L'interrogation est sommaire : « Êtes-vous naturaliste, répondez par oui ou par non. » Hélas! celui-ci est un lyrique, un vrai toqué; celui-là fait de la vérité et du mensonge le mélange le plus répugnant; cet autre, plus minable encore, a traîné dans tous les bas fonds de l'idéalisme, et toujours ces diables de documents humains qui font défaut! Aussi la condamnation ne se fait pas attendre et l'exécution la suit de près. Car, au fond, M. Zola est bonhomme. Il n'a pas la cruauté féline de ces critiques qui jouent avec leurs patients comme le chat avec la souris. Avec lui on ne souffre pas longtemps; un coup sur le crâne, et l'affaire est faite. C'est la mort sans phrases!

Il me semble voir le Jugement dernier... peint par Manet. Ici les bons, là les méchants, ceux qui n'ont pas été suffisamment naturalistes, et le nombre en est effrayant. Comme toujours, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus.

Sommes-nous assez loin de la critique, telle que nous l'ont faite les maîtres de ce temps-ci, critique large et prête à tout comprendre et dont l'unique souci, pour ainsi dire, est de se mettre *dans la peau du bonhomme!* Nous revoyons les beaux jours de Batteux ; Laharpe ressuscite; Duvicquet a trouvé son maître. L'idéal a changé, le procédé est resté le même. Remplacez Racine et Boileau par Balzac ou tel autre qu'on imagine, vous aurez de la peine à faire la différence.

Qu'aurait pensé de ces petitesses l'ancien Zola, lui qui s'écriait si fièrement :

« Rien ne me paraît plus ridicule qu'un idéal en matière

de critique. Vouloir rapporter toutes les œuvres à une œuvre modèle, se demander si tel livre remplit telles et telles conditions est le comble de la puérilité, à mes yeux. (Il y est arrivé cependant.) Je ne puis comprendre cette rage de régenter les tempéraments, de faire la leçon à l'esprit créateur. (Il paraît qu'il la comprend aujourd'hui.) Une œuvre est simplement une libre et haute manifestation d'une personnalité, et dès lors je n'ai plus pour devoir que de constater quelle est cette personnalité (1). »

Revenant sur cette idée qui alors lui était chère, il disait, à propos des *Chansons des rues et des bois :*

« Je ne cesserai de le répéter, la critique, telle qu'elle est exercée, me paraît une monstrueuse injustice. En dehors de l'observation, de la simple constatation du fait, en dehors de l'historique et de l'analyse exacte des œuvres, tout n'est que bon plaisir, fanatisme ou indifférence. Il ne doit pas y avoir de dogme; chaque œuvre est indépendante et demande à être jugée à part (2). »

Et s'il se trouvait quelque esprit obtus pour rêver l'œuvre du poète autre que celui-ci ne l'avait conçue, de quel air méprisant on lui répondait :

« Vous comprenez étrangement le métier de critique, à mon avis. Nous ne vous demandons pas vos impressions. Chacun de nous a les siennes qui valent les vôtres. Vous êtes juge, vous n'êtes plus homme, vous avez la seule mission d'étudier dans une œuvre un certain état du génie humain. Vous devez accepter toutes les manifestations artistiques avec un égal amour, comme le médecin accepte toutes les maladies (3). »

La comparaison n'est pas fort aimable, mais enfin on peut s'en contenter. Ah! quel zèle M. Zola déployait alors pour la cause de la liberté dans l'art, quel entrain, quelle chaleur communicative! Véritablement cela réconforte.

Et pourtant, si ces belles protestations n'étaient que pour la forme, si cet incendie n'était qu'un feu de paille?

Jugez plutôt. A côté des déclarations si libérales de tout à l'heure, voici ce que je lis :

« On attend ceux qui frapperont le plus fort et le plus juste, dont *les poings seront assez puissants pour fermer la bouche des*

(1) *Mes Haines*, p. 68.
(2) *Ib.*, p. 98.
(3) *Ib.*, p. 99.

autres, et il y a au fond de chaque nouveau lutteur une vague espérance d'être ce *dictateur*, ce *tyran* de demain (1). »

Diable, voilà qui se gâte singulièrement! Mais c'est une révélation, cela! Songez que M. Zola écrivait *Mes Haines* à vingt-six ans, l'âge des illusions généreuses et des belles ardeurs, et dès lors rien ne lui semblait plus désirable que d'étouffer la voix d'autrui. Quel tempérament de sectaire, quelle nature étroite et brutale on croit entrevoir sous ces phrases d'une violence calculée!

Et cette idée d'une dictature littéraire semble le hanter, car elle revient fréquemment dans son discours : « Certes, je regrette le grand homme absent, le *dictateur* (2). » « Chaque grand artiste groupe autour de lui toute une génération d'imitateurs, de tempéraments semblables, mais affaiblis. Il est né un *dictateur* de l'esprit. L'époque, la nation se résument en lui avec force et éclat; il a pris en sa puissante main toute la beauté éparse dans l'air; il a tiré de son cœur le cri de tout un âge; il *règne* et n'a que des *courtisans*. Les siècles passeront. Il restera seul debout; tout son entourage s'effacera. (Avis à la jeune école naturaliste.) La mémoire ne gardera que lui qui est la plus puissante manifestation d'un certain génie (3). »

Voilà donc enfin le grand secret!

Allons, allons, tout s'explique. Est-ce que par hasard le naturalisme ne serait pas tout simplement la glorification de M. Zola? Il est la voix du siècle, il a pris dans sa puissante main toute la beauté éparse dans l'air, il sera le maître des intelligences. Balzac avait rêvé jadis des maréchaux de lettres. Fi donc! Qu'est-ce qu'un maréchal? Parlez-moi d'un potentat. Et voyez : à force d'éliminations successives, de cet amas de théories contradictoires, une sorte d'image idéale finit par se dégager, et cette image rappelle à s'y méprendre qui? M. Zola lui-même. M. Zola est romancier. Le roman, c'est bien entendu, tient aujourd'hui le haut du pavé. M. Zola a certaines facultés fort développées : ces facultés, l'observation, l'induction, etc., seront mises hors de pair! On ne saurait trop les exalter. (Notez que je n'y contredis en rien.) D'autres lui ont été départies avec moins de munificence; on en fera bon marché. L'imagi-

(1) *Mes Haines*, préface.
(2) *Ib.*, p. 237.
(3) *Ib.*, p. 236.

nation chez lui n'est pas de premier ordre : on s'en passe fort bien. L'esprit n'est pas son fort : un homme de génie ne saurait être spirituel, et voilà du coup Aristophane, Rabelais, Shakspeare, Voltaire, Heine, Musset dépossédés de leur légitime renommée.

Ce qu'il y a d'admirable en tout cela, c'est la parfaite bonne foi de M. Zola. Pour lui, la critique n'est qu'un miroir où il se regarde avec complaisance, mais il le fait si naturellement ! Il se contredit trop souvent pour n'être pas sincère. Que lui veut-on ? Il est ainsi, il obéit à son tempérament. Jadis, au temps de son obscurité, il aurait volontiers crié : A bas le tyran ! Il n'était pas prêt, le moment psychologique n'avait pas sonné. Aujourd'hui qu'il se croit de taille à jouer le rôle si longtemps rêvé, le voilà qui soudain démasque toutes ses batteries. Le nouveau Sixte-Quint n'a plus besoin de se contraindre. Il jette en l'air ses béquilles. *Ego sum papa !*

II

Eh bien ! n'en déplaise à M. Zola, le moment n'est pas à la dictature. Certes, parmi les générations nouvelles, il n'est personne qui n'admire profondément le génie de Balzac, le grand style de Flaubert, la finesse d'analyse des Goncourt. Mais qui donc consentirait à se faire l'homme lige d'une école, à se parquer dans une formule ?

Ceux mêmes qu'avaient ravis les splendeurs du Paradou, ceux que *l'Assommoir* avait le plus vigoureusement empoignés commencent à se regarder avec inquiétude. A voir cette vanité insatiable, ce moi toujours grandissant s'étaler dans leur naïve impudeur, ils ne peuvent se défendre d'un véritable sentiment de tristesse. Il leur est pénible de penser qu'un mouvement qui aurait pu être si fécond va piteusement aboutir à l'apothéose d'un homme. Ce n'est pas, il est vrai, la première fois qu'un puissant artiste en arrive à faire, sous prétexte de critique, la théorie de son propre talent. Victor Hugo n'admet dans son Panthéon, parmi ceux qu'il nomme les Hommes-océans, que les génies de sa famille, ceux qui ont en eux de l'énorme et de l'illimité. Il est permis de trouver que cette esthétique manque de largeur. Mais après tout, le dernier mot du poète est encore celui de la préface de *Cromwell* : liberté

dans l'art. Et, de fait, on ne voit pas qu'il ait jamais rêvé de *fermer la bouche* à Lamartine ou à Musset, pas plus d'ailleurs que Balzac n'a cherché à supprimer littérairement George Sand ou Hugo lui-même. Ces grands esprits, quoique si dissemblables, ont toujours vécu en parfaite intelligence, s'accommodant les uns des autres, applaudissant volontiers aux tentatives nouvelles, alors même qu'elles se produisaient en dehors de leur influence directe.

Comparez maintenant la manière de M. Zola. Quelle manie d'embrigadement, de réglementation à outrance ! Quel caporalisme littéraire ! Et cette idée d'un maître dont chacun devrait prendre le mot d'ordre est bien véritablement née dans l'imagination de M. Zola. Depuis Boileau, dont il est un peu parent, personne n'avait eu cette raideur de discipline, et il n'est que juste de lui faire honneur de cette conception toute militaire. Franchement, prison pour prison, mieux valait encore la geôle romantique avec ses beaux hommes d'armes à la porte et ses vitraux historiés d'où l'on pouvait voir du moins un coin de ciel bleu. Avouons d'ailleurs qu'on y était assez libre et que c'était un cachot pour rire. Mais voilà bien nos Français. Je crois voir des écoliers en rupture de ban. L'ancien magister est conspué, et c'est raison. Il avait cessé de plaire. Mais vienne un autre *pion* avec une autre férule, et tous nos révolutionnaires forcenés de reprendre le rang et d'emboîter le pas.

Et quelle étrange confusion si chaque esprit original s'avisait ainsi de nous imposer sa manière de voir ! Celui-ci, qui n'est pas gai, déclarerait le rire indécent ; cet autre, bon vivant, proscrirait les larmes. Hors du lyrisme pas de salut, dirait un troisième. Les illuminés brocheraient sur le tout. Edgard Poe décide que chacun sera hanté, Baudelaire prétend nous faire croire au diable. Ce serait un beau tapage ; on ne saurait auquel entendre.

Mais, dit M. Zola, ce que je prône, ce n'est pas tel ou tel système, je ne suis que le serviteur convaincu du vrai.

Ah ! le vrai, c'est la grande passion de notre âge, l'éternel tourment de nos intelligences, le piédestal immuable sur lequel toute statue doit reposer ! Étudier l'homme, jusque dans les derniers recoins de sa conscience, l'avoir là, sous nos yeux, saignant, palpitant, le cœur à nu, l'âme sans voiles, fouiller jusqu'aux plaies secrètes, faire surgir au grand jour les hontes

inavouées, reconstituer pièce à pièce ce merveilleux organisme, quel rêve ! Comme on comprend à merveille que M. Zola s'y soit absorbé ! Et cette recherche infatigable de la vérité n'est pas seulement une des ambitions des plus légitimes qu'on puisse ici-bas se proposer, elle est une condition absolue de durée pour toute création qui prétend, je ne dis pas à l'immortalité, mais à la vie. Oui, cela est certain, les œuvres qui n'ont pas de profondes racines dans la réalité ne vivront pas, de quelque souffle prodigieux qu'on ait enflé leur baudruche.

Ceci admis, M. Zola nous permettra bien de voir par nos yeux. Les siens sont excellents, personne n'en doute ; mais enfin nous avons la faiblesse de tenir aux nôtres.

« Ma définition d'une œuvre d'art serait, si je la formulais : une œuvre d'art est un coin de la création vu à travers un tempérament. Que m'importe le reste ? Je suis artiste et je vous donne ma chair et mon sang, mon cœur et ma pensée. Je me mets nu devant vous, je me livre bon ou mauvais. Si vous voulez être instruits, regardez-moi, applaudissez ou sifflez, que mon exemple soit un encouragement ou une leçon. Que me demandez-vous de plus ? Je ne puis vous donner autre chose, puisque je me donne entier, dans ma violence ou dans ma douceur, tel que Dieu m'a créé. Il serait risible que vous veniez me faire changer ou me faire mentir, vous l'apôtre de la vérité (1). »

Qui parle ainsi ? Un juge que M. Zola ne récusera pas, car il n'est autre que lui-même. Ce livre de *Mes Haines* est vraiment un excellent document. On trouvera peut-être que je le cite beaucoup ; mais, lorsqu'on a le bonheur de rencontrer un pareil compagnon de route, on se décide malaisément à l'abandonner. Et lorsqu'un dictateur en expectative s'avisait de s'immiscer dans l'inspiration de l'artiste, c'est encore M. Zola qui lui répondait :

« Par grâce, laissez-le créer comme bon lui semble ; il ne vous donnera jamais la création telle qu'elle est ; il vous la donnera toujours vue à travers son tempérament. Que lui demandez-vous donc, je vous prie ? Qu'il obéisse à des règles et non à sa nature, qu'il soit un autre et non lui ? Mais cela est absurde, vous mettez des bornes à l'intelligence, etc... (2) »

(1) *Mes Haines*, p. 25.
(2) *Ib.*, p. 80.

A la bonne heure! On ne saurait mieux dire et, quant à moi, je m'en tiens à cette formule dont M. Zola a eu grand tort de se départir. Oui, l'observation doit être le point de départ de toute œuvre d'art, mais aussi la liberté d'interprétation de l'artiste doit être entière. Retenez bien ceci : *Il ne vous donnera jamais la création telle qu'elle est*, car il ne l'atteint pas directement, il ne peut que vous dire l'impression qu'elle a faite en lui, et vouloir lui imposer votre traduction, si excellente qu'elle soit, c'est tout simplement l'abaisser au rôle de copiste! Demandez-lui donc d'être sincère... et aussi d'avoir du talent, mais, pour Dieu, arrêtez-vous là. Vous ne pouvez exiger qu'un rosier produise des choux. Assurez-vous seulement qu'il n'y a dans son fait aucun artifice, et au cas où il ne vous donnerait que des roses en papier, attachées par des ficelles, arrachez-les sans pitié, vous en avez le droit.

Ne méprisez pas trop non plus les qualités qui vous manquent. Pour vous l'art n'est que la science ornée, magnifiée, comme on dit maintenant. A vous entendre, il suffirait d'avoir, avec le don du style, deux ou trois facultés maîtresses, l'analyse, l'esprit de classement, etc... C'est énorme, j'en conviens, et je vous félicite d'être si bien doué. Ce n'est pas tout cependant. Sans doute, c'est toujours la vie qu'il s'agit de reproduire, la vie chaude et frémissante, comme dit Shakspeare, mais pour une telle besogne, ce n'est pas trop du concours de toutes les facultés que la nature nous a départies. Toutes jouent leur rôle dans le drame compliqué de notre existence, toutes ont droit à une égale liberté d'expansion. L'observation, on a pu voir, je pense, quel cas j'en faisais. Les documents humains, je les vénère. Il en faut beaucoup, beaucoup; on n'en saurait trop amasser. Mais enfin, on ne peut condamner toute une littérature à avoir sans cesse la loupe à la main. L'esprit est bien quelque chose, quoique les hommes de génie n'en aient pas, et aussi la sensibilité, malgré toutes les larmes qu'elle a fait verser à l'Ambigu, avant que *l'Assommoir* n'y régnât en maître.

Le lyrisme lui-même, dont M. Zola, ce lyrique sans le savoir, se méfie tant, n'est pas, comme on pourrait l'imaginer, une invention diabolique de Victor Hugo; c'est, hélas! une des nécessités les plus authentiques de la nature humaine. Il a bercé les sociétés dans leurs langes, il charme encore leur âge mûr, il endormira leur décrépitude. Que voulez-vous? On éprouve

parfois le besoin d'échapper aux vulgarités de la vie réelle. Triste infirmité, d'accord. Mais qu'y faire? Adressez vos plaintes à qui de droit.

Et l'imagination, cette folle du logis, si, lasse d'être réduite au rôle de servante, elle s'émancipe un beau jour et s'en vient rire au nez des *savants*, que lui ferez-vous, lui coupera-t-on les ailes, la mettra-t-on en cellule?

Et l'humour et la fantaisie, ne leur ferez-vous pas une petite place dans votre République? Il y a de la joie dans le monde. A vous lire, on ne s'en douterait guère; mais cela est ainsi. Il est des natures heureuses, à la Banville, qui voient tout en rose? Leur imposerez-vous des bésicles noires?

D'autres sont des victimes de la vie nerveuse. Tout les heurte, tout les fait souffrir. Dans leurs cerveaux malades les objets se déforment et s'agrandissent démesurément. Le cauchemar les hante, l'existence leur est un supplice. N'accorderez-vous aucun refuge à ces âmes troublées? Qui sait pourtant si ces fous n'auraient pas d'étranges révélations à nous faire? Leur vol capricieux atteint des hauteurs où les hommes de science ne sont point admis. Faudra-t-il cependant fermer l'oreille à leurs confidences?

Croyez-moi; ne proscrivons personne. Que tous ceux qui ont à dire quelque chose puissent le faire en toute liberté, n'eussent-ils qu'une chanson de nourrice à nous chanter sur leur épinette. Tout artiste, si grand qu'il soit, fût-il Balzac, fût-il Shakspeare, est forcément insuffisant par quelque point. Quelque hauteur d'intelligence que vous lui supposiez, il a des lacunes, et ces lacunes, c'est parfois le plus humble qui les comblera. Anacréon complète Eschyle. Lamartine a Rabelais pour contrepoids. Ce n'est qu'en réunissant ces voix, en apparence si discordantes, qu'on aura le grand orchestre, la grande symphonie de la vie. Supprimez un seul choriste, et le chœur est incomplet. Ce qu'il faut poursuivre à outrance, c'est l'imitation, c'est *le toc*, c'est la rhétorique, le poncif sous toutes ses formes. De ces choses le naturalisme ne se défend pas. Elles sont d'ailleurs ou seront le fléau de toutes les écoles passées, présentes et à venir. Chaque artiste original apporte avec lui un ensemble de formules qui constitue sa manière. Tant que la forme et le fond sont d'accord pour se faire valoir réciproquement, on ne peut qu'admirer; mais, à mesure que

la faculté créatrice s'affaiblit, le procédé s'accentue; il arrive parfois qu'il ne reste plus rien dans le moule à gaufres. C'est déjà lamentable. Que sera-ce, si l'instrument vient à tomber aux mains d'imitateurs maladroits? Ne pouvant s'assimiler l'esprit du maître, ils en sont réduits à copier ses défauts, à outrer ses tics; c'est une vraie caricature.

Née d'hier, la nouvelle école a déjà son poncif. C'est qu'à elle seule elle emploie plus de formules, elle met en jeu plus de ficelles que toutes les écoles précédentes, et cela s'attrape. Je défie bien qu'on fasse du Montaigne ou du La Fontaine. Au contraire, on a fait du Victor Hugo, du Leconte de Lisle, on fait du Zola. Je ne parle pas, bien entendu, de ce qu'on est convenu d'appeler l'entourage du maître : M. Céard, M. Hennique, M. Huysmans surtout, un coloriste endiablé, d'un tempérament de premier ordre. Ceux-là ont du talent; s'il leur plaît de revendiquer le titre de disciples, c'est pure modestie de leur part; ils ne sauraient tarder à voler de leurs propres ailes. Mais au-dessous d'eux, que de bons jeunes gens tripotant l'ordure, parce qu'elle est à la mode pour le moment, avec une ardeur toute juvénile! Le naturalisme a, lui aussi, ses Petrus Borel et ses Lassailly; croyez-vous qu'ils se donnent la peine d'observer, d'analyser? allons donc! La recette est là, dans le Codex, à la portée de tous; on voit des romanciers qui travaillent sur patron, comme les couturières. La plus irritante de toutes les conventions nous envahit : c'est de l'idéalisme à rebours, et peu ragoûtant.

III

Reste une dernière preuve à donner de l'insuffisance de ces théories, et cette preuve, c'est M. Zola lui-même qui se chargera de nous la fournir. Nous verrons qu'il sait fort bien s'affranchir du régime qu'il prêche aux autres. Je ne veux ici qu'effleurer le romancier dont l'œuvre est considérable et mériterait à elle seule une longue étude; je ne puis l'esquiver tout à fait, car une esthétique à ce point personnelle a besoin, pour être comprise, d'être mise en regard de l'œuvre particulière du critique.

Eh bien! à parler franc, l'œuvre de M. Zola ne me donne qu'assez rarement l'illusion de la réalité. Cette lumière est trop crue, c'est un jour d'atelier; cette nature est tout à la fois mala-

dive et exubérante, c'est une nature de serre. Ces personnages sont trop frénétiques, ce sont des personnages de roman. Qui donc a accusé M. Zola d'être banal? A certains moments je lui reprocherais plutôt de ne l'être pas assez. La vie ordinaire, dans son train-train journalier, n'a pas ces allures d'agité, ces soubresauts convulsifs. Presque toujours il y a exagération, arrangement, travestissement. Sainte-Beuve, à qui on n'en faisait pas facilement accroire, s'en était bien aperçu et, dans une très curieuse lettre écrite à M. Zola, après la lecture de *Thérèse Raquin*, il lui disait ceci : « Dès les premières pages, vous décrivez le passage du Pont-Neuf. Je connais ce passage autant que personne et par toutes les raisons qu'un jeune homme a pu avoir d'y rôder. Eh bien! ce n'est pas vrai, c'est fantastique de description. C'est comme la rue Soli de Balzac. Le passage est plat, banal, laid surtout, étroit, mais il n'a pas toute cette noirceur profonde et ces teintes à la Rembrandt que vous lui prêtez. C'est là aussi une manière d'être infidèle. » Et après les compliments d'usage, il ajoutait, parlant de la noyade et de la fameuse nuit de noces : « Je prétends qu'ici vous manquez à l'observation ou à la divination. C'est fait de tête et non d'après nature (1). » Rappelez-vous maintenant la serre de *la Curée*, le jardin de *la Faute de l'abbé Mouret*, la description des Halles centrales dans *le Ventre de Paris*, etc. Vous conviendrez que ces remarques si justes s'appliquent à tous les romans de M. Zola.

Je n'en fais pas un crime à ce dernier. Il a vu, je pense, la nature à travers son tempérament et nous l'a rendue telle qu'il la voyait; on ne saurait lui demander davantage. Je constate seulement que cette traduction a pu paraître inexacte à l'un des observateurs les plus pénétrants qui aient jamais été; pour ce qui est des teintes à la Rembrandt, il me paraît piquant d'établir que M. Zola est plus d'une fois tombé dans le défaut qu'il reprochait naguère si durement à M. Richepin. Cela devrait bien l'engager à être dorénavant moins absolu dans ses conclusions.

Au fond, tout cet appareil scientifique n'en impose à personne. Lorsque j'entre chez le maître, c'est partout un vacarme à se boucher les oreilles. Les poulies grincent, les outils s'aiguisent, on se croirait dans une usine en plein travail. Je préférerais, je l'avoue, qu'on me servît les documents humains plus au

(1) *Correspondance de Sainte-Beuve*, II, 314.

naturel et sans tant les façonner. Aussi, lorsqu'il me faut du vrai avant tout, c'est à Stendhal que je m'adresse de préférence, ou bien je relis le cardinal de Retz, Saint-Simon, voire Casanova. Il y a chez eux plus de renseignements sur l'humanité que dans tous les romans de l'école naturaliste mis bout à bout. Ils ne parlaient cependant jamais de leur outil ; peut-être même n'en avaient-ils pas. Mais ils se mêlaient au monde, ils regardaient tout sans en avoir l'air, rien ne leur échappait. C'étaient d'admirables observateurs, point du tout des hommes de lettres.

Au contraire, que fait M. Zola ? Ses biographes, les témoins de sa vie, car il n'a rien à cet égard à envier à Victor Hugo, nous apprennent qu'il vit chez lui en parfait bourgeois, dans un milieu à sa convenance, fuyant le monde, *buchant* et *trimant* tout le jour d'arrache-pied. « La composition et la préparation d'un de ses livres est un immense travail. Il s'entoure d'abord de tous les documents qu'il peut trouver. » C'est ainsi que, pour *la Faute de l'abbé Mouret*, il a compulsé longuement le *Catéchisme*, l'*Abrégé du Catéchisme de persévérance*, *le Rosaire de mai*, l'*Imitation*, l'*Exposition des cérémonies de la messe basse*, etc. Ce n'est pas tout. Non content d'étudier les documents imprimés et les écrits des spécialistes, M. Zola visite les lieux où son action doit se passer. Ainsi une partie de son prochain roman, *Nana*, a pour scène le théâtre des Variétés ; M. Zola a passé des heures dans ce théâtre ; il l'a visité de fond en comble, et en a dressé lui-même un plan très exact. Quand il a réuni une quantité suffisante de matériaux, il les groupe sous diverses légendes : il possède tout un dossier sur chacun de ses personnages ; il parle d'eux comme s'ils vivaient réellement ; il indique leur âge, les circonstances dans lesquelles ils se sont développés : il imagine même souvent des détails qu'il ne livre pas au public, mais dont il tire les conséquences... (1). »

A merveille, et quoique le procédé ne soit pas tout à fait aussi neuf que M. Zola le suppose sans doute, je reconnais volontiers qu'il est ingénieux. Mais après ? M. Zola s'imagine-t-il que tous ces petits papiers vont lui révéler le grand secret ? Belle science vraiment et qui mérite bien qu'on en fasse parade !

(1) Édouard Rod, *A propos de l'Assommoir*, p. 25.

C'est celle du député qui, la veille du jour où il doit paraître à la tribune, se bourre de chiffres et de documents qu'il aura oubliés le lendemain, celle de l'étudiant qui *potasse* un examen d'anatomie dans les manuels. Y joignît-il toute la collection des chefs-d'œuvre en carton du père Auzoux, quelques heures de dissection feraient bien mieux son affaire. Ainsi du romancier, qui lui du moins a le bonheur d'opérer, non sur le cadavre, mais sur l'homme vivant. Cet homme, pour le bien connaître, il faut vivre avec lui, l'étudier sans cesse, ne jamais le perdre de vue.

Aussi M. Zola excelle-t-il à reproduire ce qui est extérieur. L'attitude, le geste, le costume chez lui sont parfaits, étonnants de rendu, mais l'âme, ah! c'est autre chose. J'entends bien que le romancier ne saurait tout voir, qu'il est doué d'un flair spécial, qu'il faut en tout cas faire une longue place à l'induction. Balzac a certes plus deviné qu'il n'a observé. Je me demande pourtant si ce Balzac, dont le génie grandit encore par comparaison, reconnaîtrait bien pour ses héritiers légitimes ceux qui aujourd'hui se réclament de sa gloire. Il était, lui, par excellence, un peintre de caractères. Rien de ce qui est humain ne lui est resté étranger. M. Zola n'est qu'un montreur de tempéraments. Avec sa manie de tout simplifier, il n'a vu dans l'homme que le côté animal; il ne s'est pas contenté de faire sa part à la fatalité, il lui a tout abandonné; à quelques exceptions près, ses personnages ne sont que de pauvres créatures, victimes de l'instinct, et sans force de résistance contre elles-mêmes et contre le monde. Il a surtout réussi dans la peinture des êtres simples, chez qui la brute domine encore; ne lui demandez rien de comparable, je ne dis pas aux créations magistrales d'un Balzac ou d'un Shakspeare, mais à ces types, tout modernes, qui vous hantent encore la mémoire, Mme Bovary, Julien Sorel, Renée Mauperin, le Nabab, etc. Jamais de ces fines analyses à la Stendhal, de ces mots aigus et profonds à la Goncourt qui vous ouvrent tout un monde et vous rendent longtemps rêveur. L'âme humaine, dans son infinie diversité, lui est presque toujours restée fermée. Les abords du sanctuaire, il les a décrits merveilleusement, mais il lui est arrivé bien rarement de franchir l'enceinte réservée : jamais il ne lui a été donné de soulever les derniers voiles.

Et avec cela, aucune de ces qualités françaises qui ont fait

si longtemps le charme et l'honneur de notre race ! C'est un latin pur sang ; il n'a pas en lui la moindre parcelle d'esprit gaulois. Pas un éclair de franche gaieté, pas un rayon de vrai soleil ! Son œuvre rappelle ces lourdes bâtisses de la décadence romaine solidement construites et même imposantes, mais où l'on sent bien que la grâce du génie antique n'a point passé. Tout y est riche, sérieux, superbement ordonné. Par malheur, on y devient morne, on n'y respire pas à l'aise. Ce n'est pas M. Zola, à coup sûr, qui aurait jamais écrit les *Contes drôlatiques*.

A vrai dire, il ne descend de Balzac que très indirectement ; je verrais plutôt en lui le continuateur de ces lyriques qu'il ne peut souffrir, une sorte de romantique de la Saint-Martin ! Il est de ceux qui « font des vers émus très froidement. » Sans chercher beaucoup, on lui découvrirait une légère pointe de *Parnassianisme*, même, à l'occasion, un soupçon de *Mallarméisme* (1). Et ce n'est pas simplement un paradoxe. Dans le romantisme, M. Zola n'a guère vu que Victor Hugo dont la rhétorique puissante semble l'avoir offusqué plus que de raison, mais à côté du Titan, perdu dans son rêve grandiose, que d'esprits fins et charmants, éveillés en tous sens, déjà très ouverts aux idées nouvelles !

Il en est des littératures comme de la vie. Elles ne se renouvellent pas de fond en comble tous les trente ou cinquante ans ; un anneau conduit insensiblement à l'autre, et c'est vouloir rompre toute la chaîne que d'en supprimer un seul. C'est ainsi que Flaubert et les Goncourt, qui sont évidemment les pères spirituels de M. Zola, ses générateurs, pour me servir de l'expression qu'il affectionne, se rattachent étroitement à Théophile Gautier et à son école. Flaubert en particulier me paraît un très proche parent de Leconte de Lisle. Ce sont tous deux de grands poètes érudits. Et M. Zola aussi est un poète. Je ne parle pas, bien entendu, de ses vers ; il en a fait d'assez plats. Qu'importe ! C'est une mésaventure qui lui est commune avec de plus grands que lui, Chateaubriand par exemple. Mais je pense à son œuvre tout à la fois si froide et si tumultueuse, si

(1) Il serait piquant d'étudier à ce point de vue tout spécial les romans de M. Zola. On y trouverait une forêt « qui rit formidablement, » et cent autres gentillesses du même genre. M. Zola aura beau faire, il est romantique dans l'âme, il le sera toujours, il a le panache.

pleine de relief, si débordante de couleurs. Chacun de ses romans est une sorte d'opéra italien. *Symphonie* par ci, *symphonie* par là, tout lui est prétexte à airs de bravoure. Son lyrisme compatissant s'est étendu à toute la nature. Il a extrait du linge sale toute la poésie intime qu'il recélait. Après les choux et les raves, les fromages l'ont empoigné. Il a donné une voix au Roquefort, il a fait chanter le Camembert et fort bien, ma foi. Parlons sérieusement. N'est-ce pas une succession d'odes, une véritable suite d'orchestres que cette description de Paris, sans cesse renaissante qui, dans *Une page d'amour*, alterne si singulièrement avec la triste passion d'Hélène et du docteur? Ce Paris-là n'est certainement pas celui que nous connaissons; comme pour le passage du Pont-Neuf, et bien plus encore, il y a des teintes à la Rembrandt ou à la Delacroix qui donnent à la peinture un éclat extraordinaire, mais en détruisent la vérité. C'est un Paris poétique, un Paris d'imagination. Et quoi de plus lyrique que l'idylle de Miette et de Sylvère, dans *la Fortune des Rougon*, un vrai bijou; que cette admirable folie du Paradou, dans *la Faute de l'abbé Mouret*, une merveille de coloris... et de fantaisie! Si l'on jugeait M. Zola avec la sévérité qu'il témoigne d'ordinaire à ses contemporains, on pourrait dire que c'est là « le mélange le plus fâcheux de réalité entrevue et d'invention baroque. » On reconnaîtrait sans peine « ces monstres moitié réels et moitié fabuleux » qu'il a tant de fois pourfendus. Mais non. Cela est beau, quoique inventé, et je m'incline. Je remarque seulement avec plaisir que M. Zola met parfois ses théories dans sa poche. La continence qu'il prêche à ses disciples n'est apparemment pas faite pour lui, et il prend avec la nature des libertés que chez tout autre il jugerait horriblement condamnables. Car *la Faute de l'abbé Mouret* n'est pas, comme on pourrait le croire, une exception dans son œuvre. Sans doute, il s'est abandonné dans ce roman plus que dans tout autre à sa fougue de coloriste exubérant, mais tout ce qu'il a produit jusqu'ici est fortement empreint de cette qualité, de ce défaut, si l'on préfère. En un mot, et c'est là surtout que j'en voulais venir, ce grand contempteur de l'idéalisme est un idéaliste.

Ce n'est pas, remarquez-le bien (j'aurais dû peut-être insister davantage sur ce point), qu'il n'ait une foule de réflexions judicieuses, de profils vigoureusement enlevés, de personnages parfaitement campés et droits sur leurs jambes, mais si la prépa-

ration de ses œuvres est prodigieuse de conscience, si l'observation chez lui, bien que de seconde main, est souvent excellente, il semble que l'exécution lui fasse presque toujours perdre en exactitude ce qu'elle lui donne en revanche de relief et d'éclat. La forme, voilà tout à la fois la gloire et la faiblesse de M. Zola. Évidemment, il est né écrivain. On a dit qu'il avait emprunté son style aux Goncourt. C'est une injustice. Déjà dans les *Contes à Ninon*, dans *Mes Haines*, dans *Thérèse Raquin*, il avait un style à lui, très cherché, très travaillé, un peu lourd et emphatique, mais puissant et d'une trame solide. Plus tard, au contact des Goncourt, il s'est affiné, étendu, assoupli, mais il a gardé ses qualités d'autrefois, et, somme toute, est resté personnel. Aujourd'hui, M. Zola est en possession d'une merveilleuse palette, il nage dans l'or et la pourpre, il est, après Flaubert, un des premiers peintres de ce temps-ci.

Malheureusement, ces draperies splendides font trop souvent contraste avec les pauvretés qu'elles recouvrent. La vérité elle-même s'embarrasse et trébuche dans les plis de ces robes à traîne.

Il est certain, et M. Zola n'est peut-être pas éloigné de le reconnaître, qu'une pareille forme ne saurait être qu'un beau mensonge. Si le vrai seul a le droit d'être entendu, si l'art et la science, non contents de vivre, comme frère et sœur, en très bonne intelligence, doivent confondre leurs domaines, l'art sera fatalement absorbé par la science, tout ce qui masque la réalité devra disparaître, et le style pourra bien rester sur le carreau, comme un ornement désormais inutile et même dangereux. Puis ce procédé a je ne sais quoi de dur et de tendu qui fatigue à la longue et décèle le virtuose, empressé de montrer, en toute occasion, l'excellence de son doigté. On pourrait dire, en retournant le mot de Pascal : Je cherchais un homme et je suis tout surpris et attristé de trouver un auteur. C'est un français d'artiste, très fouillé, très compliqué, très intéressant à tout prendre, mais qui ne s'est pas assez retrempé dans le large courant populaire, lequel n'a rien de commun avec l'argot, une langue enfin à mettre plus tard sur une étagère entre une potiche japonaise et un bibelot Renaissance. Il y a excès d'empâtement ; on sent le plaqué, le voulu, l'artificiel : le mot ne fait pas corps avec l'idée : cela ne tient pas.

Mais à quoi bon insister ? M. Zola, dans une des meilleures pages qu'il ait écrites, a reconnu lui-même l'inconvénient de cette quintessence de forme : « Il y a donc un jargon particulier dans chaque période littéraire, que la mode adopte, qui séduit tout le monde, qui se démode et qui, après avoir fait la fortune des livres, les condamne justement à l'oubli. Alors nous devons avoir notre jargon, nous autres. Le malheur est que, si nous voyons nettement celui des époques disparues, nous ne sommes nullement blessés par le nôtre. Au contraire, il doit être notre vice, notre jouissance littéraire, la perversion du goût qui nous chatouille le plus. Souvent j'ai réfléchi à ces choses et j'ai été pris d'un petit frisson, en songeant que certaines phrases qui me plaisent tant à écrire aujourd'hui feront certainement sourire dans cent ans (1). »

Cent ans, c'est beaucoup dire. Qui sait à quoi l'on pensera dans cent ans ? Voilà pourtant une franchise bien faite pour désarmer. Mais combien ces craintes sont justifiées ! J'ai quelque tristesse à l'idée que ces trésors qui nous ont charmés devront disparaître un jour. M. Zola, par malheur, a mis dans son style trop de couleur et trop d'odeur pour qu'il puisse aller bien loin. Ces choses relèvent directement de la mode, et quand la mode ne les contient plus, force leur est bien de s'évanouir. Petit à petit les vernis s'écaillent, les couleurs pâlissent, les odeurs s'éventent.

Demain c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui c'en est le velours.

Si jamais ce triste sort doit être celui de M. Zola, il laissera du moins le souvenir d'un très brillant artiste, et, peut-être qu'un jour, attendri à la vue de ce grand désastre, un poète lyrique (il y en aura toujours) entonnera mélancoliquement, sur un mode nouveau, la *symphonie* des couleurs éteintes et des vieux parfums.

GABRIEL VICAIRE.

(1) Article sur les romanciers.

IMPRESSIONS DE ROUMANIE

I

Lorsque, le 14 avril dernier, à Bucarest, à la séance solennelle d'ouverture du premier congrès d'études byzantines, S. A. R. le prince héritier de Roumanie, qui présidait, donna la parole au chef de la délégation française, il n'y a point eu, j'en suis assuré, de Français présent dans l'assistance qui n'ait été touché profondément de l'accueil fait au représentant de notre pays. Tour à tour, le prince, le ministre de l'Instruction publique, le très aimable docteur Angelesco, et celui qui fut vraiment l'animateur de cette réunion scientifique, le professeur Nicolas Jorga, avaient souhaité aux membres du congrès une cordiale bienvenue. Quand vint, pour les hôtes de la Roumanie, le moment de répondre, par un geste d'une particulière courtoisie, on fit à la France l'honneur de donner d'abord la parole au chef de sa délégation, en dehors de l'ordre alphabétique, — Angleterre, Belgique, Bulgarie, etc., — selon lequel parlèrent après lui les représentants des autres nations. Et quand l'orateur français apporta le salut de la France à la Roumanie, quand il rappela l'accueil qu'à ce moment même Paris faisait aux souverains roumains, quand il dit les liens d'amitié, cimentés par les épreuves et les victoires communes, qui unissent les deux pays, une longue et chaleureuse acclamation salua ses paroles et emplit la vaste salle, toute pleine d'une assistance d'élite, de la Fondation Carol. Ce matin-là, à Bucarest, comme le disait, avec une bonne grâce exempte de toute amertume, le représentant d'une nation étrangère, « il n'y en a eu que pour la France. » Et aussi bien faut-il

ajouter que, de toutes les nations étrangères, la France avait envoyé au congrès la représentation la plus nombreuse.

Quiconque a visité Bucarest sait la bonne grâce infinie et charmante de l'hospitalité roumaine. Une fois de plus nous l'avons éprouvée. Pendant ces quinze jours passés en Roumanie, il n'est point d'attentions dont on ne nous ait comblés. Pendant quinze jours, ce n'a été que réceptions, banquets et fêtes, et Leurs Altesses Royales les princes héritiers aussi bien que le Gouvernement roumain, les grandes institutions publiques, Académie roumaine ou Banque nationale aussi bien que les particuliers, ont multiplié pour les membres du congrès les marques de leur haute bienveillance et de leur cordiale sympathie. Et pendant ces quinze jours, partout, on a fait à la France une place dont ses représentants ont été aussi flattés que reconnaissants. Au congrès, leurs communications ont été nombreuses et remarquées, et la part qu'ils ont prise aux discussions a été importante. A plusieurs d'entre eux, on a, au cours de ce séjour, demandé des conférences publiques, qui ont réuni des auditeurs nombreux et pleins de sympathie. Dans la plupart des circonstances solennelles qui marquent la vie d'un congrès, c'est à nos compatriotes qu'on a confié le soin et l'honneur d'exprimer, au nom de tous les membres du congrès, nos sentiments de profonde gratitude pour le Gouvernement roumain et pour tous ceux à qui nous devions ce magnifique et inoubliable accueil.

Et dans la Roumanie tout entière, durant les excursions, si admirablement organisées, qui suivirent le congrès, partout nous avons rencontré les mêmes marques de cordiale et fidèle amitié. Je ne puis ici rappeler que d'un mot l'accueil que nous avons trouvé à l'Université de Jassy, et celui que, dans la même ville, nous fit, avec une particulière bienveillance, Sa Sainteté le métropolite; mais de cette dernière visite, il est un détail que je voudrais noter, parce qu'il était bien fait pour ravir une âme de byzantiniste, et davantage encore parce qu'il atteste la continuité de la tradition byzantine dans les pays roumains. Jadis, au Palais sacré de Byzance, quand un étranger était admis à l'audience impériale, il était introduit chez le *basileus* soutenu sous les deux coudes par deux hauts dignitaires de cour. C'est conformément à ce rite, soutenu sous le coude droit par le métropolite, sous le coude gauche par un

de ses assistants, que j'ai eu l'honneur, — imprévu, — de descendre gravement les degrés du grand escalier du palais métropolitain; et, tandis que flottaient dans mon esprit les souvenirs du *Livre des Cérémonies*, je me demandais presque si, au bas des degrés, je n'allais point rencontrer l'Empereur.

***

Ce qu'a été ce premier congrès d'études byzantines, — le second, dans deux ans, se tiendra à Belgrade, — et quels en ont été les résultats scientifiques importants, ce n'est point ici le lieu de le dire. Mais, pour que ce congrès trouvât le grand succès qu'il a eu, il fallait qu'un homme se rencontrât, d'initiative hardie, de ferme et tenace volonté, d'activité infatigable, qui en fût l'organisateur et l'animateur. Ç'a été la bonne fortune des études byzantines que cet homme se soit rencontré. M. Nicolas Jorga, professeur à l'Université de Bucarest, est un grand historien, auteur de livres remarquables; et c'est aussi un homme politique, — il fut, il y a quelques années, président de la Chambre roumaine, — et un journaliste ardent et vigoureux; et c'est encore un auteur dramatique, qui se délasse de ses autres travaux en écrivant, jusque dans l'Orient-express, des drames historiques vivants, pittoresques et applaudis. Peu d'hommes connaissent mieux que lui l'histoire et les monuments de la Roumanie : il suffit de parcourir, pour s'en assurer, sa récente et si instructive *Histoire de l'art roumain*, ou ses études sur *l'Art populaire en Roumanie*, ou cette *Roumanie pittoresque*, qu'il a écrite en se jouant, pour être le guide précieux des membres du congrès. Mais peu d'hommes surtout ont une aussi prodigieuse activité intellectuelle, un aussi incessant et pétillant jaillissement d'idées : et cela, on le sait à Paris aussi bien qu'à Bucarest, lorsque, chaque année, M. Jorga fait à la Sorbonne des leçons applaudies ou apporte à l'Académie des Inscriptions, dont il est membre correspondant, d'intéressantes communications.

C'est lui qui a eu la première idée du congrès de Bucarest et qui a suscité les bonnes volontés, trouvé les concours nécessaires à son succès. C'est lui qui, toujours présent et infatigable, en a assuré la bonne marche, veillant à tout, soucieux de tout, prodiguant à tous son attentive sollicitude et sa cordiale amabilité. A ce général, auquel rien n'échappait et qui conduisait

ses troupes avec une si sûre précision, un chef d'état-major empressé, exact et charmant s'associait en la personne de M. Marinesco. D'aimables jeunes filles de la société roumaine avaient accepté gracieusement la charge parfois délicate d'assurer le service du secrétariat du congrès.

De ce concours de bonnes volontés et de bonne grâce, dont nous avons, nous Français, tout particulièrement éprouvé l'effet, une réussite admirable est sortie. Et ce n'est point là un résultat médiocre, quand on songe à ce qu'est la lourde tâche de faire marcher d'accord, sans froisser nulle susceptibilité, onze ou douze nations différentes. Il y avait au congrès de Bucarest des Français et des Belges, des Italiens et des Espagnols, des Yougoslaves et des Tchécoslovaques, des Grecs et des Bulgares, des Anglais et des Russes. Entre les représentants de ces nations diverses, l'accord le plus cordial, la plus parfaite concorde n'ont cessé de régner, aussi bien durant les travaux du congrès que pendant les excursions qui le suivirent, pendant cette semaine de voyage où, du contact plus proche, les frottements et les heurts peuvent naître aussi bien qu'une plus amicale intimité. Grâce à l'infatigable obligeance, à la courtoisie souriante de nos hôtes roumains, il n'y a eu ni heurts ni frottements. Entre ces hommes venus des quatre coins de l'Europe, une entente s'est maintenue, aussi remarquable que charmante. Et peut-être, quand je songe à d'autres congrès d'avant-guerre, suis-je tenté de me demander si cette bonne grâce des rapports ne tenait pas à ce fait aussi, qu'aucune nation ne prétendait à gouverner les autres, à prendre en tout lieu la première place. Au congrès de Bucarest, les Allemands n'assistaient pas.

II

Il y a, dans la Moldavie du Nord, et dans cette Bukovine, annexée en 1775 par les Autrichiens, et que la guerre a rendue après un siècle et demi de captivité à la Roumanie, des monuments d'art qui comptent parmi les plus précieux joyaux du patrimoine national. Ce sont les églises et les monastères que fondèrent au milieu des grands bois, dans les vallées solitaires des Carpathes, les souverains moldaves du xve et du xvie siècle, cet Étienne le Grand surtout qui, pendant ses quarante-sept ans de règne (1457-1504), fut, comme le disait un pape, « le soldat

du Christ » contre les Turcs. On conserve à Bucarest l'étendard que le prince promena victorieusement sur tant de champs de bataille et où saint Georges, foulant aux pieds le dragon, est brodé en fils d'argent et d'or sur un fond de velours pourpre : nos soldats, au cours de la guerre, ont, par un hasard inattendu, retrouvé dans un des monastères de l'Athos ce trophée glorieux, et la France s'est fait honneur de le restituer à la Roumanie. Mais le souvenir du grand voïvode revit plus fortement encore dans les édifices qu'il construisit, à Suceava, qui fut sa capitale, à Putna, dont l'église enferme son tombeau, à Voronets, où une fresque précieuse nous conserve son image. Après Étienne, ses successeurs, imitant sa pieuse et magnifique dévotion, ont, durant tout le XVIe siècle, couvert le pays moldave d'une merveilleuse floraison d'églises, dont l'intérêt n'est pas moins grand.

On connaît peu jusqu'ici ces monuments. Ils forment pourtant un des plus remarquables chapitres, non seulement de l'histoire de l'art roumain, mais de l'histoire de la peinture byzantine. Dans les fresques qui les décorent apparaît toute puissante l'influence de cette Byzance, qui fut au moyen âge l'éducatrice de l'Europe orientale, et dont l'action, alors même que l'empire des Paléologues se fut écroulé, se fit sentir durant de longs siècles dans les pays roumains. Aux membres d'un congrès d'études byzantines, la Roumanie ne pouvait manquer de montrer de tels monuments : et peu de visites sont en effet plus intéressantes et plus instructives. Comme le disait jadis Eugène-Melchior de Vogüé, en parlant des monastères de la Sainte Montagne de l'Athos, il semble vraiment, — tant l'histoire morte y paraît brusquement revivre, — qu'on fasse ici un voyage dans le passé.

Elles sont charmantes, ces petites églises de Bukovine, dans le paysage de collines boisées et de sombres sapinières qui les environne. Au-dessus des murailles flanquées de tours massives, qui donnent aux couvents roumains, comme à ceux de l'Athos, des airs de forteresses, elles dressent dans le ciel l'élégante silhouette de leurs toits aigus et de leurs hautes coupoles. De près, elles apparaissent plus pittoresques encore. C'est affaire aux architectes d'expliquer les traits caractéristiques de leur construction, leur longue nef unique que des murs transversaux séparent en plusieurs chambres successives, et l'enchevê-

trement savant d'arcs superposés, sur lequel s'appuie la courbe de leurs coupoles. C'est affaire aux archéologues de décrire les richesses de leurs trésors, manuscrits aux miniatures resplendissantes, aux somptueuses reliures d'argent, étoffes richement brodées du XIVe et du XVe siècle, — le trésor de Putna conserve en ce genre des merveilles, — admirables et précieuses orfèvreries. Autre chose, dès l'abord, frappe le visiteur le moins averti : c'est le magnifique décor de peintures qui couvre les façades extérieures de ces églises. Dans tout le monde byzantin on ne rencontre rien de comparable. De la base au sommet des murailles, c'est un chatoiement de couleurs éclatantes, une harmonieuse floraison de fresques, où, sur des fonds de bleu d'azur ou de vert, se détachent de longs cycles de scènes pieuses et des rangées de personnages sacrés.

Toute l'iconographie, tout l'art de Byzance revit dans ces peintures : malgré les influences occidentales qui s'y rencontrent parfois, c'est selon les principes, c'est dans le style des maîtres byzantins que sont exécutées, — jusqu'en plein XVIIIe siècle, — la plupart de ces fresques. Et sans doute l'art en est de qualité assez inégale, moins parfait et moins sûr au XVIe siècle que dans les belles œuvres du XVe. L'effet coloré n'en est pas moins incomparable : à Voronets, à Moldovitsa, à Sucevitsa, ailleurs encore, les murailles semblent toutes tendues de tapis d'Orient aux tons éclatants, et on a pu justement comparer cette polychromie somptueuse au décor de mosaïques qui couvre les façades de Saint-Marc de Venise ou du dôme d'Orvieto.

Sur le mur occidental, le Jugement dernier montre d'ordinaire les registres superposés de son immuable et terrifiant décor : le fleuve de feu où la malice populaire s'est plu à engloutir, avec les damnés de marque, les pécheurs de moindre envergure, le boulanger voleur ou l'usurier, le moine buveur ou la femme coquette ; plus haut, en face du groupe des justes, tous ceux qui forment « l'armée du diable, » les Juifs, les Tartares, les Arabes, les Arméniens, auxquels la rancune orthodoxe s'est plu parfois à associer les Latins ; ailleurs, les figures allégoriques, d'aspect presque classique encore, de la Terre et de la Mer présidant à l'universelle résurrection ; à droite, le Paradis, où les âmes reposent au sein des patriarches, à gauche, l'Enfer, aux approches duquel les anges livrent de furieux combats aux démons.

Dans ce vaste ensemble, d'autres scènes apparaissent, plus curieuses ou plus rares : ici, l'échelle du Paradis, au haut de laquelle Dieu attend les élus, et dont les âmes chargées de leurs péchés gravissent péniblement les degrés, harcelées à chaque échelon par les démons qui s'efforcent de les faire choir au gouffre infernal ; là les figures, qui ne manquent dans aucune de ces églises, des sages de la Grèce antique, Pythagore, Socrate, Platon, Aristote, Sophocle, Plutarque, d'autres encore, dont les noms défigurés laissent deviner Pittacus ou Solon. Ailleurs, c'est le siège de Constantinople par les infidèles. Sur les murs de la ville, une procession solennelle promène l'image miraculeuse de la Vierge protectrice de la cité ; et, à la prière de la Madone pieusement invoquée, une pluie de feu s'abat sur les vaisseaux ennemis qu'engloutit la tempête, sur les cavaliers turcs qui, en longues files, débouchent de la montagne, sur les canons qui battent en brèche les murailles. Malgré ces détails qui semblent du xve siècle, ce n'est point pourtant la prise de Constantinople par Mahomet II que le peintre a voulu ici représenter : ce n'est point la chute de Byzance, mais au contraire son triomphe qui est évoqué, et ces jours glorieux du viie ou du ixe siècle où la Vierge sauvait miraculeusement des barbares « la ville gardée de Dieu. » Et c'est pour cela que la scène, presque inconnue d'ailleurs dans l'iconographie byzantine, est toujours associée ici à l'illustration de l'hymne Acathiste, du chant de victoire que la piété byzantine composa, précisément au viie siècle, en l'honneur de la Madone libératrice de la cité.

L'intérieur de ces églises n'est pas moins somptueux. Sur le sol, des pierres tombales, aux riches ciselures, aux longues bordures d'inscriptions, couvrent la sépulture des princes qui édifièrent ces monuments, et de leurs proches ; sur les murailles, de magnifiques étoffes brodées, qui jadis recouvraient les tombes, font revivre en couleurs éclatantes la figure de ces souverains disparus ; et de même leur image apparaît, dans toute la splendeur des costumes impériaux, dans les fresques qui, sur le mur du chœur, les montrent, entourés de toute leur famille, agenouillés devant le Christ et lui présentant l'église bâtie par leurs soins. Dans l'immense cycle de fresques enfumées ou pâlies qui couvre les parois et les voûtes, ces tableaux de cérémonie sont assurément ce qu'il y a de plus instructif pour nous et de plus

émouvant. Lorsque, sur le mur de la petite église de Voronets, ou à Saint-Georges de Suceava, on aperçoit la figure d'Étienne le Grand, quand sur le mur de Moldovitsa, Pierre Rarès, la couronne en tête, en longs vêtements de brocart d'or, apparaît avec sa femme et ses fils, incliné devant le Christ, quand à Sucevitsa, Jérémie Movila précède sur la longue paroi le cortège de ses enfants agenouillés, de ces portraits si vivants le passé semble renaître, le temps où, sur la terre moldave, malgré la menace turque prochaine, il y avait encore de la richesse, de la magnificence et de la gloire.

Parfois, c'est en des reliques plus tragiques que s'évoque ce passé. On montre à Sucevitsa, pieusement enclose dans une boîte d'or, une longue et soyeuse tresse de cheveux blonds. Lorsque la princesse Élisabeth Movila, vaincue par les Turcs et tombée entre leurs mains, fut emmenée captive à Constantinople, avant de partir pour l'éternel exil, elle coupa sur sa tête cette boucle de cheveux et la fit porter, comme un souvenir suprême, au monastère qu'avait fondé son époux et qu'elle-même avait aimé. Dans sa pièce *la Femme du prince Jérémie*, M. Jorga a mis sur la scène la dramatique histoire de l'ambitieuse et passionnée souveraine et des luttes qu'elle soutint pour garder la couronne à ses fils. Et ces souvenirs lointains, douloureux et sanglants, qui semblent à Sucevitsa, entre les tombeaux et les peintures d'histoire, retrouver une plus intense réalité, achèvent de faire de la visite de ce monastère, l'un des plus beaux de la Bukovine, un des épisodes les plus émouvants de ce voyage.

***

Jassy, la capitale de la Moldavie, ne ressemble guère à Bucarest. De la haute colline où s'élève la belle église de Cetatsuia, un des chefs-d'œuvre de l'art roumain au XVIIe siècle, et d'où l'on domine la ville tout entière, elle apparaît au centre d'un large horizon de hauteurs accidentées et boisées, répandant sur un espace énorme de terrain ses vieux quartiers pittoresques, ses larges avenues bordées de belles maisons modernes, et ses interminables faubourgs où grouille une population assez sordide.

Parmi ses nombreuses églises, la plus remarquable sans doute et la plus curieuse est celle des Trois Hiérarques, bâtie

vers 1639, et dont les façades sont couvertes tout entières, du socle à la corniche supérieure, d'une merveilleuse décoration sculptée, dont chaque pierre est ciselée et dorée comme une orfèvrerie précieuse. Les motifs les plus divers s'y rencontrent et s'y mêlent : motifs géométriques et motifs floraux, ornements arabes, byzantins, persans, arméniens ou russes; plus de vingt bandes décoratives se superposent en une merveilleuse et infinie variété. Deux rangées de niches à arcades trilobées courent sous la corniche, des vases persans garnis de fleurs ornent le champ des niches. Deux hautes tours octogonales, formant le tambour des coupoles, couronnent l'édifice; et tout cela est d'une richesse prodigieuse, exubérante, dont l'excès finit par fatiguer un peu. Pareillement l'intérieur, qui a été complètement restauré par l'architecte français Lecomte du Noüy, est d'une magnificence trop dorée et trop neuve, qui fait regretter les fresques primitives moins éclatantes, dont quelques restes sont conservés à l'ancienne métropole. Le monument cependant est de proportions harmonieuses et sa splendeur voulue n'est point sans beauté.

Mais à Jassy, aujourd'hui, il faut bien le dire, d'autres choses, plus que les églises, s'imposent à l'attention et au souvenir. C'est ici, après la prise de Bucarest par les Allemands, que la Roumanie a trouvé la forteresse de sa suprême résistance, l'asile de ses suprêmes espérances : c'est ici, — on n'a pas oublié parmi quelles difficultés et quelles misères, — qu'elle a tenu héroïquement. De ces jours tragiques, le grand cimetière de Jassy garde un témoignage singulièrement émouvant pour nous. C'est le caveau où reposent ceux de nos compatriotes qui sont morts là-bas, loin de France, pour le service de la cause commune. Parmi les noms inscrits sur la pierre, on lit celui du général Lafont, celui du docteur Clunet, et des noms d'infirmières, et des noms de soldats. Au-dessus du caveau, la piété roumaine a élevé un monument d'une sobre et grave beauté.

Et ce cimetière paisible et fleuri, d'où se découvre, sous le soleil éclatant, un horizon infini et calme, est sans doute, malgré la grâce cordiale de l'accueil qui nous y fut fait, ce qui laissera en moi, de Jassy, l'impression la plus profonde.

III

Curtea de Argès était, au XIVe siècle, la capitale de la principauté de Valachie. C'est en ce temps qu'un prince de la famille des Bassarab y fit construire l'église dite « princière, » qui est assurément le monument le plus ancien et un des plus remarquables de toute la Roumanie. C'est à Curtea de Argès également qu'au début du XVIe siècle le prince Neagoe Bassarab fit bâtir l'église dite « épiscopale, » dont la magnificence devait surpasser tout ce qu'avaient fait ses prédécesseurs et éclipser la gloire des églises d'Étienne le Grand.

Et en effet, l'édifice de Neagoe est d'une incomparable splendeur. Dans le riche décor de ses murailles extérieures, qu'un cordon natté de pierre partage en deux registres superposés, les grands panneaux percés d'étroites fenêtres et encadrés de fines sculptures, les rosettes ciselées et dorées, la frise de stalactites qui court sous la corniche rappellent l'art musulman; et c'est de là aussi que vient sans doute le dessin des deux tours qui couronnent le narthex et dont la forme hélicoïdale les fait monter d'un mouvement si singulier dans le ciel. Faut-il, à Curtea de Argès, reconnaître, comme on l'a dit, à côté de l'influence musulmane, celle de l'Arménie et celle de Venise? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, l'église épiscopale de Curtea de Argès est à coup sûr une des plus belles de la Roumanie. Jadis, à l'intérieur, des fresques représentaient, à côté de scènes sacrées et de figures de saints, les portraits des princes qui, depuis le XIVe siècle, avaient régné sur la Valachie. Il ne reste rien aujourd'hui de cette décoration que quelques fragments conservés au musée de Bucarest. Comme aux Trois Hiérarques de Jassy, Lecomte du Noüy a fait subir à Curtea de Argès une restauration assez indiscrète, où il s'est un peu trop souvenu qu'il était l'élève de Viollet-le-Duc. On ne saurait nier cependant que cette église toute éblouissante d'or, où le roi Carol et la reine Élisabeth ont voulu dormir leur dernier sommeil, ne produise en son ensemble, et à condition de n'en point regarder trop attentivement le détail, une impression assez imposante. Mais elle ne saurait prétendre à nous rendre l'aspect ancien de l'édifice. Et peut-être doit-on regretter aussi qu'on ait démoli les bâtiments du monastère qui encadraient

l'église et formaient le fond sur lequel elle se détachait.

L'église princière est un monument d'un tout autre intérêt. Par son plan en forme de croix grecque, par ses murs construits en assises alternées de pierres et de briques, par sa coupole au tambour décoré de longues niches creuses, elle est purement byzantine. Elle n'est pas moins remarquable par les fresques anciennes qu'on y a découvertes, en ces dernières années, sous plusieurs couches de peinture postérieurement superposées. Il y a là un ensemble décoratif d'une extraordinaire valeur, et on ne saurait assez remercier les savants roumains de nous l'avoir rendu (1). On a discuté assez aigrement, et sur des données souvent hypothétiques ou insuffisantes, la date exacte de ces peintures. Il suffit, je crois, de les considérer, d'observer les qualités d'art qui s'y révèlent, le goût de l'émotion et du réalisme dramatique, la recherche du mouvement, des attitudes pittoresques et des figures expressives, la science de la couleur qui y apparaissent, de remarquer les inscriptions grecques qui les accompagnent, pour les rattacher sans hésiter à ce grand mouvement de renaissance qui, au XIVe siècle, transforma une dernière fois l'art byzantin.

Elles en sont assurément un des chefs-d'œuvre. Dans ces fresques qui racontent l'enfance et la Passion du Christ, les paraboles et les miracles, ou qui représentent les grandes fêtes de l'Église, il y a en effet des morceaux d'un art supérieur. Telle est, à l'abside, la belle représentation de la Communion des apôtres, et, au-dessus, l'apparition du Christ aux pèlerins d'Emmaüs ; telle est la longue frise qui raconte le miracle de la multiplication des pains, ou les fresques encore qui montrent de façon si émouvante la trahison de Judas, le Christ bafoué, ou le Portement de croix. Une admirable composition figure la mort et l'assomption de la Vierge. Ailleurs, des scènes se rencontrent, d'autant plus intéressantes qu'on les trouve plus rarement dans l'iconographie byzantine. Pourtant il s'en est fallu de bien peu que tout cela ne fût perdu à jamais. Depuis 1894, l'église était fermée au culte à

(1) Voir le bel ouvrage : *Curtea domneasca din Argès*, publié par la Commission des monuments historiques, Bucarest, 1923, et les articles de M. G. Bratiano, *Les fouilles de Curtea de Argès*, dans la *Revue archéologique* de 1921 et de 1923 et de M. Tafrali, *les Fresques de l'église Saint-Nicolas de Curtea de Argès* dans *les Monuments Piot* de 1919, t. 23.

cause de son état de délabrement; en 1911, elle menaçait ruine à ce point que l'administration avait donné ordre de la démolir. La Commission des monuments historiques est arrivée à temps pour la sauver, et son intervention a été récompensée par des découvertes admirables.

Outre les fresques anciennes si heureusement retrouvées sous l'enduit qui les cachait, on a découvert, sous le pavé de l'église, toute une nécropole princière. Entre ces sépultures, une surtout, qui contenait peut-être les restes du fondateur de l'église, a retenu l'attention. Lorsqu'on souleva la dalle qui couvrait la tombe, le mort apparut en effet tel qu'il était au jour lointain de ses funérailles, dans sa tunique de pourpre brodée de perles et fermée sur la poitrine par une rangée de boutons d'or armoriés, un diadème de perles au front, et autour de la taille, une riche ceinture brodée d'or attachée par un somptueux fermail d'or. Ce ne fut qu'une vision d'un moment, mais singulièrement émouvante. Au contact de l'air, les étoffes pâlirent et tombèrent en poussière, le squelette tragique et lamentable apparut. Mais dans ce qui restait des vêtements, dans les bijoux recueillis dans les tombes, se marquait curieusement l'influence des modes d'Occident dans la Valachie du XIVe siècle. Dans ce pays qui, par tant de traits, se rattachait à l'Orient byzantin, la cour, au contact de la Hongrie proche, sous l'influence de Venise plus lointaine, avait pris les costumes et les usages des chevaliers d'Occident. Et ce n'est point sans doute le moindre intérêt de l'église princière de Curtea de Argès, de nous montrer la Roumanie ancienne à la croisée des grandes routes de la civilisation, de l'orthodoxie et du catholicisme, du monde gréco-slave et du monde occidental.

* * *

Byzance pourtant l'emporta. C'est elle, c'est sa tradition puissante qui domine dans ce monastère de Horez, que fit bâtir, à la fin du XVIIe siècle, le prince Constantin Brancovan, et qui est peut-être le plus beau de toute la Roumanie.

Il s'élève au fond d'une vallée solitaire, entre de grands bois de chênes, tout pleins jadis des hiboux auxquels le couvent doit son nom. Mais le « monastère des hiboux » n'a plus, aujourd'hui rien de lugubre. Ses murailles de forteresse s'ouvrent sur la campagne par des loggias élégantes, d'où l'on découvre un

admirable paysage de collines bleuâtres, entre lesquelles serpentent des ruisseaux aux eaux limpides. Dans la vaste cour, autour de laquelle un double étage de portiques met les galeries d'un cloître, de jolis belvédères font saillie sur la muraille, comme pour en rompre la monotonie : un d'entre eux surtout, qui date du XVIIIe siècle, est charmant avec ses colonnes cannelées ou sculptées, sa balustrade ouvragée et sa rampe d'escalier, ciselée comme une orfèvrerie. Dans les appartements que s'était réservés le prince, la chapelle particulière forme un ensemble exquis, avec ses stalles de bois sculpté, son iconostase relevé de bleu et d'or, devant lequel sont suspendues de magnifiques lampes d'argent. Aujourd'hui encore, dans ce couvent de religieuses, la reine Marie de Roumanie vient volontiers chercher quelques jours de calme et de recueillement : et la sobre simplicité de son appartement convient bien à la souveraine qui sut, aux sombres jours de la guerre, être si simplement charitable et héroïque.

Au milieu de la cour, entre les arbres, la grande église montre son portique ouvert que soutiennent dix colonnes, ses façades aux rosettes ciselées inscrites sous des arcatures, et sa porte à l'encadrement fleuri, que surmonte l'aigle impériale. Sur les murs du narthex, sur les parois et les voûtes de l'église, de longs cycles de fresques représentent les terrifiantes visions du Jugement dernier, les scènes de l'Évangile et de la vie des martyrs, les figures des ascètes et des saints. Sur les murailles du chœur, au-dessous des épisodes sacrés, passe, en une procession imposante, toute la lignée des Brancovan et des Cantacuzène, tous les ancêtres du fondateur depuis le XIVe jusqu'au XVIIe siècle, dans leurs costumes somptueux et la variété de leurs expressives figures. Au centre, Constantin Brancovan s'est fait lui-même représenter, soutenant avec sa femme l'église qu'il offre au Seigneur; et autour d'eux leurs enfants se groupent, quatre fils et sept filles, gloire de cette grande maison qui devait si tragiquement finir. Ces fresques sont parmi les plus remarquables qu'ait produites l'art roumain : et en même temps qu'elles attestent la continuité de la tradition byzantine, elles montrent l'éclat extraordinaire que donna aux arts le règne de Constantin Brancovan. Bien d'autres édifices, parmi lesquels le palais de Mogosoaia, près de Bucarest, est un des plus charmants, nous ont gardé la preuve de cette splendeur, et elle

apparaît de même dans ces évangéliaires reliés d'argent, dans ces magnifiques reliquaires, dans ces orfèvreries précieuses, dans ces broderies d'or sur fond rouge, où le prince valaque se plut à déployer sa richesse et son luxe. Mais rien sans doute n'égale « le beau et saint monastère, » comme dit l'inscription placée au-dessus de la porte de l'église de Horez, que le prince fit construire, « avec beaucoup de zèle et une forte dépense, » pour être la maison du Seigneur et la nécropole de sa famille.

J'ai visité le couvent de Horez un matin de Vendredi saint. Dans l'église, les religieuses, vêtues de la longue robe noire, que couvre un manteau noir doublé de fourrures, le visage encadré de draperies noires, étaient rassemblées, et assises dans les stalles qui bordent les murailles du chœur ; graves, immobiles comme des statues, elles assistaient à l'office sacré. Devant l'iconostase aux lampes éteintes, trois religieuses chantaient, et après elles, une autre, interminablement, lisait le long chapelet des prières. A mesure que se déroulait la cérémonie, c'étaient des psalmodies, des genuflexions, des prosternements, qui parfois jetaient sur le sol, face contre terre, la communauté tout entière en une mystique oraison. Et de ces rites séculaires, de ces dévotions passionnées, de ces costumes demeurés immuables depuis tant d'années, se dégageait, sous les voûtes byzantines couvertes de fresques pâlies, une émouvante et forte sensation de passé et d'histoire. Sans peine on s'imaginait être en quel qu'un de ces monastères de femmes dont Constantinople était pleine, en quelqu'une de ces pieuses maisons fondées par les impératrices, et où tant de prières montaient au ciel pour la gloire de l'empire et pour le salut de l'humanité. Et c'était, cet office du Vendredi saint, comme le couronnement naturel de ce congrès d'études byzantines, pour qui il semblait faire revivre, en une évocation saisissante, toute la dévotion ardente, tout le luxe magnifique de Byzance disparue

*
* *

Voronets, Moldovitsa, Putna, Sucevitsa, Radautsi, Suceava et Jassy, Curtea de Argès, Cozia et Horez, vieux monastères tout pleins de recueillement et de silence, églises historiées de fresques comme les pages d'une Bible resplendissante, ce sont les merveilleuses étapes d'un inoubliable et trop court voyage, où tant de choses nous furent révélées, qui auraient valu une

plus longue étude. Mais ce que je ne saurais non plus oublier, c'est l'accueil qui, comme à Bucarest, nous fut fait dans cette province roumaine, dans ces couvents que nous avons visités, dans ces villes, petites ou grandes, où nous avons passé si vite. Je me souviens des arcs de triomphe dressés sur notre route, des banderoles accrochées au-dessus de la porte des monastères, et où se lisaient ces mots en français : « Soyez les bienvenus dans nos parages. » Je revois ce petit village, groupé dans l'ombre du monastère proche, où les enfants de l'école, rangés le long de la route, saluaient notre passage de leurs acclamations, où le maire, un solide paysan à la poitrine couverte de décorations, nous souhaitait une si cordiale bienvenue, où la supérieure du monastère nous faisait avec tant de grâce les honneurs de sa pieuse maison. Et j'entends encore tant de voix éloquentes qui, dans un français impeccable, exprimaient en termes chaleureux leurs sympathies pour notre pays. Entre la Roumanie et la France, les souvenirs communs de la Grande Guerre, l'identité aussi des périls possibles de l'avenir, ont créé une solide et fidèle amitié. De cette amitié nous avons, une fois de plus, au cours de ce voyage, recueilli l'émouvant témoignage, et c'est pour cela surtout qu'il m'a plu d'en évoquer ici le souvenir reconnaissant.

CHARLES DIEHL.

LE MARÉCHAL DE LA FORCE

1558-1652

II[1]

LE VICE-ROI DE NAVARRE

LE PÈRE ET SON PETIT PEUPLE

La Force eut de Charlotte de Gontaut, sa femme, dix garçons et deux filles, un petit troupeau, « un petit peuple. » Sa fille Élisabeth et deux garçons, les trois derniers enfants, moururent en bas âge. Nous ne présenterons donc au lecteur que les survivants, huit fils et une fille. Les fils, selon l'usage, portent les noms de seigneuries, de baronnies féodales, de marquisats possédés par leur père. Ce sont Armand de Caumont, baron de La Force, né vers 1580; Henri, marquis de Castelnau, né en 1582; Jacques, seigneur de Masgézir; Charles, seigneur de Masdurant; Pierre, baron d'Eymet; Jean, marquis de Montpouillan; Jean-Jacob, marquis de Tonneins; François, marquis de Castelmoron; et Jacqueline, plus tard duchesse d'Orval.

Dès le mois de novembre 1596, moins de deux ans après qu'il s'est installé au Louvre, Henri IV veut avoir à la Cour un des enfants de La Force, qui sera élevé comme page ou enfant d'honneur, « avec six ou sept qu'il y en a de fort honnête jeunesse. Sans mentir, écrit le capitaine des gardes à sa femme, c'est chose qu'il m'a demandée avec affection, mais

Copyright by La Force, 1924.

(1) Voyez la *Revue* du 15 mai.

nous aurons assez temps pour y aviser. » Il s'inquiète cependant. Ses fils ont-ils quelques talents, l'air et les manières qu'il faut à la Cour ? « Vous trouveriez étrange d'en voir ici de dix ou douze ans qui sont façonnés avec autant de grâce que s'ils avaient trente ans. » Une prochaine lettre apprend à La Force que ses enfants ne se sont pas exercés à monter à cheval, ainsi qu'il l'avait prescrit : « Je faisais état d'un homme de cheval, dit-il le 24 janvier 1597, duquel je ne suis pas encore certain, et travaille fort pour leur en mener un à quelque prix que ce soit. J'ai aussi arrêté un violon qui danse bien ; et leur pouvez dire que je n'ai garde de les mener à la Cour, qu'ils ne sachent faire quelque chose, car il y a tant de jeunes seigneurs qui triomphent que l'on se moquerait bien d'eux, s'ils ne savent rien faire. »

Peu soucieux de franchir plus de cent lieues à cheval pour danser en Guyenne ou en Béarn, « le violon se dérobe » au mois de février, et La Force est bien marri.

Il dut trouver enfin les deux indispensables maîtres, car, dix-huit mois plus tard, ses enfants, — sans doute les trois plus âgés, — s'acheminaient vers Paris. « Ils ont leurs accoutrements prêts, écrit La Force, le 7 octobre 1598 ; j'espère qu'ils seront ici demain ; le Roi m'a fait l'honneur de s'en fort enquérir ; il y a force gentille jeunesse à l'académie. »

Cette académie, une académie d'équitation, a été fondée par Antoine de Pluvinel, élève des plus illustres maîtres d'Italie, ancien écuyer de Henri III. Pluvinel est premier écuyer de la grande écurie de Henri IV. En attendant d'être un jour sous-gouverneur du Dauphin et de publier l'admirable *Manège royal*, il enseigne aux jeunes gentilshommes, montés sur des chevaux que fournit le Roi, « la perfection du cavalier ; » et comme un cavalier parfait doit avoir pratiqué les « exercices accessoires, » on apprend également à l'académie l'escrime, la balle, la musique et les mathématiques.

Le haut enseignement du sieur de Pluvinel est le couronnement de l'éducation. La Force ne le fait donner à ses fils qu'après de solides études ; il est un seigneur de Guyenne, pays où la noblesse est renommée pour sa culture. C'est elle qui a produit Mme de Lestonac, « femme grandement savante, » parlant « bon grec et bon latin, » et le frère de Mme de Lestonac, Montaigne, étonnant génie tout imprégné des lettres antiques.

Une petite-fille de La Force, Charlotte de Caumont, vicomtesse de Turenne, saura un jour le latin, le grec et même l'hébreu. Son père lui-même, François de Caumont, la victime de la Saint-Barthélemy, était assez lettré pour que Jules-César Scaliger lui écrivît : « *Litterarum vero atque eloquentiæ studia, quoad vero principi liceat, tantum es assecutus, ut ambiguum sit quid efficacius in te admiremur, prudentiamne civilem compositam cum exercitatione militari, an rerum negotiorumque intellectionem, vel quotidianis sermonibus vel mundiore oratione conceptam atque expressam.* » La culture littéraire, l'éloquence, l'art de la politique joint à celui de conduire une armée, l'intelligence des affaires brillant dans les conversations de tous les jours ou dans un discours plus soigné! Si Scaliger n'a pas flatté son correspondant, François de Caumont dut recevoir une éducation raffinée.

La Force désire sans doute que ses enfants ne soient pas moins favorisés que son père. Aussi ne mène-t-il à l'académie en 1598 que son fils aîné, âgé de dix-huit ans, Castelnau et Masgézir. Ses trois fils plus jeunes, menés à Paris plus tard, n'ont pas achevé leurs études en 1605, et il a résolu, approuvé en cela par Henri IV, de « les continuer aux lettres. » Il s'entretient avec M. Maillos, leur gouverneur, qui espère que dans un an tout au plus, Masdurant saura tout ce que ses parents pourraient désirer. Pierre (Eymet) fait aussi un grand profit; « le petit (Montpouillan) n'a pas encore le jugement si fort pour retenir, mais il a l'esprit fort vif. » La Force trouve le temps de causer avec les gens qui élèvent ses fils. Ce ne sont pas conversations expédiées entre deux portes, ce sont de véritables conseils. « J'ai donné charge à M. Maillos, écrit-il de Paris à sa femme, le 13 octobre 1607, de me mener ici tous nos écoliers : j'ai conféré avec lui et M. de Casaux plus d'une heure et demie cejourd'hui, pour résoudre l'ordre qu'il fallait tenir à la continuation de leurs études, et surtout pour Masdurant qui témoigne y avoir beaucoup d'inclination et lequel s'avance fort et Eymet aussi. Masdurant a commencé astheure la physique, et faudra qu'il y vaque cinq ou six mois . »

Quand ses « petits écoliers » viennent lui rendre leurs devoirs au Louvre dans sa chambre, près de la grande salle, le capitaine des gardes n'a guère le temps de « les entretenir, car, explique-t-il, tant que le Roi est à Paris, je suis toujours attaché

près de lui, craignant qu'il ne veuille sortir, et de manquer à ma charge. » Le 25 décembre 1605, il passe cependant les fêtes de Noël avec ses enfants dans le logis qu'il a loué près de la rue Saint-Honoré : « Croyez, dit-il, que nous faisions beau ménage; au reste il y a quelques jours que je les fis apprendre à danser, c'était à qui mieux mieux répéter leurs passages; nous vous avons bien souhaitée ici et la grande sœur » (Jacqueline). On le sent tout joyeux de pouvoir conter sa bonne fortune à sa femme.

Bonne fortune est le mot, car, à la Noël de l'année suivante, il est moins heureux. « Je les voulais faire sortir du collège pour leur donner à dîner à tous dimanche, et les voir à plus de loisir, mais le Roi s'en va samedi à Saint-Germain pour passer là toutes ces fêtes, de sorte qu'il faut remettre au retour, lorsque je serai hors de quartier et tout à moi. »

Parfois, il demande un congé pour aller voir ses « petits » installés au château de la Boulaye, près d'Évreux, chez leur tante Mme de Larchant (Diane de Vivonne, fille de La Chateigneraie, et veuve de Nicolas de Gremonville, seigneur de Larchant, le mauvais parent de la Saint-Barthélemy). Un autre jour, le congé lui est donné sans être demandé : une « contagion » s'est déclarée à Fontainebleau; le Roi veut « se décharger du grand monde » qui l'entoure au château; La Force profite de l'occasion, court embrasser ses enfants à la Boulaye. Les médecins d'aujourd'hui ne manqueraient pas de condamner ce père imprudent.

Revenu à Fontainebleau douze jours plus tard, et pensant y avoir contracté quelque germe de peste, il supplie Henri IV de lui permettre de s'éloigner : « Je n'avais point, écrit-il, mon esprit en repos, étant tous les jours dans la chambre du Roi et de Mgr le Dauphin, qui souvent même me sautait au col. »

Les trois aînés de La Force sont arrivés à Paris le 8 octobre 1598, et, dès le 22, leur père songe à garder Armand avec lui, « afin qu'il se tienne auprès du Roi et que, par ce moyen, il puisse se faire connaître ici aux principaux de la Cour cependant que j'y suis, à quoi ma présence lui aidera, comme vous pouvez penser. Je sais que tous l'aimeront pour l'amour de moi. Cependant il s'accoutume où il est, et prend de l'assurance et de la grâce. » La Force le présente au Roi, le 14 novembre, au château de Montceaux : « J'ai mené Armand avec moi, auquel Sa Majesté a fait l'honneur de faire mille fois plus de cas que je ne devais espérer. » Et l'heureux père ajoute avec complai-

sance : « Il ne tiendra qu'à lui qu'il ne soit honnête homme, car il a ce bonheur d'être chéri de tous. »

Mais il ne suffit pas au capitaine des gardes que son fils devienne honnête homme. La Force est profondément religieux. Il conduit lui-même ses enfants à la Cène et au prêche. On voit les trois plus âgés communier avec lui le 25 décembre 1598, chez Madame, Catherine de Bourbon, la sœur non convertie de Henri IV. Le Roi permet à Madame la célébration des cérémonies protestantes dans une salle basse du Louvre (la salle des Cariatides) et dans son luxueux hôtel de la rue du Four, plus tard le fameux hôtel de Soissons, situé près de Saint-Eustache. Bientôt Catherine de Bourbon épouse le duc de Bar, va résider dans les États de son beau-père, le duc de Lorraine; et, comme l'édit de Nantes, qui accorde aux protestants la liberté de conscience, défend cependant l'exercice de leur culte à Paris, c'est au temple d'Ablon, puis au temple de Charenton que La Force mène ses fils. Voyages à cheval, pénibles l'hiver et que parfois le verglas oblige à remettre; moins pénibles que les voyages par eau dans le coche de Corbeil, appelé le corbillard, qui fait escale au village d'Ablon, ou dans de petits bateaux auxquels il arrive d'en entrechoquer de plus grands, et de sombrer. Le pieux helléniste Isaac de Casaubon, protestant qu'inquiétaient les variations des églises protestantes, et dont un fils entra dans l'ordre des capucins, sans encourir le blâme de son père, pensa être victime d'une de ces collisions. Un matin qu'il se rendait à Charenton avec sa famille en chantant des psaumes, son embarcation, soudain heurtée, chavira. Il vit sa femme « la moitié du corps dans le bateau rempli d'eau, l'autre moitié dans la Seine », tandis que lui tombaient des mains son psautier, auquel il tenait beaucoup, et un Nouveau Testament grec, mais, s'il ne retrouva jamais le psautier, il eut du moins la bonne fortune de ne perdre, en ce naufrage, ni le précieux livre grec ni Mme de Casaubon.

Les voyages à Charenton ne sont pas les seules distractions des enfants de La Force. Leur vie est moins austère que celle de Joas,

> Quelquefois à l'autel
> *Présentant* au grand-prêtre et l'encens et le sel,

et n'ayant point d'autres plaisirs. Leur père les a fait venir au château de Saint-Germain, le 30 janvier 1599, pour contempler

les magnificences du mariage de la sœur de Henri IV avec le duc de Bar : magnificences « de beaux habits qui ont fort paru au grand bal, » « grands festins servis en cérémonie. Nos enfants, écrit La Force, ont tout vu. » Plus tard, il ne défend pas à ses « écoliers » d'assister à quelque ballet du Louvre. Capitaine des gardes, il sait mettre en bonne place ces jeunes visages émerveillés : « Nos trois petits, mande-t-il à sa femme, le 25 janvier 1605, avec celui de M. de Saint-Angel, eurent envie de se trouver au ballet de la Reine ; je leur fis garder un échafaud dans la salle fort à propos, d'où ils virent le tout bien à plaisir. Ce ballet fut fort magnifique, et à la fin (il) entra deux grands chameaux avec deux sauvages dessus, les trompettes marchant devant eux ; comme les chameaux furent devant le Roi, ils se mirent tous deux à genoux, et lors celui qui était dessus descendit et présenta au Roi le cartel que je vous envoie. C'est un défi de la part de M. de Nevers pour combattre à la barrière. Et La Force annonce que seront donnés bientôt plusieurs de ces tournois à pied qui passionnent la jeunesse de la Cour... « M. de Rohan, ajoute-t-il, a prié notre aîné d'en être avec lui. Je suis après à pourvoir à ce qu'il lui faut. »

Quelques années encore, et les cadets vont figurer dans les danses et les jeux guerriers. Leurs habits sont prêts au mois de février 1609 ; mais, à la veille de commencer, le grand-duc de Toscane, Ferdinand de Médicis, oncle de la Reine, arrête tout bien involontairement par sa mort, qui met en deuil la cour de France. On imagine si le prince banquier fut regretté ou plutôt s'il fut maudit !

Inutiles les « grands appareils » de tous ces triomphes, inutiles les dépenses ruineuses. « Il en coûte à nos enfants, écrit La Force, six ou sept cents écus. »

Six ou sept cents écus, près de dix mille francs de notre monnaie de 1913, jetés en pure perte aux marchands, le contretemps est déplorable en ce Paris de Henri IV, où, dès 1599, « il faisait si cher vivre que l'on y dépensait extrêmement. »

Mais qu'est-ce que cette dépense à côté de celle d'Armand qui « doit à des bouchers et autres gens, et les gages de tous ses serviteurs, » qui a « tous ses laquais rompus qu'il faut habiller, ses chevaux ruinés ! Enfin, ajoute son père le 2 décembre 1605, je trouve qu'il me faut bailler force argent, et suis bien marri de

voir qu'il se laisse trop emporter au jeu. » Sans doute aussi ne résiste-t-il guère aux entraînements de la mode et des plaisirs. Du 18 mars au 12 septembre 1606, en moins de six mois, il dissipe, tandis que La Force est en Béarn, trois mille neuf cent vingt-quatre écus, environ soixante mille francs de notre monnaie d'avant la guerre. Le père, dès l'automne, revient servir son quartier auprès du Roi ; il examine les comptes, et trouve la dépense de son fils « si étrange que je vous réponds, écrit-il à sa femme, que je lui en ai bien dit mon avis, et suis fort résolu d'y mettre un si bon règlement que les choses prendront un meilleur ordre dorénavant. »

Mézeray, dans son *Abrégé chronologique*, paru en 1667, raconte comment, à la cour de Henri IV, les jeunes et brillants gentilshommes se ruinaient, comment ils rétablissaient leurs affaires. « Les traitants et les financiers, dit-il, ayant abondance d'argent, qui le plus souvent ne leur coûtait qu'un trait de plume, le prodiguaient en toutes sortes de piaffes ; et la plupart des gentilshommes, qui se piquaient d'égaler ces folles dépenses, crevaient à force de s'enfler, comme la grenouille d'Ésope ; puis, lorsqu'ils étaient tellement ruinés qu'ils n'avaient plus rien à vendre que leur honneur, ils épousaient les filles de ces gens-là, afin d'avoir un riche mariage, qu'ils n'eussent su trouver dans des maisons de qualité et de vertu ; sans considérer que d'un sang si mauvais, il ne pouvait naître qu'une engeance vicieuse et corrompue. » Ce temps de Henri IV a plus d'une ressemblance avec le nôtre.

Sept ans plus tôt, en 1599, La Force eût voulu faire voyager son fils avec le jeune vicomte de Rohan qui jeta sur l'Allemagne, l'Italie, la Hollande et l'Angleterre un coup d'œil rapide et sûr, admira Venise, « un des cabinets de merveilles du monde ; » ne se montra, selon l'expression de Sainte-Beuve, « ni trop injuste ni trop calviniste » envers les splendeurs de Rome ; aima la Hollande, et, bien reçu en Angleterre par la reine Élisabeth, plaignit « cette noblesse anglaise, si rigoureusement traitée par ses rois que bien des seigneurs prennent la grandeur de leur maison par le nombre de leurs prédécesseurs qui ont eu la tête tranchée. »

« C'est une belle occasion, » ce voyage ; mais La Force n'ose la saisir pour son fils sans avoir demandé l'avis de sa femme : « Je crains trop que, si vous ne l'aviez agréé, cela ne vous

donnât du déplaisir et de l'ennui. A la vérité, cela lui profiterait fort et s'en ressentirait toute sa vie. »

Le fils aîné de La Force ne fut pas des seigneurs qui accompagnèrent le vicomte de Rohan, mais, au mois d'octobre 1601, Castelnau, le second fils, suivit le duc de Biron (Charles de Gontaut, frère de Mme de la Force et maréchal de France comme son père), qui se rendait en Suisse, en qualité d'ambassadeur extraordinaire. Castelnau n'avait alors que dix-neuf ans, et son père, avec une sollicitude presque maternelle, « lui prépara son petit fait pour son train et pour ses habits. »

Il est bien utile, lorsqu'on veille sur l'avenir d'un peuple de fils, d'être sans cesse auprès d'un roi dont on est l'ami, qui est le dispensateur de toutes les grâces et devance vos désirs.

Sa bonne volonté se manifeste envers tous les enfants de La Force, qui écrit le 23 décembre 1604 : « Le Roi m'a fait l'honneur, revenant de la chasse, de m'entretenir plus d'une grosse heure de nos enfants, et qu'il me conseillait de faire voir la guerre de Flandre à Masgézir, étant très nécessaire à la jeunesse qu'ils sussent ce que c'est que de la guerre. J'ai pris ce sujet de lui demander d'agréer que M. de Pardaillan laissât à Castelnau le régiment de Navarre, de quoi nous étions d'accord sous son bon plaisir ; mais Sa Majesté m'a répondu que nous ne devions pas encore désirer cela, et qu'il fallait que la jeunesse sût plutôt ce que c'est d'obéir que de les mettre à commander. » Et Henri IV refuse avec une bonne grâce qui enchante La Force : « Encore que Sa Majesté ne m'ait pas accordé ce que je lui demandais, ses paroles ont été telles qu'elles m'ont donné beaucoup de contentement. »

Bientôt, le fils aîné de La Force est sur le point d'obtenir un des régiments qui, au milieu de l'armée hollandaise, vont combattre les troupes du roi d'Espagne Philippe III, car, si la France et l'Espagne sont en paix, leur rivalité ne connaît pas de trêve, et le Roi Très-Chrétien ne manque pas d'envoyer aux Hollandais, sujets révoltés du Roi Catholique depuis la fin du dernier siècle, des subsides et des troupes. La Force ne cache pas la joie que lui cause la charge promise à son fils, qui est des plus belles et des plus honorables, et qui, après un an de service en Flandre, « sera un moyen de le pourvoir en France. » Du danger que va courir son fils, La Force parle avec la hauteur d'âme d'un don Diègue. Comparant la guerre de Flandre

à la guerre civile qu'il a menée si longtemps aux côtés du Béarnais, il parle comme un vétéran des guerres de Napoléon eût parlé en 1832 du siège d'Anvers : « Quant au péril, je vous dirai librement que j'aime fort mes enfants, mais jamais cette considération ne me ferait les priver de ce qui les peut faire parvenir et acquérir honneur et réputation ; nous devons croire que partout ils sont entre les mains de Dieu ; au reste, il est certain qu'en la guerre que nous avons vue en France, l'on y courait plus de péril en quatre jours que l'on ne fait en celle de Flandre en quatre mois. »

Le fils aîné de La Force ne courra même aucun péril. Les États de Hollande vont signer avec Philippe III un armistice de huit mois, et Henri IV, n'envoyant plus aux Hollandais ni troupes ni subsides, n'aura plus aucune raison de donner au jeune homme le régiment qu'il lui a promis.

En attendant, Masgézir, troisième fils de La Force, recommandé par Henri IV au prince d'Orange, est allé combattre en Flandre au début de l'année 1605. La campagne est finie au mois de novembre; Masgézir revient, et la cour de France chante ses prouesses. Concert flatteur pour les oreilles d'un père ! La joie de La Force redouble à chacune de ses lettres, et parfois, dans le post-scriptum, son enthousiasme éclate : « Il n'y a remède, je ne saurais vous taire comme l'on dit merveilles de notre fils de Masgézir, soit ceux qui écrivent, ou ceux qui en viennent. » Masgézir arrive pour Noël, blessé, mais guéri : « Par celle-ci, s'écrie son père, vous apprendrez le retour de notre vaillant champion Masgézir, qui a de suffisance plus que quatre; je loue Dieu, le voyage ne lui a point été inutile. »

Pauvre Jacques de Caumont, seigneur de Masgézir, si fêté en 1605, il sera tué en 1610, au siège de Juliers ! Le 30 décembre 1910, à trois siècles de distance, un autre vaillant champion, un autre Jacques de Caumont, précurseur de notre aviation militaire, lui aussi troisième fils du duc de La Force, mourra sur son avion pour la France !

Cependant Henri IV songe à l'avenir des enfants de La Force. Il ne désire pas seulement leur donner les charges que l'usage est de vendre, il est heureux de les établir par de brillants mariages. Jamais sans l'intervention directe et prolongée du Roi, l'héritière d'une illustre et opulente maison de Saintonge, Jeanne de La Rochefaton, demoiselle de Saveille, fille de Jean

de la Rochefaton, seigneur de Saveille, et d'Anne d'Albin, ne fût devenue la femme d'Armand de Caumont, fils aîné de La Force. Mme de Saveille, mère de l'héritière, épousa en secondes noces Gabriel de Polignac, seigneur de Saint-Germain de Lusignan, veuf de Léa Boutaut, et celui-ci forma le projet de marier la fille de sa seconde femme au fils qu'il avait de la première

Ce fils, Gaspard de Polignac, seigneur de Laubouinière, dans sa quatorzième année en 1607, Mlle de Saveille, beaucoup plus âgée, n'en veut à aucun prix. La Force, qui a fait demander Mlle de Saveille, mais qui n'a reçu des parents qu'une réponse destinée à « l'amuser, » n'oublie pas qu'au mois de septembre 1607, il traversera la Saintonge et le Poitou, pour aller servir son quartier à la Cour. Il verra la jeune fille en passant. Il s'arrête vers le 20 septembre près de Ruffec, au château de Verteuil, y tient conseil avec une sœur de sa femme, Claude de Gontaut-Biron, mariée à Charles de La Rochefoucauld, comte de Roussy.

Quelques jours plus tard, vers deux heures de l'après-midi, à quatre lieues de Verteuil, une cavalcade paraît au bord de la Charente, devant le château de Comporté, résidence de M. et de Mme de Saint-Germain. La Force, Castelnau, second fils de La Force, le baron de Boisse, beau-père de Castelnau, une troupe de gentilhommes descendent de leurs chevaux, franchissent le seuil de la maison.

Voici, dans la grande salle, une curieuse scène de la vie de province au temps de Henri IV : La Force entretient M. de Saint-Germain, dont il « ne tire que des paroles générales » et beaucoup d'honnêtetés; Boisse entretient Mme de Saint-Germain; Castelnau entretient « la fille, assisté de MM. de Casaux, du Repaire, de Pécharnaut et d'Avance, » que La Force « avait embouchés de ce qu'il fallait dire. » Çà et là, huit ou neuf demoiselles et les autres gentilhommes de la suite, placés à leur fantaisie, complètent le tableau.

Nos cavaliers remontent à cheval vers trois heures, et La Force, venu pour « considérer » l'héritière de Saveille, s'en retourne satisfait de ce qu'il a vu : « la taille fort belle, une grande blancheur, la grâce fort bonne; de la dire fort belle, écrira-t-il à sa femme le soir même, cela n'est pas, mais elle est belle, et j'en fais très bon jugement. »

De longues et laborieuses négociations suivirent cette entre-

vue : rapports secrets adressés à La Force par un certain maître François qui avait accès auprès de la jeune fille, connaissait son état d'âme et celui de ses parents; lettre de Henri IV à M. de Saint-Germain en faveur de La Force; ordre à Jean de Beaudéan, seigneur de Parabère et de La Motte-Saint-Héraye, de « séquestrer » l'héritière de Saveille dans un de ses châteaux, et de l'y laisser visiter pendant deux mois par les prétendants, etc., etc. M. et Mme de Saint-Germain renoncèrent à la lutte. Comment résister à leur fille, quand le Roi venait d'écrire : « Mon intention n'est pas d'empêcher que le fils de M. de Saint-Germain épouse ladite fille, si elle l'a agréable et le consent; mais, au défaut de cela, je désirerais y favoriser le baron de La Force pour l'affection que je lui porte, à son père et à sa maison, et pour ce que je crois certainement que ce mariage-là serait fort sortable, et que ce serait le bien commun des parties. »

Le 20 novembre 1608, dans le vieux château de La Motte-Saint-Héraye, près de Melle, qui dressait, au bord de la Sèvre, son donjon et ses tours féodales, mais qu'avaient modernisé, décoré les artistes de la Renaissance, La Force et son fils restaient maîtres du champ de bataille : « M. et Mme de Parabère, mandait La Force à sa femme, nous font une très bonne chère... J'apprends astheure à faire l'amour, car je vous réponds que j'ai entretenu aujourd'hui cette belle fille plus de trois heures, tous deux à part et avec force contentement, car c'est un bel esprit... Si notre amoureux avait de l'affection avant de la voir, jugez en quoi il en est, il fait gentiment sa cour. » Le mariage fut célébré au début de l'année 1609.

La Force ne songeait plus alors à marier son troisième fils Masgézir qui avait voulu tour à tour épouser deux Pardaillan, filles de François de Pardaillan, comte de Panjas; il comptait moins sur le bien des héritières pour l'établir que sur le métier des armes : « Notre cadet Masgézir, disait-il, aura recours à une pique où il faut qu'il bâtisse sa fortune, et que nous laissions gouverner à Dieu. » Masgézir n'avait pas deux ans à vivre.

Outre les grands fils déjà établis ou qu'il est temps d'établir, les lettres du capitaine des gardes évoquent « le petit peuple » rassemblé dans le Midi autour de la mère, Montpouillan, Tonneins, Castelmoron, Jacqueline et Élisabeth de Caumont et deux fils qui moururent en bas âge. Mme de La Force ne paraît guère au Louvre. Son époux eût été bien heureux de l'y voir. Il l'en-

gage, le 30 décembre 1604, à l'accompagner l'année prochaine, lorsqu'elle aura mis au monde l'enfant qu'elle attend et qui est le onzième ou le douzième : « Je m'assure bien que, pour une petite dame étrangère, il n'y en saurait venir qui puisse plus commodément faire sa cour que vous, ni qui en rapporte plus de contentement. J'ai peur de vous rendre trop glorieuse, si je vous dis avec quel soin la Reine m'a parlé de vous, s'enquérant de vos nouvelles, et quand nous enverrions notre petit pour être auprès de Mgr le Dauphin; mais je vous dis moi à cela que vous ferez bien de m'en faire un autre, car autrement je ne consentirais jamais de me défaire de mon petit Jean. »

Peut-il y consentir, quand il voit à Saint-Germain le Dauphin « grand et paissant à merveille, deux fois plus que notre petit? » Jean n'en fut pas moins élevé avec le futur Louis XIII, et, sous le nom de marquis de Montpouillan, devint l'un de ses favoris.

Les lettres de La Force ne laissent paraître aucune préférence pour aucun de ses enfants. Il les aime tous d'un même amour,

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Une de ses filles est-elle malade, Jacqueline ou Élisabeth, qui mourut en 1603, il ne veut pas que sa femme oublie tous les autres enfants pour celui dont elle « se travaille. » « Je vous supplie de considérer, écrit-il, que vous en avez d'autres à qui vous êtes nécessaire et que vous n'êtes pas au monde pour elle seule. »

Ce n'est pas indifférence, ce n'est pas que de loin il ne se préoccupe des moindres détails de l'éducation de ses filles; il ne veut pas qu'on laisse hâler leur visage; il menace ainsi Jacqueline, âgée de dix ans, certain 22 décembre, à la veille des étrennes : « Je ne baillerai rien à ma fille, si elle parle plus du nez et si elle n'étudie bien. »

Châtiment redoutable, car les étrennes de Paris doivent paraître d'une magnificence royale en Périgord. La Force a baillé une épinette en 1606, un luth en 1609, qu'il expédie par le messager de Bergerac. Il est vrai que, pour une petite fille, l'épinette et le luth peuvent devenir des instruments de supplice aussi cruels que de nos jours le piano.

La Force achetait en général ses « petites drôleries » au Palais de Justice, dans l'immense salle gothique du Parlement,

illustrée des statues de tous les rois de France, l'une des merveilles de Paris, que remplace de nos jours la salle des Pas-Perdus. On y conservait la table de marbre, image de la suzeraineté, où se donnaient les festins royaux, derrière laquelle se tenaient les cours féodales. Au milieu de la salle, de gros piliers soutenaient des arcades; autour des piliers, d'élégantes boutiques formaient un brillant foyer de la vie parisienne. Les passants, arrêtés quelques instants devant les étalages, entendaient un caquetage amusant. Sous Louis XIII, l'un d'eux, le grand Corneille, a fixé pour la postérité, dans sa *Galerie du Palais*, le vif dialogue des marchandes et des acheteurs :

Madame, montrez-nous quelques collets d'ouvrage.
— Je vous en vais montrer de toutes les façons.
. . . . . .
— Voilà du point d'esprit de Gênes et d'Espagne.
— Ceci n'est guère bon qu'à des gens de campagne.
— Voyez bien, s'il en est deux pareils dans Paris...
— Ne les vantez point tant et dites-nous le prix.
— Quand vous aurez choisi. — Que t'en semble, Florice?
— Ceux-ci sont assez beaux, mais de mauvais service;
En moins de trois savons, on ne les connaît plus.

Il est rare que La Force ait le temps de flâner de boutique en boutique, comme les galants cavaliers et les jolies acheteuses mis en scène par Pierre Corneille; il fait acheter les étrennes par ses gentilshommes : « Je me suis fâché ce soir à M. de Bellefleur, écrit-il à sa femme le 31 décembre 1598, parce que je lui ai dit cent fois de m'apporter des poupines, et qu'il n'en a rien fait; moi, je n'ai été au Palais il y a trois mois; mais, à présent que je suis en liberté, je me promènerai et ne vous oublierai ni à notre petit peuple. »

Il n'oublie en effet ni le petit peuple, ni la belle-fille, ni le petit-fils qu'il gratifie « d'une brave épée et ceinture. »

Il n'oublie pas non plus Mme de La Force, et n'attend pas le mois des étrennes pour lui choisir des présents. Tantôt ce sont des coiffes, des fraises et des étoffes « dont il y a peu, l'argent étant court, » et des objets d'argenterie qui plairont bien à une femme grosse : « une plaque à tenir la bougie, bassinoire, écuelles à oreille, aiguières, salières, vinaigriers, cuillers et un crachoir, quand on tient le lit; » tantôt c'est « un manteau comme on les porte; ou de belles robes, des perles et des

jupes « pour la maman, » ou bien encore, présent sûrement moins apprécié que les robes et même que les fraises, « un sommaire discours de la vie du Roi, qui ne vient que d'être mis en lumière, œuvre généralement estimée par son élégance, et de ce qu'en si peu de paroles, il s'y dit de si grandes choses. »

Avant de sortir de quartier, La Force se rend, s'il peut, à la foire Saint-Germain, et sa famille préfère qu'il ne revienne pas en Périgord ou en Béarn les mains vides. « Il faut bien rapporter quelque chose, » dit-il ingénument.

Cette foire, qui se tenait sur l'emplacement de l'actuel marché Saint-Germain, entre notre boulevard Saint-Germain et notre rue Saint-Sulpice, commençait avec le carême et durait quinze jours. On a souvent décrit ces pittoresques baraques, où des marchands, accourus de toutes les grandes villes de l'Europe, exposaient à la curiosité, à la convoitise des Parisiens l'infinie variété de leurs richesses. On y trouvait tout, depuis l'épicerie, la vaisselle et le linge, les étoffes et l'orfèvrerie, jusqu'aux dernières publications étrangères. Pierre de l'Estoile y achetait vingt-cinq sous, le vendredi 5 février 1610, un petit volume relié en parchemin, « un nouveau livre fait par l'évêque de Genève, imprimé à Lyon in-16 par Pierre Rigaud, intitulé *Introduction à la vie dévote*, dans lequel j'ai remarqué, dit-il, beaucoup de bonnes choses, saintes et vraiment dévotieuses, pleines de grande consolation et édification, et qui m'ont fort agréé. »

Mais ce n'est assurément pas pour les livres, même s'ils étaient moins édifiants que l'aimable chef-d'œuvre de saint François de Sales, que la foule se pressait devant les baraques. Les débauches étaient communes à la foire, communes les batailles rangées entre pages, soldats des gardes, écoliers et laquais. Les accidents fâcheux n'étaient pas rares : le 20 février 1605, un laquais coupait les oreilles d'un écolier et les lui mettait obligeamment dans sa pochette.

Ne croyons pas que les pages, les soldats des gardes, les écoliers et les laquais soient seuls à fournir une ample matière à la chronique scandaleuse de la foire. Les plus beaux noms de France et des pays étrangers y sont parfois compromis. Au mois de février 1599, le comte d'Auvergne, Claude de Lorraine, prince de Joinville, le duc de Mayenne, Charles-Emmanuel de Savoie, duc de Nemours, Honoré de Savoie, comte de Sommerive,

et de nombreux gentilhommes, le duc de Bellegarde, grand écuyer (M. le Grand), et quelques-uns des principaux seigneurs de la Cour rendent nécessaire, par leurs violences à la foire Saint-Germain, l'intervention du Roi et de son capitaine des gardes. « Il y eut de grandes pousseries, raconte La Force à sa femme. M. le prince de Joinville et M. de Termes, frère de M. le Grand, s'attaquèrent de paroles si avant qu'il s'en fallut de peu qu'il ne se donnât une petite bataille entre eux. Le Roi était à Fontainebleau. M. le connétable (de Montmorency), avec MM. de Montpensier, de Bouillon et d'Épernon, ont travaillé pour empêcher que les choses n'allassent plus avant; à quoi il y a bien eu de la peine; enfin j'ai eu cejourd'hui commandement du Roi de les aller à tous arrêter en leur logis et de leur faire défense de n'en point partir jusqu'à sa venue, à peine de désobéissance, ce que j'ai fait. Sa Majesté sera ici après-demain et pourvoira à tout, de quoi il est bien besoin. »

Aussi La Force accompagne-t-il souvent Henri IV à la foire Saint-Germain. Le Roi y passe volontiers l'après-dîner : le voici qui montre aux seigneurs de sa suite des statuettes qu'il vient d'acheter ou qui donne à la Reine un mouchoir de quarante écus « pour sa foire. » Marie de Médicis ne s'y divertit pas moins que son époux, et La Force, « n'osant la laisser en ces lieux-là, » y est sans cesse avec elle, et quasi jamais pour son propre compte. En 1610, il déclare qu'il n'achètera plus rien : « J'ai trop dépendu, » écrit-il en sa langue toute voisine du latin. Une autre fois, en ce temps de la foire qui précède son retour dans le Midi, il annonce une acquisition qui eût ravi Chrysale : « J'ai recouvré, dit-il, un fort bon cuisinier, mêmement pour les potages, de quoi je suis fort aise pour l'amour de vous, et lui donne vingt-quatre écus de gages » (par an, cela va sans dire, et il se plaint de la vie chère!)

La Force a toujours grande hâte de quitter la Cour; il n'est pas courtisan comme Lauzun, son arrière-petit-fils, qui mènera une vie languissante, dès qu'il sera loin de Louis XIV et de Versailles, ne pourra jamais passer plus de deux jours de suite dans son château de Guyenne, même pour voir sa mère, et répondra aux reproches de la Grande Mademoiselle : « Je m'ennuyais, je n'aime pas la campagne. »

Au contraire, on lit dans la correspondance de La Force, lorsqu'il est à la veille de partir, des phrases dans ce goût :

« Ma cour est faite, je commence à en être si soûl que le partement me tente fort... Je puis vous assurer qu'il me semble que je porte Paris sur les épaules. »

Il voyage d'ordinaire en poste, au moins au début du règne de Henri IV; vers 1609, il n'en supporte plus les fatigues; en 1610, il compte se servir d'un « petit carrosse que M. de Roquelaure lui a donné, qui est suspendu et fort aisé pour aller par pays, et va plus doux que les autres. » A Orléans, il s'embarquera sur la Loire avec sa voiture, glissera mollement au fil de l'eau, évitant, d'Orléans à Tours, les cahots de la route.

Mais, qu'il use des chevaux de la poste, de ses propres chevaux, du petit carrosse « qui va très doux, » du bateau qui va plus doux encore; qu'il se rende à sa « maison » ou bien à Pau, capitale de son gouvernement, il entend que sa femme et sa fille ne soient pas par les chemins à l'heure où, las de l'interminable route, il sautera à bas de son cheval ou descendra de son carrosse : « Si vous partez de La Force pour aller faire des visites, avisez bien le temps que vous pourrez être de retour, afin que nous vous trouvions à La Force, car j'aurais un extrême déplaisir qu'arrivant là, nous vous trouvassions absentes. »

La recommandation n'est pas toujours superflue, même de nos jours.

EN BÉARN

Gouverneur de Béarn et vice-roi de Navarre, La Force possédait à Pau, dans la ville basse, un hôtel qui existe encore; mais il résidait au château, forteresse bâtie au XIIe siècle, décorée par les artistes du XVIe, somptueusement meublée, embellie à l'intérieur de tout le luxe de la Renaissance. Il habitait, au deuxième étage, l'appartement où naquit Henri IV. On peut voir aujourd'hui, aux Archives départementales des Basses-Pyrénées, le détail des travaux exécutés en 1597 dans le cabinet de La Force, en 1595 dans la chambre de ses enfants. Des fenêtres de cet appartement, La Force apercevait le gave au pied de la terrasse; au delà du gave, les vertes vallées, les riants coteaux; à l'horizon, le décor grandiose des Pyrénées.

C'est au château de Pau, gardé par les arquebusiers du gouverneur, que descendaient de cheval les laquais, courriers,

secrétaires, porteurs des lettres de la Cour : lettres des ministres, lettres du Roi contresignées d'un ministre, lettres intimes signées du Roi seulement. Officielles ou intimes, datées de Limoges ou de Lyon, de Nantes ou de Rouen, de Saint-Germain, de Paris, de Fontainebleau, de Montceaux, elles sont toujours familières et vives; elles parlent ce parler qui plaisait à Montaigne, « un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné comme véhément et brusque. » Michelet l'a fort bien observé : dans ses lettres, Henri IV « est tout homme, tout nature, et, naïvement, dit la pensée du moment. » Elles sont aussi différentes des lettres de Louis XIV, graves, modérées, vingt fois remises sur le métier, que peut l'être une page de Montaigne d'une page de Bossuet, une tragédie de Garnier d'une tragédie de Racine. On n'imagine pas le Grand Roi commençant un billet par ces phrases savoureuses : « Monsieur de La Force, ce mot par Perryèque, l'un de mes sommeliers de paneterie, est pour vous prier de m'envoyer par les premiers, une douzaine d'oies salées de Béarn, des plus grasses que vous pourrez recouvrer, de sorte qu'elles fassent honneur au pays. »

On ne l'imagine pas davantage exposant avec cette bonhomie ses embarras domestiques : « Ma sœur, — Catherine de Bourbon, qui voulait épouser le comte de Soissons, et qui épousa contre son gré le duc de Bar, — est en la même mauvaise humeur qu'elle était à Compiègne... C'est pourquoi je me dépêche le plus qu'il m'est possible de la marier. Elle veut avoir tous les meubles que j'ai à Pau, Navarrens et Nérac, » (qui décoreraient si avantageusement le Louvre dévasté par les guerres civiles), « faisant état de les prendre sans me les demander, ne se contentant pas de ceux que je lui ai ci-devant donnés, qui étaient à Vendôme, encore qu'il y en eût bon nombre et de beaux. C'est pourquoi je vous prie, incontinent la présente reçue, d'en faire faire des inventaires par les concierges et garde-meubles qui les ont en garde, et me les envoyer par ce même laquais, sans que personne en ait connaissance, ni ne le sache ; pour ce, brûlez cette lettre. » Elle ne l'est pas encore après trois siècles, comme tant d'autres qui portent la même mention ! Catherine de Bourbon avait été gouvernante de Béarn, régente de Navarre; malade à Compiègne, elle

regrettait la douceur du climat pyrénéen, les jardins de Pau, le parc, son allée favorite, son cabinet dans le gracieux Trianon de Castel-Béziat; elle écrivait à La Force : « Faites mes recommandations à mon cabinet et à mon allée. » Dans une autre lettre, en 1595, elle se recommandait elle-même à la puissante intercession du gouverneur : « Je m'assure que, puisque le Roi m'a accordé ce que vous m'avez écrit, il ne voudra pas retrancher ma libéralité; je vous jure que je n'en eus jamais tant besoin. Sollicitez ces deux affaires, je vous prie. »

Henri IV raconte à La Force ses brefs séjours rue de Vaugirard, à deux pas des fossés, dans l'hôtel vraiment royal que s'est fait construire, sur l'emplacement de notre moderne Odéon, Gondi, le banquier fameux qui, pendant les guerres de religion, prêtait aux rois de France au taux fort honnête de 16 pour 100, ou rue de la Cerisaie, chez le financier Zamet, l'homme le plus riche de Paris, que Henri IV appelle « mon cousin d'argent, » et qui a bâti amoureusement, entre l'église des Célestins et la Bastille, un palais des *Mille et une nuits*. Il faut en lire dans l'*Histoire de France* de Michelet la description ravissante : « Là, dans un lieu plein de silence, et comme à cent lieues de la ville, une vaste cour laissait voir les légers portiques, les galeries du joli palais, ses terrasses et promenades aériennes qui dominaient les jardins. Le tout petit et sans emphase. Mais à droite, à gauche, des cours et des bâtiments secondaires donnaient l'ampleur et les aisances variées d'une villa de Lombardie, tandis que l'exquise recherche des appartements secrets rappelait la recherche des petits appartements de Venise. Tout ce que la vieille Italie a su des arts de volupté y était, le solide aussi des jouissances du Nord. Aux sensualités des bains et des étuves parfumées, le maître ajoutait l'attrait d'une savante cuisine ; il s'en occupait, il la surveillait, il servait lui-même. Sa gloire était de faire dire : On ne sait manger que chez Zamet. »

Henri IV paraît très satisfait de ses deux compères : « Je vous dirai, écrit-il à La Force, que j'ai fait un tour à Paris de quinze jours, où j'ai bien passé mon temps, car j'y étais allé pour voir les dames et mes bâtiments et sans gens de conseil ni d'affaires : mes hôtes ont été Gondi et Zamet, et n'ai jamais couché deux fois en même lieu. »

Tout cela n'empêche pas le Vert-Galant de parler de sa

famille comme un simple bourgeois de Paris : « Je ne ferai la présente plus longue, dit-il, et la finirai par vous assurer de la continuation de mon affection ; et, pour bonnes nouvelles que ma femme est grosse, qu'elle, mon fils, ma fille et moi et nos autres enfants, nous portons très bien ; » ou encore : « Je ne vous dirai autres nouvelles, sinon que ma femme est fort grosse. » Parfois, renonçant à la formule traditionnelle : « Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, » il écrit gaiement : « Et, pour fin, je vous aime bien. Adieu, Monsieur de La Force. »

En même temps que Henri IV, M. de Loménie entretient avec La Force une abondante correspondance. Loménie, plus jeune que La Force de deux ans, secrétaire des commandements de Henri IV, secrétaire d'État en 1606, est le confident du roi de France et l'ami intime du vice-roi de Navarre. Il rédige infatigablement, pour La Force, une curieuse chronique de la Cour, et l'adresse à Dubois, le maître de poste de Bordeaux, qui l'expédie à Pau par courrier exprès. Loménie se sent si profondément identifié au Roi, que, parlant de Henri IV, il dit, *Nous :* « Madame la duchesse de Bar est ici, qui fait état de nous accompagner en notre voyage de Normandie (au mois d'août 1603). Elle nous eût bien autant fait de plaisir de ne bouger de chez elle. » Lorsqu'il en vient au chapitre des amours de Henri IV, il dit, *Nos amours*. Ainsi le 23 juin 1599 : « Nos allées et venues au Bois-Malesherbes (le château de Malesherbes, résidence des Entragues, dont la fille aînée, Henriette, rêve d'épouser le Vert-Galant, dès que son mariage avec Marguerite de Valois sera dissous), apprêtent à parler, je m'en assure ; mais, par votre prudence, direz et ferez courre le bruit que ce que nous en faisons est pour déguiser notre amour de Florence (Marie de Médicis), et le céler jusqu'à ce qu'il soit conclu, et notre démariage annoncé. » Ainsi le 24 novembre, six semaines après la promesse de mariage arrachée par Henriette d'Entragues à la faiblesse de Henri IV : « Nous nous embrasons par deçà et recommençons la vie passée, de quoi force gens de bien se plaignent, mais le vent emporte leurs plaintes. » Le 4 avril 1601, quand Marie de Médicis, mariée à Henri IV depuis la fin de l'automne, est dans le cinquième mois de sa grossesse, « elle le porte bien, remarque le bon Loménie, comme elle ferait encore mieux, si

nous étions bien sage. » Ce *nous* revient en 1604, lors du complot du comte d'Auvergne, où sont compromis les Entragues : « M. d'Entragues est chez lui, à Malesherbes, et j'estime que ce qui a fait différer de procéder contre les coupables, c'est que nous craignons d'y trouver mêlées des personnes que nous voulons n'en être coupables, quoique en mon petit jugement, je croie que si, vu que le tout se faisait pour eux ou les leurs et à leur occasion. Tout le profit que jusqu'ici nous avons fait de cela a été que nous avons retiré la promesse (de mariage), sans rien bailler, et que cela fait que, depuis ce temps-là, Mme de Verneuil (Henriette d'Entragues) a toujours été chez elle sans nous écrire, ni nous à elle, mais ne croyez pas que pour cela nous l'ayons oubliée, et que nous n'ayons déplaisir de ne la voir point. » Le *nous* enfin paraît plein de tristesse et d'inquiétude, quand l'éternel amoureux ne peut se déprendre de la princesse de Condé : « Au demeurant, plaignez-nous de ce que nous ne sommes aussi sage qu'il serait à désirer, pour des affaires qui se passent ici que je ne veux fier au papier; je crains qu'il n'en arrive du mal, si Dieu n'y met la main, mais aussi ne croyez tout ce que d'autres vous en peuvent dire. »

Quoi de plus précieux pour le gouverneur de Béarn que ces nouvelles des moindres dispositions de son maître, données régulièrement par le secrétaire de ce maître, l'ami dévoué dont les offres de services ne sont pas des formules vaines ? « Je finirai par vous supplier de vouloir faire état de mon bien humble service, et me commanderez où vous me jugerez propre à vous servir, afin que les effets me fassent avouer de vous pour votre très humble serviteur. »

Le Roi écrivait fréquemment à La Force, d'autant plus fréquemment que le Béarn et la Navarre étaient, comme la plupart des provinces du Sud-Ouest, des pays d'États, ayant leurs assemblées locales qui se réunissaient chaque année pour participer au gouvernement, et partant difficiles à gouverner.

Henri IV ne portait point à ces États la même admiration que Montesquieu. L'auteur de l'*Esprit des Lois* disait avec gravité, sous Louis XV : « Dans certaines monarchies d'Europe, on voit des provinces, les pays d'États, qui sont dans un meilleur état que les autres. » De telles assemblées, pensait Henri IV, « tendent plus à décharger mes sujets de dépense

qu'à me fortifier et assister en mes affaires, » ces affaires qui sont celles de la France.

Les États, en effet, font souvent passer, avant l'intérêt français, leur intérêt provincial ; ils ont leur formule traditionnelle : « Nous sommes vos sujets, mais avec nos privilèges, » et se rappellent que ces privilèges furent consentis par les Rois au moment de la réunion de la province à la Couronne.

Le Béarn et la Navarre ne sont pas encore réunis à la Couronne au début du règne de Henri IV ; ils ne le seront que sous Louis XIII. Le Béarn est essentiellement attaché à son *for*, à sa coutume. Au lieutenant du Roi ou gouverneur, la coutume reconnaît les mêmes pouvoirs qu'au Roi lui-même. C'est le gouverneur qui donne toutes les charges, sauf celles de premier président, de conseiller, de procureur général, de sénéchal, de vice-chancelier de Navarre. Il les donne à qui bon lui semble...

Hors qu'un commandement exprès du Roi ne vienne.

La Force sait faire respecter son autorité, il résiste aux abus de pouvoir de la Chambre des comptes, en réfère au Roi qui l'approuve.

La Force a une garde, vingt arquebusiers payés sur les deniers ecclésiastiques ; il dispose chaque année d'une somme de cinquante écus (six cents francs de notre monnaie de 1913) pour les « frais de voyage, dépenses extraordinaires ou autres parties inopinées. » Il règle toutes les affaires, tient les États. Tous les ans, il convoque, où il lui plaît, des députés de toute qualité désignés non par l'élection, mais pas leur fonction ou leur seigneurie. Averti par le syndic de la Noblesse et du Tiers que les États sont assemblés au lieu qu'il a choisi, il s'y rend avec le Parlement.

Aujourd'hui, les visiteurs du château de Pau traversent la cour d'honneur, pénètrent dans les appartements du rez-de-chaussée, par une porte basse, entrent dans la salle des gardes pour gagner la petite, puis la grande salle à manger. C'est dans cette vaste pièce, large de cinq toises, longue de treize, que les États attendaient d'ordinaire le gouverneur.

Tandis que La Force montait sur une estrade par un degré de quatre marches, et s'asseyait dans un fauteuil, Messieurs des États et du Parlement demeuraient debout et découverts. Ils écoutaient le discours que le gouverneur leur adressait pour

leur apprendre les intentions du Roi. Son discours achevé, le gouverneur se levait, descendait le degré, sortait de la salle. Alors les États « opinaient sur la demande, et lui rendaient compte de l'exécution. » Ils ne craignaient pas d'entrer en conflit avec le Roi. En 1599, ils prononcèrent l'interdiction contre un conseiller au Parlement, qu'affectionnait Henri IV. Celui-ci annula l'interdiction, écrivit à La Force, parla en maître : « Bref, je veux être obéi. Qu'ils me donnent ce contentement-là, et qu'ils ne me fassent choisir une autre voie pour me faire obéir. » On croit entendre Napoléon commandant au gouverneur de Hollande de briser les résistances des bourgeois d'Amsterdam : « Il faut que je sois obéi ; je le veux, entendez-vous? et qu'ils le sachent bien. »

Les États dépêchaient à Paris leur ambassade annuelle, qu'ils composaient d'un évêque, d'un baron, de plusieurs membres du Tiers et du syndic, et le Roi la recevait au Louvre, accompagné du gouverneur.

Le gouverneur, raconte La Force, « entrait, quand il voulait, au Parlement (de Pau), y siégeait à la place du Roi, y prononçait des arrêts. L'on appelait des arrêts du Parlement au conseil qu'il avait près de lui. » Le gouverneur devait s'entendre avec le conseil souverain de Béarn, composé de huguenots fort intolérants qui, tous les jours non fériés, s'assemblaient de sept à dix heures du matin dans un assez modeste édifice, n'ayant de palais que le nom. « La Force avait les mêmes prérogatives aux États et à la chancellerie de Navarre, en qualité de vice-roi dudit pays. » Pauvre petit pays, borné au Nord par le Béarn, au Sud par les Pyrénées, par le cours de la Soule à l'Est, à l'Ouest par le Labourd, et dont la capitale était Saint-Jean-Pied-de-Port! Quelque trente ans plus tôt, les courtisans de Charles IX s'en moquaient au Louvre, assurant que « le roi de Navarre avait plus de nez que de royaume. »

LES DIFFICULTÉS D'UN GOUVERNEUR

Les plus grandes difficultés que La Force rencontra dans son gouvernement lui vinrent de ses coreligionnaires huguenots. Il y avait, en effet, dans l'édit de Nantes qui leur accordait des libertés religieuses mitigées et d'étonnants avantages

politiques, une clause qui les blessait vivement : elle rétablissait le culte catholique dans tous les lieux où il avait été supprimé, et rendait au clergé ses droits et ses biens. Or, depuis un quart de siècle, depuis que les catholiques béarnais s'étaient révoltés, en 1569, contre la reine Jeanne d'Albret, passée au protestantisme avec son cousin, Louis d'Albret, évêque de Lescar, la messe n'était plus célébrée en Béarn, et les biens de l'Église se trouvaient partagés entre l'État et les communautés protestantes. Lire dans un édit spécial au Béarn, paru le 15 avril 1599, un an après l'édit de Nantes, que le Roi nommait des évêques à Lescar, à Oloron, accordait sur les revenus ecclésiastiques trois mille livres de pension à l'un et dix-huit cents à l'autre ; apprendre que « la messe était remise en douze villes, bourgs ou villages et en tous ceux qui étaient de présentation laïque, » et qui avaient des patrons catholiques, « pourvu qu'il n'y eût point de ministres entretenus, » voir les catholiques admis en même nombre qu'eux-mêmes aux charges dont ils étaient exclus jusqu'alors, quelle déception pour les protestants, pour les huguenots du conseil souverain ! car le gouverneur, très pieux protestant, jugeait l'édit avec plus d'équité : « Puisque c'était chose qui devait arriver, confiait-il à Mme de La Force, l'ordre n'y pouvait être meilleur. »

Cependant, les Parlements de France, jugeant l'édit de Nantes trop favorable aux protestants, ne l'avaient enregistré qu'à grand peine. Henri IV avait recouru aux paroles insinuantes et même aux menaces : « L'on veut entrer en quelque méfiance de moi, disait-il. La religion catholique, je l'aime plus que vous. Je suis fils aîné de l'Église ; nul de vous ne l'est, ni ne peut l'être. Je couperai les racines de toutes ces factions. J'ai sauté sur des murailles de villes, je sauterai bien sur des barricades. » Il ne fut ni moins persuasif ni moins énergique en Béarn, où il exigeait le rétablissement de la religion catholique : « Je veux être obéi sans rien retrancher de mon édit ; s'il s'y trouve quelque article qui mérite réformation, il en faudra doucement conférer avec le temps. »

La prudence de son lieutenant, son influence sur les protestants furent d'un grand secours à Henri IV. Commissaire l'année suivante en Guyenne, Saintonge et Angoumois pour la vérification de l'édit de Nantes, avec le maréchal d'Ornano et M. de Refuge, maître des requêtes, le gouverneur de Béarn

« se gouverna si équitablement, dit-il avec bonhomie dans ses *Mémoires*, qu'il trouva le moyen de contenter les catholiques et ceux de la Religion, et la paix fut si bien cimentée que l'on n'entendit plus parmi eux ces noms de papistes et de huguenots, ainsi que c'était la coutume depuis le règne de François II. »

En Béarn, l'édit fut vérifié le 18 août 1599. Il ne le fut pas sans remontrances.

L'édit est à peine exécuté que les évêques demandent au Roi « la main-levée de tous les biens ecclésiastiques et le rétablissement de la religion catholique par tout le Béarn. » Les évêques accompagnent le Roi en 1600 dans sa campagne contre le duc de Savoie, le suivent à Lyon, à Chambéry, à Montmélian, lui présentent leurs cahiers. Peine perdue, le Roi refuse de rien ajouter à l'édit. Il enlève cependant au conseil la connaissance des affaires ecclésiastiques, nomme les évêques conseillers en son conseil d'État et privé de Navarre.

Henri IV les aime mieux au conseil de Pau qu'à la cour de France; il redoute leurs doléances, qui sont justifiées, car en 1603, malgré l'édit, les ministres protestants n'ont pas encore abandonné tous les biens ecclésiastiques qu'ils doivent rendre aux évêques, et même leur synode s'apprête à envoyer des députés au Roi. Déjà le bruit court qu'une levée de deniers a été résolue pour les frais du voyage. Mais, si les ministres partent, les évêques vont se mettre en route. Le Roi prie La Force de s'opposer au départ des uns et des autres, de recevoir leurs remontrances, de lui parler en leur nom.

La Force ne peut les arrêter toujours. Revenant de la Cour en 1605, il apporte un édit qui rétablit la messe à Orthez, Nay et quelques autres lieux. Il veut le faire vérifier au Parlement de Pau, mais la Noblesse et les pasteurs protestent : il faut envoyer une députation au Roi, l'édit est contraire au *for* du Béarn. On l'enregistre cependant. Henri IV est prêt à écouter les deux partis au conseil.

Voltaire dit assez drôlement et justement du calvinisme que « Henri IV le chérit, le protégea et le réprima. » Quand La Force rentre en Béarn au début de l'année 1606, après avoir servi à la Cour son quartier de capitaine des gardes, tous ceux qu'ont blessés les vives réprimandes du Roi s'empressent auprès du gouverneur. Celui-ci panse les blessures, s'attache les esprits, et, par sa douceur, les ramène au Roi.

Mais quelles difficultés lors de la tenue des États ! Les protestants, qui y sont plus nombreux que les catholiques, « prennent grief » de quelques articles accordés par le Roi aux évêques, et les catholiques se séparent des États. La Force a beau rappeler aux États qu'ils ne doivent traiter d'aucune chose qui regarde la religion ou la police ecclésiastique, ils viennent le trouver en corps et « s'affermissent en leurs demandes. » Au gouverneur qui leur enjoint de « passer outre aux autres affaires, » ils répondent qu'ils sont « résolus de ne point bouger et même de ne point procéder à la donation d'usage, qu'ils n'aient obtenu ce qu'ils désirent. »

Cependant Henri IV, père commun des deux partis, mais père qui ne peut se faire obéir, menace de loin ses enfants. Il écrit à La Force le 27 juillet 1606 : « Au lieu qu'ils pouvaient espérer de moi toutes sortes de gratifications, à l'avenir, ils me trouveront tel qu'il leur demeurera un perpétuel regret et déplaisir de leur procédé. »

Las de l'opiniâtreté des États de Béarn, La Force tient ceux de Navarre, heureusement plus dociles; puis il s'achemine sans hâte vers la Cour, pour laisser à la colère du Roi le temps de se calmer. Il arrive à Fontainebleau le mardi 12 septembre, avant-veille du baptême du Dauphin et de ses sœurs.

La Force « vit le tout, » les baptêmes pompeusement célébrés, le Roi et la Reine servis, au festin royal, par les princes du sang, le soir le grand bal, et il eut « sa part de la peine. » Ces fêtes eurent un résultat fort important pour les députés du Béarn, qui attendaient avec leurs remontrances : ils ne purent avoir leur audience tout de suite ; et, lorsqu'ils furent mis en présence de Henri IV, le Roi était déjà très adouci par le temps et les soins du gouverneur.

Ce bon gouverneur essaye d'écarter un danger qui menace l'autonomie du petit royaume dont il est vice-roi. Depuis la mort récente de M. de Callignon, chancelier de Navarre, Sillery, chancelier de France, veut avoir également les sceaux de Navarre, et, pour les obtenir, il demande la réunion de l'ancien domaine de Navarre, tandis que Sully, qui en convoite la surintendance, presse le Roi de donner une compensation au surintendant de Navarre, Duplessis-Mornay.

Sully n'en réunit pas moins, en 1607, à la surintendance des finances de France la surintendance des finances de

Navarre; mais le domaine de Béarn fut excepté. Le Béarn et la Navarre ne devaient être réunis à la Couronne que quatorze ans plus tard.

Évêques et ministres poursuivent leurs affaires, en 1607, au conseil du Roi, où La Force est toujours admis. Les difficultés ne cessent pas en Béarn. Infortuné gouverneur! Comme le dit à peu près Robert Garnier dans son *Marc-Antoine*,

Les *difficultés* éternelles
Se perchent dessur *votre* chef,
Et ne s'en vont point qu'au lieu d'elles
Ne survienne un plus grand méchef.

C'est l'évêque de Lescar qui demande de nouvelles patentes pour entrer au conseil du gouverneur; il réclame des États le paiement des frais de son voyage à la Cour, et l'obtient sur l'ordre du Roi, car il n'y a pas de raison de lui refuser ce qu'on accorde aux ministres protestants. C'est le Père Coton, confesseur du Roi, qui, avec l'assentiment de son pénitent, envoie le Père Bayle à l'évêque d'Oloron, et La Force est obligé d'ordonner qu'on n'entrave pas la mission du nouveau prédicateur. Ce sont les États qui ne peuvent tolérer la présence des évêques au conseil. Ils « députent » auprès du Roi, mais Henri IV déclare « qu'il ne veut rien changer à son édit, et défend qu'on lui en parle davantage sans sa permission. » Les évêques enfreignent la défense, et Henri IV leur parle rudement quand ils arrivent à la Cour : il leur dit « qu'ils feraient mieux de faire leur charge et ce qui est du devoir de l'évêque que de courir ordinairement, car ils ne faisaient qu'aller et venir... Ainsi, ajoute La Force, on ne parla plus des différends de la Religion en Béarn durant le reste de la vie du Roi, et tout fut apaisé à la fin de l'année 1608. » Cependant, grâce au zèle des évêques, la religion catholique, si longtemps persécutée, renaissait en Béarn. Jésuites, Barnabites évangélisaient le pays; le 26 juillet 1609, le culte était rétabli dans la cathédrale de Lescar.

La Force.

(A suivre.)

LE NOUVEAU MONDE FRANÇAIS

LE MAROC ÉCONOMIQUE

Un pays défendu le long de sa côte atlantique par une barre redoutable, sur sa côte méditerranéenne par des bastions de récifs et par un rempart, le Rif, séparé de l'Algérie par les hautes barrières de l'Atlas, isolé de l'Afrique méridionale par l'Océan saharien, vivait dans l'insécurité et l'anarchie, dénué de ports, de routes, de ponts, de voies ferrées, d'outillage économique. La France l'a pacifié, animé, ouvert à la vie. Pour que la vie y circulât, elle lui a donné des artères : des pistes pour les automobiles, des chemins de fer à voie étroite, les seuls qu'elle fût autorisée à construire; des villes européennes, juxtaposées aux villes indigènes, se sont élevées, des ports se sont aménagés. La France a supputé les ressources et les capacités du pays. L'agriculture et l'élevage affirmaient leur prépondérance ; il ne s'agissait que d'étendre les surfaces cultivées, d'en tirer un meilleur parti, d'y introduire des cultures nouvelles, de tenter d'intensifier la production en s'aidant de l'hydraulique agricole, enfin d'améliorer le cheptel. Le sol a été exploré; la découverte du phosphate de chaux a permis d'escompter de magnifiques profits. Alors, accentuant son offensive économique, la France a sollicité la collaboration de l'indigène et du colon. Puis elle a dit : « Voilà ce qu'en dix ans, malgré la guerre, j'ai su accomplir. » Et lorsque des détracteurs, empressés à signaler les lacunes et les défaillances, ont murmuré : « Il n'y a là qu'une façade, » le maréchal Lyautey a pu leur répondre : « les locataires entraient par la fenêtre pendant que je construisais et que j'aménageais la maison. » Et il a continué à construire. La France se le devait à elle-

même, et le maréchal sait que la maison sera belle. Le cardinal Lavigerie, dans une lettre du 20 décembre 1888, écrivait : « Le Maroc est le pendant de la Tunisie, et la France doit être assez coquette pour ne pas s'en aller, dans l'histoire, parée d'une seule boucle d'oreille. » L'autre boucle d'oreille est sertie d'une perle dont il importe d'examiner l'orient.

LA POLITIQUE FINANCIÈRE

Quand, en 1912, la France a établi son protectorat sur le Maroc, tout était à créer. Le Maghzen n'arrivait à percevoir qu'une faible part du produit des impôts coraniques, et il était totalement privé d'organisation financière. Comment installer les services d'administration, comment procéder aux travaux publics avec un budget qui, la première année du protectorat, ne fut que de 17 millions ? Il a été pourvu à tout. Depuis 1912, le Maroc n'a demandé à la France que de solder ses seules dépenses militaires, et le montant de ces dépenses atteindra, en 1925, époque où l'on estime que la pacification sera réalisée, seulement la somme d'un million et demi. Le Maroc s'est entièrement suffi. Depuis 1914, ses budgets se soldent par un excédent totalisé d'environ 180 millions, dont 125 ont été affectés aux travaux publics. Pour annuler le passif légué par l'ancien maghzen et réaliser un premier programme de travaux, le Maroc n'a emprunté que 402 millions ; il n'aura à emprunter, pendant une douzaine d'années encore, que 1 200 millions environ. Ainsi, son budget qui est, en 1922, de 300 millions environ, ne s'accroîtra, pour le service de la dette, que d'une somme qui oscillera entre 130 et 140 millions. Mais il n'y a rien à redouter de cette augmentation de la dette publique, puisque l'accroissement certain des ressources viendra la compenser. D'ailleurs, l'affectation des fonds que procureront les emprunts futurs expliquerait et légitimerait ces emprunts. 330 millions iront à l'aménagement des ports, 132 aux routes et aux ponts, 61 millions et demi à l'agriculture et aux forêts, 90 à l'hydraulique, 36 aux phosphates. Qui ne voit que ces dépenses sont génératrices de recettes et contribueront à la vie du pays et à sa prospérité ? Les résultats de la politique financière suffiraient à inspirer la confiance la plus assurée dans les résultats totaux de notre action au Maroc.

LE PAYS, LE SOL ET SES DÉTENTEURS

Cette garantie n'est point la seule. Le Maroc, lié par son système orographique à ceux de la Tunisie et de l'Algérie, qu'il prolonge, occupe une situation privilégiée par rapport à celle de ses voisines. Les chaînes de l'Atlas interposent leur écran entre les plaines du Maroc occidental et le Sahara. Le Maroc a un littoral atlantique que longe un courant froid par lequel la chaleur est tempérée ; tempéré par la brise océanique, le brûlant *chergui* accouru de l'Est doit atténuer la rudesse de ses coups ; et c'est encore à l'Océan que sont dues les pluies bienfaisantes de l'hiver et du printemps, raréfiées à mesure qu'on s'éloigne du littoral et diminuant du Nord au Sud. Nouvel avantage : les pluies sont abondantes dans la zone montagneuse du Maroc central, dès qu'on s'élève à mille ou quinze cents mètres; et les neiges du Haut Atlas alimentent des points d'eau et des fleuves qui témoignent, dans leur débit, d'une constance relative. Un seul point noir parmi ces influences favorables : c'est le voisinage des régions désertiques plus immédiat qu'en Tunisie et en Algérie. Mais on peut dire qu'en somme le climat et la pluviométrie, avec lesquels l'agriculteur a tant à compter, ne lui sont point hostiles au Maroc.

A cet agriculteur, le Maroc, sur d'immenses étendues, offre un sol propice. Si deux millions d'hectares de terre restent à défricher, déjà, dans la zone administrée, les cultures s'appliquent annuellement à plus de deux millions. Si une superficie de cinquante mille hectares est recouverte par des marécages, une partie importante en sera asséchée et utilisée dans un avenir très proche, et, sur une surface égale, s'étendent déjà vignobles et vergers. Enfin, il existe près de cinq millions d'hectares qui pourront être, en partie, conquis sur le désert.

Parmi les étendues cultivables, toutes ne sont pas d'égale valeur : les terres rougeâtres, demi-fortes, des « hamri, » les terres légères, riches en chaux et en acide phosphorique des « sahel, » le « remel » sablonneux qui s'allonge en bordure de la côte sur une profondeur de cinq à dix kilomètres, sont autant de terrains très aptes à la culture qui, sans doute, se dessèchent vite, mais n'exigent pas des pluies abondantes. Des terres noires, les « tirs, » exceptionnellement fertiles en

céréales, piquent de larges taches, fréquentes entre l'Oued Sebou et l'Oued Tensift, une bande longue de 350 kilomètres, large de 60 à 100. L'Algérie doit sa richesse au Tell; on pourrait dire que le Maroc possède deux Tell, l'un méditerranéen, prolongement du Tell algérien, l'autre océanien, plus riche en terres lourdes et grasses, et plus arrosé.

Ce sol appartenait à plus de quatre millions de ruraux, les fellahs arabes ou berbères, farouchement attachés à leur terre, mais pourvus de moyens d'exploitation et de ressources financières insuffisants, routiniers et partisans du moindre effort, défrichant peu, défrichant mal, cultivant peu, cultivant mal. Obstinés à ne point se dessaisir, surtout lorsque la récolte de l'année avait été exceptionnellement rémunératrice, ces indigènes accueillirent mal des acquéreurs étrangers qui n'étaient pas toujours des plus offrants. La demande amena l'augmentation du cours des terrains; la hausse des prix auxquels se vendaient les produits accrut les exigences des détenteurs du sol. Allait-on longtemps se heurter à cette résistance, préjudiciable au développement économique du pays et à la richesse générale? Faudrait-il limiter ses espoirs à l'exploitation de la riche Chaouïa, où, avant même que la France fût devenue nation protectrice, s'étaient constitués des domaines importants exploités par des colons venus en majorité d'Algérie et de Tunisie?

LA COLONISATION

Le Gouvernement du protectorat intervint. Pour que l'influence française pût s'exercer, il fallait que fussent créés des centres de rayonnement, et que les indigènes eussent devant les yeux des exploitations rurales assez productives pour exciter leur émulation, assez parfaites pour leur servir de modèles.

Mais l'État ne possédait-il pas un domaine privé? On y taillerait, dans les terres maghzen qui s'avéraient propices à la colonisation, des lots de 200 à 400 hectares; cela, dans une région avoisinant une route ou une voie ferrée en projet ou déjà exploitée. On ne procéderait que rarement à des lotissements partiels : la petite colonisation n'avait aucune chance de réussir, si ce n'est à proximité des grands centres; et on avait décidé de la réserver, comme une faveur, à des personnes déjà fixées au Maroc, possédant des moyens de vivre, et ne cherchant

qu'un complément d'occupation. Les colons s'acquitteraient du prix de leurs terres au moyen de payements répartis sur dix années, sans qu'on exigeât des intérêts.

Les cessions de terrains commencèrent en 1918. Les demandes se formulèrent si nombreuses qu'on se vit obligé d'imposer des conditions et d'établir, parmi les postulants, des catégories. Point d'indésirables, tout d'abord : on réclamerait le casier judiciaire; point d'aventuriers : il faudrait, pour obtenir un lot, justifier d'un capital de 50 000 francs. si l'on voulait acquérir 200 hectares, d'un capital de 100 000 francs, si l'on voulait en acquérir 400. Un quart des lots fut réservé aux immigrants; les personnes installées depuis deux ans au Maroc et qui n'avaient pas encore d'intérêts agricoles furent admises, au prorata de 50 p. 100; enfin les combattants de la Grande Guerre qui restaient, avec la réforme n° 1, aptes à la culture, formèrent le dernier quart du contingent. Pour qu'une insoupçonnable équité fût réalisée dans l'attribution des lots, on procéderait à un tirage au sort. De cette façon pourraient être évités les achats directs aux particuliers, très peu sûrs en dépit des précautions les plus minutieuses.

En même temps, on s'avisait d'une mesure heureuse. Des tribus possédaient à titre collectif un droit de jouissance perpétuelle sur des territoires si vastes qu'elles n'arrivaient à les utiliser que partiellement. Une partie en fut demandée aux tribus par le Gouvernement qui en affecta la valeur aux collectivités détentrices auxquelles, par décret, était reconnu sur le reste un droit de pleine propriété.

C'est ainsi que s'est constituée au Maroc la propriété européenne. Actuellement, quatre ou cinq cents exploitations, sur une superficie de 200 000 hectares environ, appartiennent à une majorité de Français. La colonisation est surtout dense dans la fertile Chaouïa, sur laquelle s'est étalée la première vague d'immigrants et dont les débouchés sont Casablanca et Settat; dans la région des Zaers qui aboutit à Rabat, dans celle des Doukhala, qui aboutit à Mazagan, dans celle des Abda, qui aboutit à Safi; dans le Gharb, commandé par Kenitra, Souk el Arba, Arbaoua, Bel Ksiri; dans la florissante vallée du Sebou, dont les produits s'écoulent aussi par Kenitra et par Bel Ksiri, et encore par Petitjean, centre de colonisation officielle, et par Dar bel Hamri; enfin, dans la luxuriante région de Marrakech,

La main d'œuvre n'y fait point défaut et, peu exigeante, ne manque point d'éléments intelligents et perfectibles; le colon, le « tajer » y jouit souvent d'un grand prestige; ses rapports avec l'indigène sont empreints de sympathie; et lorsqu'il en est autrement, c'est qu'une faute est imputable à l'un ou à l'autre. Mais le colon riche n'est guère qu'une exception. A celui qui ne voudrait ou ne pourrait engager, au début, qu'un petit nombre de capitaux, s'offre la ressource de recourir à une association agricole. Le mode le plus habituel en est une sorte de métayage. Le colon avance des fonds à l'indigène; celui-ci achète des semences, loue ou achète des bœufs, et laboure, ou bien sur les terres qu'on lui a louées ou bien sur ses propres terres, la superficie indiquée au contrat d'association. La récolte faite, l'indigène remet au colon, en espèces ou en nature, la part stipulée. De cette façon, le colon peut étudier le pays, se rendre compte des gains qu'on peut y réaliser, examiner les terres dont le rendement présente le moins d'aléas; il achète à ce moment, pratique d'abord l'élevage, essaye des cultures non perfectionnées, et petit à petit, adapte l'indigène aux modes d'exploitation rationnels et productifs.

Au reste, le colon n'est pas isolé, réduit à des tâtonnements et exposé à des mécomptes, dans l'immense bled marocain.

La Direction de l'agriculture a, pour le profit du colon, procédé aux recherches expérimentales sans lesquelles tout progrès agricole est impossible. Elle a imposé, dans les écoles rurales, un programme d'enseignement agricole; elle fait professer, au collège musulman de Fez, des cours d'agriculture. Des jardins d'essais ont été créés à Rabat, à Meknès et à Marrakech, des fermes expérimentales à Aïn-Kaddous, à proximité de Fez, pour les céréales et les légumineuses, à Casablanca pour la vigne et les pépinières, à Marrakech pour les olivettes, les cultures irriguées et le tabac, à Oudjda pour l'élevage du mulet, à Mazagan pour celui du mouton; il existe une bergerie à Oued-Zem, des autrucheries à Marrakech et à Meknès. Des vétérinaires, répartis sur tout le territoire, sont prêts à répondre à l'appel des éleveurs. Des inspecteurs généraux se déplacent, qui viennent donner aux colons des conseils précieux sur la tenue d'une propriété. Enfin, la Direction générale fournit aux agriculteurs des plants, des animaux reproducteurs, et à ceux dont l'exploitation

s'inspire des méthodes scientifiques, elle alloue des primes.

Elle n'ignore, elle ne veut rien ignorer de leurs besoins. Les colons constituent entre eux des associations qui, par l'intermédiaire des Chambres consultatives d'agriculture dont ils sont les électeurs, transmettent leurs desiderata au Gouvernement du protectorat. Ce Gouvernement a consenti des avances importantes à des caisses de crédit mutuel agricole à court terme, prêté des capitaux à des coopératives en formation.

Ainsi se prépare l'avenir d'un pays qui a besoin d'être guidé et soutenu parce qu'il souffre et de sa fièvre de croissance et du déséquilibre universel, mais dont on jugera les premiers pas solides, confiants et bien assurés.

L'AGRICULTURE

Les statistiques fournies par les opérations que nécessite l'établissement de l'impôt direct, ou « tertib, »qui porte sur les récoltes annuelles, les arbres fruitiers et le cheptel, permettent de se rendre compte de l'état de l'agriculture au Maroc. Encore faut-il n'accepter leurs chiffres que sous caution ; il y a trop peu de contrôleurs, trop de dissimulations ; et ces chiffres sont incomplets, puisqu'ils ne s'appliquent qu'aux régions administrées.

Le Maroc, pays essentiellement agricole, présente, grâce à son étendue, à ses différences d'altitude et d'exposition, une grande diversité d'aptitudes. Toutefois, sur une surface ensemencée totale de 2 140 000 hectares, les céréales couvrent dans le Maroc occidental une superficie d'environ 1 750 000 hectares. Ce sont proprement des céréales d'automne, l'orge, le blé et l'avoine, qu'on ne cultive presque jamais au printemps, parce que la sécheresse précoce leur serait fatale. Pourtant, des essais ont été tentés, favorisés par l'irrigation ; les résultats ont été médiocres. Il n'y a donc à ajouter à la superficie de 1 750 000 hectares cultivés en céréales que 8 500 hectares environ pour l'orge de printemps, 10 000 pour le blé. L'orge est la culture principale et n'est pas loin d'atteindre le million d'hectares, le blé dépasse 780 000 ; l'avoine compte pour un peu plus de 3 500.

Que vaut l'orge marocaine ? Dans quelques rares localités, on récolte l'orge céleste. Les formes demandées par la brasserie n'existent pas, bien que certaines bières s'accommodent des espèces marocaines ; ces espèces ont trouvé quelques débouchés

dans le Nord de la France et en Angleterre, et fournissent la matière première à une usine récemment édifiée à Casablanca par la Société des Brasseries du Maroc. Mais le type habituel est l'escourgeon d'hiver; l'utilisation habituelle, l'alimentation des animaux, et, en période de disette ou aux jours de vie chère, celle des indigènes. Au reste, l'indigène cultive l'orge au hasard, sur des terres qui conviennent plus ou moins, et qui sont trop tardivement ensemencées. Rien d'étonnant que le rendement à l'hectare oscille entre 6 quintaux et demi et huit et demi, la production annuelle entre 6 et 8 millions de quintaux.

Lorsqu'on examine les évaluations de la surface emblavée et celles de la production au Maroc, il faut ne pas oublier que le blé dur semoulier l'emporte de loin sur le blé tendre dont la culture ne date guère que de l'occupation française. C'est à peine si dix-sept mille hectares sont consacrés au blé tendre sur une superficie totale de 783 121 hectares attribuée au froment. Là encore, rendements insuffisants : pour le blé dur, 7 quintaux en moyenne à l'hectare, pour le blé tendre, 8 ou 9.

Mais il est certain que les résultats se modifieront lorsque les semences seront judicieusement choisies, le sol mieux préparé, la récolte encouragée. Et il est certain aussi, et la métropole y est directement intéressée, que la culture du blé tendre gagnera en étendue et en rendement; la production qui, en 1920, n'était que de 75000 quintaux, a augmenté de plus de cent mille en 1921. Mais encore faudrait-il, pour le plus grand bien de la métropole, que l'orge et le blé, déjà frappés, à leur sortie des ports du Maroc, d'une taxation de 4 fr. 55 par quintal pour l'orge et de 5 fr. 69 pour le blé, n'eussent pas à supporter à leur entrée en France des droits d'entrée qui montent à 14 francs pour le quintal de blé. Qu'on y ajoute le prix du fret. Et l'on se demandera s'il ne faudrait pas se préoccuper un peu plus de la plus grande France.

Ce n'est que depuis l'établissement du protectorat que l'avoine est cultivée au Maroc. Elle s'accommode de terres nouvellement défrichées et médiocrement préparées ; le colon, à peu près seul, s'y intéresse, et obtient des rendements qui varient entre 7 et 9 quintaux à l'hectare. La faveur de l'indigène va au seigle qu'il cultive particulièrement dans les zones montagneuses sur une aire restreinte. Mais le seigle trouverait un terrain propice dans les terres légères et sablonneuses du

littoral; ses rendements atteignent 15 quintaux, et sa paille est recherchée. Dans les Abda et les Doukhala, la graine fine, blonde et luisante de l'alpiste, qui sert à l'alimentation des oiseaux, fournit une huile que l'Angleterre apprécie pour l'apprêt des cotonnades. La vente avait atteint, en 1919, le point culminant de 6 606 802 francs.

Telles sont les céréales d'automne. Le maïs et le sorgho constituent les deux grandes cultures de printemps, cultures précieuses parce que les terres sur lesquelles ils ont été récoltés, si on les laboure dès la fin de la saison des pluies, pourront recevoir les emblavements des céréales d'automne, et précieuses encore parce que les semis de mars sont mûrs en juin. Pourtant, les colons les négligent presque complètement. A peu près seuls, les indigènes leur consacrent une étendue de 145 727 hectares. Mais ils préparent superficiellement, imparfaitement, irrégulièrement le sol, et le rendement de 5 à 6 quintaux de grains par hectare pourrait être triplé par l'emploi de variétés nouvelles, de semis en lignes, par une distribution moins parcimonieuse de graines, par des buttages, par l'écimage. Le maïs sert surtout à la nourriture du bétail, mais il est aussi exporté par quantités nullement négligeables. Le sorgho, peu sensible à la sécheresse, fournit, dans deux de ses variétés, le drâ et le bechna, une farine très appréciée des indigènes qui absorbent la totalité de la production, plus de 600 000 quintaux en 1921. Le sorgho a d'autres qualités : ses tiges vertes constituent un excellent fourrage vert; et des tiges de sorgho sucré ont accusé, à Rabat, une richesse en sucre bien supérieure à celle de la canne. Il serait donc profitable d'en étendre la culture. L'orge, aliment des indigènes, est trop coûteuse encore pour les plus pauvres d'entre eux qui y substituent le mil, dont il a été exporté, en 1920, moins de cinq cents quintaux.

Le Maroc s'adonne à la culture des légumineuses alimentaires. Les fèves sont cultivées sur soixante mille hectares environ, les petits pois occupent une superficie de 5 570 hectares, et 170 000 quintaux de pois chiches ont été exportés dans les onze premiers mois de 1921. En revanche, le haricot n'est cultivé que sur 26 hectares seulement. La guerre a fait se développer la culture des lentilles dans une proportion fantastique; le montant des exportations accusait une somme ridicule de

25 francs en 1915; cinq ans plus tard, il s'élevait à 4 600 000 francs environ. La région de Casablanca produit le fenugrec dont les petites graines aromatiques sont appréciées des Orientaux comme condiment, et dont nos pharmaciens se servent pour les cataplasmes résolutifs; il en a été exporté pour cinq millions de francs. Des condiments, le cumin, la coriandre, le carvi, le fruit du câprier, procurent à l'indigène d'intéressantes ressources. Les jardins des villes cultivent l'anis et le fenouil.

Insuffisantes encore pour satisfaire aux besoins locaux sont les récoltes de fruits. Et pourtant la composition du sol, le nombre élevé et la variété des espèces d'arbres fruitiers, les conditions climatériques, permettent de croire que le Maroc cessera, dans un délai rapproché, d'importer raisins frais, pommes, poires, prunes, pêches et même bananes, figues, et dattes, dont il deviendra lui-même exportateur. On a opéré, en 1921, le recensement des arbres en plein rapport sur lesquels le tertib peut être perçu. L'arbre par excellence des vergers marocains est le figuier; il en a été dénombré près de 2 300 000 dont le plus grand nombre s'élèvent dans les régions de Fez, Marrakech, Meknès, Rabat, Casablanca et Safi. Très sensiblement le même est le nombre des oliviers. Ce sont là les cultures essentielles. 406 000 amandiers, dont la moitié seulement acquittent l'impôt, ont été signalés aux agents du tertib. Les fruits de 350 000 palmiers-dattiers ne suffisent pas à la consommation marocaine. Le sol marocain porte 120 000 citronniers et orangers, l'orange ayant les qualités de la Valence et de l'orange andalouse. L'arbre du climat maghrébin est l'abricotier; dans les vergers perfectionnés de Marrakech, des abricotiers ont porté jusqu'à six cents kilos de fruits. Abondantes, mais petites, les pêches manquent de saveur; les poires, assez sucrées, sont scléreuses. On peut attendre beaucoup de la culture du pommier, qui réussit à merveille dans la région de Sefrou et sur les versants septentrionaux de l'Atlas; sur ces versants, on peut penser que le cerisier, de très belle venue à Sefrou, se comporterait de la même façon. Le noyer monte à l'assaut des contreforts de l'Atlas jusqu'à 2000 mètres d'altitude. La vigne a été, depuis fort longtemps, cultivée au Maroc; dans les vignes indigènes, qui sont conduites en treilles, chaque cep devient une sorte d'arbre fruitier; on en a dénombré plus de cinq mil-

lions de pieds. Les Européens ont procédé à la vinification, et, satisfaits, sans doute, se sont mis à créer des vignobles, dont les premiers ont égayé les environs de Casablanca. Actuellement, 2 000 hectares sont complantés, dont 667 étaient en plein rapport en 1920.

Le lin et le chanvre représentent les cultures industrielles. De longue date, la culture du lin était pratiquée dans la Chaouïa et dans les Doukhala; elle s'est étendue aux Abda et à la région de Rabat. Elle requiert, pour être productive, des soins et un travail dont les indigènes ne sont guère coutumiers. Aussi les rendements obtenus apparaissent-ils très inégaux. Alors que, dans les fermes expérimentales de Fez et de Marrakech, ils oscillent entre 14 quintaux et demi et 39 quintaux à l'hectare, l'ensemble du pays ne réussit à réaliser, en 1921, qu'un rendement moyen de 6 quintaux. Il fallait un stimulant pour que fût secouée cette torpeur. Lorsque la graine de lin atteignit des prix élevés, l'exportation, qui enregistrait moins de cinq mille quintaux en 1915, quadrupla presque ce nombre en 1921; l'industrie française, privée des filasses qui lui venaient de Russie, fit une forte demande de paille de lin: double profit pour le producteur. La culture du lin se développera donc et se perfectionnera; déjà une société a construit des usines dans la Chaouïa pour fabriquer la filasse.

Une progression semblable a été suivie par le chanvre, cultivé surtout dans le Sud-Est de Marrakech. Mais la sortie des chénevottes et celle de la filasse de chanvre sont interdites, et l'on peut exporter seulement le chénevis. Aussi, alors que le commerce des graines produites par les plantes industrielles s'est élevé en 1920 à près de vingt-cinq millions de francs, celui des tiges n'a dépassé que de peu un million et demi.

Le Maroc ne se contente point de fournir des produits utiles. Un personnage de Mirbeau réclame, au nom du peuple, « du pain et des roses. » Marrakech a son marché de roses. Le Maroc a exporté vers la France, en 1920, 31 507 kilos de roses séchées pour une valeur de près de deux cent mille francs. Il conserve jalousement les fleurs des orangers qu'il cultive surtout autour de Fez et de Marrakech, et la menthe poivrée qui sert à parfumer le thé des indigènes. Mais la racine d'iris grossit le commerce d'exportation et l'origan ou marjolaine prend le chemin de l'Espagne.

En février 1920 s'est constitué à Rabat un comité marocain des plantes médicinales à essence.

La flore spontanée du Maroc comprend de nombreuses plantes dont la teinturerie pourrait tirer parti. Les indigènes les emploient pour teindre leurs tapis. Mais on s'est mis à entreprendre, dans la région de Marrakech, l'expérimentation culturale de la garance; et l'on a exporté sur la France, l'Espagne et les États-Unis des racines de pyrèthres dont le poids a atteint, en 1919, 142 000 kilos. De préférence, c'est le henné qu'on cultive au Maroc, parce que, plante tinctoriale, il est utilisé aussi pour la toilette et pour la pharmacie; on lui a consacré 152 hectares dont chacun produit de 600 à 900 kilos. Aussi, bien que l'Espagne et l'Égypte fournissent le Maroc d'une qualité de henné qu'il ne produit pas, 400 kilos de henné, en 1919, sont-ils allés réparer en France et en Belgique l'irréparable outrage des années.

Il est évident que les statistiques et les constatations qui précèdent, d'ailleurs rébarbatives d'aspect, ne permettent guère de chanter laudes. Mais il importe de ne point perdre de vue que les rendements des cultures européennes n'entrent dans le total que pour 2 pour 100 environ. Depuis que ces chiffres ont été publiés, la culture rudimentaire à laquelle s'en tenaient les indigènes a évolué vers le mieux, et les Européens, plus nombreux, se sont mis à l'œuvre avec une expérience accrue, avec un outillage moderne, avec une énergie laborieuse, décuplée par un optimisme justifié. Les centres indigènes de Sefrou et de Baklil, où l'eau abonde, sont entourés d'une ceinture de jardins, et le visiteur admire, lorsqu'il accède à Fez, des vergers irrigués et florissants. « Il y a moins de onze ans, disait le maréchal Lyautey à une délégation de journalistes alsaciens et lorrains, je me rendais à cheval de Rabat à Fez en huit longues journées sur des pistes à peine tracées, sans rencontrer, dans l'anarchie et l'insécurité qui désolaient alors le pays, un seul hectare cultivé. » L'époque n'est peut-être pas si éloignée où, en dehors des espaces désertiques, on ne rencontrera plus un seul hectare inculte sur le même parcours.

L'ÉLEVAGE

Donc, la culture des terres s'affirme par des résultats visibles et tangibles. Les censeurs chagrins ne désarment pourtant pas.

Pourquoi, murmurent-ils, le Maroc, avec ses cinq millions de terrains de parcours, n'arrive-t-il pas à se classer en bon rang parmi les pays exportateurs de bétail ? Qu'ils envisagent donc d'où l'on est parti, et où l'on est parvenu.

Avant les jours clairs du protectorat, nul grand troupeau n'existait au Maroc : les razzias, les vols, les maladies contagieuses et parasitaires, l'insuffisance de la nourriture, l'insouciance fataliste des indigènes, leur enlizement dans les habitudes ancestrales, en rendaient la constitution précaire et quasi impossible. Le Gouvernement créa et organisa un service de l'élevage. Dans les principaux centres s'installèrent des vétérinaires inspecteurs ; même au delà des limites du protectorat, des groupes vétérinaires mobiles allèrent prodiguer aux animaux des soins gratuits : dans les douars, sous la tente du Cheikh, s'ouvrirent des palabres où, parmi la profusion des tasses de thé à la menthe, l'officier de renseignements, le contrôleur civil, l'inspecteur de l'agriculture et l'inspecteur de l'élevage sollicitèrent les questions, communiquèrent le meilleur de leur science et de leurs expériences.

Une maladie contagieuse se déclare-t-elle ? L'inspecteur accourt dans le centre contaminé et y prend les mesures indispensables. Des tracts en arabe sont distribués qui conseillent l'accroissement des troupeaux, et, dans un langage sympathique et familier, indiquent à l'indigène comment y parvenir à coup sûr : « Construis des abris, constitue des réserves, ne perds ni un brin d'herbe, ni un brin de paille, ni une goutte d'eau, sélectionne les espèces, regarde ce qu'ont fait les Français. » Chaque année, des primes sont attribuées aux éleveurs dans des concours qu'animent des fêtes, des diffas, des fantasias, et que solennise la présence des autorités françaises et indigènes. Enfin, pour encourager l'importation de reproducteurs qui amélioreront par le croisement les races locales, le Gouvernement rembourse aux éleveurs les frais occasionnés par le transport maritime et par les droits de douane. Que d'ingénieuses initiatives, que de mesures généreuses ! Elles ne portent point assez vite leurs fruits ? Mais faut-il donc répéter que, là encore, c'est au colon qu'il appartient de donner l'exemple, et que sa réussite amènera l'indigène à adopter, par intérêt, ses méthodes. Or, les colons, les premiers colons n'en sont encore qu'aux prémices ; encore une fois, le protectorat ne

date que de dix ans, dont cinq de guerre, et la guerre économique n'a point cessé.

Il est malaisé de se rendre exactement compte de l'état du cheptel marocain. Le tertib n'est perçu que sur les animaux sevrés ; les chiffres sont donc incomplets. De beaucoup le plus nombreux est le troupeau ovin ; il compte 6 733 022 têtes. Et son élevage est des plus rudimentaires, des plus précaires. Pendant la sécheresse, les moutons, laissés à l'abandon, dépérissent ; que viennent l'hiver et les pluies, les animaux manquent de nourriture, piétinent dans l'eau, sont assaillis par les maladies parasitaires. Mais c'est l'élevage d'avenir. Le troupeau sera, pour le moins, doublé, grâce à l'exploitation rationnelle des pâturages, grâce aux décrets qui interdisent l'abatage et l'exportation des brebis pleines. La France, à laquelle ne suffit point sa production locale, à laquelle manque l'appoint de la Russie, de l'Autriche-Hongrie, de l'Allemagne, de l'Italie, celui enfin de l'Algérie où le troupeau semble diminuer, trouvera au Maroc les ovins dont le besoin est devenu pour elle si impérieux, sans qu'elle puisse parvenir, pour des causes multiples, à y satisfaire. Aussi, tout le Sud marocain se livre-t-il à cet élevage : des éleveurs européens ont constitué par sélection des troupeaux de premier ordre ; et, parmi les indigènes, les Beni Meskine, les nomades du Tadla ont amélioré leurs espèces, les Beni Ahcen s'enorgueillissent de moutons qui présentent tous les caractères du mérinos et desquels, affirment-ils, les mérinos seraient issus. Le troupeau caprin compte 2 040 304 sujets. Les chèvres grossissent de leur contingent les bandes de moutons dont elles guident souvent la marche. Les Marocains aiment leurs petites chèvres noires dont la chair est par eux préférée à celle du mouton, et dont la peau leur sert de récipient pour la fabrication du beurre ou devient la guerba enduite de goudron dans laquelle le nomade transporte son eau potable. La race bovine doit être améliorée, le troupeau bovin qui ne compte que 1 517 117 têtes, augmenté. Le lait des vaches, peu abondant, est par ailleurs très riche en matières grasses. Les bœufs sont les auxiliaires de l'indigène dans les travaux des champs ; petits dans les régions montagneuses, ils doublent leur poids dans la plaine où la nourriture est plus dense et meilleure, et pourraient fournir un complément non négligeable aux boucheries du midi de la France et

de tout le bassin méditerranéen. Mais il semble que seuls aient chance de réussir les croisements avec la race zébu, sobre, rustique et résistante comme la race marocaine. Enfin, 115 036 sujets seulement représentent la race porcine, le porc étant un animal impur que les Marocains méprisent ; toutefois, sensibles à l'appât du gain, ils l'ont élevé en plus grand nombre lorsqu'il a fallu répondre aux besoins engendrés par la guerre. Mais la courbe de son élevage a de nouveau fléchi, car la concurrence des porcs venus de l'Orient, de qualité supérieure et plus estimée, ne saurait être contrebalancée.

Parmi les animaux qui servent aux transports, l'âne occupe le premier rang avec ses 430 232 représentants. Petit, de couleur cendrée, et non sans élégance, il sert de monture à l'indigène ; c'est lui aussi qui porte les marchandises à vendre vers les souks des grosses agglomérations. Petit est aussi le mulet, surtout animal de bât, qui ravitaille nos postes et nos colonnes, et transporte les marchandises ; on l'emploie aussi aux travaux des champs. Sa compagne la mule, ou plutôt la mule de luxe, richement harnachée, est la plus noble conquête et la plus noble monture des Marocains les plus fortunés ou les plus élevés en dignité. Mais le bon mulet manque au Maroc, et l'administration s'efforce d'améliorer la race en important, malheureusement en trop petit nombre, des baudets catalans. Le Maroc compte moins de soixante mille mulets ; son troupeau camélin n'atteint pas le chiffre de cent mille. Un peu plus, mais insuffisamment nombreux, les chevaux et les juments comptent 143 094 sujets. C'est que le Marocain est un Berbère, et, en somme, un sédentaire ; seul l'Arabe nomade tient au cheval avec lequel il fait corps ; parmi les Berbères, il n'y a que les chefs qui élèvent les chevaux qui, aux jours de fantasia, contribueront à leur succès. Cependant le service des remontes et haras ne néglige pas l'amélioration de la race chevaline ; mais les progrès réalisés, sensibles chez les colons, ne se manifestent pas parmi les chevaux des indigènes.

On ne saurait évaluer le nombre des volailles, qui sont exemptées du paiement du tertib. Au reste, beaucoup d'ennemis déciment les poulaillers, le vautour, le milan, l'émouchet, le renard, le chacal et la belette. La poule marocaine, excellente couveuse, n'est qu'une assez bonne pondeuse, bien que la ponte, grâce au climat sans grands excès, ne subisse que de rares et

brèves interruptions. Cependant, le commerce des œufs pouvait donner lieu à un mouvement si important que, pendant les deux dernières années de la guerre, un consortium se constitua pour ravitailler à des prix modérés les villes marocaines et pour alimenter les marchés français ; il fut supprimé le 1er juin 1921. Ses opérations avaient été fructueuses, si l'on se réfère à l'année 1919 où la vente de plus de huit millions et demi de kilogrammes d'œufs avait rapporté tout près de 45 millions de francs. Depuis le retour à la liberté du commerce, les villes souffrent d'un ravitaillement insuffisant, et les cours restent élevés. Mais le trafic des œufs est considérable, puisque 4 270 000 œufs ont été exportés pendant les six derniers mois de l'année 1921. Il y a là un élément certain de richesse pour le Maroc.

On peut escompter aussi d'importants profits de la vente des autres produits de l'élevage, notamment des laines, des peaux de bœufs, de moutons et de chèvres, du miel et de la cire.

Les laines marocaines sont supérieures aux laines algériennes et tunisiennes, parce que moins jarreuses et moins chargées en sable. On peut même présumer que lorsque la tonte sera plus habile, lorsque le troupeau ovin sera mieux soigné et augmenté, ces laines pourront être opposées sans infériorité marquée aux laines argentines ou australiennes. Mais combien en exportera-t-on ? L'industrie locale absorbe une grande partie de la production pour la fabrication des haïks, des tapis, des djellabas, des couvertures et des matelas. Si l'on accepte le chiffre de 10 millions de kilos par année, la consommation locale en exigerait au moins les trois quarts. De plus, le commerce des laines subit encore les effets de la guerre ; ils sont multiples : les éleveurs ont été arrachés à leurs travaux, les transports ont fait défaut, l'intendance a réquisitionné les laines que les indigènes se sont empressés de dissimuler, entassant des stocks qui se sont avariés ; il a fallu reconstituer des réserves pour que les industries locales pussent être réapprovisionnées suffisamment et régulièrement. Aussi risquerait-on de s'étonner inconsidérément devant les statistiques et de commettre de lourdes erreurs en tirant des conclusions pour l'avenir. Citons les chiffres sans commentaires : l'exportation, en 1917, a atteint son point culminant avec 572 190 kilos de laine lavée et une valeur voisine de 2 millions

de francs; elle descend, en 1920, à un minimum de 54 923 kilos pour une valeur d'un peu plus d'un million.

L'évolution de l'élevage au Maroc, lentement amorcée, procède lentement. Mais on sait où l'on va, et l'on a pu mesurer déjà, à des résultats réels, la qualité de la méthode que l'on applique.

LA VÉGÉTATION FORESTIÈRE

Les étendues marocaines n'appartiennent pas seulement aux terres incultes et aux terres cultivées. La végétation forestière y couvre, dans la zone française, une superficie de 1 500 000 hectares. Et pourtant des officiers, des fonctionnaires ou des commerçants ont pu, après avoir séjourné plusieurs années au Maroc, affirmer sans parti pris que le Maroc manquait d'arbres. La raison de l'erreur est simple : les massifs forestiers se dressent en dehors des grandes voies de communication et forment des agglomérations isolées.

La zone sud-littorale, comprise à l'intérieur des limites des régions de Rabat, de Kénitra, de la Chaouïa, est la région du chêne-liège; ainsi la Meseta marocaine, la contrée où l'agriculture est la plus riche, porte aussi de belles frondaisons qui s'étendent sur 350 000 hectares, et dont le massif le plus important est, avec ses 137000 hectares, la vaste forêt de la Mamora. Ces forêts, décimées par des exploitations abusives et ravagées par des incendies, volontaires ou non, ont dû être repeuplées et régénérées par recépage. Le bois lourd du chêne-liège donne un excellent charbon qui approvisionne les villes de Rabat, de Salé, et de Kénitra; le liber des arbres qui dépérissent alimente en tanin les tanneries locales; mais la véritable richesse sera constituée par l'exploitation de l'écorce, liège mâle et liège femelle, le premier employé à l'emballage des fruits et des légumes destinés à l'exportation, à la construction, après avoir été aggloméré avec des minéraux ou des produits végétaux, aux installations frigorifiques, à la fabrication du linoléum. Le second, encore inexploité, puisqu'il n'est exploitable que neuf ans après démasclage de l'arbre et que les travaux ont commencé seulement en 1914, arrivera sur le marché européen au moment où les stocks seront épuisés, et y prendra une place importante.

La zone du moyen Atlas est celle du cèdre, l'arbre des altitudes, qui s'élève sur 150000 hectares, du pays des Beni-Ouaraïn et des Riata au pays de Tadla; mais cette zone est encore insoumise pour la majeure partie; dans la portion qu'on a pu livrer à l'exploitation, le bois a servi pour les menuiseries, les charpentes et les plafonds de Fez et de Meknès, et a été demandé depuis la guerre par les entrepreneurs de constructions européennes. La zone du grand Atlas se couvre principalement de thuyas, qu'accompagnent des chênes verts, sur 200000 hectares environ. De coloration rouge ou brune, le thuya ou arar est utilisé par les indigènes et pour leurs charpentes et pour le travail des jolis meubles qu'ils vendent à Salé, à Rabat, à Mogador; mais on en extrait aussi une résine, qui est la gomme sandaraque, et qui, article d'exportation, sert à la préparation des vernis blancs. Le chêne vert, dont le bois lourd fournit un excellent charbon, est employé avec succès pour le charronnage; on a essayé de l'utiliser pour les traverses de chemins de fer; mais le chêne zéen, hôte des vallées ou combes à sol profond, lui est préférable. Enfin, l'arganier épineux toujours vert, assez semblable d'aspect à l'olivier, s'étend sur les régions de Mogador, d'Agadir et sur le bassin du Sous tout entier, couvrant une superficie qui dépasse sans doute 400000 hectares. Les troupeaux de ces régions se nourrissent exclusivement de sa drupe et de ses feuilles; les indigènes sont très friands de l'huile qu'ils en tirent; son bois, qui fournit un très bon chauffage et un excellent charbon, serait parfait pour l'ébénisterie. Les chênes zéens, les genévriers, les pins, le tizra ou sumac, arbuste très riche en tannin, complètent les essences forestières du Maroc. Ce sont autant de richesses qui doivent devenir productives. Le service forestier a mis fin aux destructions, créé des travaux de défense contre les incendies, ouvert des chemins, installé des postes forestiers, régénéré les peuplements, émasclé les chênes-lièges. Actuellement, 300000 hectares de forêts sont répartis entre les diverses exploitations forestières en régie, à la tâche ou par adjudication. Les recettes n'étaient que de 192524 francs en 1915; elles se sont élevées à près de trois millions de francs en 1920. Ce n'est d'ailleurs qu'un début.

LE SOUS-SOL

Après le sol, le sous-sol. Comme l'agriculture, l'industrie minière doit pourvoir à des besoins essentiels de l'homme. Que peut-on attendre du sous-sol marocain? Les prospections ont signalé des gîtes de manganèse dans le Nargueschoum et à Djorf el Youdi, au Sud d'Oudjda, du manganèse et du plomb dans le djebel Bou Arfa, au Nord-Ouest de Figuig, de l'étain dans la région d'Oulmès, du fer à Camp-Boulhaut et à Sokhrat el Djaja, de l'or et de l'argent à Moulay bou Azza, du plomb dans les Rehamna, du plomb et du cuivre dans les Zaers. En divers points, il existe des gîtes secondaires de fer, et l'on rencontre du cuivre au Sud de Marrakech.

Quant au charbon, on n'en a relevé que des traces insignifiantes ; et l'on ne saurait guère s'arrêter, non plus, aux minimes résultats qu'ont donnés d'importantes recherches de pétrole. L'inventaire est pourtant séduisant ; mais correspond-il à de véritables trésors cachés? Il paraît prudent de se réserver. Mais très digne d'attention est la découverte du gisement de phosphates d'El Boroudj Oued Zem, qui s'étend sur 80 kilomètres Est-Nord-Est — Ouest-Sud-Ouest, et sur 50 kilomètres Nord-Nord-Ouest — Sud-Sud-Est ; l'épaisseur des couches varie de 20 à 50 mètres ; les teneurs en phosphates sont de 72 à El Boroudj, de 78 à Oued Zem. Aussi, après que le service des mines, de novembre 1917 à février 1918, eut opéré ses forages, l'office des phosphates s'empara-t-il immédiatement des chantiers. Vers El Boroudj convergèrent tous les regards de ceux qui ont à cœur l'avenir marocain et l'orientent vers ses destinées ; une ligne de chemin de fer fut dès lors projetée ; car il importait de ne point différer l'exploitation des gîtes dont le tonnage reconnu est d'environ un milliard de tonnes, et qui constituent un élément certain de la richesse marocaine.

L'INDUSTRIE

Alors qu'au moment de l'inauguration du protectorat, l'agriculture et l'élevage, tout primitifs qu'ils fussent, marquaient une prospérité relative, l'industrie, tout à fait rudimentaire, ne suffisait aux besoins de la population que parce que

ces besoins étaient très faibles. Ni installations, ni outillage; pas de ports sur une côte inhospitalière, pas de routes, pas d'ouvriers pour édifier des bâtiments, pour utiliser un matériel industriel, pour le réparer. On allait donc répondre aux nécessités à mesure qu'elles s'imposeraient; à chaque jour suffirait son œuvre; des battements d'ailes avant l'essor. Les premiers établissements, assurés de la matière première, furent deux minoteries, autant de briqueteries; le souper et le gîte. On en était là quand éclata la guerre. Mais personne ne pouvait imaginer que la guerre pût arrêter un mouvement du général Lyautey, quel que fût ce mouvement : il avait déclaré qu'un chantier vaut un bataillon. Les travaux publics s'exécutèrent, des industries naquirent, destinées à satisfaire aux besoins locaux et aux besoins accrus de la métropole. En 1917, il existait à Casablanca dix-sept établissements d'alimentation, huit entreprises de construction, cinq maisons d'industrie du bois, trois imprimeries; dix-huit millions de capitaux y étaient engagés, 1 200 ouvriers y travaillaient. A peine l'armistice était-il signé que se portait vers l'industrie un afflux de capitaux. C'est que le pays commençait à être aménagé; le port de Casablanca, de jour en jour, se développait, offrant aux navires un havre chaque jour plus sûr : d'autres ports s'amélioraient; sur des routes praticables les automobiles se hâtaient vers les marchés de l'intérieur; le chemin de fer à voie étroite qui reliait aux ports les centres les plus importants, tempérant ses exigences stratégiques, s'offrait aux voyageurs et aux marchandises; la main d'œuvre ne mesurait ni le nombre ni l'importance de ses services.

Entre 1918 et 1921, l'industrie marocaine a réalisé dans son ascension une étape qui ne doit laisser subsister aucun scepticisme. En trois ans, les capitaux engagés quintuplent, passent de 35 à 180 millions, le nombre des établissements, de 157 monte à 260; le personnel ouvrier, accru des deux cinquièmes, est formé de quatre mille travailleurs; enfin, la force motrice qui actionne les usines double le nombre de ses chevaux-vapeur, qui atteint quatorze mille. Et qu'on n'ergote pas sur ces chiffres. Ils sont inférieurs à la réalité, parce que le recensement a négligé les établissements disséminés dans le bled.

Parmi les établissements industriels, les usines électriques ont surtout pour objet l'éclairage des villes; mais un rôle considé-

rable leur est réservé comme génératrices de force. En effet, il est impossible de faire fond sur le charbon et sur le pétrole dont l'importation, d'ailleurs précaire, serait si onéreuse que le prix deviendrait presque prohibitif. Mais le Maroc possède en abondance la houille blanche. Un syndicat s'est constitué pour inventorier et utiliser les ressources hydrauliques ; il projette l'installation d'une première usine hydro-électrique, dont les études sont très avancées. Déjà l'on peut prévoir que les industries locales ne tarderont pas à être pourvues de leur force motrice, et que seront actionnées des industries de transport, celle des tramways devenant indispensable dans les villes modernes qui s'étalent sur de très vastes superficies.

Soixante millions de capitaux ont été consacrés aux industries alimentaires. Dans un pays agricole, il s'imposait que les produits du sol fussent utilisés et les aliments de première nécessité élaborés. Une quinzaine de grosses minoteries, une vingtaine d'établissements de moindre importance, enfin des moulins qui procèdent à la mouture indigène se partagent les céréales. Mais le sol n'arrive pas toujours à répondre à leurs exigences, et ces usines réclament à juste titre que la production soit intensifiée, le bled conquis, le chemin de fer achevé. Une quinzaine d'usines de pâtes alimentaires sont actuellement suffisantes; mais il ne manquera pas de s'en créer d'autres dans un pays où la culture du blé dur est la plus répandue. Des huileries européennes ont été installées dans les régions des olivaies; la plus importante est, à Demnat, l'huilerie du Moghreb; mais il existe aussi de nombreux moulins indigènes et des presses en plein vent.

Dans un pays où l'élevage se développe, la nécessité s'imposait de construire des abattoirs modernes. Celui de Casablanca peut être offert en exemple. C'est à la fois un établissement municipal et un établissement industriel. L'établissement municipal, ouvert le 1er juin 1922, comprend des parcs de comptage et un service sanitaire, des marchés pour le gros et le petit bétail, un bâtiment pour les services administratifs, des abattoirs proprement dits, des annexes formées par un atelier pour la fonte des suifs et une halle aux cuirs, un bâtiment pour l'équarrissage et une fourrière pourvue de quatre-vingts cages cimentées, d'un lazaret et d'un four crématoire. L'établissement industriel produit la farine de sang, la farine de viande, la

gélatine et la graisse. On a donc, au Maroc, l'esprit pratique, on voit grand, et l'on prévoit. A Fedhala, une usine frigorifique fabrique la glace, réfrigère le poisson, conserve les œufs, prépare et conserve les viandes. Des établissements de salaisons, des biscuiteries, des entreprises vinicoles, des fabriques de glace, de limonade et de sirops complètent la liste des industries alimentaires.

L'aménagement du pays nécessite la construction d'immeubles, de voies ferrées, de centres de colonisation. Dix-sept établissements fabriquent la chaux, le ciment et les carreaux de ciment. Quinze briqueteries, auxquelles il faut d'ailleurs ajouter un grand nombre de petites installations, représentent un capital de trois millions. Enfin, il existe quatre marbreries, une fabrique de céramique, une fabrique de poterie en ciment.

L'industrie du bois est représentée par 52 établissements; parmi eux, sept scieries ont installé leurs usines les plus importantes en pleine région forestière.

Faut-il mentionner l'industrie métallurgique? Le nombre des usines est faible : 13; celui des ouvriers, infime, 180. Mais l'industrie automobile, dont les garages et les ateliers de réparation s'élèvent dans les principaux centres, représente un capital de plus de 17 millions. Les autres industries, toutes spécialisées dans un genre de travail ou de fabrication, n'ont encore drainé qu'un capital d'une douzaine de millions. Enfin, une usine de superphosphates, la première qui se soit consacrée aux produits du sous-sol, livrera sous peu au commerce une quantité annuelle de 240000 tonnes.

Voilà ce qui a été fait en dix ans, dans un pays qu'il fallait pacifier, alors que la guerre mondiale paralysait les efforts, alors que sévissait la crise économique qui suivit les hostilités et qui n'est point encore apaisée.

LE COMMERCE

Le sens commercial manquait totalement aux indigènes. Producteurs, ils ne sont pourtant pas restés indifférents à la hausse des cours, et l'esprit de lucre s'est développé en eux; et, d'année en année, ils ont fini par comprendre mieux que, pour arriver à l'aisance, sinon à la fortune, il faut produire, transporter et offrir. Aussi le commerce intérieur s'est-il considéra-

blement développé au cours de ces dernières années. De vastes entrepôts, ou fondouks, se sont ouverts dans les ports ou dans les grandes villes de l'intérieur : Fez, Meknès, Marrakech ; les intermédiaires s'y approvisionnent en même temps que dans les grands magasins des Européens ; ils vont revendre aux acheteurs du bled, ou bien sur les marchés ou souks, ou bien dans le bled même où parfois les affaires se traitent sur place, achats et ventes. Les marchés se tiennent une fois par semaine à jour fixe en un lieu d'accès facile pour les diverses fractions d'une même tribu. Les indigènes y offrent leur grain, leur bétail, la paille, la laine, les peaux ; ils y font l'acquisition du sucre, des cotonnades, des bougies, des babouches, du sel, des nattes, des cordes. Le montant annuel des transactions dans ces souks n'est pas inférieur à 225 millions de francs, et, en 1921, les droits perçus par le Trésor lui ont procuré la somme appréciable de neuf millions. Des petites villes, parce qu'elles occupent une situation favorable pour ces transactions, se sont développées parmi des régions fertiles ; le Souk el Arba du Gharb a atteint le chiffre de 1 800 000 francs ; dans les Doukhala, le Souk el Tleta (le marché du mardi) de Sidi ben Nour accuse un chiffre de transactions de 2 500 000 francs. Enfin, pour ne citer qu'une grande ville, Marrakech, le Souk el Khemis (le marché du jeudi) où fréquentent les Marocains du Sous, du Haouz, du Tafilalet et de l'Atlas, y a donné lieu à des affaires qui, en 1921, sont estimées à 35 500 000 francs, permettant à la capitale du Sud un trafic d'exportation de 20 millions de francs.

Au reste, l'administration du protectorat manifeste ici encore sa volonté d'aboutir. Elle a créé un service central du commerce et de l'industrie dont les offices économiques de Casablanca et de Rabat et les bureaux économiques de Meknès, de Fez, de Marrakech et de Safi sont les émanations et entretiennent des relations directes avec des chambres de commerce et d'industrie, qui comprennent depuis 1919 des sections indigènes.

Le commerce extérieur ne peut traduire son activité qu'en se hérissant de chiffres. Deux pourraient suffire. En 1912, la valeur des transactions était, pour la zone française, de 178 millions environ ; en 1920, elle s'est élevée à 1 milliard 270 millions environ. Abstenons-nous de commentaires, parce qu'on pourrait insinuer que l'inflation des prix entre pour une part incontestable dans cette formidable augmentation. Mais appe-

lons à la rescousse deux statistiques moins contestables : un tonnage qui était de 368 591, en 1912, passe à 552 875, en 1920, et, seulement pour les ports, à 802 981, en 1921.

Toutefois, la comparaison entre les importations et les exportations ne laissera pas d'inquiéter. Certes, les exportations, qui étaient, en 1912, de 67 080 383 francs, ont augmenté, en 1920, d'un peu plus de 200 millions. Mais la vie quadruplée expliquerait en partie cette augmentation, et, de leur côté, les importations sont sept fois plus considérables en 1920 qu'en 1912, passant de 110 657 340 à 1 000 474 464 francs. La balance commerciale n'est assurément pas à l'avantage du Maroc. Mais elle est évidemment faussée par la présence du corps expéditionnaire, de même que le budget du Maroc est faussé par les fonds d'emprunt. D'ailleurs, tant que le Maroc en sera à sa période de formation, il restera tributaire des autres. C'est un pays neuf qui a besoin de s'outiller économiquement en vue d'une consommation qui, un jour prochain, sera reproductive; c'est un pays qui, démographiquement, s'accroît. Il dépense donc en ce moment plus qu'il ne produit. Mais, quand son agriculture, son élevage et ses richesses extractives auront doublé leur production, et il n'est pas niable que sur les terres actuellement cultivées les rendements peuvent être accrus de 30 ou de 40 pour cent, et il n'est point niable non plus que l'élevage et les cultures industrielles n'en sont encore qu'aux tâtonnements et l'exploitation des phosphates aux premiers pas, le Maroc, où tous sont animés de patience et de confiance, où le labeur est continu, où l'esprit d'initiative marque partout son ingéniosité et sa hardiesse, prendra un essor définitif.

Sans s'hypnotiser sur les chiffres, il suffit, pour comprendre et pour prévoir, de considérer les produits importés et les produits exportés. Qu'importe le Maroc? Des produits nécessaires à l'alimentation, sucre, thé, riz, café, vins, alcools, bière, viandes salées ou conservées, fromages, beurres; des produits nécessaires au ménage : bougies, savons, articles en fer battu, en fer-blanc, en fer émaillé, en aluminium, articles de quincaillerie; des produits nécessaires à l'habillement : tissus de coton, draps, soieries; des machines de toute sorte, moteurs, machines-outils, machines à coudre; des matériaux de construction; du pétrole, de l'essence, de la houille. Le service du commerce et de l'industrie publie une liste d'objets importés dont l'énumé-

ration surprend et amuse : confitures, chocolat, biscuits, fourneaux de cuisine, horlogerie, pianos, jouets, parasolerie, imperméables.

Le Maroc exporte presque exclusivement, puisqu'il est encore un pays presque exclusivement agricole, des produits naturels ou des produits et des déchets d'animaux : céréales, — blé, maïs, orge surtout, — par centaines de mille tonnes, légumineuses, graines, laines, œufs, peaux. Ajoutons les amandes, les gommes, quelques articles manufacturés, babouches de Fez, de Salé, de Marrakech, haïks de Fez, des objets en cuir, en cuivre, en sparterie.

Mais le pays évolue. On le voit progresser, on sent l'effort, on peut apprécier la valeur des mesures édictées ou appliquées; on peut prévoir, on peut prédire. Quelques années encore, et la France recueillera les bénéfices intégraux de son action économique. Sa part dans le commerce marocain n'est encore que de 63,09 pour 100. Mais les fabricants français ne se sont-ils pas trouvés, au lendemain d'une guerre épuisante, dans l'incapacité de répondre à la demande marocaine? De plus, toutes les Puissances, sauf l'Allemagne, ne jouissent-elles pas de l'égalité économique pour l'entrée de leurs marchandises? Enfin, les marchandises marocaines n'ont-elles pas cédé à l'attrait du change élevé de certains pays? Période d'évolution, période de transition. Demain, le Maroc travaillera pour son plus grand profit en travaillant pour le plus grand profit de la France.

LA MISE EN VALEUR

Il ne s'agit vraiment que d'une mise en valeur. Nous avons enregistré les progrès accomplis en ce qui concerne l'agriculture et l'industrie et leurs résultats réconfortants. L'aménagement des ports, la construction des routes et des chemins de fer contribueront à réaliser une prospérité totale.

En 1912, le Maroc apparaissait comme un pays fermé à toute pénétration commerciale. Une côte sans caps et sans golfes, des brisants, des estuaires interdits par une barre, des tirants d'eau insuffisants; le débarquement possible, après une attente qui durait quelquefois plusieurs semaines, seulement si l'on avait recours à de grossières barcasses; point de quais, point de grues; des chemins malaisés, défoncés, où

le cheval, la mule ou le chameau posaient avec crainte un sabot mal assuré ; il y avait là de quoi faire hésiter les plus entreprenants.

Pourtant, il existait des ports, Rabat, Casablanca, Mazagan, Safi, Mogador, où venaient s'approvisionner des caravanes. Il fallait les mettre à même de vivre d'une vie intensifiée, et d'être utiles en contribuant à la richesse générale. Avant tout, il fallait discerner parmi eux le port le mieux situé et le plus apte à recevoir les paquebots et les cargos de fort tonnage. Casablanca s'imposait. Les travaux y commencèrent dès 1913. Actuellement, la grande jetée-abri qui protège le port contre la houle de l'Ouest est achevée sur dix-huit cents mètres, c'est-à-dire aux trois quarts ; et l'on pousse activement les travaux d'une jetée transversale qui achèvera la fermeture. Les navires n'ont déjà plus rien à redouter des tempêtes ; le port est outillé, les magasins, les grues de déchargement abondent ; quais et terre-pleins se développent ; un quai de 275 mètres permet la manutention quotidienne de 2000 tonnes de marchandises ; deux ou trois môles, en eau calme, permettront l'accostage aux navires calant jusqu'à douze mètres. Quatre mille ouvriers s'affairent, ruche bourdonnante ; en 1921, ils ont manutentionné plus de 400000 tonnes de marchandises ; sans qu'on tienne compte des phosphates, Casablanca suffira sous peu à un trafic annuel de 1500000 tonnes.

Mais Casablanca ne pouvait desservir utilement Fez et Méknès. On s'avisa d'aménager un port sur le Sebou, navigable en toute saison, et dont l'estuaire est imposant ; la petite casbah de Kénitra deviendrait, à 17 kilomètres dans les terres, une ville et un port de commerce. Trois cent vingt mètres de quais le long du Sebou permirent aux bateaux dont le tirant d'eau n'était pas inférieur à quatre mètres, et la longueur à quatre-vingt-dix, d'accoster à Kénitra. On ne s'en tiendra pas là : le fleuve sera endigué à son embouchure ; la région du Gharb pourra déverser ses produits sur des quais et des appontements dont le développement se poursuit méthodiquement. Plus de 170000 tonnes ont été manutentionnées en 1921.

La distance sembla trop considérable entre Casablanca et Kénitra. Pourquoi la ville impériale de Rabat, se substituant à Salé, repaire des corsaires d'antan, aurait-elle dédaigné de se transformer en port de commerce ? Deux jetées convergentes y

assureront un abri à tous les navires. Et pourquoi aurait-on négligé de tirer profit de la situation du petit port de Fedhala, à 25 kilomètres au Nord de Casablanca, qui, abrité contre la houle par un promontoire rocheux que prolongent des îlots, pouvait servir d'annexe à Casablanca, port principal ? La construction d'une digue a relié la terre aux îlots. Les pêcheurs peuvent débarquer dans un havre sûr les produits de leur pêche ; des usines de conserves se sont installées à Fedhala.

Mazagan et Safi constituaient depuis longtemps les débouchés des fertiles terres à blé des Abda et des Doukhala. Mais il semble que le voisinage de Casablanca rendait inutiles des travaux trop considérables à Mazagan ; on se contenta d'aménager un bassin et des quais pour les barcasses et d'exécuter des travaux qui permissent d'entrer aux caboteurs. Ainsi, Mazagan a pu, en 1921, manutentionner plus de 100 000 tonnes de marchandises. Quant à Safi, il est considéré comme devant devenir le grand port du Sud ; une jetée y est en cours d'exécution derrière laquelle s'abriteront les barcasses ; lorsqu'elle sera prolongée, les plus gros navires pourront s'amarrer en eau calme. Malgré la précarité des moyens, 150 000 tonnes ont été manutentionnées à Safi en 1921.

Enfin Mogador, pourvu d'une assez bonne rade, a vu s'aménager un bassin à barcasses ; et Agadir renaîtra bientôt à la vie maritime, puisque dix millions lui sont réservés sur l'emprunt marocain.

Tout le littoral de l'Atlantique a été pourvu de phares puissants dont les rayons portent à cinquante kilomètres en mer. L'entrée de Casablanca, de Mazagan, de Safi, de Mogador, est devenue sans péril ; un phare est projeté près d'Agadir. D'autres feux éclairent l'entrée des ports et l'embouchure des fleuves.

On peut donc aborder au Maroc et s'y abriter. Comment peut-on circuler ? Le sol, dur en été, devient boueux sous les pluies d'octobre. Lorsque nos troupes avançaient, elles devaient s'ouvrir des pistes aux cahots desquelles les automobiles ne résistaient pas. De toute urgence, il fallait s'atteler à une besogne que les nécessités de la pacification rendaient impérieuse. Une route régulière unissait Casablanca à Rabat ; mais il importait qu'on pût accéder aux villes de l'intérieur, assurer le transport de troupes et du matériel, faciliter les relations commerciales. Le général Lyautey appela à la construction d'un

réseau de plus de deux mille kilomètres techniciens, territoriaux et indigènes ; ce sont 2 700 kilomètres de bonnes routes qui s'offrent, en 1922, à la circulation des automobiles légers et des camions lourds : résultat étonnant, prodigieux. Une route de 700 kilomètres va de Casablanca à la frontière algérienne, dotée de travaux d'art, ponts de pierre, viaducs, ponts en béton armé, ponts suspendus, par Rabat, Meknès, Fez, Taza et Oudjda. La route de Rabat à Tanger par Kénitra et Souk el Arba est terminée dans la zone française. D'excellentes routes relient Marrakech aux ports de Casablanca, Mazagan, Safi et Mogador. Sur ces voies principales s'amorcent des routes secondaires.

Ainsi, la route a précédé le chemin de fer ; elle reste pour lui une concurrente à notre époque de transports automobiles ; mais les camions usent vite la route. Et le chemin de fer s'imposait, d'abord parce qu'il transporte beaucoup plus de marchandises que le camion, ensuite parce qu'il est le grand agent du progrès politique, économique, matériel et moral.

Les Allemands ne l'ignoraient pas, et lorsqu'ils s'aperçurent que la conférence d'Algésiras tournait contre eux, ils s'efforcèrent d'obtenir du moins et exigèrent, dans l'accord franco-allemand de 1911, que la France fît construire seulement des lignes militaires réservées aux troupes d'occupation. Avant qu'elle fût autorisée à procéder à l'établissement de lignes commerciales, il fallait que fût achevée la ligne Tanger-Fez qui ne fut concédée qu'en 1913 à une compagnie franco-espagnole. L'administration de la guerre dut donc, sous l'œil des représentants de l'Allemagne, procéder uniquement à l'installation des voies militaires de $0^{m},60$, dont les premiers travaux avaient été commencés en 1911. Il n'y avait plus à se préoccuper des besoins commerciaux présents ou futurs ; le chemin de fer suivit nos colonnes. La guerre écarta l'Allemagne de l'horizon marocain, et, dès 1916, on procéda à l'exploitation commerciale des voies militaires. On se heurta à l'insuffisance du matériel ; de plus, on ne put, à cause des rampes et des courbes, former que des trains légers ; des interruptions dans le réseau empêchèrent l'échange des wagons et des locomotives. Ce n'est qu'après l'armistice que le matériel vint. Au même moment, le réseau commença à se compléter. Depuis 1915, Oudjda était reliée à Taza ; malgré des difficultés considérables, Taza, en juillet, fut reliée à Fez. De Kénitra, on avait d'une

part atteint Rabat en 1912, d'autre part Meknès en 1913, Fez, en 1915. La même année, Rabat et Casablanca étaient reliées. C'était là comme un réseau Nord-marocain. Il fallait aller vers le Sud. Une voie, partant de Casablanca, atteignit Ber Rechid, bifurqua vers Oued Zem en 1917, vers Ben Guerir en 1918 ; enfin, de Ben Guerir, elle s'avança en 1920 jusqu'à Marrakech. D'autres voies s'embranchèrent ici et là ; l'une d'elles va de Guercif, vers la Haute-Moulouya, jusqu'à Oulad el Hadj ; une autre, de Meknès, joint Aïn-Leuh, centre forestier.

Sur ces 1 200 kilomètres de voies exploitées, l'exploitation ne devint vraiment commerciale qu'en 1920. Depuis cette époque, secondée par le trafic sur la route, elle a suffi aux nécessités locales. Les voyageurs de première classe occupent de petits cars à essence dénommés « draisines » avec lesquels on réalise une vitesse de 35 kilomètres à l'heure ; les indigènes se contentent de 15 ou de 20 kilomètres et de trains inconfortables où ils s'entassent sur les bâches ou sur les toits des wagons ; mais ils voyagent à prix réduits. D'ailleurs, on ne voyage que le jour, mais l'on trouve, aux points d'arrêt, des buffets et des hôtels.

On ne saurait guère se rendre compte de l'accroissement du commerce intérieur en consultant les chiffres publiés par la direction des chemins de fer, puisque les caravanes, les automobiles et les camions drainent une grosse partie de ce commerce. Le trafic commercial enregistre en 1920, 56 659 410 voyageurs-kilomètres et 12 341 233 tonnes kilométriques ; pour le premier semestre de 1921, 43 706 084 voyageurs-kilomètres et 5 712 136 tonnes kilométriques. Les déplacements sont donc beaucoup plus nombreux ; et, de plus, en ce qui concerne les marchandises, le second semestre accuse toujours un trafic plus intense que le premier. Ajoutons qu'en 1922, on comptait sur le transport de cent mille tonnes de phosphates. L'indice commercial de transport, tout incomplet qu'il soit, est donc encourageant.

Mais l'exploitation de la voie étroite est très onéreuse. Même en ne tenant pas compte de l'amortissement du capital engagé, les dépenses sont trois fois plus élevées que sur les voies normales des chemins de fer algériens. Il fallait donc en venir à la construction du réseau à voie normale ; le bon sens eût suffi à l'imposer : n'était-il pas plus indispensable encore qu'en Algérie où les régions peuplées et fertiles ne sont pas, en

somme, très éloignées du littoral? Et n'importait-il pas d'exploiter au plus vite les richesses du sol? Le Gouvernement du protectorat hésitait devant l'énormité des capitaux à obtenir. On n'irait donc que graduellement. En attendant, la voie étroite serait utilisée au mieux des intérêts du pays.

Les traités imposaient la construction de la ligne Tanger-Fez. Son tracé en zone française atteint 205 kilomètres, exactement les deux tiers de la longueur totale. Il fallut s'incliner. Les travaux sont en cours.

Pour construire le nouveau réseau, il était nécessaire de s'inspirer des nécessités économiques et des nécessités géographiques. Mais, à tout prendre, le réseau à voie étroite répondait assez bien à cette conception. La transversale Kénitra-Oudjda ne pouvait être modifiée qu'autant que le terrain y contraindrait : elle relie le Maroc à l'Algérie, elle unifie nos possessions de l'Afrique du Nord. De même, la ligne Kénitra-Rabat-Casablanca, complément nécessaire de la première, était exigée pour l'indispensable liaison de nos ports. On construirait une ligne de Kénitra à Souk el Arba pour que, de Tanger, la ligne Fez-Tanger étant achevée, les trains rapides pussent être dirigés de Souk el Arba vers Casablanca. Enfin, il fallait, par Settat, atteindre à Oued Zem la région des phosphates, et par Settat encore, s'avancer jusqu'à Marrakech. Tel fut donc le premier programme d'ensemble, que le Maroc s'efforce en ce moment de réaliser. Mais déjà l'on pense à relier Marrakech à Safi, Safi à Casablanca, Mazagan à Marrakech et Marrakech à Casablanca. Et l'on rêve déjà des voies transcontinentales, Paris-Dakar, Paris-Tchad-Congo-le-Cap.

Du programme primitif, la guerre a interdit la réalisation. Mais, en décembre 1919, le Maroc fut autorisé à exécuter par ses propres moyens les lignes de Kénitra-Petitjean et Casablanca-Rabat. C'est un tronçon Kénitra-Rabat auquel on accorda d'abord tous ses soins, parce qu'il était nécessaire d'amener aux jetées de Rabat et de Kénitra les pierres qui étaient tirées des carrières de Bou Knadel. En juin 1920, le protectorat obtint du Parlement le vote d'une convention passée avec un groupe financier et qui ressemble à une régie intéressée. Ce fut le signal du déclenchement d'une activité de bon augure sur la ligne Casablanca-Rabat-Kénitra-Petitjean, sur la ligne Casablanca-Marrakech, mais dans la direction d'Oued Zem tout

d'abord, où tant d'espérances sont fondées sur les gisements phosphatiers, et où l'on pense arriver en 1924. Entre Rabat et Fez, la mise en exploitation est imminente. Quant au réseau tout entier, on escompte qu'il sera construit sur 870 kilomètres au bout de six ans au moins, de dix au plus, suivant les sommes que procureront les emprunts. Le cœur du réseau battra à Casablanca où l'on a conçu grand; Rabat sera traversée par un souterrain de 1 200 mètres. On a prévu, le charbon étant cher, l'électrification de certaines lignes, et on étudie l'installation d'une centrale thermique et d'une centrale hydraulique.

Pour développer les relations économiques entre le Maroc et la métropole, le Gouvernement du protectorat a créé un office permanent de renseignements dont les services, installés en 1913 à Paris, au Palais-Royal, fonctionnent rue des Pyramides depuis 1918. Sa mission est de centraliser et de mettre à la disposition du public les renseignements de toute nature concernant les productions du Maroc, de documenter les habitants du Maroc sur les marchés français et étrangers, de faire connaître, par l'intermédiaire des Chambres de commerce, des groupements professionnels et de la presse, les ressources du Maroc, enfin d'organiser la participation du Protectorat aux expositions, foires et concours qui se tiennent en France et à l'étranger. Cet organisme n'est pas purement administratif; il vit, il agit, animé d'un esprit de réalisation. Il trouve des auxiliaires dans des offices régionaux que le Protectorat subventionne à Marseille, à Lyon et à Bordeaux.

Chaque année, depuis 1916, le Maroc a élevé son stand dans les foires de Bordeaux, de Lyon et de Paris. Il a participé à l'exposition universelle de Gand en mai 1913, à l'exposition internationale de Lyon en juillet 1914; il participa à l'exposition de Strasbourg en 1919, à celle de Marseille en 1919, afin d'y montrer, en même temps que les réalités, les possibilités marocaines. Au printemps de 1917, le Maroc a exposé au pavillon de Marsan ses arts indigènes, et, en 1919, ses tapis de haute lisse, ses poteries, ses armes niellées et ses enluminures. Le Gouvernement du Protectorat a sollicité les acheteurs vers son exposition franco-marocaine de Casablanca en 1915, « l'exposition de combat » qu'honorèrent douze cents exposants métropolitains, vers ses foires de vente de Fez en 1916, de Rabat en 1917; le succès fut décisif.

Non seulement le Protectorat attire les commerçants; mais convaincu que le tourisme constitue un des éléments de la prospérité économique, il fait appel aux touristes, qui peuvent être des commerçants ou des colons de demain. Chaque jour, une compagnie aéronautique relie Toulouse à Casablanca, où abordent les paquebots de Marseille et de Bordeaux; de nombreuses entreprises d'automobiles offrent leurs autos-cars ou leurs limousines de luxe aux visiteurs d'un pays dont les efforts du Club alpin français, du Touring Club de France, de la Société de géographie du Maroc, de la Compagnie générale transatlantique et des groupements touristiques régionaux facilitent peu à peu l'accès. Le Maroc offre des spectacles pour tous les yeux : ceux de la montagne frangée de neige et ceux de la mer frangée d'écume, la Chaouïa, cette Beauce, la plaine de Marrakech, cette Provence, l'agitation frénétique des fêtes arabes et l'intimité mystérieuse des agglomérations indigènes. Le passé musulman ressuscite dans les monuments, le passé romain ressurgit dans les ruines. Enfin, le visiteur s'émerveille à l'aspect des villes : Casablanca, « la ville qui pousse, » jaillissant du sol tout armée, Marrakech dressant au milieu d'une nature idyllique ses murailles rouges hérissées de tours carrées, Rabat et Salé, les blanches cités jumelles rajeunies et fleuries, Meknès, le Versailles africain où les pèlerins accourent, Fez mystérieuse, émouvante et tragique; Taza, qui brave l'Atlas, Oudjda, cité des eaux vives et des jardins frais.

Le Maroc vit; il aspire à une vie plus intense et plus féconde. Tel un adolescent, en qui bouillonnent mille désirs, et qui n'a point su prendre conscience encore des mille ressources de sa force malhabile et de son intelligence dispersée, requiert l'expérience et la direction affectueuse d'un tuteur intéressé à ses progrès; tel le Maroc attendait, pour accomplir ses destinées, un protecteur et un guide qui eût confiance dans ses possibilités, et qui, pour lui, vît grand. La France est venue. Le Maroc, qui n'en est plus seulement aux promesses de boutons gonflés de sève, fleurira merveilleusement.

José Germain.
Stéphane Faye.

L'HOMMAGE DE TOLÈDE A MAURICE BARRÈS

Tolède célèbre aujourd'hui la mémoire de Maurice Barrès. C'est un événement dans l'histoire des rapports entre nations. Car il y a, croyons-nous, dans la fête de ce jour, beaucoup plus que dans tant de fêtes qu'on serait tenté de lui comparer. Relisons l'appel que lançaient, au début d'avril, à l'Ayuntamiento de Tolède, un certain nombre de personnalités éminentes, qui représentent « les diverses familles spirituelles » de l'Espagne :

« On a le droit d'affirmer, y est-il dit, que le regard du voyageur français a ajouté des valeurs nouvelles à la vision de la Cité impériale si souvent décrite et célébrée, et que, grâce à cette mystérieuse projection, qui est un des plus beaux privilèges du génie, tous, à notre insu même, nous voyons aujourd'hui Tolède d'une manière différente de celle dont on l'a vue avant nous.

« Ce motif de l'ordre spirituel le plus délicat et la considération de la propagande, efficace entre toutes, que les livres de Barrès ont réalisée, en ces dernières années, dans tout le monde civilisé en faveur des monuments et de l'âme immortelle de Tolède, nous engagent à adresser cette requête à la haute culture de la municipalité tolédane, la priant de décider que l'une des rues de Tolède s'appellera désormais rue Maurice Barrès. »

C'est à l'unanimité que le Conseil tolédan prit la décision demandée. Désormais la vieille rue del Barco s'appellera rue Maurice Barrès. Rue calme, comme il convient, elle descend au Sud de la Cathédrale et mène dans la direction où se trouve l'ermitage de la Virgen del Valle, d'où Barrès aimait à contem-

pler le coucher du soleil sur Tolède. La rue n'est pas large, et les maisons, dans le style d'autrefois, la remplissent d'ombre protectrice. Ces maisons offrent au passant le double avertissement de leurs grilles fortement scellées dans la pierre, et de leurs fleurs qui se penchent aux balcons ou, parfois, ornent les grilles elles-mêmes. Elles nous font ainsi comprendre qu'elles n'admettent point les passants au hasard, mais qu'elles ont en réserve des trésors pour ceux qui seront jugés dignes d'être admis. La rue descend donc comme un fleuve d'ombre odorante qui parfois s'élargit en un lac de lumière, — une petite place, — avant de déboucher sur l'âpre vallée encaissée du Tage et sur le plateau rocheux dont les accidents se fondent à l'horizon dans le ciel.

Le génie de Maurice Barrès habitera familièrement le cœur de la vieille cité hautaine aux importuns, pleine de grâce pour ceux qui ont de l'héroïsme dans l'intelligence et qui mettent par-dessus tout la sincérité, l'amitié, la souple obéissance aux disciplines qui mènent à la lumière sans limites.

C'est là, disons-nous, un événement dans l'histoire des rapports entre les nations. Car l'impériale Tolède, qui donne ainsi avec la plus généreuse spontanéité ses lettres de naturalisation à un écrivain étranger, n'est pas la capitale déchue d'un empire quelconque, de ceux où la force et la fortune ont un jour mêlé les races, et que le cosmopolitisme travaille comme un germe de dissolution. Non ; l'empire espagnol qui demeure, et dont Tolède reste la capitale, est un empire unique ; et s'il réunit des nations nombreuses, ce sont des nations créées par la plus vigoureuse nationalité qui fut jamais. Les Espagnols d'autrefois, comme l'a observé si justement M. Morel-Fatio, parlent des « nations » étrangères comme le peuple élu de Dieu parlait des Gentils. Et ceux d'aujourd'hui désignent par le terme de « Raza, » qui a chez eux un sens particulier, l'ensemble des pays de sang et d'esprit espagnols. La fierté des uns et des autres a sa raison d'être, et mieux on connaîtra l'histoire de l'Espagne, si longtemps défigurée, plus on trouvera cette fierté naturelle.

Mais c'est aussi cette fierté du nationalisme espagnol qui donne aujourd'hui tout son prix à l'hommage décerné à un Français. Initiative plus remarquable encore, si l'on considère que ce Français, de son côté, a été, à juste titre, considéré comme un héraut du nationalisme français.

Tolède, c'est-à-dire l'Espagne elle-même, rend hommage à Maurice Barrès. Mais Maurice Barrès n'a pas cessé de rendre hommage à l'Espagne. Il y a un progrès évident vers le cœur de l'Espagne, des premières notes si fines, si justes, si enthousiastes, enregistrées au livre *Du Sang, de la Volupté et de la Mort*, aux pages si pleines qui désormais révèlent, à quiconque sait lire le français, le secret de Tolède et de la vieille Espagne impérissable. Mais Maurice Barrès ne s'arrêtait pas encore à ce sommet. Il ne cessait pas de méditer son Espagne ; il parlait d'elle avec l'espérance de ceux qui, conscients de n'avoir pas encore réalisé tout ce qu'ils ont en eux, conçoivent l'avenir plus large que le passé. L'Espagne spirituelle qu'il avait atteinte et expliquée en s'attachant au Greco, Oriental naturalisé Espagnol, et, comme lui, fils adoptif de Tolède, il voulait la pénétrer encore, d'une avenue plus directe, en suivant Zurbarán. Il avait bien voulu nous entretenir de ce projet, longuement médité, d'un livre consacré au grand peintre d'Estramadure. Et comme c'est à Tolède d'abord qu'il faut accompagner le Greco, c'est au monastère de Guadalupe qu'il faut accompagner Zurbarán.

C'est dans cette admirable retraite que Maurice Barrès voulait achever son livre. Il avait espéré d'abord qu'il pourrait venir en octobre 1923. Quelques jours avant sa mort, nous recevions une lettre de lui, en date du 19 novembre. Il nous disait : «... Je n'ai pas été fidèle au rendez-vous de cet automne; j'ai trop de passion ; je me suis occupé de mes amis de Syrie, je suis allé me promener dans le pays rhénan ; mais au printemps et non pas le surlendemain, mais le lendemain des élections, je vous arrive. D'ici là, venez à Paris et causons. Je ne veux pas faire ma transformation, comme disait si agréablement et si justement Gœthe, sans avoir écrit ce Zurbarán, plus mon itinéraire (*id est* mes Mémoires), plus un petit roman qui sera la haute et vraie Bérénice, la haute et vraie Oriante. Mais c'est pour moi un vif plaisir que le développement des liens franco-espagnols spirituels... La respiration française s'élargit plus à l'aise. Le catholicisme réapparaît sur nos deux horizons... » Et il n'y avait dans ces lignes émouvantes qu'une partie des projets du Maître. Il était de ceux pour qui la vie doit être cruellement courte ; il ne vieillissait pas et il n'y a pas de mot dans la langue française pour signifier la contradiction qui, en lui, devenait réalité : que les années en s'accumulant augmen-

taient son avenir plus que son passé. De la hauteur où il était parvenu, aucune menace, mais, non plus, aucune espérance, sur aucune frontière, ne lui échappait.

C'est pourquoi sa pensée s'orientait une fois de plus vers l'Espagne, quand eut lieu au Parlement français l'ample discussion sur la réforme de notre enseignement. Maurice Barrès se proposait d'intervenir dans cette discussion pour concilier les bonnes volontés, et c'est ce testament français que la *Revue* publie aujourd'hui. Nul des promoteurs de l'hommage à Maurice Barrès ne connaissait ce projet quand fut lancé l'appel à la municipalité tolédane ; la rencontre n'en est que plus frappante : c'est le sentiment français tout pur, sans mélange d'exclusivisme ou de prévention contre personne, qui conduit Maurice Barrès à proclamer l'éminente, l'indispensable vertu de la culture hispanique.

Il devait en venir là et c'est ce que pressentaient, d'une façon plus ou moins nette, ceux qui, unis aux Tolédans, célèbrent aujourd'hui sa mémoire. Ceux qui se sont ainsi réunis pour un hommage intime et recueilli, comme il convient à notre deuil commun, mais d'une haute et neuve signification, comme il convient pour le génie et le grand cœur de Maurice Barrès, représentent, comme eût aimé à le reconnaître celui-ci, les diverses familles spirituelles de l'Espagne ; ils ont en commun entre eux et avec Barrès et les barrésiens français un profond amour de l'Espagne et, aussi, le sens des prolongements invisibles des choses visibles.

Dans les signatures de l'appel à l'Ayuntamiento de Tolède, on trouve les noms de personnalités tolédanes éminentes, comme ceux de MM. Delgado, Urabayen, Jiménez Rojas, Gémez de Nicolás, Camarasa ; et l'on trouve les noms d'écrivains, d'artistes et de savants illustres qui, sans vivre à Tolède, sont d'authentiques citoyens de la Cité impériale et ainsi associent étroitement pour la fête d'aujourd'hui l'Espagne entière à son antique capitale. Citons MM. Antonio Maura, Zuloaga, « Azorín, » Cossío, le marquis de la Vega-Inclán, le docteur Marañón, Ramón Pérez de Ayala, Ortega y Gasset, Vegué y Goldoni, Alberto Insúa...

M. Antonio Maura, ancien président du Conseil et, ce qui importe davantage aujourd'hui, président de l'Académie espagnole, représente avec autorité l'opinion des droites. Les adver-

saires mêmes de sa politique ont toujours rendu hommage à la noblesse de son caractère, et il est ainsi de ceux autour desquels on s'unit sans arrière-pensée. S'il est vrai de dire que, parmi ses amis politiques, beaucoup ne sont pas d'ardents amis de la France ni de la culture française (en laquelle ils ont souvent puisé le meilleur de leur instruction), il faut aussitôt ajouter que l'illustre président de l'Académie espagnole ne connaît pas cette intolérance, et nous l'avons entendu déclarer dans la grande salle des Conférences de l'Institut français de Madrid, où il saluait un conférencier français au nom de l'Académie espagnole, que « l'amitié entre l'Espagne et la France est de droit divin. » M. Maura, en signant l'appel à l'Ayuntamiento de Tolède, a donné une nouvelle preuve de ses généreux sentiments, et il importait que fût représentée en une pareille occasion cette grande famille spirituelle de l'Espagne qui, suivie en des dates mémorables par l'Espagne presque entière, a mis en lui toute sa confiance.

Il est assurément superflu de dire à des lecteurs français ce que signifie ici la participation du maître Zuloaga qui aime la France comme Barrès aimait l'Espagne ; superflu aussi de présenter Alberto Insúa, l'éminent romancier, qui a passé des années en France, et qui, connaissant à fond tous les courants littéraires de chez nous, est un des agents les plus actifs de l'échange des idées entre la France et l'Espagne ; on lui doit d'ailleurs la traduction espagnole du livre de Barrès sur le Greco.

Le marquis de la Vega-Inclán, commissaire royal du Tourisme en Espagne, n'est pas seulement un délicat amateur d'art ; il mérite en outre la reconnaissance de tous ceux, Espagnols ou étrangers, auxquels, grâce à l'organisation qu'il dirige et aux publications qu'il rédige et qu'il inspire, il a rendu accessibles tant de merveilles longtemps oubliées ; son goût, son activité, la passion qu'il a de remettre en valeur les plus beaux titres de gloire artistiques de sa patrie, encouragent l'espérance des nombreux voyageurs qui, faute de bons moyens de communication, ont dû renoncer, en visitant l'Espagne, à admirer des merveilles comme celles de Grenade ou de Salamanque.

M. Cossío, l'historien du Greco, est, comme tel, un grand Tolédan. Comme tel aussi, il a connu personnellement Maurice Barrès. Érudit scrupuleux, il est en même temps l'un des grands éducateurs de l'Espagne actuelle, l'une des personnes

qui ont eu l'influence la plus profonde et la plus large, la plus directe aussi, sur les jeunes générations libérales. Il est au premier rang des héritiers spirituels de Giner de los Ríos.

M. Vegué, professeur et critique d'art, est sans doute le plus tolédan de ceux qui n'habitent point Tolède à demeure fixe, et il est plus tolédan que beaucoup de ceux qui habitent Tolède; nul ne connaît comme lui toutes les pierres de la vieille cité, et une manifestation tolédane à laquelle il ne prendrait point part serait de toute évidence incomplète.

M. Ortega y Gasset, professeur et publiciste, possède une culture extrêmement étendue, jointe à un incomparable talent d'exposition. Nous ne croyons pas avoir entendu de conférencier qui lui soit supérieur. L'étude qu'il a publiée sur Marcel Proust et qui avait d'abord été le sujet d'une conférence donnée à l'Institut français de Madrid a été traduite dans notre langue et considérée avec raison comme une œuvre achevée. M. Ortega y Gasset a passé en Allemagne les années décisives de sa formation philosophique, et nous n'ignorons pas que les tendances de son esprit vont de ce côté. C'est une preuve de plus que toutes les grandes familles spirituelles de l'Espagne s'unissent dans l'hommage rendu par Tolède à notre illustre compatriote.

La *Revue de Genève* a publié l'été dernier, traduite par M. Marcel Carayon, une très remarquable étude où M. Ortega montre une fois de plus la souplesse de son talent et la largeur de son esprit en faisant le portrait de l'un des écrivains espagnols dont les affinités avec la France sont le plus marquées : José Martínez Ruiz, illustre sous le pseudonyme d'Azorín. C'est précisément Azorín qui, au nom des écrivains espagnols et de l'Académie espagnole, où il vient d'être élu triomphalement, répond à M. René Bazin, qui représente à Tolède l'Académie française. Les traductions d'Azorín en français sont peu nombreuses encore et peut-être l'allure très française de sa phrase a-t-elle fait croire aux traducteurs éventuels qu'il serait facile aux Français ayant quelque connaissance de l'espagnol de le lire dans le texte. En réalité, cet homme du pays d'Alicante est un Espagnol très caractérisé, qui vient à nous avec tout son cœur d'Espagnol. Il connaît sa patrie dans les moindres détails, dans les plus familiers. Si la construction de sa phrase est immédiatement saisie par le lecteur même très français, la difficulté de reproduire exactement la parfaite finesse de ses

notations reste digne de tenter les virtuoses de la traduction. C'est avec une grande joie que les membres du Comité de l'hommage à Maurice Barrès ont obtenu d'Azorín la promesse de répondre à M. René Bazin.

M. Ramón Pérez de Ayala est, parmi les écrivains qui ont à peine dépassé la quarantaine, un des plus riches en œuvres, et ces œuvres nombreuses sont en même temps d'une vigueur et d'une densité admirables. Il est évident aussi que la forte personnalité de Pérez de Ayala a en elle une puissance de développement et de renouvellement qui explique en partie sa sympathie pour un Barrès. La traduction de son roman *Apollonius et Bellarmin*, par MM. J. et M. Carayon, a permis aux Français d'apprécier la haute valeur de cet écrivain ami de la France. Mais si Pérez de Ayala se classe comme Azorín parmi nos plus fervents amis, les deux auteurs représentent par ailleurs deux familles littéraires bien distinctes. Pérez de Ayala est Asturien et ce réduit septentrional de l'Espagne est totalement différent des grandes plages de lumière du Levant, où Azorín a été élevé. Ayala est digne de représenter aujourd'hui le fort génie de ce pays où s'est concentrée, sous le premier élan de l'invasion arabe, la nationalité espagnole et d'où est partie la reconquête. L'influence de l'Angleterre et des auteurs anglais est sensible chez lui, moins comme une imitation voulue par son intelligence d'auteur que comme un renforcement de ce qu'il y a de plus personnel dans sa personnalité. Loin d'être connu encore et apprécié comme il le mérite en dehors de l'Espagne, Pérez de Ayala est assurément l'un des auteurs contemporains qui sont destinés à faire le plus d'honneur à sa patrie.

Nous devons enfin rappeler ici avec quelle activité intelligente et dévouée le docteur Marañón a coordonné et conduit à un résultat pratique les efforts généreux des amis de la France dont nous venons d'évoquer un petit nombre. Très jeune encore, le docteur Marañón, membre de l'Académie de médecine, joint à une très solide autorité scientifique une culture littéraire et artistique, une sorte d'avidité de comprendre et d'admirer, qui fait inévitablement penser aux héros du temps de la Renaissance. Comme médecin, il a été ici un initiateur, un organisateur et un réorganisateur, et il a mérité la reconnaissance de tous ceux qui en Espagne luttent contre la maladie

et contre les misères sociales qu'elle entraîne. Passionné pour la grandeur et pour la dignité de son pays, il a rassemblé une collection, unique au monde, de livres sur l'Espagne et de voyages en Espagne. On peut dire que l'enthousiasme avec lequel il a servi le projet d'hommage à Maurice Barrès s'inspire chez lui de la conviction du collectionneur qui, ayant lu tout ce que les étrangers, depuis des siècles, ont dit de sa patrie, a trouvé enfin, dans notre France, l'homme, grand Français entre les Français, qui a parlé de l'Espagne avec le plus d'intelligence et le plus de cœur à la fois.

La délicatesse des sentiments qui ont inspiré les promoteurs de l'hommage à Barrès, lequel est aussi un hommage à la France, engage les Français, — engagement d'honneur et qui sera tenu, — à continuer l'œuvre de Barrès. Cette œuvre vient seulement de commencer; elle a en elle son mouvement, et sa volonté d'expansion; à Tolède, aujourd'hui, l'un des maîtres les plus parfaits de notre littérature reçoit hommage comme patron d'une grande œuvre nationale et internationale; il nous a fait comprendre comment deux grands pays puisent dans la conscience même de leur nationalité le moyen de comprendre une autre nationalité, le moyen de l'aimer, et, ce qui est plus souhaitable encore, le moyen de faire collaborer spirituellement celle de leur nature et celle de leur choix.

MAURICE LEGENDRE.

LES LIENS SPIRITUELS

DE

LA FRANCE ET DE L'ESPAGNE

Ces pages inédites, projet d'un discours que Maurice Barrès s'était proposé de prononcer à la Chambre en faveur de l'enseignement de l'espagnol, mettent en pleine lumière sa théorie des affinités traditionnelles qui rapprochent le génie des deux nations.

Nous voici arrivés au terme de cette longue série de vues que la Chambre propose au Ministre et à l'Université. Tout a été dit, et si bien que certainement je me tairais, si je n'avais une proposition positive à faire. Les considérations que je vais brièvement exposer auront une conclusion pratique de grande importance.

De tout ce que nous avons dit les uns après les autres se dégage un accord. Nous constatons un classicisme français qui continue directement la culture gréco-latine où il a pris son origine. Pour ma part, je crois à l'efficacité souveraine des civilisations de Rome et d'Athènes pour la formation de l'individu français, et pour la création et le maintien d'une élite française. Ces langues, cette civilisation antiques, cette tradition méditerranéenne ont une valeur pédagogique éternelle. Nous savons ce que nous leur devons, des modèles incomparables, une efficacité toujours neuve, et encore, notez bien ceci, d'immenses avantages politiques. Nous sommes les principaux bénéficiaires de la tradition gréco-latine. Supposez qu'elle disparaisse de Suisse, de Belgique, de Rhénanie, quel écart se ferait entre ces pays et nous ! Le professeur de latin, où que ce soit dans le monde, prépare une clientèle à la France. Il faut savoir cela, il faut tirer parti de cela.

Ce n'est pas à dire que dans l'élaboration des programmes,

nous ne devions pas tenir compte des nécessités actuelles. L'esprit français doit conserver de profondes racines dans notre sol gallo-romain. Mais bien solidement assuré sur sa base, il lui faut perpétuellement s'orienter. Nous avons une tradition. C'est chose vivante qu'il faut soigner, diriger. Une tradition vit, respire, a ses maladies, ses sommeils et ses fécondités. Elle se nourrit des choses du siècle, des choses du dehors. Il est entré perpétuellement des éléments étrangers dans notre tradition nationale. Il faut qu'il en soit ainsi. Quant au choix de ces éléments, nos professeurs, notre Université ont un rôle de surveillance et de direction. Et les hommes politiques aussi ont leur conseil à donner.

Comment diriger la tradition? Comment orienter les esprits? De tels problèmes n'intéressent pas seulement la littérature comparée, — ce serait rétrécir la thèse, — ils touchent à la culture intellectuelle et à la plus haute politique française.

A plusieurs reprises, au cours de ce débat, il a été rappelé quelle action l'Allemagne a jouée durant le XIXe siècle dans le développement intellectuel de la France. Je ne nierai pas qu'il y ait eu des bénéfices à tirer de celle-ci. Mais nos maîtres manquaient de contrôle. Ils acceptaient ce dont il eût fallu tout au moins reconnaître et signaler les inconvénients. Ils acceptaient ce qui voulait nier et dénaturer notre profonde raison d'être. Il est arrivé un moment où l'Allemagne a fait du *Faust*, de l'impératif catégorique, de son folklore, du wagnérisme, du nietzschéisme, des armes contre l'esprit des autres peuples, des véhicules pour son brutal appétit d'hégémonie. Nos ennemis voulaient transformer et dénaturer le monde pour que seul l'occupât l'esprit germain. Quelles limites poser au germanisme intellectuel? C'est le problème que l'un de nous, au lendemain de cette guerre, soumettait aux spécialistes des études allemandes et à l'Université. Ce problème, la France n'en est pas à l'examiner pour la première fois. Après 1871, elle se demandait déjà si nous n'avions pas de graves réserves à faire sur le génie germanique, et même sur les glorieux et séduisants esprits du XVIIIe et du commencement du XIXe siècle, les Herder, les Schiller, les Gœthe, les Hegel, qui semblent les garants de l'humanité allemande. Renan, le jour où il reçut Victor Cherbuliez à l'Académie française, a posé la question et il a déclaré : « Ce que nous avons aimé était vraiment aimable, ce que nous

avons admiré était admirable. » Il pensait toutefois que s'il restait fidèle à une certaine Allemagne, l'Allemagne, elle, avait « proclamé un nouvel idéal. » Ce que nous avions admiré était vraiment admirable ; mais les Allemands avaient changé.

Ainsi, après 1870, on a vu le problème : on ne l'a pas approfondi. Nous nous en sommes tenus à la clairvoyance inopérante de Renan. Après nous être exclamés : « Faut-il tout de même qu'ils aient changé ! », nous avons continué d'accueillir les anciens maîtres plus que les nouveaux.

Marquons-le avec force : il ne peut pas être question de prétendre que nous avons eu tort de connaître les grandes œuvres allemandes. Si elles sont de nature à donner un excès de vigueur aux Allemands, elles peuvent nous éveiller utilement. Toxiques pour eux, elles seront peut-être toniques pour nous. Le tort de nos aînés, de nos maîtres, fut de ne pas étudier ce qu'elles signifient, et ce qu'elles véhiculent de nocif. Ce triage, nous dûmes le faire tout seuls. Nous dûmes nous débattre. Et l'histoire littéraire dira peut-être de quelle manière un certain nombre de nouveaux venus ont posé une digue contre les excès de l'infiltration allemande et regroupé les esprits.

Mais trêve de commentaires sur le passé. Prenons les choses au point où elles sont. Il faut distinguer quelque chose de net et d'incontestable : c'est que l'Allemagne intellectuelle est momentanément finie. Il y a eu une Allemagne féconde, l'Allemagne pré-bismarckienne : les Gœthe, les Schiller, les Hegel, les Heine. Avec eux, à nos risques et périls, et non sans bénéfice, nous pouvions communiquer. Puis est venue l'Allemagne bismarckienne. Elle s'est occupée de toutes choses en fonction de la guerre. Elle armait et faussait, par le sens qu'elle leur attribuait, les œuvres les plus désintéressées de la haute culture. L'historien de la littérature, Rothe, a proclamé à Berlin, au commencement de la guerre, que dans cette dure période : « Le *Faust* de Gœthe, la *Symphonie héroïque* de Beethoven, l'*Impératif catégorique* de Kant et la *Grammaire allemande* de Grimm, luttaient contre les adversaires de l'Allemagne autant que les canons de Krupp et les vaisseaux aériens de Zeppelin. » Cette Allemagne bismarckienne à son tour vient de s'écrouler. En ce moment, il n'y a ni Gœthe, ni Bismarck. Il y a une Allemagne qui se tourne vers le monde slave et oriental. C'est une pensée en fusion, un monde dangereux plein de trouble. Au point de

vue intellectuel, il ne compte pas. C'est le chaos. Un premier monde disparu, un second monde écroulé, un chaos, vous dis-je, plein de plaintes, de désespoirs.

Nous sommes désireux de garder le contact et de coopérer avec le monde rhénan, avec le germanisme à fond latin des Gœthe et des Henri Heine. Mais nous devons nous écarter momentanément de l'Allemagne d'outre-Rhin envahie de slavisme, qui se vante de se soumettre plus que jamais aux disciplines du prussianisme et qui n'a plus rien à nous fournir.

Est-ce à dire que nous voulions nous enfermer dans notre tradition, que nous considérons comme fixée immuablement? Je le répète, nous voulons donner à nos jeunes gens une formation qui, en même temps qu'elle les entraîne, les prépare à des contacts avec le reste de l'univers. Or, deux langues, depuis la guerre, ont pris une importance dominante : l'anglais et l'espagnol. Il semble qu'il soit désormais difficile à nos industriels et à nos commerçants, à nos ingénieurs et à nos employés, d'ignorer ces deux langues souveraines de l'Ouest où passe maintenant l'axe économique du monde. Depuis la Californie et le Mexique jusqu'à la Patagonie, on parle l'espagnol et la langue connexe, le portugais. Le tiers de l'Amérique du Nord, toute l'Amérique centrale, toute l'Amérique du Sud parlent les idiomes de la Péninsule ibérique. Vers ces immenses pays en friche de la Nouvelle-Espagne, c'est une ruée d'Européens, d'Anglais, d'Allemands, de Scandinaves, de Hollandais et d'Italiens cinglant vers le Nouveau-Monde où l'on peut encore amasser des richesses.

Les Américains-Saxons et les Anglais, comprenant cette vérité élémentaire, ont multiplié depuis la guerre les chaires de langue espagnole dans leurs Universités. Les Italiens se persuadent qu'Edmond de Amicis avait raison de leur prêcher l'étude d'une langue si facile pour eux. De leur côté, les Allemands ont préparé l'avenir. Durant la guerre, ils envoyaient des grammaires espagnoles à leurs compatriotes prisonniers dans les camps français, et voici qu'ils réforment leur enseignement secondaire en remplaçant l'étude du français par celle de l'espagnol. On peut lire dans la *Gazette de Cologne* du 4 janvier 1922 : « une première langue obligatoire, l'anglais, une deuxième langue qui sera l'espagnol pour les latinistes et les hellénistes, lesquels en contact « direct » avec la culture classique, n'ont que faire du pâle reflet qu'en offrent les clas-

siques français, tandis qu'ils trouveront chez Cervantès ou Calderon une conception nouvelle de la vie, bien représentative de la néo-latinité. » Et le français sera réservé aux primaires, qui, ne pouvant connaître la culture classique par les textes originaux, se contenteront de la « traduction » qu'en firent les classiques français...

Et nous ? que faisons-nous en face de cette « hispanisation » du monde ?

Nous assistons à la ruée du monde vers l'Amérique latine et dans le temps où nous restaurons le latin, nous négligerions d'en tirer une facilité pour nous rapprocher de l'Espagne ?

Je viens d'indiquer l'intérêt économique de la langue espagnole. Il y a aussi l'intérêt moral, politique, spirituel de ce rapprochement. Je crois l'amitié de la France et de l'Espagne indispensable à l'accomplissement de la mission de ces deux nations dans le monde. Qu'il me soit permis de saisir l'occasion de le dire comme un vieil admirateur du génie espagnol. L'Espagne n'a pas de puissants intérêts qui viennent, de façon plus ou moins passagère, contrarier les raisons qu'elle a de s'entendre activement avec la France. La question même du Maroc n'a pas cette importance et elle pourra être discutée dans de bonnes conditions, moyennant beaucoup de courtoisie, car tant d'intérêts supérieurs commandent l'union, une union qui ferait des deux pays, avec l'Empire d'Afrique dès lors inattaquable, un bloc capable de vivre sans redouter la menace de ses ennemis, ni la pression de ses amis !

Pourquoi nous laisserions-nous devancer dans ce rapprochement avec la latinité espagnole, quand toute une partie de notre tradition intellectuelle est de ce côté-là ? Corneille sort de l'Espagne. Molière a repétri deux comédies espagnoles. *Gil Blas* met à notre disposition le roman picaresque. Hugo ? N'oublions pas que le sous-titre d'*Hernani*, c'est « l'Honneur castillan, » et que le mot d'ordre des jeunes romantiques dans cette soirée fameuse, était un mot espagnol : *hierro*. Mérimée a commencé par la chronique de *Clara Gazul*. *España* est le titre d'un recueil de vers de Théophile Gautier. Il y a dans notre littérature, tant classique que romantique, une grande dose d'hispanisme.

C'est d'un extrême intérêt politique et intellectuel de ne pas oublier que, parmi les langues vivantes, il en est une,

l'espagnol, qui fait partie de la famille latine, et qui se développe avec une force prodigieuse. Il serait désirable que l'Université le sût et agît en conséquence. Elle le sait déjà. Qu'elle soit félicitée et avec elle le Gouvernement, des belles institutions qu'elle a créées à Madrid pour le rapprochement intellectuel de la France et de l'Espagne. C'est le bénéfice des deux pays. En Espagne, nous pouvons trouver des trésors spirituels, des puissances rénovatrices de nos sentiments fondamentaux.

J'insiste sur les parentés éternelles de l'Espagne et de la France, et sur l'intérêt actuel d'une reprise des relations fraternelles. Ce qui sépare encore la France de l'Espagne, ce n'est pas des intérêts, mais des préjugés. Ce qu'il faut donc pour abaisser la barrière, c'est que des deux pays on échange des paroles. Ailleurs la parole précède et guide l'action ; de Français à Espagnols, la parole sera l'action complète, à condition seulement de n'être pas démentie par des actes imprudents. Je demande à l'Université qu'elle ne perde pas de vue cette utilité nationale. Les besoins de l'enseignement sont trop divers pour être réglés par une seule conception centrale. Faites une part certaine dans telle région ou pour telle catégorie à l'espagnol. L'intérêt économique, politique, intellectuel français le veut. Quand nous voulons renforcer le latin, ce serait folie de négliger les commodités qu'une connaissance moyenne de cette langue nous donne pour aborder utilement la civilisation et la langue espagnoles. Sans doute la meilleure manière de servir la nation, c'est de créer des individus excellents, mais il faut aussi les adapter aux besoins de l'heure. Je prends le point de vue national. Il importe à nos intérêts actuels et éternels que nous ayons une conversation constante avec les pays d'Espagne.

Voilà une vue, je crois, qu'il importait de donner au cours de ces séances d'orientation.

MAURICE BARRÈS.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

L'ÉCOLE DU MEURTRE

EN ALLEMAGNE

Il y a un pays où l'assassinat politique est entré dans les mœurs, où le meurtre pour fait d'opinion est une pratique courante et un usage normal de l'existence publique. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, l'Irlande ni le Mexique : c'est un grand pays européen, un pays fier de sa culture, célèbre par ses universités, la patrie de Kant et de Fichte, et dont l'orgueil était : le maître d'école allemand.

Peut-être sommes-nous tentés de n'accorder à ces faits de l'histoire allemande contemporaine qu'une attention un peu distraite. La chose vaut pourtant la peine d'y regarder de plus près. Personne n'a fait le compte des assassinats commis en Allemagne depuis l'armistice. La liste des attentats n'est pas tenue à jour. Il y en a beaucoup d'obscurs, une foule de disparitions qui ne font pas plus de bruit que n'en fait, chaque soir, le total des écrasés. Cependant la table des crimes s'allonge de jour en jour. Il y en a désormais de quoi justifier une étude. Il n'a pas manqué de se rencontrer un spécialiste pour l'écrire. M. le docteur Gumbel publiait naguère sur ce sujet une brochure intitulée : *Deux ans de meurtre politique*. Il en donne aujourd'hui une nouvelle édition : *Quatre ans de meurtre politique* (1). On ne désespère pas d'en voir dans deux ans une troisième : *Six ans*

(1) E. J. Gumbel, *Vier Jahre politischer Mord*, 1 vol. in-8, Verlag der neuen Gesellschaft, Berlin, Fichtenau.

de meurtre politique. Si Dieu lui prête vie, la matière ne lui fera pas défaut. A moins que, d'ici là, l'Allemagne ait cessé de se contenter de l'assassinat en famille.

Je n'ai pu obtenir de renseignements précis sur M. le docteur Gumbel. C'est un de ces jeunes publicistes sortis de l'ombre depuis la guerre, un des rares Allemands instruits des fautes de l'ancien régime et qui soient de l'école des patriotes républicains. On m'assure qu'il est juriste, et je le crois sans peine : son livre est composé un peu comme un dossier. Il est certain qu'il est honnête homme et qu'il a du courage. Il a mené son enquête sérieusement, patiemment, avec une préoccupation visible d'exactitude. Il collige ses fiches, les classe, les étiquette; chaque fait est daté, localisé avec minutie, et il y en a plusieurs centaines; chacun est accompagné de toutes ses références, et sur aucun point l'auteur n'a pu être accusé d'erreur ou d'imposture. Le style est celui du procès-verbal, sans aucune recherche d'éloquence : et il se dégage à la longue de cet interminable catalogue une impression de réquisitoire. Des colonnes de statistiques résument les chapitres; ce sont elles que l'auteur charge de ses conclusions. Les principales sont les suivantes : il résulte de tous ces chiffres que, si le crime politique existe en Allemagne à l'état endémique, les crimes de gauche sont peu de chose comparés aux crimes de la droite : celle-ci l'emporte haut la main, dans la proportion de 354 à 22. C'est une supériorité qu'on ne peut lui disputer. Il est vrai que la gauche se rattrape, si l'on compte les années de prison. Les 354 assassinats de droite ont coûté en bloc à leurs auteurs 90 ans de prison, ce qui les met, l'un dans l'autre, à un peu plus de trois mois par tête; c'est pour rien. Les 22 attentats de gauche se soldent par 10 peines de mort et 248 ans de prison. La partie est bien inégale. Le crime politique allemand est un monopole, un droit de chasse, un privilège de caste ou de parti.

On voit que l'Allemagne a beaucoup perfectionné le crime en l'assurant de l'impunité. Sans doute, l'assassin politique n'est pas une figure nouvelle. On voit rôder tout le long de l'histoire ce personnage tragique, le misérable né pour donner un coup de couteau. Presque tout homme public traîne dans son ombre ce malheureux. C'est une forme bien connue de la monomanie ; c'est le solitaire à idée fixe, le fou dangereux, scrupuleux, l'assassin du type Ravaillac, dont les frères Tharaud

ont tracé la pathétique eau-forte. Il y a plus d'une autre variété de ce furieux : c'est le maniaque de la gloire, le raté qui veut s'illustrer en frappant le monde de stupeur ; c'est l'anarchiste qui manifeste et arbore le crime-propagande, l'assassinat-démonstration ; c'est le fanatique qui se persuade qu'il a reçu l'ordre de combattre le mal universel, et qu'il peut le supprimer d'un coup de revolver. Toutes ces espèces de possédés ont fleuri en Russie, où ils formaient la clientèle favorite de Dostoïewsky. C'était toujours la même famille d'impuissants et de sombres rêveurs, des têtes puériles, romanesques, se figurant qu'on peut en finir avec le mal d'un seul coup, soit qu'il s'agisse de faire sauter le tsar ou un grand-duc, ou de supprimer un Raspoutine. Il était réservé à l'Allemagne de faire sortir le crime politique de l'enfance. Un humoriste anglais, le fameux de Quincey, avait déjà fait un grand pas en dégageant l'esthétique du crime, dans le traité célèbre *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts*. L'Allemagne moderne a fait mieux : elle a produit le crime en série, le crime industriel; elle y a fait entrer l'idée de l'organisation.

Il semble que les peuples, comme les individus, périssent par le trait de leur nature qui les fait vivre et qui, en s'exagérant, cause leur perte. C'est une fonction qui devient monstrueuse et se change en vice. L'Allemagne a la maladie de l'organisation. Elle a organisé sa défaite. Elle organise sa faillite. Elle organise sa désorganisation. Elle organise l'assassinat. Elle mourra en organisant.

Elle n'est pas parvenue d'abord à un état si avancé. L'histoire distingue plusieurs étapes de ce développement. On peut mettre de l'ordre dans la suite des faits, établir un classement, reconnaître des nuances : on fera de grandes différences entre le crime naturel, le crime semi-organisé, et le crime parfait, complètement organisé. On trouvera chez M. Gumbel un répertoire d'exemples qui montrent fort bien la gamme dans toute sa variété. On n'aurait qu'à puiser. Mais le plus simple est d'exposer la succession des faits; ce récit, en rappelant des épisodes connus, nous rafraîchira la mémoire et donnera peut-être la clef de ce qui se passe en Allemagne depuis quatre ans.

Les premiers crimes, au lendemain de la Révolution, appartiennent à la catégorie inférieure des désordres spontanés. C'est le cas des affaires de Berlin en janvier 1919. Un groupe de

communistes, assiégés dans les locaux du *Vorwaerts*, demanda à capituler. Sept hommes sortirent sans armes, sous la protection du drapeau blanc ; ils furent conduits sans phrases à la caserne voisine et collés au mur séance tenante, sans autre forme de procès. L'un des hommes n'était même pas un militant : c'était un rédacteur du journal qui était venu à son bureau et se trouva fusillé sans savoir pourquoi. Aucune sanction ne fut prise.

Cela se passait le 11 janvier. Quatre jours plus tard, les deux grands *leaders* populaires, Karl Liebknecht et Rosa Luxembourg, la grand mère de la Révolution, étaient assassinés à quelques heures d'intervalle. Cette fois, on soutient que c'est la faute de la foule, qui avait mis en pièces la vieille prophétesse, et celle de Liebknecht lui-même, qui avait tenté de s'enfuir. On n'est pas dupe de ces fables. La vérité est que ces deux personnages gênaient. On les aimait mieux morts que vifs. C'était aussi l'idée des juges qui opinèrent dans le procès, car tout le monde fut renvoyé blanc comme neige.

Ces incidents peu glorieux ne constituent pas cependant des crimes prémédités. Ce sont des épisodes sanglants, comme il peut s'en produire dans toutes les guerres civiles. Les choses ne tardèrent pas à prendre un autre tour. Cinq semaines après le meurtre de Liebknecht, le 21 février 1919, Kurt Eisner, président du Conseil de la République bavaroise, tombait à Munich sous les balles du lieutenant Arco-Valley.

Kurt Eisner est une des figures curieuses de la Révolution allemande. C'était un type de socialiste généreux et humanitaire, une vieille barbe de 1848. Il revenait de Suisse, où il avait pris part à un congrès du parti. Ses discours n'étaient pas pour plaire aux militaires. Il avait reconnu sans ambages que l'Allemagne était responsable de la guerre. Il avait tiré, pour le prouver, des documents secrets des archives bavaroises et il se disposait à en publier d'autres. Il pensait que l'Allemagne était tenue de réparer. Il était de plus fédéraliste, et avait proposé de traiter séparément et d'envoyer des représentants bavarois à la Conférence de la paix : proposition que les Alliés firent l'insigne folie d'écarter. Enfin sa tenue négligée, son geste tumultueux, sa barbe de vieux bouc d'Israël le rendaient odieux à la morgue de l'aristocratie allemande.

Le lieutenant Arco l'abattit en pleine rue, comme il se

rendait à la Chambre. On se rappelle peut-être le scandale du procès. L'assassin fut porté aux nues et condamné à mort aux ovations de l'assistance ; la peine fut d'ailleurs aussitôt commuée en une détention assez douce. L'enthousiasme fut au comble, quand le condamné se leva et fit un petit discours où il parla du « juge Lynch. » Son portrait est encore exposé dans toutes les boutiques. Une banque imprima des billets à son effigie. Le chanoine Kiefel, de Ratisbonne, dans son livre, *le Catholicisme et la pensée moderne*, l'appelle « ce jeune martyr... »

Le coup de pistolet d'Arco engendra une foule de conséquences. Le premier résultat fut qu'Eisner trouva un vengeur et que deux de ses adversaires, Osel et von Gareis, furent immolés par représailles. Le second est que, le 7 avril, la révolution éclata et proclama à Munich la république des Soviets.

Cette république fut éphémère. Le 1er mai, trois semaines après son avènement, elle était renversée par les troupes de la réaction. L'ordre fut rétabli au prix de torrents de sang. La peur se vengea par des massacres. On fusilla pendant huit jours. On peut lire chez M. Gumbel un long chapelet de ces meurtres.

Munich, après ce coup de théâtre, devint l'espoir de la réaction et de tout ce qui souhaitait en Allemagne le règne de la poigne. C'est là que se concentrèrent bientôt toutes les rancunes, toutes les oppositions au Gouvernement républicain. C'est là que se groupèrent tous les incorrigibles, les rétrogrades, les brouillons, les hommes de Ludendorff et Ludendorff lui-même. C'est de là que partirent cette espèce de Fronde qui ne cesse de combattre le gouvernement régulier, et ce régime occulte occupé à mettre des bâtons dans les roues à toutes les décisions du régime officiel. Il ne faut pas oublier que la république en Allemagne manque presque partout de racines profondes : elle n'a été qu'un scénario improvisé au dernier moment par les chefs militaires pour éluder les responsabilités de la débâcle et les faire endosser par des hommes de paille. Les auteurs de cette comédie se croient toujours les maîtres d'en finir le jour où il leur plaira, et de faire rentrer le personnel de la république dans le néant d'où ils l'ont tiré.

Un an après le coup de Munich, on put croire le moment venu, et l'on monta le *raid* de Kapp sur Berlin (13 mars 1920). Il y avait dans l'Est de l'Allemagne un ramassis de troupes,

débris de l'ancienne armée de Russie, démobilisés sans emploi, attirés par un vague appât de terres ou d'aventures ; ces forces irrégulières, formées d'hommes prêts à tout, et qui répugnaient à rentrer dans les cadres bourgeois, constituaient une réserve en marge des effectifs permis par le Traité, réserve suspecte, équivoque, tolérée plutôt qu'avouée par le Gouvernement, et capable d'agir, au gré des circonstances, pour lui ou contre lui. C'était ce qu'on appelait l'armée de la Baltique. Ces bandes indépendantes, composées de cette espèce d'hommes à qui quatre ans de guerre avaient fait perdre le goût du travail et qui ne pouvaient plus reprendre les habitudes du temps de paix, formaient là-bas une sorte de nation militaire, une tribu armée, qui échappait aux lois et ne relevait que des siennes ; elle battait monnaie, réquisitionnait, se conduisait en pouvoir souverain. On pouvait se croire reporté aux temps de Wallenstein. Pour le moment, ces corps francs opéraient sous main pour le compte du Gouvernement et se livraient à des marches peu claires sur la frontière polonaise; elles guettaient évidemment l'offensive bolchéviste ; c'était une branche de la pince qui devait se fermer sur Varsovie.

Ce sont ces bandes qui firent le *Putsch* du 13 mars. On se rappelle ces journées fameuses, comme une nouvelle journée des Dupes : la panique du Gouvernement, la victoire du coup d'État, sa défaite plus rapide encore devant la grève générale. Le procès des meneurs fut conduit avec la dernière mollesse. Presque tous les officiers kappistes furent acquittés. La République se montrait bonne fille. Il parut clairement qu'il n'y avait plus de juges à Berlin. Ce qui achève l'incohérence, c'est qu'on vit le Gouvernement adopter les mêmes prétoriens devant lesquels il venait de déguerpir la veille. A peine revenu de sa peur, il paya aux hommes les 7 marks de solde journalière et les 50 marks de prime extraordinaire qui leur avaient été promis pour le renverser. Il les envoya écraser les grèves de la Ruhr et mitrailler le peuple qui venait de le sauver.

Quand les Alliés se fâchèrent, dans l'été de 1920, et exigèrent le licenciement des troupes irrégulières, le Gouvernement n'avait plus l'autorité de l'obtenir. C'est cette armée de la Baltique, dissoute, dispersée, et toujours renaissante, qui forme le noyau des sociétés secrètes qui, depuis ce moment, infestent l'Allemagne. Ce résidu des anciens corps francs, cette

espèce d'armée fantôme, factieuse, déguisée sous les masques les plus divers, sous forme de colonies agricoles, de bureaux de placement, d'associations de vétérans, de compagnies de sport, de chorales, etc., forme un élément d'insurrection permanente contre les traités ; il s'est installé dans le pays, grâce à la faiblesse des Alliés et du Reich, comme une sorte d'État dans l'État, ou plutôt comme un sur-État qui fait trembler le monde officiel et se moque de ses foudres, en attendant de le culbuter. Mais, cette fois, l'état-major, plutôt que de brusquer les choses, a changé de tactique et préfère préparer le terrain par une suite d'actions méthodiques. C'est à partir de ce moment qu'il y a eu véritablement une politique de l'assassinat, et que le meurtre est entré dans la période organisée.

Il est impossible de donner une idée du pullulement de sociétés secrètes qui, depuis cette époque de juin 1920, foisonne en Allemagne. M. Gumbel en énumère une soixantaine, et il sait bien qu'il est loin de compte. C'est une foule d'associations arborant les prétextes et les titres les plus variés, groupements d'ouvriers, d'étudiants, d'employés, unions d'anciens combattants, sociétés de gymnastique, clubs alpins, équipes d'athlétisme, de voyages, d'excursions ; tout cela répond au besoin national de discipline, à cet esprit de corps qui fait que l'Allemand ne se sent heureux qu'en nombre, et vit naturellement à l'état collectif ; et aussi à cet instinct profond de ruse et de dissimulation qui est une de ses joies favorites. Ces sociétés sont d'importance et de nature fort diverses ; il y en a de purement locales ; d'autres s'étendent à tout le pays et se subdivisent, sous d'autres noms, en provinces et en sous-groupes ; toutes ont le même but patriotique, mais les unes sont de nuance monarchiste, d'autres plutôt impérialistes ; presque toutes sont en outre ouvertement antisémites. On les désigne parfois sous les noms de leurs chefs ; quelques-uns de ces noms sont célèbres, comme celui de la brigade Ehrhardt (la fameuse organisation Consul ; Consul est le sobriquet d'Ehrhardt) ou celui de la compagnie Reinhardt, le créateur des *stosstruppe*. On connaît encore d'autres noms, produits par agglutination de syllabes abrégées, l'Orgesch, l'Orka (organisations Escherisch, Kanzler) ; parfois, ce sont des noms de héros historiques, Bismarck, Arminius, Andreas Hofer ou Theodor Kœrner, ou des noms comme : « Vive l'Empereur ! » « la jeune Allemagne, »

« Noir-blanc-rouge, » « l'Aigle et le faucon, « les Casques d'acier; » ou enfin « les Vieux camarades, » « les Anciens cadets, » « les Anciens de la Baltique, » « le Canon de 37, » etc.

Il est fort difficile de dire dans quelle mesure ces centaines de sociétés enchevêtrées répondent à des formations militaires précises, à des bataillons, à des régiments, à des corps d'armée constitués. Les noms changent très souvent, de manière à dépister les recherches et à dérouter les poursuites; c'est un vaste système de camouflage, une mascarade qui a pour objet de cacher une mobilisation et d'escamoter une armée. L'Allemagne, depuis Sharnhorst, excelle à ces énormes mystifications. Il n'est pas plus aisé d'évaluer avec certitude les véritables effectifs dont dispose cette armée latente. Quelques-unes de ces ligues, comme le *Schutz und Trutzbund* (ligue offensive-défensive) comptent 200000 membres; plusieurs autres en groupent environ la moitié. Si l'on additionnait les chiffres, on arriverait aisément au total d'un million. Mais M. Gumbel pense que cela n'est vrai que sur le papier, et qu'en réalité le personnel est à réduire des trois quarts. Ce sont les mêmes individus qui, sous dix pseudonymes, sont inscrits sur les listes de huit ou dix sociétés : ce système facilite beaucoup les alibis. Il faudrait ainsi estimer la force réelle des ligues secrètes à 250000 hommes. L'armement n'excéderait pas 150000 fusils, approvisionnés à deux chargeurs par homme, 2000 mitrailleuses légères et 500 lourdes. Dieu veuille que ces calculs ne soient pas optimistes!

On trouvera chez M. Gumbel des renseignements assez curieux sur le côté financier de ces organisations. Sans doute elles vivent un peu de leurs cotisations, mais ce revenu serait loin de suffire à leur budget. Il paraît que des banques et certaines grosses sociétés d'industrie subventionnent les ligues, et procurent le nerf de la guerre. On ne sait s'il existe une caisse centrale. Mais les bourses se délient volontiers pour la « cause. » Après l'assassinat d'Erzberger, un des principaux complices, le lieutenant Tillinger, de l'organisation Consul, fut arrêté; son ancien brosseur, un certain Rabenschlag, fit le tour des protecteurs et des amis de son patron; il alla « taper » un général, un colonel et deux majors, et leur demanda des subsides pour délivrer son maître. Le coquin était un escroc, qui empocha l'argent et s'en servit

pour faire la fête. Il n'avait eu qu'à tendre la main pour réunir plus de vingt mille marks.

Il va sans dire que toutes ces ligues ne sont pas des clubs d'assassins, des bandes du Vieux de la Montagne. Mais il y a dans le secret, dans le sentiment orgueilleux d'une franc-maçonnerie, quelque chose de dangereux, un principe social aisé à pervertir : on fait abandon de sa conscience. Il est périlleux pour la morale de devenir esprit de clan. L'incognito, l'anonymat, l'irresponsabilité produisent leurs effets détestables. Ces sociétés secrètes fascinent la jeunesse : elles se recrutent en grande partie dans les universités, sur les bancs des lycées, des gymnases. Des milliers de garçons, élevés au bruit des armes, dégoûtés de leurs livres, rêvent de gloire, se prennent pour des Brutus. Rien de plus aisé que de leur mettre le couteau à la main. Ce désordre montre l'extrême démoralisation de l'Allemagne, son état de désorientation, l'éclipse de la notion commune de bien et de mal. On est étonné de voir, dans le meurtre de Rathenau, que les protagonistes sont des gamins de seize ans; ces criminels sont des potaches. Le plus jeune, Techow, griffonne après l'affaire : « Ça y est. Rathenau est par terre. Ça fera bisquer les rouges. Nous sommes à sec. » Et il s'en va faire une partie de tennis.

Existe-t-il des agences de meurtre proprement dites? M. Gumbel n'ose pas répondre positivement dans tous les cas. Et après tout, on pourrait dire qu'elles seraient inutiles, puisqu'on est toujours sûr de trouver des volontaires. Cependant, entrez à Munich dans ce bureau, situé au numéro 13 de la Furstenfelderstrasse, et montez au deuxième étage. Vous verrez sur la porte un écriteau inoffensif : *Agence centrale de Renseignements*. Sous cette étiquette pacifique, se cache l'état-major d'un des corps francs les plus dangereux, le *Freikorps* Oberland. Il y a une succursale à la Porte de l'Isar, à l'hôtel Adelmann. Presque tous les personnages, jouant un double rôle, portent un nom de guerre : le chef paraît être le capitaine von Kessel, dit Kiefer, ayant sous lui le lieutenant Pongratz, dit Geher, et les capitaines Œsterreicher, dit Loulou, et Rœmer, dit Peppo. L'agence comprend plusieurs bureaux : 1° Espionnage (renseignements sur l'ennemi); 2° Coups de main ; 3° Épuration (suspects, indésirables) ; 4° Section politique. Ces deux dernières sections, sans parler des deux autres, sont furieuse-

ment inquiétantes. Enfin, il existe une section spéciale, appelée *Rollkommando* ou *Wurfkommando*, sous les ordres du susdit capitaine Loulou, lequel a beaucoup travaillé en Haute-Silésie au moment du plébiscite : cette fois, il n'y a pas d'erreur, on est bien en présence d'une boutique d'assassinats. On y fait le détail et le gros. Cette agence de renseignements (il y en a d'autres qui s'annoncent comme bureaux de recherches, entreprises de détectives, etc.) est ce qui s'appelle un coupe-gorge.

Bien entendu, on n'a que des lueurs sur la véritable nature de ces sociétés scélérates, sur leurs ramifications, leurs dépendances secrètes, leur organisme intime. Les chefs ne se montrent pas et restent dans la coulisse. Le fameux capitaine Ehrhardt vit la plupart du temps à Innsbrück ou à Pesth et ne fait en Allemagne que de rapides apparitions. Et sans doute n'est-il lui-même qu'un paravent. On ignore d'où partent les coups, qui prononce les arrêts de mort, quel est le tribunal qui condamne sans appel et qui a établi la liste rouge ou le programme des assassinats. La police, — bien souvent complice, — n'arrive presque jamais à se saisir des coupables, ou elle ne prend que le fretin. C'est une espèce de Tchéka, un comité de terroristes, placé au-dessus des lois et du Gouvernement : ou, plus exactement, cela rappelle la Sainte Vehme qui, à la fin du Moyen-âge, dans le gâchis de l'Empire, s'attribua la justice et dont la justice n'avait qu'une peine uniforme, la mort. Ces traditions des francs-juges, popularisées par les drames de Gœthe et de Kleist, renaissent d'elles-mêmes dans la décomposition de l'ordre en Allemagne. Ce grand pays malade ne *fait* plus que de l'anarchie.

Ce qui est étonnant, c'est le talent d'organiser, travaillant désormais au service de cette anarchie : l'organisation fonctionne à vide, en dehors de toute idée morale. Pour ce qui est de la technique, le secret, le silence, les achats de complicités, la production de faux papiers, de faux témoins, de faux passeports, tout ce qu'on connaît en ce genre est dépassé. Cartouche, Mandrin, la Maffia sont battus : jamais la « main noire » n'a disposé de tant de compères dans tous les rangs de la société, dans la magistrature, la banque, l'opinion, la presse. Jamais on n'a pu produire le crime dans de pareilles conditions de précision et de sécurité. Le progrès n'est pas un vain mot.

Je me contenterai d'un exemple, et, pour ne pas être accusé

de pousser les choses au noir, je prendrai un exemple où le crime a raté. Le 3 juillet 1922, le célèbre pamphlétaire Maximilien Harden fut trouvé par des passants, dans la forêt de Grünewald, à quelque distance de sa maison, évanoui dans une mare de sang, le crâne fracturé à coups de canne plombée. Par miracle, il en réchappa. Un des meurtriers fut arrêté, et l'on trouva sur lui les morceaux d'un télégramme, qui permit de reconstituer l'histoire que voici. Il y a un certain Albert Grenz, d'Oldenbourg, vague publiciste, auteur de brochures antisémites et président de quelques sociétés nationalistes. On saisit dans ses papiers une liste d'hommes déterminés, et en regard les noms de tous les Juifs de la région. Ce Grenz reçoit un jour de Munich une lettre anonyme, le priant d'indiquer deux hommes résolus, jeunes et capables de tout pour le service de la patrie. On répondait d'ailleurs de leur sécurité. Grenz avait sous la main ce qu'il fallait; c'était l'ex-lieutenant Ankermann et un « ouvrier agricole » du nom de Weichardt. On lui fit savoir de Munich, par une deuxième lettre, d'avoir à se rendre à Francfort, où il trouverait, poste restante, de nouvelles instructions.

Il y trouva, en effet, sous les initiales convenues, un pli qui contenait une somme de 25 000 marks à partager pour les premiers frais. Dans l'enveloppe était incluse une page blanche, avec un seul nom, celui de Harden, écrit à la machine. Une autre feuille donnait quelques conseils utiles. En cas de succès, promesse d'une somme supérieure au premier versement, et *d'un emploi bien rétribué dans les services publics de l'État bavarois.*

De retour à Oldenburg, Grenz chapitre ses deux acolytes et leur fait la leçon : qu'ils sachent que la Ligue les tient à l'œil, qu'une indiscrétion sera punie de façon exemplaire. Munis de ce viatique, les deux conspirateurs se rendent à Berlin, y traînent dans les bars, s'affichent avec des filles. Ce qu'ils devaient faire au mois d'avril ne l'est pas encore le 24 juin, jour de l'assassinat de Rathenau. Enfin, à bout d'argent, ils se décident et font le coup. La lettre où ils rendent compte de leur mission est incroyable :

Cher monsieur, Nous avons l'honneur de vous informer que l'affaire, en dépit des circonstances contraires, est heureusement terminée.

A présent, nous vous attendons avec impatience, et nous vous supplions de faire le nécessaire pour achever la conclusion.

Vu l'état précaire de nos fonds, nous vous serions obligés de hâter le plus possible l'engagement prévu avec la maison du Midi (l'organisation Consul)... Nous vous prions en même temps, en réglant notre compte, de veiller à ce que nous soyons entièrement couverts de tous nos frais, c'est-à-dire au moins 16 000 marks. Il serait désirable, si nos patrons y consentaient, que cette somme fût encore augmentée de trente mille, de sorte que vos employés n'aient pas à endosser les pertes de leurs subordonnés.

Traduisons : ces messieurs se font payer leurs dettes et trois mois de bamboche avec les filles de Berlin. Ainsi, en se perfectionnant, le crime perd sa dernière gloire. Il lui restait, avec le risque, un faux air d'aventure. L'Allemagne en a fait une profession de tout repos, salariée, tarifée, prêtant aux mêmes marchandages que les autres métiers. Elle a trouvé moyen de déshonorer l'assassinat.

Encore une fois, quelle est l'âme de cette affreuse machine? Qui a tracé le plan de cette série d'exécutions : en trois ans, Liebknecht, Eisner, Landauer, Jogisches, Gareis, Hans Paasche, tout ce qui pouvait servir de guide à la jeune république? Tous les chefs modérés, Erzberger, Auer, Rathenau, qui les a condamnés? Il y a dans cette série de crimes une méthode et une volonté qui excluent le hasard. Où est la main qui signe les arrêts et désigne les victimes? On a saisi d'étranges papiers sur le lieutenant Gunther, un des complices de l'assassinat de Rathenau. Cet officier, d'ailleurs névropathe, déserteur, avait des lettres de Ludendorff, qui l'appelait « mon cher Gunther. » Il en avait également d'autres de Reventlow, où il était question de l' « oncle Ludwig » (Ludendorff) et de l' « oncle Émile » (Escherisch). Ainsi se devine dans l'ombre, derrière ce réseau d'organisations assassines, un ténébreux génie...

Mais cette suite de meurtres, calculés pour ruiner, décapiter la gauche, — meurtres compensés seulement par le hasard qui vient de priver la droite de Stinnes et d'Helfferich, — n'étaient qu'une première étape. On allait, à la fin de 1923, déclencher une nouvelle offensive, oser des coups de main de plus grande envergure, entrer dans la *phase irlandaise*, en attendant mieux et avant d'aborder le grand jour de la vengeance et des « vêpres rhénanes, » prologue de la revanche.

Est-ce cette *phase irlandaise* qui vient de commencer naguère à Pirmasens, lors de la répression sauvage du mouvement séparatiste, quand des étudiants, accourus en camions d'Heidelberg, traitèrent leurs « frères allemands » comme jamais on n'a traité des Peaux-Rouges ou des nègres? On se rappelle ces horreurs inouïes, les hommes étouffés, brûlés vifs, les bidons de benzine vidés dans les corps éventrés, ce sabbat de cannibales qui eût soulevé l'indignation, si de pareilles scènes s'étaient passées en Chine ou en Afrique, lorsqu'il y avait une Europe, — et, dans les journaux de Berlin, le communiqué goguenard : « Les autorités d'occupation observent une stricte neutralité... »

Voilà jusqu'où va en Allemagne la haine fratricide et ce qu'ils appellent le patriotisme. Voilà ce qu'est devenu l'esprit sacré de 1813. Il est bon de s'en souvenir, de se reporter aux débats frais encore du procès Hitler, au coup d'État de Munich, à l'acquittement de Ludendorff, pour mesurer où nous en sommes et ce que nous avons à faire, lorsque l'Allemagne donne un coup de barre à droite, que la France répond par un coup de barre à gauche, et que, le jour du 11 mai, se faisait à Halle, en présence de Ludendorff, cette revue monstre où défilèrent plus de 150 000 hommes, toutes les sociétés militaires d'Allemagne, véritable répétition de la mobilisation et de la revanche, devant la statue du vieux Moltke replacée sur son piédestal.

LOUIS GILLET.

REVUE SCIENTIFIQUE

A PROPOS DES NOUVELLES FOUILLES DE POMPÉI

Je dois m'excuser d'abandonner pour une fois la physique, la chimie, la mécanique, la spectroscopie et toutes les sciences auxquelles ma plume est rituellement rivée, — comme ces plumes qu'on enchaîne, crainte des voleurs, aux pupitres publics des bureaux de poste. Mais je voudrais tout simplement faire part aujourd'hui à mes lecteurs des impressions que, au cours d'un tout récent voyage en Italie, m'a laissées Pompéi et surtout la nouvelle Pompéi, — si on peut ainsi s'exprimer, s'agissant d'une ville détruite il y a tant de siècles! — je veux dire la partie de Pompéi que les dernières fouilles ont mise à jour.

L'archéologie m'est complètement étrangère, je dois le confesser. Mais s'il était besoin d'invoquer, pour parler de Pompéi, d'autre raison que le désir que l'écrivain a toujours de faire partager à ses lecteurs toute impression profonde, suggestive, évocatrice qu'il a éprouvée, il ne serait pas, je crois, difficile d'en trouver. La destruction même de Pompéi fut causée par un phénomène géologique. Son exhumation se poursuit actuellement dans des conditions qui rendent passionnants les résultats obtenus. Elle nécessite l'enlèvement des pierres ponces projetées alors par le Vésuve, et que recouvre aujourd'hui, dans les parties encore inexplorées, une mince couche de terre végétale. Tout cela rappelle à chaque instant le caractère géologique de ce cataclysme providentiel pour nous, sinon pour les malheureux habitants de l'époque, qui nous a conservé, intacte et comme embaumée, la séduisante cité vésuvienne. A ce point de vue, parler de Pompéi ne nous éloigne pas beaucoup, après tout, de nos habituelles revues scientifiques.

On peut être persuadé, d'ailleurs, que la construction des cités, et l'archéologie n'est qu'une architecture « passéiste, » si j'ose employer ce qualificatif que les futuristes ont su nous faire aimer, — on peut, dis-je, être persuadé que l'étude des monuments tant anciens que modernes, touche en plus d'un point aux sciences exactes et notamment à l'astronomie et à la météorologie. Les curieuses particularités d'orientation des pyramides d'Égypte, l'existence même des obélisques relèvent nettement, entre beaucoup d'autres, de la science astronomique. Quant à la météorologie, et bien qu'on ne s'en préoccupe peut-être pas assez dans l'enseignement architectural, c'est elle qui conditionne réellement la construction des cités; c'est elle, pour peu qu'on y réfléchisse, qui justifie et explique les différences qu'on constate entre les maisons du Nord et celles du Midi, entre celles de l'Europe et celles d'Orient ou d'Afrique.

Pourtant, il arrive parfois qu'une civilisation conquérante prétende imposer et impose en effet, pour un temps, aux peuples vaincus le style de ses bâtiments. C'est parfait, lorsque les pays vaincus où l'on fait cette transplantation architecturale ont un climat, ont des conditions météorologiques peu différentes de ceux du pays vainqueur. Mais lorsque les premiers ne sont pas dans ce cas, lorsque, par suite de leur latitude différente, par suite de leur position géographique, leur situation météorologique est nettement distincte de celle des contrées conquérantes, alors ce que celles-ci ont cru pouvoir imposer dans le domaine de la construction est nécessairement éphémère. Bientôt l'action lentement accumulée du milieu atmosphérique reprend ses droits et ses pouvoirs, qui sont plus forts que tous les décrets de tous les Césars du monde.

A ce propos, rien de plus suggestif que la théorie que m'exposait il y a quelques jours un éminent ingénieur argentin, M. José Girado, spécialiste des travaux d'art de grande envergure. Elle est tout à fait inédite, cette théorie, et je n'ai trouvé, dans les histoires de l'art architectural qu'il m'a été donné de parcourir, rien qui lui ressemble. C'est pourquoi je crois devoir l'esquisser ici. On verra qu'elle donne une explication merveilleusement simple et en quelque sorte évidente de la filiation de l'art gothique et du roman. En outre, — et c'est là surtout son intérêt à nos yeux, — elle illustre d'une manière frappante la thèse que nous venons d'esquisser; elle montre tout ce qu'on peut tirer, même au point de vue purement historique, d'une application raisonnée de la météorologie à l'art de bâtir.

Voici donc l'idée de M. Girado. L'église romane, comme ensuite l'église gothique, dérive évidemment de la basilique romaine. Cela n'est pas contesté. La basilique romaine était un lieu de réunion clos et couvert, où les citoyens se réunissaient pour parler et commercer. En somme, la basilique romaine était probablement quelque chose de très analogue à ces « galeries » couvertes et vitrées qu'on voit aujourd'hui en Italie, dont les plus célèbres sont celles de Milan et de Naples (on vient d'en construire une analogue à Rome, qui donne sur la place Colonna) et où se concentre, à de certaines heures, l'activité verbale des citoyens.

La basilique romaine fut souvent recouverte d'un toit en charpente. Le jour vint cependant où celui-ci fut abandonné, parce que trop exposé à l'incendie, et où l'on dut renoncer aussi aux toits en grandes pierres horizontales à cause de leur maniement trop difficile. C'est alors que les Romains eurent recours à la voûte semi-circulaire pour recouvrir leurs basiliques. Ainsi modifiées, celles-ci engendrèrent les églises chrétiennes des pays romains en Occident.

Comment, et pourquoi l'architecture romane des églises d'Occident céda-t-elle bientôt le pas à la gothique? Pour M. Salomon Reinach, « le principe de l'art architectural du Moyen-âge est moins le développement que l'élimination progressive des éléments gréco-romains sous la double action de l'art asiatique et byzantin d'une part, du tempérament barbare de l'autre. »

M. Girado n'est pas de cet avis. Il croit que si l'art asiatique et le tempérament barbare ont pu avoir une influence dans la naissance du gothique, cette influence a été faible, et que le rôle principal a été joué par... la neige et la pluie. Il est certain qu'il pleut et qu'il neige plus en France qu'en Italie, surtout au Nord de la Loire. La neige, la pluie, ces phénomènes que les météorologistes rangent sous le nom de précipitations atmosphériques, doivent donc avoir une action plus importante sur les bâtiments dans le Nord de la France que dans le Midi ou en Italie. Cette différence, — la grande loi de l'influence du milieu s'exerçant dans le domaine de ces êtres variables, que sont les œuvres d'art, non moins que dans le domaine vivant, — cette différence, dis-je, doit se traduire par une différenciation de la construction. Effectivement, si nous observons aujourd'hui les toits des maisons d'habitations dans les diverses régions de la France, nous voyons que ces toits sont, en moyenne, beaucoup plus inclinés au Nord de la Loire que dans le Midi. C'est que, au Nord de la Loire, ils doivent faire écouler une plus grande quantité de pluie, et que, lorsque

la neige tombe, l'écroulement des toits par son accumulation serait à craindre, si une pente convenable ne contribuait à la faire glisser sur le sol.

Dans le Midi, il neige moins en moyenne, ce qui permet de s'accommoder de toits moins inclinés. Même s'il y neigeait autant que dans le Nord, le soleil plus ardent y produirait une fonte plus rapide de cette neige. L'idéal est évidemment (au point de vue de l'utilisation la meilleure du terrain), le toit parfaitement plat, la terrasse d'Algérie et de l'Italie méridionale. De cet idéal les architectes, — guidés plus ou moins consciemment par l'expérience habituelle, — se rapprochent autant qu'ils peuvent et ils le peuvent en moyenne d'autant moins qu'on gagne des latitudes plus boréales, des latitudes où les précipitations atmosphériques augmentent et deviennent plus dangereuses pour la superstructure des maisons.

Or, selon M. Girado, c'est précisément ces causes-là qui ont amené la substitution du gothique au roman. Les ruines romaines et romanes que l'on découvre dans les fondements de presque toutes les églises un peu anciennes de France prouvent que l'église romane, fille de la basilique, a régné sur tout notre territoire, et aussi bien dans le Nord que dans le Midi. Ce fut un des résultats, un des apports de la conquête romaine. Mais alors, qu'est-il arrivé? Au bout d'un certain nombre de siècles, et si solides qu'elles fussent, beaucoup de voûtes romanes, beaucoup de voûtes circulaires ont commencé à se désagréger et à s'effondrer. Cette destruction progressive a naturellement été d'autant plus rapide et intense que ces voûtes se trouvaient dans des contrées où les précipitations atmosphériques étaient plus abondantes. C'est ainsi que les architectes et les artisans qui ont reconstruit les églises sur leur emplacement précédent ont été amenés à donner à leurs voûtes des toits beaucoup plus inclinés, beaucoup plus aigus, afin d'éviter mieux cette cause météorologique d'effondrement. Au toit à angle très ouvert dont les deux côtés étaient tangents au demi-cercle de la voûte romane, on a substitué des toits aigus.

Si on astreignait les deux côtés de ceux-ci à être tangents à une voûte pareillement semi-circulaire, elle resterait, dans son sommet, nécessairement fort éloignée du sommet du toit. On perdait donc beaucoup d'espace et de lumière. C'est ainsi qu'on fut naturellement amené à substituer à la voûte semi-circulaire la voûte ogivale qui s'inscrit mieux et plus utilement dans un toit très incliné. Comme, cependant, avec des angles de toits très aigus, il reste encore

un large espace vide entre le sommet de l'ogive et celui du toit, on a créé la rosace, qui économise la pierre et accroît la lumière dans cet intervalle. Quant à l'arc-boutant, sa nécessité résultait évidemment de ces dispositions nouvelles.

Telle est l'ingénieuse théorie de M. José Girado. Elle explique de la manière la plus naturelle, la plus simple, la plus originale, la naissance du gothique, ses caractéristiques, sa substitution au roman. Elle explique que cette substitution ait eu lieu d'autant plus tôt en moyenne, qu'il s'agissait d'églises situées plus au Nord. Elle explique qu'aujourd'hui les plus anciennes et les plus belles églises romanes sont au Sud de la Loire. Elle explique parallèlement que les plus anciennes et les plus belles églises gothiques sont plus au Nord.

Cette hypothèse n'est-elle pas séduisante? Elle montre en tout cas que la météorologie peut projeter une lumière imprévue dans les domaines où on n'est point assez accoutumé de l'invoquer. Et maintenant, revenons, ou plutôt, allons à Pompéi.

***

On sait que Pompéi fut détruite, au mois d'août de l'an 79 de notre ère, par une éruption terrible du Vésuve, qui recouvrit la ville et les environs d'une couche de pierre ponce d'au moins deux mètres d'épaisseur. Les pierres ponces sont essentiellement légères et poreuses, et leur projection prend naturellement naissance au cours des éruptions volcaniques, lorsque des explosions de vapeurs, provenant du cratère, ont lieu à travers des laves très chargées de silice. Les pierres ponces qui recouvrent encore aujourd'hui la partie non déblayée de Pompéi sont extrêmement légères et friables, et on peut les briser facilement en fragments entre les doigts. Leur légèreté et leurs faibles dimensions rendent le déblaiement peu coûteux. Cet enlèvement se fait très aisément à la pelle et sans qu'il soit presque besoin d'employer le pic ou la pioche. De là vient qu'à l'heure actuelle, on a pu dégager une bonne partie de la ville de Pompéi, tandis qu'il en est tout autrement d'Herculanum, la cité sœur qui fut détruite par la même explosion du Vésuve. C'est qu'Herculanum est enfouie, non pas sous des pierres ponces, mais dans une couche compacte de boue et de lave, qu'on doit creuser avec beaucoup de difficultés pour parvenir aux ruines.

Au-dessus de la couche de pierres ponces, de *lapilli*, qui recouvre Pompéi, l'éruption de l'an 79 déposa une pluie de

« cendres » qui la suréleva de plus d'un mètre encore. Ces projections, qu'on appelle improprement des « cendres, » et qu'on observe encore à Naples chaque fois que l'activité vésuvienne présente un de ses paroxysmes, sont en réalité constituées par de la lave projetée en un état d'extrême division, de même que le jet d'air d'un vaporisateur projette le liquide inclus sous forme de gouttelettes très fines. Sur les deux couches ainsi constituées qui recouvraient Pompéi s'est déposée une certaine épaisseur de terre arable que les paysans continuent à labourer au-dessus de la partie non encore déblayée de la cité. Les ruines visibles de Pompéi se trouvent donc en contre-bas par rapport au terrain cultivé environnant.

Ce qu'il y a de plus impressionnant peut-être, lorsqu'on évoque le souvenir de la catastrophe de l'an 79, c'est de penser que jamais auparavant, — et depuis l'origine des temps historiques, — le Vésuve n'avait manifesté la moindre activité volcanique. C'était une petite montagne anodine et immobile comme est aujourd'hui la colline de Montmartre. Rien ne pouvait faire supposer auparavant que cette petite protubérance du relief terrestre servirait brusquement un jour d'exutoire à l'une des plus étonnantes explosions du feu central de la terre. Cela donne à réfléchir, car rien ne prouve en somme qu'un jour ou l'autre nos bons puys d'Auvergne, si pacifiques sous leur rassurante figure de volcans éteints, ne se mettront pas à vomir brusquement le feu et la mort. Rien ne prouve même que cela n'arrivera pas à n'importe lequel de nos monts, parmi ceux qui ne sont nullement des volcans même éteints.

Pour ce qui est du Vésuve, il n'a guère cessé depuis son éruption initiale d'être en activité, et plus d'une fois les habitants de la région voisine l'ont éprouvé à leurs dépens. S'il n'y avait pas eu à Pompéi, jusqu'alors, d'éruption volcanique, en revanche il semble que le sol dès longtemps y tremblait souvent. C'est peut-être même cette circonstance qui a fait écrire à la plus illustre victime de l'éruption de 79, à Pline, cette phrase souvent citée : « Là où il a tremblé, il tremblera. » En tout cas, quelques années avant le cataclysme définitif, en l'an 63 après Jésus-Christ, si je ne me trompe, un tremblement de terre avait ravagé Pompéi et on ne l'avait qu'en partie reconstruite en l'an 79. Ce n'est pas une des moindres curiosités de la ville que d'y découvrir maintenant ces bâtiments en construction dont l'éruption fameuse a, si j'ose dire, immobilisé l'inachèvement.

Dans ce cas est notamment un des bâtiments qui se trouve sur la

droite du forum lorsqu'on fait face au temple de Jupiter : on y remarque très bien des travaux de maçonnerie interrompus. Il est étonnant, ce forum célèbre, mais je n'en infligerai pas à mes lecteurs la description qu'ils ont pu lire vingt fois déjà. J'ai hâte, délaissant ces lieux connus, — ces lieux communs, — d'arriver avec eux aux dernières révélations que nous ont faites les ruines, aux fouilles récentes. Il y a pourtant une remarque qui m'obsède : Pompéi, avec la nature luxuriante qui l'entoure, avec les champs bien cultivés et verts qui la bordent, avec toutes les fleurs et les grouillantes cités qui lui font cortège, — il n'y a pas que des muettes à Portici! — avec les pins parasols qui donnent à ce riche paysage son panache unique, Pompéi, dis-je, fait un peu l'effet de ces morts que des mains pieuses ont si bien jonchés de couronnes fleuries qu'on en oublie presque qu'ils sonts morts. Timgad, certes, contient moins de richesses architecturales et picturales que Pompéi, mais elle est perdue dans les sables africains, calcinée par leur soleil impitoyable, dans un site naguère florissant et qu'aujourd'hui les arbres et les brins d'herbe eux-mêmes ont déserté. Et j'avoue que cette rude cité de soldats, avec ses rares colonnes profilées sur un ciel de fournaise, avec ses pierres où ne rôdent que des couleuvres, avec ses murs nus et désolés au milieu d'une nature plus nue et plus désolée encore, laisse dans l'ensemble une impression de ruine plus funèbre, une angoisse plus forte que le tableau de Pompéi dans son cadre trop fleuri et riant. A Timgad, rien n'arrache l'âme au passé mort qui s'évoque là comme un spectre. A Pompéi, on sait trop que le passé est passé.

Laissons donc là le forum pompéien, si élégant pourtant dans sa forme oblongue, si ingénieusement orienté dans l'axe du Vésuve, de telle sorte que le volcan, avec son panache blanc, a l'air de servir de cheminée au toit du temple de Jupiter.

Prenons à droite, entre le temple d'Eumachie et les comices, la rue de l'Abondance, et filons droit devant nous. Elle est large et bien pavée de vastes dalles, cette Strada dell' Abbondanza, ce Decumanus Minor. C'est qu'elle était sans doute la plus importante, en tout cas nécessairement la plus utile, la plus fréquentée de la cité : elle conduisait du Forum à l'amphithéâtre ; elle menait donc de l'un à l'autre des deux pôles de la vie romaine ; elle était, si j'ose prolonger cette assimilation astronomique, l'axe de rotation de l'activité pompéienne.

C'est pour cela sans doute que, dans le tiers au moins de la ville,

qu'il reste encore à déblayer et qui s'accote nécessairement à la portion déjà mise à jour, on a décidé de commencer les nouvelles fouilles d'abord par la partie encore inconnue de la rue de l'Abondance.

C'est sur ces nouvelles fouilles, et sur leurs résultats remarquables que nous allons maintenant jeter un bref regard. Ces fouilles doivent être appelées nouvelles, parce qu'elles sont les plus récentes, — ce qui est un truisme, — mais aussi, et surtout, parce qu'elles procèdent d'une méthode, d'un plan, d'une conception qui ne ressemblent en rien à ce qu'on avait fait naguère.

Cette conception et sa réalisation sont dues principalement à un savant de valeur, le professeur Vittorio Spinazzola, qui était naguère encore directeur des fouilles de Pompéi et du *Museo Nazionale* de Naples, et qu'une disgrâce politique, étrangère à la science et à l'art, a depuis peu arraché à son œuvre, à la grande tristesse des amis de la recherche désintéressée.

Le but poursuivi, c'est de reconstituer désormais Pompéi telle qu'elle a existé et vécu, c'est-à-dire de laisser en place tout objet qu'on trouve, de respecter les découvertes faites, de ne plus dépouiller les maisons de ce qui les orne ou les garnit, pour le transporter au musée de Naples, pour ne plus laisser sur place qu'un squelette de murs, qu'un cercueil vide.

Assurément, dans la Pompéi que tout le monde connaît, il reste bien de ci de là quelques objets évocateurs, quelques vestiges de ce qui fut. Il y a la maison des Vettii, avec ses adorables fresques, où des amours artisans vous laissent croire de charmante manière que le travail et l'amour sont conciliables. Il y a la maison de Pansa, que l'on imagine très bien, en dépit de l'anachronisme, habitée par Sancho-Pança. Il y a les Thermes de Stabies, que sais-je encore? Mais presque partout, dans la Pompéi que nous avons tous visitée naguère, les murs sont vides et tristes, dépouillés par ce nouveau riche, le musée de Naples; les pierres sont mortes, les maisons sont mortes, et dépouillées de tout, même de leurs toits ! hormis les murs, les rues sont des cadavres décharnés.

L'idée admirable du professeur Spinazzola a été de changer tout cela. Il a voulu que désormais on respectât ce qu'on découvrirait, qu'on laissât scrupuleusement tout en place avec le respect qui est dû au passé et à l'histoire, qu'on n'arrachât plus le meuble à sa maison, le bronze à son support, la fresque à sa muraille, l'amphore à sa fontaine. Il a voulu qu'on laissât à ces choses embaumées la

forme et la couleur, qu'on ne dépouillât plus ces momies du passé des bandelettes conservatrices et des chairs noircies qui gardent les formes gracieuses de la vie. Il a voulu qu'on ne décharnât plus ces squelettes des années lointaines.

M. Spinazzola a voulu plus et mieux encore. Il a voulu qu'extrapolant avec scrupule et délicatesse les résultats mis à jour, on ne craignît pas de redonner la vie à ce qui fut jadis, chaque fois qu'on le pourrait sans sacrilège. Il a voulu que de l'eau coulât dans la fontaine desséchée, qu'un rosier élançât ses fleurs voluptueuses dans le jardin, là même où le moulage d'une empreinte trouvée dans la cendre montre qu'il y a bientôt deux mille ans fleurissait un rosier.

La méthode employée? Il l'a décrite lui-même en ces termes : « Ma méthode consiste en ceci : déterrer les parties élevées des maisons ; reconnaître le plan d'un étage supérieur, d'un toit, d'un reste de fenêtre, d'un balcon, d'une loggia, ce qui constitue l'objectif essentiel, presque unique de la fouille. Poursuivre celle-ci par plans horizontaux, en repérant et en photographiant couche par couche chaque particularité, si modeste soit-elle, à l'endroit et dans la position où on l'a découverte, afin de pouvoir la remettre à sa place. Accompagner cette fouille pratiquée par couches d'une restauration opérée par couches, de façon que la ruine soit maintenue et n'entraîne pas dans sa chute les parties inférieures, en particulier leur délicat épiderme. Ne point poursuivre la fouille sans avoir auparavant consolidé et mis à l'abri les parties mises à jour. Marquer enfin la place de chaque découverte et de chaque objet, puis placer ceux-ci là où on les a trouvés, selon les moyens adoptés et jusqu'à la limite autorisée par les nécessités de la conservation et de l'art. »

On voit que la préoccupation essentielle dans cette conception nouvelle est, — en dehors de la conservation des objets à leur place, — la mise à jour de la superstructure des maisons. Il y a à cela plusieurs raisons fort légitimes. La superstructure, le toit, les fenêtres, les balcons, les encorbellements sont les parties des maisons que les architectes ont de tout temps placées en dernier lieu, et lorsque la maçonnerie est terminée ; ce sont aussi les parties qui se détruisent les premières, lorsque l'incendie ou le délabrement opèrent, et qui disparaissent, alors que la maçonnerie reste encore intacte. Ce sont donc naturellement ces parties délicates et précieuses que l'on trouve le moins dans la Pompéi antérieurement exhumée, et où il reste surtout des murs, des maçonneries dépouillées de leurs toits, portes, fenêtres, balcons. Deux circonstances ont contribué encore à

aggraver cette absence des superstructures dans les ruines antérieurement mises à jour.

La première est que, dans les jours et les années qui ont suivi la catastrophe de l'an 79, les personnes qui, — légitimement ou pour voler, — ont cherché à s'emparer d'objets se trouvant dans les ruines ont naturellement bouleversé celles-ci dans leur partie la plus accessible qui était leur partie supérieure. La seconde est que, lors de la catastrophe, les lapilli et les cendres accumulés ont évidemment exercé d'abord leur action destructive sur la partie supérieure des maisons, ont effondré les toits et balcons en encorbellement et laissé les murs intacts, ainsi qu'il arrive encore dans les localités napolitaines lorsque la cendre vésuvienne s'y dépose en abondance, comme on le vit en 1905-1906.

Et maintenant, franchissons la palissade en bois qui nous fera pénétrer dans le « Saint des Saints » et qui, coupant la rue de l'Abondance, sépare la partie nouvellement déblayée de l'ancienne. Le jour où nous l'avons franchie sous l'aimable conduite du recteur de l'Université de Naples, elle était gardée par deux de ces carabiniers à la jolie figure qui, sous un autre costume ou du moins sans costume, doivent ressembler étonnemment au *Narciso* ou au *Mercure au repos* et à tant de ces charmantes statuettes antiques à qui leurs ancêtres ont évidemment en ces lieux servi de modèles. Ces deux carabiniers ne purent ou ne voulurent point empêcher que derrière nous quelques centaines de joyeux étudiants, — venus là à l'occasion des fêtes du septième centenaire de l'Université napolitaine, — ne forçassent la porte de la palissade protectrice. De la sorte, c'est au milieu d'une jeunesse en liesse que nous parcourûmes les nouvelles fouilles, et si la majesté du lieu en souffrit un peu, en revanche l'impression de résurrection, de vie renaissante qu'on éprouve dans ce fragment de rue n'en fut point diminuée, bien au contraire.

D'ailleurs, le même jour, nous vîmes sur les gradins qui montent un peu trop raide, — ainsi qu'à la *Maison carrée de Nîmes*, — jusqu'à la porte du temple pompéien de Jupiter, nous vîmes sur ces marches tout un essaim polychrome de jeunes étudiantes qui s'étaient, pour la circonstance, habillées en Romaines d'il y a deux mille ans avec un scrupule d'élégance et d'exacte reconstitution, et qui nous chantaient une cantate de je ne sais plus quel compositeur scandinave ou hollandais. Bref, ce jour-là, Pompéi était fort animée, et c'est peut-être de là que me vint la pensée nostalgique qui, par delà tout ce bruit et

toute cette gaîté dans les ruines, évoqua soudain en moi la lumineuse désolation, le silence pensif, la tristesse déserte de Timgad.

Que dire de ce qu'a déblayé, par la méthode qui vient d'être indiquée, le professeur Spinazzola, de ce que continuent à mettre à jour ses successeurs ? C'est positivement un miracle. Dans la rue, de place en place, les fontaines laissent couler, comme il y a deux mille ans, une eau qui nous est rafraîchissante sous ce soleil brutal. Sur les murs extérieurs de presque chaque maison, des fresques, presque toutes charmantes, représentent, à l'accoutumée, des dieux, des épisodes homériques, des scènes mythologiques ou légendaires. Dans les intervalles des fresques, — et empiétant parfois irrespectueusement sur elles, — des inscriptions à la craie blanche ou rouge, sans doute au minium. J'en remarque plusieurs qui sont manifestement des affiches électorales et qui recommandent aux suffrages des citoyens pour je ne sais quelle fonction municipale des candidats, qui invariablement s'intitulent républicains, Rep. Vraiment, on se croirait tout à fait en France en mai 1924. C'est donc que Pompéi fut détruite en pleine période électorale. Il est vrai que, chez les Romains, les élections diverses étaient fréquentes, presque continuelles.

Ces fresques extérieures des maisons et les plus remarquables des inscriptions sont protégées contre les intempéries par des plaques de verre qu'on vient très judicieusement de disposer à cet effet, qui les recouvrent et les abritent sans les dissimuler à la vue. Après les fresques et les graffiti variés, et très nombreux, — les uns politiques, les autres philosophiques, d'autres même scatologiques, — ce qui frappe dans l'aspect extérieur des rues de cette portion nouvelle de Pompéi, ce qui la différencie de l'ancienne, ce sont les toitures des maisons qui s'avancent à la rencontre les unes des autres, d'un côté de la rue à l'autre, et qui forment auvent et portent ombre sur la façade. Elles sont soutenues par de fortes poutres qui dépassent la maçonnerie où elles sont enfoncées dans des cavités *ad hoc*.

Ce qui frappe aussi, ce sont les portes gigantesques, — beaucoup avec leurs serrures intactes, — que garnissent des rangées de clous de bronze aux grosses têtes rondes patinés par le vert de gris. Ce sont les devantures et les enseignes de quelques boutiques remarquables, au fond desquelles sont demeurés les vases et les récipients où se trouvaient les denrées. C'est, par exemple, ce *thermopolium*, ce débit de boissons si bien conservé, vers la gauche, et qui, sur son comptoir intact, nous montre dans un harmonieux désordre des récipients pareils sans doute à ceux où Horace aimait à boire son petit

vin, vases au col élancé et aux anses harmonieuses, lampes, amphores à huile, telles qu'on imagine celles où Ali-Baba étouffa ses quarante voleurs.

Si on pénètre dans l'intérieur des maisons, l'enchantement augmente encore. Le toit incliné vers l'intérieur est ouvert en son centre, qui canalisait l'eau de pluie jusqu'au bassin carré de l'atrium; voici le jardin élégamment reconstitué et où court, dans les rigoles maçonnées, une eau qui vit et fait revivre, et partout des fresques souvent charmantes, des inscriptions où la sagesse et le confort, — qui sont, après tout, des formes l'un de l'autre, — se marient ingénieusement.

J'ai surtout aimé, tout à l'extrémité de la partie déblayée, la *maison de l'artiste* avec son étage supérieur en parfait état, son jardin, merveille de grâce et de fraîcheur, son frais triclinium, avec ses lits à manger où l'on voudrait s'étendre pour croquer quelque fruit en buvant de l'hydromel, ses inscriptions, ses fresques variées, où j'ai goûté, entre autres, un *Pyrame et Thisbé* un peu grotesque et naïf, avec ses personnages en sang et son lion qui fuit à l'arrière-plan en faisant une grimace, et qui évoque je ne sais pourquoi la scène fameuse du *Songe d'une nuit d'été* où Bottom joue un si beau rôle.

Mais il faudrait la plume et le talent d'évocation d'un Gaston Boissier pour décrire congrûment tout cela et y reconstituer la vie romaine. D'ailleurs, je me souviens de la recommandation qu'on me fit spirituellement jadis à propos d'un voyage dont je devais parler dans la *Revue* : « Surtout, ne nous envoyez pas de couchers de soleil ! » — Décrire pour décrire, raconter pour raconter n'est point mon fait. Quand on est rivé au genre didactique, il est interdit d'en sortir. Aussi bien n'ai-je voulu ici qu'esquisser en quoi et pourquoi la technique nouvelle instaurée depuis peu dans les fouilles de Pompéi constitue non pas seulement une exhumation, mais aussi une résurrection.

CHARLES NORDMANN.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française. — *La Dépositaire*, comédie en quatre actes, par M. Edmond Sée. — Gymnase, *Si je voulais...* comédie en trois actes, par MM. Paul Géraldy et Robert Spitzer. — Théatre de l'Avenue : *La Grande Duchesse et le garçon d'étage*, comédie en trois actes, par M. Alfred Savoir.

La Dépositaire est une pièce d'allure indécise, incertaine dans son dessein et dans sa conduite comme dans la présentation de ses personnages, et dont le plus grand défaut est le manque de parti pris. Est-ce une pièce d'action qu'a voulu faire M. Edmond Sée? Il eût fallu nous mener tambour battant de péripéties en coups de théâtre, sans nous laisser le temps de respirer ni de réfléchir, condition essentielle de ces sortes de pièces. Est-ce une comédie d'analyse, de mœurs, de caractères? Il eût fallu que la peinture du milieu fût beaucoup plus poussée ; les caractères sont inconsistants, si même il peut être ici question de caractères ; les personnages, la plupart du temps, ont bien l'air de ne pas savoir ce qu'ils veulent, et leurs actes, dont ils semblent à peine responsables, nous déconcertent.

Solange Morizot refuse d'épouser un jeune homme qui l'aime et a pu croire qu'il en était aimé, François Hersent. Nous devinons sans peine que cette jeune fille a un autre amour en tête. Elle s'est prise d'une passion absurde, et d'autant plus violente, pour un homme politique, à peu près taré, l'ancien président du Conseil, Cariès, dont elle est un peu moins que la secrétaire, un peu plus que la dactylographe. Ce Cariès, obligé de quitter Paris sous la menace d'un scandale, ainsi qu'il arrive parfois aux hommes politiques, confie à Solange la garde d'une enveloppe où se trouvent des papiers compromettants : une lettre surtout est, paraît-il, terriblement accusatrice. Quelques mois se passent ; nous vivons dans un

temps où les scandales vont vite : Cariès, de retour à Paris et à la veille de reprendre pied dans le monde politique, redemande à la jeune fille l'enveloppe précieuse. Solange la restitue, telle qu'elle l'a reçue et les cachets intacts. Stupeur : la lettre n'y est plus!...

Chercher la solution de l'énigme et, de surprises en révélations, poursuivre une découverte sensationnelle, admirable matière à mettre en drame policier! L'auteur, épouvanté, s'est hâté de retourner à la comédie sentimentale. Nous apprenons très vite que la lettre a été dérobée naguère par Mme Cariès elle-même, et qu'elle est tombée entre les mains de François Hersent, ennemi politique de Cariès. François Hersent, toujours amoureux de Solange, elle-même toujours éprise de Cariès, offre à la jeune fille de détruire la lettre, si elle consent à devenir sa femme. Solange refuse pendant tout le troisième acte ; ce qui n'empêche que nous la trouvions mariée au dernier acte, et mariée avec François Hersent. Ils sont très heureux ; ils le seront plus encore ; ils auront beaucoup d'enfants; et ce sera tant mieux pour eux. Nous, cela ne nous fait ni plaisir ni peine; comme tous les autres personnages de la pièce, ils nous sont totalement indifférents; nous ne prenons nul intérêt à leur sort, non plus qu'aux chagrins intimes de Mme Cariès ou aux mésaventures publiques de son politicien de mari.

La Dépositaire a été très honorablement défendue par M. Raphaël Duflos (Cariès) et Mme Piérat (Solange), par Mmes Dux (Mme Hersent) et Roggers (Mme Cariès).

Au Gymnase une très agréable comédie: *Si je voulais*... Germaine et Philippe, mariés depuis dix ans, jouissent d'un bonheur paisible, d'une félicité sans nuages. Germaine, aimée de son mari, ne s'est jamais demandé comment elle en est aimée. Survient une amie, Marcelle, divorcée, évaporée, une de ces femmes que poursuit la « fatalité » d'un genre très spécial, dont il est parlé dans *la Belle Hélène*. Ce que peut le mauvais exemple! Troublée dans sa sécurité, l'honnête Germaine blâme son inconstante amie, la sermonne, — et secrètement l'envie. Elle aussi, peut-être, si elle voulait... Mais jusqu'où va le pouvoir de ses charmes? A-t-elle ce qui plaît aux hommes? Pour se renseigner, elle interroge les hommes qui l'entourent : son mari d'abord, puis un ami de ce mari, et encore un jeune sportif, aussi bête que mal élevé, et enfin un petit cousin... Tant et si bien que son mari la surprend à l'instant précis où le petit cousin lui applique un baiser sur les lèvres. Tout s'arrangera, comme on n'en

pouvait douter, et la paix renaîtra dans ce charmant ménage à qui une alerte sans gravité aura seulement fait mieux comprendre son bonheur.

Une gaieté légère, une observation malicieuse, une indulgence ironique courent à travers ces trois actes qui tiennent le milieu entre la comédie de salon et le vaudeville. Mme Marthe Régnier et M. Victor Boucher y sont tous deux excellents.

Ce que j'aime de la nouvelle pièce de M. Alfred Savoir, c'est qu'elle rappelle peut-être d'autres pièces de M. Alfred Savoir, mais elle ne ressemble pas aux pièces des autres. Avec lui, on n'a pas, comme avec tant d'autres, cette sensation décevante de revoir la même pièce qu'on a déjà vue trois fois au cours de la même semaine, et trente fois au cours de la même saison. Il a dans la fantaisie de l'imprévu, dans l'esprit de l'originalité; ajoutez je ne sais quoi de nerveux dans le rire et dans la gaieté un arrière-goût d'amertume qui la garde de toute fadeur.

A vrai dire, c'est sur une des plus douloureuses situations créées par le malheur des temps modernes, que M. Savoir a greffé son amusante comédie. Toute cette haute société russe, chassée par le triomphe de la canaille, condamnée à toutes les tristesses de l'exil, obligée de vivre d'expédients ou de gagner à de serviles besognes son pain quotidien, c'est une des plus effroyables tragédies dont se souviendra l'histoire. Donc, la grande duchesse Xenia est réfugiée dans un palace de Suisse, avec un lot de grands-ducs et de ci-devant. Comment le garçon d'étage en devient éperdument amoureux, comment on découvre que ce garçon d'étage est, sinon un prince déguisé, du moins le fils d'un riche propriétaire, président de la Confédération helvétique, cela risquerait d'être long à raconter et pourrait perdre à l'analyse. Bornons-nous à signaler ce trait d'un comique vraiment grandiose : quand la véritable identité du garçon d'étage lui est révélée, la grande duchesse se détourne de lui avec horreur : elle pouvait s'encanailler, elle ne peut pas s'embourgeoiser !

La pièce est interprétée à ravir par Mme Charlotte Lysès et M. Jules Berry. Ajoutez que le cadre est infiniment plaisant. Ce nouveau « Théâtre de l'Avenue, » coquettement installé, ne pouvait avoir meilleure chance pour son inauguration.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Rarement il a été donné à un Gouvernement nouveau de prendre le pouvoir dans des conditions plus favorables et de jouer une partie difficile avec plus d'atouts en mains : l'accord des Alliés refait sur la solide assise du rapport des experts; l'Allemagne obligée de confesser en maugréant l'obligation morale d'exécuter le programme des réparations; l'Angleterre gouvernée par un homme dont l'accord avec la France se trouve être, par la force des choses, l'intérêt et l'objectif et dont le caractère est aussi éloigné des habiletés perfides d'un Lloyd George que des obstinations hautaines d'un Lord Curzon; les États-Unis dirigés par un Président dont les qualités d'homme d'État aux larges et généreuses vues s'affirment chaque jour. Certes, ni les problèmes redoutables, ni les obstacles ardus ne manquent, mais, dans toutes les directions, on aperçoit les solutions et les moyens d'y parvenir. C'est un champ singulièrement déblayé que M. Poincaré laisse à son successeur : vingt-huit mois de gouvernement ferme et attentif ont préparé une moisson qu'il est moins difficile d'engranger qu'il ne l'était de la semer. Le Président du Conseil d'hier avait le droit, avant de quitter la barre, de faire le point et de préciser à quelle distance du port il a conduit le navire : c'est l'objet du discours prononcé le 26 mai au Conseil général de la Meuse et des lettres à M. Ramsay MacDonald.

A Bar-le-Duc, M. Poincaré a rappelé ce que savent tous les hommes de bonne foi : « Ce n'est pas en vertu d'un plan préconçu que nous sommes entrés dans la Ruhr... La mauvaise foi de l'Allemagne nous avait acculés à la nécessité de prendre des gages; mais nous eussions de beaucoup préféré nous mettre d'accord avec tous nos alliés sur la nature de ces gages et ne pas agir seuls avec nos fidèles amis belges. » C'est de l'histoire. Ce sont les Allemands et les Anglais qui nous ont acculés volontairement à la nécessité

d'agir et qui, ensuite, ont exploité notre initiative pour opérer à notre détriment une sorte de retournement de l'opinion publique mondiale. Cette opération a trouvé, en France même, des complices qui triomphent aujourd'hui. Qu'ils ne se réjouissent pas s'ils entendent, dans la presse étrangère, un concert de louanges : ils pourront mesurer, à l'intensité de ces éloges, l'étendue de leurs capitulations ! M. Poincaré a ajouté un détail caractéristique : vers le 20 décembre 1922, il a vainement essayé, de concert avec lord Hardinge, ambassadeur à Paris, de trouver une combinaison qui lui permettrait de ne pas occuper la Ruhr. Les faits ont justifié la politique de 1923 : les experts, en première ligne les Américains, se sont plu à reconnaître que si un règlement général est aujourd'hui possible, c'est à l'occupation de la Ruhr qu'est dû cet heureux résultat. Les premières lettres de M. Poincaré et de M. MacDonald sont datées du 14 mai ; elles se sont croisées ; mais elles n'ont été publiées que le 29 ; elles se félicitent « des progrès très considérables qui ont été faits en ces derniers mois pour l'amélioration des relations de nos deux pays » (seconde lettre de M. MacDonald). M. Poincaré se plaît à constater « une telle sympathie entre vos dispositions d'esprit et les miennes » qu'on pouvait légitimement espérer un accord complet et prochain. Il affirme de nouveau que « son gouvernement a accepté sans restriction ni arrière-pensée les conclusions du rapport des experts telles qu'elles ont été ratifiées par la Commission des réparations. » On était donc en marche vers une solution. M. MacDonald, dans sa lettre du 14, laisse percer une certaine impatience de continuer, d'aboutir. Dès qu'il apparut certain que M. Herriot recueillerait la succession de M. Poincaré, le Premier anglais lui fit exprimer son désir de le voir le plus tôt possible. Le temps presse, d'autant plus que la situation parlementaire du cabinet travailliste reste précaire, malgré son succès du 29 mai. Mais M. Herriot et ses amis ont de bien autres préoccupations : ils travaillent avec passion à démolir la plus respectée des institutions républicaines.

Les rancunes radicales et surtout socialistes, — car ce sont les socialistes et les communistes qui mènent la campagne, — contre M. Millerand datent de loin. L'extrême-gauche ne lui pardonne pas d'avoir formé, en 1919, dans un intérêt patriotique, le bloc national et d'avoir fait passer l'avantage du pays avant les considérations de partis. Et puis n'est-ce pas M. Millerand qui jadis accola au système de gouvernement combiste l'épithète historique de « régime

abject. » D'avoir sauvé en 1920 la Pologne, le traité de Versailles et l'ordre européen ne le recommande pas aux sympathies révolutionnaires. On lui reproche le discours d'Évreux, du 14 octobre 1923, comme si le devoir d'impartialité qui s'attache à ses hautes fonctions lui interdisait de traduire, en présence de membres du Gouvernement responsable, la politique du ministère qui a l'approbation des deux Chambres. La correction constitutionnelle, pour un Président, c'est d'être d'accord avec ses ministres responsables. Ce ne sont là d'ailleurs que prétextes. Ce que les gauches extrêmes reprochent à M. Millerand, ce n'est pas ce qu'il a fait, c'est d'avoir fait quelque chose. La question de droit n'est pas douteuse : — M. Joseph-Barthélemy, l'éminent professeur de droit constitutionnel et député du Gers, l'a établi avec l'autorité qui lui appartient dans *le Journal* du 30 mai, — c'est aller contre la lettre et contre l'esprit de la constitution qu'exiger la démission du Président de la République sous prétexte que les élections ont condamné sa politique. Aucun précédent ne saurait être invoqué : le maréchal de Mac-Mahon ne donna sa démission, — seul acte qu'un Président ait le droit de faire sans la signature d'un ministre, — que plusieurs mois après que les élections eurent ramené au pouvoir les 363 ; et quant à M. Grévy, c'est pour une question de famille et d'honorabilité que le Parlement lui fit comprendre la nécessité de résigner ses fonctions. Ici rien de tel ; les vainqueurs du 11 mai veulent toutes les places, tous les honneurs, tous les profits ; ils colorent leurs passions et leurs rancunes du prétexte de « respect du suffrage universel, » comme si la question de la Présidence avait été posée devant les électeurs et comme si la constitution ne mettait pas l'institution et la personne irresponsable du Président au-dessus des fluctuations électorales. Mais le cartel des gauches a dû en grande partie sa victoire, — victoire beaucoup moins complète qu'il ne le prétend, puisqu'elle est due à un système électoral faussé par les amendements Bouffandeau et qu'avec la représentation proportionnelle pure et simple le résultat eût été différent, — à ses cadres et au dévouement intéressé d'un grand nombre de fonctionnaires ; il est très important pour lui de prouver que, du haut en bas, ceux qui l'ont servi sont comblés et les autres punis : c'est le système jacobin dans toute sa beauté. On ne peut que déplorer que des hommes de haute culture comme M. Herriot et M. Painlevé se laissent induire à servir une politique de basses rancunes et de médiocres appétits.

Cherchons cependant à voir plus haut et plus loin. La destruction

du prestige que garde dans le pays la première magistrature de la République fait partie d'un système et répond à une logique démagogique et révolutionnaire. Le suffrage universel étant seul souverain, toutes les fonctions doivent relever directement de lui ; il est bon que préfets, magistrats, officiers ne soient nommés que par la protection ou l'agrément des élus du suffrage universel. Le Président de la République, élevé par la Constitution au-dessus des partis, garde un certain reflet du prestige de l'ancienne souveraineté; il est le chef de l'État, le Président de tous les Français sans distinction, de tous ceux qui payent l'impôt et se font tuer ; il incarne, si imparfaitement que ce soit, au-dessus des ministères qui passent et des partis qui s'usent, la patrie qui dure et qui est la chose de tous; il la représente notamment en face des Gouvernements étrangers. Ils ont grand soin, eux, de garder intactes ces institutions historiques qui symbolisent la permanence de l'esprit national : l'Angleterre entoure de respect et de vénération son Roi, soit que, comme Édouard VII, il joue un rôle actif et personnel, soit que, comme George V, il se borne à exercer strictement les prérogatives que lui laisse la loi; quand un Cabinet travailliste arrive au pouvoir, il ne réclame pas la suppression du trône et les délégués de Moscou se rendent en habit de soirée au grand lever du Roi. Un Reichstag de tendances réactionnaires garde comme président M. Ebert, social-démocrate. Et l'Italie, qu'elle soit libérale ou fasciste, honore son Roi. Mais il est de l'essence d'une démagogie jacobine de détruire, d'amoindrir tout ce qui peut s'élever au-dessus des partis pour incarner l'idée nationale. Tel est, au-dessus des contingences de la mêlée quotidienne, le sens de la campagne d'une violence inouie qui, depuis le 11 mai, se déchaîne contre M. Millerand. Rien ne doit échapper aux fluctuations des partis et du suffrage populaire truqué par leurs chefs. C'est le principe démocratique poussé à ses extrêmes conséquences; or l'histoire prouve que toutes les démocraties périssent par l'exagération de leur principe. Il est dangereux, pour la République française, d'évoluer en ce sens au moment où la situation générale du monde, politique et économique, amène la plupart des autres États à renforcer chez eux l'autorité, que ce soit à la mode de Lénine ou à la manière de M. Mussolini et du général Primo de Rivera. Le cri d'un député communiste, à la première séance de la Chambre : « A bas la démocratie! » est assez significatif. C'est par cette voie qu'on mène une grande nation au bolchévisme ou au fascisme et qu'on tue les institutions libres.

Que la manœuvre soit voulue par les partis extrêmes, communiste et socialiste, qu'elle ait un caractère nettement révolutionnaire, il suffit de lire les journaux du cartel et de suivre les débats de la Chambre pour s'en convaincre. Jusqu'au 30 mai, la presse d'extrême-gauche mène la campagne; les chefs du parti radical-socialiste, MM. Herriot et Painlevé, gênés peut-être par l'entretien si correct qu'ils ont accepté d'avoir le 21 dans le cabinet de M. Millerand avec MM. Poincaré et François-Marsal, paraissent se réserver. Mais le 30, l'organe de Moscou, *l'Humanité*, leur adresse une sommation : elle attend le bloc des gauches à cette épreuve : si M. Herriot ne refuse pas de traiter avec M. Millerand, « la crise présidentielle sera ouverte dans le pays aussi violente qu'au temps de Grévy et de Casimir Périer. Le parti radical en portera la responsabilité, et il sera jugé dès cette première capitulation. » C'est déjà l'appel à l'émeute. Le 1er juin, la législature s'ouvre. M. Poincaré, dans la matinée, apporte au Président de la République la démission du Cabinet. A quatorze heures, le professeur Pinard, doyen d'âge, monte au fauteuil présidentiel et prononce un discours plus long qu'il n'était nécessaire, plus combatif qu'il n'est d'usage : que ne se borna-t-il à ses excellents conseils de puériculture ! Puis M. Marcel Cachin, député communiste de Paris, dépose, au nom de son parti, une motion invitant la Chambre à s'ajourner jusqu'à ce que le Président de la République ait donné sa démission. Ainsi se révélait le vrai caractère révolutionnaire de la campagne des gauches contre l'Élysée. Cette motion provoque la fureur des socialistes : toute vérité n'est pas bonne à dire ! Les dirigeants du cartel des gauches prennent, le même jour, leurs résolutions. Dans la matinée, une note du *Quotidien* annonce qu'aucun homme politique de gauche n'acceptera le pouvoir des mains de M. Millerand, qui sera obligé de donner sa démission. C'était compter sans le caractère ferme et la correction constitutionnelle du Président : ni pour sa dignité personnelle, ni dans l'intérêt du pays, il n'accepterait de déserter ses hautes fonctions sous la sommation d'une coalition qui ne représente, même à la Chambre, qu'une faible majorité, et du jugement de laquelle il ne dépend à aucun degré. Le même jour, un article officieux de M. Sauerwein, dans *le Matin*, indique avec précision la conduite qu'est résolu à tenir le Président de la République : il veut que les deux Chambres soient amenées à se prononcer par un vote clair; il formera un ministère dans la majorité, selon l'usage traditionnel et l'esprit des institutions; s'il ne réussit pas, il constituera, de

toute manière, un cabinet qui se chargera de porter devant les deux Assemblées un message qui ne sera pas une lettre de démission, mais qui saisira le Parlement et le pays du conflit constitutionnel, il prendra ensuite son parti, selon l'attitude de la Chambre et du Sénat, et jugera, dans sa pleine indépendance, s'il doit ou non donner sa démission; en tout état de cause, le cartel des gauches aura à prendre la responsabilité de sa conduite inconstitutionnelle et du précédent révolutionnaire qu'il aura voulu créer.

Les événements se sont accomplis selon ce programme, dont la correction est indiscutable. Depuis le 1er juin, une partie serrée se joue entre l'agitation révolutionnaire et la fermeté présidentielle. Ce même jour, les partis qui constituent le cartel des gauches se sont réunis dans une salle du palais d'Orsay et ont voté à l'unanimité, moins quelques voix d'anciens collaborateurs de M. Millerand, une résolution déclarant les partis de gauche unanimes à réclamer la retraite du Président de la République. D'après les chiffres communiqués, 307 députés auraient pris part à ce conciliabule; mais *l'Éclair* se dit en mesure d'affirmer que le chiffre réel des présents ne dépassa guère 200. Dans les couloirs, de vieux et fermes républicains, comme M. Thomson, réprouvaient l'attitude de leurs jeunes collègues. Les chefs radicaux paraissaient fort embarrassés, emportés par une intrigue plus forte que leur volonté. Il semble que M. Herriot ait d'abord cru pouvoir accepter de former un ministère qui serait chargé de lire un message d'abdication; mais la fermeté de M. Millerand l'acculait à un coup d'État parlementaire dont il ne serait que momentanément le bénéficiaire; tout l'avantage irait aux communistes d'abord, et aux socialistes qui, le 2 juin, décidaient de soutenir, sans y participer, un ministère du bloc des gauches. Il lui faudrait, comme le disait *le Progrès civique* du 31 mai, « pour aboutir aujourd'hui, pour subsister demain, inaugurer son consulat par une exécution. La démission du Président de la République est chez nous la forme pacifique des révolutions. M. Herriot sait à présent qu'il doit apparaître sur le ring pour y faire la révolution avant toute chose. » Et l'organe officiel du parti communiste tirait la philosophie de la situation en faisant suivre « l'appel du parti communiste » et son programme du mot d'ordre : « l'heure de la démocratie est passée. » En effet, il ne saurait exister de démocratie sans le respect de la loi.

Le 3 juin se réunissaient les groupes républicains du Sénat; le plus nombreux, la gauche démocratique, appuyait, par environ 120 voix sur 164 membres inscrits, les résolutions des groupes d'extrême-

gauche de la Chambre : mais les deux autres groupes, à l'unanimité, réclamaient le respect de la Constitution et la fin d'une campagne qui ne saurait profiter qu'aux adversaires de la République et aux ennemis de la France. — Le 4, la Chambre procédait à l'élection de son bureau. M. Painlevé, candidat du cartel des gauches, était élu par 296 voix contre 209 à M. Maginot. M. Raoul Péret avait décliné toute candidature qui ne ferait pas l'union. Ce scrutin était, pour les gauches, une déception ; il révélait une majorité moins forte qu'elles ne l'avaient cru, et une minorité disciplinée et compacte. Contrairement à tous les usages parlementaires et à tout esprit de justice, les partis dominants s'attribuaient tous les sièges de vice-présidents, de secrétaires et de questeurs, si bien que l'opposition républicaine n'est pas représentée au bureau. — Le 5, le Président de la République, après avoir, selon l'usage, consulté les Présidents des deux Assemblées, MM. Painlevé et Doumergue, faisait appeler M. Édouard Herriot et, après lui avoir exposé les grandes lignes de la situation intérieure et extérieure, lui demandait, comme chef du cartel des partis sortis victorieux du scrutin du 11 mai, son concours pour la formation du nouveau ministère. Suivons ici les termes du communiqué de l'Élysée : « Un échange de vues s'est ensuite établi au cours duquel ne s'est révélé aucun désaccord sur le programme. Le député du Rhône ayant soulevé la question présidentielle, M. Millerand a déclaré qu'il ne saurait accepter d'examiner une question que le respect de la loi interdit de poser. La Constitution a fixé à sept ans la durée du mandat présidentiel. Appelé pour sept ans à l'Élysée, le Président tient pour son devoir envers la République et la France de demeurer jusqu'au terme légal de son mandat. M. Millerand est résolu à faire tout ce qui dépend de lui, pour assurer le respect de la Constitution et pour écarter un précédent dont on ne saurait mesurer le péril. Sans discuter ces raisons, M. Herriot a simplement répondu qu'il ne croyait pas personnellement pouvoir accepter la mission que le Président avait bien voulu lui offrir. » De son côté, M. Herriot, — qui, en sortant de l'Élysée, paraissait très ému, — expliquait qu'entre le Président et lui, il n'avait été abordé que des questions d'intérêt national sur lesquelles aucun désaccord n'était possible, mais que, lié par les résolutions du cartel, il lui avait paru impossible d'accepter la mission qui lui était offerte.

Dès lors, la situation apparaissait claire. M. Millerand consultait, dans la soirée, le lendemain 6 et le surlendemain 7 juin, de nombreuses personnalités appartenant aux groupes radicaux et radicaux-

socialistes de la Chambre et du Sénat et recueillait leur avis. Le samedi 7, mandé par télégramme, arrivait d'Algérie, dont il est gouverneur général, M. Steeg, qui fut, on s'en souvient, ministre de l'Intérieur du Cabinet Millerand et qui passait pour l'ami personnel du Président ; celui-ci reçut le 8 M. Steeg et fit appel à un concours qui lui fut refusé. Ayant échoué à gauche, le Président se tourna vers le Centre et demanda le concours de M. François-Marsal, ministre des Finances du second cabinet Poincaré et, naguère, des cabinets Millerand et Leygues. Le sénateur du Cantal n'hésita pas devant le devoir ; en quelques heures, il trouva plus de concours qu'il n'en avait besoin et constitua son Cabinet avec les hommes de courage dont les noms méritent d'être cités à l'ordre du jour : MM. Antony Ratier, sénateur, président du groupe de l'union républicaine, Lefebvre du Prey, de Selves, Maginot, Désiré Ferry, Fabry, Le Trocquer, Jourdain, Capus, Landry, P. E. Flandin, Louis Marin. Ainsi, dans ces circonstances tragiques, M. Millerand pouvait apprécier la valeur de certains dévouements et goûter l'amertume de quelques ingratitudes.

La ferme résolution du Président de la République, l'acte de courage et d'énergie de M. François-Marsal et de ses collègues, ont fait, sur les éléments restés sages du Parlement et sur l'opinion, une profonde impression : la fureur de la presse d'extrême-gauche s'en est accrue ; la violence de certains journaux est inouïe : pour eux M. Millerand est un traître, rebelle au suffrage universel. *Le Quotidien* et *l'Œuvre* le menacent de la Haute-Cour. *L'Humanité* fait de nouveau appel aux violences de la rue : le chef de l'État sera chassé par le peuple ; il est « en posture de rebelle ; » le prolétariat révolutionnaire réglera ses comptes particuliers avec « l'homme de Wrangel et le briseur de la grève de 1920. » On dépeint M. Millerand comme préparant un coup de force avec la complicité « d'officiers de coup d'État ; » on fait appel au prolétariat pour s'opposer « à la mainmise éventuelle de la camarilla militaire sur le Gouvernement, » aux soldats, à la police pour refuser l'obéissance. Nous voilà loin de M. Herriot et de son idéalisme, de M. Painlevé et de son algèbre humanitaire. Qui sème le vent récolte la tempête ! Ces pacifistes nous conduisent rapidement à des journées sanglantes.

A l'heure même où nous mettons sous presse, le ministère François-Marsal se présente devant les Chambres. La suite des événements est, dans les grandes lignes, facile à prévoir ; soit que la Chambre refuse d'entrer en communication avec le Ministère, soit

qu'elle écoute le message et discute la thèse constitutionnelle de M. Millerand, défendue par le nouveau Président du Conseil, elle émettra un vote à la suite duquel, s'il sanctionne, — comme il n'est que trop vraisemblable, — la révolution qui s'accomplit, M. Millerand adressera aux Chambres un nouveau message qui contiendra, cette fois, sa démission. Du moins la lettre et l'esprit de la Constitution auront été, jusqu'au bout, défendus et même, dans une certaine mesure, sauvegardés. M. Millerand se retirera après un acte de courage et d'énergie qui fera de lui le chef naturel d'une opposition républicaine et nationale. Un radical quelconque deviendra le Président soliveau que souhaite le cartel des gauches et M. Herriot prendra la présidence du Conseil. Mais n'anticipons pas. Des surprises sont possibles et, en tout cas, les modalités ont leur importance.

De l'étranger, amis ou adversaires regardent ces débats, où la majorité nouvelle croit donner la mesure de sa capacité de gouverner en exhibant sa capacité de haïr. Nos amis s'étonnent et s'alarment; les Anglais, si respectueux des formes et des traditions, ne comprennent pas ; il leur semblait que la nouvelle majorité avait mieux à faire. « Il y a bien longtemps, écrit le *Times* du 5, que n'ont régné en France pareille incertitude et pareille confusion, et cela est d'autant plus remarquable que, durant ces dernières années, la politique nationale de la France avait donné une impression extraordinaire de stabilité, de lucidité et de précision. » Quelle leçon! Le *Manchester Guardian* du 6 s'étonne et se plaint : sont-ce là les amis qu'il avait rêvés? « les milieux officiels du Gouvernement britannique déplorent le temps d'arrêt qu'impose la crise française. » *L'Indépendance belge*, très sympathique au bloc des gauches, s'énerve : « L'exclusive poursuivie par les gauches contre le Président de la République a le caractère des décisions prises autrefois par les clubs jacobins. Il semble qu'elle doive être réalisée, mais ce ne sera pas sans secousse et sans provoquer un profond malaise. D'autre part, la solution des grands problèmes extérieurs s'en trouvera retardée et peut-être compliquée, au grand dam des principaux associés de la France. Puisse-t-on s'en rendre compte à Paris. » (4 juin.) Et le *Journal de Genève* (3 juin) : « La France, depuis huit ans, faisait de l'histoire. Elle se remet à faire de la politique. La guerre finie, la République revient ainsi à ses anciennes habitudes... On devine, se pressant derrière M. Herriot, l'armée indisciplinée des politiciens et des discoureurs d'avant-guerre ! » Quelle douleur, pour des cœurs français, de lire de pareils jugements. Ce n'est vraiment

pas cela qu'ont souhaité les électeurs. M. Herriot a voulu s'allier avec le socialisme, et déjà il n'est plus le maître ni de ses troupes, ni de sa propre action : il devrait savoir que, pour souper avec le diable, il faut prendre une longue cuiller.

Son programme qu'il a soumis, par lettre du 2 juin, à l'agrément de son allié M. Léon Blum, chef du parti socialiste, révèle ses anxiétés et aussi son inexpérience. C'est d'abord des affirmations vagues : « réaliser la paix par l'entente des peuples. » Qu'est-ce à dire? Les peuples peuvent-ils s'entendre autrement que par l'entremise de leurs gouvernements et de leurs diplomaties? « Fortifier et étendre le rôle de la Société des nations : » la formule a beaucoup servi; M. Poincaré l'a employée à maintes reprises et M. Millerand, dans le fameux discours d'Évreux, qu'on incrimine aujourd'hui; mais, à l'Assemblée comme au Conseil de Genève, des rivalités nationales s'exercent; la Société des nations est apparue trop souvent comme l'instrument du *Foreign Office* pour asseoir son hégémonie continentale; les conférences pour le désarmement cachent des pièges, qui, si nous y tombions, nous livreraient sans défense à une Allemagne qui s'arme et se prépare. M. Herriot, s'il veut élargir la Société des nations, n'y fera cependant entrer que « tous les peuples résolus à respecter son statut. » La réserve est sage, car le statut c'est d'abord l'article premier du pacte, qui stipule le respect des traités, l'exécution des engagements internationaux. Toute la question est là, et c'est précisément ce que ni l'Allemagne ni la Russie n'ont jamais accepté. Lord Robert Cecil vient justement de nous révéler — nous le savions, mais il était bon de l'entendre de sa bouche — « qu'en 1920 l'Allemagne aurait été admise dans la Société des nations, si elle l'avait voulu. Soyons francs. L'Allemagne, ou du moins un très grand parti en Allemagne désire avoir les mains libres pour une autre guerre. » M. Herriot cherchera à s'entendre avec les partis républicains et démocrates et il a dit son fait, dans une interview publiée par le *Vorwaerts*, au parti nationaliste et aux grands industriels. Il peut y avoir, dans cette direction, des résultats utiles à atteindre, mais ces partis, surtout depuis les élections du 4 mai, sont loin d'être les plus forts ; le parti populiste évolue nettement vers les nationaux-allemands. Le Cabinet Marx, reconstitué après de longues négociations, a trouvé une majorité de 243 voix contre 183 composée des socialistes, du Centre catholique, des populistes et des démocrates, pour approuver une politique fondée sur le rapport des experts. Des conseils pressants venus de

Londres et de Washington n'ont pas été étrangers à ce résultat; mais la majorité sur laquelle s'appuie le Gouvernement de M. Marx reste singulièrement précaire; et il serait follement imprudent d'encourager les espérances des partis nationalistes en réduisant prématurément nos effectifs militaires déjà à peine suffisants, — comme l'a montré M. André Lefèvre dans une lettre à ses électeurs, — pour maintenir l'occupation de la Ruhr et de la Rhénanie. Quant au rapport des experts, M. Herriot l'accepte « sans aucune arrière-pensée : » c'est l'expression même de M. Poincaré. La Ruhr? Il n'est pas possible de l'évacuer « avant que les gages prévus par les experts aient été constitués et remis aux organismes internationaux désormais qualifiés pour les gérer. » M. Herriot n'oublie ni le désarmement de l'Allemagne, ni le problème de la sécurité. Avec les Soviets on rétablira « les relations normales. » Mais peut-on rétablir des relations « normales » avec des gens qui ne sont pas normaux? M. MacDonald commence à en douter. Et puis on déclarera la guerre au Pape en supprimant l'ambassade auprès du Vatican. La France y perdra beaucoup en influence, en dignité, beaucoup plus que le Pape; mais on aura fait quelques-uns de ces « gestes symboliques » que réclame M. Renaudel. Mais il convient d'attendre M. Herriot au faire et au prendre; il a certainement le désir de commettre le moins de fautes qu'il pourra. Mais est-il encore libre? L'attentat qu'il vient de commettre contre la Constitution et la légalité fait de lui le prisonnier des extrémistes : cette faute initiale va peser lourdement sur sa carrière ministérielle.

La France vient de perdre l'un des diplomates qui, durant ces cinquante dernières années, l'ont servie avec le plus de clairvoyance et de bonheur : M. Paul Cambon est mort le 29 mai âgé de quatre-vingt-un ans. Rappeler qu'il fut durant vingt-deux années consécutives, de 1898 à 1920, ambassadeur de France à Londres, c'est expliquer en partie comment, malgré les changements de ministres et les sautes de vent parlementaires, la politique française s'inspira des mêmes maximes et resta fidèle aux mêmes directions, car M. Paul Cambon ne fut pas seulement maintenu, il fut souvent écouté. Secrétaire de Jules Ferry en 1871, puis, à vingt-huit ans, préfet, il appartenait à cette génération d'hommes que la guerre et le 4 septembre lancèrent tout jeunes dans les grandes affaires : fortune rare, car les démocraties ne favorisent guère les jeunes talents. Autour de Gambetta et de Jules Ferry s'est formée l'équipe qui, entre les deux

guerres, a donné à la France ses meilleurs guides : les frères Paul et Jules Cambon furent parmi les plus éminents. Partout où l'a conduit sa brillante carrière, M. Paul Cambon a restauré le haut renom de la France. A Madrid, à Constantinople surtout, il a donné, comme ambassadeur, la mesure de son patriotisme et de ses hautes capacités de diplomate et d'administrateur. Ses deux œuvres maîtresses restent l'organisation, en Tunisie, du Protectorat français, — formule nouvelle, souple, large, qui concilie heureusement les droits bienfaisants de la Puissance tutrice et l'autonomie de l'État assisté, — et « l'Entente cordiale » avec l'Angleterre. Après la crise de 1898, les litiges coloniaux, qui avaient été l'inévitable conséquence de la création de notre bel empire colonial, étaient réglés : le terrain était libre pour un rapprochement qu'à partir de 1901 Édouard VII et lord Lansdowne recherchèrent. C'est le moment où M. Paul Cambon, nommé à Londres en 1898, devint le tenace, patient et heureux artisan d'une entente qui modifiait profondément les assises de l'équilibre européen et dont les effets se firent sentir durant les crises d'Algésiras (1905), de Bosnie (1908), d'Agadir (1911); l'Allemagne comprit qu'il ne lui était plus permis de régenter l'Europe au profit de ses ambitions. Mais M. Paul Cambon ne parvint pas à faire sortir de l'entente cordiale l'alliance qui peut-être aurait retenu l'Allemagne et empêché la guerre. Du moins eut-il, le soir du 3 août 1914, la profonde satisfaction de télégraphier à son Gouvernement : « L'Angleterre déclare la guerre! » Durant les hostilités, avec la haute autorité dont il jouissait à Paris et la pleine confiance dont l'honorait le Gouvernement britannique, il put rendre encore les plus signalés services; il ne se retira qu'après la paix, avec le noble orgueil d'avoir contribué à la réalisation du rêve de sa jeunesse, la France rétablie dans son intégrité et sa force. A ce grand serviteur de la patrie la postérité sera reconnaissante. On ne dira jamais assez, surtout au moment où un parti vainqueur se rue à l'assaut des places et des honneurs, que ce sont les grands hommes qui font la grande politique et que le savoir, l'expérience, la haute tenue morale sont la condition du succès.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : RENÉ DOUMIC.

SEPTIÈME PÉRIODE. — XCIVe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

VINGT ET UNIÈME VOLUME

MAI — JUIN

Livraison du 1er Mai

Pages.

LE LABYRINTHE, troisième partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Académie française 5

LE DANGER AÉRIEN ALLEMAND, par M. LE CAPITAINE FONCK 37

ROMANTISME ET DIPLOMATIE. — III. CHATEAUBRIAND, par M. MAURICE PALÉOLOGUE 55

L'AN PROCHAIN A JÉRUSALEM ! — II. *SUR LA TERRE DES ANCÊTRES*, par MM. JÉRÔME et JEAN THARAUD 83

ABRAHAM BOSSE OU LE FRONDEUR, par M. GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française 109

LE GONFALONIER PERPÉTUEL PIERO SODERINI, par M. CHARLES BENOIST, de l'Institut 120

NOS LIGNES DE COMMUNICATIONS MARITIMES, par M. LE CONTRE-AMIRAL DEGOUY . . 151

AVEC MIGUEL DE UNAMUNO A SALAMANQUE, par M. ANDRÉ CORTHIS 168

GÉRICAULT ET LA DÉCOUVERTE DU CHEVAL, par M. ROBERT DE LA SIZERANNE . . 189

LES ACADÉMIES DE PROVINCE AU TRAVAIL, par M. C.-M. SAVARIT 209

REVUE LITTÉRAIRE. — *UNE NOUVELLE DÉFENSE DU ROMANTISME*, par M. ANDRÉ BEAUNIER 214

REVUE MUSICALE. — *L'APPEL DE LA MER*, par M. ANDRÉ BEAUNIER 226

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. — *HISTOIRE POLITIQUE*, par M. RENÉ PINON . . . 230

Livraison du 15 Mai

LE LABYRINTHE, quatrième partie, par M. ÉDOUARD ESTAUNIÉ, de l'Académie française 241

LA FRANCE ET LES ALLIANCES, par ✱✱✱ 272

L'AN PROCHAIN A JÉRUSALEM ! — III. *UNE PALESTINE NOUVELLE*, par MM. JÉRÔME ET JEAN THARAUD 285

LE MARÉCHAL DE LA FORCE. — I. *LE CAPITAINE DES GARDES*, par M. LE DUC DE LA FORCE 317

CE QUE PUBLIENT LES SOVIETS, par M. MICHEL D'HERBIGNY 338

LES ORIGINES RELIGIEUSES DU CANADA. — IV. *L'AGE DES MARTYRS*, par M. GEORGES GOYAU, de l'Académie française 353

Pages.

Les trois Ampère. — III. *Les misères d'un homme de génie*, par L. de LAUNAY, de l'Académie des Sciences. 385

Les accessoires de toilette. — *Coiffures, armures et bijoux*, par M. le vicomte Georges d'AVENEL. 412

Le culte de Balzac, par M. Marcel BOUTERON. 440

Revue scientifique. — *Les zones de silence*, par M. Charles NORDMANN. 457

Les écrivains suisses et la France, par M. Victor GIRAUD 466

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 470

Livraison du 1er Juin

Les *Colloques* d'Érasme, par Victorien SARDOU 481

Le Labyrinthe, dernière partie, par M. Édouard ESTAUNIÉ, de l'Académie française 512

Ronsard et Musset, par M. Gabriel HANOTAUX, de l'Académie française. . 552

En Russie. — La terre aux paysans, par M. le comte W. KOKOVTZOFF. . . 564

Les trois Ampère. — IV. *Un amoureux de madame Récamier*, par M. Louis de LAUNAY, de l'Académie des Sciences. 595

Journées de printemps en Hollande, par Mme Marcelle TINAYRE 625

L'Histoire des sciences et le rôle de la France, par M. Émile PICARD, de l'Académie des Sciences. 652

Les *salons* de 1924, par M. Robert de la SIZERANNE 671

Revue littéraire. — *L'Auteur du « grand Meaulnes »*, par M. André BEAUNIER 693

Réception de M. Henri Bremond a l'Académie française, par M. Gérard BAUER. 705

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . . 709

Le droit de réponse et la Cour de cassation, par M. René DOUMIC, de l'Académie française. 719

Livraison du 15 Juin

La princesse Julie, par M. le comte PRIMOLI. 721

Lettres a la princesse Julie. — I. (1865-1875), par ERNEST RENAN. 732

Figues de Sicile. — *Comédie en un acte*, par M. Luigi PIRANDELLO. . . . 760

Au pays breton. — *Le pardon Glazik*, par M. André CHEVRILLON, de l'Académie française. 786

L'esthétique d'Émile Zola, par M. Gabriel VICAIRE. 810

Impressions de Roumanie, par M. Charles DIEHL, de l'Institut. 832

Le maréchal de la Force. — II. *Le vice-roi de Navarre*, par M. le duc de la FORCE 847

Le nouveau monde français. — Le Maroc économique, par MM. José GERMAIN et Stéphane FAYE. 873

L'Hommage de Tolède a Maurice Barrès, par M. Maurice LEGENDRE. . . . 905

Les liens spirituels de la France et de l'Espagne, par Maurice BARRÈS . . 913

Littératures étrangères. — *L'École du meurtre en Allemagne*, par M. Louis GILLET. 919

Revue scientifique. — *Les nouvelles fouilles de Pompéi*, par M. Charles NORDMANN 932

Revue dramatique. — *Quelques pièces nouvelles*, par M. René DOUMIC, de l'Académie française 944

Chronique de la quinzaine. — *Histoire politique*, par M. René PINON . . 947

Paris. — Typographie Philippe Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 57323

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 2428